



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

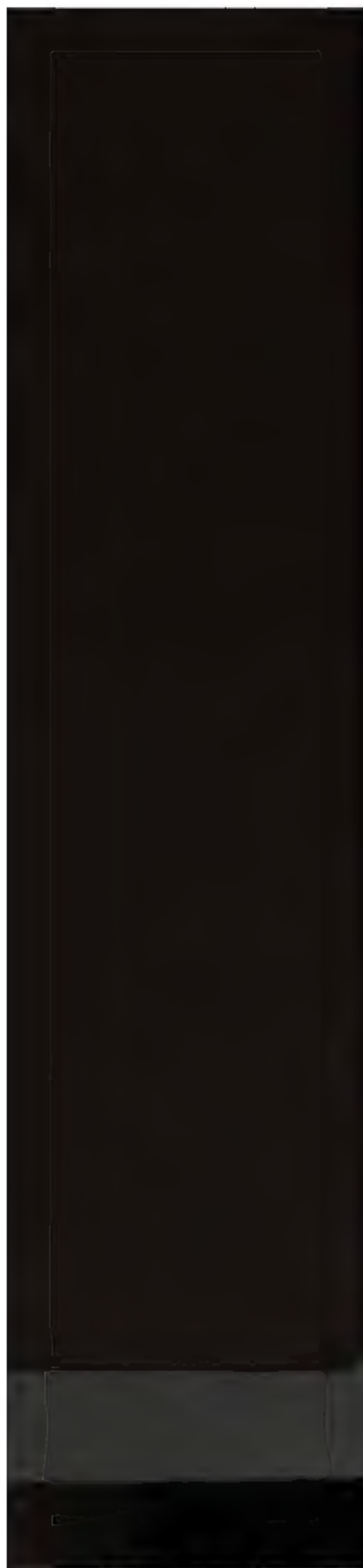
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

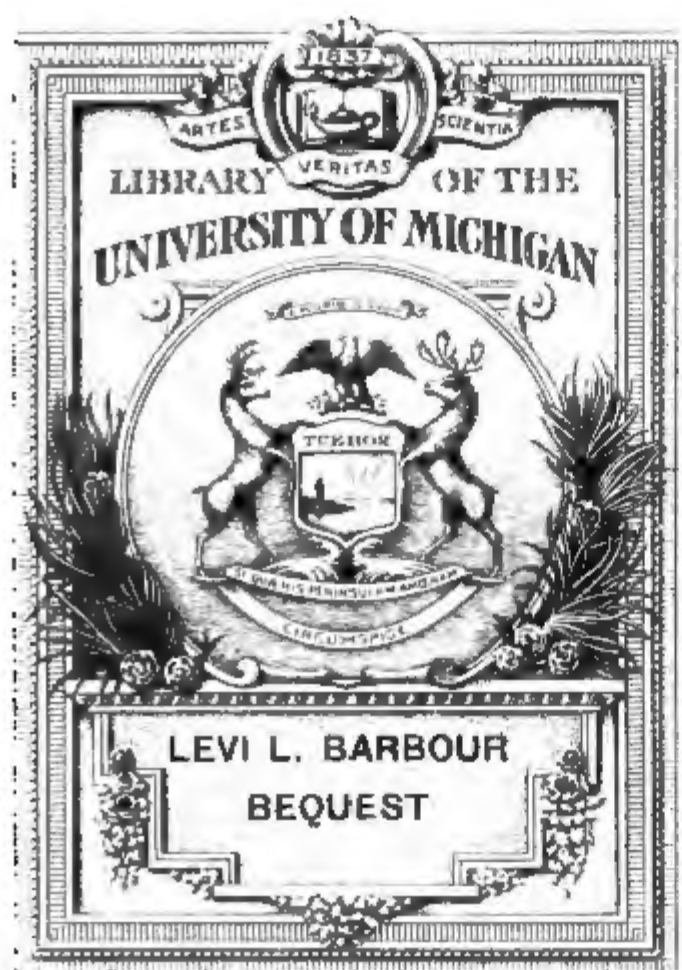
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







C1
95.
B3
182

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE ET CRITIQUE

DE PIERRE BAYLE.

TOME TROISIÈME.

BA—BOR.

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE ET CRITIQUE

DE PIERRE BAYLE.

NOUVELLE ÉDITION,

ORNÉE DE NOTES EXTRAITES DE CHAUPÉPIÉ, JOLY, LA MONNOIE,
J.-J. LECLERC, LEDUCHAT, PROSPER MARCHAND, ETC., ETC.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

ESOER, LIBRAIRE, RUE CHRISTINE.

1820.

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE ET CRITIQUE

DE PIERRE BAYLE.

Bequest of
Rev. J. Barbour
3-26-26

BA.

BABELOT *, aumônier du duc de Montpensier pendant les guerres civiles de France sous Charles IX, se distingua tellement par sa cruauté, qu'il s'est acquis une place bien notable dans l'histoire. On n'aura donc pas sujet de trouver étrange qu'il ait ici un article. C'était un cordelier, qui avait quitté le cloître, afin de suivre « les armées, » par la haine implacable contre « les calvinistes dont il était pos- » sédé (a). Elle était si peu con- » forme à son caractère et à sa » profession, que, bien loin de » sauver la vie à ceux que le sort » des armes réduisait à la discrétion de Montpensier, il sollicitait obstinément qu'ils fussent punis du dernier supplice, et ne pouvait souffrir que l'on pardonnât à aucun d'eux (A). Cette soif du sang calviniste, que les deux premières guerres n'avaient pu étancher,

» s'augmentait dans la troisiè-
» me, lorsque les soldats du prin-
» ce (b), avertis que Babelot s'é-
» tait renfermé imprudemment
» dans Champigni (c), livrèrent
» un assaut si furieux, qu'ils
» emportèrent la place (d). Le
» plaisir de se voir maîtres de la
» personne de celui qu'ils regar-
» daient comme leur bourreau,
» les rendit plus humains à l'é-
» gard de la bourgeoisie de Cham-
» pigni. Ils lui pardonnèrent,
» et déchargèrent toute leur co-
» lère sur Babelot. On le pendit
» à un gibet extraordinairement
» haut (e) (B); et si on lui donna
» le temps de se préparer à la
» mort, ce ne fut que pour avoir
» le loisir de lui faire des repro-
» ches de sa cruauté. La ven-
» geance, que le duc de Mont-
» pensier qui l'aimait prit de
» son supplice sur les calvinistes,

* « Article sans preuve qui vaille », dit Leclerc.

(a) On ne fait que copier Varillas, Histoire de Charles IX, tom. II, pag. 147.

(b) Il entend le prince de Condé, chef des protestans.

(c) Ville de Poitou : elle appartenait au duc de Montpensier.

(d) En 1568.

(e) C'est grand hasard si ses confrères ne l'ont mis au nombre de leurs martyrs.

» quand le hasard ou la faiblesse
 » les jetaient entre ses mains, mit
 » pour quelques semaines la mau-
 » vaise guerre (f) entre les deux
 » partis. Les soldats de Brissac
 » égorgèrent la garnison de Mi-
 » rebeau, quoiqu'elle eût capi-
 » tulé dans les formes; et d'An-
 » delot traita de même celle de
 » Saint-Florent.» Voilà un hom-
 me bien destiné à faire mourir
 les huguenots, puisque même
 après sa mort il fut cause qu'on
 en égorgéa beaucoup. Brantôme
 le croyait capable d'une autre
 sorte de crimes, c'est-à-dire
 d'inspirer à son maître la bruta-
 lité de faire violer les femmes (C).

(f) C'est-à-dire, qu'il n'y eut plus de quartier.

(A) *Il sollicita obstinément le dernier supplice des calvinistes, et ne pouvait souffrir que l'on pardonnât à aucun d'eux.* Brantôme mérite d'être ouï : *Quand on lui amenoit, dit-il, (1), en parlant du duc de Montpensier, quelques prisonniers, si c'étoit un homme, il lui disoit de plein abord seulement : Vous êtes un huguenot, mon ami, je vous recommande à monsieur Babelot. Ce monsieur Babelot étoit un cordelier, savant homme, qui le gouvernoit fort paisiblement, et ne bougeoit jamais d'auprès de lui, auquel on amenoit aussitôt le prisonnier, et lui un peu interrogé, aussitôt condamné à mort et exécuté.*

(B) *Il fut pendu à un gibet extraordinairement haut.* Cela me fait souvenir de la conduite de Galba envers un homme qui tâchait de se délivrer du dernier supplice par son droit de bourgeoisie romaine : il le fit attacher à une croix bien blanchie, et beaucoup plus haute que les autres. C'était pour faire honneur à la qualité du criminel, et pour lui fournir une petite consolation; mais tout cela pouvait bien tenir de la moquerie : *Tutorem quod pupillum cui substitutus hæres erat veneno necasset cruce affecit, implorantique leges et civem*

(1) Brant., Mémoires, tom. III, pag. 281.

romanum se testificantem, quasi solatio et honore aliquo poenam levaturum mutari, multoque præter cæteras altiore et dealbatam statui cruce jussit (2). Je ne sais pas quel fut le motif de ceux qui choisirent un gibet plus exhaussé pour le moine Babelot : peut-être voulurent-ils simplement exciter plus d'attention sur la bizarrerie des caractères du personnage, sans allusion ni rapport à la pratique de l'antiquité. Voyez Justin (3) touchant Maléus, général disgracié des Carthaginois, *qui filium cum ornatu suo in altissimam crucem in conspectu urbis suffigi jussit*; et Silius Italicus (4) touchant Régulus :

*..... Vidi cum robore pendens
 Italiam cruce sublimis spectaret ab æd.*

Haman, dans le livre d'Esther, avait préparé pour Mardochée un gibet de cinquante coudées. On a voulu quelquefois par la taille démesurée du gibet, que le patient fût exposé à la vue de plus de monde. Voyez la remarque (C) de l'article d'OTHON III. Je dirai, en passant, que ceux qui comptent cette croix de Galba avec celle dont Verrès se servit contre Gavins (5) n'ont aucune exactitude; car tout ce qu'il y eut de remarquable dans celle-ci fut qu'on la posa, non pas au lieu où les habitans de Messine avoient accoutumé de crucifier les gens, mais du côté qui regardait l'Italie. C'est ainsi que Verrès voulut insulter le patient qui se disait bourgeois romain : « Il regardera, dit-il, du haut de sa croix l'Italie et sa maison. » *Quid attinuit cum Mæstertius more atque instituto suo crucem fixissent post urbem in viâ Pompeiâ, et jubere in eâ parte figere quæ ad forum spectaret, et hoc addere quod nungare nullo modo potes, quod omnibus audientibus dixisti palam, te idcirco illum locum deligere, ut ille qui civem romanum esse diceret, ex cruce Italiam cernere ac domum suam prospicere posset.* C'est cette dernière circonstance que Cicéron a principalement relevée (6), quoique Lactance,

(2) Sueton., in Galbâ, cap. IX.

(3) Justin, liv. XVIII, chap. VII.

(4) Lib. II, vs. 343.

(5) Torrentius le fait. Voyez son Comment. Suet. Galb., cap. IX.

(6) Cicero, in Verr. VII.

qui n'avait que faire de cela pour le but de son discours, ne lui fasse considérer que l'indignité de ce supplice en général (7).

(C) *Brantôme le croyait capable... de faire violer les femmes.*] Le duc de Montpensier avait la coutume de recommander ses prisonnières à son guidon, *viro benè vasato et benè mutoniato*. Brantôme décrit cela fort librement, et ajoute ce qui suit. « Voilà la punition de ces pauvres dames huguenotes, inventée par monsieur de Montpensier, qui me fait penser avoir été prise et tirée possible de Nicéphore (8) par monsieur Babelot, où il dit que l'empereur Théodose ôta et abolit une coutume qui étoit de long-temps dans Rome, à savoir, que si quelque femme avoit été surprise en adultère, les Romains la punissoient, non par la coercion du crime qu'elle avoit commis, mais par plus grand embrasement de paillardise; car ils enfermoient en une étroite logette celle qui avoit commis l'adultère, et puis après permettoient impudemment qu'elle assouvist sa lubricité et paillardise son saoul, et d'un chacun qui voudroit venir, et qui étoit plus vilain et sale. C'est que les compagnons galans et paillards qui alloient, se garnissoient et accommodoient de certaines sonnettes au temps qu'ils avoient compagnie avec la dame, à ce qu'au mouvement elles, faisant un son et tintinnement, donnoient non-seulement avertissement aux passans et écoutans de leur fait et besogne qu'ils y étoient, mais aussi afin que par ce moyen et à ce son de sonnette fust enseignée cette peine conjointe avec injure et opprobre. Quel opprobre! dont elles s'en soucioient beaucoup. Vraiment voilà une terrible coutume que ce sage empereur abolit, ainsi que le dit l'historien Nicéphore, dans lequel possible M. Babelot l'avoit feuilletée et tirée, pour la faire pratiquer à ce brave guidon (9). »

7) Lact., Instit. divin., lib. IV, cap. III.

8) Il est mieux valu citer Secrate, liv. V, ep. XVIII.

9) Brantôme, Mémoires, tom. III, pag. 1, 283.

BABYLAS *, l'un des plus célèbres martyrs de l'ancienne église, fut fait évêque d'Antioche, dans le III^e. siècle, sous l'empire de Gordien (a). Il gouverna son église comme un bon et saint prélat doit faire, et, après s'être acquitté dignement de sa fonction environ treize ans, il mérita la couronne du martyr; vers l'année 251, pendant la persécution de Décius. Quelques-uns disent qu'il fut effectivement mis à mort pour la foi chrétienne (b): d'autres disent qu'il mourut dans la prison (c). On convient qu'il souhaita d'être entermé avec ses chaînes (d). On prétend que ses reliques imposèrent silence à un oracle d'Apollon. Saint Chrysostome a déployé plus d'une fois toutes les forces de son éloquence, pour célébrer la mémoire de saint Babylas: c'est dommage qu'il n'ait pas été assez instruit des faits qu'il avance. Il suppose que ce martyr fut mis à mort pour avoir exclus de l'entrée de l'église un empereur criminel (A), et il parle du crime de cet empereur en homme qui n'avait guère consulté l'histoire (B). Il n'a point même su ce que l'on disoit de la déférence de ce prince pour la discipline sévère de saint Babylas (C). On

* Joly se contente de renvoyer aux *Mémoires de Trévoux*, juin 1737, qui contiennent une *Dissertation sur ce que rapporte saint Chrysostome du martyre de saint Babylas, contre la censure injurieuse que fait M. Bayle de la narration du saint docteur*.

(a) Euseb., Hist. ecclesiast., lib. VI, cap. XXIX.

(b) Chrysostom., tom. I, pag. 641, 669.

(c) Martyrolog. Romanum., ad diem 24 januar. Euseb., Hist. ecclesiast., lib. VI, cap. XXXIX.

(d) Chrysostom., tom. I, pag. 669, et Martyrol. Romanum., ad diem 24 januar.

peut trouver le fondement général de quelques-unes de ses méprises (D). Nous parlons de tout cela dans les remarques, comme aussi de la demande qu'on prétend que fit Apollon à l'empereur Julien, par rapport aux reliques de saint Babylas (E). On attribue à ce martyr trois grands triomphes sur les empereurs païens, deux pendant sa vie, un après sa mort (e). Le premier est l'avantage qu'il remporta sur Philippe, en l'obligeant de se tenir hors de l'église dans l'état de pénitent : le second est celui qu'il remporta sur le persécuteur Décius, lorsqu'il aimait mieux se préparer à tout souffrir pour la foi, que de rien faire qui fût indigne d'un bon prélat : le troisième est celui que ses cendres remportèrent sur l'oracle d'Apollon auprès d'Antioche (f). M. Chevreau a parlé peu exactement du martyre de saint Babylas (F). C'est ce que nous examinerons plus au long ci-dessous.

(e) *La Vie de Tertullien et d'Origène*, pag. 757.

(f) *Voyez la remarque (E).*

(A) *Saint Chrysostome. . . suppose que ce martyr fut mis à mort, pour avoir exclus de l'entrée de l'église un empereur criminel.*] On ne peut douter que Babylas ne soit mort sous l'empire de Décius. Ce serait donc Décius qui aurait été exclus de l'entrée de l'église, si la narration de saint Chrysostome était véritable ; mais il ne paraît pas que Décius ait jamais été à Antioche pendant son empire. Baronius avance sans preuve que Décius alla en Syrie l'an 253, pour faire la guerre aux Perses, et que ce fut en cette rencontre que Babylas ne souffrit point que son église fût profanée par la présence d'un tel empereur (1).

(1) *Baron., Annal., ad ann. 253, num. 128.*

Cela ne s'accorde, ni avec la chronologie, ni avec l'histoire, ni avec la prudence de l'évêque d'Antioche. Les meilleurs chronologues mettent la mort de Décius à l'an 251 (2). Aucun bon historien ne dit que Décius ait été dans l'Orient pour faire la guerre aux Perses. Il est vrai que les Actes de saint Laurent (3) assurent que cet empereur alla faire la guerre aux Perses et qu'il leur enleva le pays de Babylone, l'Assyrie, toute la Perse, l'Arménie, et même la Bactriane, et qu'il mourut à Rome possédé du démon peu après le martyre de saint Laurent (4) ; mais ces Actes sont sans autorité et pleins de fautes (5). Le père Noris n'a point hésité à dire que toute cette guerre de Perse est une pure fable (6). À l'égard de la prudence de saint Babylas, nous pouvons dire qu'elle n'aurait point souffert qu'il eût résisté à un empereur païen. Il n'était pas de l'ordre de la conduite de l'église que saint Babylas entreprît de l'empêcher d'y entrer, s'il y fût venu étant païen pour y commettre quelque violence, car l'église n'avait de puissance et n'exerçait que sur ceux qui étaient de son nombre de ses enfans, et elle souffrait paisiblement l'insulte des persécuteurs. C'est ainsi que parle l'auteur de la vie de Tertullien et d'Origène (7). M. de Tillemont confirme cette remarque. *L'église, dans ces occasions, ne se défendait, dit-il (8), que par ses prières, et par la patience humble et paisible avec laquelle elle souffrait les insultes des persécuteurs. Que si l'on trouve dans une oration attribuée à saint Chrysostome (*), que saint Romain d'Antioche a empêché un gouverneur païen d'entrer dans l'église, c'est une conduite fort extraordinaire, et ce fait n'est nullement sûr.* Il remarque aussi que tous les termes de saint Chrysostome indiquent que le prince auquel saint Babylas

(2) *Calvisius, Petau, Pagi, etc.*

(3) *Voyez Tillemont, tom. III, pag. 60.*

(4) *Ce saint ne mourut qu'en 258. Tillemont, là même.*

(5) *Là même.*

(6) *Noris, Epochæ syro-maced., pag. 10. Cité par Tillemont, là même.*

(7) *Imprimée à Paris, en 1675. Voyez page 642.*

(8) *Tillemont, tom. III, pag. 821.*

(*) *Chrysost., tom. I, Oratione XLVIII, pag. 547, a; 549, e; 550, e.*

ista était chrétien. Il n'est donc pas vrai que ce saint homme ait résisté à Décus, et cependant il est mort sous Décus : il faut donc dire que saint Chrysostome s'est trompé, quand il a dit que saint Babylas souffrit la mort pour avoir défendu l'entrée de son église à un empereur.

(B).... *et il parle du crime de cet empereur en homme qui n'avait guère consulté l'histoire.*] Il conte qu'un certain peuple, qui faisait la guerre à cet empereur, souhaita de la terminer, et d'affermir la paix par tous les moyens les plus forts et les plus inviolables qui fussent parmi les hommes; que l'accord fut fait et confirmé par serment de part et d'autre; que ce peuple, voulant faire connaître à ses ennemis qu'il agissait sincèrement, persuada à son roi de donner son propre fils en otage au prince avec lequel il avait conclu la paix; que la suite témoigna que l'on avait mis dans la gueule du lion celui que l'on croyait avoir mis comme en dépôt en la garde d'un ami, puisque ce prince n'ayant égard ni à la jeunesse du fils de son allié, ni à la sainteté inviolable du serment qu'il avait fait, ni à cet œil toujours ouvert de la justice divine pour la punition des crimes.... *égorga de sa propre main celui qu'il devait chérir comme le dépôt sacré et le nœud inviolable de l'alliance* (9). Voilà, selon saint Chrysostome, quel fut le crime du prince que saint Babylas traita de la manière que l'on va voir. Ce grand prélat imita parfaitement en cette rencontre le zèle d'Élie et de saint Jean; car il ne considéra point qu'il avait alors à résister non-seulement à un prince, à un roi ordinaire, mais à celui qui était maître d'une grande partie de la terre, qui avait une armée très-puissante, et que toutes choses semblaient devoir contribuer à lui rendre redoutable. Il ne fut point ébloui par tout cet éclat extérieur.... *et ce même éclat ne servant qu'à lui représenter en ce moment la majesté du roi suprême dont il était le ministre, . . . il s'avança hardiment vers ce prince criminel au milieu de tous ses gardes, l'arrêta avec la main qu'il lui mit contre l'estomac, lui représenta son crime, et lui défendit de la part de Dieu*

(9) Voyez la Vie de Tertullien et d'Origène, pag. 632.

d'entrer dans l'assemblée des fidèles (10). Il n'est pas nécessaire d'observer que saint Chrysostome ajoute à la narration de ces faits les figures les plus vives et les plus pathétiques de sa rhétorique (11) : on se l'imagine de reste, quand on sait (et qui ne le sait ?) qu'il était grand prédicateur, et qu'il parlait à un peuple rempli de respect et de zèle pour le nom de saint Babylas (12). Mais ne pourrait-on pas le plaindre d'avoir employé tant d'ornemens, et tant d'efforts d'imagination et de poitrine, sur des faussetés ? car qu'y a-t-il de plus chimérique, que ce peuple, ennemi des Romains, qui persuada à son roi de mettre son fils en otage entre les mains de leur empereur ? Si quelque peuple avait fait cela, ce seraient sans doute les Perses. Or il est bien sûr qu'ils ne firent rien de semblable pendant la prélature de saint Babylas. Je doute fort qu'aucun empereur de Rome ait jamais tué de sa propre main un jeune prince qui lui eût été donné comme en dépôt et en otage après une paix conclue ; mais il est très-faux qu'une perfidie si barbare ait été commise par les empereurs sous lesquels saint Babylas a joui de l'évêché d'Antioche. Je ne doute nullement que saint Chrysostome n'ait erré de bonne foi ; car non-seulement il débita en chaire ces faussetés, mais aussi dans un écrit qu'il composa contre les gentils (13). S'il avait pu se promettre que ses auditeurs lui feraient quartier sur une tradition fausse et pieuse, il n'aurait pas espéré la même grâce des ennemis du nom chrétien. Il croyait donc ne rien dire qui fût faux.

(C) *Saint Chrysostome n'a point su ce que l'on disait de la déférence de ce prince pour la discipline sévère de saint Babylas.*] Saint Chrysostome a supposé que saint Babylas eut à

(10) Voyez la même Vie, pag. 636.

(11) Érasme conseillait de lire cette Homélie dans les collèges de Louvain, comme un modèle que les écoliers devaient préférer à Lysias, à Libanius, etc. Voyez la Lettre qu'il écrivit au principal d'un collège de Louvain ; c'est la XXIV^e. du XXVIII^e. livre, pag. 1705.

(12) Au peuple d'Antioche. Saint Babylas avait été évêque de cette ville.

(13) Saint Chrysost., Homil. de sancto Babyl., pag. 641, vol. I ; item contra Gentil. et de sancto Babyl., pag. 647, 655, etc., cité dans la Vie de Tertullien et d'Origène, pag. 632.

faire à un monarque qui punit du dernier supplice la sainte hardiesse qu'on avait eue de lui refuser l'entrée du temple. La fausseté de ce fait a été déjà montrée par la raison que saint Babylas mourut sous l'empire de Décus, et que Décus n'avait point trouvé de résistance à la porte de l'église d'Antioche. Voici un nouveau moyen de montrer cette même fausseté. Le passage de Décus s'applique à Philippe, c'est à lui qu'on refuse l'entrée du temple, et le considérant pas comme chrétien, on le fait mourir. Les lois de la discipline exigent que cet empereur ait été le même qu'il en usa à peu près envers saint Babylas d'Antioche, comme il l'a été depuis envers saint Chrysostome. Mais l'auteur raconte que Philippe voulut assister à la messe le jour de la veille de Pâques, et que l'évêque ne lui permit d'entrer dans l'église qu'après qu'il eut confessé ses péchés, et qu'il fut au nombre des pénitents. L'empereur exécuta avec rigueur ces ordres de piété et de justice de Dieu (14). Eusèbe ne dit pas que son simple ouï-dire, ou même, ni le lieu de ce fait, ni le prélat qui fit cela. Il est bien étrange que ces choses aient été confusées ensemble. Aussi voit-on de très-vieilles personnes qui soutiennent que Philippe n'était point mort, quoiqu'il en soit, il est difficile de séparer la fermeté de saint Babylas de la commission de Philippe, et de saint Chrysostome les sépare : on les reçoit, ou les rejeter. Il y a des historiens qui parlent d'une manière moins vague. La Chronique d'Alexandrie dit que l'impératrice ne fut pas condamnée à la pénitence, mais que son mari : elle ajoute que saint Babylas usa de cette rigueur envers Philippe, qui avait tué le fils de Gordien (15). Notez que saint Chrysostome trouve une grande dislé-

rence, quant au succès, entre la fermeté de saint Babylas, et celle de saint Ambroise. *Babylas*, dit-il (16), *parum feliciter cessit quod imperatorem impiâ corde funestatum templo prohibuit ; imò feliciter cessit ipsi qui præsidis auctoritatem suâ morte confirmavit. At Ambrosio cessit felicius, qui summâ constantiâ suam tuens auctoritatem, ipsum etiam Cæsarem Christo lucrifecit.* Autre passage : *Ambrosius episcopus mediolanensis ausus est Theodosium Cæsarem, ob crudelem ac præcipitatum in Thessalonicenses sententiam, à templi limine secludere, postque sævas objurgationes, post indictam satisfactionem, in pœnitentium classem relegare.... Tentavit idem Babylas Antiochenus episcopus adversus regem innocentis homicidio pollutum, et interfectus est* (17).

(D).... On peut trouver le fondement général de quelques-unes de ses méprises.] Nous veuons de voir qu'on a dit que saint Babylas se fonda sur la déloyauté sanguinaire de Philippe. L'empereur Gordien, sous qui il était préfet du prétoire, lui avait confié son fils : après que Gordien fut mort, Philippe, voulant régner en sa place, tua le jeune prince qu'on lui avait confié. Saint Babylas, le sachant souillé d'un meurtre si exécrationnel, ne voulut point l'admettre à l'église. Décus vengea l'affront fait à Philippe, car il fit mourir saint Babylas à cause de cet affront. Voilà ce qu'on trouve dans la Chronique d'Alexandrie ; et c'était Léonce, évêque d'Antioche l'an 348, qui avait débité cela. Il ne savait pas bien la conduite de Philippe, mais il s'éloignait un peu moins de la vérité que saint Chrysostome. L'empereur Gordien, sous qui Philippe était préfet du prétoire, n'avait point d'enfants à confier à personne ; car il n'en avait pas du tout. Ce ne fut donc point pour succéder à cet empereur déjà mort, que Philippe tua le fils du défunt ; et ainsi Léonce rapporte très-mal la chose. Philippe, se prévalant de la jeunesse de l'empereur Gordien, cabala de telle sorte, qu'il se fit déclarer son collègue et son tuteur. Les factions recommencèrent : celle

(14) Hist. eccles., lib. VI, cap. 11.
(15) Hist. Alexandr., pag. 630, cité par Eusèbe, Hist. eccles., lib. VII, pag. 872.

(16) Erasmi Epist. III, lib. XXVIII, pag. 1586.

(17) Idem, Epist. LXIX, lib. XXIX, pag. 1803.

de Gordien succomba ; Philippe le fit déposer et puis tuer (18). Voilà la vérité du fait. Les altérations de ce fait sont allées en augmentant. Léonce a dit que Philippe avait tué le fils de son empereur, le même fils que cet empereur lui avait donné en garde. C'est déjà un égarement : c'est se poster fort à côté de la vérité. Saint Chrysostome assure que Philippe avait tué le fils d'un prince avec lequel il avait conclu un traité de paix, le même fils que ce prince lui avait laissé en dépôt comme un gage de son amitié, et de son désir sincère de vivre en bonne intelligence avec lui : c'est un second égarement ; c'est se loger fort à côté du faux poste de Léonce. Ce dernier auteur avance que *Décios fit mourir saint Babylas pour le punir de son insolence envers Philippe*. Ceux qui ont su l'aversion de Décios pour Philippe, aversion qu'on croit avoir été cause que Décios persécuta les chrétiens, ont trouvé absurde ce que Léonce disait. Ils l'ont donc corrigé, en supposant que Philippe fit mourir lui-même saint Babylas (19) : ils ont corrigé une faute par une autre, et ont malheureusement trompé saint Chrysostome. Ils lui ont fait perdre des réflexions qu'il aurait parées des ornemens de son éloquence, pour repousser les insultes des païens, et pour donner du relief au ministère évangélique. L'humiliation d'un empereur à la parole d'un évêque eût fourni de belles pensées à saint Chrysostome : c'est dommage qu'il ne l'ait point sue. Voyez un peu de quelle manière il se prévaut de la résistance de saint Babylas : « Au lieu, dit-il (20), » que les prêtres des fausses divinités » sont plus esclaves des empereurs » que de leurs dieux, et ne se rendent assidus à leur culte, que par la crainte qu'ils ont de ces princes, à qui les démons sont ainsi redevables de leur culte et de l'honneur qui leur est rendu par les hommes, » ce grand évêque d'Antioche montra en punissant l'empereur même d'un châtiment très-sensible à un esprit raisonnable, et autant qu'il

» lui était permis de le faire selon la » mesure de la puissance de l'Eglise, » que les prêtres de la religion de Jésus-Christ ne sont esclaves de qui que ce soit sur la terre, et qu'ils doivent être si jaloux de cette sainte élévation que Dieu leur a donnée en partage, comme le vrai caractère de leur dignité. qu'ils soient plutôt disposés à prodiguer saintement leur vie, qu'à perdre ce privilège. Ce même exemple, ajoute-t-il, en confondant l'orgueil des païens, augmenta la piété des fidèles, qui apprirent de la conduite de leur pasteur à craindre plus Dieu que tous les hommes ; et il ferma entièrement la bouche à ceux qui osaient soutenir avec une extrême impudence, qu'il n'y avait point de vrai courage parmi les chrétiens, mais que tout y était faux et emprunté, n'étant couvert que d'une belle apparence.

(E) *On prétend qu'Apollon fit une demande à l'empereur Julien, par rapport aux reliques de saint Babylas.*] Il y avait auprès d'Antioche un temple et un oracle d'Apollon dans un lieu qui s'appelait Daphné. La superstition et la débauche concouraient comme à l'envi, à distinguer ce lieu-là : c'était le rendez-vous des amans et de leurs maîtresses ; d'autres y allaient pour faire leurs dévotions ; et apparemment plusieurs y allaient pour ces deux fins tout à la fois. Gallus, frère de Julien l'Apostat, n'eut pas été plus tôt déclaré César, que, pour faire cesser ce double désordre, il fit bâtir dans ce lieu-là une église, où il donna ordre que l'on transportât le sépulcre de Babylas. On dit que, dès que cela fut fait, Apollon ne rendit plus de réponses. Le tombeau de ce martyr en fut cause, et non pas l'interruption des sacrifices ; car, les sacrifices ayant recommencé sous l'empire de Julien, l'oracle continua de se taire ; et lorsque Julien le consulta en personne, il apprit que les cadavres dont ce lieu-là était plein, fermaient la bouche à l'oracle. L'empereur n'appliqua cela qu'au sépulcre de Babylas ; c'est pourquoi il en ordonna la translation. Les chrétiens d'Antioche transportèrent ce tombeau dans la ville. Ce fut une procession de personnes de tout sexe et de tout âge, qui chantèrent par

(18) Voyez Capitolin, dans la Vie de Gordien.

(19) Voyez Tillemont, tom. III, pag. 822.

(20) Contra Gentil. de sancto Babyl., Oper., tom. I, pag. 664, 665, cité dans la Vie de Tertullien et d'Origène, pag. 639.

tout le chemin (21) un cantique de triomphe ; car leur refrain concernait la confusion de ceux qui adorent les idoles , et était pris du psaume XCVII. Ἐξῆρχοι δὲ τῶν ψαλμῶν τοῖς ἄλλοις, οἱ τούτους ἀκριβοῦντες, καὶ ξυνεπῆχει τὸ πλῆθος ἐν συμφωνίᾳ καὶ ταύτην τὴν ῥῆσιν ἐπῆδει· ἡσυχύθησαν πάντες οἱ προσκυνοῦντες τοῖς γλυπτοῖς οἱ ἐγκαυχώμενοι τοῖς εἰδώλοις (22). *Præcinebant autem cæteris ii qui psalmos apprimè callebant ; multitudo deindè respondebat cum concentu et hunc versiculum succinebat : Confusi sunt omnes qui adorant sculptilia , qui glorientur in simulachris.* Par l'argument du plus au moins , on pourrait conclure de cette histoire , que la naissance de Jésus-Christ imposa silence aux oracles du paganisme , si d'ailleurs on ne voyait , que , de l'aveu de Sozomène , cet oracle d'Apollon avait rendu des réponses jusqu'à l'empire de Constantius , sous lequel Gallus eut la dignité de César. L'objection paraît plus forte contre ceux qui ne reconnaissent aucune opération diabolique dans les oracles des païens. Mais voici ce que répond M. van Dale. Il suppose que les prêtres d'Apollon , ne voulant point être éclairés de si près par les chrétiens , qui venaient en foule au tombeau de Babylas , inventèrent une réponse qui pût obliger l'empereur à faire ôter de ce lieu le tombeau de ce martyr. Ces prêtres ne craignaient rien tant que les yeux des incrédules , et ils n'espéraient pas de pouvoir cacher leurs finesses à des gens aussi curieux de les découvrir , qu'étaient les chrétiens. Peut-être aussi que l'aveugle superstition de ces prêtres leur persuadait qu'ils feraient un bon acte de religion , s'ils faisaient ôter du voisinage de leur temple le tombeau d'un martyr chrétien , vénéré par les ennemis de leurs dieux. *Christiani quibus repleta erat Antiochia , aliique ejusdem religionis aliundè advenientes , visitabant quotidie sepulchra martyrum , atque in primis quidem Babylæ. Sub quo prætextu dum loca illa ita frequentarent , cum subreperent etiam huic oraculo , oculisque emissitibus omnia perlustrarent , ut sic detegerent imposturas ac præstigias ibi exercitas , neque id fer-*

(21) Il était d'environ 40 stades , c'est-à-dire , 5000 pas.

(22) Sozomeni Hist. eccles., lib. V, cap. XX.

rent ea tempora , ut vi expellere eos indè possent antistites ; illi sub prætextu à mortuis purgandi locum dū sacratum , cum Babylæ aliisque , christianos indè remove nitebantur. Nihil enim magis aut citius detegere valebat antistitum ejusmodi imposturas , quàm continuus concursus publicæ panegyres , ob ludos aut festa publica ibi celebranda : si quarumcumque sectarum philosophis eorumve sequibus ad illa pateret accessus (23).

(F) *M. Chevreau a parlé peu exactement du martyre de saint Babylas.* Voici ce qu'il en dit : « Babylas , évê » que d'Antioche , souffrit le martyre » avec ses trois enfans , pour n'avoir » pas voulu permettre à Numérien de » voir les cérémonies des chrétiens , » ajoutant , qu'un homme souillé de » sang et du sacrifice des idoles , ne » pouvait pas entrer dans l'église , » ou , comme le dit Suidas , qu'il ne » souffrirait point que le loup en- » trât dans la bergerie du Sei- » gneur (24). » 1°. Babylas n'avait point d'enfans : il fallait dire qu'il y eut trois frères encore enfans , ou fort jeunes , qui souffrirent le martyre avec lui (25). 2°. Il y a plus de trente ans entre la mort de Babylas et l'empire de Numérien. 3°. Les anciens auteurs ne prêtent pas au martyr les phrases de M. Chevreau. Avouons que c'est une entreprise bien difficile que celle de l'Histoire universelle. M. Chevreau était habile homme , il connaissait les défauts de ceux qui l'ont précédé dans ce dessein , il a mis un temps fort long à son ouvrage ; et cependant.... comme il est plein de vie (26), et que nonobstant son âge , il jouit de la santé du corps et de celle de l'esprit , je ne doute pas qu'il ne publie une nouvelle édition , qui sera encore plus belle que les précédentes (27).

J'avais espéré que M. Chevreau ne prendrait pas en mauvaise part les

(23) Van Dale , de Oracul., pag. 442. Voyez les Nouvelles de la République des Lettres , mois de mars 1684 , pag. 15 , 16.

(24) Chevreau , Histoire du Monde , liv. IV, chap. IV, pag. 400 du II^e. tome , édition de Hollande en 1687.

(25) Vie de Tertullien et d'Origène , pag. 758.

(26) On écrit ceci l'an 1694.

(27) Il a publié en effet une édition à la Haye , l'an 1698 , avec plusieurs additions et corrections ; mais il n'a rien changé au passage qui concerne Babylas.

petites notes critiques que l'on vient de voir, et comme j'avais pour lui toute l'estime qui était due à son grand mérite, je les aurais supprimées, si j'avais prévu qu'elles le chagrinerait ; mais je le croyais au-dessus de toute atteinte de fâcherie pour si peu de chose. Je m'étais imaginé qu'il s'appliquerait à ce que j'avais dit dans ma première préface, et il était assurément du nombre de ces auteurs, qui ne doivent point redouter les petites pertes (28). Ainsi j'ai été surpris de sa sensibilité imprévue, et fort fâché de ce qu'il s'était fâché. Il y a des personnes illustres qui pourront rendre témoignage qu'en lui souhaitant une vie encore plus longue qu'elle n'a été (29), je me fondais, non-seulement sur ce qu'il était un ornement de son siècle, mais aussi sur le désir qu'il pût lire dans cette seconde édition les sentimens de mes respects, et l'éclaircissement d'une chose qui avait été exprimée d'une façon ambiguë. Je m'imaginais que cette équivoque a été la grande source de son mécontentement. Il a cru que la ligne ponctuée, et cependant....., cachait beaucoup de venin : c'est un vide que son imagination a rempli d'idées désobligeantes, et je souhaitais qu'il sût, que selon ma véritable pensée, il ne faut trouver dans cette lacune, que la représentation générale de l'impossibilité d'éviter les fautes, quelque habile que soit un auteur qui entreprend un ouvrage à grands détails.

Mais venons au fond. M. Chevreau reconnaît lui-même la solidité de ma première remarque, puisqu'il avoue (30), *qu'il eût été mieux de mettre trois frères encore enfans, pour ôter toute équivoque, et qu'il devait s'expliquer plus clairement que beaucoup d'auteurs, qui l'ont écrit de même avant lui.* Pour ce qui regarde les phrases que j'ai dit que les anciens auteurs n'ont point prêtées à saint Babylas, M. Chevreau cite *Georges-le-Syncelle, et Paul Diacre* (31) ; mais

sont-ce des auteurs qu'on puisse appeler anciens, par rapport au temps du martyr dont il s'agit ? n'ont-ils pas vécu vers la fin du VIII^e. siècle ? Enfin il cite plusieurs écrivains, la plupart modernes, qui ont dit que Babylas fut tué par Numérien ; et il rapporte (32) ces paroles de M. de Tillemont : *Il faut avouer que l'histoire de saint Babylas est embarrassée de plusieurs difficultés insurmontables à notre faiblesse.* Je conviens que tout cela peut servir d'excuse à ceux qui parlent peu exactement du martyr de saint Babylas ; mais il sera toujours permis de remarquer qu'ils n'ont point choisi ce qu'il y avait à dire de moins inexact sur cette matière.

Je suis fort persuadé que M. Chevreau a trouvé des fautes dans mon ouvrage. On y en peut trouver beaucoup, sans avoir le quart des lumières d'un si habile homme. S'il eût donné des exemples de ce qu'il a dit en général touchant ces fautes essentielles contre notre langue, et touchant ces expressions basses et burlesques, obscures et entortillées (33), je me croirais obligé, ou de disputer là-dessus, ou de passer condamnation, et je prendrais sans nulle peine ce dernier parti, pour peu que je visse que la raison le demandât ; mais, puisqu'il n'a rien marqué, on trouvera bon que je prenne pour des reproches vagues cet endroit-là de son livre (34). Il m'a reproché en particulier une espèce de contradiction concernant un homme, *qui a été long-temps*, dit-il (35), *mon idole.* Je suis sûr qu'il aurait omis cela, s'il avait vu comment je me suis justifié sur ce chapitre dans mes *Réflexions sur un imprimé qui a pour titre Jugement du Public, etc.* Et pour ce qui est des mots, qu'il assure que les oreilles délicates ne peuvent souffrir (36), on verra dans un éclaircissement, à la fin de cet ouvrage, ce que j'ai à lui répondre. Je voudrais bien mériter tout ce qu'il observe dans la rétorsion de la période qui finit par *cependant.....* (37) ; et je m'es-

(28) Voyez le Projet de ce Dictionnaire, vers la fin du VI^e. paragraphe.

(29) Il est mort le 15 de février 1701, âgé de quatre-vingt-sept ans et quelques mois. Voyez le Journal de Trévoux, mars et avril 1701, pag. 241, édition de Hollande.

(30) Chevreana, II^e. part., édition de Hollande.

(31) Là même, pag. 321.

(32) Là même, pag. 329, 330.

(33) Là même, pag. 320.

(34) Conférez ceci avec la fin de la remarque (C) de l'article Roy.

(35) Chevreana, II^e. part., pag. 320.

(36) Là même.

(37) Là même, pag. 330, 331.

timerais trop heureux, si l'on voulait m'excuser sur la raison qu'il est impossible, ou presque impossible, de ne pas faire beaucoup de fautes dans un ouvrage tel que celui-ci. Je ne pense pas que je me fusse jamais engagé au travail de ce Dictionnaire, si j'eusse prévu que toute mon attention à éviter les méprises ne m'empêcherait pas de me tromper fort souvent et bien lourdement. Au reste je dois conseiller à mes lecteurs de consulter le savant ouvrage que M. de Larroque (38) fit imprimer à Leyde, l'an 1688, sous le titre de *Matthæi Larroquani adversariorum sacrorum libri tres*. Voyez-y la page 79 et les suivantes.

(38) Daniel Larroquanus, *Matthæi filius*.

BABYLONE. M. Moréri et ses continuateurs ont ramassé tant de choses touchant cette ville, que si je voulais donner à cet article une forme raisonnable, je serais contraint de répéter la plupart de leurs recueils. Ainsi, pour épargner au public le dégoût de trouver les mêmes choses dans différens dictionnaires, je m'arrêterai ici à un fait qu'ils n'ont point touché. Je n'examine point si ce qu'ils rapportent est dans toute l'exactitude qu'il eût fallu. Les habitans de Babylone prétendaient que cette ville était très-ancienne; il comptaient quatre cent soixante-treize mille ans, depuis les premières observations de leurs astrologues, jusqu'à l'arrivée d'Alexandre. C'est ce que nous apprend Diodore de Sicile (a). D'autres, s'attachant à un nombre rond, disent que les Babyloniens se vantaient d'avoir conservé dans leurs archives les observations que leurs astrologues avaient faites sur les

nativités pendant quatre cent soixante-dix mille ans (A). Il faut corriger par-là un endroit de Plin (B), dont quelques auteurs se servent mal à propos, ou pour réfuter l'antiquité de Babylone, ou à d'autres usages. Un savant professeur de Leyde l'a remarqué depuis peu (b), et il est étrange qu'on ait tant tardé à le remarquer. Aristote savait sans doute que les Babyloniens se vantaient de posséder une suite d'observations astronomiques qui comprenait un prodigieux nombre de siècles. Ayant voulu s'éclaircir par le moyen de Callisthène, qui était à la suite d'Alexandre, il trouva bien du mécompte; car on prétend que Callisthène lui fit savoir qu'il n'avait vu dans Babylone que pour mille neuf cent trois ans d'observations astronomiques. Simplicius rapporte cela, et l'emprunte de Porphyre (c). Si Callisthène a bien supputé, il faut convenir que les hommes après le déluge se hâtèrent furieusement de devenir astrologues: car, selon la Bible hébraïque, on ne saurait trouver que deux mille ans depuis le déluge jusqu'à la mort d'Alexandre. Il y a lieu de douter de ce que rapporte Simplicius, et il est remarquable que tous les anciens auteurs, qui ont attribué à Sémiramis la fondation de Babylone, n'ont eu pour garant que Ctésias, dont les histoires étaient remplies de fables (d). Aussi voyons-

(b) M. Perizonius. Voyez la remarque (B), citation (8) et (9).

(c) In lib. II de Cælo, Com. XLVI, pag. 123.

(d) Marshamus, in Chronic., pag. 507, edit. anni 1676, in-4°.

(a) Libro XI, paginâ 118, edit. Rhodmanni.

nous que Bérose blâme fort les écrivains grecs d'avoir publié que Sémiramis avait bâti Babylone, et qu'elle l'avait ornée de bâtimens admirables (e). Le Supplément de Moréri cite Quinte-Curce touchant l'impudicité des femmes de Babylone. On peut ajouter que ce désordre était fort ancien. La lettre de Jérémie insérée dans le livre de Baruc, en touche quelque chose, mais d'une manière obscure, et qui a besoin d'un commentaire tiré d'Hérodote (C).

(e) Berosus, *Chaldaeorum lib. II*; apud Joseph., *lib. I contra Apion.*, pag. 1045.

(A) *Les Babyloniens se vantaient d'avoir conservé les observations que leurs astrologues avaient faites... pendant quatre cent soixante-dix mille ans.*] Citons seulement deux passages de Cicéron. *Contemnamus etiam Babylonios, et eos qui è Caucaso cœli signa servantes, numeris et moribus stellarum cursus persequuntur. Contemnemus, inquam, hos aut stultitiae, aut vanitatis, aut imprudentiae, qui CCCCLXX millia annorum, ut ipsi dicunt, monumentis comprehensa continent* (1). Voyons comment il se moque de cela dans un autre endroit. *Quod aiunt 470 millia annorum in periclitandis experiundisque pueris quicumque essent nati, Babylonios posuisse fallunt. Si enim esset factitatum, non esset desitum. Neminem autem habemus autorem qui id aut fieri dicat, aut factum sciat* (2).

(B) *Il faut corriger, à l'occasion des observations astronomiques des Babyloniens, un endroit de Pline.*] Voici ses paroles : *Epigenes apud Babylonios 720 annorum observationes syderum coctilibus lateritiis inscriptas docet, gravis auctor imprimis : qui minimum Berosus et Critodemus 480 annorum. Ex quo apparet æternus litterarum usus* (3). Il venait de dire qu'il croyait que les lettres assyriennes avaient tou-

jours existé, ou que les Assyriens avaient toujours eu l'usage de l'écriture : *Litteras semper arbitror assyrias fuisse* (4). Il faut donc prendre pour la preuve de son opinion les témoignages qu'il emprunte d'Épigènes et de Bérose, touchant les observations astronomiques que les Babyloniens avaient fait graver; car la conclusion qu'il tire de ces témoignages est la même chose que l'opinion qu'il avait représentée peu auparavant : *ex quo apparet, voilà sa conclusion, æternus litterarum usus*. Or il n'y a rien de plus absurde que son raisonnement, si l'on suppose qu'il a parlé comme il parle dans les manuscrits et dans les éditions de son livre. Épigènes, auteur grave, assure que les observations des astrologues babyloniens comprennent sept cent vingt ans. Ceux qui leur donnent la plus petite étendue, comme Bérose et Critodème, leur assignent quatre cent quatre-vingts ans. Donc l'usage des lettres est éternel, et j'estime avec raison qu'il a existé toujours dans l'Assyrie. C'est ainsi que Pline raisonne dans l'état où est aujourd'hui son Histoire naturelle : c'est ainsi, dis-je, qu'il raisonne, après avoir observé que Cadmus apporta l'usage des lettres en Europe, et qu'on disait que leur invention en Égypte précéda de quinze ans le règne de Phoronée. Un fou, un homme ivre, un radoteur, pourraient-ils faire une plus extravagante rapsodie ? Il faut donc supposer nécessairement que ce passage n'est pas dans son état naturel : et c'est un grand sujet d'étonnement que mille doctes critiques aient examiné ces paroles, sans y apercevoir une impertinente logique, qui les leur rendit suspectes. Les Scaligers, les Vossius, les Marshams, les Dodwels sont si peu entrés en défiance là-dessus, qu'ils les ont prises pour le fondement des conclusions qu'ils voulaient bâtir touchant l'âge de Bérose (5), ou contre l'antiquité de Babylone (6), ou pour d'autres

(4) M. Perizonius croit qu'il faut lire Assyriis. Voyez sa *Dissertatio philologica de Originibus babilonicis* : ce sont des thèses soutenues au mois d'avril 1694.

(5) Scaliger, ad *Græca Eusebii*, pag. 407. Vossius, de *Historiis græcis*, apud Perizon., in *Origin. Babylon.*

(6) Marshamus, *Secl. XVII*, pag. 474, edit. anglic. apud eundem.

(1) Cicero, de *Divinat.*, lib. I, cap. XIX.

(2) Id., *ibid.*, lib. II, cap. XLVI.

(3) Plinius, lib. VII, cap. LVI.

vues (7). Le père Hardouin a corrigé une partie de ce passage : mais ce n'a pas été principalement afin de faire bien raisonner Pline ; car si ce motif principal l'avait fait agir, il aurait corrigé tout : c'est M. Perezonius (8) qui a développé amplement les causes du mal, et la preuve de la corruption du texte (9). Il a montré qu'il faut ajouter le nombre de mille, tant du côté d'Épigènes, que du côté de Bérose ; et ainsi Pline aurait dit que, selon le témoignage d'Épigènes, les observations des astrologues de Babylone comprennent sept cent vingt mille ans ; et selon le témoignage de ceux qui, comme Bérose et Critodème, leur donnent le moins d'étendue, quatre cent quatre-vingt mille ans. Pline a raison, en supposant comme il fait que ces témoins sont dignes de foi, de conclure qu'on ne saurait marquer le commencement des lettres assyriennes. Or, quand une chose est si ancienne, qu'on n'en saurait marquer la naissance, on ne fait point de scrupule, en écrivant comme faisait Pline, de la nommer éternelle. Mais oserait-on la qualifier de la sorte, lorsque les preuves de l'antiquité qu'on lui donnerait la laisseraient plus nouvelle qu'une chose dont on marquerait le commencement ? C'est le cas où Pline se trouverait, s'il avait dit ce que l'on trouve aujourd'hui dans son ouvrage. Pesez bien ce qu'il a dit touchant Cadmus et Phoronée.

Il faut expliquer à part la correction du père Hardouin. Il rétablit ainsi le texte de Pline. *E diverso Epigenes apud Babylonios CCCCLXX annorum M. observationes siderum coetilibus laterculis inscriptas docet.... qui minimum, Berosus et Critodemus CCCXC annorum.* D'un côté il met quatre cent soixante-dix mille au lieu de sept cent vingt, et de l'autre, il met quatre cent quatre-vingt-dix, au lieu de quatre cent quatre-vingts. Il se fonde sur les manuscrits, quant à la dernière correction ; et sur l'autorité

de Cicéron, quant à la première (10). Il est vrai qu'il dit en passant, que le lieu même de Pline semble demander la première correction. *Certe annorum millia locus iste postulare videtur non annos* (11). C'est une marque qu'il a senti le mauvais raisonnement que la leçon ordinaire attribue à Pline. Mais si l'on ajoute mille aux quatre cent quatre-vingts de la leçon ordinaire, l'on tombe dans une autre difficulté : l'on soutient que Bérose donne quatre cent quatre-vingt mille ans aux observations des astrologues babyloniens ; et cependant nous savons qu'il n'a parlé que de cent cinquante mille ans, lorsqu'il a fait mention de la diligence avec laquelle ceux de Babylone conservaient la mémoire de diverses choses naturelles et historiques. *Βεροσσός ἐν τῇ πρώτῃ τῶν Βαβυλωνιακῶν φησὶ γενέσθαι αὐτὸν κατ' Ἀλέξανδρον τὸν Φιλίππου τὴν ἡλικίαν, ἀναγραφὰς δὲ πολλῶν ἐν Βαβυλῶνι φυλάσσεσθαι μετὰ πολλῆς ἐπιμελείας ἀπὸ ἐτῶν που ὑπὲρ μυριάδων περιχοῦσας χρόνον· περιέχειν δὲ τὰς ἀναγραφὰς ἱστορίας περὶ τοῦ οὐρανοῦ, καὶ θαλάσσης, καὶ πρωτογονίας, καὶ βασιλείων, καὶ τῶν κατ' αὐτοὺς πράξεων* (12). *Berosus in primo libro Babyloniorum annorum se aetate Alexandri Philippi filii : scripta verò multa servari Babylone magnâ cum curâ quæ tempus continent annorum supra myriadas quindecim : hæc autem scripta continere historias circa cælum, mare, et rerum primordia, et reges eorumque res gestas.* Il faut avouer que ce passage prouve également ces deux choses : l'une, qu'il faut chasser du texte de Pline le nombre de quatre cent quatre-vingts ou quatre cent quatre-vingt-dix, l'autre qu'il ne faut pas y substituer quatre cent quatre-vingt mille, mais plutôt cent cinquante mille. Ce n'est pas qu'on ne puisse faire des chicanes : on peut objecter que Bérose, s'étant mieux instruit du fait, trouva quatre cent quatre-vingt mille ans, et débita ce calcul dans un ouvrage sur lequel Pline se régla. On pourrait aussi objecter que les nombres ont été falsifiés

(7) Vide Dodwel, Observat. Cyprian., in Append., pag. 36, 37.

(8) Ci-devant professeur à Franeker. Il est professeur à Leyde, en grec, en histoire, et en éloquence, depuis l'année passée 1693.

(9) Voyez sa Dissertatio I de Originibus babilonicis.

(10) C'est-à-dire, sur les deux passages du Traité de Divinatione, cités ci-dessus, num. (1) et (2).

(11) Harduin., in Plinium, tom. II, pag. 134, num. 157.

(12) Berosus apud Alexandrum Poly-histor. citatum ab Eusebio, in Chronico, pag. 5 et 6, edit. Scalig. an. 1658.

dans le passage qu'Eusèbe cite. Quoi qu'il en soit, j'aimerais mieux retenir la correction du père Hardouin, et y ajouter, quant à Bérose et à Critodème, le changement de quatre cent quatre-vingt-dix en cent cinquante mille.

Je dirai, en passant, que Vossius n'a point rapporté comme il devait ce qui concerne Bérose dans le passage de Pline qui sert de sujet à cette remarque. Il prétend que Pline dit que Bérose a fait l'histoire de ce qui s'était passé pendant le cours de 480 ans. Je cite les paroles de Vossius. *Plinius, lib. vi, Hist. nat., cap. lv., (il fallait dire lib. vii. cap. lvi.) refert Berosum tradere memoriam quadringentorum annorum et octoginta* (13). Comparez-les avec le passage de Pline, et vous verrez un fort grand mensonge. A qui se fier?

(C) *La lettre de Jérémie....., touchant l'impudicité des femmes de Babylone, a besoin d'un commentaire tiré d'Hérodote.*] Voici le texte de Jérémie : *Les femmes, environnées de cordes, sont assises par les chemins..... et quand quelqu'une d'elles attirée par quelque passant a couché avec lui, elle reproche à sa voisine qu'elle n'a pas été trouvée digne comme elle, et que sa corde n'a pas été rompue* (14). Pour bien entendre cela, il faut recourir à Hérodote, qui nous apprend qu'il y avait une loi à Babylone, qui obligeait toutes les femmes du pays à s'aller asseoir auprès du temple de Vénus, pour y attendre l'occasion d'avoir à faire à un étranger (15). Il fallait qu'une fois en leur vie toutes passassent par-là. Les plus riches se tenaient dans des carrosses, et menaient un grand nombre de domestiques : les autres n'avaient qu'une cloison de corde, c'est-à-dire qu'elles formaient certains rangs qui étaient séparés les uns des autres par des cordes (16), mais de telle manière, qu'il y avait des entrées et des issues, afin que les étrangers se promènassent librement dans les intervalles, et choisissent celles qu'ils

trouveraient le plus à leur gré. Quand ils l'avaient choisie, ils lui jetaient de l'argent sur le giron, et ils la menaient en quelque lieu à l'écart, pour jouir d'elle. Ils faisaient une prière pour elle à la déesse du temple (17). Il n'était point permis à ces femmes de refuser aucun étranger, ni l'argent qu'on leur donnait, quelque petite que fût la somme. Il fallait qu'elles suivissent le premier étranger qui leur jetait de l'argent. Notez que cette somme était destinée à des usages de religion. *Γίνεται γὰρ ἰσὺν τοῦτο τὸ ἀργύριον* (18). *Si quidem in sacrum convertitur usum.* Après la consommation de l'acte, elles pouvaient retourner à leur logis : la dévotion, ou l'expiation, que la déesse exigeait, était accomplie. Celles qui étaient belles ou jolies étaient bientôt expédiées, et relevées de sentinelle ; mais les laides attendaient long-temps l'heure propice pour satisfaire à la loi. Il y en avait de si malheureuses, que trois ou quatre ans d'attente ne finissaient point leur noviciat. *Καὶ γὰρ τρίτεια καὶ τετραέτεια μετεξέτερας χρόνον μένουσι.* (19). *Nam quædam triennium quadrienniumque expectant.* Il n'y a plus d'obscurité présentement dans les paroles de Jérémie. Chacune de ces femmes se tenait dans une cellule entourée de corde, et n'en sortait qu'en rompant la corde, après quoi elle insultait à celles qui étaient encore en cloison. On pouvait appliquer à celles qui en sortaient tard, le

*Tam gratum mihi quàm ferunt puellæ
Pernici aureolum fuisse malum,
Quod zonam solvit diu ligatam* (20).

Qui pourrait assez déplorer la monstrueuse alliance qui se faisait dans le paganisme entre le culte des dieux, et les passions les plus sales? C'est ce que l'on aurait pu appeler à juste titre *la dévotion aisée*, si la comédie avait contenu plus d'actes et plus de scènes, et si l'on n'avait pas fait un mélange désavantageux à la laideur ; car cette patience de trois ou quatre ans pour un seul coup était une rude pénitence. Martin del Rio rétracta ce qu'il avait

(13) Vossius, de Hist. græc., pag. 86.

(14) Livre de Baruc, parmi les Apocryphes, chap. VI, vs. 42 et 43.

(15) Hérodote, lib. I, cap. CXCIX.

(16) On aide à la lettre, afin de faire mieux entendre par une paraphrase ce qu'Hérodote n'explique pas assez en détail.

(17) C'était Vénus : les Babyloniens l'appelaient Mylitta. Hérodote, lib. I, cap. CXCIX.

(18) Ibidem.

(19) Hérodote, lib. I, cap. CXCIX.

(20) Catulli Epigr. II.

témoigner qu'il serait le bien-venu. Bachovius se rendit dans cette ville avec sa bibliothèque : mais, n'y trouvant point de quoi vivre (d), il s'en retourna à Heidelberg *, où son confident le trouva chagrin et malade l'an 1629 (e).

(d) *Vita prasidiis destitutus religionem omisit. Praschius, in Mausoleo Taboris.*

* Ce ne fut pas à Heidelberg, mais à Spire, dit la *Bibliothèque française*.

(e) Tiré de Praschius, in Mausoleo Taboris.

(A) Il publia un livre qui sentait plus le théologien que le jurisconsulte.] C'était une espèce de commentaire sur le fameux Catéchisme du Palatinat. Melchior Adam en dit ceci : *Propagandæ veritatis evangelicæ studio edidit Catechesin Palatinatûs, testimoniis sacræ Scripturæ ac sententiis patrum qui primis quingentis à Christo nato annis in ecclesiâ Dei claruerunt exornatam et illustratam, cum Epitome vitæ eorundem patrum, et methodicâ narratione de Conciliis, quorum Canones in illo catechetico libello citantur* (1).

(B) REINIER, ou REINHARD BACHOVIVUS..... a été un assez grand nom parmi les jurisconsultes.] Conringius l'appelle *disciplinæ juridicæ æternum decus* (2). Selon Vinnius, il est *subtilissimus jurisconsultus, non tam suæ sententiæ adstructor, quàm destructor alienæ* (3). Un autre dit, *Eo in his quæ ad solidam nostri juris interpretationem faciunt, acutiorem vix tradit prior ætas* (4). Enfin les épithètes d'*accuratissimus*, de *subtilissimus*, d'*acutissimus*, d'*inexorabilis censor* (5), ne lui manquent pas. L'éloge que Vinnius lui donne ne convient qu'à trop de gens; on ne voit que trop d'écrivains subtils, et grands raisonneurs, qui prouvent mal leur doc-

trine, mais qui renversent de fond en comble celle d'autrui. L'homme est ordinairement plus fort dans la dispute offensive, que dans la défensive. Voyez ce que disait un électeur de Cologne touchant les démêlés des cordeliers et des jacobins. C'est Fra-Paolo qui le rapporte. Voyez le IV^e. livre de son histoire du Concile de Trente, à la page 309 de la version de M. Amelot de la Houssaie.

BACON (ROGER), cordelier anglais, vivait au XIII^e. siècle *. Il était grand astrologue, grand chimiste, et grand mathématicien. C'est sans doute ce qui donna lieu de le soupçonner de magie. Il court une tradition parmi le peuple d'Angleterre, que ce cordelier fit une tête d'airain qui répondait à ses questions (A). Seldénus rejette cela comme une fable puérile (B), et remarque qu'aucun historien n'en a parlé, et que Baleüs, qui avait diffamé Roger Bacon, se rétracta, et répara honorablement cette injure. François Picus dit qu'il a lu dans un livre de Bacon « qu'un » homme pourrait devenir prophète, et prédire les choses » futures, par le moyen du miroir Almuchefi, composé suivant les règles de perspective, » pourvu qu'il s'en servît sous » une bonne constellation, et » qu'il eût auparavant rendu » son corps bien égal et tempéré » par la chimie (a). » Cela n'est point contraire à Jean Pic de la Mirande, qui a soutenu que Bacon ne s'est amusé qu'à la magie

(1) Melchior Adam, in *Vitis Jurisc.*, pag. 472, 473.

(2) Conringius, de *Autoritate Juris publ. Justin.* in *Germaniâ*, apud *Magirum*, Eponym., pag. 99.

(3) Vinnius, cap. XI, de *Pact. num.* 9, apud *Magirum*, Eponym., pag. 99.

(4) Hahn., in *dedic. Observat. ad Wesembec.* apud *eundem*.

(5) Schutz, apud *eundem*.

* Le Dictionnaire de Chauffepié contient un article assez étendu sur R. Bacon, comme supplément à celui de Bayle : pour mieux dire, c'est un nouvel article.

(a) Francisc. Picus, lib. II, de *Prænotione*, cap. I, et lib. VII, cap. VII, cité par Naudé, *Apolog. des grands Hommes*, pag. 490.

naturelle (b). Ce cordelier envoya plusieurs instrumens de son invention au pape Clément IV (c). On a publié plusieurs de ses livres : *Specula mathematica et perspectiva*, *Speculum Alchemiæ*, *de mirabili Potestate Artis et Naturæ*, *Epistolæ cum notis*, etc. Il y a beaucoup d'apparence qu'il ne faisait rien par engagement avec le démon, mais qu'il ne laissait pas d'attribuer une efficace surprenante à des choses qui ne pouvaient l'avoir naturellement. On a donc raison de dire que ses écrits contiennent beaucoup de superstition (C). Il était fort infatué de l'astrologie judiciaire (D).

La lettre, qu'il écrivit au pape Clément IV, et qui se trouve dans la Bibliothèque de Lambeth, contient avec les éloges de la Sainte Écriture un dessein assez étrange; car il exhorte ce pape à confirmer par l'autorité apostolique, et à recommander à toute l'Église, la méthode qu'il avait trouvée d'apprendre en très-peu de jours à tout le monde l'hébreu, le latin, le grec, et l'arabe. Il prétendait, que non-seulement tous les laïques devraient lire l'Écriture, mais aussi en entendre les originaux (E); et il assurait que sa *Grammaire universelle* était souhaitée passionnément, et que plusieurs prophéties la confirmaient.

(b) Jo. Picus in *præfat.* Apolog. cité par Naudé, *là même*.

(c) Naudé, *là même*, pag. 493.

(A) On dit... qu'il fit une tête d'airain, qui répondait à ses questions.] Maier remarque qu'on a de coutume d'introduire Roger Bacon dans les comédies comme un grand magicien, et que le bruit commun est que lui,

et son frère de religion Thomas Baggey, travaillèrent sept ans à forger un teste, pour savoir d'elle s'il n'y avait pas quelque moyen d'enfermer tout l'Angleterre d'un gros mur et de la part; sur quoi elle leur donna une réponse laquelle toutesfois ils ne purent bien entendre parce que, ne croyans recevoir si tôt, ils s'étoient occupés à autre chose qu'à prêter les oreilles à cet oracle (1). Ce sont des contes populaires, qui ne méritent pas d'être réfutés. On en fait comme de semblables d'Albert-le-Grand (2).

(B)..... Seldénus rejette cela comme une fable puérile.] Rapportons ses propres paroles. *Istiusmodi capitulum ære conflatum ab eruditissimo Rogerio Bachone est in ore nostratis vulgatum, sed non sine injuriâ in illius malitiam, quam summam et à dæmonum præstigiis puram monstrant satis illius opera quotquot nos legisse contigit, et quidquid adversus eum uti magister servavit. J. Balæus inscitidicam, an in optimas artes malitiam editione centuriarum primâ satis incogitantè effutierat, id benè monitione non modò retractavit, verum et eâ quæ tali et tanto viro digna sunt postremâ recognitione etiam prudenter commutavit. Nec quod hanc vulgè famam adstruat, habent Annales nostri (3).* Jean Dée, philosophe et mathématicien anglais, a fait une apologie de Roger Bacon. Il en parle dans l'épître dédicatoire de ses *Prædeumata aphoristica de præstantioribus quibusdam naturæ virtutibus*. Voyez Naudé, à la page 488 de l'Apologie des Grands Hommes.

(C) Ses écrits contiennent beaucoup de superstition.] Martin del Rio, l'homme du monde qui sur ces matières-là prodigue le moins son abolition aux personnes soupçonnées, ôte cependant Roger Bacon du nombre des magiciens, et se contente d'en faire un auteur superstitieux. *Alchindus*, dit-il (4), *Rogerus Bachonus et Geber Arabs multis sc-*

(1) Maierus, *Symbol. aureæ mensæ*, lib. I, pag. 453, cité par Naudé, *Apologie des grands Hommes*, pag. 491.

(2) Voyez ci-dessus la remarque (F), num. 20. de l'article d'ALBERT le Grand.

(3) Selden. de *Diis syris*, *Syntagma I*, cap. II, pag. 38.

(4) *Disquisit. Magicar.* lib. I, cap. III, pag. 22.

t superstitionis, ideò vetitæ lectionis in hos putârim. Jean Wier n'a pas même indulgence, car il met dans même classe Roger Bacon, Pierre Apone, Anselme de Parme, Cicchus d'Asculum, et quelques autres; lieu que Martin del Rio traite de magiciens les trois derniers que nommés, et ne met Bacon qu'au nombre des superstitieux. *Ab hoc numero removeo ut dæmoniacos, magos, Picatricem hispanum, Anselmum parmensem, Cicchum esculanum, Petrum de Abono, et Cornelium Agrippam, et Paracelsum..... hominem partim atheos, partim hæreticos.* Wier s'accorde parfaitement avec lui quant au reste, c'est-à-dire, il a pris Pierre d'Apone, Anselme de Parme, etc., pour des sectateurs de la mauvaise magie. *Superiorum eorum nugamenta itidem insulse utili sunt Appion grammaticus, Julianus Apostata, Robertus Anglicus apud Helvetios miserè mortuus, GERIUS BACHON, Petrus aponensis, conciliator dictus, Albertus teutonicus, Arnoldus de Villanova, Anselmus parmensis, Picatrix hispanus, vel author libri ad Alfonso Picatricis nomine, Cicchus asculus florentinus, et plerique alii scurioris nominis scriptores, decorati certè ingenii homines. Qui cum se magiam tradere pollicentur, non nisi aut deliramenta quædam illâ ratione subnixa, aut superstitiones piis omnibus indignas congeriunt (6).*

[D) *Il était fort infatué de l'astrologie judiciaire.*] Jean Pic soutient que le livre qui a pour titre *Speculum Astrologiæ*, où il est traité des auteurs licites et illicites qui ont écrit sur l'astrologie, est un ouvrage de Roger Bacon (7). Ce livre a été condamné par Gerson (8) et par Agrippa, comme superstitieux au possible (9) : Picus (10) et beaucoup d'au-

tres l'ont condamné, à cause que l'on y soutient, *sauf un meilleur avis*, que les livres de magie doivent être conservés soigneusement, parce que le temps approche que, pour certaines causes que l'on ne spécifie pas, il faudra nécessairement les feuilleter, et s'en servir en quelques occasions. Naudé ajoute que Roger Bacon estoit tellement adonné à l'astrologie judiciaire, que Henri de Hassia, Guillaume de Paris, et Nicolas Oresme.... furent contraints de déclamer asprement contre ses écrits, et toutes les vanités des astrologues (11).

(E) *Il prétendait, que non-seulement les laïques doivent lire l'Écriture, mais aussi en entendre les originaux.*] Comme je n'ai point lu la lettre, je ne saurais dire s'il se fonde sur ce qu'un particulier qui n'entend ni la langue grecque ni la langue hébraïque, est obligé de s'en rapporter à la bonne foi et à la capacité des traducteurs : fondement fragile, dira-t-on, et qui ne mérite pas que nous y posions les intérêts de notre salut. Quoi qu'il en soit, sa prétention n'est pas éloignée de l'extravagance, et renferme des impossibilités. C'est le jugement de l'auteur qui a parlé de cette lettre. *Inter scriptores 13 seculi, qui à Whartono pro Scripturis et sacris vernaculis adducuntur, comparet Rogerus Bacon, cujus epistolam de laudibus Sacræ Scripturæ ad Clementem IV Bibliotheca lambethana tenet. Observat autem, autorem illum portentosa quædam et impossibilia in prolixâ illâ epistolâ comminisci. Non enim tantum necessarium esse docet, ut omnes christiani Sacram Scripturam tanquam fidei suæ fontem et regulam perfectè sciant, sed etiam fontes hebraïcos et græcos ab omnibus consulendos asserit. Et quamvis incredibile videatur, ut singuli christiani linguarum istarum notitiam sibi comparare possint, id tamen Baconus factu perquam facile esse persuadere suis lectoribus cupit, imprimis cum se grammaticam quandam universalem invenisse gloriatur, cujus ope intra paucissimos dies quilibet linguam hebraïcam, græcam, latinam et arabicam addiscere queat; et ut omnes, quod legunt, etiam intelligant, se opus*

(11) Naudé, Apologie pour les grands Hommes, pag. 526.

5) Ibidem.

6) Wier., de Præstig., liv. II, chap. IV. Il argue que Jean Franç. Pic, liv. VII, chap. I, réfute Bacon.

7) Jo. Picus, lib. I, adversus Astrolog., cité Naudé, pag. 526.

8) Lib. de Libris Astrolog. non tolerandis, posit. III, cité par Naudé, pag. 525.

9) Agrippa, in Epistolis, cité par le même, même.

10) Lib. VII de Prænotione, cap. II, cité le même, la même.

quoddam manu ductorium seu præliminare ad promovendam Sacrae Scripturae intelligentiam editurum spondet, enixè pontificem orans, ut artificium suum summiis omnium votis expetitur et frequentibus vaticiniis confirmatum, apostolicâ autoritate confirmet, et universæ ecclesiæ commendet, undè innumera in ecclesiam beneficia redundatura minimè dubitat (12).

(12) Acta Eruditor. Lips. mensis junii 1691, pag. 297, dans l'extrait du livre d'Usserius de *Historiâ dogmaticâ Controversiæ de Scripturis et sacris Vernaculis*.

BACON (FRANÇOIS), grand chancelier d'Angleterre * sous le roi Jacques I^{er}. a été un des plus grands esprits de son siècle, et l'un de ceux qui connurent le plus doctement l'imperfection où était la philosophie. Il travailla fortement aux moyens d'y remédier, et il forma de très-beaux plans de réformation (A). Le public reçut favorablement ses ouvrages. On en fit une édition complète à Francfort, *in-folio*, l'an 1665. Le Journal des Savans n'en parla pas sans donner beaucoup d'éloges à cet illustre chancelier (a). Le traité de *Augmentis Scientiarum*, qui fut réimprimé à Paris l'an 1624, est une des meilleures productions de l'auteur (B). Ses *OEuvres morales et politiques*, traduites en français par Baudoin, eurent un si grand débit, qu'il fallut en faire plusieurs éditions. Sa *Vie de Henri VII, roi d'Angleterre*, est fort estimée (b). A force de travailler pour la

* Fr. Bacon a aussi dans *Chaufepié* un article supplémentaire et bien plus étendu que celui de Bayle : il a plus de vingt pages *in-folio*.

(a) Dans le Journal du 8 mars 1666. Notez qu'on en promet une édition en 6 volumes *in-12*, l'an 1684. Voyez les Nouvelles de la Républ. des Lettres, juin 1684, au Catalogue des livres nouveaux, num. V.

(b) Voyez dans Pope-Blount, pag. 635, le jugement qu'en ont fait Conringius, Boe-

république des lettres, Bacon négligea tellement ses affaires domestiques, ou se plongea tant de dépenses, qu'il mourut fort pauvre. Nous rapporterons deux autorités sur ce sujet (C). On met la fin de sa vie au neuvième jour d'avril 1626. Il vécut soixante-six ans.

clerus, etc. On voit là même d'autres jugemens à la gloire de Bacon.

(A) *Il forma de très-beaux plans de réformation.*] Voyez ce que M. Baillet en a dit dans le premier tome de la Vie de M. Descartes (1), et ce que Gassendi a dit en particulier de la Logique de Bacon (2).

(B) *Son traité de Augmentis Scientiarum..... est une des meilleures productions de l'auteur.*] Voici ce que Costar en écrivit à Voiture : *J'ai lu depuis quelques mois le livre que le chancelier Bacon a fait du Progrès des Sciences, où j'ai trouvé beaucoup de choses admirables* (3). Il rapporte ensuite quelques-unes de ces choses et fait voir par ce choix-là son bon goût ; car, en effet, ce sont toutes belles et grandes pensées. J'ai ouï dire que les OEuvres de Bacon étaient un des livres que Costar maniait le plus, et qu'il en tirait le fond ou la base de ses recueils : c'est-à-dire, qu'ayant trouvé dans les écrits de Bacon quelque pensée qui lui plaisait, il l'écrivait sur une feuille ; et puis, quand il rencontrait dans d'autres livres quelque chose qui se rapportait à cela, il l'ajoutait à cette feuille, après quoi, il ne manquait pas de répertoire ni de lieux communs.

(C) *Il mourut pauvre.* Nous rapporterons deux autorités là-dessus. La première m'est fournie par la Bibliothèque universelle, et la seconde par le *Sorberiana*. La Bibliothèque universelle m'apprend que Jacques Howel dit dans une lettre (4) datée du 6 de janvier 1625 (5)..... que le chan-

(1) Pag. 147 et 148.

(2) Gassendi, *Oper.*, tom. I, pag. 62.

(3) Entretiens de Voiture et de Costar, pag. 173, édit. de Paris en 1654.

(4) La VIII^e. de la sect. IV du I^{er}. volume.

(5) Il faut qu'il y ait ici une faute d'impression dans les chiffres ; car le chancelier Bacon ne mourut que le 9 d'avril 1626.

« **li**er Bacon mourut si pauvre, qu'à peine avait-il laissé de quoi l'ensevelir; ce qui fait juger à Howel, qu'encore que ce fût un grand génie pour les sciences, il n'était pas fort judicieux. Il attribue néanmoins la pauvreté de ce fameux chancelier ou au mépris des richesses, ou à une excessive libéralité. Un peu avant que de mourir, il écrivit, au rapport d'Howel, une lettre pitoyable au roi, dans laquelle il le priait de le secourir, « de peur qu'il ne fût réduit, en ses derniers jours, à porter la besace, et que lui, qui ne souhaitait de vivre que pour étudier, fût contraint d'étudier pour vivre. » Paroles qui semblent aussi basses à notre auteur, que celles d'une autre lettre que le même avait écrite auparavant au prince de Galles, étaient profanes. Il disait à ce prince, « qu'il espérait que comme le père avait été son créateur, le fils serait son rédempteur (6). » Voyons maintenant ce que dit Sorbière. « *Histoire naturelle de Bacon*, à Paris, 1631, traduite, ou plutôt abrégée par Pierre Amboise, écuyer, sieur de la Madelaine. Il y a un discours du traducteur sur la Vie de ce chancelier, et au bout est ajoutée la version du *Nova Atlantis*. Ce peu d'excellentes remarques que j'ai vues me fait grandement souhaiter une version entière et fidèle. M. Boswel me dit qu'il avait eu particulièrement connaissance avec ce rare homme, qui lui laissa par testament tous ses papiers, qui fut la seule chose exécutée de plus d'un million de légats qu'il avait fait par galanterie. Il légua quatre cent mille livres à un collège imaginaire, dont il dresse le plan en son *Nova Atlantis* (7). » Ce discours ne semble pas dire que Bacon soit mort dans la pauvreté : c'est plutôt insinuer qu'il mourut un peu bien visionnaire (8); mais prenez-y garde de plus près, vous trouverez qu'il y a là un témoignage d'indigence.

(6) Biblioth. Univers., tom. XV, pag. 45.

(7) Sorberiana, pag. 41, édit. de Hollande.

(8) Voyez ce que dit le sieur du Maurier touchant le testament de Cérissantes, Mémoires de Hollande, pag. 430.

BACOUÉ (LÉON), natif de Castel-Jaloux, dans la Basse-Guien-

ne, quitta la religion de sa naissance, qui était la réformée, et entra chez les cordeliers. Il parvint ensuite à la prélature, et fut fait évêque de Glandève. Celui qui m'apprend cela remarque que le père Léon Bacoue est le seul huguenot converti, qui soit parvenu à l'épiscopat sous le règne de Louis XIV (a). Ce cordelier publia un poème latin sur l'éducation d'un prince, environ le temps qu'on devait donner des précepteurs à monseigneur le dauphin. Il le fit réimprimer à Paris l'an 1685. Le Journal des Savans en parla l'année suivante (b) *.

(a) Rocolles, Histoire véritable du Calvinisme, pag. 166.

(b) Le 21 de janvier, pag. 23.

* Leclerc dit que Bacoue, évêque de Glandève en 1672, et de Pamiers en 1686, (mort en 1694), a donné une traduction française de la *Somme de Théologie morale et canonique de Villalobo* 1635, deux parties in-folio. Outre son *Delphinus, seu de primâ Principis Institutione*, imprimé à Toulouse dès 1670, in-4°, et à Alby, 1685, in-8°, il avait composé un poème latin intitulé *Sanctiss. ac Beatiss. Patri Clementi IX Carmen panegyricum*, Toulouse, 1667, in-8°.

BADIUS (JODOCUS ou JOSSE), surnommé *Ascensius*, à cause qu'il était né dans le bourg (a) d'Assche auprès de Bruxelles, s'est fait estimer par le grand nombre de livres qu'il a imprimés et commentés. Il naquit en 1462. Il fit ses premières études à Gand : il les continua en Italie, et fit beaucoup de progrès dans la langue grecque, à Ferrare, sous Baptiste Guarini. Il s'établit à Lyon, et y enseigna,

(a) Moréri a tort de l'appeler une maison : Les auteurs qu'il cite se servent du mot *Municipium*. Gesner donne à Badius le surnom de *Gandensis*.

tant en public qu'en particulier, la langue latine et la langue grecque. Puis il transporta ses tabernacles à Paris, et y dressa une imprimerie qui lui fit honneur (A). Il en fit sortir un bon nombre d'auteurs classiques, avec ses explications et ses notes (B). Il prit la même peine sur quelques auteurs modernes, comme sur Pétrarque, sur Politien, sur Laurent Valle, sur Baptiste Mantouan, etc. Il publia aussi quelques livres de sa façon, tant en vers qu'en prose (b) (C), et fit demeurer d'accord les connaisseurs, que si les soins domestiques ne l'avaient pas obligé de diriger ses travaux du côté du gain, autant ou plus que du côté de la gloire, il eût réussi beaucoup mieux qu'il ne faisait (D). Il échappa à Érasme de le comparer en certaines choses à Budé; et l'on ne saurait croire les vacarmes qui furent faits à Paris contre cette comparaison (E). Ceux qui mettent la mort de Jodocus Badius à l'an 1626 se trompent (F). Il était chargé d'une assez grosse famille, et l'on a dit dans son épitaphe, qu'apparemment il aurait produit autant d'enfants que de livres, s'il se fût mis aussi tôt à l'une de ces fonctions qu'à l'autre (G); mais qu'il y avait longtemps qu'il était auteur lorsqu'il s'engagea au mariage. Je ne voudrais pas répondre que cela fût exactement vrai (H). CONRAD BADIUS, son fils, naquit à Paris, et fut s'établir à Genève. Il devint fort bon protestant, et il le témoigne dans l'*Alcoran des*

(b) *Ex Valerii Andreæ Bibliothecâ belgic., pag. 588, 589.*

Cordeliers. Il en a traduit le premier livre, et compilé le second, et il a orné l'un et l'autre de notes marginales qui embellissent la pièce. Il était imprimeur et auteur, et se mêlait de vers *français*. Il en fit un livre intitulé *Nostradamus* (c). Trois de ses sœurs furent mariées à deux autres imprimeurs (I). J'ai vu pendant quelque temps ce livre, et il voulait dire un moderne, semblait accuser Henri Étienne d'avoir censuré Josse Badius (K). Je ne sais que dire de Conradus BADIUS *, qui mourut de peste avec toute sa famille à Orléans, où il était mort l'an 1562 (d), et qui avait pour ami de Théodore de Bèze de sa jeunesse (e).

M. Chevillier, qui a reçu plusieurs éloges de Josse Badius, assure qu'il *avait été professeur des belles-lettres dans l'université de Paris, et ensuite dans la ville de Lyon, où il lisait publiquement les poètes* (f).

Il y a apparemment une faute dans le titre d'un des livres de Valère André lui attribue (L

(c) Du Verdier - Vau-Privas, *Bibliothèque française*, pag. 237.

* Joly reproche à Bayle de ne pas en dire davantage de Conrad Badius (qui a une notice dans le *Dict. de P. Marchand.*) Joly attribue à C. Badius les *Satires Chrétiennes de la Cour papale*, 1560, in-8°. de 132 pages : ce livre est de P. Viret.

(d) Bèze, *Histoire des Églises*, liv. 149.

(e) Ant. Fayus in *Vitâ Theodori Bezae*, pag. 45.

(f) Chevillier, *Orig. de l'imprimerie*, pag. 137.

(A) *Il dressa à Paris une imprimerie qui lui fit honneur.*] Le père Moulinet nous apprend que Jodocus Badius est le premier qui ait apporté en France les caractères ronds qu'avant lui tous les imprimeurs

royaume s'étaient servis de caractères gothiques. *Il vint d'Italie en France environ l'an 1500, tant pour y enseigner le grec à Paris, que pour y établir une fort belle imprimerie, qu'il appela PRELUM ASCENSIANUM* (1). Le Père du Moulinet oublie que Badius s'arrêta assez long-temps à Lyon avant que de venir à Paris. Voyez la remarque (H). Au reste, M. Chevillier a prouvé, contre ce père, que *l'imprimerie de France n'a point commencé par le gothique* (*), et qu'on y a fait des impressions en lettres romaines, avant le temps de Josse Bade (2), et qu'encore que celui-ci ait fait un grand nombre d'éditions en bonnes lettres,..... il en a fait plusieurs en gothiques (3).

(B) *Il imprima un bon nombre d'auteurs classiques, avec ses explications et ses notes.*] Valère André en donne une liste, dans laquelle paraissent Horace, Perse, Térence, Juvenecus, Théocrite, Salluste, Valère Maxime, Quintilien, Aulu-Gelle, et plusieurs traités de Cicéron. *Commentarii verò, sive familiares enarrationes circumferuntur in Horatium Flaccum, etc.* (4). La liste de Swert est plus ample; Ovide et les tragédies de Sénèque y paraissent (5).

(C) *Il publia quelques livres de sa façon, tant en vers qu'en prose.*] Valère-André marque les suivans: *Psalterium B. Mariæ, Epigrammatum liber, Novicula stultarum Mulierum, de Grammaticâ, de conscribendis Epistolis, Vita Thomæ à Kempis* *.

(D) *Si les soins domestiques ne l'avaient pas détourné,..... il eût réussi*

(1) Voyez le Journal des Savans du 31 janvier 1684, pag. 38.

(*) Gabriel Naudé, chap. VII de son *Addition à l'Histoire de Louis XI*, pag. 317 et 318 de l'édition de 1630, prétend que ce furent les ouvriers qui, moins cupides de l'honneur que du profit, introduisirent le caractère gothique; mais je ne sais comme il l'entend, puisque quantité d'anciennes éditions que nous avons en lettre carrée, ne sont pas moins chargées d'abréviatures que les gothiques qui leur ont succédé. RAN. CANT.

(2) Chevill., *Origine de l'Imprimerie de Paris*, pag. 54.

(3) *Là même*, pag. 108.

(4) Valer., Andreas, *Bibl. belg.*, pag. 589.

(5) Swert. in *Athen. belgicis*.

* Leclerc remarque qu'on lui doit un *Commentum in Boëtium de disciplina scholarum* imprimé dans le volume intitulé: *Commentum duplex in Boëtium*, Lyon, 1498, petit in-folio.

beaucoup mieux qu'il ne faisait.] Érasme en a parlé assez franchement. *Nec infeliciter omnino cessit conatus Badio, adest illi facilitas non indocta, felicius tamen cessurus, nisi curæ domesticæ reique parandæ studium interruptissent otium illud Musis amicum hujus laudis candidato necessarium* (6). Il confirme ce jugement dans une de ses lettres (7). *Aliis liberum erit de Badio judicare quod volunt, ego semper illum habui in eorum numero, quorum nec eruditionem, nec ingenium, nec eloquentiam possis contemnere: tametsi non dissimulo illum longè majorem fuisse futurum, si fortuna benignior otium ac tranquillitatem studiorum suppeditasset.* Brixius, après avoir donné une idée tout-à-fait médiocre de Badius, l'accuse de travailler beaucoup plus à gagner du bien, qu'à devenir éloquent. *Scio Badium non esse prorsus ἀμύμονος. Verùm qualis qualis est talem se certè hominibus nostris hactenus probavit, ut quoties de doctis sermo inter doctos incidit, de Badio planè οὐδαὶς λόγος. Illi, quod non inficiaris, quæstus tantum non eloquentia scopus est* (8).

(E) *Érasme le compara.... à Budé; et l'on ne saurait dire les vacarmes qui furent faits à Paris contre cette comparaison.*] Brixius, qui était ami d'Érasme, lui écrivit, sur ce sujet, la lettre dont je viens de rapporter quelques paroles. Il ne lui cache point que les savans de Paris étaient indignés de voir qu'on eût en quelque façon préféré Badius à Budé: *Quo major indignatio nostrorum omnium animos subit, quòd hæc in opinione, justâ de causâ quàm sint, existiment illum abs te non tantum Badio collatum, sed et postpositum.... Ea una commissura adeò nostris omnibus invidiosa est, ut multorum tibi benevolorum animos à tuo studio abalienarit, ob id quod existimant Budæum cum Badio commissum perindè esse ac si quis Achillem cum Thersite committeret* (9). Érasme se justifia, et fit voir qu'il avait très-clairement établi la supériorité de Budé. Il s'étonnait que l'on n'eût

(6) Erasmus, in *Ciceroniano*, pag. 73.

(7) *La XXVIII^e. du XXII^e. livre*, pag. 1172, 1173.

(8) Brixius, in *Epistolâ ad Erasm. inter Epistolas Erasmi XXVII, lib. XXXI*, pag. 1166.

(9) *Ibidem*, pag. 1168.

pas aperçu cela en France, ou que si on l'avait aperçu, on eût tant crié, et tant composé de vers satiriques. *Demiror isthic esse doctos, qui hæc non videant, et si vident, magis etiam demiror esse qui vociferentur, qui maledicis versiculis rem dignam existiment.* (10) Cette affaire fut tant pronée, qu'elle vint jusqu'aux oreilles de François I^{er}. *Si verus est rumor, sic fremunt amici Budæi, quasi in cineres patris ac matris illius imminxerim. Clamant, ô coelum! ô terra! Budæum cum Badio! Clamant me invidere gloriæ Budæi, meque multis epigrammatiis dilacerant.... Causa delata est et ad regis cognitionem. Volenti cognoscere dissidii causam, dictum est Budæum me taxasse in loco quodam, eo me offensum quæstasse vindictam, eumque cum Badio contulisse* (11). Si Érasme avait eu dessein de faire honneur à Badius par cette comparaison, il fut bien trompé; car quels coups de poignard n'enfonçait-on pas dans le cœur de ce pauvre homme, toutes les fois qu'on se plaignait de l'injustice que Budé avait soufferte! il aurait mieux valu pour Badius qu'Érasme ne se fût point souvenu de lui. On recommanda l'endroit dans la seconde édition.

(F) *Ceux qui mettent sa mort à l'an 1526 se trompent.*] Swert s'était contenté de dire qu'il trouvait que Badius était parvenu jusqu'à l'année 1526 (12). Cela signifiait bien qu'on ne savait pas s'il avait vécu au-delà de cette année, mais on ne prétendait point assurer qu'il n'eût point vécu au delà. Konig, au lieu de se servir de cette réserve, affirme que Badius est mort l'an 1526. D'autres l'ont dit après lui. Mais qu'on voie un peu la lettre de Brixius que j'ai citée, elle fut écrite l'an 1528, et Badius y paraît comme un homme plein de vie. Valère André ne dit rien touchant la mort de cet homme: M. Moréri l'a placée environ l'an 1529 ou 1530. Il s'abuse, car on sait qu'Érasme, dans une lettre du mois de septembre 1530 (13), se réjouit de ce que la nouvelle

(10) Erasmus, Epist. XXVIII, lib. XXII, pag. 1172.

(11) Erasmus, Epist. LXXII, lib. XX, pag. 1030.

(12) Swert., in Athenis belgicis, pag. 490.

(13) C'est la XXIII^e. du XXV^e. liv., pag. 1373.

qui avait couru de la mort de Budé n'était pas vraie; et nous avons l'édition des Épîtres de Longolius, faite par Badius, l'an 1533. Gesner, dans sa Bibliothèque, imprimée l'an 1534, observe qu'il y avait environ deux ans que Badius était mort. Il ne l'était lorsqu'on imprima à Paris le 1^{er} d'Alphonse de Castro contre les hérésies; car il fut l'un de ceux qui imprimèrent l'an 1534 (14). La première page du Pierre Lombard in *Epist. Pauli*, contient ceci: *pro hæred. Jodoci Badii*, 1535, mense decembris (15). Il n'était donc plus en vie le 1^{er} de décembre 1535*.

(G) *Il aurait produit autant de livres, s'il se fût aussitôt à l'une de ces fonctions l'autre.*] Cette pensée fut le sujet d'une épitaphe qu'on lui composa; voici :

*Hic, liberorum plurimorum qui parvi
Parens librorum plurimorumque qui
Situs Jodocus Badius est Ascensius.
Plures fuerunt liberis tamen libri,
Quod jam senescens cepit illos gigni
Ætate florens cepit hos quædam edere* (16)

Cette épitaphe n'est point celle qu'on voit sur le tombeau de Jodocus Badius, au charnier de l'église collégiale de Saint-Benoît, à Paris. C'est là qu'il fut enterré (18). Les vers qu'on vient de lire sont un peu posés; fidèle, il avait suivi la mode de la plupart des savans, il s'était marié tard. Voyez le livre intitulé *Valesiana* (19).

(H) *Il y avait long-temps qu'il était auteur lorsqu'il se maria... Je ne puis pas répondre que cela fût entièrement vrai.*] Le sieur de la Caille m'inspire ce doute: il m'apprend que Badius, à son retour d'Italie, enseigna plusieurs gentilshommes à Lyon, et composa et imprima qu

(14) Voyez la Caille, Histoire de l'Imprimerie, pag. 74.

(15) Chevill., de l'Origine de l'Imprimerie, Paris, pag. 138.

* Leclerc et Leduchat disent que Badius mourut certainement dans le cours de 1535.

(16) Swert., Athen. belgic., pag. 490, porte cette épitaphe comme faite par un de Badius. Il devait dire par le petit-fils. Voir la remarque suivante.

(17) Vous la pouvez lire dans la Caille, Histoire de l'Imprimerie, pag. 75.

(18) Bocoler, Histoire véritable du Calvinisme, pag. 213.

(19) Pag. 5, édition d'Amsterdam.

de bons livres chez JEAN TRECHSEL, imprimeur de Lyon, duquel il épousa la fille, nommée THELIF TRECHSEL... (20). Ce fut à lui, poursuit cet auteur, que le savant Robert Gaguin, vingtième général de l'ordre des trinitaires, qui connaissait son mérite et sa capacité pour la correction des impressions, écrivit pour imprimer ses ouvrages, ainsi qu'on le voit par la lettre que ce général lui adresse, qui est à la tête de ses *Épîtres* in-4°, l'an 1498. Ce qui obligea Badius à venir à Paris, vers l'an 1499 ou 1500^{*1}, après la mort de son beau-père, tant pour y enseigner la langue grecque, que pour y rétablir l'art de l'imprimerie, qui commençait à décliner. Il résulte de ce passage, que Badius était marié en 1500. Or il n'avait encore que trente-huit ans : on ne peut donc pas dire qu'il ait différé son mariage jusqu'à la vieillesse ; *jam senescens coepit illos gignere* : et cependant c'est Henri Étienne, son petit-fils, qui l'assure^{*2}, car c'est Henri Étienne qui est l'auteur de cette épitaphe latine, et d'une épitaphe grecque, qui roule sur la même pensée. *Jodoco Badio elegantissimis hisce epitaphiis parentavit ex filiâ nepos Henricus Stephanus, quæ propter elegantiam non potui non adscribere* (21). Ces épitaphes se trouvent dans le livre de Henri Étienne de *Artis typographicæ Querimoniâ*. M. Almeloveen les rapporte toutes deux, avec une autre latine du même auteur, dans sa curieuse dissertation de *Vitis Stephanorum*.

(I) *Trois filles de J. Badius furent mariées à de fameux imprimeurs.*] Catherine Badius, fille de Jocodus, fut mariée à Michel Vascosan (22). Perrette Badius, autre fille de Jocodus, fut femme de Robert Étienne (23). Jeanne Badius, sa sœur, épousa Jean de Roigny (24), qui prit la marque

(20) Histoire de l'Imprimerie, pag. 72, 73.

*1 Leclerc cite une Épître dédicatoire datée de Lyon en juin 1501. Ce ne fut qu'après qu'il vint à Paris. Le premier livre sorti de son imprimerie est de la fin de 1501.

*2 Sur ce témoignage ; Leclerc croit le mariage de Badius postérieur à 1501.

(21) Almeloveen, de *Vitis Stephanorum*, pag. 28.

(22) La Caille, Histoire de l'Imprimerie, pag. 103.

(23) *Là même*, pag. 96.

(24) *Là même*, pag. 105.

de son beau-père, et arbora à ses éditions le *Prelum Ascensianum* pendant plus de vingt-cinq ans (25). Perrette savait la langue latine, soit que son père la lui eût enseignée, comme le croit M. Almeloveen (26), soit qu'elle l'eût apprise à force d'entendre parler latin chez son mari. Ces deux opinions ont chacune leur probabilité : ceux qui se rangeront à la seconde se pourront fonder sur ce qu'une sœur de Henri Étienne, fille de Perrette Badius, apprit le latin sans le secours de la grammaire, et par la seule voie de l'usage. C'est que la maison de Robert Étienne était remplie de gens qui parlaient toujours latin, ce qui fit que les servantes mêmes acquirent l'intelligence de cette langue. Voyez l'Épître dédicatoire de l'Aulugelle de Henri Étienne, vous y trouverez ceci ; l'auteur s'adresse à son fils : *Avicæ tuæ eorum quæ latinè dicebantur (nisi rariùs aliquod vocabulum intermischeretur), haud difficilior erat intellectus, quàm si dicta sermone gallico fuissent. Quid de superstite sorore meâ, amittâ autem tuâ, nomine Katharinâ dicam ? Illa quoque eorum quæ latinè dicuntur interpretem non desiderat : multa verò et ipsa eodem loqui sermone potest ; et quidem ita (licet nonnunquam impingat) ut ab omnibus intelligatur. Unde illi hæc latinæ linguæ cognitio ? Artem certè grammaticam haud magistram habuit, nec alius illi hæc in re quàm usus præivit.* Il explique ce qu'il entend par cet usage : c'est que les imprimeurs et les correcteurs de Robert Étienne ne parlaient que latin.

(K) *J'ai ignoré pendant quelque temps ce que voulait dire un moderne qui semblait accuser Henri Étienne d'avoir censuré Josse Badius.*] J'étais dans cette ignorance, pour n'avoir pas entendu une période française du sieur la Caille ; mais, enfin, je l'ai comprise, ce me semble. Cette période contient ces termes : « Voyons » son épitaphe, rapportée par Henri » Étienne, dans le livre qu'il a composé de *Artis typographicæ Querimoniâ*, imprimé par le même

(25) Chevillier, de l'Origine de l'Imprimerie de Paris, pag. 138.

(26) Almeloveen, de *Vitis Stephanorum*, pag. 28.

» ETIENNE, en 1569, où il y a plusieurs
 » plaintes adressées audit BADIUS, tant
 » en grec qu'en latin (27). » J'avais
 d'abord cru qu'on voulait dire que
 Henri Étienne faisait cent reproches
 à Badius, tant en langue grecque,
 qu'en langue latine, d'avoir gâté le
 métier; mais faisant réflexion qu'il
 était son petit-fils, et ne trouvant
 rien contre Badius dans la *Querimo-*
nia Artis typographicæ, que M. Al-
 meloveen a publiée, je demeurais fort
 en suspens. M. Almeloveen m'ayant
 assuré qu'il n'avait rien retranché de
 la *Querimonia*, a été cause que j'ai
 relu tout de nouveau la période, et
 que j'ai compris que, *tant en grec*
qu'en latin, se doit rapporter peut-être
 non pas à *plaintes*, mais à *épitaphes*.
 Enfin, j'ai pu consulter cet ouvrage
 même de Henri Étienne (28). J'y ai
 trouvé, 1°. une préface en prose con-
 tre l'ignorance des imprimeurs; 2°. un
 poème où l'on introduit l'imprime-
 rie qui se plaint de sa décadence;
 3°. l'épithaphe, tant en grec qu'en la-
 tin, ou en latin seulement, de quel-
 ques doctes imprimeurs. Je n'y ai
 point trouvé de plaintes, ni contre
 Badius, ni adressées à Badius: cet
 endroit du sieur la Caille est une éni-
 gme pour moi, s'il n'est pas une mé-
 prise. Se faut-il étonner que les lan-
 gues mortes, avec ce grand attirail
 de transpositions qui leur est permis,
 aient tant d'obscurités à notre égard:
 la nôtre ne nous jette-t-elle pas dans
 les ténèbres, dès qu'on se relâche sur
 l'arrangement naturel des mots?

(L) *Il y a apparemment une faute*
dans un des livres que Valère André
lui attribue. Il lui donne un ouvrage
 intitulé, *Navicula stultarum mulie-*
rum (29), et n'en marque, ni le lieu,
 ni le temps de l'impression: il s'est
 contenté de copier à cet égard le Ca-
 talogué de Swertius. J'ai été averti (30)
 que Badius publia en 1513 un livre
 qui est intitulé *Navis stultiferae col-*
lectanea ab Jodoco Badio Ascensio
vario carminum genere, non sine eo-
rumdem familiari explanatione con-

(27) La Caille, Histoire de l'Imprimerie,
 pag. 74.

(28) M. Almeloveen, qui prête si obligeam-
 ment ses livres, a eu la bonté de m'envoyer l'*Ar-*
tis typographicæ Querimonia.

(29) Voyez la remarque (C).

(30) Par M. de la Coste, ministre hollandais.

flata. Il est apparent que le livre dont
 Valère André fait mention ne diffère
 point de celui-ci; ou que tout au
 plus, il n'en diffère que comme une
 partie est différente du tout. Je crois
 aussi que l'ouvrage publié par Badius
 en 1513 est tiré de celui qui est intitu-
 lé *Navis Narragoniæ*, et dont l'au-
 teur est Sébastien Brandt (31), natif
 de Strasbourg, professeur en droit,
 et bon poète pour ce temps-là, qui
 était la fin du XV^e. siècle. Voyez dans
 la Bibliothèque de Gesner (32), ce
 que c'est que *Navis Narragoniæ* ou
Navis stultorum.

(31) Ou Titio.

(32) Gesneri Bibliothecæ folio 593.

BADUEL (CLAUDE), en latin
Baduellus, a vécu au XVI^e. siè-
 cle. Il était de la religion, com-
 me il paraît par la traduction
 latine qu'il fit de quelques *ser-*
mons de Jean Calvin, et qu'il
 publia à Genève; comme aussi
 par les *Actes des Martyrs*, qu'il
 fit imprimer en latin dans la
 même ville, l'an 1556 (a). Je ne
 doute point qu'il n'ait enseigné
 les belles-lettres dans le collège
 de Nîmes, car on trouve parmi
 ses ouvrages imprimés *Oratio*
ad instituendum Gymnasium
nemausense de Studiis Littera-
rum, et une autre pièce intitu-
 lée de *Collegio et Universitate*
nemausensi. Il écrivait bien en
 latin, et il était bon orateur*,
 bon père et bon chrétien. Ces
 deux dernières qualités parais-
 sent beaucoup dans son *Epistola*
parænetica ad Paulum filium
de vero Patrimonio et Hæredita-
te quam christiani Parentes
suis Liberis debent relinquere.
 Je vous renvoie, touchant les ti-

(a) Frisii Epitome Bibliothecæ Gesneri,
 pag. 150.

* La latinité de Baduel m'a paru très-mé-
 diocre, dit Joly, et l'écrivain assez froid
 orateur.

Je ses autres livres, à l'É-
ne de la Bibliothèque de
er; mais je dirai quelque
du traité qu'il publia sur
ariage des gens de lettres (A):
observerai que les abrégia-
de Gesner n'ont pas mar-
tout ce qu'ils devaient, car
e disent point que Baduel
composé en latin l'*Oraison*
bre de la dame de Saint-Vé-
b). Le catalogue de la bi-
héque d'Oxford lui attribue
Notes sur les livres apo-
hes, imprimées à Londres
1660.

Elle était fille du premier président du
ment de Toulouse. Cette Oraison fu-
traduite en français par Charles
fut imprimée à Lyon, l'an 1546.
la Biblioth. de Du Verdier.

Je dirai quelque chose du traité
publia sur le mariage des gens
tires.] en voici le titre : *De Ra-*
vitæ studiosæ ac litteratæ in ma-
monio collocandæ ac degendæ.
imprimé à Lyon, chez Sébastien
hius, l'an 1554, in-4°, et réim-
à Leipsick, l'an 1577, et l'an
(1). Cette dernière édition est
3 pages in-8°. Un professeur
eipsick, nommé Grégoire Bres-
y a mis une préface où l'auteur
livre sont fort loués. Il est cer-
que c'est un écrit tout-à-fait
et plein de bonne morale. Ba-
e dédia à M. de Masencal (2), pre-
président au parlement de Tou-
Il y relève l'excellence du ma-
, et y montre les désordres qui
mpagnent pour l'ordinaire le cé-
; et il réfute ceux qui disent que
riage ne convient pas aux gens
tires, vu que c'est un état qui
tourne de l'étude, et qui ne leur
et pas de s'y appliquer tout en-
Il nous apprend (3) qu'il avait
cet état, et il y donne des con-

seils touchant le choix d'une femme à
ceux qui voudront conjoindre, comme
il les y exhorte puissamment, les
plaisirs d'un doux hymen avec la pro-
fession des lettres. Il dit que Guillaume
Bigot, homme bien versé dans les ma-
tières de médecine et de physique,
avait promis un traité, qui devait
montrer que le mariage est nécessaire;
c'est-à-dire, selon la pensée de Baduel,
que l'homme, sans le mariage, ne
saurait vivre en santé. *Guillelmus*
Bigotius, dit-il (4), *qui in medicis ac*
physicis diligenter versatur, summam
harum rerum habet scientiam, ali-
quando promisit se de conjunctione
matrimonii usuque ejus necessario
scripturum. Necessarium (opinor) in-
telligit, sine quo homo non potest va-
lere. Itaque eam partem naturæ, con-
jugium ad bonam corporis constitu-
tionem appetentis, nos ei explicandam
relinquamus : in quo valdè prudenter
faciet, si eam commoditatem ex legi-
timâ uteris conjunctione, ejusque mo-
deratâ consuetudine, petendam esse
doceat : et ea incommoda ostendat quæ
ex liberis illis ac dissolutis scortatio-
nibus humanis corporibus multa et
magna afferuntur.

Pour bien caractériser cet ouvrage,
j'emprunterai quelque chose du pro-
fesseur de Leipsick, qui en a procuré
une seconde édition. Il remarque,
qu'il n'y a rien de plus important
dans la conduite de la vie, que de
consulter les règles de la prudence,
mais qu'il y a peu de gens qui les con-
sultent, lorsqu'il est question de ma-
riage, la chose du monde où il est le
plus difficile de délibérer prudem-
ment (5). On s'y engage par l'impé-
tuosité de la jeunesse; on n'écoute
que les conseils de la passion, et ce-
pendant c'est une affaire où les fautes
sont irréparables. *Plerique vigentis*
adolescentiæ annis, ajoute-t-il (6),
cum inest maxima consilii imbecilli-
tas atque imperitia, cæco quodam
amoris impetu commoti ac fervore ju-
venili inflammati, antè implicantur
conjugio, quàm quod illud vitæ genus
sit judicare potuerunt. Multi formæ

C'est ce qui a fait faussement croire à
sig, que Baduel l'avait composé en 1581.
sa Bibliotheca vetus et nova.

Id Joannem Massecalum.

De Ratione Vitæ studiosæ in matrimonio
idæ, pag. 3.

(4) Ibidem, pag. 47, 48.

(5) In deliberatione de contrahendo matrimo-
nio, quæ est una omnium difficillima. Gregor.
Bresmannus, Præfatione ad lectorem.

(6) Gregor. Bresmannus, Præfatione ad lec-
torem.

venustate allecti, plures dotis magnitudine inescati, neque pauci splendore generis fascinati, his autoribus et consuasoribus agunt omnia..... Quos, meo quidem iudicio, satius erat, cum animis suis considerantes illud Publii Syri, deliberandum est diu quod statuendum est semel; et hoc item alterum, deliberare utilia, mora est tutissima, diu secum multumque deliberare, atque ad naturæ suæ rationemque vitæ institutum consilium conferre omne præsertim cum in deligendo matrimonio, si quid erroris acciderit (accidit autem sæpissimè) non quod aliis in rebus facere in promptu est, cum quis fortè se errasse intelligit, rationem et consiliorum mutationem instituere cuiquam sit integrum: sed aut stultitiæ pœnam luere, aut negligentiae culpam præstare oporteat sempiternam. Étant donc si nécessaire, et en même temps si rare de s'engager prudemment dans cet état, on croit rendre un service signalé au public, en faisant réimprimer le livre de Baduel, puisque l'on y trouve les meilleures instructions du monde, et nommément le conseil de recourir par des prières ardentes aux lumières du Saint-Esprit. L'auteur de la Préface soutient qu'il faut commencer par-là, quand on délibère sur un point si délicat et si périlleux. Qui hanc vitæ conjugalis viam ingressuri sunt, operam ante omnia dabunt, ut Deum sibi consiliarium, atque in rei tam arduæ consultatione, atque effectione moderatorem, pater ac religiosæ nominis divini imploratione asciscant..... de quâ unius et trini Dei, in coeundo conjugio ardenti invocatione diligenter faciendâ, præter complura alia prudentiæ et circumspersionis et cautionis in hoc vitæ genere constituendo præcepta sedulò tenenda, piè, sapienter, et eruditè admodum, in hoc quem tibi, lector benevole, de alieno largientes offerimus, libello disseritur.

Cet ouvrage de Baduel a été traduit en français par Guy de la Garde (7); mais s'il n'a pas mieux réussi dans la version de l'ouvrage que dans la version du titre, ce doit être peu de chose. Il intitule sa version, imprimée

(7) Lieutenant particulier en la sénéchaussée de Provence, au siège d'Arles. Voyez la Bibliothèque de la Croix-du-Maine, pag. 134, et celle de du Verdier, pag. 532.

à Paris, l'an 1548, in-8°. très-fructueux de la Dignité, mariage et de l'honneste Conversation Gens doctes et lettrés.

BAGNI (JEAN FRANÇOIS) au XVII^e. siècle. Il fut élu cardinalat par le pape l'VIII l'an 1629, à la reconduction de la France (a). Moréri parle de lui assez amplement, mais non pas sans des fautes, qu'il sera bon de marquer (A). Ce cardinal passé par plus d'emploi M. Moréri n'en indique, mais on le verra dans nos remarques. On a dit de lui * une chose dans le *Sorberiana*, qui est faite de plusieurs manières (B). Il avait un frère, qu'on nommait le duc de Bagni (C), et qui fut général des troupes du pape à la Valteline, l'an 1624.

(a) Ministère du cardinal de Richelieu l'année 1630, au commencement.

* Ce n'est pas de lui, mais de son dit Leclerc.

(A) Moréri parle de lui. [Il dit, 1°. que le cardinal Bagni était des comtes de Guidi, prétendre que le nom de sa famille était de Guidi; mais il ne fallait pas séparer le nom de Guidi de Bagni, ou à Balneo. Naudé ne le dit jamais; 2°. qu'il naquit le 10 octobre 1573. Cela ne s'accorde pas avec un auteur dont l'exactitude est un garant mille fois plus assurée que M. Moréri (1). Cet auteur met le cardinal Bagni au 24 de mai 1641, et lui donne soixante-sept ans de vie. Il met donc sa naissance l'année 1565; 3°. que Clément VIII créa Bagni en France, pour y accompagner Henri-le-Grand sur son mariage avec Marie de Médicis. Ce n'est point ce que M. Moréri n'a point entendu, mais ce qu'il a cité. Il pouvait lire dans cet auteur que le cardinal Al-

(1) Baillet, Vie de Descartes, tome 119.

1. , légat de Clément VIII en France, et au sujet du mariage de Henri IV, pour la paix de Savoie, avait à sa tête Jean François Bagni. Voilà en quoi consistait la prétendue députation de cet homme ; 4°. M. Moréri multiplie plus qu'il ne faut les nonciatures de Bagni : il veut qu'on l'ait envoyé deux fois nonce en France, une fois sous Grégoire XV, et une fois sous Urbain VIII ; et qu'outre cela Grégoire XV l'avait envoyé nonce en Flandre. Thomasin en dit peu moins, et se contente de dire que Bagni fut envoyé à Paris par Grégoire XV, en qualité de nonce extraordinaire ; et qu'il alla de Paris en Flandre, pour y faire la fonction de nonce ordinaire. Gassendi en dit moins que Thomasin : il dit que Bagni, allant à la nonciature de Bruxelles, passa par Paris, et y vit *incognito* tout ce qu'il y eut à voir. *Transiit sub idem tempus* (c'est-à-dire, au mois de juillet 1631). *Parisiis memoratus supra vicegatus à Balneo, pontificis nuncius destinatus in Flandriam, qui cum vellet singularia quæque in urbe spectare, sed tamen quasi incognitus, commo-um profectò convaluit Peireskii, qui ipsum variè deduceret ad eruditos, ad musæa, ad opera omnia rariora* (2). Je sais bien qu'il a été nonce en France, mais ce fut dans un autre temps. Le même Gassendi racontant ses connaissances que fit M. de Peiresc avec des hommes illustres l'an 1614, dit ceci de notre Jean François Bagni. *Inus fuit Joannes Franciscus Vidius Balneo, patracensis archiepiscopus, et per ea tempora avenionensis vicegatus. Singularis enim deinceps necessitudo intercessit seu donec ille Avenione degit, seu cum est versatus perillustis nuncius tam apud principes Belgarum, quam apud regem christianissimum, seu postquam factus est cardinalis raræ ac spectatæ virtutis* (3). Il est très-certain que Bagni avait été deux fois nonce ; car Naudé, qui fut long-temps son domestique et son bibliothécaire, lui parle ainsi, en lui dédiant ses Coups d'état : « MONSIEUR, puisque vous êtes maintenant à Rome, jouissant des honneurs qui servent de récompense à

» vos mérites, et vivant dans le repos
» que les fonctions publiques heureusement exercées en sept gouvernements, une vice-légation, et deux nonciatures, vous y ont acquis, je n'ai pas cru, etc. » Il fut envoyé nonce à Bruxelles par Grégoire XV, et en France par Urbain VIII. Thomasin et Moréri sont tous deux en faute : ils n'ont su débrouiller un fait le plus facile du monde à bien raconter. Ce fut pendant la nonciature de France, que Bagni fut élevé au cardinalat. Gassendi conte, qu'au printemps de l'année 1631, il passa par la Provence pour s'en retourner à Rome, et qu'il alla voir son ancien ami M. de Peiresc. *Verè novo cardinalis à Balneo, utraque sud legatione functus, et accepto Parisiis purpurato pileo, Romam rediit* (4). Il amenait avec lui le docte Gabriel Naudé. Il continua à Paris les fonctions de nonce, pendant plus d'un an depuis son élévation au cardinalat, et se mêla en particulier de la pacification des différens qui régnaient entre la reine-mère et le cardinal de Richelieu (5).

Un mémoire manuscrit de M. Baudrand porte 1°. qu'il ne fut point fait cardinal à la recommandation de la France, quoiqu'on l'assure dans l'Histoire du ministère du cardinal de Richelieu, mais purement par le pape, comme nonce du saint-siège, qui est ce que l'on accorde fort souvent aux nonces en France, en Espagne, et à la cour de l'Empereur ; 2°. qu'il y a erreur dans ces paroles de Gassendi, que j'ai rapportées (6) : *Accepto Parisiis purpurato pileo, Romam rediit*. « Le pape n'envoie point le chapeau rouge aux cardinaux qu'il fait, mais il faut qu'ils l'aillent quérir à Rome ; car le pape n'envoie que la calote, d'abord par le courrier, et ensuite le bonnet rouge par un de ses camériers. Ainsi les cardinaux de Richelieu et Mazarin n'ont jamais eu le chapeau rouge, parce qu'ils ne furent pas à Rome depuis leur promotion. Il n'y a eu, depuis plus de cent vingt ans, que le cardinal Infant, à qui

(4) Gassendi, in Vita Peireskii, lib. IV, ad ann. 1631, pag. 307.

(5) Voyez l'Histoire du cardinal de Richelieu, par Aubery, tom. I, pag. 264, et 279, édition de Hollande, in-12.

(6) Ci-dessus, citation (4).

(2) Gassend., in Vita Peireskii, lib. III ad ann. 1631, pag. 289.

(3) Ibidem, pag. 281.

» le pape envoya le chapeau rouge en
 » Espagne, par une faveur particu-
 » lière, à cause du roi d'Espagne,
 » son frère. » Tout cela est bien cu-
 rieux, mais néanmoins M. Baudrand
 n'a point dû trouver de fautes dans
 les paroles de Gassendi, puisqu'elles
 ne signifient pas que ce cardinal avait
 reçu le chapeau rouge : elles signifient
 seulement qu'il avait reçu le bonnet
 rouge. Gassendi se sert du mot *pileo*.
 et non pas du mot *galero*. On dit
 que Paul V dérogea à l'usage intro-
 duit par Sixte V, et cela en faveur du
 duc de Lerme, à qui il fit donner à
 Madrid le chapeau de cardinal et
 l'anneau, en 1618, ce duc étant âgé
 de soixante et dix ans (7). Voyez le
 chapitre XI du XV^e. livre de l'Histoire
 du concile de Trente de Pallavicin.

(B) *On a dit de lui une chose dans
 le Sorbériana, qui est fautive en plu-
 sieurs manières.*] On prétend, qu'à la
 vue des Conciles imprimés au Louvre
 en XXXVII tomes, il s'écria : *Je m'é-
 tonne qu'il y ait encore des hérési-
 ques en France. Où est le chrétien
 qui désormais puisse n'être pas catho-
 lique ?* Sorbière admire cette pen-
 sée : *Optimè cardinalis Banius in
 Gallid nuncius, dit-il, dum 37 vol.
 Concil. cerneret typis regiis impressa,
 aiebat : « Miror undè jam in Gallid
 » hæretici fiant : quis enim hypothe-
 » sium christianarum servans potest
 » non esse catholicus (8) ? »* Il est
 faux que ce cardinal ait vu ces
 XXXVII tomes. Il mourut l'an 1641,
 et cette édition des Conciles est de l'an
 1644. Mais s'il avait dit ce qu'on lui
 impute, il eût débité une très-fausse
 pensée ; car il n'y a rien de moins pro-
 pre à la conversion des hérétiques,
 qu'un ouvrage de plusieurs volumes,
 que XXXVII tomes de Conciles. De
 dix mille protestans, à peine s'en
 trouve-t-il deux, qui puissent lire une
 page dans cette édition du Louvre ;
 et parmi ceux qui entendent le latin,
 la plupart n'ont ni le goût ni la pa-
 tience nécessaires pour entreprendre
 une si vaste lecture. On n'ôterait pas
 l'inconvénient par des versions en
 langue vulgaire ; car, où sont les igno-
 rans qui ne se perdissent sur une
 mer comme celle-là ? Sans la grâce

de Dieu, et la force de l'éducation,
 la lecture des Conciles ferait ca-
 plus d'incrédules que de chrétiens.
 n'y a point d'histoire qui fournisse
 plus de sujets de scandale, ni de
 tre plus choquant de passions, de
 trignes, de factions, de cabales
 ruses, que celle des conciles.
 Ceux qui ont publié le *Ménage*
 ont oublié un bon mot que j'ai
 plus d'une fois aux mercuriales
 M. Ménage. On y citait un bon
 d'esprit qui, lorsqu'il entendait
*Un tel fut condamné dans un tel
 cile, s'écriait : C'est une preuve
 n'avait pas su cabaler aussi bien
 ses adversaires, ou qu'il n'avait
 comme eux, l'appui du bras séculier.*
 Ceux qui connaissent la religion
 Sorbière ne doivent-ils pas être
 édifiés de son optimisme ?

(C) *Il avait un frère qu'on nomme
 le marquis de Bagni.*] M. Baillet
 assure que ce marquis était frère du
 cardinal Jean François Bagni ; et qu'après
 quitté l'épée, il s'avança dans les
 gnités ecclésiastiques jusqu'au car-
 nat, dont il fut pourvu l'an 1657 (9).
 Il avait été nonce en France, durant
 tout le pontificat d'Innocent X, et
 deux premières années d'Alexan-
 dre VII..... Il mourut à Rome
 23 d'août 1663, âgé de quatre-vingt
 ans (11). M. Baillet trouve vraisem-
 blable que M. Descartes l'alla voir
 la Valteline : il fonde sa conjecture
 sur l'attachement de ce marquis
 les études de physique (12). Ce qu'il
 a de bien certain, c'est que M. De-
 cartes était fort connu et fort estimé
 du cardinal Jean François Bagni (13).
 Le Mercure Français rapporte que
 marquis de Bagni, auquel sa sainteté
 avait donné le pouvoir de commander
 les gens de guerre qui étaient à la Val-
 teline, était reconnu pour partisan
 d'Espagne, issu de la maison des Co-
 lonnes tout-à-fait espagnole, chef
 des gibelins en la Romagne, et qui
 avait toujours été pensionnaire d'Es-
 pagne, ayant en cette qualité accom-
 pli

(7) *Mercurie Galant* d'avril 1706, pag. 109.

(8) *Sorbériana*, pag. 52, édit. de Hollande.

(9) Voyez la remarque (B) de l'article *Nu-
 TORIUS*.

(10) Baillet, *Vie de Descartes*, tom. I, pag.
 161.

(11) *Là même*, pag. 119, 120.

(12) *Là même*, pag. 119. Voyez aussi pag.
 161.

(13) *Là même*, pag. 253, 254, 300, 3
 et 302.

connétable Colonne au voyage qu'il fit en Espagne il y a quatre (4).

Mercurius Francicus, tom. X, pag. 179 à 1624, citant les Gazettes de Venise.

BAIUS (a) (MICHEL), professeur de théologie à Louvain, était à Melin, dans le territoire de l'archevêché, l'an 1513. Il se distingua de telle manière par ses progrès, et par la sagesse de sa conduite pendant le cours de ses études à Louvain, qu'il ne sortit qu'à la condition d'écolier que de passer à celle de principal de la maison de Standonck (b). Il eut cette charge pendant six ans, il se mit à enseigner la philosophie, et après qu'il eut exercé six années à cette profession, il obtint la charge de principal dans le collège du pape en 1549 (c). Il prit cette même année ses licences en théologie. Six ans après, il reçut le doctorat, et devint professeur royal d'Écriture. Il fut en 1563 l'un des théologiens que le roi d'Espagne envoya de Louvain à Trente (d). Il se fit admirer dans le concile. Il obtint le doyenné de Saint-Pierre-de-Louvain, l'an 1565. Au bout de trois ans, on lui conféra la dignité de conservateur des privilèges de l'académie (d). Son épitaphe porte qu'il fut chancelier de la même académie, et inquisiteur général des Pays-Bas. C'était un fort bon homme, et qui n'était

pas moins recommandable par ses bonnes mœurs, par sa piété, par sa modestie, que par son esprit et par sa science (e). Il avait lu neuf fois les œuvres de saint Augustin (f). Il composa divers ouvrages de théologie (B), qui sentaient cette lecture (g), et où l'on prétendit avoir trouvé un grand nombre de propositions que le pape Pie V censura (C). Il écrivit aussi quelques livres de controverse contre ceux de la religion (D). Il eut tant de déférence pour la censure du pape (E), quoiqu'il ne crût pas avoir enseigné aucune hétérodoxie, qu'il ne voulut point que les livres que l'on prétendait contenir les propositions censurées fussent réimprimés (h). Valère André a fait plusieurs fautes en parlant de cette censure (F). On fait espérer une nouvelle édition des œuvres de Michel Baius. Elle contiendra plusieurs pièces qui n'ont jamais été imprimées. Celui qui les a rassemblées l'enrichira de beaucoup de notes théologiques et historiques. Il a confronté les éditions des ouvrages de cet auteur avec les manuscrits qui s'en trouvent dans de bonnes bibliothèques. On a voulu dire que Michel Baius, pour se venger des jésuites, qu'il croyait avoir été les promoteurs de la censure de sa doctrine, employa tout son crédit à Louvain, pour y faire censurer les dogmes de Léonard Lessius (i). Je ne dois

Il est plus connu sous ce nom latinisé, que sous celui de de Bay, qui était son nom véritable.

C'est le nom du fondateur.

Je corrige ainsi Val. André; car son erreur C10. 10 XCV, est une faute très-abominable des imprimeurs.

Ex Valer. Andreas Biblioth. belgica, pag. 670.

(e) Voyez la remarque (H).

(f) Swert., in Athen. belg., Valer. André.

(g) Voyez la remarque (E).

(h) Valer. Andreas, in Bibliotheca belgica, pag. 671.

(i) Voyez l'Apologie des Censures des

point passer sous silence que l'on ménagea son honneur dans la bulle de Pie V (G). Son testament fut une preuve de sa grande charité (H); car il laissa tous ses biens aux pauvres (k). Il fonda un collège à Louvain, et le mit sous la protection de saint Augustin (l). Il mourut le 16 de septembre 1589, âgé de soixante-dix-sept ans, et fut enterré dans le collège du pape, où il avait été long-temps principal. JACQUES BAIUS, son neveu, docteur en théologie, lui fit dresser un monument, avec une belle inscription (m). Ce neveu marcha sur les traces de son oncle. Sa promotion au doctorat en théologie est de l'an 1586 (n). Il fut souvent député pour les affaires de l'académie de Louvain, et s'acquitta sagement et habilement de ces commissions (o). Il fut doyen de Saint-Pierre dans la même ville, et professeur royal d'un catéchisme (p). Il publia quelques traités (I). Il destina tous ses biens aux usages d'un collège (K), et décéda le cinquième d'octobre 1614 (q).

La nouvelle édition des *œuvres de Baius*, de laquelle j'ai parlé comme d'une chose à venir, a paru depuis la première impression de ce Dictionnaire (L), et a été condamnée à Rome par la congrégation de l'*index*. Elle con-

deux universités, publiée par M. Gery, l'an 1688.

(k) Swert., in *Athenis belgicis*, pag. 565.

(l) *Idem*, *ibid.*

(m) Vous la trouverez dans Swert, pag. 565.

(n) Valer. Andreas, *Bibl. belg.*, pag. 401.

(o) Swert., in *Athenis belgicis*, pag. 355.

(p) Valer. Andreas, *Bibl. belg.*, pag. 401.

(q) *Idem*, *ibid.*, Swert dit le 9 d'octobre.

tient plusieurs détails instructifs et plusieurs choses qui feraient loin les faiseurs de réflexions. La remarque que je donnerai touchant cette édition contient un bon supplément de cet article *. Celui qui a été curée a été fort maltraité par le père Dez, jésuite, dans un ouvrage composé exprès pour décrier l'église romaine contre les jures de cet homme-là (r).

* Sur cet article BAIUS, Leclerc borné comme il est à un petit nombre de feuilles, il ne lui est pas possible de parcourir au long cet article. Il observe seulement le sieur Gery - que Bayle a trop copié - un auteur qui ne mérite aucune attention. Joly ne fait aucune observation sur cet article.

(r) *Quibus eam affecerat Baius* editor.

(A) *Le roi d'Espagne l'envoya à Louvain à Trente.* Voyez le Cardinal Pallavicin tous les jours qui retardèrent, ou qui avançèrent la députation de Michel Baius. L'historien de Commendon n'a point parlé sur cela, et avec beaucoup de flatteries (2); mais celui du dictionnaire de Commendon, et de la députation de Commendon, et donne que ce qui lui appartenait étant à Bruxelles, l'an 1614 prit connaissance des différends qui avaient paru à Louvain, sur Baius et Hessels ne suivaient la route ordinaire dans le dogme franc arbitre, dans celui des conciles et dans quelques autres. Ces docteurs avaient gardé le silence pendant quelque temps, par déférence pour ceux qui leur donnèrent de la peine, mais quand ils surent que la sentence, à la sollicitation des cardinaux, avait censuré XVIII propositions qu'ils se virent exhortés par les principes à soutenir cette cause préparèrent à la défensive. Commendon arrêta cette grêle d'écritures par ses beaux discours, comme

(1) Pallav., *Historia Concilii tridentini*, cap. VII.

(2) Antoine Marie Gratiani, *Vie du Cardinal Commendon*, traduite par M. Fléchy, 158.

ffirme, mais parce que les lettres qu'il écrivit furent cause que le pape donna ordre au cardinal de Granvelle d'imposer silence (3).

Il composa divers ouvrages de théologie. Il en publia quelques-uns, voici les titres, tels que je les trouve dans Valère André : De Meritis et Virtutibus Impiorum lib. II; de Inimicis in genere, contra Calumniam de Formâ Baptismi. Tous ces ouvrages furent imprimés ensemble à Louvain, l'an 1565. On y imprima, l'année suivante, ceux-ci : De libero Arbitrio liber I; de Charitate, et Justificatione, libri III; de Deo, liber I; de Peccato Originis, liber I; de Indulgentiis, liber I; de Preceptis pro Defunctis, liber I.

... Où l'on prétendit avoir un grand nombre de propositions de la Pie V condamna.] Je n'ai pu dire où l'on trouva, car la chose de fait n'est pas encore vérifiée. Je vois que Michel Baius est accusé d'accorder qu'il eût en Dieu ce qu'on lui attribuait. Cependant il (4), entre ces propositions, il y en avait quelques-unes qui ne sont point de nos sentimens; d'autres nous n'avons jamais soustraites en aucun sens; mais toutes ou au moins la plupart, étaient fausses ou imprimées d'une manière qui ne, que les seules expressions pouvaient rendre suspectes, prennent dans l'esprit de ceux qui ne les ont pas étudiés exprès ces sortes de fautes. Voilà le manège perpétuel.

L'ODIUM THEOLOGICUM. Cette passion, qui a formé depuis long-temps un proverbe, trouve des héritiers partout où elle souhaite d'en avoir; elle fabrique des extraits si faux, et si propres à gendarmiser la vérité, qu'elle transforme en hérésies innocentes ce qui n'est pas autre chose que l'hétérodoxie, quand il est en contradiction avec ses principes, avec ses maximes, et avec ses applications.

livre. Hist. Conc. trident., lib. XV, num. 11.

sa Lettre au cardinal Simonette, citée dans l'Apologie des Censures, pag. 42.

une de celles que les cordeliers montrèrent au cardinal de Granvelle, et qui furent brûlées à Rome. Voyez l'Apologie des Censures, pag. 42, et 43.

Cette passion est contagieuse : un médecin, qui affectera de ne se porter que pour délateur que par un motif de zèle, se trouve tout à coup saisi de l'esprit sacerdotal; il apporte des extraits sophistiqués, il sépare ce qu'il fallait joindre, il joint ce qu'il fallait séparer; il donne aux propositions un tour propre à surprendre la religion des juges. Le médecin François Blondel nous en donnera bientôt un exemple. Ce n'est pas la seule injustice qu'on remarque dans les personnes possédées de cette passion : la duplicité de poids et de mesure est une autre iniquité qui les accompagne. Demandez-leur la censure de leurs promoteurs, et de leurs chiens au grand collier, faites-leur voir manifestement la justice de votre cause, ils font la sourde oreille, ou bien ils vous paient de galimatias. C'est alors que leur charité souffre tout, qu'elle excuse tout.

(D) *Il écrivit quelques livres de controverse contre ceux de la religion.] Le même Valère André en fournit les titres, que voici : Responsio ad Quæstiones Phil. Marnixii de Ecclesiâ Christi, et Sacramento Altaris, à Louvain, en 1579; Apologia pro Responsione contra Objectiones ejusdem de Veritate Corporis Christi in Eucharistia, à Louvain, en 1581; Epistola de Statuum Inferioris Germaniæ unione cum iis qui se desertores romanæ ecclesiæ vocant, et de juramento quod eorum jussu à clero et monachis exigitur, à Louvain et à Cologne, en 1579. Il fit aussi une lettre de Juramento jussu Ducis Alençonii Antverpiæ in prætorio concepto et comprobato.*

(E) *Il eut beaucoup de déférence pour la censure du pape.] Pour bien commenter ce texte, je me servirai des paroles du sieur Gery, bachelier en théologie. Ce pieux et savant docteur, dit-il en parlant de Baius (6), pendant l'éclat de sa plus grande réputation, vit paraître tout d'un coup une bulle contre LXXVI propositions, que les sollicitateurs de cette censure lui attribuaient toutes, quoiqu'il y en eût qui n'étaient point de lui, d'autres*

(6) Gery, Apologie historique des deux Censures, de Louvain et de Douai, pag. 26, édit. de Cologne, en 1600.

qu'on avait tournées d'une manière maligne pour les rendre censurables, et d'autres que la bulle même reconnaît pouvoir être soutenues dans un sens catholique. On ne se contenta pas de l'envoyer à Louvain dans les formes ordinaires en 1570; on en fit une seconde publication huit ou dix ans après, et l'on affecta de la faire faire par un jésuite en 1580; ce que la société avait sans doute sollicité, pour faire parade de son crédit. Que fit Baïus? que fit la faculté? Rien autre chose que de se soumettre humblement, et de supprimer, pour le bien de la paix, et pour l'édification des fidèles, toutes les justifications et toutes les explications qu'ils auraient pu faire, et tout ce qu'ils auraient pu représenter. Il ne faut pas croire néanmoins que Baïus n'ait rien écrit pour sa justification. Sa *Lettre au cardinal Simonette* (7) prouve le contraire, car il y expose que le docteur Jean Hessels et lui mirent entre les mains du cardinal de Granvelle leur réponse à certaines propositions que ce cardinal leur avait communiquées. Les scotistes, pour décrier ces deux docteurs, fabriquèrent ces propositions, et les proposèrent à des personnes établies en dignité, sans nommer ni Hessels ni Baïus. Si l'on me demande pourquoi l'on voulut décrier ces deux professeurs, je répondrai que ce fut à cause qu'ils se servaient d'une méthode qui avait l'air d'une fâcheuse nouveauté. Après l'explication du *Maître des Sentences*, ils tâchaient de réduire l'étude de la théologie à l'Écriture Sainte, et aux écrits des anciens pères (8), et principalement à ceux de saint Augustin. Cela ne plut point à des personnes accoutumées à d'autres sentimens, et particulièrement à ceux qui, ne voulant pas se donner la peine de beaucoup étudier, croyaient qu'il vaut mieux suivre les opinions reçues par le plus grand nombre, que celles que l'on établissait avec beaucoup de soin sur le solide fondement des Écritures; et ces personnes s'imaginaient qu'on avait dessein de les reprendre et de les mar-

quer toutes les fois que, dans les leçons ou dans les disputes, on parlait d'un autre sentiment qu'eux, ou que l'on enseignait quelque chose de différent de ce qu'ils avaient. . . . accoutumé de lire de certains auteurs. Baïus ne se contenta pas de cette Lettre (9), il envoya son *Apologie de ses sentimens* au pape l'an 1569.

(F) *Valère André a fait plusieurs fautes en parlant de la censure de Pie V contre Baïus* (10).] 1°. Il dit pour un fait constant que la bulle de Pie V contre les LXXVI propositions fut confirmée par Grégoire XIII. On montrera, dans la nouvelle édition de Baïus, que cela est faux (11). 2°. Il assura que la plupart des LXXVI propositions furent extraites des livres de Baïus. On fera voir le contraire dans la nouvelle édition. 3°. Il se contente de dire que la bulle de Pie V fut publiée à Louvain, le 17 le 19 d'avril 1570. Mais, outre qu'il devait dire, le 16 de novembre, il est tombé dans quelques péchés d'omission. Il n'a point dit que la bulle fut publiée, non pas par l'ordre du pape, ou par celui du cardinal de Granvelle, mais par l'ordre du duc d'Albe et par celui du synode de Malines. Ce fut une irrégularité, puisque le pape avait commis le cardinal de Granvelle, pour notifier la bulle aux théologiens de Louvain, en la manière qu'il jugerait la plus convenable. En tout cas, Valère André devait exprimer qui furent ceux qui donnèrent ordre que l'on publiât la bulle. Il devait aussi observer qu'aux jours qu'il marque, je veux dire le 17 le 19 d'avril, Michel Baïus exposa publiquement quelle était son opinion sur les propositions condamnées. La rétractation qu'on tira de lui fut extorquée par de nouveaux moyens. La nouvelle édition traitera de toutes ces choses. 4°. Il raconte que des personnes dignes de foi dirent au pape qu'il y avait des théologiens à Lou-

(7) Le sieur Gery, pag. 40, en produit une partie, qu'il a traduite du latin qui est imprimé dans les *Fastes* de l'université de Louvain, pag. 366.

(8) Gery, *Apologie des Censur.*, pag. 40, 41.

(9) Elle est citée dans la *Bibliothèque universelle*, tom. XIV, pag. 198, comme étant imprimée à la fin de l'*Apologie* de Baïus, à Rome, en 1666.

(10) Valer. Andr., in *Fastis academicis* Societatis lovaniensis.

(11) Ce que je dis, tant ici que dans le corps de l'article, touchant la nouvelle édition de Baïus, est tiré d'un mémoire qui m'est resté entre les mains, et qui vient de bon lieu.

in, qui faisaient l'apologie des propositions condamnées. On montra, par le témoignage de Tolet, que ce furent des imposteurs qui rapportèrent ces bruits au pape. 5°. Il est sûr que Grégoire XIII condamna de nouveau les mêmes propositions. On fera voir que cela est faux.

Il met la mort de Baius au 16 de Septembre : il fallait la mettre au 16 septembre (12). Je ne répète point que j'ai déjà observé (13) touchant la mauvaise chronologie de ses imitateurs. Je ne dois point y ajouter l'année 1551, qu'il donne pour le premier

la profession royale en théologie ; ne se trompe pas ; mais l'épithaphe

Baius ne fut point dressée sur cette date, puisqu'elle fait durer quarante ans cette profession, deux ans plus qu'en en demande le calcul de Valère André. Ce qui a pu porter bien des gens à multiplier les bulles contre Michel Baius, est qu'on s'imagine qu'il n'y a point de différence entre condamner un dogme et faire publier la condamnation qu'un autre a faite de ce dogme. En ce sens-là, il est vrai

dire que Grégoire XIII a condamné LXXVI propositions ; car non-seulement il fit une bulle dans laquelle il inséra la constitution de Pie V, en déclarant qu'il l'avait trouvée dans les registres de ce pape, et qu'on y avait ajoutée une entière foi, mais aussi il commanda que sa bulle fût publiée solennellement à Louvain, par le jésuite Tolet, l'an 1580. Molon, grand vicaire de Malines, nota celle de Pie V aux théologiens de Louvain, en 1567. Il la leur notifia encore, avec un peu plus de formalité, l'an 1570.

(G) On ménagea son honneur dans la bulle de Pie V. La lettre de Baius, qu'on a citée (14), ajoute qu'après beaucoup de longues sollicitations, qui commencèrent dès le pontificat de Pie IV, ils obtinrent enfin de Pie V une bulle datée du 1^{er} octobre 1567, qui condamne LXXVI (15) propositions (16). Il est vrai que celui

qui porta la bulle, par commission du cardinal de Granvelle, dit devant tout le monde, dans l'assemblée de la faculté de théologie de Louvain, que les LX premières de ces propositions avaient été tirées des écrits de Baius (17) ; mais enfin la bulle ne le nommait pas, et, d'ailleurs, elle adoucissait la note de la condamnation, puisqu'elle portait qu'une partie de ces propositions pouvait recevoir un sens favorable. Le cardinal Pallavicin nous apprend qu'afin de traiter Baius avec une plus grande douceur, le pape Pie V se contenta de faire signifier en particulier sa bulle à l'université de Louvain par l'archevêque de Malines ; mais que, comme le mal ne cessa pas, Grégoire XIII jugea qu'il la fallait publier solennellement, et qu'il députa à cette fin le jésuite François Tolet, son prédicateur, qui n'obligea point Baius à une rétractation publique, et qui le laissa sans flétrissure : *Hic studuit Baium removere à pravis illis opinionibus, cohortatus, ut sedis apostolicæ judicio acquiesceret : et per paucis colloquiis id obtinuit, privatâ illius retractatione contentus ; atque hoc pacto Baius non solum illæsus perstitit, sed ipsius etiam nomini verba diplomatis pepercere ; quin per illud ejus errores manum tam mitem experti sunt, ut vix viderentur errores, cum aliquæ ex proscriptis positionibus, nullis certis in hac exceptione adnotatis, dicerentur posse sustineri in aliquâ minus propriâ significatione* (18). Nous avons remarqué ailleurs (19) l'inconvénient des censures qui tombent sur un tas de propositions d'une manière si vague, que le respectif qu'on met au bout n'apprend à rien distinguer. La bulle de Pie V avait ce même inconvénient, et, outre cela, elle jetait les esprits dans l'incertitude par un autre endroit, car, sans rien marquer nommément, elle assurait que, parmi les propositions condamnées, il y en avait quelques-unes qu'elle permettait de soutenir en quelque façon. C'était la moindre chose qu'elle permettait, et l'on ne pouvait pas révoquer en doute qu'elle ne permit cela ;

(12) Il l'a fait dans la Bibliothèque belge.

(13) Dans la citation (c).

(14) Ci-dessus, citation (7).

(15) Pallavic., Hist. Concilii trident., lib. XV, cap. VII, num. 12, met septuaginta novem Positiones.

(16) Gery, Apologie des Censures, pag. 43.

(17) Là même, pag. 44.

(18) Pallavic., Hist. Concilii trident., lib. XV, cap. VII, num. 12.

(19) Dans la remarque (E) de l'article de (Thomas) ANGELUS.

mais on pouvait prétendre qu'elle permettait beaucoup plus. L'arrangement des termes produisait cette obscurité embarrassante ; une virgule fut omise ; cette omission était cause que les termes étaient susceptibles de deux sens très-différens ; et ce fut la source de beaucoup de contestations. Voyez le latin que je vais citer , et admirez les aventures et les hasards des controverses. *Quas quidem sententias stricto coram nobis examine ponderatas, quanquam nonnullæ aliquo pacto sustineri possint in rigore et proprio verborum sensu ab auctoribus intento hæreticas, erroneas, suspectas, temerarias scandalosas, et in pias aures offensivum immittentes, respectivè et præsentium autoritate damnamus* (20). Ce que les païens appelaient jeux et caprices de la fortune n'est point exclu de ce sanctuaire : l'oracle prétendu infallible de Rome ne remédie pas au désordre. Après s'être bien tourmenté pour concerter toutes les syllabes de sa réponse , il peut voir que son copiste, ou son secrétaire , oubliant une virgule , sera cause de la damnation d'une infinité de gens. Il y a plus , la virgule n'y fait rien ; mettez-la après *possint*, ou ne l'y mettez pas, l'équivoque subsiste toujours : l'usage des écrivains , ni celui des imprimeurs , n'établit pas qu'une virgule après *possint* attache nécessairement ce qui suit au mot *damnamus*. On vous fera voir, dans les livres les plus corrects, cent mille virgules situées comme celle que l'on mettrait après *possint*, qui n'empêchent pas que, depuis une telle virgule jusqu'au *comma* suivant, les paroles ne se rapportent au mot *possint*, ou à tel autre.

(H) *Son testament fut une preuve de sa grande charité.*] L'apologiste des censures de Louvain et de Douai oppose cette vertu de Michel Baius aux prétendus miracles de Lessius. *C'est un grand miracle*, dit-il (21), *qu'une grande humilité avec un grand esprit et une profonde science, qui ont fait dire à Tolet même cette pa-*

role qui s'est conservée dans la (I) *par tradition : Michaële Baius facile doctius, nihil humilior.* (I) *grand miracle, qu'une soumission à une patience telle qu'on la vit dans la conduite que l'on tint de l'égard au sujet de la bulle.* (K) *Comme, grand miracle, qu'un saint prêtre les études et les occupations ne dessèchent point la piété, et l'on voit fondre en larmes à la vivement pénétré de la sainteté des mystères.* Enfin, c'est un grand miracle, qu'une grande charité pour les pauvres, qui va jusqu'à ne point avoir d'autres héritiers que et étouffer, pour cela, tous les mens du népotisme, quelque qu'ils eussent pu être en lui. Ce qui rendra toujours Baius aimé la postérité ; au lieu qu'une réputation qui n'est soutenue que par un artificiel de miracles et de mer fondés sur rien, se flétrit au quelque temps, et s'évanouit en Le cardinal Pallavicin rapporte Commendon, rendant compte dinal de Mantoue de l'état où il vait l'université de Louvain l'an lui marque que Michel Baius et Hesselius avaient enseigné que nouveautés sur le franc arbitre, que c'étaient deux personnages mandables par leur science et leur bonne vie (22) ; que Ruard per avait pris ombrage de leur et jugé qu'ils estimaient trop science, quoiqu'ils fussent d'ail modestes et vertueux. « Mais, » tait-il, chacun met sa vanité le métier qu'il exerce, et sup » facilement les autres choses. » *Cæpertum sibi esse Ruardum in theologicis disciplinis præclarum, dum illud Academiæ docens, in his adhuc ætate juvenili observandam faustam conjunctionem ingenii et daciæ, solitum esse dicere se non schisma ab illis expectare, et Theologicam lauream diu ipsis distulisse eos profectò videri scientiæ suæ amantes, quamvis alioqui probos modestos : et hæc ille verba sapientis usurpavit, digna quæ à nobis tantur, sed cujusque superbia in*

(20) Journal de Saint-Amour, part. II, pag. 64, cité dans la Bibliothèque universelle, tom. XIV, pag. 201. Voyez aussi les Difficultés proposées à M. Steyaert, IX^e. part., pag. 180, et la nouvelle édition des OEuvres de Baius, part. II, pag. 235 et suiv.

(21) Gery, Apologie des Censures, pag. 37, 38.

(22) Erant ambo et scientiæ et exempli conspicui. Pallavic. , Hist. Concil. trid., XV, cap. VII, num. 7.

arte quam proficitur sita est , cætera facile suffert (23).

(I) *Jacques Baius. . . . publica quelques traités.*] Un *Panegyrique sur l'arrivée de l'archiduc Albert et de l'infante d'Espagne* ; un *Catéchisme, sive Institutionum christianæ Religionis libri IV* ; et de *venerabili Eucharistiæ Sacramento et Sacrificio Missæ libri III* (24).

(K) *Il destina tous ses biens aux usages d'un collège.*] Swert assure , 1°. que Jacques Baius laissa l'administration de ses biens à Gilles Baius , son neveu , docteur et professeur en théologie , et qu'il le chargea de les employer totalement à la construction d'un collège pour des jeunes gens de son pays ; 2°. que Gilles Baius , exécutant la volonté de son oncle , fit bâtir un très-beau collège , qui s'appelle , à juste titre , *BAIANUM* ; 3°. qu'il n'y avait que peu d'années que ce collège était bâti : il marque en quel endroit. *Obsecutus patris desiderio, angustissimum (Collegium) ab hinc paucis annis extruxit à regione Pædagogii Falconis, et BAIANUM meritò indigetatur* (25). Mais Aubert le Mire , qui ne pouvait pas ignorer ce que Swertius avait écrit là-dessus , se contente d'assurer qu'il a lu que Jacques Baius avait songé à la fondation d'un collège où l'on entretiendrait des étudiants en théologie. *De altero collegio sacrarum litterarum studiosis adolescentibus pariter alendis pie prudenterque cogitasse scriptum invenimus* (26). C'est ainsi qu'on parle , quand on ne peut louer un homme , que des bonnes intentions qu'un auteur que l'on a lu lui attribue ; car lorsqu'on sait qu'elles ont été effectuées , on le marque expressément. Il faut donc qu'Aubert le Mire n'ait point su la construction du *Collegium Baianum*. Or , cette ignorance d'un fait si notoire est quelque chose de prodigieux dans un homme comme celui-là , qui savait si bien son Pays-Bas espagnol.

(L) *La nouvelle édition des œuvres de Baius a paru depuis la première édition de ce Dictionnaire.*] En voici

le titre : *Michaelis Baii, celeberrimi in Lovaniensi academiâ Theologi, Opera, cum bullis pontificum, et aliis ipsius causam spectantibus, jam primum ad romanam ecclesiam ab convitiis protestantium, simul ac Arminianorum, cæterorumque hujusce temporis pelagianorum imposturis vindicandam collecta, expurgata, et plurimis quæ hactenus delituerant opusculis aucta : studio A. P. theologi, Coloniae Agrippinæ, sumptibus Balthasaris ab Egmond et sociorum, M. DC. XCVI.* C'est un assez gros in-quarto , divisé en deux parties , dont la première contient , avec les écrits de Baius qui avaient déjà été imprimés , six ou sept pièces de cet auteur qui n'avaient jamais été imprimées. La seconde est presque toute composée d'écrits qui paraissent pour la première fois , et qui concernent la censure de quelques propositions de Baius. L'un de ces écrits est un narré chronologique des procédures qui furent faites dans cette cause , et a été composé par celui qui a eu soin de cette édition. On apprend par ce narré , entre autres choses , que deux raisons engagèrent Michel Baius à former sur l'Écriture et sur les pères , et principalement sur saint Augustin , sa méthode d'enseigner la théologie (27). La première fut que les protestans du Pays-Bas se vantaient d'avoir pour eux l'Écriture et les anciens pères. La seconde que plusieurs écrivains catholiques (28) , abandonnant les hypothèses de saint Augustin , s'approchaient extrêmement de celles des pélagiens. Ruard Tapper , et Tiletan , professeurs en théologie à Louvain , désapprouvèrent cette nouvelle méthode de Baius , dès qu'ils en eurent connaissance , après être revenus du concile , l'an 1552 ; et l'on assure que Ruard Tapper s'écria un jour : *Quel diable a fait entrer cette doctrine dans notre école , pendant notre absence ?* Ce fut le commencement d'une furieuse tempête contre Michel Baius : les cordeliers principalement se déchaînèrent contre lui. Le gardien de Nivelles , et celui d'Ilth envoyèrent dix-huit articles à la faculté de théologie de Paris l'an 1560 , et la prièrent

(23) *Idem, ibid., num. 9.*

(24) *Ex Valer. Andr., Bibl. belg., pag. 401.*

(25) Swert., *Ath. belg., pag. 355.* Ce livre fut imprimé l'an 1628.

(26) Mir. de *Scriptoribus Sæculi XVI. pag. 134.*

(27) *Oper. Mich. Baii, part. II, pag. 192.*

(28) Comme Barthélemi Camerarius , Albert Pighius , François Horantius , cordelier espagnol , Ruard Tapper.

d'en porter son jugement. Elle les condamna tous : les uns , au nombre de trois , comme faux et contraires à l'Écriture , et les autres , comme hérétiques. Baius fit des remarques sur cette censure , et voulut les communiquer à quelque docteur de Paris ; mais il abandonna ce dessein lorsqu'il vit qu'il lui était impossible de recouvrer un exemplaire de ce décret de la Sorbonne (29). Il les communiqua au provincial des cordeliers. Il montre manifestement que l'on censura comme hérétique ce qui est visiblement contenu dans saint Augustin. L'année suivante , on présenta au cardinal de Granvelle une liste de propositions extraites des écrits de Baius , à ce que l'on prétendait ; et néanmoins , quelques-unes de ces propositions étaient opposées à ses sentimens ; et il n'avait jamais disputé , ni pour , ni contre , touchant quelques autres ; et elles avaient été dressées presque toutes avec tant d'artifice , que le tour seul des expressions pouvait les rendre suspectes , ou de fausseté , ou d'hérésie (30). Le cardinal les communiqua à Michel Baius , qui y fit une réponse qu'on n'a point trouvée. Le même cardinal reçut ordre d'imposer silence aux parties ; et par ce moyen , la querelle s'apaisa : mais elle fut renouvelée l'an 1564 ; car Tiletan tâcha d'obtenir que les universités d'Espagne censurassent les écrits de Baius (31) , et il en envoya des extraits à Pie IV , afin de les faire condamner. On ajouta d'autres extraits à ceux-là , et ils furent envoyés à Pie IV , qui fit une bulle le 1^{er} d'octobre 1567 , où il condamna LXXVI propositions. Cette bulle ne fut ni publiée , ni affichée ; elle fut seulement lue à Baius , et à la faculté étroite de théologie de Louvain , le 29 de décembre 1567 , par Maximilien Morillon , vicaire général de l'archevêque de Malines (32). Ce vicaire général , étant requis de donner une copie de cette bulle , refusa de la donner. Il déclara qu'il avait ordre de défendre tous les livres imprimés , d'où

l'on disait que la plupart des LX propositions étaient extraites. Le doyen de la faculté représentait pour de grandes raisons , il était nécessaire que les livres de Michel Baius ne fussent pas défendus : mais ne le furent-ils point. Ce docteur vint au pape le 8 de janvier 1569 lui envoya une apologie , où il fit qu'il n'avait point enseigné les LX propositions , et que la plupart un certain sens , étaient véritables et augustinienes. La réponse lui fit le pape , le 3 de mai de la même année , contenait une exhortation se soumettre à la censure. Baius extrêmement surpris , quand on rendit cette lettre de Pie V , de se traité comme un rebelle , qui encouru la peine de l'excommunication et de l'irrégularité. Il demanda Morillon d'être absous de cette peine et il ne put l'obtenir qu'en abandonnant les articles que la bulle avait condamnés. *Summoperè autem miratus Baius secum agi ac si suas Vindictam et Apologiam scribendo pontificis eum fuisset rebellis , ac excommunicationis et irregularitatis censuras irrisset : à quibus cum peteret absolutionis beneficiū impertiri noluit , quin prius articulos per bullam confixos ejuraverit* (33). Depuis ce temps-là , il fut permis à toutes personnes d'invectiver contre ce docteur , comme s'il eût effectivement enseigné ces LXXVI articles. On clama contre lui , et dans des sermons et dans des leçons : il supportait l'adversité sans rien dire ; mais il eut trois évêques (34) , qui lui conseillèrent , en 1570 , de se défendre. Il pliqua donc là-dessus dans son auditoire de théologie , et déclara que parmi ces LXXVI propositions , il n'en avait qui étaient dignes de condamnation , mais qu'il n'avait jamais soutenues ; qu'il y en avait d'ailleurs forgées malicieusement , qu'il ne permettait pas dans le mauvais sens qu'elles pouvaient recevoir , qu'il d'ailleurs elles fussent susceptibles d'une saine interprétation. *Copiis scholis theologorum quid circa huiusmodi articulos sentiret , cum multā*

(29) Baii Oper., part. II, pag. 193.

(30) Ibid., pag. 194.

(31) Les censures des académies de Salamanca et de Complute ne furent faites qu'après la mort de Tiletan. Voyez Baii Oper., part. II, pag. 195.

(32) Baii Operum part. II, pag. 197.

(33) Ibid., pag. 199.

(34) Martin Richtovius, évêque d'Ipres, Louis Sonnius, évêque de Bolduc, et Corneille Jansénius, évêque de Gand.

itate ac modestiâ aperire, declarans nullos ipsorum esse falsos ac jure nfixos, sed à se nunquam traditos : eos esse arte ac dolo confictos, qui suum sensum pati possunt, quem nunquam tenuit, licet et in sano intelligi quoque facile possent (35). Au mois de juin de la même année 1570, les évêques du Pays-Bas tinrent un concile à Malines, où, à l'instance du duc d'Albe, ils s'engagèrent à faire publier solennellement la bulle de Pie V à Louvain, et à la faire signer à tous les professeurs en théologie. La commission en fut donnée à Morillon, qui s'en acquitta le 16 de novembre de la même année. Il ne put néanmoins obtenir la signature du formulaire par lequel il exigeait l'approbation de la censure des LXXVI propositions. La faculté de théologie de Louvain s'imagina qu'il y avait quelque piège là-dessous ; et, quoiqu'assurée par les lettres de l'évêque de Bois-le-Duc et de l'évêque de Gand, qu'on ne cherchait pas à la surprendre, il ne paraît pas qu'elle ait jamais accordé cette signature ; mais l'année suivante, elle fit un décret, portant que les LXXVI propositions seraient tenues pour condamnées, et que tous les membres de la faculté s'abstiendraient de les enseigner, et que tous les livres où elles seraient soutenues seraient ôtés aux étudiants en théologie (36). Notez que Morillon n'expédia aucune copie de la bulle qu'il notifia solennellement. Cela donna lieu à quelques-uns de soutenir qu'elle était fausse, ou qu'ayant été obtenue obreptivement, elle serait révoquée. D'autres soutenaient le contraire avec ardeur. Le pape Grégoire XIII, sollicité par l'ambassadeur d'Espagne au nom de son maître, et par le père Tolet au nom de quelques théologiens de Louvain, d'apporter un prompt remède à ces disputes, fit une constitution le 28 de janvier 1579, où il inséra la bulle de Pie V, sans l'approuver ni la confirmer, et sans condamner tout de nouveau les LXXVI propositions : il se contenta de dire qu'il l'avait trouvée dans les registres de son prédécesseur, et d'ordonner que l'on y ajoutât

foi. Il envoya le même père Tolet à Louvain, l'an 1580. Ce jésuite y notifia solennellement la constitution de Grégoire XIII, et demanda à Baius s'il condamnait les LXXVI articles. Baius répondit : *Je les condamne selon l'intention de la bulle* (37). Tous les docteurs, licenciés, bacheliers, etc. déclarèrent qu'ils se soumettaient à cette bulle. Tolet, dans quelques conversations qu'il eut avec Baius, lui apprit qu'on l'accusait d'enseigner secrètement à ses disciples les dogmes que Pie V avait condamnés. Baius le nia, et se soumit à toutes sortes de peines, s'il pouvait être convaincu juridiquement de ce dont on l'accusait. Personne ne s'étant mis en devoir de l'en convaincre, Tolet lui promit de rendre un bon témoignage de lui à la cour de Rome, et déclara qu'il était faux que la lecture des écrits de Baius fût interdite. Il lui proposa la signature d'un formulaire qui était bien dure ; mais néanmoins Baius passa par-là, pour se procurer quelque repos. Il fallut qu'il avouât par écrit, qu'il avait enseigné plusieurs des LXXVI articles condamnés, et qu'ils étaient condamnés au sens qu'il les avait pris. *Ei præscripsit (Toletus) quandam confessionis formulam, in qua fateri debuit multos ex damnatis LXXVI articulis à se esse traditos, ac eo sensu proscriptos quo eos docuisset ; cui formulæ optimus hic doctor undique laccessitus ac calumniis obrutus, ut tandem pace aliquid frueretur, subscripsit die vigesima quarta martii hujus anni 1580* (38). Il écrivit au pape une lettre, où il exposa les calomnies que l'on répandait contre lui depuis douze ans, au sujet de ces articles, et demanda une copie de la bulle de Pie V. Cela lui fut accordé au mois de juin 1580. Le père Horantius publia contre lui un écrit la même année. Il se plaignait de deux choses : l'une était que Baius avait répondu trop civilement à Philippe de Marnix (39). *Conquerens 1°. quòd ejus epistolæ Marnixio scriptæ nimis benignæ fuissent* (40) ;

(37) *Damno secundum intentionem bullæ, et sicut bulla eos damnat.* Baii Oper., part. II, pag. 206.

(38) Baii Operum part. II, pag. 207.

(39) *Æquo animo ferre non potuit quòd Baius humaniori stilo suas ad Marnixium scripsisset epistolas.* Baii Oper. part. II, pag. 208.

(40) *Ibidem.* Comparez cet homme-là avec

(35) Baii Operum part. II, pag. 200.

(36) *Ibidem*, pag. 202, 203.

l'autre, que Baius avait dit, suivant la doctrine de saint Augustin, que, pour juger de l'Eglise, on ne doit consulter que l'Ecriture; 2°. *quòd Baius Augustinum secutus dixisset iudicium de Ecclesiâ esse ex solâ Scripturâ petendum* (41). Baius se justifia dans une lettre qu'il mit au-devant de son Apologie contre Philippe de Marnix l'an 1581. Il fut inquiété encore l'an 1585; car ses ennemis le déférèrent au nonce du pape, et demandèrent qu'il subît l'interrogatoire sur certains articles qu'ils avaient dressés (42). On ne sait point s'il le subit.

L'auteur de ce narré chronologique se tourmente extrêmement, pour nous apprendre que M. Leidecker, et quelques autres ministres concluent à tort de cette bulle de Pie V, que la communion de Rome a condamné la doctrine de saint Augustin, et favorisé les nouveaux pélagiens (43). Il montre assez clairement, ce me semble, les nullités de cette bulle, la mauvaise foi des faiseurs d'extraits, la négligence de ce pape, et sa précipitation à condamner des articles avant que d'avoir examiné les ouvrages d'où l'on prétendait qu'ils avaient été tirés, etc. Cette négligence paraît aussi en ce que les règles de la grammaire ne furent point observées dans cette bulle (44). On peut alléguer qu'Urbain VIII dans sa bulle contre le livre de Jansénius, publiée l'an 1642, s'autorise de la bulle de Pie V, et de celle de Grégoire XIII; mais l'auteur répond qu'Urbain VIII ne confirma ces deux bulles qu'en supposant des faits faux, et qu'ainsi sa confirmation est nulle. *Quandoquidem ergò Urbanus eas non confirmaverit, nisi supponendo quæ falsa sunt; ex istâ confirmatione nullum robur accedit istis suorum prædecessorum constitutionibus: quod enim in sua origine vitiosum ac nullius roboris est, rati habitione non fit validum; vel, ut jura loquuntur* (*), *quod initio vitiosum est, non potest tractu temporis convalescere: nec firmatur tractu*

temporis, quod jure ab initio subsistit (45). Ce pape, trompé par François Albizzi, assesseur du pape, et pensionnaire des jésuites, s'imagina que la bulle de Pie V avait été revêtue de toutes les formalités qu'elle avait été confirmée par Grégoire XIII. C'étaient deux fausses suppositions; car Pie V ne fit pas afficher sa bulle, et ne la publia à Rome solennellement: et pour qui est du pape Grégoire, il se contenta de dire qu'il l'avait trouvée dans les registres de son prédécesseur. On fit donc dire à Urbain VIII la fausseté, lors qu'on inséra dans la bulle que les articles condamnés par Pie V avaient été pros crits de nouveau par Grégoire XIII; et, pour donner au public la connaissance de cette imposture, on eut soin de n'insérer pas la constitution de Grégoire XIII dans la bulle d'Urbain VIII, quoiqu'on y insérât la bulle de Pie V. *Ad advertendum est quòd Urbanus VIII in bullâ superius memoratâ enun-averit quidem à Gregorio XIII confirmatam fuisse Pii V constitutiones articulosque in eâ confixos de quibus fuisse damnatos. Verum hæc Urbanus VIII bulla apertè falsi eâ saltem in parte convincitur, sicut et ab Joanne Sinnichio Lovaniensis academiae legato, Romæ convicta est, ex ipsius Gregorii XIII diplomate, in quo nihil de istâ confirmatione, aut iteratione hujusmodi articulorum mentione habetur. Ne autem id intresceret, Albizzius, jesuitarum stipendiarius, qui bullam Urbani VIII conscripsit, in eâ quidem Pii V bullam integram inseruit, sed non Gregorii XIII constitutionem, ex qua singulis patuisset ejus mendacium, et quàm falsò in bullâ Urbani dictâ Pii V bulla à Gregorio XIII confirmata, proscriptique in eâ articuli, iterùm à Gregorio XIII prohibiti: cum Gregorius XIII duntaxat testificetur tenorem bullæ quam inserit, esse planè conformem tenori bullæ quam in Pii V registro invenit; et isti tenori eam fidem adhibendam, quæ ipsius bullæ protographo debetur.* (46). Tout cela est beaucoup plus propre à montrer les supercheres qui se glis-

le ministre françois qui s'est plaint publiquement l'an 1698 des Lettres de M. Jaquelot aux prélats de France.

(41) Baii Operum part. II, pag. 208.

(42) Idem, ibid., pag. 209.

(43) Idem, ibid., pag. 210 et seq.

(44) Ibidem, pag. 235.

(*) ff. de reg. jur. et VI Decret. cod. Tit.

(45) Baii Oper. part. II, pag. 239, 240.

(46) Ibidem, pag. 242.

ent dans la condamnation des ouvrages, qu'à désarmer M. Leidecker ; car enfin, pour un catholique romain qui croit Baius innocent, il s'en trouve des de mille qui le croient bien condamné : et ainsi l'on peut accuser l'église romaine, avec beaucoup de vraisemblance, de tenir pour hérétiques les opinions de ce docteur les plus conformes à saint Augustin. Cela doit faire déplorer la destinée de certains hommes. Que la passion, que l'irrégularité, que l'injustice paraissent manifestement dans les procédures qu'on a tenues contre eux, ils ne laissent pas d'avoir tort, selon l'opinion du plus grand nombre. Il suffit qu'il y ait un jugement contre leur doctrine, pour obliger le public à demeurer préoccupé. L'adversaire jouira du fruit de ses fraudes et de ses intrigues ; il se prévaudra sans fin et sans cesse de la sottise des peuples, qui présument presque toujours en faveur des tribunaux.

On promet (47) un gros ouvrage de Baïus, si cette nouvelle édition se débite. Ce sera son *Commentaire sur le Maître des Sentences*, et son *Explication des Psaumes de David*.

(47) *In Præfat.*

BALBUS. Ce mot fait tant de figure dans l'ancienne histoire romaine, qu'il est bien étrange que les dictionnaires historiques lui aient fait si peu d'honneur (A). Si je tâche de réparer leur faute, c'est principalement à l'égard de LUCIUS CORNÉLIUS BALBUS, qui fut consul l'an de Rome 714, et qui eut un neveu dont je parlerai par occasion, soit dans le texte, soit dans les remarques. Ce consul était né à Cadix. Il se signala avec beaucoup de courage dans les guerres que les Romains eurent en Espagne contre Sertorius, et contre les Lusitains ; de sorte que Pompée fort satisfait de ses grands services le déclara bourgeois de Rome. Lucius Gellius, et Cn. Cornélius, qui

furent consuls peu après, firent une loi portant que tous ceux que Pompée aurait faits bourgeois de Rome, avec le consentement du conseil de guerre, le seraient effectivement. Par ce moyen, Balbus entra pleinement dans la possession de la bourgeoisie romaine (a). Il prit à cause de l'un de ces deux consuls le prénom de *Lucius*, et à cause de l'autre, le nom de *Cornélius* (B). Il se fit tellement estimer à Rome, qu'il eut pour amis les plus grandes têtes de l'état, Pompée, Crassus, César, Cicéron ; et qu'il fut adopté par Théophanes (b), qui était aimé et considéré très-particulièrement de Pompée. C'est à cause de cette adoption que Capitolin le nomme *Balbus Cornélius Théophanes* (C), lorsqu'il dit que l'empereur Balbin se disait issu de lui (c). La prospérité de Balbus lui attira des ennemis, qui lui suscitèrent un procès sur sa bourgeoisie. Crassus, Pompée et Cicéron plaidèrent sa cause (d), et la gagnèrent. Il se trouva fort embarrassé durant la guerre de César et de Pompée : il avait de grandes obligations à l'un et à l'autre. Il paraît qu'il donna la préférence à César, mais de telle sorte qu'il tâchait de porter les choses à la réconciliation (e). Velléius Paterculus remarque comme une insigne témérité, que Balbus osa passer au camp de Pompée, pour

(a) Voyez Cicéron. in Oratione pro Cornelio Balbo, et ibi Manutium et Nicolaum Abramum.

(b) Cicero, *ibid.*, et Epistol. VII ad Attic., lib. VII.

(c) Capitol., in Balbino.

(d) Voyez l'Oraison de Cicéron pour Cornélius Balbus.

(e) Voyez la remarque (G).

conférer avec le consul Lentulus qui balançait à quel prix il se vendrait (*f*). C'est par ce moyen, ajoute-t-il, que Balbus, quoiqu'Espagnol, s'ouvrit la porte du triomphe, celle du pontificat, et celle du consulat. En effet Pline remarque que Balbus fut consul, et le premier des étrangers qui obtinrent cette dignité (*g*): mais, quant à l'honneur du triomphe, il dit que ce fut un autre Cornélius Balbus, neveu de celui-ci, qui l'obtint avec la bourgeoisie romaine, le premier de tous les étrangers (*h*). Nous verrons en quoi consiste la faute de Paterculus (*D*). Ces deux Cornélius Balbus ont été si riches, que l'oncle, en mourant, laissa à chaque citoyen romain vingt-cinq drachmes (*i*), et que le neveu fit bâtir à Cadix (*k*) une nouvelle ville (*l*). L'oncle fit une *Histoire de Jules César*, en forme de journal (*m*). C'est lui, sans doute, qui fut lié d'une amitié fort étroite avec Pomponius Atticus (*E*). Il y a des gens qui ont confondu Cornélius Balbus avec Cornélius Gallus (*F*). Nous allons montrer que Vossius a eu tort de censurer Savaron (*G*); que MM. Lloyd et Hofman méritent un peu de censure (*H*); que Paul Manuce n'en doit pas être tout-à-fait exempt (*I*); que Glandorp a multiplié les êtres sans nécessité (*K*); que la distinction de grand et de petit consulat est chimérique (*L*), et que M. Mo-

réri a fait plusieurs fautes. Quoique son article de Balbus soit très-petit et très-maigre, tar-

Je ne dirai que peu de chose de quelques-uns des autres de la tribu, dont les anciens auteurs ont parlé. LUCIUS LUCILIUS BALBUS, disciple de Mucius Scévola et précepteur du célèbre Servius Sulpitius, a été un excellent jurisconsulte. Il florissait vers l'an de Rome 670. Cicéron a dit que Sulpitius surpassa son maître (*N*), qui avait joint à la science un caractère de maturité qui rendait un peu lent, au lieu que le disciple était prompt et expéditif. On a perdu les écrits de Balbus, à quoi peut-être son disciple Sulpitius n'a pas peu contribué, en les insérant pour la plupart dans les siens (*n*). Il ne faut pas confondre, comme a fait Glandorp, ce Balbus avec QUINTUS LUCILIUS BALBUS, philosophe stoïcien, l'un des interlocuteurs de Cicéron dans les livres de la Nature des dieux (*o*). PUBLIUS OCTAVIUS BALBUS a été contemporain de Cicéron, qui le loue pour sa science du droit civil, pour son esprit, pour sa probité, et pour plusieurs autres belles qualités (*p*). Cicéron ne donne guère moins de louanges à LUCIUS OCTAVIUS BALBUS, qui vivait dans le même temps (*q*). L'un de ces deux Octavius Bal-

(*f*) Velleius Paterculus, lib. II, cap. II.

(*g*) Plinius, lib. VII, cap. XLIII.

(*h*) Idem, lib. V, cap. V.

(*i*) Dio, lib. XLVIII.

(*k*) Il en était natif, comme son oncle.

(*l*) Strabo, lib. III, pag. 116.

(*m*) Sidonius Apollinaris, lib. IX, epist. XIV.

(*n*) Pomponius, lib. II de Origine Juris.

(*o*) Glandorp. Onomastic., pag. 552. Dans la page 637, Glandorp prend pour un seul homme l'interlocuteur de la Nature des dieux, celui qui est loué dans l'Oraison pour Cluentius, et celui qui est loué dans la VII^e. Verrine.

(*p*) Cicero, Orat. pro Cluentio, folio 114. C.

(*q*) Idem, in Verrem. Orat. VII, folio 40. B.

us est apparemment celui dont Valère Maxime raconte que, s'étant sauvé par une porte de derrière, durant les fureurs des triumvirs, et entendant qu'on tuait son fils dans sa maison, il retourna sur ses pas, et se fit tuer (r). Appien rapporte la chose un peu autrement (s).

(r) Valer. Maximus, lib. V, cap. VII.

(s) Appianus, de Bell. civil., lib. IV, pag. 601.

(A) *Les dictionnaires historiques ont fait peu d'honneur à ce mot.*] Ils sont d'une maigreur prodigieuse sur le mot *Balbus*. Charles Étienne remarque que c'a été le surnom des Atiliens, et que le premier de cette famille qui fut surnommé *Balbus*, le fut à cause qu'il était bègue; après quoi ses descendants conservèrent ce surnom. Il est fort vraisemblable que ce titre a commencé ainsi dans plusieurs familles, comme il est certain que c'est pour une pareille raison, qu'il y a en tout pays tant de gens nommés *le Blanc*, *le Noir*, etc.; et puisqu'il y a bien eu un empereur d'Orient (1), et un empereur d'Occident (2), qui ont porté le surnom de *Balbus* ou de *Bègue*, à cause qu'ils avaient ce défaut de langue, pourquoi ne croirait-on pas qu'au temps de la république romaine, un pareil défaut introduisit dans plusieurs familles illustres ce surnom? Ce n'est donc pas en cela que Charles Étienne mérite d'être critiqué, mais en ce qu'il a pris les Atiliens pour les Acciens, ou Atiens, et qu'il s'est exprimé de telle sorte, qu'il semble dire que les Atiliens n'ont eu que ce surnom-là: et néanmoins il y a eu des Régulus, des Séranus, des Calatinus, parmi eux. Il y a eu même un C. Atilius Balbus, consul l'an de Rome 508 et 518, qui est peut-être la cause de l'erreur de Charles Étienne. Il aurait dû suffire à M. Lloyd de corriger cet article, mais il a trouvé plus à propos de le supprimer entièrement,

(1) C'est Michel, II^e. du nom, qui fut empereur de Constantinople, depuis l'an 820, jusqu'à 826.

(2) Ce fut Louis, III^e. du nom, qui était aussi roi de France, et qui mourut en 879.

à l'imitation de ces chirurgiens qui, au lieu de guérir une blessure, coupent la partie blessée, ou comme ces controversistes qui coupent le nœud d'une objection, lorsqu'ils se trouvent à peu près aux mêmes termes qu'Alexandre à l'égard du nœud gordien. M. Hofman n'a, ni guéri, ni coupé; il a retenu l'article tel qu'il l'a vu dans Charles Étienne.

(B) *Il prit, à cause de... deux consuls, le prénom de Lucius, et le nom de Cornélius.*] Selon l'usage de Rome, ceux qui obtenaient la bourgeoisie prenaient le nom de celui qui leur procurait cet honneur. C'est pour cela que l'historien Théophanes et ses descendants ont porté le nom de Pompée. *Pourquoi donc, me demandera-t-on, Cornélius Balbus ne prit-il pas aussi le nom de Pompée?* Je réponds que ce fut à cause qu'il aimait mieux fonder son droit sur une loi, que sur l'honnêteté de ce général. La loi dont je parle est celle que firent de l'avis du sénat les consuls L. Gellius et Cn. Cornélius, l'an de Rome 682. Elle portait que tous ceux à qui Pompée, avec le consentement du conseil de guerre, aurait conféré la bourgeoisie de Rome, seraient censés citoyens romains. *Nascitur, iudices, causa Cornelii ex ed lege quam L. Gellius, Cn. Cornelius ex senatus sententiâ tulerunt, quod lege videmus satis esse sanctum, uti cives romani sint ii, quos Cn. Pompeius de consilii sententiâ sigillatim civitate donaverit* (3). Balbus, regardant ces deux consuls comme les véritables collateurs de l'honneur dont il jouissait, prit de l'un le prénom *Lucius*, et de l'autre le nom *Cornélius*. Cela est beaucoup plus vraisemblable que ce que dit Manuce, qu'encore que Balbus eût été fait bourgeois romain par Pompée, il avait néanmoins l'obligation de ce grade à Cornélius Lentulus, dont il emprunta le prénom et le nom selon la coutume (4). Il conjecture aussi, que ce L. Cornélius Lentulus est le même qui fut consul la première année de la guerre civile, c'est-à-dire,

(3) Cicero, Orat. pro Balbo.

(4) Manut. in Argumento Orat. pro Cornel. Balbo. Voyez aussi la note sur le IX^e. livre des Épîtres de Cicéron à Atticus, pag. 8 de l'édition de Grævius, où il semble qu'il y ait faute d'impression.

l'an 704 de Rome. Au reste, ceci nous apprend que le cardinal Baronius a fait une trop longue énumération des bienfaits de Titus envers Joseph, lorsqu'il a marqué en particulier, qu'outre le droit de bourgeoisie Titus lui conféra le nom de la famille *Flavia* (5). Car, en premier lieu, ce fut Vespasien, et non pas Titus, qui le fit bourgeois (6); et d'ailleurs, après cela, le nom *Flavius* s'en allait sans dire.

(C) *Capitolin le nomme* Balbus Cornélius Théophanes.] Voici les paroles de cet auteur : *Familiae vetustissimæ, ut ipse (Balbinus) dicebat, à Balbo Cornelio Theophane originem ducens, qui per Cn. Pompeium civitatem meruerat, quum esset suæ patriæ nobilissimus, idemque historiæ scriptor* (7). Casaubon s' imagine que cela regarde l'historien Théophanes, natif de Mitylène, dans l'île de Lesbos (8). Vossius (9), M. de Tillemont (10), et bien d'autres, sont dans le même sentiment. Je crois qu'ils se trompent, et qu'il vaut mieux trouver ici le fils adoptif que le père. Cornélius Balbus était fils de Théophanes par adoption : c'est à lui que conviennent les trois titres dont Capitolin s'est servi, et il n'y a que le dernier qui convienne à Théophanes. Si l'on me dit que Balbus n'était pas le plus noble gentilhomme de sa patrie, je répondrai que Théophanes n'avait pas non plus le même rang dans Mitylène. Il est vrai que Strabon assure que Théophanes eut part aux charges publiques, et qu'il se rendit le plus illustre de tous les Grecs (11); mais ce n'est pas nous fournir de quoi confirmer les paroles de Capitolin, ce n'est pas lui attribuer une antiquité de famille, une noblesse de sang qui le mette au-dessus de tous les autres Mitylénéens; et c'est de quoi il est question dans Capitolin. L'objection ne vaudrait donc rien, puisqu'elle prouverait trop, et il me suffit que les ennemis de Balbus ne nias-

sent pas qu'il ne fût d'une famille très-honorable. *Hunc in eâ ci in quâ sit natus, honestissimum natum esse concedis* (12). Apparemment, ils n'avouaient pas tout ce s'attribuait là-dessus. Il y a une objection à craindre. Balbus fut consul, et Théophanes ne le fut d'où vient donc que Capitolin, remarqué la qualité d'historien, et oublié celle de consul, tout à fait propre que l'autre à relever la noblesse de Balbin? Je réponds que Capitolin n'est pas un homme dont on doive attendre beaucoup de finesse d'esprit et de jugement. L'objection qui en pourrait arriver serait de dire qu'il appliqua mal la prétention à Balbin, et qu'il crut que le Cornélius Balbus Théophanes dont cet auteur se disait issu, était le même Théophanes de l'île de Lesbos, dont la principale gloire est celle d'avoir été historien. Je ne voudrais pas absolument rejeter cette conjecture : de plusieurs gens que Capitolin aurait pu prendre le change en cet endroit, mais j'aime mieux dire qu'il a raison. Balbus le Gaditain était auteur d'une histoire.

(D) *Je dirai en quoi consiste la faute de Paterculus.*] Rapportons les paroles. *Tum Balbus Cornelius* (13), *excedente humanam temeritate ingressus castra læpiusque cum Lentulo colloquio consule dubitante quanti se ve illis incrementis fecit viam non Hispaniensis natus, sed E in triumphum et pontificatum geret, fieretque ex privato c ris : c'est-à-dire, selon la version de M. Doujat, alors Balbus Cornélius par une témérité qui excède la mesure des hommes, étant entré dans le camp des ennemis pour gagner le consul Lentulus, dont il était ami particulier, traita plusieurs fois avec lui, qui délibéra quelque temps sur le prix il mettrait sa foi. Par ce Balbus s'ouvrit le chemin à ces dissensions par lesquels, quoiqu'il ne non-seulement né en Espagne mais plusieurs Romains et Italiens, d'Espagnols naturels (14), il*

(5) Baronii Annal., ad ann. 36, num. 12.

(6) Joseph., in Vitâ suâ.

(7) Capitol., in Balbino, pag. 147.

(8) Casaub., in hunc locum Capitolini.

(9) Vossius, de Histor. græcis, pag. 147.

(10) Tillem., Histoire des Empereurs, tom. III, pag. 489.

(11) Strabo, lib. XIII, pag. 425.

(12) Cicero pro Cornel. Balbo, non perit.

(13) Paterc., lib. II, cap. LI.

(14) Cette explication de la différence fait Paterculus entre Hispaniensis et I

*élever dans Rome à l'honneur et du pontificat ; et, particulier qu'il était, il de-
consulaire.* Je laisse là cette

Balbus, sur laquelle on
ouver un bon éclaircisse-
on consulte Cicéron aux
cite (15). Je m'arrêterai
un peu sur Paterculus.

dit rien de raisonnable,
e que Balbus fut élevé au
ussi-bien qu'au triomphe
dignité de pontife ; et ce
ain qu'on le nierait, sous
il n'a pas dit et *consula-*
ne il semble qu'il eût été
de dire, afin de signifier
fut consul. Ce n'est pas à
gler les expressions d'un
parlait aussi poliment que
il a eu ses raisons pour
tour de sa phrase, quand
lésigner le consulat ; mais
apé dans la chose, et il a
s honneurs de l'oncle avec
rs du neveu. Le Balbus
a avec Lentulus au com-
des guerres civiles, est le
nme il paraît par les let-
éron qu'on vient de citer.
s le neveu qui triompha
ntes, le premier des étran-
at honoré du triomphe,
us l'apprenons de Pline
ce fut Balbus l'oncle qui
du consulat le premier
étrangers, ainsi que le
nous l'apprend (17). On
à Rome ces deux Balbus
de *major* qu'on donnait à
par celui de *minor* que
it au neveu. Je m'étonne
Saumaise, qui a fort bien
honneurs de l'un et de
, ait laissé en repos la
terculus.

*ut lié d'une amitié fort
Pomponius Atticus.* On
nier cela, quand on consi-

son texte portait cela), paraît
ce celle de Lipse, qui par Hispa-
endu un habitant de l'Espagne,
s, un Espagnol naturel.

re XXXII du X^e. livre ad Fami-
ommentaire sur l'Épître IX du
Atticus.

, lib. V, cap. V.

lib. VII, cap. XLIII.

, in Solin., cap. IX.

dère qu'Atticus, ayant résolu de
mettre fin à sa vie en ne mangeant
rien, fit venir son gendre, et L. Cor-
nélius Balbus et Sextus Péduceüs,
pour leur déclarer cette dernière ré-
solution (19). Je crois avoir lu dans
une lettre de Cicéron, que Balbus
était un de ceux qui mangeaient assez
souvent à la table d'Atticus (20). Ce
qui prouverait qu'il se plaisait à en-
tendre lire de bonnes choses (21).

(F) *On a confondu Cornélius Bal-
bus, avec Cornélius Gallus.*] C'est
pour une chose qui ne fait point
d'honneur à sa mémoire. Ils le font
mourir dans l'acte vénérien (22).
Sans doute la première origine de
cette fausseté est une faute d'impres-
sion. Sur l'autorité de Pline (23), on
avait mis Cornélius Gallus dans la
liste de ceux qui sont morts en cet
état ; et l'imprimeur, mettant un B
pour un G, a été cause que plusieurs
ont pris une personne pour une au-
tre. Je trouve cette erreur dans diver-
ses éditions du Commentaire de Tira-
queau sur les lois matrimoniales.

(G) *Vossius a eu tort de censurer
Savaron.*] Voulant relever une faute
qu'il croyait avoir trouvée dans le
Commentaire de Savaron sur Sidonius
Apollinaris, il s'est trompé lui-même
(24). Savaron avait assuré que Bal-
bus, auquel Sidonius Apollinaris at-
tribue le Journal de la Vie de Jules
César (25), est le même que Balbus
Cornélius Théophanes, dont Jules
Capitolin dit, dans la Vie de Balbinus,
*qu'il avait obtenu la bourgeoisie ro-
maine par la faveur de Pompée, et
qu'il était d'ailleurs le plus noble de
ses concitoyens, et historien.* Vossius
réfute cette prétention de Savaron,
1^o, parce que Balbus, auteur du
Journal, était intime ami de Jules
César, comme il paraît par Sué-

(19) Cornelius Nepos, in Vitâ Attici, cap. XXI.

(20) Je n'ai pu trouver l'endroit, mais il me semble avoir lu cela dans les Lettres de Cicéron à Atticus.

(21) Voyez ci-dessus la remarque (F) de l'article ATTICUS.

(22) Balthasar. Bonifacius, Historia ludicra, lib. XVI, cap. XVI, ex Tiraquello, leg. Connub. XV, num. 27.

(23) Lib. VII, cap. LIII.

(24) Vossius de Historicis græcis, lib. I, cap. XXIII, pag. 148.

(25) Sidon. Apollin., Epist. XIV, lib. IX.

tone (26), et par Aulu-Gelle (27), au lieu que Théophanes était intime ami de Pompée, et qu'on en fit un crime à ses descendans, comme Tacite le remarque au VI^e. livre des Annales; 2^o. , parce que Théophanes, étant de Lesbos, a écrit en grec, et que Balbus a vécu à Rome, et a écrit en latin.

Qui voudrait faire trop le critique, je dirais contre ces raisons, 1^o. que le même Balbus qui a été des amis intimes de César, a été des bons amis de Pompée, et tellement honoré de sa confiance, que les autres amis de Pompée en avaient de la jalousie (28). Il est vrai que la liaison qui était alors entre Pompée et César, ayant permis à Balbus de cultiver l'amitié de celui-ci, sans manquer à ce qu'il devait à l'autre, il se trouva enfin que les bienfaits de César furent supérieurs à ceux de Pompée : et néanmoins Balbus obtint de César la permission de ne le point suivre contre Pompée, et se retira à Rome durant la guerre civile (29). Il est vrai encore qu'il y fut l'homme d'affaires de César, et qu'en tâchant de porter les choses à la réconciliation, il ne parut pas tout-à-fait exempt de quelque partialité. Mais enfin, ce n'est pas de quoi faire une juste opposition entre Balbus et Théophanes, que de dire d'un côté avec Suétone, que Balbus a été intime ami de Jules César, et avec Aulu-Gelle, que Balbus était à Rome l'un des agens de César pendant son absence; et que de dire de l'autre avec Tacite, que Théophanes avait été intime ami de Pompée, et que Tibère en fit un crime aux descendans de Théophanes : car, vu l'humeur bourrue de cet empereur, il était capable de persécuter une famille, sous prétexte qu'elle aurait obtenu la bourgeoisie romaine par la faveur de Pompée. Or, cela serait vrai au pied de la lettre à l'égard de Théophanes, quand même on le confondrait avec Cornélius Balbus, puis-

qu'il est certain, non-seulement Pompée lui conféra cette bourgeoisie mais même qu'il plaida quand on voulut la lui cont qu'il le combla de bienfaits. première raison de Vossius n'est bonne. 2^o. Je pourrais dire en lieu, que le Théophanes dont on entend parler n'a pas moins à Rome que Balbus; et qu'y a des Romains qui ont écrit des choses en grec, il ne s'ensuit que Balbus ne soit pas Théophanes, que Théophanes a écrit en grec savons - nous même, si la question n'est pas le Cornélius dont Macrobe cite le XVIII^e. *Ἐξηγητικῶν* (30)? Similer n'a point (31).

Mais, sans m'amuser à des objections qui pourraient être accusées de trop rigoureuse précision, *jugulum causæ*, et le point est en trois mots. Vossius s'est trompé que Savaron a confondu (1) Balbus avec Théophanes, natif de Lesbos, et auteur d'une histoire de la guerre de Mithridate. Mais ce qu'il n'a point fait. Il ne confond qu'avec le Théophanes qui parle Capitolin, et qui est différent de celui de Lesbos, mais qui a de commun avec lui d'avoir servi Pompée la qualité de bourgeois de Rome. Or rien n'est plus raisonnable que de prendre le Théophanes qui parle Capitolin pour le Cornélius Balbus de Suétone, et pour le Balbus Cornélius Apollinaris; car il est évident que ce même Cornélius Balbus de Cadix, et honoré de la bourgeoisie romaine par Pompée, fut adopté par recommandation du même Pompée par Théophanes de Lesbos (32) : quoiqu'il soit, selon la coutume, il s'appelle Lucius Cornélius Balbus Théophanes comme Paul Manuce et Corra remarqué; celui-là, dans le discours de l'Oraison de Cicéron pour Balbus, celui-ci, dans ses lettres, les Épîtres de Cicéron à Atticus, l'un et l'autre ont pris ce Balbus pour l'historien Cornélius Balbus.

(26) Sueton., in Cæsar., cap. LXXXI. mal cité cap. LXXI, par Vossius, et cap. LXXIV, par Moréri.

(27) A. Gellius, lib. XVII, cap. IX. où il dit que Jules César et Balbus s'écrivaient en chiffres.

(28) Cicero ad Attic., lib. IX, Epist. XIII.

(29) Epist. Balbi ad Ciceron., lib. IX, ad Attic., pag. 36, edit. Grævii.

(30) Macrobian. Saturnal., lib. III,

(31) Simler., in Epitome Biblioth.

(32) *Et adoptio Theopanis agitur pro Balbo. Placet igitur etiam in agrum Campanum perisse, et patricium à plebeio, Gaditanum à Cicero, Epist. VII ad Atticum, lib.*

es, dont Capitolin a parlé. De sorte que s'il y eût eu là de quoi critiquer, il aurait fallu tirer en cause ces deux avans Italiens, plutôt que Savaron, qui n'est venu qu'assez long-temps près eux.

(H) *MM. Lloyd et Hofman méritent un peu de censure.*] Je ne dis rien de Charles Étienne : il a été un peu trop sec sur notre Cornélius Balbus ; mais, ce qu'il en a touché n'est pas mal choisi. M. Lloyd en a ôté quelques paroles qui n'étaient pas superflues, savoir que nous avons encore l'Oraison de Cicéron pour ce Balbus : car ce sont deux faits fort différens, l'un que Cicéron a plaidé une telle cause, l'autre que nous avons encore son plaidoyer ; et c'est au dernier des deux que les lecteurs s'intéressent davantage. M. Hofman allonge l'article (33) pour nous apprendre qu'il y a eu un autre Cornélius Balbus de Lesbos, surnommé Théophanes, c'est-à-dire, pour nous apprendre une fausseté. Lucius Cornélius Balbus Théophanes ne diffère nullement de celui qui était de Cadix, et dont il s'agit dans cet article.

(I) *Paul Manuce n'en doit pas être tout-à-fait exempt.*] J'ai déjà touché quelques-unes de ses méprises ; en voici deux autres. L'une est dans le sommaire de l'Oraison de Cicéron pour Cornélius Balbus, et dans les notes sur l'endroit de cette Oraison où il est parlé de l'adoption de ce Balbus. Il dit là très-faussement, que Théophanes était un affranchi de Pompée (34) ; car ce ne fut pas la liberté, mais la bourgeoisie romaine, que Pompée donna à Théophanes. *Quid Magnus hic noster*, dit Cicéron (35), *qui cum virtute fortunam adæquavit? nonne Theophanem Mitylenæum scriptorem rerum suarum in concione militum civitate donavit?* L'autre faute de Manuce est de nous renvoyer touchant le triomphe du jeune Cornélius Balbus, neveu de celui dont nous parlons, entre autres autorités, au livre VII de Pline,

chap. XLIII (36) ; car Pline ne parle en cet endroit-là, que du consulat de l'oncle. On se méprend aisément en semblables choses : le père Hardouin, sur ce même endroit de Pline, nous renvoie à un passage de Paterculus (37), où il n'est question que de Balbus le neveu.

(K) *Glandorp a multiplié les êtres sans nécessité.*] Il n'a pas dû produire trois consuls nommés L. Cornélius Balbus. C'est multiplier les êtres sans nécessité. Le premier est, selon lui, Balbus l'aîné, dont il met le consulat à l'an de Rome 713. Le second est Balbus le jeune, pour le consulat duquel il ne dit rien de précis, se contentant de rapporter les paroles de Paterculus. Le troisième est un L. Cornélius Balbus, qu'il dit avoir été fait consul pour quelques jours, vers la fin de l'an, par Auguste et par Marc Antoine, et avoir eu tant de richesses, qu'elles lui permirent de léguer 25 drachmes à chaque citoyen romain (38). Ces trois consuls, dans la vérité, se réduisent à un seul ; car Balbus l'oncle n'est point différent de celui dont le consulat fut de si petite durée. On n'a qu'à voir Dion Cassius. Le père Hardouin, pour marquer le caractère de ce consulat, dit ingénieusement que Balbus fut consul sous le consulat de Cn. Domitius Calvinus, et de C. Asinius Pollion, l'an de Rome 714. *Consul hic fuit, quoniam ita necesse est dicere, Cn. Domitio Calvino secundum, C. Asinio Pollione Coss. Anno Urbis DCCXIV* (39). Au reste, si Glandorp avait eu quelque connaissance de l'endroit de Pline (40), où Balbus l'aîné est appelé oncle paternel, *patruus*, de Balbus le jeune, il ne se fût pas réduit à la citation d'un aussi mauvais garant que Volaterran, pour nous apprendre que l'un de ces Balbus était fils du frère de l'autre.

(36) P. Manutius, in *Argument. Orat. Cicer. pro Balbo*, où au lieu de citer le chap. XLIII du VII^e. livre de Pline, on cite le XXXVII^e. et au lieu du chap. XXIX de Solin, on cite le XLII^e. Cette édition de Manuce est de Cologne, en 1582, in-8^o.

(37) *Lib. II, cap. LI.*

(38) *Glandorpii Onomastic. roman., pag. 277.*

(39) Hardl., in *Plin., lib. VII, cap. XLIII, pag. 64, tom. II.*

(40) *Lib. V, cap. V, pag. 545.*

(33) Dans le I^{er}. volume de sa continuation il donne de bonnes Additions touchant Cornélius Balbus.

(34) Il le répète dans ses Notes sur l'Épître XI à Atticus, liv. V.

(35) *Orat. pro Archia : autant en dit Valère Maxime, liv. VIII, chap. XIV.*

prendra mieux la pensée de Cicéron par ses paroles que par les miennes. Qu'on lise donc ce qui suit. *Cum di-
cendi causâ duobus peritissimis ope-
rum dedisset (Servius) L. Lucilio
balbo, C. Aquilio Gallo, Galli ho-
minis acuti et exercitati promptam in-
gendo et in respondendo celeritatem
utilitate diligentique superavit :
Balbi docti et eruditi hominis in utra-
que re consideratam tarditatem vi-
dit, expediendis conficiendisque rebus.
Sic et habet quod uterque eorum ha-
buit, et explevit quod utrique defuit
(47).*

(47) Cicero, in Bruto, cap. XLII.

BALBUS, BALBI, ou BALBO (JEAN), moine jacobin, florissait au XIII^e. siècle. Il savait le grec ^{*1}, chose rare en ce temps-là, et beaucoup plus de latin que tous ses confrères ensemble. Il n'était pas moins estimé pour sa bonne vie que pour son savoir ; et il s'est trouvé des gens qui l'ont traité de béat (A). Ce fut sur ce pied qu'on mit son image dans l'église de Saint-Thomas à Pavie. Le titre de ses ouvrages ^{*2} se peut voir dans M. Moréri, qui, au lieu de nous renvoyer au volume de Vossius sur les historiens latins, aurait bien fait de remarquer que Jean Balbus est incomparablement plus connu sous le nom de *Joannes de Januâ*, ou de *Joannes Januensis*, que sous aucun autre. Nous allons dire pourquoi il porta ce nom, et discuter s'il est le même que Jacques de Voragine (B). Nous ne ferons qu'une remarque

^{*1} Le père Échard, cité par Leclerc, dit que c'est un éloge qui lui a été donné gratuitement par ceux qui ignoraient que Balbus avait lui-même avoué ne pas savoir assez de grec pour expliquer les étymologies des mots qui viennent de cette langue.

^{*2} Le seul qui soit imprimé, dit Leclerc, est son *Catholicon*, l'un des premiers produits de l'imprimerie.

pour tout cela, et pour ce qui en pourra naître.

(A) *Il s'est trouvé des gens qui l'ont traité de béat.*] C'est ce qui paraîtra par ce passage : *Non vi ha mancato chi lo riponga del numero de' beati, e come tale si vede dipinto nel tempio di S. Tomaso di Pavia, in luogo eminente vicino al soffitato* (1).

(B) *Voyons pourquoi il portait ce nom, et... s'il était le même que Jacques de Voragine.*] Jean Balbus, noble génois, fut appelé *Januensis*, ou de *Januâ*, parce qu'il était de Gênes. Il dit lui-même dans son *Catholicon*, au mot *Janua*, qu'il était d'une ville nommée Janua. Cette ville n'est autre que celle de Gênes : dès le temps de Luitprand elle était plutôt nommée Janua que Genua, soit qu'on voulût plus clairement insinuer que Janus en était le fondateur, soit qu'on eût égard à la raison rapportée par *Jo. de Janud*, savoir, que cette ville est la porte de la Provence, de la Lombardie et de la Toscane. Il nous apprend là même, qu'il s'appelait *Frater Joannes Januensis de Balbis*, et qu'il avait fait quelques autres livres. A la fin du *Catholicon*, il fait savoir, qu'après plusieurs années de grand travail, il l'acheva le jour des nones de mars, c'est à-dire, le 7^e. jour de mars 1286.

M. Oudin, ci-devant religieux de l'ordre de Prémontré, et maintenant agrégé à l'église protestante au grand contentement du parti, qui se félicite avec raison d'une si bonne conquête, et qui attend plusieurs beaux ouvrages de cette plume, M. Oudin, dis-je, prétend que *Jacobus de Voragine*, auteur de la Légende dorée, et *Joannes de Januâ*, auteur du *Catholicon*, ne sont qu'un seul et même homme (2). Il se fonde sur ce qu'on convient qu'ils vivaient en même temps, qu'ils étaient tous deux jacobins, tous deux de Gênes, et à cause de cela tous deux nommés *Januensis*. Il aura donc été facile à ceux qui auront vu à la tête de plusieurs manuscrits le nom *Januensis* précédé de la lettre J, initiale du nom

(1) Alfonso Fernandez, *apud* Michaellem Justinianum, in libro de gli Scrittori liguri, pag. 312.

(2) Oudin, Supplem. de Scriptor. ecclesiast., pag. 561.

de baptême *Joannes* et *Jacobus*, de les attribuer tantôt à *Jacobus Januensis*, tantôt à *Joannes Januensis*, ce qui aura converti un auteur en deux.

Mais il me permettra de lui dire que sa conjecture est assez rudement choquée par le dénombrement que l'auteur du *Catholicon* a donné de ses ouvrages au mot *Janua*, car encore que le temps où il acheva son *Catholicon* puisse avoir été fort éloigné de celui où il acheva l'article *Janua*, il n'est nullement vraisemblable que, s'il avait composé quelques livres dans le temps qui se serait écoulé entre la composition de cet article et la clôture du dictionnaire, il ne les eût pas ajoutés aux autres dans le même article. Ainsi l'on peut supposer que le catalogue qu'il donne sous le mot *Janua* est de l'an 1286, auquel il mit la dernière main au *Catholicon*. Or, il est certain que Jacques de Voragine publia en 1270 une traduction italienne de la Bible ^{*1}. Quelle apparence que si, au bout de seize ans, il avait parlé des livres qu'il avait donnés au public, il en eût oublié un d'une entreprise aussi nouvelle, et à tous égards aussi remarquable que la version de l'Écriture en langue vulgaire ? Il n'est donc point vraisemblable que l'auteur du *Catholicon* soit Jacques de Voragine. N'en décidons point, pourtant. Attendons les lumières des savans, et en particulier celles de M. Oudin ^{*2}. M. Cave veut bien être encore là-dessus dans l'incertitude (3).

Voilà comment je parlai dans mon projet ; mais présentement je parle d'un ton plus ferme contre la conjecture du père Oudin : je suis fondé sur plusieurs bonnes raisons, qui viennent de très-bon lieu (4). Voici l'extrait d'un mémoire venu de Dijon : « Je » crois qu'on pourrait décider nettement que *Joannes de Januá* ne » doit nullement être confondu avec » *Jacobus de Voragine*. Le premier, » qui est auteur du dictionnaire inti-

» tulé *Catholicon*, n'a jamais été cité » sous le nom de *Jacobus*. Le second, » qui est auteur de la *Légende dorée*, » n'a jamais été cité sous le nom de » *Joannes*. Le premier est toujours ap- » pelé *Joannes de Januá*, ou *Januensis*, » parce qu'il était véritablement » de Gênes, de la famille des Balbi. Le » second, dont la famille est incon- » nue, est presque toujours appelé » *Jacobus de Voragine*, très-rarement » *Jacobus Januensis*; et alors, il faut » ou sous-entendre *archiepiscopus*, » ou croire que c'est à cause du peu » de distance qu'il y a de ce bourg de » Ligurie, nommé *Voragine*, lieu » de sa naissance, jusqu'à Gênes. Le » premier n'était qu'un simple reli- » gieux jacobin, le second a été élevé » à l'archevêché de Gênes. Tous les » auteurs, et les jacobins entre au- » tres, ont toujours distingué les » noms, le pays et les ouvrages de » ces deux écrivains. C'est ce qu'ob- » serve soigneusement Leandro Al- » berti dans sa *Description della ri- » viera di Genova di Ponente*. Jac- » ques Bracelli, Génois, qui écrivait » dès l'an 1431, et dont nous avons » un petit livre de *claris Genuensi- » bus*, n'y fait nulle mention de *Ja- » cobus de Voragine*, parce qu'il n'é- » tait pas de Gênes, mais y parle avec » éloge de l'auteur du *Catholicon*, » *Joannes Balbus*, auquel il n'aurait » pas manqué de donner la qualité » d'archevêque de Gênes, s'il l'avait » eue, comme il la devait avoir, sui- » vant l'opinion de ceux qui le con- » fondent avec *Jacobus de Voragine*. »

Simler n'a garde de confondre ici deux auteurs en un, puisqu'au contraire d'un il en fait trois; car il parle de *Joannes de Januá*, de *Joannes Januensis*, et de *Joannes Balbus*, comme de trois auteurs différens (5). Il se trompe de plus en plus, en mettant Baldus pour Balbus, faute que Quenstedt a suivie dans son *Traité de la Patrie des Hommes illustres* (6). Martinius donne aussi dans les fautes de multiplication. C'est dans le catalogue des dictionnaires dont il s'est servi pour faire le sien; il est au commencement de son *Lexicon Philologicum*, imprimé à Brême, en 1623, et puis augmenté à Francfort, en 1655, et réim-

^{*1} Leclerc, d'après le père Lelong, traite cette édition de chimérique.

^{*2} Joly dit que le père Oudin s'est rétracté dans le tome III de son *Commentarius de Scriptoribus ecclesiasticis*, imprimé à Leipsick en 1722; conséquemment long-temps après la mort de Bayle, circonstance qui était à remarquer.

(3) Cave, de *Scriptor. ecclesiast.*, pag. 750.

(4) *Du savant M. de la Monnoie.*

(5) *Epitome Biblioth. Gesneri.*

(6) *Pag.* 307.

à Utrecht, l'an 1697. Il al-
le *Catholicon*, achevé le jour
des de mars 1286, et cite les
es paroles qui sont à la fin du
naire de *Joannes de Janua*.
Ensuite après il allègue une
a *quæ vocatur Catholicon*, pu-
ar frère Jean de *Janua*, et im-
e à Venise en 1487. Il est clair
ne sont que deux différentes
ms d'un même livre, et que la
ère ne devait pas être moins at-
te à Jean de *Janua*, que la se-
- Martinus n'y eût pas manqué,
ait su ce qui est dans l'article *Ja-*
u *Catholicon* achevé en 1286.
Mais qu'on n'est pas encore bien
ord sur l'auteur du dictionnaire
été le premier intitulé *Catholi-*
M. du Cange le donne à notre
de *Janua*, et veut que ni Papias
utio, qui avaient fait des com-
ons antérieures, n'aient pas em-
ce titre (7); mais M. Borrichius,
écrit après avoir lu la pré-
e M. du Cange, ne laisse pas de
ir que Papias est l'auteur du Ca-
on, et qu'il acheva cet ouvrage
1286 (8). Il avait vu qu'on soute-
dans cette préface que Papias
fleuri, non en 1200, comme
re Trithème, mais en 1053,
de la Chronique d'Alberic le jus-
et néanmoins il pose en fait que
s a achevé son dictionnaire en
Il fallait, ou réfuter M. du
s, ou du moins observer qu'il
ompaît. Ces ménagemens et ce
se ne font qu'embarrasser les le-
. En tous cas, c'est une forte
mption contre M. Borrichius,
le voir qu'il met la conclusion du
onnaire de Papias précisément en
3me année 1286, que *Joannes de*
d'acheva son *Catholicon*. Le mé-
e cité ci-dessus m'assure que Pa-
r'a point fait le *Catholicon* achevé
1286, et que Jean Balbi est le
ier qui se soit servi du titre de
olicon à la tête d'un dictionnaire.
y avait long-temps que Barthius,
avoir consulté la Chronique ma-
rite d'Alberic, avait jugé que
as était plus ancien qu'on ne le
Platine donne pour constant qu'il

a vécu sous le pape Innocent III, c'est-
à-dire, au commencement du XIII^e.
siècle; mais Barthius, au chapitre III
du III^e. livre de ses *Adversaria*, le mit
sous l'empire de Henri II (9), en con-
sidérant que cet auteur ne conduit que
jusqu'à Henri qu'il nomme *minorem*,
la liste, qu'il donne sous le mot *ætas*,
de tous les princes des siècles passés.
Il n'aurait point fait cela, s'il y eût eu
déjà plus de deux empereurs du nom
de Henri. Il est vrai que Barthius se
fait un doute que la prodigieuse négli-
gence de ceux qui continuent ou qui
amplifient les compilations, rend légi-
time, généralement parlant. C'est que
peut-être Papias a laissé l'article *ætas*
tout tel qu'il l'a trouvé dans quelque
vieux dictionnaire, sans pousser le
catalogue jusques à son temps. C'est
ainsi qu'on trouve dans la Chronique
de l'abbé d'Ursperg, en un endroit,
que l'auteur était à Rome, l'an 1102
(10); en un autre, qu'il était très-
jeune, *in minorætate*, l'an 1108, et
en un autre, qu'il fut fait abbé en
1215. Si le continuateur éclaircissait
les choses par rapport à ces additions,
on ne rencontrerait pas ces brouilleries.

(9) Il mourut l'an 1024 : ainsi il semble que
la raison de Barthius prouverait trop.

(10) Voyez Vossius de Hist. lat., lib. II,
cap. LVII, et Bellarm. de Scriptor. ecclesiast.,
pag. 335, faussement accusé par Zeiler, de
Hist., pag. 155, d'avoir cru falsifié le nom-
bre 1102.

BALDE, célèbre jurisconsulte
dans le XIV^e. siècle, était fils de
François Ubaldus (A), médecin
de Pérouse. Il étudia sous Bar-
tole; et n'ayant encore que quin-
ze ans, il lui proposa une objec-
tion si embarrassante, qu'il fal-
lut demander du temps pour y
penser, et qu'on n'en donna la
solution que le lendemain. Ainsi
ceux qui disent que Balde com-
mença fort tard ses études se
trompent grossièrement (B). Peu
après sa promotion au doctorat,
il soutint des thèses que Bartole
attaqua pendant cinq heures de
suite, sans pouvoir gagner la
victoire. Il plaida souvent des

Du Cange, *Præfat. Glossarii latin.*
Borrich. *Append. de Lexicis grecis et lat.*
En de ses Analecta ad Cogit. de Ling. lat.

causes contre Bartole, et il s'éleva entre eux une émulation qui dégénéra bientôt en haine. On n'en saurait douter, quand on voit que Balde prend à tâche d'offusquer la réputation de son maître. Ce qu'on a dit, que les Pandectes de Pise ayant été consultées au sujet de la dispute qu'ils eurent sur la leçon d'une loi, Balde se trouva convaincu de plusieurs falsifications, et qu'il en fut châtié d'une manière ignominieuse, ne doit passer que pour une fable (C). Il enseigna à Pérouse, et il y eut pour disciple le cardinal de Beaufort, qui fut ensuite le pape Grégoire XI. Il fut appelé à Padoue, environ l'an 1378; mais il quitta cette académie lorsque Galéas Visconti, voulant rétablir celle de Pavie, y attira à force d'argent, les plus habiles professeurs qu'il put rencontrer. Une prompte repartie que fit Balde, la première fois qu'il parut dans le collège de Pavie, le fit admirer (D). Il eut là un collègue redoutable, nommé Philippe Cassolus. C'était un homme qui avait joint à beaucoup d'esprit une excellente mémoire; mais la bonne opinion qu'il avait de sa suffisance l'ayant porté à faire un défi, il succomba, et sa gloire fut sacrifiée à celle de Balde (E). La mort de ce Philippe ne délivra point d'inquiétude son concurrent; car il y eut une émulation si échauffée entre le professeur qui lui succéda, et Balde, qu'ils introduisirent la honteuse et la pernicieuse coutume de briguer des auditeurs à force de supplications. Balde gagna beaucoup de bien (F). Il a composé quan-

tité de livres, et il n'y a apparence qu'il ait étudié seulement deux heures par jour. Ce ne sera point lui qu'on pourra donner pour un exemple d'auteur sans défaut: qu'on n'aurait que celui de se contenter de dire, il ne serait pas pourvu de la perfection, mais il a bien d'autres (H). Les erreurs dont il colorait ses contradictions méritent d'être corrigées (I). Il mourut le 28 décembre 1400 (K). Le genre de sa mort fut triste: il aimait tendrement un petit chien, il le caressait et le baisait fort souvent. Il fut mordu à la lèvre pendant les caresses: et comme ce chien avait la rage en ce temps-là, le venin subtil, qui ne fit aucun effet pendant longtemps, mais qui enfin produisit la mort de l'eau; et causa un mal incurable (a). Balde vécut soixante-seize ans (b), et laissa deux fils qui furent bons jurisconsultes. Zénobius, l'aîné, fut évêque de Tiphérne (d).

* Sur la foi d'une épithaphe qu'il se trouve dans le *Lantianiana* manuscrit, Joly avait dit que c'était une chatte, et non un chien; mais dans ses *Corrections et additions*, il a dit que l'épithaphe a été faite pour un sénateur romain et non pour Baldus.

(a) Tiré de Panzirole, de *Clar. legum interpretib.*, liv. II, chap. LXX, pag. 203.

(b) Paul. Jovius, *Elog.*, cap. VIII, pag. 203.

(c) Panzirolus, de *Clar. legum interpretib.*, pag. 203.

(d) *Idem*, *ibid.*

(A) Il était fils de François Ubaldus. Remarquez donc que Balde n'est que le nom de baptême de ce jurisconsulte, et Ubaldus son nom de famille. Moréri l'appelle outre cela Pierre: c'est confondre le frère aîné avec le cadet. Petrus Ubaldus est le troisième fils du médecin Fran-

Baldus, et fut bon jurisconsulte. *Baldus Ubaldus*, son frère, fut aussi grand juriste. Voyez Panzirole au titre LXX et suivans du II^e. livre *Clar. legum Interpretibus*.

Ceux qui disent que *Baldus* commença fort tard ses études se trompent grossièrement.] On a débité qu'il quarante ans lorsqu'il commença d'étudier en droit, et que Bartoli ayant dit, *tardè venisti*, *Baldus* lui répondit, *citius rece-* (1). La Mothe-le-Vayer donne à ce conte un discours un peu plus long. *Venez tard, Balde, vous serez dans l'autre monde. Serò venis, Balde, eris advocatus in alio seculo.* Je crois pas que si Bartole avait dit cela, il eût fait aucune allusion à l'allerie de Caton. Ce censeur, pour se moquer de l'école d'Isocrate, disait *Les disciples y vieillissaient, afin d'exercer leur éloquence dans les tribunaux, en plaidant au barreau de Milet*. (2). Le conte dont il est ici question n'a nul fondement. Panzirole observe que Balde, âgé de quinze ans, fit une objection très-embarrassante aux leçons de Bartole; qu'à l'âge de dix-sept ans, il fit des leçons publiques; et quatre ans après il fit un livre de *de iuris*, et un autre de *Constituto* (3). Si les paroles de cet écrivain: *Opini Bartoli adeò argutè contradixit, ut argumenti acumine perterritus respondere non potuerit, commendatum juveni tempus ad solvendum esset, et sequenti mane respondit. Ad 17 annum ingressus solemniter interpretatione difficillimam legem publicè Baldus explicuit; unde fabulose est quod vulgò fertur, Baldum Aragenarium ad legum studia accessisse* (4). Le jurisconsulte Zazius rapporte le même conte, sur la foi de l'Citadin, mais Tiraqueau le regarde comme une fable (5). *Adduce, dit-il (6), quod de Baldo vulgè dicitur.... nisi scirem hæc esse composita, et prorsus fabulosa, ut ex*

his constat quæ suprà diximus. M. Baillet observe que la Mothe-le-Vayer et le père Bartoli semblent avoir adopté cette opinion, comme si le fait était fort avéré,.... et non pas un conte fait à plaisir. Il les renvoie au président Tiraqueau, et au chapitre VIII des Éloges de Paul Jove (7). Il cite la Mothe-le-Vayer, lettre XXXII, page 420, et Bartoli, Car. Hom. lit, page 248. Je n'avais jamais lu que Tiraqueau fût président. Paul Jove observe que Balde fut un esprit avancé, et qui dura fort long-temps: *Præcoci ingenio penè puer, non ad optimam modò frugem, sed rarissimo etiam naturæ dono ad longam senectutem pervenit* (8).

(C) Ce qu'on dit.... qu'il se trouva convaincu de plusieurs falsifications... ne doit passer que pour une fable (*).] Les uns disent que la flétrissure qu'il reçut l'obligea à s'exiler, et à dire comme Scipion l'Africain, qu'il ne voulait pas que son ingrate patrie lui fournît la sépulture: *Publicè traductum patriâ excessisse ferunt, et abeuntem Scipionis Africani verba protulisse, ingrata patria, ne ossa quidem mea habebis, ac in voluntario exilio senem defunctum fuisse* (9). D'autres disent qu'il fut condamné à la marque d'un fer chaud sur le front, et que Bartole le protégea. Jason l'avait oui dire, mais il a eu grand tort d'immortaliser cet oui-dire dans ses ouvrages. Il ne faut jamais faire cet honneur à de tels bruits qu'en ces deux cas: l'un, lorsqu'ils sont très-vraisemblables; l'autre, lorsqu'on les veut charger d'une note de réprobation, c'est-à-dire, les réfuter et les siffler. En ce dernier cas, il est très-utile de rapporter ces sortes de traditions, parce que rien n'est plus propre à inspirer de la défiance contre les

(7) Baillet, Enf. célèbr., pag. 420.

(8) Jusqu'à soixante-seize ans.

(*) La falsification dont Balde fut accusé regardait la loi *creditor*, première au Digeste de *Distractione Pignorum*, dans laquelle il fut, dit-on, convaincu d'avoir supprimé un *n*. Bartole prit la défense de Balde, non pas en niant le fait, mais en alléguant en faveur de l'accusé la loi *Ad bestias* 31, au Digeste de *Panis*, laquelle veut que lorsque le coupable est d'ailleurs un sujet de grand mérite, ou qui a des talens extraordinaires dans son art, on se relâche à son égard de la rigueur des lois. Voyez Jean Nevisan, l. 5, n. 25 de sa *Fortæ nuptiale*. Rxm. casr.

(9) Panzir. de *Clar. leg. Interpretib.*, pag. 201.

Panzirol., de *Clar. legum Interpretib.*, l. I, cap. LXX, pag. 201.

Plutarchus, in *Catone*, pag. 350.

Panzir., de *Clar. leg. Interpretib.*, pag.

Ibidem, pag. 200, 201.

Zazius, apud Tiraq. de *Jure Primigenior.* f. num. 206.

Tiraq. de *Jure Primigenior.*, *Præf.* num.

rapports de la renommée, que de faire voir à son siècle la sotte et ridicule crédulité des précédens. Pour prouver démonstrativement que l'ouï-dire de Jason est une fable, il ne faut point d'autre raison que celle-ci. Jason ne savait cela que par ouï-dire : si la chose eût été vraie, il l'aurait lue en cent endroits. Balde vécut longtemps tout couvert de gloire ; il fit des livres, il réfuta qui bon lui sembla, il eut des antagonistes et des ennemis redoutables. Tenez pour assuré que si l'on eût pu lui faire un reproche d'infamie, on l'aurait fait dans plus d'un livre. C'est là que Jason et tout le monde aurait appris cette disgrâce. C'est le malheur des savans qui se distinguent beaucoup, et qui écrivent beaucoup ; les plus petites fautes de leur jeunesse leur sont publiquement reprochées tôt ou tard. Ils se font des ennemis parmi les auteurs : c'est assez, ils doivent s'attendre à des romans satiriques, plutôt qu'à la discrétion de l'adversaire. Voilà comment Panzirole devait tourner l'apologie de Balde : il devait expressément, et d'une façon développée, se servir de cette note, et ne se contenter pas de dire, *Quæ omnia falsa esse et alii potius evenisse non dubito, cum nulla de hoc certa extet auctoritas, et eum Ticini decessisse constet* (10).

(D) *Une prompte repartie que fit Balde.... le fit admirer.*] Il était de petite taille, de sorte que dès qu'on le vit dans l'auditoire on s'écria : *minuit præsentia famam*. Il répondit sans se décontenancer : *Augebit cætera virtus*. Panzirole ajoute : *Quo dicto omnibus sui admirationem iniecit* (11).

(E) *La gloire de Cassolus fut sacrifiée à celle de Balde.*] Cassolus s'était engagé à répondre sur-le-champ à tout ce qu'on lui pourrait demander concernant les dernières volontés. On prit jour et heure pour vérifier s'il se vantait de cela avec raison. L'assemblée fut nombreuse. Balde se lève, fait une question à quoi on ne sait répondre : il faut que lui-même montre la loi qu'il demande. Jugez si le défiant fut mortifié. *Philippus, qui, ut memoriâ cæteris antecellebat, se ex omnibus ultimarum voluntatum quæs-*

tionibus ex tempore responsum fessus est. Statuta ad dicendum cum in magnâ expectatione gens Baldus interrogavit, ut cautum reperiretur, parem ejus, qui non vult, ei, qui test, conditionem. Ad primam rogationem hæsitante Philippo Baldus de propositâ quæstione ostendisset, magnam gloriam lit (12).

(F) *Balde gagna beaucoup.* Les conseils qu'il donna sur la matière des substitutions, lui valurent plus de quinze mille écus. Il possédait plusieurs terres. *De jure respiciens immensam pecuniam coëgit, et solis substitutionum speciebus quindecim millia aureorum in fuisse traditur. Aliunde præter innumeris aliarum successionum minumque causis et contractibus amplas opes accumulavit* (13). Il tenait dans une agréable maison campagne auprès de Pavie, venait sur sa mule à l'auditoire, ajoute Panzirole (14), *vitiosa adhuc hodiè pro re memorentur*.

(G) *Il n'y a pas d'apparence qu'il ait étudié seulement deux heures par jour.*] Panzirole, réfutant ce qu'il avançait entre autres choses, que Balde, sans un voyage qui l'empêchait de donner à la lecture le temps qu'il avait accoutumé d'y consacrer, « chaque pas que fait mon cheval valent autant de lois qu'il y a de ma mémoire : » *Quotiens equus ambulabat, tot leges ad me deferre querebatur* (15). C'est à quoi il avait acquis, et qu'il appliquait son savoir à force de lire.

(H) *Il a bien des défauts.* Il avance mille choses singulières opposées au sentiment des jurisconsultes, et il les avance sans citer aucune loi : ce sont ses fantaisies. Il cite des lois qui n'ont rien à ce de quoi il s'agit : il avance plusieurs choses hors de leur place. Il est trop sec sur le nécessaire, trop prolixe sur l'inutile ; il avance des questions que personne ne

(12) *Idem, ibidem.*

(13) Panzirol. de *Claris leg.* In pag. 204.

(14) *Ibidem, pag. 203.*

(15) *Idem, ibidem.*

(10) Panzirol. de *Claris leg. Interpretibus*, pag. 202.

(11) *Ibidem, pag. 203.*

il ne répond rien sur ce le monde demande ; il se lui-même par ses propres , et il se donne trop de li- vivacité de son esprit est peu d'uniformité de ses sen- *Cum parùm sibi constans vero contrarius reperiatur, id in levitate, sed ingenii sub- enisse Paulus Castrensis au-* 6). Ceux qui ont l'imagina- e ont ordinairement peu de e, et c'est ce qui fait qu'ils ne ennent point quand ils envi- d'un certain côté une ques- qu'ils l'ont autrefois soutenue tre sens. Ils se contredisent savoir. Ajoutez à cela qu'un subtil invente aisément les de prouver et de réfuter les choses. Mais c'est un grand que de n'être pas capable de re les effets de cette subtilité, ce qu'on se puisse donner une ussiette.

Les excuses dont il colorait ses fictions méritent d'être exami- Il disait que notre entende- hange , et qu'ainsi il raisonne r d'une façon , un jour d'une Je crois qu'*in petto* il se résér- privilège qu'il attribuait aux eurs. L'évêque de Pavie de- it un jour pourquoi les lois si changeantes. Balde lui ré- que les mêmes choses devien- icites ou illicites , selon les On permet pendant la guerre est défendu pendant la paix : ourquoi la justice roule sur les choses qui deviennent pro- temps ; une telle conduite est tionnée aux conjonctures pré- elle est donc juste. Ceux qui s lois imitent les médecins : i permettent, ordonnent, dé- t les mêmes choses, selon les et les saisons ; et c'est aux temps rennent garde. *Ipse quoque se t, quòd intellectus, qui ratio- , non semper sit idem, sed ; et episcopo ticinensi sæpè ganti cur toties leges muta- , respondit : flagrante bello titur quod pacis tempore non id ita justum esse, quod cuique mpore expedit, exemplo enim* dem, *ibidem.*

medicorum tempora à legum latoribus dicebat observari (17). Ce fut la réponse de Balde ; et voilà ou implici- tement , ou explicitement , le prin- cipe sur lequel raisonnent les au- teurs qui se réfutent eux-mêmes , quand ils ont à disputer contre deux sortes d'ennemis. *Cette proposition est vraie et bonne, aujourd'hui que je dispute contre Pélagé : dans un an, elle ne le sera pas, si je dispute contre Calvin.* Voyez ce qui a été dit ci-dessus (18) touchant les contradic- tions des avocats , et touchant l'Apo- logie que Cicéron en a faite. Je me souviens d'avoir lu que certains con- troversistes , ne pouvant nier que l'Église ne commandât certaines cho- ses qui ne paraissent conformes ni à l'Écriture , ni à la primitive Église , ont soutenu qu'elles ne laissent pas d'être justes et véritables , parce que le Saint-Esprit , qui conduit l'église , lui inspire dans chaque siècle l'interpré- tation la plus propre au salut des âmes. *Scripturas esse ad tempus adaptatas et variè intellectas, ita ut uno tempore secundum currentem uni- versalem ritum exponerentur, mutato ritu iterum sententia mutaretur* (19). *Non est mirum si praxis ecclesiæ uno tempore interpretatur Scripturam uno modo, alio tempore alio ; nam intel- lectus currit cum praxi* (20). J'aime cette bonne foi.

(K) *Il mourut le 28 d'avril 1400.* Son épitaphe l'assure : Bellamin s'est donc trompé , en mettant la mort de Balde à l'an 1420 (21). Trithème , qui l'a mise à l'an 1423 , a dit un mensonge ; mais M. Moréri , qui avait dit que selon Trithème la mort de Balde doit être mise à l'an 1423 , n'a- vait point tort. L'édition de Hollande n'a point dû corriger 1423 par 1403.

(17) *Apud Panzirol., ibidem.*

(18) *Dans les remarques (B) et (C) de l'ar- ticle de (Marc) ANTOINE l'orateur.*

(19) Nicolaus Cusanus, Epist. II ad Bohemos.

(20) *Idem*, Epist. VII.

(21) Bellarmin. de Script. eccles., pag. 382.

BALDE (JACQUES) un des meilleurs poètes latins que l'Al- lemagne ait produits dans le XVII^e. siècle, naquit à Ensis- heim en 1603. Il se fit jésuite l'an 1624. Il enseigna la rhéto-

rique et les belles-lettres pendant six ans. Il fut prédicateur bien des années, et prêcha même à la cour de l'électeur de Bavière, et il s'acquit une extrême réputation par ses *poésies*. Il n'y eut pas jusqu'aux protestans, qui ne les louassent d'une façon singulière (A). Un de ses derniers ouvrages fut son *Urania victrix, seu Animæ christianæ Certamina adversus illecebras quinque sensuum corporis sui*. Le pape Alexandre VII en fut si content, qu'il envoya sa médaille d'or à l'auteur. Le père Balde la consacra à la Sainte Vierge (B). Quelques sénateurs de Nuremberg disputèrent à qui aurait sa plume (C), et l'on dit que celui à qui elle échut la garda dans un étui d'argent. Ce poète mourut à Neubourg le 9 d'août 1668. Ses poésies sont de différente nature : elles contiennent des *Panegyriques* et des *Traité de Morale*, des *Pièces de Théâtre* (D) et des *Pièces de Dévotion*, des *Silves*, des *Odes*, etc. (a).

(a) Tiré de Sotuel, Biblioth. script. Soc. Jesu, pag. 356.

(A) *Les protestans....., louèrent ses poésies d'une façon singulière.*] Le père Sotuel s'exprime là-dessus en ces termes : *Ipsis acatholicis etiam adeò placuerunt, ut publico typo eum Horatium Germanum nominare non dubitarent*. Si je ne me trompe, cela est fondé sur une lettre de Barlæus. Le père Balde, ayant vu les vers que Barlæus avait faits à la louange du duc de Bavière, lui écrivit une lettre fort obligeante, et lui envoya un volume de ses poésies. Barlæus l'en remercia l'encensoir à la main, et lui écrivit entre autres choses : *Restituisti nobis lyram neglectam diù et intermissam, ut jam meritò vocari possis lyricorum scriptor, aut potius Bojorum fidicen*

lyra, ut ad Horatii verba (1). Cette lettre fut écrite le 1 mars 1644. Le jésuite était alors le directeur du collège de Munich (2).

(B) *Il consacra une médaille à Alexandre VII à la Sainte Vierge*. Voici ce qu'en dit Sotuel. *Hic Jacobus Deiparæ Virgini annectit, ut palàm faceret cujuscumque sui labores consecrare*

(C) *Quelques sénateurs de Nuremberg disputèrent à qui aurait sa plume*.] Je ne sais, dit M. Baillet, lequel de ceux qui la conserva dans un étui d'argent fait exprès pour elle » commit pas un sacrilège, » qu'il me semble que le père Balde l'avait consacrée à la Sainte Vierge » et que son intention était qu'elle fût pendue à quelqu'une de ces » images, ou au lambris d'un » autel, comme Lipse avait fait » trefois dans le mouvement d'une » pareille dévotion.»

(D) *Ses poésies contiennent des pièces de théâtre*.] Il y en a une dont voici le titre : *Pœsis Osca, Drama Georgicum de Belli maiestatis Pacis bonis, carmine antiquo tollano, Osco, Casco* (5). Quoique rustiques que fussent cette pièce et le jargon *Osque* et *Casque*, lequel il la fallut composer, il n'y a pas de doute pas qu'elle n'ait coûté beaucoup de temps et plus d'esprit à l'auteur qu'une pièce grave et de bon sens. Il faut donc bien se garder de dire qu'on l'ait imprimée à Munich en 1617, comme l'assure le père Sotuel. A l'âge de quatorze ans, Jacques Balde n'était pas capable d'exécuter un tel projet.

(1) Voyez la CCCCLXVII^e. Lettre de Balde, p. 911. Voyez aussi la CCCCLXX qui est écrite au même Balde.

(2) Voyez la table des Lettres de Balde.

(3) Sotuel, Biblioth. Societ. Jesu, p. 356.

(4) Jugem. sur les Poètes, tom. V, nouvelle pag. 42.

(5) Conférez avec ceci le Dialogue de (Balde) Accursus, dont j'ai parlé dans la notice (F) de son article.

BALDUS (a) (BERNARDIN), de Guastalla, né à Urbino le 1553, a été un des plus s.

(a) Son trisaïeul quitta le nom de gallina, famille illustre de Pérouse, descendait, et prit celui-ci. Fabr. Scit. cin. Voyez ci-dessous la citation (e).

mes de son temps. Il fit de grands progrès sous ses premiers précepteurs, qu'il se trouva capable de traduire les *Phénomenes d'Aratus* en vers italiens, avant qu'il n'était qu'un jeune homme. Son père ayant connu ces coups d'essai que son fils avait aller loin, l'envoya à Padoue, l'an 1573 (A). Bernardini étudia Homère, sous Émanuel Marguinus (b), et en son particulier, presque tous les auteurs poètes grecs, et s'en acquit une singulière intelligence. Il composa à Padoue un livre des *Chines de Guerre* (c), qui fit passer son nom au delà des Alpes, qui lui donna plus d'envie d'attendre le français et l'allemand; car il crut qu'il était de bienséance de savoir la langue de ceux dont il avait acquis l'attention. Il apprit ces deux langues avec une extrême facilité.

La peste le contraignit de quitter Padoue, et alors étant retourné à Urbino, il s'attacha pendant cinq ans à Frédéric Commandin *, excellent professeur en mathématiques, et apprit de lui toutes les parties de cette science. Il eut un regret extrême de la mort de cet habile homme, et s'étant appliqué à écrire sa *Vie*, cela lui fit naître le dessein de composer celle de tous les *mathématiciens*. Il y travailla pendant douze ans. Les *Commentaires* qu'il publia l'an

1582 sur les *Mécaniques d'Aristote*, firent voir sa capacité en cette sorte de connaissances. Pour se délasser de ces pénibles méditations, il fit un *poème* en sa langue maternelle touchant *l'Art de naviguer*. Ferdinand de Gonzague, prince de Molfette, et seigneur de Guastalla, aimant beaucoup les mathématiques, voulut avoir notre Baldus auprès de lui. C'est dans cette cour que Baldus commença à travailler sur Vitruve; et qu'il fit le livre de *Verborum vitruvianorum Significatione*. Une maladie l'ayant empêché de faire le voyage d'Espagne avec son maître, il employa le loisir que l'absence de Ferdinand de Gonzague lui donnait, à faire un *traité* fort méthodique de *la Cour* (d), et plusieurs autres ouvrages (B). Il fut fait abbé de Guastalla, l'an 1586, sans avoir fait aucune demande pour cela, et dès lors il s'appliqua tout entier à l'étude du droit canon, à celle des pères et des conciles, et à celle des langues orientales, sans en excepter l'arabe (C). Ayant composé l'an 1595 cinq livres de *novâ Gnomonice*, il traduisit l'année suivante la *Paraphrase chaldaïque du Pentateuque*, et l'accompagna de *Commentaires*: après quoi, il traduisit sur l'hébreu le *Livre de Job*, et les *Lamentations de Jérémie*, et y ajouta des *notes*. Il employa quelques heures à l'explication d'une planche qui est à Eugubio (D), sur laquelle on voit des inscriptions en vieux toscan. Il com-

(b) C'était un Candiot qui professait la langue grecque à Padoue.

(c) De Tormentis bellicis et eorum Inventoribus.

* Fr. Commandin était mort en 1575, la peste de Padoue est de 1576; c'est donc, dit Poly, avant de retourner à Urbino que Baldus apprit les mathématiques de Commandin.

(d) *Libros sex de Aulâ eruditissimos methodo analyticâ conscripsit. Scharlonecius. Voyez la citation suivante.*

mença un fort grand travail en l'année 1603, je veux dire une *Description du Monde*. Son plan n'était pas moins historique que géographique, et s'étendait jusque sur les moindres bourgs dont les écrivains modernes ont laissé quelque mention. Il acheva cet ouvrage à l'égard de la matière (E), mais il ne le mit en ordre qu'à l'égard d'une partie. Il mourut le 12 d'octobre 1617, après un gros rhume qui avait duré quarante jours (e) (F). Il avait été extrêmement laborieux (G), sans ambition, ni vaine gloire, toujours prêt à excuser les fautes d'autrui, et appuyant cela d'une très-bonne raison (H); fort dévot, non-seulement pour un mathématicien, mais même pour un homme d'église (I).

(e) Tiré d'une Lettre de Fabricius Scharluncinus ad illustrissimum dominum Lælium Ruinum, episcopum balneoregiensem, ex-nuntium apostolicum ad Poloniæ regem. Voyez aussi Nicius Erythræus, Pinacoth. I, pag. 4, et l'Oraison funèbre de Baldus, par Marc Antoine Virgilius, imprimée, non l'an 1607, comme le dit M. Teissier. in Catalogo bibliothec., pag. 229, mais l'an 1617.

(A) Son père ayant connu sa capacité par ces coups d'essai..... l'envoya à Padoue.] Corrigez par-là une faute de Nicius Erythræus. Je suis bien assuré qu'il n'a point eu l'intention de diminuer en aucune chose la gloire de notre Baldus; et cependant il l'a bien diminuée: c'est sans y penser, et pour n'avoir pas assez pris garde à l'ordre des temps. Il a dit que ce fut après les leçons de Margunius(1), que Baldus se crut assez fort pour traduire des poèmes grecs en sa langue maternelle: *Apud quem tantum profecit, ut eo duce et cereum quodammodo lucente obscurissima Græcorum quorundam poetarum loca penetraverit..... Quamobrem ed est incensus*

(1) C'est ainsi qu'il faut dire, et non pas Margunius, comme il y a dans Erythræus.

animi alacritate atque fiducia, ut ausus sit poemata græca in nostrum sermonem convertere (2). Il avait traduit un poème d'Aratus, avant que d'aller à Padoue.

(B) Il fit plusieurs autres ouvrages.] Cette remarque ne contiendra que le titre de quelques-uns des écrits de notre Baldus: j'entends ceux qui n'ont pas été marqués dans le texte de cet article, soit que l'auteur les ait faits pendant le voyage de son maître, soit qu'il les ait faits en un autre temps. Je dis donc qu'il a traduit *Heronem de Automatis et Balistis*, les *Paralipomènes de Quintus Calaber*, et le poème de *Musée*; et qu'il a fait un livre de *Paradoxes mathématiques*, un autre de *Scamillis imparibus Vitruvii*, un autre de *Firmento et Aquis*, un autre sur la *Description du temple qu'Ézéchiel nous a laissée*, un autre de *Historiæ scribendæ Legibus*, un autre des *Antiquités de Guastalla*; la *Vie de Frédéric* et celle de *Gui Ubaldus, ducs d'Urbain*; *OEconomia tropologica in sanctum Matthæum*; plusieurs poèmes, les uns en latin, les autres en italien, parmi lesquels celui qui est intitulé *Deiphobe* est une imitation de la *Cassandre de Lycophron*. Les remarques suivantes donneront le titre de quelques-uns de ses autres livres. Je dirai ici que Nicius Erythræus a raison de dire que la description du temple est une matière très-épineuse; mais il a tort de prendre Jérémie pour Ézéchiel. *Jerosolymitani*, dit-il (3), *Templi..... descriptionem per Hieremiam litteris consignatam et traditam, rem involutam et multis difficultatibus obsessam evolvit, illustravit, atque hominum intelligentiæ aperuit.*

(C) Il s'appliqua à l'étude des langues orientales, sans en excepter l'arabe.] Il l'étudia à Rome, avec Jean-Baptiste Raimondi, et s'y appliqua de telle sorte, et à la langue slavone aussi, qu'il ne s'informait presque d'aucune nouvelle. *Romæ dum viveret ferè nescivit quid gereretur in aulis: arabicæ enim linguæ cum J.-Baptistæ Raimondo diligentissimè studuit, et arcana industria slavonicæ, quam perfectè callebat* (4). Il

(2) Nic. Erythr. Pinac. I, pag. 4.

(3) Idem, ibidem.

(4) Fabricius Scharluncinus, in ejus Vita.

traduisit de l'arabe le *Jardin géographique* d'un anonyme, et il composa un dictionnaire de cette langue. Il croyait que cet anonyme a vécu vers la fin du X^e. siècle. Si Marc Velsérus ne fût pas mort, il aurait fait imprimer la version de cet ouvrage géographique, et les autres écrits de Baldus(5).

(D) *Il travailla à l'explication d'une planche qui est à Eugubio.*] Schoockius, se souvenant confusément de ce travail de Bernardin Baldus, lui en a attribué un autre qui ne lui appartenait pas. « È sterquilinio » Anniano Bernardinus Baldus nuper » collegit Antiquitates ethruscas anno » 1637, Florentiæ evulgando volumen » typis perquàm elegantibus, cujus » hæc inscriptio : *Ethruscarum Antiquitatum Fragmenta, quibus urbis » Romæ aliarumque gentium primordia, mores et res gestæ indicantur, » à Curtio Inghiramio reperta Scornelli prope Vulterram, anno salutis M. D. C. XXXVII; ethrusco verò, » CIO CIO CIO CCCC XCV* (6). » Un homme qui aurait su que Baldus mourut l'an 1617, aurait-il pu faire cette faute ? Ce qu'il y a de plus surprenant est que le même Schoockius, après avoir parlé de la sorte dans la page 67, parle comme il faut dans la page 217. *Simili ratione egit Bernardinus Baldus, vir cæteroquin longè doctissimus, annis abhinc ferme quinquaginta evulgando suam quasi divinationem in tabulam æneam Eugubinam linguæ etruscæ veteri perscriptam, simul abutendo operâ Marci Velseri viri cæteroquin judiciosissimi* (7). Pourquoi donc n'alla-t-il point corriger son illusion ? Il l'avait peut-être oubliée, comme cela n'arrive que trop souvent à ceux qui se piquent d'écrire beaucoup. Il ne saurait guère soutenir ce personnage, sans copier à la hâte tout ce qu'il trouve dans toutes sortes de livres. Voici ce que dit Scharlencinus touchant cet ouvrage de Baldus. *Tabulam etruscam Eugubinam interpretatus fuit : in eâ autem divinatione, ut aiebat, subsivas unius mensis horas consumpsit.* On a fait paraître notre Baldus dans

la nouvelle édition de l'*Eponymologium* de Magirus : ce n'est que pour le faire publier un livre l'an 1637, celui-là même que Schoockius lui attribue. N'est-ce pas avoir bien choisi ?

(E) *Il acheva la Description du monde à l'égard de la matière.*] Voici ce que nous apprend son historien. *Totum opus ad umbilicum perduxit : non digessit tamen universum, quatuor aut, ut fallor, quinque tantum tomi fuerunt ordine alphabetico dispositi : superessent septem aut octo disponendi, quantum ex chartarum et fasciculorum mole conjicere licet.* Je ne crois pas que Fabricius Scharlencinus ait donné une liste défectueuse des ouvrages de notre Baldus ; mais, selon la mauvaise coutume de la plupart de ceux qui donnent ces sortes de listes, il ne distingue point les livres qui ont été imprimés d'avec ceux qui ne l'ont pas été (8). Je n'ai point copié toute sa liste.

(F) *Il mourut..... après un gros rhume qui avait duré quarante jours.*] C'est ainsi que j'ai cru pouvoir traduire les paroles de Scharlencinus : *Posteaquàm dies 40 vehementi distillatione vexatus fuisset.* Vossius a entendu par *distillatio* un catarre, et il n'a point tort de prétendre que ces deux mots sont synonymes. Celui de rhume m'a paru plus convenable, car, ordinairement, les catarrhes ne durent pas quarante jours. M. Moréri, par un grand abus, a trouvé ici une apoplexie de quarante jours.

(G) *Il avait été extrêmement laborieux.*] Il se levait à minuit pour étudier, et il lisait même en mangeant. *In studiis sic assiduus fuit, ut sæpè et legeret et comederet. Sancti Augustini de Civitate Dei ter inter prandium evoluit ; statim à noctis meridie dum ei vires firmiores essent ad lucubrandum surgebat* (9). Il comptait un Euclide traduit en arabe pour un de ses livres de récréation. *A prandio Euclidem arabicè editum, vel libellum aliquem germanicum, aut gallicum, in manus sumebat* (10-15). Heureux ceux qui

(5) *Idem, ibidem.*

(6) Schoockius, de *Fabulâ Hamelensi*, pag. 67.

(7) *Id., ibid.,* pag. 217.

(8) Voyez ci-dessus le commencement de la remarque (E) de l'article d'ANAKOLUS.

(9) Scharlencinus, in *Vitâ Baldi*.

(10-15) *Idem, ibid.*

peuvent tant travailler sans préjudice de leur santé :

*Felices quibus ista licent, miramur et illos
Et nostri miseremur.*

(H) *Il était toujours prêt à excuser les défauts d'autrui. . . et cela pour une très-bonne raison.*] « Si nous re-
» connaissons à nu, disait-il, ceux que
» nous prenons pour les plus honnêtes
» gens, nous n'en trouverions point
» qui ne nous parussent dignes du
» fouet. » *Facile parcendum esse dicebat iis maximè qui in re levi impigissent, quoniam si quos censemus optimos nudos conspiceremus, nullum eorum non judicaremus multis dignum verberibus* (16). Cela pourrait être outré : il vaudrait donc mieux peut-être s'en tenir à la maxime du cardinal Mazarin. Il disait que *les plus habiles gens étaient comme les victimes, qui, pour si exactement qu'elles eussent été choisies, avaient toujours quelque chose de mauvais, quand on en examinait les entrailles* (17). Je me souviens, à ce propos, d'un endroit du père Rapin, qui me parut fort sensé la première fois que je le lus. C'est une pensée dont il se sert pour faire l'apologie de Cicéron. *Il se passe, dit-il* (18), *dans le fond de l'âme des plus grands hommes, de certaines choses que si l'on pouvait voir, on trouverait qu'ils sont faibles comme les autres . . . ; et que souvent la réputation ne vient point tant aux héros par l'adresse qu'ils ont de faire voir leurs belles qualités que par celle qu'ils ont de cacher les mauvaises, et de ne se pas laisser pénétrer.*

(I) *Il était fort dévot, non-seulement pour un mathématicien, mais même pour un homme d'église.*] Il jeûnait deux fois la semaine ; il communiait tous les jours de fête (19), et il était fort charitable envers les pauvres. Sa mère disait qu'à l'âge d'un an il regardait les autels et les images,

(16) Scharloneinus, in Vita Baldi.

(17) Voyez la préface des Mémoires de M. Chanut.

(18) Dans la Comparaison de Démosthène et de Cicéron.

(19) C'est ainsi que je traduis diebus festis omnibus sacrum faciebat, paroles qui peut-être ne veulent dire sinon qu'il officiait tous les jours de fête. Mais on ne saurait nier que ce que je dis ne soit contenu dans le latin de Scharloneinus.

non-seulement avec joie, mais avec vénération (20). *Avec de la joie* je n'en doute pas, car c'est le plaisir des enfans de tressaillir à la vue des dorures, et des ornemens et des images : pour la vénération, c'est une autre chose ; ils n'ont tout au plus que les mouvemens machinaux que l'on les dresse. Notre Baldus n'était bien muni de tous les sacrements de l'Eglise, et entre les bras des ministres *Spiritum Deo reddidit sacramentibus ecclesiae omnibus ritè munitus* (21). *Quemadmodum sanctissimè vivens ita etiam sanctissimè in completis cultorum patrum extremum vultum edidit* (22).

(20) Scharloneinus, in ejus Vita.

(21) Id., ibid.

(22) Nic. Erythraeus, Pinacoth. I, pag. 7.

BALESDENS * (JEAN), avocat au parlement de Paris et au conseil, était de Paris. Il fut reçu à l'académie française, environ l'an 1647, à la place de Malleville ; et s'il n'avait pas cédé ses prétentions à M. Corneille (A), il eût succédé à Mainard, qui était mort avant Malleville. Il avait le chancelier Séguier pour son Mécène (a). Il a publié divers ouvrages, dont il n'est point l'auteur (B). Il a vécu, comme semble, jusque vers l'année 1676 (b). Je n'ai point trouvé son nom dans la Requête des Dictionnaires : cependant il devray être, selon le *Ménagiana* (C). Il avait demeuré au collège de Harcourt (D).

* Leclerc dit qu'il faut écrire Balleaden et prononcer Baledan.

(a) Voyez l'Histoire de l'académie française, pag. 230 et 258.

(b) L'Etat de la France en 1680, dans la liste des académiciens morts, met Balesden entre Conrart et Des Marets. Conrart mourut en septembre 1675.

(A) *Il céda ses prétentions à M. Corneille.*] Voici ce qu'en dit l'histoire de l'académie. « M. Corneille fut » reçu ensuite au lieu de M. Mainard

» M. de Balesdens avait été proposé
 » aussi ; et, comme il avait l'honneur
 » d'être à M. le chancelier , l'acadé-
 » mie eut ce respect pour son protec-
 » teur , de députer vers lui cinq des
 » académiciens , pour savoir si ces
 » deux propositions lui étaient égale-
 » ment agréables. M. le chancelier
 » témoigna qu'il voulait laisser une
 » entière liberté à la compagnie ; mais
 » lorsqu'elle commençait à délibérer
 » sur ce sujet , M. l'abbé de Cerisy lui
 » présenta une lettre de M. de Bales-
 » dens , pleine de beaucoup de civi-
 » lités pour elle , et pour M. Cor-
 » neille , qu'il priait la compagnie de
 » vouloir préférer à lui , protestant
 » qu'il lui déferait cet honneur ,
 » comme lui étant dû par toutes sor-
 » tes de raisons. La lettre fut lue et
 » louée par l'assemblée , et depuis il
 » (1) fut reçu en la première place
 » vacante , qui fut celle de M. de
 » Malleville ; mais je ne trouve pas
 » en quel jour ; car depuis ce temps-
 » là , les longues et fréquentes indis-
 » positions du secrétaire de l'acadé-
 » mie ont laissé beaucoup de vide
 » dans les registres (2). »

(B) *Il a publié divers ouvrages dont il n'était point l'auteur.*] M. Pellisson donne la liste de tout ce que Balesdens avait publié (3). On va la voir. « Il a
 » traduit le livre intitulé *le Miroir du*
 » *Pêcheur pénitent* , et a donné au
 » public les manuscrits suivans , d'en-
 » tre plusieurs autres qu'il avait ra-
 » massés. *Cartiludium Logicæ* , seu
 » *Logica memorativa* , vel *poëtica* ,
 » *R. patris Thomæ Murner* , cum no-
 » tis et conjecturis ; *Rudimenta cogni-*
 » *tionis Dei et sui* , *Petri Seguerii*
 » *præsidis infulati* ; *Elogia clarorum*
 » *Virorum Joannis Papirii Massonis* ,
 » en deux volumes ; *Gregorii Turo-*
 » *nensis opera pia* , cum *Vitis patrum*
 » *sui temporis* , en deux volumes ; les
 » *actes du Transport du Dauphiné fait*
 » *à la couronne de France* ; *Traité de*
 » *l'eau-de-vie* , par M. Jean Bronaut
 » *médecin du roi*. Il a fait aussi imprimer
 » *les Fables d'Ésope en fran-*
 » *çais* , de sa correction , pour l'in-
 » struction du roi , avec des *Maxi-*
 » *mes politiques et morales.* » M. de

Marolles rapporte que Balesdens lui avait donné *diverses lettres écrites d'un style figuré* , sans parler d'un très-grand nombre d'autres , dont il se proposait de faire plusieurs volumes , tant le nombre en était prodigieux (4).

(C) *Son nom devrait être dans la Requête des Dictionnaires, selon le Ménagiana.*] En effet , on y trouve ces paroles : *Les premiers vers que j'aie faits* (c'est M. Ménage qui parle) , *sont la Requête des Dictionnaires. Je cherchais des rimes pour l'achever. M. du Puy m'envoya Claquedent* , pour rimer à Balesdent (5). M. Ménage avait la plus heureuse mémoire du monde , mais cela n'empêche pas qu'il n'ait pu prendre l'un pour l'autre dans les choses mêmes qui le regardaient personnellement. Je ne crois pas qu'il ait demandé la rime en question pour la fin de sa Requête des Dictionnaires , car cette incomparable satire fut achevée avant que Balesdens entrât dans l'académie. Il n'y entra qu'en 1647 , ou 1648 , et cette Requête fut achevée environ l'an 1642. Je le prouve par l'Histoire de l'académie. M. Pellisson rapporte que M. Ménage supprima cette Requête , après l'avoir faite : *elle est demeurée* , poursuit-il , *plus de dix ans cachée parmi ses papiers* , jusqu'à ce qu'une personne qui les avait tous en garde se laissa dérober celui-là par quelqu'un que nous connaissons , qui en donna bientôt plusieurs copies (6). M. Pellisson avait dit dans la même page , qu'un imprimeur avait publié naguères en petit cette Requête , avec beaucoup de fautes , et que depuis elle avait été imprimée plus correctement , in-quarto. Sans doute , par cette impression plus correcte , il entend l'édition des *Miscellanea* de M. Ménage , qui parut l'an 1652. En tous cas , l'année 1652 est l'époque du livre de M. Pellisson ; et , par conséquent , la Requête des Dictionnaires fut achevée dès l'an 1642 (7). On pourrait dire que , lorsque M. Ménage se lassa de tenir cette pièce supprimée , et qu'il se

(4) Dans le dénombrement de ceux qui lui avaient donné de leurs livres.

(5) *Ménagiana* , pag. 190 de la première édition de Hollande.

(6) Pellisson , Histoire de l'Acad. française pag. 72.

(7) Touchant cette Requête des Dictionnaires, voyez plusieurs faits curieux dans l'Anti-Baillet, tom. I , chap. LXXXII.

(1) M. Balesdens.

(2) Pellisson , Histoire de l'Académie franç. , pag. 229 et 230 , édition de 1672 , in-12.

(3) La même , pag. 358.

résolus de la publier lui-même parmi ses autres poésies, il la voulut allonger, et y faire entrer les nouveaux membres de l'académie, et que si l'on n'y voit pas Balesdens, c'est parce que la rime envoyée par M. du Puy ne plut pas, ou fut trop malaisée à placer. Sur ce pied-là, Balesdens aurait eu l'obligation à son nom de n'avoir pas reçu un coup de massue dans la Requête des Dictionnaires, et ce nom, si intraitable par rapport aux rimes, aurait produit un effet bien plus favorable que ne firent celui de Tuticanus (8), et celui d'Earinus (9) : mais je ne pense pas qu'on doive recourir à cette supposition, car la requête imprimée l'an 1652 ne contient le nom d'aucun académicien qui fût entré dans l'académie depuis l'an 1640. Cependant, parmi ceux qui y entrèrent depuis cette année-là, il y en avait qui prêtaient le flanc à M. Ménage autant qu'il le pouvait souhaiter. Le bon M. du Rier était-il un traducteur sans reproche ?

(D) *Il avait demeuré au collège de Harcourt.* M. de Marolles, qui m'apprend cela, ajoute que l'hôte de Balesdens était un bon homme appelé le Landez, depuis docteur en théologie, et oncle des deux Mazures, curés de Saint-Paul, l'un après l'autre (10). Il dit que Balesdens était, de ce temps-là, d'une humeur gaie, et d'un entretien divertissant.

(8) *Quod minus in nostris ponaris, amice, libellis,
Nominis efficitur conditione tui.*

*Lex pedis officio, naturaque nominis obstat,
Quaque meos adeas est via nulla modos.*
Ovidius de Ponto, lib. IV, Eleg. XII.

(9) *Nomen nobile, molle, delicatum
Versu dicere non rudi volebam.
Sed tu syllaba contumax repugnas.*
Martial, Epigr. XII, lib. IX.

(10) Mémoires de Marolles, pag. 32, à l'ann. 1616.

BALMIS (ABRAHAM DE), médecin juif, né à Lecci (A), dans le royaume de Naples, florissait à Venise, au commencement du XVI^e. siècle. Il composa une *Grammaire hébraïque* (B), qui fut imprimée en hébreu et en latin, à Venise, par Daniel Bomberg, l'an 1523. Il tradui-

sit en latin plusieurs *Commentaires d'Averroës sur Aristote*, et quelques *Ouvrages d'Averm Pace*, et il fit de son chef un livre de *Demonstratione*, et un autre de *Substantiâ Orbis*. Consultez la Bibliothèque de Gesner, et la Bibliothèque rabbinique de Bartolucci. N'oublions pas qu'il enseigna dans l'académie de Padoue (a), et qu'il se plaisait beaucoup plus à réfuter ce que les autres avaient dit, qu'à établir quelque chose de certain (C).

(a) Simon, Histoire critique du Vieux Testament, pag. 536.

(A) *Il était né à Lecci.* Vous trouverez ces paroles dans la Bibliothèque de Gesner : *Ibidem* (1) *hic auctor natum se scribit in Litio, civitate agri salentini, quæ à Brundusio, Hydrunto et Graia Gallipoli 24 miliaribus distat, eodem in loco sita ubi olim Rudia patria Ennii, ex reliquiis Rudiarum nacta originem* (2). Je m'étonne que le Toppi, ni Léonard Nicodème n'aient point parlé de lui dans la *Biblioteca napoletana*.

(B) *Il composa une Grammaire hébraïque.* Il l'intitula *Mikne Abram*, c'est-à-dire, *la possession d'Abraham*. Le père Bartolucci se trompe, quand il dit que Daniel Bomberg la traduisit en latin (3). S'il eût consulté la préface, il aurait vu que Daniel Bomberg fit faire par d'autres cette traduction. Premièrement, il se servit de l'auteur même, et le pria de traduire mot pour mot. Cette rigueur fut observée pendant quelque temps : l'auteur se donna ensuite plus de liberté, pour avoir quelque élégance ; après sa mort, Calonyme, qui acheva la version, se donna infiniment plus de carrière, et Bomberg ne s'y opposa pas (4). Ceci nous montre que de Bal-

(1) C'est-à-dire, dans la préface de sa traduction des Commentaires d'Averroës in Analytica, Topica, etc., Aristotelis, imprimé à Venise, l'an 1523.

(2) Gesner, in Biblioth., folio 1 verso.

(3) Julius Bartolucci, Biblioth. magna Rabbin., tom. I, pag. 34.

(4) Voyez dans la Bibliothèque de Gesner, folio 1, un fragment de la préface, qui apprend ceci.

mis n'était plus en vie l'an 1523. M. Simon dit que la version de cette grammaire est *mot à mot*, et *fort barbare* (5); qu'il y a, à la vérité, peu de méthode dans cet auteur, mais qu'il fait paraître d'ailleurs une grande érudition, et qu'il reprend en une infinité d'endroits les erreurs des grammairiens qui ont écrit avant lui (6). M. Huet rapporte très-fidèlement ce qui concerne la version latine (7). Il dit que Balmis la commença, et que Calos Calonymos l'acheva, et que le premier la fit barbare et plus obscure que l'original; mais que le second, voulant éviter les défauts de l'autre, se jeta dans l'extrémité opposée.

(C) *Il se plaisait beaucoup plus à réfuter.... qu'à établir quelque chose de certain.*] Munster lui fait ce reproche. *Abraham de Balmis*, dit-il, (8) *nihil aliud augere mihi visus est quam veterum doctrinam perpetuò conservellere atque impugnare, magis in insectando occupatus, quam in docendo. At in dubium tantum vocare priscorum præceptiones, cum interim nihil certi statuas, non dicere est, sed ridere.*

(5) Simon, *Hist. critique du Vieux Testament*, pag. 536.

(6) *La même*, pag. 278.

(7) Huetius de Clar. Interpretibus, pag. 186 et 187. M. Baillet, *Jugement des Savans*, tom. I, num. 724, pag. 206, lui fait dire que cette version fut faite par un anonyme.

(8) Munster, in *Præfat. Grammat. Elie*, apud Spizelii Felicem Litteratum, pag. 958.

BALTHASAR (CHRISTOPHLE) a été un homme d'érudition et de mérite dans le XVII^e. siècle. Il s'appliqua principalement à l'étude de l'histoire ecclésiastique, et ce fut cette application qui lui donna un fort grand dégoût pour la religion romaine, et un grand désir d'embrasser la religion protestante. Il avait une charge considérable dans le présidial d'Auxerre (a), et comme il fallait se résoudre à la quitter, ou à ne changer pas de religion, il fut quelque temps dans l'embarras de cette alternative; mais

(a) C'était celle d'avocat du roi.

enfin la conscience gagna le dessus, et l'obligea de quitter Auxerre, ses biens, sa charge, ses parents, ses amis, et de s'en aller à Charenton, où il s'agrégea publiquement à l'église réformée*. Il y a persévéré jusqu'à sa mort, et a édifié ses frères, tant par sa bonne vie, que par ses discours. La dépense qu'il fallait faire à Paris étant trop grande pour l'état où il se trouvait, et sa conversion le commettant trop dans une ville comme celle-là, il crut qu'il ferait bien de se retirer dans quelque province, et il fut ravi de se voir attirer à Castres, par un jeune et riche conseiller de la chambre mi-partie de l'édit (b), qui le logea dans sa maison, et qui lui donna une pension raisonnable. Ce conseiller s'estimait heureux d'avoir chez soi un savant homme qui, par ses instructions et par sa conversation, lui pouvait apprendre mille belles choses. Mais comme M. Balthasar voulait travailler pour le public, il souhaita d'avoir tout son temps en sa propre disposition, et ainsi il se sépara de son conseiller. Son dessein fut favorisé par le synode national de Loudun l'an 1659, car cette assemblée lui accorda une pension de sept cent cinquante livres, payable par toutes les églises de France selon la répartition qui en fut faite (c). Il avait préparé,

* Joly, d'après des mémoires qu'il garantit très-sûrs et très-fidèles, dont toutefois il n'indique ni les auteurs ni le titre, prétend que Balthasar n'embrassa la religion réformée que de dépit de n'avoir pu faire casser à l'officialité de Paris un mariage en secondes noces qu'il avait contracté avec la fille du concierge de l'hôtel de Soissons.

(b) Il s'appelait M. de Faur.

(c) Ce fut à la requête et sur le bon te-

avant la tenue de ce synode, un bon nombre de dissertations sur des matières importantes, contre le cardinal Baronius (d). Il en mit quatre ou cinq entre les mains d'un pasteur de Castres, l'un des députés de la province du Haut-Languedoc et de la Haute-Auvergne. Elles furent présentées à M. Duillé, modérateur de ce synode national, et celui de tous les ministres qui pouvait le mieux juger de la bonté de ces pièces. M. Duillé en fut fort content, et en rendit un témoignage fort avantageux à toute la compagnie. Il les emporta à Paris, où l'on espérait qu'elles seraient imprimées; car on les jugea dignes de voir le jour. Mais l'édicteur n'a fait voir, ou qu'on ne peut point de mesures pour cela, ou qu'on n'en put prendre. L'auteur, qui était fort vieux, et fatigué de la guerre, vint à mourir. M. Duillé mourut aussi, et après cela, l'église de Castres n'en laissa écrire lettres sur lettres pour retirer ces dissertations, elle n'en pu seulement savoir ce qu'elles étaient devenues. M. Balthazar en laissa d'autres, qui n'étaient pas encore achevés, et quantité de recueils qui consistaient presque tous en des bulletins séparés, où il avait mis les autorités et les témoignages dont il devait se servir contre le cardinal Baronius. C'est dommage que tout cela soit demeuré dans un coffre, qui est au pou-

voir de je ne sais qui. Balthazar écrivait bien et son *Panegyrique de M. Fouquet* d'un beau style (e). Je n'ai rien de lui, et je ne suis étonné d'oublier autre chose (f). Si un moins scrupuleux sur le point il aurait pu faire plus de chose dans sa Critique de Baronius; crois néanmoins qu'il y a l'hyperbole dans ce qu'on touchant ses scrupules de conscience (A). Je trouve plus remarquable ce que l'on a dit de son humeur crédule pour les sortilèges (B).

(e) Tiré d'un mémoire communiqué M. de la Devèze, ex-doyen de Castres, et à présent de la Haye.

(f) Cette pièce a été oubliée, non pas par le père Lelong, mais encore par les autres éditeurs de sa Bibliothèque de la France. En voici le titre qui Joly : *Christ. Balthasari in tribus studior. advocati regii Panegyricus* l.

Fulcato, regni ministro, sacri cons. secto. Paris, Langlois, 1655, in-4°.

Il a laissé d'autres écrits. on dans la *Bibl. hist. de la France*; mais la dernière édition de cet ouvrage, dans les tables, à deux autres le même prénom, mais qui seraient le fils, les livres que Joly croit être le seul personnage, qui n'aurait jamais soigné d'état.

(A) Il y a de l'hyperbole qu'on dit touchant ses scrupules de conscience.] Parmi plusieurs pièces l'abbé de Marolles fit imprimer dans ses dernières années de sa vie, il en a une qui contient les noms de ceux qui avaient donné de leurs livres qui l'avaient honoré extraordinairement de leur civilité. C'est là qu'on trouve ce que l'on va lire. « Chr » Balthazar, qui avait écrit » recueils de sa main, pour » traités historiques manuscrits » voulait faire des animadversions » les *Annales* de Baronius, mais » prit un peu tard, et ne s'en » encore formé le style, voulut » leurs tourner le sien d'une manière » trop élégante : de sorte qu'il » vait faire une page entière

(d) Il leur donnait le titre de *Diatribes*. Son ouvrage était en latin.

» livre en un jour, bien qu'il fût âgé
 » de plus de soixante-trois ans. » Si
 M. l'abbé de Marolles eût daté le temps
 qu'il avait en vue, nous saurions à
 quel âge M. Balthasar obtint pension
 du synode de Loudun.

(B) *On a parlé de son humeur cré-
 dule pour les sortilèges.*] Le même
 abbé de Marolles me fournit tout le
 commentaire de ce texte. Le passage
 est un peu long, cependant, je ne
 l'abrègerai point : ce qui ne servira
 pas pour une chose servira pour une
 autre. « Retournons maintenant dans
 » notre cabinet, où, dans une com-
 » pagnie de gens doctes, se trouvèrent
 » un jour M. Baltasar, qui est si versé
 » dans les connaissances de l'histoire,
 » et M. de Sorbières, dont la douceur
 » et le savoir sont aussi dignes de
 » beaucoup de recommandation : l'un
 » qui, de catholique, s'était fait de la
 » religion prétendue réformée (1),
 » et l'autre qui, de protestant, était
 » rentré dans l'église catholique. Sur
 » quoi le premier ayant été entrepris,
 » parce qu'on ne pouvait comprendre
 » les motifs de son changement, at-
 » tendu les excellentes lumières de son
 » esprit, dit qu'il s'y était porté par
 » la persuasion qu'il avait conçue que
 » dans l'autre communion il y avait
 » plus de pureté et de simplicité que
 » dans la nôtre ; qu'on y avait réta-
 » bli la sainte liberté de l'Évangile,
 » sous le doux joug de la foi des pro-
 » messes de Notre-Seigneur, et qu'on
 » en avait ôté les abus et la supersti-
 » tion, pour y mettre le culte selon
 » l'usage de la primitive église. On lui
 » disputa bien toutes les parties de sa
 » réponse ; mais cela n'ayant de rien
 » servi, on passa à d'autres choses,
 » et, du propos des miracles, on vint
 » à celui d'une infinité de contes qui
 » se font des sorciers, et de diverses
 » apparitions, qui à peine sont crues
 » des enfans : par où l'on connut que
 » celui qui avait témoigné d'être si
 » ennemi de la superstition l'admet-
 » tait en quelque sorte par une cré-
 » dulité assez grande qu'il avait en
 » ces choses-là : outre que s'étant ex-
 » pliqué sur les vaines divinations
 » des astrologues, il fit bien connaî-

» tre qu'il n'y adhérait que trop,
 » aussi-bien qu'aux prédictions de
 » Nostradamus dans ses Centuries, où
 » il n'y eût jamais de barbarie au
 » monde, qu'on puisse mettre en
 » comparaison de la sienne. Cela fut
 » ainsi jugé de toute la compagnie où
 » était M. l'abbé Talman (2), qui a
 » l'esprit si bien fait, M. Baudelot (3),
 » abbé de Massai, et M. l'abbé du
 » Verdus, qui sont si désabusés des
 » erreurs populaires, avec M. de la
 » Herpinère de Blois, si raisonnable
 » en tous ses sentimens, M. de Mar-
 » say-le-Bossu, gouverneur de Gien,
 » qui sait tant de bonnes choses, et
 » qui les débite si noblement, et quel-
 » ques autres, dont un seul essaya
 » de maintenir l'opinion qui avait
 » été rejetée (4). »

(2) Il fallait dire Tallemant.

(3) Il fallait dire Bourdelot.

(4) L'abbé de Marolles, *Mémoires*, pag. 276.

BALZAC, petite terre en An-
 goumois, sur la Charente, est
 célèbre pour avoir donné son
 nom, et pour avoir servi long-
 temps de demeure à l'un des plus
 éloquens écrivains du XVII^e. siè-
 cle (A), savoir à l'illustre M. DE
 BALZAC. Il s'appelait Jean-Louis
 Guez, et il était fils de Guillau-
 me Guez *, gentilhomme de
 Languedoc (B), qui avait beau-
 coup de mérite, et qui, s'étant
 attaché d'abord à Roger de Bel-
 legarde, maréchal de France, et
 gouverneur du marquisat de Sa-
 ludes, conduisit fort sagement
 plusieurs affaires. Il n'avait pas
 encore vingt-six ans lorsqu'on
 l'envoya à la cour de Philibert-
 Emmanuel, duc de Savoie, pour
 des négociations importantes,
 où il réussit pleinement, et se
 fit fort estimer de ce prince.

* Joly, d'après les mémoires manuscrits de
 Lamare, dit que le père de Guillaume était
 cardeur de laine à Beaucaire..... Il ajoute,
 d'après les manuscrits de Legouz, que G.
 Guez sortit de Beaucaire fort gueux et
 n'ayant qu'un petit écu dans sa poche,

(1) Les Mémoires de l'abbé de Marolles furent
 achevés d'imprimer le 5 janvier 1656. Il faut
 donc que, dès l'an 1655, pour le moins, M. Bal-
 thasar eût fait son abjuration.

Quelque temps après, il fut gouverneur du fils du maréchal de Bellegarde. Ce jeune seigneur fut tué à la bataille de Coutras, l'an 1587 (a). Le père était mort en 1579 (b). Ainsi Guillaume Guez, ayant perdu ces deux patrons, s'attacha au duc d'Épernon, qui souhaitait de l'avoir auprès de soi. Il lui rendit de grands services en diverses occasions fâcheuses. Henri IV ayant connu l'adresse, la probité, et la fermeté que ce gentilhomme faisait paraître dans les affaires, pour lesquelles le duc d'Épernon l'envoyait en cour, aurait bien voulu l'attacher à son service (c); mais il lui trouva plus d'inclination pour la vie de province que pour la vie de cour, à laquelle sa vertu ne se serait pas aisément accommodée. Ce bon gentilhomme se fixa dans l'Angoumois, et y mourut le 20 de septembre 1650, âgé de cent ans (C). Il avait épousé une demoiselle de la famille de Nesmond, avec laquelle il vécut soixante-quatre ans dans une parfaite concorde (d). Il en eut entre autres enfans le célèbre M. de Balzac, dont je vais parler. Voyez l'éloge latin de Guillaume Guez, composé par M. de Girac, et imprimé à la fin du Socrate chrétien. J'en ai tiré ce qu'on vient de lire, à quoi j'ajoute, 1°. que Guillaume Guez ressemblait si fort au père Narni, que la première fois que M. de Balzac vit ce fameux

prédicateur, *il crut que son père s'était déguisé en capucin*. 2°. que don Pierre de Saint-Romuald loue, entre plusieurs autres vertus de Guillaume Guez, la magnificence qu'il fit paraître dans la structure du château de Balzac, et dans celle de sa maison d'Angoulême (f). Cette maison était *embellie et enrichie de raretés si exquisés, particulièrement pour les tableaux et autres enjolivemens*, que la reine-mère, Marie de Médicis, ne voulut loger que là, pendant son séjour d'Angoulême; 3°. que l'un de ses autres fils * s'appelait M. de Roussines (g); 4°. qu'il eut une fille, dont M. de Balzac parlait assez souvent (D).

(e) Balzac, Lettre XXVII à Chapelain, liv. III.

(f) Saint-Romuald, Trésor chronologique, l'an 1627.

* Joly reproche à Bayle de n'avoir donné qu'un frère à Jean-Louis Balzac. Sa critique est injuste, comme on voit.

(g) M. de Balzac lui a écrit la XL^e. Lettre du livre VIII.

(A) Elle est célèbre pour avoir donné son nom..... à l'un des plus éloquens écrivains du XVII^e. siècle. Je ne sais point sur quoi M. Moréri fonde, quand il dit que ceux de la famille de Guez ont porté le nom de la terre de Balzac. 1°. Il devait savoir qu'il faut écrire *Balzac*, lorsqu'il s'agit de ce village, et *Balsac*, lorsqu'il s'agit de l'ancienne maison de Balzac d'Entragues (1). Il a fait tout le contraire. 2°. Il n'y a eu que Jean-Louis Guez, qui ait porté le nom de Balzac: son père a toujours gardé son nom de famille (2); et si, depuis la mort de Jean-Louis, quelqu'un de la parenté s'est fait appeler Balzac, je ne crois pas qu'il soit venu à la connaissance de M. Moréri. Au reste, ce qui a été dit par quelques personnes, Que

(a) Le père Anselme, Hist. des grands Offic., pag. 194.

(b) Là même.

(c) Voyez les Lettres choisies de Balzac, pag. 364, édition de Hollande.

(d) Elle vécut jusqu'en 1653. Voyez la XIII^e. Lettre de Balzac à Conrart, liv. III.

(1) Sorel, Connaissance des bons Livres, pag. 28, édition de Hollande, et Ménage, Anti-Baillet, tom. I, pag. 4, l'ont remarqué.

(2) Anti-Baillet, tom. I, pag. 4.

*de Balzac n'eût point pris le nom de terre, son nom de famille étant à la tête de ses œuvres n'eût pas tant de succès dans le monde; et en disant Lettres de M. Guez, on n'eût pas conçu une si belle idée; et on se persuade que ce nom de Balzac, étant pris pour celui d'une noble ancienne maison assez connue, lui donnait plus d'autorité (3) : cela, dis-je, est en partie vraisemblable, et en partie très-faux. Il est vraisemblable que ce nom aussi simple et aussi peu préjudiciable que celui de Guez, aurait nui à l'auteur à la tête d'un ouvrage (4); mais il est très-faux que Jean-Louis Guez ait mis le nom de Balzac à la tête de ses livres, afin d'éviter un semblable inconvénient, et afin de donner lieu de croire qu'ils venaient d'un grand auteur : c'est là précisément où Sorel voulait venir, avec ses expressions confuses et entortillées. Encore un coup, cela est faux; car Jean-Louis Guez avait pris le nom de Balzac tout que de songer à l'impression de ses Lettres. Je ne saurais comprendre comment est venu que M. Ménage, qui a imprimé les poésies et les lettres choisies de cet auteur, où l'on voit, et dans le titre, et sur le haut de chaque page, le nom de *Joannis Ludovici Guesii Balzacii*, a dit qu'on y voit celui de *Joannis Ludovici Guesæi Balzacii* (5). Je dirais que l'imprimeur de l'Anti-Baillet a mis *Guesæi* au lieu de *Guesii*, si je ne voyais la même faute dans une édition très-correcte des poésies de M. Ménage (6).*

B) *Balzac..... était fils de Guillaume Guez, gentilhomme de Languedoc.* M. de Balzac représente quelquefois son extraction d'une manière fautive en donnant une haute idée. Il dit que ceux à qui il a l'honneur d'appartenir ont fondé des monastères en divers endroits du royaume, et qu'Anvers, Valence et Toulouse sont glorieuses de marques que leur piété y a laissées (7). Il nous apprend en un autre

(3) Sorel, Connaissance des bons livres, pag. 484, cité dans les Jugem. des Savans, tom. I, pag. 484.

(4) Voyez la préface des Nouvelles Lettres contre le Calvinisme de Maimbourg, et dans la lettre XXII, pag. 764, un passage du Mercure allant sur les Lettres du chevalier d'Her...

(5) Ménage, Anti-Baillet, tom. I, pag. 4.

(6) A l'Index : cette édition est celle de Wetstein, à Amsterdam, en 1687.

(7) Balzac, OEuvres diverses, disc. XIV.

endroit, que le bisaïeul de son trisaïeul fut gratifié de trois paroisses en Languedoc, par la comtesse Alix (8). Théophile donne une toute autre idée de la famille de M. de Balzac.

(C)..... *qui mourut âgé de cent ans.* Je me suis servi du nombre rond, après M. de Girac, que j'ai cité; mais je dois ici rectifier un peu la chose par le moyen d'une lettre de M. Guez à son fils, signée *Guez*, et datée du 20 novembre 1642 (9). Il était alors entré dans la quatre-vingt-neuvième année de son âge. Il n'avait donc pas cent ans le 20 septembre 1650, qui fut le jour de sa mort. Cette lettre est une exhortation pressante à faire imprimer quelques manuscrits, surtout les Apologies contre Phyllarque.

(D)..... *Et qui eut une fille dont M. de Balzac parle assez souvent.* Elle fut mariée avec M. de Campagnolle, qui mourut capitaine aux gardes au siège de Montauban, et qui était frère d'un brave dont M. de Thou parle quelquefois (10). Ce capitaine aux gardes laissa un fils, qui fut tué au siège de Lens (11), et une fille, qui est la demoiselle de CAMPAGNOLLE, dont il est quelquefois parlé dans les Lettres de M. de Balzac (12). Il témoigne beaucoup d'amitié pour cette nièce, et donne de forts bons conseils pour l'élever. Voyez ses Lettres choisies page 157, et les lettres XLVI, XLVII, et XLVIII du VII^e livre, dans l'édition in-folio. J'ai trouvé dans une lettre de Costar un passage qui concerne la demoiselle de Campagnolle. *A Balzac*, dit-il (13), *vous verrez une nièce qui est belle et spirituelle, qui discerne fort bien la vraie galanterie d'avec la fausse, et à qui il ne manque rien pour vous que de l'aimer un peu davantage.* C'est ce qu'il écrivait à Voiture. J'ai vu un autre livre, où il y a quelque chose qui pourrait bien regarder cette demoiselle. On y

(8) Lettres choisies, pag. 367.

(9) Elle est à la page 265 des Lettres choisies de Balzac, édit. de Hollande.

(10) Voyez les Poésies latines de Balzac, pag. 112, édition in-12.

(11) Voyez le vol. des Lettres à Courart, liv. V, lettre III.

(12) Voyez la LXVII^e lettre du VI^e livre, et la XLII^e du IX^e.

(13) Voyez la XXIX^e lettre des Entretiens de Voiture et de Costar., pag. 249.

conte que Langlade (14), l'un de ceux que le cardinal Mazarin employait le plus dans les négociations secrètes, avait aimé dans son pays, avant que de venir à la cour, une fille de qualité qu'on appelait mademoiselle de Campagnol (15). « Il n'avait pas osé » lui proposer de l'épouser ; mais » il avait exigé d'elle qu'elle ne se » mariât point, promettant de l'avertir quand sa fortune serait en » état de la pouvoir rendre heureuse. » Il fit confidence à Gourville de la parole qu'il avait donnée à cette fille, » et lui témoigna avec quelque chagrin, qu'il ne se croyait pas avoir » assez de bien pour prétendre à cette » alliance, n'ayant en tout que quarante mille écus. Gourville lui dit que » cela ne devait pas l'embarrasser, » et qu'il pouvait partir avec toute » assurance pour achever son mariage, lui promettant de lui en donner encore autant. Langlade partit » sur cette assurance, et donna beaucoup de joie à mademoiselle de Campagnol, quand il lui fit connaître qu'il se souvenait encore d'elle. Ils se marièrent, et Langlade revint à Paris avec sa nouvelle épouse, où ils trouvèrent que Gourville leur avait retenu une belle maison, et qu'il l'avait superbement meublée. Il donna à Langlade ces beaux meubles, avec quantité de vaisselle d'argent et de pierreries pour sa femme, » outre les quarante mille écus : et » Madame de Parville (16) prit grand » soin de faire voir le beau monde à cette provinciale. Ces nouveaux mariés vécurent encore long-temps » fort contens l'un de l'autre. »

(14) *Galanteries des rois de France, tom. II, pag. 239, édit. de Bruxelles, en 1694.*

(15) *Là même, pag. 242.*

(16) *C'était une maîtresse de Gourville.*

BALZAC (JEAN-LOUIS GUEZ DE) naquit à Angoulême, l'an 1595* (A). Il acquit de fort bonne heure une réputation extraordinaire. Il y avait un si grand feu d'imagination, tant d'éloquence, et tant de pensées peu communes

Leduchat, d'après d'Olivet, dit 1594, mais Bayle ne donne cette date que comme une conjecture. Voyez sa remarque (A).

dans les lettres qu'il écrivait pas ses jeunes ans, que ceux qui s'en avaient vues en étaient charmés et les louaient partout : de surprise que comme il était au service du cardinal de la Valette (a), il fut bientôt connu à la cour. M. de l'Avantage, et jusque-là que le cardinal de Richelieu, auquel il écrivit plusieurs fois, lui fit l'honneur de lui répondre d'une manière tout-à-fait obligeante. Cette réponse fut imprimée avec le titre de *Lettres de Balzac*, dont la première édition est de l'an 1624. Il se crut en passe d'une grande fortune (B) : ses Lettres se débitaient si promptement qu'il fallut en faire plusieurs éditions. On le louait à perte de vue, mais non pas avec le sentiment unanime de tous les lecteurs. Il s'éleva des esprits contredisans, soit que l'envie eût excités, comme il y a de l'apparence, soit que l'on découvrit les lieux faibles de ses ouvrages de Balzac. Ces dissensions, après avoir régné quelque temps dans les compagnies, vinrent une guerre publique en 1627, mais une guerre des plus furieuses qui se soient vues de ce genre-là. L'ouverture s'en fit par un jeune moine, qui composa un petit livre intitulé, *Conformité de l'éloquence de M. de Balzac avec celle des plus grands personnages du temps passé et du présent*. Quoique cette pièce

(a) Sorel, *Biblioth. franç.*, pag. 121 de la seconde édition.

* Cette édition, dit Joly, est très-curieuse et peu conforme aux autres : dans la seconde partie du tome X des *Mémoires de Littérature du père Desmolets*, il y a trois lettres de Balzac qui n'avaient point encore été publiées.

ait pas publique, elle ne laissait pas de passer de main en main, presque comme si elle eût été imprimée; et personne n'ignorait qu'un feuillant, nommé frère *André*, en était l'auteur (C). M. de Balzac souhaita qu'elle fût réfutée publiquement, et c'est ce qui fut exécuté dans l'*Apologie* qu'Ogier publia en 1627 (D). Le général des feuillans, qui se nommait alors le père Goulu, prit en main la cause de frère *André*, et, sous le nom de Phylarque (b), il écrivit deux volumes de lettres contre Balzac, avec un emportement extrême, comme je le rapporte dans son article. Cette querelle donna lieu à quantité de livres (c), et fut une tempête qui pensa abîmer M. de Balzac, tant à cause des artifices de ses ennemis, qu'à cause qu'il avait donné quelque prise à ses censeurs par des hyperboles extrêmement froides, par des saillies de vanité, et par des propositions un peu scabreuses. Il laissa passer cet orage, sans répondre à son adversaire (E), qui, étant mort au commencement de l'année 1629, donna lieu au retour du calme. Le public commença à revenir de la prévention qu'il s'était laissé inspirer contre M. de Balzac, et celui-ci profitant de sa disgrâce, et plus encore du peu de succès de son *Prince* (F), se fixa à sa maison de campagne, où il épura non seulement son esprit et son style, mais aussi son cœur, et y conserva par son commerce de lettres (G), et par

les écrits qu'il publiait de temps en temps, la réputation d'un homme de très-grand mérite, et de la plus belle plume de France. Il faut pourtant avouer que son style sent trop le travail, et que le tour de ses pensées est quelquefois trop guindé, et rarement assez naturel; mais encore que ses lettres n'aient pas cet air aisé, et cet enjouement heureux qui brille dans celles de Voiture, elles ne laissent pas d'avoir beaucoup d'agrément, et une certaine gaieté vive et sérieuse, qui est presque inimitable (H). On voit aussi dans tous ses écrits plusieurs traits d'érudition bien choisis et bien appliqués. En un mot, on ne saurait assez admirer, vu l'état où il trouva la langue française, qu'il ait pu tracer un si beau chemin à la netteté du style. Il ne faut pas trouver étrange que ses écrits sentent le travail. L'élévation et la grandeur étaient son principal caractère: on ne va point là sans méditation. Il y a beaucoup d'apparence que les siècles à venir lui feront raison du décri où quelques critiques ont tenu ses productions pendant bien longtemps, ce qui n'a pas empêché qu'un bon nombre de très-excellens connaisseurs n'aient constamment persévéré dans leur première admiration (d). Il était bon poète latin, et ses *Lettres latines* montrent qu'il écrivait en cette langue avec beaucoup de délicatesse. S'il eut beaucoup d'ennemis, qui écrivirent contre

(b) C'est-à-dire *Prince des Feuilles*, par allusion à sa qualité de général des feuillans.

(c) Biblioth. franç. de Sorel, pag. 121. Voyez l'article JAVERSAC.

(d) Voyez ce que M. Ménage disait de l'éloquence de Balzac, *Ménagiana*, pag. 112, 113 et 114. Voyez aussi M. Perrault, dans l'Éloge de Balzac.

lui (I), il eut d'autre côté un très-grand nombre d'amis et d'admirateurs (e), et il y avait peu de personnes de mérite, français ou étrangers, qui en voyageant par la France ne se fissent un plaisir de l'aller voir (K). Il fut un des quarante de l'académie française (L). Le cardinal Mazarin tâcha de le rappeler à la cour (f). La reine Christine lui fit faire des honnêtetés, et voulut avoir de ses lettres (g). Les plus grands seigneurs du royaume lui donnaient dans son désert (h) plusieurs témoignages de leur estime (i). Ce qu'il y eut de plus excellent en lui, c'est qu'il vécut dans sa retraite, et qu'il y mourut, non-seulement en honnête homme, mais aussi en bon chrétien. *Il se priva de son vivant de huit mille écus de son bien, pour les distribuer en œuvres pies* (k). Il s'était fait bâtir deux chambres aux Capucins d'Angoulême (M), et y demeurait souvent (l). C'est là qu'il a composé son *Socrate chrétien*. *Il dit de fort belles choses dans le lit de mort, et il ordonna par son testament qu'on l'enterrât à Augoulême dans l'hôpital de Notre-Dame des Anges, aux pieds des pauvres qui y étaient*

(e) Le grand DESCARTES l'aima et l'estima beaucoup. Voyez sa Vie, par M. Baillet, tom. I, pag. 139 et suiv.

(f) Voyez la I^{re}. lettre de Balzac à ce cardinal, dans le volume des Lettres à Conrart.

(g) Voyez la lettre XI à Conrart, liv. III et plusieurs autres du même volume.

(h) C'est ainsi qu'il se plaisait à nommer le lieu de sa résidence.

(i) Cela paraît par cent endroits de ses Lettres.

(k) Épître limin. des Entretiens de Balzac.

(l) Moriscet, Relat. de sa Mort.

déjà inhumés (m). Il légua cent mille livres à cet hôpital, et il laissa un fonds de cent mille par an, pour être employé tous les deux ans en deux ans à donner un prix à celui qui, au jugement de l'académie française, composerait le mieux un discours sur un sujet de piété (n). Il mourut le 18 de février 1654 (o). Monsieur Moriscet, chanoine d'Angoulême, fit son oraison funèbre, et un autre Moriscet, frère de celui-là, et avocat au parlement de la même ville, fit et prononça un discours à la levée du corps du défunt (o). On fit à Paris une édition de toutes les œuvres de Balzac, l'an 1665, en deux volumes in-folio, avec une préface de l'abbé Cassagnes, de l'académie française. Consultez les Histoires des hommes illustres de M. Perrault, vous y trouverez l'éloge de Louis Guez *.

(m) Saint - Romuald, Abrégé chronol. l'ann. 1654.

(n) On n'a commencé à exécuter ce projet qu'en 1671. Voyez l'Histoire de l'Académie française, seconde édition, pag. 555.

(o) Saint-Romuald, Abrégé chronol. l'ann. 1654.

* Joly transcrit un passage du Supplément au manuscrit du *Ménagiana*, qui contient le portrait de Balzac. Il cite les titres de quelques ouvrages dont Balzac est le sujet.

(A) Il naquit à Angoulême, le 1595. Je n'ai trouvé cela dans aucun livre; mais voici comment je l'ai inféré de deux lettres de Balzac. Il y a mention dans l'une de ces deux lettres (1) d'un Remercement qu'il avait fait à M. Spanheim en 1649, pour une belle Harangue qu'il en avait reçue et qui lui avait rendu une passion de cinquante-trois ans lui avaient été. Cette harangue était sans doute l'Oraison funèbre du prince d'Orange Frédéric-Henri: l'on peut supposer qu'il la reçut l'an 1648; car il n'était pas

(1) C'est la XIV^e. du I^{er} livre, à Comptes le Remercement à M. Spanheim est la XIX^e. du V^e. livre.

prompt à répondre. Il avait donc cinquante-trois ans en 1648 ; il était donc né en 1595. Dans l'autre lettre, datée du 15 d'octobre 1637 (2), il parle d'un écrit qu'il avait fait à l'âge de dix-sept ans, et il dit qu'il y avait vingt-cinq ans entiers qu'il l'avait fait. Il avait donc quarante-deux ans lorsqu'il écrivait cette lettre ; et par conséquent il était né en 1595. Saint-Romuald met sa naissance à l'an 1598 ; car il en avait 28, dit-il, l'an 1626 (3), mais il a oublié de prouver cette raison *. Je ne dissimule point que j'ai trouvé un passage qui prouve que Balzac est né en 1596. Je le cite dans la remarque (B).

Au reste le petit écrit qu'il composa à l'âge de dix-sept ans vaut bien une digression. Il avoue qu'en le faisant, il fit une faute et une folie, et il s'en excuse le mieux qu'il peut sur sa jeunesse, et sur ce qu'il le composa en Hollande, sans dessein de le rendre public par l'impression (4). Il trouve fort mauvais qu'Heinsius ait ressuscité cette faute. Je l'ai déjà dit (5), voilà un inconvénient à quoi les auteurs un peu célèbres sont fort sujets : il leur arrive quelque querelle de plume, qui est cause que leur antagoniste recherche avec soin les plus petites fautes de leur jeunesse, pour leur en faire reproche publiquement. Je ne m'étonne point que quelques-uns aient cru que Balzac, en ce temps-là, n'eût pas refusé de faire fortune dans la Hollande, sous la profession d'un huguenot. J'avais cru, avant que de lire l'écrit en question, que c'était un jugement téméraire ; mais j'ai changé de sentiment, depuis que M. Minutoli a eu la bonté de m'envoyer une copie de cette pièce (6). Il en a un exemplaire imprimé, de l'édition qu'Heinsius fit faire à Leyde,

(2) C'est la X^e. du III^e. livre, à Chapelain.

(3) Saint-Romuald, Abrégé chron., à l'an 1598.

* Saint-Romuald s'appuie sur un passage d'une lettre de Balzac, mais Leduchat prétend que dans cette lettre Balzac avait la prétention de se faire passer pour plus jeune qu'il n'était, croyant que par-là son savoir lui attirerait plus de respect.

(4) Lettre X à Chapelain, liv. III.

(5) Voyez ci-dessus la fin de la remarque (C) de l'article de BALDE.

(6) Il est fourni d'une infinité de semblables pièces rares, qu'il a eu toujours grand soin de ramasser et de garder.

l'an 1638. Le titre est, *Discours politique sur l'État des Provinces Unies des Pays-Bas, par I. L. D. B., gentilhomme français*. C'est une pièce volante de quatre ou cinq pages * : on y voit à la fin, par forme de signature, *Jean-Louis de Balzac*. L'ouvrage est très-beau, plein d'esprit et de pensées ; mais je suis bien assuré que Baudius, qui était en charge publique à Leyde, et aux gages de la Hollande, n'aurait pas décidé si fortement pour la justice avec laquelle les états dégradèrent Philippe II, et qu'il n'aurait pas cherché des louanges si raffinées pour la Hollande, ni des invectives si perçantes contre la domination espagnole, ni enfin des maximes si étudiées en faveur de la liberté de conscience. On est donc excusable de soupçonner que le gentilhomme français sondait peut-être le gué par cette feuille volante ; et que si la république, frappée d'admiration pour une si belle plume, et si bien intentionnée, avait offert une belle charge, l'auteur de dix-sept ans l'eût préférée à son pays, et à son catholicisme.

M. de Balzac fit son voyage de Hollande l'an 1612. Il le fit avec Théophile, auquel, si l'on en croit le père Goulu, *il joua alors un mauvais tour* (7), qui fut cause de la mauvaise intelligence qui était entre ce poète et Balzac. La terrible lettre que Théophile fit imprimer contre ce compagnon de voyage, lui reproche deux ou trois aventures malplaisantes. *Je ne parle point, lui dit-il, du pillage des auteurs, le gendre du docteur Baudius vous accuse d'une autre sorte de larcin..... Je ne me repens pas d'avoir pris autre fois l'épée, pour vous venger du bâton.*

(B) *Il se crut en passe d'une fort grande fortune.* Il y a du plaisir à l'entendre raconter lui-même les raisons de ses grandes espérances. Qu'on lise donc la seconde histoire qu'il débite dans ses Entretiens ** ; c'est la

* Leclerc dit que cet écrit réimprimé dans le tome II des *Œuvres de Balzac*, in-folio, n'y remplit pas trois pages, ce qui n'empêcherait pas que l'édition originale en eût quatre ou cinq, comme dit Bayle.

(7) Lettres de Phyllarque, I^{re}. part., pag. 257.

** Bayle, dit Joly, n'a pas connu les derniers Entretiens de M. Dumas avec M. de Bal

sienne (8). On y verra entre autres choses la preuve de ce que j'ai dit touchant les éloges que l'on donnait à ses lettres, avant même qu'elles fussent imprimées. Il nous conte que l'évêque de Luçon, rappelé de son exil (9), lui fit une infinité de caresses, le traita d'illustre, d'homme rare, de personne extraordinaire, et que l'ayant un jour prié à dîner, il dit à force gens de qualité qui étaient à table avec lui, Voilà un homme (cet homme n'avait alors que vingt-deux ans) à qui il faudra faire du bien quand nous le pourrons, et il faudra commencer par une abbaye de dix mille livres de rente. N'est-il pas vrai qu'on ne saurait guère voir de plus beaux commencemens ? A Rome, on lui eût là-dessus prêté de l'argent, on eût fait des gageures sur ces avances de la fortune. Toutefois, les choses en sont demeurées là. M. le cardinal de Richelieu ne s'est pas souvenu de ce qu'avait dit M. l'évêque de Luçon. Cela me fait souvenir de cet endroit du *Ménagiana* : « M. de Balzac avait » premièrement aspiré à être évêque. » Il se retrancha ensuite à devenir » abbé ; mais il ne réussit ni dans » l'un ni dans l'autre dessein. Il a » même écrit dans quelqu'un de ses » ouvrages, qu'il ne serait jamais » abbé, à moins qu'il ne fondât l'abbaye (10). »

(C) On publia contre lui un petit livre..... dont un feuillant, nommé frère André, était l'auteur.] C'était un Manceau, qui se réconcilia depuis avec M. de Balzac, et l'alla voir à Angoulême (11). M. de Balzac le régala magnifiquement, lia avec lui une cordiale amitié qui a duré autant que sa vie (12). Il lui a écrit plusieurs lettres, où il le qualifie le révérend père dom André de Saint-Denys. Voyez nommément l'une des Disser-

sac, 1656, in-4°. Ces Entretiens sont au nombre de neuf, et ne se trouvent point dans l'édition des *Œuvres de Balzac*, in-folio, ce qui a engagé Joly à leur consacrer plus de trois pages in-folio.

(8) Entret. VIII, pag. 132, édit. in-12.

(9) Cela tombe à l'an 1618.

(10) *Ménagiana*, pag. 190.

(11) Saint-Romuald, Continuat. Chronici Ademari, ad annum, 1627.

(12) Voyez ses soins pour les intérêts du père André, dans les lettres XVII et XVIII du I^{er} livre à Conrart, écrites en 1653.

tations imprimées avec le 5 chrétien, le premier Entretien, et mi les Lettres latines, le poëme *Iter speratum*, précédé d'une où Balzac raconte avec une et joie le changement de ce feuillet où il se sert de cette belle édition parodiée de Virgile (13),

*O superi ! tanto-ne placuit concurrere
Æternitate posthac mentes in pace fusa*

Une autre lettre latine, qui est celle-là (14), nous apprend que André, qui, selon l'expression Voiture, avait été l'Hélène de la guerre, ayant ouï dire que Balzac était mort, l'avait pleuré. Or, puis qu'après avoir vu la nouvelle était fausse, il demanda son bon ami de ce prétendu décès et fit voir qu'il n'était pas dans la de cette sentence :

*Virtutem incolumem odimus, . . .
. . . Sublatam ex oculis quarimus intactam*

Il ne faut pas oublier cette circonstance, que ce religieux, qui était alors prieur du couvent de Saint-Min proche d'Orléans, n'eut pas tôt su la maladie dangereuse de Balzac, qu'il assembla tous ses amis afin qu'ils priassent Dieu avec pour le malade (16). Celui-ci, par sa guérison, donna à l'autel de l'église une cassolette de quatre livres, accompagnée d'un revenu annuel, pour y entretenir continuellement les parfums. Si M. de Balzac avait parlé des témoignages de sa bonté que Balzac donna de son bon cœur en se réconciliant avec frère André et avec le père Garasse, on ne l'aurait pas destitué de jugement en cet endroit de son dictionnaire. Il d'abord pour l'homme de France plus éloquent. Cette réputation des envieux, et on sait assez la belle qu'il eut vers l'an 1627, le père Golu général des feuillants avec d'autres. Tout le monde pour tant persuadé de la franchise de la générosité de M. de Balzac qui mourut très-chrétiennement il avait vécu. Quel étrange

(13) Virgil., *Eneïd.*, lib. XII, vs.

(14) Pag. 268.

(15) Horat., *Od.* XXIV, lib. III, v.

(16) Préface des *Œuvres de Balzac*, sur la mort.

l'an 1627 à l'an 1654, en si peu de lignes ! Et puis, à quoi bon *cette franchise et cette générosité, dont tout le monde était pourtant persuadé ?* S'agissait-il de cela ? il s'agissait de savoir si Balzac était bon auteur, éloquent, et orthodoxe.

(D)..... *cette pièce fut réfutée..... dans l'Apologie qu'Ogier publia en 1627.*] On a parlé fort diversement sur le véritable auteur de cet ouvrage. Les uns ont cru que celui qui s'en disait le père l'était effectivement, les autres ont cru qu'il n'avait fait que prêter son nom à un ouvrage que Balzac avait fait lui-même. Voici ce que M. Ménage en a dit : *Le prieur Oger (*) répondit à ces livres du père Goulu contre M. de Balzac, par un livre qu'il intitula l'Apologie de M. de Balzac (17), qui est un livre écrit avec quelque sorte de doctrine et d'élégance; mais M. Oger n'y a contribué que la doctrine. Tout ce qu'il y a d'élégance est de M. de Balzac. Je l'ai ouï dire plusieurs fois à M. de Racan, et à M. de Gomberville, qui avaient vu M. de Balzac travailler à cet ouvrage; et j'ai lu, d'ailleurs, que M. de Balzac, parlant de cet ouvrage, disait qu'il en était le père, et qu'Oger n'en était que le parrain; qu'il avait fourni la soie, et qu'Oger n'avait fourni que le canevas (18).* Apparemment ce fut à cause qu'on en parlait ainsi dans le monde, que le sieur de la Motte-Aigron craignit une semblable destinée, et tâcha de la prévenir en déclarant dans la préface de sa Réponse à Phyllarque, que l'avis qui lui était venu de divers endroits qu'on voulait donner un maître à son livre, l'obligeait d'avertir tous ses lecteurs, *qu'il n'y avait point là de Roger qui combattît sous les armes de Léon; qu'il n'avait point la complaisance de ceux qui*

permettent qu'on leur fasse des enfans; qu'il ne pourrait souffrir qu'on lui fît ses livres; et que, pour ce qui regarde la façon de son ouvrage, ses amis lui ont été aussi étrangers que ceux qui vivaient aux extrémités du monde. Il nous apprend là même, que sa préface sur les Lettres de Balzac, avait été attribuée à d'autres qu'à lui très-faussement. On verra ceci plus au long dans son article (19).

(E) *Il laissa passer l'orage excité contre lui par le père Goulu, sans répondre à son adversaire.*] J'avoue qu'il mit la main à la plume dès ce temps-là, pour composer sa *Relation à Ménandre*, mais cet ouvrage ne fut imprimé que long-temps après. On voit la raison de cette conduite dans ces paroles du XXIII^e. Entretien de Balzac : *Vous vous souvenez de la cruelle persécution qui s'alluma contre moi il y a plus de vingt ans. En ce temps-là, un ange du ciel n'eût pas été écouté, s'il en fût descendu pour plaider ma cause. La brigade était trop forte et trop passionnée pour pouvoir attendre un juste jugement du public. Grâce à Dieu, l'orage a cessé, et le calme est venu après la tempête. Les choses ayant changé de face, il est à croire que le bon droit changera aussi le destin.* L'auteur, se voyant alors sollicité de nouveau à publier sa défense, y consentit. Ménandre, auquel il adressa sa *Relation*, est Mainard (20). Quoique cette relation soit accompagnée de la défense de quelques-uns des passages que le père Goulu avait critiqués, elle est plutôt une réponse générale qu'une réfutation suivie et complète des deux volumes de Phyllarque. Balzac justifia aussi quelques passages qu'un docteur de Louvain et un docteur de Besançon avaient critiqué. (21). Je trouve quelque chose à reprendre dans son calcul. Il paraît, par son Entretien XXVII, qu'il ne se détermina à publier ses Apologies que plus de vingt ans après la persécution que Phyllarque lui suscita. Néanmoins il est très-certain que le volume de ses *OEuvres*

(*) Il faut Ogier. Il était frère de Charles Ogier, dont on parlera ci-après, et il a fait des Actions publiques, en deux tomes, l'Apologie de Balzac, et une Oraison funèbre pour Philippe IV, roi d'Espagne. Cette pièce, suivant Sorel dans sa Bibliothèque française, est excellente. Costar, tom. II, pag. 48 de ses Lettres, adresse la XVII^e. à M. l'abbé Oger. Il devait aussi dire Ogier. REM. CRIT.

(17) Je montre dans la remarque (F) de l'article GOULU (Jean), que M. Ménage se trompe en disant que l'Apologie publiée par le prieur Oger, répondait aux livres du père Goulu.

(18) Ménage, Remarques sur la Vie de P. Ayrault, pag. 252.

(19) Voyez la remarque (D) de l'article MOTTE-AIGRON.

(20) Ménage, Remarques sur Ayrault, pag. 252.

(21) Voyez les pièces qui sont après le Socrate chrétien.

diverses, dont les Discours à Ménandre sont une très-considérable partie, fut imprimé l'an 1645; et que son libraire y fait savoir que l'auteur n'en avait pu refuser la publication aux instances réitérées de son père, âgé de quatre-vingt-onze ans. Si vous comparez à cet avis au lecteur la lettre de M. Guez, dont j'ai parlé dans la remarque (C) de l'article précédent, vous verrez que la résolution d'imprimer les Apologies contre Phyllarque est de l'an 1644. Comment accorder cela avec le XXVII^e. Entretien?

(F) *Il profita du peu de succès de son Prince.*] Les amis de l'auteur avaient promis cet ouvrage comme un chef-d'œuvre qui ferait taire tous les critiques, et surtout ceux qui accusaient Balzac de n'être capable que d'écrire des lettres. L'événement ne répondit pas à ses espérances : ce livre ne fit rien, ni pour la réputation ni pour la fortune de Balzac, et lui suscita des affaires du côté de la Sorbonne. Quoique le marquis d'Aytona l'eût fait brûler à Bruxelles (22), on ne laisse pas d'en parler avec le dernier mépris dans une réponse de l'abbé de Saint-Germain, et comme d'un livre qui avait été supprimé par la censure des docteurs, et sentence des juges, un mois après sa naissance. M. Pellisson rapporte, qu'en 1636, Balzac lut à l'académie française *quelque partie de son Prince*, qu'il nommait alors le ministre d'état (23). Cela montrerait qu'il avait d'abord envie de ne faire que l'éloge du cardinal. Mais il faut savoir que M. Pellisson se trompe. Le Prince fut imprimé en 1631. Il devait être suivi de deux autres livres, dont le dernier s'appelait *Ministre d'état*. Quelques-uns trouvent que dans son Prince il donne plus de louanges au cardinal qu'au roi (Voyez la page 37 du XV^e. tome de la Bibliothèque universelle); mais cela est faux. On voit dans le VIII^e. livre des Lettres de cet auteur celle que la faculté de théologie lui répondit pour lui marquer qu'elle était contente des offres qu'il faisait de changer lui-même ce qu'on avait

trouvé digne de censure. La lettre latine, qu'il écrivit à un père de la doctrine-chrétienne, touchant ce prosorbonique, est admirable. Elle est la page 187 de ses *Epistolæ selectæ* l'édition de Paris, en 1651, in-4°. Notez qu'il y a des gens qui ont suré que cet ouvrage est l'un des meilleurs écrits de l'auteur. *C'est ain monsieur, que vous l'avez pratu vous-même dans votre Prince, et de vos Relations à Ménandre, qui sont deux grands miracles de votre art. les derniers efforts de l'éloquence roïque.* Voilà ce que disait Costar dans sa Défense de Voiture. M. Richel dans ses Remarques sur des lettres dit que le Prince et l'Aristippe sont deux plus éloquentes pièces de Balzac (24). Si l'on jugeait du mérite de ce Prince de Balzac, par le nombre des éditions, on pourrait faire qu'un jugement trop avantageux : « D'abord il y eut dix éditions in-4°, qui parurent en même temps; une autre de même format mais en plus petit caractère » toute pleine de fautes, imprimée à Niort ou à Poitiers. Ensuite il y en eut une in-8°, assez bonne quoique contrefaite. Après qu'il vint celle de Bouillerot, in-8°. au même format mais corrigée; et enfin l'édition in-12 de Courbé. » Ces paroles sont tirées d'une lettre que M. du Roure me fit l'honneur de m'écrire le 10 mai 1698. J'en vais citer un autre morceau. *J'ai acheté depuis peu, il, le Prince de la première édition. j'ai vu avec un plaisir indicible que M. de Balzac avait écrit, et qu'il a changé et retranché ensuite, et que cette fois-ci que j'ai bien compris ce que voulait dire Scaliger son detrahendo fecit auctiorem. Balzac, en égorgeant cinq ou six endroits a supprimé la langueur, a ranimé la faiblesse, a donné du poids à sa force et s'est saisi de l'attention qui lui échappait au lecteur.* Je me sers de l'édition in-4°, qui est de l'année 1631. Le lieu de l'impression n'y est point marqué, mais sans doute elle est de Rouen. J'en ai vu une en petit octavo faite à Paris, chez Toussaint du Buisson en 1632. On y voit au titre, seconde édition corrigée. M. Perrault, qui

(22) Balzac, lettre XLIII, liv. VIII, Entretien XIII, pag. 182.

(23) Histoire de l'Académie française, pag. 221, et 167.

(24) Richelet, Lettres, etc., pag. 97.

tant loué l'*Aristippe de Balzac* (25), n'a dit rien d'avantageux du *Prince*. Il s'est contenté de dire que cet ouvrage parut après les *Ouvres diverses*. Il trouvera bon, je m'assure, que je remarque qu'il s'est trompé. Les *Ouvres diverses* ne parurent que longtemps après le *Prince* (26). Finissons par un passage de Gabriel Naudé : *Quibus omnibus velut coronidem accessisse ferunt Balsaci, viri clarissimi, Principem, gallicè modo pumice diligenter expolitum. Verum enim verò, quoniam ipse liber post meum à Gallia discessum typis fuit demandatus, ut propterea nondum in manus meas pervenerit; variaque, ut audio, ac prorsus ansipiti judiciorum alud fuit exceptus: hoc solum de illo pronunciare possum, quod fuit ab antiquis in simili occasione ex formulâ usurpatum, non liquet* (27).

(G) *Il était en commerce de lettres.*] Il était si grand ce commerce-là, qu'il accablait M. de Balzac, parce qu'outre qu'il composait avec une extrême peine, il savait qu'on montrait ses lettres, et qu'ainsi il fallait que rien n'y manquât. Voici comment il décrit son état à cet égard. *Il est la butte de tous les mauvais complimens de la chrétienté, pour ne rien dire des bons, qui lui donnent encore plus de peine. Il est persécuté, il est assassiné des civilités qui lui viennent des quatre parties du monde, et il y avait hier au soir sur la table de sa chambre cinquante lettres qui lui demandaient des réponses, mais des réponses éloquentes, des réponses à être montrées, à être copiées, à être imprimées....* (28). *A l'heure que je vous parle*, dit-il en un autre endroit (29), *il y a sur ma table une centurie de lettres, qui attendent des réponses: j'en dois à des têtes couronnées.* Comme il fut le premier en France, qui se fit un grand nom par cette sorte d'écrits, il en remporta le titre de *grand épistolier*,

et il se le donnait quelquefois lui-même : *Sciat se dignum fuisse invidia magni Franciæ epistolarii* (30). Les premières lettres qu'il publia ne valaient pas à beaucoup près celles qu'il fit depuis sa retraite, et néanmoins celles-ci n'ont pas eu le quart du débit des autres. Sorel a eu raison de faire cette remarque (31); et le critique de Maimbourg n'a pas eu tort de la répéter (32). On peut juger par-là des caprices et de la bizarrerie du public.

(H) *Ses lettres.... ont... une certaine gaieté vive et sérieuse, qui est presque inimitable.*] Écoutons ce qu'en dit Richelet. *Balzac*, dit-il (33), *ne fait point de plainte qui n'ait quelque chose d'ingénieux, de nouveau, et d'éloquent.... Il avait une mélancolie douce et ingénieuse: elle paraît dans ses Lettres, et il n'en parle jamais sans chatouiller le cœur, et inspirer de la joie.... Il y a une certaine mélancolie pleine de charmes, qui vaut mieux que toute la gaieté du monde.*

(I) *Il eut beaucoup d'ennemis, qui écrivirent contre lui.*] M. le chancelier Séguier n'ayant pas voulu permettre la publication d'un livre composé contre Balzac en 1636, reçut peu après une lettre de cet auteur (34), où l'on trouve ces paroles : *Tant qu'il ne se présentera au sceau que de ces gladiateurs de plume, ne soyez point avare des grâces du prince, et relâchez un peu de votre sévérité. Si la chose était nouvelle, il se peut que je ne serais pas fâché de la suppression du premier libelle qui me dirait des injures; mais à cette heure, qu'il y en a pour le moins une médiocre bibliothèque, je suis presque bien aise qu'elle se grossisse, et prends plaisir à faire une monjoye des pierres que l'envie m'a jetées sans me faire mal.* On peut compter entre ceux qui écrivirent contre lui, outre ceux dont j'ai déjà fait mention, Daniel Heinsius, qui repoussa avec un peu de chagrin la critique que Balzac avait faite de l'*Herodes infanticida*. Voyez sur cela

(25) Perrault, *Hommes illustres*, pag. 176.

(26) Le privilège du *Prince* est daté du 18 septembre 1631, et l'approbation est datée du 3 octobre suivant. Les *Ouvres diverses* furent imprimées l'an 1645.

(27) Naudéus, *Bibliogr. polit.*, pag. 47.

(28) Balzac, *Entret.* VII.

(29) Lettre VII du 1^{er} livre dans le vol. à Conrart. Voyez aussi les Lettres choisies, pag. 15, et les Lettres à Chapelain, pag. 81, édition de Hollande.

(30) *Epist. select.*, pag. 288.

(31) Sorel, *Biblioth. franç.*, pag. 135.

(32) *Préface des Nouvelles Lettres* sur le Calvinisme de Maimbourg.

(33) Richelet, *Lettres*, pag. 81, 82.

(34) C'est la XLIII^e. du III^e. livre de la II^e. partie des Lettres choisies.

l'Entretien XXXV de Balzac, et la XXV^e. lettre du I^{er}. livre à Chapelain, et la XX^e. du livre II. M. de Sau-maise, ennemi de Heinsius, et ami de Balzac, écrivit sur cette dispute, et adjugea la victoire à son ami; mais un ministre de Languedoc, nommé Croï (35), prit feu contre Balzac, en fa-veur de Heinsius, et néanmoins il écrivit peu après fort durement contre Heinsius: il est vrai que ce fut sur d'autres matières. Comptez aussi Ni-colas Bourbon, de l'académie fran-çaise. Voyez ce que l'historien de l'a-cadémie a dit là-dessus (36). N'oubliez point Costar qui, ayant cru que Bal-zac avait engagé par jalousie M. de Girac à critiquer Voiture, lui adressa la défense de Voiture, et y fourra cent railleries piquantes. Le coup fut senti, et la chose dégénéra enfin en guerre ouverte. Costar leva tout-à-fait le masque. Voyez les reproches que lui en fait M. Girard dans la préface des Entretiens de Balzac. On trouve dans le *Ménagiana* quelques faits qui pourront avoir ici de l'emploi fort à propos. M. de Balzac, après avoir obligé M. de Girac à écrire en latin contre les Lettres de Voiture, engagea aussi M. Costar à prendre la défense de Voiture, et à écrire contre M. de Girac: c'était pour s'attirer des louan-ges de l'un et de l'autre côté. Je pas-sais par le Mans pour revenir à Pa-ri, dans le temps que la Défense fut achevée. M. Costar m'en donna deux exemplaires, l'un pour être en-voiyé à M. de Pinchesne, neveu de M. de Voiture, et l'autre à M. Con-rart. Il me dit qu'il se soumettrait vo-lontiers à tous les changemens qu'on y voudrait faire, soit qu'on voulût y ajouter ou retrancher. Une des copies fut communiquée à M. de Balzac, qui envoya des corrections; cependant l'ouvrage s'imprima; et, parce que ses corrections arrivèrent dans le temps que l'impression fut achevée, on lui manda qu'elles étaient venues trop tard, et le livre parut tel qu'il était,

dont il eut quelque chagrin (37). Je laisse les coups de dent qu'on donne à Balzac dans l'Hexaméron rustique. Voyez la plainte que fait M Ménage, d'y avoir été introduit pour parler contre M. de Balzac (38). Je laisse de plus ce qui se passa entre M. du Mou-lin et lui, car ce ne fut qu'une légère escarmouche de controverse, où cha-que partie reçut de l'encens. Il en sor-tit d'autres disputes qui furent plus envenimées (39); mais, autant qu'il m'en peut souvenir, Balzac n'y reçut que ce petit coup, *vir ingenio complo et gallicæ eloquentiæ laude clarus Balzacus, sed in religionis negotio plusquàm infans*. Ce fut M. du Mou-lin qui le lui donna, dans l'épître liminaire de sa Réponse à *Petra-Sanc-ta*. On fit semblant d'ignorer l'insulte: voyez la onzième lettre du II^e. livre à Chapelain. Je serais trop long, si j'en-treprenais de parler d'un certain de Vaux (40), et de tous les autres ad-versaires de Balzac.

(K) *Il y avait peu de personnes, qui... ne se fissent un plaisir de l'aller voir.*] Cela lui était à charge, comme il paraît par ces paroles de son VII^e. Entretien. *Il vient ici des importuns en personne, quelquefois de plus de cent lieues, et tout exprès, si on les veut croire, qui lui donnent le dernier coup de la mort, lui disant pour leur premier compliment, que sa haute ré-putation, et la célébrité qu'il a donnée au lieu où il est, les ont obligés de venir voir cette personne si connue, et ce village si renommé, qu'il ne doit point trouver mauvaise une si juste et si honnête curiosité que la leur. Un de ces curieux lui commença il y a quel-ques jours sa harangue par: le respect et la vénération qu'il avait toujours eue pour lui, et pour messieurs ses livres. Il n'est rien de plus historique que ceci, et vous pouvez voir par-là jusqu'où peut aller le style des compli-mens.* Ce n'étaient pas seulement les gens de lettres qui l'allaient voir, les grands seigneurs le faisaient aussi; et

(35) C'est lui qui est l'auteur de la Réponse anonyme à la Lettre et au Discours de Balzac sur une tragédie de Heins, intitulée, *Herodes infan-ticida*; laquelle réponse fut imprimée à Genève, (quoique le titre ne le porte pas), en 1642.

(36) Pag. 269, édit. de 1672. Voyez aussi la XXVIII^e. et la XXX^e. lettre du II^e. livre à Chapelain.

(37) *Ménagiana*, pag. 166, 167.

(38) *Là même*, pag. 323.

(39) Le jésuite Silvestre à *Petra-Sancta*, ayant écrit durement contre la Réponse de du Moulin à Balzac, fut payé en même monnaie par du Mou-lin et par Rivet.

(40) Il publia le Tombeau de l'Orateur fran-çais.

je suis fort trompé, si le comte de Pigneranda ne lui fit point cet honneur, lorsqu'il passa par ce pays-là, en retournant en Espagne. M. de Balzac est bien aise de nous apprendre, que ce comte lui avait reproché le zèle ardent de sa plume pour défendre l'honneur de la France. Il nous apprend cela dans la lettre où il réfute le bruit qui courait, qu'il avait composé un manifeste pour le prince de Condé en 1651 (41).

(L) *Il fut un des quarante de l'académie française.*] M. Pellisson, ayant dit conformément aux registres de l'académie, que le treizième jour de mars 1634, M. de Boisrobert fit voir une lettre qu'il écrivait de son chef à M. de Balzac, pour l'avertir que, s'il témoignait à la compagnie par ses lettres qu'il désirait d'y être admis, elle le lui accorderait volontiers : M. Pellisson, dis-je, ayant dit cela, ajoute, *qu'il ne voit pas dans le registre ce qui suivit, mais qu'infailiblement M. de Balzac sur sa réponse fut reçu peu de temps après dans l'académie* (42). M. de Balzac ne trouve pas qu'en cela M. Pellisson ait été *fidèle historien* : il reconnaît que M. de Boisrobert l'avait exhorté plusieurs fois à faire un compliment par écrit à l'académie, et l'avait même menacé de la part de M. le cardinal, si ce compliment ne venait pas ; mais il soutient qu'il n'avait rien répondu, et qu'au bout de cinq ou six mois on lui apprit qu'il était de l'académie, et qu'on avait vu son nom dans le soleil du petit bon homme M. de la Peyre (43). D'où il conclut, que si l'on avait présenté à l'académie une lettre de sa part, on avait fait une fausse lettre. Voilà ce qu'il écrivit à M. Conrart, le 22 de septembre 1653. On ne sait pas quel éclaircissement il en reçut, mais on voit par une lettre du 3 de novembre de la même année, que cet éclaircissement l'avait détrompé. Peu s'en faut qu'on ne soupçonne que M. Conrart

lui écrivit qu'il avait vu l'original de son compliment, d'où il faudrait conclure que même les plus grands esprits ne se souviennent pas quelquefois de leurs lettres du temps passé *. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que M. de Balzac s'est tenu pour bon et véritable académicien ; car le registre du 14 d'avril 1636 fait foi qu'il lut à l'académie *quelque partie de son Prince* (44), et on a prouvé par ses lettres imprimées, qu'il envoya à M. du Chatelet *quelques ouvrages de sa façon, le priant de les lire à l'académie, et de les accompagner de quelques-unes de ses paroles, qui suffiraient (disait-il) pour le tenir quitte envers elle non-seulement du remerciement, mais encore de la harangue qu'il lui devait* (45). Il venait de dire que l'honneur que l'académie lui avait fait de le mettre de son corps, sans l'obliger d'aller à Paris, étaient deux grâces singulières qu'il avait reçues d'elle en même temps. Je me souviens de deux endroits de ses lettres, où il reconnaît pour ses confrères messieurs de l'académie. Le premier est à la page 16 de ses *Lettres choisies*, et le dernier à la page 95 de ses *Lettres à Chapelain*.

(M) *Il s'était fait bâtir deux chambres aux Capucins d'Angoulême.*] Je n'ai lu que dans le *Ménagiana*, qu'il ait eu dessein de prendre l'habit de cet ordre. « M. de Balzac se mit si » fort dans la dévotion, qu'il entra » dans un couvent de capucins, où il » voulait prendre l'habit : il n'y est » pourtant pas mort (46). » Peut-être que, comme bien d'autres, il demanda de mourir dans l'habit de saint François.

(N) *Il mourut le 18 de février 1654.*] La liste des académiciens, imprimée à la fin de la seconde édition de l'Histoire de l'Académie, fait vivre M. de Balzac jusqu'en 1657, vu que

(41) Elle est imprimée à la fin du *Socrate chrétien*.

(42) Hist. de l'Acad., pag. 221.

(43) La Peyre dédia en 1635 son livre de l'Éclaircissement des Temps à l'académie, avec ce titre : à l'Éminente. Il y fit mettre le portrait du cardinal, en taille douce, avec une couronne de rayons tout autour, chacun desquels était marqué par le nom d'un académicien. Hist. de l'Acad., pag. 195.

* Joly conclut de la lettre de Balzac que même les plus grands esprits sont sujets à manquer d'attention dans leurs lectures, et pense, 1°. que l'académie française avait reçu, dès son établissement, une lettre au nom de Balzac ; 2°. que cette lettre n'était pas de lui ; 3°. que Conrart ne cherchait pas à persuader à Balzac qu'il était l'auteur de la lettre écrite en son nom, mais que cette lettre était d'une personne autre que celle qui était soupçonnée par Balzac.

(44) Hist. de l'Acad., pag. 221.

(45) La même, pag. 106.

(46) *Ménagiana*, pag. 232.

cette année-là elle lui donne pour successeur *Hardouin de Péréfixe*, archevêque de Paris *. Au contraire la liste des académiciens morts, imprimée à la fin de l'État de la France l'an 1680, fait mourir M. de Balzac assez longtemps avant l'année 1654, puisqu'elle le place au-dessus de Baro et de Baudouin, qui étaient morts avant l'année 1651. Si M. Pellisson avait eu part à la seconde édition de l'Histoire de l'Académie, on ne verrait pas dans la liste les deux fautes que j'ai cotées, dont l'une regarde le temps auquel M. de Balzac est mort, l'autre regarde la personne qui lui succéda, qui n'est point M. de Péréfixe. D'ailleurs M. de Péréfixe n'était point archevêque de Paris l'an 1657. Mais M. Pellisson n'est entré en rien de tout cela. M. Baillet, qui a cru sans doute le contraire, est bien excusable d'avoir estimé que sur une telle caution il pourrait placer la mort de Balzac à l'année 1657 (47). Quant au jour de cette mort, c'est le 28 février, selon Moréri, Saint-Romuald (48), Henningus de Witte (49), M. Perrault et plusieurs autres. Mais des gens que j'ai consultés m'ont répondu que c'est le 19 de février, selon le contrat passé avec l'académie française touchant le fonds que Balzac lui a laissé, et selon une lettre manuscrite du sieur Moriscet. Enfin, c'est le 18 de février, si l'on s'en rapporte à ces deux choses : l'une est que, dans la préface sur les œuvres de Balzac, on assure que la relation de sa mort fut écrite dès le lendemain ; l'autre est que cette relation est datée du 19 de février 1654.

* Joly infère de cette phrase que Bayle nie que Péréfixe fut le successeur de Balzac à l'académie. Comme l'observe Bayle, Pellisson n'eut point de part à la seconde édition de l'Histoire de l'Académie française, où sont les deux fautes cotées par Bayle. Pellisson n'a conduit cette histoire que jusqu'en 1652. La troisième édition, continuée par d'Olivet depuis 1652 jusqu'en 1700, contient la liste de tous les académiciens. Péréfixe y est désigné comme successeur de Balzac en 1654 ; mais l'archevêque de Paris, ou ne prononça pas de discours de réception, ou ne le fit pas imprimer ; car il ne se trouve pas dans le recueil de l'académie, ce qui est à regretter ici.

(47) Baillet, Jugemens sur les Poët., tom. IV, num. 1487.

(48) Dans la table de son Journal. chronol., imprimé en 1664 ; car il ne dit rien de Balzac sous le 28 février.

(49) Diar. Biograph., ad ann. 1654.

BANCK (LAURENT), natif de Norcopin, en Suède, a été pro-

fesseur en jurisprudence, dans l'académie de Franeker, pendant quinze ans (a). Le séjour qu'il y avait fait en qualité d'écologiste, lui avait acquis de la considération, de sorte qu'y étant revenu après ses voyages de France, d'Italie, d'Espagne, etc., on lui donna une chaire de jurisprudence, avec de bons appointemens (b). Il mourut le 13 d'octobre 1662 (c). Je parlerai ci-dessous de ses ouvrages (A), et particulièrement d'une édition qu'il procura du fameux livre de la *Taxe de la Chancellerie romaine* (B). C'est un ouvrage assez singulier pour nous arrêter un peu, et qui mérite bien que je fasse quelques réflexions, tant pour rectifier ce que j'en ai déjà dit ailleurs (d), que pour éclaircir ce qu'en rapportent différens auteurs, qui ne s'en expliquent pas avec assez d'exactitude.

(a) Witte, Diarium biogr. ad ann. 1662.

(b) Banckius, Epist. dedicat., Taxæ Cancellariæ romanæ.

(c) Witte, Diarium biogr. ad ann. 1662.

(d) Dans la remarque (S) de l'article PINET.

(A) Je parlerai ci-dessous de ses ouvrages.] Il publia à Franeker, en 1649, un livre intitulé, *de Tyrannide papæ in reges et principes christianos*. Sept ans après il publia *Roma triumphans, seu Inauguratio Innocentii X^e*. Quant à ses écrits de *Bancæ Ruptoribus* ; de *Duellis*, de *Consiliis et Consiliariis principum*, etc. (1), je n'en connais point la date.

(B)..... et une édition qu'il procura de la *Taxe de la Chancellerie romaine*.] J'ai rapporté, en un autre endroit (2), diverses choses qui concernent cette taxe, et j'ai parlé nommément de l'édition que du Pinet en

* Sur le témoignage de Nicéron, Joly dit que la *Roma triumphans* était imprimée dès 1645, c'est-à-dire, quatre ans avant, et non sept ans après le *de Tyrannide papæ*.

(1) Witte, Diarium, ad ann. 1662.

(2) Dans la remarque (B) de l'article PINET.

l'an 1564. J'ai dit aussi que né cite l'édition de Paris 1520. pas la première, comme quels l'ont cru ; car l'édition de Duc 1664 (3) m'apprend que fut imprimé à Rome l'an 1514, ogne (4), l'an 1515, et qu'il tulé *Regule, Constitutiones, tionis cancellarie S. Domini conis pape decimi, noviter ediblicate*, et qu'on y trouve, au 67, *Taxe cancellarie per Mar-Silber, alias Franck, Rome, 10 Flore, anno MDXIV, die XVIII ris, impresse, finiunt feliciter.* e que témoignent deux éche- Bois-le-Duc, qui avec le se- de la ville avaient collation- à mot cette édition de Rome lle qu'Estienne du Mont, li- de Bois-le-Duc, donna l'an et dont le titre est *Taxe can- apostolicæ, et Taxæ sacre ntiariæ apostolicæ*. On y trouve assage que d'Aubigné cite de n de Paris en 1520 (6) : *Absolu- co qui matrem, sororem, am consanguineam vel affinem aut commatrem, carnaliter it, gr. v. (7) ; Absolutio pro eo ginem deflorarit, gr. vj.* On le aussi dans l'édition de Frane- 1651 (8). Je suis étonné de ne point dans l'édition de du Pi- tulée *Taxe des parties casuel- a boutique du pape*. Elle est en t en français, avec plusieurs ie cet auteur. Il a eu grand tort oint dire sur quel exemplaire onnait ; car elle diffère des aut- t quant à l'ordre des matières, nt à la qualité des monnaies. marque que *tournois, ducats, lins*, les autres ne marquent os ; et c'est pour le moins fort nt qu'elles font mention de du- a de carlin. D'Aubigné assure e l'édition de Paris porte que, voir *tué son père, ou sa mère, un ducat et cinq carlins* ; mais

dans l'édition de Franeker (10), et dans celle de Bois-le-Duc (11), il y a *Absolutio pro eo qui interfecit patrem, matrem, sororem, uxorem.... g. v. vel vij* (12). Je m'étonne, encore un coup, que cet article de l'inceste manque à l'édition de du Pinet (13), dans laquelle il se trouve des articles plus énormes ; ceux-ci, par exemple : *Absolutio à lapsu carnis super quocunque actu libidinoso commissio per clericum, etiam cum monialibus, intra et extra septa monasterii, aut cum consanguineis vel affinibus, aut filii spirituali, aut quibusdam aliis, sive ab unoquoque de per se, sive simul ab omnibus absolutio petatur cum dispensatione ad ordines et beneficia, cum inhibitione, tur. 36, duc. 3. Si verò cum illis petatur absolutio etiam à crimine commissio contra naturam, vel cum brutis, cum dispensatione ut supra et cum inhibitione, turon. 90. duc. 12. carl. 16. Si verò petatur tantum absolutio à crimine contra naturam, vel cum brutis, cum dispensatione, et inhibitione, turon. 36. ducat. 9. Absolutio pro moniali, quæ se permittit pluries cognosci intra et extra septa monasterii, cum rehabilitate ad dignitates illius ordinis, etiam abbatialem, turon. 36. duc. 9. Absolutio pro concubinario, cum dispensatione ad ordines et beneficia, turon. 21. duc. 5. carlin 6. (14) C'est - à - dire, « L'absolution et pardon de tous ac- » tes de paillardise commis par un » clerc, en quelque sorte que ce soit, » et fût - ce avec une nonnain, dedans » ou dehors le pourpris de son mona- » stère, ou avec ses parentes ou al- » liées, ou avec sa filleule, ou avec » autre femme qu'elle soit ; soit aussi » que ladite absolution se fasse au » nom du clerc simple, ou de lui et » de ses putains, avec dispense de » pouvoir prendre ses ordres, et tenir » bénéfices ecclésiastiques, avec aussi » la clause inhibitoire, coûte 36*

(10) Pag. 132.

(11) Pag. 103.

(12) C'est-à-dire, qu'il doit payer cinq ou sept gros.

(13) Elle est de Lyon, en 1564, et a été contrefaite à Leyde en 1607, et avec une nouvelle version française, à Amsterdam, en 1701. Ces trois éditions sont in-8°.

(14) *Taxe des Parties casuelles de la Boutique du Pape*, pag. 55, et suiv. Édition de Lyon, en 1564, in-8°.

Elle est en latin et en flamand, in-8°.

n la préface, et la page 130.

oud Gosuinum Colnium.

æ Cancellariæ Apost., pag. 95, 96,

le Bois-le-Duc.

yez la remarque (B) de l'article PINET.

est-à-dire, qu'il doit payer cinq gros.

est celle que L. Banck a procurée. Voyez

ge 127.

yez la remarque (B) de l'article PINET.

» tourn. et 9 ducats, ou 3 ducats. Et
 » si, outre ce que dessus, il y a ab-
 » solution de bougrerie, et péché
 » contre nature, et fût-il fait avec
 » des bêtes brutes, et que la dispense
 » que dessus, et la clause inhibi-
 » toire y soit, il faut 90 tourn. 12
 » duc. 6 carlins. Mais s'il y a simple
 » absolution du péché de bougrerie,
 » ou de péché commis contre nature
 » avec les bêtes brutes, avec dis-
 » pense et la clause inhibitoire, faut
 » 36 tournois et 9 ducats. Une non-
 » nain, ayant paillardé plusieurs fois
 » dedans et dehors le pourpris de son
 » monastère, sera absoute et réha-
 » bilitée à pouvoir tenir toutes les
 » dignités de son ordre, voire la digni-
 » té abbatiale, moyennant 36 tourn.
 » et 9 duc. L'absolution pour un qui
 » tiendrait à pot et à feu une concu-
 » bine, avec dispense de pouvoir
 » prendre ses ordres et tenir bénéfi-
 » ces ecclésiastiques, coûte 21 tourn.
 » 5 duc. 6 carlins (15). » Je con-
 » jecture que du Pinet suivit l'édition que
 les princes protestans firent insérer
 dans leurs causes de réjection du con-
 cile de Trente, et qui a pour titre,
Taxa sacræ poenitentiariæ (16).
 M. Heidegger en rapporte des mor-
 ceaux qui ressemblent parfaitement
 à l'édition de du Pinet (17). Quelqu'un
 observe que l'épitomé de la taxe de la
 chancellerie de Rome se voit à la page
 603 et aux suivantes d'un ouvrage inti-
 tulé *Luculenta deductio causarum re-
 cusati concilii tridentini à protestan-
 tium Germanicæ Principibus publica-
 rum*, et au-devant du livre de Hun-
 nius de *Indulgentiis*, et à la page 216
 et suivantes des *Lieux communs* de
 Musculus (18). Celui qui publia en
 1612 le livre intitulé *Simonia Curiae
 romanæ*, y inséra cet endroit de ces
 mêmes *Lieux communs* (19). Conférez
 ceci avec la remarque (A) de l'article
 TUPPIUS *.

Disons quelque chose de l'édition
 que Laurent Banck a procurée. Elle

parut à Franeker, l'an 1651, in-8°. Il dit qu'il consulta les plus anciennes copies, imprimées ou manuscrites, et que les conférant mot à mot, il suppléa par les unes ce qui n'était point dans les autres. Il se servit de l'édition de Cologne en 1523, de celle de Wittemberg en 1538, de celle de Venise en 1584 (20), et d'un manuscrit qui lui avait été communiqué par Jean-Baptiste Sibon, religieux de Saint-Bernard, et lecteur dans le collège de Rome. Il rendit par-là son édition un peu plus ample que toutes celles qui avaient paru. Il y joignit des notes, où il expliqua beaucoup de termes difficiles à entendre : c'est une espèce de glossaire. Il y joignit aussi un petit écrit italien, qui contient la taxe dont on se servait sous le pape Innocent X, et il expliqua le prix des monnaies selon l'usage de ce temps-là. Ses notes ont bien servi à celui qui ajouta des remarques à l'édition de Bois-le-Duc. Notez que, dans la préface de celle-ci, on observe que les inquisiteurs ont mis la Taxe de la Chancellerie parmi les livres condamnés. *Nascentem suffocare conati sunt ipsi authores, et in Indice librorum prohibitorum, ex patrum concilii tridentini autoritate, Hispaniarumque regis et ducis Alban. decreto, Leodii anno 1570 edito, inter primæ classis authores atro calculo notdrunt* (21). Je n'ai point cette édition de l'*Index Librorum prohibitorum*. Celle dont je me sers, et qui fut faite sur l'édition de Madrid en 1667, in-folio, n'a rangé que sous la troisième classe *Praxis et Taxa officinæ poenitentiariæ papæ, ab hæreticis depravata* (22) ; et remarquez bien qu'on ne la condamne, qu'en supposant que les hérétiques l'ont falsifiée ; l'*Index*, publié à Rome, par ordre d'Alexandre VII, se sert des mêmes paroles que celui d'Espagne (23). Mais on a beau supposer que les hérétiques l'ont dépravée, les éditions qu'on ne peut désavouer, comme

(15) Je me sers de la traduction de du Pinet.

(16) Voyez Heideggeri *Myster. Babyl. magnæ*, tom. II, pag. 350 et 547.

(17) *Ibidem*, pag. 350 et seqq.

(18) Daniel Francus, *Disquisit. Academ. de Indicibus lib. prohib. et expurgand.*, pag. 115, edit. Lips., ann. 1684, in-4°.

(19) Lydii *Analecta in Clemang.*, pag. 17.

* Bayle n'a pas donné cet article.

(20) Il entend celle qui est insérée au *XV^e*. tom., part. I^{re}, folio 368, du *Tractatus Tractatum, seu Oceanus Juris universi*.

(21) Préface des *Taxe cancell. et poenitent. Apostol. de l'édition de Bois-le-Duc*, 1664.

(22) *Indices lib. prohibitor. et expurgandor. hispanicus et romanus*, edit. Genev., ann. 1667, in-folio, pag. 859, colon. 2.

(23) *Ibidem*, in *Indice Romano ejusd. edit.*, pag. 106.

celle de Rome, en 1514; celle de Cologne, en 1515; celles de Paris, en 1520, en 1545, et en 1625 (24); et celles de Venise (25), l'une dans le VI^e. volume de l'édition de l'*Oceanus juris*, faite en 1533, et l'autre dans le XV^e. volume du même recueil, réimprimé en 1584: ces éditions, dis-je, sont plus que suffisantes à justifier les reproches des protestans, et à couvrir de confusion l'église romaine. Notre Laurent Banck a ignoré presque toutes les éditions que je viens d'articuler, et celle de Francfort, en 1612, in-4^o. (26). Rivet, Voetius, Hottinger et plusieurs autres *helluones librorum*, ont cru fausement que l'édition de 1520 était la première (27); car ils ont opposé celle-là principalement aux catholiques romains, qui ne voulaient pas convenir que la Taxe de la chancellerie eût jamais paru avec privilège. Voetius raconte qu'en 1633, un conseiller de Bois-le-Duc déclara qu'il abjurait le catholicisme, si on lui montrait les horreurs que les protestans citaient comme tirées de la Taxe de la chancellerie de Rome. On eut recours à Rivet, qui prêta son exemplaire de l'édition de Paris, en 1520 (28). Voetius ne raconte point cela sans exhorter pathétiquement les bibliothécaires des académies protestantes à conserver et à ramasser les exemplaires authentiques de cet ouvrage. *Quia autem*, dit-il (29), *hæc Taxæ poenitentiarie mentio facta, moneo exemplaria pauca hodiè haberi posse (quæ et quorum arte faciliè prudentiores conjiciant); aliqua tamen in manibus nostrorum superesse editionis parisiensis 1520, in-4^o, apud Tussain Denis. Editæ etiam est Venetiis, cum quàm plurimis aliis tractatibus in Oceano juris. Addo, rem et librum à pontificiis passim negari, ubi ita usu venit, ut nostri, allegando illam*

Taxam, mendacii et calumniæ suspecti fiant, imò et arguantur. Accidit anno 1633, ut quis J. Consultus idemque senator Sylvæducensis, desertionem et rejectionem papatûs minaretur (more ipsis non insolito), si quidem tam abominanda, qualia ex Taxâ nostri referunt, demonstrari possent. Ut ampliss. et consult. huic viro ex asse satisfaceret, quæsitum apud exemplari (30), me de etiam à me postulatum est. Quod cum mihi ab ipsis pontificiis editum nullum esset, petii commodato à celeberrimo theologo Andréâ Riveto. Ante biennium alibi concertatione inter nostros et pontificios quosdam obortâ super eadem hæc Taxâ, denuò consultus, commonstravi bibliothecam D. Riveti, in quâ certò scirem exemplar edit. Paris. 1520 haberi; quippè quod ipse ante annos aliquot manibus et oculis meis usurpâssem, et fratribus Sylvæducensibus ex summi illius theologi concessione aliquandiu usurpandum misissem. Velim hæc occasione obtestatos omnes publicos reformatarum scholarum, ecclesiarum, politiarum, bibliothecarios, exemplaria, si qua in ipsorum potestate sint, capsis inclusa diligenter custodiant, ne à plagiariis auferantur; aut si non sint, hoc agant, ut à privatis sive bibliopolis, sive viris litteratis, prece aut pretio quovis redimant.

Je crois que les controversistes romains, qui ne peuvent s'inscrire en faux contre l'édition de Rome, ni contre celle de Paris, se trouvent dans un fort grand embarras. On le peut connaître sur la Réponse de l'abbé Richard aux Préjugés de M. Jurieu. Ce ministre avait étalé l'abomination de la Taxe de la chancellerie (31). L'abbé répondit, que ce n'étaient que des faits particuliers, qui n'avaient jamais été autorisés par des lois et par des canons de l'Eglise romaine (32). « On trouve bien, continue-t-il (33),

(24) M. Drelincourt cite ces trois éditions de Paris. Voyez ses paroles dans la remarque (B) de l'article PIRET.

(25) Heideggeri Myster. Babyl magnæ, tom. I, pag. 547.

(26) Catalogus Bibliothecæ oxoniensis, pag. 132.

(27) Franci Disquis. de Indicibus lib. prohibitis, pag. 115, 116.

(28) Voetii Disputat. theolog., tom. II, pag. 296.

(29) Idem, ibid.

(30) Il y a une faute dans cet endroit. L'errata de l'auteur avertit qu'il faut lire : me de exemplari. Cela n'ôte pas l'erreur. Daniel Francus, Dissert. de Indicibus lib. prohib., pag. 115, citant ce passage, dit quæsitum apud alios de Exemplari, etiam à me postulatum Exemplar.

(31) Jurieu, Préjugés légit. contre le Papisme, tom. I, pag. 295 et suiv.

(32) Richard, Examen des Préjugés de M. Jurieu, pag. 218.

(33) Là même, pag. 219.

» que M. Jurieu rapporte (*) des taxes
 » d'un vieux livre de la chancellerie
 » de Rome. Mais n'est-il pas du der-
 » nier ridicule, de vouloir faire pas-
 » ser pour des lois et des canons, un
 » livre de taxe ? ne serait-ce pas
 » se rendre la fable de toute la ju-
 » risprudence, de vouloir insérer
 » dans le code, et mettre au nombre
 » des lois, les Taxes des bureaux ? Ne
 » serait-ce pas faire grand honneur à
 » messieurs les intéressés ? Que M. Ju-
 » rieu apprenne donc ce que c'est
 » que lois et que canons dans l'église
 » romaine, et qu'il sache cependant
 » que ces vieilles taxes de la chancel-
 » lerie de Rome, non-seulement ne
 » sont de nulle autorité dans l'Eglise,
 » mais qu'elle les a eues toujours en
 » horreur. Ces Taxes de la chancel-
 » lerie ne commencèrent que sous le
 » pontificat de Jean XXII, environ
 » l'année 1320; et les Taxes de la péni-
 » tencerie ne parurent que vers l'an-
 » 1336, sous Benoît XII (*2); et les
 » unes et les autres furent inconti-
 » nent supprimées, et ensuite même
 » mises au nombre des livres défen-
 » dus, selon la remarque du sieur
 » Dumont, qui les fit imprimer l'an-
 » née 1664; ce qui fait assez voir
 » l'horreur que l'église romaine a eue
 » de ces taxes, bien loin qu'elle les
 » propose ou tienne pour ses règles,
 » comme M. Jurieu voudrait nous le
 » faire accroire. Qu'il sache donc que
 » les faits des officiers de la cour de
 » Rome sont des faits particuliers, et
 » ne sont point des faits de l'église. »
 Cette réponse n'est point bonne, car
 en premier lieu l'église romaine n'a
 pas fait voir, par la suppression de ces
 taxes, qu'elle les eût en horreur. El-
 les ont été imprimées trois fois à Pa-
 ris, deux fois à Cologne, deux fois à
 Venise; et il y a quelques-unes de ces
 éditions qui ont été faites depuis que
 Claude d'Espence eut crié publique-
 ment contre les énormités de ce livre.
 Nous avons vu que l'inquisition d'Es-
 pagne, et celle de Rome, ne l'ont
 condamnée qu'en supposant que les
 hérétiques l'avaient corrompue. J'a-
 joute, en second lieu, que la suppres-
 sion d'un tel ouvrage n'est pas un si-
 gne que les règles qu'il contient soient

désapprouvées. Cela peut
 seulement qu'on s'est repen-
 soufiert qu'elles parussent
 du public, et qu'elles donna-
 aux hérétiques d'insulter l'
 Rome, et de percer l'église
 par les flancs du pape. On
 que c'étaient de ces mystères
arcana imperii, qui ne de-
 être divulgués (34). Ne s'e-
 trouvé des personnes qui
 ainsi à l'égard des cérémonies
 J'ometts plusieurs autres
 tions, qu'un controversiste
 alléguer contre l'adversaire
 rieu, mais je ne me conte-
 d'observer que Claude d'Es-
 clama très-fortement contre
 nation de ces taxes (36);
 aussi que les controversistes
 tans citent cela en toutes re-
 et que l'inquisition d'Espagne
 que l'on effacât ce passage
 ce docteur (37). Notez que
 Rome a condamné l'édition
 de Laurent Banck (38).

(34) *Conférez ce que dit Horace, lica, vs. 182.*

Non tamen
 Digna geri promes in scenam : mi
 Ex oculis, quæ mox narret facuna

(35) *Voyez la remarque (D) GRASSIS.*

(36) *Voyez ses paroles dans un M. Drelincourt cité dans la remarque l'article PINET.*

(37) *Index Hispan. lib. prohib. col. 1.*

(38) *Index Rom. lib. prohib., p. 2 et pag. 261.*

BANDEL (MATHIEU),
 tro-Novo, dans la Lom-
 fleuri au XVI^e. siècle (a)
 jacobin *. Moréri (b) a
 la plupart des choses
 sius en avait dites; ma-
 rait dû y joindre d'au-
 curieux, et ne pas omet-
 circonstances que Vossius
 chées; l'une, que la tr

(a) *Ces paroles de Vossius, c. 1500 vivebat Matthæus Bandellus 677 de Histor. latinis, ne valent*

* Il entra dans l'ordre en l'an Joly.

(b) Moréri, sous le mot BAND

(*) 1^{re} part., pag. 295 de ses Préjugés.

(*) Polyd. Virgil., de Inventorib. rerum, lib. VIII, cap. II.

Egésippe est en Italien ^{*1}; entre, que les habitans de Ferrarent mettre dans leurs archives la *Harangue* que Matthieu Bandel avait faite à la louange leur ville, l'an 1513 (c). Voici quelques supplémens. Ce religieux, étant à Mantoue, contracta avec Jules-César Scaliger une amitié très-étroite, qui dura autant que sa vie, et qu'il cultiva soigneusement dans la Guienne (A). Il fut évêque d'Agén pendant quelques mois, et fut dans cette ville, qu'il composa en langue italienne les *His- res* ou les *Nouvelles Galan-*, qui l'ont rendu si fameux ^{*2}. Je les ai citées dans la remarque (M) de l'article LÉON X, dans la remarque (I) de l'article MAHOMET II. Elles sont dédiées chacune à quelque personne de sa connaissance (d). La 1^{re}. de la seconde partie est dédiée à Lucrèce de Gonzague, dont il avait été précepteur (e). Il en dédia une autre à son ami Scaliger. Elles ont été traduites en français, et il faudra dire un mot du jugement qu'en a fait le traducteur (B). Le catalogue de la bibliothèque de M. de Thou m'apprend que les trois pre-

mières parties furent imprimées à Lucques, l'an 1554, in-4°, et la quatrième à Lyon, l'an 1573, in-8°. Je m'étonne que M. Ménage n'ait point mis ce religieux dans le catalogue des ecclésiastiques qui ont fait des vers galans (g) (C).

(g) Il est à la fin de l'Anti-Baillet.

(A) Il contracta avec Jules Scaliger une amitié..... qu'il cultiva... dans la Guienne.] On ne connaît guère cela que par ces paroles : *Eodem tempore Mantuæ degebat Matthæus Bandellus Insuber dominicanus, vir eloquentissimus, et optimus, qui postea per aliquot menses episcopus Aginnensis fuit, et Mantuæ Marium æquicolum summæ observantiæ coluit, atque ibi cum Julio Cæsare arctissimæ amicitiae necessitudine conjunctus fuit, quam ab eo tempore, ad supremum usque vitæ diem, in Aquitanid perpetuavit. Is, quum unam historiarum suarum, quas Aginni etruscæ linguæ Boccacium imitatus conscripsit, Julio dedicaret, eum non solum Scaligerum agnoscit, sed etiam illustrissimum vocat in epistolâ dedicationis. Et quum in quatuor tomis ingentibus, singulas singulis summis, et nobilissimis ac generosissimis viris dedicaverit, neminem eorum majori honorè, quàm Julium affecit, quum tamen aliquot ex illis illustres vocare nulla fuisset invidia* (1). Lucrèce de Gonzague écrivit deux lettres au père Bandel, qui nous insinuent qu'il fut élevé à quelque charge. La première (2) marque qu'il était en France, et la seconde (3) qu'il était en Guienne : dans la première on le nomme *reverendo padre*, mais dans l'autre, on le qualifie *monsignor P. Bandello*, et on l'y félicite de sa nouvelle dignité. La date d'année ne s'y trouve point. Il n'était pas encore évêque *, lors-

* Un savant Italien ayant, dit Leclerc, composé dans sa langue un roman intitulé, *histoire de Tite Romain et d'Egésippe Athénien*, c'est de cet ouvrage qu'à la prière de son ami le Bandel donna une traduction latine sous ce titre : *Titi Romani, Egesippique Aginnensis amicorum Historia in latinum versa*.

c) Vossius, de Histor. latinis, pag. 677.

² Il y en composa seulement quelques-uns, dit Leclerc. Il était arrivé en cette ville environ l'an 1535 avec César Frégose, son précepteur; mais il avait fait une partie de son ouvrage plusieurs années auparavant tant à Milan qu'à Mantoue, Vérone et ailleurs.

d) Voyez la remarque (A).

e) Voyez l'article de cette dame.

f) A la page 408 de la II^e. partie.

(1) Joseph. Scaliger, in Confutatione Fabulæ burdonianæ, pag. 269, 270.

(2) Elle est à la page 61 des Lettres de Lucrèce de Gonzague, imprimées à Venise, l'an 1552.

(3) Elle est à la page 63.

* Il paraît au contraire que Bandel était évêque d'Agén dès 1550; mais, dit Leclerc, Bandel ne commença sans doute à résider qu'après le départ de Scaliger. Un suffragant remplissait les fonctions d'évêque.

que Jules-César Scaliger lui écrivit une lettre (4) sur la mort de Fracastor. La réponse (5) qu'il lui fit est datée de Bassenni, 22 novemb. 1553.

(B) *Ses Nouvelles ont été traduites en français..... Voici le jugement qu'en a fait le traducteur.*] Notez avant toutes choses, que les six premières furent mises en français par Pierre Boaistean, et les autres par Belleforest. L'avertissement au lecteur à la tête du 1^{er}. volume (6) contient ces paroles : *Te priant, au reste, ne trouver mauvais, si je ne me suis assujecty au style de Bandel ; car sa phrase m'a semblé tant rude, ses termes impropres, ses propos tant mal liez, et ses sentences tant maigres, que j'ay eu plus cher la refondre tout de neuf, et la remettre en nouvelle forme, que me rendre si superstitieux imitateur, n'ayant seulement prins de luy que le subject de l'histoire, comme tu pourras aisément découvrir, si tu es curieux de conférer mon style avec le sien.* Voici un fait assez curieux. Belleforest, travaillant à la traduction de la Nouvelle xxxvii, fut saisi d'un tel remords de conscience, qu'il résolut de laisser là cette occupation. *Je quitte donc ici les armes, dit-il (7), et laisse désormais ces sujets qui peuvent estre tournez à toutes mains, et desquels les uns prennent enseignement, et les autres exemple pour s'en servir en leurs folies et jeunesses ; car ce que j'en ay fait à ceste fois a esté plus pour gratifier à quelque mien amy, que de desir que j'eusse que tel œuvre sortist de ma boutique. Non que l'âge me dispense de parler de ce qui est joyeux et gaillard ; mais le temps est divers à ces gaillardises, quelque chose qu'y soit cachée dessous, et qui puisse coulourer les délicatesses trop molles que les amours requièrent lorsque l'on en discourt : et aussi que j'ai des desseins d'autre conséquence que les histoires du Bandel, ni les amours de ceux qui par leur exemple nous deussent déguster de suivre tant nos sensuels appétits, qu'à la fin nous*

servions de compte à la postérité par la mémoire de nostre sotise. Ce roi (8) donc fermera le pas à nostre course, et donnera fin à ce que d'icy en avant je prétens de faire qui soit profane, si quelquefois une histoire plus solide ne me fait esveiller l'esprit, et un discours plus long ne fait que je songe plus longuement que je n'ay fait à suivre assez simplement les pas de l'auteur, que j'ay plus orné et amplifié que suivy, ni imité. Pour excuser le passé, il ajoute cette remarque : « Je » décris les amours, non comme lascif, » ains comme celui qui me moque des » fols et me ris de ceux qui se transportent à crédit, et se laissent vaincre » par leurs concupiscences : et accuse » les adultères, déteste les infâmes, » abhorre les meurtriers, et suis marri que le monde voye des hommes » si insensé, qui se laissent mourir » pour un plaisir si peu durable que l'aise du corps. En somme, je loue la » vertu, et accuse le péché, souhaitant » tant que moi changé en mieux par » ceste lecture, je voye aussi les autres » sentir la fin de leur folie, avec » l'améliorement de leur vie. Que si » quelqu'un prend plus de plaisir aux » contes joyeux qui sont dans le » Bandel, qu'il s'y déduise à son aise : » quant à moi (comme j'ai dit), je » lui en quitte ma part, et de mesme » lui laisse l'heur et gloire qu'il en » rapportera, ayant enrichi, et cest » auteur stérile, et nostre langue, » avec la douceur naïve de son éloquence (9). » Voilà un laïque français qui fait scrupule de traduire ce qu'un religieux italien avait écrit de l'amour ; mais ce scrupule ne dura guère, car Belleforest acheva cette traduction, et y joignit même des suppléments.

(C) *M. Ménage ne l'a point mis au nombre des ecclésiastiques qui ont fait des vers galans.*] Bandel en a fait, et en a été félicité par ses amis. Voyez l'épigramme de Jules-César Scaliger de *Bandelli Amoribus thuscâ linguâ decantatis* (10), et les quatre vers que je vais copier.

(4) C'est la LVII^e. de ses Lettres, pag. 186, édition de Leyde, en 1600.

(5) C'est la LVII^e. lettre parmi celles de Jules-César Scaliger.

(6) Il fut imprimé à Paris, l'an 1567, et réimprimé la même année, à Anvers.

(7) Belleforest, Histoires tragiques, tom. III, pag. 53, 54, édition de Rouen, en 1604.

(8) C'est-à-dire, Henri VIII, roi d'Angleterre.

(9) Belleforest, Hist. tragiq., tom. III, pag. 55.

(10) Je la rapporte dans la remarque (B) à l'article de (Lucrèce de) GONZAGUE.

*Dum teneros loquitur dulcis Bandellus amores,
Ipse suus oblitus tela remisit amor.
Sens canit Aonium fontem fontisque sorores,
Fonti ipsi ex illo lactea vena fluit* (11).

Le catalogue de la bibliothèque de Nicolas Heinsius (12) m'apprend que les *Canti XI, etc. dal Bandello* furent imprimés à Agen, l'an 1545, in-8°.

(11) Julius Cesar Scaliger, in *Heroibus*, pag. 327 *partis I Poëmatum*.

(12) A la page 200 de la II^e. partie.

BANDOLE * (ANTOINE DE), avocat au parlement de Provence, a paru à la tête d'une traduction française de *Xiphilin*, imprimée à Paris l'an 1610, in-4°. Il fit aussi imprimer dans la même ville, en 1609, in-4°, les *Parallèles de César et de Henri IV*, à la tête des *Commentaires de César*, traduits en français, et commentés par Vigenère.

* Ce nom est un pseudonyme, et le personnage n'est très-probablement autre que Jean Beaudouin; mais il faut remarquer que c'est une addition de 1720, où l'on n'aurait pas dû admettre un article si court et si informe. Il est singulier que Leclerc ni Joly n'aient rien dit d'un article aussi extraordinaire.

BANGIUS (THOMAS), docteur et professeur en théologie dans l'université de Coppenhagen, naquit l'an 1600 (a). Il acheva ses humanités au collège d'Ottensée, dans l'île de Funen, et puis il passa à Coppenhagen vers la fin de l'an 1621, où il continua d'étudier avec beaucoup de progrès. Gaspard Brochmand, professeur en théologie, et évêque de Sélande, lui donna son fils à instruire. Bangius fut précepteur en même temps de Christien Friis, fils aîné du chancelier de Danemarck. Après avoir

(a) Flemlois Finorum. J'aime mieux rapporter le nom de sa patrie en latin, que de ne pas bien rapporter le nom vulgaire.

eu cet emploi plus de cinq ans, il obtint pension du roi, et s'en alla à Rostoch, d'où il repassa à Coppenhagen, lorsque les troupes de l'empereur s'approchèrent de la mer Baltique. Il acheva son cours de théologie sous le professeur Brochmand, et puis il fit un voyage à Franeker, où il apprit le rabbinisme et le chaldaïsme sous Sixtinus Amama, dont il se fit fort estimer. Il étudia ensuite à Wittemberg: il y reçut, en l'année 1630, une lettre du recteur et du conseil académique de Coppenhagen, par laquelle on lui offrait la profession de l'hébreu. Il s'en excusa, alléguant qu'il n'était pas assez docte pour s'acquitter dignement de cette charge; mais comme il se vit exhorté par le sieur Brochmand, qui était alors recteur, à ne refuser point ce qu'on lui offrait, il l'accepta pourvu qu'il lui fût permis d'employer les revenus de cette charge à étudier quelques années l'arabe et le syriaque sous Gabriel Sionite (b). Cette condition ayant été agréée, il se rendit à Coppenhagen, et prit possession au mois de septembre 1630 de la profession en hébreu, et peu après du doctorat en philosophie. Il exerça cette profession avec beaucoup d'utilité pour les étudiants, jusqu'en l'année 1652, qu'il monta à la profession de théologie vacante par la mort du sieur Brochmand. Il fut promu au doctorat de la même faculté l'an 1653, en présence du roi et de la reine. Trois ans après, on lui conféra la charge de bibliothécaire de l'académie, et il fit la

(b) Il enseignait alors à Paris.

dédicace du temple de la Trinité par une prédication latine (c). Étant tombé malade le onzième d'octobre 1661, il donna ses principaux soins aux intérêts de son âme : il se confessa et communia le sixième jour de sa maladie, et mourut le 27 du même mois (d). Il avait épousé en 1638 la fille d'un sénateur : il en eut quatorze enfans, huit fils et six filles. Ses écrits font foi de sa science (A).

(c) *Ce temple fut destiné aux exercices de religion pour les étudiants.*

(d) *Tiré de son Programme funèbre, composé par Pierre Scavenius, recteur de l'académie de Copenhagen, cité par Witte, Memor. Theolog. renov., pag. 1387.*

(A) *Ses écrits font foi de sa science.* Il fut auteur avant qu'il fût docteur ; car il publia dès l'année 1627 l'exposition d'un passage de Jérémie (1). Ses *Vindiciæ locorum Genes. XLVIII*, 16; *Genes. IV*, 1; *Psalm. XIX*, 1, parurent l'an 1630. Il publia l'année suivante, *Fontium Israëlitis Trias, Jona, Michea, Ruth*; et l'an 1634, son *Exercitatio glottologica de ortu linguarum*. Ses *Exercitationes octo litterariæ antiquitatis* parurent l'an 1638. Les deux livres *Observationum philologicarum* parurent deux ans après. *L'Hermes et Pan hebraïcus, quo vivum absoluti hebraïci lexicographi exemplum proponitur*, fut imprimé en 1641 (2). Le *Phosphorus inscriptionis hierosymbolicæ, quo Stellæburgum regium hafniense illustratur*, parut l'an 1648, et fut suivi l'année d'après du *Tropæum protevangelicum, quo ex scriptis pontificiorum ostenditur veram esse lectionem*, Ipsum conteret tibi caput, et soli Christo convenire. *L'Exercitatio elenctica de Nephilim, gigantibus vulgò dictis, opposita Jacobo Boulducco*, fut un fruit de l'an 1652; et l'*Oliva sacræ pacis repurgata*, un fruit de l'an 1654; et le *Cælum Orientis et prisce Mundi*,

(1) *C'est le verset 24 du chap. XXIII.*

(2) *Le père Labbe, Biblioth. Bibliothecar., pag. 198, parle de ce livre quoi qu'il n'ait aucun rapport à son dessein : et l'attribue à Thomas Bengus.*

un fruit de l'an 1657. Je laisse les titres de quelques autres ouvrages, qui n'ont pas été omis, ni dans le programme funèbre, ni par Albert Bartholin (3). Quelques-uns des livres dont j'ai rapporté les titres sont de simples harangues : l'*Oliva sacræ Pacis repurgata* est de ce nombre. Elle n'a pas laissé de faire mettre l'auteur dans le catalogue des pacificateurs de religion (4), et d'être insérée toute entière par Jean Duræus dans l'*Irenicorum tractatum Prodromus*.

(3) *In libro de Scriptis Danorum.*

(4) *Voyez Heidegger. de Concordiâ ecclesiæ, Prot., pag. 208.*

BARANZAN (REDEMPTUS), religieux barnabite, a été dans le XVII^e. siècle l'un des premiers qui ont osé s'écarter de la route d'Aristote, en philosophant. La Mothe-le-Vayer dit qu'il le peut mettre entre les premiers esprits de notre siècle (a), et que les ouvrages de sa jeunesse suffisent pour cela (A). Il ajoute que ce bon barnabite l'avait beaucoup de fois assuré, et toujours sous le bon plaisir de Dieu, qu'il se ferait revoir à lui, s'il partait le premier de ce monde. Il ne tint pas sa parole, la providence en ayant autrement ordonné, et il vérifia la sentence d'un poète latin :

*Qui nunc it per iter ænebricosum,
Illuc undè negant redire quemquam* (b).

Je parlerai ailleurs (c) de quelques personnes qui ont fait de telles promesses. Baranzan était de Vercel *; il enseigna les

(a) La Mothe-le-Vayer, Discours chrétien de l'Immortalité de l'âme, au IV^e. tome de ses Œuvres, in-12, pag. 172.

(b) Catull., Epigr. III.

(c) Dans l'article BONFADIUS.

* Il était seulement du diocèse de Vercel. Né à Serravalle en 1590, il mourut le 23 décembre 1622. Leclerc renvoie au reste à l'article curieux que le père Nicéron barnabite a consacré à son confrère, dans le tome III de ses Mémoires.

mathématiques et la philosophie dans la ville d'Annecy en Savoie. Naudé, à la page 79 de l'Instruction qu'il publia l'an 1623 sur les frères de la Rose-Croix, parle de lui comme d'un homme déjà mort.

(A) *On le peut mettre entre les premiers esprits de notre siècle : les ouvrages de sa jeunesse suffisent pour cela.*] Il entend sans doute le livre de *novis Opinionibus Physicæ*, imprimé à Lyon, l'an 1619. Konig fait mention de deux ouvrages de ce moine : *Edidit*, dit-il, *Uranoscopiam et campum philosophicum*, an. 1620 (1). J'ai eu entre mes mains un exemplaire du *Campus philosophicus*, imprimé à Lyon en 1619. Il ne contenait qu'un volume, et ne traitait que de la logique, et cela d'une manière assez conforme à celle des péripatéticiens ; mais l'approbation me fait croire que ce volume n'est que la première partie du Cours de philosophie de Baranzan, et que ce Cours a pour titre général *Summa philosophica Anneciensis* ; ce qui confirme ce que j'ai dit, que cet auteur avait enseigné dans Annecy.

(1) *Le Catal. d'Oxford dit Uranoscopia, seu universa Doctrina de cælo*, 1617.

BARBARUS (FRANÇOIS), noble vénitien, a été un homme illustre dans le XV^e. siècle. Il avait non-seulement beaucoup de savoir, mais aussi beaucoup d'adresse à manier les grandes affaires ; il n'était pas moins homme d'état qu'homme de lettres, et il le témoigna dans tous les emplois publics qui lui furent confiés, et principalement lorsqu'il fut gouverneur de Bresce. On ne peut assez admirer la vigilance, la fermeté, la souplesse et les autres grandes vertus, avec quoi il défendit cette ville contre les forces du duc de Milan, commandées par le fameux Picinin. Il eut à combattre et les ennemis

de dehors et ceux de dedans, et il vint à bout des uns et des autres. Les divisions étaient extrêmes dans la ville : les Avogadri et les Martinenghes étaient les chefs de deux factions opposées ; il les engagea par son éloquence à se réunir, et à travailler de concert au bien de la cause commune. La longueur du siège ou du blocus causa la famine dans la ville, la famine y causa la peste ; et néanmoins, parmi tous ces embarras, il eut l'avantage de rendre inutiles les efforts de l'ennemi pendant trois ans, et de le contraindre de se retirer. Ceci arriva environ l'an 1439 (a). Il y a des auteurs qui croient que notre François Barbarus est celui qui a fait un livre de *Re uxoriæ*, quelques lettres et quelques harangues. C'est le sentiment de Volaterran (b) qui ajoute qu'il avait été disciple de Chrysoloras, et qu'il oublia tout son grec dans sa vieillesse. Volaterran pourrait bien s'être trompé en quelque chose (A). François Barbarus * mourut l'an 1454 (c).

(a) Tiré de Vianoli au XVIII^e. livre de l'Histoire de Venise, tom. I. Voyez aussi ce qu'il dit au XX^e. livre, pag. 768.

(b) Volater., lib. XXI, pag. 773.

* On peut, dit Joly, consulter sur ce savant Vénitien la dissertation du cardinal Quirini, mise en tête de l'édition des Lettres de Barbarus ou Barbaro, Brescia, 1743, in-4^o. ; mais M. Ginguéné (*Biogr. universelle*) dit qu'il serait à désirer que dans cette dissertation il y eut plus d'ordre et moins d'erreurs.

(c) Vossius, de Histor. Lat., pag. 620.

(A) *Volaterran pourrait bien s'être trompé en quelque chose touchant F. Barbarus.*] Voici d'où me vient un tel soupçon. Je trouve dans le Vianoli, que François Barbarus ; qui défendit si heureusement la ville de Bresce, fut père de Zacharie, et que Zacharie

fut père d'Hermolaüs Barbarus (1). Je trouve dans la Bibliothèque de Gesner, que François Barbarus, auteur du livre *de Re uxoriâ*, a traduit du grec de Plutarque la *Vie d'Aristide*, et celle de *Caton*, et qu'il les a dédiées à Zacharie son frère. Je trouve dans Volaterran (2), qu'Hermolaüs Barbarus était neveu (3) de ce François Barbarus qui défendit la ville de Bresce. Volaterran avait parlé de ce François Barbarus dans la page 773, et en avait dit entre autres choses ce que l'on va voir. « Il entendait bien la langue grecque, mais il l'oublia tout-à-fait dans ses vieux jours, comme je l'ai ouï dire à Hermolaüs Barbarus son parent. » *Hic postremò senescens, uti ab Hermolao ejus necessario accepi, litterarum græcarum quas probè tenebat, erat omninò oblitus.* Les autres choses que Volaterran avait dites de ce François Barbarus sont qu'il avait été disciple de Chrysoloras, qu'il a écrit un livre *de Re uxoriâ*, quelques *harangues* et quelques *lettres*, et qu'il s'acquit une grande réputation en défendant la ville de Bresce. *Dum Brixiae prætor esset, eam urbem à Philippippi ducis obsidione magnâ cum laude liberavit.* Cela pourrait faire soupçonner que Volaterran a joint pélemêle ce qui convient au père, et ce qui convient au fils. Le passage de Gesner témoigne que François Barbarus, auteur du livre *de Re uxoriâ*, et traducteur de la *Vie d'Aristide*, était frère de Zacharie Barbarus. Or, selon le Vianoli, Zacharie Barbarus était fils de celui qui défendit Bresce, et père d'Hermolaüs : il faudrait donc dire que celui qui défendit Bresce, eut un fils nommé François Barbarus qui a fait le livre *de Re uxoriâ*, et traduit du grec de Plutarque la *Vie d'Aristide* et celle de *Caton*, et qui fut oncle d'Hermolaüs Barbarus. Selon cela, Volaterran aurait attribué au père certaines choses qui ne conviennent qu'au fils. D'ailleurs celui qui défendit Bresce aurait pu avoir un frère nommé Zacharie, auquel il aurait dédié ses deux traductions ; et ainsi toute la faute de Volaterran consisterait à n'avoir point su que Fran-

çois Barbarus était l'aïeul d'Hermolaüs. Si j'avais les œuvres de François Barbarus, j'y trouverais apparemment de quoi décider la question. Ne les ayant pas, j'ai prié M. de Larroque d'éclaircir mon doute, et voici ce qu'il m'a répondu : « M. Joli (4) prononce que l'auteur du livre de *Re uxoriâ* était l'aïeul d'Hermolaüs, et qu'il le publia vers le temps du concile de Constance ; car Poggio et Paul Verger parlent de ce livre dans des lettres datées de la ville de Constance. La lettre de Poggio est écrite à Guérin de Vérone, et celle de Verger à Nicolas Léontin. Elles louent Fr. Barbaro d'avoir su si bien écrire du mariage, quoiqu'il fût très-jeune et non marié. Il dédia son frère Zacharie la version des Vies d'Aristide et de Caton, et mourut l'an 1454. M. Joli distingue deux Daniel Barbaro. » Notez qu'on m'a dit que cette préface de M. Joli, que j'ai citée, contient plusieurs éloges de l'auteur du livre *de Re uxoriâ*, et l'éclaircissement de beaucoup de choses qui concernent les hommes de lettres.

Gesner et Vossius citent une lettre d'André Brentius, par laquelle l'on peut apprendre que François Barbarus, aïeul d'Hermolaüs, et père de Zacharie, avait composé et traduit beaucoup de livres. *Nimirum in te omnia Francisci Barbari patris virtutum lumina elucescunt : cui certè multum latina lingua debet, tot tantisque ab eo libris compositis, partim conversis, à quo minimè degenerat Hermolaus filius, te tanto patre non indignus* (5). Il est très-certain, par le témoignage même d'Hermolaüs (6), que son père s'appelait Zacharie ; de sorte que Philippe de Bergame s'est fort abusé, quand il l'a fait fils de François Barbarus, et petit-fils de Zacharie : *Francisci Barbari filius, Zachariæ Barbari nepos* (7). M. Moréri, tant ici qu'en

(4) Dans la préface de la traduction française du livre de *Re uxoriâ*, imprimé à Paris, l'an 1667.

(5) Andreas Brentius, patavinus, Epistolâ ad Zachariam Barbarum, apud Vossium, de Hist. lat., pag. 621. Dans l'Appendix de M. Cave, pag. 157, on assure qu'Hermolaüs était fils de François.

(6) Voyez la XXXII^e. lettre du XII^e. livre de celles de Politien.

(7) Philip. Berg. apud Vossium, de Hist. lat., pag. 621.

(1) Histoire de Venise de Vianoli, tom. I, liv. XX, pag. 768.

(2) Lib. XXI, pag. 777.

(3) Ex fratre nepos.

mille autres lieux, traduit *nepos* par *neveu*. C'est une très-lourde faute. Ceux qui se piquent de la belle latinité ne se servent de *nepos* que pour désigner un petit-fils. Ceux qui ne sont pas si scrupuleux en fait de style latin se servent à la vérité du mot *nepos*, pour dire *neveu*, mais ils ajoutent ordinairement *ex fratre*, ou *ex sorore*, afin d'ôter l'équivoque ; s'ils disent *nepos* tout court, ils entendent *petit-fils*.

BARBARUS (**HERMOLAUS**), petit-fils du précédent, a été un des plus savans hommes du XV^e. siècle Il naquit à Venise le 21 de mai 1454 (a). Il fit de grands progrès dans les études, si promptement, qu'il commença à faire des livres la dix-huitième année de son âge (A). Les emplois publics, dont il fut chargé de bonne heure, ne l'empêchèrent pas de cultiver avec ardeur les belles-lettres (B). Il fut envoyé par les Vénitiens à l'empereur Fridéric, et à Maximilien son fils, roi des Romains ; et cette députation, bien loin d'arrêter sa plume, lui fournit de quoi soutenir le personnage d'auteur : car non-seulement il publia la *harangue* (C) qu'il récita devant ces deux princes à Bruges, l'an 1486, mais il fit aussi un *Traité de l'Accord de l'Astronomie avec la Médecine* : il le fit, dis-je, la même année, en passant par la ville de Cologne pour s'en aller à Mayence. Ce fut à la prière de Théodoric Flas, médecin de Nuis, qu'il le composa (b). Comme il savait fort bien le grec, il entreprit les traductions les plus malaisées, et il commença par un célèbre paraphraste d'Aristote, je veux

dire par *Themistius*. Il attaqua ensuite *Dioscoride*, dont il corrigea le texte le mieux qu'il put, et dont il fit une traduction à laquelle il ajouta un fort docte *Commentaire*. On dit qu'il travailla aussi sur deux traités de *Plutarque*, qui sont les plus difficiles. (c) Je ne sais si cette version a jamais paru en public. Il avait dessein de traduire toutes les *OEuvres d'Aristote* (D), et il dit dans l'une de ses épîtres dédicatoires, que l'exécution de ce dessein était déjà fort avancée. Il avait une facilité extraordinaire à faire des vers, et l'on prétend qu'il en composa plus de douze mille (E). Mais de tous ses ouvrages, il n'y en a point qui lui ait donné autant de réputation que ce qu'il a fait sur *Pline*. Il y corrigea près de cinq mille passages, et par occasion il en rétablit trois cents dans *Pomponius Méla* (d). Il n'a pas manqué de censeurs à l'égard de ce beau travail (F), non plus qu'à l'égard de ses autres livres (G). Il était ambassadeur de la république de Venise auprès du pape Innocent VIII, lorsque le patriarche d'Aquilée vint à mourir. Aussitôt le pape lui conféra ce patriarcat. Hermolaüs eut l'imprudence de l'accepter sans attendre le consentement de ses supérieurs (H), quoiqu'il ne pût pas ignorer que la république de Venise avait fait des lois pour défendre à tous les ministres qu'elle envoyait à la cour de Rome d'accepter aucun bénéfice.

(a) Gesner., in Biblioth., fol. 246, ex Trithemio.

(b) Gesner., in Biblioth., fol. 317.

(c) *De Iside et Osiride, et cur Oracula desierunt*. Gesner., in Biblioth., fol. 317.

(d) Herm. Barbar., in præfat. ad *Alexandrum VI*.

Les excuses d'Hermolaüs, fondées sur ce que le pape l'avait contraint d'embrasser la prélature, ne furent point écoutées. Le conseil des Dix lui signifia fort sèchement qu'il eût à renoncer au patriarchat, et que, s'il ne le faisait point, son père serait dégradé de toutes ses dignités, et verrait bientôt ses biens confisqués. On fut inflexible. Zacharie Barbarus employa tous les moyens imaginables pour obtenir le consentement de la république au patriarchat de son fils; et n'ayant pu rien gagner, il en mourut de chagrin (I). Son fils le suivit de près: on a voulu dire que lui aussi fut emporté par le chagrin (K); mais il y a plus d'apparence qu'il mourut de peste. Piérius Valerianus l'a mis en tête de ses savans malheureux. Il a, ce me semble, outré les choses lorsqu'il a dit qu'on ne sait pas même si Hermolaüs Barbarus fut enterré (L). Ce grand personnage mourut à Rome l'an 1493. Il témoigne dans ses *Lettres* une grande résignation et beaucoup de tranquillité d'esprit par rapport au traitement qu'il avait reçu de sa patrie (e). Je ne crois point qu'on puisse dire qu'il a été fait cardinal (M). On a débité qu'il eut recours au démon, pour savoir le sens d'un mot grec (N) dont Aristote s'est servi. N'oublions pas que Laurent de Médicis lui donna des marques d'une estime singulière (O). M. Varillas a fait un récit fort agréable et fort étudié touchant Hermolaüs Barbarus, mais il s'est trompé en beaucoup de cho-

(e) Voyez la remarque (K).

ses, et bien plus souvent que Moréri (P).

Je citerai un passage d'Alcyonius, où l'on verra que notre Hermolaüs se félicitait de sa disgrâce, et qu'il n'étudia jamais avec tant d'application que depuis que sa patrie l'eut maltraité (Q).

(A) *Il commença à faire des livres la dix-huitième année de son âge.*] C'est Gesner qui nous l'apprend. *Ab octavo decimo ætatis suæ anno scribere exorsus multa elegantissima opuscula composuit* (1). Vossius a voulu dire la même chose; mais, parce que son imprimeur oublia deux lettres, il a été cause que M. Teissier a dit qu'Hermolaüs Barbarus *commença d'écrire à l'âge de vingt-deux ans* (2). Voilà la traduction de ces paroles de Vossius: *Ab anno ætatis duo vicesimo scribere orsus fuit* (3); et voilà de quelle conséquence sont quelquefois les fautes des imprimeurs. Il est clair que Vossius avait mis *duodevigesimo*: deux lettres supprimées de ce mot ont ôté quatre ans de gloire à un auteur. On voit dans la page 157 de l'Appendix de M. Cave la faute de M. Teissier.

(B) *Ses emplois publics.... ne l'empêchèrent pas de cultiver.... les belles-lettres.*] Entendons ceci avec quelque restriction; car il est certain que ces emplois le détournèrent considérablement de l'étude. *Honores*, dit-il (4), *in republica gessi multos et magnos: quâ fide, quâ opinione, quâ gratiâ, non dixerim. Placet quidem impendisse annos penitus duodecim, sed octo reipub. continuos: totum id tamen tempus litteris ferè perii.*

(C) *Il publia une harangue.*] Elle fut dédiée à Carondelet, qui était alors premier secrétaire du roi des Romains. L'auteur avoue qu'il ne la publie point toute telle qu'il la récita, mais il déclare en même temps qu'il la donne toute telle qu'il l'avait préparée. S'il ne récita point tout ce

(1) Gesner. *Bibliothec*, folio 317.

(2) Teissier, *Addit. aux Éloges de M. de Thou*, pag. 354.

(3) Vossius, de *Hist. lat.*, pag. 622.

(4) Herm. Barbar., *epistolâ XXXI, lib. XII inter Politiani Epistol.*

qu'il avait préparé, ce fut à cause que les courtisans lui recommandèrent d'être court, et de venir d'abord au fait. Ils n'ignoraient point que l'étude des belles-lettres florissait alors en Italie, et que les ambassadeurs de ce pays-là se plaisaient à réciter de longues harangues, parées de tous les ornemens de la rhétorique. Il fallut même réduire à une les deux harangues qu'Hermolaüs et son collègue avaient préparées; et comme il fallut faire l'abrégé et la réduction dans l'espace d'une heure et demie, jugez de la présence d'esprit d'Hermolaüs, qui surmonta heureusement toutes ces difficultés. *Obsecro ne mirere si qua leges in hoc libello quæ tunc dicta non fuerunt. Nec enim addidi nunc ea, sed detraxi tunc, admonitus ab aulicis extemplò quàm limen attigi, ne longus essem, ambitiosa reciderem, optima quæque dicerem, patientissimis omninò, sed occupatissimis tamen principibus parcerem. Amputavi subito consilio multa..... Considerans hoc et æstimans quod sesquihoram antequam principes adiremus significatum nobis fuerit non duas orationes seorsim, ut cogitabamus et paraveramus, sed unam duobus junctim habendam et recitandam esse* (5).

(D) *Il avait dessein de traduire toutes les œuvres d'Aristote.*] Voici comme il parle dans la préface de son Pomponius Mela (6). *Vocant nos majora quædam studia, urgemusque nostrum illud vetus omnes Aristotelis libros in latinum vertendi exponendique propositum. Quod si ad exitum perduxero (nam bona ejus pars jam pridem peracta est) non dubito futurum, quin de reliquo in litteris labore gratia mihi fiat.* Sa traduction de la Rhétorique d'Aristote fut publiée après sa mort. Voyez l'article suivant.

(E) *Il avait une facilité extraordinaire à faire des vers: il en composa plus de douze mille.*] Entre autres pièces de poésie, il fit un ouvrage de six cents vers, dont le titre est le même que celui de l'ouvrage de son aïeul François Barbarus; je veux dire que ce poëme est intitulé *de Re uxoriâ*, mais il est fort différent de l'ouvrage

en prose qui porte le même titre. François Barbarus prescrit des règles, tant à ceux qui se marient, qu'à ceux qui sont déjà mariés (7): il entre dans un si grand détail, qu'il fait un chapitre *de coitûs ratione*. Hermolaüs se borne à cette question: *si un homme sage se doit marier* (8), et il conclut pour la négative.

(F) *Il n'a pas manqué de censeurs à l'égard de son travail sur Pline.*] On a prétendu qu'il avait trop lâché la bride à ses conjectures et à sa mémoire. Pintianus le poussa très-rudemment là-dessus. Ceux qui lui pardonnent les défauts de sa mémoire, ne lui pardonnent pas ses coups de témérité, et disent fort librement qu'il se mêla de corriger plusieurs choses qui n'étaient point fautes, mais qui passaient son intelligence. Il est vrai que dans plusieurs éditions de Pline on a eu de grands égards pour les corrections d'Hermolaüs, puisqu'on les a fourrées au texte; mais il y a long-temps qu'on a dit que ce prétendu médecin de Pline lui avait fait plus de plaies qu'il ne lui en avait guéri. Rapportons cela dans les termes du père Hardouin. *Ipse (Hermolaüs) in iis quæ attigit, sæpè nimium conjecturæ, memoriæ etiam plus quàm hominem deceat, tribuit: utl paulò acerbius eam ob rem invectus in eum Pintianus olim exprobravit. Sed concessâ facilè veniam μνημονικῶν ἀμαρτημάτων, quòd minus mirum sit memoriam excidere aliquarum rerum, quàm constare omnium: at non veniam dignus æquè, cùm neglectis veterum exemplarium vestigiis, et priscarum ante se editionum securus, plurima pro arbitrio, eruditè magis quàm cautè ac verè, mutavit, vel planè pessumdedit: cùm plurima ex iis quæ castigavit, non errata illa sint, sed parùm intellecta. Tantùm nihilominus auctoritati Barbari subsecuta ætas, eruditionique tribuit, ut conjecturas illius, ceu totidem κυρίας δόξας in contextum inseruerit, undè eliminandæ à nobis variis argumentis fuere. Sensit jam dudum hanc labem operi Pliniano illatam auctor Epigrammatis aliàs haud perelegantis, in Commentarios à Stephano Aquæo editos, de*

(5) Herm. Barbarus, Epist. ad Carondeletum, inter Epistolas Politiani XLV libri XII.

(6) Apud Gesnerum, Biblioth., folio 317, verso.

(7) Voyez le titre des chapitres de son ouvrage dans la Bibliothèque de Gesner, folio 246, verso.

(8) Gesner. Biblioth., folio 317.

quibus agendum mox erit. Sic anim

ille :

Dum facere Hermoleos medicinam Barbarus optat

*Non paucis lacero vulneribus Plinio ,
Perlesum cravius conjecta vulnerat arte :*

Nec minus incauta plurima turba manu.

*In tantum ut Latio jam depioratus abiret,
Ob multa in Stygias vulnera sensus aquas, etc.*

*Felicio aliquantò SIGISMUNDUS GILE-
nius, qui uno duntaxat archetyporum
presidin, collatis inter se exemplari-
bus, non pauca restituit, que Her-
molao latuerant (9). J'ai rapporté ce
long passage afin de mieux convain-
cre M. Varillas de s'être trompé sur
une chose qui n'était guère inconnue.
Mais je ne laisse pas d'être très-per-
suadé que le travail d'Hermolaüs sur
l'histoire naturelle de Pline est digne
d'admiration, vu le grand nombre
d'auteurs qu'il lui fallut consulter, et le
peu de temps dont il eut besoin pour
cela. Vingt mois lui suffirent, dit-il :
il rompa la glace aux autres ; il trou-
vait Pline dans un très-mauvais état,
et semblable à une terre qui a été
long-temps inculte, et à un logis pes-
tiféré, ou infecté des lutins. *Hæc erant
in Pliniano codice flagitia, propter
quæ non parùm multi divinum opus
tanquam senticetum, imò verò quasi
pestilens aut lemuribus infame domi-
ciliùm vitabant. Ea nos græcis et la-
tinis auctoribus perlectis omnibus lu-
cubratione viginti mensium revellere
ac publicare curavimus (10). Quant à
la pensée de Volaterran, que c'était
une occupation peu convenable au
caractère d'Hermolaüs Barbarus, opus
impar ejus dignitati et vitæ instituto
(11), elle a été condamnée très-juste-
ment, tant parce qu'Hermolaüs s'é-
tait engagé dans ce travail avant que
d'être homme d'église, que parce qu'il
serait à souhaiter que plusieurs pré-
lats fissent de semblables fautes. *Uti-
nam sic à multis ejus dignitatis atque
instituti peccaretur (12). Vossius ajou-
te une autre raison : c'est que Pline***

(9) Harduini *Præfat. in Plinium, ad usum
Delphini.*

(10) Herm. Barbarus, in *epilogo Operis, pag.
425, edit. basilien. ann. 1534.*

(11) Volaterranus, *lib. XXI, pag. 777.*

(12) *Cogitare debuerat Volaterranus, jam
antequam ad Episcopatum provectus esset, pa-
rata majori ex parte habuisse, quæ ad istud
opus pertinerent.* Vossius, de *Histor. lat., pag.
623.* Hermolaüs dit simplement : *Plinianas Cas-
tigationes, quas legatus Romæ, nec dum sacris
initatus, inchoaveram. Præfat. ad Alexan-
dram VI.*

ne faisait pas négliger au patriarche
les fonctions épiscopales, témoin les
Sermons que l'on garde en manuscrit
à Padoue. J'aimerais mieux dire que
puisque les Vénitiens ne voulurent
point souffrir qu'il acceptât cette di-
gnité, il ne déroba rien à ses fonc-
tions patriarchales en faveur de Pline.
Notez qu'ayant publié cet ouvrage
l'an 1492, il y joignit un appendix
qu'il nomme *secundæ Castigationes*,
et qui est daté de Rome le 13 de jan-
vier 1493.

(G) non plus qu'à l'égard de
ses autres livres.] Sa version de *The-
mistius* n'est point fidèle, si nous en
croyons Vossius. *Ipse ille Themistius
ab Hermolao Barbaro dum nimium
studet elegantia, tantò conversus est
libertate, ut sæpissimè longè aliud di-
cat quàm senserit Themistius (13) :* et
il a témoigné dans la version de la
Rhetorique d'Aristote, qu'il n'en-
tendait pas assez le grec, si l'on s'en
rapporte à Francois de Escobar (14).
On prétend qu'il était si rempli de
Pline, qu'il accommodait trop souvent
à ses paroles celles de *Dioscoride*, en
traduisant ce dernier. Cette traduc-
tion a été souvent critiquée par Mar-
cellus Virgilius. *Doctè quidem et ele-
ganter translatis, sed (ut nonnullis vi-
detur) nimis ad imitationem Plinii,
quem dum ubiquè sequitur à Diosco-
ridis verbis aliquantò recedere vide-
tur. Marcellus Virgilius, qui post
Hermolaum eosdem libros transtulit,
plerumque interpretationem ejus car-
pit (15).*

(H) *Hermolaüs eut l'imprudence
d'accepter le patriarchat d'Aquilée,
sans attendre le consentement de ses
supérieurs.]* Personne, que je sache,
n'a mieux réussi que Pierre Bembo à
conter ce fait : c'est pourquoi il sera
commode et agréable à tous ceux qui
n'auront pas cet historien de voir ici
ce qu'il en dit. *Eo mortuo Innocen-
tius patriarchatum (sic enim appel-
lant) Aquileiensem..... Hermolao
Barbaro, legato apud se veneto at-
tribuit. Quod ubi civitas intellexit, ta-
metsi Hermolaüs ad senatum scripse-
rat, coactum se à pontifice vestem se-
natoriam mutavisse : quoniam tamen*

(13) Vossius, de *Philosophiâ, pag. 8.*

(14) *Apud Andream Schottum, Biblioth.
hispan., pag. 333.*

(15) Gesner., in *Biblioth., folio 317, verso.*

Georgio Placentino responsitavit (32). Je crois être allé à la source de ce fait en citant Pierre Crinitus. La plupart des gens (33) ne citent que la Démonomanie de Bodin, où je n'ai pas encore trouvé cette action d'Hermolaüs (34)*. Quelques-uns citent Monlorius, qui en parle dans son *Traité de Entelechiâ*. Au reste, quelques-uns prétendent que Budé est l'inventeur du *perfectihabia*. Vous trouverez ces paroles dans du Verdier-Vau-Privas : *Et mesmes ceux qui l'ont bien voulu louer ont dit de lui, Est felicissimus quidem, sed audacissimus in novandis vocabulis, comme quand il a tourné l'entéléchie d'Aristote, perfectihabiam* (35). Notez que plusieurs soutiennent que Cicéron a très-mal traduit ce mot d'Aristote (36).

(O) *Laurent de Medicis lui donna des marques d'une estime singulière.* Il fut au-devant de lui, sans avoir égard au mauvais état de sa santé, et le reçut magnifiquement dans sa maison de plaisance. Lisez ce latin : *Cum Hermolaüs Barbarus reipub. Venetæ nomine legationes fortè per Italiam obiret et ad urbem Florentiam obiter accederet, Laurentius Medices (qui Florentinam rempublicam non minore tum consilio, quam fortunâ gubernabat) statim tantoviro cum amicis pluribus (ut fit) obviam procedit : nihil veritus, quod ægros pedes haberet, ac summis doloribus vexaretur. Tum in Caiand villâ (quam infinitis propè sumptibus ædificabat) honorificentissimè illum accepit, simulque tanti hominis ingenio, et doctrinâ singulari provocatus, eam quoque liberalissimè studiorum nomine illi obtulit, cum insigni atque instructissimâ bibliothecâ, quam ad exemplum Philadelphi mirâ tum industriâ parave-*

(32) Crinit., de Honestâ Disciplinâ, lib. VI, cap. XI.

(33) Le père Rapin, *Réflex. sur la Philosoph.*, pag. 350. Teissier, *Éloges*, etc., tom. I, pag. 355.

(34) Je n'ai pas eu le loisir de chercher cela page par page, mais je ne l'ai point trouvé aux endroits où il y avait le plus d'apparence que je le trouverais.

* Joly reconnaît que c'est une erreur de Rapin et de Teissier.

(35) Du Verdier, *Biblioth. française*, pag. 473, rapportant ce que Genebrard a dit de Budé.

(36) Joannes Ferrerius pedemontanus les réfute au traité de Entelechiâ.

rat, ut in eo quasi musarum secessu simul cum Pico Mirandulâ honestioribus disciplinis, ac philosophicè sacris pro arbitrio incumberet. In quo Hermolaüs Barbarus (ut homo maximè humanus) libenter se dixit, et studiorum causâ, et Laurentii merito talem animum agnoscere, villamque ipsam, si per publicas curas liceret, excipere (37).

(P) *M. Varillas a fait un récit fort agréable... touchant H. Barbarus, mais il s'est trompé en beaucoup de choses, et bien plus souvent que M. Moréri.* Il dit (38), 1°. qu'Hermolaüs Barbarus passait à Venise pour celui de tous les nobles qui faisait profession de la plus haute et de la plus fine galanterie. 2°. Que personne ne le vit jamais étudier, et qu'on qu'on ne voyait aucun livre dans sa chambre, ni dans son cabinet. Je doute de la première de ces deux choses, et je tiens pour fausse la seconde. 3°. Que s'étant chargé du plus grand travail qu'il y eût alors dans la république des lettres (c'était la correction de Pline (39), il se servit de l'autorité des manuscrits, et de celle des écrivains grecs et romains qui avaient travaillé sur les mêmes matières; et que dans les endroits où ces deux secours lui manquaient, il mettait en usage ses propres conjectures, avec tant de vraisemblance et de bonheur, qu'il n'y en a eu pas une de rebutée. Voyez la réfutation de cela dans la remarque (F). 4°. Que ce fut par cette ingénieuse voie, qu'il découvrit que Pline était né à Côme, et qu'il en composa une dissertation qui convainquit tous ceux qui la lurent. De tous les auteurs que j'ai consultés sur la liste des ouvrages de Barbarus, je n'en ai trouvé aucun qui lui attribue une telle dissertation. Il est vrai que, dans la préface de Pline, il semble préférer la leçon *Catullum congerronem meum*, à celle de *Catullum conterraneum meum*, par où il élude l'argument très-fort que l'on tire de ce passage, pour prouver que Pline était de Vérone. Il est vrai en-

(37) Petrus Crinitus, de honestâ Disciplinâ, lib. XV, cap. IX, pag. 400.

(38) Varill., *Anecdotes de Florence*, pag. 187 et suiv.

(39) M. Varillas dit que l'Histoire naturelle de Pline contient 36 livres : il fallait dire 87.

core qu'indépendamment de la leçon *congerronem* qu'il ne veut ni admettre, ni rejeter absolument, il déclare que Pline était de Côme, et non de Vérone; mais il ne s'étend point là-dessus; trois lignes lui suffisent. Ce n'est donc point ce qu'on nomme une dissertation en forme. Or, quand même M. Varillas aurait raison en ce point, il ne laisserait pas d'avoir débité un grand mensonge; car il n'y a presque point d'habile critique désintéressé, qui n'ait toujours adjugé Pline à ceux de Vérone. *Causam dudum adjudicaverunt Veronensibus eruditi, inter quos præcipui Polycarpus Palermus singulari opere de Plinii patriâ, et Scalliger in Euseb. chron. pag. 190 (40).* Les paroles de Paul Jove mal entendues ont apparemment trompé M. Varillas. *Novocomensibus C. Plinium secundum civem suum ab imperitis invidiosè surreptum, eruditâ præclarâque sententiâ reddidisti (41).* 5°. Le désir admirable, nous dit-on dans les anecdotes, qu'eut Barbarus de remédier aux désordres de la médecine, lui fit entreprendre de faire sur Dioscoride la même chose qu'il avait exécutée sur Pline. C'est renverser l'ordre du temps. Barbarus, depuis la publication de son travail sur l'Histoire naturelle de Pline, vécut si peu, qu'il ne forma point de nouveaux desseins: il avait assez de livres à achever, et je ne doute point qu'il n'eût travaillé sur Dioscoride, avant que de s'appliquer tout entier à Pline (42). 6°. Les amis d'Hermolaüs lui conseillaient de jouir, en se reposant, de la gloire qu'il avait acquise par son Pline et par son Dioscoride; mais leur proposa lui-même qu'il devait traduire ce que Thémistius nous avait laissé sur Aristote, et il l'exécuta comme il l'avait proposé. Voilà un nouvel anachronisme: la traduction de Thémistius est une des premières que Barbarus ait publiées. *Themistii peripatetici Paraphrases in aliquot Aristotelis libros admodum adolescens latinâ effecit (43).* Il la dédia à Six-

te IV, qui était mort depuis huit ans, lorsqu'il publia ses notes sur Pline. 7°. Hermolaüs fit justice à la république contre ses propres intérêts, et avoua qu'elle avait raison de lui être contraire. Il conjura le pape de conférer le bénéfice à celui qui lui serait présenté par l'ambassadeur de Venise, et déclara formellement qu'il n'en voulait point, s'il fallait encourir à ce prix l'envie de ses citoyens. Ceci paraît un pur roman: nous avons vu ci-dessus (44), dans le passage de Pierre Bembo, que le père d'Hermolaüs ne voulut jamais démordre, et qu'il tâcha seulement de fléchir la république. Il est certain d'ailleurs, que le nouveau patriarche conserva toujours son titre, et ne se soumit point à ses supérieurs temporels. 8°. Je ne sais où M. Varillas a lu que l'unique remède pour la guérison d'Hermolaüs, était de lui envoyer du bézoard pur, et qu'il y en avait à Florence dans un vase d'agate, dont le soudan Caithay avait fait présent à Laurent de Médicis. Pierre Crinitus, qui le devait savoir autant que personne, dit que l'antidote appartenait à Pic de la Mirandole, qui en savait la composition. *Pharmacum contra pestem quod ille sibi si quando incidisset asservabat diligentissimè, curat ut Romam quàm celerrimè ad Hermolaum devehatur. Dicebat autem Picus illud ipsum ex oleo scorpionum linguisque aspidum, et aliis ejusmodi venenis confectum (45).*

Les fautes de M. Moréri consistent à dire, 1°. que le sénat n'approuva point le choix qu'Innocent VIII fit d'Hermolaüs Barbarus pour le patriarcat d'Aquilée: 2°. qu'Hermolaüs Barbarus donna au public l'Histoire naturelle de Pline. Le sénat n'aurait pas moins désapprouvé l'élection d'une autre personne; et ce ne fut point à cause d'Hermolaüs Barbarus, que la république fut fâchée de ce qu'Innocent VIII avait fait. Elle se fâcha de ce que le pape prétendit disposer du patriarcat sans la consulter, et de ce qu'Hermolaüs avait reconnu le prétendu droit du pape,

(40) Harduin., in Plin., tom. I, pag. 2.

(41) Jovius, in Elogiis, cap. XXXVI.

(42) Voyez la remarque suivante, vers la fin.

(43) Gesner. Biblioth., folio 318. Ces paroles du Journal de Leipsick, pag. 461 de l'ann. 1685, ne sont pas exactes: Hos libros Themistii paraphrasticos Hermolaüs Barbarus... Venetiis A.

1570, in-folio edidit.; car cette édition a suivi de loin la mort de l'auteur.

(44) Citation (16).

(45) Petrus Crinitus, de Honestâ Disciplinâ. lib. I, cap. VII.

en acceptant cette dignité contre les lois de sa patrie. Il publia ses corrections sur Pline sans le texte même de Pline (46).

(Q) *Un passage d'Alcyonius fera voir qu'Hermolaüs..... n'étudia jamais avec tant d'application que depuis que sa patrie l'eut maltraité.*

Voici ce passage : c'est le cardinal Jean de Médicis (47) qui parle. *Exsiliū igitur Barbaro non solum calamitatem detraxit, sed etiam dignitatem auxit, quod quidem ita constanter moderatēque ferebat, ut facetissimè jocaretur nūcas illud sibi à patriā impetrāsse, quoniam ægrè ferrent hominem suis sacris initiatum ambitione vulgariū honorum distineri, et plebeis occupationibus impediri. Itaque plura scripsit biennio exsul quam XX ante annos cū patriā frueretur et honoribus illius florentissimus esset, recognitionem erratorum Pliniani codicis, explanationem librorum de animā Aristotelis, cū tamen ante ejusdem philosophi libros talis argumenti in latinum convertisset, et XVI libros de Ratione disserendi, veteres peripatetici organon eos appellant; et V Rhetoricos et unum Poëticum, octoque Dioscoridæ Medicos, quos alio etiam opere instruxerat quod Corollarium inscribat. Adjecerat quoque pulcherrimam expositionem ad libros Analyticos posteriores Aristotelis antè in latinum translatis* (48). Il semble que ceci réfute ce que j'ai dit ci-dessus (49) : mais, prenez-y bien garde, je n'en ai rien à craindre ; car outre qu'il pourrait y avoir quelque défaut d'exactitude dans ce dénombrement d'Alcyonius, il est certain qu'une partie des écrits qu'il articule sont plutôt une révision, ou une plus ample exposition de ce qu'Hermolaüs avait déjà fait, qu'une entreprise tout-à-fait nouvelle : et il paraît manifestement, que Dioscoride lui avait passé par les mains avant son exil, et avant ses corrections du texte de Pline. C'est une confirmation de ce que j'ai dit contre M. Varillas. De plus, il faut

observer que les écrits de cette liste n'avaient point été publiés avant la mort de l'auteur : on ne pouvait donc pas l'exhorter à l'oisiveté par la raison que son Pline, et ensuite son Dioscoride lui avaient acquis assez de gloire. Nous allons voir qu'Alcyonius observe que ces ouvrages de Barbarus étaient conservés en manuscrit dans une bibliothèque. *Et hæc quidem omnia* (50) *adhuc diligentissimè asservari vidi à fratribus illius, cū sedecim abhinc annos* (51) *Venetiis bibliothecam illius excuterem, atque incredibili sum lætitiā elatus, cū cognovi doctissimi amicissimique hominis elucubrationes non intercidisse, quod ne evenisset magnoperè verebar, cū in suburbano Oliverii Caraphæ collegæ mei ex pestilentia obiisset, et domestici intimique familiares fugā saluti suæ consulissent, omniaque tanquam bona caduca in medium reliquissent. Sed ejus generis scripta ab interitu et furto vindicata fuisse narrabant Zanolis cujusdam operā, quū ille habebat ad manum* (52). Je ne puis nier que Barbarus, dans l'épilogue de ses Corrections sur Pline, ne promette une édition de Dioscoride : *Scrie oportet*, dit-il (53), *annotamenta hæc... Dioscoridi quoque propediem emittendo profutura* ; mais je persiste à dire que M. Varillas n'a point distingué les temps. On avait vu un ouvrage de cet auteur sur Dioscoride, avant qu'il donnât ce qu'il avait fait sur Pline, et après qu'il eut donné une paraphrase de Thémistius. Voyez ce qui suit : *Primum quidem dū Themistii nobis paraphrasin atque id juvenis adhuc eam eleganter latinè loquentem producit : mox edito in Dioscoridem corollario tam variam ac reconditam doctrinæ rerum omnium supellectilem depromit : postremū Plinio.... succurrit* (54).

(50) Il fallait excepter le travail sur Pline, publié par l'auteur même.

(51) Alcyonius suppose que le cardinal Jean de Médicis disait cela environ l'an 1512.

(52) Alcyonius, in Medice legato priore.

(53) Herm. Barbarus, in monito ad lector. ad calcem Castigat., pag. 521.

(54) Jo. Oporinus, Epist. dedicat. Castigat. Herm. Barbari in Plinium.

(46) Tout cet alinéa étoit à la fin de la remarque de l'article de (François) BARBARUS dans la première édition.

(47) Il fut ensuite le pape Léon X.

(48) Petrus Alcyonius, in Medice legato priore de Exilio.

(49) Dans la remarque (P). num. V et VI.

BARBARUS (DANIEL), petit-neveu du précédent, se fit esti-

mer par sa science. Il publia un *Commentaire sur les cinq voix de Porphyre*, l'an 1542. Deux ans après, il publia un *Commentaire sur les trois livres de la Rhétorique d'Aristote à Théodecte*, qui avaient été traduits en latin par Hermolaüs Barbarus. Il avait écrit à Gesner, qu'il espérait de publier incessamment plusieurs ouvrages d'Hermolaüs (a). Nous lui devons l'édition des Dialogues de Speron Sperone.

(a) Tiré de la Bibliothèque de Gesner, folio 192, verso.

BARBARUS * (DANIEL), de la même famille que le précédent, a été patriarche d'Aquilée, et illustre par sa science. Il s'était fort attaché aux mathématiques et à la philosophie, avant qu'il eût une dignité dans l'église; mais depuis sa promotion à l'épiscopat, il s'appliqua tout entier aux études de théologie. Il était si prévenu pour Aristote, qu'il lui aurait volontiers prêté serment de fidélité, s'il n'avait pas été chrétien (a). Il était ambassadeur de Venise en Angleterre, lorsque le pape Paul IV le nomma coadjuteur du patriarche Grimani (b). Il fut un des pères du concile de Trente, et il s'y comporta avec beaucoup d'attachement pour le pape. Il opina fortement contre ceux qui deman-

daient la communion sous les deux espèces (c). Il mourut en 1569, à l'âge de quarante-un ans (d). Il avait publié divers ouvrages (A); et s'il eût vécu plus long-temps, il en eût sans doute publié bien d'autres (e).

(c) *Idem*, lib. XVIII, cap. IV, num. 4, ad ann. 1562.

(d) Vossius, de Scient. mathem., pag. 355. De Thou, liv. XLVI, pag. 942.

(e) De Thou, là même.

(A) *Ila..... publié divers ouvrages.* Un *Commentaire sur Vitruve*, qui fut imprimé à Venise, l'an 1567. *La Pratica della Perspectiva*, imprimée au même lieu, l'an 1559, et l'an 1568 (1). *Catena græcorum Patrum in quinquaginta psalmos, latine versa*. Aubert-le-Mire (2), M. Moréri, M. Teissier (3), Konig, Paul Freher (4), etc., lui donnent le *Commentaire sur les cinq Voix de Porphyre*, et le *Commentaire sur la rhétorique d'Aristote*, dont j'ai parlé dans l'article précédent: mais comme le premier des commentaires fut imprimé l'an 1542, et le second l'an 1544, il est visible qu'ils ne sont point la production de notre Daniel Barbarus, né l'an 1528 (5). Freher, par une bévue tout-à-fait étrange, a dit que notre Daniel Barbarus, mort l'an 1569 âgé de quarante ans, avait obtenu du Pape Innocent VIII auprès duquel il était ambassadeur de Venise, le patriarchat d'Aquilée (6).

(1) Vossius, de Scient. mathem., pag. 355 et pag. 425.

(2) De Scriptorib. sæculi XVI.

(3) Teissier, Addit. à M. de Thou, tom. I, pag. 354.

(4) Freheri Theatrum Viror. illustr., pag. 1465.

(5) C'est selon MM. de Thou et Vossius.

(6) Freher. Theatr. Viror. illustr., pag. 1465.

* Leclerc pense que ce personnage est celui qui a déjà eu l'article précédent, et qu'il n'y a eu qu'un Daniel Barbarus. Il ajoute qu'il ne fut pas patriarche, mais seulement coadjuteur: nommé en 1559, il l'était encore en 1567, et mourut avant Grimani.

(a) Tiré de M. de Thou, livre XLVI, pag. 942.

(b) Pallavic., Hist. Concil. trid., lib. XVI, cap. IV, num. 22.

BARBE, femme de l'empereur Sigismond, était fille de Herman comte de Cilia dans la Hongrie. Sigismond avait été pris par les Hongrois, et mis sous la garde de deux jeunes gentilshommes dont il avait fait mourir le père.

t qu'ils le gardaient, il la à leur mère de le laisser. Ce ne fut point sans ir fait bien des excuses de de son mari, et bien des ses. Il lui promit entre autres d'épouser la fille du le Cilia, proche parent de euve, et il exécuta cette se (a). Il eut là une femme s extraordinaires que l'on nais. Elle n'avait nulle e sa vie débordée. Ce n'est e la que consiste sa grande rité; il n'y a eu que trop cesses qui sè sont mises us du *qu'en dira-t-on*, à de leurs impudicités. Ce eut d'extraordinaire dans ce fut l'athéisme (A), chose presque point d'exemple es femmes. Elle ne croyait dis ni enfer (B), et se mo- es religieuses, qui renon- x plaisirs de la vie, et qui ent leur corps. Sigismond va mal marié encore par s endroits, car sa femme s'engagea dans des com- vec quelques grands sei- de Bohême, pour le chas- royaume, et pour se pro- n autre mari. Il découvrit rame, et condamna l'im- ce à une prison perpé- Quand il fut mort, on la liberté (b); et comme elle it encore à se marier, quel- ui représenta l'exemple de terelle, qui demeure seule a vie, lorsqu'elle perd son er mari. *Si vous avez, lit-elle, à me proposer*

Æneas Sylvius, in Addition. ad An-
ormitam de Dictis et Factis Al-
ib. III, num. 44, pag. 69.
Matthiæ Theatro histor. in Sigis-
pag. 998.

*l'exemple des bêtes, proposez-
moi celui des pigeons et des moi-
neaux* (c) (C). Elle vieillit à Gratz,
dans la Bohême, sans renoncer à
ses débauches (d), et y mourut en-
viron l'an 1451. Les Bohémiens
ne laissèrent pas de lui faire de
magnifiques funérailles à Prague,
et de la mettre dans le tombeau de
leurs rois, comme l'assure Bonfi-
nius, au VII^e. livre de la III^e. dé-
cade. Pratéolus ne l'oublie point
dans son Catalogue alphabétique
des Hérétiques, et en cela il se
rend très-ridicule, car elle n'avait
point forgé de nouveaux dogmes,
et ne s'était point érigée en chef
de secte; elle donna dans des im-
piétés communes à tous les temps.
En tout pays, les profanes et les
impies se sont toujours moqués
des personnes qui s'exposent par
principe de religion aux brûlures
de la chair, au lieu de suivre le
penchant de la nature (e).

(c) Æneas Sylvius, in Addit. ad Ant. Pa-
norm., num. 5, pag. 56.

(d) Gretii in Bohemiâ in vitâ turpi et fa-
dis libidinibus infami consenuit. Mathias,
Theatr. histor., pag. 998.

(e) Barbara. . . stultas appellabat virgi-
nes, quæ pro Christi nomine passæ fuissent,
propterea quod voluptatis gaudia non gus-
tassent. Prateolus, pag. 85.

(A) *Ce qu'il y eut d'extraordinaire
en elle fut l'athéisme....., qui n'a
presque point d'exemple parmi les
femmes.* Je n'ignore pas ce qu'on
vient de publier dans une satire du
sexe, le chef d'œuvre, ce me semble,
de M. Despréaux. On veut dans cette
nouvelle pièce que l'impiété même
soit un des dérèglements des femmes.

Dans le sexe j'ai peint la piété caustique.

*Et que serait-ce donc si, censeur plus tri-
gique,*

J'allais t'y faire voir l'athéisme établi,

*Et non moins que l'honneur le ciel mis en
oubli?*

Si j'allais t'y montrer plus d'une Capanee,

Pour souveraine loi mettant la destinée,

*Du tonnerre dans l'air bravant les vains car-
reaux,*

*Et nous parlant de Dieu du ton de des Bar-
reaux? [Satire X, vs. 653.]*

Mais tout cela ne peut être vrai, encore qu'il n'y ait pas plus de quatre ou cinq femmes en France qui aient donné dans ces maximes impies. Je ne voudrais pas nier que ce prodige ne soit devenu un peu moins extraordinaire, depuis que le sexe ne se pique pas d'ignorance autant qu'il faisait. Il faut un certain degré de fausse métaphysique, pour tomber dans le malheureux abîme de l'irrégulation. Quoi qu'il en soit, je suis très-persuadé avec l'auteur des *Pensées* sur les Comètes, que ce n'est point par cet endroit-là que les femmes méritent censure. *Ce n'est point leur vice que l'athéisme ; elles se font une vertu de n'entrer point dans les grands raisonnemens : ainsi elles en demeurent à leur catéchisme, bien plus portées à la superstition qu'à l'impiété ; grandes coureuses d'indulgences et de sermons, et si fort occupées de mille passions qui leur sont tombées comme en partage, qu'elles n'ont ni le temps ni la capacité nécessaires pour révoquer en doute les articles de leur foi* (1). A coup sûr, elles trouveront plutôt le secret d'accorder ensemble les passions et la religion, fallût-il donner jusque dans le molinosisme, que l'expédient de ne rien croire.

(B) *Elle ne croyait ni paradis ni enfer.*] Voici le portrait que Bonfinius nous a laissé de cette femme. *Barburam imperatricem cœtempestate Græci diem obiisse ferunt, indomitæ libidinis mulierem, quæ inter adulteros publicè vitam duxit, prostitutoque pudore viros sæpius petiit quàm peteretur. Quùm ab omni religione destituta foret, superos ac inferos esse negabat : religiosas ancillas, jejuniis aut orationi rebusque divinis intentas gravius increpabat, nullis assèverans molestiis ac inediâ corpus esse macerandum : immò lautè pascendum, in delitiis et voluptatibus alendum, et post mortem, cùm nihil supersit, nullam decorum animorumque curam esse subeundam* (2).

(C) *Si vous avez, disait-elle, à me proposer l'exemple des bêtes, proposez-moi celui des pigeons et des moineaux.*] C'est un des plus beaux lieux

communs de la morale, que de faire voir à l'homme ses désordres, en comparant sa conduite déréglée avec la régularité des bêtes. Les hommes se déchirent les uns les autres ; l'homme est un loup à l'homme (3) ; mais les bêtes de même espèce ne se battent point entre elles. C'est-par là qu'Horace a tâché de couvrir de honte les Romains qui s'engageaient aux guerres civiles. *Les loups et les lions*, dit-il, *ne font point cela*. Il suppose que son objection est si puissante, que ceux à qui elle est proposée se trouvent réduits à un silence honteux.

*Neque hic lupis mos, nec fuit leonibus
Unquam, nisi in dispar, feris.
Furor ne cæcus, an rapit vis acrior?
An culpa? responsum date.
Tacent, et ora pallor albus inficit,
Mentesque percussæ stupent* (4).

Juvénal a employé la même morale dans sa XV^e. Satire, vs. 159.

*Sed jam serpentum major concordia : parci
Cognatis maculis similis fera : quandò leoni
Fortior eripuit vitam leo? quo nemore unquam
Exspiravit aper majoris dentibus apri?
Indica tigris agit rabida cum tigride passam
Perpetuam, sævis inter se convenit ursis:
Ast homini, etc.*

M. Despréaux a parfaitement bien traduit le latin de ces deux poètes, et y a joint de nouveaux exemples (5).

*Voit-on les loups brigands, comme nous humains,
Pour détrousser les loups, courir les grands chemins?*

Un aigle sur un champ prétendant droit d'arbaine

*Ne fait point appeler un aigle à la huitaine:
Jamais contre un renard chicanant un poule
Un renard de son sac n'alla charger Rolet.
Jamais la bête en rut n'a, pour fait d'impuissance.*

*Traîne du fond des bois un cerf à l'audience,
Et jamais juge entre eux ordonnant le congrès,*

De ce burlesque mot n'a sali ses arrêts.

Quelque beau que puisse être ce lieu commun, et quelque capable de frapper, il a néanmoins son faible ; car premièrement, on peut l'éluder par un trait de plaisanterie, et, en second lieu, on peut le combattre sérieusement par la maxime

Nil agit exemplum, litem quod lite resolvit (6) ;

(1) *Pensées diverses sur les Comètes*, num. 142, pag. 421.

(2) Bonfinius, *Rerum ungaricar. decade III, lib. VII*, pag. 344, 345.

(3) *Homo homini lupus*. Erasm. *Adagior. chil. I, centur. I*, num. 70, pag. 48.

(4) Horat. *Epod. VII*.

(5) Voyez sa VIII^e. Satire I, vs. 125.

(6) Horat., *Satira III*, vs. 103, lib. II.

à-dire, qu'on peut le rétorquer, en tournant la médaille ou ga- le vent sur le moraliste. Je ne rds point approuver ceux qui ent des railleries aux raisons, e dis que c'est un très-grand dés- age aux raisonnemens, que de ir être tournés en ridicule par ns qui aiment à plaisanter. Prou- cela par un exemple. Si quel- avait entrepris d'obliger M. de u à croire qu'il vaut mieux choi- e vieille maîtresse qu'une jeu- t qu'il lui eût cité l'endroit de où il est dit *que les beliers cher- plutôt les vieilles brebis que les*, ce quelqu'un n'aurait-il pas été té et confondu par cette ré- donnée d'un air moqueur (7) : *que les beliers sont des beliers* Une dame romaine se servit pensée semblable auprès d'un e qui ne pouvait comprendre uelle raison les femelles parmi tes ne désirent le mâle que lors- s veulent devenir mères. *C'est,* pondit la dame, *parce que ce es bêtes. Simile dictum Populiæ filiae, quæ miranti cuidam iset quapropter alicæ bestiæ nun- mare desiderarent nisi cum antes vellent fieri, respondit :* enim sunt (9). N'était-ce pas e bras et jambes à l'admirateur? pour le premier inconvénient. e n'est pas moindre ; car enfin nme que vous voudrez envoyer le des animaux pour y appren- a devoir, vous dira qu'il ne de- pas mieux. *J'y apprendrai,* ira-t-il, *à soumettre le droit à ce : un dogue plus fort qu'un ne fera point scrupule de lui : portion. Qu'y a-t-il de plus or- que de voir des chiens qui s'en- ent ? Les poulets ne s'entrebai- point à la vue de leur commu- e ? Les coqs ne s'acharnent-ils furieusement l'un contre l'autre, y a quelquefois que la mort de ui fasse cesser le combat ? Les is, le symbole de la débonnai-*

reté, n'en viennent-ils pas fort souvent aux coups ? Quoi de plus furieux que le combat des taureaux ? N'est-ce pas la force qui décide de leurs droits en matière d'amour ?

. Ignotis perierunt mortibus illi
Quos Venerem incertam rapientes MORE FERA-
RUM

Viribus editior cædebat ut in grege TAU-
RUS (10).

Illi alternantes multâ vi prælia miscent
Vulneribus crebris : lavit ater corpora sanguis,
Versaque in obnixos argentur cornua vasto
Cum gemitu : reboant silvæque et magnus
Olympus :

Nec mos bellantes unâ stabulare, sed alter
Victus abit, longèque ignotis exulat oris
Multa gemens, ignominiam plagasque superbi
Victoris, tum quos amisit inultus amores,
Et stabula aspectans regnis excessit avitis (11).

N'apprendrai-je pas à l'école où vous m'envoyez la barbarie la plus dénaturée ? N'y a-t-il pas des bêtes qui dé- vorent leurs petits ? N'y apprendrai-je pas l'inceste ?

. Sed enim damnare negatur
Hanc Venerem pietas, coeuntque animalia
nullo

Cætera dilecta, nec habetur turpe juvenas
Ferre patrem tergo : sit equo sua filia conjux,
Quasque creavit init pecudes caper, ipsaque
cujus

Semine concepta est ex illo concipit ales.
Felices quibus ista licent : humana malignas
Cura dedit leges, et quod natura remittit
Invida jura negant (12).

N'y apprendrai-je pas à m'accommo- der de tout ce qui sera à ma portée, pour faire mes provisions comme la fourmi ?

. Sicut
Parvula, nam exemplo est magni formica la-
boris;
Ore trahit quodcumque potest atque addit
acervo
Quem struit, hand ignara ac non incauta futu-
ri (13).

Ne m'y délivrerai-je de la dure servi- tude qui fait gémir tant de gens, et qui leur arrache ces plaintes si douloureuses ?

Que votre bonheur est extrême,
Cruels lions, sauvages ours,
Vous qui n'avez dans vos amours
D'autre règle que l'amour même !
Que j'envie un semblable sort !
Et que nous sommes malheureuses,
Nous, de qui les lois rigoureuses
Punissent l'amour par la mort (14) !

oyez Ménagiana, pag. 323 de la pre-
tion de Hollande.

ervicum in patria, crassoque sub aère
nasci.

Juvenal. Satir. X, vs. 50.

acrob. Saturnal., lib. II, chap. V, in

(10) Horat., Satir. III, lib. I, vs. 108.

(11) Virgil., Georgic., lib. III, vs. 220.

(12) Myrrha apud Ovidium, Metam., lib. X,
vs. 323.

(13) Horat., Satirâ I, lib. I, vs. 32.

(14) Ces vers sont du Pastor Fido, selon la
version de la comtesse de la Suze.

On ne saurait donc disconvenir que l'exemple qu'on peut trouver de toutes sortes de dérèglements dans l'école des bêtes brutes, n'affaiblisse un peu les moralités dont j'ai parlé au commencement de cette remarque ; car puisque selon la théologie toutes les bêtes sont exemptes de péché, on ne peut pas dire qu'en punition de quelque faute les unes sont tombées dans le désordre, et qu'en récompense de quelque bonne œuvre les autres sont demeurées dans l'ordre. Ainsi tout ce qu'elles font est également réglé, et quand on vous demandera, comme fit la veuve de Sigismond, *pourquoi voulez-vous que j'imité la tourterelle, plutôt que la colombe ou que le moineau ?* vous n'aurez rien de bon à répondre, à moins que de consulter les fondemens de morale que vous seriez obligé de consulter, si vous ne vous serviez point de l'exemple de la tourterelle. Que répondrait M. Despréaux à un sophiste, qui lui soutiendrait que sa *biche en rut* est une très-fausse comparaison ? car afin qu'elle fût bonne, il faudrait que cette espèce de bête se pût trouver dans le cas où sont les femmes qui ont mis en justice un homme *pour cause d'impuissance*. Or une biche se peut-elle trouver dans le cas ? Engage-t-elle sa foi à un seul cerf ? Si l'un lui manque, n'en trouve-t-elle pas d'autres ? L'invective et la piquante censure de M. Despréaux serait bien fondée dans un pays où les lois du mariage seraient inconnues ; mais on est bien assuré qu'en un tel pays les hommes ne seraient pas plus exposés que les cerfs à un procès d'impuissance, et que personne ne se verrait condamné au congrès par arrêt du parlement.

Ce que je viens de dire ne n'empêche pas de croire que les moralités dont il s'agit sont très-propres à toucher la plupart des gens. Je ne blâme donc pas François de Sales, qui a proposé l'éléphant pour un exemple d'honnêteté, et je condamne la réponse de l'impératrice Barbe. Il y aurait mille choses à débiter sur ce sujet. Les actions des bêtes sont peut-être un des plus profonds abîmes sur quoi notre raison se puisse exercer, et je suis surpris que si peu de gens s'en aperçoivent. Mais rapportons les paroles de François de Sales. *L'éléphant*,

dit-il (15), *n'est qu'une grosse bête, mais la plus digne qui vive sur la terre, et qui a le plus de sens. Je vous veux dire un mot de son honnêteté : il ne change jamais de femelle, il aime tendrement celle qu'il a choisie, avec laquelle néanmoins il n'habite que de trois en trois ans, et cela pour cinq jours seulement, et si secrètement, que jamais il n'est vu en cet acte ; mais il est bien vu pourtant le sixième jour, auquel avant toutes choses il va droit à quelque rivière, en laquelle il se lave entièrement tout le corps, sans vouloir aucunement retourner au troupeau, qu'il ne se soit auparavant purifié. Ne sont-ce pas de belles et honnêtes humeurs d'un tel animal, par lesquelles il invite les mariés à ne point demeurer engagés d'affection aux sensualités et voluptés, que selon leur vocation ils auront exercées, mais icelles passées de s'en laver le cœur et l'affection, et de s'en purifier au plus tôt, pour par après avec toute liberté d'esprit pratiquer les autres actions plus pures et plus relevées, etc.* Ce qu'il dit de l'éléphant est pris d'Aristote (16), de Plin (17), et d'Élien (18). Claude Despense, dans son traité de *l'Etat de Viduité*, où il parle de la *Monogamie*, avait déjà remarqué cela de l'éléphant, et l'avait donné, avec la tourterelle, pour des exemples insignes de pudeur et de chasteté, aux personnes chrétiennes.

(15) Introduction à la Vie dévote, part. III, chap. XXXIX, de l'Honnêteté du lit nuptial.

(16) Arist., Hist. Animal., lib. V, cap. XV.

(17) Plin., lib. VIII, cap. V.

(18) Ælian., Historia Animal., lib. VIII, cap. XVII.

BARBERIN (FRANÇOIS), l'un des bons poètes de son temps, naquit l'an 1264, à Barberino, dans la Toscane. Comme sa mère était de Florence, il fut s'établir dans cette ville, où la profession de jurisconsulte, mais surtout la beauté de ses poésies, le firent extrêmement considérer. On a perdu la plupart de ses ouvrages. Celui qui avait pour titre *Les Enseignemens d'Amour* (A), a eu une meilleure destinée. Il sor-

tit de dessous la presse à Rome , orné de belles figures, l'an 1640. Ce fut par les soins de Frédéric Ubaldini, qui prit cela pour un bon moyen de faire sa cour aux puissances ; car la maison Barberin, descendue de ce poète, jouissait alors de la papauté. Il mit à la tête de cet ouvrage la vie de l'auteur , quelques éloges ; et , comme il y a dans ces vers plusieurs mots qui ne sont plus en usage , il y joignit un glossaire , qui les explique, et qui en éclaircit , ou prouve le sens par l'autorité des poètes contemporains (a).

(a) Tiré du Journal de Leipsick , à la section VII du 1^{er}. tome des Supplémens , pag. 349.

(A) On a conservé son poème qui avait pour titre les Enseignemens d'Amour.] Cela est équivoque : on se pourrait figurer que ce poème est une école de coquetterie , comme ceux d'Ovide de *Arts amandi* ; mais on se tromperait fort : il n'y a rien de plus moral que ce poème de Barberin. Il ne contient que des règles qui apprennent leur devoir à ceux qui aiment la gloire, la vertu , et l'éternité (1).

(1) Journal de Leipsick., pag. 349 du 1^{er}. tome des Supplémens.

BARCLAI (GUILLAUME), savant jurisconsulte au XVI^e. siècle, était d'Aberdeen en Écosse, et d'une très-bonne maison (A). Quoiqu'il eût été en faveur auprès de la reine Marie Stuart, il ne put pas faire aucune fortune à la cour du roi d'Écosse, fils de cette princesse. Cela le fit résoudre à se retirer en France, l'an 1573 (a) ; et quoiqu'il eût près de trente ans *, il ne laissa

(a) La Vie de Jean Barclai, au-devant de l'Argenis, met l'an 1571.

* Barclai n'avait, dit Leclerc, que vingt-sept ans en 1573 ; et ce fut en 1571 qu'il se

pas d'aller étudier en droit à Bourges. Quelque temps après, il s'y fit recevoir docteur (B) ; et comme il avait beaucoup d'esprit, et qu'il s'appliquait extrêmement à l'étude, il se rendit bientôt capable de régenter dans le droit. Le jésuite Edmond Hay, son oncle, lui procura une profession en cette science dans l'université de Pont-à-Mousson, par le crédit qu'il avait auprès du duc de Lorraine, qui avait fondé depuis peu cette académie. Ce duc ne se contenta pas de conférer à Barclai la première chaire, il le fit outre cela conseiller dans ses conseils, et maître des requêtes dans son hôtel. Barclai épousa, en 1582 (b), une demoiselle lorraine (c), dont il eut un fils qui devint un homme illustre, et qui fut la cause innocente que son père se brouilla avec les jésuites. Ce jeune homme avait tant d'esprit, qu'ils firent tout ce qu'ils purent pour le faire entrer dans leur ordre. Son père s'en fâcha, ils se fâchèrent à leur tour, et lui rendirent tant de mauvais offices auprès du duc, qu'ils l'obligèrent à sortir de Lorraine. Il s'en alla à Londres trouver le roi Jacques, qui lui offrit une place dans son conseil, avec de fort bons appointemens ; mais il refusa ces offres, à cause de la condition qu'on y avait apposée, c'est qu'il embrasserait la religion anglicane. Il repassa en France au commencement de l'année 1604, et accepta la pro-

rendit à Bourges ; car, ainsi que Bayle le rapporte à la remarque (G), il eut Donneau pour professeur. Or, Donneau quitta Bourges en 1572.

(b) Voyez la remarque (A) de l'article suivant.

(c) Elle s'appelait Anne de Malleville.

fession en droit, qui lui fut offerte par l'université d'Angers. Il y régenta avec grand éclat (C) jusqu'à sa mort, qui arriva vers la fin de l'année 1605 (D). Il fut enterré aux Cordeliers (d). Il publia quelques livres (E), et un, entre autres, où il réfuta des auteurs qui, quoique de différente religion, ne laissaient pas de s'accorder en faveur de la religion sur les maximes républicaines (F). Il avait de l'aversion pour les calvinistes (G), et apparemment l'état où il voyait sa patrie, qu'il avait quittée pour la catholicité (e), entretenait cet esprit d'aigreur.

(d) Tiré de M. Ménage, Remarques sur la vie de Pierre Ayrault, pag. 228 et suivantes.

(e) Quas (litteras) cum idem Guillelmus videret unâ cum avitâ religione sordescere, principem verò suam marcescere in infamis carceris situ, dolore confectus migravit anno 1571 Lutetiam. Vita Jo. Barclaii.

(A) Il était d'une très-bonne maison.] Savoir de celle de Barclai, qui est alliée à toutes les grandes maisons d'Écosse, comme il paraît par une patente du roi Jacques, imprimée au-devant de l'Argenis. Je me sers du mot de *patente*, parce que ce n'est pas une simple lettre écrite au duc de Lorraine, comme M. Ménage l'assure (1), mais une lettre scellée du grand sceau du royaume, et adressée à tout le monde par ces paroles de formulaire, *A tous ceux qui ces présentes verront, salut.* M. Ménage est fort excusable dans sa méprise; mais celui qui a fait mettre à l'attestation du roi Jacques cette souscription, *Epistola Jacobi, Scotiæ regis, Carolo Lotharingiæ duci*, est un trompeur ou un ignorant, qu'on ne saurait excuser. Il a dû lire cet écrit, puisqu'il l'a fait imprimer à la tête d'un ouvrage (2): or il n'a pu y trouver de ligne qui ne lui montrât que ce n'était point une

lettre écrite au duc de Lorraine. Le traducteur italien de l'Argenis (3) nous conte que les parens de la demoiselle de Malleville ne voulurent point consentir à son mariage avec Guillaume Barclai, avant que de voir des preuves de la noblesse dont on se vantait. Il ajoute que cela ne fut fâcheux à Barclai, qu'à cause de l'impatience amoureuse qui le transportait, car il lui fallait attendre l'arrivée d'un certificat, avant que de goûter les plaisirs de la jouissance. *Les parens de la belle*, poursuit-il, *n'eurent pas plus tôt aperçu cette attestation royale, qu'ils furent les premiers à hâter la conclusion.* On ne peut qu'être étonné, quand on lit ces choses dans la même page où est le certificat du roi d'Écosse, car ce prince déclare expressément que Barclai avait déjà une femme (4): et cela est d'ailleurs certain par la date de l'attestation (5). Cette date est postérieure de plus d'un mois à la naissance de Jean Barclai fils de Guillaume et de la demoiselle de Malleville. Voilà comment l' amoureux Guillaume Barclai se voyait réduit au retardement de sa joie, par l'attente d'un certificat. L'auteur de la vie latine de Jean Barclai était dans la même erreur: l'attestation, selon lui, fut demandée, afin qu'on se pût produire sous le titre d'un homme de qualité aux yeux de l'épouse future. *Cum Annâ de Mallavillâ contracturus nuptias ex Scotiâ regias litteras accersivit, quibus ingenuæ nobilitatis titulos futuræ sponsæ approbaret.*

(B) Il étudia en droit à Bourges..... et s'y fit recevoir docteur.] Cujas présida à cet acte (6). On a débité un grand mensonge quand on a dit que le mariage de Barclai n'interrompit point ses études, et que les ayant continuées depuis ses noces, il devint d'écolier docteur, et de docteur professeur en droit. *Le quali (nozze) non rompendo il bel filo de gli studii di lui, successe che di scolare ch' egli era, passato al grado del dottorato,*

(3) Il s'appelle Francesco Pona: il a fait la Vie de Jean Barclai, et l'a mise à la tête de sa version de l'Argenis.

(4) In Lotharingâ consedissee ibique affinitatem genere moribusque suis non indignam contraxisse.

(5) Le 19 de mars 1582. Moréri la met au 28.

(6) Ménage, remarques sur la Vie d'Ayrault, pag. 228.

(1) Ménage, remarques sur la Vie d'Ayrault, pag. 228.

(2) Il est imprimé au-devant de l'Argenis.

riceve una lettura principale di Leg-
gi (7).

(C) *Il régenta à Angers avec grand éclat.*] « Lorsqu'il allait faire sa leçon, » il était suivi de son fils et de deux » valets, et vêtu d'une robe magni- » fique, avec une grosse chaîne d'or » au cou (8). »

(D) *Il mourut vers la fin de l'année 1605.*] M. Moréri, trompé par Nicinus Erythræus et par d'autres, a mis l'année 1609 au lieu de l'année 1605. Il croyait avec raison que notre Barclai alla régenter le droit à Angers en 1604, et il trouva dans Nicinus Erythræus que ce professeur vécut cinq ans depuis la prise de possession. *Ab Audibus optimis conditionibus evocatur, ut in ipsorum gymnasio primariam juris civilis cathedram obtineret, ubi cum jam quinquennium docuisset est mortuus* (9). Il était aisé de conclure qu'il ne mourut qu'environ l'an 1609. Mais l'auteur italien se trompe, puis qu'outre l'autorité de M. Ménage je puis alléguer cette raison : Guillaume Barclai était mort avant que les différens de Paul V et des Vénitiens fussent assoupis. *Accendebant hominem et pietate et jam senectâ liberiorum illæ turbæ quas multi ominabantur, cum pontifex in Anglum Venetosque districtus, illum quidem jam à sacris nostris alienum acerbare, hos autem alienare videbatur. Sed tam pium conatum interceptit felix et in Christo obitus.* C'est ainsi qu'on parle dans la préface du livre de *Potestate Papæ* (10). Les différens du pape et de la république de Venise furent terminés l'an 1607. Le sieur Witte, trompé peut-être par le seul Moréri, a mis la mort de Barclai à l'an 1609 (11).

(E) *Il publia quelques livres.*] Entre autres *Præmetia* sur la vie d'Agri-
cola, et un Commentaire sur le titre des Pandectes de *Rebus creditis et de*

(7) Francesco Pona, dans la Vie de Barclai, au-devant de la traduction italienne de l'Argenis.

(8) Ménage, remarques sur la Vie de Pierre Ayrault, pag. 231.

(9) Nic. Erythr. Pinacoth. III, pag. 76. Paul Freher, Theatri pag. 1515, fait durer cinq ans la profession : il cite Imperialis et Thomasin.

(10) M. Ménage attribue cette préface à Jean Barclai fils de Guillaume. Voyez la page 228 de ses remarques sur la Vie d'Ayrault.

(11) Witte, in appendice Diarii Biographici.

Jurejurando. Il le publia à Paris, l'an 1605. Mais les deux ouvrages qui ont le plus fait parler de lui sont le Traité de la Puissance du Pape, et le Traité de la Puissance des Rois. Le premier a pour titre, *de Potestate Papæ, an et quatenus in Reges et Principes seculares jus et imperium habeat*; le second est intitulé, *de Regno et regali Potestate, adversus Buchananum, Brutum, Boucherium, et reliquos Monarchomachos.* Il publia ce dernier ouvrage à Paris, en l'année 1600, et le dédia à Henri IV. L'autre n'est sorti de dessous la presse qu'après la mort de l'auteur, qui n'avait pas même osé témoigner qu'il y travaillât. *Et quidem de Regno libros quibus popularem ambitum exagitabat nullâ dissimulatione conscripsit. Sed hoc opus (de Potestate Papæ) secretò aggressus est, cum tunc aliquid pontifici negare hæresis censeretur* (12). Il entreprit ces deux ouvrages lors qu'il vit les désordres de la ligue, les sujets en armes contre leur roi, et les possesseurs légitimes de la couronne déclarés déchus de leur trône par des bulles papales. La Lorraine, où il était avantageusement établi, fut entraînée par ce torrent : elle approuva la révolte des sujets, et les attentats de la cour de Rome sur le temporel des princes. Il ne laissa pas de demeurer ferme dans ses principes : aussi les avait-il appris en bonne école ; car il ne faut point douter que les séditions des Écossais n'eussent été à cet égard son principal catéchisme. Rien n'est plus propre à faire haïr les maximes républicaines que de voir qu'elles ont produit des troubles qui ont aboli la religion que l'on croit la véritable, et renversé du trône une reine de laquelle on était aimé. Quoi qu'il en soit, le professeur de Pont-à-Mousson témoigna une fermeté peu ordinaire. La plupart des gens changent de principes à mesure qu'ils changent de pays et d'intérêts : pour lui, au milieu de la Lorraine, il persévéra dans les maximes qu'il avait eues en Écosse, quoique la situation des affaires fût bien changée. L'autorité du peuple élevée sur la puissance royale servait en Écosse à la ruine du papisme, et en France à la ruine des protestans. N'importe, Bar-

(12) In præfat. operis de Potest. Papæ.

Barclai ne changea point d'avis : il l'avait trouvée injuste en Écosse, où elle était contraire à la religion catholique, il ne la trouva pas moins injuste en France, où elle faisait un grand bien à cette même religion. Il est rare de voir cette fermeté dans un docteur; mais, à chaque pas, on trouve des gens dont les principes vont comme les girouettes. J'ai dit que Barclai n'osa pas même témoigner qu'il écrivait contre les maximes des ultramontains : cela ne doit s'entendre que du temps que dura la ligue; car lorsqu'elle eut été dissipée, il ne fit plus mystère de son ouvrage; il le donna à l'imprimeur, et le dédia à Clément VIII (13). Mais il le retira de l'imprimerie, et le garda près de dix ans, pendant lesquels il y ajouta plusieurs choses, et en retrancha encore plus. Il se hâtait d'achever à la vue des brouilleries que l'on craignait entre le pape et les Vénitiens; mais la mort l'empêcha de mettre la dernière main à son ouvrage (14).

(F) *Il réfuta des auteurs qui, quoique de différente religion, ne laissaient pas de s'accorder en faveur de la religion sur les maximes républicaines.*] Il réfuta deux protestans, Buchanan et Hubert Languet; il réfuta aussi Boucher, l'un des curés de Paris, et très-violent ligueur. Celui-ci soumettait au peuple l'autorité souveraine, pour le bien de la catholicité; ceux-là faisaient la même chose, pour le bien du protestantisme. Ils étaient donc tous trois réunis dans la thèse générale, et tous trois adversaires de Barclai.

(G) *Il eut de l'aversion pour les calvinistes.*] Cela paraît par ses écrits. Lisez ces paroles de M. Ménage : « Il » était grand ennemi des calvinistes » et des luthériens. Dans son commentaire sur le titre au Digeste de » *Rebus creditis*, il dit en parlant de » Doneau, docteur régent en droit » en l'université de Bourges : *Hugo » Donellus, unus ex præceptoribus » meis, vir civilis, disciplinæ peritus ; » sed malus, quia hæreticus calvinista* (15). »

(13) *Vide Præfat. operis de Potest. Papæ.*

(14) *Ibidem.*

(15) Ménage, remarques sur la Vie de Pierre Ayrault, pag. 229.

BARCLAI (JEAN), fils du précédent, naquit à Pont-à-Mousson le 28 de janvier 1583 (A). Les jésuites de cette ville, sous lesquels il étudia, furent tellement charmés de la beauté de son esprit, qu'ils firent tous leurs efforts pour l'attirer dans leur compagnie. J'ai déjà dit que cela fut cause que son père s'en alla trouver le roi Jacques, qui était parvenu depuis peu à la couronne d'Angleterre. Il mena son fils avec lui, son fils, dis-je, déjà auteur (B), et tout prêt à faire éclore de nouveaux ouvrages; car il avait publié un *Commentaire sur la Thébaïde de Stace* en 1601 (a), et il publia un *poème latin sur le couronnement du roi Jacques*, et la première partie de l'*Euphormion*, en l'année 1603. Ces deux pièces plurent beaucoup à sa majesté britannique, qui aimait et qui entendait les sciences. Jean Barclai lui dédia ce commencement de l'*Euphormion*. Il repassa en France avec son père, qui ne voulut point le laisser auprès du roi Jacques, de peur que ce prince, qui avait tant souhaité de le retenir, ne l'engageât à l'abjuration de la foi romaine. Il demeura à Angers jusqu'à la mort de son père, puis il s'en alla à Paris, et y prit femme (C), et passa bientôt à Londres. Il y était dès l'année 1606, et ce fut alors qu'il fit connaissance avec M. de Peiresc. Il avait publié depuis peu l'*Histoire de la Fougade d'Angleterre*. C'est un écrit de six feuillets (b), qui fut imprimé à

(a) *Il fut imprimé à Pont-à-Mousson, et dédié à Charles III du nom, duc de Lorraine.*

(b) *Intitulé : Series patefacti divinitus Par-*

Amsterdam. Il publia à Londres, en 1610 (c) l'*Apologie de l'Euphormion*, et le traité de son père de *Potestate Papæ* (D). Il fit imprimer à Paris en 1612, un livre qu'il intitula *Pietas* (E). C'est une réponse au cardinal Bellarmin, qui avait écrit contre le livre de Guillaume Barclai touchant le pouvoir du pape. Deux ans après, il fit paraître l'*Icon Animorum*. Ce fut à Londres qu'il le publia. Il sortit de cette ville l'an 1616, et s'en alla à Paris, où il fut présenté à M. du Vair garde des sceaux, par son bon ami M. de Peiresc. Il alla ensuite à Rome, attiré par le pape Paul V, et y publia un livre de controverse, intitulé *Parænesis ad Sectarios*. Il reçut beaucoup d'honnêtetés du cardinal Bellarmin, quoiqu'il eût écrit contre lui. Il mourut à Rome, le 12 d'août 1621 (d), pendant que son *Argenis* s'imprimait en France (e) (F). Son corps fut porté en l'église Saint-Onuphre sur le Janicule. Son fils lui fit élever un tombeau de marbre à l'église de Saint-Laurent sur le chemin de Tivoli (f). Nous dirons dans les remarques pourquoi la veuve fit ôter de là le buste de son mari (G). Plusieurs croient que Jean Barclai fit profession en Angleterre de la religion protestante (H) : il l'a nié publiquement (I). Ses livres de controverse n'ont pas eu beau-

coup de succès ; les autres ont eu quantité d'admirateurs (K), et n'ont pas manqué de censeurs (L). Pour ce qui est de la fortune qu'il fit à Rome, on en parle diversement. Les uns disent que Maphée Barberin, qui l'aimait beaucoup, ayant été créé pape, lui fit de grands biens, et conféra à son fils aîné un bon bénéfice, et la charge de camérier de sa sainteté (g); les autres disent qu'il eut besoin de se plaire à la culture des fleurs, et que sans cela, il n'aurait pas pu chasser le chagrin de se voir si peu avancé (h) (M). Ce qu'il y a de certain, est qu'il mourut avant que Maphée Barberin fût élu pape. Il se mêlait de poésie, et plusieurs connaisseurs prétendent que les vers latins qu'on a de lui sont excellens (i). On a parlé confusément de ses ouvrages dans le Dictionnaire de Moréri (N). Il retouchait son *Euphormion* afin de le publier. Il laissa l'*Histoire de la conquête de Jérusalem* (k), et quelques feuilles de l'*Histoire de l'Europe* (l). On n'a point pu dire qu'il fut envoyé en ambassade par le roi Jacques à la cour de l'empereur, à celle du roi de Hongrie, et à celle du duc de Savoie (O). Il ne dit rien de cela, lorsqu'il fait la description de la vie qu'il a menée auprès du roi

ricidii in maximum regem regnumque Britanniae cogitati et instructi.

(c) Voyez la remarque (D) à la fin.

(d) Sur la taille-douce au-devant de l'*Argenis*, on met le 12 d'avril.

(e) Tiré des Remarques de M. Ménage sur la Vie de P. Ayrault, pag. 228 et suivantes.

(f) Nicius Erythræus, Pinacoth. III, pag. 80.

(g) Nicius Erythræus, Pinac. III, p. 79.

(h) Imperialis et Tomasinus, apud Paulum Freherum, Theatri pag. 1515.

(i) Voyez Baillet, Jugement sur les poëtes, tom. IV, pag. 152, et Pope-Blount, Censura Autorum, pag. 655.

(k) Ha lasciato dopo se l'*Historia* de Bello sacro, ch'è la medesima c'ha il Tasso cantato nel suo *Goffredo*. Francesco Pona, dans la Vie de Jean Barclai.

(l) Là même.

Jacques (m), et tout ce que l'on pourrait présumer, ce me semble, serait que ce prince se servit de lui pour envoyer aux souverains quelques exemplaires du livre qu'il composa sur leurs communs intérêts, contre la prétention de la cour de Rome.

On a traduit en français son *Euphormion* et son *Argenis* (P).

(m) Barclaius, in *præfat.* Parænes. ad Secretarios.

(A) *Il naquit à Pont-à-Mousson le 28 de janvier 1583.*] J'ai suivi aveuglément M. Ménage, mais je me réservais la liberté de le redresser ici par lui-même. Il rapporte dans la page 228 ce qui sert de texte à cette remarque, et puis dans la page 232 il assure que Jean Barclai décéda le 12 du mois d'août de l'année 1621, âgé de trente neuf ans et de six mois. Il était donc né les premiers mois de l'an 1582. Cela se confirme par un autre fait que M. Ménage rapporte. Jean Barclai dédia au roi d'Angleterre, en 1603, la première partie de l'*Euphormion* (1), et il déclare dans l'apologie de l'*Euphormion*, qu'il n'avait que vingt et un ans lorsqu'il fit imprimer cette première partie (2). Un auteur qui n'a que vingt ans et quelques mois ne dit pas qu'il n'a que vingt et un ans ; il ne parle ainsi que lorsque sa vingt-deuxième année n'est pas avancée : il fallait donc que Barclai eût pour le moins vingt et un ans accomplis en 1603 ; il n'était donc pas né l'an 1583, mais l'an 1582 ; de sorte que si son jour natal est le 28 de janvier, il faudra mettre le mariage de son père sous l'an 1581, et non pas comme a fait M. Ménage, sous l'an 1582. Tirez les mêmes conséquences de ce qu'il dit (3) que Barclai, en 1601 n'ayant que dix-neuf ans, fit imprimer un *Commentaire* sur *Stace*. Il remarque que celui qui a écrit la vie de Jean Barclai, imprimée au-devant de l'*Argenis*, s'est étrangement trompé en disant que Jean Barclai était né à

Aberdeen (4). S'il s'est trompé sur le lieu de la naissance, il ne s'est point trompé sur le temps, qui est, selon lui, le 28 de janvier 1582. On a mis sur la taille-douce de Jean Barclai, au-devant de l'*Argenis*, qu'il est né le 28 de janvier 1682 *, et voilà comment les graveurs nous trompent, aussi bien que les imprimeurs.

(B) *Il fut bientôt auteur.*] Nous venons de voir qu'à l'âge de dix-neuf ans il publia un *Commentaire* sur *Stace* : il est donc digne d'être inséré dans la seconde édition des enfans célèbres, et il en serait encore plus digne, si son âge avait été bien connu à Nicus Érythrée ; car, en ce cas-là, il aurait été auteur à quinze ans. En effet, Érythrée assure que Barclai n'avait que dix-sept ans lorsqu'il fit un *Poème* sur le couronnement du roi Jacques, c'est-à-dire, en 1603. *Annum tum agebat Joannes decimum septimum cum de regis inauguratione elegantissimum carmen edidit, maximo verborum sententiarumque splendore illuminatum; quod lectum rex adeo probavit, ut etc.* (5). Sur ce pied-là, il n'aurait eu que quinze ans, lorsqu'en 1601 il publia un *Commentaire* sur la *Thébaïde* de *Stace*. Comptons ici une nouvelle méprise de cet auteur italien, contagieuse pour M. Moréri, et tellement contagieuse, qu'elle en a produit une autre. M. Moréri ne s'est pas contenté de dire que Barclai n'avait que dix-sept ans lorsque le roi Jacques fut couronné, il a converti le poème imprimé de cet auteur en une harangue prononcée. Paul Freher met la naissance de Jean Barclai à l'an 1585, et le panégyrique sur le couronnement à l'an dix-sept de son âge (6).

(C) *Il alla à Paris, et y prit femme.*] « Il épousa Louise Débonnaire, » fille de Michel Débonnaire, trésorier des vieilles bandes, et d'Ursine Denisot. . . Il passa ensuite en Angleterre, avec sa femme, où il

(4) *Là même*, pag. 228.

* Leclerc ayant dit : « j'en ai une où il y a 1582, » Joly se contente de dire : « j'en ai vu une où il y a 1582. » La faute peut avoir été corrigée sur des exemplaires et le 5 substitué au 6.

(5) Nicus Erythræus, *Pinacotheca* III, pag. 76.

(6) Freheri *Theatrum*, pag. 1515.

(1) Ménage, remarques sur la Vie de Pierre Ayrault, pag. 229.

(2) *Là même*, pag. 231.

(3) *Là même*, pag. 228, 229.

» eut d'elle deux garçons et une fille » (7). » Il ne se maria point à Rome. M. Moréri, qui le débite, n'a point entendu son Nicius Erythræus, qui pouvait lui apprendre si aisément que Barclai s'évada d'Angleterre avec sa femme et son fils, et se retira à Rome, où sa femme lui donna encore un fils. *Ibi Barcolaius ex uxore quam habebat masculam prolem suscepit. Sed aliquanto post clam ex Angliâ unâ cum uxore et filio se fugâ surripuit, ac Romam venit. . . .* (8). *Romæ novam ex uxore suâ masculam prolem accepit, ac cive uno urbem nostram auxit* (9). Maphée Barberin, qui depuis a été le pape Urbain VIII, fut le parrain de ce nouveau fils de notre Barclai (10). On ne croirait jamais, en lisant ces paroles d'Erythræus, que la femme de Barclai n'alla à Rome que quatre ans après son mari : cependant M. Gassendi assure que cela est vrai. Lisez l'endroit où il raconte les bons offices que M. de Peiresc rendit au mari en l'année 1616, et à la femme et au fils en l'an 1620. *Præterea fuisse Peireskio non minorem circa Barclaii uxorem, filium, et Jo. Ludovicum Debonærum uxoris germanum, cùm QUARTO post ANNO profecti Romam ad illum sunt* (11). Si M. Ménage avait bien pesé ces paroles de Gassendi, il n'aurait point dit que Barclai alla à Rome l'an 1617, et que sa femme, son fils et son beau-frère l'y furent joindre l'an 1619 (12). Il ajoute que le fils de Barclai vint à Paris avec sa mère l'an 1652, que *ce n'était pas un grand personnage*, qu'il faisait des vers latins, et qu'il fit imprimer en ce temps-là, à Paris, une élégie latine. Erythræus parle de la veuve de Barclai comme d'une femme présomptueuse et fière. Voyez ci-dessous la remarque (G). Dans la Vie latine de Jean Barclai on dit faussement qu'il se maria avec Louise Débonnaire après avoir été employé en diverses ambassades par le roi Jacques.

(7) Ménage, remarques sur la Vie d'Ayrault, pag. 230.

(8) Nicius Erythræus, Pinacoth. III, pag. 77.

(9) Ibidem, pag. 79.

(10) Ibidem.

(11) Gassendi, in Vita Peireskii, ad ann. 1616, pag. 283. Voyez aussi pag. 288.

(12) Ménage, remarques sur la Vie de P. Ayrault, pag. 231, 232.

(D) *Il fit imprimer le traité de son père de Potestate Papæ.*] L'impression de ce livre lui fit perdre, si nous en croyons M. Ménage (13), une partie de la bonne volonté que le roi d'Angleterre avait pour lui. Je ne saurais comprendre d'où cela pourrait être venu, puisque c'est un livre qui rembarre fortement les prétentions des ultramontains, et les raisons de Bellarmin nommément, et où l'indépendance des rois est vigoureusement soutenue. Pouvait-on rien écrire qui dût être plus agréable au roi Jacques ? Je conjecture que le latin de Gassendi (14) a fait illusion à M. Ménage ; et cela nous montre de plus en plus combien il est malaisé d'écrire en latin bien clairement. Quand on y regarde de près, on comprend que cet auteur n'affirme pas que le livre de la Puissance du Pape ait refroidi le roi Jacques ; mais on peut se l'imaginer, si l'on n'emploie pas quelque sorte d'attention. Les jésuites ne crurent pas que l'impression de ce livre eût déplu au roi de la Grande-Bretagne, au contraire ils reprochèrent à Jean Barclai de l'avoir mis sous la presse avec l'agrément de ce prince, et avec les corrections des théologiens d'Angleterre. *Neque verò nisi ejus (regis) nutu patris tui librum à britannici evangelii ministris ad libidinem deformatum, Londini typis excusum* (15). Au reste, M. Ménage n'a pas bien marqué l'année de l'impression. Cet ouvrage fut imprimé l'an 1609. La congrégation de l'*index* le condamna cette même année par son décret du 9 de novembre.

(E) *Il fit imprimer à Paris un livre qu'il intitula Pietas.*] Pour donner tout le titre, il faut ajouter : *sive publicæ pro regibus ac principibus, et privatæ pro Gul. Barclaio parente, Vindicix contra Bellarminum.* La lettre d'Eudæmon Joannes, que j'ai citée, témoigne que Barclai fit un voyage à Paris pour l'impression de cet ouvrage, et cela, afin de rendre plus de service aux protestans d'An-

(13) Idem, ibid.

(14) Joannes Barclaius, qui post editum de summo pontifice opus, nec jam solitâ apud regem, suosque pollens gratiâ . . . subduxit sese ex Angliâ. Gassendi Vita Peireskii, pag. 282.

(15) Eudæmon Joannes, Epist. monitoria ad Jo. Barclaium, num. 1.

gleterre, « car il crut, » disait-on, » qu'il serait moins soupçonné d'intelligence avec les ennemis de l'Église, s'il publiait cet ouvrage hors de l'Angleterre. » *Ac nunc quoque non dissimili consilio te Lutetiam à Britannia demigrasse, ut cum et coram apud viros principes, et scriptis apud cæteros, Ecclesiæ causam calumniis tuis traduceres, tamen quanto majore locorum intervallo ab rege disjungereris, hoc longius abesses à suspitione fraudis* (16). Voilà une des plus fines et des plus ordinaires touches de l'ODIUM THEOLOGICUM. Ceux qui ne savent comment répondre aux objections qu'on propose contre la commune traditive, s'acharnent sur les personnes qui proposent ces objections : ils disent que ce sont autant d'ennemis cachés qui s'entendent avec les adversaires, et qui ne retiennent la profession extérieure de l'orthodoxie, qu'afin de pouvoir porter des coups bien plus dangereux.

(F) *Il mourut pendant que son Argenis s'imprimait en France.*] M. de Peiresc, son bon ami, auquel il avait envoyé le manuscrit, eut soin de lui trouver un imprimeur à Paris (17). Sachons donc que la première édition de ce fameux livre est celle de Paris, en 1621. Il a été traduit en diverses langues, en français, en anglais, en italien, en flamand, etc. Nicius Erythræus remarque que ce fut pour satisfaire la curiosité des femmes qu'on le mit en italien. Les louanges qu'elles entendaient donner à ce livre leur inspirèrent un désir ardent de savoir ce qu'il contenait. *Eddem ingenii fecunditate peperit egregium illud opus, Argenida nomine, quod et argumenti novitate et verborum splendore, ac rerum varietate, tantum commendationis habuit, ut mulierum etiam quæ illud miris in cælum laudibus efferri audiebant, ad cognoscendum quid illud afferret, studia commoverit; adeò ut quidam quo animum illis expleret, in italicum sermonem illud converterit* (18). M. de Peiresc fit mettre la taille-douce de

l'auteur au-devant du livre, avec un distique qu'il pria Grotius d'y joindre (19). Voici ce distique.

*Gente Caledonius, Gallus natalibus, hic est
Romam romano qui docet ore loqui.*

(G) *Voici pourquoi sa veuve fit ôter de l'église de Saint-Laurent le buste de son mari.*] Le tombeau de Jean Barclai était à la porte du cimetière, vis-à-vis d'un autre tombeau que le cardinal François Barberin avait fait faire à Bernard-Guillaume son précepteur. Les deux tombeaux étaient semblables en toutes choses. La veuve de Jean Barclai, choquée d'une si grande ressemblance, eût voulu détruire le tombeau de son mari, et ne le pouvant point faire, elle en fit du moins ôter le buste qui était de marbre, et le fit porter en son logis. Sa fierté ne put souffrir que son mari, illustre par sa naissance, et plus encore par son esprit et par son érudition, fût mis là en parallèle avec un chétif pédagogue. *Quod uxor Barclaii mulier tumido, ut aiebant, animo atque elato, cum vidisset, statim viri sui imaginem ex sepulchro illo, quod totum demoliri non posset, detrahi jussit ac domum suam afferri: quòd acciperet indignè, eum, cui ipsa nupta fuisset, generis splendore clarum, sed ingenii et eruditionis famâ clariorem, cum homine obscuro, ac nullius ferè ingenii, et ut ipsa dicebat, pædagogo, componi* (20).

(H) *Plusieurs croient que Jean Barclai fit profession en Angleterre de la religion protestante.*) Le jésuite Eudæmon Joannes lui reproche que, pendant qu'il avait vécu à la cour du roi d'Angleterre, il avait été, ou hérétique, ou tenu pour hérétique. Il ajoute qu'on disait que ce prince se servit de lui pour mettre en latin sa préface touchant le serment de fidélité, et pour la porter aux princes. *Nam te quidem aliquot annis in aula regis ita versatum ferunt, ut hæreticus aut planè esses, aut haberere quidem certè. Cui nonnullam etiam latinè reddendâ, deferendâque ad principes præfatione ejus monitoriâ operam abs te navatam memorant* (21). Erythræus

(16) Eudæmon Joannes, Epist. monitoria ad Jo. Barclaium, num. 1.

(17) Gassendi Vita Peireskii, pag. 288, 290.

(18) Nicius Erythræus, Pinac. III, pag. 77, 78.

(19) Gassendi, Vita Peireskii, pag. 290.

(20) Nicius Erythræus, Pinac. III, pag. 81.

(21) Eudæmon Joannes, Epistola monit. ad Barclaium, num. 1.

n'osant pas dire positivement que Barclai fut hérétique en Angleterre, ou du moins qu'il fit profession de l'hérésie, ne laisse pas d'assurer, comme l'opinion de tous les papistes de ce pays-là, que le roi Jacques se servit de la plume de Jean Barclai pour la composition du livre qui a pour titre, *Funiculus triplex, et Cuniculus triplex*. Voici comme il parle, *Utrum autem, apud regem, incorruptam catholicam religionem semper conservaverit, vel saltem, si non animo, specie tenus hæreticorum se erroribus oblinierit, incertum est mihi: illud autem certum, catholicorum omnium in Angliâ fuisse opinionem, regem illum in eo libro, cui titulus est, Funiculus triplex, et Cuniculus triplex, componendo, usum fuisse Barclaiio adjutore atque magistro* (22). Personne, que je sache, n'a été plus décisif sur cette question, que l'Imperialis. Il dit nettement que Barclai embrassa la religion anglicane, et qu'ensuite il l'abjura; mais qu'on fut si mal persuadé à Rome de la sincérité de sa conversion, que l'on fit ôter après sa mort l'inscription et la statue que son fils avait fait mettre sur son tombeau (23). Paul Freher attribue cela aux jésuites: *Statuam et inscriptionem quam ejus demortui gloriæ filius in templo Sancti - Laurentii extra muros erexerat, patres soc. Jesu sublatam et deletam voluerunt* (24). Il est difficile de savoir au vrai ce qui en est. Il se peut faire qu'on trouva parmi ses papiers on ailleurs, de quoi connaître qu'il était protestant dans le fond de l'âme, et que là-dessus on ordonna quelque peine contre son tombeau. Il se peut faire aussi que la seule vanité de sa femme ait fait du désordre sur ce tombeau, et que cela ait donné lieu à des esprits soupçonneux, et à ces fainéans commentateurs des bruits de ville, de trouver là du mystère, et une procédure occulte du tribunal de l'inquisition.

(I)... Il l'a nié publiquement.] Il faut renoncer aux maximes les plus sûres selon lesquelles on juge des faits, ou convenir que Jean Barclai ne renonça point en Angleterre à la pro-

fession du catholicisme. Il déclare publiquement qu'il est né et qu'il a toujours été catholique (25), et qu'encore qu'il eût une charge chez le roi Jacques (26), il n'assistait point aux exercices de l'église anglicane, et ne s'absentait point des assemblées des catholiques. *J'étais assidu, dit-il, à ces dernières*. Il prend à témoin les ambassadeurs de France et d'Espagne, et leurs pères confesseurs, *qui étaient aussi les miens*, dit-il. Voici quelque chose de plus fort. Il prend à témoin le roi Jacques, dont il se vante d'avoir obtenu le privilège de ne pouvoir être inquiété sur sa religion catholique. Le roi Jacques était plein de vie quand Barclai publia ces choses, les ambassadeurs qu'il prend à témoin n'étaient pas tous morts, comment croire qu'il débite une fausseté? Il se justifie d'une autre chose dont on l'accusait, c'est d'avoir été l'auteur ou le fauteur d'un sanglant libelle qui parut contre le roi Jacques, dès que lui, Barclai, fut sorti de l'Angleterre. Enfin il déclare qu'il révoque certaines doctrines qui sont dans le livre qu'il avait écrit contre le cardinal Bellarmin. Il n'oublie point de dire qu'il était sorti avec bon congé. *Neque furtum mei feci: impetratâ regis pace publicè cum familiâ à Britannicâ orâ solvi*.

(K) *Quelques-uns de ses livres ont eu quantité d'admirateurs.*] Voyez dans les livres de MM. Pope Blount (27) et Baillet (28), plusieurs beaux éloges qui ont été donnés à Barclai. Le plus grand, sans contredit, serait celui-ci, eu égard à la qualité d'auteur. On a débité que le cardinal de Richelieu ne cessait de lire l'Argenis, et que c'était de ce livre qu'il tirait les conseils et tous les expédiens politiques avec quoi il mit la France dans une si avantageuse situation. *Ad immortalitatem Barclaii una sufficiet*

(25) *In Præfat. Parænesis ad sectarios. Ce livre fut imprimé l'an 1617.*

(26) *In regis familiâ esse.... inter domesticos. Erythræus dit que le roi le fit son secrétaire: ab Epistolis, et consiliorum omnium participem habuit. Freher qui cite Imperialis et Tomasin, dit que sa charge était celle de gentilhomme de la Chambre, titulo nobilis cubiculi regii honestatus.*

(27) *Censura Authorum, pag. 655.*

(28) *Jugemens sur les Poëtes, tom. IV, pag. 152.*

(22) Nic. Erythræus, Pinac. III, pag. 77.

(23) Imperialis, in Museo historico.

(24) Freherus, in Theatro, pag. 1515. Il cite Imperialis et Tomasin.

Argenis, quam Richelæus ævi nostri miraculum assiduis, ut aiunt, versabat manibus, habebatque quasi præceptricem ac directricem illius regiminis quo deinceps Galliam enerabilem juxta terribilemque gentibus cæteris fecit (30).

(L)..... et n'ont pas manqué de censeurs.] Nous avons vu le distique que Grotius composa pour être mis sous le portrait de Barclai (31). C'est un grand éloge du style latin de cet auteur. Tout le monde n'a point approuvé ce style. « L'auteur anonyme du livre intitulé *Censura Euphormionis*, imprimé à Paris en 1620, parle du style de l'Euphormion en ces termes: *Et quod miretur aliquis, latinus quoque ipsa romanas aures peregrinitate rudit, et veteris saporis imbutum palatum offendit.* On étoit, pour le marquer ici en passant, que Seton, Écossais, est l'auteur de ce petit livre. Joseph Scaliger, dans une de ses lettres à Charles Labbé, qui est la 311^e. de ses lettres, ne parle pas plus avantageusement de cette satire de Barclai. *Quanti Euphormionem Barclæi faciam ex eo cognoscere potes, quod vix sex folia ejus legere potuerim.* C'est ainsi que porte l'original de cette lettre, que j'ai vu entre les mains de Charles Labbé; car dans l'édition des lettres de Scaliger, au lieu d'*Euphormionem Barclæi*, il y a un astérique. Il en parle à peu près de la même façon dans ses *Scaligerana secunda*: *Il y a un pédant à Angers, qui a fait un Satyricon, qui au commencement semble être quelque chose, mais puis ce n'est rien du tout (32).* Pierre Musnier, chanoine de Vezelay, a répondu au livre intitulé *Censura Euphormionis*, par un autre livre intitulé *Censura Censuræ Euphormionis*; mais il y a mal répondu, et c'est vraisemblablement ce qui a obligé Jean Barclai d'écrire lui-même l'Apologie de son Euphormion (33). Mais, comme

» il a été remarqué, Jean Barclai
» n'avait que vingt-un ans, quand il
» fit imprimer la première partie de
» cette satire. Son Argenis, qui a été
» écrite dans un âge plus avancé, est
» mieux écrite; et si on en croit celui
» qui a écrit la vie de Jean Barclai,
» imprimée au-devant de l'Argenis,
» le cardinal de Richelieu estimait
» extraordinairement cet ouvrage. Il
» me reste à remarquer qu'un religieux
» bénédictin, nommé Bugnot,
» qui régenta la rhétorique dans
» l'abbaye de Tiron, a fait des notes
» latines sur cet ouvrage. Ces notes
» ont été imprimées à Leyden, en
» 1644, avec l'Argenis (34). »

C'est la moisson du savant M. Ménage : voyons si l'on pourra trouver des glanures après lui, et commençons par ces paroles de Balzac : *Un académicien de Rome, confident, et, comme il parlait, intrinsèque du redoutable Sciopius, sachant l'amitié qui était entre M. Barclai et moi, et l'amour que j'avais pour son Argenis, afin de modérer, disait-il, la violence de ma passion, s'offrit à me montrer dans cette nouvelle histoire que nous avions écrite à la main, quinze cents impropriétés de compte fait, et je ne sais combien de péchés originels, et de locutions étrangères (35).* Sorel, ennemi de Balzac jugeait comme lui du style de l'Argenis. *En ce qui est de l'Argenis, dit-il (36), si l'on estime son langage, je vais bien au contraire; car il y a une infinité de nouveaux mots, qui n'eurent jamais cours à Rome: de sorte que si Salluste revenait au monde, à peine les pourrait-il entendre. Il prétend ne suivre en cela que l'opinion des plus doctes, jusqu'à même qu'il y a eu quelqu'un qui a dit que Barclai parlait plutôt français que latin (37).* Il ne se contente pas de blâmer le style, il condamne aussi

son Euphormion, qu'il dédia à Charles Emmanuel duc de Savoie. Comment peut-il dire ici que la méchante réponse qui fut faite à une Censure, imprimée l'an 1620, obligea Barclai à faire lui-même son Apologie?

(34) Ménage, remarques sur la Vie de Pierre Ayrault, pag. 232, 233.

(35) Discours seizième parmi les Oeuvres diverses, pag. 405.

(36) Berger extravagant, liv. XIII, pag. 83

(37) Sorel, remarques sur le Berger extravagant, pag. 698. Voyez aussi sa Bibliothèque française, pag. 182.

(30) Voilà un on dit qui a l'air d'une grande sagesse.

(31) Dans la Vie de Barclai, au-devant de

l'Argenis.

(32) Voyez la fin de la remarque (F).

(33) Voyez les secondes Additions de M. Ménage à la Vie de P. Ayrault, pag. 539.

(34) M. Ménage a dit dans la page 231, que Barclai publia à Londres en 1610, l'Apologie de

l'économie de l'ouvrage, et il fait le procès à l'Euphormion fort durement (38). *C'est une histoire d'un homme de basse qualité*, dit-il (39), *mais elle est extrêmement niaise....* « Ce qui a » donné cours à ce livre a été qu'il est » en latin, et que l'on n'avait pas ac- » coutumé de voir des romans mo- » dernes en cette langue; mais l'on » n'a pas considéré aussi qu'il vient » bien pour l'auteur, de n'avoir pas » écrit en langue vulgaire, pour ce » que l'on ne remarque pas qu'il n'en- » tend rien à faire parler chaque per- » sonnage selon son esprit, ce qui est » la grâce d'une satire. Il a au lieu » force discours pédantesques, et fera » parler un valet avec les termes d'un » maître d'école qui sait l'histoire » grecque et latine : tellement que » tout cela étant considéré avec la » bassesse des aventures, l'on voit » que la Satire d'Euphormion est » l'ouvrage d'un écolier qui com- » mence à se déniaiser (40). » Quand il fut devenu vieux, il adoucit un peu sa critique, mais il conserva du dégoût pour l'Euphormion (41). Cette Satire, a été, dit-il (42), *composée en latin par Jean Barclai, et traduite en français par Jean Berault, docteur en médecine de la faculté de Paris. On y trouve beaucoup d'érudition, avec des censures de quelques vices du siècle, mais l'invention n'en est pas des plus ingénieuses et des plus agréables qui se puissent trouver. Nous avons déjà vu ce que Scaliger pensait de l'ouvrage même d'Euphormion. Voici le jugement qu'il faisait du style : Il y a bien des fautes que tout le monde ne connaîtra pas ; comme aux vers de M. de Bèze, il y a beaucoup de gallieismes* (43). N'oublions pas que ce livre eut le même sort que le Traité de la Puissance du Pape : il fut condamné par l'inquisition. Le décret ordonne qu'on en retranchera certaines choses : mais Nicius Erythræus m'apprend qu'il fut fait défense aux libraires de le vendre, et à tous les particu-

liers, de le garder et de le lire ; et qu'avant cela, il en avait lu quelque chose. *Partem Euphormionis degustavi tum, cum nondum lata lex erat, ne bibliopolæ cuiquam liceret eum vendere, aut cuiquam domi habere aut legere* (44). Qu'on remarque bien ces paroles, et qu'on les compare avec quelques autres qui sont à la page 77, on sera surpris que la cour de Rome ait tant méprisé la congrégation de l'Index : on verra que Jean Barclai fut reçu à Rome avec cent caresses, et qu'il reçut du pape de grands bienfaits, à cause de la réputation qu'il s'était acquise par l'Euphormion. *Romam venit, ubi cum pro eo quod ex EUPHORMIONE, quem ediderat, celebratum ejus nomen esset, est ab omnibus humaniter exceptus, et à Paulo V, qui tum romanam ecclesiam pontifex administrabat, bonis omnibus, quibus sponte se exuerat, amissis, in victu, vestitu, ac ceteris omnibus ad vitam necessariis, magnificè ac liberaliter habitus* (45). M. Ménage a critiqué une chose dans l'épître dédicatoire de l'Argenis (46). Barclai, s'adressant au roi Louis XIII, lui dit que le prince dont il était né, méritait que pendant sa vie on lui donnât le surnom de Grand qui ne lui fut conféré qu'après sa mort. *Eo es parente genitus, qui vel confessione hostium, sæculi sui summus Magni cognomen ferre vivus debuerat, quod vos modestius extincto addidistis* (47). C'est un mensonge : le père même de Jean Barclai, en dédiant son livre de *Regno* à Henri IV, l'an 1609, le traite de HENRICUS MAGNUS. M. Ménage confesse qu'il doit cette observation à M. Nublé *.

(M) *On veut qu'il ait été chagrin de se voir si peu avancé.*] L'auteur de la version italienne de l'Argenis avoue que les bienfaits de Paul V et de Grégoire XV ne furent nullement proportionnés au mérite de Jean Bar-

(38) Sorel, liv. XIII du Berger extravagant, et aux remarques sur le XIII^e. livre et ailleurs.

(39) Remarques sur le Berger extravagant, pag. 763.

(40) La même, pag. 765.

(41) Bibliothéq. franç., pag. 182.

(42) Bibliothéq. franç., pag. 193. Voyez la fin du texte de cet article.

(43) Scaligerana, pag. 23.

(44) Nicius Erythræus, Pinac. III, pag. 74.

(45) Idem, ibid., pag. 77.

(46) Ménage, remarques sur la Vie d'Ayrault, pag. 232.

(47) Barclai, Epist. ded. Argenid.

* A l'appui de l'opinion de Bayle, Leclerc rapporte que, lors de l'entrée de Henri IV à Lyon, en 1595, l'arc de triomphe dressé par les comtes, à l'entrée de leur cloître, portait : *Henrico magno, Galliarum et Navarra regi*. Henri IV eut donc le titre de Grand dès le seizième siècle.

clai, soit, dit-il (48), que la fortune se plaise à persécuter partout la vertu, soit que le pape se souvint que la pauvreté est la véritable mère de la science (49). Il insinue que Barclai n'était pas bon économiste, et que sa nombreuse famille, et son humeur libérale, le réduisaient un peu à l'étroit. *Ivi dunque si tratteneva il Barclaio con facoltà non poco angusta rispetto la numerosa famiglia, e gli suoi spiriti generosi.* Barclai, dans des vers latins où il introduit sa femme qui se fait peindre, ne se donne que deux garçons. Dans sa vie latine, on cite ces vers, pour prouver qu'il avait deux garçons et une fille. Quel jugement !

(N) *On a parlé confusément de ses ouvrages dans le Dictionnaire de Moréri.*] 1°. J'ai déjà dit dans les remarques (B) et (C), que cet auteur a converti une pièce de poésie en une harangue ; 2°. et qu'il a mis faussement à Rome la scène du mariage de Jean Barclai ; 3°. et sa naissance à l'année 1586. 4°. Il a tort de croire que le *Satiricon Euphormionis* de Barclai contienne cinq livres. Proprement parlant, il n'en contient pas plus de deux ; car le III^e. n'est que l'apologie des deux autres : le V^e. n'est point de Barclai, mais de Morisot, et le IV^e. n'est point bâti sur le modèle des précédens. C'est le livre que l'auteur intitula *Icon animorum*. 5°. M. Moréri n'en savait rien, puisqu'il a parlé de cet *Icon animorum* comme d'un ouvrage qui n'avait rien de commun avec les cinq prétendus livres du *Satiricon Euphormionis*. 6°. Si je ne me trompe, tous les ouvrages publiés par Jean Barclai contre ceux de la religion se réduisent à la *Parænesis ad sectarios*, qu'il apporta toute faite en Italie, et qu'il publia à Rome dès qu'il y fut arrivé. Néanmoins M. Moréri nous conte que Barclai publia des livres contre les protestans, pendant la vie mélancolique et solitaire qu'il menait à Rome, au milieu des bienfaits de Paul V et de Grégoire XV, son successeur. La *Parænesis ad*

sectarios, fut imprimée l'an 1617. Grégoire XV ne fut élu qu'en 1621. 7°. J'ajoute que Barclai publia aussi en ce temps-là l'*Icon Animorum*. Cela est faux. Cet ouvrage fut imprimé à Londres, en 1614, deux ans avant que l'auteur allât à Rome.

(O) *On n'a pas dû dire qu'il fut envoyé en ambassade.*] Un élogiste, un faiseur de vies, se jette trop volontiers sur les grands mots. Qu'un prince choisisse quelqu'un pour porter quelque paquet d'importance, vous verrez bientôt qu'un voyage de courrier sera converti en députation extraordinaire, ou même en vraie ambassade. Je veux croire, que si les présens d'auteur que le roi Jacques fit aux princes furent confiés à Barclai, ce ne fut pas comme à un simple porteur ; on lui rendait assez de justice pour donner à la commission quelque sorte d'agrément ; mais enfin ce message fait si peu de bruit, que c'est se moquer du monde que d'oser dire : *Illius (regis Magnæ Britanniae) nomine legationis obivit ad Rodolphum imperatorem, ad Matthiam Pannoniae regem, et ad Emanuele Philibertum (50), ducem Allobrogum (51).*

(P) *On a traduit en français son Euphormion et son Argenis.*] J'ai déjà cité Sorel (52), qui observe que l'*Euphormion* a été traduit en français par Jean Berault : j'ajoute que cette version fut imprimée à Paris, l'an 1640, in-8°, et qu'elle avait été précédée de deux autres, dont les auteurs, de peur de s'attacher trop superstitieusement au mot pour mot, avaient laissé l'ouvrage pour le moins aussi difficile qu'il était (53). Berault a mis une clef et un commentaire à la fin de sa version. La traduction de l'*Argenis* a été imprimée à Paris, chez N. Buon, en 1624, in-8° ; mais le traducteur ne s'est point nommé.

(50) Le duc de Savoie en ce temps-là s'appelait Charles-Emmanuel.

(51) Voyez la Vie de Barclai, au-devant de l'*Argenis*.

(52) Ci-dessus, citation (32).

(53) Voyez l'avertissement du libraire, au-devant de la traduction de Berault.

(48) Francesco Pona, dans la Vie de Jean Barclai.

(49) Cette proposition est bien incertaine, et souvent très-fausse. Voyez le

Haud facile emergunt quorum virtutibus obstat Res angusta domi... et curta suppellex de Juvénal, à la Satire III, vs. 164. Voyez aussi la Satire VII aux vs. 56 et suiv.

BARCOCHEBAS, ou BARCOCHAB(a), excita mille désordre

(a) C'est-à-dire, Fils de l'Étoile. Il s'appliquait l'oracle du livre des Nombres

dans la Judée par ses impostures, et attira sur sa nation une horrible calamité sous l'empire d'Hadrien. C'était un Juif, qui se débita pour le Messie, et qui trouva un fameux rabbin qui applaudit à cette impie prétention (b). Ce faux Messie s'accommoda merveilleusement aux préjugés de ce misérable peuple : il ne parla que de guerres, que de batailles, que de triomphes ; et la première leçon de son Évangile fut qu'il fallait se soulever contre les Romains. Il eut d'autant moins de peine à persuader cette doctrine, qu'il prit son temps lorsque le zèle de la religion mettait les Juifs dans une colère ardente contre l'empereur. Ce prince venait de fonder une colonie proche de Jérusalem (c), et d'y établir l'idolâtrie. Les Juifs regardaient cela comme une abomination insupportable, et comme une profanation prodigieuse des saints lieux ; c'est pourquoi ils avaient beaucoup de disposition à se soulever. Quelques-uns prétendent qu'on leur avait défendu la circoncision (A) : c'était les violenter en leur conscience. Le Talmud allègue une autre raison de leur prise d'armes (B). On dit que leur imposteur employa la même ruse qu'Eunus avait pratiquée dans la Sicile, pour inspirer aux esclaves la résolution de se révolter ; c'est-à-dire, qu'il allumait de la paille dans sa

bouche, afin qu'il parût vomir des flammes (C). Il se fortifia en divers endroits ; mais il choisit la ville de Bitter pour sa place d'armes, et pour le siège de son empire. On dit que pour éprouver le courage de ses sectateurs il demandait qu'ils se coupassent un doigt ; et que sur les remontrances qui lui furent faites, il fit cesser cette épreuve, et se servit d'une autre invention (D). Il ravagea une infinité de lieux, et massacra une infinité de gens : il était principalement barbare envers les chrétiens (E). L'empereur averti de ces ravages envoya des troupes à Rufus, gouverneur de la Judée, avec ordre d'étouffer promptement cette sédition (d). Rufus, pour obéir à cet ordre, exerça mille cruautés, et néanmoins il ne put venir à bout de son entreprise. Il fallut que l'empereur retirât de l'Angleterre Julius Sévère, le plus grand capitaine de ce temps-là, et qu'il lui remît tout le soin de cette guerre (e). Ce général vint à bout des Juifs, sans les attaquer en pleine campagne. Il prit le parti de les attaquer d'une autre manière, tant à cause de leur grand nombre, que parce qu'il les voyait faire la guerre en désespérés. Il aima donc mieux les charger séparément, leur couper les vivres, les renfermer et les resserrer (f) : et enfin, tout fut réduit au siège de Bitter, l'an 18 d'Hadrien (g). Le grand nombre

chap. XXIV, vs. 17. Une étoile sortira de Jacob.

(b) Il se nommait ARIBA. Voyez son article.

(c) Qu'il nomma *Elia Capitolina*, de son nom et de celui de Jupiter Capitolin, auquel il y fit bâtir un temple.

(d) Euseb., Hist. ecclesiast., lib. IV, cap. VI, pag. 118.

(e) Xiphil., in Adriano.

(f) Idem, ibidem.

(g) C'est le 134 de Jésus-Christ, ou environ.

de Juifs qui se jetèrent dans cette ville fut cause qu'ils se défendirent long-temps, et que la disette les soumit à de dures extrémités (h). Après la prise de cette ville, la guerre ne finit pas entièrement; mais elle ne dura pas beaucoup: Barcochebas y périt (i), et les Juifs n'ont pas manqué d'inventer des fables là-dessus (F). La manière dont Hadrien dispersa les restes de cette malheureuse nation fut désolante (G). Mais il ne faut pas ajouter foi à tous les contes des rabbins sur ce sujet (H). Cette guerre coûta beaucoup de sang aux Romains (k). Si je rapporte dans les remarques plusieurs faits qui concernent cette guerre, c'est parce que l'article d'Hadrien renvoie ici mon lecteur, et il a fallu se servir de ce renvoi, afin que l'article de cet empereur fût moins prolix. Les auteurs juifs supposent qu'Hadrien fut en personne à cette guerre (I), qu'il assiégea et qu'il prit la ville de Bitter, et qu'il disputa avec un rabbin sur le dogme de la résurrection des morts (K). Le fait est curieux: on le verra dans les remarques. Eusèbe suppose qu'Hadrien fit cette guerre par ses lieutenans (l). On peut au moins tenir pour très-faux qu'Hadrien ait commandé en Judée, les troupes de Trajan son oncle, lors de la rébellion de Barcochebas. L'historien juif David Gans s'est fort trompé en

cela (m). Quelques-uns prétendent qu'il y a eu deux Barcochebas, l'un sous Tite, et l'autre sous Hadrien; et que le premier, n'ayant pu soutenir l'épreuve à quoi on le mit, fut tué comme un imposteur et un faux Messie. Dès qu'il se fut vanté d'être le Messie, on lui allégua un passage de l'Écriture qui porte, selon la glose des Juifs, que le Messie saura discerner par l'odorat si un accusé est innocent ou coupable (n) (L); et comme on trouva que ce prétendu Messie n'avait pas le nez assez bon pour faire ce discernement, on le mit à mort. Ce sentiment n'est pas fort suivi (o).

(m) *Tandem Trajanus imperator mit Adrianum sororis suae filium* (cette phrase est fautive) *ducem exercitus contra ipsos*. David Gans, in *Germinis Davidis*, ad an. 3880, apud Lent. de Pseudo-Messias, pag. 6.

(n) Esaie, chap. XI, vs. 3.

(o) Nodius, de Vita et Gestis Herodum, pag. 391, soutient ce sentiment. Lent le rejette, pag. 14 de Pseudo-Messias.

(A) *Quelques-uns prétendent qu'on avait défendu aux Juifs la circoncision.* Spartien attribue à cette défense leur soulèvement: *Moverunt eam tempestas et Judaei bellum quod reprobantur mutilare genitalia* (1). Il n'est pas hors d'apparence qu'on leur défendit de circoncire leurs enfans, vu que nous lisons dans Modestin, qu'ils obtinrent d'Antonin Pius la liberté de le faire: on les avait donc inquiétés sur ce chapitre, et ils avaient été obligés de recourir à la justice de l'empereur. *Circumcidere Judaeis filios suos tantum, rescripto divi Pii permittitur: in non ejusdem religionis qui hoc fecerit, castrantis poena irrogatur* (2). L'arrêt qu'ils obtinrent semble dire qu'ils circoncisaient dans l'occasion les enfans qui n'étaient point nés de leur secte. Cela leur fut défendu sous les peines établies contre la castration.

(h) Euseb., Hist. ecclesiast., lib. IV, cap. VI, pag. 118.

(i) Idem, ibid.

(k) Voyez la remarque (E).

(l) Eusebius, Hist. ecclesiast., lib. IV, cap. VI.

(1) Spart., in Vita Adriani, cap. XIV.

(2) Modestinus, libro Regularum, apud Casaubonum in Spartiani Adrian., cap. XIV.

(B)..... *Le Talmud allègue une autre raison de leur prise d'armes.*] On conte que les Juifs avaient de coutume de planter un cédre, quand il leur naissait un fils, et de planter un pin quand il leur naissait une fille; et de se servir du bois de ces arbres pour faire le lit nuptial lorsque leurs enfans se mariaient. On ajoute que dans un voyage que la fille de l'empereur fit en Judée, une pièce de son chariot se rompit, et que ses gens coupèrent un de ces cédres, et le lui portèrent; que les Juifs ne purent souffrir cela; qu'ils se soulevèrent, et qu'ils tuèrent ceux qui avaient abattu cet arbre. L'empereur ayant appris que les Juifs s'étaient révoltés marcha contre eux en grande colère, et les extermina. *Ob crus carpenti vastata est Bethara. In more fuit ut cum nasceretur infans plantaret cedrum, cum infantula, pinitum; cumque nati contraherent matrimonium ex iis conficerent thalamum. Die quidam transiit filia Cæsaris, et confractum est ei crus carpenti. Cedrum istius modi exciderunt atque ad eam attulerunt. Insurrexerunt in eos Judæi atque eos ceciderunt. Relatum est Cæsari rebellare Judæos. Profectus ille in eos iracundus, excidit totum cornu Israël (3).* Les Juifs seraient tout-à-fait inexcusables, s'ils s'étaient jetés dans la révolte pour un sujet aussi léger que celui-là. Ces pauvres gens ne savent pas même mentir à leur avantage. Quelle ignorance, que de donner une fille à l'empereur Hadrien ! Au reste les pins sont des arbres qui croissent trop lentement (4) pour être prêts à fournir un lit dès qu'une fille est prête à le partager avec un homme : et plusieurs auraient été bien à plaindre, si elles avaient été obligées d'attendre à se marier que leurs pins eussent acquis la taille requise.

(C) *On dit que Barcochebas employa la même ruse d'Eunus ; . . . c'est-à-dire, qu'il parut vomir des flammes.*] C'est ce que nous apprenons de saint Jérôme. *Tu videlicet flammous,*

(3) *In tractatu talmudico Babyl. Gittin, folio 57, apud Joh. à Lent, de Judæorum Pseudo-Messias, pag. 7.*

(4) On en peut dire :

..... *Arbos
Tarda venit seris fuctum nepotibus umbram.*
Virgil., *Georg.*, lib. II, vs. 58.

immò fulmineus, qui in loquendo fulminas. Atque ut ille Barchochebas auctor seditionis Judaicæ stipulam in ore succensam anhelitu ventilabat, ut flammam evomere videretur (5). Voilà un homme dont les paroles étaient feu et flamme, tant au propre qu'au figuré. Quant à Eunus, voici ce que Florus en a dit : *Syrus quidam, nomine Eunus (magnitudo cladum facit ut meminerimus) fanatico furore simulato dum Syriæ decem comas jactat, ad libertatem et arma servos quasi numinum imperio concitavit; idque ut divinitus fieri probaret, in ore abdita nuce, quam sulphure et igne stipaverat, leniter inspirans flammam inter verba fundebat (6).* C'est un exemple qui apprend aux souverains combien sont à craindre dans un état ceux qui se vantent d'inspiration. Ce fripon-là, en contrefaisant le fanatique, fit prendre les armes à plus de soixante mille hommes, et donna beaucoup de peine au peuple romain.

(D) *On dit qu'il éprouvait ses sectateurs, en les obligeant à se couper un doigt.... et qu'il se servit d'une autre invention.*] On conte qu'il traînait après lui deux cent mille hommes, qui s'étaient coupé un doigt pour faire preuve de courage. Les sages, n'approuvant point une telle mutilation, lui députèrent des gens pour lui demander jusques à quand il mutilerait la nation juive, *usque quò tute Judæos mancos efficies ?* Il répondit : *Comment voulez-vous donc que je fasse essai de leurs forces ?* On lui répliqua qu'il fallait qu'il n'enrôlât que ceux qui pourraient arracher un cédre du Liban à belles mains. Il crut ce conseil, et il trouva encore deux cent mille hommes qui donnèrent cette preuve de leurs forces (7). Voilà des fables judaïques, me dira-t-on. Il est vrai : et c'est sur ce pied-là que je les débité ; et c'est par-là qu'elles appartiennent mieux à ce Dictionnaire.

(E) *Il était principalement barbare envers les chrétiens.*] A la vérité il faisait un grand carnage des gentils ; mais sans exiger d'eux qu'ils renoncassent à leur religion. Il ne faisait le

(5) Hieronym., *Apologia II adversus Rufinum.*

(6) Florus, *lib. III, cap. XIX.*

(7) *In Madrasch Rabbeta Megillot, folio 67, apud Joh. à Lent, de Pseudo-Messias, pag. 10, 11.*

convertisseur qu'envers les chrétiens : je dis le convertisseur à la dragonne, et pas encore peut-être (8) : car il condamnait au dernier supplice ceux qui ne voulaient pas abandonner Jésus-Christ, et le charger de malédictions. C'est sur quoi Justin Martyr a poussé des plaintes. *Proximo namque bello judaico Barchochebas defectionis Judæorum dux et princeps, solos christianos ad gravia supplicia nisi Christum abnegarent et maledictis incesserent, protrahi jussit* (9). David Gaus ne nie point qu'en ce temps-là ceux de sa nation n'aient fait couler des torrens de sang (10). Je crois même qu'il représente la tuerie beaucoup plus funeste qu'elle ne le fut. Il prétend que dans la seule ville d'Alexandrie ils tuèrent plus de deux cent mille personnes, et que dans l'île de Chypre, et au voisinage, ils ne laissèrent personne de reste. *Tunc Judæi Biterrenses unxerunt eum (Barchocheban) et elegerunt ipsum in regem super se, jugum Romanorum abjicientes. Occiderunt ex Romanis et Græcis qui in Africâ innumerabiles instar arenæ maris; similiter fecerunt Ægyptiis: incolæ urbis Alexandrinæ etiam ex Romanis interfecerunt ultra bis centena millia. Qui in Cyprid occiderunt omnes planè gentes vicinas, ut ne superstes quidem remaneret.* Voyez ce qui sera dit ci-dessous (11) touchant l'omission d'une formule dans la lettre d'Hadrien. O guerres de religion, que vos cruautés sont horribles!

(F) *Les Juifs n'ont pas manqué d'inventer des fables sur la mort de Barcochebas.* Ils ont dit qu'après la prise de Bitter, la tête de Barcochebas fut portée à l'empereur Hadrien, et qu'il demanda, *Qui est-ce qui l'a tué?* et qu'il ordonna au soldat qui répondit *c'est moi*, de lui aller chercher le corps. Le soldat y étant allé, trouva un serpent autour du cou de Barcochebas. L'empereur ayant vu

ce corps, dit, *Si cet homme n'avait été tué par son propre Dieu, qui est-ce qui aurait jamais pu lui faire du mal* (12)?

(G) *La manière dont Hadrien dispersa les restes des Juifs fut désolante.* C'est à bon droit que j'emploie le mot de *restes*; car le nombre des Juifs qui périrent dans cette guerre est innombrable. L'abréviateur de Dion raconte qu'on leur rasa une cinquantaine de forteresses, et 985 bourgs très-considérables; qu'on leur tua dans les courses, ou dans les combats, cinq cent quatre-vingt mille hommes; et que le nombre de ceux qui périrent par la faim, par les maladies, et par le feu, est infini: de sorte que presque toute la Judée demeura déserte (13). Voyons maintenant ce que l'on fit à ceux qui purent survivre à une telle désolation. *On en vendit un nombre incroyable de toute sorte d'âge et de sexe* (*1), *en une foire très-célèbre appelée du Terebinthe* (*2), *au même prix que les chevaux.* C'est pourquoi les Juifs avaient cette foire en horreur..... Ceux qui ne purent être vendus à la foire de Térébinthe furent menés à Gaza (*3), et là exposés en vente en une autre foire qu'Adrien y avait établie, et qui s'appelle encore à présent la foire d'Adrien, dit la chronique d'Alexandrie. Ceux que l'on ne put vendre dans la Palestine furent transportés en Égypte (*4), où ils périrent par les naufrages, et par la famine, ou furent tués par les païens..... Quand la guerre fut finie, Adrien défendit à tous les Juifs par un édit affiché publiquement (*5), de mettre jamais le pied dans Jérusalem, sur peine de la vie (*6), et on mit des gardes exprès pour les empêcher d'y entrer (*7). Cette loi leur défendait

(8) Je me sers de ce peut-être, parce que plusieurs personnes prétendent que l'alternative de l'abjuration ou de la mort, eût été un moindre mal que ce que l'on a fait faire en France par les dragons, l'an 1685.

(9) Justin. *Apologia pro christianis ad Antoninum Pium.*

(10) David Gaus, in *Germinie Davidis, ad ann. 880 millenarii quarti, apud à Lent, pag. 9.*

(11) Dans la remarque (1).

(12) Jo. à Lent, de *Pseudo-Messius, pag. 14* ex Echâ Rabbati.

(13) Xiphilin., in *Adriano.*

(*1) Hieronym., in *Jeremiam, cap. XXXI, pag. 342, b.*

(*2) *Chronic. Alex., pag. 596.*

(*3) *Chron. Alex., ibid.*

(*4) Hieron., in *Zac., cap. XI, pag. 272, d.*

(*5) *Idem, in Is., cap. VI, pag. 31, d.*

(*6) Euseb., *Hist. eccles., lib. IV, cap. VI, pag. 218, et Demonstrat. Evangel., lib. II, cap. XXXVIII, pag. 71, a.* Justin., *Apolog. II, pag. 84, b, c.* Dial., *pag. 234, a.*

(*7) Justin., *pag. 84, b.* Sulpic. Sever., *lib. II, pag. 149.*

*d'en approcher, et de se trouver aucun des lieux dont elle pouvait être (*1). Tertullien (*2), et saint Paulin (*3), vont encore plus loin, et ont cette défense à la Judée toute entière, et les Juifs semblent en être d'accord lorsqu'ils parlent du temple qu'ils ont institué à cause duquel il avait défendu à ses disciples d'entrer dans le pays de la Judée (*4). L'auteur dont j'emprunte l'âge avec toutes ses citations (14), fait la remarque sur la foire de Tchernobyl. Il observe que saint Jérôme dit en un endroit que les Juifs vendus au pavillon d'Abraham, tiennent, dit-il, tous les ans une foire équentée. Cela n'est pas difficile à croire, car au lieu où Abraham demeura dans la vallée de Mambrès d'Hébron], et où il avait trois anges, il y avait dans le premier siècle un arbre de Térébinthe que ceux du pays disaient être là dès le commencement du monde.*

la remarque (G) de l'article HAM. Retournons au malheur des Juifs. Hadrien leur fit couper les oreilles, et les transporta en Espagne, comme disent quelques auteurs (15). Beaucoup d'apparence qu'une destruction de faux cultes que cet empereur établit dans la nouvelle ville de Jérusalem, ne commença qu'après la mort de Barcochebas. Ce fut un des plus sensibles effets de cette malheureuse nation à contenir. Hadrien, sachant l'horreur qu'elle avait pour les pourceaux, fit placer un de marbre sur la porte qui menait à Bethlehem (*6). Il fit aussi à la construction d'un théâtre à celle de divers temples, les débris du temple de Salomon (*7). Il fit deux de ses statues, et quelques autres, à la place où avait été ce

temple (*1). La statue de Jupiter fut mise au lieu de la passion de Notre-Seigneur. C'est ce que dit saint Paulin (*2); mais selon saint Jérôme (*3), la statue de Jupiter fut mise où Jésus-Christ ressuscita, et celle de Vénus où il mourut. La caverne où il naquit fut profanée par le temple et par le culte infâme d'Adonis (*4). Voyez M. de Tillemont, de qui j'emprunte ces choses (16).

(H)..... *mais il ne faut pas ajouter foi à tous les contes des rabbins sur ce sujet.* Ils disent que la tuerie fut si grande dans Bitter, lorsque les Romains s'en furent rendus les maîtres après un siège de trois ans et demi, que les chevaux marchaient dans le sang jusqu'à la bouche (17). Le sang, continuent-ils, roulait avec tant de force, qu'il entraînait des pierres de la pesanteur de quatre livres, et qu'il entraînait dans la mer l'espace de quatre milles. Or il y avait quatre milles de Bitter jusqu'à la mer. Hadrien avait un vignoble long de dix-huit milles, et large d'autant (c'est la distance de Tibériade jusqu'à Zipori) : il y fit une haie ou une cloison des corps de ceux qui furent tués dans Bitter; car il ne voulut pas permettre qu'on les enterrât : ils ne furent enterrés que sous le règne de son successeur. Il y avait deux rivières dans la ville de Jadaïm, desquelles l'une coulait d'un côté, l'autre de l'autre (18) : les rabbins supputèrent que l'eau ne faisait que les deux tiers de ces rivières; le sang faisait l'autre tiers. Les gentils n'eurent nul besoin pendant sept ans de fumer leurs vignes : elles étaient assez fertiles, ayant été abreuvées du sang des Juifs. Le sang entraîna des pierres d'un grosseur démesurée, et entra quarante milles dans la mer. *Quinimò sanguis rapiebat secum petras magnitudinis quadraginta modiorum, donec ad quadraginta millia*

Euseb., Hist. eccles., pag. 118, d. Hier. lib. III, pag. 227.

Apolog., cap. XXI, pag. 20, d.

In Judic., cap. XIII, pag. 224, 225; I, pag. 31, d. In Daniel., cap. IX, 5, d.

Scaliger. Isag., lib. I, cap. VI, pag. 45.

Tillemont, Hist. des Emper., tom. II, 1, 502, 503.

In Zachar., cap. VIII, pag. 262.

Apud à Lent, de Pseudo-Messias, pag. 17.

Hieron., in Chron.

Euseb. Demonstrat., lib. VIII, cap. 406.

(*1) Iter Burd., pag. 43. 2. Sulpic. Sever., lib. II, pag. 149.

(*2) Epist. XI, pag. 134, 135.

(*3) Epist. XIII, pag. 102.

(*4) Paulin., Epist. XI, pag. 134, 135.

(16) Tillemont, Hist. des Emper., tom. II, pag. 509.

(17) Voyez le livre Echa Rabbati super Thren. XI, vs. 2, apud Noldium de Vita et gestis Herodum, pag. 453.

(18) In Tractatu Talmudico Giffin, apud à Lent, pag. 16.

... *in Oceanum flueret* (19). On trouva sur une seule pierre jusqu'à trois cents crânes de petits enfants. Il y a dans ces expressions rabbiniques quelques traits du style que Rabelais fait servir à représenter les qualités ou les prouesses de son Gargantua et de son Pantagruel. Mais racontons encore un conte touchant le carnage de Bitter. Il y avait dans cette ville quatre cents collèges, et dans chaque collège quatre cents régens, qui avaient chacun dans sa classe quatre cents disciples. Aux premières attaques, les écoliers se servirent de leurs poinçons (20) pour tuer les ennemis; mais après la prise de la ville, ils furent empaquetés avec leurs livres et jetés au feu. *Ista pubes principio hostes impetum facientes graphiis suis confodiebat: cum verò hi prævalerint, urbem cepissent, involverunt puerulos illos cum libris suis, eosque igne sic cremârunt* (21). Les Juifs prétendent qu'Hadrien fit périr deux fois plus de gens de leur nation que Moïse n'en retira du pays d'Égypte, et ils le tiennent pour un plus grand destructeur à leur égard, que ne le furent Nabuchodonosor et Titus (22). Un de leurs meilleurs chronologues assure que la perte que fit leur nation au temps de Nebusaraddan, ou au temps de Titus, n'égalait point celle qu'Hadrien lui fit souffrir; car le Talmud porte qu'il périt à Bitter quatre millions de personnes, *quadringentas myriadas*. Néanmoins dans le Rituel des Juifs il y a une hymne pour le 9^e. jour du mois Ab, auquel fut donné l'édit d'Hadrien qui leur défendait de mettre le pied dans la Judée: il y a, dis-je, une hymne où Nabuchodonosor et Hadrien sont regardés comme deux grands fléaux de la nation sans aucune inégalité. Cette hymne les nomme souvent; mais elle ne parle qu'une fois de Vespasien et de Tite: elle fait mention de quatre cent quatre-vingts synagogues brûlées par Hadrien. *Recordare, Domine, qualis fuerit Adrianus, crudelitatis consilia amplexus, con-*

suluit idola se pervertentia. Et sustulit combussitque quadringentas et octoginta synagogas (23).

(I) *Les auteurs juifs supposent qu'Hadrien fut en personne à cette guerre.*] Eusèbe dit expressément que cet empereur envoya des troupes au gouverneur de Judée, afin de châtier la révolte de Barcochebas, et ne dit point que ce prince partit ensuite lui-même. L'abréviateur de Dion ne parle que des généraux qui furent envoyés en Judée par Hadrien (24). Il remarque que pendant que cet empereur séjourna dans l'Égypte et dans la Syrie, les Juifs mécontents de la construction d'*Ælia Capitolina* n'osèrent branler, mais qu'ils prirent les armes ouvertement dès qu'ils le surent éloigné. Il ajoute qu'Hadrien envoya contre eux les meilleurs de ses généraux, et nommément Julius Sévère. C'était là le lieu de dire s'il fut en personne au châtimement des rebelles: cependant cet écrivain ne le dit pas; d'où il semble que l'on peut conclure qu'Hadrien n'alla point alors en Judée. Pour ne rien dissimuler, il faut dire que Dion fait une remarque qui insinue qu'Hadrien assista à cette guerre. Il dit que les Romains y perdirent tant de gens, que cet empereur n'employa point en écrivant au sénat le préambule ordinaire: *Si vos liberique vestri valetis, bene est, ego quidem et exercitus valemus*. Un prince, qui se sert de ce début, doit être à l'armée, ce semble; et s'il n'y est pas, il ne doit point se servir de ce compliment, ni en temps de prospérité, ni en temps d'adversité. Il ne semble donc pas que Dion eût été homme à faire cette remarque, s'il eût cru qu'Hadrien était près de Rome, ou fort éloigné de l'armée, lorsqu'il écrivit au sénat. Je réponds que ce n'est point une grande difficulté: car, en premier lieu, on peut dire que l'absence d'Hadrien fut cause qu'il n'employa point cette formule: d'où il s'en suivrait que Dion n'a pas connu toutes les causes de cette omission, en croyant qu'elle ne venait que de la perte qu'on avait faite. On peut dire, en second lieu, qu'un empereur éloigné de son armée pourrait fort bien se servir

(19) *In tractatu Talmudico Giffin, apud à Lent, pag. 16.*

(20) *Instrument avec quoi on écrivait en ce temps-là.*

(21) *Tract. Giffin, apud à Lent, pag. 13.*

(22) *Voyez Jo. à Lent, pag. 14.*

(23) *Apud eundem à Lent, pag. 18, 19.*

(24) *Xiphilin., in Adriano.*

de cette formule , dans une lettre où il ferait savoir au sénat les bonnes nouvelles que ses généraux lui auraient écrites. Enfin on pourrait soutenir à Dion, que la victoire remportée sur les Juifs fut si complète, et qu'elle coupa tellement les sources d'un nouveau soulèvement, qu'encore que l'armée romaine eût essuyé de grandes pertes, il y avait lieu d'écrire au sénat selon le style qu'on employait dans les nouvelles de prospérité. Il se pourrait donc faire que cet écrivain aurait fait une fausse observation.

(K)..... et qu'il disputa avec un rabbin sur le dogme de la résurrection des morts.] La principale difficulté d'Hadrien, à ce que porte cette fable, était de dire que les parties d'un cadavre se dissipaient en mille lieux. On lui répondit qu'il y avait dans notre corps un petit os , qui était incorruptible ; et que ce serait dans ce petit os , que Dieu referait notre corps. Les Juifs prétendent qu'une rosée céleste amollira cet os, et qu'elle le fera croître, comme un peu de levain fait lever toute la pâte. *Ossiculum illud dicunt rorare quodam coelesti molliendum et extendendum ad instar fermenti quod in totam se massam diffundit, vel quemadmodum granum aliquod tritici in aristam se exporrigit* (25). Hadrien ne voulait rien croire touchant l'incorruptibilité de cet os : mais le rabbin avec qui il disputa lui en fit faire l'épreuve : cet os résista à tout : au feu , à l'eau , au marteau , etc. Voici tout un grand passage de Manassé Ben-Israël. *Ajunt in spinâ dorsi aliquod ossiculum esse, quod nunquam pereat; ex ipso ossiculo solo post interitum et annihilationem omnium aliarum partium, dicunt hominem instauratum, restitutumque iri, in resurrectione mortuorum: juxta illud, quod in Beresit Raba Paras, 28 legitur; Adrianus (cujus ossa comminuantur) quæsit ex R. Jeosuah filio Haninâ, undè Deus benedictus germinare faciet hominem in futuro sæculo? Respondit ille, ex..... luz, seu ossiculo spinæ. Rursus alter, undè nôsti hoc? Da mihi illud, inquit ille, ossiculum, et te docebo: contudit illud in mold, sed non tusum est; conjecit in ignem, et non conflagravit; conjecit in aquam*

(25) Hoorabreck contra Judæos, lib. VIII, cap. V, pag. 556.

et non attritum est; imposuit incudi malleoque cecidit, sed ne hilum comminutum est. Imperator Romanus, sive quòd rideret resurrectionem mortuorum, sive quòd audiverat aliquod incorruptibile ossiculum esse in corpore humano, cupiditate ejus sciendi; vel quia, uti verisimilius est, hæsitabat ob difficultates eas, quas jam recensuimus, quæsit ex R. Jeosuah filio Haninâ, undè, vel quomodo restituerentur mortui, quorum membra tam longè latèque dispersa essent ac dissipata? Respondit illi R. Jeosuah, ex ossiculo spinæ dorsi, appellato luz, quod incorruptibile est. Qui cum non posset facile adhibere fidem, experimento ei ostendit ita esse. Hæc opinio, si quid antiquis credimus, non improbabilis est. Istud enim ossiculum tale est, ut nequeat interire, quamvis hodiè nullus sit qui illud noverit. Sunt qui arbitrentur, Davidem hujus ossiculi mentionem facere, cum ait, custodiens ossa ejus, unum ex iis non consumptum est. Psalm. xxxiv, 21 (26). Ces rêveurs auraient dû dire que ce petit os est le véritable siège de l'âme.

(L) Le Messie saura discerner par l'odorat si un accusé est innocent ou coupable.] Conférez avec ceci ce qui sera rapporté dans la remarque (C) de l'article DÉMOCRITE.

(26) Manassé-Ben-Israël, de Resurrectione, lib. II, cap. XV.

BARDE (JEAN DE LA) conseiller d'état, marquis de Marolles-sur-Seine, a été ambassadeur de France en Suisse, sous le règne de Louis XIV. Il avait été premier commis de M. de Chavigni, secrétaire d'état (a). Il se trouva aux conférences de Munster, comme ministre du second ordre, et l'on tâcha de le faire traiter d'excellence; mais on n'y réussit pas (A). Il avait déjà été nommé pour l'ambassade de Suisse. Il servit fidèlement et habilement la France pendant tout le cours de cette ambassade.

(a) Voyez Wicquefort, de l'Ambassadeur, tom. I, pag. 959.

Il a fait en latin l'*Histoire de France, depuis la mort de Louis XIII, jusques en l'année 1652*. Cet ouvrage fut longtemps attendu comme un chef-d'œuvre (B) : il fut imprimé enfin l'an 1671 (b), et bien reçu du public. Le style en est bon : les choses y sont narrées sans flatterie, et avec beaucoup de connaissance des intrigues du cabinet. L'auteur a latinisé son nom par celui de *Labardæus*. On se trouverait dépaycé aux noms latins qu'il donne aux gens, s'il n'avait eu soin de mettre en marge les noms français. Il avait fait une traduction française de cette *Histoire* qui, au sentiment des connaisseurs, était beaucoup inférieure à l'original latin (c). « Comme il était » très-savant dans les matières » de théologie, il s'est encore » vu de lui un livre de contro- » verse en latin, contre l'opinion » des protestans touchant l'Eucharistie (d) (C). » Les gazettes de Hollande nous ont appris qu'il mourut en 1692, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. On verra ci-dessous ce que je veux ajouter à la remarque (C) de cet article (D).

(b) C'est un in-4°. de 780 pages.

(c) *Mémoire manuscrit. communiqué par M. Lancelot, l'un des sous-bibliothécaires de la Bibliothèque Mazarine à Paris.*

(d) L'abbé de Marolles, *Dénombrement des auteurs*.

(A) *On tâcha de le faire traiter d'excellence aux conférences de Munster; mais on n'y réussit pas.* M. de Wicquefort le raconte, et dit que les plénipotentiaires de France firent leurs premières tentatives auprès du nonce, qui répondit qu'il n'en ferait rien (1). On voulait qu'il

(1) Wicquefort, de l'Ambassadeur, tom. I, pag. 360.

donnât ce titre au sieur de la Barde, et qu'il lui rendît la première visite. Les raisons de son refus furent qu'il ne voulait pas faire un exemple qui ne serait suivi de personne, ni rendre inutile M. de la Barde, qui rendait de très-bons services à l'assemblée. Il l'aurait rendu inutile parce que, s'il lui eût fait les honneurs qu'on demandait, il l'aurait mis dans une espèce de nécessité de les demander à tous les autres ambassadeurs, et de ne plus paraître en cas qu'ils lui fussent refusés, comme il serait arrivé infailliblement. L'ambassadeur de Venise imita le nonce; et ainsi la Barde fut obligé de se contenter des honneurs qu'on lui voulait bien faire. Il fit prier les ministres qui étaient de la part de l'empereur à Osnabruck, de le distinguer d'avec les autres ministres du second ordre, et puisqu'ils ne le pouvaient pas traiter d'ambassadeur, qu'ils ne le traitassent pas aussi de résident, et pourvu qu'on le traitât en tierce personne, à la mode d'Italie, il ne prétendait pas la place d'honneur aux visites ou aux conférences. Dans le fond, ses lettres de créance pour les cantons suisses ne le pouvaient pas faire considérer à Munster, ni à Osnabruck. M. de la Barde s'est plaint d'un écrivain italien, qui n'avait pas parlé de ces choses comme il fallait, et il prétend l'en convaincre en racontant que les plénipotentiaires de France le traitèrent toujours comme ambassadeur, et qu'ils n'eussent pas pu s'en dispenser, vu que les patentes du roi, et toutes les lettres de la cour lui donnaient ce caractère. *Avauxius ac Servianus hunc haud secus ac seipsos invicem habuere, neque aliter poterant, cum regio diplomate atque omnibus regis atque Mazarini ad se atque ad alios litteris legatus esset appellatus. Id eo accuratius mihi dicendum fuit, quod homo quidam Italicus eâ de re secus scripsit ex alienâ lubidine, atque invidia in Labardæum: nam id illi ipsi tribuere nolim, qui in hujusmodi rebus etiam supra verum aliis favit, hos cum residentes, aut ad minores principes absque ullo titulo missi essent, legatos nihilo secius appellando (2).*

(B) Son Histoire de France fut long-

(2) Labardæus, *Hist. de Rebus gallicis*, lib. IV, pag. 89, ad ann. 1646.

temps attendue comme un chef-d'œuvre.] « M. de la Barde nous prépare » une histoire latine, dans laquelle » nous devons avoir ou notre Salluste, » ou notre Virgile. » C'est ce que le père le Moine voulut bien apprendre au public, dans son *Traité de l'Histoire*.

(C) *Il fit un livre de controverse contre l'opinion des protestans, touchant l'Eucharistie.*] A propos de cela, je dirai ici qu'il s'appliqua plusieurs années avec beaucoup d'assiduité à examiner sur cette question le sentiment de quelques pères, et à composer un gros volume de profondes discussions : mais, tout d'un coup, il lui monta dans la fantaisie d'abolir ce grand travail, de sorte qu'un beau matin il jeta au feu tout ce qu'il avait écrit là-dessus. C'est ce que j'ai ouï dire à M. l'abbé de Brion, son petit-fils, chanoine de Notre-Dame de Paris.

(D) *Voici ce que je veux ajouter à la remarque (C) de cet article.*] Cela concerne son *Traité de Controverse*. « Voici ce qu'il en écrit à un de ses » amis, dans une lettre manuscrite, » datée de Soleure, du 3 de mars » 1663 : *Libellum ad te de re seriâ,* » *imò divinâ mitto, quo tibi otii mei,* » *sicuti prius negotii, ratio constet :* » *in eo latinitatem nostram ne quæsi-* » *voris, quam de divinis scribendi at-* » *que disputandi genus vix patitur.* » Son ami lui répondit quelque temps » après en ces termes : *Restat ut de* » *Opusculo tuo Theologico gratias* » *agam : in hoc solitam elegantiam* » *tuam desideravi, neque verò tu ar-* » *gumenti severitatem excusa : quid* » *enim est tam contumax, quod nites-* » *cere, quid tam horridum, quod po-* » *liri amœnitate istâ tuâ non possit ?* » *sed nimirum ingeniis Helvetiis scri-* » *bebas.* Cette réponse est datée du » 19 du même mois. On peut fixer par » ces passages l'époque du livre de » controverse à cette année 1663 (3). »

(3) *Mémoire manuscrit de M. Lancelot.*

BARLETTE (GABRIEL), moine jacobin, se distingua vers la fin du XV^e. siècle (A), par une manière de prêcher beaucoup plus digne d'un farceur que d'un ministre de l'Évangile. Il était

né à Barlette (a), dans le royaume de Naples. Henri Étienne n'est pas le seul qui s'est récrié contre cette manière de prêcher (b), remplie d'une infinité d'explications basses, et tout-à-fait propres à inspirer du mépris pour nos plus augustes mystères : il s'est trouvé des catholiques romains qui n'ont pas épargné là-dessus Gabriel Barlette (B); et cela est beaucoup plus édifiant, et beaucoup plus glorieux aux catholiques, que la peine que les dominicains se donnent de justifier ce prédicateur (C). Ses *sermons* furent imprimés à Venise l'an 1571, en deux volumes in-8°. *. On a mis dans le premier tome les *sermons du carême* : l'autre volume contient les *sermons de l'Avent, de la Pentecôte, de l'Ascension et des autres fêtes* (c). Il était encore en vie lorsque les Turcs prirent Otrante, l'an 1480 (d). Quelques-uns de ses amis l'ont voulu justifier, en disant qu'il n'est point l'auteur des sermons qui ont couru sous son nom (D).

(a) En latin Barulum.

(b) Voyez l'Apologie d'Hérodote, où l'on trouve quantité de morceaux de Barlette.

* Le père Échard, dans sa *Bibl. script. ord. prædicatorum*, ne cite point, dit Leclerc, d'édition antérieure à 1505; mais cette édition portant, *Sermones recogniti per*, etc., il est à croire qu'il y a eu une édition antérieure. En effet, comme l'indique Joly dans ses *Additions*, D. Liron, au tome III de ses *Singularités historiques*, pag. 374 et suiv., cite une édition dont un volume ou une partie porte la date de 1502. L'épître dédicatoire adressée par Benoît de Bresse à T. Cajetan, ne donnant aucune qualité à ce personnage, qui fut en 1500 procureur de son ordre, Liron en conclut que l'édition de 1502 n'est elle-même que la seconde, et que la première doit avoir été exécutée en Italie, de 1495 à 1500.

(c) Possevin, *Appar. Sacri*, t. I, p. 610.

(d) Altamura, *Bibliotheca ordinis prædicatorum*, pag. 195.

(A) *Il se distingua vers la fin du XV^e. siècle.*] Altamura, dans sa Bibliothèque des Jacobins, place celui-ci à l'an 1470 ; d'où paraît que Possevin ne s'est abusé que de deux cents ans. *Gabriel Barletta*, dit-il (1), *Neapolitani regni, Apulus, ordinis autem dominicani, theologus et concionator utilis, cum floreret anno 1270.* Il ajoute que ses sermons furent imprimés plusieurs fois avant l'édition de Venise, de l'année 1571.

(B) *Il s'est trouvé des catholiques romains qui ne l'ont pas épargné.*] Pierre de Vaucluse (2) a poussé vigoureusement Barlette, et lui a reproché nominément l'impertinence de sa réponse à la question, *Comment la Samaritaine connut que Jésus-Christ était Juif ? Elle reconnut cela, dit-il, à la circoncision.* Il faut avouer que ce critique n'a pas eu toute l'exactitude qui lui était nécessaire : car non-seulement il ne parle pas des deux autres marques auxquelles, selon Barlette, cette femme reconnut que Jésus-Christ était Juif ; mais il attribue aussi à Barlette d'avoir avancé qu'elle vit que Notre-Seigneur était circoncis ; or, il est certain que Barlette ne s'est pas exprimé de la sorte. *Prima ad habitum quem portabat....; secunda quia Nazareus in cujus capite novaculum non ascendit....; tertia ratio ad circumcisionem : nullus alius populus erat circumcissus.* Il ne servirait de rien à la justification de ce censeur de dire que l'on a pu inférer des paroles de Barlette ce qu'il lui impute ; car ce qu'un homme dit ne doit jamais être confondu avec les conséquences qui peuvent naître de ce qu'il dit. Combien de choses échappe-t-il, non-seulement à un orateur, mais aussi à un auteur, dont il ne voit pas les conséquences les plus prochaines ? Il est donc très-possible qu'en lui attribuant d'avoir dit ces conséquences, on lui impute ce à quoi il ne pensa jamais. Il faut donc, si l'on veut critiquer exactement et de bonne foi, se prescrire cette règle : *Ac-*

cusez les gens d'avoir dit précisément ce qu'ils ont dit ; mais faites-vous une religion de n'en rien ôter, et de n'y rien ajouter ; marquez-leur les conséquences qui en naissent ; mais n'assurez pas qu'ils aient vu ces conséquences, et qu'ils les aient admises : attendez ce qu'ils diront lorsqu'ils auront ouï dire qu'elles sortent naturellement et nécessairement de ce qu'ils ont dit. Je ne saurais me figurer que Barlette ait été assez impudent et assez extravagant pour avoir débité l'*impudor tam blasphemiam* que son censeur lui impute en si beau latin. Il suffit de l'accuser de n'avoir su ce qu'il disait avec sa troisième marque. J'abandonne donc son critique à la colère d'Altamura. (3) *Pessimè igitur à Valle clausd falsavit calumniaturus Barlettæ sententiam exscribendo : respondit Samaritanam cognovisse Christum esse Judæum videndo eum esse circumcissum. Ubi fraudulentò silentio praterivit duas priores illius rationes, etc.* * On a été plus exact dans la censure d'un autre sermon. Il s'agit, dans cet autre sermon, de savoir pourquoi le Saint-Esprit différa dix jours sa venue dans le monde. Barlette attribue cela à la peur d'être traité de la manière que le fils de Dieu l'avait été ; et il ne fait finir la dispute entre le Père et le Saint-Esprit que par cet expédient. Le Saint-Esprit s'avisa de prendre la forme de vent et de feu, afin de ne courir aucun risque parmi les hommes. Que peut-on dire de plus bas et de plus indigne de la majesté de Dieu ?

(C) *Les dominicains se donnent bien de la peine pour justifier ce prédicateur.*] Pour commencer par le sermon de la Pentecôte, je remarque qu'Altamura est si éloigné d'avouer qu'il y

(3) Altamura, Biblioth. Ord. Prædic., pag. 519.

* Bayle a ignoré, dit Joly, que Jean Casalas, qui avait répondu au livre de Th. Raynaud, avait essayé avant Altamura de justifier Barlette à ce sujet. L'ouvrage de Casalas est intitulé, *Candor Lilii seu ordo fratrum prædicatorum à calumniis et contumeliis Petri à Valle clausd vindicatus*, et est imprimé à la suite de la réimpression de l'ouvrage de Raynaud (*De immunitate auctorum cyriacorum à censurâ*), faite à Lyon, 1664, in-8°. La Monnoie avait, dit Joly, écrit ces paroles sur un exemplaire que j'ai vu : *Raynaudus et Casalas inepti ; Raynaudo tamen Casalas ineptior.* Ils sont l'un et l'autre à l'Index. *

(1) Possevin, Apparatus Sacri, tom. I, folio 521, apud Altamura, pag. 518. Cette faute ne se trouve point dans l'édition de Cologne, en 1607. On y voit pag. 610, cum floreret anno 1470.

(2) A Valle clausd. C'est un nom de guerre sous lequel Théophile Raynaud s'est déguisé.

ait là rien à reprendre, qu'au contraire il y trouve un art merveilleux de représenter l'endurcissement de l'homme, et il est fort surpris qu'on ait osé faire ce procès à un tel prédicateur. *Tanti nominis*, dit-il (4), *concionatorem, tantoque cum fructu verbum Dei disseminantem, ut adhuc vigeat ad perpetuum tanti viri decus commune in Italia proloquium*, NESCIT PRÆDICARE QUI NESCIT BARLETTARE (5) (*). Pour ce qui est du fond de l'autre objection, il y répondit très-mal; car il prétend que, selon Barlette, la Samaritaine connue à l'habit et à la chevelure que Jésus-Christ était Juif, d'où, en raisonnant, elle tira cette conséquence, *il est donc circoncis*. Encore un coup, le plus court est de dire que ce pauvre prédicateur ne savait ce qu'il disait avec sa troisième marque: il n'aurait su où il en était, s'il l'avait prise pour un objet de raisonnement.

(D) *On l'a voulu justifier, en disant qu'il n'est point l'auteur des sermons qui ont couru sous son nom.*] Léandre Alberti se vante d'avoir connu en sa jeunesse l'ignorant qui forgea ces indignes productions, qui ont couru sous le nom célèbre de Barlette (6). Il y a lieu de s'étonner que le nouveau bibliothécaire de l'ordre n'ait pas allégué cette raison pour justifier son confrère: et l'on dirait qu'il n'a osé s'en servir, parce qu'on a reconnu que le fait avancé par Léandre Alberti n'est pas véritable. Mais, qu'il le soit ou non, il est du moins fort certain que dans les écrits qui sont incontestablement de Barlette il y a des choses impertinentes. Nous venons de voir ce que Pierre de Vacluse y a censuré. C'est à tort que M. Moréri soutient que *divers auteurs protestans se sont servis de ces sermons prétendus de Barlette, pour tourner en ridicule les catholiques, et qu'entre ceux-là Henri Étienne est des premiers*; car j'ose bien mettre en fait que les sermons d'où Henri Étienne a tiré ses railleries

ne sont pas ceux qu'Alberti attribue à un imposteur *. La dispute entre le Père et le Saint-Esprit est une des gaietés de Henri Étienne; or, Altamura la reconnaît pour un enfant légitime de Barlette.

* Bayle, dit Leclerc, parle avec trop de confiance. Alberti, ajoute-t-il, parlait généralement de tous les sermons imprimés et publiés sous le nom de Barlette, et il soutient qu'ils ne sont nullement de ce moine; mais l'avis d'Altamura sur lequel s'appuie Bayle vaut bien au moins celui d'Alberti.

BARLEUS (MELCHIOR), natif d'Anvers, poète latin au XVI^e. siècle, et fils de Lambert Barleüs, qui fut garde des archives d'Anvers plus de quarante ans, fut élevé sous de bons maîtres, et témoigna par divers écrits tant en vers qu'en prose (A) les progrès qu'il avait faits. L'un de ses frères, nommé JACQUES, quitta son pays pour la religion, et se sauva en Hollande, où, après avoir été régent de la seconde dans le collège de Leyde, il fut appelé à la Brille, pour y être recteur du collège. GASPAR BARLEUS, frère aîné de Melchior (B), succéda à la charge d'*archiviste*, que son père avait exercée; mais lorsque Anvers eut été remis sous le joug de la domination espagnole, il sortit de sa patrie, et se retira en Hollande. Il y transporta son fils aîné, qui était encore au berceau (a), et dont je parle dans l'article suivant.

(a) Tiré de l'Oraison funèbre de Gaspar Barleüs, prononcée à Amsterdam, par Jean-Arn. Corvinus, le 18 de janvier 1648.

(A) *Il fit divers écrits, tant en vers qu'en prose.*] En voici les titres: *Brabantados libri V*, et *Antverpiæ Encomium*; *De diis Gentium libri duo*, en vers élégiaques, à Anvers, en 1562 (1), *De raptu Ganymedis libri*

(4) *Idem, ibid.*

(5) *Il avait déjà dit cela dans la page 195, avec une tirade de pompeux éloges.*

(*) La France eut aussi son Barlette au commencement du seizième siècle, en la personne du Jacobin Guillaume Pèpin, fameux prédicateur. Voyez la note 19 sur le chap. VII du II^e. livre de Rabelais. *Ram. crit.*

(6) Alberti *Descriptio Italiae*, pag. 370.

(1) Valerii Andr. *Bibl. belg.*, pag. 669.

tres (2), et *Bucolica*, à Anvers, en 1572. Une Harangue de *Vitæ humanæ Felicitate*, cum adjuncto Carmine *De Rerum humanarum vicissitudine* ad Gasparum fratrem, à Anvers, en 1566 (3). *Historia de Domus Austriacæ eminentiâ* (4).

(B) *Gaspar Barleus était frère aîné de Melchior.*] Je ne doute point que Valère André n'ait pris ce Gaspar pour celui qui a été professeur à Amsterdam, et dont les vers latins ont fait tant de bruit. S'il l'a fait, il s'est trompé lourdement : ce professeur était le neveu de Melchior, et non pas son frère. Si, pour disculper Valère André de ce côté-là, on soutenait qu'il ne prend point les choses de la manière que je suppose, on le mettrait dans le tort d'un autre côté : car quand on fait connaître un auteur par ses parens, on ne doit pas citer des parens qui soient inconnus, ou dans la république des lettres, ou dans le monde ; et par conséquent, ces paroles de Valère André, *Melchior Barleus Antverpiensis, Gasparis frater*, seraient frivoles si elles étaient entendues du frère de Melchior ; car ce frère, quoiqu'il ait régenté à Bommel, est un sujet inconnu. M. Moréri a commis la même faute que Valère André.

(2) Corvin., in Orat. funebri Gaspar. Barleii.

(3) Valerii Andr. Bibl. belg., pag. 669.

(4) Corvin., in Orat. funebri Barleii.

BARLEUS (GASPAR), neveu du précédent, a été professeur en philosophie à Amsterdam, et l'un des bons poètes latins du XVII^e. siècle. Il naquit à Anvers l'an 1584 (a). Son père, qui était de la religion, se réfugia en Hollande, dès que le duc de Parme se fut rendu maître de cette ville. Il s'arrêta trois ans à Leyde, après quoi il fut appelé à Bommel, pour y être recteur du collège. Il exerça cette charge pendant sept ans, et puis il mourut, ayant destiné son fils

(a) Par l'épître dédicatoire de ses Lettres on voit qu'il naquit le 12 de février.

Gaspar au ministère du saint Évangile. Ce Gaspar étudia huit ans dans le collège de la province de Hollande à Leyde, et puis ayant été reçu ministre, il servit une église de village auprès de la Brille. Bertius étant monté de la charge de sous-principal à celle de principal de ce collège, ne crut point que personne fût plus propre que notre Barleüs à lui succéder. Sa recommandation fut efficace : Barleüs fut fait sous-principal ; et quelque temps après on lui donna la profession de logique dans l'université de Leyde. Il se mêla si avant dans les disputes des arminiens, qu'il fut déposé de toutes ses charges lorsque le parti opposé à celui-là eut pleinement triomphé l'an 1618, au synode de Dordrecht. Barleüs se mit alors à étudier en médecine, et dans deux ans il se crut capable du doctorat. Il en prit les degrés à Caen, mais il ne pratiqua presque point. Il y eut des jeunes gens qui le prièrent de leur faire des leçons de philosophie et de belles-lettres, et, comme, il était rompu à cela, il se remit dans cette route, et recouvra même à Leyde un caractère pour cette fonction. Les magistrats d'Amsterdam ayant érigé une école illustre, l'an 1631, lui offrirent la profession en philosophie. Il l'accepta, et l'exerça dignement jusques à sa mort arrivée le 14 de janvier 1648 (b). C'était un homme de grand mérite. On a un volume de *Harangues* qu'il prononça sur divers

(b) Tiré de son Oraison funèbre, prononcée par Jean Arnold Corvinus. Le *Diarium* du sieur Witte met sa mort à l'an 1647.

sujets , et qui sont non-seulement recommandables par le style, mais aussi par le tour , et par divers traits d'esprit. La poésie était son fort : ses muses avaient beaucoup de fécondité et d'élévation (c). Il n'y eut au monde pendant sa vie presque rien de grand dont il ne fit un pompeux éloge , lorsque la raison d'état n'y apportait point d'obstacle (A). Le cardinal de Richelieu , et le chancelier d'Oxenstiern ne furent pas oubliés : encore moins oubliat-on les conquêtes et les beaux exploits du prince d'Orange Frideric Henri. La reine Marie de Médicis , et la magnifique réception qui lui fut faite à Amsterdam (d) donnèrent de l'exercice à l'éloquence de Barleüs. Il avait publié quelques ouvrages de controverse très-piquans contre les adversaires d'Arminius (B). Cette plaie ne se ferma jamais : il fut regardé toute sa vie comme un fauteur de cette secte (C), et il se trouva bien des gens qui murmurèrent contre les magistrats d'Amsterdam , de ce qu'ils entretenaient un tel professeur. On observait de près toutes ses démarches , et on ne lui pardonnait rien. On cria contre lui d'une terrible manière , à cause de certains vers qu'il avait faits sur le livre d'un rabbin (D). Ses lettres ont été publiées après sa mort , en deux volumes (e); mais le *Sextus Empiricus*, que l'on

attendait de lui , n'a jamais paru. Il a fait voir de quoi il était capable en fait d'histoire par la *relation de ce qui s'était passé dans le Brésil* , pendant que le comte Maurice de Nassau en fut gouverneur. Il publia cette *histoire* l'an 1647. Il a couru d'étranges bruits sur sa dernière maladie (E), et sur sa mort (F); mais on ne peut guère savoir au vrai ce qui en est. Il faut faire peu de fond sur les bruits de cette nature , car on sait par cent exemples , que , pour peu qu'un auteur se soit distingué , la renommée fait d'une mouche un éléphant sur les disgrâces corporelles ou domestiques qui lui surviennent : et d'ailleurs ceux qui savent tout le mystère sont ordinairement des personnes qui n'avouent point ce qui fait quelque déshonneur.

(A) *Il n'y eut rien de grand dont il ne fit un pompeux éloge , lorsque la raison d'état n'y apportait point d'obstacle.*] J'emploie cette restriction , parce que j'ai lu dans les lettres de Barleüs qu'il ne voulut point faire un poëme sur le couronnement de l'empereur Ferdinand III, comme on l'en avait prié. Il considéra qu'il avait à faire à gens soupçonneux , qui ne manqueraient pas de le décrier comme un pensionnaire de la maison d'Autriche; et d'ailleurs, il ne voyait pas qu'après avoir tant chanté les victoires de Gustave sur l'empereur , il pût louer Ferdinand d'avoir acquis une grande gloire en faisant la guerre aux Suédois. Voilà un poëte honnête homme. Combien y a-t-il de gens de sa profession qui ne sont pas si scrupuleux ? ils ont une plume à deux mains : non-seulement ils préparent des acclamations pour le parti qui vaincra , quel qu'il puisse être ; mais même après l'événement , ils font des vers pour les deux partis (1). Je ne

(c) Voyez les éloges que lui donne Borrichius, Dissertat. de Poëtis, pag. 140.

(d) En 1637.

(e) Gérard Brandt , son gendre, les fit imprimer à Amsterdam, l'an 1667. On en voit quelques-unes des principales dans le recueil des *Epistolæ præstantium ac eruditorum Virorum*, publié par les arminiens, in-8°, l'an 1660, et in-folio, l'an 1684.

(1) Conférez avec ceci ce que Macrobe, Saturn., lib. II, cap. V, pag. 337, rapporte d'un

doute point qu'il n'y ait des poètes en Italie qui ont loué, ou qui loueront M. le Dauphin et M. le prince Louis de Badesur la campagne de 1693. *Litteras accepi Viennæ*, ce sont les paroles de Barleüs (2), quibus petitur uti laudatione aliquid velim prosequi coronationem Ferdinandi tertii imperatoris. *Ego si sapiam abstinere ab illâ laudatione religiosissimè. Quamquam enim ea possem scribere quæ ad laudes imperatoris faciant, nec Reip. nostræ adversentur, tamen prout sunt nostratum ingenia, judicarent me beneficio obstrictum Austriacis. Scimus Cæsarem non quidem aperto Marte nos petere, sed per latus Hispani nobis gravem esse. Laudavi etiam non ita pridem Gustavum Sueciæ regem, ejusque adversus Cæsarem bella probavi. Jam ut laudem Ferdinandum tertium ob gesta adversus Suecos feliciter bella, à prudentiâ meâ impetrare non possum. Non sum ambidexter, sed ab omni adulatione alienissimus. Cuperem obsequi petitioni illustrissimi legati, sed hoc cavendum ne dum foris benè, domi malè audiam. Fortè nimis sum meticulosus, sed et illud certum illam Cæsaris laudationem à me profectam calumniæ suspicionibusque oportunam fore.* La crainte de Barleüs n'était point sans fondement; et si la raison voulait qu'il ne fût pas le panegyrique de Ferdinand III, puisque la Hollande était en guerre avec la maison d'Autriche, et qu'il ne faut pas qu'un auteur souffle le chaud et le froid, la prudence n'exigeait pas moins de lui qu'il ne se mêlât point de cet éloge. Ceux qui le croyaient ami des arminiens l'oussent diffamé comme un ennemi de Dieu et de l'état, et ne se seraient pas contentés de le dire dans les maisons et dans les rues. Au reste, si tous les héros qu'il loua le payèrent aussi bien que le cardinal de Richelieu (3), il n'eut pas sujet de dire que la culture du Parnasse est celle d'un terroir ingrat.

(B) Il publia quelques ouvrages de

homme qui avait instruit deux corbeaux, l'un pour féliciter Auguste, l'autre pour féliciter Marc Antoine.

(2) Caspar. Barleüs, *Epist. CCCXXXIV*, pag. 668. La lettre fut écrite l'an 1636.

(3) Ce cardinal lui fit donner cinq mille francs pour son éloge, si l'on en croit Sorbière, *Sorberiana*, pag. 40.

controverses très-piquans contre les adversaires d'Arminius.] Il publia à Leyde, en 1615, un écrit intitulé : *Bogermannus ἰλεγχόμενος, sive Examen Epistolæ dedicatoriæ quam suis ad pietatem illustrium ordinum Hollandiæ et West-Frisiæ Notis præfixit Joannes Bogermannus, ecclesiastes Leovardiensis : in quo etiam Crimina à Matthæo Slado impacta Erasmo Roterodamo diluuntur.* L'année suivante, il publia un livret dont voici le titre : *Dissertatiuncula in quâ aliquot patriæ theologorum et ecclesiastarum malè sana consilia et studia justâ orationis libertate reprehenduntur.* Il y avait trop d'aigreur dans cette pièce, et trop d'injures contre les prédicateurs; car il prétend (4) que l'on trouvait en Hollande *Viros prædicatorii ordinis vocales plus satis, qui ad scribendos salutiferos libros inepti, ad prædicandam Christi sapientiam elingues, tamen ad obtrectandum cum magistratibus, tum dissentientibus circa res religionis symmistis disertis sint et copiosi.* Dans la page suivante il dit : *Si templa aliquot Hollandiæ peragrarè libeat, theologos quamplurimos in spermologos; concionatores in convitiatores; pacis præcones in factionum principes et schismatis faciundi buccinatores transformatos miraberè, nec tam reformatæ amplius, quàm pessimis aliquorum moribus deformatæ religionis antistites esse jurabis.* C'était outrager avec excès ceux que leur caractère lui devait rendre vénérables. Cette invective fut traduite tout aussitôt en flamand. Je ne saurais bien dire si ce fut dans cette dissertation qu'il traita de *nebulo* un certain Vincent Drielenburch, qui s'était érigé en prophète; mais, ou dans cet écrit, ou dans quelque autre, il s'était servi de ce terme injurieux : ce qui émut tellement la bile de ce personnage, qu'il publia un livre, dans lequel, après avoir traité Barleüs de fripon et de scélérat, *nebulonem et scelestum*, il s'engage à donner cent francs à la diaconie de Leyde, et à se livrer à la justice, afin que sa punition serve d'exemple, en cas qu'on prouve par de solides raisons qu'il est fripon, *Nebulo Vincentius etiam Drielenburch suis prophetandi parti-*

(4) Pag. 4.

Eus non defuit, nam anno superiore à Casparo Barlæo in scripto quodam nebulonis nomine designatus, id adeò propheticae suæ dignitati putavit esse injuriosum, ut edito mox scripto eundem Barlæum scelestum et nebulonem nominaret, etc. (5). Peu après il parut un livre, où l'on prétendit prouver, par dix raisons incontestables, ce qu'on avait avancé contre Drielenburch. Il répondit à ces dix raisons, et s'emporta extrêmement contre Barleüs. Celui-ci composa une *Remontrance à messieurs les États-Généraux*, pendant son exil. Elle est datée de Francfort, au mois d'août 1620, et intitulée : *Fides imbellis, sive Epistola parænetica ad illustrissimos et potentissimos Foederatarum provinciarum Ordines*. C'est une pièce très-bien écrite, et où l'on représente gravement les maux des persécutions, et les droits de la conscience. Vous la trouverez dans les *Præstantium et eruditorum Virorum Epistolæ* (6).

(C) *Il fut regardé toute sa vie comme fauteur de la secte d'Arminius.*] Il est certain que depuis qu'il fut réhabilité dans l'académie de Leyde, il n'interrompt point ses correspondances avec les arminiens. Sa CLVI^e. lettre apprend à Uytenbogard que Polyander, professeur en théologie à Leyde, avait révélé à ses amis que tout ce qu'il y avait de modération dans l'écrit que la faculté de théologie avait publié contre les arminiens venait de lui : *Quidquid mollius leniusque scriptum reperitur in specimine, à se profectum esse, reliqua asperiora collegarum esse* (7) ; mais qu'il souhaitait que, si les arminiens savaient cela, ils ne le témoignassent pas, vu que ce serait l'exposer à l'indignation de ses collègues. *Rogavit me obnixè per D. Vossium internuncium, vobis uti scriberem, ne si fortè hæc res ad aures vestras pervenerit, ejus in responso vestro meminisse velitis, ne collegarum suorum invidiæ ac odiis, quorum jam semina jacta, miser obiciatur* (8). La lettre suivante témoigne

qu'un des collègues de Polyander lui avait reproché d'avoir dit cela à Barleüs, ennemi de l'Eglise : *Tu hoc dixisti Barlæo, quem scis esse hostem Ecclesiæ, qui illud ipsum ad Uytenbogardum et Episcopium perscripturus est*. Ces lettres furent écrites l'an 1630. Il paraît par les lettres de Barleüs qu'il a toujours été dans les opinions des remontrants.

(D) *On cria contre.... les vers qu'il avait faits sur le livre d'un rabbin.*] Manassé-Ben-Israël, l'un des plus habiles hommes qui aient été entre les Juifs dans le XVII^e. siècle, publia un livre sur la création, l'an 1634. Barleüs fit une épigramme sur ce livre, et souffrit, selon la coutume, qu'elle parût à la tête de l'ouvrage. Il déclarait trop expressément qu'il préférerait la bonne vie à la vérité des dogmes de spéculation. Un théologien de Deventer lui fit là-dessus une grosse affaire : il publia un écrit où il soutenait que l'épigramme était remplie de blasphèmes, et que l'auteur était un socinien. On voulut même porter l'affaire devant les états de Hollande, pour convaincre de socinianisme Barleüs et tous les arminiens. *Consilia agitari uti libellus iste censoris ordinibus Hollandiæ exhibeatur ut appareat Barlæum et remonstrantes esse socinianos* (9). Barleüs se défendit avec chaleur, et se mit bien en colère. Il soutint qu'on interprétait malignement ses paroles, et qu'on les falsifiait même, afin de mieux colorer les chicaneries dont on se servait pour trouver des sens auxquels il n'avait jamais pensé. *Epigramma quoddam meum..... quæsitis et perversis detorsionibus malignè interpretatur. Dicit illo Epigrammate contineri varia quæ Ecclesiæ perniciosa, religioni christianæ probrosa, et in Deum ac Dominum nostrum Jesum Christum impia sunt. Socinianismum adhuc auctori Epigrammatis impingit.... Censor pessimè fide voculam à carmine sustulit, et suam substituit, maneamus pro vivamus. Sensus affingit verbis meis de quibus ne per somnium quidem cogitavi* (10). Il protesta qu'il n'était point socinien, qu'il ne l'avait jamais été, et qu'il détestait les dog-

(5) Salom. Theodotus, in Pacificatorio dis-
secti Belgii, pag. 176, 177.

(6) A la page 630 et suiv. de l'édition de
1684.

(7) Barleus, Epist. CLVI, pag. 356.

(8) Ibidem.

(9) Barleus, Epist. CCCLXXXVIII, pag. 675.

(10) Ibidem, pag. 674, 675. Voyez aussi
pag. 678.

mes des sociniens. Il ajouta que quelques-uns seraient bien aises de le voir socinien, afin que la haine qu'ils lui portaient remportât un plus grand triomphe. *Non sum socinianus, nec fui unquam, imò hostis sum istorum dogmatum acerrimus. Vellent quidam me esse qui explendi in me odii materiam sollicitè quærent* (11). Si ce jugement était faux, il n'était pourtant point éloigné de la vraisemblance; car ceux qui se trouvent engagés dans les querelles de doctrines, accusent de tant de choses leurs adversaires, qu'ordinairement parlant il ne saurait leur faire un plus grand dépit que de paraître autre qu'ils ne disent. Quoi qu'il en soit, il était permis à Barleüs de repousser la calomnie; mais il ne devait pas faire des vers si outrageans contre le théologien de Deventer, que peut-être Archilochus n'en faisait pas qui le fussent davantage. Ce théologien, au reste, s'appelait Vedelius, et il intitula son livre *Deus Synagogæ*. Un professeur d'Utrecht (12) le seconda dans cette attaque par un écrit qu'il intitula *Kerstius redivivus*, et que Vedelius eut soin de faire imprimer. Vossius se persuada que Barleüs devint malade pour avoir trop pris à cœur l'insulte de ces deux antagonistes. Voici ce qu'il écrivit à Grotius, le 15 de décembre 1637. *Collega Barleüs jam tertium mensem laborat quartanâ. Metuitur ei à παρασμή. Ut convalescat non videtur idem fore qui quondam* (13). *Affixit valetudinem opere properando quod nunc excuditur. Est hoc de ingressu* (14) *reginæ matris in urbem nostram, et honore pompæ ei exhibito. Typis prodibit augustis plurimis exornatum picturis. Atque hoc quod dixi non dissimulat apud amicos. Sed multum metuo ne morbum hunc inde contraxerit, quòd nimis ad animum revocaret quæ adversus eum scripta sunt à Doct. Vedelio, et Mag. Schoockio* (15). Je

(11) Barleüs, Epist. CCCLXXXVIII, pag. 679.

(12) Martin Schoockius. Voyez Voetius, Disput. select., vol. I, pag. 1156.

(13) L'événement ne confirme point cette conjecture. On en fait tous les jours de semblables, qui se trouvent fausses.

(14) Voilà notre gallicisme tout pur. C'est celui de l'entrée.

(15) Epist. præstant. et eruditorum Virorum, pag. 796, edit. in-folio ann. 1684.

crois qu'en général les meilleurs amis de Barleüs lui trouvaient trop de sensibilité pour la censure de son épigramme; car on lui conseillait de mépriser ses censeurs, et on lui en écrivait beaucoup de mal. *Tibi sum auctor ut eos posthac præteritione mulctes. Acerrima vindicta est contemptus in malam rem homines ad civilia ingenia vexanda natos. Ex Epigrammate scilicet quo Manassen Judæum non proscindis convitiis, totus in te theologorum ordo asperatus omnem Hæreticorum sentinam in caput tuum infundet.... Si verpum, apellam, recutum eundem dixisses et virum, ut videtur, non malum poeticis scommatibus exagitasses, palmarium meruisses.... Si quid mihi apud te est fidei, crabrones istos iterum dico posthac negliges. Acrius enim post repulsam instant, et ubi excusseris venenum omne in aculeos advocant tanquam ipsi læsi* (16). L'épigramme de Barleüs, qui donna lieu à tant de fracas, trouverait ici sa place, si elle n'avait été insérée depuis peu dans un petit livre qui est entre les mains de tout le monde (17). Je m'étonne que l'on n'y ait inséré qu'une très-petite partie des vers de Barleüs contre Vedelius; mais je m'étonne bien davantage qu'on ait pu penser que l'endroit qu'on en rapporte montre que l'auteur se moquait des deux religions. Voici ce que dit Sorbière: *Cum Vedelius nomen sum in priori scripto analytico Epigrammatis Barleüani restituisset* (18), ait:

..... Quid tenebroso
Calumniator prave delites antro,
Et exoleta sæve tergiversator
Arcessis orco monstra perditæ sectæ?
Cur versipellis Sarmatæ matas voces
Portenta fidei, exhibitata Senensis
Commenta verbis affricas Serenatis?

Quæ sanè nec Calvinianis satisfacere nec aliis, sed utriusque religionis ludibrio habitæ poëtam meritò suspectum reddidere (19). Il faut rêver ou être ivre pour juger ainsi; car les vers que l'on vient de lire sont les plus piquans

(16) Rochus Honerdus, in Epist. ad Barleum, ibid., pag. 795.

(17) Dans le Sorberiana, pag. 37 et 38, édit. de Hollande, en 1694.

(18) C'est sans doute une faute d'impression. L'auteur avait dit peut-être siluisset; car outre qu'il est faux que Vedelius se soit nommé au premier écrit, les vers allégués supposent qu'il avait supprimé son nom.

(19) Sorberiana, pag. 39.

que l'on puisse faire contre le socinisme, et l'on ne saurait témoigner plus vivement que fait Barleüs combien il détestait d'être soupçonné de cette hérésie. La prose de cet auteur, que Sorbière avait citée auparavant, ne tonne pas moins contre cette secte.

(E) *Il a couru d'étranges bruits sur sa dernière maladie.*] J'ai ouï dire qu'il croyait être de verre, et qu'il craignait d'être cassé en morceaux quand il voyait que l'on s'approchait de lui. D'autres m'ont dit qu'il croyait être de beurre ou de paille; et que, dans cette fausse imagination, il n'osait s'approcher du feu. Cela est incompatible avec le narré de son oraison funèbre, prononcée par le sieur Corvin, professeur en droit : car on y assure qu'il fit une leçon à ses écoliers le jour qui précéda sa mort, et qu'il était prêt à leur en faire une lorsqu'il fut saisi d'une défaillance de laquelle il ne revint point. *Id quod dolemus eo accidisse momento quo se parabat ut juventuti sibi commissæ docendo debitum præstaret officium* (20). *Antecessit quidem eum morbus cum quo luctabatur subindè, non tamen tantus quin aliquomodo consuetis adhuc sufficeret laboribus. Audiverant eum pridè diei quo eum mors invasit, discipuli docentem : audivissent eddem quâ occidit, nisi ipsis eum abstulisset, ita ut accepimus, plurimis hodiè exemplis ferè epidemica lipothymia.* Il s'était servi peu auparavant (*quod notandum*) de la même circonspection : *Inopinata eum extinxit, UT NOBIS RELATUM, lipothymia. Indè factum ut eum extinctum antè audiverimus, quàm morti esse propinquum morbus prænuntiaret.* Notez que Corvin venait d'apostropher les disciples du défunt. Aurait-il osé dire faussement en leur présence qu'ils avaient assisté à une de ses leçons le jour de devant sa mort ?

(F) *et sur sa mort.*] Morhofius conte que Barleüs mourut dans un puits, et qu'on ne sait s'il y tomba par mégarde, ou s'il s'y précipita volontairement. *Misero fato periit, puteo submersus, an sponte, an casu, incertum, de morte ejus jam suprâ diximus.* C'est ainsi qu'il parle dans la page 300 de son *Polyhistor*. Il nous renvoie sans doute à la page 155, lorsqu'il

dit qu'il a déjà fait mention de cette mort; mais dans cette page 155 il ne se sert point de l'alternative du hasard, ou du dessein prémédité : il assure que Barleüs devint fou, et qu'il se jeta dans un puits, et il cite la *LXIV^e* lettre de Sorbière. *Eo nonnullorum excrescit à fiducia nimia ambitio, ut sinistro aliorum judicio in extremam incidant insaniam. Quod Barlæo accidit, qui ob prælatum sibi Spanhemium in maniam incidit, seque ipsum in puteo suffocavit, quod de eo Sorbierius refert Epist. 64, extatque apud Duportum Musarum subcisivarum lib. 1 de eo Epigramma (21).* Cette citation est très-fausse; car voici ce que dit Sorbière : « La mort de » *Barleüs*, de laquelle vous me de- » mandez quelques circonstances, » n'est pas de ce rang (22), quoiqu'il » fût très-galant homme; car il se » trouvera toujours plus d'excellens » poètes que d'excellens médecins. » Lorsque j'étais à Amsterdam, on » parlait diversement de la fin de sa » vie, comme s'il y avait eu de la » mélancolie qui l'eût avancée. Il est » vrai qu'ayant fait une *Oraison fu-* » *nèbre* en vers sur la mort du prince » d'Orange, et que le docteur *Span-* » *heim* en ayant prononcé une en » prose, il supporta très-impatiem- » ment l'inégalité de leur récompen- » se. Car, comme disait plaisamment » M. de *Saumaise*, on fit une étran- » ge bévée, donnant la paie de cava- » lier au fantassin, et celle de fan- » tassin au cavalier. *Barleüs* n'eut » que cinq cents livres, et l'autre cinq » cents écus. » On ne trouve rien touchant la mort de Barleüs dans le *Sorberiana*. On y trouve bien que, selon le bruit commun, Barleüs était sujet à quelques accès de folie : *Ferebatur intervalla quædam minus lucida habere, nec aberat conjectura oculorum qui non benè sanam cerebri particulam indicabant* *.

(21) Morhof. Polyhist., pag. 155.

(22) C'est-à-dire de l'importance de celle de Wallæus et de Veslingius, dont il venait de parler.

* Joly pense que Bayle aurait pu renvoyer au recueil cité ailleurs par lui (article CAUSSIN), et intitulé : *Clarorum virorum epistolæ centum ineditæ*, 1702, in-8°, qui contient des lettres tant de Barleüs qu'adressées à ce savant, et où l'on voit que dès 1623 il était en proie à de noirs accès de mélancolie, dont il fut encore attaqué en 1632. Il mourut le 14 janvier 1638.

(20) Corvinus, in Orat. fœnebri Barleü.

BARLEUS (LAMBERT), frère du précédent, naquit à Bommel, en Gueldre, l'an 1595 (a). Il a été professeur en grec dans l'académie de Leyde. Avant cela, il avait été régent de seconde dans un collège d'Amsterdam (A), et avant que de régenter cette classe il avait été le ministre du baron de Langerac, ambassadeur de Hollande en France (b). Il fut appelé à Leyde, pour remplir la place de Jérémie Hoelzlin, et l'on ajouta un nouvel agrément à cette charge; car on la lui donna avec le titre de professeur ordinaire (c), ce qui emporte avec soi plusieurs avantages. Il fit sa harangue inaugurale de *Græcarum litterarum Præstantiâ ac Utilitate*, le 22 d'octobre 1641. Il publia en 1652 le *Timon de Lucien*, avec plusieurs notes, qui n'ont rien de fort exquis, ni de fort profond, mais qui peuvent être utiles à la jeunesse. Il mourut le 16 de juin 1655 (d). Son *Commentaire sur la théologie d'Hésiode* fut imprimé l'an 1658.

(a) Witte, in Diario Biographico.

(b) Corvinus, in Orat. funebri Casp. Barlai.

(c) Voyez l'épître dédicatoire de son *Timon de Lucien*.

(d) Witte, Diarium Biograph.

(A) *Il fut régent de seconde dans un collège d'Amsterdam.* Les Hollandais donnent le nom de *Corrector* à ceux qui régenter cette classe. C'est comme qui dirait *assesseur du recteur*. On appelle recteur en Hollande celui qui régente la première classe. Il a inspection sur les autres régens.

BARLOW * (THOMAS), évêque

* Le Dictionnaire de *Chaufepié* contient sur T. Barlow un article de six pages et demie.

de Lincoln, sous le règne de Charles II, a été un très-savant homme. Il enseigna long-temps la théologie dans l'université d'Oxford, et quelqu'un a soupçonné qu'on l'en tira, parce qu'il était trop orthodoxe (A). Il avait un zèle ardent contre le papisme, et il l'a témoigné par ses écrits (B). Il avait beaucoup de livres, et une grande lecture. Il mourut l'an 1690, ou environ. On a publié depuis sa mort quelques *opuscules* trouvés parmi ses papiers. Quelques-uns le confondent avec GUILLAUME BARLOW (C), évêque de Lincoln, qui florissait sous le roi Jacques I^{er}, et qui mourut même sous ce prince.

(A) *Quelqu'un a soupçonné qu'on le tira de l'université d'Oxford parce qu'il était trop orthodoxe.*] Ce quelqu'un est un célèbre ministre et professeur en théologie à Groningue : c'est en un mot Jacques Alting. Il dit dans une lettre, datée du 13 de mars 1676, qu'on avait élevé depuis peu de temps le docteur Barlow à l'évêché de Lincoln, afin de l'ôter de l'académie où il enseignait la foi orthodoxe (1); car, ajoute-t-il, les Anglais penchent beaucoup vers le pélagianisme et le socinianisme : et là-dessus il parle d'un livre de *Unione et Communionem cum Christo*, dont l'auteur s'appelait Sherlock.

(B) *Il avait un zèle ardent contre le papisme.... : il l'a témoigné par ses écrits.*] Lorsqu'on parlait tant de Titus Oates, et de l'horrible conspiration dont il fut le délateur, cet évêque publia un livre, où il maintenait contre toutes sortes de chicaneries que c'est un article de la foi romaine que le pape peut déposer les souverains, et donner leurs états à d'autres. C'était un très-bon moyen de témoigner qu'on voulait nuire aux papistes; car de toutes les choses qui sont capables d'exciter contre eux le zèle de la nation, il n'y en a point qui le puisse

(1) Jac. Altingi Operum, tom. V, pag. 391.

faire davantage que de montrer qu'ils sont toujours prêts, par principe de conscience, à se soulever contre les princes protestans. Le livre que M. Barlow publia sur cette matière fut traduit tout aussitôt en français, et publié sous ce titre : *Traité historique sur le sujet de l'excommunication et de la déposition des rois. A Paris, chez Claude Barbin, 1681* (2).

(C) *Quelques-uns le confondent avec GUILLAUME BARLOW.*] Les deux auteurs qui ont joint des supplémens au traité de Jean Deckherrus de *Scriptis Adespotis*, sont tombés dans cette faute. Deckherrus avait débité que le jésuite qui écrivit en anglais contre le roi Jacques, au sujet de l'apologie du serment de fidélité, fut réfuté par M. Baclo, évêque de Lincoln. Un de ses amis (3) lui écrivit que ce prélat ne se nommait point Baclo, mais THOMAS BARLOW. *Is si placet est THOMAS BARLOVIUS magni apud Anglos nominis, et de nostratibus optimè meritis. Optandum foret videre aliquando aversa ipsius, quorum magnam in instructissimâ suâ Bibliothecâ copiam habet, et nuperrimè uno et altero opusculo præsertim contra Curiam Romanam magnum litteratis desiderium excitavit. Historia ejus de conspiratione contra JACOBUM ANGLIÆ REGEM, vulgo The Gunpowder Treason, non ita pridem publicum vidit.* La lettre dont je tire ces paroles, fut écrite à Strasbourg, en 1681. Il est donc visible que l'ami de M. Deckherrus s'imaginait que l'évêque de Lincoln, qui avait écrit pour le roi Jacques contre un jésuite, vivait encore. Or, c'est une grande bétise. Ce fut en l'année 1609 que le roi Jacques fit écrire contre Robert Persons, jésuite anglais, et qu'il se servit de la plume du docteur Barlow, évêque de Lincoln. Si ce docteur eût été en vie l'an 1681, son âge eût été une chose tout-à-fait extraordinaire, et l'on ne saurait excuser ceux qui auraient fait mention de sa science et de ses livres, s'ils avaient oublié de parler de son grand âge. Qu'on ne chicane point, qu'on n'allègue point qu'il y a des hommes de lettres qui vivent cent ans : cela ne servirait

de rien quant au fond, puisqu'on sait que l'évêque de Lincoln qui écrivit pour le roi Jacques s'appelait Guillaume, et non point Thomas, comme celui qui vivait encore l'an 1681. Je ne sais pas si cent ans auraient suffi à Thomas Barlow pour être en vie au temps dont je parle, et pour avoir été évêque l'an 1609; car il est très-rare qu'en Angleterre on soit évêque avant l'âge de trente-cinq ou quarante ans. L'auteur des Nouvelles de la république des lettres, qui fit une petite revue des fautes de M. Deckherrus, et de celles de M. Vindingius, non-seulement ne s'aperçut point de celle-ci, mais il l'adopta, qui pis est (4).

(4) Voyez le livre de *Scriptis Adespotis*, pag. 372.

BARNES (ROBERT) (a), professeur en théologie, et chapelain de Henri VIII (A), roi d'Angleterre, fut envoyé en Allemagne par son maître, l'an 1535 (B). Il conféra d'abord avec les théologiens protestans sur l'affaire du divorce : il eut ensuite quelques audiences de l'électeur de Saxe, et se joignit aux ambassadeurs anglais, qui proposèrent à cet électeur une alliance contre le pape, et qui demandèrent que Henri VIII fût associé à la ligue de Smalcalde. Ils faisaient espérer la réformation de l'Angleterre, mais au fond ils n'avaient pour but que d'obtenir une approbation doctorale du divorce de leur maître, et une alliance politique afin de susciter plus d'affaires à l'empereur, qui menaçait de venger l'injure de sa tante répudiée. Ils remportèrent un avis des théologiens de Wittemberg, qui ne leur était pas entièrement favorable (C), mais ils en ôtèrent la conclusion, quand ils le montrèrent au roi. C'était à la conclusion que se

(2) Il n'est pas besoin d'avertir que le lieu de l'impression est supposé.

(3) Paulus Vindingius. Voyez le livre de *Scriptis Adespotis*, pag. 355, édit. ann. 1686.

(a) Voyez la remarque (A).

trouvait ce qui ne pouvait pas plaire à ce prince (b). La conduite de Barnes plut beaucoup au roi d'Angleterre, ce qui fit qu'on l'employa pour entretenir correspondance avec les princes allemands. *On l'envoya plusieurs fois à ces cours-là; et, entre autres négociations, il fut employé le premier dans le projet du mariage d'Anne de Clèves* (D). Il était bon luthérien, et il ne s'en cachait guère dans ses sermons; car pendant le carême de l'an 1540, il réfuta le sermon que l'évêque Gardiner avait prêché contre la doctrine de Luther. Il prit le même texte que Gardiner avait pris, et enseigna une doctrine toute contraire à celle que ce prélat avait établie touchant la justification: il attaqua même d'une manière indécente la personne de cet évêque, et plaisanta sur le nom de Gardiner (c). Les amis de Gardiner en portèrent plainte au roi, qui ordonna que Barnes en ferait satisfaction, qu'il signerait certains articles, et qu'il se rétracterait en chaire. Tout cela fut exécuté, mais de telle sorte, qu'on se plaignit que dans une partie du sermon il avait eu la finesse de soutenir ce qu'il avait rétracté dans l'autre. Sur ces plaintes, il fut envoyé à la Tour par ordre du roi, et il n'en sortit que pour aller souffrir la mort au milieu des flammes (E); car il fut condamné comme hérétique par le parlement, sans avoir eu la permission de se défendre. Il exposa sa créance peu avant que de mou-

rir, rejeta la justification par les œuvres, l'invocation des saints, etc., et fit supplier le roi de s'employer à une bonne réformation (d). Il y avait long-temps que la liberté de sa langue lui avait fait des affaires. Pendant la faveur de Volsey, il prêcha si fortement à Cambridge contre le luxe des prélats, que tout le monde devint sans peine qu'il en voulait à ce cardinal. *Là-dessus, il fut amené à Londres, où les sollicitations de Gardiner et de Fox... le firent sortir d'affaire*, moyennant l'abjuration de quelques articles qu'on lui proposa. « Dans » la suite, il fut remis en prison, sur de nouvelles accusations: et pour ce coup on crut » assez qu'il serait brûlé, mais » il se sauva, et passa en Allemagne, où il s'appliqua entièrement » à l'étude de la Bible et de la théologie. Il y fit de si grands progrès, qu'il fut fort considéré et des docteurs et des princes. Lorsque le roi de Danemarck envoya des ambassadeurs en Angleterre, il voulut que Barnes les accompagnât (e), ou même qu'il fût l'un d'eux (f). M. l'évêque de Salisbury, que je cite en marge, pourrait être facilement justifié d'une chose qu'on lui a critiquée (g). On a pour le moins deux livres de Barnes (F).

(d) Tiré de l'Histoire de la Réformation d'Angleterre composée par le docteur Burnet (à présent évêque de Salisbury), liv. III, pag. 689 et suivantes.

(e) Là même, pag. 688.

(f) Fox débite ce dernier sentiment, qui paraît douteux au docteur Burnet: là même, pag. 689.

(g) Voyez la remarque (B).

(b) Seckendorf, Histor. Lutheranismi, lib. III, pag. 110 et sequent.

(c) Ce mot signifie jardinier.

(A) Il fut professeur en théologie, et chapelain de Henri VIII.] Il est

revêtu de ses titres dans la lettre de créance que le roi son maître lui donne pour négocier en Saxe; et cette lettre est datée de Windsor, le 8 de juillet 1535 (1). Son nom de baptême ne paraît pas dans cette lettre devant celui de Barnes. Il se donnait en Allemagne le nom d'*Antoine Amarius*, quoique son vrai nom fût *Robert Barnes*. Quand il dédia sa *Vie des Papes* au roi d'Angleterre, l'an 1535, il signa *Robert Barnes, doctor* (2). On voit dans une préface de Luther (3) que Barnes cachait son nom et sa qualité de docteur dans Wittemberg, à cause des persécuteurs. Mélanchthon l'appelle *D. Antonius doctor*, ou *D. Antonius*, dans une lettre qu'il écrivit au roi d'Angleterre, le 13 de mars 1535 (4).

(B) *Il fut envoyé en Allemagne par son maître, l'an 1533.*] La préface que j'ai citée m'apprend que Barnes demeurait à Wittemberg environ l'an 1530, et qu'il logeait même chez Luther. *Quis ante annos decem hoc decus in Barnesio quæsiuisset : et quod Christus ipse in eo nobiscum versatus esset ? domesticum enim et commensalem habuimus* (5). Barnes aurait pu demeurer en Allemagne jusqu'en l'année 1535, et y recevoir une lettre de créance de Henri VIII pour négocier avec l'électeur de Saxe. Sur ce pied-là, l'on aurait pu dire dans l'histoire de la réformation d'Angleterre, qu'enfin, dans le temps que l'évêque de Hereford était à Smalcalde, c'est-à-dire, en l'an 1536, Barnes fut envoyé en Angleterre par ce ministre, et y fut très-bien reçu de Henri, et entretenu par Cromwel (6). Sur ce pied-là, dis-je, ce récit serait exact; car toute la raison que M. de Seckendorf allègue pour le critiquer, est que Barnes vint d'Angleterre en Allemagne l'an 1535, avec une commission de Henri VIII (7). Il

était donc retourné en Angleterre avant que l'évêque d'Hereford l'y envoyât; et ainsi il ne fallait pas compter pour son retour dans la patrie le message dont ce prélat le chargea. Mais peut-on prouver que la lettre de créance ne fut point envoyée à Barnes en Allemagne, et qu'il fut lui-même envoyé en ce pays-là? Oui, on le peut : Seckendorf le prouve par des archives qui lui ont fourni une infinité de bonnes pièces. *Venerat Wittenbergum* (Reg. x, fol. 99, n. 42) *verno hujus anni 1535 tempore, doctor ex BRITANNIA ab Henrico rege missus* (8). Mélanchthon confirme la même chose en grec; car il se servit de cette langue pour faire savoir à son bon ami Camerarius qu'il y avait un envoyé d'Angleterre qui ne parlait que du second mariage du roi, et qui disait que Henri VIII se souciait peu des affaires de religion. Ἦλθε δὲ πρὸς ἡμᾶς ξένος τις πεμφθεὶς ἐκ τῆς Βρετανίας, μόνον διαλεγόμενος περὶ τοῦ δευτέρου γάμου τοῦ Βασιλέως, τῶν δὲ τῆς ἐκκλησίας πραγμάτων οὐ μέλει, ὥς φησι, τῷ Βασιλεῖ (9). Mais encore qu'on ne puisse pas mettre ceci sur le pied que je disais, on peut dire néanmoins que le récit en question n'est pas fautif. L'historien dit simplement que l'évêque d'Hereford envoya Barnes en Angleterre : il ne nie point que Barnes n'y fût retourné auparavant.

(C) *Lui et ses collègues..... remportèrent un avis des théologiens de Wittemberg, qui ne leur était pas favorable.*] M. Burnet en donne très-exactement le précis. *La première pensée qu'ils eurent dans cette affaire, dit-il* (10), *fut que les Ordonnances du Lévitique n'étaient point morales..... Ensuite, ils changèrent de sentiment, lors que la question eut été agitée un peu davantage : mais ils ne convinrent jamais qu'un mariage déjà fait pût être cassé, et ils se confirmèrent de plus en plus dans cette dernière opinion ; tellement qu'ils condamnèrent les deux mariages du roi.* Il rapporte cela sous l'année 1530. Ce n'est pas qu'il ignorât que cet avis fut donné en 1536 : c'est sans doute afin de

(1) Voyez Seckend., Hist. du Luthéranisme, liv. III, pag. 110, à l'addition.

(2) Idem, in Supplementis ad indicem I, num. 10.

(3) Celle qu'il a mise au-devant de la Relation du Martyre de Barnes, insérée au VII^e. vol. de ses Oeuvres. Voyez Seckend., liv. III, pag. 262.

(4) C'est la XXVI^e. du I^{er}. livre.

(5) Luther., apud Seckendorf, lib. III, pag. 262.

(6) Burnet, Hist. de la Réformat., liv. III, pag. 689.

(7) Seckendorf, lib. III, pag. 262.

(8) Idem, ibidem.

(9) Mélanchthon, lettre CLXX du IV^e. liv., datée de l'onzième mars 1535.

(10) Burnet, Hist. de la Réformation, liv. II, pag. 230, à l'ann. 1530.

... tout de suite à son lecteur les divers sentimens des théologiens sur le divorce de Henri VIII. M. Seckendorf s'en est bien douté ; car lorsqu'il remarque que l'avis des théologiens de Wittemberg se trouve dans l'Histoire de la réformation d'Angleterre, au volume des Preuves et des Pièces justificatives, parmi celles qui regardent l'an 1530, il ajoute cette parenthèse (*fortè per occasionem*). *Annus et dies responso huic non est adscriptus, et Burnetus, illud inter acta anni 1530 (fortè per occasionem) retulit lib. II, fol. 94 (11).* M. de Meaux n'a point su que le décret de Wittemberg est de l'année 1536. Il ne parle, quant à cette année-là, que de l'avis de Mélanchthon, et il ne critique pas M. Burnet d'avoir mis à l'an 1530 la réponse des théologiens de Wittemberg (12). M. Seckendorf remarque que l'exemplaire de cette réponse, qu'il a lu dans les archives de Weimar, est plus long que celui qu'on trouve parmi les preuves de M. Burnet. Voici ce que les ambassadeurs de Henri VIII en retranchèrent : *Etsi consentiamus cum Dominis legatis servandam esse legem de uxore fratris non ducendam, mansit tamen inter nos controversum quod legati statuunt dispensationi locum non esse, nos verò putamus esse illi locum. Neque enim strictius obligare nos lex potest quàm Judæos : si autem lex dispensationem admisit, vinculum matrimonii utique fortius est quàm lex illa altera de uxore fratris.* M. Seckendorf conjecture que les ambassadeurs supprimèrent cet endroit, afin de n'ôter pas à leur maître toute espérance qu'enfin les théologiens de Wittemberg approuveraient ses secondes noces.

Cette pensée est très-raisonnable : et en général, ces docteurs pouvaient supposer très-justement qu'il y a des choses qu'on n'aurait pas dû exécuter, et que néanmoins on doit maintenir lorsqu'une fois elles ont été exécutées ; mais j'avoue que je ne comprends pas trop bien comment on peut mettre d'accord le commencement et la fin de leur avis. Ils avouent, d'un côté, que les ordonnances du Lévitique sont divines, naturelles, et morales ;

qu'on ne peut établir de loi contre celles-là ; et que toute l'église a toujours jugé que le mariage avec la veuve de son frère est incestueux. *Hoc manifestum est, et negare nemo potest, quòd lex tradita Levit. XVII. 20, prohibet ducere fratris uxorem, etc. ; sed divina, naturalis, et moralis lex est intelligenda tam de vivi quàm de mortui fratris uxore, et quod contra hanc legem nulla contraria lex fieri aut constitui possit* (13) : et ils soutiennent, de l'autre, que cette loi du Lévitique est susceptible de dispense : *Legati statuunt dispensationi locum non esse, nos verò putamus esse illi locum.* Si elle est susceptible de dispense, Henri VIII a dû se tenir pour bien marié avec Catherine d'Aragon. Si elle ne l'est point, si elle est divine, naturelle, morale, et telle en un mot qu'elle ne puisse souffrir aucune constitution contraire, si l'Eglise enfin a toujours jugé qu'un mariage non conforme à cette loi est incestueux, Henri VIII n'a dû regarder son commerce avec Catherine d'Aragon que sur le pied d'un inceste : il a donc dû y renoncer incessamment ; les théologiens de Wittemberg n'ont pas dû être en balance s'ils approuveraient, ou s'ils désapprouveraient son divorce. La maxime, *Il y a des choses qu'il ne fallait pas faire ; mais quand elles sont une fois faites, il ne faut pas les défaire*, ne pouvait point avoir lieu ici, puisqu'il s'agissait de la continuation d'un inceste. Des gens médians, et intéressés à l'emploi de la récrimination, ne conviendraient pas sans peine de ce que remarque M. Burnet, que si l'on ne voit point dans la conduite des théologiens Saxons cette finesse, cette politique, et cette dissimulation de la cour de Rome, on y voit du moins la franchise, la bonne foi, et la conscience des temps apostoliques (14). En mon particulier, j'aime mieux croire qu'ils ne raisonnaient pas conséquemment, que de prétendre qu'ils voulaient avoir le plaisir de médire de la dispense du pape, et en même temps la prudence de ménager Charles-Quint, et les intérêts de la princesse Marie, sa cousine ; mais des ennemis qui se plaisent à donner

(11) Seckendorf, lib. III, pag. 112.

(12) Voyez l'Histoire des Variations, liv. VII, num. 58.

(13) Apud Seckendorf, pag. 112, et Burnet, in Documentis, part. I, lib. II, num. 35.

(14) Burnet, Hist. de la Réformation.

un mauvais tour aux choses pourraient bien par représailles faire ici de sinistres jugemens (15).

(D) *Il fut employé dans le projet du mariage d'Anne de Clèves.*] Ce fut un malheur pour Barnes, parce que le roi, très-peu satisfait de ce mariage, n'en épargna point les auteurs, ni les instrumens. C'est monseigneur l'évêque de Salisburi qui l'assure (16). Luther a touché à une autre circonstance : il a dit que la vraie cause de la haine de Henri VIII pour Robert Barnes fut la liberté avec laquelle ce docteur lui déconseilla de répudier Anne de Clèves (17). M. Seckendorf prétend que M. Burnet observe la même chose (18) : j'en doute fort ; je n'ai point rencontré ce fait dans sa Réformation d'Angleterre.

(E) *Il fut envoyé à la Tour..., et n'en sortit que pour aller souffrir la mort au milieu des flammes.*] La relation de son martyre fut envoyée d'Angleterre en Allemagne : M. Seckendorf l'a trouvée dans les archives de Weimar, traduite en langue allemande (19). Luther la publia (20), et y joignit une préface, où il loue entre autres choses la modestie de Barnes. *Il n'ignorait pas, dit-il, les défauts de Henri VIII, et il ne les dissimulait pas, quand il était avec ses amis ; mais partout ailleurs, il ne parlait de ce prince, qu'en termes de respect et d'honneur* (21).

(F) *On a pour le moins deux livres de Barnes.*] L'un contient les articles de sa foi, l'autre est l'histoire des papes. Le premier fut imprimé en latin, avec une préface de Poméranus, chez qui Barnes était logé en ce temps-là. On l'imprima en allemand, à Nuremberg, l'an 1531. Il contient XLIX thèses selon les principes de Luther, et plusieurs preuves tirées de l'Écriture et des Pères. L'autre livre fut imprimé à Wittemberg, l'an 1536, avec

une préface de Luther : il contient la vie des papes, depuis saint Pierre jusques à Alexandre III. Il est dédié au roi d'Angleterre : l'auteur écrivit l'épître dédicatoire le 10 de septembre 1535. Il maltraite fort les papes : il promettait de continuer leur histoire jusques à son temps (22). M. Seckendorf juge que ce livre mériterait une seconde édition (23), et il en a inséré la préface dans ses Indices, parce, dit-il, qu'on le trouve très-rarement, et qu'on le peut compter pour perdu. *Quia liber ipse rarissime invenitur, et pro deperdito haberi potest* (24). Il est pourtant vrai qu'on en fit une nouvelle édition à Leyde, l'an 1615, qui contient aussi la vie des papes de Jean Baleüs, et qui n'est pas encore extrêmement rare.

(22) *Ex Scholiis sive Supplementis Seckendorffii ad Indicem I.*

(23) *Recudi meretur, ibidem.*

(24) *Idem, in Indice III, ad ann. 1536.*

BARNES (JEAN), en latin *Barnesius* *, moine bénédictin, Anglais de nation, a été un de ces catholiques romains, qui, à l'exemple d'Érasme, de Cassander, de Wicelius, de Modrevius, du père Paul, et de plusieurs autres, ont fait profession toute leur vie de la catholicité, encore qu'ils y remarquassent une infinité d'abus, dont ils souhaitaient passionnément la réformation. Il fit un livre contre les *Réservations mentales*, qui ne plut guère aux jésuites (A), quoiqu'il l'eût dédié au pape Urbain VIII. Son *Catholico-Romanus pacificus* est tout plein de choses qui ne sauraient être au goût de ceux qu'on appelle bons papistes (B). Il souhaitait sans doute de rapprocher autant qu'il pourrait les deux communions. La cour de Rome lui en sut fort mauvais gré. Ce

(15) Voyez M. de Meaux, Hist. des Variat., liv. VII, num. 57.

(16) Hist. de la Réformation, liv. III, pag. 689, à l'ann. 1540.

(17) In *Præfat. Relation. Martyrii Barnesii*, apud Seckendorf, lib. III, pag. 262, num. 25.

(18) Seckendorf, *ibidem*.

(19) *Idem, ibidem*, num. 24.

(20) Elle est insérée au VII^e. tome de ses Œuvres, édit. d'Altorf, folio 422. Seckendorf, lib. III, pag. 262, num. 25.

(21) *Ibidem*, num. 25.

* Dans le privilège du roi pour sa Dissertation latine contre les Équivoques, il est, dit Joly, appelé Jean Bernest.

[illegible]

14. *Phyllanthus* *sp.*

16. The following is the list of the persons who were present at the meeting of the Board of Directors of the American Red Cross, held on the 1st day of June, 1918, at the Hotel New York, New York.

6, 1844 at Cambridge, Mass. 21, 1844

[illegible]

1.1, 1.2, 1.3, 1.4, 1.5, 1.6, 1.7, 1.8, 1.9, 1.10, 1.11, 1.12, 1.13, 1.14, 1.15, 1.16, 1.17, 1.18, 1.19, 1.20, 1.21, 1.22, 1.23, 1.24, 1.25, 1.26, 1.27, 1.28, 1.29, 1.30, 1.31, 1.32, 1.33, 1.34, 1.35, 1.36, 1.37, 1.38, 1.39, 1.40, 1.41, 1.42, 1.43, 1.44, 1.45, 1.46, 1.47, 1.48, 1.49, 1.50, 1.51, 1.52, 1.53, 1.54, 1.55, 1.56, 1.57, 1.58, 1.59, 1.60, 1.61, 1.62, 1.63, 1.64, 1.65, 1.66, 1.67, 1.68, 1.69, 1.70, 1.71, 1.72, 1.73, 1.74, 1.75, 1.76, 1.77, 1.78, 1.79, 1.80, 1.81, 1.82, 1.83, 1.84, 1.85, 1.86, 1.87, 1.88, 1.89, 1.90, 1.91, 1.92, 1.93, 1.94, 1.95, 1.96, 1.97, 1.98, 1.99, 2.00, 2.01, 2.02, 2.03, 2.04, 2.05, 2.06, 2.07, 2.08, 2.09, 2.10, 2.11, 2.12, 2.13, 2.14, 2.15, 2.16, 2.17, 2.18, 2.19, 2.20, 2.21, 2.22, 2.23, 2.24, 2.25, 2.26, 2.27, 2.28, 2.29, 2.30, 2.31, 2.32, 2.33, 2.34, 2.35, 2.36, 2.37, 2.38, 2.39, 2.40, 2.41, 2.42, 2.43, 2.44, 2.45, 2.46, 2.47, 2.48, 2.49, 2.50, 2.51, 2.52, 2.53, 2.54, 2.55, 2.56, 2.57, 2.58, 2.59, 2.60, 2.61, 2.62, 2.63, 2.64, 2.65, 2.66, 2.67, 2.68, 2.69, 2.70, 2.71, 2.72, 2.73, 2.74, 2.75, 2.76, 2.77, 2.78, 2.79, 2.80, 2.81, 2.82, 2.83, 2.84, 2.85, 2.86, 2.87, 2.88, 2.89, 2.90, 2.91, 2.92, 2.93, 2.94, 2.95, 2.96, 2.97, 2.98, 2.99, 3.00, 3.01, 3.02, 3.03, 3.04, 3.05, 3.06, 3.07, 3.08, 3.09, 3.10, 3.11, 3.12, 3.13, 3.14, 3.15, 3.16, 3.17, 3.18, 3.19, 3.20, 3.21, 3.22, 3.23, 3.24, 3.25, 3.26, 3.27, 3.28, 3.29, 3.30, 3.31, 3.32, 3.33, 3.34, 3.35, 3.36, 3.37, 3.38, 3.39, 3.40, 3.41, 3.42, 3.43, 3.44, 3.45, 3.46, 3.47, 3.48, 3.49, 3.50, 3.51, 3.52, 3.53, 3.54, 3.55, 3.56, 3.57, 3.58, 3.59, 3.60, 3.61, 3.62, 3.63, 3.64, 3.65, 3.66, 3.67, 3.68, 3.69, 3.70, 3.71, 3.72, 3.73, 3.74, 3.75, 3.76, 3.77, 3.78, 3.79, 3.80, 3.81, 3.82, 3.83, 3.84, 3.85, 3.86, 3.87, 3.88, 3.89, 3.90, 3.91, 3.92, 3.93, 3.94, 3.95, 3.96, 3.97, 3.98, 3.99, 4.00, 4.01, 4.02, 4.03, 4.04, 4.05, 4.06, 4.07, 4.08, 4.09, 4.10, 4.11, 4.12, 4.13, 4.14, 4.15, 4.16, 4.17, 4.18, 4.19, 4.20, 4.21, 4.22, 4.23, 4.24, 4.25, 4.26, 4.27, 4.28, 4.29, 4.30, 4.31, 4.32, 4.33, 4.34, 4.35, 4.36, 4.37, 4.38, 4.39, 4.40, 4.41, 4.42, 4.43, 4.44, 4.45, 4.46, 4.47, 4.48, 4.49, 4.50, 4.51, 4.52, 4.53, 4.54, 4.55, 4.56, 4.57, 4.58, 4.59, 4.60, 4.61, 4.62, 4.63, 4.64, 4.65, 4.66, 4.67, 4.68, 4.69, 4.70, 4.71, 4.72, 4.73, 4.74, 4.75, 4.76, 4.77, 4.78, 4.79, 4.80, 4.81, 4.82, 4.83, 4.84, 4.85, 4.86, 4.87, 4.88, 4.89, 4.90, 4.91, 4.92, 4.93, 4.94, 4.95, 4.96, 4.97, 4.98, 4.99, 5.00, 5.01, 5.02, 5.03, 5.04, 5.05, 5.06, 5.07, 5.08, 5.09, 5.10, 5.11, 5.12, 5.13, 5.14, 5.15, 5.16, 5.17, 5.18, 5.19, 5.20, 5.21, 5.22, 5.23, 5.24, 5.25, 5.26, 5.27, 5.28, 5.29, 5.30, 5.31, 5.32, 5.33, 5.34, 5.35, 5.36, 5.37, 5.38, 5.39, 5.40, 5.41, 5.42, 5.43, 5.44, 5.45, 5.46, 5.47, 5.48, 5.49, 5.50, 5.51, 5.52, 5.53, 5.54, 5.55, 5.56, 5.57, 5.58, 5.59, 5.60, 5.61, 5.62, 5.63, 5.64, 5.65, 5.66, 5.67, 5.68, 5.69, 5.70, 5.71, 5.72, 5.73, 5.74, 5.75, 5.76, 5.77, 5.78, 5.79, 5.80, 5.81, 5.82, 5.83, 5.84, 5.85, 5.86, 5.87, 5.88, 5.89, 5.90, 5.91, 5.92, 5.93, 5.94, 5.95, 5.96, 5.97, 5.98, 5.99, 6.00, 6.01, 6.02, 6.03, 6.04, 6.05, 6.06, 6.07, 6.08, 6.09, 6.10, 6.11, 6.12, 6.13, 6.14, 6.15, 6.16, 6.17, 6.18, 6.19, 6.20, 6.21, 6.22, 6.23, 6.24, 6.25, 6.26, 6.27, 6.28, 6.29, 6.30, 6.31, 6.32, 6.33, 6.34, 6.35, 6.36, 6.37, 6.38, 6.39, 6.40, 6.41, 6.42, 6.43, 6.44, 6.45, 6.46, 6.47, 6.48, 6.49, 6.50, 6.51, 6.52, 6.53, 6.54, 6.55, 6.56, 6.57, 6.58, 6.59, 6.60, 6.61, 6.62, 6.63, 6.64, 6.65, 6.66, 6.67, 6.68, 6.69, 6.70, 6.71, 6.72, 6.73, 6.74, 6.75, 6.76, 6.77, 6.78, 6.79, 6.80, 6.81, 6.82, 6.83, 6.84, 6.85, 6.86, 6.87, 6.88, 6.89, 6.90, 6.91, 6.92, 6.93, 6.94, 6.95, 6.96, 6.97, 6.98, 6.99, 7.00, 7.01, 7.02, 7.03, 7.04, 7.05, 7.06, 7.07, 7.08, 7.09, 7.10, 7.11, 7.12, 7.13, 7.14, 7.15, 7.16, 7.17, 7.18, 7.19, 7.20, 7.21, 7.22, 7.23, 7.24, 7.25, 7.26, 7.27, 7.28, 7.29, 7.30, 7.31, 7.32, 7.33, 7.34, 7.35, 7.36, 7.37, 7.38, 7.39, 7.40, 7.41, 7.42, 7.43, 7.44, 7.45, 7.46, 7.47, 7.48, 7.49, 7.50, 7.51, 7.52, 7.53, 7.54, 7.55, 7.56, 7.57, 7.58, 7.59, 7.60, 7.61, 7.62, 7.63, 7.64, 7.65, 7.66, 7.67, 7.68, 7.69, 7.70, 7.71, 7.72, 7.73, 7.74, 7.75, 7.76, 7.77, 7.78, 7.79, 7.80, 7.81, 7.82, 7.83, 7.84,

VI. CONTRA LOS ITALIANOS Y LOS
QUE SE

On sera peu-
être un peu
plus sage, et
on sera plus
sage.

[illegible]

* Cette approbation, dit Joly, n'empêcha pas que le livre ne fut condamné à être lacé et brûlé par l'exécuteur de la haute justice.

(1) Theophrast. Rayn., in Theologia antiqua de
vra Martyrii adæquate sumpti notione. Ce livre
fut imprimé à Lyon, en 1656, sous le nom de
Léodogastus Quintilianus. Le passage que j'en
cite est à la page 123 de son Apopompeus.

(2) In tome XII, pag. 752.

de son livre des *Équivoques*, que le docteur Gamaches (estimé l'un des premiers théologiens de son siècle) ne voulut approuver en étant requis ; et qu'il fit ce livre pendant qu'il fut confesseur au couvent de Chelles (3).

(B) Son *Catholico-Romanus pacificus* est tout plein de choses qui ne sauraient être au goût des... bons papistes.] Il a été imprimé à Londres, en 1690, dans l'appendix du *Fasciculus rerum expetendarum*. L'auteur de l'Appendix nous apprend qu'il a eu trois manuscrits de cet ouvrage de Barnes ; et il rapporte ces paroles de Jean Basier, professeur en théologie : *Bonus ille Irenæus* (4), *tametsi vitæ inculpatae et famæ integræ fuit, medid Lutetiâ correptus, suo habitu exutus, et quadrupedis instar barbarum in modum alligatus ad equum, et ita vehementissimè auctus primò in Flandriam, deindè Romam, ibi in inquisitionis barathrum, deindè in maniacorum ergastulum erat detrusus* (5).

(C) Il était à Paris lorsqu'on se saisit de lui.] On l'eût fait partir le jour même de la capture, si le chevalier du Guet avait eu autant d'impatience, que le père procureur des bénédictins de Douai. Mais il fallut que cette impatience souffrît jusqu'au lendemain. Alors on mena le père Barnes en carrosse jusqu'à la Villette, où deux bénédictins l'attendaient pour faire le voyage avec lui, et avec les archers qui avaient ordre de le conduire jusques à Cambrai. On le lia sur un cheval, et on le remit au gouverneur de Cambrai, qui le fit conduire au château de Waerden (6). Le père Théophile Raynaud n'avait que faire de parler des ordres d'Albert d'Autriche : cet archiduc était mort depuis long-temps lorsque Barnes fut saisi. J'ai cité les paroles de ce jésuite dans la première remarque.

(D) Le père Théophile Raynaud, déguisé sous un masque de nom, écrit contre son traité des *Équivoques*.] Je parle du livre qui a pour titre *Splendor veritatis moralis, seu de licito usu*

Æquivocationis, pro Leonardo Lessio, adversus Joannem Barnesium, anglum monachum. Il fut imprimé à Lyon, en 1627, in 8°. : l'auteur se donna le nom de *Stephanus Emonerius*. J'en ai une preuve plus forte, que celle que M. Placcius a formée de la jonction de deux passages du père Alegambe (7), dans l'un desquels il est dit que Théophile Raynaud a composé *sub nomine alieno* le traité dont je viens de donner le titre (8) ; et dans l'autre, qu'il s'est déguisé sous le nom de S. Emonerius (9). Voici cette preuve. Le père Abram rapporte dans son traité du Mensonge (10), que Théophile Raynaud reconnaît pour un de ses ouvrages le livre d'Emonerius, intitulé *Splendor veritatis moralis*, et qu'on l'y reconnaissait aisément. *Miror te hunc pro Theophili partu agnoscere*, c'est ainsi que parle l'un des interlocuteurs du père Abram : l'autre répond, *quid ni verò agnoscam, cum illum in suis Moralibus suum esse fateatur* (11) ? *Quem si abdicaret, nullo tamen negotio patrem vel ex ipsâ filii facie cæterisque corporis lineamentis agnoscere possemus*.

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

Voici un passage de Théophile Raynaud, qui nous apprendra qu'il reconnaissait pour son ouvrage la réfutation de Barnes, et que ce bénédictin vivait encore l'an 1650. *Dixi ego sanè in præfatione operis de æquivocatione, adversus Caetani germanum, bipedum omnium effrontissimum, Joannem Barnesium Anglum, qui vicenariò carcere in quem curante summo pontifice reclusus est, necdum detersit multiplicis adversus Deum, et religionem catholicam, ac S. Benedicti familiam, malignitatis rubiginem... societatem Jesu, etc.* (12).

(E) Voici pourquoi il était ennemi des jésuites.] Étant revenu d'Espagne au Pays-Bas, il assista à une de leurs

(3) *Mercurio Français*, tom. XII, pag. 751.

(4) C'est-à-dire, le bénédictin Barnes.

(5) Brown, in Append. Fasciculi rerum expetend. Il cite Jean Basier in Diatribâ de antiquæ Ecclesiæ Britannicæ libertate, Brugis impressa. ann. 1656.

(6) *Mercurio Français*, tom. XII, pag. 753.

(7) Placcius, de Pseudon., pag. 189.

(8) Alegambe, *Biblioth. soc. Jesu*, pag. 432.

(9) *Idem*, pag. 452.

(10) Imprimé avec son *Pharus Veteris Testamenti*, à Paris, en 1648, in-folio.

(11) Il fait la même chose dans son *Syntagma de Libris propriis*. Voyez la remarque suivante.

(12) Theophil. Raynaud. *Hoploth.*, sect. II, serm. II, cap. XII, pag. 256, édit. Lugd., an. 1650.

disputes publiques, où le soutenant proposait ainsi la thèse quodlibétale : *An Joannes in Hispaniâ infamis, possit hic in Belgio absque peccato infamari*. C'est-à-dire, *Jean infâme en Espagne, peut-il être diffamé innocemment dans le Pays-Bas*? Cette espèce de cas de conscience a été examinée par Soto, par Molina, et par plusieurs autres écrivains; mais d'une façon générale, quoiqu'avec l'apposition de certaines circonstances. On ne s'en tint pas à ces généralités dans la dispute où Jean Barnes assista; car on réduisit la question à des termes si précis, en désignant d'une façon très-particulière les temps et les lieux, qu'il crut que c'était de lui qu'il s'agissait personnellement, et il ne voulut jamais démordre de cette pensée, quoiqu'on lui fit des protestations fort humbles qu'on n'avait eu nul dessein de le noter. Il médita la vengeance, et il choisit la matière des équivoques. C'est Théophile Raynaud qui conte cela lorsqu'il fait mention de la réponse qu'il écrivit contre l'ouvrage de Barnes. *Ad singularia locorum ac temporum adjuncta, illis in oris perfamiliaria, difficultas restricta est. Clara locorum designatione, petitum se ratus Barnesius, bellum indixit inconciliabile societatis Jesu doctoribus; nec se ullis unquam vel contestationibus, vel mollibus ac propè supplicibus verbis, flecti passus est, ut nihil minus quàm de eo notando cogitatum esse, in eo Thesisium programmata ac proloquio, persuaderetur* (13). Il n'oublie point de dire que Barnes fut condamné à une prison perpétuelle; et qu'ayant perdu l'esprit on le transféra à l'hôpital des fous : *Barnesium ob periculosas novitates, carceri esse mancipatum, post eà autem emota mente, in fatuorum ergastulo transtiberino, (vulgò gli Passarelli) conclusus est; ubi anno 1643 erat superstes* (14).

(13) Theophil. Raynaudus, in Syntagm. de Libris propriis, pag. 22, col. 2, Apopompæi.

(14) Idem, ibid., pag. 23, col. 1.

BARON * (PIERRE), professeur en théologie dans l'univer-

* Dans le dictionnaire de *Chaufepié* on trouve sur Pierre Baron un article de cinq pages in-folio.

sité de Cambrige, au XVI^e. siècle, était Français de nation (a). Il excita quelques troubles dans cette université, par certains dogmes qu'il y débita l'an 1590. On prétendit que cette doctrine approchait beaucoup de celle des pélagiens. Witaker, Tindall, Chadderton, Perkins, etc., la combattirent par des sermons, par des leçons et par des livres; mais d'abord ils épargnèrent le nom de leur adversaire, à cause de son grand âge. Ensuite s'étant aperçus qu'il continuait de dogmatiser, et que dans sa *Summa trium de Prædestinatione Sententiarum*, il soutenait une hypothèse hétérodoxe, Witaker se déclara son antagoniste formellement, et réfuta cette somme. L'affaire fut portée devant la reine Élisabeth, et devant l'archevêque de Cantorbéri. On convoqua à Lambeth une assemblée de prélats et de docteurs en théologie. Witaker y fut mandé, et y soutint avec tant de force l'opinion commune, qu'il la fit triompher glorieusement. Celle de Baron fut condamnée, et l'on dressa, le 20 de novembre 1595, neuf articles (b), qui furent impatronisés dans l'académie par l'autorité publique. Baron fut congédié, et s'en retourna en France : ce qui rendit la paix à cette université (c). Quelques-uns jugèrent qu'on le traita trop sévèrement (A). On verra les titres de quelques ouvrages de ce professeur (B).

(a) Il se donnait le surnom *Stempanus*. Je crois que cela veut dire d'Étampes.

(b) *A loco Lambethani dicti sunt*. Altting, Theolog. Histor., pag. 305, 306.

(c) Tiré du *Theologia Historica* de Henri Altting, pag. 305, 306.

(A) *Quelques-uns jugèrent qu'on le traita trop sévèrement.*] Les extraits que M. Des Maizeaux a eu la bonté de m'envoyer d'un livre de Thomas Fuller, feront ici tout mon Commentaire. Ce livre-là est l'histoire de l'université de Cambridge, et se trouve à la fin du *the Church History of Britain, etc. Histoire ecclésiastique d'Angleterre, depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à l'année 1648.* « Il arriva en 1580 une contestation entre M. Chadderton et le docteur Baro, professeur de la Marguerite (1), touchant quelques opinions hétérodoxes que ce docteur avait avancées, tant dans ses leçons que dans son livre de *Fide*, et dans son Commentaire sur Jonas. Ce professeur fit venir en consistoire (*in consistory*) M. Chadderton devant le vice-chancelier, le docteur Hauford, le docteur Harvey et le docteur Legge; et si d'un côté M. Chadderton nia absolument qu'il eût jamais prêché contre Baro, il prétendit de l'autre que ces deux propositions étaient erronées :

- 1. *Primus Dei amor non est in natura fidei justificantis.*
- 2. *Fides justificans non præcipitur in decalogo.*

« Ils écrivirent l'un et l'autre sur cette matière, et ils trouvèrent enfin qu'ils s'accordaient dans leurs expressions; mais, quoiqu'ils parussent d'accord dans les termes, leurs sentimens étaient si fort éloignés, que cela les mit mal ensemble, et dépouilla enfin ce docteur de son emploi (2). Ses leçons triennales allaient bientôt finir; et quoique la coutume ait presque fait un devoir de la complaisance que l'on a de continuer le même professeur après ce terme, lorsqu'il n'y a point de raisons pressantes pour faire le contraire; cependant l'université ne

(1) *Dame Marguerite, comtesse de Richmond, mère du roi Henri VII, bâtit quelques collèges à Cambridge, et fonda deux chaires de professeur en théologie : une à Oxford et l'autre à Cambridge. Ceux qui jouissent de ce professorat et de la pension qui y est annexée se nomment Margaret-Professors. Jean Tistor, évêque de Rochester, fut le premier qui en jouit à Cambridge; Erasme fut le second, et Baro le quatorzième. Cette note est de M. Des Maizeaux.*

(2) Fuller, Hist. de l'Univ. de Cambridge, à l'ann. 1596.

« jugea pas à propos de continuer le docteur Baro dans sa charge, et elle jugea qu'il serait plus honnête de l'en dépouiller alors, et qu'il lui serait moins dur et moins ignominieux de sortir de son emploi après que son terme serait expiré. Il le remarqua bien lui-même; et, outre cela, il prévint qu'on s'attendait qu'il souscrirait aux articles de Lambeth, que l'on venait d'envoyer à l'université, et que même on lui en imposerait la nécessité, à quoi il ne pouvait pas condescendre. C'est pourquoi il se résolut à quitter la place. De sorte que sa démission ne procédait nullement de son bon plaisir, ni d'un choix qui vint de lui : il y fut nécessairement déterminé, témoin la repartie qu'il fit à un ami, qui lui demandait la raison de sa démission : *Fugio, ne fugerem.* Il y a des gens qui trouvent qu'on traita trop rudement une personne du mérite du docteur Baro. Car, 1°. il était étranger, et

• *Turpius ejicitur quàm non admittitur hospes.*

« 2°. Tous ceux qui nient que Baro fut un savant homme (de quoi ses ouvrages portent témoignage) font voir eux-mêmes qu'ils n'ont nulle science. 3°. C'était un homme d'une vie et d'une conversation irréprochable; ce qui paraît en ce qu'on ne l'accusa d'aucun vice, ce qu'on n'aurait pas manqué de faire, s'il y avait eu lieu, lorsque M. Chadderton était si fort échauffé contre lui. 4°. Enfin, c'était un homme âgé, qui était venu en ce lieu-là depuis plusieurs années, et dans un temps où la place de professeur n'avait pas moins besoin de lui, qu'il pouvait avoir besoin d'elle, et qui avait épuisé ses forces à la bien remplir. D'autres soutiennent que dans de semblables cas, où il s'agit de la conscience, la complaisance ne doit avoir aucun lieu; et que Baro, étant étranger, avait introduit une doctrine étrangère pour infecter l'université, la fontaine de la science et de la religion; et que ce fut à cause de cela que l'archevêque Whitgift lui fit ôter son emploi (3). »

(3) Thomas Fuller, Hist. de l'Université de Cambridge, pag. 145 et suiv., édit. de Londres, en 1655.

Voilà, monsieur, ce sont les paroles de M. Des Maizeaux, ce que dit Fuller : j'ai mieux aimé le traduire à la lettre, et parler moins bien, que de courre risque de m'écarter de son sens. Il remarque que tous les Anglais écrivent constamment *Baro* ou *Baroe* ; et que dans les pièces originales ce docteur signait *Baro*. D'où l'on pourrait conclure que j'aurais dû le nommer *Baro*, et non pas *Baron* ; à moins qu'on ne dise qu'il latinisait son nom quand il signait *Baro*, et que les Anglais l'ont nommé selon la terminaison latine. Ce qu'il y a de certain est qu'en France le nom de famille *Baron* est incomparablement plus en usage que celui de *Baro*, qui n'y est pas pourtant inconnu, témoin le continuateur de l'*Astrée* (4).

(B) *Voici les titres de quelques ouvrages de Baron.*] *Prælectiones XXXIX in Jonam*, imprimées à Londres en 1579; *Summa trium Sententiarum de Prædestinatione*; *De Præstantiâ et Dignitate divinæ Legis*.

(4) Voyez l'Hist. de l'Académie française, pag. 321.

BARON (VINCENT), en latin *Baronius*, religieux de l'ordre de saint Dominique, s'est fait estimer dans le XVII^e. siècle par plusieurs livres qu'il a publiés. Il a eu pour antagoniste le fameux Théophile Raynaud; et je ne sais si l'envie de se battre contre un athlète si renommé ne lui a point fait prendre pour des ouvrages de ce jésuite ce qui ne l'était pas. Il a reconnu quelquefois qu'il s'était trompé dans ses conjectures sur ce chapitre. Les ouvrages du père Baron, qui sont venus à ma connaissance, sont un livre *de la Justification contre la doctrine des Calvinistes* *, une *Théologie Morale*,

* Le père Baron n'a composé aucun livre sur la justification contre les calvinistes, dit Leclerc qui renvoie au *Scriptores ordinis Prædicatorum* du père Échard, où l'on mentionne cependant l'hérésie convaincue ou la théologie des luthériens et des calvinistes,

divisée en trois parties (A), et une *Apologie de son Ordre* (B). Il a choisi dans la théologie morale les principales matières qui sont en dispute entre les dominicains et les jésuites. Il a été un prédicateur assez célèbre.

Voici un mémoire que j'ai recouvré depuis la première édition de cet ouvrage (a). « Le » père Vincent Baron naquit à » Martres *, au diocèse de » Rieux, en Gascogne. Il fit » profession dans l'ordre des frères prêcheurs à Toulouse, » l'an 1622. Il enseigna la théologie plusieurs années avec applaudissement dans le couvent de la même ville, et il y fut prieur. Il le fut aussi à Avignon, et au Noviciat général du faubourg Saint-Germain à Paris. Il fut définiteur pour sa province au chapitre général tenu l'année 1656, où il présida aux thèses dédiées au pape Alexandre VII, qui lui acquirent l'estime de toute la ville et de tout l'ordre. Il se trouva à l'assemblée où le pape fit dire de sa part aux définites et aux pères du chapitre, qu'il avait un sensible déplaisir de voir la morale chrétienne dans l'effroyable relâchement où quelques nouveaux casuistes l'avaient réduite, et qu'il les exhortait à en composer une autre qui fût conforme à la doctrine de saint Thomas. Ce fut ce qui engagea le père Baron à travailler aux ouvrages

réduite à quatre principes et réfutée, etc., 1668, in-12.

(a) Par le moyen de M. Pinsson des Riolles.

* Ce fut, dit Leclerc, le 17 mai 1604.

» qu'il a composés sur cette ma-
 » tière. Il fut encore élu pro-
 » vincial ; et ensuite le père gé-
 » néral l'envoya commissaire en
 » Portugal , pour des affaires
 » importantes, où il réussit avec
 » tant de succès , que la reine ,
 » la cour, et tous les religieux,
 » rendirent témoignage à son
 » mérite par un acte public. Il
 » revint à Paris, au Noviciat gé-
 » néral, et y mourut le 21 de
 » janvier 1674, âgé de soixante
 » et dix ans. Outre plusieurs
 » *Poésies latines*, qu'il a lais-
 » sées comme des échantillons
 » de sa capacité dans les belles-
 » lettres , il a fait imprimer les
 » ouvrages que l'on verra ci-des-
 » sous (C). » Vous trouverez un
 passage qui lui est fort honora-
 ble dans l'Apologie historique des
 censures de Louvain et de Douai
 (b). La congrégation de l'indice
 ne lui a pas été favorable (D).

(b) Publiée l'an 1688, par M. Gély, ba-
 chelier en théologie : ce passage est à la
 page 243.

(A) Il fit une Théologie Morale,
 divisée en trois parties.] La première
 est destinée contre le dogme de la
 probabilité, *adversus laxiores proba-
 bilistas* (1). Il y réfute Caramuel, qui
 avait écrit quatre lettres contre la dis-
 sertation que M. Fagnano, doyen des
 prélats de Rome, avait insérée dans
 ses Commentaires sur le droit canon.
 M. Fagnano soutient fortement qu'on
 ne doit jamais préférer l'opinion qu'on
 croit moins probable à celle qu'on
 croit plus probable. Caramuel le ré-
 futa, et fut réfuté par notre Vincent
 Baron. Le père Théophile Raynaud
 fut réfuté dans le même ouvrage, à
 l'égard d'un sentiment de Suarès con-
 damné par Clément VIII. Suarès avait
 soutenu qu'on peut se confesser par
 lettres : le père Théophile imagina
 des expédiens pour défendre son con-

frère contre la censure du pape, et
 ce fut contre ces expédiens que le
 père Baron prit la plume. Il attaqua
 en même temps les jansénistes, vu
 qu'il soutint à Wendrokus *qu'il se
 rencontre des cas, quoique très-rares,
 où il peut y avoir une ignorance in-
 vincible, aussi bien contre le droit na-
 turel que contre le droit positif* (2). Il
 attaque dans la seconde partie Ama-
 dæus Guimenius, et ne se contente
 pas de soutenir que les opinions re-
 lâchées qu'on impute aux domini-
 cains ne sont pas leurs véritables
 sentimens ; il montre aussi ce qu'il
 faut juger de ces opinions. Il recon-
 naît dans sa préface l'erreur où il a
 été en composant son ouvrage : il
 avait cru qu'Amadæus Guimenius n'é-
 tait qu'un faux nom que le père Théo-
 phile s'était donné (3). Dans la troi-
 sième partie, il traite de la liberté
 et de la science moyenne, et il sou-
 tient que la prescience de Dieu n'a
 point d'autre fondement que ses dé-
 crets, et que cette prescience établit
 la liberté de la créature, bien loin de
 la détruire (4). Il ne faut point pren-
 dre cela pour un paradoxe ; car qui
 parlerait autrement ne suivrait point
 la définition de la liberté que l'on
 doit donner dans le système de la
 prédétermination physique. C'est en
 vertu des différentes idées de la li-
 berté que l'on peut faire durer le com-
 bat, et donner tellement le change,
 qu'un lecteur ne s'aperçoit pas quand
 sa cause ne va pas bien.

(B) et une Apologie de son or-
 dre.] Cet ouvrage est en latin, tout
 comme le précédent ; il sert de ré-
 ponse à la cruelle invective du père
 Théophile Raynaud, intitulée *de Im-
 munitate Cyriacorum à Censuris*, et à
 celui qui avait prétendu montrer que
 de tous les ouvrages qu'on attribue à
 Thomas d'Aquin, c'est beaucoup si
 la dixième partie est véritablement
 de lui. Le père Baron entre aussi en
 lice avec M. de Launoi, qui a soutenu
 que plusieurs passages des pères, rap-
 portés dans un traité de Thomas d'A-
 quin contre les Grecs, sont supposés.
 Ce dominicain ne se contente pas de

(2) Là même, pag. 198.

(3) Journal des Savans du 12 avril 1666,
 pag. 36.

(4) Journal des Savans du 21 juin 1666,
 pag. 257.

(1) Voyez le Journal des Savans du 8 mars
 1666, pag. 194.

l'apologie de son ordre, il en fait aussi le panégyrique (5).

(C) *Il a fait imprimer les ouvrages que l'on verra ci-dessous.*] Ce que je vais copier est contenu mot à mot dans le Mémoire d'où j'ai tiré l'addition de cet article. « *Theologia Moralis*, à Paris, en 1665, en deux volumes in-8°. ; *Primus tomus ejusdem correctus, editio secunda*, 1667, in-8°. ; *Libri Apologetici contra Theophilum Rainaudum*, à Paris, en 1666, en deux volumes in-8°. ; *Mens sancti Augustini et Thomæ de Gratia et Libertate*, en 1666, in-8°. ; *Ethica Christiana*, à Paris, en 1666, en deux volumes in-8°. ; *Responsio ad Librum Cardenæ*, là même, in-8°. ; *L'Hérésie convaincue*, à Paris, en 1668, in-12. ; *Panegyriques des Saints*, là même, en 1660, in-4°. Le livre intitulé *Ethices Christianæ septemdecim loci*, composé contre un certain Matthieu Moya, qui avait pris le nom d'Amadée, fut censuré à Rome par les intrigues du cardinal Nittard, qui s'y trouva offensé ; et le maître du sacré palais Capisucchi, qui l'avait approuvé, fut déposé, et le père Hyacinthe Libelli, depuis archevêque d'Avignon, mis en sa place. Capisucchi a été depuis rétabli, et ensuite fait cardinal. »

Je ne trouve point dans cette liste des ouvrages du père Baron, l'*Exercitatio*, que M. de Launoi réfute avec une aigreur incroyable, dans l'une de ses lettres (la XIV^e. de la V^e. partie.) Voyez la remarque (P) de l'article de (Jean de) LAUNOI, au commencement.

Deux ou trois mois après que j'eus reçu ce Mémoire, on m'envoya ce qui suit « *Apologia pro sacrâ congregatione indicis, ejusque secretario, et Dominicanis, contra Petri à Valle clausâ libellum famosum inscriptum de Immunitate Authorum Cyriacorum à Censurâ*. Romæ typis. . . , M. DC. LXII, in-4°. Adversus lector præter innumera errata ex prælo passim sensum et stylum auctorum mutantia, addita nonnulla necessaria sermone simplici, et multa adjecta convitia : has au-

(5) Journal des Savans du 7 mars 1667, pag. 92.

tem labes tollet secunda editio » Cette seconde édition fut faite : ris par Simon Piget, l'an 1666 » deux volumes, divisée en cinq » vres. La première, faite à Rome » à l'instance du cardinal Capisucchi » alors maître du sacré palais qui » prouva, fut cause de la déposition » du même Capisucchi de sa charge » par Alexandre VII, grand ami des » jésuites. Elle fut aussi mise » l'indice le 28 de février 1664. »

(D) *La congrégation de l'indice lui a pas été favorable.*] Voici un trait de son décret du 27 de septembre 1672. *Duo primi tomi operis Fr. Vincentii Baronii, inscripti Theologiae Moralis summa bipartita, prohibentur : tertius verò præfatus auctoris suspenditur, donec corrigatur : ultimi autem duo tomi ejusdem auctoris, scilicet quartus et quintus, quique libros apologeticos continent, pariter prohibentur* (6). Voyez la de la remarque précédente.

(6) Voyez le père Papebroch, *Responsa exhibit. Errorum*, pag. 287.

BARONI (LÉONORA), d'italienne, l'une des plus belles voix du monde, a fleuri dans le XVII^e. siècle. Elle était fille de la belle ADRIANA, Mantouane, se fit admirer de telle sorte qu'une infinité de beaux esprits firent des vers à sa louange. Elle a un volume d'excellentes pièces latines, grecques, françaises, italiennes et espagnoles, imprimé à Rome sous le titre d'*Applausi Poetici alle glorie della Signora Leonora Baroni* (A). Ceux qui voudront savoir en détail les perfections de son chant, n'auront qu'à lire ce qu'en dit un connaisseur qui l'avait ouïe chanter (F). C'est de lui que j'emprunte ce qu'on vient de lire.

(A) On a un volume de pièces à louange, sous le titre d'*Applausi Poetici alle glorie della Signora Leonora Baroni*.] Nicus Erythræus a parlé de cet ouvrage lorsqu'il a dit : *Legi ego*

tro Eleonoræ Baronæ, cantriciæ, in quo omnes hîc Romæ, et ingenio et poeticæ facultatis præstant, carminibus, tum tum latinè scriptis, singulari re divino mulieris illius castificio tanquam faustos quosmores et plausus edunt : legi, unum Lælii (Guidiccioni) una, ita purum, ita elegans. (1).

Il faut lire ce qu'en dit un con-
qui l'avait ouïe chanter.]
et douée d'un bel esprit : elle
jugement fort bon pour dis-
la mauvaise d'avec la bonne
ue ; elle l'entend parfaitement
voire même elle y compose,
fait qu'elle possède absolu-
ce qu'elle chante, et qu'elle
nce et exprime parfaitement
e sens des paroles. Elle ne se
pas d'être belle ; mais elle
pas désagréable ni coquette.
nante avec une pudeur assu-
avec une généreuse modestie,
c une douce gravité. Sa voix
ne haute étendue, juste, so-
harmonieuse ; l'adoucissant et
forçant sans peine, et sans
aucune grimace. Ses élans et
purs ne sont point lascifs, ses
ls n'ont rien d'impudique, et
stes sont de la bienséance
honnête fille. En passant d'un
l'autre, elle fait quelquefois
les divisions des genres en-
nique et chromatique, avec
adresse et d'agrément, qu'il
personne qui ne soit ravi
e belle et difficile méthode
inter. Elle n'a pas besoin de
er l'aide d'un tiorbe, ou
viole, sans l'un desquels son
serait imparfait ; car elle
touche les deux instrumens
tement. Enfin j'ai eu le bien
attendre chanter plusieurs fois
e trente airs différens, avec
conds et troisièmes couplets,
composait elle-même. Il faut
e vous dise qu'un jour elle
t une grâce particulière de
er avec sa mère et sa sœur, sa
touchant la lyre, sa sœur la
, et elle le tiorbe. Ce con-
composé de trois belles voix,

» et de trois instrumens différens,
» me surprit si fort les sens, et me
» porta dans un tel ravissement, que
» j'oubliai ma condition mortelle, et
» crus être déjà parmi les anges,
» jouissant des contentemens des bien-
» heureux. » J'ai tiré ceci d'un dis-
cours sur la musique d'Italie, impri-
mé avec la Vie de Malherbe et quelques
autres traités, à Paris, en 1672, in-12,
à la fin duquel on lit ces paroles : *Ce*
discours fut fait par M Maugars .
prieur de Saint-Pierre de Mac, in-
terprète du roi en langue anglaise, et
d'ailleurs si fameux par la viole,
que le roi d'Espagne et plusieurs sou-
verains de l'Europe ont souhaité de
l'entendre.

BARONIUS (DOMINIQUE),
prêtre et prédicateur florentin
au XVI^e. siècle, écrivit assez
fortement contre l'église ro-
maine, et concourut dans le Pié-
mont avec les Vaudois à mainte-
nir l'orthodoxie ; mais enfin on
le regarda comme un faux frère,
parce qu'il soutenait qu'en temps
de persécution il n'était pas né-
cessaire de témoigner extérieu-
rement la vérité (A). Celse Mar-
tinengue, ministre de l'église
italienne de Genève, écrivit con-
tre lui sur ce sujet, et il y eut
des répliques de part et d'autre.
Ces livres sont devenus très-ra-
res, je ne sais pourquoi. Notre
Baronius fit une messe à sa fan-
tasia, et il la crut propre à pa-
cifier les différens des deux re-
ligions : il se vit frustré de son
attente ; car les réformés reje-
tèrent ses ménagemens (a) *.

(a) Tiré de l'Histoire ecclésiast. des égli-
ses vaudoises, composée par Pierre Gilles,
chap. X, pag. 62 et suiv. Edit. de Genève,
en 1644.

* A l'occasion de cet article, Leduchat
consacre quelques lignes à Gaspard Baronius,
neveu du cardinal, et auteur de *Mémoires*
qui furent imprimés vers 1475.

(A) Il croyait qu'en temps de persécu-
tion il n'était pas nécessaire de témoi-

gnere extérieurement la vérité.] Il ne méritait donc pas le nom d'Anti-Nicodémite, que Pierre Gilles lui a donné, mais plutôt celui de Nicodémite. Voyons de quelle manière cet historien parle de lui. Dominique Baronius, dit-il, (1) estoit Florentin, missificateur, et prescheur papal, de réputation, et qui es tems moins dangereux avoit monstré quelque zèle envers la vraie religion, l'approuvant presque entièrement, et condamnant presque toutes les constitutions superstitieuses papales, n'en retenant que quelques particularitez, desquelles il souloit parler avec telle ambiguïté, qu'à grand peine pouvoit-on cognoistre ce qu'il en croyoit, comme on void en plusieurs traitez italiens et latins, qu'il a composez, et spécialement en celui des Constitutions humaines, auquel il veut monstrier les- quelles on peut admettre, et les- quelles on doit rejeter. Audit livre entre plusieurs grands erreurs qu'il condamnoit en l'église papale, il dit de la messe.... Je ne rapporte point le passage que Pierre Gilles allègue; mais voici ce que l'on trouve après cette citation. Il escrivoit de mesme style des autres superstitions papales; mais avec tout cela il cherchoit de persuader, qu'ès lieux, et tems fort dangereux, on pouvoit dissimuler extérieurement ce qu'on estimoit de tels erreurs, et aller mesme à la messe, pourveu qu'intérieurement on retinst constamment la vérité, sans approuver de cœur aucun de ces erreurs. Disoit qu'en tels tems et lieux, le ministre de vérité devoit s'employer envers ses disciples à leur faire cognoistre l'yvroye, et la discerner du bon grain, et à leur faire hayr l'yvroye, et aimer de cœur le froment: mais, quant à l'extérieur, laisser faire au Seigneur, sans s'exposer, et exposer les autres en de grands dangers.... Le sieur Celse de Martinengue.... réfuta par un notable et long traité toutes les raisons que Baronius alléguoit pour soustien de son opinion: et y eut des répliques de part et d'autre durant quelque tems. Et Baronius s'estimant suffisant pour pouvoir accorder les deux religions, reforma la messe, afin qu'à son dire, on y peust aller en bonne conscience, et la chantoit lui-mesme selon sa réformation, et le mesme

(1) Pierre Gilles, Histoire des Églises Vau-
doises, chap. X, pag. 62.

il fit en plusieurs autres poincts, pensant par ce moyen complaire à tous, en nageant entre deux eaux: mais son train fut condamné par grand nombre de vrais fidèles, non-seulement de parole et par escrits, mais aussi par les faicts, aimans mieux perdre les biens terriens, et ceste vie temporelle, que de monstrier aucun consentement extérieur aux idolâtries papales, et erronées superstitions (2).

(2) Pierre Gilles, Histoire des églises vau-
doises, chap. X, pag. 64. Voyez aussi pag. 246.

BARTAS (GUILLAUME DE SALUSTE, SEIGNEUR DU), poète français. Cherchez SALUSTE *.

* [Bayle n'a pas donné cet article.]

BARTHIUS (GASPAR), l'un des plus savans hommes, et l'une des plus fertiles plumes de son siècle, naquit à Custrin, au pays de Brandebourg, le 22 de juin 1587 (a). Sa famille étoit d'ancienne noblesse (A): Charles de Barth son père, professeur en droit à Francfort-sur-l'Oder, conseiller de l'électeur de Brandebourg, et son chancelier à Custrin, mourut le 6 de février 1597, à Halberstad, d'où sa veuve se retira à Hall avec ses enfans. Gaspar fut envoyé à Gotha, puis à Eisenac, et puis en diverses académies d'Allemagne et d'Italie (b). Il devint si docte en peu de tems, que son enfance fut admirée par de grands hommes (B), et qu'il composa plusieurs livres avant que d'avoir de la barbe (C). Il avoit une facilité merveilleuse à faire des vers (D): aussi en a-t-il publié beaucoup (E). Il apprit les langues vivantes, et il a fait voir par des traductions de l'espa-

(a) Hulsemannus, in Concione funebri, apud Freherum, Theatri Viror. illustr., pag. 1546.

(b) Idem, ibidem.

gnol et du français (F) , qu'il ne se contenta pas d'en acquérir une connaissance superficielle. C'est une chose étonnante que le grand nombre d'auteurs que ses *Adversaria*, et ses *Commentaires sur Stace et sur Claudien* témoignent qu'il avait lus. La plupart des critiques se sont contentés de connaître les auteurs profanes ; mais pour lui, il ne se borna point à cela : il acquit de plus une grande connaissance des auteurs ecclésiastiques , et surtout de ceux qui ont vécu dans le moyen temps. Son attachement aux livres l'engagea à renoncer à toute sorte d'emploi, et à mener une vie de retraite dans Leipsick (c). Il forma d'assez bonne heure le dessein de se détacher tout-à-fait du monde, et des études profanes, pour ne s'appliquer qu'à la grande affaire du salut (G). Il exécuta ce dessein les dernières années de sa vie, et il paraît par son volume de *Soliloques*, publié l'an 1654, qu'il méditait profondément sur ce qui regarde l'éternité (H). Il mourut le 17 de septembre 1658, âgé d'un peu plus de soixante et onze ans (d). Les ouvrages qu'il laissa en manuscrit (I), ceux qui ont été imprimés (K), ceux qu'il perdit dans l'incendie de sa maison (L), et ceux auxquels on sait qu'il a travaillé, et qui se sont égarés je ne sais comment (M) : tous ces écrits, dis-je, font une masse si prodigieuse, qu'on a de la peine à concevoir qu'un seul homme ait pu suffire à tant de choses. Je ne sais si ceux qui

blanchissent dans la poudre d'un greffe écrivent autant que cet auteur a écrit. On a publié un conte qu'il aurait mieux valu supprimer, touchant un voyage qu'on prétend qu'il fit en Hollande avec une belle dame (N). D'habiles gens se sont plaints de l'impression de ce conte, et l'ont traité de fable (O). Barthius avait eu deux femmes (e) : il épousa la première l'an 1630, et la seconde l'an 1644. La première mourut l'an 1643, sans lui avoir donné aucun enfant. La seconde lui donna un fils et trois filles, et lui survécut (f). Il s'était trouvé quatre fois dans des villes assiégées, et en avait été quitte pour la perte de ses habits et de ses armes une seule fois (g). Il s'est plaint d'avoir été maltraité par Vossius (P) : il prit chaudement le parti de Scaliger contre Scioppius (Q) : et il n'était pas bien avec le docte Reinesius. Celui-ci l'avait trop souvent surpris en faute, pour ne le pas irriter (R). Il était impossible qu'un homme qui écrivait tant de choses, et avec tant de précipitation, pût échapper à la critique victorieuse de Reinesius. On a prétendu que ce n'était pas toujours faute de mémoire que Barthius se contredisait (S). Il ne serait pas étonnant que sa mémoire, quelque vaste qu'elle fût, lui eût souvent joué de fort mauvais tours, vu la manière dont il composait ses livres (T).

(e) Hulsemannus, in Orat. fun. Barthii.

(f) Idem, ibidem.

(g) Qui intra obsidendam obsessamque urbem aliquandò fuerit. Id quod nobis quater contigit, nuspiam laxis, nisi spoliatione una vestimentorum et armorum direptione. Barth. in Statium., tom. II, pag. 1041.

(c) Spizelius, in Templo Honoris reserato, pag. 383

(d) Witte, Diarium Biograph.

Il ne faisait point de recueils, et ne corrigeait presque jamais ce qu'il jetait sur le papier.

(A) *Sa famille était d'ancienne noblesse.*] Il y a peu de gentilshommes titrés, peu de grands seigneurs, qui fassent remonter plus haut leur origine, que Barthius la sienne. Un de ses ancêtres se signala dans la guerre des Vandales à la suite de l'empereur Louis-le-Débonnaire, l'an 856 *. Il était Bava-rois, il commandait la cavalerie, et il fut tué dans cette guerre, comme le remarque Cyriacus Spangenbergius (1). L'aïeul de Barthius était l'un des principaux gentilshommes de Bavière : il fut s'établir dans le cercle de la haute Saxe, et y acheta plusieurs terres ; et en l'année 1545, il fut honoré de plusieurs beaux titres par l'empereur et par les états de l'empire. *Avus idem noster ne in his terris minor esset gentilibus suis alibi viventibus, à Carolo quinto, consilio et senatus-consulto omnium imperii statuum tum Spiraë presentium, ex integro caesareæ majestatis et sacri imperii auctoritate utriusque nobilis et miles tornearius declaratus est, omniaque liberæ et veræ nobilitatis privilegia accepit, cum singulari integritatis, doctrinæ, et strenuitatis testimonio, anno christiano M. D. XLV* (2). Il exerça la charge de chancelier à la cour d'Albert de Brandebourg, électeur de Mayence, archevêque de Magdebourg, et cardinal. L'un de ses ancêtres, nommé Herman, était grand-maître de l'ordre teutonique, vers la fin du XII^e. siècle (3). Les vieilles annales en font mention : Munster en parle dans sa Cosmographie ; et les catalogues des grands maîtres de cet ordre, ceux même que Jérôme Megiserus a dressés ne l'oublient pas. D'autres personnes de cette même famille paraissent dans les récits des tournois, et dans les recueils des armoiries des principales maisons nobles d'Allemagne. Le père de Gaspar Barthius avait plusieurs

frères (4), qui moururent tous sans enfans (5). L'un d'eux avait été écuyer de quelque grand prince, et ne manquait pas d'érudition (6). Barthius témoigne qu'il serait le dernier de sa famille. *Superstes nunc ego omnibus paterni mei nominis familiam meam universam mecum rebus humanis brevi educam* (7). Vous le voyez à la tête de plusieurs de ses ouvrages, avec le titre *S. R. imperii eques*. La pensée que sa famille mourrait avec lui l'affligeait beaucoup. Cela lui tenait fort au cœur ; il revient souvent à ce triste objet : ce qui me fait croire qu'il se consola très-facilement de la mort de son épouse. Elle était stérile, et il avait fait son compte que les forces de sa virilité ne dureraient pas plus que sa femme ; car autrement il n'eût point parlé comme nous venons de voir qu'il a fait. Mais lorsqu'il s'y attendait le moins, voilà que sa femme mourut. Il en prit bientôt une autre, afin de voir s'il éviterait le triste sort qu'il avait appréhendé, de mourir le dernier de sa famille. Il ne se considéra plus comme un poids inutile de la terre ; cela était bon à dire pendant qu'il n'espérait pas d'engendrer : il eut le bonheur d'avoir des fils et des filles de son second mariage ; mais il oublia de corriger les endroits de son commentaire où il paraît sans espérance de laisser un successeur. S'il ne voulait pas corriger son manuscrit, au moins devait-il y ajouter à la queue quelque chose touchant son second mariage plus fécond que le premier. Si l'on me demande d'où j'ai su que sa première femme n'était point morte, quand il se plaignait d'être le seul qui fût resté de son nom, je répondrai que j'ai fait un petit calcul. L'oraison funèbre de Barthius m'apprend qu'il devint veuf l'an 1643, et que sa mère mourut à Hall le 22 de janvier 1622. Or il n'y avait que dix-huit ans qu'elle était morte, lorsqu'il faisait ses plaintes : *Ego inutile ferè pondus terræ omnibus mei nominis mortalibus superstes supervivo integro octodecen-*

* Leclerc remarque que Louis-le-Débonnaire est mort en 840, et s'étonne que Bayle ait pu croire ces contes qu'il débite comme arrivés au IX^e. siècle.

(1) *In Annalibus Saxoniciis, cap. C, pag. 138.*

(2) Barthius in Statium, tom. II, pag. 1026.

(3) *Idem, ibidem.*

(4) Dans l'espace de peu de lignes Barthius, pag. 1026, 1027 de son Comment. sur Stace, dit qu'il avait six oncles paternels, et que son aïeul laissa six fils. Cela n'est pas exact.

(5) *Illiberes omnes... excesserunt.* Barthius in Statium, tom. II, pag. 1027.

(6) *Ibidem, pag. 1025.*

(7) *Ibidem.*

nio (8) ; il avait donc encore sa première femme.

(B) *Son enfance fut admirée par de grands hommes.*] Qu'il me soit permis de donner au mot d'enfance un peu plus d'étendue qu'on ne fait ordinairement, et alors mon texte sera très-vrai, puisque le grand Scaliger fit beaucoup de cas des premières productions de Barthius. « Cujus virtutem » juvenilem ac cordatos ausus Josephus Scaliger suspexit adeò, ut divinationis instar hanc illi de Barthio vocem excidisse compertum sit, » natum esse adhuc unum æternitati ingenium, quod si ad maturitatem perveniret, litteras aliquandiu vivere posse (9). » Daumius assure que les grands docteurs n'avaient point de honte d'apprendre de cet écolier : *Eo adolescente uti doctore non erubuerunt.* Taubmanus, Siberus, Schmidius. *Quæ Gruteri aliorumque apud exteros virorum de eo tum lata fuerint judicia, domi eorum litteræ asservatæ partim, partim lectæ docent* (10). Un autre savant, qui avait été condisciple de Barthius, en parle de cette manière : *Novi..... ante annos ferè quinquaginta pueri præstabiles minas, cum sub Wilkii p. m. manu essemus συχολασαί : novi ante hos XLIII annos Wittebergæ adolescentem florentem gratiâ apud nonnullos, θαυμαζόμενον ἄνω κάτω ab æqualibus* (11).

(C) *Il composa plusieurs livres, avant que d'avoir de la barbe.*] M. Baillet qui l'a mis dans le catalogue de ses *Enfans célèbres*, nous en dira des nouvelles mieux que personne. Il nous apprendra que Barthius, à douze ans, mit tout le psautier de David en vers latins de toute espèce, et qu'il fit imprimer dès la même année d'autres poésies en la même langue ; et que le *Recueil de silves, de satires, de sermons, d'élégies, d'odes, d'épigrammes, et d'iambes*, qu'il fit imprimer à Wittemberg, l'an 1607, comprend toutes les poésies qu'il a faites depuis treize ans jusqu'à dix-neuf (12). Nous

apprenons de lui-même, c'est toujours M. Baillet qui parle (13), « que n'étant » encore que dans la seizième année de » son âge il fit un traité ou une dissertation en forme de lettre sur la manière » de lire utilement les auteurs de la langue latine, à les commencer depuis » Ennius jusqu'à la fin de l'empire romain, et à les continuer depuis la » décadence de la langue, jusqu'aux » critiques de ces derniers temps qui » ont rétabli les anciens auteurs (*). » C'est une composition que l'auteur » assure ne lui avoir coûté qu'un jour » de vingt-quatre heures ; mais elle » est si serrée et si bien remplie, » qu'elle nous fait juger que Barthius » devait avoir dès lors une lecture » prodigieuse, et que cette lecture, » loin d'être indigeste ou confuse, » était accompagnée du discernement nécessaire, etc. » On peut ajouter qu'il n'avait que dix-huit ans, lorsqu'il fit un *Commentaire sur la Ceiris de Virgile*, qui fut imprimé à Amberg, l'an 1608, et qui contient beaucoup de doctrine.

(D) *Il avait une facilité merveilleuse à faire des vers.*] Barthius ayant pris garde que Stace se félicite en quelque manière de n'avoir mis que deux jours à l'épithalame de Stella, qui comprend deux cent soixantedix-huit hexamètres, ajoute que ce n'était point s'exposer à la critique d'Horace (14), vu que ce n'était point faire deux cents vers par heure, comme faisait celui dont Horace s'est moqué (15). *Je trouve une grande hyperbole*, continue-t-il, *dans cette critique, quoique je n'ignore pas ce que c'est de faire beaucoup de vers en peu de temps ; car dans trois jours, j'ai fait une traduction latine des trois premiers livres de l'Iliade, laquelle traduction contenait un peu plus de deux mille vers.*

(E)..... aussi en a-t-il publié beaucoup.] Car, outre ceux dont on parle dans la remarque (C), il publia à Francfort, l'an 1623, un poème inti-

(8) Barth. in Statium, tom. II, pag. 826.

(9) Spizel., in Templo Honoris reserato, pag. 381.

(10) Daumius, Epist. XIV ad Reinesium.

(11) Reinesius, Epist. XV ad Daumium, pag. 46. Cette Lettre est datée du 14 de janvier 1651.

(12) Baillet, *Enfans célèbres*, pag. 297, 298.

(13) Là même, pag. 296.

(*) Il se trouve au L^e. livre de ses *Adversaires*.

(14) *Nam fuit hoc vitiosus : in horâ sæpè ducentos,*

Ut magnum, versus dictabat, stans pede in uno.

Horatius, Sat. IV, vs. 9, lib. I.

(15) Barthius, in Statium, tom. I, pag. 7.

tulé, *Zodiacus vitæ christianæ ; satyricon pleraque omnia veræ sapientiæ mysteria singulari suavitate enarrans*. Il est divisé en XII livres. Il publia, en la même année et au même lieu, *Epidorpidum ex mero scazonte libri III, in quibus bona pars humanæ sapientiæ metro explicatur*. Ses Épigrammes, divisées en XXX livres, et dédiées au roi Jacques, ont paru sous le nom de *Tarræus Hebius* (16). Les IV livres *Amabilium Anacreonte decantati*, furent imprimés l'an 1612. Il fit une *Paraphrase des fables d'Ésope*, en vers; une *Version de Musée*, aussi en vers; et un *Poème de Léandre* (17). Je ne crois point que sa *Version de Quintus Smyrnæus* en vers ait vu le jour. Il en parle dans la page 584 du III^e. tome de son *Stace*.

(F) *Il fit des traductions de l'espagnol et du français.*] Je ne sache point qu'il ait traduit autre chose de cette dernière langue, que les *Mémoires de Philippe de Comines*, qu'il mit en latin. Il avait beaucoup plus d'inclination pour la langue castillane : il l'a fait paraître en divers lieux; et les louanges qu'il a répandues sur les livres espagnols n'ont pas été ignorées par don Nicolas Antonio (18). Je ne connais que deux livres espagnols traduits en latin par Barthius : l'un est la *Célestine*, dont il ne connaissait point l'auteur; l'autre est la *Suite de la Diane de Montemajor*. Voici le titre qu'il donna à la traduction de la Célestine : *Pornoboscodidascalus latinus. De lenonum, lenarum, conciliatricum, servitorum, dolis, veneficiis, machinis plusquam diabolicis, de miseris juvenum incautorum, qui florem ætatis amoribus inconcessis addicunt, de miserabili singulorum periculo et omnium interitu*, à Francfort, 1624. Il joignit des notes à sa version. L'auteur espagnol de cet ouvrage, ou de cette tragi-comédie, s'appelle *Rodericus Cota*. La continuation de la Diane de Montemajor traduite par Barthius est l'ouvrage de Gaspar Gil-Polo. La version de Barthius fut imprimée à Hanaw, en 1625,

sous le titre d'*Erotodidascalus, seu Nemoralium libri V*. Il traduisit aussi en latin, à ce que dit M. Baillet (19), le *Pornodidascale* de l'Arétin. C'est sans doute le même livre que celui dont Daumius parle en ces termes : *Reliqua quæ.... Barthius publicavit ex indiculo colloquio P. Aretini de las Damas ex Hispanico ab ipso translato, et à nobis recuso nuper, adjecto cognoscere poteris* (20). Concluez de là que cette version latine de l'Arétin ne fut point faite sur l'original; mais sur une version espagnole.

(G) *Il prit de bonne heure la résolution de se détacher tout-à-fait du monde..... pour ne s'appliquer.... qu'à son salut.*] Ayant raconté que sa mère avait eu un pressentiment de sa mort, trois ans avant que de mourir, et qu'il y a dix-huit ans qu'il survit à cette bonne mère, bien sain en toutes les parties de son corps, excepté qu'il a la vue faible (21), il ajoute : *Cupio autem coeptis scribendi laboribus demum aliquando defungi, et totum me Christo dedicare, quam rem sæpius jam orsam hactenus infinita bellorum et bellicorum tumultuum exactionumque impedimenta hactenus suspenderunt*. Pour savoir en quel temps il parlait ainsi, on n'a qu'à se souvenir que sa mère décéda l'an 1622. Voyez la remarque (A), vers la fin.

(H) *Il méditait profondément sur ce qui regarde l'éternité.*] Voici le témoignage que le sieur Théophile Spizelius lui a rendu : *Sacrum nimium ad Deum sinceramque pietatem Barthius meditabatur accessum : plurimè litteratorum ac Deo sacratorum hominum exemplis incitatus. Quo de imprimis testatur insigne SOLILOQUIORUM OPUS, extremis vitæ temporibus à Barthio publicatum, flagrantissimis ad Deum suspiriis oppido plenum, et vel Augustino scriptore dignum, quod etiam hemiplecticis quotidie revolvere, et per priorum meditationum vestigia denuò cogitationes suas cœlo immittere consuevit, quinimò divinum amorem, quem intimis fibris semel im-*

(16) Spizel., in *Templo Honoris*, pag. 382.

(17) *Idem*, *ibidem*, pag. 386. 387.

(18) Voyez sa *Bibliothèque des Ecrivains espagnols*, vol. I, pag. 403, 413, et vol. II, pag. 211.

(19) *Jugemens des Savans*, tom. I, pag. 542.

(20) Daumius, dans la *préface des Commentaires de Barthius sur Stace*, datée du 15 de mars 1664.

(21) Barth., *Commentarius in Statium*, tom. II, pag. 826.

bibisset, continuis precum ejaculationibus alendum jugiter atque roborandum putavit, quousque è sacræ pariter ac litterariæ solitudinis diversorio, anno ævi nostri octavo et quinquagesimo, ætatis verò septuagesimo primo emigravit (22).

(I) *Il laissa des ouvrages en manuscrit.*] Daumius a fait savoir au public, que l'on trouve parmi les papiers de l'auteur le II^e. et le III^e. volume de ses *Adversaria*, des *Notes* et des *Glossaires* sur les écrivains de la Palestine, publiés par Jacques Bongars : *Benedictus Paullinus Petrocorius de vitâ S. Martini*, et *Paullinus Pelleus cum Tertulliani Jond, Jurelique et Barthii, animadversionibus*; XXI livres d'*Épigrammes*, XII livres d'*Anacréontiques*, le *Zodiaque de la vie chrétienne*, corrigé et augmenté en plusieurs lieux; plusieurs autres *poèmes*, dont la plupart n'avaient point été imprimés, et les autres avaient été corrigés; des *Glossaires* sur *Valère-Maxime*, et sur les *éptres de Pline le Jeune*. (23) Daumius déclare que si la cruauté des temps tout-à-fait contraires aux belles-lettres le permet, et si par la libéralité de quelque Mécène il en peut revenir quelque utilité aux héritiers, tous ces ouvrages pourront un jour sortir de dessous la presse. *Si diritas permittat temporum politionibus heu musis prorsus infensorum, fructusque si aliquis Mæcenatum benignitate ad relictos τοῦ μακαρίτου hæredes sit redundaturus* (24). Je n'ai pas ouï dire qu'aucun de ces manuscrits ait été tiré des armoires des héritiers, excepté le *Paullinus Petrocorius de vitâ S. Martini*, qui fut imprimé l'an 1681, par le soin de Daumius. Les libraires ne veulent point mordre à cette grappe, comme ils firent autrefois, lorsque Barthius les piqua d'honneur en déclarant dans une préface qu'il avait un très-grand nombre de livres, qui n'attendaient que l'honnêteté des libraires pour se montrer aux yeux du public (25), et qui paraîtraient dès qu'il se présenterait un bon

libraire (26). Cela produisit un effet fort prompt à l'égard de quelques-uns de ses ouvrages, plus lent à l'égard de quelques autres; mais néanmoins, la plupart des livres dont il avait étalé les titres étaient imprimés lorsqu'on parla de cette préface dans la Bibliothèque universelle. Voyons en quels termes on le fit: le passage mérite d'être copié; il contient une critique un peu mordante, mais qui est fondée en raison. « Il y a une préface » au-devant, où l'on peut voir les titres de plusieurs livres, que l'auteur promettait de donner au public, mais dont il n'a jamais paru qu'une petite partie (27), parce qu'il ne trouvait pas des libraires, » comme il le marque lui-même (28), » qui eussent le même zèle que lui » pour l'avancement des belles-lettres. » Mais si tous ces ouvrages ressembraient à celui-ci, on peut s'assurer de n'avoir perdu, au moins en partie, qu'un grand nombre de citations dont on peut se passer sans peine. Ce n'est pas qu'il n'y pût avoir de bons endroits, aussi-bien que dans celui-ci; mais ils sont comme cachés sous une si grande multitude de passages des anciens, qu'il faut avoir assez de patience pour les déterrer (29). »

(K)..... *d'autres, qui ont été imprimés.*] Je ne marquerai ici que les principaux: un gros volume in-folio, intitulé *Adversaria*, divisé en LX livres, *quibus ex universâ antiquitatis serie omnis generis loci tam gentilium quam christianorum scriptorum illustrantur et emendantur, cum rituum, morum, legum, formularumque observatione et elucidatione, cum undecim indicibus, VII Auctorum, IV Rerum*. A Francfort, en 1624. La mémoire, la lecture, l'érudition de cet auteur se produisent là d'une façon étonnante: c'est dommage que la netteté, et le choix n'y règnent pas également. Il avait laissé II volumes d'*Adversaria* de même taille, sans compter qu'il avait revu et corrigé le premier. *De*

(22) Spizelii Theatr. Honor., pag. 384, 385.

(23) Daumius, in *Præfatione* Comment. Barthii in Statium.

(24) Idem, *ibidem*.

(25) *Sequentur deinceps, uti quidem typographorum comitas erit. Barth., Præfat. in Rutilii Itinerar. Elle est datée du 14 d'octobre 1622.*

(26) *Expectant editionem, si sollertem typographum nacti fuerimus. Idem, ibid.*

(27) *Il est certain que la meilleure partie est imprimée.*

(28) *Il ne marque nullement cela dans cette préface.*

(29) Bibliothèque universelle, tom. V, pag. 240, dans l'extrait de l'Itinéraire de Rutilius.

quo *Adversariorum* tomo secundo aut tertio, uterque enim jam peractus est, primo etiam recensito in iis et amotis nebulis quas illi inducere livor voluit (30). Tout l'ouvrage devait contenir CLXXX livres. Il y a quelque chose d'immense là-dedans, qui fatigue même l'imagination; mais passons à quelques autres titres. *Galli confessoris christianæ doctrinæ compendium, seu sermonem Constantiæ habitum, C. Barthius recensuit, et animadversionum librum adjecit*; à Francfort en 1623, in-8°. *Phæbadius contra Arianos, cum animadversionibus. Guil. Britonis libri Philippidos, cum notis. Claudiani Ecdicii Mamerti de statu animæ libri III, cum animadversionibus*; Cygneæ, 1655, in-8°. *Æneæ Gazæi dialogus de immortalitate animarum, cum Zachariæ Mitylenæo philosopho christiano, græcè et latinè*; Lipsiæ, 1655, in-4°. Barthius donna une nouvelle version d'Énée de Gaza, et se servit de celle de Jean Tarin à l'égard de Zacharie, et orna de notes l'un et l'autre de ces deux ouvrages. *Soliloquia rerum divinarum*, Cygneæ, 1654, in-4°. Un gros volume de *Notes sur Claudien*, imprimé l'an 1650, in-4°; et trois gros volumes sur *Stace*, imprimés l'an 1664, in-4°. Il ne fut point content de cette édition de Claudien, à cause que le libraire ne s'était point servi d'un bon correcteur (31). C'est dommage qu'on n'y trouve aucune table des matières, ni en général aucun indice. C'est un défaut dont ses Commentaires sur Stace sont bien exempts.

(L)..... *il en perdit dans l'incendie de sa maison.*] C'était une maison de campagne: le feu y prit par la faute du fermier, ou de tel autre homme qui y logeait. *Cum villa nostra urbana non bello, non latronum manu, sed perfidi incolæ temeritate conflavit* (32). C'est sans doute ce que Daumius appelle *incendium Sellarhusanum*, qui arriva l'an 1636. *Etiam nonnulla flammis*, dit-il (33), *incen-*

dio Sellarhusano anno M. DC. XXXVI absumta, periére. Barthius perdit en cette rencontre son *Index Appulejanus* (34), tout ce qu'il avait fait sur Tertullien (35); son *Index* sur Thucydide, etc. *In quo scriptore (Thucydide) per bellicos hos triennales motus et excessiones ingens damnum accepimus, indicem enim tam in auctorem quàm Scoliasten (qui recentior tamen est quàm vulgò attenditur) confeceramus, is cum parte bibliothecæ periit* (36). *Flammæ..... ingens scrinium manu meâ scriptis chartis effertum, simul abstulerunt: et sic perierunt mihi multa juvenilia et puerilia scripta* (37). Il dit qu'on lui avait déjà pillé deux fois sa bibliothèque, lorsque le feu y fit ce nouveau ravage: *Adesse bibliothecæ non possumus miris modis duabus vastationibus depopulatæ, et uno incendio vix dimidiatim ereptæ* (38).

(M)..... *d'autres se sont égarés je ne sais comment.*] Daumius rapporte qu'après la mort de l'auteur on chercha inutilement son *commentaire sur saint Augustin de Civitate Dei*, son livre de *Superstitionibus Veterum*, son *traité de dubiis Scriptoribus*, ses *Caractères*, et plusieurs autres écrits de cette nature. Barthius cite fort souvent les livres dont je viens de faire mention, et en donne une idée avantageuse. Il y a beaucoup d'apparence, vu la qualité des matières, que ce n'étaient pas les moins bons de ses ouvrages. Il en avait commencé un grand nombre d'autres, auxquels il renvoie son lecteur tout de même que s'ils eussent été imprimés. Voyez l'*Index Autorum* de son *Stace*, au mot BARTHIUS.

(N) *On a publié un conte..... touchant un voyage qu'on prétend qu'il fit en Hollande avec une belle dame.*] M. Colomiés l'a débité sur la foi d'Isaac Vossius. Il a été fort blâmable d'imprimer de semblables choses, dont il n'avait point d'autre garant qu'un conte de conversation. Qui ne

(30) Barth., in Statium, tom. I, pag. 110. Voyez aussi la Préface de Daumius.

(31) Barth., in Statium, tom. I, pag. 434.

(32) Idem, ibid., tom. III, pag. 1398. Il avait dit dans la page 9 du I^{er}. tom. *Flammæ non ab hoste, sed domestico scelere in hæc tum mansioni injectæ.*

(33) Daumius, Præf. in Statium.

(34) Barth., in Statium, tom. I, pag. 9, et passim alibi.

(35) Là même, pag. 1338 du III^e. tome, où il dit: *Notæ nostræ in integrum ferè Tertullianum.*

(36) Ibidem, tom. II, pag. 306.

(37) Ibidem, tom. I, pag. 9.

(38) Ibidem, tom. II, pag. 372.

sait que ceux qui se piquent d'entretenir agréablement une compagnie, sont fournis d'un nombre infini d'historiettes où ils ajoutent telles circonstances qu'il leur plaît, pour faire trouver le conte plus singulier et plus agréable? Ils ne se donneraient pas cette liberté, s'ils savaient qu'on dût imprimer ce qu'on leur entend dire. Quoi qu'il en soit, voici le conte : « M. Vossius..... me contait un jour » que Barthius étant venu d'Allemagne à Harlem, pour voir Scriverius, » il amena avec lui une dame parfaitement belle ; et que Scriverius ne » l'eut pas plus tôt vue, qu'il trouva » moyen de faire enivrer Barthius, » afin d'entretenir cette dame avec » plus de liberté, ce qui lui réussit » fort heureusement. Il ne put pourtant si bien faire, que Barthius » revenant de son ivresse n'eût quelque soupçon de ce qui s'était passé, » qui s'augmenta tellement qu'il ramena sa dame fort en colère, et » la laissa noyer sur le Rhin (39). » Il ne faut point disconvenir que Barthius n'ait eu mauvaise réputation par rapport aux mœurs. Un de ses meilleurs amis le confesse ; mais il soutient que cela était mal fondé. *De moribus quæ invidi nugati sunt, quorumque causâ ego ignotum, meo malo, abhorrebam, rem aliter quindecennali hæc cum eo conversatione comperi. Adeo quicquid de eo dixerunt scripseruntque ego hactenus prorsus credere abnuï, cujus intima nescio an æquæ alii paluerint* (40).

(O) *D'habiles gens se sont plaints de l'impression de ce conte, et l'ont traité de fable.*] Voici ce que Morhofius en a dit : *Quibus (Colomesii Opusculis) adjicitur libellus gallico sermone cui titulus Recueil des Particularités, in quibus multa de eruditissimis familiariter à Vossio aliisque suppeditata, laudato semper auctore, vir ille effutivit, quæ insignis sanè temeritas fuit. Multa tamen in his sunt mendacia, quale illud de Casparo Barthio horrendum, qui concubinam suam Rheno suffocaverit, quod ejus cum Scriverio amores deprehenderit* (41).

(39) Colomesii Opuscul., pag. 102, edit. Ultraject., ann. 1669.

(40) Daumius, Epist. XIV ad Reinesium, pag. 37.

(41) Morhofii Polyhist., pag. 71.

(P) *Il s'est plaint d'avoir été maltraité par Vossius.*] Peu de gens ont eu à faire de semblables plaintes ; car jamais homme aussi docte que Vossius n'a été plus honnête ni plus modéré que lui envers ceux qu'il reprenait. Voyons néanmoins tout du long la plainte de Barthius. *Quo loco vir doctiss. (42) pulchrè etiam de Lutatio judicat doctum esse lectuque dignum exegeten, præter quidem glossemata. Sanè longè melius et compertius, quàm nuper Joannes Gerhardus Vossius, qui Lutatium ex Servio et Higinio compositum dicere ausus est maximam partem. Qui doctissimus homo cum alio nos loco perperam (ut clara res est, et demonstratum jam nobis alibi) ineptiarum et absurditatis, nunquàm à nobis læsus, et ab invidis planèque egregiè ineptis Thrasunculis incitatus, insinulare ausus sit, meritò utriusque notæ hic habebitur, cum ea commentariis Lutatianis insint, quorum nec centesimam partem Servianæ et Higinianæ commentationes vindicare possint. Idem præstantissimus vir incogitatè eodem loco scribit Lutatium à Lindebrogio primum editum* (43).

(Q) *Il prit chaudement le parti de Scaliger contre Scioppius.*] On lui attribue trois écrits contre l'ennemi de ce grand homme ; et l'on a trouvé son nom par anagramme dans le masque sous lequel il se cacha de *Tarræus Hebius nobilis à Spergâ. Resoluto anagrammate Gasparis Barthii Berolinoei confirmat excellentissimus Geifflerus de Mutatione Nominum, Exemplorum Decad. I, num. 5* (44). Ces trois livres sont intitulés, le I^{er}, *Cave canem, de Vita, moribus, rebus gestis, divinitate Gasparis Scioppii Apostatæ, Satyricon*, Hanov. 1612, in-12. Le II^e, *Scioppius excellens : in laudem ejus, et sociorum, pro Josepho Scaligero et omnibus probis epigrammatum libri III, ex triginta totis hinc collecti*. Il est imprimé avec le précédent. Le III^e, *Amphitheatrum Sapientiæ*, Hanov. 1613, in-8°. Voyez Rhodius, à l'endroit que j'ai cité ; et Placcius, à la page 262 de ses Pseudonymes.

(42) C'est-à-dire, Nicolaus Loensis, au chap. XVIII de ses Miscellanea.

(43) Barth., in Statium, tom. II, pag. 871.

(44) Rhodius, de Auctor. Supposit., num. 54.

3. Reinesius l'avait trop souvent en faute, pour ne le pas irriter. Ce n'était pas de ces fautes sur lesquelles un homme d'esprit peut chicaner le terrain : il fallait passer condamnation; et c'est là ce qui fâche, et ce qui choque le plus. *A Cl. Barthio, quem tu tantum non in coelum effers, et quem sua defensurum esse scribis, nihil indigni iniquive exspecto; tam licet ipsi in meis, si quando lucem adspicient publicam, (lenta autem res est, et fortassè incumbunt in spongiam, ut olim illius Ajax) quam in ipsius mihi licere visum est experiri; non existimo autem soli oblocuturum esse. Sunt enim pleraque, quæ nunc quidem produxi, adeò certa liquidæque, ut nisi temerè litigare velit, ne calamum quidem contradicturus mihi tingere debeat. Perpende, quæso, mi carissime NESTERE, ἀντὶ πάθους, ubicunque ab eo dissentio : maximè verò examina, quæ cap. 8, l. 2, quo ejus in Plinium Valerianum, dictum Empiricum, illatæ emendationes producuntur, trado, et miraberis hominis doctissimi manifestissimas inscitias, frustrationes, et puerilia παροράματα, audaces etiam conjecturas in auctorem non intellectum invecas deprehendes magno numero. Istas si quis præfractè tueri præsumserit, cum ne sani quidem capitis esse dixerò; Barthium autem mecum fore et visurum, me quamvis indigno indice, id quod verum est nullus dubito. Ces paroles sont de Reinesius dans une lettre qu'il écrivit à Nesterus, le 31 de mars 1638 (45). Voyez aussi sa XV^e. lettre à Daumius.*

(S) On a prétendu que ce n'était pas toujours faute de mémoire, que Barthius se contredisait.] « Quelques-uns ont remarqué, que lorsqu'il fait ses jugemens, il tombe quelquefois dans des contradictions, faute de mémoire (46). » Daumius prétend que ceux qui ont relevé ces sortes de contradictions ne connaissent rien dans le but de Barthius. « Il écrivait, dit-il, tout ce qui s'offre à son imagination, aujourd'hui une chose, et demain une autre, afin que, quand il y reviendrait un jour, cette contrariété de sen-

timens l'engageât à examiner plus profondément les matières, et lui fournît une occasion plus commode de corriger, ou de confirmer ce qu'il avait publié. » *Memini in publicis alicubi disputationibus diversæ sententiæ ejus loca exagitata fuisse. Sed auctores scopum scriptoris nescio an vel per transennam viderint. Novi enim, hoc consilio, eoque fine Barthium ea, quæ in mentem sibi venerant, in chartam conjecisse, etiam diversis diverso tempore sententiis, ut quandoque ad ea revertenti illa diversitas ampliorem de veritate cogitandi suppeditaret materiam, occasionemque longè commodiorem retractandi vel stabiliendi quod scripserat. Id quod fine capitis VI libri undecimi et alibi sæpiùs testatur (47). Voyez comment Reinesius a réfuté cette apologie (48).*

(T) Il ne serait pas étonnant que sa mémoire..... lui eût manqué, vu la manière dont il composait ses livres.] Il faut l'entendre lui-même. Puto jam tale quid supra notasse. Non enim potest, ut, nullis penitus rebus adjuti, omnium strictam memoriam habeamus. Omnino enim aliter nos commentamur, quam solent homines etiam litteratissimi, dum auctores legunt, excerptes quædam atque eà deinde excerpta in silvam observationum, eam porro silvam in commentaria redigentes. Nunquam tale quid factum à nobis est; sed ut cuique auctori enarrando benè facere volumus, arrepto illi animadversiones hoc genus imputamus, solius memoriæ beneficio nixi, quam marginalibus nonnunquam prius notis instruimus, dum cum libris veteribus editiones comparamus. Cætera omnia è calamo fluunt, elegante et minuto litterarum ductu. Nec unquam scriptio repetitur: nec ullis lituris cruciatur. Quarum nec decem aliquas hactenus hi commentarii agnoverint (49). Je ne sais si l'on fait bien de se vanter de cela : Il me semble que le public mérite plus de respect.

(47) Daumius, Epist. XIV ad Reinesium, pag. 37.

(48) Reinesii Epist. XV ad Daumium, pag. 45.

(49) Barth. in Statium, tom. III, pag. 466.

(45) C'est la VI^e.

(46) Baillet, Jugemens des Savans tom. III, pag. 464.

BASINE, femme de Childéric, roi de France, et mère du

grand Clovis, avait été mariée avec un roi de Thuringe. Childéric, contraint d'abandonner ses états à cause que ses impudicités avaient tellement irrité le peuple qu'il en avait tout à craindre, se réfugia (a) auprès de ce roi de Thuringe. Il en fut reçu avec toute sorte de bonté : Basine, qui était une très-belle princesse, fit sans doute les honneurs de chez elle admirablement. L'expérience a toujours fait voir que les princes impudiques, qu'on chasse de leur pays, ne renoncent point aux commerces de galanterie dans les lieux de leur retraite. Childéric en fut un exemple : il devint amoureux de Basine ; et, ne la trouvant pas cruelle, il ne fit point scrupule de pousser la chose jusqu'à jouir de la femme de ce même ami et bon voisin, qui lui fournissait un asile (A). Il lia avec l'épouse de cet ami un tel commerce d'amour, qu'elle ne put plus s'en passer. Les Français rappelèrent Childéric huit ans après qu'ils l'eurent chassé (b). Basine ne s'accommoda nullement de l'absence de ce prince. Elle quitta son mari, et fut trouver Childéric : et, lorsqu'il lui demanda la cause de son voyage, elle lui répondit ingénument que c'était pour l'amour de lui (B) qu'elle venait ; et que, si elle eût connu au delà des mers un prince qui lui eût été plus propre, elle le serait allée trouver. Childéric fut ravi de ce discours, épousa Basine, et en eut un fils qui fut un très-brave prince, et qui em-

brassa la foi chrétienne. Si la conduite de cette femme fut pire que celle d'Hélène (C), la conduite de Childéric, tout bien compté, n'est pas meilleure que celle de Paris. Les excuses du père le Cointe n'ont aucune solidité (D). L'auteur des Galanteries des rois de France rapporte mieux que M. de Cordemoi les visions du nouveau mari de Basine (E).

Depuis la première édition de cet ouvrage, j'ai lu ce que le père Daniel a publié contre ceux qui disent que Childéric fut chassé par ses sujets, qu'il fut rappelé au bout de huit ans, et que la reine de Thuringe le vint trouver, etc. La pensée de cet auteur est que ce que Grégoire de Tours a écrit là-dessus n'est point autre chose que l'extrait ou l'abrégé de quelque roman qui courait de son temps (c) ; et que les visions, qu'on prétend que Childéric eut la première nuit de ses noces, et qui ont été ajoutées au petit conte de Grégoire de Tours, ont aussi-bien que le reste tout l'air d'un roman (d). Je parlerai de la querelle qui fut faite à Pasquier, et de ce que l'on répondit à son critique (F). Ce sera une remarque, où l'on verra que les disputes font commettre bien des fautes, tant du côté du cœur, que du côté de l'esprit.

(c) Le père Daniel, Dissertat. II sur l'Hist. de France, pag. 425, édition de Paris, en 1696.

(d) Là même, pag. 426.

(A) Childéric ne fit point scrupule... de jouir d'elle....., quoique femme d'un ami....., qui lui fournissait un asile.] On serait fondé à le croire, quand même les historiens ne le di-

(a) Environ l'an 460.

(b) Grégoire de Tours, Histoire des Français, liv. II, chap. XII.

raient pas. Basine aurait-elle couru après Childéric, si elle ne l'avait pas aimé, et si elle n'avait pas goûté avec lui les fruits de l'amour? Mais nous avons le témoignage des historiens. Voici ce qu'on trouve dans l'auteur des Gestes des Rois de France, au chapitre VII : *Dum fuit in Toringia, cum Basina regina uxore Bisini regis ipse Childericus commixtus est.* Aimoin rapporte la même chose dans le chapitre VIII du 1^{er} livre : *Dicebatur idem princeps consuetudinem stupri cum ea habuisse, cum exularet.* Roricon est plus expressif : je le citerai dans la remarque suivante.

(B) *Lorsque Childéric lui demanda la cause de son voyage, elle lui répondit ingénument que c'était pour l'amour de lui.*] La réponse consiste en ces termes, selon Grégoire de Tours, au chapitre XII du 2^e livre de l'Histoire des Français. « Je suis persuadée » de l'utilité qu'il y a d'être auprès » de vous, et je sais que vous êtes » un vaillant homme. C'est pourquoi » je suis venue pour demeurer auprès » de vous ; car sachez que si dans les » provinces d'outremer je me fusse » aperçu que quelqu'un m'eût été » plus utile que vous, je l'eusse été » chercher, pour demeurer avec lui. » M. l'abbé de Marolles, qui a traduit de cette manière le texte de Grégoire de Tours, a fait une note, pour nous avertir que ce discours est équivoque dans le sens de Basine. Cela n'est point sans apparence : je ne crois pas que Childéric eût donné des preuves de sa valeur militaire en Thuringe : la vaillance dont parlait Basine pourrait donc être d'une autre nature, et plus à l'usage d'une reine, que l'humeur martiale ; et je suis tenté de croire qu'il faut lire dans Grégoire de Tours, et dans Roricon, *virilitatem* et *viriliorem*, au lieu de *utilitatem* et *utiliorem*. L'équivoque subsistera toujours. *Je connais*, répondit Basine, *votre virilité, et que vous êtes un fort brave homme.* Ces paroles sont mieux liées que celles-ci, *Je suis persuadée de l'utilité qu'il y a d'être auprès de vous, et je sais que vous êtes un vaillant homme.* Qu'on ne me dise pas qu'il y a trop d'effronterie dans ces paroles, *Je connais votre virilité* : est-il plus louable qu'une femme dise à son galant, *je connais l'utilité qu'il*

y a d'être auprès de vous? Quoi qu'il en soit, voici le latin de Grégoire de Tours. *His regnantibus simul Basina relicto viro suo ad Childericum venit. Qui cum sollicitè interrogaret quid de causâ ad eum de tantâ regione venisset, respondisse fertur, « Novi, inquit, utilitatem tuam quod sis valdè » strenuus, ideòque veni ut habitem » tecum. Nam noveris, si in transmarinis partibus aliquem cognovissem » utiliorem te, expetissem utique cohabitationem ejus. » At ille gaudens eam sibi in conjugio copulavit.* L'auteur anonyme du *Gesta Regum Francorum* (1), Fredegair, (2), et le moine Roricon, rapportent la réponse de Basine de la même manière que Grégoire de Tours, si ce n'est que Roricon l'a beaucoup mieux éclaircie, et qu'il a dit expressément que le discours de cette femme était plein d'impudicité. Ce qui, bien loin d'affaiblir ma conjecture touchant *virilitatem* et *viriliorem*, la confirme puissamment. Voici les paroles de Roricon : *Basina quoque Sisini regis uxor, apud quem latuisse præmonstravimus Childericum, sæpius relicto viri thoro consortium nostri regis est experta. Quamobrem et eum nec multò post in Franciam est sequuta, cupiens loco uxoris habitare cum eo. Quam Childericus cum inspiratè conspexisset, et ad quos usus de tam longinquâ provinciâ ad eum properasset inquireret, illa postposito pudore muliebri, ut erat nimis luxuriosa, tale fertur dedisse responsum : « Quoniam novi » utilitatem tuam et pulchritudinem, » et quod sis habilis et strenuus, » domo veni ut habitem tecum, nam » si in extremis terræ finibus utiliorem te cognovissem, et hunc nihilo » minùs expetissem. » Complacuit regi mulieris sermo facetus, et eam gaudens sibi sociavit in uxorem* (3). Tout ce narré de Roricon montre que cette femme ne cajola point Childéric sur le pied d'un brave guerrier, mais sur le pied d'un vaillant champion d'amour, beau et alerte.

(C) *Sa conduite fut pire que celle d'Hélène.*] Pour rendre à chacun son bien, je dois dire ici que ce n'est pas

(1) *Apud Du Chesne, tom. I, pag. 696.*

(2) *Ibidem, pag. 727.*

(3) Roric., de *Gestis Francorum*, lib. I, pag. 802, au 1^{er} vol. de l'édition de Du Chesne.

moi qui invente cette jolie comparaison : je la trouve dans un écrivain moderne (4). *Basine, mère de Clovis*, dit-il, *ne se contenta pas d'abandonner son honneur à Childéric I^{er}, réfugié auprès du roi de Thuringe, Bisinus ou Basin, son premier mari, elle fit pis qu'Hélène, qui, pour le moins, voulut être ravie, là où celle-ci vint en France de son seul mouvement, et avec tant de hardiesse qu'elle osa dire à Childéric que si elle eût connu un plus brave homme que lui, et plus digne d'être aimé, elle serait allée pour le trouver jusqu'au bout du monde.*

(D) *Les excuses du père le Cointe pour Basine n'ont aucune solidité.*] Il trouve mauvais qu'Aimoin dise que Childéric épousa Basine avant la mort du premier mari (5). Il prétend qu'Aimoin est le premier qui ait dit cela, et qui ait couvert de cet opprobre la naissance de Clovis. Il ajoute que cet historien n'est pas croyable, vu la distance des temps, et sa prévention contre les Mérovingiens. Il apporte deux autres raisons : l'une, que les Allemands, qui étaient la tige des Français, ne souffraient point l'adultère ; l'autre, que si Childéric avait épousé la femme d'autrui, il se serait exposé au même péril qui l'avait contraint d'abandonner son royaume huit ans auparavant. Pour toutes ces considérations, il aime mieux croire que Basine, ne pouvant plus souffrir les indignes traitemens qu'elle recevait de son mari, se sauva en France, et qu'elle n'épousa Childéric qu'après avoir su certainement que son époux était mort. Il remarque que, selon d'autres, elle avait été répudiée ; et qu'ainsi, sous le paganisme, rien ne l'empêchait d'épouser un second mari. Il nous renvoie à Robert Cenalis (6). Examinons un peu cette dispute. Je dis, 1^o. que si le silence des auteurs qui ont précédé Aimoin est une bonne raison, il ne faut plus dire, ni que le roi de Thuringe maltraitait sa femme, ni qu'il la répudia, ni qu'il était mort quand Childéric épousa Basine. Ce sont des faits qu'aucun des anciens

auteurs ne rapporte. 2^o. Grégoire de Tours ne dit-il pas que Basine quitta son mari, et que la première chose qu'elle répondit à Childéric plut tellement à ce prince, qu'il l'épousa ? N'est-ce point dire en termes à peu près équivalens, qu'elle fut femme de Childéric avant même que son premier mari fût mort ? 3^o. Le passage de Tacite, que le père le Cointe allègue pour prouver que les Germains désapprouvaient l'adultère, montre que Childéric pouvait être exempt de la loi commune (7) ; car, quel que fût le motif de la femme qui le vint trouver, elle déclara que sa recherche était fondée sur la valeur de ce prince, outre que la peine de l'adultère était laissée au choix du mari ; et que Basine n'était plus dans le pays de son mari, pour ne pas dire que les lois n'étaient guère faites pour les souverains. Enfin, Childéric n'avait rien à craindre de la mutinerie de ses sujets : il épousait une étrangère qui l'était venue trouver : quel mal faisait cela aux Français ? Ils se révoltèrent huit ans auparavant, je l'avoue ; mais ils craignaient, l'un pour sa fille, l'autre pour sa sœur, etc. ; car Childéric se débordait d'une manière très-violente (8). L'affaire de Basine ne les touchait pas : auraient-ils rompu la réconciliation pour la querelle d'un roi de Thuringe ?

(E) *L'auteur des Galanteries des rois de France rapporte mieux que M. de Cordemoi les visions du nouveau mari de Basine.*] Voici ses paroles : « On dit qu'ayant prié Childéric de ne pas coucher avec elle » la première nuit de leurs noces, » elle l'envoya par trois fois dans la » cour de son palais, le priant d'ob- » server, sans s'effrayer, les visions » qui se présenteraient devant lui ; et » que par sa science occulte elle lui » fit voir, la première fois, des li-

(7) Voici ce passage de Tacite : *Severa illis matrimonia, nec ullam morum partem magis laudaveris, nam propè soli barbarorum singulis uxoribus contenti sunt, exceptis admodum paucis qui non libidine, sed ob NOBILITATEM, pluribus nuptiis ambiuntur. Paucissima in tam numerosa gente adulteria quorum pœna præsens et MARITIS PERMISSA. De Moribus Germanor. Libello.*

(8) Lorsqu'on leur reprocha leur sédition, ils en donnèrent pour cause, *quia sine lege abutebatur filias nostras. De Gestis Francor., lib. VII.*

(4) Dans *La Mothe-le-Vayer*, tom. X, pag. 342, lettre XLIII.

(5) Le Cointe, *Annal. ecclesiast. Francor.*, tom. I, pag. 94.

(6) *Libro I de Re gallicâ, perioche XII.*

» cornes, des lions et des léopards ;
 » la seconde, des ours et des loups ;
 » et la troisième, des chiens et des
 » chats : d'où elle conclut que ces di-
 » vers animaux présageaient la di-
 » versité des mœurs de la race qui
 » devait naître de leur mariage. On
 » sera d'autant plus persuadé que ce
 » récit n'est qu'une fable inventée à
 » plaisir, qu'on a remarqué l'empres-
 » sement de cette reine pour Childé-
 » ric, qui ne lui permit pas apparem-
 » ment d'employer si mal un temps
 » qu'elle pouvait passer plus agréa-
 » blement, que de rester seule dans
 » son lit, tandis que son amant était
 » occupé à voir ces prétendues appa-
 » ritions (9). » On ne peut nier que
 la raison qu'il allègue pour réfuter ce
 vieux conte n'ait quelque force ; mais
 elle serait beaucoup meilleure, si
 l'empressement même de Basine ne
 portait à croire que l'ardeur de son
 amour avait déjà reçu un notable
 soulagement. Ni elle, ni Childéric,
 après ce qui s'était passé entre eux,
 n'étaient pas des gens à se régler sur
 le cérémonial des noces, et à différer
 leurs embrassements jusqu'à ce que la
 solennité nuptiale les autorisât ; et
 ainsi Basine le pouvait bien laisser
 chômer jusqu'à la nuit suivante.
 Mais venons au fait : M. de Cordemoi
 prétend que Basine était déjà grosse,
 et assez proche de son terme, lors-
 qu'elle pria son mari d'aller chercher
 des apparitions trois fois de suite dans
 une même nuit à la porte de son pa-
 lais, et il cite Fredegair (10) ; mais
 il est sûr que son témoin le dément :
 Fredegair dit que ces visions précé-
 dèrent la consommation du mariage.
*Cum primâ nocte jugiter stratu junxis-
 sent, dicit ad eum mulier : Hâc nocte
 à coïtu virili abstinebimus.... Cumque
 Basinæ hæc universa narrâsset, absti-
 nebant se castè usque in crastinum.*

(F) *Je parlerai de la querelle qui
 fut faite à Pasquier, touchant Basi-
 ne, et de ce que l'on répondit à son
 critique.*] Rapportons d'abord les pa-
 roles de Pasquier : *Nos anciens cou-
 chent Clovis entre les légitimes ; tou-
 tes-fois, ils ne s'avisent pas qu'en
 faisant le récit de sa vie, ils chantent*

(9) *Galanteries des Rois de France, tom. I, pag. 5.*

(10) *Histoire de France, tom. I, pag. 128, ex Fredeg. Scholast., cap. XII.*

*tout le contraire. Qu'il ne soit vray, ils sont tous d'accord que Childéric, ayant esté chassé du royaume pour ses extorsions et tyrannies, se retira à Thuringe, où ayant esté honnorablement accueilly du roy, il devint amoureux de la reine Bazine, sa femme : tellement qu'estant depuis rappelle par les François, il l'enleva et espousa, violant par ce moyen tout droict de gens et d'hospitalité : toutes-fois de ce mariage nasquit ce grand Clovis (11). Voyons ensuite la censure du père Garasse : il dit que Pasquier, adjourant du sien au récit fabuleux des anciens chroniqueurs, débite que Childéric s'estant réfugié vers le roy de Thuringe, vint amoureux de sa femme, et la ravit : et l'amenant en France, l'espousa sacrilegement (12). Maître Pasquier, ajoute-t-il (13), pouvoit, en laissant ces vieux riveurs, apprendre de Paul Émyle et de Grégoire de Tours la fausseté de cette narration, et le sieur du Pleix l'a déduite fort judicieusement en la vie de Childéric.... (14). Les vieux chroniqueurs de France n'ont jamais conclu ny songé que Clovis fust barbare pour avoir espousé Bazine ou quelque autre femme thuringienne ; car si ce fut Bazine qu'il espousa, il pouvoit apprendre des historiens françois qu'elle mesme s'en vint en France après la mort de son mary le roy de Thuringe, et espousa Childéric en secondes nopces, d'où Clovis nasquit de vray et légitime mariage. Passons aux réponses qui furent faites à Garasse. Premièrement, on le censura d'avoir opposé Grégoire de Tours à maître Pasquier, qui toutes-fois.... forme son doute sur les paroles de cet auteur (15). On les rapporte et on les confirme par Aymoinus,..... qui semble en quelque chose le renvier sur lui ; car il remarque que Basine abandonna son époux, *Priori abjecto viro* (16). Puis on ajouta au témoignage de ces deux historiens celui de Nicolle Gilles. Voici*

(11) Pasquier, *Recherches de la France*, liv. VI, chap. XLIV, pag. 588.

(12) Garasse, *Recherche des Recherches*, pag. 60.

(13) *Là même*, pag. 61.

(14) *Là même*, pag. 63.

(15) Défense pour Estienne Pasquier, contre les impostures et calomnies de Garasse, liv. II, sect. IV, pag. 160.

(16) *Là même*, pag. 162.

ses mots à la page 16 de la Vie de Childéric : *Durant le temps que Childéric estoit avec Basin, roy de Thoringe, il s'ammoura de sa femme, nommée Basine; et après qu'il fut rappelé à son règne, ladite royne Basine, qui moult estoit assotée de lui, abandonna ledit Basin, roy de Thoringe, son seigneur et mary, et s'en vint vers Childéric, qui mit en oubly les plaisirs recens, et l'espousa, et en elle engendra Clovis, premier roy chrestien de France* (17). On remarqua que Richard de Vasebourg autorise cette opinion en ses Antiquités de la Gaule Belgique, et qu'il n'y a pas un de nos historiens modernes qui ne l'a suivie. On se contenta de citer Belle-Forest, qui a dit que *Childéric délibéra de se marier; mais en ce faisant, il se monstra très-ingrat au roy Thoringien, son hoste, l'espouse duquel il desbaucha et l'espousa, sans se soucier du tort fait à Basin, ny du reproche qu'il en pouvait recevoir* (18). On conclut que tous les auteurs qu'on a rapportés sont bien aussi croyables et autant judicieux que vostre (19) logicien du Pleix, qui vous a presté en ce passage sa marotte, pour autoriser vostre peu de jugement. On n'oublie point la bévue que Garasse a faite lorsqu'il a dit que Clovis épousa Basine (20). On appelle cela une ignorance impie et malicieuse tout ensemble; car par ce moyen il rendroit le premier roy chrestien de France plus abominable que ces brutaux d'Éthiopie, lesquels, au rapport de saint Hierosme contre Jovinian, souillaient indifféremment la couche de leur mère (21). On cite de pareilles abominations, on exagère, on déclame à perte de vue.

Cette dispute nous fait voir une partie des défauts qui règnent dans presque tous les écrits de cette nature. L'apologiste laisse passer une des fautes qui avaient été censurées : il n'en justifie point Pasquier, et n'avoue point qu'on ait eu raison de le repre-

dre sur ce chef-là. Je parle de l'enlèvement de Basine : nos vieux chroniqueurs n'en ont pas fait de mention ; et ainsi Pasquier aggrava l'ingratitude de Childéric : il fit des additions fabuleuses et flétrissantes tout à la fois. On pouvait là-dessus le combattre par l'autorité de Grégoire de Tours; et néanmoins son apologiste, usant de ruse, supposa que l'on n'avait allégué cet historien qu'à l'égard des autres parties de l'aventure de Basine, et il fonda sur cette supposition les reproches les plus insultans. Voilà déjà trois grands défauts, ne convenir pas de ce en quoi les remarques d'un censeur sont bonnes et justes, dissimuler ce qui lui est favorable dans ses citations, et s'attacher uniquement, avec beaucoup de vacarmes, à ce qu'on peut détourner en un sens désavantageux. Voici un autre désordre. Garasse censura des fautes, et en commit dans sa censure. Grégoire de Tours lui était contraire et favorable à divers égards : il ne distingua rien ; il le cita d'une façon générale, et le mit entre Émile et du Pleix. Ne devait-il pas lui donner le premier rang ? il s'embrouilla misérablement dans un prétendu mariage de Clovis et de Basine. Ce fut par inadvertance : on voit bien qu'une précipitation d'esprit, qu'une distraction assez ordinaire aux auteurs, le fit écrire autrement qu'il ne pensait ; la suite de son discours montre clairement qu'il ne croyait pas que Clovis eût été l'époux de Basine. Néanmoins l'apologiste de Pasquier s'acharne sur cet endroit ; il le considère comme un crime capital ; son zèle pour le premier roi chrétien des Français s'échauffe ; il appelle à son secours les figures de la rhétorique. Est-ce agir de bonne foi ? Son adversaire lui avait montré l'exemple d'une pareille supercherie ; car, mal à propos, il s'était armé des apparences d'un grand zèle pour l'honneur de la nation, au sujet de son premier roi chrétien. Il avait intenté mal à propos une espèce d'accusation de crime d'état, puisqu'à la réserve de l'enlèvement Pasquier n'avait fait que suivre nos vieilles histoires, et qu'il en avait représenté modestement les conséquences. Quelle pitié qu'il faille souffrir que des auteurs aient la hardiesse d'intéres-

(17) *Là même, pag. 163.*

(18) *Là même, pag. 164. Notes que l'auteur observe que Ronsard confirme cette opinion, au IV^e. de sa Franciade, et que de Serres appelle ce mariage ILLÉGITIMES NOCES.*

(19) *On adresse la parole à Garasse.*

(20) *Défense de Pasquier contre Garasse, pag. 166.*

(21) *Là même, liv. III, sect. II, pag. 426, 427.*

omme cet ouvrage est en s, on n'y a pas toujours é la vraie orthographe des propres (C), et cela quelquefois de la confusion.

Il ne voulut point se prévaloir liberté de quitter son église, avait obtenue au synode de Charenton, en 1623.] Voici ce que c'est. Le synode provincial de Normandie avait permis de se détacher de l'église : cette église en avait appelé au synode national ; et cet appel fut confirmé par le synode national de Charenton, l'an 1623. Néanmoins, Benjamin ne quitta point son

Il laissa deux fils, qui ont renoué un nom très-illustre, tant par eux-mêmes que par leurs enfans.] L'aîné, BENJAMIN BASNAGE, naquit l'an 1610, et fit la profession de son père : il fut ministre à Bayeux. Il se signala par sa fermeté et par son courage dans la dernière persécution : la prière au Havre-de-Grâce, où il fut âgé de soixante-quinze ans, n'ébranla point sa constance. Il fut mis à mort lors de la révocation de l'édit de Nantes, et se réfugia en Hollande, où il mourut à Zutphen, en l'an 1681, âgé de quatre-vingt-un ans. Il eut un fils nommé SAMUEL BASNAGE, sieur de Flottemanville (1), qui fut ministre avec lui de l'église de Bayeux, et qui l'est présentement à Zutphen. C'est un des plus célèbres ministres qui soient sortis de la Normandie. Il a déjà publié un livre en 1642, qui est une suite de la chronique des Annales du cardinal Barlembacque Casaubon avait commencée. Il aille présentement à une *Histoire ecclésiastique* (3). J'ai fait mention de l'autre fils de BENJAMIN BASNAGE.

Il est souvent parlé de lui dans

est né l'an 1638.

titulé : de Rebus sacris et ecclesiasticis notiones Historico-Critice, Ultrajecti, 1640.

Il en a déjà publié trois volumes in-folio, dans les Annales Politico-Ecclesiastici anno- rum XLV, à Casare Augusto ad Phocam usque, ont été imprimés à Rotterdam, chez Jean de Wael, en 1706, et dédiés aux états de Gueldre, le 1705. Il promet la suite de cet ou-

le *Synodicon in Gallia Reformatâ*, où l'on n'a pas toujours observé la vraie orthographe des noms propres.] Par exemple, à la page 94 du II^e. tome du *Synodicon in Gallia Reformatâ*, on parle des députés de Charenton, Saint-Mère et le Val-de-Serre. Il fallait dire *Carentan, Sainte-Mère-Eglise et le Val-de-Serre*. A la page 75, Benjamin Basnage est qualifié ministre de Charenton ; et aux pages 259 et 274, ministre de Quarentin ; et à la page 322, ministre de Sainte-Mère. Il fallait dire *Sainte-Mère-Eglise*, et observer que Carentan et Sainte-Mère-Eglise sont deux lieux qui ne faisaient alors qu'une seule et même église parmi ceux de la religion. Elles avaient bien chacune son lieu d'exercice ; mais comme l'une était censée annexe de l'autre, il n'y avait qu'un pasteur et un consistoire pour toutes les deux. A la page 89, on dit le *Colloque de Constantine*, au lieu de le *Colloque du Cotentin*. Voilà des fautes d'orthographe qui peuvent jeter les lecteurs dans l'égarement, et leur faire croire qu'il y a eu des églises en Normandie qui avaient nom *Saint-Mère, Charenton, Quarentin*. Un homme payé par des libraires pour faire des additions à un dictionnaire géographique se pourrait imaginer qu'il aurait fait une découverte considérable, en trouvant ces trois paroisses dans un pays où les géographes ne les avaient pas encore aperçues. Les fautes sont comme les étincelles : ce qui n'est d'abord que le changement d'une lettre, devient quelquefois une complication ou un amas de faussetés monstrueuses. Il faut y remédier de bonne heure, *principiis obsta*. Voici des méprises d'un autre genre. L'auteur du *Synodicon* fait mention (4) d'un Pierre Basnage, fils d'Antoine, et petit-fils de Benjamin ; et il dit que ce Pierre Basnage n'avait point d'église l'an 1637. C'est un abus. Antoine Basnage n'a eu que deux fils. L'aîné est celui qu'on nomme M. de Flottemanville, qui naquit l'an 1638 : le cadet s'appelait François, et suivit la profession des armes, et mourut l'an 1685. Le même auteur croit (5) que M. Basnage, ministre de Rotterdam, est fils de Benjamin Basnage ;

(4) Pag. 383.

(5) Pag. 497.

mais il n'est que son petit-fils. Ces petites fautes, que je me sens obligé de relever pour l'instruction des lecteurs, n'empêchent pas que je ne croie que le travail de M. Quick (6) est très-beau et très-utile, et que tous les réformés de France lui ont une extrême obligation de la peine qu'il s'est donnée de faire un recueil si ample et si exact de leurs Synodes, et d'y joindre les *Prolégomènes* qu'il y a mis.

(6) C'est le nom du ministre anglais qui a publié à Londres, en 1692, le *Synodicon in Galliâ Reformatâ, of Acts, Decisions, Decrets, and Canons, of the seven last national Councils of the reformed churches in France, en deux volumes in-folio.*

BASNAGE (HENRI), fils du précédent, naquit à Sainte-Mère-Eglise; en Basse-Normandie, le 16 d'octobre 1615. Il a été l'un des plus habiles et des plus éloquens avocats du parlement de Normandie, où il fut reçu l'an 1636. Il n'y a point eu de grande cause où il n'ait été employé. Il alla à Paris, avec les deux députés de la province de Normandie, pour l'affaire du Tiers et Danger : ce fut lui qui dressa les *Mémoires ou le Factum* de la province, et qui fut choisi pour défendre cette cause. Il fit un voyage à Paris, à la prière du marquis de Matignon, pour régler avec le marquis de Seignelai (a) les partages de la succession; et l'on sait qu'il eût eu part à la révision générale des droits coutumiers de France, si le projet que l'on forma là-dessus avait été exécuté (b). Il fut nommé commissaire, en 1677, pour les affaires de religion, et

(a) Il avait épousé la belle-sœur du marquis de Matignon.

(b) Des personnes dignes de foi ont oui dire que M. le Tellier, promoteur de ce projet, eût nommé M. Basnage pour l'un des exécuteurs.

s'en acquitta dignement. Il a réussi également dans les consultations, et aux plaidoyers; et il a fait voir qu'il pouvait être aussi bon auteur, que bon avocat. La *Coutume de Normandie*, qu'il publia avec de fort amples *Commentaires*, l'an 1678, a été si estimée et si bien vendue, qu'on en fit une seconde édition en deux volumes *in-folio*, l'an 1694. On fit en même temps une troisième édition de son *Traité des Hypothèques*. L'auteur, malgré son grand âge, eut le soin de ces éditions : il conservait toute la force de son jugement, et de ses lumières. Cela est rare; mais c'est assez le propre de ceux qui ont eu un grand feu, et la tête forte en même temps. C'était son caractère. Sa religion n'empêchait pas que ceux qui étaient à la tête du parlement, et les autres membres les plus considérables de ce corps illustre, n'eussent pour lui une grande estime, et une amitié singulière. Il reçut toute sorte d'honnêtetés de M. de Montholon, premier président de Rouen, auquel il dédia sa *Coutume de Normandie*, l'an 1694. Il mourut à Rouen le 20 d'octobre 1695, à l'âge de quatre-vingts ans et quatre jours. S'il n'eut pas la joie de voir ses enfans les dernières années de sa vie, ce fut d'autre côté une grande consolation pour lui, que d'apprendre la gloire qu'ils acquéraient dans les pays étrangers par leurs beaux ouvrages (A). Il eut aussi la consolation de savoir que M. Baudri, son gendre, professeur en histoire sacrée à Utrecht, où il mourut au mois de fé-

vrier 1706 , s'était fait fort estimer par ses leçons, et par un bon *Commentaire* sur le *Traité de Lactance de Mortibus Persecutorum* (c).

(c) *Imprimé à Utrecht, l'an 1692, in-8°.*

(A) *S'il n'eut pas la joie de voir ses enfans, il apprit la gloire qu'ils acquéraient dans les pays étrangers, par leurs beaux ouvrages.*] JACQUES BASNAGE, son fils aîné, n'avait guères plus de vingt-deux ans (1) lorsque l'église de Rouen le souhaila pour son ministre, à la place de M. le Moyne, l'an 1676. Il servit cette église avec beaucoup d'applaudissement, depuis ce temps-là, jusques à la révocation de l'édit de Nantes. Alors il se retira en Hollande, et s'arrêta à Rotterdam, où il est ministre ordinaire (2). Les livres qu'il a déjà publiés, tant en latin qu'en français, et surtout sa belle *Réponse à M. de Meaux*, justifiaient hautement de flatterie tous ceux qui promettaient comme un parfaitement bel ouvrage son *Histoire de l'Eglise*; mais ils en ont été beaucoup mieux justifiés par la publication de l'ouvrage même (3). Ses autres ouvrages sont, l'*Examen des méthodes proposées par l'assemblée du clergé de France, en 1682, pour la réunion des protestans à l'église romaine*, imprimé à Cologne en 1684; *Epistola D. Chrysostomi ad Cæsarium Monachum, cum tribus epistolicis Dissertationibus*, imprimées à Rotterdam en 1687, et réimprimées en 1694; la *Communion Sainte, ou Traité sur la nécessité et les moyens de communier dignement*, imprimée à Rotterdam en 1687, et diverses fois depuis; *Traité de la Conscience, avec des réflexions sur le Commentaire philosophique*, imprimé à Amsterdam, en 1696; *l'Histoire et la religion des Juifs, depuis Jésus-Christ jusqu'à*

présent, pour servir de supplément à Joseph, s'imprime actuellement à Rotterdam, en cinq volumes in-12.*

Son frère puîné, HENRI BASNAGE, sieur de Beauval (4), était reçu avocat au parlement de Normandie, et y marchait sur les traces de son père; mais les troubles de religion ont été cause qu'il a mieux aimé se réfugier en Hollande, que de suivre cette route si glorieuse selon le monde. Il était encore fort jeune lorsqu'il publia un petit traité sur la *Tolérance des religions*, dans lequel on vit régner beaucoup de vivacité et de délicatesse. Il s'est acquis et il s'acquiert tous les jours par toute l'Europe une réputation immortelle, en publiant l'*Histoire des ouvrages des Savans*. Les démêlés qu'il eut avec M. Jurieu le détournèrent souvent de cet ouvrage, et produisirent de part et d'autre divers écrits fort vifs et fort piquans. Sa révision du *Dictionnaire de Furetière*, auquel il fit des additions et des corrections considérables, et auquel il ajoute une infinité d'exemples tirés des meilleurs écrivains français, est un ouvrage d'une très-grande utilité. Il le retouche encore actuellement.

Quoique ces messieurs soient pleins de vie, il a fallu nécessairement parler d'eux, afin d'empêcher qu'on ne continue de les prendre les uns pour les autres, comme on l'a déjà fait dans quelques livres. Voyez la remarque (C) de l'article précédent, et ce passage de la Bibliothèque universelle : on y montre que l'auteur de l'*Histoire des Journaux* ne connaît pas bien messieurs Basnage. « On a déjà » dit que cet ouvrage (5) est nécessaire ; mais il faut ajouter qu'il le » serait beaucoup plus, si celui qui » l'a fait avait été mieux informé, » puisqu'il a commis diverses fautes qui empêchent qu'on ne puisse » faire fond sur ce qu'il écrit, à

(*) [L'auteur en donna une seconde édition, augmentée en 1716, imprimée à la Haye en quinze volumes. Il avait déjà publié à Rotterdam, en 1711, un volume intitulé *Histoire des Juifs, réclamée et rétablie par son véritable auteur, M. Basnage, contre l'édition tronquée de M. Dupin, faite à Paris en 1710. Add. de l'édit. d'Amsterd.]*

(4) *Il est né à Rouen, l'an 1656, le 7 d'août.*

(5) *C'est-à-dire M. Christiani Junckeri Dresdensis Schediasma historicum de Ephemeridibus seu Diariis eruditorum.*

(1) *Il est né à Rouen, l'an 1653.*

(2) *On appelle ainsi ceux qui ont la direction des Eglises, pour les distinguer des autres pasteurs réfugiés qui résident dans les villes de Hollande.*

(3) *Il a été achevé d'imprimer au mois de novembre 1698, en deux volumes in folio. Voyez l'Histoire des Ouvrages des Savans de 1698, pag. 32 et 500 : et le Journal d'Utrecht, tom. IV, pag. 24.*

» moins qu'on ne les corrige. En
 » parlant, par exemple, de l'*Histoire*
 » des *Ouvrages des Savans*, qu'on
 » sait être de M. de Beauval, avocat,
 » il dit que c'est un ministre français
 » réfugié qui en est l'auteur ; et que,
 » si on lit dans le titre par M. B***,
 » docteur en droit, ce n'est qu'afin
 » de se mieux cacher : que ce mi-
 » nistre, qui est l'auteur de cet ou-
 » vrage, est le même qui a écrit con-
 » tre M. de Meaux, et contre Baro-
 » nius ; confondant ainsi trois per-
 » sonnes fort différentes. Il est vrai
 » qu'il semble qu'on doive lui passer
 » cet article ; il est assez rare de voir
 » une seule famille si féconde en au-
 » teurs célèbres : il faut en être bien
 » instruit pour ne s'y pas tromper
 » (6). » Cette réflexion est ingénieuse
 et judicieuse tout ensemble.

(6) Bibliothèque universelle, tom. XXII, pag. 427, 428.

BASTA (NICOLAS), Épirote de nation, a été un bon officier de cavalerie au service des Espagnols dans les Pays-Bas, où le duc d'Albe l'avait amené l'an 1567 (a). Il se signala à la défaite de la Noue, devant Engelmünster, en 1580 (b). Le duc de Parme lui rendit un témoignage fort glorieux (A) quatre ans après, en l'envoyant au secours de l'électeur de Cologne. Son père, nommé Démétrius, avait porté les armes quarante ans durant, au service de la maison d'Autriche (c). Il était sans doute parent de George Basta (B) ; ce qui doit diminuer l'envie qu'on aura peut-être de censurer cet article. Lorsqu'un homme est digne d'avoir place dans un dictionnaire, il ouvre en quelque façon la porte à ceux de sa parenté. Ce qui soit dit une fois pour toutes.

(a) Strada, de Bello belg., dec. I, lib. VI.

(b) Idem, dec. II, lib. II.

(c) Idem, ib., lib. VII, ad ann. 1585.

(A) *Le duc de Parme lui rendit un témoignage fort glorieux.*] Le voici : *Hunc (Blasium Capisuccum) et Nicolaum Bastam veterem Epirotarum equitum ductorem Coloniam mittens Alexander, Coloniensibus rescripserat, delectos à se fuisse strenuos adeo gnarosque militiæ viros ut horum consilia, si occasio se daret, tutò ipse sequi paratus esset* (1).

(B) *Il était sans doute parent de George Basta.*] Quelques-uns disent qu'il était son frère (2), et remarquent que quatre célèbres historiens (3) ont donné à Nicolas une action glorieuse de George : c'est le secours jeté dans la Fère, l'an 1596. Bouteroue n'a point fait cette faute : il donne fort bien le nom de George à celui qui fit cette action (4). Il y a peu de guerriers qui soient capables de consentir à ces sortes de transports de gloire : l'amitié fraternelle va rarement jusque-là. L'anonyme, qui a publié l'Histoire de l'archiduc Albert, l'an 1693, donne le nom de Nicolas Basti à celui qui fit entrer un convoi de vivres dans la Fère.

(1) Strad., de Bello belg., decad. II, lib. V, pag. 308.

(2) Ang. Galluccius, de Bello belgico, lib. VIII.

(3) Campana, Davila, de Thou, Bassieres.

(4) Rudolph. Botereus, Commentar. de Reb. in Gallia gestis, lib. III, pag. 272.

BASTA (GEORGE), fameux général d'armée, au commencement du XVII^e. siècle, était originaire de l'Épire (a) ; mais il naquit dans un village nommé *la Rocca*, près de Tarente. Il commandait un régiment de cavalerie épirote, ou albanaise, quand le duc de Parme prit possession du gouvernement des Pays-Bas, l'an 1579, et il se perfectionna extrêmement au métier des armes dans l'école d'un aussi grand capitaine que l'était ce duc qui, ayant bientôt reconnu le mérite de George Basta, le fit commissaire général de la

(a) Strada, de Bello belg., decad. II, lib. III.

cavalerie, l'an 1580 (A). Il n'y avait point d'entreprise considérable dont on ne lui donnât les principaux rôles. Pendant le siège d'Anvers en 1584, il eut ordre de tenir la campagne, afin d'empêcher qu'aucun secours n'entrât dans la place, et en 1588, ayant été renforcer les troupes qui assiégeaient Bonn, il contribua beaucoup à la prise de cette ville (b). Il suivit en France le duc de Parme, pour le secours de la ligue, l'an 1590; et l'an 1592 il eut le commandement de l'arrière-garde, pendant la première retraite (c). Il fut aussi de l'expédition du comte Charles de Mansfeld en France, l'an 1593 (d); après quoi il alla faire quelques campagnes en Hongrie, et revint au Pays-Bas, où il fut chargé l'an 1596 d'une commission très-difficile, dont il s'acquitta très-glorieusement (e): ce fut de jeter un secours de vivres dans la Fère assiégée par Henri IV. On n'a jamais vu plus de conduite, plus de secret, plus de diligence, qu'il en fit paraître dans cette occasion. Mais le plus beau théâtre de ses exploits a été sans doute la Transylvanie et la Hongrie. Il remporta en 1601 une victoire signalée sur Sigismond Battori, qui s'était fait élire prince de Transylvanie. A peine demeura-t-il trois cents

hommes sur la place du côté des impériaux; mais Battori perdit plus de dix mille hommes, cent dix drapeaux, quarante pièces de canon, et tout le bagage de son armée. La ville de Clausembourg fut assiégée peu après, et contrainte de subir la loi du vainqueur. Basta se défit d'un rival un peu incommode, qui avait partagé avec lui la gloire de cette journée: je parle du vaivode de Valachie, qu'il fit tuer dans sa tente, parce qu'on le soupçonna d'une intelligence secrète avec les Turcs. L'année suivante, il acheva de ruiner les affaires de Battori, par la prise de Bistric, et par la défaite de Moïse, prince des Sicules: de sorte que Battori, demandant humblement la paix, renonça à toutes ses prétentions, et se contenta d'obtenir comme une grâce la qualité de baron dans la Bohême. En 1603, Basta défit tout de nouveau l'armée que Moïse avait levée, et il en aurait peut-être forcé les débris dans Temeswar, si les approches de l'hiver n'eussent empêché qu'il n'assiégeât cette place. Les rigueurs qu'il exerça l'année suivante contre les protestans de Transylvanie firent beaucoup de tort à l'empereur. Il en fit exercer de semblables en Hongrie, par le comte de Bel-Joïeuse, ce qui fut cause qu'Étienne Bostkai prit les armes, et se trouva bientôt assez fort pour gagner une victoire sur les troupes impériales que ce comte commandait. Basta ne put réparer qu'en partie cette perte; car si d'un côté le siège qu'il mit devant Cassovie dégagea le comte

(b) *Tiré de Strada, décade. II, liv. III, et liv. VI et X.*

(c) *D'Aubigné, tom. III, liv. III, chap. IX; De Thou, liv. CII, vers la fin. Voyez sous les exploits de George Basta pendant ces deux expéditions dans Dondini, Histor. de Rebus in Galliâ gestis, et les Elogii di Capitani illustri de Lorenzo Crasso, pag. 17.*

(d) *Angel. Galluccius, de Bello belg., lib. I.*

(e) *Idem, lib. VIII.*

de Bel-Joïeuse, il fallut de l'autre qu'il se retirât de devant la place (f). En 1605, il eut le chagrin de ne pouvoir empêcher les Turcs de se rendre maîtres de Strigonie (g); mais il eut du moins la consolation, par son campement auprès de Comorre, de leur opposer une barrière invincible; et de les charger avec avantage lorsqu'ils allèrent prendre leurs quartiers d'hiver. La paix qui se fit, et le peu de temps qu'il vécut après cela, firent cesser les historiens de parler de ses exploits (B). Il avait été honoré du titre de comte (h). Il y en a qui disent que jamais les Turcs n'eurent de l'avantage sur lui (C). N'oublions pas qu'il est auteur (D), et auteur fort estimé (E).

(f) *Ex Thuano.*

(g) *Mercure Français, tom. I.*

(h) *Strada, decad. II, lib. III.*

(A) *Le duc de Parme, . . . le fit commissaire général de la cavalerie, l'an 1580.*] Je remarquerai par occasion que cette charge était d'assez nouvelle création au Pays-Bas en ce temps-là. Le duc d'Albe l'y avait transportée en 1567 : il l'y avait, dis-je, transportée d'Italie, où elle devait depuis peu la naissance à Ferdinand de Gonzague, gouverneur du Milanais. Celui auquel le duc d'Albe la conféra était Antoine Olivera, issu de ce Martin Olivera, que don Pedro, roi de Castille, avait fait venir de France, pour s'en servir contre les Maures de Grenade (1). George Basta remplit fort bien cette charge, et l'on s'aperçut que, pendant qu'il était malade à Caudebec, la cavalerie se relâchant de la bonne discipline sous laquelle il l'avait tenue, ne fit pas bien son devoir à l'attaque que les Roiaux livrèrent au duc de Parme en 1592 (2).

(1) *Ex Stradâ, decad. I, lib. VI, ad annum 1567.*

(2) *Dondini, Historia de Rebus in Galliâ gestis, lib. III, pag. 513.*

(B) *La paix, . . . et sa mort, . . . firent cesser les historiens de parler de ses exploits.*] Bonifacio Vannozi, dans une lettre datée du mois de janvier 1608, témoigne que deux lettres de G. M. Praga, écrites le 17 et le 24 de décembre 1607, lui avaient appris la mort de George Basta (3). Je pense que ce G. M. Praga avait été secrétaire de ce général. Il s'affligeait de la perte de ce maître, et se louait des bontés que le comte Charles, et la comtesse sa mère lui témoignaient (4). Je ne remarque cela qu'afin qu'on voie que notre général ne mourut point sans postérité légitime. Les avis qu'on donne à G. M. Praga, me font juger qu'il voulait écrire l'histoire de son maître. Ces avis-là sont fort sensés. Le Vannozi lui représente que, si l'on désire de ne point passer pour flatteur, il faut entreprendre l'histoire particulière d'un événement fameux, où la personne dont on veut faire la vie, ait eu la principale part. Il lui en indique un, par rapport à George Basta; et il ajoute, qu'en s'y prenant de la sorte, on a une occasion favorable de faire venir sur la scène les actions glorieuses d'un homme, sans qu'il paraisse qu'on ait affecté cela. La grande commodité de cette conduite est qu'elle n'engage point à parler des imperfections de son héros, au lieu qu'une histoire entière de sa vie demande qu'on le dépeigne, non-seulement selon ses vertus; mais aussi selon ses vices. Or, quelque louable que puisse être une personne, elle a ses défauts; et quelquefois même les mauvaises qualités ne sont pas moindres que les bonnes. Il cite là-dessus Tite Live, eu égard à Annibal. *Alcuni, per suggir il nome d'adulatore, tanto ambito, quanto dannato, si danno a scriver' un' attion publica, o un tal membro di essa, nella quale habbia parte principale colui, di cui noi intendiamo istoriar l'attioni, e la vita: verbi grazia, volendosi porre in carta la vita del Sig. Co. Basta, si potrebbe pigliare descriver' un' accidente della guerra d'Ungheria, siasi il tumulto e la seditione de' Ribelli, od altra impresa, nella quale S. E.*

(3) *Vannozi, Lettere miscellanee, vol. III, pag. 189.*

(4) *Là même, pag. 190.*

havesse havuto parte principale : et così dissimulatamente mettersi a dir delle sue prodezze con molto proposito , e fuor di sospetto ; che hoggi di per lo più non si leggono *Vite* , e *narrationi* di grandi , che non habbiano del favoloso : e per cotali Scrittori son tenuti a dire il vero , e fuggir la menzogna : stando che , così non fuss' egli , non vi sia alcuno tanto laudabile , che non habbia i suo' nei : Onde saggiamente Livio , dopo una gran diceria a favor d'Annibale , chiuse il periodo così : *Æquabant vitia virtutes : perche , come peritissimo maestro , sapeva , che non si poteva , ne doveva tralasciar' indietro i oenni de' visi , del descritto per virtuoso* (5). Il remarque qu'Annibal , qui était borgne , censura le peintre qui lui avait donné deux yeux , et récompensa celui qui l'avait peint en profil (6). Cela montre qu'il ne voulait point qu'on mentît ouvertement en sa faveur , et qu'il était bien aise qu'on trouvât l'art de dissimuler ses défauts. Le Vannozzi se jette ensuite sur un précepte latin , qui est très-beau : *Convien dunque , dit-il* (7) , *ut veritas ante oculos habeatur , gratia atque odiis posthabitis : melius est enim historicum , et politicum , si non fert ratio temporum , ab historia scribenda abstinere , quam eam turpiter mentiundo , et adulando , quod plerosque fecit Flavius Vopiscus scripsit , maculare. Reipublicæ enim interest , ne quid omnino , nisi quod sit compertum , et exploratum , in lucem exeat , etc.* Cela veut dire que , si le temps ne permet pas de rapporter la vérité , il vaut mieux s'abstenir d'écrire l'histoire , que de la salir de mensonges ; car il importe au public que tout ce que l'on imprime soit bien certain. Il conclut par une autre règle , louer peu , et blâmer encore moins. « Serriamo la lettera , dit-il » (8) , con quel moralissimo detto : « *Lauda parcè , et vitupera parcius.* » Ceci valait bien la peine d'une digression : j'en fais juges tous ceux qui ont du discernement.

(5) Vannozzi, *Lettere miscellan.* , vol. III , pag. 191 , 192.

(6) *Ia même* , pag. 192.

(7) *Ia même*.

(8) Vannozzi, *Lettere miscellan.* , vol. III , pag. 192.

(C) *Il y en a qui disent que les Turcs n'eurent jamais d'avantage sur lui.*] Écoutons Strada. *Militari scientiâ clarum quem è Farnesianâ scholâ supremum Cæsarei exercitus ducem vidimus in Pannoniâ ex othomanicis copiis perpetuò victorem* (9).

(D) *Il est auteur.*] On imprima son *Maestro di campo generale* , à Venise , en l'année 1606 , et son *Governo della cavalleria leggiera* , à Francfort , en 1612.

(E).... *et auteur fort estimé.*] Voici comme M. Naudé en parle dans son traité de l'Étude militaire : *In equestri militiâ disciplinâ quatuor seu duces seu tribuni communiter proponuntur , quorum de ed re lucubrationes tanquam absolutissimæ omnium sibi calculos et approbationem conciliârunt ; scilicet Georgius Basta , qui summus mandatorum curator in belgico regis exercitu , et cæsarianarum deindè copiarum ductor summo cum imperio fuit.* Les trois autres sont : *Ludovicus Melzus , Flaminus à Cruce , et Joannes Jacobus Walhausius.*

(9) Strada , *decad. II , lib. III.*

BATHYLLUS , jeune homme de Samos , aimé passionnément par Anacréon , qui en parlait souvent dans ses vers (A). Entre les odes qui nous restent de ce poète il y en a une (a) où il a fait le portrait de ce beau garçon. Ce portrait ne se borne pas comme ceux de nos romans aux parties découvertes : il s'étend aussi sur les plus cachées ; et de là vient que mademoiselle le Fèvre n'a pu remplir tous les endroits de sa traduction : il a fallu y laisser des lignes toutes entières parsemées d'étoiles. Ce même Bathyllus avait été aimé de Polycrate , tyran de Samos , qui lui fit dresser une statue (B) , dont l'attitude était celle d'un homme qui chante , et qui joue de la lyre. Chabot s'est trompé en l'ap-

(a) C'est la XXX.

pelant *pantomime* (C). M. le Fèvre, en tâchant d'excuser les dérèglements d'Anacréon, a publié des choses qui n'étaient pas fort connues (D). On verra ce que c'est ci-dessous dans la dernière remarque.

(A) *Anacréon..... parlait souvent de lui dans ses vers.*] Horace l'a remarqué : voici ses paroles :

*Non aliter Samio dicunt arsisse Bathyllo
Anacreonta Tejum;
Qui persæpè cavâ testudine flevit amorem
Non elaboratum ail pedem* (1).

On ne peut guère voir de distraction plus étrange que celle d'André Schottus, qui a cité ces vers d'Horace, pour prouver que Mécène aimait le pantomime Bathyllus, dont je parlerai ci-dessous (2). Charles Étienne ne s'est pas moins égaré lorsqu'il a dit que Bathyllus, mignon d'Anacréon, est le même que le pantomime auquel se rapportent ces paroles de Juvénal, *molli saltante Bathyllo* (3). N'est-ce pas vouloir que Juvénal et Anacréon aient été contemporains ?

(B) *Polycrate..... lui fit dresser une statue.*] Quelques-uns croient que Juvénal en a parlé, lorsque s'adressant aux dieux, il dit :

*..... Ut video, nullum discrimen habendum est
Effigies inter vestras, statuamque Bathylli* (4).

D'autres lisent *Vagelli*, au lieu de *Bathylli*. Cette statue de Bathyllus était au temple de Junon à Samos, devant l'autel. Apulée en a fait une description fort particularisée (5).

(C) *Chabot s'est trompé en l'appelant pantomime.*] *Hic Bathyllus*, dit-il (6), *samius fuit pantomimus Anacreonti in maximis deliciis*. Son erreur vient apparemment des idées qu'il avait d'un autre Bathylle, à qui le titre de pantomime convenait très-bien, comme on le verra ci-dessous.

(1) Horat., Epod. XIV.

(2) Andr. Schot. Not. ad Senec. Controv., pref., lib. V, pag. 484, édit. Th. de Juges.

(3) Elles sont dans la VI^e. Satire, vs. 63.

(4) Juvénal., Sat. XIII, vs. 118.

(5) Apul. Floridor., pag. 350, 351.

(6) Chab., in Horat., Epod. XIV.

(D) *M. le Fèvre, en tâchant d'excuser les dérèglements d'Anacréon, a publié des choses qui n'étaient guère connues.*] C'est ici que j'exécuterai la parole que j'ai donnée dans la remarque (G) de l'article d'ANACRÉON. Il vaut mieux qu'on trouve ces choses ici : elles auraient donné trop de longueur à l'article de ce poète, et n'en donneront pas trop à l'article de BATHYLLUS. Je dis donc, que comme M. le Fèvre ne pouvait pas ignorer que l'amour de notre poète pour Bathyllus n'ait passé pour une franche pédérastie, et que la jalousie de Polycrate par rapport à Smerdias n'ait fait du bruit, on ne comprend pas qu'il ait dû dire, qu'on ne lit point que les plaisirs d'Anacréon aient été des matières de scandale, ni qu'on se soit jamais plaint de sa belle humeur (7). Ce qu'il remarque en un autre endroit est beaucoup plus raisonnable. Il dit qu'on a vu des passions bien plus scandaleuses dans les troupes auxiliaires de France, que ne l'étaient les amours d'Anacréon. La manière dont il raconte la chose est trop belle dans son latin, pour être traduite : *An id potius amet quod patrum nostrorum memoriâ in copiis auxiliaribus vidit Gallia?*

*Serica cum dominam ducebant vincla capellam,
Cui nitidum cornu multo radiabat ab auro,
Et segmentatis splendebant tempora vittis.
Illa rosâ et myrto serisque recentibus ibat
Altum vincta caput, dilectos conscia formæ* (8).

Voilà un morceau d'anecdotes, dont apparemment plusieurs lecteurs chercheront les circonstances ; une chèvre maîtresse de quelque général italien, et menée en pompe avec des ornemens de poupée. On ne saurait pousser plus loin par des explications forcées le

Novimus et qui te transversa tentibus hircis (9).

Ces anecdotes firent des affaires à M. le Fèvre. *Il n'est pas fort à propos*, dit-il (10), *qu'on sache que j'ai fait les vers du Bouc couronné. M. votre père, à qui j'ai autrefois récité l'his-*

(7) Vie des Poètes grecs, pag. 48, édit. de Hollande en 1680.

(8) Epist. dedicat. Anacreont.

(9) Virgil., Eclog. III, vs. 8.

(10) Poètes Grecs, pag. 54.

la Chèvre dont il est parlé dans la Dédicace d'Anacréon, et qui pas de quelle manière je fus le sanhédrin, vous dira mes voici de quoi faciliter la red- de ce fait. Le duc de Nevers, assiégé Lyon, l'an 1562, vint de se retirer, abandonné mille Italiens, qui désertèrent d'être payés à point nommé. avait été si licencieuse, que les gens ne jugèrent pas la pouvoir en brûlant toutes les chèvres par où ils avaient passé (11). Je veux citer M. Varillas que j'ai lu, qui nous apprend que le duc de Guise ayant voulu que celui de Tavanès commandât au siège de Tavanès fit dissiper l'armée, et qu'il les Italiens, disant ne mener à la guerre des gens qui ne sont que les enfans et les chèvres, connus au pays, que les gens n'en laissèrent aucune en vie au départ (12). Le même historien raconte que le baron Des-Adrets, ses gens au combat contre le duc de Suze, leur dit pour toute harangue : *Les voilà les tueurs de femmes, des enfans, et les amoureux de la France : donnons* (13). D'Aubigné ne savait cela par une tradition fraîche, et avait lu un historien qui nomme les chefs de ces soldats, et qui raconte que Tavanès, ou peu satisfait de l'arrivée de Nemours qui devait commander au siège, ou n'espérant aucun succès du siège, se retira en Dauphiné; qu'ensuite le duc de Nevers vint droit en Dauphiné, où se firent plusieurs exploits (14); mais le duc d'Anguesole, continue-t-il, se sentant qu'il n'estoit payé, se retira, hormis six enseignes qui restèrent à Nemours sous la conduite de Brancaccio. Ces troupes ne nous envoiez et soldoyez par le fait beaucoup de maux par où ils furent, et pillèrent jusques aux portes des pauvres ladres qu'ils trou- vèrent et au reste si vilains et dé-

testables en leur vie, qu'ils traînoient avec eux des chèvres, pour s'en servir à leurs vilenies plus que brutales; qui fut cause que puis après en tous les lieux par où ils avoient passé les chèvres furent tuées et jetées en la voyerie par les paysans. C'est alors sans doute que l'on vit cette chèvre si parée, dont parle M. le Fèvre. C'était celle du général. Les soldats vérifièrent alors cette sentence de Claudien :

Utque ducum lituos sic mores castra sequuntur.

L'auteur de l'*Histoire des choses mémorables avenues en France depuis l'an 1547, jusqu'au commencement de l'an 1597*, raconte les mêmes choses. En ces entrefaites, dit-il (15), le sieur de Tavanès vint de Bourgogne jusques à trois lieues près de Lyon, faisant estat d'assaillir la ville; mais il en estoit trop loing : combien qu'il eust lors plus de cinq mille hommes, outre trois mille Italiens, conduits par le comte d'Anguesole (16), et soudoyez du pape. Ces Italiens, qui estoient les plus grands pillars du monde, traînoient après eux force chèvres, et se mesloient brutalement avec les bestes, etc. (17) Il paraît par tous ces auteurs, que le fait dont il s'agit concerne l'an 1562. Mais voici un écrivain qui donne d'autres circonstances. « L'Histoire de France, dit-il (18), » nous rapporte que le duc de Nevers, » passant d'Italie en France, pour » venir au secours du roi, dont la » maison de Guise tâchait d'envahir » la couronne, sous prétexte de religion, y amena avec lui deux mille » chèvres couvertes de caparaçons de » velours vert, avec de gros galons » d'or. Elle ne nous laisse pas en même temps lieu de douter à quel » usage servaient ces chèvres, puisqu'elle nous dit, qu'autant qu'il y » avait d'officiers, c'étaient autant de » maîtresses pour eux et pour lui. » Ce duc de Nevers est sans doute Louis de Gonzague, qui épousa Henriette de Clèves, le 4 de mars 1565. Or

Varillas, Charl. IX, tom. I, pag. 225, Hollande.

D'Aubigné, tom. I, pag. 214, à l'ann.

à même, pag. 208.

Théodore de Bèze, Histoire. ecclésiast., pag. 230, à l'ann. 1562.

(15) Pag. 255, édit. de 1599.

(16) Théodore de Bèze le nomme ainsi, pag. 229 de son Histoire ecclésiastique.

(17) Ce que je supprime ici est mot à mot ce qu'on vient de voir aux dernières lignes du passage de Théodore de Bèze.

(18) Mémoires d'Artagnan, tom. III, pag. 466.

nous ne lisons pas qu'il soit passé d'Italie en France, avec un corps de troupes, l'an 1562 : son expédition regarde l'an 1567. Il était *lieutenant général dans le marquisat de Saluces, et dans ce qui restait du Piémont à la France*, et il reçut ordre d'en tirer les troupes aguerries, que l'on y tenait en réserve (19) ; et ayant payé, de l'argent que le pape lui envoya, une partie des montres qui étaient dues à ses soldats, il les tira de son gouvernement au nombre de treize mille, entra dans le Dauphiné, leva le blocus de Lyon, assiégea et prit Mâcon, et alla joindre le duc d'Anjou en Champagne (20). Voyez Davila, au IV^e. livre de son Histoire (21). De deux choses l'une, ou l'on vit deux fois en France ces chèvres-là, ou on ne les vit point dans l'armée de Louis de Gonzague : et quoi qu'il en soit, les Mémoires d'Artagnan pêcheront toujours contre la chronologie ; car au temps de ce voyage du duc de Nevers, la maison de Guise ne tâchait pas d'usurper le trône. Les historiens protestans, qui parlent des chèvres de l'an 1562, ne disent rien de semblable touchant les troupes du duc de Nevers en 1567 (22). Or personne n'ignore que leur silence ne soit là-dessus extrêmement significatif *.

(19) Varillas, Hist. de Charles IX, tom. II, pag. 102, édition de Hollande.

(20) La même, pag. 103.

(21) Davila, Histoire des Guerres civiles de France, liv. IV, pag. 183.

(22) Voyez d'Aubigné, tom. I, liv. IV, chap. XII, pag. 314 ; l'Histoire des Choses mémorables, pag. 329, et La Popelinière, Vraie et entière Histoire des Troubles, liv. III, folio 104.

* De tous les écrivains que Bayle cite dans cette remarque, il n'y en pas un seul, dit Lecercler, qui ne soit très-récusable.

BATHYLLUS d'Alexandrie (a), affranchi de Mécène qui l'aimait beaucoup (A), et Pylade, furent inventeurs d'une nouvelle manière de danser toutes sortes de pièces de théâtre (B). Cette nouvelle manière fut appelée *Italique* (b) (C), et comprenait la

(a) Athen., lib. I, cap. XVII.

(b) Suidas, in Πυλάδης. Athen., lib. I, cap. XVII.

tragique, la comique, et la satirique. Ce n'est pas qu'elle en fût un mélange ; mais c'est que ces deux pantomimes conservèrent le caractère de chacune dans l'exécution de leur jeu. Il y avait entre eux cette différence, que Bathyllus excellait dans le comique (D), et Pylade dans le tragique (c). L'émulation qui régnait entre eux forma deux sectes qui ont duré assez longtemps : chacun laissa des disciples, qui se piquèrent de faire fleurir l'école, et de perpétuer le nom de leur maître (d) ; car les sectateurs de Bathyllus s'appelaient *Bathylli*, et ceux de Pylade s'appelaient *Pyladæ*. Les uns et les autres conservaient les manières et les caractères de leur chef. La danse de ceux-ci était grave, et propre à exciter les grandes passions de la tragédie : la danse de ceux-là était enjouée, et se rapportait à des aventures d'amour, et à des sujets comiques. Elle remuait tellement la concupiscence, et donnait des tentations si victorieuses aux spectatrices, qu'on n'oserait dire en français ce que Juvénal a dit en latin (E). Les Romains se partagèrent en factions pour ces deux célèbres pantomimes ; et il semble même que les partisans de Bathyllus eurent une fois le crédit de faire bannir Pylade (e). La faveur de Bathyllus auprès de Mécène peut autoriser cette conjecture, n'en

(c) Athen., *ibid.* Plutarchus, Symp., lib. VII, cap. VIII.

(d) Seneca, Natural. Quæstion., lib. VII, cap. XXXII. Voyez Saumaise in Carinum Vopisci ; Vossius, Inst. Poët., lib. II, cap. XXXVIII.

(e) Dio, lib. LIV.

déplaise à Macrobe (F). Voyez ce que nous dirons dans l'article de PYLADE. Il est fait mention de Bathyllus dans la VIII^e. fable du V^e. livre de Phèdre. L'auteur du Supplément de Moréri a parlé pertinemment de ce pantomime; mais il a mal cité, car la citation de Plutarque ne se rapporte qu'à une petite partie de l'article; et celle de Lucien a deux grands défauts: l'un, que le livre de *Pantomini Scenâ*, auquel on renvoie le lecteur, est une chimère; l'autre, que le traité de *Saltatione*, où Lucien a dit quantité de choses des pantomimes, ne parle point en particulier de Bathyllus et de Pylade. Je crois avoir découvert la source de cette mauvaise citation (G).

(A) *Il était affranchi de Mécène qui l'aimait beaucoup.*] Voyez le scholiaste de Perse sur ces paroles de la V^e. satire : [vs. 123.]

Tres tantum ad numeros satyri moveare Bathylli,

et considérez ce passage du chapitre LIV du 1^{er}. livre des Annales de Tacite, *Indulserat ei ludicro Augustus dum Mæcenati obtemperat effuso in amorem Bathylli*. Consultez aussi Dion, au livre LIV; et Sénèque, à la préface du V^e. livre des Controverses.

(B) *Lui et Pylade furent inventeurs d'une nouvelle manière de danser les pièces de théâtre.*] Suidas dit expressément qu'Auguste inventa la danse des pantomimes, Pylade et Bathyllus étant les premiers qui l'introduisirent (1). Chacun sent que Suidas veut dire qu'Auguste fut le premier qui autorisa, et qui établit l'invention de ces deux grands baladins (2). Il y a dans le grec de cet auteur Βαχχυλίδου : cette faute est demeurée dans le Suidas d'Emilius Por-

tus, quoique Lipse l'eût corrigée (3) lorsqu'il rajusta deux passages de Sénèque, l'un desquels portait, *Bathyllo Mæcenate* (4), au lieu de *Bathyllo Mæcenatis*; et l'autre, *si pantomimus essem, pantillus essem* (5), au lieu de *si pantomimus essem, Bathyllus essem*. Zosime est conforme à Suidas (6) : il met entre les causes de l'ébranlement de l'empire l'introduction qui fut faite sous Auguste de la danse des pantomimes, inconnue auparavant, de la quelle Pylade et Bathyllus furent les auteurs. Athénée, quand il parle de son chef, nomme seulement Bathyllus; mais quand il cite Aristonicus, il nomme aussi Pylade (7). Il est vrai que pour trouver cela dans son texte, il y faut corriger un mot de la manière que M. de Saumaise le corrige tout-à-fait bien (8). Le grec porte : τοῦτον τὸν Βάθυλλον, φησὶν Ἀριστόνικος καὶ Πυλάδης, οὗ ἐστὶ καὶ σύγγραμμα περὶ ὀρχήσεως, τὴν Ἰταλικὴν ὀρχησιν συστήσασθαι ἐκ τῆς κομικῆς, etc. Il faut lire Πυλάδην et traduire, *Aristonicus ait, Bathyllum hunc et Pyladem qui librum de saltatione scripsit, italicam saltationem composuisse ex comicâ, etc.* Il n'y a nulle apparence que tant d'autres écrivains ayant fait participer Pylade à la gloire de l'invention, ou la lui ayant conférée toute entière, lui-même dans un livre public l'ait donnée toute à son rival. Ce passage d'Athénée a servi au même critique pour corriger Suidas (9). De la manière que le texte de Suidas est rangé, on y trouve que Pylade a écrit de la danse italique qu'il avait inventée, de la danse nommée comique, de la danse tragique, de la danse satirique (10). Wolfius et Emilius Portus l'entendent ainsi, parce qu'ils n'ont point vu de fautes dans ces paroles : Ἐγραψε περὶ ὀρχήσεως τῆς Ἰταλικῆς, ἥτις ὑπ' αὐτοῦ εὐρέθη. Περὶ τῆς κομικῆς καλουμένης ὀρχήσεως..... καὶ τῆς σατυρικῆς. M. de Saumaise prétend qu'au lieu

(3) Lipsius in Tacit. Annal., lib. I, pag. 63.

(4) Controvers., Præf., lib. V.

(5) Præf., lib. III Epitom.

(6) Zosim., lib. I.

(7) Athen., lib. I, cap. XVII, pag. 20.

(8) Salmas., in Carinum Vopisci, pag. 831, edit. Lugd. Bat., ann. 1671.

(9) Idem, ibid. Voyez Vossius, Institut. Poët., lib. II, pag. 180.

(10) Suid., in Πυλάδης.

(1) Suidas, in Ὀρχησις.

(2) Voyez Zosime, liv. I.

de *περὶ τῆς καμικῆς*, il faut lire *ἀπὸ τῆς καμικῆς*, et ainsi du reste; en sorte que le sens soit que Pylade a fait un livre touchant la danse italique, qu'il avait inventée et formée de la comique, etc. Il est sûr que, par ce moyen, Suidas dirait une chose qu'Athénée rapporte positivement. C'est aux lecteurs à juger s'il ne pourrait pas être vrai que le livre de Pylade traitait en détail de trois anciennes sortes de danse et de celle qu'il avait substituée à ces trois-là, qui nécessairement devait différer de chacune, encore qu'elle les retint peut-être toutes en leur entier.

(C).... *qui fut appelée italique.*] J'ai mieux aimé m'expliquer ainsi, que de dire simplement que Pylade et Bathyllus inventèrent l'art de représenter une pièce de théâtre par la danse, et par le mouvement des mains. Je n'ignore pas que bien des auteurs en parlent comme d'une chose qui ne commença que sous Auguste; car, outre les autorités citées dans la remarque précédente, il est sûr que Suidas dit quelque part, *qu'en ce temps-là* (c'est-à-dire sous cet empereur), *fut introduite la danse des pantomimes, inconnue auparavant*, οὐκ ἔστι πρότερον οὕσα (11). Zonare en met aussi l'établissement sous Auguste (12). Mais comme M. de Saumaise a fait voir invinciblement que la coutume d'actionner la poésie dramatique par le mouvement des pieds et des mains était beaucoup plus ancienne que Bathyllus et que Pylade (13), il vaut mieux dire qu'ils n'ont fait que perfectionner cet art, et que s'en servir d'une nouvelle façon. Il croit qu'avant eux les pantomimes ne faisaient leurs danses et leurs gesticulations, que pendant qu'on représentait la tragédie ou la comédie; et que ces deux-ci furent les premiers qui se détachèrent de tous les acteurs, et qui introduisirent la danse toute seule sur l'orchestre (14). Je dirai ailleurs (15) de quels nouveaux agréments Pylade enrichit l'art qu'il professait. Lipse a cru être le premier qui eût découvert qu'Auguste a été l'inventeur de cette danse (16). La découverte,

comme on voit, n'est pas trop heureuse.

(D) *Bathyllus excellait dans le comique.*] Athénée (17) et Plutarque (18) nous apprennent la différence qui était à cet égard entre ces deux baladins. On la peut fort bien recueillir de ces paroles de Sénèque le père : *Quidam melius equitem patiuntur, quidam jugum, et ut ad morbum te meum vocem, Pylades, in comoediâ, Bathyllus in tragœdiâ multum à se aberant* (19). La suite du discours montre qu'il s'agit là de faire voir, que l'on n'est pas également propre à diverses choses. Mais encore que chacun de ces pantomimes eût le fort et le faible que j'ai marqué, ils ne laissaient pas de se mêler tous deux du tragique et du comique. Bathyllus n'était pas le seul qui jouât les pièces où il fallait représenter des personnages qui se remuaient beaucoup, comme les Pans et les Satyres en régal avec l'Amour : on voit que Pylade se signala à représenter une fête donnée par Bacchus à des bacchantes et à des satyres (20). Vossius, qui a mis un tel sujet dans le partage de Bathyllus (21), n'avait pas assez pris garde à la docte dissertation de Saumaise.

(E) *On n'oserait dire en français ce que Juvénal a dit en latin.*] Qu'ainsi ne soit, voici les termes de Juvénal dans la VI^e. satire, vs. 63.

*Chironomon Ledam molli saliente Bathyllo
Tuccia vesica non imperat : Apula gannit
Sicut in amplexu : subitum et miserabile
longum
Attendit Thymeles : Thymeles tunc rustica dis-
cit.*

Le père Tarteron jésuite a supprimé ce latin dans sa nouvelle édition de Juvénal (22), qu'il a traduit en français. Il a supprimé d'autres passages pour les raisons qu'il allègue dans la préface. Cela soit dit en passant.

(F) *Il semble que les partisans de Bathyllus.... firent bannir Pylade : la faveur de Bathyllus peut autoriser cette conjecture, n'en déplaise à Macrobie.*] Il dit que Pylade encourut l'indigna-

(11) Suid., in *Ἀθηνόδωρος*.

(12) Zonaras, lib. I.

(13) Salm., in *Carinum Vopisci*, pag. 829.

(14) *Ibidem*, pag. 830, 831.

(15) Dans l'article de ce *PYLADE*.

(16) Lips., in Tacit. *Annal.*, lib. I.

(17) Lib. I, cap. XVII.

(18) Sympos., lib. VII, cap. VIII.

(19) Epitom., lib. III, *Præfat.*

(20) Voyez les deux épigrammes grecques rapportées par Saumaise sur le Carin de Vopisc., pag. 835.

(21) Vossius, *Instit. poet.*, lib. II, pag. 181.

(22) Elle est de Paris, en 1699.

a d'Auguste, à cause que la dis-
e qui régnait entre lui Pylade, et
las, qui avait été son élève, avait
aité une sédition parmi le peuple.
réponse qu'il met dans la bouche
Pylade : *Sire, vous êtes un ingrat,*
vous ne s'occupez de nos différens
) , est la même que Dion lui prête.
m rapporte que ce pantomime, rap-
lé de son exil, et grondé par Au-
ste de ses querelles avec Bathyllus,
répondit : *il vous est avantageux,*
car, que nous amusions le peuple,
que nous l'empêchions de faire atten-
tion à d'autres choses. Συμφέρει σοι,
Λέων, περὶ ἡμᾶς τὸν δῆμον ἀποδιατρί-
βει. *Expedi tibi, Cæsar, populum*
bis intentum tempus consumere (24).
endra parti qui voudra pour Ma-
obe contre Dion : pour moi, je
onne la préférence à celui-ci; et je
ouve fort vraisemblable que ce ne
t point en faveur d'Hylas, mais en
veur de Bathyllus, que l'empereur
fâcha contre Pylade. Nous verrons
ns l'article de celui-ci l'opposition
i est entre Dion et Suétone.

(G) *Le Supplément de Moréri cite*
al touchant Bathyllus, ... et je crois
voir découvert la source de cette mau-
aise citation.] M. de Saumaise cite
lusieurs fois Lucien, qui a fait un
eau traité de la Danse. Entre autres
adroits, il cite celui qui contient la
escription de l'équipage du pantomi-
e, s'il m'est permis de parler ainsi
our exprimer tous les instrumens qui
accompagnaient la danse. Or, avant
ue de citer Lucien, il se sert de ces
aroles, *Lucianus de Pantomimi scend*
t apparatu : il ne prétend point dé-
igner aucun titre de livre; mais seu-
ement la matière d'un certain pas-
age qu'il va citer. Néanmoins M. Hof-
nan s'y est trompé; car, après avoir
lit une partie des choses qui regar-
lent le pantomime Pylade dans le
ivre de M. de Saumaise, il nous ren-
voie à Lucien *de Pantomimi scend et*
appar. : et, comme il met ces paroles
en italique, il ne faut point douter
que le Continuateur de Moréri n'ait
trouvé là un panneau, où il a donné
tout de son long.

(23) Καὶ ἀχαριστὶς βασιλεῦ; ἴασιν αὐ-
τοὺς περὶ ἡμᾶς ἀσχολεῖσθαι. Macrobius, Satura-
lib. II, cap. VII, in fine.

(24) Dio, lib. LIV, ad ann. 736, pag. 610.

BATHYLLUS, poète latin,
contemporain de Virgile. Voyez
dans le Supplément du Diction-
naire de Moréri ce qu'on peut
savoir de lui. Il faut seulement
y ajouter cette circonstance, que
la seconde affiche de Virgile
commençait par le distique que
Bathyllus s'était approprié, et
qu'après cela on lisait, *Hos ego*
versiculos feci, etc. Il ne fallait
point citer le Giraldi, qui est
un auteur moderne, mais la Vie
de Virgile par Donat. Je ne sais
point où Charles Étienne a pê-
ché son Bathyllus excellent poète
tragique, qui ne réussissait pas
si bien dans les comédies.

BAUDERON (BRICE), médecin
français, natif de Parei *¹, dans
le comté de Charolais, a fleuri
vers la fin du XVI^e. siècle, et
au commencement du XVII^e.
Il travailla avec beaucoup de
succès sur la composition des
médicamens, et il publia une
Pharmacopée (A), qui s'est ac-
quis une très-grande autorité *².
Elle est en français. Il s'établit
à Mâcon (a), et y pratiqua assez
long-temps la médecine. C'est
de ce lieu-là qu'il date la préface
d'un livre latin, qu'il fit imprimer
à Paris, l'an 1620 (B), et
dans laquelle il nous apprend
qu'il avait quatre-vingts ans, et

*¹ Ou Paray, il y était né, dit Joly, en
1539.

*² Leclerc, dans sa *Bibliothèque de Riche-*
let, raconte que Sénecé étant à Paris, en
1715, entra chez un apothicaire pour acheter
quelques drogues; et qu'ayant été par ha-
sard reconnu pour arrière-petit-fils de Bau-
deron, l'apothicaire ne voulut pas recevoir
son argent, par reconnaissance et respect
pour la mémoire de l'auteur de la *Pharma-*
copée.

(a) Voyez au-devant de sa *Praxis*, etc.,
les vers français de Jean Baptiste Verjus,
Mâconnais.

qu'il pratiquait la médecine depuis cinquante. Il n'était plus en vie l'an 1623 (b).

(b) Voyez la remarque (A).

(A) *Il publia une Pharmacopée.*] Elle a été imprimée plusieurs fois. Jean de Renou a observé que la seconde édition est de Lyon, chez Benoist Rigaud, en 1596; et que la troisième est de Lyon, chez Pierre Rigaud, en 1603 (1). Il a dit aussi qu'il avait vu dans la troisième la faute qu'il avait critiquée. Notez qu'il fait cette remarque dans un livre qui fut imprimé l'an 1623, et qu'il y repousse la plainte du fils de Bauderon, et qu'il l'exhorte à être *plus diligent une autre fois à bien examiner et éplucher de près les écrits de son père pour les rendre clairs et intelligibles à tous ceux de sa profession, au lieu de les noircir et obscurcir davantage* (2). Inférons de là deux choses : l'une, que notre Bauderon n'était point en vie en 1623 * ; l'autre, que sa Pharmacopée a paru avec quelques additions de son fils. Elle a été traduite en latin par un Anglais, nommé Philémon Holland. Cette traduction fut imprimée, avec quelques autres pièces de même genre, à Londres, l'an 1639, *in-folio*, et à la Haye, en 1640, *in-12* (3).

(B) *Il fit imprimer un livre latin, à Paris, l'an 1620.*] C'est un *in-4°*. de 849 pages, intitulé *Praxis in duos tractatus distincta : in priore agitur de febris essentialibus, tam simplicibus, quam compositis, confusis, erraticis, malignis, ac pestiferis, et symptomaticis in genere et specie curandis : in posteriore, de Symptomatis et Morbis internis, à capite ad pedes usque*.

(1) Renou, Antidotaire, liv. VI, chap. IV, pag. 73 de la traduction française, édit. de Lyon, en 1637.

(2) Là même. Voyez l'article RENOU.

* Il est mort en 1623, dit Joly.

(3) Mercklini Lindenius renovatus, pag. 133.

BAUDIER (MICHEL), gentilhomme du Languedoc, a vécu sous le règne de Louis XIII. Il publia plusieurs livres, qui le mirent sur le pied d'un auteur fécond et laborieux, et qui se

débitèrent assez bien. Je n'ai connaissance que des livres suivants : *Inventaire de l'Histoire générale des Turcs* (a); *l'Histoire du Sérail*; celle de *la Religion des Turcs*; celle de *la cour du roi de la Chine*; la *Vie du cardinal Ximénès*; la *Vie du cardinal d'Amboise*, la *Vie du maréchal de Toiras*; *l'Histoire du ministère de Romieu*; le *Soldat Piémontais, racontant du Camp de Turin ce qui s'est passé en la campagne d'Italie de l'année 1640*.

(a) La 2^e. édition est de Paris, en 1620, *in-4°*.

BAUDIUS (DOMINIQUE), professeur en histoire dans l'académie de Leyde, naquit à Lille, le 8 d'avril 1561. Il commença ses études à Aix-la-Chapelle. Son père s'y était retiré avec sa famille pendant les fureurs du duc d'Albe, et y mourut l'an 1576. Notre Baudius alla peu après à Leyde, afin d'y continuer ses études. Il ne s'y arrêta que huit mois; et s'en alla ensuite à Gand, où sa mère s'était retirée, et d'où elle l'envoya à Genève. Il y étudia en théologie, et y fit toutes les fonctions de proposant. Il revint à Gand, en l'année 1583, et y continua ses études de théologie sous Lambert Daneau, puis il passa à Leyde, où s'étant fort appliqué pendant quinze mois à l'étude de la jurisprudence, il fut reçu docteur en droit au mois de juin 1585. Quelques jours après, il suivit les ambassadeurs que les États-Généraux envoyèrent en Angleterre, et s'y fit connaître à plusieurs personnes d'import-

ance , et nommément à l'illustre Philippe Sidnei. Il fut mis sur la matricule des avocats de la Haye, le 5 de janvier 1587 ; et, se dégoûtant bientôt du barreau (A), il alla voyager en France (B), où il s'arrêta pendant dix ans (C). Il s'y fit de bons amis , et il y trouva de grands patrons. Achille de Harlai , premier président au parlement de Paris , fut du nombre de ces derniers, et le fit recevoir avocat en parlement l'année 1592 (a). Baudius fit le voyage d'Angleterre l'an 1602 , avec Christophe de Harlai , qu'Henri-le-Grand y envoyait en ambassade (b). Ce Christophe était fils unique de M. le premier président. Enfin Baudius se fixa à Leyde , y ayant été nommé professeur en éloquence au mois de mai 1602. Il fit des leçons sur l'histoire , après la mort de Merula : il eut aussi permission d'en faire sur la jurisprudence. L'an 1611 , messieurs les États partagèrent entre lui et Meursius la charge de leur historiographe (c) ; et ce fut en conséquence de cela qu'il fit l'*Histoire de la Trêve* (d). Cet ouvrage est bien écrit. Le style de Baudius était fort poli , comme il paraît par ses *Lettres*. Ses amis en publièrent un assez grand nombre après sa mort , et de temps en temps on en a joint quelques autres dans les nouvelles édi-

tions. Il était grand poète latin (D) : les vers que l'on a de lui ne permettent pas d'en douter. Il en fit de plusieurs espèces , et en grand nombre , et ils ont été réimprimés assez souvent. Il mourut à Leyde le 22 d'août 1613 (e). Il avait eu dans les dernières années de sa vie quelques mortifications (E). Ce n'était pas un de ces docteurs belliqueux dans le cabinet , qui ne veulent ni paix ni trêve , et qui traitent de malintentionnés contre la patrie tous ceux qui ne rejettent point comme un poison dangereux , et comme un piège funeste , les offres et les offices des médiateurs de paix. Il exhorta fortement messieurs les États à la trêve avec l'Espagne. Il est vrai qu'il n'osa point mettre son nom à la tête de deux *Harangues* qu'il publia sur ce sujet (f). Il est vrai encore que ces deux *Harangues* (F), et les vers qu'il fit pour Spinola , excitèrent de grands murmures (G). Cette humeur pacifique ne regardait que l'état public ; car d'ailleurs il n'était pas ennemi des querelles poétiques : il les soutenait d'une manière si emportée , que je ne crois pas que les poètes du paganisme les plus fameux par le fiel de leurs médisances , les Archilochus et les Hipponax , aient pu entasser plus d'injures , ni faire un choix plus exquis de termes diffamatoires. Il en voulait principalement aux ennemis déclarés du grand Scaliger. C'é-

(a) *La Vie de Baudius, que je citerai ci-dessous, met 1591 ; mais il paraît par sa lettre XXIII de la I^{re}. centurie, que ce fut en 1592.*

(b) *Voyez la remarque (C).*

(c) Baudius, Epistolâ XCVIII, cent. III.

(d) *Tiré de sa Vie, imprimée à la tête de ses Poésies et de ses Lettres. Voyez aussi Meursii Athenæ Batavæ, pag. 155.*

(e) *Voyez sa Vie. Saint-Romuald, dans son Journal chronologique, met le 17 de juin.*

(f) *Il publia l'une sous le nom de Latinus Pacatus, et l'autre sous celui de Julianus Rosbecius.*

taient des esprits malendurans, et il aurait fallu être bien fin pour faire qu'ils demeurassent en reste. Ainsi c'était une grêle réciproque, et un bombardement alternatif entre l'académie de Leyde, et le collège d'Anvers (H). Je n'ai point trouvé que Baudius fasse mention de ses enfans; mais je sais qu'il laissa grosse sa dernière femme (g), et qu'il se maria pour le moins deux fois (I), et que ce n'est pas le bel endroit de sa vie. Le vin et les femmes ont été les deux écueils sur lesquels sa réputation a fait naufrage (K). Cela le fit mépriser, et l'exposa à la risée publique. Ses amis mêmes en firent des plaisanteries sanglantes, qui ont été imprimées. Il ne faut pas néanmoins croire sur le dernier chef tout ce que le satirique Scioppius a publié (L). C'est un pas glissant pour la bonne renommée que certains tempéramens. On ne peut nier que Baudius ne fût de complexion amoureuse. Il n'était encore que proposant, lorsqu'il se laissa coiffer d'amour pour une fille qui logeait chez son professeur Lambert Daneau (h). Les remarques nous en diront davantage. Il était trop libre dans ses sentimens, et même dans ses discours : il ne s'accommodait pas avec assez de prudence aux préjugés du temps et des lieux; cela n'était que trop capable de lui faire de dangereux ennemis, et de l'exposer aux mauvais effets de leurs jugemens

téméraires (i). Il consultait trop les idées platoniques, et de là vint qu'il fut un peu trop scandalisé des disputes qui s'élevèrent en Hollande. Il en tira de mauvais augures, dont les uns ont été faux, et les autres vrais. Il crut que cela ferait changer le gouvernement, il s'est trompé (M); il crut que cela formerait un schisme, il a eu raison (N). Au reste, ceux qui ont publié ses *Lettres* ont procuré plus de plaisir et d'utilité aux lecteurs, que d'honneur à sa mémoire. Elles sont écrites poliment (O), et pleines d'esprit; mais il s'y donne trop de louanges, il y paraît trop gueux (P), trop importun à ses amis, trop médisant, trop vain, trop intéressé, trop déréglé. C'est justifier son siècle de la dureté dont il l'accuse. C'est par une partie de ces défauts que plusieurs personnes de lettres se font mépriser dans les lieux de leur demeure, pendant qu'ils se font admirer partout où l'on ne connaît que ce qu'ils publient.

Quelque long que soit déjà cet article, je ne puis m'empêcher d'ajouter ici une chose assez singulière; c'est que Baudius avait entrepris un ouvrage destiné à la réunion des religions (Q) : ouvrage qui, comme il l'avoue lui-même en communiquant son dessein à M. de Thou, demandait, entre autres talens, beaucoup de piété. On verra ci-dessous ses propres paroles.

(g) Elle accoucha d'une fille, après la mort de Baudius. Voyez Casaubon, Epist. DCCXCIV, pag. 1012.

(h) Voyez sa XXVI^e. lettre, centur. II, pag. 224.

(i) Voyez la remarque (M).

(A) Il se dégoutta..... du Barreau.] Un Wallon comme lui ne savait pas assez de flamand, pour plaider avec

succès : outre qu'il avait besoin d'une occupation qui lui donnât de l'argent comptant ; et c'est ce qu'il ne faut attendre de la profession d'avocat qu'au bout de plusieurs années. Joignez à cela qu'il se repaissait un peu de la fumée de cour, et enfin qu'il était né poète, la chose du monde qui donne le moins de goût pour les épines et pour les chicanes du barreau. Voyez les conseils que Lipse lui donne de persévérer sans impatience (1).

(B) *Il alla voyager en France.* Il avait bonne opinion de lui-même, et il s'était mis dans la fantaisie qu'il obtiendrait un caractère public pour voyager honorablement. Il s'imagina que les États le députeraient au roi de Navarre, pourvu que ses amis les en priassent. Il communiqua sa pensée à Juste Lipse, qui était alors professeur de l'académie de Hollande : la réponse qu'il reçut lui apprit tout doucement à se mieux connaître. *Prioribus (litteris) agebas de legatūunculd ad Navarrenum quo fundamento, mi Baudi, aut quid spe? Nunquam id factum, et ut in tua persona novum exemplum ordines instituunt, cave credas. Tu hoc et alia mereris, sed malè res humanus nosti, si merita in his talibus appendis potius quam fortunam..... Hoc unum te moneo ne præcipitent te tuorum vota, pia, sed improvida, qui ad lapsum sæpè impellunt dum cogunt festinare. Ne sperne honores, sed nec avidè appete, et qui eo minorem te putant qui cares, tu eos habe pro minutis* (2). Cela est très-bien pensé : Sénèque ne saurait rien dire de plus judicieux. On ne profita guère de ce bon avis : nous verrons dans la remarque (C) que Baudius demeura toute sa vie entêté de députations et d'ambassades.

(C)..... où il s'arrêta pendant dix ans.] Il témoigne dans quelques-unes de ses lettres, qu'il avait dessein d'y finir ses jours, pourvu qu'il y trouvât une condition raisonnable. *Ægrè enim ægrè Galliam desero, nec deseram, nisi desertus ab omni vñs-*

πία... (3). *Ego hñc aut alibi in hoc regno sedem exilii circumspicio : ignoscat mihi genius patriæ, planè non teneor revertendi desiderio* (4). Il allègue à M. de Thou plusieurs raisons pourquoi il n'a point dessein de retourner en Hollande, et il emploie celle-ci comme la plus forte : c'est qu'il ne pouvait quitter la France pendant qu'il y espérait quelque chose. *Nos... qui viâ non pervulgatâ ad bonam mentem adspiramus, non magis istic ad res tractandas idonei censemur quam ὄνοι λύπας; vultures togati omnia virtutis præmia possident bonis de præsidio dejectis, vel (quod deterius est) viri Mercuriales, quibus quam benè conveniat cum genere litteratorum discimus magno nostro malo. Denique (quæ ratio maxima est) non possum à vobis divelli quamdiù speculæ locum videro* (5). Il fut trop heureux de retourner dans un pays dont il disait tant de mal. Il pria M. de Thou de le placer auprès du prince de Dombes (6), et je crois qu'il fit la même prière à Scaliger (7). On le plaça chez un honnête homme qui, outre la table, lui donnait huit cents francs par an (8); et par ce moyen, il se trouva à portée de s'insinuer dans la connaissance de tout ce qu'il y avait de plus illustre au parlement de Paris qui séait alors à Tours. Il écrivit de Caen à M. de Thou, qui travaillait à un ouvrage semblable à celui de George Cassander (9). Je ne sais si jamais personne a mis Baudius dans la liste des pacificateurs de religion. Il travailla à faire appeler Juste Lipse à Paris, et il fut très-fâché que cette affaire se négligeât; car il trouvait en cela un grand mécompte. Il souhaitait de revoir le pays natal, sans que les frais du voyage lui coûtassent rien, et d'une manière qui lui fût honneur, et qui lui fournît un prétexte de se donner des airs : il avait espéré la commission de dé-

(1) Ils sont dans une lettre datée du 1^{er}. d'octobre 1587 : elle est la XXXI^e. dans la IV^e. centurie de celles de Baudius, édit. de Leyde, en 1650.

(2) Lipse, dans une lettre datée du mois de septembre 1588 : elle est la XXVII^e. parmi celles de Baudius, à la centurie IV.

(3) Baudius, Epist. VII, cent. I, pag. 21 : elle est datée de Caen, le 1^{er}. de juin 1591.

(4) Idem, Epist. VIII, ejusdem centuriæ, pag. 22.

(5) Idem, Epist. VI, cent. I^{re}, pag. 18.

(6) Ibidem.

(7) Epist. VIII, page 22.

(8) Scipio Sardinus. Voyez la Lettre de M. Servin à Baudius, pag. 38 des Lettres de Baudius. Voyez aussi pag. 41.

(9) Epist. VII, pag. 20.

puté auprès de Lipse ; n'était-ce pas de quoi se fâcher que l'on s'empressât si peu à Paris de faire venir ce grand homme ? *Lipsio equidem omnia summa cupio, et ob honorem hominis, et ob amorem litterarum. Sed tamen mei potissimum commodi ratio à me ducebatur, cum tam ambitiosis flagitationibus hoc agebam, ut huc evocaretur. Suadebat enim voluntas, et rerum mearum status urgebat, ut in patriam excurrem : quod ut sine sumptu meo et cum nonnulla dignitate fieret, bella occasio evenisse videbatur, si quod spe ac votis præceperam, publico nomine ad eum accersendum legatus forem* (10). Lorsqu'il écrivait cela à M. de Thou, ses affaires étaient en mauvais état (11) : il se tenait à la campagne, parce que sa bourse était trop mal garnie pour qu'il pût s'entretenir à Paris. La lettre suivante (12) fut écrite en prison au même M. de Thou : il lui marque que personne ne voulait être sa caution, et que sans cela le bon office de M. Servin, à la recommandation duquel le juge du lieu lui avait été favorable, lui était très-inutile. Il était à Paris en 1597, plein d'une prétention trop présomptueuse. L'envoyé des Provinces-Unies était si malade, qu'on ne croyait pas qu'il en réchappât. Baudius, se flattant de recueillir cette succession, écrivit en diligence à Scaliger, et le pria de le servir pour lui faire avoir le caractère d'envoyé des États-Généraux auprès d'Henri IV (13). Scaliger lui fit à peu près la même réponse que Lipse lui avait faite dix ans auparavant (14). Baudius écrivit en 1598 aux deux envoyés de Hollande à la cour de France, pour les supplier très-humblement de lui procurer quelque emploi au service de la patrie (15). Au mois de juillet de la même année il se trouvait en prison. C'était pour des affaires civiles, c'était pour avoir été caution trop légèrement. *In carcerem conjectus sum nulum ob flagitium, sed ob inconsultam*

spondendi temeritatem (16). Il passa en Angleterre l'an 1602, avec Christophe de Harlai, auquel il avait été donné pour secrétaire, pour conseiller, pour homme d'étude. *Profectus sum in Angliam, ut ei sim à consiliis, à secretis, ab interioribus studiis* (17). Il passa la même année en Hollande, et y devint professeur. C'est tout ce que ses Lettres m'ont appris touchant son séjour en France. Il se croyait si propre à une ambassade, et il avait tant d'envie d'en goûter, que sa profession de Leyde ne put le guérir de cette passion. Surtout il aurait voulu être choisi pour aller féliciter Henri IV, au nom des États-Généraux, lorsqu'il courut une nouvelle que ce prince avait été élu roi des Romains. *Si qua occasio aperitur, ut extra ordinem publico nomine in Galliam legari possem, multum felicitati meæ gratularer. Sed hæc ægri somnia sunt, ut et rumor ille qui pervagatur de Gallo designato rege Romanorum. Quod si tamen ita esset, cum insit in incredibili sæpè veritas* (18), *et in verisimili mendacium, non disconveniret magnificentiae illustrissimorum ordinum, mitti qui publicam lætitiæ secundâ oratione testarentur* (19). L'an 1607, il passa en Angleterre, pour présenter ses poésies au roi Jacques, et il lui monta dans la fantaisie de se faire députer vers ce prince par les États-Généraux. Il pria M. Vander Myle, gendre de Barnevelt, de recommander ce dessein à son beau-père ; et il ne douta pas que Barnevelt n'inventât quelque bon prétexte de députation. Cela ne réussissant pas, Baudius fit ce à quoi il se préparait à tout hasard : il fit le voyage en qualité de son propre député. *Si amplissimi ordines aliquid huic mortali mandare dignarentur quod nostra vox deferret ad aures regis, fortè nihil admitterent cujus eos prenitere posset, et mihi tum gaudio tum honori esset reip. causâ legari, nec Baudii negotium omittere.....* (20). *Sin frustra mecum hæc*

(10) Epist. XLI, cent. I^{re}, pag. 66, datée du mois d'août 1595.

(11) Voyez la XLII^e. et la XLIII^e. lettre de la I^{re}. cent.

(12) C'est la lettre XLIV.

(13) Lettre XLV, pag. 70.

(14) Voyez ci-dessus la citation (2).

(15) C'est la lettre XLVII.

(16) Epist. XLVIII, pag. 74.

(17) Epist. LV, cent. I^{re}, pag. 80.

(18) Voyez ci-dessus la remarque (F) de l'article AGATHON.

(19) Baudii Epistol. LXXI, cent. I^{re}, pag. 103, datée de Leyde, le 26 de mars 1603.

(20) Baudius, Epist. LXIV, cent. II, pag. 253.

blanda somnia meditor ibi à me legatus (21).

(D) *Il était grand poète latin.*] Voyez le jugement que font de ses poésies MM. Borrichius (22) et Morhofius (23). La première édition n'est point de l'an 1607 (24), mais de l'an 1587 : il la dédia à Pierre Regemorterus. Cette épître dédicatoire est la II^e. des lettres de Baudius. Il avait publié à part un livre d'*Iambes* l'an 1591, dédié au cardinal de Bourbon (25). Il dédia quelques-uns de ses *Poèmes* au roi d'Angleterre, et quelques autres au prince de Galles, dans l'édition de l'année 1607 ; et il passa la mer, pour faire lui-même son présent à ses deux héros. Il eut la cruelle mortification de s'en retourner chez lui, sans avoir reçu ni denier ni maille de ces deux princes : tout le gain qu'il fit à ce voyage fut de devenir leur créancier ; ce qui valait beaucoup moins que la dépense qu'il avait faite. Voici ses plaintes et ses doléances (26). *Arbitror te ex indicio famæ factum esse certior, me superiori mense Augusto transfretâsse in magnam Britanniam, cujus et Monarchæ de manu in manum tradidi Salisberiaci Poëmata mea, quorum minus malum carmen heroicum ejus honori inscribitur. Duo verò Gnomarum Iambicarum libri dedicati sunt principi Britanniarum, quocum horam amplius unam familiariter sum collocutus. Sed hæc fine stetit omnis regia liberalitas, nec teruncio factus sum propensior, ut vel meo exemplo liquere possit, magnos terrarum dominos posse perdere, non donare. Interim non poenitet suscepti itineris, nisi quòd te non offenderim. Nam et habeo reges debendi reos, et olim fors fuit intelliget*

Ἡ δὲ ἀρνύ, ὅτ' ἀπίστον Ἀχαιοὺν οὐδὲν ἔτιοι.
(Il. I. 412.)

Darabo, et memet rebus servabo secundis.
(Æn. I. 211.)

(E) *Il avait eu dans les dernières années de sa vie quelques mortifica-*

tions.] On le fit postuler long-temps une augmentation de gages, quoiqu'on ne pût point ignorer les persécutions assommantes qu'il souffrait de ses créanciers. Il ne demandait que d'entrer dans la secte des millenaires, c'est-à-dire d'obtenir que ses gages lassent jusqu'à mille francs (27) ; et à peine put-il obtenir cela après une infinité de basses sollicitations, lorsque la pension de Scaliger fut partagée à plusieurs autres professeurs. *Multis collegarum aucta sunt stipendia, quo nomine illis gratulor, non invideo : sanè omnes videntur quasi facto agmine concurrisse ad cernendam hæreditatem et legenda spolia maximivirorum Josephi Scaligeri* (28). *Læsus esse videor quòd præteritis comitiis nulla sit habita Baudii ratio nec in augendo peculio, nec in causâ ordinariatûs, quùm tamen multi collegarum etiam plura obtinuerint quàm ausi erant sperare* (29). Alors même, le pauvre Baudius fut le dernier dont on se souvint, quoiqu'il alléguât qu'il avait contribué autant que qui que ce fût à attirer ce grand homme dans la Hollande (30). Enfin on lui augmenta sa pension ; mais on oublia à un autre égard ses instances redoublées : on le laissa professeur extraordinaire, quoiqu'il ne cessât depuis long-temps de demander place parmi les professeurs ordinaires, afin de jouir du droit de suffrages dans les assemblées de l'académie, sans quoi il ne pouvait avoir part aux émolumens qui reviennent des promotions. *Intellexi hesternâ die ex sermone nostri Heinsii heroïs, habitam esse Baudii rationem in supplemento peculii. Quo nomine plurimum me collegio Curatorum, in primis autem benevolentiae tue, debere confiteor. Sed si eodem operâ in ordinem redactus essem, nullâ ex parte beneficium claudicaret. Nisi fortè honorificentius est quòd extra ordinem nobis ob sedulam in publico munere obeundo curam ac diligentiam præmium sit decretum, quàm si adscriptus essem manipulo ordinariorum. Mihi quidem judicia bo-*

(21) *Ibidem*, pag. 254.

(22) *Disert. de Poët.*, pag. 140.

(23) *Polyhistor.*, pag. 306.

(24) M. Baillet l'a cru. Jugement sur les Poët., num. 1385.

(25) Voyez la IX^e. lettre de la I^{re}. centur.

(26) *Epist. XCI*, centur. II^e, pag. 298, datée du 5 mai 1608.

(27) Voyez la V^e. lettre de la III^e. cent., pag. 324.

(28) *Ibidem*.

(29) *Epist. ult.*, cent. II, pag. 313 : elle est datée du 14 février 1609.

(30) *Pag.* 324.

rent cette pièce de poésie. *Pene mihi stetit exilio hæc editionis festinata to-meritas, nisi senior pars inspecto carmine me omni culpâ liberasset* (46). Une infinité d'autres gens auraient prononcé qu'on ne pouvait louer ce marquis sans être traître à l'état, et pensionnaire de la cour d'Espagne. *Prævo et sinistro ingenio nati sunt qui crimen et pene perditionis scelus putant, si quis assurgere audeat in laudem hostis. Tales multos alii hæc cetas, et quidem inter eos sunt qui sedent ad clavum reip. sub quorum maxillis edendum* (47). Ils eussent cru, du moins extérieurement, que quiconque ne parle pas selon leurs passions et selon leurs préjugés, est nécessairement un traître : et voilà ce que c'est que de ne pas considérer que la raison a diverses faces, et qu'elle ne se présente pas du même côté à toutes sortes d'esprits. Il y avait même des raisons particulières pour Baudius : il était bon poète ; il lui venait des pensées sur tous les sujets remarquables ; l'arrivée du marquis de Spinola en Hollande était un sujet de cette nature : il était donc très-possible que Baudius ne fît des vers sur ce marquis que pour exercer sa muse sur une belle matière sans aucune mauvaise intention contre l'état. Non-seulement cela était très-possible, mais même très-vraisemblable. D'ailleurs l'espérance de quelques pistoles, en récompense de quelques vers, est fort compatible avec une âme bien intentionnée pour la patrie. Le mal qu'on pouvait dire de lui, c'est qu'il n'avait pas la passion du temps, c'est-à-dire, un tour d'esprit à s'emporter, à s'effaroucher à la seule ouïe du mot *Espagnol*. Il conservait son sang-froid : il souhaitait le bien public tranquillement, sans passion, par raison seulement. *Ego tamen si lentum hoc negotium sperato pacis eventu concludetur, ut ex intimis sensibus voveo, non dubitabo virum (marchionem Spinolam) affari, et quidquid hujus est muneris meque omnem ipsi offerre, salvo jure patriæ libertatis* (48). Or, le public a besoin de toute autre chose, et d'une haine machinale et aveugle. Les dis-

cours qui nourrissent cette passion sont pour le moins la petite oie des maximes d'état, *arcanorum imperii*.

(H) *C'était une grêle réciproque et un bombardement alternatif entre l'académie de Leyde et le collège d'Anvers.*] Voyez le livre intitulé : *Væ victis, Lusus rhetorum Advaticorum adversus Leydenses eructationes, munerario Godefrido Vrancken*. C'est le véritable nom d'un jésuite dont Alegambe fait mention (49) ; cependant il attribue le *Væ victis* au jésuite Maximilien Habbeque (50). Il fut imprimé l'an 1609. On y fait mention d'un écrit que je n'ai point vu, que les jésuites d'Anvers avaient publié l'année précédente contre un certain Schlaffius. On ferait une longue liste, si l'on cotait tous les écrits imprimés en ce temps-là au Pays-Bas espagnol, contre les professeurs de Leyde, et dans la Hollande contre les jésuites. Baudius était un de ceux que les jésuites attaquaient de la manière la plus sanglante. Il est horriblement déchiré dans le *Væ victis*. Scribanus l'accorde d'une étrange sorte, l'an 1607, dans son *Dominici Baudii Gnoma, Commentario illustratae*. Baudius ne niait point qu'il n'eût écrit avec trop d'emportement contre les jésuites, et il témoignait du chagrin de l'avoir fait : il espérait même que les personnes équitables ne prendraient pas à la rigueur ce qu'il avait accordé aux licences poétiques : *Utinam rebus integris, c'est ce qu'il écrit à Swertius* (51), *te monitore et consiliario essem usus ! Liber noster si non melior, saltem securior et lætioribus auspiciis extisset in lucem. Multaque nimis licenter effusa, vel privatis laribus inclusissem ne temerè erumperent, vel, quod tutissimæ cautionis genus est, tardipedi deo commisissem. Nunc post culpam admissam seriò ringor, verum haud gravatè veniam impetraturus confido apud elegantioris notæ judices et benignos rerum aestimatores, qui non abrepti præjudicio aut partium studiis, in causæ cognitione diligenter expendent, quantum publicis legibus ac moribus licentiâ poetarum concedatur.... Ante omnia et vellem,*

(46) Epist. LXXXVI, centur. II, pag. 288.

(47) Ibidem. Voyez aussi la lettre XGV de la II^e. centur., pag. 302.

(48) Ibidem.

(49) Bibliothec. societ. Jes., pag. 162.

(50) Ibidem, pag. 337.

(51) Voyez la lettre LXXXVI de la II^e. centur., pag. 286, 287.

l. fuerat melius, non tetigisse unctos. Vec prudentissimo consilio factum esse confiteor, quòd tela strinxerim in universam Soteriæcorum sodalitatem. Sunt enim ex iis multi, quos ob doctrinam et virtutis ac probitatis indolem revereor atque observo. Dans une autre lettre, où il avoue que son style a été trop emporté, il espère que l'emportement dont on use contre lui l'excusera auprès des personnes équitables. « Je viens de lire, continue-t-il, un livre fait contre moi, qui est tout tissu de mensonges ridicules, quoique le titre ne semblât promettre que la plume d'un bon ami (52). » *Seriò poenitet quædam nimicæ acerbitalis foras erupisse, quæ domi continuisse, et vellem et fuerat melius.... Verùm ut rem natam intelligo, non erit mihi sollicitè causa dicenda apud æquos iudices. Ipsa enim adversariorum præcitas et convitia sine more effusa largam materiam mihi præbent non tantùm ad sperandam absolutionem, sed ad consequendam laudem moderationis ac modestiæ. Vidi enim et evolvi hesternâ die à capite ad calcem librum in me conjectum, etc.* (53). Plusieurs raisons montrent que le livre qu'il venait de lire est le Commentaire in Gnomas (54). Or ce Commentaire est un ouvrage de Scribanus (55) : cependant Baudius le donne sans balancer à Rosweide, et avec tant de persuasion, qu'il déclare que rien ne saurait lui ôter cette croyance : *car, dit-il, les autres livres de ce jésuite et celui-ci se ressemblent comme deux gouttes d'eau : même génie, même humeur, même style, même caractère.* Concluez de là en passant, que les plus grands clercs se trompent au jugement de ces sortes de conformités, et aux conséquences qu'ils en infèrent par rapport à l'attribution des livres. *Non possum demoveri ab eâ sententiâ quin existimem ac prorsus persuasum habeam, editorem hujus præclari factûs esse patrem Heribertum Rosweidum. Nam non ovum ovo, nec aqua è puteo tam similis est aquæ,*

(52) Il dit la même chose pag. 276 touchant le Commentar. in Gnomas.

(53) Baudius, epist. LXXV, centur. II, pag. 269, datée du 10 de novembre 1607.

(54) Voyez touchant ce livre, et par occasion touchant Baudius, le Journal chronologique de St.-Romuald, au 17 de juin.

(55) Voyez Alegambe, pag. 72.

quàm liber iste refert nobis indolem, genium, et characterem aliorum librorum qui ab eodem patre sunt expositi (56). Ce qu'il y a de remarquable, c'est que Baudius, qui craignait de voir dans le Commentaire sur ses Gnomes les infirmités dont il se sentait coupable, eut, à ce qu'il dit, la consolation de n'y trouver que des faussetés notoires à tous ceux qui le connaissaient. *Verebar ne curiosus alienarum papularum observator, ea mihi ex vero objiceret quæ seriò conscientiam remorderent, et diligentius vivendi necessitatem imponerent. Nunc quæ de me inclementer dicit, ploraque talia sunt ut risum non bilem moveant iis qui me nôrunt, nec ad alios iudices provocandum habeo, quàm qui oculis et sensu communi non destituuntur* (57). Pour l'ordinaire, c'est le défaut des satiriques ; ils ne dépensent pas assez en espions : ils imputent des crimes qu'on peut réfuter, et n'imputent point ce qui est incontestable. Au reste, Baudius désavoue l'auteur allemand, qui avait fait son apologie en chaire contre le commentateur des Gnomes. *Quidam parasitaster parvulus è Germaniâ huc adveniens, me multum reclamante, impetravit à senatu nostro academico, ut sibi liceret publicè pro meâ dignitate scilicet adversus illum declamare. Ac ne quid ad summam sinisteritatis deesset, aut ut caput unctius referret, etiam orationem illam in vulgus edendam curavit. Testari possum ex animi sententiâ, mihi factum istud vehementer displicuisse. Satiùs enim erat me deserì ab omni patrociniò, quàm à tam infirmo tibicine causam nostram sustentari* (58). J'ai encore à dire que les emportemens, dont Baudius témoigne le plus de repentir, sont ceux qui concernent les princes et les têtes couronnées. Il ne fit pas même quartier au roi de France, qui était allié de la république. *Sed horrida dictu sunt quæ in Lojolitas, in editorem Amphitheatri, in impurissimum Schoppium stringimus. Atque utinam hoc fine sese cohibuisset styli nostri procacitas. Sed in Pontificem, in Philippos, in Ar-*

(56) Baudius, epist. LXXV, centur. II, pag. 270.

(57) Idem, epistola LXXXVI, centur. II, pag. 288.

(58) Ibidem.

chiduces , in partium duces evomit virus acerbitalis suæ , nec parcat ipsi Liligero regi (59).

(I) *Il se maria pour le moins deux fois.*] Il parle de la mort de sa femme dans une lettre du 10 de mars 1610 (60) ; et il écrit le 21 de février 1613 qu'il s'est remarié. *Opinor jam te ex jamd'audiisse me choro maritorum iterum esse adscriptum* (61). Je n'ai pas eu le temps de consulter toutes ses lettres page pour page : ainsi je ne saurais bien répondre s'il fait mention du temps où il épousa sa première femme , ni s'il dit qu'il ait eu des enfans , ou non ; mais je sais bien que cette femme en avait eu d'un autre mari : car Baudius fait mention d'un fils et d'une fille de sa femme (62), et il se plaint même de la mauvaise économie de cette fille (63). Le gendre , que Théophile donne à ce professeur (64) , pourrait bien être le mari de cette mauvaise ménagère. Peut-être aussi que , par un défaut d'attention , Théophile appela gendre celui qui n'était que *privignus*. L'auteur du *Væ victis* remarque que Baudius n'avait point d'enfans.

*Natura quamvis liberos neget tibi ,
Effate BURDI , nec tibi BAUDI , tua
Similes parentis Hecuba filios creet* (65).

(K) *Le vin et les femmes ont été les deux écueils sur lesquels sa réputation a fait naufrage.*] Comme cette remarque sera un peu longue , j'y ferai des alinéa.

I. Sur le premier chef , il ne niait point la dette : voyez trois beaux passages sur ce sujet à la tête de ses lettres , tirés de ses propres lettres. Je ne rapporte que le premier et le second : *Concurrant omnes*, dit-il (66), *non dicam ut ille Satyricus , augures , haruspices , sed quidquid est ubique*

(59) Baudius , epist. LVIII , centur. III , pag. 406.

(60) C'est la XIV^e. de la III^e. centur.

(61) Baudius , epist. III , centur. IV.

(62) *Idem*, epist. VIII , centur. IV , pag. 486 , et alibi.

(63) *Idem*, epistola XXII , centur. III , pag. 344.

(64) Voyez ci-dessus la fin de la remarque (A) de l'article de (J.-L. Guez de) BALZAC.

(65) *In Epicitharismate*, pag. 13.

(66) Baudius , in epistolâ quâdam ad Curatores Academiæ. C'est la XXXIII^e. de la III^e. centur. dans l'édition de 1650 : le passage est pag. 361.

hominum curiosorum , qui in aliorum acta tam sedulò inquirent , ut ea fingant quæ nunquàm fuerunt , nihil inveniet quo in nobis carpere possit livor , quàm quod interdum , ad exemplum prisci Catonis , liberalius invitari nos patimur , nec semper consistimus intra sobrietatem veterum Sabinorum. Huic quoque peccatulo indè moderari conamur , et pulchrè procedit. Il exprime plus galamment cela au second passage : *Malignitas obtrectatorum nihil aliud in nobis sugillare potest quàm quod nimis commodus sibi convivator , et interdum largius aspersione flore Liberi Patris* (67). Puis qu'il confesse son péché , on n'a que faire de produire contre lui le témoignage de Sriverius , qui suppose que Charon ayant mis au choix de Baudius , ou de demeurer dans l'autre monde , ou de retourner en celui-ci , à condition de boire de l'eau , et de reprendre sa première femme , Baudius choisit le premier parti (68). Voici déjà quelque chose qui concerne le second chef : Sriverius n'eût point fait une telle supposition , si Baudius eût été en bon ménage avec sa première femme.

II. Jamais homme n'eut moins de besoin que lui de consolation , quand il la perdit. Son bon ami Heinsius ne put s'empêcher d'en faire des plaisanteries en vers et en prose , qu'il lui adressa : il écrivit à Grotius sur la même chose ; il lui dit que notre siècle ne cédait point à celui qui avait vu un Xénophon continuer le sacrifice , nonobstant la nouvelle de la mort d'un fils ; ni à celui qui avait vu Q. Martius aller de l'enterrement de son fils au sénat. « Baudius , lui » dit-il , s'est enivré le jour qu'il a » enterré sa femme : il n'a rien laissé » à faire aux consolateurs ; il s'était » dit efficacement avant leur venue » tout ce qu'ils auraient pu imaginer. » Le vide qui est dans sa bourse lui » pèse infiniment plus que le vide » que son lit vient de souffrir. Je lui » ai fait toucher quelque argent : cela » lui a récréé tous les esprits ; car au » lieu de cet air sombre , et de ces » yeux fichés en terre , qu'on lui

(67) *Idem*, epist. XXVI , centur. III , pag. 350.

(68) Voyez le livre intitulé *Dominici Baudii Amores*, pag. 14.

» voyait, tout comme si sa femme
 » eût vécu encore : au lieu, dis-je,
 » de ce grand abattement, je l'ai vu
 » passer tout d'un coup à une espèce
 » de gaieté ». *Baudius noster eo ipso
 quo uxorem extulit die vinum gustare
 voluit.... omnia solatia quæ exulcera-
 tis adhiberi mentibus solent ipse occu-
 pavit. Nihil amicis in luctu reliquit
 quod vel imputare illi possent..... Sta-
 bat antea demisso vultu ac tristi,
 uxorem ejus vivere adhuc credidisses
 (69). Vix spes melior affulsit, respi-
 rare cœpit, et constanter multa de fra-
 gilitate vitæ disputare : nemo funus
 esse in ædibus existimasset (70). Tou-
 tes ces pièces d'Heinsius sont diver-
 tissantes. Mais cette stoïcité n'est pas
 le plus grand sujet de blâme pour
 Baudius, par rapport au sexe. Nous
 allons voir de plus fâcheux incidens.*

Dès qu'il fut entré en France, il
 s'arrêta si long-temps à Caen, que le
 bruit courut qu'il ne pouvait se sépa-
 rer d'une femelle qu'il y aimait. *Non
 posse me hinc à mulierculâ divelli
 quam impotenti amore depeream (71).*
 Il le nia, et dit que les risques qu'il
 aurait courus dans le voyage avaient
 été cause d'un si long séjour. Il dit
 aussi que malgré les oppositions des
 professeurs, il aurait pu enfin ensei-
 gner le droit à Caen, s'il ne se fût en-
 gagé d'ailleurs. Il donne une très-
 mauvaise idée de cette université,
 quant à la faculté de droit. *Timue-
 runt sibi juridici professores ne ego...
 eôs de imperitiæ possessione dejice-
 rem..... Præses de quo retuli verbis
 acribus homines istos castigavit eosque
 assimilavit draconi Hesperidum hor-
 torum. Tenes quorsum. Quid multa ?
 frementibus miseris istis leguleis par-
 tim odio religionis, partim conscientia
 inœritiæ suæ perfectum est ut qui Lei-
 dæ gradum accepissent, legitimè pro-
 moti viderentur (72).*

Scrivenerius a cru que Lipse parlait
 de Baudius, lorsqu'il écrivait à Bar-
 clai, l'an 1599 : *Scribit ad me, queri-
 tur, sed parum aperte, et ulcus aliquod
 sermonum eâ veste tegi equidem odo-
 ror. Si leve curatu, parum est : sin*

*pravum aliquod et duricorū (insanabi-
 le) doleo caussâ præclari ingenii quod
 sese (ah temerè, ah stultè) in bara-
 thrum et præceps dedit. Quis illigatum
 te triformi Pegasus expediet Chimæræ?
 Sed meliora opto (73).* Cela sent un
 homme embarqué ou embourbé dans
 quelque mauvaise galanterie.

Afin de finir par l'endroit le plus
 vilain, j'anticiperai sur l'ordre du
 temps, et je dirai ici qu'il avait fait
 des promesses de mariage qu'il n'a-
 vait pas tenues. Quand il se vit veuf,
 et pressé par sa misère et par son tem-
 pérément de chercher une autre fem-
 me, il chargea deux de ses amis de
 l'informer en quel état étaient les
 biens de cette ancienne maîtresse, et
 leur déclara que pourvu qu'elle fût
 riche il était tout prêt à l'épouser
 préférablement à une autre. Il ne dou-
 tait point qu'il n'en fût encore aimé.

*Veteribus amoribus meis ex animo
 volo, nec ullam præoptaverim, si ad
 cæteras dotes accedat etiam copiosus
 imber qui olim per impluvium influxit
 in sinum Danaes..... Nisi molestum
 est, velim aliquid temporis impartiare
 disquisitioni, quo loco res ejus sitæ
 sint. Nam quin vivat nostrî memor,
 et non immunis amorum, nullus du-
 bito (74).* La réponse qu'on lui fit fut
 une preuve qu'il avait eu trop bon-
 ne opinion de lui-même : la dame dé-
 clara qu'elle n'aimait point les grands
 buveurs. Baudius comprit de reste ce
 que cela voulait dire, et trouva dans
 ce refus un soulagement de conscien-
 ce ; car il se faisait un scrupule de
 n'avoir pas tenu sa promesse, et il se
 voyait alors dégagé, puisqu'on ne
 voulait point de lui. *Etsi sincero af-
 fectu nympham illam prosequor, ta-
 men magis liberandæ fidei religione,
 et veterum repromissionum ultro ci-
 troque stipulatarum memoriâ adduc-
 tus sum, ut consortium ejus ambire
 non dedignarer, quàm formæ lenoci-
 nio, vel divitiarum conditione... (75).*
*Gaudeo me bonâ cum nymphæ ejus
 gratiâ liberatum esse nexu veteris pro-
 missi, καὶ δῆπλῦρου συναλλάγματος,
 ejus adhuc me nonnulla incessebat*

(69) *Ibidem*, pag. 12 et 13.

(70) *Ibidem*.

(71) *Baud.* epist. XVI, centur. I, pag. 36.

(72) *Ibidem*, epistola XXIII, centur. I^{re},
 pag. 45. Voyez aussi son poème in tres Juris
 Perversiores, là même, pag. 35.

(73) Voyez Amores Baudii, au commen-
 cement.

(74) Baudius, epist. XXII, centur. III, pag.
 345, datée du 1^{er} de juin 1610.

(75) *Idem*, epist. XXVI, centur. III, pag.
 349.

reté serait moins honteuse sans la misère où Baudius se trouvait réduit, et sans les grands biens de sa Sophie. Voici des paroles qui se trouvent à la page 95 du *Dominici Baudii Amores*, et dans la 1^{re}. lettre de la 1^{ve}. centurie, page 479. Cette lettre fut écrite le 21 de juillet 1612. *Plerique putant hanc labem non aliâ conditione deletum iri, quàm si insulsum pecus uxorem duxero, cui præter Sophiæ nomen nihil adest humani cordis. An ideò pereundum erat Pompeio magno, si Lucullus non esset luxuriosus? Ego invitam cogere non possum ut velit esse conjux invicti Jovis, et tanti non est ut velilli, vel furioso parenti supplicem. Dos tamen non esset adspernanda, nisi marita foret, et posset absque muliebri capite contingere. Postquàm ,... reversus fuerit, persuasu amicorum decretum est mihi jacere novissimam aleam, et exquirere an mecum lege fidelis καὶ ἀδελφου ἀμνηστίας pacisci velit. Paratus sum ex animi sententiâ conceptis verbis jurare μὴ μνηστῆρα : dum et ipsa levitatis culpam agnoscat, et parentis furias non approbet. Si tergiversabitur, relinquam illam ulciscendam suis moribus, et aliam consortem invenero quæ meliùs intelliget suam felicitatem.* Quelques jours auparavant, il avait eu plus de cœur. Il avait bonne opinion de lui-même : il dit dans la même lettre qu'il n'est pas si épuisé qu'il ne puisse trouver une femme de mérite, encore qu'il ait été assez fou pour rechercher long-temps une impertinente Xantippe. *Non adeò exarui ex amoribus et humoribus, ut bona mea sapienti fœminæ venditare non possim, etiamsi tam insipienter circa Sophiam deliraverim ut mihi Socratica fides objecta sit* (84). Il voulait faire une dernière tentative, mais il souhaitait presque d'être encore refusé, tant cette sotte créature et son brutal de père lui déplaisaient. *Hæc mihi Heinsius noster adfuit, et rogatu meo adductus, partim suâ sponte incitatus, recepit in se munus colloquendi seriò cum Festo Hommio πρὸς τῆς Σοφίας. Is tenet clavum imperii, et patris animum habet in suâ manu. Sed summâ cum æquitate exspecto quemlibet eventum, et propè est ut malim re-*

(84) *Ibidem*, pag. 480.

pulsam, ita me lædet et contumeliarum parentis, et insulsum filicæ morum, quæ præter nomen non possidet micam salis (85).

Nous voici à la plus honteuse scène. Baudius entretenait assez long-temps une concubine. C'était une servante qui servait de plastron à quantité d'écoliers, et qui se sentant grosse jeta le paquet sur la tête du seul Baudius. Elle soutint même qu'il lui avait fait une promesse de mariage, et l'ajourna devant les juges, pour le faire condamner à lui tenir sa parole. Cette affaire fut scandaleuse et risible en même temps : il faudrait connaître peu le public pour ignorer qu'elle fit plus rire qu'elle ne causa de scandale. Les supérieurs de Baudius ne purent pas dissimuler, ni s'empêcher de le flétrir en le suspendant de sa charge. Les railleries où il se voyait exposé l'obligèrent à faire un voyage à Gand. *Inter alias causas quæ me moverunt ut in viam me darem hæc fuit non infima, ut prudenti absentid subterducerem me ab importunis conjugii disparis congratulationibus, quibus quotidie aures meæ circumsonabantur* (86). Il paraissait douter que cette servante fût grosse ; mais il craignait qu'elle ne jurât en accouchant qu'il était le père du poupon : c'est pour cela qu'il suppliait ses amis de faire en sorte qu'une carogne comme celle-là ne fût point reçue à faire serment ; et il offrait de faire de son bon gré ce que les lois de l'humanité demandent, c'est-à-dire, d'avoir soin de la créature qui naîtrait ; mais il lui était dur d'y être contraint. *Periculum enim est in mord, nam propinqua partitudo appetit, siquidem paritura est, nam permulti dubitant num sit gravida, quod si est,*

Sublimi feriam sidera vertice.

Cuperem inseri mandato, non esse illi scorto publicè diffamatissimo deferendum jusjurandum tempore partitionis, nec habendam fidem in designando parente tam multorum capitum,

*Cum suis vivat valeatque mœchis,
Quos simul complexa tenet trecentos.*

(85) *Epist. ultima, cent. III, pag. 475, 476, datée du 11 juillet 1612.*

(86) *Epist. XC, centur. III, pag. 462, datée de Gand le 4 décembre 1612.*

Ego nihilominus sponte mea incitatus faciam quod officium humanitatis injungit. Sed cogi Baudium non decet, non oportet, à tam prostituti pudoris scorto (87). En tout cas, il aimait mieux nourrir l'enfant d'autrui que d'abandonner une créature humaine; et il se consolait par la raison que ce serait une preuve de sa vigueur masculine, et que cela ne nuirait point à l'avenir à Sophie, sa future femme, qui serait un champ à la culture duquel il réserverait désormais toutes ses forces. Ut ut res cadet, nihil mihi evenire potest tristius aut deterius quam quod animo præcepi, et mecum antè peregi. Nempè futurum, ut perjurio caput alliget, et προδομαίων obtrudat heroi Baudio. Quid tum postea? Malo agnoscere alienum, quam foetum humanum non ali. Testimonio erit me marem esse, et viri munia posse fungi. Nihil inde abradetur in posterum meae Sophiae, cujus arvo familiari reservabitur

Quidquid in arte mea possum promittere curæ (88).

Il écrivait cela le 29 mars 1612, lorsqu'on disait que la servante était prête d'accoucher : *Fertur esse in odvyn*, sed nullus credo, licet illi plurima manet lacryma. *Sunt enim quibus non potest persuaderi eam esse gravidam, et ego quidlibet credo posse cadere falsimonice, fraudis, et malitiae in tam profligatam, perditam, atque intestabilem foeminam.* Il ne niait point qu'il n'eût promis mariage à cette servante; mais il prétendait qu'une vilaine créature comme celle-là ne méritait point d'être comprise sous le bénéfice des lois : il ne croyait pas qu'on fût obligé de garder la foi à cette espèce d'hérétiques; et il se souvenait de l'avoir lu dans le code : et comme il ne pouvait point citer l'endroit, il supplia Grotius de faire citer cette loi par son avocat, afin que ce fût un coup de foudre qui fît cesser les poursuites de sa putain. Et parce qu'il n'y avait que les prétentions de cette servante qui empêchaient la maîtresse de Baudius de donner les mains au contrat de mariage, il pria instamment son ami de se hâ-

ter. Domum reversus audiivi nunciam perquam optabilem de meis amoribus. Omnia eveniunt ex animi sententiâ, nec quidquam deest ad votorum summam, nisi ut eximam scrupulum de pollicitatione matrimonii cum exoletis isto propudio, labe et tabe meae sane et existimationis. Hanc tu pestem perniciem si amolitus fueris pro dignitate muneris quo fungeris, et pro auctoritate quâ merito vales plurimum, validiorem captes gloriam, quam

*. Diram qui contudit hydram,
Notaque fatili portenta labore subegit.*

Tam viles personæ, tam diabolæ victimæ publicarum libidinum, non sunt dignæ observatione legum, ut memini aliquando legere in corporis juris, sed locus non occurrit memoria. Quæso te ut hisce litteris perlatis continuo cures accersendum advocatum vander Werven, qui legem horrendi carminis dictet, cujus obmunciatione fulminari possit fatalis illi fundi nostri calamitas. Hoc ego beneficium tanti faciam, ut nemini plus in vita sim unquam debiturus. Sed mures oro, nam amanti, et animo copienti nihil satis festinatur (89). Voilà ce qu'il écrivait le 28 de mars. Il n'était pas hors d'affaire au mois de juin : la servante espérait-toujours d'être épousée, ou de gré ou de force; et Baudius n'osait se produire devant sa maîtresse, pendant le procès de la concubine. Hoc nisi fundamentum præstruatur, non sinit θυμός ἀγνός, ut viam affectem ad meam divam que non intelligit sua bona : nec ideo tamen demovebor ab amandi proposito, quandiu spes aliqua supererit expugnandi ferreum istud pectus (90). Il voulait faire une transaction avec celle-ci, et il pria Grotius de la dresser : il espérait que la créature, intimidée par des menaces, signerait cette transaction. A tuo discessu nec patrem τῆς ἀσέφου Σοφίας allocutus sum, nec me conveniendum curavit Mercurii mater, nisi quod audio eam adhuc pascere ebriosas, futes, et furiosas spes de matrimonio :

*. . . sed prius Appulis
Jungentur capreæ lupis.*

(87) Epist. XCIII, centur. III, pag. 465, datée du 28 mars 1612.

(88) Epist. XCII, centur. III, pag. 464.

(89) Baudius, epist. XCIII, centur. III, pag. 465, datée du 28 mars 1612.

(90) Epist. XCVI, centur. III, pag. 468, datée l'onzième juin 1612.

Quid mihi auctor es ut faciam? Exspectem litis eventum? Hoc spissum est amanti, cujus animo nihil satis festinatur. Quamquam hisce nugis jam longum valedixi, saltem inducias pepigi. Cuperem ad me mitti per hunc ipsum nuncium formulam transactionis, quam ipse concepisti. Spero me effecturum injecto metu majoris malitatis ut cupide subsignet, et voluntariam condemnationem subeat (91). L'affaire était encore indécise au mois de juillet suivant (92), et Baudius trouvait fort étrange qu'on ne chassât pas hors du pays cette coquine. *Tot justitiæ Antistites unicam maleficam Circen quæ meos sensus venenavit amoliri non possunt, saltem ut Leidam contagione sud et ædes meas noxiâ vicinitate non infestet (93).* Il crut qu'on lui laissait cette voisine afin que l'indignité de tant d'affronts le portât à se retirer. *Video hoc agi ut contumeliis haud tolerandis ἀγνόησι θυμῷ adigar ad dispiciendam pedum viam, et quærendam haud inglorii atque inopis exilii sedem (94).* Enfin, il termina cette affaire, non pas par une sentence de juges, mais par voie d'accommodement, le 10 d'octobre 1612. Il donna le moins qu'il put, *redemi me captum quàm potui minimo (95)*; après quoi il ne tarda guère à se marier. Il écrivit à Pierre Rubens (96) qu'il était fort content de sa femme : je ne sais point s'il changea de sentiment ; mais, quoi qu'il en soit, ce mariage ne fut pas de longue durée. Baudius mourut le 22 d'août 1613, réduit à un misérable état par un délire. *Delirio ac vigiliis continuis miserè attritus, omnique tandem robore exutus (97).* Ses meilleurs amis se moquèrent de ses folies d'amour. L'un d'eux le propose pour exemple à tous les incontinens, et les exhorte à se réfréner par les remèdes les plus austères, plutôt que de lâcher la bride à leurs convoitises comme Baudius :

(91) Ibidem.

(92) Voyez la lettre XCIX de la III^e. centur., pag. 473, et la I^e. de la IV^e. centur., pag. 478.

(93) Epist. I, centur. IV.

(94) Ibidem.

(95) Epist. XVIII, centur. IV.

(96) C'est la III^e. lettre de la IV^e. centur. pag. 482, datée du 21 de février 1613.

(97) In Vita ejus.

*Quisquis es, exemplo tanti moveare mariti,
Parce libidinibus, luxuriose, tuis.
Addita sit potius lascivo fibula membro,
Ut vindicta tuam transeat ista domum (98).*

Voyez le recueil intitulé *Baudii Amores*, publié par Scriverius, l'an 1638. Vous y verrez, à la page 77, un *Centio Virgilianus* de Daniel Heinsius *ad Dominicum Baudium*, qui postquam ignarus cum ancillâ, cum quâ tum alii, tum plurimi scholastici consue- rant, aliquandiù congressus esset, solus præter expectationem prole ab eâ est donatus.

Plusieurs, sans doute, diront qu'il eût mieux valu indiquer en marge où l'on peut trouver les choses, que de citer tant de passages de cet auteur ; mais plusieurs autres seront bien aises qu'on leur épargne la fatigue de chercher. C'est pour l'amour des paresseux, dont le nombre n'a jamais été aussi grand qu'il l'est dans ce siècle, que j'ai pris la peine de ramasser ce bouquet de plusieurs passages de Baudius. Ils sont imprimés en différens caractères : qui ne voudra pas les lire connaîtra facilement ce qu'il doit sauter. On aurait tort de se plaindre que je trouble le repos des morts ; car je ne dis rien que les amis de Baudius n'aient publié, et que d'autres auteurs n'aient appris au public en divers temps. Voyez Spizelius (99), qui cite un livre que j'aurais bien voulu consulter : il fut imprimé l'an 1675 (100).

(L) *Il ne faut pas croire..... tout ce que le satirique Scioppius en a publié.*] Il en dit trop pour mériter d'être cru : le maquerellage le plus infâme et la magie sont les exploits qu'il lui attribue. On ne peut honnêtement mettre en français son latin. Voici donc l'original : *Baudius, Parisiis, ubi multis annis in concubina- tu summâ cum infamiâ, et velut quadruplatoris filium decebat, vixit, non tantum magiæ deditis, incantatoribus, et sortilegis ædes suas aperuit, et concubinæ suæ filiolum ad peragenda nefaria sacra commodavit, dæmoniumque de thesauris reconditis,*

(98) Scriverius, in Epitaphio Baudii, pag. 135. Baudii Amorum.

(99) Theoph. Spizelius, in Infelice Litterato, pag. 11.

(100) Sous ce titre, Specimen Bibliosophistarum Gedanensium, editum à Schelgwigio.

imprimisque de Petronio utrum is alcibi integer exstaret, consuluit; sed etiam amicis quibusdam majorem quondam ingenii divinitatem præferentibus ejusdem concubinæ filium, puerum non inelegantem turpissimus leno prostituit, ut cum postea lumentibus pueri mariscis scelus propalatum iri metueret, quominus eum veneno contubernales tollerent, minimè impedivit, actumque jam de misella puero fuerat, nisi unius contubernalium acumine expediti fuissent, anicula, quæ morbo mederi sciret, inventa. Ilæc nequaquam à me fingi, neminem paulò humaniorum Parisiis ignorare puto (101). Mais si ces choses étaient si connues à Paris, d'où vient que le premier président donne Baudius à son fils pour secrétaire dans une ambassade? Scioppius inventa cela, ou l'apprit par des contes mal fondés, et le divulgua pour se venger des injures que Baudius lui avait dites, dès avant même que le Scaliger Hypobolimæus eût paru (102).

(M) *Il orut que les disputes de l'arminianisme feraient changer le gouvernement; il s'est trompé.*] Il faut l'entendre lui-même : il déclare que si la conscience et la religion ne l'eussent retenu, il serait allé ailleurs depuis long-temps, et que les violentes disputes des théologiens, et plusieurs autres désordres, lui faisaient craindre que l'ouvrage de la réformation ne devînt dangereusement malade. *Visi me in his locis conscientiaæ scrupulus, et religionis vinculum attineret, jampridem captum esset augurium de migrando, nec Leida spes meas includeret. Quanquam non pessimè mecum agitur. Sed nec ea nostræ ratio habetur, quam oportuit. Theologorum etiam nostrorum dissidentes sententiæ, et virulentæ concertationes, odia fratrum quæ ne morte quidem finiuntur, aliaque nostræ militiæ flagitia, penè efficiunt ut et illud superbum nomen reformatæ religionis, et ipsa causa incipiat mihi esse dubia sanitatis..... Præsentit mihi animus imminere his provinciis fatalem rerum commutationem, et ex intestinis vitiis redivitum aliquando veteris imperii desiderium. Suspectus sum*

(101) Amphotides Schioppianæ, pag. 166.

(102) Voyez la LXXIX^e. Lettre de Baudius de la II^e. centur., pag. 276.

multis, et charus acceptusque in paucis, quod vocæ et stylo passim culco subditorum obsequia in legimos principes, et pleno ore decant veras laudes archiducum (103). Je n'ai doute pas que Baudius ne propose avec trop d'indiscrétion et trop de hardiesse la doctrine dont il parle, de l'obéissance des sujets. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il fût odieux à plusieurs personnes. Il osa bien même proposer ce dogme dans une thèse publique et il est à remarquer que les supérieurs académiques n'exigèrent point qu'il l'effaçât; mais seulement qu'il avouât la jeunesse de ne point embrasser mal à propos ces sortes de sentiments. *Quærit primum ex me an statuum præsidium et auctoritatem suffragi commodare defendendis corollæ periculosæ aleæ plenæ, ut est disputare in ambas partes, an religio sit substantia reipublicæ, et negare fas esse subdito privatoque homini ob causam religionis arma sumere contra principem, et id generis alia. Respondi, causam non videri cur in hæc atrio libertatis non sit fas absque pervicacia sentire quæ velis, et quæ sentias expromere. Tamen rogatus ut admonerem juventutem ne temerè et absque delectu talibus axiomatis assum præberet, significavi me facturum (104).* Jamais homme ne fut plus propre que Baudius à se faire des ennemis par la liberté de sa langue, et par ses maximes : « Nous faisons la » guerre, disait-il, aux plus puissans » princes du monde, et nous sommes » mes sous la férule de cent pe- » tits maîtres. » *Bellum gerimus contra potentissimos mundi monarchas, et servire cogimur istis minutioribus satrapis (105).* Voyez la liberté qu'il se donne de censurer les théologiens qui avaient condamné Vorstius sans l'entendre. Voyez les conséquences qu'il fait craindre, si on leur permet de décider de l'honneur et de la dignité des gens sur des présomptions, sur des soupçons, sur des oui-dire. *Evadet ista effrænis audacia in optimi cujusque deformationem, si præjudiciis, suspicionibus, rumusculis, et*

(103) Idem, epistola LXXII, centur. III, pag. 432, 433, datée du 9 de mars 1610.

(104) Epist. XCIX, centur. III, pag. 471.

(105) Baudius, Epist. LXXXII, centur. II, pag. 278.

arvis tantum licentiæ permittitur, carna et fructu dignitatis exuantur doctrinâ meritisque spectabiles.

De negotio fratrum, et sacratigis dabitur aliâs oportunior disendi locus (106). Encore un coup, c'était un homme fort propre à se faire des ennemis; et je ne m'étonne pas qu'on ait semé contre lui tant de calomnies atroces. Il fit un voyage en France, l'an 1609. Pendant son absence, on répandit mille contes qu'il était allé révolter, qu'il était déjà survenu d'un bon bénéfice, qu'il s'était fait moine, et cent autres choses de cette nature, qui donnèrent lieu à la XXXIII^e. lettre de la III^e. centurie. Il écrivit à deux de messieurs les curateurs : tant il craignait les plus ridicules sottises de la renommée.

(N) *Il crut qu'elles formaient un schisme; il a eu raison.*] Il fondait sa conjecture sur la grande mimosité qu'il remarquait de part et d'autre. Il lui semblait que la matière de ces disputes était susceptible d'un bon accommodement, pourvu qu'on se voulût entr'écouter avec un esprit de charité. C'était donc la disposition des esprits qui lui faisait craindre que l'on en viendrait à une rupture totale. Il était sur les lieux : il pouvait voir de quelle manière Gomarus et ses amis d'un côté, Arminius et ses partisans de l'autre, mêlaient les passions personnelles avec l'intérêt de la doctrine. Il dit franchement qu'on accorderait plutôt les Espagnols et les Hollandais, que ces deux factions ecclésiastiques. Voici ses paroles : je les rapporte de peur qu'on ne se figure que j'exprime sous son nom mes sentimens. Je ne suis ici, et en cent mille autres endroits, que copiste : *Utinam omnes nostri muneris et ordinis pari voto ac studio in eandem mentem conspirarent ! Sed facilius conveniet inter Belgas et Hispanos, quàm inter fratres ubi semel in contentione exardescere cœperunt. Omnino res erumpet in schisma, nisi fortibus consiliis huic malo occurratur. Si spiritu docilitatis et christianæ caritatis ducerentur duces (ut sic dicam) partium, confectum negotium esset. Sed utrinque videre est magnos animorum motus, manifestam*

(106) Epist. XXXIII, centur. III, pag. 362.

concursationem, ut suffragatores sibi concilient, denique mentem contentione studiosiorem, quàm indagandæ noscendæque veritatis,

Iliacos intra muros peccatur et extra :

Sed ob Atridarum culpas supplicium ferunt Achivi : et academia pessimi odoris est non solum apud extraneos, verum etiam apud nostros cives (107).

(O) *Ses lettres sont écrites poliment.*] On trouve dans le Scaligerana ce qui suit. *Baudius a un style non cicéronien, mais du temps de Domitianus : je garde toutes les lettres de Baudius.* Il fallait donc que Scaliger les trouvât belles et bonnes. Il ne paraît pas que le style de Baudius soit affecté à aucun siècle de latinité.

(P) *il y paraît trop gueux.*] Ce n'était point tant l'honneur d'être l'historiographe des états, que les gages de cette charge, qui le poussaient à la demander instamment. Il renvoyait ses créanciers au temps qu'il toucherait la pension d'historiographe : ce temps ne venait point ; et ces messieurs ne voulurent plus d'un tel renvoi. *Flagitantium importunitas efficit me morosior, quàm naturæ meæ genius, et amicitiae tuæ reverentia patitur. Assidue obtundor à molestis creditoribus, quorum nomina rejicio in spem obtinendi ejus muneris : sed tamdiu lactati sunt hoc palpo, ut ulterius produci non possint* (108). Il se trouvait donc dans un mortel embarras. Quand il disait que son bien ne craignait pas les voleurs,

*Non incendia, non graves ruinas,
Non facta impia, non dolos veneni,
Non casus alios periculorum,*

et qu'il ressemblait à celui de Bias (109), il ne se divertissait point à chercher des applications plus ingénieuses que véritables : il faisait l'historien et non pas le rhétoricien. La pension d'historiographe vint enfin ; mais ce ne fut presque qu'une goutte d'eau à un gosier altéré : il l'avait bien prévu, et on le lui avait bien dit ; c'est pourquoi il eut besoin d'une autre ressource, savoir d'une femme riche. *Si possem in nassam matrimonii illicere fœmininum aliquod opimè do-*

(107) Epist. XCVI, centur. II, pag. 304.

(108) Epist. V., cent. III, pag. 323.

(109) Epist. XCII, cent. III, pag. 464.

tatum (*agnoscis heic faundiam supplementi chronicorum*) non aspernarer dona deorum. Sed ad eam spem aspirare non audeo, quamdiu mihi certamen erit cum hydrâ molestorum flagitatorum (110). Ajoutons à cela ce qu'il écrivit à son patron Vander Myle. Rectè dicebas nuper, nihil aliud posse locare in solido, et ad portum bonæ spei appellere quassatam ratem Baudii, quam opimum aliquod conjugium : sed procax istud genus divitum ac fortunatarum mulierum spernit viros famâ meritisque celebres, nisi censu quoque censeantur (111). Mais rien ne vint assez à temps : il eut beau conjurer les curateurs par tout ce qui est le plus propre à émouvoir les entrailles : *Humanitatis tuæ genium adjuro atque obtestor per Deum immortalem, per fas christianæ charitatis, per vinculum sanctæ fidei, et quidquid apud gentes venerandum atque antiquum habetur, impone tandem optatum finem diuturnæ expectationi, neu me patere longius versari inter sacrum et saxum sub ictu creditorum, qui meas aures assidue molestis vocibus circumsonant, ut defæcato animo studia doctrinæ tractare nequeam* (112) : il eut beau, dis-je, les conjurer par tout cela de le délivrer de la dure persécution des créanciers, on l'abandonna à leur merci ; à sa personne près, ils se saisirent de tout ce qu'ils trouvèrent dans sa maison. Les jésuites d'Anvers le surent, et lui en firent des insultes. Voici des vers tirés de la page 37 du *Væ victis*.

*Pauperior Codro Catti nil continet arca ?
Quis pote ? Jam dicam : Baudæus in ære tabernæ
Totus erat (nôsti quàm pocula sæpè salulet) ;
Caupo tulit lectos, sedes, mensasque, abacosque,
Et chlamydem et vestes, ollas, ignemque, focumque ;
Nil Baudæus habet, secum tulit omnia Caupo.
Nec sat erat. Quid ages, Baudi ? Venderis et ipse.
Accipe Caupo libros, vetulas has ferto papyros,
Museum atque olaum, laternam et lampada sume,
Sit modò liber adhuc Baudæus obire popinas.*

(110) Baudius, Epist. XV, cent. III, pag. 335.

(111) Epist. XIV, cent. III, pag. 334.

(112) Epist. XIV, cent. III, pag. 353, écrite à M. Vander Myle, le 10 de mars 1619,

Scrivierius, bon ami de Baudius, n'en dit guère moins que les jésuites.

En, cum jure trium natorum ducitur ux
(113) :

*Et simul in barathrum præcipitatur amari.
Sic labantur opes : sic nil stipendia premunt,
Pensio sic domino sæpè negata suo.
Pallia sic alius, Cæaque monilia servat :
Æra fugant inopem sic aliena famem.
Prosilu et duris urgens in rebus egestas :
Pignora stant, vacuâ non redimenda manu* (114).

(Q) *Il avait entrepris un ouvrage destiné à la réunion des religions.*]
Voici ce qu'il en dit : « Jampridem » animo concepi opus, et tractatu » arduum, et usu maximè necessarium, quod ipsum olim aggressus » is, de quo nuper multus nobis sermo fuit, Georgius Cassander. Ille, » tametsi nihil dicas, tamen auguror » animo quid cogitationi tuæ occurrat, esse nimirum rem tantæ molis, ut eam vix menti complecti » possim, nedum facultate consequi. » Fateor equidem ad hanc provinciam deligi par esse hominem instructum omnibus ingenii ac doctrinæ copiis. Opus insuper multiplici inquisitione, variâ librorum » supellectile, plurimâ rerum memoria, et, quod familiam ducit, » pietate. Sed utilitatis magnitudo, » et penuria talium virorum, debet » etiam ad hunc honestissimum laborem mediocres viros invitare, » ut si à spe perficiendi absint, saltem præclaræ voluntatis conscientia perfruantur. Ego mihi conscius » sum quàm parum possim, sed agrediendi studium probis omnibus » me probaturum non despero. Deum » certè confido piis conatibus adfuturum, in quem præcipuè intueas, » id oneris tollere decrevi. Quod si » saltem effecero, ut aliorum scribendi studia excitentur, qui dignè » hanc spartam exornare possunt, » nihil est quod me non assecutum esse existimem (115). » Colomiés, qui nous a conservé ces paroles de Baudius, ajoute, *Opus, animo, ut puto, duntaxat conceptum, nunquàm prodiiit. Hinc patet, cur Baudium Georgii Cassandri assecclam in Galliâ*

(113) Je crois que cela veut dire que Baudius épousa une veuve qui avait trois enfans.

(114) Scrivierius, in Baudii Amoribus, pag. 135.

(115) Baudii Epist. ad J. A. Thuanum, apud Colomesii Opuscula, pag. 41, 42.

orientali () dixerim, quod multis perobscurum, nec immerito, videbatur* (116).

(*) Pag. 124.

(116) Colomesii Opuscula, pag. 42.

BAUDOUIN (a) (FRANÇOIS), en latin *Balduinus*, célèbre jurisconsulte, naquit à Arras le premier de janvier 1520. Il étudia pendant six années dans l'académie de Louvain; après quoi, il fut quelque temps à la cour de Charles-Quint, chez un grand seigneur (b), et puis il alla en France, où il acquit l'amitié des plus savans * (c), et entre autres celle de Charles Du Moulin, chez qui il logea (d). La curiosité de connaître les plus célèbres ministres le fit voyager en Allemagne (A) : il vit Calvin à Genève, Bucer à Strasbourg, et d'autres en d'autres lieux. Étant retourné à Paris, il fut appelé à Bourges, pour la profession en jurisprudence (B) : et il l'exerça avec tant de gloire, qu'il donna de la jalousie à son collègue Duaren (e). Il quitta cette charge au bout de sept ans, pour aller enseigner le droit à Tubinge (f), où on l'appelait; mais ayant appris pendant son voyage, que Du Moulin avait dessein de re-

tourner à cette université, il s'arrêta à Strasbourg, et y fit des leçons de jurisprudence un an durant. Ensuite il alla à Heidelberg, et y fut professeur en droit et en histoire, près de cinq ans, jusqu'à ce qu'il fut attiré par Antoine de Bourbon, roi de Navarre (C), qui le fit précepteur de son bâtard. Il mena son disciple à Trente; et ayant appris qu'Antoine était mort d'une blessure reçue au siège de Rouen, il revint en France avec son élève, et trouva ses biens et ses livres dissipés (g). Il retourna en son pays où il était attiré pour enseigner la jurisprudence dans l'académie de Douai (D). On lui promettait de grands avantages; et il fut reçu très-civilement par le duc d'Albe, la veille du jour qu'on emprisonna le comte d'Egmont: mais comme il craignit d'être choisi l'un des juges des personnes qu'on voulait faire mourir, il demanda un congé de quelques jours, sous prétexte d'aller chercher son épouse, et faire transporter sa bibliothèque; et, quand il l'eut obtenu, il s'en retourna à Paris et s'y arrêta. Il y fit des leçons publiques sur quelques endroits des Pandectes avec l'applaudissement d'une foule d'auditeurs (h). Il accepta la chaire de jurisprudence, qui lui fut offerte par l'académie de Besançon; mais ayant appris, à son arrivée, que l'empereur Maximilien avait défendu à cette académie l'érection de cette chaire, il ne voulut point faire

(a) On le nomme aussi Bauduin, Balduin, Baudoin. Voyez la Cabale chimériq., pag. 250 de la 2^e. édition. Il signait en français Balduin.

(b) Le marquis de Bergue.

* Bayle, dans sa note (c), nommant Budé, Leclerc remarque que Budé était mort en 1540, époque à laquelle Baudouin étudiait encore à Louvain.

(c) De Budé, de Balf, etc.

(d) Ex Valer. Andrea, Bibl. belg., pag. 221 : cela se trouve aussi dans la III^e. Rép. de Baud. à Calvin, folio B 5.

(e) Ex Papyr. Massone, Elog., parte II, pag. 256, 257.

(f) C'est ainsi qu'il faut dire, et non pas Turingiam, comme a fait Valère André.

(g) Ex Valerio Andrea, Bibliot. belg., pag. 221, 222.

(h) Voyez la remarque (K).

de leçons , quoiqu'on l'en sollicitât. Il retourna à Paris , et prêta l'oreille à Philippe de Hurault (i) , qui lui conseilla de faire fleurir la jurisprudence dans l'académie d'Angers. Il le fit près de quatre ans, et jusqu'à ce que le duc d'Anjou , proclamé roi de Pologne, le fit venir à Paris , au temps que l'on y reçut l'ambassade polonaise (k) (E). Il fut destiné à la profession en jurisprudence dans l'académie de Cracovie (l); et l'on croit qu'il aurait suivi en ce pays-là le nouveau roi, si la mort ne l'eût prévenu. Il mourut entre les bras de sa fille unique (F) , dans le collège d'Arras à Paris, le 24 d'octobre 1573 (m) (G). Voilà à quoi se réduit ce que Papyre Masson, Valère André, Aubert le Mire, Bullart, et plusieurs autres racontent de lui. C'est une chose bien étrange, qu'ils aient si hardiment supprimé tout ce qui concerne ses changemens de religion (n). A peine peut-on recueillir de leur narré qu'il ait vécu une fois dans la communion protestante. M. Moréri, ou par ignorance, ou par dissimulation, a omis ces mêmes fautes. En récompense, il s'est étendu sur la querelle de Calvin et de Baudouin. Elle fut très-rude (H) : Bèze y entra avec un peu trop d'aigreur, au jugement même de plusieurs personnes de son parti (I). On ne saurait nier qu'il n'y eût beaucoup d'inconstance, et beaucoup de bizarre-

rie dans la tête de Baudouin. Il était, à l'égard des académies, ce que sont en fait de maîtresses certaines gens, qui courent de belle en belle, *et les mers d'amour de rivage en rivage*. Il y a bien de l'apparence que lorsqu'il vivait à Bourges dans la communion romaine, il avait plus d'affection pour les protestans, que lorsqu'il communiait avec eux dans Heidelberg. On peut soupçonner aussi qu'il n'était content, ni du papisme, ni du calvinisme, ni du luthéranisme, et qu'il eût voulu les refondre, et peut-être bien d'autres sectes ensemble, pour en faire une nouvelle. Ce qu'il y a de certain est qu'il se mêla de la réunion des religions (o). On ne peut nier d'autre côté qu'il n'eût de fort beaux talens, une science très-étendue, une mémoire admirable (p), et une éloquence d'autant plus persuasive qu'il était bien fait de sa personne (q), et que sa voix avait de la force et des agrémens (r). Ne croyons donc pas qu'il y ait de l'hyperbole dans ce qu'on a dit de son auditoire (K). Il mangeait et buvait peu, et il travaillait beaucoup (s). Il n'approuvait point le supplice des hérétiques (t), et il fit de grands reproches à Calvin à l'occasion de Servet (u).

(o) Voyez les remarques (C) , (D) et (M).

(p) Papyr. Masso , Elogior. part. II, pag. 261.

(q) *Staturâ fuit justâ, formâ eximâ, et per omnes ætatis gradus venustâ. Idem, ibidem.*

(r) *Vocem canoram, firmissima latera, ut docens, Periclis instar, fulminare videtur. Masso, Elogior. parte II, pag. 261.*

(s) *Vini cibique parcissimus... nunquam otiosus. Idem, ibid.*

(t) Voyez la remarque (D).

(u) Voyez sa II^e. Apologie contre Calvia.

(i) Chancelier du duc d'Anjou.

(k) Tiré de Papyre Masson, Elog., part. II, pag. 258 et seqq.

(l) Thuan., Historiæ, lib. LVII, p. 47.

(m) Papyr. Masso, Elog., part. II, p. 261.

(n) Voyez la remarque (A).

Il n'a pas été collègue de Cujas , comme quelques-uns l'assurent (L). Je dirai quelque chose de ses écrits , et du plagiat dont on l'accusa (M). Notez que Théodore de Bèze raconte qu'il mourut , ou à la poursuite d'un procès , ou de chagrin de ce qu'un autre lui avait été préféré pour suivre en Pologne le duc d'Anjou (x). Il y aurait bien des réflexions à faire sur la bizarrerie de sa fortune (N).

(x) Beza, in Vitâ Calv. ad ann. 1561, pag. 381.

(A) *La curiosité de connaître les plus célèbres ministres le fit voyager en Allemagne.*] Voilà toute la faute que les catholiques romains aient pu lui reprocher , si l'on s'en rapporte à son élogiste Papyre Masson. J'ai cherché diligemment dans cet écrivain si Baudouin abandonna quelquefois la profession extérieure de l'église romaine ; et je n'ai rien pu trouver qui me l'ait persuadé : car qu'il ait fait connaissance avec Calvin et avec Bucer , pour entendre d'eux les causes de leur séparation , ce n'est pas un signe qu'il ait été protestant. C'est une simple curiosité , c'est tout au plus une espèce de défiance qui ne signifie rien , à moins qu'on ajoute qu'ayant ouï les raisons de ces gens-là , il les reconnut pour si bonnes , qu'il prit leur parti. Or , bien loin que Masson le fasse , il dit au contraire que Baudouin désapprouva leurs raisons. *In Germaniam profectus à defensoribus novæ sectæ intelligere voluit quas ob causas à romand et veteri ecclesiâ discessissent . . . quorum opiniones non probans, Bucerum tamen et Melancthonem aiebat sibi ob modestiam placuisse : Calvinum displicuisse propter nimiam vindictæ et sanguinis sitim quam in eo deprehendisset* (1). Je ne nie pas qu'il ne dise qu'il y avait eu autrefois de la familiarité entre Calvin et Baudouin (2).

(1) Papyr. Masson, Elogior. parte II, pag. 156, 157.

(2) Familiaris quondam sui. Idem, ibidem, pag. 262.

Mais , en conscience , cela signifie-t-il que ce dernier avait été huguenot ? Le lecteur ne peut-il pas s'imaginer qu'ils s'étaient connus au collège , avant que Calvin se fût érigé en chef de parti ? La chronologie ne le souffre pas , me direz-vous ; et moi je vous répondrai que vous êtes très-blâmable , si vous ne voulez être entendu que de ceux qui savent l'année natale de plusieurs personnes , et qui voudront prendre la peine de tirer des raisonnemens. Votre devoir est de marquer en termes si clairs l'abjuration de Baudouin , que tout lecteur la puisse connaître par votre seul livre , sans avoir besoin de réminiscence , ni de réflexion. Je passe plus avant , et je soutiens que ceux-mêmes qui se souviendraient que Calvin fut chef de secte avant que Baudouin sortît des classes , ne trouveraient point d'abjuration dans le *familiaris quondam sui* ; car , en expliquant cela par l'autre passage de Papyre Masson , ils se fixeraient à cette pensée : Baudouin , ayant fait connaître à Calvin qu'il cherchait sincèrement la vérité , eut avec lui plusieurs conférences dans lesquelles son esprit , sa docilité et son adresse , charmèrent tellement Calvin , qu'il gagna les bonnes grâces de cet hérétique , avant même qu'il eût pleinement acquiescé à l'instruction. Leur commerce dura longtemps ; car deux années ne sont pas trop longues pour satisfaire aux difficultés que Baudouin pouvait proposer. Calvin , qui espérait de le gagner , et qui le souhaitait passionnément , lui fit cent caresses , et cent ouvertures de cœur. Enfin cette proie lui échappa : Baudouin , n'ayant pas trouvé que l'on satisfît solidement à toutes ses objections , ne voulut point embrasser la nouvelle église. Voilà le sens qu'on pourrait donner aux termes de Papyre Masson. Il a donc eu tort de s'exprimer d'une manière si trompeuse.

M. Moréri est encore plus blâmable ; car il ne peut point se justifier par les privilèges de l'éloge. Il déclare par le titre de son livre , qu'il soutient le caractère d'historien : il n'a donc point pu se permettre toutes les fraudes que Masson a pu couler sous le titre favorable d'*Elogium Francisci Balduini*. Masson pouvait dire « Ayant

» voulu faire l'éloge d'un fameux jurisconsulte, j'ai cru qu'il fallait envelopper ce qui pouvait rendre odieuse la personne de mon héros. » Mauvaise excuse, source continuelle d'illusions et de faussetés; mais enfin on la reçoit mieux d'un panégyriste que d'un historien. Que dirons-nous donc de M. Moréri, qui s'est contenté de ces paroles : *Il avait eu la curiosité de voir Calvin et les autres chefs des protestans. On dit même qu'il avait eu du penchant à se jeter dans leur parti; mais que la lecture d'un ouvrage de George Cassander l'en empêcha* (3). *Il avait fait amitié avec Calvin : ce ne fut pas pour longtemps.* Bien loin de trouver dans ces paroles l'abjuration du papisme, on y trouve clairement que Baudouin n'abjura jamais l'église romaine. Où est donc la bonne foi historique, et la netteté de récit, qui demandent que, quand tous les autres livres du monde seraient brûlés, la seule histoire d'un homme apprit clairement à tous les lecteurs s'il a dit ou s'il a fait une telle chose? La faute que je censure est donc très-grande, s'il est vrai que François Baudouin ait changé de religion : elle paraîtra donc énorme à ceux qui savent qu'il en changea pour le moins sept fois*. Voyons le reproche qu'on lui en fit publiquement : il n'est point vague; il est muni de circonstances. *Ejectum te, Balduino, et excommunicatum ab omnibus piis, quicumque in Gallia aut Germania nomen tuum audierunt, negare non potes. Septies his viginti annis religionem mutasti. Non sæpius ferè serpentes pellem mutant. Educatus es apud tuos in Flandria papisticè. Postea Genevæ christianam religionem professus es : eoque nomine aliquoties ad corporis Christi communionem accessisti. Indè Lutetiam profectus papisticum habitum recepisti. Mox Genevam reversus, et in Calvini contuber-*

(3) Comparez ceci avec les paroles de M. de Thou rapportées dans l'article de (Pierre) CHARPENTIER, un peu au-dessus de la citation (5), vous trouverez bien de l'abus.

* L'incertitude du nom de l'accusateur paraît à Leclerc un motif de douter de l'accusation, mais « le vrai est, dit la Biographie universelle, » que Baudouin qui avait très-bien étudié l'antiquité ecclésiastique, convenait qu'il y avait de grands abus à réformer dans la religion catholique. » Depuis Baudouin on est loin d'avoir rien réformé.

nio, mensd, familiaritate, meum multos commoratus, iterum evangelia nominis factus es. Postea Biturigibus ad papisticam idololatriam, et inquam canis ad vomitum, redisti. Inde Argentoratum profectus, evangelicum te professus es : cum Petro Martyre vixisti. Coenam dominicam in Gallorum ecclesia amplius decies participasti. Mox Heidelbergam delatus confessioni gallicarum ecclesiarum, sub quâ paulò antè coenam dominicam duodecies sumpseras, hostis factus es, et hessussianis te partibus dedisti. Tandem in Galliam reversus, quantum papista factus es. Horum si quid falsum aut fictum sit, volo ut mihi oculos eruas : aut, ut calumniatorum tuum supplicium imitemur, cum mihi suffingas (4). Ces paroles sont tirées d'une longue lettre, qui fut écrite à Baudouin l'an 1564. On lui avait déjà étalé la même supputation l'an 1562, et avec des circonstances qui sont curieuses; car on le fit souvenir, 1°. qu'ayant demandé d'être reçu à la sainte cène dans l'église française de Strasbourg, il avait fait une longue déclaration de sa foi, en présence de l'assemblée; 2°. que pendant qu'il séjourna à Genève, il avait fait des discours publics sur les matières de religion. *Verbosissimam fidei tuæ confessionem publicè in templo non infrequenti hominum conventu magnâ et confidenti voce pronuntiares, ut ad sacræ cœnæ et corporis Christi communionem recipereris. . . . in publicâ (ut vocant) congregatione consensuque pastorum et doctorum hominum tanquàm Saul inter prophetas verba de rebus sacris faceres* (5). J'ai lu cela dans une lettre dont François Hotman passe pour l'auteur. Notez qu'il se trompe dans la circonstance du temps; car il suppose que Baudouin fit à Strasbourg sa première abjuration du papisme. Cela est faux, il n'y fit que la troisième. Les protestans lui donnèrent le surnom d'Éccholiolus, pour signifier qu'il changeait de religion comme de chemise; et

(4) Antonius Guérin (C'est ainsi qu'il est nommé dans Rivet, tom. III, pag. 1127, col. 1; mais dans l'Épître de Gesner on le nomme Guérinus aut Cynarus :), Epist. ad Balduinum, pag. 56, apud Rivetum, Oper., tom. III, pag. 1127, col. 1.

(5) Epist. ad Franc. Balduinum, de Officio tum in Religione, tum in Scriptionibus retinendo.

ils lui en firent la guerre si souvent dans leurs écrits, que personne n'en peut prétendre cause d'ignorance (6). Voyez le 11^e. volume des Disputes de Voetius, à la page 780.

(B) *Il fut appelé à Bourges, pour la profession en jurisprudence.*] Nous allons toucher un second défaut des écrivains qui parlent de lui : ils ne marquent presque jamais en quel temps il fut pourvu de telle ou de telle charge. M. Ménage, qui a évité ce défaut, observe qu'il fut professeur en droit à Bourges, depuis 1549 jusqu'en 1556 : (il fallait dire depuis 1548 jusqu'en 1555), et qu'il y reçut le bonnet de docteur de la main d'Éguinarius Baro (7). La cérémonie de cette réception fut faite le 13 de mars 1549, comme M. Catherinot nous l'apprend (8). Il ajoute, qu'en 1553, les gages de François Duaren montaient à 920 livres, ceux de notre Baudouin à 350, ceux de Hugues Doneau à 230. J'observe cela, afin de convaincre de mensonge Papyre Masson, qui a dit que les gages de Baudouin ne furent pas moindres que les gages de ses collègues. *Accersitur à Biturigibus ad docendi munus suscipiendum futurus collega Baronis et Duareni jurisconsultorum, accepturusque de publico honorarium quantum illis daretur* (9). Je lui montre ailleurs (10) un autre mensonge. M. Catherinot remarque sous l'an 1549, que Balduin fut pendant un temps suspect d'hérésie, comme disciple de Jean Calvin à Genève, et commensal de Charles du Moulin à Paris. Il dit aussi qu'en 1556, Balduin écrivit contre Duaren sur le sujet des bénéfices, et que Duaren le nommait par mépris Balbin. Voyez, continue-t-il, son portrait chez Duaren, dans une lettre du 13 juin 1555. Je donne ailleurs (11) quelques extraits de cette lettre. Notez qu'il entretenait commerce de lettres avec Calvin pendant son séjour à

Bourges, et qu'il lui témoignait qu'au fond de l'âme il était bon protestant (12). On lui reprocha d'avoir suborné à Bourges une riche veuve (13), et d'avoir quitté cette académie sans dire adieu à son hôte (14). Je ne rapporte ces choses qu'afin qu'on voie quelques circonstances de la profession que notre Baudouin exerça dans l'académie de Bourges. M. Ménage assure qu'il y fit en 1556 (15) l'oraison funèbre d'Éguinarius Baro, dont il avait été ennemi, si l'on en croit Duaren (16). *Duarenus tantam juvenis (Balduino) gloriam non ferens, nunquam se Balduino satis æquum præbuit* (17). Au reste, la date de sa vocation à la chaire de jurisprudence à Bourges nous fait connaître une méprise de M. Bullart. Il dit que cet habile homme était passé à Genève, pour apprendre de la bouche même de Calvin et de Bèze la raison qui les avait obligés à quitter l'église romaine (18). Il reconnaît que ce voyage précéda le temps auquel Baudouin fut fait professeur à Bourges : il doit donc tomber d'accord que Baudouin le fit avant l'année 1549, et par conséquent lorsque Bèze n'était pas encore un sujet à consulter sur ces matières. Il est sûr, 1^o. que Bèze était encore papiste, et à Paris, lorsque Baudouin prônait dans les compagnies les lettres de Calvin et de Eucer (19); 2^o. que Baudouin s'était retiré de Genève avant que Bèze y allât (20). Ceci nous fournit une forte preuve de la fausseté que Varillas a débitée dans ces paroles : *Calvin, qui prétendait le pousser par les mêmes voies que Bèze s'était accrédité dans le parti, l'avait appelé à Genève, reçu dans sa maison, mis*

(12) Voyez la Réponse de Bèze à Baudouin, Oper., tom. II, pag. 213, 214.

(13) Beza, *ibid.*, pag. 214.

(14) *Idem*, *ibid.*, pag. 213.

(15) Il fallait dire 1550. Voyez l'article DUAREN, remarque (E).

(16) Ménage, Remarques sur la Vie de Pierre Ayrault, pag. 157.

(17) Papyr. Masso, Elogior. part. II, pag. 257.

(18) Bullart, Académie des Sciences, tom. I, pag. 228. La même faute est dans le Théâtre de Ghilini, tom. II, pag. 83.

(19) Beza, Respons. ad Balduin., pag. 206. Oper., tom. II. Notez que Baudouin, dans sa 11^e. Réponse, folio 80 verso, dit que cela appartient à l'an 1546.

(20) Balduin., *ibid.*, folio 83 verso.

(6) Voyez le livre que Théodore de Bèze fit contre lui.

(7) Ménage, Remarques sur la Vie de Pierre Ayrault, pag. 157.

(8) Catherinot, Calvinisme de Berri, pag. 4.

(9) Papyr. Masso, Elogior. part. II, pag. 257. Vous trouverez dans Bullart, Acad. des Sciences, tom. I, pag. 228, la même faute.

(10) Dans l'article DUAREN.

(11) Dans la remarque (I) de l'article DUAREN.

dans l'intrigue du consistoire, et s'en était servi plusieurs années en qualité de secrétaire. Mais, soit que l'humeur de Baudouin fût extraordinairement inconstante, comme les calvinistes lui reprochèrent depuis, ou qu'il eût reconnu que le calvinisme n'était qu'une hypocrisie raffinée, comme il le publia dans une piquante apologie, il se retira de Genève à Heidelberg (21). Bèze n'était pas encore de la religion, quand Baudouin reçut de Calvin tant de marques d'amitié. Baudouin, après les avoir reçues, ne s'en alla point à Heidelberg : il s'en retourna en France, et fut professeur à Bourges pendant sept ans. J'avoue qu'après cela il fut retrouver Calvin à Genève (22) ; mais il s'y arrêta peu : il y essuya une rude réprimande ; il y témoigna son repentir, et se transporta bientôt à Strasbourg, par le conseil de Calvin, et il n'enseigna le droit à Heidelberg, qu'après l'avoir enseigné dans Strasbourg. *Quum illa bituricensis conditio eum gravaret (ostentatio enim, quæ sold pollet, evanuerat, ut spei et votis minimè satisfaceret) non dubitavit huc se recipere : et quum undique liberis eum convitiis exagitarent qui prius amici fuerant, humaniter à me impetratâ veniâ admissus fuit. Feci quidem quod necesse erat, ut severâ objurgatione correctus lapsus sui foeditatem agnosceret. Serviliter assensus est, et adulatoriè meis se consiliis regendum permisit. Argentinam profectus nomen dedit apud pastorem et seniores gallicanæ ecclesiæ* (23). Voilà comment M. Varillas s'instruisait des choses dont il se mêlait de parler.

(C) *Il fut attiré par Antoine de Bourbon, roi de Navarre.*] Les uns disent qu'il était alors en Lorraine, à la suite du prince Casimir, fils de Frideric comte palatin (24) ; les autres, qu'il était revenu en France avec l'héritier du comte palatin, qui venait saluer Charles IX, à son avène-

ment à la couronne (25). Mais tout cela n'effleure pas même l'écorce de l'intrigue que Théodore de Bèze a racontée. Il dit qu'après la mort de François II, ceux qui craignirent de perdre leur autorité à la cour de France, travaillèrent principalement à faire rentrer dans la communion romaine le roi de Navarre (26). Ils l'engagèrent à envoyer un ambassadeur à la cour de Rome, sous l'espérance, ou de recouvrer son royaume, ou d'en obtenir un autre du roi catholique, par les bons offices du pape. Ils lui firent espérer d'un autre côté, par des personnes apostées, que les protestans d'Allemagne se pourraient unir en sa faveur pour lui faire recouvrer la couronne de Navarre, et surtout si l'on pouvait moyenner une concorde de religion. Ils lui parlèrent d'un professeur d'Heidelberg, nommé Baudouin, qui serait propre à négocier de telles affaires. Il le fit venir en France : il conféra avec lui ; et le jugeant propre à trouver des voies d'accommodement de religion, il le mit en œuvre : et après quelques ébauches préparées à Paris, il le renvoya en Allemagne, et le chargea nommément de consulter avec Cassander. Cette intrigue destinée à rompre le colloque de Poissy ne le rompit point. Les ministres y avaient déjà comparu deux fois, lorsque Baudouin fut de retour, chargé d'un projet de concorde imprimé à Bâle (27). On le gronda d'être revenu trop tard : il trouva changé l'évêque de Valence, qui lui avait promis une profession en droit. Tout ce qu'il put obtenir fut la charge de précepteur du fils naturel du roi de Navarre. Il s'en alla à Paris, et se fit valoir par des leçons où il joignit le droit civil avec l'histoire ; mais il perdit sa réputation, quand on eut lu le livre qui fut publié contre l'accommodement des religions qu'il avait apporté d'Allemagne. Il prit le parti de se défendre, et d'écrire contre Calvin. Cela eut des suites, comme on le verra ci-dessous.

(21) Varillas, Hist. de Charles IX, tom. I, pag. 89, édition de Hollande, en 1686.

(22) Beza, Respons. ad Bald., Oper., tom. II, pag. 213.

(23) Calvin., Respons. ad Balduin., pag. 368. Tractat. Theolog.

(24) Valer. Andr., Bibl. belg., pag. 222. Cela est conforme au narré de Baudouin dans sa III^e. Réponse, folio 91.

(25) Ménage, Remarques sur la Vie de Pierre Ayrault, pag. 157.

(26) Theod. Beze ad Francisci Balduini Eccebolii convicia Respons., init., pag. 201 et seq., tom. II Oper.

(27) On n'y mit ni le lieu de l'impression, ni le nom de l'imprimeur. Beza, ibid., pag. 202.

M. Varillas peut confirmer quant au fond ce récit de Théodore de Bèze. Il dit que Baudouin « se retira de » Genève à Heidelberg, où il professa » la jurisprudence, jusqu'à ce que, » Cassander lui ayant inspiré la passion de réunir toutes les religions, il » crut qu'il fallait commencer par la » France, où il s'attendait de trouver » moins d'opposition. Il vint à Paris » où il porta et communiqua au cardinal de Lorraine, la fameuse consultation que le même Cassander » avait composée pour l'achèvement » de son projet. Le cardinal de Lorraine la reçut avec d'autant plus de » joie qu'il prévoyait qu'encore qu'elle » ne produisît pas tout l'effet que son » auteur avait prétendu, elle commettrait du moins les protestans les » uns contre les autres, et diviserait » les ministres de l'assemblée de Poissy, par les ouvertures d'accord » qu'elle suggérerait aux plus modérés » d'entre eux (28). » M. Varillas venait de dire que Baudouin par cette aventure devint précepteur du fils naturel du roi de Navarre. Il raconte ensuite la manière dont les ministres se tirèrent « du mauvais pas où Baudouin les avait engagés. Mais, ajoute-t-il (29), ils n'eussent pas démêlé » avec autant de facilité la seconde » difficulté de Baudouin, si la fortune » ne les eût secondés. Il avait persuadé » le cardinal de Lorraine, de mander » les plus fameux professeurs luthériens du Palatinat et du duché de » Virtemberg, pour les introduire » dans la conférence, où il était assuré qu'ils s'emporteraient avec plus » de chaleur contre les calvinistes, » que contre les catholiques; et que » par cet artifice, outre le plaisir » qu'il y aurait de voir les hérétiques » aux mains les uns contre les autres, » leur opposition les rendrait ridicules à la cour, où leur doctrine était » auparavant admirée: et le peuple, » qui les croyait uniformes, apprenant qu'ils s'entre-déchiraient, » changerait si promptement en mépris son ancienne estime pour eux, » qu'on ne verrait plus de Français » sortir de la communion de l'Eglise.

(28) Varillas, Histoire de Charles IX, tom. 1^{er}, pag. 90, édition de Hollande. Voyez aussi M. de Thou, liv. XXVIII, pag. 567.

(29) Varillas, Histoire de Charles IX, pag. 91.

» Il faut avouer que les catholiques » ne reçurent jamais de conseil plus » salutaire que celui de Baudouin; et, » s'il eût été exécuté avec autant de » diligence qu'il en était besoin pour » le succès d'une intrigue si délicate, » on eût prévenu tous les maux qu'on » vit depuis naître de la conférence » de Poissy. Et de fait, les ministres, » qui n'ignoraient aucune des plus secrètes maximes de leurs adversaires, ayant su ce que Baudouin avait » proposé à leur désavantage, s'emportèrent contre lui dans tous les » excès que l'indignation, le dépit, » la jalousie et la fureur, peuvent » inspirer, lorsqu'elles sont animées » par le faux zèle, et qu'elles se cachent » sous une si spécieuse couverture. »

Notez que M. Varillas se trompe, quand il dit que la consultation de Cassander fut portée par Baudouin au cardinal de Lorraine. Elle ne fut faite que trois ans après (30). Je donnerai ci-dessous (31) le titre de l'ouvrage dont il fut porteur, et je dirai (32) qu'on l'employa auprès du prince de Condé, pour moyenner un accord ecclésiastique.

(D) *On le voulut avoir, pour enseigner la jurisprudence dans l'académie de Douai.*] Le marquis de Bergue, et plusieurs autres grands seigneurs du Pays-Bas, engagèrent Maximilien de Bergue, archevêque de Cambrai, à faire en sorte qu'on procurât à Baudouin cette chaire de jurisprudence. Ils souhaitaient de se servir de ses conseils dans les affaires d'état et de religion (33); car ils savaient qu'il était d'avis que l'on modérât les ordonnances contre les sectaires (34). *Nam Baudouinus in eâ erat sententiâ, ut veterem edictorum severitatem leniendam profiteretur, affirmaretque, retinere eâ ratione ecclesiæ auctoritatem neque veteres consuesse, neque iis, quæ tunc erant, temporibus diu posse* (35). On a donc sujet de croire qu'il s'en retourna à Paris, pour n'être point engagé par le duc d'Albe dans les procédures cruelles qui se préparaient.

(30) Voyez Sponde, à l'ann. 1564, num. 27.

(31) Dans la remarque (H).

(32) Dans la remarque (M).

(33) Valer. Andreas, Biblioth. belgiæ pag. 222.

(34) Idem, ibidem.

(35) Idem, ibidem.

Acne fortè quæsitoreis datus, capitalibus sententiis provincialium suorum subscribere cogeretur (36). Les mécontents du Pays-Bas se promirent bien des choses de ses conseils, puis-qu'outre les principes que je viens de rapporter, il avait beaucoup d'adresse à manier les esprits, et beaucoup de science du monde : *Ut in Belgium venit, magnam sui expectationem omnibus fecit. Solers animo, obsequendi gratia, et civili congressu, nec minus officii comitate, ad ingenia principum vitam instruxerat. Nec enim novorum hominum deliramenta sectabatur, et rursus in religione scrupulum oderat. Humaniusque credebatur, iniquitati temporum cedere, pietatisque integritatem in paucis violare, quam vim adferre turbatis conscientiiis, quas in contaminatis hominibus nulla unquam supplicia eluunt* (37). L'auteur que je cite venait d'observer que Baudouin avait été fort connu de Louis de Nassau à Heidelberg. La troisième apologie de ce jurisconsulte nous apprend que le prince de Nassau, qu'il avait eu à Strasbourg pour auditeur, lui avait fait depuis peu beaucoup de caresses dans les Pays-Bas (38). Ajoutons qu'il fut estimé de Guillaume, prince d'Orange. *Francisco Balduino, jurisconsulto egregio, pacis ecclesiasticæ studioso, magnifico à principe Arausionensi Wilhelmo aliisque Belgarum proceribus qui et opera ejus usi sunt, cur credi non debeat, nihil causæ est* (39). C'est Grotius qui parle ainsi, et qui assure que ce prince et les autres grands seigneurs du Pays-Bas se servirent de Baudouin. Ce fut dans leurs premières démarches contre l'Espagne. Il se trouva à leurs premières assemblées de Breda, et ils lui firent dresser l'écrit par lequel ils demandaient à la duchesse de Parme le libre exercice de la religion. Il montra qu'une religion ne peut subsister sans l'exercice extérieur, et qu'elle demande cela comme un appui et un aliment né-

cessaire (40). L'auteur qui m'apprend cela, observe que Baudouin avait été rappelé de son exil par l'archevêque d'Arras. *Ab exilio per archiepiscopum Atrebatensem* (il fallait dire, *episcopum Atrebatensem*) *revocatus* (41). Afin d'entendre cela, il faut savoir que, se voyant déferé comme hérétique, il sortit de sa patrie, et qu'après sa fuite on prononça contre lui une sentence de proscription (42). Elle fut révoquée lorsqu'on le fit venir pour le consulter sur l'état du Pays-Bas. Notez que l'auteur qui parle de l'archevêque d'Arras ne rapporte point le fait comme il faut : la Chronique de Jean-François le Petit, à laquelle il nous renvoie, nous en dira mieux les circonstances : « François » Baudouin....., ayant auparavant été » banni de la ville d'Arras pour la re- » ligion, fut mandé par ledit seigneur » prince d'Orange, de France, pour » l'ouïr sur les difficultés qui s'y re- » présentaient ; lequel, après son ban » révoqué par la chambre d'Arthois, » à l'instance de l'archevêque de Cam- » brai, s'en alla trouver ledit seigneur » prince en la ville de Bruxelles, où, » ayant communiqué avec lui et avec » les seigneurs ci-dessus, il dressa un » discours en forme d'avis sur le fait » du trouble apparent pour le fait de » la religion, lequel fut envoyé au » roi en Espagne, adressé en ses » mains propres, auquel est montré » le vrai moyen qu'il faudrait tenir » pour obvier à toutes émotions, et » pour extirper les sectes et hérésies » (43). » On trouve ce discours-là tout entier dans la chronique de Jean-François le Petit. Il est beau et fort sensé. Baudouin, à ce que dit ce chroniqueur, atteignit *quant au remède des troubles le vrai neud de la besogne, que le roi et son conseil ont depuis peu avoir cognu estre véritable*.

Notons en passant que les écrivains qui parlent de lui disent à tort que

(36) Papyr. Masso, *Elogior. part. II*, pag. 259.

(37) Nicol. Burgund., *Hist. belg.*, lib. II, pag. 67.

(38) Balduinus, in *Respons. ad Calvin. et Bezam*, folio 88 verso. Elle fut imprimée l'an 1564.

(39) Grotius, in *Rivetiani Apologetici Discussionis*, pag. 23.

(40) Joh. Grevius, *Epist. ad Bernhardum Brantium*. C'est la CCCLXXVI^e. des *Epistolæ ecclesiast. et theologicæ*, édit. d'Amsterdam en 1684. Il cite Jean Petit, tom. I.

(41) *Idem*, *ibidem*.

(42) Voyez Nicolas Burgund., *Hist. belg.*, lib. II, pag. 66.

(43) Jean-François le Petit, *greffier de Bethune en Artois*, dans sa *Grande Chronique du Pays-Bas*, tom. II, pag. 75, édit. de Dordrecht, en 1601.

du Pays-Bas il s'en alla à Paris. Ils devaient dire qu'il n'alla à Paris qu'après s'être réfugié à Genève, où il se fit de la religion (44). Il se vantait que, pour faire profession de l'Évangile, il avait souffert l'exil et la privation de tous ses biens; mais quelques-uns assuraient que sa mère lui fit tenir tout ce qu'il pouvait prétendre de patrimoine. *Fortunis exutum fuisse negant conterranei et familiares : quia extra Cæsaris ditionem à matre et cohæredibus permissum fuit sumere quantum ex hæreditate, si integra fuisset ejus conditio, pervenire ad eum poterat : ut ne quidem assis jacturam fecerit. Et aliquandò coram homini gratulatus sum, quòd tam facile recuperasset quod sibi credebat perisse* (45). Observez, je vous prie, un défaut d'exactitude dans Papyre Masson. Il ne dit rien du voyage que notre Baudouin fit au Pays-Bas, à la sollicitation des grands seigneurs qui voulaient remédier aux désordres que la trop grande sévérité des lois pénales contre les sectaires produisait de jour en jour. Il n'a parlé que d'un voyage fait sous le gouvernement du duc d'Albe. C'est avoir oublié le principal : c'est réduire toute cette affaire à une petite partie. Ce que j'ai cité de Valère André, et de Nicolas Burgundius, et de quelques autres, et qui est fort considérable dans la vie de Baudouin, se doit rapporter à l'an 1564, sous le gouvernement de la duchesse de Parme. Ce fut cette année-là que Cassander et Baudouin furent attirés par les mécontents. L'un, savoir Cassander, fut indiqué par le comte de Horne; et l'autre, par le comte Louis de Nassau (46). On crut que c'étaient deux hommes qui pourraient pacifier les différens de religion. Le prince d'Orange combla de promesses François Baudouin, et le destina, non-seulement à une chaire de professeur dans l'université de Louvain, ou dans l'université de Douai, mais aussi à une charge au conseil privé. Baudouin, retournant en France pour revenir dans le Pays-Bas en temps et lieu, reçut de ce prince beaucoup de

présens. Le comte Louis de Nassau le sollicita plusieurs fois à tenir parole, et tâcha de l'éblouir par l'éclat d'une dignité prochaine, *imminentium honorum blanditiis allicere* (47); mais Baudouin ne crut pas trouver son compte dans l'affaire qu'il avait promise : tous ses amis lui déconseillèrent de s'y engager, et il espéra plus de récompenses de la peine qu'il prenait à mettre d'accord les Bourbons avec les Guises (48). Voilà des choses qui méritaient bien d'être touchées par Papyre Masson : et cependant il n'en a pas dit un mot; et au lieu de cela il nous raconte que les Espagnols le demandèrent pour la profession en droit civil dans l'université de Douai, qu'ils lui promirent six mille florins de gages par an, et une portion de cinquante mille florins aux confiscations des gens proscrits, et que le duc d'Albe le reçut civilement, etc. Il paraîtrait fort étrange, que les Espagnols eussent honoré de cette manière un homme qui avait favorisé les desseins du prince d'Orange, si l'on perdait de vue la mobilité de Baudouin, je veux dire son extrême facilité à prendre un nouveau parti. L'historien que je cite, ayant rapporté un beau discours du prince d'Orange, ajoute que c'était le fruit des conversations de Baudouin. *Nemini mirum videri debet, tantam in illo principe eluxisse cognitionem philosophiæ, ex Balduini colloquiis hauserat* (49).

Je dirai ailleurs (50) ce qu'il fit au sujet de la Saint-Barthélemi.

(E) *Le duc d'Anjou.... le fit venir à Paris au temps que l'on y reçut l'ambassade polonoise.*] Baudouin était maître des requêtes de ce prince (51) : il s'acquittait les bonnes grâces des ambassadeurs de Pologne par les conversations qu'il eut avec eux, et il publia un discours de *Legatione Polonica*, dédié à Jean Zamoski (52) : on croit qu'au printemps suivant il eût été en Pologne, s'il ne fût pas

(47) Nicol. Burgund., Hist. belg., lib. II, pag. 68.

(48) Tiré de Nicolas Burgund., pag. 67, 68.

(49) Nicol. Burgund., Hist. belg., pag. 131, ad ann. 1564.

(50) Dans la remarque (A) de l'article de (Pierre) CHARPENTIER.

(51) Ménage, Remarques sur la Vie d'Ayrault, pag. 185.

(52) C'était l'un des ambassadeurs de Pologne.

(44) Voyez ci-dessus, citation (4), les paroles d'Antonius Guérinicus.

(45) Calvinus, Respons. ad Balduinum, sub An., pag. 370 Tractatum theologicor.

(46) Frère de Guillaume, prince d'Orange

mort. Voilà tout ce que Papyre Masson raconte de cette affaire. Prenons donc pour des hyperboles fabuleuses la plupart des faits que M. Bullart nous va conter. C'est pendant le séjour de Baudouin à Angers, qu'arrivèrent en France les seigneurs polonais, qui venaient offrir leur couronne à Henri, duc d'Anjou. On avait besoin d'un habile homme pour recevoir cette superbe ambassade, et pour y répondre. Il était important de faire des remerciemens de cette offre, sans abaisser la dignité royale qui était offerte : il fallait parler en roi et en homme reconnaissant : on ne trouva personne en France plus capable de l'entreprendre que le sage BAUDOUIN. Le duc d'Anjou l'ayant fait venir à Paris, ce grand homme parut dans les salles du Louvre entre les premières personnes de l'état : il fut l'interprète de cette fameuse légation : il n'eut pas moins d'acclamations par l'excellence de sa réponse, que le fameux Zamoski par celle de sa harangue ; et il se rendit si considérable à ces illustres ambassadeurs, qu'on résolut de l'envoyer en Pologne, pour affermir cette couronne sur la tête du nouveau roi, et pour disposer ces peuples à le recevoir ; mais sa dernière maladie, qui lui survint au même temps, le frustra de cet honneur, et le duc d'Anjou de l'espérance qu'il avait de rétablir l'université de Cracovie par son moyen (53). Il ne pouvait guère rien arriver d'aussi glorieux que cela à un professeur d'Angers : d'où vient donc qu'un de ses meilleurs amis n'en parle point dans l'éloge qu'il lui consacre ? On ne saurait en donner de bonnes raisons, à moins qu'on ne dise que cela est faux ; car il est contre toutes les apparences qu'il eût ignoré une telle chose, si elle fût arrivée. Il doit être permis aux faiseurs d'éloges de se servir d'un langage plus figuré et plus flatteur que s'ils faisaient une histoire ; mais la menterie ni les amplifications capables de faire changer l'espèce d'une aventure ne leur doivent pas être plus permises qu'aux historiens : ainsi l'on peut dire que M. Bullart s'est jeté dans des excès inexcusables. M. de Thou, qui a raconté exactement ce qui concerne les ambassadeurs de Po-

logne, leurs harangues, et les réponses qui leur furent faites, ne dit rien de notre Baudouin (54). C'est toujours l'évêque de Posnanie qui harangue : c'est toujours un chancelier qui lui répond : Birague, chancelier de France, répondit quand ils haranguèrent Charles IX. Chiverni, chancelier du duc d'Anjou, repartit quand ils haranguèrent ce duc, et quand ils lui lurent l'acte de son élection. Si quelque autre prend aussi la parole, c'est Nicolas-Christophe Radzievil de la part des Polonais (55) ; c'est Paul de Foix de la part de Charles IX (56). Ma remarque serait plus faible si absolument M. de Thou n'avait fait aucune mention ni de Zamoski ni de Baudouin ; mais il se trouve qu'il parle d'eux, et voici comment. Il assure qu'on vit imprimée une harangue de Zamoski ; mais que l'on ne savait pas qu'elle eût été récitée : *In eandem rem edita an habita sit incertum oratio luculenta à Joanne Zario Zamoscio* (57) : et il ajoute que Baudouin fit imprimer une autre harangue adressée à Zamoski. N'est-ce pas clairement nous faire entendre que Baudouin ne fut pas choisi pour interpréter la harangue de ce Polonais, et pour y répondre en présence de toute la cour ? Quoi de plus fort contre le narré de M. Bullart ?

(F) *Il mourut entre les bras de sa fille unique.*] Elle se nommait Catherine, et fut « mariée en premières » noces à Jean de Sauzay, sieur de » Sainte-Ouanne en Poitou ; et en secondes à Adam le Changeur, sieur » du Cotau en Berri (58). » Elle naquit à Heidelberg (59). Sa mère s'appelait Catherine Biton, et était de Bourges. Elle était veuve de Philippe Labbe, bisaïeul du père Labbe, jésuite, quand elle épousa Baudouin (60). Elle avait de son premier mari quelques enfans qui, non moins que leur

(54) Thuan., lib. LVII initio.

(55) *Idem*, *ibid.*, pag. 47.

(56) *Idem*, *ibid.*, pag. 49.

(57) *Idem ibid.*, pag. 47. *Notes que les pages sont ici très-mal marquées dans l'édition de M. de Thou, faite à Francfort, en 1625.*

(58) Ménage, Remarques sur la vie d'Ayrault, pag. 158.

(59) Papyr. Masson, Elogior. parte II, pag. 261.

(60) Ménage, Remarques sur la vie d'Ayrault, pag. 158.

aïeul, furent ruinés par leur parâtre, à ce que conte Calvin. *Ipsū minimè τῶν πικρῶν esse clamant Bituriges qui suos privignos simul cum eorum avidi spoliaverit* (61). Le jurisconsulte aimait mieux laisser une fille qu'un fils, parce qu'il craignait le destin de Cicéron, dont le fils ne tenait rien de l'éloquence du père. *Percontanti mihi mallet ne filiam quàm filium habere*, « *Minimè* (62), inquit, *Roma enim » Ciceronis filium non agnoscebat loquentem* (63). »

(G)..... le 24 d'octobre 1573.] Et non pas l'onzième de novembre 1572, comme dit Valère André. M. de Thou met sa mort à l'onzième de novembre 1573. M. Ménage la met au 24 d'octobre 1574, et néanmoins il ne lui donne que cinquante-trois ans, neuf mois et vingt-quatre jours de vie, quoiqu'il eût mis sa naissance au 1^{er} janvier 1520. Ces deux fautes ont été prises de la Croix du Maine.

(H) *La querelle de Calvin et de Baudouin.... fut très-rude.*] J'en ai rapporté l'origine (64) quand j'ai dit que François Baudouin distribua un livret sur la réunion des religions, pendant la tenue du colloque de Poissy. C'était un discours latin anonyme que Cassander avait composé, et qui avait pour titre, *De officio pii ac publicæ tranquillitatis verè amantis viri in hoc Religionis dissidio*. Quand on sut à Genève le préjudice que Baudouin voulait causer aux réformés avec ce livret, on crut qu'il fallait faire connaître au public ce personnage. C'est pourquoi Calvin, en réfutant cette pièce, qu'il attribuait à Baudouin, le piqua et le fouetta un peu rudement. Sa réfutation est intitulée, *Responsio ad versipellem quendam Mediatorem, qui pacificandi specie rectum evangelii cursum in Gallia abrumpere molitus est*. Elle est dans le volume des opuscules de Calvin, pag. 351 et suivantes. Baudouin se défendit, en publiant un ouvrage pour lequel il avait obtenu un privilège dès l'an 1557 : il le retoucha, il y joignit un appendix (65). Ce fut en un mot

son *Ad leges de famosis libellis, et de calumniatoribus, Commentarius*, imprimé à Paris, chez André Wechel, l'an 1562, in-4°. La réplique de Calvin (66) fut en campagne bientôt après, avec de très-bons renforts ; car elle fut accompagnée de plusieurs pièces composées par de bonnes plumes : et sur le tout on fit imprimer les lettres que ce déserteur avait écrites en divers temps à Calvin. *Respondit quoque Joannes Crispinus ejus conterraneus, et perpetuus, quoad ejus fieri potuit, amicus. Adjuncta sunt quorundam insignium virorum scripta, quibus perpetua istius improbitas, summa impudentia, et extrema inscitia ita manifestè redarguitur, ut ne nunc quidem possit ignorantiam suam diffiteri. Aditæ sunt denique ipsius litteræ variis temporibus ad Calvinum scriptæ, ut horrenda ista defectio, ipsius apostatæ testimonio apud omnes bonos sanciretur* (67). On connaîtra plus exactement la nature de ce recueil, si j'en donne ici le titre : le voici donc. *Joannis Calvini responsio ad Balduini Convicia; Ad leges de transfugis, desertoribus et emansoribus, Francisci Balduini Epistolæ quædam ad Joannem Calvinum pro commentariis; Francisci Duareni J.-C. ad alterum quemdam jurisc. Epistola, de Francisco Balduino; Antonii Contii J.-C. Admonitio de falsis Constantini Legibus ad quendam qui se hoc tempore jurisconsultum christianum profitetur; De officio tum in Religione tum in Scriptionibus retinendo Epistola ad Franciscum Balduinum jurisconsultum; Ad legem III C. impp. de apostatis, Joannis Crispini commentarius ad jurisconsultos*. Ce recueil de pièces fut imprimé l'an 1562, in-4° : il contient 117 pages. Baudouin composa une seconde Réponse, qui fut imprimée à Paris et à Cologne, l'an 1562. Calvin, ne jugeant pas à propos de la réfuter, se contenta de mettre au jour une page d'écriture, où il apprenait au public qu'il ne voulait plus répondre à cet adversaire (68). C'est

(61) Calvin, Tractat. theolog, pag. 370.

(62) Il fallait dire imò; car minimè fait ici un sens contraire à la pensée de Masson.

(63) Papyr. Masso, Elogior. part. II, pag. 261, 262.

(64) Dans la remarque (C).

(65) Voyez Theodori Beza Respons. ad Bal-

duinum, pag. 202, 209, et Calvini Respons. ad Balduin., initio.

(66) Intitulée : Responsio ad Balduini Convicia : elle est au même volume des Opuscules, pag. 365 et suiv.

(67) Beza, Respons. ad Balduin., pag. 202.

(68) Elle a été mal placée dans le volume de ses Opuscules; car on l'a mise à la tête du second

là qu'il lui reproche d'avoir violé les droits d'hospitalité, en dérobant des papiers qui fussent propres à un coup de perfidie. *Antequam respondeo*, dit-il (69), *monendi sunt lectores nihil hac monedulâ esse furacius, ut hac parte fratrem suum patruelem Antonium Balduinum superet, cui ob furandi solertiam, cognomen ablativi à discipulis inditum fuit. Tanta fuit mea erga ipsum facilitas, ut quicquid erat in bibliothecâ meâ chartarum liberè, me absente, excusserit. Subripuisse quæ in rem suam fore putabat, non aliundè petenda est luculentior probatio, quàm ex ejus scripto, in quo se bellè prodidit. Certè fides ejus et hospitalitas hîc deprehenditur.* Bèze prit sa place, et répliqua au second écrit de Baudouin, qui leur opposa assez promptement une troisième *Apologie*. Elle parut l'an 1564, et a pour titre : *Pro Fr. Balduino responsio ad Calvinum et Bezam; cum refutatione Calvinî de Scripturâ et Traditione* (70). On pourrait compter pour une quatrième pièce de Baudouin la *Préface* qu'il composa sur Optat, l'an 1563. Elle fut traduite de latin en français par Pierre Viel, qui la mit au-devant de sa traduction française d'Optat, imprimée à Paris l'an 1564.

Tirons de tout ce récit une petite censure d'un écrivain protestant. Il rapporte les intrigues touchant l'écrit de Cassander, et il ajoute que Baudouin n'ayant point été appelé au colloque de Poissy, ni par les catholiques, ni par les réformés, déchargea tout son dépit sur les ministres (71), et publia des libelles contre Calvin et contre Bèze, et que ceux-ci lui répondirent. *Publicis scriptis insectatus est Calvinum et Bezam, qui edito responso ad illius probra respondent, et illum mendacii, perfidie, atque impietatis reum esse instituunt demonstrare* (72). C'est déclarer qu'il fut l'agresseur; or

écrit qu'il publia contre Baudouin: et néanmoins, elle fut faite après ce second écrit.

(69) Calvinus, in *Præf. Responsionis Theodori Bezae ad Balduini Convicia*, pag. 200, tom. II *Operum*.

(70) Voyez Valère André, *Bibliothec. belg.*, pag. 224.

(71) *Commentarius de Statu Reipub. et Religionis in Regno Galliarum*, tom. I, folio 169, ad ann. 1561.

(72) *Idem, ibidem*.

cela est faux: on ne voit donc point là-dedans la fidélité et l'exactitude qui devraient y être.

(1)..... * Bèze y entra avec un peu trop d'aigreur, au jugement même de plusieurs personnes de son parti.] L'ouvrage qu'il fit là-dessus, est au II^e. tome de ses œuvres (73). Voici un petit extrait de la lettre que Sainte-Aldegonde lui écrivit l'an 1566. *Statueram præterea certiorum facere te quàm hîc sinistrè plerique interpretentur libellos isthic ultro citroque tum in Balduinum tum in Heshusum scriptos, ex eoque homines malevolos gravem evangelicæ veritati conciliare invidiam. Sed quoniam audivi te harum rerum ab aliis esse factum certiorum, volui ab hoc argumento supersedere. Rogo tamen, observande in Christo parens, ut vel in harum regionum gratiam in quibus non modò cum hypocritis eo nomine nobis est colluctandum, verumetiam ab apertis hostibus gravis multa perpetienda (qui suam tyrannidem in contentiones nostras derivant) non graveris stylum quàm modestissimè in evangelicæ veritatis apostatas ac adversarios temperare. Non quidem quòd parcendum illis censeam, qui nullum non lapidem movent, quo nos in invidiam graviores vocent, sed ne (dum illis pro merito respondetur) quod suis illi vanissimis erga nos maledictis atque calumniis nequeunt consequi (neque ut Evangelii lucem obruant, ejusque sectatores apertis veritatis hostibus excarnificandos tradant) idipsum nostris etsi justissimis ac verissimis, non tamen, uti plerique existimant, evangelicâ mansuetudine dignis vel accusationibus vel responsionibus adeptos se esse gloriantur. Id si feceris, uti omninò statuisse te audio, et nos magnâ invidia levaris, et illis ipsis perfidis apostatis turpem maledicticæ notam inustam reliqueris. Itaque ut facias, vehementer hîc omnes Evangelii studiosi (qui te plerique ut parentem amant et colunt, reverenturque ut præceptorem) etiam atque etiam te rogant* (74). Vous voyez là,

* Cette remarque (1), dit Leclerc, peut servir à faire récuser avec raison la plupart des écrivains que Bayle a copiés dans cet article.

(73) *Pag. 201 et suiv.*

(74) Philippus Marnixius, *Epist. ad Theodor. Bezam*. C'est la VI^e. parmi les Lettres de Bèze, pag. 206, 207, du tom. III de ses Œuvres.

1°. que d'autres personnes avaient déjà donné des avis à Théodore de Bèze, sur le préjudice que faisait aux réformés l'emportement des écrits qui avaient paru contre Baudouin; les personnes malintentionnées s'en prévalaient pour rendre odieuse la réformation; 2°. qu'on le supplie très-humblement d'émousser à l'avenir la pointe trop acérée de sa plume, quand ce ne serait qu'en faveur des réformés du Pays-Bas, qui avaient à dos, à cette occasion, non-seulement les hypocrites (75), mais aussi des ennemis déclarés et violens; 3°. qu'il était à craindre que des réponses véritables et très-justes, mais éloignées de la douceur évangélique, ne fissent ce que l'impudence des calomniateurs tâchait en vain d'obtenir: c'est que la lumière de la vérité fût étouffée, et que ceux qui la suivaient subissent une cruelle persécution; 4°. que si Théodore de Bèze déférait à cet avis, comme on disait qu'il y était résolu, il déchargerait d'une grande haine l'église de Jésus-Christ, et laisserait aux apostats la flétrissure de l'esprit de médisance. Il répondit à Sainte-Aldegonde que s'il n'eût été question que des injures qu'on lui avait dites, il ne s'en serait non plus ému que d'entendre un chien qui eût aboyé aux Indes; mais que, s'agissant des intérêts de la religion, il avait cru qu'il fallait traiter selon son mérite l'infâme apostat qui l'avait calomniée, et qu'il se mettait peu en peine des scrupules des gens modérés. *Il faudrait, dit-il, que les impudens mensonges de ce calomniateur les touchassent autant que la vigueur de nos réponses.* Chacun comprend qu'il est nécessaire que je rapporte ces paroles; car plusieurs se pourraient imaginer que j'en pervertis le sens. Les voici donc: *Superest ut ad extremam tuam epistolam paucis respondeam. Baldinum et Heshusium nonnulli vellent moderatius à me fuisse reprehensos. Ego verò cuperem istos æquè affici impudentissimis eorum conviciis in homines innoxios contortis, ac justis nostris defensionibus. Quid non enim in optimum illum et innocentissimum Dei servum jaculatus est foedus ille apostata? in me verò quid non dixit? Et tamen Deus mihi testis est in ani-*

mam meam, non multò magis me, si res mea privata ageretur, istà petulantia commoveri potuisse, quàm si in his regionibus versans audivissem canes in Indiâ latrare. Sed quùm per nostrum latus viderem gallicas omnes ecclesias ab isto conductitio rabulâ confodi, et tanquam seditiosos accusari, quotcumque istorum latronum telis corpora sua non objecerunt, ut facere necesse fuit, nisi et Christi causam et regiam majestatem prodere maluissent, peccavi scilicet, quòd ejus calumniis sic respondi, ut et ipsum sycophantam suis coloribus depingerem, et causæ nostræ bonitatem probarem. Itaque quod ad illum attinet, non dissimulo me nullum peccatum agnoscere, et moderatos istos nihil morari. De Heshusio, quoniam aliud argumentum tractabam, fateor causam illam potuisse aliter agi. Sed singularis illa istius hominis et inscitia et audacia in hos veluti scopulos me adiecit, ubi tamen spero me naufragium non fecisse (76).

Je ne ferai que deux réflexions sur cette réponse. 1°. Je dirai premièrement qu'on ne peut nier que les lecteurs ne donnent quelque sujet de croire qu'ils se scandalisent plus de l'aigreur d'un apologiste, que de celle de l'agresseur. Qu'il y ait un écrivain qui déchire toute la terre, les morts, les vivans, les souverains, les sujets, ses confrères de religion, les adversaires de son parti; qu'il exerce ce métier plusieurs années de suite: qu'il devienne plus fécond en médisances, et plus piquant, à mesure qu'il vieillit: on a des yeux, je l'avoue, on s'aperçoit de cela, et on le blâme; mais si enfin cet homme est fort mal traité par ceux qu'il a provoqués, vous entendez cent fois plus de plaintes contre eux que contre lui. Ses ennemis mêmes trouvent étrange qu'on ne l'ait pas traité avec plus de ménagement. Ils auront lu avec joie ce qui a été publié à son désavantage, et ils ne laisseront pas de dire qu'il le fallait épargner. C'est un effet de l'inclination énorme que l'on a pour la censure. On se plait à n'approuver rien. Mais ne jugeons pas ainsi des personnes modérées dont Sainte-Aldegonde rapportait les sentimens. Elles étaient sans doute cho-

(75) Je crois qu'il entend es anabaptistes.

(76) Theodor. Beza, Epist. VII, pag. 203.

quées de l'audace satirique de Baudouin, encore plus que des invectives de ceux qui le réfutèrent; mais elles eussent voulu que la médisance eût été un caractère affecté aux ennemis de la vraie religion, et que ceux qui la justifiaient se signalassent par la sagesse et par la modération du style. Elles voulaient haïr l'esprit satirique, qui fait un mélange de diffamations et de raisons, dans lequel les injures personnelles sont la partie prédominante; et elles ne pouvaient le haïr fort à leur aise, pendant qu'il était commun à leurs ennemis et à leurs amis. C'est pourquoi elles souhaitaient, tant à cause de cette raison, que pour quelques autres, qu'on le laissât en propre aux écrivains catholiques, et qu'on ne lui ôtât pas, en l'adoptant, cette note d'infamie dont elles voulaient qu'il fût marqué. 2°. Je dis, en second lieu, que Théodore de Bèze lâcha un peu trop la bride à son imagination; car si le livre qu'il a fait contre Baudouin était le seul qui nous restât, nous prendrions ce jurisconsulte, non-seulement pour un fripon très-infâme, mais aussi pour un auteur sans esprit, sans érudition, sans aucun mérite. Il en a donc fait une description trompeuse, puisqu'on ne saurait nier en lisant ce que Baudouin a écrit, et ce que d'autres disent de lui, que ce ne fût un très-habile homme. On peut excuser sur l'infirmité de la nature un auteur qui n'avoue pas que son ennemi soit docte, éloquent, ingénieux. Mais s'il lui est permis de taire ces vérités-là, il doit du moins s'abstenir de les nier. L'emportement qu'un auteur témoigne dans les ouvrages qu'il compose contre les ennemis de sa religion, peut quelquefois venir d'un grand zèle: c'est pour cela qu'on doit dire que la colère est équivoque entre le tempérament et la dévotion; mais je ne vois pas comment on pourrait réduire à un principe évangélique la fierté d'un écrivain. J'appelle fierté les airs dédaigneux qu'il se donne, et l'affectation de parler de son adversaire comme du plus méprisable de tous les auteurs; et cela, contre la notoriété publique, contre les preuves que fournissent les emplois et les écrits de cet adversaire. Je voudrais n'avoir pas trouvé dans l'histoire des églises, que Baudouin est

mort misérable pédant (77). Un tel mot ne devait jamais couler de la plume de Théodore de Bèze, professeur alors en théologie, et autrefois professeur en grec. Il fallait laisser aux cavaliers l'incivilité de nommer ainsi par mépris les personnes qui enseignent la jeunesse. Il ne fallait point qu'il déshonorât une profession qui était du même genre que la sienne. Si l'on dit qu'il établissait la pédanterie de Baudouin, non dans la charge de professeur, mais dans les défauts personnels, on ne dira rien qui vaille, puisque ce jurisconsulte ne manquait point de politesse d'esprit, et qu'il savait vivre avec les grands, et entrer dans leurs intrigues (78). L'envie de le traiter avec mépris obligea Bèze à débiter, que lorsqu'on proposa au roi de Navarre, en 1561, de l'employer, ce prince ne savait pas qu'il y eût au monde un personnage nommé Baudouin (79). Voilà l'une de ces choses que les auteurs avancent à tout hasard, et sur lesquelles ils ne peuvent dans la suite se justifier. Baudouin assura qu'il avait été recommandé à ce prince par la reine de Navarre (80), à laquelle il avait eu l'honneur de faire la révérence le jour des noces de la fille de cette reine avec ce prince (81). Il assura que la faveur et la bonne volonté de cette princesse confirmèrent le choix que l'on fit de lui pour la profession en droit à Bourges. Cela est bien apparent; car comme elle était duchesse de Berri, et qu'elle prenait à cœur l'intérêt des sciences, on ne parvenait pas aux charges de cette université sans sa participation. Comment était-il possible à Théodore de Bèze de réfuter sur cela François Baudouin? Quelqu'un me dira peut-être que le zèle de religion porte quelquefois les théologiens à traiter de haut en bas, et comme un chétif auteur, celui qu'ils réfutent; car ils croient qu'il est utile à la vraie église que ses sectateurs soient persuadés qu'il n'y a que des ignorans qui la combattent. Je réponds qu'un zèle qui ferait tenir

(77) Bèze, Histoire ecclésiast., liv. IV, pag. 645.

(78) Voyez ci-dessus les paroles de Burgundius, la remarque (D), citation (37).

(79) Bèze, in Respons. ad Balduin., pag. 203.

(80) Balduinus, in tertiâ Responsione, folio 84.

(81) C'est-à-dire, le 20 d'octobre 1548.

duite si opposée à la bonne foi, on, à la justice, et plus encore morale sévère de Jésus-Christ, ne t jamais passer que pour un zèle aveugle. Je passe sous silence l'intérêt de cette conduite. *Il est aisé d'entreprendre votre cause*, pourraient en des gens, *puisque vous résistez qu'elle est si mal attaquée : les triomphes ne sont pas un signe que vous combattez pour la vérité.*

Et que je fasse encore une objection. Sainte-Aldegonde ne donna tous les avis nécessaires : il en avait un qui était très-important ; il ne dit pas qu'il fallait répondre à la première apologie de François Baudouin. Je sais bien que sur les matières où il ne faut point se piquer de raison sans répartie aucun ouvrage d'adversaires : on peut dès la première réplique mettre les choses dans leur beau jour qui leur puisse être utile et l'on peut après cela se proposer que les lecteurs intelligents ne soient point mauvais qu'on ne soit plus en lice. Mais dans les matières où il s'agit d'accusations graves et diffamantes, il ne faut que l'agresseur soit le premier à répondre ; car s'il ne réplique point aux apologies de l'accusé, c'est un aveu qu'il manque de preuves, et qu'il est contraint de s'arrêter dès qu'il oppose une simple négative. La troisième réponse de Baudouin est pleine de démentis et de récriminations, et contient même des faits en charge de l'accusé. Il ne fallait point que Théodore de Bèze la laissât sans répartie : il fallait donc dire que la première réponse de Bèze soutenue d'un nouvel écrit était satisfaisant du précédent. Dans les matières de cette nature, qui quittent la perd : le demandeur et le défendeur sont obligés de répondre à toutes les nouvelles raisons qu'on leur oppose, fallût-il pousser jusques au dernier faitum. Prenez garde à l'écrit de nouvelles, dont je me sers ; l'accusateur, par exemple, multiplie sans fin et sans cesse les écritures ou par lui-même, ou par ses répétant les mêmes choses avec un petit changement de forme, répondant jamais ni aux faits ni aux raisons de l'accusé, celui-ci pour garder un profond silence : sa

première apologie pourrait lui suffire, jusqu'à ce que parmi la multitude des factums que son adversaire ferait éclore, il s'en trouvât un qui alléguât quelque chose de nouveau.

(K) *Il n'y a point d'hyperbole dans ce qu'on a dit de son auditoire.*] On y voyait des évêques, et des conseillers, et des gens d'épée. Sainte-Marthe l'assure comme l'ayant vu. *Homo*, dit-il (82), *facundissimus, ipsoque oris ac totius corporis habitu non injucundus, ex historiarum et civilis disciplinæ conjunctione, suis prælectionibus gratiam et venerem afferebat. Ac eum quidem sæpè vidimus hoc splendido summæ doctrinæ apparatu, Lutetiæ profitentem, cum ad ejus auditorium, permulti primæ notæ homines, episcopi, senatores, equites, libenter et maximâ frequentia confluerent.*

(L) *Il n'a pas été collègue de Cujas, comme quelques-uns l'assurent.*] Bèze est de ceux-là. « Il vous est honteux, » lui dit-il (83), de reprocher à Calvin un naturel incompatible avec les autres, *naturam ἀκονίαν* ; « vous, qui vous êtes rendu insupportable à tous vos collègues partout où vous avez mis le pied. Si vous le niez, Duaren, le Conte, Cujas, Holman, etc., vous convaincront du contraire. » Baudouin répondit que Cujas avait été son successeur à Bourges, mais non pas son collègue, et qu'ils ne s'étaient jamais vus. *Cujacius Balduino in eâ scholâ successit : collega nunquàm fuit, imò alter alterum nunquàm vidit. Per litteras aliquando collocuti sunt, sed tam amicè ut nihil magis. Imò Cujacius Balduinum rogavit in illud suum collegium ut rediret. Si nobis non credit, Cujacium interrogato* (84).

(M) *Je dirai quelque chose de ses écrits et du plagiat dont on l'accusa.*] Courant sa vingt-troisième année, il mit son nom dans la matricule des auteurs imprimés ; car il publia à Louvain, en 1542, *Leges de re rustica, item novella Constitutio prima de Hæredibus et lege Falcidia Justiniani*, qu'il avait traduites du grec, et ac-

(82) Sammarthanus, *Elogior. lib. II*, pag. 86, *edit. Ienens.*, ann. 1696. Voyez aussi Papyrus Masson, *Elogior. part. II*, pag. 259.

(83) Beza, *Respons. ad Balduin.*, pag. 208.

(84) *Respons. pro Balduino III*, folio 85.

compagnées de *scholies* (85). Cela fut imprimé l'année suivante (86), à Bâle, par Oporin, avec un gros livre d'Antoine Garron. Il publia à Paris en 1545, *Prolegomena de Jure Civili*; et en 1546, *Commentarii in libros IV Institut. Juris civilis Justiniani imperatoris*. Son *Commentaire sur les lois des XII Tables* fut imprimé plusieurs fois. La troisième édition est de Bâle, en 1557, in-8°. chez Oporin, qui imprima en même temps son *Juris Civilis Catechesis*, et son *Commentarius ad Edicta veterum principum romanorum de Christianis*, ouvrage qui prêche la tolérance, et qui, à cause de cela, fut blâmé par Claude de Saintes (87). Je laisse plusieurs autres livres de jurisprudence publiés par cet auteur; mais voici une chose qui ne doit pas être omise, et que je trouve dans M. Ménage : « A la prière du prince de » Condé, il fit un *Traité des moyens* » *de parvenir à une bonne réformation,* » *touchant la religion*. Ce traité, ayant » été publié par un carme défroqué, » qui y ajouta beaucoup du sien, » Balduin se plaignit de ce procédé » au prince de Condé. Le prince » chassa le moine de sa cour, et per- » mit à Balduin de se défendre. Bal- » duin, ensuite de cette permission, » fit en latin, et après en français, » son *Avis sur la réformation de l'E-* » *glise* : et il fit en français sa *Ré-* » *ponse à un Prédicant calomnia-* » *teur* (88). » On voit dans la III^e. réponse de Baudouin, que par l'ordre de la reine-mère il fut voir en prison M. le prince de Condé, et qu'il conféra avec lui sur l'accord des religions, et qu'on lui commanda de faire un écrit touchant cette conférence qui avait été renouvelée depuis que ce prince eut été remis en liberté. La composition de cet écrit l'empêcha d'aller trouver le duc de Guise, et de lui porter une lettre (89). Je ne dois pas

non plus oublier que son *Constantinus, sive de legibus Constantini imperatoris*, imprimé à Bâle, l'an 1556, a été mis dans l'*Index Librorum expurgandorum*, et qu'il passe pour l'auteur d'un livre qui fut imprimé à Strasbourg, *sub Christianorum jurisconsultorum nomine contra Duarenum*, l'an 1556; mais qu'il le désavoua (90). On lui donne dans l'*Épitome* de Gesner un ouvrage qui est d'un autre Baudouin. *Non hujus, sed Petri Balduini sunt* (91) : ce sont des notes sur les Offices de Cicéron. Ce fut lui qui mit en français une *Histoire de Pologne* faite en latin par Jean Herburt de Fulstin, castellan de Sanoc. Cette traduction française fut imprimée à Paris, en 1573, in-4°. sans le nom du traducteur (92). *Il se masquait* quelquefois *sous le nom de Pierre de la Roche*, Petrus Rochius (93), et se nommait Atrébatius, par allusion au jurisconsulte Trébatius, et à sa patrie (94).

Pour ce qui regarde les pilleries qui lui furent reprochées, vous n'avez qu'à lire ce qui suit. *Pudendum est, et nimium illiberale illud plagium, quod ipse inficiari non potest de annotationibus in Justiniani Institutiones Brethano præceptori suo surreptis. Omitto quæ non modò Ferretus et Othomanus, quorum fortassis familiaritate tum abutebatur ex veteri illâ formulâ τὰ τῶν φίλων κοινά, sed etiam maximi ipsius inimici Baro, et Duarenus, optimo jure ex istius cætonibus repetunt. Omitto etiam turpissimorum erratorum Centurias, quas Contius et ipse justis interpretes in istius Constantino, quamvis exiguo libello, annotavit* (95). Ce Contius, dont Bèze parle, était professeur en droit à Bourges, et s'appelait Antoine le Conte. On fait aussi mention d'Hottman dans ce passage. Ce fut l'un des adversaires de Baudouin, et il le traita avec le dernier mépris (96) : il l'ap-

(85) Valer. Andreas, Biblioth. belgicæ pag. 223.

(86) Et non pas l'an 1534, comme on le voit dans l'*Épitome* de Gesner, pag. 236 : une transposition de chiffre, faute ordinaire des imprimeurs, a fait mettre là 1534 pour 1543.

(87) Claud. de Saintes, ad *Edicta veterum Principum*, folio 6 verso.

(88) Ménage, Remarques sur la Vie d'Ayrault, pag. 158.

(89) Ex Balduini Responsione ad Calvinum et Bezan, fol. 101 verso, et 102.

(90) Valer. Andreas, Biblioth. belg. , pag. 225.

(91) Idem, ibidem.

(92) Voyez Du Verdier Van-Privas, Biblioth. française, pag. 366.

(93) Il signait ainsi les lettres qu'il écrivait à Calvin.

(94) Catherinot, Calvinisme de Berri, vers la fin.

(95) Beza, Respons. ad Balduini Convicia, pag. 203, 204.

(96) Voyez le livre intitulé : *Strigilis Papyri Massonis per Matagonidem de Matagonibus*, pag. 264.

pela même hermaphrodite, et il semble qu'il prenne ce mot au propre, quoiqu'ailleurs il le prenne au figuré (97). *Uxor (inquis)*, il s'adresse à Papyre Masson, *mihi nulla est, neo unquam fuit. Nec mirum, Massone, siquidem Balduini præceptoris tui similis es, quem omnes dicebant esse hermaphroditum* (98). Il se fait un plaisir de dire que Cujas méprisait Baudouin : *Cum omnes sciant quod prædictus Cujacius non fecerit unquam numerum de Balduino plus quam de suis veteribus ocreis* (99). M. Ménage remarque avec étonnement que Cujas n'a jamais parlé de Baudouin (100). Nous avons vu qu'il lui écrivit des lettres fort obligeantes (101).

(N) *Il y aurait bien des réflexions à faire sur la bizarrerie de sa fortune.*] Il avait de l'esprit, du savoir, de l'éloquence, de l'adresse : il était bien fait de sa personne ; il entendait le manège de la cour. Quelques-unes des qualités que je viens de spécifier se trouvaient en lui dans un degré éminent. Il fut employé diverses fois par de grands princes à des affaires importantes : cela le mettait en passe d'un glorieux avancement ; et néanmoins il ne s'avança jamais beaucoup, et je pense qu'il ne mourut guère riche. Combien y a-t-il de gens, inférieurs en toutes choses à cet habile jurisconsulte, qui montent bien haut, qui parviennent à de grandes charges, qui s'y maintiennent, qui s'y acquièrent un beau nom, beaucoup de richesses, beaucoup d'autorité ! Ils ne brillent par aucun endroit : ils n'excellent en rien : point de qualités éminentes : on cherche vainement en eux ce qui excite l'admiration : et on le trouve bientôt en d'autres personnes, qu'on voit néanmoins demeurer toujours dans un état médiocre, quelque souvent qu'elles aient eu sous la main une occasion favorable. La plupart de ceux qui font attention à ce train des choses humaines y trouvent de quoi murmurer, de quoi se

fâcher, et ils déchargent leur dépit sur ce qu'ils appellent injustice ou aveuglement de la fortune. Ils vont rarement au fait : ils ne s'avisent guère d'une autre cause qui produit cela bien plus souvent qu'ils ne pensent. Ils devraient savoir, qu'afin que des qualités éminentes portent un homme à l'élévation qu'elles semblent lui promettre, elles doivent être secondées par certaines autres qualités, ou n'être pas traversées par certains défauts : car n'étant pas secondées, ou étant traversées, elles sont une cause insuffisante ; et ainsi, selon les lois de la mécanique, il faut qu'elles manquent leur effet. Or voilà ce qui arrive à plusieurs de ceux dont les talents ont de l'éclat : il leur manque certaines choses, avec quoi ces grands talents feraient des merveilles, et sans quoi ils ne peuvent, ni les avancer, ni les soutenir. Les qualités de ces gens-là ne sont pas bien assorties ; il n'y a point entre elles le concert et la proportion qui devrait y être : au lieu donc de s'entr'aider les unes les autres, elles s'entre-nuisent. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on ne s'élève pas, et même si l'on échoue avec un tel équipage. Pour ce qui est de certaines gens, qui parviennent à une grande fortune, et qui s'y soutiennent, sans qu'on puisse remarquer en eux rien qui ne soit médiocre, il ne s'en faut pas étonner. Il y a un tel concert, ou une telle proportion entre leurs bonnes et leurs mauvaises qualités, qu'elles se servent d'appui réciproquement ; et par-là elles forment un principe complet, et suffisant à la production de mille aventures profitables. Il en est de ceci comme des machines ; car quelque grossièrement qu'elles soient faites, elles feront mieux leur jeu, si leurs parties sont placées et proportionnées comme il faut, que la plus admirable machine ne ferait le sien, si l'on en ôtait quelques pièces, ou si l'on y en plaçait quelques-unes qui ne correspondissent pas avec les autres. « Ce n'est pas le » tout que de joindre avec la science » du monde celle des livres, beau- » coup d'esprit, beaucoup d'élo- » quence, plusieurs autres dons éclatans ; si d'ailleurs vous êtes brus- » que, capricieux, indiscret, pares- » seux, timide, intéressé, sujet à de

(97) *Tu es hermaphroditus in negotiis statûs, sicut fuit Balduinus in negotiis religionis. Id., ibid., pag. 281.*

(98) *Idem, ibid., pag. 281.*

(99) *Idem, ibid., pag. 269.*

(100) Ménage, Remarques sur la Vie d'Ayrault, pag. 158.

(101) *Ci-dessus, citation (84).*

» basses jalousies, présomptueux, in-
 » capable de suivre une affaire qui
 » traîne en longueur, inconstant,
 » plus propre à commencer cent nou-
 » veaux projets qu'à résister au dé-
 » goût de manier quelque temps la
 » même affaire : si, dis-je, vous êtes
 » frappé à tels et semblables coins,
 » et que vos grandes qualités ne vous
 » fassent point faire fortune, ne vous
 » en prenez point à l'injustice du sort,
 » à l'iniquité du siècle, à la mali-
 » gnité de votre prochain ; prenez-
 » vous-en à vous-même : attribuez-
 » en la cause aux disproportions des
 » qualités que vous avez eues en par-
 » tage. » Je compte François Baudouin parmi ceux que l'on peut apostropher de la sorte. Notez qu'entre les personnes de cette trempe quelques-uns se font justice : ils connaissent le mélange qui rend inutiles leurs beaux talens ; et s'ils murmurent, ce n'est pas contre leur prochain, c'est contre leur propre tempérament, c'est contre la nature qui a mis des contre-poids à tout ce qu'elle leur avait donné de plus propre pour une grande élévation. Au reste, je ne prétends point enfermer dans cette hypothèse mille et mille cas particuliers, où les causes de la mauvaise et de la bonne fortune sont tout-à-fait externes : c'est-à-dire, que ceux qui, avec des qualités fort capables de les élever, sont demeurés dans l'obscurité, n'ont eu aucune occasion favorable ; et que ceux qui, sans nul mérite, sont montés bien haut, se sont trouvés dans un tourbillon de circonstances si actif, qu'ils n'ont eu aucun besoin de le seconder, et que leur incapacité ne lui servait point d'obstacle. Mais souvenez-vous que Baudouin n'a point manqué d'occasions : il a été mis souvent sur les voies.

BAUTRU DES MATRAS
 (MAURICE), premier lieutenant de la prévôté d'Angers en titre d'office. Ses fils et ses petits-fils ont rendu son nom très-célèbre, comme on le va voir.

BAUTRU DES MATRAS
 (JEAN), fils du précédent, a été avocat au parlement de Paris,

et l'un des meilleurs ; car Antoine Loisel, dans son Dialogue des Avocats, a parlé de lui en cette manière : *Bautru volait d'une plus grande aile qu'eux tous. Je ne dirai point qu'il fut plus docte qu'aucun d'eux ; mais il avait la langue mieux pendue ; et, s'il le faut dire, plus angevine* (a). GUILLAUME et RENÉ BAUTRU DES MATRAS étaient ses frères. Guillaume, conseiller au grand conseil, et grand rapporteur de France (b), a été père du fameux M. Bautru de l'académie française, duquel nous parlerons bientôt. René, assesseur au présidial d'Angers (A), et maire d'Angers en 1604, fut père de CHARLES, chanoine d'Angers, connu sous le nom de PRIEUR DES MATRAS, auteur de quelques traités de théologie (c) (B). Je pense que c'est le même Prieur des Matras, qui a été si célèbre par ses bons mots (C), qu'il ne cédait guère en cela à M. Bautru de l'académie française.

(a) La Croix du Maine, pag. 209, en parle avec éloge, et dit qu'il mourut le 23 août 1580, âgé de quarante ans.

(b) Ex Menagiis Notis Gallicis in Vitam Petri Ærodi, pag. 176.

(c) Ménage, Remarques sur la Vie de P. Ayrault, pag. 176.

(A) RENÉ BAUTRU était assesseur au présidial d'Angers.] C'est de lui sans doute que d'Aubigné parle, au sujet d'une prétendue possédée (1). Elle a deux diables, dit-il (2), l'un nommé Belzébul, l'autre Astarot. Le premier est un rude diable, fort ennemi des huguenots, qui frappe tout le monde, et eût frappé M. Matras d'Angers, s'il n'eût pris un bâton en lui disant : Belzébul ; maître mouche,

(1) Marthe Brossier, de Romorantin, en 1599.

(2) Confess. catholique de Sancy, liv. I, chap. VI, pag. 352.

si vous vous jouez à moi, je vous battraï en diable *Le clergé d'Angers voulut que ces deux diables de bon lieu fussent examinés premièrement par l'église : un des juges de la ville dit qu'il y allait de leur honneur, et pour examiner ces esprits commença à latiner, Matras à dire du grec.* Voyez la remarque (B) de l'article GRANDIER.

(B) CHARLES BAUTRU *est auteur de quelques traités de théologie.*] Voici ce que M. Ménard en dit dans sa liste des écrivains angevins. *Carolus Bautra, presbyter, doctor theologus et professor, Ecclesiae Mauricianae Andegavensis canonicus, maximi ingenii scientiarumque dotibus excellens, familiaridque inter clarissimas præcipud. Scripsit de sanctissimo Eucharistiae sacramento tractationem, brevi publicandam, quam vidimus. Interea typis exposuit Disputationem ad articulum quartum quæstionis 76 tertiæ partis Summæ Theologicæ sancti Thomæ, utrum tota quantitas dimensiva corporis Christi sit in hoc sacramento. Andegavi, apud Antonium Hernault, 1638 (3).*

(C) *Il fut célèbre par ses bons mots.*] M. Cousin remarque que la mémoire fournissait à M. Ménage quantité de bons mots, qu'il avait appris dans sa jeunesse, et dont les meilleurs étaient de M. le prieur Bautru des Matras (4). Cela montre, qu'au jugement de M. Cousin, le prieur Bautru est un sujet à citer préféralement à l'autre Bautru en matière de bons mots ; car il ne pouvait pas ignorer que M. Ménage n'eût appris ceux de Bautru le séculier, tout de même que ceux de Bautru l'ecclésiastique. Le *Ménagiana* nous fait voir que M. Ménage avait profité beaucoup plus à l'école du premier, qu'à celle de l'autre.

(3) Ménard, dans les Remarques de Ménage sur la Vie de Pierre Ayrault, pag. 127.

(4) Journal des Savans du 11 août 1692, pag. 544.

BAUTRU * (GUILLAUME),
comte de Serrant, conseiller

* Si quelqu'un, dit l'abbé d'Olivet dans son *Histoire de l'Académie française*, est curieux de voir comment écrit un bel esprit qui n'a envie que d'amuser des lecteurs oisifs, et qui ne se propose nullement de leur être utile, il n'a qu'à lire l'article BAUTRU, dans le *Dictionnaire de Bayle*.

d'état ordinaire, introducteur des ambassadeurs, ambassadeur vers l'archiduchesse en Flandre, et envoyé du roi en Espagne, en Angleterre, et en Savoie, était d'Angers (a), fils de Guillaume Bautru conseiller au grand conseil (b). Il a été un des beaux esprits du XVII^e. siècle. Il se faisait surtout admirer par ses bons mots, et par ses fines réparties (A); et l'on trouve dans les écrivains de son temps mille marques de la belle réputation où il était. *C'est un homme, disait l'un d'eux (c), qui met une partie de sa philosophie à n'admirer que très-peu de choses, et qui depuis cinquante ans a été les délices de tous les ministres, de tous les favoris, et généralement de tous les grands du royaume, et n'a jamais été leur flatteur.* Il entra dans l'académie française dès le commencement de sa fondation : il n'avait garde d'être oublié, étant aussi connu qu'il l'était du cardinal de Richelieu. Son mariage avec Marthe Bigot, fille d'un maître des comptes de Paris, ne fut pas le plus heureux de ce monde (B). Belle matière de lieux communs et de réflexions. Il en vint un fils, savoir, GUILLAUME BAUTRU, comte de Serrant, chancelier du duc d'Orléans, et mari de Marie Bertrand, fille de Macé Bertrand, seigneur de la Basinière, et trésorier de l'épargne. De ce mariage sortirent deux filles, Marguerite, et Marie Magdelaine. La première a été mariée

(a) Histoire de l'Académ. française, pag. 347, édit. de 1672.

(b) Ménage, Remarques sur la Vie de Guillaume Ménage, pag. 376.

(c) Costar, Lettres, tom. I^{er}, pag. 120.

au marquis de Vaubrun, son oncle à la mode de Bretagne, comme il sera dit ci-dessous (d). La seconde a été mariée avec Édouard-François Colbert, comte de Maulevrier, lieutenant général dans les armées de France, et frère de M. Colbert. J'apprends du *Ménagiana*, que le grand-père de ces dames mourut à l'âge d'environ soixante-dix-sept ans (e), et, à proprement parler, sans confession (C). il avait été peu dévot (D), et très-sensible aux injures conjugales à certains égards (E) *.

(d) Voy. l'article suivant, citation (a).

(e) Ce fut l'an 1665.

* Bayle et l'abbé d'Olivet ont ignoré, comme le remarque Leclerc, que Bautru était auteur. Chapelain, dans ses *Mélanges*, pag. 260, dit que Bautru, dans sa jeunesse, avait composé des satires ingénieuses. Une intitulée, *Onosandre*, et qui est contre le comte de Monthazon (qui toutefois n'est pas nommé), a été imprimée sous le nom de Bautru dans le *Cabinet satirique*. Leclerc la trouve très-plate. Il paraît que Bautru avait fait une autre satire intitulée, *l'Ambigu*. Le père Lelong et Chapelain lui attribuent les *Lettres et dépêches de M. de Bautru*, depuis le 7 octobre 1628 jusqu'au 17 novembre 1642, manuscrit. L'abbé de Marolles, dans ses *Mémoires*, a placé Bautru parmi les meilleurs épigrammatistes français.

(A) *Il se faisait admirer par ses bons mots, et par ses fins reparties.* Je n'en veux point d'autre preuve, que le tour que le poète Saint-Amant prit, pour se moquer de ceux qui aimaient les turlupinades et les pointes :

*Si vous oyez une équivoque,
Vous jetez d'aise votre toque,
Et prenez son sens malautru
Pour un des beaux mots de Bautru* (1).

Le *Ménagiana* me fournirait de fortes preuves, si j'en avais besoin : on y trouve à tout moment M. de Bautru, et l'on est averti dans la préface, qu'outre les bons-mots de M. Ménage, on en trouvera encore d'autres, et particulièrement ceux du fameux M. de Bautru, qu'il savait parfaitement

(1) Saint-Amant, dans le poème intitulé, *le Poète crotté*, pag. 228.

bien, puisqu'il avait été si fort son ami, et qu'il l'avait vu et fréquenté si familièrement. La lettre de Costar, que j'ai citée (2), contient plusieurs choses capables de faire connaître le génie de M. de Bautru. Il avait l'inspection sur la Gazette (3), et c'est à lui que l'avis du gazetier de Cologne (4) impute ce qu'il y avait de trop favorable pour le cardinal Mazarin dans la Gazette de Paris.

(B) *Son mariage..... ne fut pas le plus heureux de ce monde.* Puisqu'on a imprimé à Paris avec privilège ce que je vais dire, je puis sans doute le publier en Hollande, sans crainte d'en être blâmé par les personnes judicieuses. « M. de S. (5) était fils de » M. de Bautru ; et quoiqu'ils demeurent ensemble où demeure présentement M. de Seignelai, néanmoins, ni l'un ni l'autre ne se reconnaissent pour père ou pour fils. » M. de Bautru disait qu'il reconnaît M. de S. pour son fils, » pourvu qu'il fût honnête homme : » peut-être avait-il quelque raison » de douter qu'il le fût. Les soupçons violents qu'il avait de l'infidélité de la mère l'avait poussé à la poursuivre en justice, et à en demander la vengeance. En effet, il fit prendre son valet, qu'il accusa d'avoir eu quelque intelligence avec sa femme, et le fit condamner à être pendu par son premier jugement. Le valet en appela, et fut condamné aux galères seulement, parce qu'il exposa que M. de Bautru s'était fait justice lui-même, et l'avait cruellement maltraité. Cette affaire ayant fait beaucoup d'éclat, M. de Bautru se mit sur le pied d'en rire comme les autres : aussi disait-il quelquefois : » *Si les Bautrus sont cocus, ils ne sont pas des sots.* Sa femme voulait toujours être appelée Madame de Nogent, nonobstant son mariage » (6), disant qu'elle ne voulait pas

(2) C'est la L^e. du I^{er}. volume.

(3) *Ménagiana*, pag. 328 de la première édition de Hollande.

(4) Imprimé en 1647. Voyez-y les pages 39, 45.

(5) Dans la première édition de Paris, on a mis tout du long Serrant.

(6) Je n'entends point cela ; car il faudrait, ce me semble, afin que ceci eût du sens, que cette dame eût été appelée mademoiselle ou madame de Nogent, lorsqu'elle épousa M. de Bau-

» être appelée Madame Bautrou par
 » la reine Marie de Médicis, qui
 » avait alors de la peine à bien
 » prononcer le français. » Voilà ce
 qu'on trouve dans la seconde édition
 du *Ménagiana* où l'on a raccommo-
 dé cet endroit, qui n'était point intelli-
 gible dans la première. Mais depuis
 que le nom de cette dame a été écrit
 selon la prononciation italienne, on
 voit pourquoi elle ne le voulait pas
 porter. On était alors au temps des
 pointes, et on pouvait la persécuter
 de mille estocades par allusion au mot
 trou.

Si l'esprit pouvait garantir de cette
 disgrâce de front, que tant de gens
 appréhendent, et que tant de gens
 nomment une bagatelle, M. de Bau-
 trou en aurait été exempt; mais ni
 l'esprit, ni le courage, ni la bonne
 mine, ni les couronnes mêmes, n'en
 garantissent pas. Cette disgrâce, ou
 cette honte bourgeoise, a quelque
 chose de commun avec la mort, et
la garde qui veille aux barrières du
Louvre, etc; mais d'ailleurs les diffé-
 rences sont grandes : la mort n'épar-
 gne aucune tête couronnée, et il y a
 partout des reines très-vertueuses.
 Malgré ces différences, voilà deux
 choses que le même lieu commun de
 consolation doit faire souffrir patiem-
 ment à une infinité de personnes. Un
 poète philosophe a tâché fort noble-
 ment d'inspirer de l'indifférence pour
 la mort par cette raison : « Les bons
 » rois, les plus redoutables monar-
 » ques, les grands foudres de guerre,
 » les plus beaux génies, les inven-
 » teurs des arts, les philosophes les
 » plus subtils, sont morts; et vous,
 » misérable petit particulier, qui
 » croupissez dans l'esclavage de mille
 » basses passions, vous ferez le ren-
 » chéri, et vous oserez vous plaindre
 » de ce que la mort ne vous épar-
 » gnera pas ?

*Lumina sis oculis etiam bonus Ancu' reliquit
 Qui melior multis quam tu fuit, improbe,
 rebus.*

*Indè alii multi reges, rerumque potantes
 Occiderunt magnis qui gentibus imperitârunt.
 Ille quoque ipse, viam qui quondam per mare
 magnum*

tru. Or cela n'a nulle apparence; car M. de
 Bautrou avait un frère qui se nommait M. de
 Nogent : ce qui montre que cette terre n'était
 point entrée dans leur famille par le mariage
 de M. de Bautrou.

*Stravit, iterque dedit legionibus ire per al-
 tum,*

*Lumine adempto animam moribundo corpore
 fudit.*

*Scipiades belli fulmen, Carthaginis horror,
 Ossa dedit terræ proinde ac famul infimus
 esset.*

*Adde repertoires doctrinarum atque leporum,
 Adde Heliconiadum comites, quorum unus
 Homerus*

Sceptra potitus eddem aliis sopitu' quiete est.

*Ipse Epicurus obit decurso lumine vitæ,
 Qui genus humanum ingenio superavit, et
 omnis*

*Præstrinxerit stellas exortus uti ætherius sol.
 Tu verò dubitabis et indignabere obire*

*Mortua quoi vita est propè jam vivo, atque
 videnti,*

Qui somno partem, etc. (7).

Disons de même aux petits particu-
 liers qui se chagrinent des amourettes
 de leurs femmes : « Vous vous fâchez
 » d'une chose dont les plus puissans
 » monarques, les plus grands guer-
 » riers, les plus beaux esprits, les
 » plus savans et les plus zélés doc-
 » teurs, ne sont pas exempts. C'est
 » bien à vous à faire les délicats : ap-
 » prenez par ces grands exemples à
 » supporter patiemment votre infor-
 » tune.»

Permettez-moi de dire en passant
 que notre Malherbe s'est servi de la
 pensée de Lucrèce dans l'épithaphe
 d'un prince.

*Je suis poudre toutesfois,
 Tant la Parque a fait ses lois
 Égales et nécessaires,
 Rien ne m'en a su parer :
 Apprenez, âmes vulgaires,
 À mourir sans murmurer.*

M. Ménage, sur cet endroit de Mal-
 herbe, rapporte l'épithaphe de Mar-
 guerite d'Autriche, dont la conclu-
 sion est :

*At vos plebeio de sanguine, quando
 Ferrea nec nobis didicerunt fata, nec ullis
 Parcere nominibus, patientius ite sub umbras.*

Jean Second est l'auteur de cette épi-
 taphe. M. Ménage a parodié les vers
 de Malherbe au sujet d'un poème épi-
 que (8).

Notons aussi en passant que l'on
 s'est servi d'une semblable moralité
 pour apprendre à tous les hommes
 qu'ils ne doivent pas se plaindre d'é-
 tre sujets à la mort. Les plus grandes

(7) Lucrét., lib. III, sub. fin. Voyez Ber-
 nier, Abrégé de Gassendi, tom. VII, pag. 27,
 édition de 1684.

(8) Voyez ses Observations sur Malherbe,
 pag. 521.

villes périssent, leur a-t-on représenté, et nous sommes assez hardis pour trouver étrange que l'homme meure ! *Ex Asia rediens, cum ab Ægina Megaram versum navigarem, coepi regiones circumcirca prospicere. Post me erat Ægina, antè Megara, dextrâ Piræus, sinistrâ Corinthus : quæ oppida quodam tempore florentissima fuerunt, nunc prostrata et diruta ante oculos jacent. Coepi egomet mecum sic cogitare : Hem, nos homunculi indignamur, si quis nostrum interit, aut occisus est, quorum vita brevior esse debet, cum uno loco tot oppidum cadavera projecta jaceant (9) !* Le Tasse a fort bien copié cette pensée :

*Giace l'alta Cartago : a pena i signi
De l'alta sue ruine il lido serba.
Muiono le città, muiono i regni.
Cuopre i facti, e le pompe, arena ed herba:
E l'huom d'esser mortal par che si sdegni.
O nostra mente cupida e superba (10) !*

Consultez l'Entretien XXX de Balzac, vous y trouverez en vers latins une belle imitation de cette pensée ; mais vous n'y trouverez pas ces paroles de Rutilius :

*Non indignemur mortalia corpora solvi.
Cernimus exemplis oppida posse mori (11) ;*

Ni ces vers d'Ausone :

*Miremur periisse homines ? monumenta fatiscunt,
Mors etiam saxis marmoribusque venit (12).*

Scarron, qui donnait un air burlesque à toutes choses, n'a pas épargné celle-ci. Voyez le fameux sonnet qui commence par

*Superbes monumens de l'orgueil des humains,
Pyramides, tombeaux, dont la vaine structure,*

et dont les six derniers vers sont

*Par l'injure des ans vous êtes abolis,
Ou du moins la plupart vous êtes démolis.
Il n'est point de ciment que le temps ne dissoudé.
Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir,
Qui m'a duré deux ans, soit percé par le coude ?*

N'oublions pas les petits auteurs : ils doivent, et moi tout le premier, faire

(9) Servius Sulpicius, Epist. ad Ciceronem. C'est la V^e. du IV^e. livre ad Familiares, pag. 193, 194.

(10) Gierusalem. del Tasso, canto XV.

(11) Rutilius Numatianus, Itiner., lib. I, vs. § 13.

(12) Ausonius, Epigrammate XXXV, pag. 30.

quelque usage de cette moralité. Les fautes qui leur échappent peuvent devenir vénielles, par la raison que les écrivains les plus illustres et les plus savans, les Scaliger et les Saumaise, ont fait beaucoup de bévues. Si de tels auteurs se sont trompés fort souvent, ne doit-on pas se consoler de ses méprises, quand on est d'un rang vulgaire dans la république des lettres ? Ils doivent faire à l'égard des autres auteurs ce que fit Carthage à l'égard des autres peuples. *Post Carthaginem vinci neminem puduit (13) :* personne n'eut honte d'être vaincu, après que Carthage eut été vaincue. C'est ce que je disais dans le projet de ce dictionnaire (14). Notez que l'on ne doit pas prétendre que je ruine ici ce que je disais en cet endroit-là, et que j'avais étalé plus amplement en un autre endroit (15), que les grands auteurs sont les plus sujets à faire des fautes. Cela est très-vrai à certains égards ; et néanmoins leurs méprises peuvent servir de consolation et d'excuse aux écrivains du tiers état. Mais il n'en faut pas abuser : il faut tendre le plus qu'on peut à la perfection.

(C) *Il mourut... à proprement parler, sans confession.*] Ma preuve se trouve au *Ménagiana* : « M. de Bautru avait environ soixante et dix-sept ans lorsqu'il mourut. Il venait me voir fort souvent, deux ou trois ans avant sa mort, aux jours de la Mercuriale. J'étais chez un de mes amis lorsqu'on me vint dire qu'il était tombé en apoplexie. Je courus pour le voir, mais il avait déjà perdu connaissance. Ce fut le père d'Harrouys qui fut appelé pour le confesser. Lorsqu'on lui eut dit le sujet pour quoi il était venu : Je ne vous connais pas, et vous ne me connaissez pas aussi, mon père, lui dit-il d'une parole fort embarrassée, cependant il faut que je vous dise ce que j'ai fait de plus secret. Je le vis mourir. Ainsi ce que l'on dit qu'il me cita n'est point véritable. Il mourut, pour ainsi dire, sans parler, et même sans confession. Il

(13) Florus, lib. II, cap. VII.

(14) Vers la fin du paragraphe II. Voyez-le à la fin du XV^e. volume de cette édition.

(15) Dans les Nouvelles Lettres contre Maimbourg, pag. 24 et suiv.

» se confessa bien, si l'on veut que
 » la confession se fasse par interprète.
 » Comme il balbutiait, un laquais
 » expliquait au confesseur ce que le
 » maître voulait dire. Je laisse à penser
 » quelle confession c'était là (16). »
 Si l'on demande pourquoi son confesseur
 ordinaire ne fut point appelé, il
 faudra peut-être répondre : *C'est parce
 qu'il n'en avait point.* Il était apparemment
 de ceux qui se conduisent à l'égard
 du sacrement de Pénitence comme envers
 celui de l'Extrême-Onction : ils les ren-
 voient tous deux au lit de la mort.

(D) *Il avait été peu dévot.*] C'est
 ce que l'on peut inférer de ce que je
 viens de dire, qu'il n'y avait nulle
 connaissance entre lui et le confesseur
 qui le prépara à la mort. Mais que
 veut-on de plus exprès que le témoignage
 de M. son fils ? « Après la mort de
 M. de Bautru, quand on voulut vendre
 sa maison, il se trouva que la chapelle
 était en désordre et en ruine. *Il ne faut
 pas s'en étonner*, dit M. de S... (17). *M.
 de Bautru se souciait aussi peu de sa
 chapelle, qu'il avait soin de sa cuisine
 et de sa bibliothèque* (18). »
 S'il gardait quelques apparences, ce
 n'était que pour le *decorum* : à peine
 se laissait-il effleurer par les exercices
 de religion : *Étant allé faire une retraite
 à Saint-Lazare, on lui donna à méditer
 sur l'endroit de la passion qu'il croirait
 le devoir le plus toucher : il s'attacha
 fixement aux trois dés* (19) : c'est-à-dire,
 à l'endroit où il est dit que les soldats
 jetèrent le sort sur les habits de Notre-Seigneur.
Il aimait fort le jeu (20).

(E) *et très-sensible aux injures
 conjugales à certains égards.*] Voyez
 dans la remarque (B) le procès qu'il
 intenta à sa femme, et la dure punition
 qu'il fit porter au valet complice. N'est-ce
 pas être bien sensible à la disgrâce du front ?
 mais d'ailleurs, il prit bientôt le parti
 de s'en moquer, et d'en rire comme les
 autres : il disait quelquefois : *Si les
 Bautrus sont*

cocus, ils ne sont pas des sots (21).
 C'était le plus fin expédient qu'il pou-
 vait choisir (22) ; car si un railleur
 comme lui eût fait le rétif, le morne,
 le sérieux sur cette aventure domestique,
 on aurait trop ri à ses dépens. Et, après
 tout, il en pouvait plaisanter tout à son
 aise, puisqu'il n'avait pas toléré la faute :
 il n'y a que le cocuage volontaire que
 l'on puisse justement reprocher, soit dans
 le sérieux, soit en raillerie. *Il est surprenant*,
 dit M. Ménage (23), *que pendant quarante
 ou cinquante ans M. de Bautru ait rempli
 toute l'Europe de ses railleries et de ses
 bons mots, pendant qu'il y avait tant de
 choses à dire contre lui.* Risum fecit,
 sed ridiculus fuit. *Je ne sais où j'ai lu
 cela : la hardiesse l'emporte sur beaucoup
 de choses* (24).

(21) Ménagiana, pag. 104.

(22) Voyez ci-dessus le commencement de la
 remarque (B) de l'article d'ACÉSILAS II.

(23) Ménagiana, pag. 200 de la première
 édition.

(24) On a cité ces paroles dans la seconde
 édition, pag. 105, sans dire de qui est ce latin.
 Il est de Quintilien, Institut. Orator., lib. VI,
 cap. I.

BAUTRU (NICOLAS), frère du
 précédent, et capitaine de la
 porte, a été connu sous le nom
 de comte de Nogent (A). De son
 mariage avec Marie Coulon, sœur
 de Jean Coulon, conseiller au
 parlement de Paris, sont sortis
 cinq enfans : I. ARMAND BAUTRU,
 comte de Nogent, capitaine de
 la porte, lieutenant de roi d'Au-
 vergne, maître de la garde-robe,
 et maréchal de camp, lequel
 fut tué en 1672, comme il pas-
 sait le Rhin à cheval et à la
 nage (B). Son corps fut trouvé
 quinze jours après, dans le
 Rhin, à trois lieues au-dessous
 de Tolhuis, où le passage se fit.
 Ce comte avait épousé Diane
 Charlotte de Caumont de Lau-
 sun, sœur du marquis de Lau-
 sun, qui a été capitaine des
 gardes du corps, et gouverneur

(16) Ménagiana, pag. 104 de la seconde édi-
 tion de Hollande.

(17) C'est-à-dire Serrant, comme dans la
 première édition, pag. 59.

(18) Ménagiana, pag. 105.

(19) Ménagiana, pag. 97 de la première édi-
 tion.

(20) La même.

de Berri, et a eu l'honneur d'être accordé avec mademoiselle de Montpensier, fille de Gaston de France, duc d'Orléans, et petite-fille de Henri-le-Grand.

II. NICOLAS BAUTRU, marquis de Vaubrun (C), lieutenant général des armées du roi, et gouverneur de Philippeville. Il épousa Marguerite Bautru (a), qui était sa nièce à la mode de Bretagne, et fut tué en 1675, à la bataille qui se donna au delà du Rhin, peu de jours après la mort du maréchal de Turenne.

III. LOUIS BAUTRU, appelé le chevalier de Nogent, mestre de camp de cavalerie. IV. MARIE BAUTRU, femme de René de Rambures, marquis de Rambures. De ce mariage sortit un fils en la personne duquel la maison des sires de Rambures a fini à l'égard des mâles. V. CHARLOTTE BAUTRU, femme de Nicolas d'Argouge, marquis de Rannes, cornette des chevau-légers de la garde, et colonel général des dragons de France (b). Il fut tué en Allemagne, au mois de juillet 1678 (c). Il était lieutenant général. Sa veuve s'est remariée à Jean-Baptiste-Armand de Rohan, prince de Montauban, fils de Charles de Rohan, duc de Mombazon (d).

(a) *Petite-fille de M. Bautru le bel esprit.*

(b) *Cet article a été tiré de M. Ménage, Remarques sur la Vie de Guillaume Ménage, pag. 377.*

(c) *Mercure Galant.*

(d) *Ménage, Remarques sur la Vie de Guillaume Ménage, pag. 506.*

(A) *Il a été connu sous le nom de comte de Nogent.*] Ce comte a été l'un des patrons de Sorbière, comme il paraît par la XX^e. lettre de cet auteur, où il le prie de faire valoir l'é-

loge qu'il avait fait du cardinal Mazarin. Cela paraît encore mieux par la lettre LXXXI, où il le remercie de l'argent dont son éminence l'avait gratifié. Je cite ces lettres, afin que ceux qui désirent connaître les gens par des témoignages publics satisfassent leur curiosité. Ils peuvent voir aussi la lettre XLVII. Le *Ménagiana* contient des choses curieuses qui concernent M. le comte de Nogent. Il « arriva à Paris n'ayant que huit » cents livres de rente, et il en avait » cent quatre-vingt mille lorsqu'il » mourut. Le premier jour qu'il parut à la cour, il porta le roi sur ses épaules, pour le passer par un » endroit où il y avait de l'eau. C'était aux Tuileries. M. de Nogent » était un homme admirable pour remettre les conversations languissantes. Un jour, étant au cercle de la reine-mère Anne d'Autriche, et voyant que la conversation était cessée, et qu'il y avait déjà quelque temps que ni la reine, ni les dames, parmi lesquelles madame de Guimené était, ne disaient mot : » *N'est-ce pas, madame, dit-il interrompant le silence, et s'adressant à la reine, une grande bizarrerie de la nature, que madame de Guimené et moi soyons nés un même jour, et à un quart d'heure l'un de l'autre, et cependant qu'elle soit si blanche, et moi si noir* (1) ? » Ceux qui ont l'adresse qu'il avait de remettre les conversations languissantes, sont d'un grand secours dans le monde, car puisqu'aux cercles mêmes des reines de France, on tombe dans une espèce d'assoupissement qui n'est guère moins fâcheux à la compagnie que le calme et la bonace aux gens de mer, on peut croire qu'une infinité d'autres assemblées sont sujettes à ces sortes de défaillances. Quel plaisir donc n'est-ce pas qu'il s'y rencontre quelqu'un qui soit toujours prêt à rejeter une balle, afin qu'on ne puisse pas dire comme ces dames du *Ménagiana*, *Il pleut ici de l'ennui à verse* ? Mais je m'étonne que le comte de Nogent, doué de cette vertu, ait été aussi faible que M. Ménage le représente contre les attaques de l'Angeli. « Un jour, au dîner du roi, l'An-

(1) *Ménagiana, pag. 41 de la seconde édition.*

» geli dit à M. le comte de Nogent :
 » *Couvrons-nous : cela est sans con-*
 » *séquence pour nous.* M. le comte de
 » Nogent en eut un tel chagrin que
 » cela ne contribua pas peu à le faire
 » mourir (2). » Dans la première édi-
 tion, on a dit cela de M. de Bautru ,
 frère aîné du comte de Nogent. Il est
 vrai qu'au lieu de dire que cela con-
 tribua beaucoup à sa mort , on dit
 seulement qu'il en eut un furieux cha-
 grin. Il aurait été à souhaiter que
 M. Ménage eût pu corriger lui-même
 le *Ménagiana*.

(B) ARMAND BAUTRU... *fut tué en 1672, comme il passait le Rhin à cheval et à la nage.*] Les nouvellistes de ce temps-là firent savoir au public que ceux qui croyaient que ce comte avait été noyé sans avoir été blessé, et que son cheval avait été cause de sa mort, se trompaient, puisqu'après avoir trouvé son corps, on reconnut qu'il avait été tué d'un coup de mousquet à la tête. Ils firent savoir aussi que son corps fut inhumé dans la grande église de Zevenart. Le marquis de Biron épousa en 1686 une fille de ce comte de Nogent (3).

(C) NICOLAS BAUTRU, *marquis de Vaubrun.*] C'est celui de toute la famille qui paraît avoir eu la plus grande liaison avec Sorbière. Les lettres imprimées de cet auteur en font foi, comme aussi sa relation d'un voyage d'Angleterre. Par la lettre qu'il lui écrivit le 8 d'août 1657 (4), on apprend que ce marquis était mestre de camp général des carabins de France, et d'une valeur extraordinaire; mais que cela ne l'empêchait pas d'aimer les bons livres : *J'attends*, lui dit-il, *le bonheur de vous revoir l'hiver prochain à Paris, dans cette chambre du Louvre où je vous ai si souvent trouvé sur votre Tacite, tandis que les autres courtisans que je venais de quitter employaient la matinée à poudrer leurs cheveux, et à nouer des rubans.* C'était un officier de guerre fort actif : les disputes qu'il eut avec le comte de Lorge, après la mort du maréchal de Turenne, pensèrent être funestes aux Français.

(2) *Ménagiana*, pag. 345.

(3) *Mercurie Galant* de 1672, tom. III.

(4) C'est la XLVII^e. Voyez aussi la LVIII^e.

BEAUCAIRE DE PEGUILON (FRANÇOIS), en latin *Belcarius Peguilio*, évêque de Metz, a été un fort habile homme dans le XVI^e. siècle (A). Il sortait d'une des plus anciennes maisons du Bourbonnais, et il fut un des premiers gentilshommes de sa nation qui s'attachèrent solidement à l'étude des belles-lettres. Le progrès qu'il y fit obligea Claude de Lorraine, premier duc de Guise, à le choisir pour précepteur du cardinal de Lorraine son second fils. Beaucaire s'acquitta si heureusement de cet emploi *, qu'il en reçut de la cour de France des applaudissemens qu'il n'attendait pas. Il accompagna le cardinal de Lorraine à Rome, et y eut des conférences avec Paul Jove, évêque de Nocère, qui ne l'empêchèrent pas depuis de réfuter les égaremens historiques de ce prélat. A son retour d'Italie, le cardinal de Lorraine lui procura l'évêché de Metz (B) : il le mena ensuite au concile; et ce fut devant cette célèbre assemblée, que Beaucaire prononça la *harangue* (C), qui se trouve au bout de son XXX^e. livre (a) : car il faut savoir qu'il écrivit en latin une *Histoire de son temps*, qui est estimée. Il commença d'y travailler lorsqu'en 1568 il eut cédé l'évêché de Metz au cardinal Louis de Lorraine (D), et se fut retiré dans son château de la Chrête en Bourbonnais. Il la conduisit depuis l'année 1462, jusques en l'année 1567, et cessa

* Du désaveu rapporté par Bayle dans sa remarque (G), Leclerc conclut contre ce que Bayle dit ici.

(a) Tiré de la Préface du Louis XI de Varillas.

face ; et voici ce qu'il dit en finissant : *Maturo judicio ne in multorum odia incurreremus, veritas enim odium parit, ut inquit poeta comicus, non statim edendos judicavimus.* Il est fort violent contre ceux de la religion ; mais ce n'est point à cet égard que la crainte d'offenser plusieurs personnes le fit renoncer à la lumière publique.

(F) *Il était fort propre à dresser les décisions d'un concile.*] Le père Paul rapporte les embarras où les pères du concile se trouvèrent sur les Questions du mariage. « Le premier » chapitre des abus portant le rétablissement des bans ordonnés par » Innocent III . . . fut touché et » retouché plusieurs fois . . . ; mais » toujours avec si peu de succès, que » la dernière correction était toujours la pire. Entre autres choses, » on changea un point déjà établi, » qui était que tout mariage fait en » présence de trois témoins fût bon. » Et, au lieu de l'un des témoins, » l'on mit que tous les mariages contractés sans la présence du prêtre » fussent nuls ; ce qui reliait » infiniment l'ordre ecclésiastique . . . » Je n'ai point trouvé dans mes Mémoires, qui fut l'auteur de ce » grand avantage, ni plusieurs autres » particularités que je n'eusse pas » manqué de raconter, si je les eusse sues. Cependant je ne saurais » frustrer François de Beauquerre, » évêque de Metz, de la gloire qui » lui est due : car ce fut lui qui, » voyant l'impossibilité de concilier » des sentimens si différens, donna à » ce décret la forme où il est, laquelle véritablement souffre divers » sens ; mais qui aussi s'accommode » admirablement à la diversité des » opinions (14). » Voici ce qu'on trouve dans les Annales de Sponde : *In quo decreto ad formam reducendo quæ probaretur et in sessione promulgaretur, cum patres valde perplexi essent, Franciscus Belcarius, episcopus Metensis, vir pius doctusque et acumine ac maturitate ingenii præstans, eam composuit quæ publicè conspicitur, ceteris comprobantibus* (15). Si quelqu'un m'objecte qu'un

homme qui saurait former un décret avec tant de netteté, que tous les lecteurs y pourraient connaître que l'on y condamne cela et cela, et que l'on n'y approuve précisément qu'une telle chose, serait plus propre que Beaucaire à dresser les décisions d'un concile, voici ma réponse. Je conviens qu'un tel homme serait plus propre à cette fonction ; et le seul qui y serait propre, si les assemblées synodales pouvaient ou voulaient sacrifier à la vérité et à la droiture les vues humaines, et les intérêts de la prudence politique ; mais comme ceux qui composent ces assemblées n'ont pas, ou assez de vertu pour travailler qu'en faveur de la justice, ou assez de foi pour espérer que la bonne cause trouvera dans la protection de Dieu de quoi se passer du secours de la politique, il n'y a point de gens qui leur soient plus propres que ceux qui savent dresser des actes pleins d'obliques, et d'où les deux partis puissent remporter chacun sa pièce. En tout cas, on ne me saurait nier que l'évêque dont je parle ne fût un vaisseau d'élite pour le pape, puisque l'on avait pour but dans ce concile de ménager toutes les factions de l'école. « Qui n'admira la prudence » de ce concile * ? On nous avoue ici » fort ingénument (16), que sa disposition a été de mesurer tellement ses décisions, et d'en choisir et limiter tellement les termes, qu'elles ne donnassent aucune atteinte aux différens sentimens de l'école ; sur lesquels les docteurs catholiques étaient d'ailleurs très-partagés. On ajoute qu'il était en effet de la prudence du concile de ne pas exposer l'église à de nouveaux troubles, par les contestations fâcheuses qui seraient élevées entre les théologiens, si on avait entrepris la discussion et la censure de leurs dogmes ; et qu'il paraît que c'est sur des articles sur lesquels le pape avait fait instance particulière, n'ayant marqué son penchant pour rien de particulier, que pour le

* Il faut, dit Joly, que la passion de critiquer soit bien vive, pour blâmer cette conduite du concile de Trente.

(16) C'est-à-dire, dans un livre fait par un docteur de Sorbonne nommé M. Quérus, et imprimé à Paris, l'an 1685, touchant la suffisance de l'autorité.

(14) Frà-Paolo, Histoire du Concile de Trente, liv. VIII, pag. 730, à l'ann. 1563.

(15) Spondanus, ad ann. 1563, num. 39.

» ménagement des disputes des scolastiques, afin de ne choquer aucune opinion sans nécessité, et de réunir toutes les forces catholiques contre les sectaires. *Cela se pratique si exactement*, poursuit-on, » qu'on peut voir même par les paroles dont on a composé les définitions, » que les pères du concile ont été exacts presque jusqu'au scrupule à chercher des termes qui ne blessassent les sentimens ni des uns ni des autres, en exprimant les vérités qu'on déterminait. Si c'était Frà-Paolo qui parlât ainsi, on prendrait un tel discours pour une petite satire de la cour de Rome; mais c'est le cardinal Pallavicin qui le dit; et par conséquent il faut bien croire que cela est vrai (17). »

(G) *Il.... fut censuré par le cardinal de Lorraine.*] Le cardinal Pallavicin ayant rapporté que cet évêque de Metz déclara qu'il croyait que les évêques recevaient immédiatement de Dieu leur autorité, et qu'ils n'étaient pas de simples délégués du pape, et que la puissance du pape n'est point illimitée, ajoute qu'en cela il franchit les bornes, *hæc in re plurimum ille cancellos transgressus est* (18). « On soupçonna, poursuit-il, que cet évêque et le cardinal de Lorraine, s'entendaient, et qu'ils agissaient de concert; mais le cardinal ayant su que l'on formait ces soupçons, déclara qu'il n'avait jamais été le disciple de Beaucaire, et le censura devant les ambassadeurs de France et douze évêques. » *Fama erat, hunc episcopum Lotharingi magistrum fuisse: et sanè intimam cum eo familiaritatem exercebat, atque ejus operâ nobilem illam sedem acceperat. Unde suspicio fuit, eos concorditer se gessisse, et textum à discipulo obscure propositum, fuisse dilucidatum à magistro interpretationis suæ claritate. Sed cardinalis, hujusce famæ conscius, Gualterio negavit (*), se unquam Beauqueri discipulum fuisse; eum quidem à se agnosci virum maxi-*

mæ litteraturæ, sed minimi consilii. Nec abstinuit, quin illum castigaret coram duobus Gallis oratoribus, et duodecim episcopis (19). Ceux qui connaissent l'esprit de cour, qui était l'âme de toute la conduite de ce cardinal, ne feront pas grand fond sur ce qu'il dit quand il eut su qu'on le rendait responsable de l'opinion de Beaucaire. Il était bien homme à l'envoyer sonder le gué, pour voir si l'on pourrait faire quelque chose qui plût à l'église gallicane, et puis à le désavouer, quand il voyait que la cour de Rome s'en fâchait. Au reste, il ne serait pas impossible que Beaucaire eût été de peu de conseil et de conduite, comme l'on suppose que ce cardinal le déclara. Cela n'est que trop ordinaire aux gens d'étude.

(H) *Il y a un peu de confusion dans les titres de ses livres que Moréri rapporte.*] Il dit que Beaucaire composa un *Traité des Enfans morts dans le sein de leur mère... et un Traité contre les calvinistes*. C'est déclarer nettement que le premier de ces deux traités ne combat point les dogmes des calvinistes: et cela est faux; car il est destiné à combattre l'opinion qu'ils ont que les enfans des fidèles sont sanctifiés dès le ventre de leur mère; et qu'ainsi, quoiqu'ils meurent sans recevoir le baptême, ils ne laissent pas d'être sauvés. Le passage de Théodore de Bèze, que j'ai rapporté ci-dessus (20), nous apprend que l'on répondit à ce livre de Beaucaire. Un anonyme répliqua à cette réponse: sa réplique fut imprimée à Paris, l'an 1567, in-8°. (21), avec le premier traité de Beaucaire (22), et quelques autres. A proprement parler, les deux livres dont M. Moréri parle ne sont qu'un seul et même livre: il s'est donc brouillé en deux façons pour le moins. M. de Sponde remarque que Beaucaire publia en 1567 sa Dissertation contre le dogme des calvinistes, touchant la sanctification des enfans dans le sein

(19) Acta Paleotti, apud Pallavicinum, *ibid.*, num. 6.

(20) Dans la remarque (B).

(21) Elle a pour titre: Anonymi Ant-Apologia contra Apologiam Metensium ministrorum nomine scriptam, pro eversione Sanctificationis Calvinianæ.

(22) Il a pour titre: Contra Calvinianorum dogma de Sanctificatione Infantium in uteris matrum.

(17) Ce passage est tiré des Nouvelles de la République des Lettres, février 1686, art. 1^{er}, pag. 127.

(18) Pallavicinus, lib. XIX, cap. VI, num. 5, pag. 284.

(*) Littera Gualterii ad Borromæum, 7 decembris et sequentibus ann. 1562.

des mères ; mais ce que j'ai rapporté ci-dessus montre manifestement que ce livre avait paru avant ce temps-là, et peu après l'installation de Beaucaire à la cathédrale de Metz. Or il obtint cet évêché au mois de novembre 1555, comme je le dis dans la remarque (D). Il faut donc dire que Beaucaire prépara une seconde édition de son traité, et qu'il ne la publia qu'en 1567. Il y inséra des lettres interceptées à Châlons-sur-Marne, pendant la tenue du colloque de Poissy. Ces lettres étaient de Taffin et de Théodore de Bèze. Taffin, ministre de Metz, avait consulté les ministres du colloque de Poissy, sur la question s'il fallait rebaptiser les enfans baptisés par une femme. On lui répondit que des personnes de beaucoup de jugement ne croyaient pas qu'il fallût le faire ; et qu'ainsi l'on avait jugé à propos de renvoyer la discussion de ce point à l'église de Genève, et à celle de Zurich (23). M. Moréri débite que l'*Histoire de France* par Beaucaire commence à l'an 1460, et finit à l'an 1580 ; mais s'il avait consulté les auteurs qu'il cite, il aurait appris de M. de Sponde (24) qu'elle commence à l'an 1462, et finit à l'an 1566 : que l'auteur promettait bien de continuer, si Dieu lui donnait assez de vie pour cela ; mais qu'il n'a rien paru qui fût l'effet de cette promesse, quoiqu'on n'ait publié l'ouvrage qu'environ quarante ans après que Beaucaire l'eut achevé. Le Catalogue d'Oxford fait la même faute que M. Moréri : je ne m'en étonne point, puisque la préface du libraire contient cette erreur.

(I) *Son frère JEAN... eut..... une fille mariée à Sébastien de Luxembourg, vicomte de Martigues.*] Beaucaire parle de ce mariage, et dit que ce fut la reine Marie Stuart, femme de François II, qui le procura à sa nièce qu'elle aimait beaucoup (25). M. le Laboureur confirme cela. *Sébastien de Luxembourg*, dit-il (26), *se maria moitié par inclination, moitié sur l'es-*

*pérance qu'il eut des bonnes grâces de la faveur de la reine Marie Stuart, à Françoise (27) de BEAUCAIRE, fille de Jean S. de Peguillon, et fille d'honneur de cette reine qui l'aimait infiniment pour ses belles qualités. Il est d'elle une fille unique, de laquelle administra les biens avec autant de soin et d'intelligence, qu'elle en eut pour l'éducation de cette riche et puissante héritière (28). Brantôme n'avait pas oublié ceci ; car il mit dans la liste des dames qui ont brillé à la cour de Catherine de Médicis *madame de Martigues, dite avant mademoiselle de Villemontois, grande favorite de la reine d'Écosse (29).* M. le Laboureur dit que la demoiselle de Villemontois était *Marie de Beaucaire, fille de Jean, seigneur de Puy-Guillon, sénéchal de Poitou (30).**

(27) Son oncle, qui le devait bien savoir, le nomme Marie, liv. XXVIII, num. 37, M. le Laboureur, mieux instruit, le lui donne aussi en un autre endroit. Voyez la fin de cette remarque.

(28) Elle épousa en 1575 Philippe Émmanuel de Lorraine, duc de Mercœur, frère de Louis de Lorraine, femme de Henri III.

(29) Brantôme, Vie des Dames illustres, pag. 94.

(30) Le Laboureur, Addit. à Castelnau, tom. I^{er}, pag. 318.

BEAULIEU (LOUIS LE BLANC, SIEUR DE) ministre et professeur en théologie à Sedan, au XVII^e siècle, a été un homme fort recommandable par son érudition et par sa vertu. Il fit soutenir un grand nombre de *Thèses de théologie*, qui furent rassemblées en un volume après sa mort, et imprimées en Angleterre. Le public en fut si content, que cette édition fut bientôt vendue : on en fit une autre au même pays, l'an 1683 (a). On aurait vu à la tête de l'une ou de l'autre de ces éditions quelque préface qui eût traité de la vie de l'auteur, s'il n'eût pas été Français ; car je ne vois guère

(23) Claude de Saintes, Réponse à l'Apologie de Théodore de Bèze, citée par Pratéolus, Elench. Hæres., pag. 97, 98.

(24) Ad ann. 1566, num. 34.

(25) Belcarius, Histor., lib. XXVIII, num. 37.

(26) Addit. à Castelnau, tom. II, pag. 829, 830.

(a) C'est la troisième : la première est celle de Sedan, in-4^o ; les deux d'Angleterre sont in-folio.

les Français, qui aient la négligence de laisser tomber l'oubli l'histoire ou la vie d'un parent illustre par son esprit et par ses ouvrages. C'est à cette semblable négligence qu'il faut imputer l'impossibilité où je me trouve de dire le temps et le lieu de la naissance de Louis Beaulieu, le temps de sa promotion au ministère, et à la promotion en théologie, et telles autres circonstances historiques et chronologiques. Je ne puis dire une chose, sinon qu'il mourut le 3^e mois de février 1675 *, et qu'il eut beaucoup de part à l'éclat du maréchal de Fabert, l'un des plus grands génies de son siècle. On fit imprimer à Paris quelques-uns de ses *Sermons*, l'an 1675. Ce n'est point qu'il faut chercher le mérite plus éclatant de l'auteur, en tant qu'habile homme, mais dans ses *Thèses*. Il y traite avec une remarquable netteté d'esprit (A), avec beaucoup de pénétration, sur les plus importantes matières de théologie, et il s'attache principalement à écarter le malentendu qui a tant multiplié les controverses. Il cherche l'état de la question, il débrouille lesquivoques, et il fait voir qu'il y a bien des disputes que l'on croit réelles, qui ne sont que des disputes de mots. On ne saurait dire le tort que cela lui fit auprès d'une infinité d'ignorans, qui s'imaginèrent qu'il ne cherchait qu'à faire rentrer les réformés dans la communion romaine.

Il mourut, dit Leduchat, le 3 des calendes de mars (27 février) 1675. Son épitaphe se trouve dans la lettre de Bayle à Moli, du mois d'avril 1675.

b) Il était gouverneur de Sedan.

ne (B). Ceux qui connaissaient sa vertu et sa piété n'avaient garde de le soupçonner de cela : ceux qui étaient capables de bien juger de ses thèses ne l'en soupçonnaient point non plus ; mais combien y avait-il de gens dans les provinces éloignées, auxquels il n'était connu que parce qu'ils avaient ouï dire, qu'il montrait qu'en certaines choses les théologiens des deux partis n'étaient pas aussi éloignés les uns des autres qu'on le croyait ? ces gens-là, soit par la crainte de voir diminuer les sujets de division, qu'ils auraient mieux aimé que l'on augmentât, soit par la mauvaise coutume ou d'interpréter les choses en mal, ou de croire témérairement ceux qui donnent un méchant tour aux actions de leur prochain, se représentaient M. de Beaulieu comme un faux-frère, qui travaillait au grand dessein de réunir les églises, duquel le cardinal de Richelieu s'était entêté (C). La pénétration de ce professeur l'obligea à éviter certains termes de la commune traditive, qu'il trouvait un peu incommodes. Il le fit en particulier dans la matière de la certitude du salut. Cela donna lieu à une querelle que lui fit M. Arnauld (D). M. de Beaulieu n'eut point d'enfans : sa veuve, qui était une femme fort éclairée et fort vertueuse, a témoigné une constance héroïque dans la dernière persécution (c). On n'a jamais pu la contraindre à la moindre signature ; de sorte qu'après bien des vexations qu'on lui fit souffrir, elle mourut sans avoir

(c) M. Quick en parle dans ses *Prolegomènes du Synodicon in Galliâ reformatâ*.

donné aucune atteinte à sa profession. M. le Blanc, conseiller au présidial de Sedan, frère de M. de Beaulieu, a tâché deux fois de se sauver en Hollande depuis sa signature; mais il a été attrapé sur les chemins, et ramené en son pays (d).

M. de Beaulieu a été mêlé dans la querelle de deux ministres français, qui ont disputé entre autres choses sur le principe d'e la foi. Ce que je cite de leurs écrits pourra servir à faire connaître ses sentimens et son caractère (E); et par conséquent ne sera pas une chose superflue. Quelques-uns se persuadent qu'il y a beaucoup de malentendu dans cette contestation (F). On l'a aussi attaqué sur sa doctrine touchant l'efficace du baptême. Voyez l'ouvrage que je cite (e), qui fut imprimé à Amsterdam en 1695; voyez-y, dis-je, le feuillet 5 de la préface, et le traité qui en fait la conclusion. Voyez aussi M. Saurin, aux pages 522, 550, etc. de son examen de la théologie de M. Jurieu. Au reste, je viens d'apprendre que M. de Beaulieu naquit au Plessis-Marli (f), où son père était ministre, et qu'il mourut à l'âge de soixante ans et six mois.

(d) *Le roi lui a remis la peine des galères, à laquelle il avait été condamné, pour avoir voulu sortir du royaume contre les défenses.* Remarques sur la Confession de Sancy, pag. 555, édition de 1699.

(e) Recueil de divers Traités concernant l'efficace et la nécessité du baptême.

(f) *Seigneurie qui appartenait à M. du Plessis-Mornai.*

(A) *Il avait une merveilleuse netteté d'esprit.*] On en croira plutôt M. Nicolle que moi; je m'en vais donc citer un passage de ses *Préjugés légitimes contre les calvinistes*. « Un de leurs » professeurs de Sedan, nommé Louis

» le Blanc, s'est particulièrement » gnalé sur ce sujet dans des thèses » de la Justification, qu'il y a fait » soutenir. Ce professeur, à qui l'on » peut donner cette juste louange » d'être un esprit extraordinairement » net, et très-propre à démêler les » questions embarrassées par les différents usages des termes, examine dans ses thèses les principaux différens qui sont entre les catholiques et les protestans sur cette matière, et conclut sur tous les articles que celle des catholiques est bonne, et que les protestans n'y sont contraires que de nom (1). »

(B) *Sa manière de débrouiller les équivoques..... fit croire à quantité d'ignorans... qu'il ne cherchait qu'à faire rentrer les réformés dans l'église romaine.*] Ce ne sont pas seulement les esprits faibles, qui ont formé des soupçons contre M. de Beaulieu; voici ce qu'un habile ministre a publié : « Je respecte la mémoire de M. le Blanc; mais l'intérêt de la vérité m'oblige à remarquer ce que personne n'ignore : c'est que ce théologien a écrit d'une manière qui a rendu son orthodoxie fort suspecte. En voulant éclaircir les vérités, écarter les disputes inutiles ou qui ne roulent que sur des mots, et ôter toutes les équivoques, il a extrêmement rétréci les espaces qui nous séparent de l'église romaine. Il a presque réduit à rien des controverses très-importantes; et par cette conduite, aussi-bien que par sa grande douceur et par la fermeté d'inclination qu'il a toujours témoignée pour la paix, il a donné lieu à bien des gens de le mettre au rang des latitudinaires..... (2). Le célèbre M. le Blanc de Beaulieu, pour la mémoire duquel on a d'ailleurs beaucoup de vénération, n'est pas un théologien dont il faille emprunter la plume, pour décrire le sentiment des réformés sur les matières controversées avec les papistes..... Il était un peu trop neutre dans la querelle que nous avons à démêler avec eux (3). » *Hæc ille* (Le Blanc

(1) Nicolle, Préjug. légiti., chap. XI, pag. 197, 198, édition de Hollande, en 1683.

(2) Saurin, Examen de la Théologie de M. Jurieu, pag. 259.

(3) *Là même*, pag. 477.

.56) *qui laxus nimium irum quas tractat arbitrium ut nimium partium conciliationi intentus, à reformatorum sæpè dis-*

ru qu'il travaillait au de réunir les églises, inal de Richelieu s'était ux soupçons se fortifiè- courut un certain bruit al de Turenne, s'étant réunion des religions, : professeur de Sedan, qu'une lettre qui était : les ministres que l'on prendre. Ce bruit n'é- fonnement; car M. Ja-, qu'en 1672, l'agent, yé pour cette affaire, : Champagne..., chargé créance signé Louis, M. de Turenne à M. de sseur en théologie à Se- réponse de ce professeur ne,..... et des signatu- urs de Picardie et de d'il avait visités; mais cette réponse ne faisait la réputation de M. de Notez qu'il rapporte (6) mode de l'île de France, ert les ministres qui des signatures. L'écrit, toutes ces choses, est tre M. Benoît ministre n'a pas manqué de ré- i, entre autres remar- le-ci, que les signatures es plus innocens conte- striction, et je promets autant que je le pour- science sauve (7). Cette se, ajoute-t-il, prise de l. de Beaulieu, était le la simplicité des bonnes st certain que trois sortes étaient entrées dans ce s gens malintentionnés; simples et de bonne foi; sages et éclairés, mais

Præfat. in Aphorism. Lud. de

Lettre aux pasteurs et conduc- Wallonnes des Provinces-Unies, datée de la Haye, le 13 de

, pag. 33.

ologie présentée à MM. les con- ises Wallonnes, pag. 40.

éblouis ou par l'utilité apparente de la chose, ou par le nom de M. de Beaulieu, homme de grand mérite, mais d'une sincérité trop apostolique, pour se démêler des ruses du maréchal de Fabert, vieux courtisan, et qui ne se piquait pas de ne vouloir tromper personne (8). Il y a là une petite mé- prise, car le maréchal de Fabert était mort depuis plus de sept ou huit ans lorsque ce projet fut proposé. M. de Turenne en était le promoteur.

(D) *Sa manière d'éviter certains termes donna lieu à une querelle que lui fit M. Arnauld.* Il l'accusa d'avoir renoncé aux sentimens des calvinistes sur quatre chefs, dans la matière de la Certitude du salut (9). M. de Beaulieu publia une thèse particulière sur ce sujet, pour répondre à M. Arnauld. Celui-ci a répliqué après la mort de son adversaire (10); un *disciple et intime ami* de ce dernier a répondu à la réplique de M. Arnauld (11). J'ai comparé ensemble la réponse de ce disciple et la réplique de M. Arnauld : mais je n'ai pas pu bien voir qui a tort * ou qui a raison : ce sont proprement des questions de fait, sur lesquelles on peut répandre de part et d'autre mille équivoques, et tous les artifices de la dispute. Il faudrait avoir plus de loisir que je n'en ai, pour approfondir cela. Je ne laisse pas de croire que si M. de Beaulieu avait fait lui-même son Apologie, sa cause eût été mieux défendue.

(E) *Il a été mêlé dans la querelle de deux ministres français..... Ce que je cite de leurs écrits pourra servir à faire connaître son caractère.* Commençons par un passage de M. Saurin : il venait de dire que le nom de M. le Blanc est moins autorisé parmi nous,

(8) *Là même, pag. 41.*

(9) Arnauld, *Renversement de la Morale, cité par Jurieu, Justification de la Morale des Réformés, liv. IV, chap. XIV, pag. 405, édit. de la Haye, en 1685.*

(10) *Dans son livre intitulé, le Calvinisme convaincu de nouveau de dogmes impies, chap. XIX.*

(11) *Voyez la Justification de la morale des Réformés, liv. VI, chap. XIV, pag. 306.*

* Leclerc fait dire à Bayle qu'il n'est pas au fait de la dispute entre Beaulieu et Arnauld, et part de là pour lui reprocher d'en parler à l'article GOMARUS (remarque (D)). Leclerc reconnaît au reste que Beaulieu fut plus équitable que la plupart de ses confrères envers l'église romaine.

qu'il n'est célèbre (12), et voici ce qu'il ajoute : Ce que M. Jurieu rapporte de M. le Blanc « est plus propre » à décrier sa doctrine, qu'à lui donner du crédit : par exemple, n'est-ce pas une belle manière de défendre l'autorité de l'Écriture, et la vérité de la religion chrétienne, que de dire (*) qu'il est nécessaire que ce qui est le premier principe de la foi ne se prouve point de soi-même, et ne soit point prouvé par un autre principe ; et que toutefois le principe de la foi ne soit pas quelque chose d'évident, parce que, tout de même que dans les disciplines humaines il y a certains principes, qui sont les premiers d'où dépendent tous les autres, qui ne dépendent ni d'eux-mêmes ni d'autres principes, il en est ainsi de la doctrine de la foi. Ceux qui savent les élémens et l'A, B, C, de l'art de penser et de raisonner, savent aussi qu'une proposition qui n'est pas claire par elle-même, et qui n'est pas démontrée médiatement ou immédiatement, par une autre proposition claire par elle-même, non-seulement ne peut pas être un principe ni de science, ni de foi ; mais même ne peut point passer pour une proposition véritable, pendant qu'elle demeure dans cette obscurité..... M. Jurieu ajoute, après M. le Blanc, qu'encore que l'Écriture, c'est-à-dire la divinité de l'Écriture, ne soit pas évidente par elle-même, et ne se puisse prouver elle-même, on ne doit pas conclure que ce n'est pas le premier principe de la foi, et qu'elle doit emprunter son autorité d'ailleurs (13). Ces paroles ne font honneur, ni à la droite Raison, ni à la Parole de Dieu. La divinité de l'Écriture est évidente par ses caractères..... M. de Beaulieu ne raisonne pas plus juste, quand il repousse ainsi les objections que les ennemis du christianisme font contre l'Écriture Sainte. Quant à ces importunes interrogations que l'on nous fait, d'où prouvez-vous que les Apôtres ont écrit leurs Livres par inspiration divine ?

(12) Saurin, Examen de la Théologie de M. Jurieu, pag. 260.

(*) Pag. 24, col. 1.

(13) Saurin, Examen de la Théologie de M. Jurieu, pag. 261.

» Nous répondons qu'on nous demande une chose injuste ; savoir que nous démontrions une chose indémonstrable. Nous confessons donc volontiers que nous ne pouvons pas démontrer cela ; c'est-à-dire, le premier et le démontrer mathématiquement. Mais nous nions que de là il s'ensuive que ces livres ne puissent être la règle première et certaine de la foi, parce que c'est là le propre des principes de la foi d'être indépendans (14). » Voyez dans le livre même de M. Saurin comment il résume ces maximes.

Il faut mettre ici la réponse de M. Jurieu. C'est une chose curieuse, et il (15), de voir les fiertés, les hardies, les duretés, et les emportemens de M. Saurin contre ce M. de Beaulieu, qu'il appelle ailleurs un très-excellent homme. Mais ici, parce qu'il est le sentiment de M. Jurieu, et de toute l'église sur l'inévidence du principe de la foi, il faut qu'il soit d'une orthodoxie fort suspecte, qu'il ait favorisé le papisme, l'arminianisme ; qu'il soit grand latitudinaire ; qu'il ait sauvé plus de gens qu'il a pu ; qu'il ait évité des absurdités qui le rendent digne d'être renvoyé à l'A, B, C ; qu'il y ait de l'imprudence à se confesser son disciple. En vérité, on a peine à en croire ses yeux. Ici l'on reconnaît combien les vivans ont d'avantage sur les morts, comme le Sage nous le dit. Tel arrache la barbe du lion mort, qui n'eût osé l'approcher de mille pas quand il était vivant..... Ceux qui ont connu feu M. de Beaulieu savent qu'il était l'homme du monde le plus réservé à dire ses propres sentimens : Historien fidèle de ceux d'autrui, et moins autant qu'il le pouvait, mais très-réservé pour les siens propres ; ne se déterminant que pour les choses notoires et avouées de tous les théologiens. Tellement qu'il faut le croire insensé, pour s'imaginer qu'il s'est ouvert sur ces propositions, dont les dehors sont si fâcheux, s'il n'a pas été persuadé qu'il suivait le chemin battu. Lui, qui faisait son étude de connaître les sentimens de tous les théologiens, et qui souvent ne se déterminait pas sur le pour et le contre, aurait ignoré un

(14) Là même, pag. 262.

(15) Jurieu, Défense de la Doctrine universelle de l'Eglise, pag. 372, 373.

ait que M. Saurin aurait pénétré, lui
 ui n'a vu les grandes bibliothèques que
 ar dehors ! Ou bien M. de Beaulieu
 urait il été assez fou et assez méchant
 our établir comme le sentiment public
 ne impiété dont il aurait été l'auteur ?
 1 qui M. Saurin espère-t-il pouvoir
 ersuader cela ? Ceux qui auront lu la
 iremière partie de cet ouvrage sur la
 uestion de fait, auront honte pour
 M. Saurin de sa témérité, puisqu'ils
 verront, que depuis Calvin, tous nos
 théologiens orthodoxes ont parlé com-
 me M. de Beaulieu, et qu'il n'est ici
 qu'historien, comme presque partout.
 Mais M. de Beaulieu n'a-t-il pas sur
 cette question des duretés qui lui sont
 particulières ? par exemple ^(*), que
 les preuves, qu'on apporte de la divi-
 nité de l'Écriture Sainte, ne sont pas
 du rang de celles qu'on appelle, de fi-
 de, dans l'école : qu'elles ne sont point
 fondées de quelque principe de foi, ni
 aucune règle de foi ; et que, par
 elles-mêmes, elles ne peuvent fonder
 un article de foi. Quelqu'un a-t-il dit
 cela ? Oui, on l'a dit. Calvin l'a dit
 en plus forts termes : il appelle sottise
 et impertinente la prétention de ceux
 qui veulent produire la foi par les ca-
 ractères de l'Écriture (16). Ces preuves
 ne sont pas de celles qu'on appelle de
 foi..... « L'autre accusation que l'on
 fait à M. de Beaulieu ^(**), d'être la-
 titudinaire, d'élargir la voie du sa-
 lut, et de sauver le plus de gens
 qu'il pouvait, est aussi ridicule,
 puisqu'elle est incompatible avec la
 théologie dont M. Saurin lui fait
 un crime (17). Il était des rigides
 sur la matière de la grâce, et
 croyait que le Saint-Esprit faisait la
 certitude de la foi, sans moyen,
 comme on vient de le voir.
 Cette accusation. est unique-
 ment fondée sur ce qu'il a expliqué
 l'état de quelques controverses au-
 trement qu'on ne les conçoit ordi-
 nairement. Mais quand il se serait
 trompé, ce serait une pure erreur
 de fait : car jamais il n'a favorisé
 aucune opinion relâchée, ni établi
 l'indifférence des religions, ni la

» tolérance universelle de toutes les
 » sectes, comme fait M. Saurin. »

Finissons par la réplique de M. Sau-
 rin. « Je parle de M. de Beaulieu avec
 » toute l'estime et tout le respect qu'il
 » mérite, et je mets une grande diffé-
 » rence entre lui et M. Jurieu : non
 » par la raison que M. Jurieu suppose,
 » c'est-à-dire, parce que l'un est mort,
 » et que l'autre est vivant ; mais parce
 » que le vivant ne ressemble pas au
 » mort en toutes choses. Je remarque
 » pourtant les fautes de M. de Beau-
 » lieu comme les fautes d'un grand
 » homme. Cela m'est permis. Je ne le
 » renvoie pas à l'A, B, C, comme
 » M. Jurieu m'en accuse deux ou trois
 » fois. Je dis seulement, que ceux
 » qui savent les élémens, et l'A, B,
 » C, de l'art de penser et de raison-
 » ner, savent aussi, etc. (18)..... Cela
 » est certain, et ce langage est permis
 » à ceux qui sont persuadés (19).....
 » Je ne fais aucun tort à M. de Beau-
 » lieu, en le traitant de *latitudinaire*.
 » Il ne l'était pas dans le sens odieux
 » que M. Jurieu donne à ce titre, en
 » prenant un *latitudinaire* pour une
 » espèce d'athée. Mais il l'était dans
 » quelque degré. La manière dont il a
 » expliqué l'état de quelques-unes de
 » nos controverses avec les papistes
 » et avec les autres sectaires sur la
 » Justification, sur la Certitude du
 » salut, et sur d'autres matières, en
 » est une preuve : et nos théologiens
 » habiles et sincères n'en disconvien-
 » nent pas. »

Comme M. Jurieu n'a rien répliqué,
 je finis ici cette remarque.

(F) *Il y a beaucoup de malen-*
tendu dans cette contestation.] Considé-
 rez bien les paroles de M. de Beaulieu,
 que j'ai rapportées ci-dessus (20) : elles
 nous apprennent qu'il croyait qu'on
 ne pouvait pas démontrer mathéma-
 tiquement l'inspiration des livres sacrés.
 Comparons cela avec cette réponse
 de M. Saurin. « Si M. le Blanc entend,
 » par une démonstration mathéma-
 » tique, une démonstration contre la-

(18) Saurin, Défense de la véritable Doctrine-
 de l'Eglise réformée, pag. 164, 165.

(19) Notes que M. Saurin n'a point dit, com-
 me son adversaire le suppose, et sur quoi il
 fonde ses exclamations : ceux qui savent l'A,
 B, C ; mais, ceux qui savent l'A, B, C, de
 l'art de penser. La suppression de ces dernières
 paroles est une supercherie.

(20) Citation (14).

(*) Disput., tom. IV de S. Script., num. 9.

(16) Jurieu, Défense de la Doctrine univer-
 selle de l'Eglise, pag. 378, 379.

(**) Saurin, pag. 399.

(17) Jurieu, Défense de la Doctrine de l'E-
 glise, pag. 381.

» quelle la chair et le sang ne font
 » point d'objection, on reconnaît que
 » la divinité de l'Écriture ne peut pas
 » être démontrée mathématiquement;
 » mais cela n'empêche pas qu'elle ne
 » soit démontrée moralement, d'une
 » manière à exclure tout doute : ce
 » qui est manifestement contraire
 » aux principes de M. Jurieu (21). »
 La comparaison de ces deux passages ne vous fait-elle pas connaître que M. de Beaulieu et M. Saurin enseignent au fond la même chose ? Ils avouent l'un et l'autre que la divinité de l'Écriture ne peut point être prouvée mathématiquement. *Mais M. Saurin, direz-vous, ne soutient-il pas qu'elle peut être prouvée par une démonstration morale ?* Je l'avoue ; mais je serais fort trompé, s'il pouvait prouver que M. le Blanc n'a pas enseigné la même chose. Je suis sûr que ce grand théologien n'a jamais nié que les preuves de la divinité de l'Écriture ne puissent passer pour une démonstration morale. Il n'avait nul intérêt à nier cela ; car de ce que l'on avoue qu'une chose ne peut pas être prouvée par une démonstration mathématique, il ne s'ensuit pas qu'en raisonnant juste on doive prétendre qu'elle ne peut pas être démontrée moralement. Développons encore le malentendu. M. Saurin s' imagine que dans les principes de son adversaire les preuves de la divinité de l'Écriture ne sont point exclusives de tout doute. Cela est plein d'équivoques. Cet adversaire ne prétend point que tous ceux qui ont compris le poids et la force de ces preuves doivent demeurer dans quelque doute ; il ne leur ôte pas une pleine certitude, une entière persuasion : il prétend seulement qu'ils ne voient pas que le contraire soit impossible, comme on le voit à l'égard des choses qui ont été démontrées mathématiquement. Il nous arrive tous les jours d'être pleinement convaincus d'une chose, et sans le moindre doute, quoique nous sachions que le contraire est possible. Un voyageur, logeant dans un cabaret dont il n'a jamais connu l'hôte, mange sans scrupule ce qu'on lui sert à la table. Il sait fort bien que ce pourraient être

des viandes empoisonnées, et qu'il n'y a ni contradiction métaphysique, ni contradiction physique, ni contradiction morale, à supposer que le hasard ou la malice ont mêlé quelque poison à ces aliments. Il n'ignore pas qu'on n'ait des exemples de pareilles choses ; et cependant il se persuade qu'il ne doit rien craindre en cette rencontre : il mange avec une pleine persuasion qu'il ne sera point empoisonné. Nous avons encore moins de doutes quand nous mangeons chez un ami, et néanmoins nous sommes très-convaincus qu'il est possible que les viandes soient empoisonnées. Il ne faut donc pas critiquer un théologien, qui assure que nous sommes parfaitement convaincus de la vérité des doctrines que nos pasteurs nous annoncent, quoique les raisons sur quoi ils l'appuient ne nous fassent pas connaître qu'il est impossible que la chose soit autrement. Souvenons-nous que M. Saurin renonce à la prétention des preuves géométriques : il se contente d'une démonstration morale, contre laquelle il n'y ait que la chair et le sang qui puissent former des objections. Or c'est justement la doctrine de son adversaire : ils se sont donc querellés sans savoir pourquoi. M. Jurieu déclare qu'il n'a rien dit qui puisse signifier qu'il *exclut la conviction de la conscience* (22) : il soutient qu'il a établi que les caractères de divinité, qui se trouvent dans la révélation, « sont » capables de produire une espèce de » certitude, sans le secours de l'Esprit de Dieu, dans un homme qui » aura de l'équité, et qui ne sera point » prévenu. Mais, premièrement, le » monde n'a pas de ces gens non prévénus : tous ceux qui ne sont pas » encore convertis, sont possédés par » les préjugés de la chair. Outre cela, » nous ne demandons pas une certitude je ne sais quelle, mais une certitude qui surpasse toute certitude, » même celle des sciences fondées sur » la démonstration (23). . . . Ces » caractères assurément ne sont pas » tels qu'ils puissent produire dans » un esprit bien disposé une certitude de spéculation, qui égale la » certitude des sciences géométriques.

(21) Saurin, *Examen de la Théologie de M. Jurieu*, pag. 262, 263.

(22) Jurieu, *Défense de la Doctrine universelle de l'Église*, pag. 341.

(23) *Là même*, pag. 344.

» ques (24) Il dit, 1°. qu'il n'y
 » a point de ces esprits bien disposés
 » dans le monde, avant la grâce ; 2°. qu'un homme, qui aurait de l'équité,
 » et point de préventions, pourrait,
 » même sans la grâce, obtenir une
 » espèce de certitude de la divinité
 » des Écritures ; 3°. que la certitude,
 » que nous demandons, est une cer-
 » titude qui surpasse toute celle des
 » démonstrations géométriques (25). »
 Prenez garde encore à ceci : M. Jurieu
 déclare que son sens a été « que ces
 » caractères internes et externes, com-
 » posés et arrangés par l'art de la lo-
 » gique et de la rhétorique dans les
 » Ouvrages de nos savans, en posant
 » d'abord des principes évidens par
 » eux-mêmes, et menant l'esprit de
 » conclusion en conclusion, font une
 » preuve pour la raison, qui vaut
 » mieux que les démonstrations mo-
 » rales ordinaires. Mais que ces mê-
 » mes caractères, proposés nûment et
 » sans art, ne sont pas une démon-
 » stration morale, surtout pour les
 » simples, qu'il faut mener par la
 » main, et que même on ne saurait
 » faire passer par des endroits où il
 » faut de la pénétration d'esprit et
 » de l'étude. La plupart de nos simples
 » n'ont jamais fait une attention dis-
 » tincte à cette démonstration qu'on
 » appelle morale. Mais ces mêmes ca-
 » ractères tous assemblés, qui ne font
 » pas une démonstration morale pour
 » l'esprit, surtout des simples, font
 » une preuve de *sentiment* qui est au-
 » dessus de toute exception, et qui est
 » aussi vive que l'impression du soleil
 » sur les yeux (26). » Voilà donc enfin
 ces messieurs dans le même sentiment :
 l'un ne prétend point qu'il y ait ici
 des démonstrations mathématiques :
 l'autre y renonce. Celui-ci demande
 qu'on lui accorde des démonstrations
 morales : l'autre y consent. Tout ce
 qu'on peut dire de plus plausible en
 faveur de M. Saurin est que M. Jurieu
 n'avait pas d'abord bien développé son
 opinion, et qu'il semble ne l'avoir dé-
 veloppée qu'en se contredisant selon
 sa coutume. Je crois aussi qu'en com-
 mençant de méditer sur cette matière
 il ne connaissait pas bien la nature

des démonstrations morales. Il s'en
 formait une idée trop relevée, et ap-
 paremment cela fut cause qu'il n'osa
 dire que les preuves de la divinité de
 l'Écriture montassent à un si haut de-
 gré d'évidence. S'il avait su la vraie na-
 ture de cette espèce de démonstration,
 il se serait moins commis. Une démon-
 stration morale ne consiste pas comme
 les démonstrations géométriques dans
 un point indivisible : elle souffre le plus
 et le moins, et se promène depuis une
 grande probabilité, jusques à une très-
 grande probabilité. Ce sont ses bornes ;
 et ainsi, l'on a beaucoup de chemin à
 faire, depuis l'endroit où nos preuves
 commencent à pouvoir être nommées
 une démonstration morale, jusques à
 l'endroit où elles commencent à pou-
 voir être nommées une démonstration
 physique, ou métaphysique, ou géo-
 métrique. Ce qui trompait peut-être
 M. Jurieu était de voir que la certitude
 et l'évidence avec laquelle nous con-
 naissons qu'il y a eu un Jules César,
 une république romaine, etc. ne pas-
 sent pas pour une science, mais pour
 une foi humaine, pour une opinion,
 et tout au plus pour l'effet d'une dé-
 monstration morale : et comme il ne
 voyait pas que l'inspiration de l'Écri-
 ture pût être prouvée par des raisons
 aussi convaincantes, que celles qui
 prouvent que Cicéron a existé, il crai-
 gnait de dire qu'il y eût une démon-
 stration morale, touchant cette inspi-
 ration. S'il a eu de telles pensées, il
 n'a point su le fin des choses : car il
 n'est pas vrai que le fondement de la
 certitude et de l'évidence avec la-
 quelle nous connaissons qu'il y a eu
 une république romaine, soit une
 simple démonstration morale, et que
 notre persuasion à cet égard soit un
 acte de foi humaine, ou une opinion.
 C'est une science proprement dite,
 c'est la conclusion d'un syllogisme,
 dont la majeure et la mineure sont des
 propositions clairement et nécessaire-
 ment véritables. Il y a là pour le moins
 une démonstration physique. Les phi-
 losophes de l'école n'ont point ignoré
 cela. *Ille actus non est fidei, sed scien-
 tificus, innititur enim non humano tes-
 timonio, sed repugnantiae physicae,
 quod video non potuisse tot homines
 convenisse ad mentiendum..... Ille as-
 sensus oritur à duobus principiis, quae
 non patiuntur dissensum. Primum est*

(24) *Là même, pag. 345.*

(25) *Là même.*

(26) Jurieu, Défense de la Doctrine univer-
 selle de l'Eglise, pag. 343.

hoc : impossibile est tot homines tot sæculis convenire ad mentiendum. *Secundum est* : hoc dicunt tot homines tot sæculis (27). Quoi qu'il en soit, M. Jurieu s'est enfin mieux expliqué.

Disons un mot sur la remarque de M. Saurin, que si *M. le Blanc* entend par une démonstration mathématique, une démonstration contre laquelle la chair et le sang ne font point d'objection, on reconnaît que la divinité de l'Écriture ne peut pas être démontrée mathématiquement (28). Il serait à souhaiter que nous eussions une règle générale pour discerner les objections qui ne procèdent que de la chair et du sang ; car chaque secte chrétienne attribue à ce principe les objections que lui font les autres ; et ainsi l'on ne fait que de se renvoyer l'éteuf : et bien loin de décider une controverse, en soutenant qu'une doctrine n'est combattue que par des difficultés que la chair et le sang suggèrent, c'est une dispute éternelle que de savoir si une difficulté, si une objection a pour principe la chair et le sang. J'ajoute, qu'il y a des vérités contre lesquelles une personne la plus intéressée à les combattre, la plus prévenue, la plus passionnée, ne dispute point. Porphyre, grand ennemi de la religion chrétienne, grand zélateur du paganisme, demeurerait d'accord de certaines vérités de fait alléguées par les chrétiens. L'intérêt de sa cause et de sa passion demandait qu'il les leur niât, car c'est un très-grand avantage dans une dispute, que de rejeter tout ensemble et les faits, et les conséquences des faits. M. Saurin, qui est très-persuadé que la chair et le sang ne font point les objections que les réformés allèguent contre l'église romaine, sait bien que, lorsqu'il s'agit de quelque miracle de reliques, ils nient le fait, et qu'ils ajoutent que, quand même ce miracle serait certain, il ne prouverait pas que le culte des reliques fût légitime. Ainsi, selon les meilleures lois de la dispute soigneusement observées par les orthodoxes, Porphyre aurait pu s'imposer la loi de disputer aux chrétiens, non-seulement les conséquences des faits, mais même les faits. La chair

et le sang, je veux dire les préjugés et les passions, le conduisaient à cela ; car plus on donne de choses à prouver à son adversaire, plus on l'embarrasse et on le fatigue. D'où vient donc que cet ennemi de Jésus-Christ n'a point nié certains faits allégués par les apôtres ? N'est-ce point à cause qu'on pouvait les soutenir par des raisons beaucoup plus claires que ne l'étaient les raisons de ce qu'il niait ? Je ne décide rien : il me suffira de dire que la chair et le sang rendent quelquefois les armes, et se soumettent à une clarté qui ne leur plaît point.

BEAUMONT (FRANÇOIS DE), baron Des-Adrets, a été un des gentilshommes de France, dont le courage et les actions militaires ont fait le plus de bruit dans les guerres de religion sous le règne de Charles IX. Il était de Dauphiné, et il avait appris le métier des armes en Piémont, qui fut la meilleure et la plus fameuse école de guerre de ce siècle-là. On prétend que le désir de se venger du duc de Guise, qui lui avait été contraire dans un procès (a), le porta à se déclarer pour ceux de la religion (b). On ajoute que Catherine de Médicis lui écrivit une lettre, pour l'animer à la vengeance, et qu'elle lui permit même de se servir des huguenots, afin de ruiner le mieux qu'il lui serait possible l'autorité de ce duc dans le Dauphiné. Le duc de Guise, gouverneur de cette province, y avait mis pour son lieutenant la Mothe-Gondrin, gentilhomme de beaucoup de cœur (c), et sa créature. Des-Adrets ne jugeant pas qu'il pût commencer

(27) Petrus Hurtadus de Mendoza, *Disput. VIII de Animâ, sect. III, num. 24, pag. 579.*

(28) Saurin, *Examen de la Théologie de M. Jurieu, pag. 262.*

(a) C'était un procès contre le vidame d'Amiens. Voyez la remarque (L).

(b) Allard, *Vie du baron Des-Adrets, citée par Maimbourg, Hist. du Calvinisme.*

(c) Varillas, *Hist. de Charles IX.*

plus heureusement ses entreprises que par se défaire de ce gentilhomme, pratiqua des intelligences à Valence, et les ménagea de telle sorte, que la Mothe-Gondrin, accablé par la sédition qui fut excitée dans cette ville, y fut poignardé de sang-froid. Valence fut donc la première ville dont le baron se rendit le maître, et où sa dignité fut accrue; car de colonel des légionnaires de Lyonnais, Dauphiné, Provence et Languedoc, qu'il était auparavant (d), il fut choisi le lendemain de la sédition (e) pour administrateur des affaires, en attendant plus ample déclaration du prince de Condé. Dès lors il courut de toutes parts, et ayant su que le parti s'était rendu maître de Lyon, il s'y transporta, et s'y empara de toute l'autorité (A), sans trop s'informer si cela était agréable. Il défit, avec cinq cents hommes, les trois mille que Saint-Vital amenait aux environs de cette ville-là, pour y faire le dégât. Il ravagea le Forez; il s'assura de Grenoble, où il contraignit tout le parlement d'aller au préche; il pilla et fit mettre en cendre la Grande-Chartreuse, s'empara du Pont-Saint-Esprit, entra comme la foudre dans le pays d'Avignon, et en aurait sans doute emporté la capitale, pour la traiter comme la ville d'Orange avait été traitée par les troupes du pape, s'il n'avait été averti à une lieue d'Avignon, que les catholiques s'étaient rendus maîtres de Grenoble. Il courut tout aussitôt de ce côté-là, et répandit l'épouvante de telle sorte parmi les troupes catholiques, que Maugiron, qui les commandait, se sauva dans la Savoie, et n'osa rentrer dans le Dauphiné. Grenoble retomba bientôt sous la puissance de notre baron, qui en usa envers cette ville beaucoup plus honnêtement qu'on n'avait lieu de l'espérer. Il fut infiniment plus farouche dans d'autres lieux dont il s'empara de vive force (B), et où il usa de cruelles représailles (C). La victoire qu'il remporta sur le comte de Suze à Vaureas le rendit maître d'Orange et du comté Venaissin, et fit trembler Avignon encore une fois. Il défit les troupes du pape, il entra dans la Provence, et y renversa tout ce qui se présentait devant lui. Néanmoins il y eut des contretemps, ou des jalousies cachées, qui lui firent manquer le secours de Sisteron. Cette disgrâce fut suivie de quelques autres. Le duc de Nemours, après le mauvais succès de son siège de Lyon, gagna deux combats sur le baron Des-Adrets : il n'osa pourtant s'engager à un troisième, et il trouva plus à propos d'employer des artifices, pour faire changer de parti à ce redoutable chef des protestans (D). On le prit par les promesses et par les menaces (E) : on lui fit voir qu'il avait de grands ennemis dans son parti (F), enfin on l'ébranla de telle sorte, que sa conduite devint suspecte de plus en plus au prince de Condé et à l'Amiral. La conclusion fut qu'ils s'assurèrent de sa personne (G), à Romans, le 10 de janvier 1563 (f). Il ne sortit de prison

(d) Bèze, Hist. ecclés., liv. XI, pag. 221.

(e) Le 28 avril 1562.

(f) Varillas, Histoire de Charles IX.

que par le traité de paix qui fut conclu la même année; et depuis il rentra dans sa première religion, et porta les armes contre l'autre, mais sans aucun succès, ni aucune gloire (H); de quoi il n'est pas le seul qui ait donné de fort mauvaises raisons (g). On ne reconnaissait plus ce général, dont la vigilance, la promptitude, l'intrépidité, et la présence d'esprit avaient été admirées comme des prodiges, pendant qu'il avait servi la cause. Toutes ces grandes qualités, et les victoires qu'il remporta sur le papisme, n'empêchent pas les protestans de le regarder comme un Goliath qui *déshonora les batailles rangées d'Israël* par sa conduite barbare (I). *Il mourut sans honneur, et dans une honteuse vieillesse, également méprisé des uns et des autres* (h), bien différent de ce baron Des-Adrets, *Quantum mutatus ab illo!* qui s'était fait craindre jusque dans Rome (i); car on y eut peur qu'il n'équipât une flotte, pour aller rendre visite au pape. Nous parlons de ses enfans dans l'une de nos remarques (K).

Voici un Supplément, que je tire d'un ouvrage que je n'ai lu que depuis que le premier tome de ce Dictionnaire fut achevé d'imprimer. Le baron Des-Adrets, n'ayant encore que quinze ans, fut l'un des deux cents gentils-hommes dauphinois qui se trouvèrent à l'armée qu'Odet de Foix, seigneur de Lautrec, commandait en Italie l'an 1527

(k). Il se signala partout. Il obtint en 1532, le guidon de la compagnie du seigneur Dupuy Saint-Martin, lieutenant au gouvernement de Provence (l). Il eut quelques démêlés avec George d'Urre de Venterol, à qui cette compagnie fut donnée l'an 1537, et qui l'empêcha d'obtenir la lieutenance (m). Cela lui déplut de telle manière qu'il protesta de ne plus servir, et se retira en Dauphiné auprès de son père. Quelque temps après, il fut trouver à Turin son oncle Boutières (n), général de l'armée de Piémont, qui lui laissa la conduite de quelques légionnaires de cette province, qui faisaient une partie de la garnison de la ville. Il demeura dans cet emploi jusques à la disgrâce de Boutières, qui arriva en 1544, et qui obligea l'oncle et le neveu de se retirer en Dauphiné (o). Une longue maladie empêcha notre baron plus de trois ans de porter les armes. Il eut une compagnie de cavalerie sous le maréchal de Brissac, lieutenant général pour le roi en Italie (p), et il fut ensuite colonel général des légionnaires de Dauphiné (q). Il reçut trois blessures au siège du Vulpian, en 1555. On lui donna la charge de colonel des légionnaires de Provence, Lyonnais et Auvergne, et il les mena au duc de Guise à Turin, avec ceux du Dauphiné, l'an 1557 (r). Il per-

(g) Voyez la remarque (II).

(h) Maimb., Calvinisme, pag. 275. Voyez la remarque (K).

(i) Brantôme, Éloge de Montluc.

(k) Allard, Vie du baron Des-Adrets, pag. 3 et 4.

(l) Là même, pag. 7.

(m) Là même, pag. 9.

(n) Frère de la mère de Des-Adrets.

(o) Allard, Vie de Des-Adrets, pag. 10.

(p) Là même, pag. 12.

(q) Là même, pag. 14.

(r) Là même, pag. 16.

dit son bagage et sa liberté , à la prise de Moncalve , l'an 1558 (s) ; et il accusa de la perte de cette ville Pequigni , qui en était gouverneur. Il le cita devant le roi , et perdit sa cause (L). Le ressentiment qu'il en conçut contre la maison de Guise fut ménagé par Catherine de Médicis (t) , et eut les suites qu'on a vues ci-dessus. L'auteur que je cite en donne un très-grand détail , comme aussi des actions qui furent faites par ce baron depuis son retour au parti du roi. Il les représente plus considérables que d'autres historiens ne les font ; mais il avoue que ce brave capitaine fut suspect d'intelligence avec le parti huguenot , qu'on le mit en prison , qu'il se justifia (M) , et qu'il reçut ordre de lever mille hommes d'infanterie , qu'il conduisit à Turin (u). Il y était pendant le massacre de la Saint-Barthélemi. Il revint bientôt en Dauphiné ; et voyant le peu d'état qu'on faisait de lui , il se retira à la Frette (x) , dans le Graisivodan (y). Il refusa de signer les formulaires de ligue , l'an 1577 (z). Il fut saluer le duc de Mayenne à Grenoble , l'an 1581 (aa) , et y fit un acte de son ancienne bravoure (N). Il accompagna la Valette , qui fut envoyé en Dauphiné contre Lesdiguières , l'an 1585 (bb). Enfin , las de tant de

fatigues , accablé par la vieillesse , et extrêmement dégoûté du monde , il se retira encore à la Frette , où il vécut un an avec des marques visibles de son retour au giron de l'Église. Il mourut donc véritablement catholique , après avoir fait son testament , le 2 de février 1586 , et fut enterré dans une chapelle de l'église paroissiale , qui appartenait à sa maison (cc). On ne sera pas fâché de voir les titres qu'il se donnait pendant qu'il fut à la tête des protestans de sa province (O) , ni de savoir que son visage marquait la férocité de son humeur (P).

(cc) Allard , Vie de Des-Adrets , pag. 90.

(A) *Il s'empara à Lyon de toute l'autorité.*] Quelque peine que M. Varillas se soit donnée pour suivre à la piste toutes les démarches de Des-Adrets , il a pris le change sur le gouvernement de Lyon. Il a toujours bâti sur ce fondement , qu'aussitôt que cette ville se fut déclarée pour les réformés , le prince de Condé y envoya M. de Soubise pour gouverneur (1) : car quand il parle des premiers mécontentemens de Des-Adrets , il dit qu'ils vinrent de la nouvelle que Soubise était rentré dans Lyon (2). Cela suppose qu'après y avoir commandé un certain temps , il quitta ce poste , et que Des-Adrets lui succéda , mais que Soubise y fut renvoyé à l'exclusion de son successeur. Cet historien s'est abusé : le premier qui commanda dans la ville de Lyon , depuis qu'elle se fut déclarée pour la cause , ce fut le baron Des-Adrets (3). Soubise n'y fût renvoyé que lorsqu'on jugea qu'il était plus propre à cette charge que le baron ; et il n'en sortit qu'après la paix. M. Varillas aurait lui-même reconnu cette gradation , s'il eût bien pesé ses

(s) Là même , pag. 19.

(t) Là même , pag. 25 , 26 , où M. Allard produit la lettre de cette reine.

(u) Là même , pag. 81.

(x) C'était l'une de ses maisons.

(y) Allard , Vie de Des-Adrets , pag. 81.

(z) Là même , pag. 84.

(aa) Là même , pag. 87.

(bb) Là même , pag. 89.

(1) Varillas , Histoire de Charles IX , tom. I , pag. 183.

(2) Là même , pag. 213.

(3) Voyez d'Aubigné , tom. I , pag. 203 , et Bèze , Hist. ecclésiast. , liv. XI , pag. 222 , et suiv.

propres paroles. Voici ce qu'il dit : *Des-Adrets. s'approchant de Lyon, sous prétexte de mener un prompt secours aux calvinistes de cette grande ville qui s'en étaient heureusement saisis, les cajola si bien, qu'il leur persuada de lui obéir, et d'écrire au prince de Condé qu'ils seraient ravis de l'avoir pour gouverneur* (4). Au reste, M. Maimbourg (5) et son copiste (6) se trompent lorsqu'ils disent que Des-Adrets s'empara de Vienne et de Grenoble, avant que de s'emparer de Lyon. Il est certain que la première chose qu'il fit, après s'être rendu maître de Valence, fut de courir à Lyon, dont il sut que les protestans s'étaient saisis trois jours après la sédition de Valence (7). M. Allard n'a point connu ce fait-là : il met le voyage de Lyon après la conquête de Vienne, qui fut selon lui postérieure à la réduction de Grenoble (8).

(B) *Il fut très-farouche dans divers lieux qu'il prit de vive force.*] Par exemple, il traita fort cruellement la garnison de Montbrisson *, qui s'était rendue à discrétion. On eut beau lui représenter les lois de l'humanité, il voulut se divertir à voir précipiter ces misérables soldats. On les monta sur la plate-forme au-dessus de la tour : on jeta du haut en bas ceux qui n'eurent pas la résolution de se précipiter eux-mêmes; et l'on ne pardonna pas même à leur chef (9). Il n'y eut qu'un soldat à qui l'on sauva la vie. Il prit deux fois la secousse d'un bout de la plate-forme à l'autre, comme s'il eût eu dessein de sauter plus loin, et cependant il s'arrêta tout court sur le bord du précipice. Des-Adrets lui dit d'un ton aigre qu'il suffisait d'avoir deux fois sondé le gué : le soldat lui répondit hardiment, *Qu'il le lui donnait en quatre.* Ce mot adoucit tellement la mauvaise humeur du baron, qu'il fit quartier au gail-

lard qui avait osé se servir de ses quolibets dans une extrémité si pressante (10). Quelques-uns disent, que les soldats du baron, aussi barbares que leur général, recevaient avec des cris et des huées épouvantables sur la pointe de leurs hallebardes et de leurs piques ceux qui tombaient du haut de la tour (11). Castelnau-Mauvissière raconte ainsi la cruauté qu'il prétend que Des-Adrets exerça en un autre lieu (12). « Environ deux cents catholiques, » dit-il (13), qui avaient composé de » rendre la ville, s'étaient retirés au » château, estimant que la capitulation leur serait tenue de sortir la » vie et les bagages sauves. Néanmoins, sans avoir égard à la foi » jurée et publique, le baron Des- » Adrets les fit cruellement précipiter du haut du château, disant » que c'était pour venger la cruauté » faite à Orange. Aucuns de ceux » qui furent précipités et jetés par » les fenêtres, où il y a infinies toises » de haut, se voulant prendre aux » grilles, ledit baron Des-Adrets » leur fit couper les doigts avec une » très-grande inhumanité. Il y eut » un desdits précipités qui, en tombant du haut en bas du château » qui est assis sur un grand rocher, » se prit à une branche, et ne la » voulut jamais abandonner : quoi » voyant, lui furent tirés infinies » coups d'arquebuse et de pierre sur » la tête, sans qu'il fût possible » de le toucher. De quoi ledit baron » étant émerveillé lui sauva la vie, » et réchappa comme par miracle. » J'ai été voir le lieu depuis avec la » reine-mère du roi étant en Dauphiné : celui qui fut sauvé vivait » encore là auprès. » D'Aubigné attribue la prise de Mornac * à Montbrun, lieutenant de Des-Adrets, et remarque que Montbrun essaya en vain de modérer le carnage : qu'un de ceux qu'on fit sauter *demeura pendu en quelques branches, et que comme on lui eut tiré quelques arquebusades sans le blesser, Montbrun le*

(4) Varillas, Histoire de Charles IX, tom. I, pag. 200.

(5) Histoire du Calvinisme, pag. 273.

(6) Le Supplément de Moréri.

(7) Bèze, Hist. ecclésiast., liv. XI, pag. 221, et liv. XII, pag. 255 et suiv.

(8) Allard, Vie de Des-Adrets, pag. 42 et 39, cité par Maimbourg, Hist. du Calvinisme.

* Montbrison, dit Leclerc.

(9) C'était un brave nommé Moncelas.

(10) Voyez Varillas, Charles IX, tom. I, pag. 212.

(11) Allard, Vie de Des-Adrets, cité par Maimbourg, Hist. du Calvinisme.

(12) A Mornac, dans le comté Venaissin.

(13) Castelnau, Mémoires, liv. IV, chap. II.

* Mornas, dit Leclerc.

sauva et en tira service (14). Il dit aussi que ceux d'Orange mirent *plusieurs corps sur des bois et les firent dériver par le Rhosne en Avignon, avec de grands écriteaux sur leurs estomachs qui disaient, péagers d'Avignon, laissez passer ces bourreaux ; car ils ont payé le tribut à Mornac*. Tous ces faits sont empruntés de l'Histoire ecclésiastique de Théodore de Bèze (15), qui montre fort clairement que Des-Adrets ne fut point l'auteur de ce qui se fit dans Mornac. Il faut donc que le Supplément de Moréri soit corrigé là-dessus, non moins que les Mémoires de Castelnau, et le Calvinisme de Maimbourg.

(C) *Il usa de cruelles représailles.* Il faut ici relever une fausseté insigne du sieur Maimbourg. Après avoir rapporté les barbaries de Des-Adrets, il ajoute ces paroles : *A la vérité, il y eut des catholiques qui, justement irrités de tant d'horribles crimes, abusèrent injustement du droit de représailles, et les traitèrent à peu près de même de leur autorité particulière ; mais peu périrent de la sorte* (16). Il suppose donc que Des-Adrets commença à user de ces barbaries, et que les catholiques ne s'en servirent qu'à son exemple, et par droit de représailles. Mais c'est ou une ignorance crasse, ou une mauvaise foi prodigieuse ; car les historiens les moins suspects de partialité pour ceux de la religion avouent ingénument que les cruautés exercées à Orange précédèrent celles de Des-Adrets. Qu'on lise le Charles IX de Varillas (17), on y verra, qu'avant les sauts de Mornac et de Montbrisson, les catholiques avaient exercé dans Orange les cruautés les plus énormes, et nommément celle de précipiter les gens du haut en bas des rochers, ou sur des piques et des halberdes. Voyez l'article de (Fabrice) SEABELLON, où je rapporte ces étranges barbaries. Castelnau, que j'ai déjà cité, se sert de cette mémorable réflexion : *A la vérité, il semblait que, par un jugement de Dieu, les cruautés fussent réciproques tant d'un côté que*

d'autre ; et Orange fut estimée le fondement de celles qui se faisaient au Dauphiné de sang-froid par les huguenots. N'oublions pas la réponse que fit le baron à ses officiers, lorsqu'ils lui représentèrent l'injustice qu'il allait commettre, et les maux qu'elle pourrait attirer sur leur parti. « Il repartit avec un visage dont la laideur naturelle était beaucoup augmentée par la fureur, et qui par conséquent tenait plus de la furie que de l'homme, que le châtiment dont il allait user était nécessaire pour arrêter la cruauté des catholiques ; et que, pour les réduire aux lois de la bonne guerre qu'ils avaient les premiers violées à la prise d'Orange, il leur fallait auparavant montrer que les calvinistes savaient faire la mauvaise guerre aussi-bien qu'eux (18). » M. Varillas, qui traite ces deux excuses de ridicules, n'avait garde de le réfuter sur ces paroles, qu'ils avaient les premiers violées à la prise d'Orange, puisqu'il avait déjà observé comme de son chef, que le baron apprit les cruautés exercées dans Orange, avec les transports intérieurs de joie dont est capable une âme sanguinaire, lorsqu'un accident imprévu la met en état de commettre toutes sortes d'excès, sans qu'on lui puisse reprocher d'avoir commencé (19). Je renvoie mon lecteur aux réponses que fit Des-Adrets à d'Aubigné, qui lui demanda un jour trois choses : 1°. pourquoi il avait usé de cruautés mal convenables à sa grande valeur ; 2°. pourquoi il avait quitté un party, auquel il estoit tant créanoé ; 3°. et puis pourquoi rien ne lui avait succédé dès le party quitté, quoiqu'il se fust employé contre (20) ? Il répondit au premier point : « Que nul ne fait cruauté en la rendant ; que les premières s'appellent cruautés, les secondes justices. Là-dessus, ayant fait un discours horrible de plus de quatre mille meurtres de sang-froid, et d'inventions de supplices inouïs, et surtout des sauterries de Mâcon, où le gouverneur despendoit en festins pour

(14) D'Aubigné, Hist. universelle, tom. I, pag. 207.

(15) Liv. XII, pag. 271.

(16) Maimbourg, Hist. du Calvin., liv. IV, pag. 275, édition de Hollande.

(17) Tom. I, pag. 203, 204.

(18) Varillas, Histoire de Charles IX, tom. I, pag. 211.

(19) Là même, pag. 204.

(20) D'Aubigné, tom. I, liv. III, chap. IX, pag. 216, édition de 1626.

» donner ses esbattemens au fruit,
 » pour apprendre jusqu'aux enfans et
 » aux filles à voir mourir les hugue-
 » nots sans pitié, il dit qu'il leur
 » avoit rendu quelque pareille en
 » beaucoup moindre quantité, ayant
 » égard au passé et à l'avenir : au
 » passé, ne pouvant endurer sans
 » une grande poltronnerie le deschi-
 » rement de ses fidèles compagnons ;
 » mais pour l'advenir, il y a deux
 » raisons que nul capitaine ne peut
 » refuser : l'une, que le seul moyen
 » de faire cesser les barbaries des
 » ennemis est de leur rendre les re-
 » vanches (21) ; sur quoi il conta de
 » trois cents cavaliers renvoyés il y
 » avoit quelque temps en l'armée
 » des ennemis sur des chariots, ayant
 » chacun un piedet un poing coupés,
 » pour faire, comme cela fit, changer
 » une guerre sans merci en courtoi-
 » sie.» Tout le reste de ses réponses
 est plein de bon sens et de sel : j'y
 renvoie mon lecteur, comme je l'ai
 déjà dit, me contentant d'observer
 ici, 1^o. que l'on trouvera ces *sau-
 teries de Mâcon* dans l'article de
 cette ville ; 2^o. que notre baron se
 justifia bien plus mollement auprès
 du duc de Nemours, qu'auprès du
 sieur d'Aubigné. Voyez la remarque
 suivante.

(D) *Le duc de Nemours..... em-
 ploya des artifices pour faire chan-
 ger de parti à ce redoutable chef des
 protestans.*] Si nous en croyons M. Va-
 rillas, le duc de Nemours prévint
 Des-Adrets, en lui écrivant une let-
 tre, pour le prier de traiter en prison-
 niers de guerre deux soldats italiens
 tombés entre ses mains (22). Mais, se-
 lon Théodore de Bèze, ce fut le baron
 qui écrivit le premier au duc, pour
 lui demander la liberté de deux sol-
 dats italiens (23). Il n'y a point de
 doute que M. Varillas ne se soit
 trompé ; car la lettre de Des-Adrets,
 produite selon toute sa teneur dans
 Théodore de Bèze, débute par la
 demande de la liberté de ces deux
 soldats italiens. M. Varillas est tom-

(21) *L'amiral de Coligni s'était servi de cette
 voie, pour corriger les Anglais. Voyez l'appli-
 cation qui a été faite de cela dans les Nouvelles
 Lettres contre le Calvinisme de Maimbourg,
 tom. I, pag. 188, 196.*

(22) Varillas, Charles IX, tom. I, pag. 272.

(23) Bèze, Hist. ecclésiast., tom. III, pag.
 292.

bé dans une autre faute : il ne
 donne pas fidèlement le précis de
 cette lettre. Il prétend que le baron
*imputa les sanglantes exécutions de
 Vaureas, de Boulenne, et de Pier-
 relate, à la nécessité d'obliger les
 catholiques à faire bonne guerre aux
 calvinistes qu'ils envoyaient au gibet
 aussitôt qu'ils les prenaient*, et qu'il
 ajouta, *qu'après avoir obtenu ce point
 si nécessaire à son parti, qu'au-
 paravant il avait peine à trouver des
 soldats, il s'était exactement contenu
 dans les lois de l'art militaire qu'il
 avait apprises en Piémont.* Il n'y a
 rien de semblable dans la lettre de
 Des-Adrets, si ce n'est qu'il avoue
 qu'à Pierrelate et à Boulenne, deux
 villes qu'il prit d'assaut, *il ne put à
 son grand regret* retenir les mains des
*soldats qu'ils ne prissent leur revan-
 che*, sur quatre ou cinq cents hommes
 qu'ils y trouvèrent. Son apologie ne
 consiste point à alléguer quelque juste
 et nécessaire motif de ses cruautés,
 ni à dire qu'étant parvenu au but
 auquel il les avait destinées, il les
 avait interrompues : il ne fait que
 nier ; et cela, comme le remarque
 Bèze, *en un style fort doux et mou.*
 Pour le moins, M. Varillas a dit sans
 mensonge, que le duc de Nemours,
 ayant compris par cette lettre que
 Des-Adrets était mécontent, lui fit
 proposer une conférence qui fut ac-
 ceptée.

(E) *On le prit par des promesses et
 par des menaces.*] On lui écrivit fort
 honnêtement (24) ; et après lui avoir
 représenté que le chemin qu'il tenait
 le conduirait infailliblement à une
 confiscation de corps et de biens, on
 le tenta par la promesse du collier de
 l'ordre, et par celle d'une compagnie
 de cinquante hommes d'armes, avec
 une somme de cent mille francs : et
 s'il aimait mieux demeurer hors du
 royaume, on s'engagea à lui envoyer
 la somme de cent mille écus. Le duc
 de Nemours employa toutes sortes de
 promesses et de flatteries lorsqu'il
 s'aboucha avec Des-Adrets.

(F)..... *on lui fit voir qu'il avait
 de grands ennemis dans son parti.*]
 Le maréchal de Brissac lui com-

(24) *Ce fut le maréchal de Brissac, qui lui
 écrivit. Théodore de Bèze rapporte sa lettre,
 Histoire ecclésiast., tom. III, pag. 291.*

muniqua une lettre de l'amiral, qu'il avait reçue de la manière que je vais dire. Soubise avait fait savoir à l'amiral ses mauvais soupçons touchant la conduite de Des-Adrets : le soldat qui avait été porteur de sa lettre fut chargé de la réponse; mais au lieu de la porter à Soubise, il la porta au maréchal de Brissac (25). Or voici ce qu'elle contenait sur le chapitre de ce baron : *Quant à ce que me mandez du baron Des-Adrets, chacun le cognoist pour tel qu'il est; mais, puisqu'il a si bien servi jusques ici en cette cause, il est force d'endurer un peu de ses insolences : car il y auroit danger en lieu d'insolent de le faire devenir insensé : par quoi, je suis d'avis que vous mettiez peine de l'entretenir, et d'en endurer le plus que faire se pourra.*

(G) *On s'assura de sa personne.* Il est bon d'entendre les Mémoires de Castelnau. « Le duc de Nemours, connoissant *Des-Adrets* pour capitaine, et qui avoit beaucoup de crédit et de réputation, pensa que c'étoit le plus seur et expédient pour le service du roi de le gagner, que de le combattre par force : ce qu'il fit si dextrement avec belles promesses et douces paroles, comme c'étoit un prince fort persuasif, et qui a toujours su attirer les hommes par son gentil naturel, que depuis les huguenots n'ont eu en ce pays-là un plus grand ennemi que ce baron, qui commença dès lors à pratiquer contre les Huguenots; lesquels, comme fort vigilans en leurs affaires, en furent avertis, aussi ont-ils toujours eu des espions partout. Qui fut cause que Mouvans, étant le baron Des-Adrets allé en la ville de Valence, le prit prisonnier par l'avis du cardinal de Chastillon, et du sieur de Cursol depuis fait duc d'Usez, l'envoya à Nîmes, où il fut en bien grand danger, et à peine en fust-il échappé, sinon par le moyen de la paix en vertu de laquelle il fut élargi (26). » Voyez le XII^e. livre de l'Histoire ecclésiastique de Théodore de Bèze, où il est amplement parlé

de la détention de Des-Adrets. *Après plusieurs interrogatoires et réponses..., la paix estant survenue, il fut relasché et renvoyé en sa maison sans absolution ni condamnation. C'est Bèze qui parle (27).*

(H) *Il servit dans le parti catholique, sans aucun succès, ni aucune gloire.* Voici ce qu'on trouve dans le même historien. *Estant tumbé si bas, il (28) passa encores plus avant depuis, ayant porté les armes contre ceux de la religion, tant au païs de Dauphiné, qu'en France, estant colonnel d'un régiment de gens de pied; en quoi toutes fois il ne gagna autre chose que dommage et honte, avec telle perte de sa réputation, qu'il n'a onques depuis été employé, demeurant en sa maison spectateur des misères d'autrui (29).* D'Aubigné raconte qu'on le défit, quand l'armée du duc de Deux-Ponts entra en France, l'an 1569 (30). Il dit ailleurs (31), qu'à Lyon, au retour du roi de Pologne, un huissier refusa la porte à Des-Adrets; et ce fut en cette occasion qu'il lui demanda les trois choses dont j'ai parlé ci-dessus (32) : il voulut, dis-je, savoir pourquoi ce baron avait si mal réussi dans les armées catholiques : *Mon enfant*, lui répondit-il avec un soupir, *rien n'est trop chaut pour un capitaine qui n'a pas plus d'intérêt à la victoire que son soldat : avec les huguenots, j'avais des soldats; depuis je n'ai eu que des marchands, qui ne pensent qu'à l'argent : les autres étaient serrés de crainte sans peur, soudoyés de vengeance, de passion et d'honneur. Je ne pouvais fournir de rênes pour les premiers, ces derniers ont usé mes eperons (33).* Franchement ces raisons-là sont bien faibles; et il suffirait, pour les réfuter invinciblement, de renvoyer les lecteurs à ce grand nombre de combats généraux et particuliers, où les troupes protestantes ont été battues. Quoi donc,

(27) Bèze, Hist. ecclésiast., liv. XII, pag. 306, 307.

(28) C'est-à-dire, le baron Des-Adrets.

(29) Là même, liv. XII, pag. 307.

(30) D'Aubigné, tom. I, pag. 403.

(31) Là même, pag. 215.

(32) Dans la remarque (C), citation (20). Remarques que tout ceci, depuis Estant, se trouvait dans la remarque (K) de la première édition.

(33) D'Aubigné, tom. I, pag. 217.

(25) Bèze, Histoire ecclésiast., tom. III, pag. 291.

(26) Castelnau, Mémoires, liv. IV, chap. XI.

les soldats papistes n'étaient-ils pas *soudoyés de vengeance et de passion*? N'avaient-ils pas les oreilles perpétuellement battues des exhortations de leurs prêtres qui leur recommandaient la vengeance des églises pillées et profanées? Y a-t-il rien au monde qui inspire plus de fureur que ces discours-là? Que dirons-nous des arrêts qui permettaient à toutes sortes de personnes, et qui ordonnaient même à toutes les communes, de courir sus au son du tocsin aux huguenots, de les poursuivre vivement partout, et de les tuer sans miséricorde comme autant de bêtes féroces, de chiens et de loups enragés, qui désolaient tout le royaume; de sorte que l'on ne voyait en toutes les provinces par les crimes des uns et par la vengeance des autres, que ruines, que cendres, que sang et que carnage, et mille affreuses images de la mort (34)? Les soldats catholiques pouvaient-ils être parmi tout cela exempts de passion et de vengeance? Fallait-il user plus d'éperons à leur égard, que de rênes pour les huguenots? Beaux contes que tout cela : les Monlucs et les Tavanès, et plusieurs autres chefs du même parti, font voir que le baron Des-Adrets ne s'en devait prendre qu'à lui-même. Dans le fond, il faisait plus de tort qu'il ne croyait aux protestans, et l'on a bien su se prévaloir de la disposition qu'il leur avait attribuée, d'avoir été soudoyés de passion et de vengeance (35). Mais voici une raison encore plus fausse que celle qu'il donna à d'Aubigné. « Jamais homme ne s'ac-

» quit tant de réputation en si peu de

» temps, et jamais grand capitaine

» n'en déchut plus tôt; car le duc de

» Nemours, qu'on envoya contre lui,

» et qui ne le pouvait défaire à force

» ouverte, ne l'eut pas sitôt prati-

» qué, qu'on ne parla plus de lui

» que comme du plus faible et du

» plus malheureux officier du parti

» royal et catholique. Ce n'est pas

» qu'il ne fût toujours le même en

» valeur et en expérience, mais

» c'est qu'il y a beaucoup de dif-

» férence entre la manière de faire la

» guerre pour ou contre son roi : c'est

» que tout est permis dans la révolte,

» et qu'un chef s'y fait connaître tel

» qu'il est; au lieu que dans le ser-

» vice de son prince, il doit paraître

» tel qu'il doit être, et qu'il est plus

» sujet à la discipline militaire. En

» effet, le baron Des-Adrets était aussi

» furieux que vaillant : il se signalait

» plus par la terreur de ses armes que

» par la réputation de sa conduite;

» et il ne fit plus de bruit que les ar-

» mes de sa qualité, que parce qu'il

» fut plus cruel et plus redoutable.

» on ne lui aurait pas souffert dans

» l'armée du roi les mêmes empor-

» temens; et le droit de représailles

» était si ponctuellement observé,

» qu'on fut obligé de part et d'autre

» de garder la foi et de faire bonne

» guerre (36). » Quelque intérêt que j'aie à trouver des fautes dans les auteurs, puisque ce sont autant de matériaux de mon ouvrage, j'ai un véritable chagrin qu'un homme aussi éclairé que M. le Laboureur ait été capable de publier un si mauvais raisonnement. Demandez-lui pourquoi Des-Adrets a été un grand capitaine pendant son protestantisme, et un très-misérable officier pendant son catholicisme, il vous répondra : *C'est parce que dans la révolte on fait tout ce que l'on peut, et dans une guerre légitime tout ce que l'on doit.* Jamais maxime ne fut plus fausse, ni plus mal appliquée que celle-là; puisqu'il est certain que dans une guerre civile le parti du roi agit avec plus de hauteur et avec plus de confiance que l'autre : car le parti rebelle se voyant assez odieux, et assez chargé d'envie, n'a garde de commencer les infractions de la discipline militaire, les violemens d'une capitulation, les massacres de sang-froid contre la parole donnée, etc. C'est le parti du prince qui se donne en cela plus de licence, prétendant n'avoir à faire qu'à des gens convaincus de félonie, et condamnés actuellement au dernier supplice; il n'entre presque jamais dans la bonne guerre, que lorsque l'autre parti s'est lassé de ne point user de représailles. C'est du moins ainsi que la chose se passa dans les guerres de religion sous Charles IX; et par consé-

(34) Maimbourg, Calvinisme, pag. 276.

(35) Voyez M. de Meaux, Hist. des Variations, liv. X, num. 39.

(36) Le Laboureur, Addit. à Castelnau, tom. I, pag. 23.

uent, la maxime a été très-mal appliquée. Outre cela, j'admire que M. le Laboureur n'ait pas pris garde au passage de Brantôme, qu'il a cité peu près. Ce passage est un parallèle entre notre baron et Monluc; où, quoique Brantôme fasse celui-ci un peu moins cruel que l'autre, il ne laisse pas de dire qu'on les comparait en tout : *Tous deux, dit-il, très-braves et vaillans, tous deux fort bizarres, tous deux fort cruels, tous deux compagnons de Piémont, et tous deux fort bons capitaines.* Selon la maxime de M. le Laboureur, Des-Adrets n'aurait jamais acquis la réputation de grand capitaine, s'il avait toujours servi son prince : pourquoi donc Monluc l'a-t-il acquise cette réputation-là; ou pourquoi l'a-t-il conservée et parfaitement bien soutenue, lors même que, selon M. le Laboureur, la bonne guerre et le droit de représailles étaient ponctuellement observés? Pourquoi alors Des-Adrets perdit-il toute sa gloire, puisque celle de Monluc ne s'affaiblit point?

(1) *Les protestans désapprouvèrent... sa conduite barbare.*] Outre ce qui a été déjà dit sur ce sujet (37), je remarquerai ici qu'on disait qu'il apprenait à ses enfans à être cruels, et à se baigner dans le sang. L'aîné, qui depuis fut catholique, ne s'épargna pas à la Saint-Barthélemi (38). Il mourut au siège de la Rochelle, en contrition du grand sang qu'il avait répandu. Les protestans se soucieront fort peu que cet ouï-dire de Brantôme soit vrai ou faux; car ils ont été les premiers à condamner l'humeur cruelle de ce baron (39). Mais tout le monde a intérêt à ne pas souffrir la licence de celui qui a donné le Supplément de Moréri : Des-Adrets, dit-il, après un grand carnage, obligea ses deux fils à se baigner dans le sang des catholiques. Le père Maimbourg lui avait fourni cette glose (40). Disons-leur donc à tous deux, qu'ils ne devaient pas s'emanciper à ces sortes de paraphrases. Leur témoin sur un ouï-dire ne s'était servi que du mot de sang. De quel droit ont-ils prétendu qu'il avait parlé

du sang humain? Est-ce que les bouchers ne contractent pas une habitude de cruauté par l'effusion du sang des bêtes? Un homme qui cite se doit faire une religion de s'en tenir aux termes de son témoin, et de ne pas commettre le sophisme, à dicto simpliciter ad dictum secundum quid. Qu'il conjecture, s'il veut; mais il ne doit pas narrer ses conjectures comme une histoire.

(K) *Nous parlerons de ses enfans dans nos remarques.*] Brantôme, que nous venons d'entendre touchant l'aîné, dit qu'il y en eut un plus jeune qui fut page du roi; mais Théodore de Bèze nous en dira plus de circonstances. *Le plus grand mal fut, dit-il, en parlant de ce baron (41), que depuis ce temps-là, allant de mal en pis, il quitta la religion, menant même ses enfans à la messe; le plus grand desquels ayant esté, durant les troubles, nourri en Allemagne chez le seigneur électeur palatin, se rendit tost après l'un des plus vicieux jeunes hommes qui fust en France, comme aussi Dieu ne l'a pas laissé longuement vivre. Les deux autres estoient jumeaux et avoient esté nez à Genève durant les troubles, de l'un desquels maistre Jean Calvin avoit esté parrain.*

M. Allard conte que celui qui avait été page du roi, et dont il rapporte une action tout-à-fait hardie, fut enveloppé dans le massacre de la Saint-Barthélemi (42). Davila, liv. V des Guerres civiles de France, dit que les deux fils s'appelaient les colonels Montamor et Rouvray, et que l'un d'eux fut tué au massacre de la Saint-Barthélemi. L'autre mourut de maladie (43). Voyons l'action de ce page. » Un jour le roi lui ordonna d'aller » appeler son chancelier : ce page le » trouva à table, et, lorsqu'il lui eut » dit que le roi le demandait, le chancelier lui ayant répondu qu'après » avoir dîné il irait recevoir ses ordres : Comment, dit le page, il faut » retarder d'un moment lorsque le roi » commande? Vite, qu'on marche » sans excuse. Et là-dessus il prit l'un » des bouts de la nappe, et jeta tout » ce qui était dessus par terre. Ce

(37) Dans la remarque (B).

(38) Brantôme, Éloge de Monluc.

(39) Voyez Bèze, Hist. ecclésiast., liv. XI, pag. 221.

(40) Hist. du Calvinisme, pag. 274.

(41) Bèze, Hist. ecclésiast., liv. XII, pag. 307.

(42) Allard, Vie de François de Beaumont, baron Des-Adrets, pag. 81.

(43) Là même, pag. 90, 91.

» conte fut fait au roi par le chance-
 » lier même, et sa majesté, en riant,
 » ne répondit autre chose, sinon que
 » le fils serait aussi violent et emporté
 » que le père (44). »

Notez que cet écrivain n'a pas bien compris ces paroles de Davila : *Nel medezimo pallazzo (45) furono amazzati Teligni genero dell' Ammiraglio, Guerchi suo luogotenente, ... i colonelli Montaumar e Rourai, il figliuolo del barone de S. Adrets, e tutti quelli della sua corte (46)*. Il ne prétend point parler de deux colonels, qui fussent fils de notre baron ; et l'on ne sait même si par son *barone de S. Adrets*, il a entendu le nôtre. En ce cas-là, je m'imagine qu'il se trompe. Qu'on ne m'objecte point ces paroles de d'Aubigné : *Le marquis de Resnel, frère du prince Porcian, fut tué par Bussi d'Amboise et le fils du baron Des-Adrets, pour un procès qu'il avait avec son cousin-germain (47)* ; car cela veut dire que Bussi d'Amboise et le fils de ce baron tuèrent Resnel.

M. le Laboureur disait en 1658, que la maison de Beaumont était éteinte (48). J'ai su de M. d'Hosier, par le moyen d'un ami, que Susanne de Beaumont, fille et héritière de notre baron Des-Adrets, fut mariée à César de Vaucerre, seigneur de Teis et de St.-Dizier, dans le Dauphiné. Leur postérité subsiste encore. Mademoiselle Des-Adrets, qui est morte fille d'honneur de madame la duchesse d'Orléans, après l'an 1680, et qui avait été de la religion, était des descendants de cette Susanne. Elle avait pour frères le marquis Des-Adrets, qui est capitaine de vaisseau, et le chevalier Des-Adrets, qui était aide-de-camp du maréchal duc de Noailles, lorsqu'il fut tué au siège de Roses, au mois de juin 1693. Il avait été capitaine de vaisseau ; mais on l'avait cassé parce qu'il n'avait pas voulu assister aux leçons que M. Renaud, ingénieur de marine, donnait à Brest par ordre du roi.

(44) Allard, Vie de François de Beaumont, baron Des-Adrets, pag. 82.

(45) C'est-à-dire, à l'hôtel de l'amiral.

(46) Davila, lib. V, pag. 272, edit. di Venezia, nell'an. 1650.

(47) D'Aubigné, tom. II, liv. I, chap. IV, pag. 546.

(48) Le Laboureur, Additions à Castelnau, tom. I, pag. 23.

Mettons ici l'addition que je publiai à la fin du premier volume de ce dictionnaire. Elle contient ces paroles : *Je viens de recevoir (49) la Vie de notre baron Des-Adrets, composée par M. Allard, et voici de quelle façon on y relève la méprise de M. le Laboureur*. « La famille de Beaumont n'est pas éteinte, comme M. le Laboureur a cru, en parlant du baron Des-Adrets, dans ses Additions aux Mémoires de Castelnau. Elle subsiste encore par les branches de Pompignan en Languedoc, de Bresset en Auvergne, d'Autichamp et de St.-Quentin en Dauphiné. Il est vrai que celle du baron Des-Adrets se termina par deux filles, l'aînée desquelles, nommée Susanne, fut mariée deux fois : la première, avec le seigneur de Tarvanas en Frimont ; et la seconde, avec César de la Vaucerre, à qui elle porta la terre Des-Adrets. L'autre eut nom Esther, épouse d'Antoine de Sassenage, seigneur d'Iseron (50). »

(L) *Il cita Pequigny devant le roi, et perdit sa cause.*] Je m'en vais copier le narré de M. Allard. « Comme le baron accusa Pequigny de la perte de la ville, et de celle de sa liberté et de son bagage, il prétendit qu'il l'en devait dégrever. Il le cita pour ce sujet devant le roi François II, qui avait succédé à Henri II, où il soutint admirablement bien sa cause, et dit que Pequigny avait laissé entrer l'ennemi sans combattre, qu'il pouvait défendre la brèche avec facilité, parce qu'elle était petite, et que ceux qui avaient résolu d'y passer étaient en petit nombre ; que s'il le niait, il le lui ferait avouer par un duel. Ce différent parut singulier à la cour, et ces deux ennemis trouvèrent des partisans parmi les grands, qui empêchèrent quelque temps qu'il ne fût décidé. Il le fut néanmoins en faveur de Pequigny, par le crédit de la maison de Guise, qui commençait d'en avoir un bien grand en France : et il leur fut défendu de rien attenter l'un contre l'autre, à peine d'être punis comme criminels de lèse-majesté, dont le baron

(49) Au mois de septembre 1696, par le soins de l'obligeant M. Pinsson des Riollas.

(50) Allard, Vie de Des-Adrets, pag. 1 et 2.

lement outré de colère, qu'il se s'en venger contre les Guisards et ce fut la cause qu'il emmena le parti des Protestants; c'est le témoignage de M. de Montmorency; et c'est la vérité (51).»

fut suspect d'intelligence avec huguenot, on le mit en prison et se justifia.] A son retour en France, après la bataille de Montmorency, il fut obligé de se retirer dans sa maison, parce que Gordes, gouverneur de la province, avait beaucoup de haine contre lui. On tient qu'il le soupçonnait de s'être pas entièrement défait de ses inclinations huguenotes, et d'avoir favorisé l'armement fait auprès de Genève par le comte de Ludovic de Nassau, et d'être en intelligence avec lui.... Quoiqu'il n'en fût, il est certain que Gordes, peu d'état de lui, dont le murmure hautes, et fit de nombreuses plaintes qui furent un peu harcelées et même téméraires: telle que le roi l'ayant su, Gordes fut ordonné de le faire arrêter; ce qu'il fit. Il fut conduit à Grenoble, puis à Lyon dans Pierrecise. D'après cela, on le crut perdu, et cela d'autant plus qu'on intercepta des lettres des princes et de l'amiral en sa faveur, et que les principaux chefs protestants parlèrent pour lui afin d'obtenir la liberté (53).» Il l'obtint. La paix qui fut conclue au mois de janvier 1571 (54). Il fut seigneur de la ville au roi *estant en son conseil*.

Il déclara qu'étant innocent, il ne pouvait pas plaider sa majesté de lui permettre de renoncer au bénéfice des traités de pacification faits en faveur de ceux qui avaient agi contre les intérêts, sous prétexte de religion ou de politique; qu'il n'avait rien fait qui pût lui être reproché à blâme; que si quelqu'un était assez hardi pour lui soutenir qu'il fût criminel en quelque chose, il était prêt de l'en faire repentir les armes à la main, si sa majesté voulait avoir la bonté de le lui permettre. Le roi lui répondit qu'il

» était persuadé de son innocence et
» de ses bonnes intentions; qu'il n'avait
» jamais douté de sa bonne conduite et du zèle pour son service;
» qu'il était extrêmement satisfait de
» lui; qu'il avait bien toujours cru
» que ses intentions avaient été bonnes, et autres choses de cette nature, dont il pria sa majesté de lui octroyer acte: ce qu'elle fit volontiers. Il est dans les registres de la chambre des comptes (55).»

(N) *Il fit à Grenoble, en 1581, un acte de son ancienne bravoure.*] Le duc de Mayenne « étant à Grenoble, en 1581, le jeune Pardaillan, fils de la Mothe-Gondrin, parla fièrement et injurieusement du baron Des-Adrets, à cause de la perte de son père à Valence. Le baron apprit dans sa retraite de quels termes il s'était servi, et que même il avait dit que s'il le rencontrait il le traiterait mal; ce qui l'obligea de venir à Grenoble, où, après avoir salué le duc de Mayenne, et en avoir été caressé, il dit plusieurs fois, et même en présence de Pardaillan, qu'il avait quitté sa solitude et revu le monde, pour savoir si quelqu'un avait de la rancune contre lui, pour le satisfaire; que son épée n'était point si rouillée, son bras si faible, et ses forces si diminuées par son âge, qu'il ne fût bien raison à tous ceux qui avaient quelque plainte à lui faire. Pardaillan ne dit et ne fit rien qui donnât lieu à une querelle; tellement que Des-Adrets se retira content de cette dernière bravoure (56).»

(O) *On... verra les titres qu'il se donnait, pendant qu'il fut à la tête des protestants de sa province.*] Les voici: « François de Beaumont, seigneur Des-Adrets, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, colonel des légionnaires de Dauphiné, Provence, Lyonnais, Languedoc et Auvergne, gouverneur et lieutenant général pour le roi en Dauphiné, et lieutenant de monseigneur le prince de Condé en l'armée chrétienne, assemblée pour le service de Dieu, la liberté et déli-

même, pag. 19 et 20.

ibid., Vie de Des-Adrets, pag. 75.

même, pag. 76.

même, pag. 77.

(55) *Là même, M. Allard rapporte cet acte tout entier, pag. 79, 80, 81.*

(56) *Là même, pag. 87, 88.*

» vrance du roi et la reine sa mère ,
 » conservation de leurs états et gran-
 » deur, et de la liberté chrétienne ,
 » èsdits païs (57). » Il y a dans la
 chambre des comptes de Grenoble
*plusieurs ordonnances dressées en son
 nom , où il prend cette qualité ,
 et en d'autres il se dit chef gouverneur
 des compagnies assemblées pour le
 service de Dieu, etc. On en voit qui
 sont ainsi adressées : A tous vrais fi-
 dèles sujets du roi , notre souverain et
 naturel seigneur , associés en la con-
 fession des églises réformées , et zéla-
 teurs du repos et tranquillité de ce
 pays de Dauphiné , salut et paix par
 Notre-Seigneur Jésus-Christ (58). N'é-
 tait-ce pas un homme bien digne de
 se servir d'un tel langage ? N'était-ce
 pas un nouvel apôtre bien tourné
 pour imiter la salutation évangélique
 de saint Paul ?*

(P) *Son visage marquait la féro-
 cité de son naturel.*] M. de Thou , qui
 le regarda si finement à Grenoble
 l'an 1572 (59), qu'il fut capable de
 le peindre de mémoire assez bien
 pour que tout le monde le reconnût ,
 nous en donne cette description :
*Erat jam totus canus , sed crudd
 adhuc ac viridi senectute , oculis tru-
 culentis , naso aquilino , facie maci-
 lentâ , sed ruboribus interfusâ , ut lu-
 tum sanguine maceratum , quod in
 P. Corn. Sullâ observatum est , ori
 inspersum diceres , de cetero corporis
 habitu prorsus militari (60).*

(57) Allard , Vie de Des-Adrets , pag. 28.

(58) Allard , Vie de Des-Adrets , pag. 29.

(59) Thuan. de Vitâ suâ , lib. I , p. 1165.

(60) Idem , ibidem.

BEAUNE (RENAUD DE), arche-
 vêque de Bourges, et puis de
 Sens, sous le règne de Henri
 IV. Cherchez SAMBLANÇAI (GUIL-
 LAUME).

BEDA (NOEL), docteur en
 théologie dans l'université de Pa-
 ris, fut le plus grand clabau-
 deur, et l'esprit le plus mutin,
 et le plus factieux de son temps *.

* Leclerc , dans sa *Lettre critique*, examine
 en même temps l'article BEDA et l'article
 FAREL. Il reproche à Bayle sa sévérité pour

C'était un Picard (a), qui vivait
 sous le règne de François I^{er}. *
 Il se déclara l'ennemi juré de
 tous ceux qui voulurent faire re-
 fleurir les belles-lettres (b), et ce
 fut par-là qu'Érasme et Jacques
 Faber d'Étaples encoururent
 son indignation. Il prétendit
 avoir trouvé un grand nombre
 d'hérésies dans les paraphrases
 d'Érasme, et publia un livre sur
 ce sujet. Érasme se justifia, et
 l'accusant à son tour, le con-
 vainquit d'une infinité de calom-
 nies (A). Beda, au lieu de prou-
 ver qu'il n'avait point été calom-
 niateur, ou d'avouer qu'il n'a-
 vait pas bien compris le sens de
 son adversaire, recourut à des
 artifices de cabale. Il relut les li-
 vres d'Érasme : il en fit de nou-
 veaux extraits, aussi infidèles
 que les premiers (B), et les don-
 na à censurer à la faculté de
 théologie, où son esprit impé-
 tueux et charlatan, ses factions,
 ses déclamations violentes contre
 les nouveautés de ce temps-là,
 et contre ceux qui n'étaient pas
 assez ardens à les réprimer, lui
 donnaient une espèce de domi-
 nation tyrannique (C). Il en
 abusa de telle sorte, qu'il fallut
 enfin le livrer au bras séculier,
 qui, pour le punir de ses excès,
 le condamna à faire amende ho-

le premier et son indulgence pour le second.
 Leclerc, à son tour, excuse Beda et blâme
 Farel. C'est ainsi qu'il a fourni à Joly la ma-
 tière de près de dix pages.

(a) Erasmus, Supputat. Errorum Bedæ,
 folio 22.

* Leclerc, d'après le père Hilarion de Costa,
 auteur de l'*Histoire catholique du XVII^e.
 siècle*, dit que le nom de famille de Beda
 était BÉDÉ. Il doute qu'il fût Picard, parce
 que du Boulay le dit du diocèse d'Avranches,
 et né au Mont-Saint-Michel. Il ajoute qu'en
 1502 Beda fut principal du collège de Mon-
 taigu.

(b) Bèze, Hist. ecclésiast., liv. I, pag. 2.

norable (D), et à confesser en présence d'une infinité de monde, à la porte de l'église cathédrale de Paris, qu'il avait parlé contre le roi et contre la vérité. On le condamna de plus au bannissement (c). Ceci se passa en 1535. Il s'était fort opposé au dessein, qu'eut François I^{er}. de faire opiner la Sorbonne favorablement pour le divorce de Henri VIII. Il n'avait pas tort dans le fond; car ce fut un véritable mystère d'iniquité que tout ce qu'on fit pour corrompre quelques universités de France: mais il gâta sa cause par ses manières emportées et par ses airs de mutinerie (E), et il s'enveloppa même dans le crime de parjure. Il avait beaucoup de crédit auprès du premier président Lizet (d), homme bien plus propre à soutenir le personnage de mauvais controversiste, comme il fit avant sa mort (*), qu'à être à la tête du premier parlement de France. Beda fut un des principaux promoteurs du supplice de Louis de Berquin, comme nous le dirons dans l'article de ce martyr protestant. En général, il n'y eut personne dans Paris qui témoignât plus de violence que lui contre ceux qu'on appelait hérétiques (e); et de là vient que Théodore de

Bèze attribue à un juste jugement plutôt de Dieu que des hommes la peine que Beda souffrit d'être confiné au Mont-Saint-Michel (f), où il mourut le 8 de février 1537 (g). Il avait été le principal du collège de Montaignu. Vous trouverez ci-dessous les titres de ses ouvrages (F).

(f) *La même*, pag. 15.

(g) Saint-Romuald, journal chronologique, tom. 1, pag. 132, où il dit des particularités touchant l'estime que la faculté de théologie avait pour Beda.

(A) *Érasme le convainquit d'une infinité de calomnies.*] Voyez le livre intitulé : *Supputationes Errorum in Censuris Natalis Bedæ, per Erasmus Roterodamum*. Il fut imprimé l'an 1527. Le revers du titre vous apprendra que, de compte fait, Érasme trouva dans un assez petit livre de son censeur cent quatre-vingt-un mensonges, trois cent dix calomnies et quarante-sept blasphèmes; et cela, sans le traiter à la rigueur; car on lui fit grâce de plusieurs choses qui méritaient d'être relevées : *Ac ne quis queratur iniquam supputationem, non imputavimus illi tam multa indoctè, stultè, et sine mente dicta. Non imputavimus tam multas propositiones quas in censuris omisit, etc.* (1). Un homme qui aurait eu de l'honneur et de la conscience, se serait uniquement appliqué à sa propre justification contre de semblables listes; mais Beda et ses semblables trouvent mieux leur compte à répéter cent fois leurs premières accusations, tout comme si l'on n'y avait rien répondu. Si l'on en croit Érasme, le livre de son adversaire déplut si fort à François I^{er}, que, par ordre de ce prince, l'on en défendit la vente. *Impotenter et infeliciter edito libro sic debacchatus est in me, ut rex christianissimus, mox ubi rem cognovit, vetuerit codices divendi, haud dubiè vetiturus excudi si tempestivè monitus fuisset* (2). Pareil

(c) Bèze, Hist. ecclés., tom. 1, pag. 15.

(d) Voyez la remarque (E), et Érasme, Épître LVI du livre XXX, pag. 1941.

(*) Entendez cela de l'impression des *Traité de Controverse* de Pierre Lizet; la plupart de ces traités ayant été composés par lui longues années auparavant, si nous en croyons le Passavant de Bèze. Voyez Dupin dans cette partie de la Bibliothèque ecclésiastique du XVI^e. siècle, où il est parlé de Pierre Lizet. REM. CNR.

(e) Bèze, Hist. ecclésiast. tom. I, pag. 7, 14.

(1) Érasme, au revers du titre des *Supputationes Errorum in Censuris Bedæ*.

(2) Erasmus, Epist. LXXIII, lib. XIX, pag. 892, datée du mois de novembre 1527. Voyez aussi Epist. XIV, libri XX, pag. 974, et Epistol. IV, libri XXIV, pag. 1281.

traitement fut fait au livre que Noël Beda avait mis au jour en ce même temps contre Jacques Faber d'Étaples; mais on ne laissa pas de faire courir les exemplaires de ces deux livres. *Urit hominem quod liber quem in Jacobum Fabrum scripserat, edicto regio suppressus est, etiamsi non est suppressus* (3). *Nec jussus premere pressit, sed elusit regis edictum curans ut in Germaniam spargeretur, et isthic clam distraheretur* (4).

Rapportons ici un passage du livre de M. Chevillier sur l'origine de l'imprimerie de Paris. « François 1^{er}. . . » était tellement irrité contre le docteur Noël Beda, qui avait réfuté les paraphrases et les annotations d'Érasme, et contre la faculté qui avait approuvé et fait imprimer son livre (5), que le premier étant allé à la cour pour quelque affaire de sa compagnie, y fut arrêté prisonnier pendant un jour, n'ayant eu la liberté, qu'à condition de se présenter quand on le demanderait; et on envoya une lettre de cachet au parlement, datée d'Amboise, le 9 avril 1526, par laquelle il lui était ordonné d'empêcher que le livre de Beda ne fût vendu. J'ai lu dans une copie des registres de cette cour, une lettre latine de Josse Bade, où il dit qu'il en avait imprimé six cent cinquante exemplaires, dont plusieurs avaient été envoyés en Espagne, en Italie, en Allemagne et en Angleterre; qu'il ne lui en restait plus qu'environ cinquante copies complètes; et promet qu'il ne les distribuera point (6). . . . De plus, le nommé Louis de Berquin, luthérien caché, ami d'Érasme, avec qui il avait quelque commerce de lettres, présenta douze propositions du livre de Beda, prétendant qu'elles contenaient des impiétés et des blasphèmes, et demanda que la faculté fût obligée de les condamner, ou de les prouver par l'Écriture sainte. Le roi écouta cet accusa-

teur favorablement, et le 10 juillet 1527 envoya par M. l'évêque de Bazas les propositions au recteur, qui il donna ordre de les faire examiner par les quatre facultés assemblées, et non point seulement par les docteurs en théologie, *quos in hac materia suspectos habebat*, comme dit le registre de la faculté. . . . Je ne trouve point écrit quel fut le jugement des quatre facultés (7). » Prenez garde que les théologiens de Paris s'étaient tellement rendus suspects de passion et d'emportement, que le roi ne voulait point qu'ils fussent juges en cette cause, sans l'adjonction des trois autres facultés. Il est bon de voir de quelle manière il brida ces zélateurs: voici un extrait de la lettre qu'il écrivit au parlement le 9 avril 1526. « Et parce que nous sommes deuenement acertenéz, qu'indifféremment ladite faculté, et leurs supposts, écrivent contre un chacun, en dénigrant leur honneur, état et renommée, comme ont fait contre Érasme, et pourroient s'efforcer à faire le semblable contre autres, nous vous commandons. . . qu'ils n'ayent en général, ni en particulier, à écrire ni composer, et imprimer choses quelconques, qu'elles n'ayent premièrement été revues et approuvées par vous, ou vos commis, et en pleine cour délibérées (8). » Ces réglemens-là ne durèrent guère, quoiqu'ils semblent dignes d'un établissement général et perpétuel.

(B) *Il fit de nouveaux extraits des livres d'Érasme, aussi infidèles que les premiers.*] Plus il se sentait convaincu de calomnie, plus il travaillait à perdre celui qu'il avait calomnié. Il s'avisa donc d'essayer, si, en produisant tout de nouveau les mêmes accusations, sous une forme un peu différente, il en tirerait un meilleur parti. *Urit hominem. . . . quod ego respondens et meam innocentiam et illius impudentiam sic omnibus ob oculos posui, ut in speculo non possit evidentius. Itaque prorsus animo gladiatorio parat vindictam non se purgans, quod non potest, sed easdem calumnias aliâ specio rursus ingo-*

(3) *Idem*, Fpist. LXII, libri XIX, pag. 877, datée du 30 novembre 1527.

(4) *Idem*, Epist. LXXI, libri XIX, pag. 886. Voyez aussi l'Epist. XIV du livre XX.

(5) C'est-à-dire, celui de Beda contre Érasme. Il fut imprimé à Paris, chez Josse Bade, l'an 1526, in-folio.

(6) Chevillier, Orig. de l'Imprimerie de Paris, pag. 174.

(7) Chevillier, Orig. de l'Imprimerie de Paris, pag. 175.

(8) Tiré de Chevillier, pag. 179, 180.

*rens. . . Habet sexcentas propositiones è paraphrasibus decerptas. . . eas ut narrant ad facultatem defert, et in aliquot jam audio pronunciatum. Sed quomodo proponit artifex? Omittit quæ rem explicant, quæ calumniam excludunt : addit de suo quæ faciunt ad calumniam : proponit velut à me dicta hoc tempore quæ dicuntur ab evangelistis aut apostolis, et ad ecclesiæ primordia pertinent (9). Beda n'oubliait aucune friponnerie d'un infidèle faiseur d'extraits ; il supprimait ce qui était propre à justifier l'accusé, et à faire voir la calomnie ; il ajoutait ce qui était propre à fortifier son accusation ; il détournait en un sens ce qui avait été dit en un autre. Il n'y a rien de plus aisé que de faire condamner par ces artifices une opinion innocente. Voyez la LXXIII^e. lettre du XIX^e. livre d'Érasme *. Il se servit d'une autre machine : il choisit quelques chefs d'accusation ; et les ayant mis en français, il les envoya à la cour, afin d'irriter les grands, les hommes, et en général toute la France contre l'accusé (10). Il s'était déjà servi du titre de roi de France, qu'Érasme donna au roi d'Angleterre, en lui dédiant un livre ; il s'en était, dis-je, déjà servi pour rendre odieux à la cour du roi très-chrétien ce pauvre auteur (11). Je ne sais si personne s'avisa de lui reprocher en face, qu'il avait grand tort de ne point travailler avant toutes choses à sa propre justification ; et que c'était une grande honte de laisser les Listes d'Érasme sans repartie : Listes, qui le convainquaient manifestement d'erreurs grossières, et de calomnies honteuses. Quam meæ supputationes ob oculos omnium posuerint hominis inscitiam cum pari malitia conjunctam, non cogitat de purgando, sed articulos aliquot decerptos ex acervo calumniarum et gallicè versos misit in aulam regiam. . . Nunc eosdem articulos vobis ingerit, scilicet in ordinem digestos, ut novi videantur, perindè quasi*

nihil sit responsum (12). C'est à cela qu'il fallait répondre, et ne se réserver pas tout entier pour des voies d'obliquité. Érasme fut peut-être le seul qui fit ce reproche à son adversaire. Nisi Bedda prorsus diffideret suæ causæ, responderet saltem ad quædam loca tam impudenter calumniosa vanaque, ut res manibus, quod ajunt, sentiri possit. Nunc hoc omisso quod in primis curatum oportuit, vim parat, concitat facultatem ut articulorum turba suffragiis et autoritate me opprimat (13). Érasme, dis-je, fut le seul peut-être qui fit ce reproche ; car ordinairement ceux qui ne sont pas intéressés aux injustices d'un inquisiteur, se gouvernent par la règle plus penser que dire.

(C) *Son esprit charlatan, ses factions, ses déclamations. . . lui donnaient dans la faculté de théologie une espèce de domination tyrannique.]* Je ne sais s'il y a rien de plus difficile que d'obtenir un jugement équitable dans un procès de doctrine contre un homme fait comme Beda. Il était violent de son naturel ; il lâchait la bride à sa violence naturelle, avec d'autant plus de licence, qu'il se couvrait du beau prétexte des intérêts de la vérité ; il diffamait hardiment les gens dans un livre ; il traitait de lâches prévaricateurs les personnes modérées. C'était le moyen d'obliger une partie des juges à lui donner gain de cause contre leur propre conscience ; car il n'y a point de plaisir à se faire diffamer par des assesseurs de l'inquisition : en un mot, c'était le moyen de tyranniser la faculté de théologie. Voici la plus fidèle description que l'on puisse voir de la manière dont un homme fait comme lui peut extorquer un décret académique, une sentence synodale, etc. Jamais Michel Ange ne peignit plus heureusement. *In omni consessu semper fuerunt, qui studiis et improbitate rerum summam sibi vindicant, nec temerè fit, ut melior pars vincat. Per illos primum res privatim discernitur, mox excluduntur integriores, adhibentur idonei, præfatio commendat concordiam, adduntur minæ, Hic, inquiunt, apparebit,*

(9) Erasmus, Epist. LXII², libr. XIX, pag. 877.

* Laclerc reproche à Bayle de citer ici comme autorité le même Érasme qu'il récuse dans la remarque (C) de l'article FANEL.

(10) Idem, Epist. LXXI, libr. XIX, pag. 886.

(11) Ibidem, et Epist. XIII, libri XXIV, pag. 1309.

(12) Erasmus, Epist. LXXI, libr. XIX, pag. 886.

(13) Idem, Epistolâ LXXIII, libr. XIX, pag. 892.

qui sint Lutheranae factionis. Si quis dixerit aliquid æquius, mox audit à frementibus, Luthero peior. Sunt ingenia modesta, quæ malunt quiescere quàm cum talibus contentionem suscipere. Sunt qui in gratiam privatam deflectant à sua sententiâ : sunt qui metuant aut sperent aliquid, eoque premant quod judicant optimum : sunt qui iisdem affectibus excæcati sunt, quibus Bedda : sunt quos utcumque sanos clamor ac tumultus aliorum, ita ut fit, agit in furias. Ita non fit, sed extorquetur senatusconsultum. In quo prodendo rursus qui extorserunt admiscunt affectus suos, aliis vel insciis, vel conniventibus. Et hoc dicitur collegii decretum (14). Ce qu'il dit dans le quatrième feuillet de sa *Supputatio Errorum in Censuris Bedæ* est aussi une fidèle peinture. *Deliguntur deputati ad id idonei, quos optant ii quorum vel auctoritas vel improbitas vincit in collegiis, in quibus frequenter quod ait Livius major pars vincit meliorem, nonnunquam minor sed importunior superat et majorem et meliorem. Allegatur relator. Decernitur. Interim cum scribis res est. Et hinc infulciuntur quædam obiter, quæ vel non sentiuntur, vel dissimulantur.* Ce qu'il y a de déplorable est que le manège, dont on vient de voir la peinture, se met en usage lors même qu'il s'agit de condamner ce qui le mérite le plus. Voyez les plaintes que l'on a faites contre la censure du livre de Marie d'Agreda (15). Notez que notre Beda vint à bout de ses desseins : la faculté de théologie censura les livres d'Érasme le 27 de décembre 1527. Il est vrai que cette censure ne fut rendue publique que quatre ans après (16).

(D) *On le condamna à faire amende honorable.*] Barthélemy Latomus, qui était alors à Paris, manda cette nouvelle à Érasme. *Beda tuus fecit emendam, ut vocant honorabilem, cum hæc confessione quod contra veritatem et regem loquutus esset, quæ verba ante ædem divæ Virginis magno populi concursu præeunte præcone palam pro-*

nunciavit : ne fortè Lutheranismum illum fuisset putes. Sed tamen delinens adhuc in carcere detrudendus in monasterium aliquod, ut ferunt, ubi et quando regi visum fuerit. Cette lettre de Latomus, datée du 19 de juin 1535, est la XXVII^e. du XXVIII^e. livre parmi celles d'Érasme.

(E) *Il n'avait pas tort dans l'affaire du divorce de Henri VIII ; ... mais il gâta sa cause par ses ... airs de mutinerie.*] MM. du Bellai, qui s'intéressaient extrêmement au bon succès du divorce de Henri VIII, disent beaucoup de mal de Noël Beda dans leurs lettres. *Je n'ai encores vu ce roi, (celui d'Angleterre) ne ceulx qui ont le crédit envers lui en si bon train qu'ils sont, à quoi a merveilleusement aydé ce que vos théologiens ont fait, selon l'advis qui est venu des ambassadeurs ; mais il y a ung Beda de ce nombre, qui est un très-dangereux marchand, et ne seroit grand besoin d'en avoir beaucoup de tels en une bonne compagnie.* C'est ce que Jean du Bellai, évêque de Bayonne, écrivait de Londres à M. de Montmorency, le 29 de décembre 1529 (17). Guillaume du Bellai, son frère, écrivit à François I^{er}., le 9 juin 1530, que Beda avait fait de grands désordres dans l'assemblée de la faculté. « Durant » lesquels propos, dit-il, et cependant que leur Bedeau recolligeoit » les noms et opinions des délibérans, » pour voir quelle seroit l'opinion de » la plus grande partie, se leva un » desdits sieurs nos maistres, qui lui » arracha le roole des poings et le » deschira, et sur ce point se levèrent en troupe, et avec grand et » désordonné tumulte, commencèrent aulcuns à crier que c'estoit assez fait et parlé, et que la plus » grande et plus saine partie estoit » d'avis de n'en délibérer sans écrire » à vous, sire, et au pape. Ainsi se départit la compagnie, et les ambassadeurs du roi d'Angleterre, » qui se promenoient en une galerie, » et les virent sortir en tel désordre » et crierie, et oyrent tous les propos » qu'ils tenoient entre eux, se retirèrent à leurs logis fort mutinés, et interprétans cette affaire en très-

(14) *Idem*, Epist. LXXI, libr. XIX, pag. 889.

(15) Ci-dessus dans la remarque (C) de l'article de (Marie) d'AGREDA.

(16) Voyez Chevillier, de l'Origine de l'Imprimerie de Paris, pag. 173.

(17) Voyez l'Histoire du Divorce de Henri VIII, par M. le Grand, tome III, pag. 421.

» mauvaise part, et s'en attachèrent
 » à moy, disant que pieça ils sça-
 » voient bien que telle estoit la menée
 » de Beda et ses complices, de faire
 » la délibération telle qu'ils l'avoient
 » trouvée (18). » Du Bellai ajoute,
 1°. qu'à sa prière, M. le premier pré-
 sident *appela vers lui Beda, Barthé-
 lomy, Tabary, et aulcuns autres prin-
 cipaux autheurs de cette discorde et
 brigue*, et leur fit promettre qu'ils se
 rassembleroient le lendemain; 2°. que
 sur une autre circonstance, le même
 premier président *fit venir devers lui
 ledit Beda en l'église Nostre-Dame,*
lui remontra ses facultez et l'inconvé-
nient où il pouvoit mettre le roi, et tel-
lement le prescha qu'il lui jura très-
expressément, non-seulement de n'em-
pescher qu'il fust obéi aux lettres du
roi, mais de soi employer comme pour
sa vie à faire que la chose se passast
sans bruit ne scandale (19); 3°. qu'en-
 core que de prime face il ne voulust
 pas se trop fier à cette promesse, pour
 autant que contre autre promesse
 pieça faite à monsieur le grand mais-
 tre, ledit Beda avoit commencé cette
 brigue, sans laquelle cette affaire se
 pouvoit démesler sans que le roi en
 fust empesché ne pour l'un ne pour
 l'autre; toutefois, voyant que M. le
 premier président s'en vouloit fier à
 Beda, lui du Bellai n'avait point
 voulu derechef en écrire au roi. La
 lettre du 15 d'août de la même année
 est curieuse. Du Bellai y fait savoir
 à M. de Montmorency, 1°. que l'af-
 faire avoit esté menée par telles et si
 meschantes brigues, que j'ay veu, dit-
 il, telles fois les affaires du roy en
 danger d'en souffrir grandement; et
 dans les remèdes que j'ai procuré jour-
 nellement y estre mis par M. le pre-
 mier président, ayant outre l'autorité
 en laquelle il est constitué, principal
 crédit de persuader audit Beda et ses
 complices, je vous assure que tel in-
 convénient fust advenu pour les en-
 treprises d'un fol, je n'ose dire mau-
 vais homme, que le sens de mille sa-
 ges eust ahanné de le réparer sans
 coust extresme, et peut-estre que tout
 autre juge non empoisonné de la per-
 suasion que je voy audit sieur pre-
 mier président, que le devant nommé
 Beda soit en parlant théologiquement

indéviabte et impeccable, lui eust im-
puté à péché mortel, ce que ledit sieur
président à peine peut recevoir pour
vénial, tant y a que le roy a décerné
commission pour informer des abus
et insolences dudit Beda et ses con-
sors; 2°. que les ambassadeurs d'An-
gleterre avaient obtenu de Fran-
çois 1^{er}. un ordre au bedeau de la fa-
culté de théologie de bailler un dou-
ble authentique de quelque acte signé
de la main propre de Beda, et qu'ils
avaient eu recours au roi, parce qu'a-
voir cela par congé de la faculté estoit
rentrer à l'ABC, obstant la tyran-
nie pieça usurpée par ledit Beda et ses
adhérans; 3°. que le premier prési-
dent (20) a tant la sainteté de Beda
persuadée, qu'il ne peut croire de lui
les fautes mesmes qu'il en voit, les-
quelles pour vray dire sont telles, que
si j'en avois fait de telles en mon en-
droit, et j'aurois une douzaine de tes-
tes, j'aurois gagné qu'on ne m'en lais-
sast une, comme on pourra voir qui
voudra lire la légende qu'en feront
MM. les présidens le Viste et Povel-
lot, ne voulant pourtant conclure,
monseigneur, que ledit Beda soit seul
méchant; car il a prou de compagnons
qui seroient bien aises de donner occa-
sion au roy de faire quelque chose par
précipitation à l'encontre d'eux, pour
acquérir nom de martyrs enveps le po-
pulaire. J'avois souvent ouy parler de
leurs malignes entreprises sous titre et
couleur de bonne foi et hypocrisie;
mais je n'en eusse jamais creu la dix-
me, si je ne l'eusse veu (21). Ces paro-
 les valent leur pesant d'or; car elles
 représentent merveilleusement le ca-
 ractère d'un grand nombre de ces
 turbulens zélateurs, qui causent
 mille désordres dans un état, par
 l'envie de dominer sur la multitude,
 et qui ne sont pas fâchés de se faire
 persécuter, afin que la populace, s'in-
 téressant à leur disgrâce, se sou-
 lève, et achève ce que leurs intri-
 gues avaient commencé. L'évêque de
 Bayonne, dans ses lettres à M. de
 Montmorency, confirme la plupart
 des choses que son frère avait écrites.

(20) C'était Liset, dont Thoédore de Bèze
 s'est tant moqué. Guillaume du Bellai le repré-
 sente ici comme un personnage faible, et peu
 capable de la charge qu'il avait.

(21) Au III^e. tome de l'Histoire du Divorce
 de Henri VIII, par M. le Grand, page 473.

(18) *Là même, pag. 465, 466.*

(19) *Là même, pag. 468.*

La matière du roy d'Angleterre, dit-il (22), a esté proposée à Paris, après qu'il n'y a eu plus d'ordre de y reculer. Beda y a fait le démoniacle, et s'est parti la chose sans rien faire : le roy veult qu'on y recommence, et s'il est besoing qu'on lui envoie ledit Beda. . . . Je fus adverti que messieurs de la faculté estoient entrez en conclave pour regratter encores la matière du roi d'Angleterre, estans aucteurs et promoteurs de ce fait Beda, Barthélemy et leurs complices, lesquels après tant de beaulx et honnestes alarmes fuicts par eux, ainsi qu'avez entendu, sur l'heure qu'ils ont esté déchargés de la présence de leur doyen. . . ., ont, de leur autorité particulière, entrepris de rompre ce que généralement en si grosse compagnie avoit esté faict et conclud. . . (23). Vous sçavez, monseigneur, que piecza vous ay dit la suspicion qu'on avoit que Beda feist fulcifier audit bedeau le registre, laquelle suspicion estre par ce mot plutost augmentée que diminuée, je ne voulus pas lui en donner le loisir (24). Par ces coups de pinceau nous pouvons connaître le vrai portrait de ce personnage.

(F) *Voici les titres de ses ouvrages.*] *De unidâ Magdalendâ, contra Jacobum Fabrum et Judocum Clichtoveum*, à Paris, en 1519. *Contra Commentariosejusdem Fabri in Evangelia et Epistolas libri II*, et *contra Erasmi Paraphrases liber I*, à Paris, en 1526. *Apologia adversus clandestinos Lutheranos*, à Paris, en 1526. *Apologia pro filiabus et nepotibus Annæ, contra eundem Fabrum* *. On le croit auteur du *Restitutio in integrum Benedictionis Cerei Paschalis* (25).

(22) Dans une lettre datée le 17 de juin 1530., rapportée par M. le Grand, tome III, pag. 489.

(23) Lettre datée du 15 d'août 1530, là même, pag. 491.

(24) Lettre du 15 d'août, rapportée par M. le Grand, tome III, pag. 502.

* Ce livre est de 1520, dit Joly, quoique Moréri et Dupin disent 1529 : c'est un volume in-4°.

(25) Aubert. Miræus, de Scriptor. Sæculi XVI, pag. 21.

BEDELL * (GUILLAUME), évê-

* *Le Dict. de Chauffepié*, sans signaler aucune erreur de Bayle, contient, en forme de supplément, des particularités sur G. Bedell.

que de Kilmore en Irlande, naquit l'an 1570, à Black Notley, dans la province d'Essex. Il étudia à Cambridge, et y reçut le degré de bachelier l'an 1599. Il sortit de cette université, pour aller exercer le ministère à Saint-Edmundbury, dans la province de Suffolk; ce qu'il fit avec un grand zèle sans interruption, jusques à ce qu'il fut choisi pour chapelain de l'ambassadeur que le roi Jacques envoya à la république de Venise (a). Bedell noua une amitié très-étroite avec Frà-Paolo (A), pendant les huit années de son séjour à Venise; et lorsqu'il revint en Angleterre il y amena le fameux Marc Antoine de Dominis, et y porta divers manuscrits du père Paul, et entre autres l'Histoire du Concile de Trente. Il alla reprendre son ancien poste de Saint-Edmundbury, et s'occupa parmi les fonctions du saint ministère à traduire en latin l'Histoire de l'Interdit, et celle de l'Inquisition, que le père Paul lui avait données. Il les dédia au roi. Il traduisit aussi les deux derniers livres de l'Histoire du Concile. Il fut pourvu d'un bénéfice considérable dans le diocèse de Norwich, en l'année 1615. Il le posséda douze ans, fort appliqué à tous ses devoirs, et se souciant fort peu de faire du bruit dans le monde. Il était si peu connu, que personne ne put donner de ses nouvelles à Diodati, théologien de Genève (B). Sa réputation ne laissa pas de passer jusqu'en Irlande, où on le nomma, d'un commun consentement, principal du collège

(a) C'était Henri Wotton.

de la Trinité (b). Il n'accepta cette charge, qu'à condition que ses supérieurs lui commanderaient de le faire; et comme le roi Jacques le lui commanda, il obéit avec joie, et remplit admirablement ses fonctions. Deux ans après, il fut pourvu de l'évêché de Kilmore, et de celui d'Ardagh en la province d'Ulster: il était alors dans sa cinquante-neuvième année (c). Il trouva ces deux diocèses dans un grand désordre, et s'employa avec toute sorte d'activité à y réformer les abus. Il commença par celui de la pluralité des bénéfices; et pour payer d'exemple, il résigna l'évêché d'Ardagh, et ne retint que l'évêché de Kilmore. Il fit des réglemens pour la résidence: il songea avec zèle à la conversion des catholiques; et croyant que rien n'y pourrait plus contribuer qu'une traduction de l'Écriture en langue irlandaise (C), il fit travailler à cette version. Cette affaire rencontra bien des obstacles. Il témoigna beaucoup de zèle pour la réunion des luthériens et des calvinistes (D). Il n'approuvait point ceux qui se servaient d'un style emporté contre le papisme (E), et il ne les croyait pas propres à désabuser les errans. Ses manières étaient toutes différentes de leur méthode: elles étaient remplies de la charité apostolique; et ce fut cette honnêteté, qui, avec la protection spéciale de Dieu, le sauva de la fureur des papistes (F), lorsqu'ils firent un si cruel massacre en Irlande, l'an 1641. Sa maison, où plu-

sieurs personnes avaient cherché un asile, fut épargnée pendant deux mois; et enfin, lorsqu'on voulut employer la violence contre ces personnes, on garda ce ménagement pour lui, qu'on le pria de les renvoyer, faute de quoi on lui déclara qu'on avait ordre de le saisir. Il aima mieux s'abandonner à la discrétion des rebelles que de faire sortir de chez lui ceux qui s'y étaient réfugiés. On le fit donc prisonnier avec ses deux fils, et on l'amena dans le château de Lochwater, avec la petite troupe qu'on trouva chez lui. Il eut la liberté de prêcher dans sa prison; et, fort peu de temps après, il fut mis en liberté avec ses deux fils, par un échange de prisonniers. Il fut mené chez un pasteur irlandais, et mourut dans peu de jours (d), avec les dispositions les plus chrétiennes que puisse avoir un véritable prélat. Sa fin fut digne de la belle vie qu'il avait menée: c'était le plus grand exemple que ces derniers siècles puissent opposer aux saints pasteurs de l'église primitive (e). Les catholiques d'Irlande, à qui la haine pour les protestans, et l'esprit de rébellion, inspirent plus de férocité que la nature même de leur climat et l'éducation, admirèrent sa vertu, et lui donnèrent des marques fort signalées de leur respect le jour de sa sépulture (G). Sa science était grande (H), et il l'aurait témoignée au public par un plus

(b) Ce collège est à Dublin.

(c) C'était donc l'an 1629.

(d) Le 7 de février 1642.

(e) C'est ce que le docteur Burnet à présent évêque de Salisbury, montre dans un grand détail, et avec une force d'éloquence toute singulière dans la Vie de ce prélat. Voyez la citation suivante.

grand nombre de livres (I), s'il avait voulu mettre sous la presse tous ceux qu'il avait composés. On n'en sauva presque rien : les rebelles dissipèrent ses papiers et toute sa bibliothèque. Il avait soixante et douze ans lorsqu'il mourut, et il était encore fort vigoureux, et n'avait point eu besoin de lunettes (f).

(f) *Tiré de sa Vie, composée par le docteur Burnet, traduite en français par L. D. M., et imprimée à Amsterdam, en 1687, in-12.*

(A) *Bedell noua une amitié très-étroite avec Frà-Paolo.*] La confiance de ce fameux théologien de Venise fut sans réserve pour Guillaume Bedell : il lui découvrit son cœur, beaucoup plus imbu de la foi des églises réformées, que de celle du concile de Trente. On n'a peut-être jamais su des particularités aussi convaincantes de la foi réformée du père Paul, que le sont celles que M. Burnet a publiées dans la vie de notre évêque de Kilmore : j'en parlerai amplement en un autre lieu (1). Il me suffit de dire ici que le père Paul aida M. Bedell à apprendre la langue italienne, et qu'il en fut aidé pour apprendre la langue anglaise. Il avoua qu'il en recevait d'autres instructions plus considérables : voyez ci-dessous la remarque (H). J'ajoute que M. Bedell mit en italien la liturgie de l'église anglicane, et qu'il eut la liberté de s'entretenir avec Frà-Paolo tant et aussi souvent qu'il voudrait, lors même qu'à cause des blessures que ce père avait reçues, on ne le laissait aborder qu'à des gens tout-à-fait connus (2).

(B) *Il était si peu connu, que personne ne put donner de ses nouvelles à Diodati, théologien de Genève.*] Pour un homme de peu de mérite, ce que je dis là ne serait pas un éloge ; mais étant question d'un habile théologien, et d'un pasteur qui faisait sa charge si dignement, on ne peut dire

qu'il n'était guère connu, que l'on ne relève en même temps jusqu'aux nues sa modestie, son humilité, son désintéressement, et plusieurs autres vertus véritablement pastorales, et malaisées à trouver. Où sont les ecclésiastiques à grands talens qui ne cherchent à faire du bruit dans le monde, et surtout jusqu'aux oreilles des souverains et des favoris ? Rapportons ce que le docteur Burnet remarque. *Diodati, dit-il (3), ce célèbre théologien de Genève, étant venu en Angleterre, n'y put trouver personne qui lui en dît des nouvelles, bien qu'il eût beaucoup de connaissances dans le clergé. Il fut fort surpris qu'un homme si extraordinaire, si fort admire à Venise, si tendrement chéri des personnes du plus insigne mérite, fût si peu connu en son pays. Il avait perdu toute espérance de le voir, lorsque par un cas purement fortuit il le rencontra dans les rues de Londres, où ils se marquèrent tous deux beaucoup de surprise et de joie. Diodati le présenta ensuite au savant évêque de Durham, M. Morton, qu'il informa de l'estime particulière que le père Paul en faisait ; et ce prélat lui fit un accueil très-favorable.*

(C) *Il fit faire une traduction de l'Écriture en langue irlandaise.*] Il avait appris cette langue, et quoiqu'il fût trop âgé pour la parler, il l'entendit si bien, qu'il en fit une critique, et en donna une grammaire complète, qui est, dit-on, la première qui ait jamais été faite (4). En faveur des nouveaux convertis, il faisait lire tous les dimanches les communes prières en irlandais, et y assistait lui-même.... On avait déjà traduit en irlandais le Nouveau Testament et la Liturgie ; mais jugeant que le Vieil ne devait pas être plus caché, il chercha quelqu'un qui possédât bien cette langue, pour le traduire (5) : il jeta les yeux sur un nommé King, âgé d'environ soixante-dix ans, lui donna les ordres, le pourvut d'un bénéfice, et le pria de commencer. Cet homme n'entendant point les langues originales fut obligé de traduire sur l'anglais : son travail fut revu par Bedell qui, après avoir

(1) Dans l'article SARP. [Cet article n'a pas été donné par Bayle.

(2) *Le Docteur Burnet, Vie de Guillaume Bedell.*

(3) *Là même, pag. 35.*

(4) Burnet, *Vie de Guillaume Bedell, pag. 119.*

(5) *Là même, pag. 120.*

conféré la version irlandaise avec l'anglaise, conférait celle-ci avec l'hébraïque, avec les septante, et avec l'italienne de Diodati. Dès qu'il eut vu que l'ouvrage était achevé, il se résolut à la dépense de l'impression; mais on lui versa son dessein : on fit entendre au vice-roi et à l'archevêque de Canterbury que ce serait une honte pour la nation que de publier une Bible qui aurait été traduite par un homme aussi méprisable que King (6). Il y eut un ecclésiastique qui impétra le bénéfice de ce King, et qui l'en chassa avec ignominie et violence (7). On ne se contenta pas de l'en avoir déshonoré, on l'attaqua en son honneur. C'est l'ordinaire, dit M. Burnet (8), de ceux qui commettent quelque injustice de la vouloir justifier par une fausseté, de charger leurs adversaires de folies, et de répéter leurs accusations fort souvent, afin de prévenir le monde, et de les accabler si fort qu'ils ne puissent revenir à leur droit, et soient entièrement affaiblis sous un tel surcroît de malice. Bedell fit tout ce qu'il put pour empêcher l'oppression de ce pauvre traducteur, et se répara à faire imprimer chez lui la Bible irlandaise; mais les désordres survinrent, et il ne vécut pas assez pour exécuter sa résolution. Le manuscrit ne se perdit pas : on travaillait à imprimer à la diligence de l'insigne philosophe chrétien M. Boyle (9) dès le temps que M. Burnet publia la Vie de notre évêque (10).

(D) Il témoigna beaucoup de zèle pour la réunion des luthériens et des calvinistes.] Il ne se contenta pas de communiquer par lettres à M. Durry ses lumières et ses avis, il voulut l'assister dans la dépense qu'il lui fallait faire pour négocier cette union. Il lui fit une pension annuelle de vingt-cinq stokes, qu'il paya régulièrement à son correspondant de Londres (11). Ce M. Durry se nomme en latin *Duræus* : on ne saurait croire la peine qu'il prit pour exécuter son projet de réunion. Je crois que sans se presser il fit autant de voyages que le jésuite Mat-

thieu, qui fut nommé *le Postillon de la Ligue*. Ils sont comparables en quelque chose; mais ils diffèrent en plusieurs autres. L'un était le ministre d'une ligue toute formée, et qui actuellement sous les armes ne méditait que des desseins violens : l'autre était le ministre d'une ligue qui ne subsistait qu'en idée, et qui n'eût été bâtie que sur la modération des esprits. Il ne faut donc pas s'étonner si l'un d'eux courait la poste, et si l'autre voyageait commodément. On trouve parmi les traités que Duræus publia l'an 1662 (12) le sentiment de Guillaume Bedell sur les questions que l'entrepreneur de la réunion avait proposées aux théologiens. Ce prélat fit voir qu'il était propre à de semblables entreprises : voici comment. Un grand nombre de luthériens furent s'établir à Dublin, et refusèrent de communiquer avec l'église d'Irlande. On les cita au conseil de l'archevêque : ils répondirent que les théologiens d'Allemagne ne trouvaient pas que la présence de Jésus-Christ en l'Eucharistie fût enseignée conformément à leur doctrine par l'église irlandaise. L'archevêque les renvoya à l'évêque de Kilmore, qui leur fit une si solide réponse, que les théologiens d'Allemagne qui la virent conseillèrent aux luthériens de Dublin de communiquer avec l'église du lieu. Le docteur Burnet dit là-dessus que l'église d'Angleterre n'a donné aucune définition positive de la manière dont le corps de Jésus-Christ est présent dans le sacrement : de sorte que les personnes de différent sentiment peuvent pratiquer le même culte sans être obligées de se déclarer, et sans qu'on puisse présumer qu'ils contredisent leur foi (13). J'ai toujours ouï dire que pour prévenir les schismes et les disputes, il n'y aurait rien de meilleur que d'éviter le détail, et que de donner aux formulaires la plus grande généralité que l'on pourrait.

(E) Il n'approuvait point ceux qui se servaient d'un style emporté contre le papisme.] Il prêcha un jour entre autres choses ce que l'on va voir : « Permettez-moi, mes frères, de vous » dire ici librement ma pensée. Je

(6) *La même*, pag. 124.

(7) *La même*, pag. 125.

(8) *La même*, pag. 129.

(9) Burnet. Vie de Bedell, pag. 131.

(10) C'est-à-dire, l'an 1685.

(11) Burnet, Vie de Bedell, pag. 132.

(12) Ce livre est intitulé, *Irenicorum Tractatum Prodromus*.

(13) Burnet, Vie de Bedell, pag. 133.

» sais bien qu'elle ne sera pas au goût
 » de plusieurs ; mais cela ne m'em-
 » pêchera pas de décharger ma con-
 » science : et j'espère que les person-
 » nes de bon sens le trouveront bon.
 » J'ai cru il y a long-temps que la ma-
 » nière dont plusieurs traitent leurs
 » adversaires en leurs écrits et en
 » leurs sermons était blâmable. Ils lâ-
 » chent la bride à leur plume et à
 » leur langue, et ce qu'ils disent n'est
 » qu'un tissu de calomnies et d'inju-
 » res. Ils pensent avoir fait des mer-
 » veilles quand ils imitent leurs en-
 » nemis, ou quand ils les surpassent
 » en ce genre, où celui qui fait le
 » mieux fait effectivement le plus mal.
 » Ils tâchent de justifier leur procédé
 » par ce texte, *Réponds au fou selon*
 » *sa folie*, sans réfléchir qu'il est dé-
 » fendu par cet autre, *Ne réponds*
 » *pas au fou selon sa folie, de peur*
 » *que tu ne lui sois semblable*. Mais
 » ils sont quelquefois d'autant plus
 » inexcusables, que n'entendant point
 » le sentiment des adversaires, ou du
 » moins le déguisant, et le rendant
 » plus déraisonnable qu'il n'est, les
 » preuves qu'ils apportent n'ont rien
 » de solide, et ne consistent qu'en
 » des paroles emportées sur des ter-
 » mes ambigus que chaque parti
 » prend en un sens différent (14).....
 » N'envions point aux papistes et aux
 » autres hérétiques la gloire de sur-
 » monter nos adversaires en injures,
 » parce que plus on est excellent en
 » cet art, plus on s'éloigne du grand
 » modèle de charité qui dit : *Appre-*
 » *nez de moi que je suis doux et hum-*
 » *ble de cœur* (15).... Ce n'est pas avec
 » des paroles aigres et piquantes, mais
 » par la solidité des raisons qu'on fait
 » connaître l'erreur.... Nous sommes
 » appelés à confondre l'erreur, et non
 » pas à chicaner, ou à dire des inju-
 » res. On dit qu'Alexandre, ayant en-
 » tendu les brocards d'un de ses sol-
 » dats contre son ennemi Darius, le
 » reprit aigrement en ces termes :
 » *Mon ami, je te prends à ma solde*

(14) Ce Prélat touche les deux plus grands défauts de ceux qui manient les controverses. L'un est qu'ils disent trop d'injures à leurs adversaires ; l'autre est qu'ils ne représentent pas fidèlement les opinions qu'ils réfutent ; ils dissimulent les raisons fortes de l'autre parti : ils s'attachent à de faux sens, etc.

(15) Ces paroles de Jésus-Christ étaient le texte sur lequel ce prélat prêchait.

» *pour combattre Darius, et non pu*
 » *pour le traiter indignement comme*
 » *tu fais* (16). Mais, en vérité, Jean
 » Christ, notre capitaine, se sent bien
 » peu obligé à ceux qui traitent ainsi
 » leurs adversaires ; et il y a bien de
 » l'apparence que, s'il était encore sur
 » la terre, il leur dirait : *A la bonne*
 » *heure, prédicateurs de mon Evan-*
 » *gile, que vous réfutiez le papisme,*
 » *et que vous vous opposiez à l'Anti-*
 » *christ, mon ennemi, et à toutes les*
 » *sectes qui combattent sous son drape-*
 » *lard ; mais je ne vous ai pas appe-*
 » *lés pour les maltraiter de paroles.*
 » Voilà mes sentimens touchant la
 » manière dont nous devons traiter
 » avec ceux de la communion romaine.
 » Peut-être ne sont-ils pas conformes
 » mes à la pratique de Luther, de
 » Calvin, et de quelques autres grands
 » hommes. Mais s'il faut que notre
 » conduite soit réglée, il ne faut pas
 » qu'elle le soit selon l'exemple que
 » nous voyons en autrui : ils ont été
 » hommes, et peut-être ont-ils eu
 » la faiblesse de s'être trop empor-
 » tés (17). »

C'est une petite partie de l'extrait
 qu'on nous a donné de ce sermon dans
 la Vie de ce prélat. Celui qui a donné
 cet extrait nous a fait savoir que
 ce sermon fut prêché peu après le dis-
 férent qu'on eut dans la chambre des
 communes du parlement d'Irlande,
 où il y avait beaucoup de papistes.
 Le jugement du docteur Burnet li-
 dessus est extrêmement digne d'atten-
 tion. *Il y donne, dit-il* (18), *une si*
belle méthode pour bien traiter les con-
troverses, qu'il me semble qu'on y trou-
vera un avis aussi extraordinaire qu'il
est peu en pratique.

(F) *Son honnêteté.... Le sauva de la*
fureur des papistes.] Leur amertume
 (je me sers des termes de M. l'évêque
 de Salisburi) n'était pas assez forte
 pour résister à la douceur qu'il leur
 avait marquée en toute rencontre, et
 qui leur fit dire fort souvent qu'il se-

(16) Je crois que M. Bedell prend ici l'un pour l'autre : ce fut Memnon, général de Darius, qui parla ainsi à un soldat qui méditait d'Alexandre. Plutarch. Apophth., pag. 174. Mais comme les anciens ne sont pas toujours uniformes à appliquer ces sortes de mots aux mêmes gens, il se pourrait faire que M. Bedell eût lu ce qu'il dit.

(17) Burnet, Vie de Bedell, pag. 145, 147.

(18) La même, pag. 143.

Anglais qui serait chassé fut le seul dans le com-
qu'on n'inquiéta point,
t en sa maison, mais en
et en son église, qui
s de pauvres persécutés
les rebelles lui firent di-
édiât les réfugiés qu'il
, ils ajoutèrent, *Que
ait fait du bien à plu-
ait désobligé personne,
rait plus qu'aucun An-
n Irlande* (20). Voyez la
vante.

holiques irlandais... lui
marques fort signalées
t le jour de sa sépultu-
e titulaire de Kilmore
ssession de l'évêché : il
plier de permettre que
enterré dans le cimetiè-
ise : il allégua d'abord
e terre sainte, qui ne de-
profanée par de tels en-
ais enfin il accorda tout
ut : et ainsi le 9 février
du défunt fut inhumé
i de son épouse, comme
aité pendant sa vie. Les
lurent en cette triste oc-
tre des honneurs extraor-
chef des rebelles assem-
s, les mit en ordre, et
pagner le corps en gran-
, depuis la maison de
jusqu'au cimetière de
voulait même que
1) fût l'office selon les
glise anglicane ; mais,
entilshommes lui eussent
nétiété, on ne jugea pas
user, de peur d'exciter
canaille qui n'était que
. Lorsqu'on mit le corps
fit une décharge, et s'é-
Requiescat in pace ulti-
m, paix soit au dernier
et en effet, ils avaient
souvent qu'ils avaient
lération pour M. Bedell
un autre des évêques an-
l serait le dernier ôté de
2).

, pag. 181.

, pag. 205.

é ministre de Cavan, et avait
mps auprès de Guillaume Be-
n donna des mémoires au doc-
r faire la Vie de ce prélat.
ie de Bedell, pag. 222, 223.

(H) *Sa science était grande.*] Le père Paul déclara qu'il avait plus appris de Guillaume Bedell, en toutes les parties de théologie, spéculative et positive, que d'aucune autre personne qu'il eût jamais pratiquée (23). Ce même père avait lu le Nouveau Testament grec avec tant d'exactitude, qu'il avait fait des notes sur chaque mot : mais, par la critique de M. Bedell, il comprit qu'il n'avait pas encore bien entendu certains passages ; et il fut ravi d'en apprendre le vrai sens, que ce docte Anglais lui montra (24). Marc Antoine de Dominis pria ce même docteur d'examiner les dix livres de la République ecclésiastique. M. Bedell y corrigea beaucoup de méchantes applications des passages de l'Écriture, et beaucoup de citations des pères ; car ce prélat étant tout-à-fait ignorant dans le grec ne pouvait qu'il ne fût toutes sortes de fautes : le grand nombre a été cause que M. Bedell n'a pu les corriger toutes (25). Il remarqua quelques méprises dans les œuvres du savant Usserius archevêque d'Armach. Elles n'étaient ni d'importance, ni en nombre ; mais parce qu'elles ne répondaient pas à l'exactitude singulière de ce grand homme, il crut qu'il les lui devait faire voir : il le fit, et sa censure fut reçue de l'archevêque avec la douceur et l'humilité qui lui étaient ordinaires (26). Il étudiait beaucoup, et son étude principale c'était le texte original de l'Écriture, dont il avait lu si souvent l'hébreu et le grec des Septante, qu'il les avait aussi à la main que la version anglaise (27).

(I) *Il avait composé plusieurs livres.*] J'ai dit dans le corps de cet article, qu'il publia une traduction latine de quelques ouvrages du père Paul. Je dois dire présentement que De Dominis fut beaucoup plus satisfait de la version de M. Bedell, que de celle de M. Newton. Celui-ci traduisit les deux premiers livres de l'Histoire du Concile de Trente ; l'autre traduisit les

(23) Burnet, Vie de Bedell, pag. 8. M. Wotton atteste ce fait dans une lettre qu'il écrivit au roi d'Angleterre, rapportée dans la Vie de Guillaume Bedell, pag. 37, 38.

(24) Burnet, Vie de Bedell, pag. 10, 11,

(25) Là même, pag. 11, 12.

(26) Là même, pag. 230.

(27) Là même, pag. 227.

deux derniers (28). M. Bedell publia un livre de Controverse, l'an 1624, et le dédia au prince de Galles. Ce livre était la *Réfutation* de quelques lettres de M. Wadsworth. Ce M. Wadsworth, compagnon d'étude et de chambre de M. Bedell, était pourvu d'un bénéfice dans le même diocèse que M. Bedell, et fut envoyé en Espagne environ le même temps que M. Bedell fut envoyé à Venise (29) : il fut envoyé, dis-je, en Espagne, dans la même qualité de chapelain, destiné pour apprendre l'anglais à l'infante, lorsqu'on en eut arrêté le mariage avec le roi Jacques. Il se laissa persuader de quitter sa religion et son pays ; et publia des Lettres sur les motifs de son changement (30). M. Bedell les réfuta. On croit que sa réponse fit effet sur le cœur de M. Wadsworth, quoiqu'elle ne l'ait point engagé à la profession extérieure de l'église réformée. On croit cela, à cause que le fils de ce nouveau catholique fut trouver M. Bedell à Kilmore, et lui dit qu'il avait ordre de son père de le remercier de la peine qu'il avait prise à l'instruire ; qu'il lisait incessamment son livre, et qu'après cette lecture il lui avait ouï dire quelques fois qu'il voulait se sauver. M. Bedell fait mention de la découverte qui fut faite du nombre de la bête dans l'inscription d'une thèse dédiée au pape Paul V (31). On trouva que les lettres numérales de ces paroles *Paulo V, Vice Deo* faisaient 666 ; mais il ne se vante pas d'être l'auteur de la découverte : il l'était pourtant (32), et il fit un plaisir extrême à Frà-Paolo, et aux autres théologiens de la république de Venise, quand il la leur communiqua (33). Il avait fait un fort long Traité sur ces deux Questions, où était l'é-

glise réformée avant Luther ? et quel a été le sort de ceux qui moururent au giron de l'église romaine avant la réformation ? Il était résolu de le donner au public, et le docte Usserius l'en avait souvent pressé : la rébellion d'Irlande a fait périr cet ouvrage (34), et un grand amas d'expositions critiques sur différens passages de l'Écriture, et ses Sermons et ses Paraphrases fort savantes sur toutes les épîtres et les évangiles du jour, selon la liturgie anglicane (35). Les Irlandais s'en saisirent et de ses autres manuscrits, dont il y avait une grande caisse pleine : il n'y eut que son grand manuscrit hébreu, qui fut heureusement retiré d'entre les mains de ces profanes, et se conserve à présent dans la bibliothèque du collège d'Emmanuel. Ce bonheur arriva par l'entremise d'un Irlandais qu'il avait converti, qui, se mêlant parmi les rebelles, emporta ce manuscrit et quelques autres livres. On est tenté de croire que c'est le même dont il est parlé dans la page 25. Or là il est dit que M. Bedell acheta à Venise du rabbin Leo, premier chacham de la synagogue, le beau manuscrit du *Vieil Testament* qu'il donna au collège d'Emmanuel, quoiqu'il l'estimât beaucoup ; car on dit qu'il lui coûtait son poids en argent.

(34) *Là même, pag. 229.*

(35) *Là même, pag. 227.*

BÉGAT (JEAN), conseiller au parlement de Dijon, fut député à Charles IX, l'an 1563, pour lui faire des remontrances sur l'édit qui avait accordé aux protestans l'exercice de leur religion après la première guerre civile. Les États de Bourgogne avaient résolu de s'opposer malgré l'édit aux assemblées des protestans, et pour le faire trouver bon à la cour, on y envoya Bégat, qui harangua fortement sur cette matière. Il publia ensuite une *Apologie*, où il prétendit montrer par plusieurs raisonnemens que l'on ne doit point souffrir deux reli-

(28) C'est ce que je trouve dans la Vie française de M. Bedell, pag. 25, 26. Or c'est supposer que cet ouvrage du père Paul n'est divisé qu'en IV livres : cependant toutes les éditions que j'ai vues en ont VIII.

(29) Je rapporte les propres paroles de la Vie de Guillaume Bedell, quoique j'y trouve un peu de difficulté ; car il me semble qu'il se passa plus de douze ans, depuis l'ambassade de Wotton à Venise, jusqu'au traité de mariage du prince de Galles avec l'infante.

(30) Vie de Bedell, pag. 4, 5.

(31) *Là même, pag. 14.*

(32) M. Wotton en assura le roi Jacques. *Là même.*

(33) Burnet, Vie de Bedell, pag. 13.

gions dans un état, et que cette tolérance est injurieuse à Dieu, et contraire au repos public. Les protestans publièrent un écrit contre celui-là (a) (A).

(a) *Ex Thuani lib. XXXVI, pag. 730, ad ann. 1564.*

(A) *Il publia une Apologie.... Les protestans publièrent un écrit contre celui-là.*] Je n'ai point encore vu de catalogue d'auteurs, qui fasse mention de cet ouvrage de Bégat : et c'est ce qui m'a déterminé à le déterrer : outre qu'on verra dans cet article le peu de respect qu'on avait alors en France pour l'autorité royale. La province de Bourgogne, non-seulement ne défère pas aux volontés de son roi, mais elle décide, après une mûre délibération dans l'assemblée de ses états, qu'elle n'obéira point. Quand on représente de semblables choses aux Français, depuis les révolutions arrivées en Angleterre l'an 1688*, ils ne savent que dire, et ils voudraient bien que les preuves de ces récriminations ne subsistassent nulle part. Voici la Remontrance de Bégat, imprimée en latin, à Cologne, l'an 1564. Elle est intitulée, *Responsum Conventus trium Ordinum Ducatus Burgundie de edicto pacis nuper in causâ religionis factæ, ad christianissimum Galliarum regem Carolum nonum, anno 1563.* Il est étonnant qu'elle soit si inconnue : car elle fut traduite en plusieurs langues, comme je viens de le voir dans les *Meslanges Paradoxaux* de Pierre de Saint-Julien. Ce passage est si curieux, qu'il mérite d'être rapporté sans retranchement. « Pour parler de chose plus récente, » lorsque la cour de parlement de » Bourgogne, séant à Dijon, députa

» M. Jean Bégat conseiller en icelle, » pour aller rendre raison au roi, » pourquoi ladite cour n'avoit pro- » cédé à la publication de l'édit de » janvier (1), (où icelui sieur Bégat » parla si bien et si doctement, que » autre remontrance n'a esté mieux » receue de nostre tems : ce que se » peut juger, parce que icelle remon- » strance françoise a esté traduite en » latin, italien, espagnol et alle- » mand), il advint que séparément » ledit sieur Bégat tomba en propos » avec le sieur chancelier de l'Hospi- » tal sur le même faict. Et comme le » conseiller feist fondement des privi- » lèges de Bourgogne, et dit que le » roi les avait juré, et promis obser- » ver : ledit sieur de l'Hospital (ro- » gue comme un chancelier) retor- » qua qu'il n'appartenait aux subjects » d'agir contre leur roi *ex sponsu* » (ce furent ses motz) et que toutes » conventions de princes souverains » avec leurs subjects ne les obligent » que tandis qu'il leur plaira (2). »

(1) *Je crois qu'il se trompe, et qu'il confond l'édit de janvier 1561 avec l'édit de pacification du mois de mars 1563.*

(2) *Pierre de Saint-Julien, doyen de Châlons, Meslanges Paradoxaux, pag. 123.*

BELLAI, famille illustre et ancienne dans l'Anjou, de laquelle sont sortis quelques grands hommes. Voyez dans Moréri une longue suite de la généalogie de du Bellai, et un assez grand détail sur les personnes de ce nom qui se sont le plus distinguées. J'éviterai autant qu'il me sera possible les répétitions en parlant de Guillaume du Bellai, et de Jean du Bellai son frère. Je veux dire, qu'autant que faire se pourra je laisserai ce qui a été déjà pris par M. Moréri.

BELLAI (GUILLAUME DU), seigneur de Langei, était fils de Louis du Bellai (a), et de Marguerite de la Tour-Landri. Il rendit de grands services à Fran-

(a) *Il fonda la branche de Langei.*

* Boubier, cité par Joly, prétend que dans cette phrase Bayle compare la conduite des Bourguignons, sous Charles IX, à celle des Anglais sous Jacques II : il raconte que Bégat fut envoyé deux fois député à Paris pour faire des remontrances contre les édits en faveur des protestans, qu'il fut toujours bien accueilli à la cour, et que même la première fois il reçut des lettres de félicitations de l'Hospital. Ce fut lors de son second voyage à Paris qu'on lui fit la réponse, rapportée par Pierre de Saint-Julien. Joly renvoie au reste à l'*Histoire des Commentateurs de la coutume de Bourgogne* par Boubier et à la *Bibliothèque de Bourgogne*. Bégat est mort le 21 juin 1572, à quarante-neuf ans.

çois I^{er}. , tant par son courage , que par son esprit : il ne fut pas moins un bon capitaine qu'un habile négociateur , et il eut la plume aussi bonne que la langue et que l'épée. Son adresse à pénétrer par ses espions , et par ses intrigues , les desseins des ennemis , était surprenante. Voyez dans Moréri ce que Brantôme en a dit , et ajoutez-y ce que je rapporte ci-dessous (A). Il fut un des principaux ressorts qui poussèrent quelques universités de France à opiner selon les passions de Henri VIII, roi d'Angleterre , lorsque ce prince se voulut défaire de sa femme par la voie du divorce , afin d'avoir les mains libres pour épouser Anne Boulen. Il était de l'intérêt de la France de favoriser en cela le roi d'Angleterre ; car le divorce de la reine Catherine était un affront pour l'empereur , et un plaisir pour Henri VIII. Cet affront d'un côté , ce plaisir de l'autre , étaient fort capables de former une liaison très-étroite entre le roi d'Angleterre et François I^{er}. De là vint que Guillaume du Bellai employa tout son savoir-faire en faveur de Henri VIII. Il fut envoyé plusieurs fois en Allemagne auprès des princes de la ligue protestante : il y esquiva adroitement les coups que l'on lui portait , touchant la sévérité avec laquelle le roi son maître punissait les hérétiques (B). Il fut fait chevalier de l'ordre , et lieutenant général en Italie. Il avait composé en latin une *Histoire de son temps* (C) , divisée en *ogdoades* (b) ; et puis ,

(b) Cela veut dire qu'il faisait ses divisions de huit livres en huit livres. La Croix du

par ordre du roi , il l'avait traduite en français. Quelqu'un s'empara de cet ouvrage , de sorte que le public en est demeuré frustré à la réserve de quelques fragmens , et de trois ou quatre livres , que MARTIN BELLAI , frère de l'auteur , a insérés dans ses *Mémoires* (D). On verra dans les remarques le jugement que Montaigne a fait de ce livre (E). Le prologue contient des avis très-importans aux historiens , et des réflexions très-solides sur les indignités qu'on fait à l'histoire (F). C'est par une erreur palpable , qu'on impute à Guillaume du Bellai un écrit sur la discipline militaire (G). Je crois qu'il était l'auteur des autres ouvrages qu'on lui attribue (H) ; mais je ne puis pas qu'ils aient jamais été imprimés. J'excepte l'*Épître des Antiquités des Gaules* , qui fut imprimé , avec quelques autres petites pièces , l'an 1556⁺. La Croix du Maine assure que Guillaume du Bellai naquit environ l'an 1498 , à Glatigni , dans le Perche (c). Je crois qu'il se trompe quant au temps (I).

Maine s'est imaginé faussement que Guillaume du Bellai avait fait un livre intitulé *Ogdoade* , qui était différent de son *Histoire de France*.

* Bayle n'a pas connu , dit Joly , le poëme intitulé : *Guillelmi du Bellai peregrinatio humana* , 1509. In-8°. de 122 pages.

(c) La Croix du Maine , Biblioth. franç. , pag. 139.

(A) Son adresse à pénétrer les desseins des ennemis était surprenante : voyez ce que je rapporte ci-dessous.] François de Billon observe que le seigneur de Langer ne commençait jamais l'exécution d'aucune entreprise militaire , qu'après avoir employé sa plume à découvrir l'état de

pporte ensuite ces pa-
s-Quint, *la plume de
plus fait la guerre, que
de la France* (2). Il
e bien des secrétaires
car après avoir parlé
qui offrit inutilement
d'or pour avoir copie
in cardinal avait écri-
, il ajoute que ce per-
*a assez confus comme
voir affaire à quelques
semblables à ceux du
s du Guast, qu'un se-
orable Langey (nom-
enoit secrètement par
u fons de leur pensée
nt. Le tout pour l'af-
loit à un maître qui se
besoin volontaire sacri-
de ses secrétaires et
ommes, dont encore à
pour avyser la France
vice de son tems) on
onnesté lieu ce mot,
angey* (3). Si l'auteur
é des grands effets de
en a cité tant d'exem-
e que je viens de citer,
é son ouvrage intitulé
(4).

*ait adroitement les
ui portait touchant...
hérétiques.*] Voyez le
ngue dans le IX^e. livre
ne pouvait pas plai-
ement qu'il le fit pour
François I^{er}. avait fait
ques-uns de ses sujets
ouvelle opinion *. Mais
ns de Langey étaient
aussi adroites que ses
conférait avec les doc-
avouait que sur plu-
roi son maître ne s'é-
aucoup d'un livre que

expugnable de l'honneur du
36 verso, édition de Pa-

lio 237.

io 245 verso.

de, en 1679, in-12.

xcuser du Bellay, dit que son
té dicté. Du reste, dit-il, il
protestans; car, 1^o. aucun
é puni en France pour les
auteurs de ces placards ne
avoués par les protestans
s condamnations prononcées
par préjugé contre le luthé-

Mélancthon avait publié (5). Le
père Maimbourgs'est mis là-dessus fort
en colère contre Sleidan. *Comment
est-ce*, demande-t-il (6), *que le sei-
gneur du Bellai* (7) *pourrait avoir dit
aux luthériens une chose si fausse, et
si éloignée de toute vraisemblance?*
*lui, qui au commencement de cette
même année avait suivi le roi à une
célèbre procession, où ce prince avait
témoigné tant de zèle pour la religion
catholique, et au retour de laquelle
il fit brûler tout vifs à petit feu six
hommes convaincus du luthéranisme?*
J'aimerais autant demander, *comment
serait-il possible qu'un ambassadeur
fin et adroit se servît de quelques dé-
guisemens, lorsqu'il veut obtenir des
choses de grande importance, qu'un
aveu sincère lui ferait manquer infail-
liblement?* Le père Maimbourg avoue
(8) que du Bellai déclara, que ceux
qu'on avait punis en France n'étaient
pas des gens que les protestans d'Alle-
magne pussent avouer. Ce même jé-
suite ne censure point Sleidan d'avoir
dit que du Bellai protesta que le roi
son maître n'avait point établi un
préjugé contre le luthéranisme par le
supplice auquel il avait condamné
quelques-uns de ses sujets, et qu'il
n'y avait que de malins calomniateurs
qui pussent dire une telle imperti-
nence. *Illum animadvertisse quidem
in suæ ditionis quosdam: sed hoc ad
ipsorum injuriam nullam pertinere,
tametsi malevoli dicant quum illos è
medio sustulit, ipsorum quoque cau-
sam veluti præjudicio quodam con-
demndsse: rogat autem ne tam ineptis
calumniis moveantur* (9). Il faut donc
que le père Maimbourg ait cru que
l'ambassadeur avait parlé de la sorte:
or que peut-on dire de plus contraire
à la bonne foi, de plus faux, de
moins vraisemblable? La notoriété
publique n'apprenait-elle pas qu'à
Paris on ne faisait point plus de quar-
tier aux luthériens, qu'aux zuin-
gliens? Voyez ce qui a été dit sur
tout ceci contre le père Maimbourg

(5) C'étaient ses lieux communs.

(6) Maimb., Histoire du Luthéran., liv. III, pag. 232.

(7) A la page précédente, il l'appelle Guil-
laume de Langry, seigneur du Bellai. C'est
renverser l'ordre.

(8) Pag. 231 de son Luthéranisme.

(9) Sleidanus, lib. IX, folio 218.

dans la Critique générale de son Calvinisme (10). Nous avons ici un article de la religion du souverain, et un point du catéchisme des ambassadeurs ; c'est qu'il faut persécuter chez soi l'hérésie, et la caresser chez les étrangers, ou pour l'exciter à une guerre civile dans un état qu'on a intérêt d'affaiblir, ou pour se fortifier d'une alliance avantageuse. Agir selon la doctrine des équivoques, c'est le métier des ambassadeurs. C'est pour eux principalement qu'elle aurait dû être inventée. Si elle était sûre dans le barreau de la conscience, elle leur serait absolument nécessaire pour le salut éternel. Au reste, la bonne foi de Sleidan a été mise dans tout son jour par M. de Seckendorf. Il cite des lettres de Guillaume du Bellai, et de Jean du Bellai son frère, écrites à Mélanchthon, par lesquelles ils l'assuraient des bons sentimens de François I^{er}. (11). Il cite même une lettre que ce prince écrivit à la ligue de Smalcalde, pour excuser les supplices en question (12). On se jouait manifestement des princes ligués : et pour les empêcher de s'accorder avec Charles-Quint, on tâchait de leur faire accroire bien des choses. Un historien moderne (13) remarque que tout le discours de Guillaume du Bellai à la faculté de théologie de Paris, assemblée pour délibérer sur le divorce du roi d'Angleterre, était plein de fourberies : pourquoi aurait-il été plus sincère au préjudice de François I^{er}. en Allemagne ?

(C) *Il avait composé en latin une Histoire de son temps.*] Scévole de Sainte-Marthe s'est fort trompé, lorsqu'il a dit que cet ouvrage était l'histoire de France, depuis le commencement de la monarchie jusques au temps de l'auteur. *Historiam de rebus Gallicis, ab ipsa imperii origine, ad sua usque tempora, tum latinè tum gallicè, gravissimo stylo persecutus est* (14). S'il avait lu les préfaces, il n'aurait pas dit cela ; car Guillaume

du Bellai déclare en termes formés (15), que le commencement de ses Mémoires est dès la première adolescence de François I^{er}. Il ajoute qu'il y avait mis, comme par manière d'avant-propos, un discours sur l'origine des Gaulois et des Français, et sur la réduction de ces deux peuples en une seule nation, qui secoua le joug des Romains : mais qu'en suite il mit ce discours à part, et l'augmenta de telle sorte, qu'il en fit un ouvrage séparé, et l'une des sept Ogdoades qui composaient son histoire. Il traitait dans cette Ogdoade : 1^o. de l'antiquité des Gaulois et des Français ; 2^o. de la division des Gaules et de la France : il donnait la description géographique, et comparait le plus qu'il pouvait les usages modernes avec les anciens ; 3^o. des lois et coutumes tant militaires que politiques, et des charges et des dignités. *Il approprioit le temps passé au présent, au mieux et au plus près qu'il avoit pu faire* (16). Martin du Bellai ne condamne pas moins clairement Scévole de Sainte-Marthe : *mon frère, messire Guillaume du Bellai, ... avoit composé, dit-il* (17), *sept Ogdoades Latines, par lui même traduites du commandement du roi en notre langue vulgaire, où l'on pourroit voir comme en un clair miroir, non-seulement le pourtrait des occurrences de ce siècle, mais une dextérité d'écrire merveilleuse, et à lui particulière, selon les jugemens des plus savans.* Si l'on y avait pu voir toute l'histoire de la monarchie, se fût-il borné à recommander les mémoires de son frère par les seules occurrences de ce siècle, et par le style ?

Notez que le livre de l'Antiquité des Gaulois et des Français est si rempli de mensonges, qu'on dirait que l'auteur se proposa moins de faire une histoire, que de forger un roman. *Non Francogallicæ Historiæ, sed Amasicarum Fabularum instituisse tractationem videtur.* C'est ainsi qu'en parle François Hotman, à la fin du IV^e. chapitre de sa *Francogallia*.

(D) ... dont il ne reste que quelques

(10) *Lecture XVIII, pag. 333 de la III^e. édition.*

(11) Seckendorf, lib. III, pag. 109. Voyez aussi pag. 259, num. 12.

(12) *Ibidem*, pag. 104.

(13) Le Grand, Histoire du Divorce de Henri VIII, tom. I^{er}, pag. 179.

(14) Sammarth. in Elogiis, pag. 12.

(15) Dans son prologue : voyez la pag. 45 des Mémoires de Martin du Bellai. Édition de la Rochelle, en 1573, in-8^o.

(16) La même, pag. 457.

(17) Dans la préface.

livres
rés da
aussi b
Il fut c.
pitaine
de ses
nant ge
des 31.
l'an 15
à la mo
Memoi.
guerre,
en part
en en f
dela les
more,
tin ad
nos. D.
ouvrag
partien
lon s'e
préface
titre d
à l'on
le titr
chaqu
re.
l'ann
l'ér
le
à la
V
in
to

livres , que MARTIN DU BELLAI... a insérés dans ses Mémoires.] Il était lui aussi homme de guerre et de plume. Il fut chevalier de l'ordre du roi , capitaine de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances , et son lieutenant général en Normandie. Il a laissé des *Mémoires* , qui s'étendent depuis l'an 1513 , qu'il vint à la cour , jusques à la mort de François I^{er}. Ce sont des *Mémoires tant de la paix que de la guerre , dont je puis parler* , dit-il (18) , *en partie comme tesmoing oculaire ; car en plusieurs endroits , et decà et delà les mons , me suis trouvé en personne , et des autres ai peu avoir certain avis par ceux qui ont esté présens.* De dix livres qui composent cet ouvrage , il n'y en a que trois qui appartiennent à Guillaume du Bellai , si l'on s'en rapporte au frontispice , à la préface de Martin du Bellai , et au titre du Prologue des Ogdoades ; mais si l'on consulte le haut des pages , et le titre particulier qui est à la tête de chaque livre , on trouve que le V^e. , le VI^e. , le VII^e. et le VIII^e. livre appartiennent à Guillaume du Bellai , et que le I^{er}. , le II^e. , le III^e. , le IV^e. , le IX^e. , et le X^e. appartiennent à Martin. Ce qui appartient à Guillaume est tiré de la V^e. Ogdoade , et s'étend depuis l'année 1536 , jusques à l'année 1540 (19). L'ouvrage entier de Guillaume comprenait sept Ogdoades ; mais la première ne regardait point François I^{er}. : elle traitait des Antiquités des Gaulois et des Français , etc. , comme je l'ai déjà dit (20). Les six autres étaient destinées au règne de ce monarque. Les dix livres que nous avons en partie de Guillaume , et en partie de Martin , furent imprimés à Paris , l'an 1569 , *in-folio* , par les soins de RENÉ DU BELLAI , baron de la Lande , gendre de Martin. Je vois citer une édition de Paris , *in-folio* , en 1572 ; et j'en ai vu une , qui fut achevée d'imprimer à Paris , le 29 d'octobre 1587 , *in-folio* , par Pierre le Voirrier , imprimeur du roi ès mathématiques. Elle se vendait chez Pierre l'Huillier. Du Chêne , dans la Bibliothèque des auteurs de l'Histoire de France (21) , dit qu'il y a une édition de

Genève , en 1594 , *in-8°*. : il ne parle point de celle de la Rochelle , en 1573 , *in-8°*. Hugues Sureau mit cet ouvrage en latin , et le publia à Francfort , *in-folio* , l'an 1574. Martin du Bellai était mort à Glatigni , le 9 de mars 1559 (22). Il avait épousé Isabeau Chenu dame d'Yvetot ; et par ce mariage , il était devenu prince d'Yvetot (23).

(E) *On verra ci-dessous le jugement que Montaigne a fait de ce livre.*] Voici ses paroles : « C'est tousjours » plaisir de voir les choses escrites » par ceux qui ont essayé comme il » les faut conduire ; mais il ne se peut » nier , qu'il ne se découvre évidemment en ces deux seigneurs ici , » un grand déchet de la franchise et » liberté d'escrire , qui reluit es anciens de leur sorte , comme ausire » de Jouinville , domestique de saint » Louis , Eginard , chancelier de » Charlemagne , et de plus fraîche » mémoire en Philippe de Comines. » C'est ici plustost un plaidoyer pour » le roi François contre l'empereur » Charles V , qu'une histoire. Je ne » veux pas croire qu'ils ayent rien » changé , quant au gros du faict ; » mais de contourner le jugement des » événemens , souvent contre raison , » à nostre avantage , et d'obmettre » tout ce qu'il y a de chatouilleux en » la vie de leur maistre , ils en font » mestier : témoin les reculemens de » messieurs de Montmorency et de » Brion , qui y sont oubliés , voire le » seul nom de madame d'Estampes » ne s'y trouve point. On peut couvrir les actions secrètes ; mais de » taire ce que tout le monde sçait , » et les choses qui ont tiré des effets » publics , et de telle conséquence , » c'est un défaut inexcusable. Somme , pour avoir l'entière connoissance du roi François , et des choses advenues de son temps , qu'on s'adresse ailleurs , si on m'en croit. » Ce qu'on peut faire ici de profit , » c'est par la déduction particulière » des batailles et exploits de guerre » où ces gentilshommes se sont trouvez , quelques paroles et actions » privées d'aucuns princes de leur » temps , et les pratiques et négocia-

(18) Dans sa préface.

(19) Préface de Martin du Bellai.

(20) Dans la remarque (C).

(21) Pag. 85.

(22) La Croix du Maine , Bibliothèque française , pag. 314.

(23) La même , pag. 313.

» si par ceux qui ont cognoissance et
 » mémoire des choses de leur temps
 » il n'en est rien mis par escrit, ce
 » qui viendront après, tant puisent-ils
 » avoir bon stile, bon vouloir, et
 » diligence, si n'en pourront-ils es-
 » crire certainement et à la vérité.
 » Ce que desjà nous pouvons voir
 » d'aucunes prochaines procendants
 » (26) années, desquelles parler
 » long et véritablement est chose dif-
 » ficile, en partie par la négligence,
 » en partie aussi par la témérité de
 » mesmes hystoriens, qui cependant
 » se plaignent de n'avoir assez digne
 » matière pour bien employer leur
 » estude et labeur, lesquels néan-
 » moins eussent beaucoup mieux fait
 » et pour eux, et pour nous, de se re-
 » nir en repos et à leur ayse, que de
 » semer, sous nom d'hystoire, un in-
 » cogneu recueil de fabuleuses et
 » mensongères narrations, dont au-
 » jourd'huy nous avons trop plus que
 » d'hystoire. J'ay leu en quelque cro-
 » nique (ce que je crains que l'on
 » m'estime avoir songé) d'un roy de
 » France, qui en une après-dinée
 » vint de Compiegne courant en
 » cerf jusques à Lodun... : ce sont cent
 » lieues, ou environ. Chacun sçait
 » que le tant vertueux prince, et de
 » si louable mémoire, Charles des
 » d'Orléans, après avoir esté près de
 » trente ans prisonnier en Angle-
 » terre pour le service de la couron-
 » ne de France, à la fin en retourna,
 » et mourut plein d'ans et d'honneur
 » en ce royaume. Et toutes-fois on
 » list, mais c'est en plus de vingt di-
 » vers auteurs, qu'il fut à Paris dé-
 » capité pour crime de lèze-majesté.
 » Le roy d'Ecosse dernier mourut-il
 » pas en la bataille qu'il donna con-
 » tre les Angloys, en l'an mille cinq
 » cens quatorze ? Si ay-je leu, que de
 » celle bataille il retourna en ses pays
 » victorieux et triomphant. Je me
 » déporte, pour éviter prolixité, de
 » plus avant nombrer telles menson-
 » ges, lesquelles certes ne sont re-
 » mées, sinon par la témérité, indi-
 » ligence et indiscretion d'iceux hys-
 » toriens et croniqueurs, qui plus
 » souvent escrivent pour chose seure,
 » ce que leur aura dit le premier ve-
 » nu, sans faire élection ou choix de

(F) *Le Prologue de ses Ogdoades contient des avis très-importans aux historiens... sur les indignités qu'on fait à l'hystoire.*] Jamais on n'a eu plus de besoin qu'au temps où nous sommes, de faire attention à cela ; mais le grand mal est qu'aujourd'hui la plupart de ceux qui font les fautes censurées par Guillaume du Bellai, ne pèchent point par ignorance. C'est la malice, c'est l'animosité, ou bien l'envie de s'accommoder au goût populaire, et d'en tirer du profit, qui engagent à falsifier les relations. Quelle que puisse être la source de ce désordre, je mettrai ici un long passage de cet auteur. Il remarque très-justement qu'il importe que ceux qui savent les choses se hâtent de les publier ; car, autrement, la peine de remonter jusqu'à la première origine devient trop grande. Voici son vieux gaulois. « En hystoire, dit-il (25), de
 » tant plus est la tardiveté périlleuse,
 » que la vie des mortels est courte : et

(24) Montaigne, *Essais*, liv. II, chap. X à la fin, tom. II, pag. 155. *Édition de Paris*, 1541, in 12.

(25) Guillaume du Bellai, *Prologue des Ogdoades*, pag. 335, et suiv, *édition de la Revue*, 1831, in 80.

(26) Je crois que c'est une faute d'impression, pour précédentes.

personne qui le leur rapporte : rien en disant selon le broyt qui couru parmy le peuple, auquel on ne peult avoir mot de vérité. Il vient aucunes foyes, que les uns informez du contraire, plus tard (27) croient aux autres bons anciens auteurs, les estimans l'un escrit de mesme. Et en avient que très-bien dit en autre cas cardinal Bessarion (28), voyant qu'on tant eslever et canoniser de saints nouveaux, desquels il avoit peu et peu approuvé la vie, et les moins la façon de procéder à la canonisation : ces nouveaux saints (dit-il) me jettent grande-ment en doute et scrupule de ce n'est list des anciens. Et au mien-voir, que tels auteurs et croniqueurs se reposassent, ou qu'à leurs fins ils imposassent nom convenable au contenu; et que ceux qui pourroient et scauroient à la fin de parler, aymassent tant l'honneur et la gloire de leur nation, que d'en escrire en tel langage qu'ils savent, selon les choses dites par eux, ou entendues par le peuple et bien certain rapport d'autrui. Alors seroient les gens de lettres qui par après voudroient les louer de stile et diction plus élégans, hors de la peine et ennuyeux de vouloir de rechercher la vérité entre les mensonges, contrariétés et pugnan-ces, qui sont divulguées par les dessusdits croniqueurs, soy-ent sans témérement à l'ouyr d'un premier trouve. »

C'est par une erreur palpable qu'on impute à Guillaume du Bellai l'Instruction sur la discipline militaire.] Le Verdier lui attribue simplement ce livre; mais La Croix ne fait entendre qu'il a quelques choses là-dessus : il ne marque l'année ni le lieu de l'impression; contente de dire que *l'on trouve ce livre sous le nom dudit sieur de Bellai, l'Instruction de l'art militaire*. Du Verdier est plus exact, il donne le titre en cette manière : *In-*

structions sur le fait de la guerre, extraictes des livres de Polybe, Frontin, Végèce, Cornélie, Machiavel et plusieurs autres bons auteurs, par messire Guillaume du Bellay, etc., imprimé à Paris, 4 et 8, par Michel Vascosan, 1553. Brantôme était fort persuadé que ce livre avait paru sous le nom de son véritable auteur. *Le livre, dit-il (29), qu'a fait M. de Langeay de l'art militaire, le fait connoître autrement capitaine, que ne fait Machiavel celui qu'il en a écrit; qui est un grand abus de cet homme, qui ne savoit ce que c'étoit de guerre, et en aller faire et composer un livre, tout de même comme si un philosophe alloit écrire un livre de chasse, comme a fait le Fouillou.* Il est aisé de prouver par le livre même, que Guillaume du Bellai n'en est point l'auteur. Celui qui a fait cet ouvrage, n'était que simple gendarme dans la compagnie du sieur de Negrepelisse, l'an 1528. Il se trouva au siège et à la prise de Troye, sous monsieur de Lautrec : il se retira à Bourlette, ville de la Pouille, après qu'il fut sorti de prison; il avait été fait prisonnier quand la compagnie où il servait fut défaite, à la retraite que le marquis de Sallusses fit de devant Naples. C'est lui-même, qui raconte toutes ces choses dans son livre. Or rien de tout cela ne peut convenir à Guillaume du Bellai. Il était grand seigneur dès l'année 1525, lorsque la régente l'envoya en Espagne, auprès de François 1^{er}. Il fut en 1527 l'un de ceux qui assistèrent aux jugemens des défauts donnés contre monsieur de Bourbon (30). Le roi l'envoya la même année en Italie porter de l'argent aux princes confédérés, et travailler au bien de la ligue auprès du pape Clément VII. Il fut envoyé en Angleterre l'an 1529, et l'an 1533. Il était alors gentilhomme de la chambre du roi. Étant gouverneur de Turin, l'an 1537, il fut envoyé en Allemagne, pour demander une diète où les droits de l'empereur et du roi de France sur le duché de Milan fussent discutés. Il ne fut donc point commandé la même année, en

C'est-à-dire, inviti, malaisément.

Voyez les paroles de Bodin dans la re-cherche (G) de l'article de (Jean) de LAUNOI, in. Il les applique aux historiens men- tionnés qui empêchent qu'on n'ajoute foi aux

(29) Brantôme, Mémoires des grands Capitaines français, tom. 1^{er}, pag. 382.

(30) Jean du Tillot en son Recueil des Rangs de France, cité par le Baron de Forquevaux. Voyez la citation suivante.

*qualité de capitaine d'une seule bande de gens de pied, pour assister le sieur de Roberval à la saisie des vals de Saint-Martin et de Lucerne. Or l'auteur de la Discipline militaire assure sur la fin du livre second qu'il recut ce commandement : il est donc indubitable que le seigneur de Langeai n'a point composé ce livre. Voilà des raisons si démonstratives, que celui qui les emploie (31) ne croit pas qu'il soit besoin d'y ajouter celle-ci : Si Messire Guillaume du Bellay en estoit l'auteur, il ne se loueroit (32) pas d'avoir parfaite connoissance des armes et des lettres, ny ne se nomméroit pas parlant en tierce personne, monseigneur de Langé lui-même (33), comme ont très-bien sçu remarquer et obmettre Mambrin Poseo (34), traducteur italien, et les derniers correcteurs françois : et de plus, le sieur de Langé, qui ne s'oublie que peu ou point dans son livre de mémoires, et qui cote curieusement les lieux où il s'est trouvé, ne fait presque point de mention de lui-même en tout ce voyage fait par monsieur de Lautrec. Ne nous contentons pas de savoir qu'on a donné cet ouvrage à un homme qui n'en était pas l'auteur : sachons de plus la cause de cette méprise, et le nom du véritable père. Raimond de Pavie, sieur de Forquevauls, gentilhomme gascon, est l'auteur de cet ouvrage. Il en communiqua un exemplaire à Guillaume du Bellai, comme à son bon seigneur et ami, et au jugement duquel il l'avait premièrement exposé. Cet exemplaire fut trouvé parmi les papiers de ce seigneur (35) : voilà l'origine de la méprise. Si le parent de l'auteur avait fait savoir au public la vérité de ce fait avant que le sieur Naudé publiât son *Syntagma de Studio militari**

(31) *Le Baron de Forquevauls, dans la Vie de plusieurs grands Capitaines français, pag. 332, 333.*

(32) *Au livre III, chap. IV de la 1^{re} édition faite par Michel Vascosan et Galliot du Pré.*

(33) *Cette raison est fausse, à moins qu'elle ne soit toute fondée sur le Monseigneur : une infinité d'auteurs de Mémoires imitent Jules César, qui se nomme en tierce personne. Guillaume du Bellai a suivi cette méthode dans ses Mémoires.*

(34) *Il fallait dire Mambrin Roseo.*

(35) *Voyez les Vies de plusieurs Capitaines français, par François de Pavie, baron de Forquevauls, pag. 331.*

(36), il y a quelque apparence que ce *Syntagma* ne contiendrait pas l'erreur commune que nous trouvons dans ces paroles : *Qui (Erricus Roana) nunc in Tellinâ valle sub christianissimo rege castrorum præfectus idem omnino facit quod quondam in Alpi-bus Taurinis Guilielmus Bellæus Langæus eodem munere defungens fecerat, editis etiam libris de Re militari, quos postea Mambrinus Roseo italicè et omnes fermè populi sud linguâ reddiderunt, ob summam ejusmodi librorum qui ab expertis et celebrimis nostrâ et patrum memoriâ du-bus compositi fuerunt utilitatem* (37). Naudé se trompe d'ailleurs, en ce qu'il suppose que les livres en question furent imprimés pendant la vie de Guillaume du Bellai. Quant au reste, il paraît faire grand cas de l'ouvrage : il n'a donc pas été du goût d'un commentateur d'Onosandre, dont le baron de Forquevauls s'est plaint en cette manière : *Ce discours militaire est une œuvre véritablement nécessaire et utile aux gens du métier, et qui vivra longuement estimée et prisee entre les mains des plus entendus, malgré la médisance et l'opinion d'un auteur moderne, qui, sur les annotations de l'Art militaire d'Onosander, auteur grec, s'efforce de mépriser celui qu'en cette science il n'a pu atteindre que de bien loin ; quoique plus en docteur qu'en soldat il ait écrit durant le loisir et l'oisiveté, que la cuisine et les amours d'un certain abbé avecques sa femme lui permettoient* (38), et qu'il ait pris de divers auteurs les commentaires de son livre ; au lieu que le texte de celui-ci, dont je traite, a esté conçu à cheval, et escrit l'espee à la main, par le sieur de Forquevauls (39). A quoi songeait La Croix du Maine, en rapportant que le comte Anne de Montmorency passait pour l'auteur du livre dont il s'agit (40) ? Ne savait-il pas que ce comte n'avait ni étude ni lecture, ni

(36) *Les Vies, que le baron de Forquevauls a composées, furent imprimées à Paris, l'an 1643. Le Syntagma Rei Militaris parut à Rome, l'an 1637.*

(37) *Naudæus, Syntagm. de Studio Milit.*

(38) *Voilà un fait pour les chercheurs d'anecdotes : on ne les exhorte point à le déterrer, ils le feront assez sans qu'on les en prie, et je ne crois pas que la chose soit malaisée.*

(39) *Le baron de Forquevauls, Vies de plusieurs Capitaines français, pag. 334.*

(40) *La Croix du Maine, Bibl. franç., pag. 129.*

aucune capacité d'écrire ? Voyons d'où naquit le doute de ce bibliothécaire. *C'est que lisant ce livre, dit-il, j'y ai trouvé que l'auteur d'icelui loue fort le seigneur de Langey, messire Guillaume du Bellai, et le recommande pour les lettres et les armes : ce qui me fait croire qu'il n'en est pas l'auteur ; mais que cela est advenu que l'on ait trouvé ces Mémoires dans sa bibliothèque sans le nom de celui qui l'eust fait, et que l'on a présupposé que ce fust de sa façon, à cause qu'il avoit promis d'en écrire. Je n'assure pas que ce soit de luy, et aussi je ne l'improve pas.* S'il avait bien lu l'ouvrage, il aurait trouvé des preuves tout autrement fortes que celle qu'il tire de l'encens que l'on y donne à Guillaume du Bellai.

(H) *Je crois qu'il est auteur des autres ouvrages qu'on lui attribue.]* Voyez-en la liste dans les Bibliothèques françaises de La Croix du Maine, et de Du Verdier. Quelques-uns des principaux ne furent peut-être jamais achevés. La Croix du Maine a donné apparemment pour un ouvrage parvenu à sa perfection ce que l'auteur ne fait que promettre dans le prologue des Ogdoades.

• (I) *La Croix du Maine assure qu'il naquit en 1498, à Glatigni..... Je crois qu'il se trompe quant au temps.]* Après avoir dit dans la page 139, que Guillaume du Bellai naquit l'an 1498, ou environ, il met dans la page suivante sa mort au 9 de janvier 1543, à l'âge de quarante-sept ans, ou environ. Un homme tant soit peu exact dirait-il cela ? Ne mettrait-il pas, ou 1496, d'un côté, au lieu de 1498 ; ou quarante-cinq de l'autre, au lieu de quarante-trois ? Mais ce n'est pas le principal, Brantôme remarque que Langey mourut non trop vieux, et devait encore vivre (41). Parle-t-on ainsi d'un homme qui n'a qu'environ quarante-quatre ans ? De plus, le cardinal du Bellai avait soixante-huit ans lorsqu'il mourut (42) ; or il mourut en 1560 : il était donc né l'an 1492. On ne peut donc point dire que Guillaume du Bellai naquit l'an 1498 ; car il était plus âgé que le cardinal son

frère (43). Je viens d'apprendre qu'il mourut dans son année climatérique. Kabelais l'observe au chapitre XXI du III^e livre, après avoir dit qu'il mourut le 10 de janvier 1543 *. L'auteur des notes sur la Confession de Sanci m'a indiqué ce passage.

(43) Sainte Marthe, in Elogiis.

* Leclerc pense que Rabelais a voulu désigner la quarante-neuvième année qui se nomme aussi bien climatérique que la soixante-troisième ; ce qui porte la naissance de du Bellai à 1494.

BELLAI (JEAN DU), frère puîné du précédent, fut un homme d'un grand mérite. Il concourut avec son aîné à favoriser les passions de Henri VIII, et à leurrer les protestans d'Allemagne * : tout cela, pour rendre service à François I^{er}, dont les affaires demandoient qu'à quelque prix que ce fût on brouillât les cartes entre l'empereur et l'Angleterre, par le divorce de Catherine d'Aragon et qu'on amusât les confédérés de Smalcalde par des mensonges sur le prétendu penchant de François I^{er}. à donner quelque sorte de satisfaction aux luthériens. Ce manège aurait été plus excusable dans Jean du Bellai, qui était évêque, que dans Guillaume son frère, qui était un séculier : il aurait été, dis-je, plus excusable, si cet évêque n'eût été d'ailleurs revêtu du caractère d'ambassadeur et d'homme d'état (a). On sait la définition des personnes revêtues de ce caractère. Ajoutons qu'il n'est pas hors d'apparence que Jean du Bellai ait eu des désirs sincères, et même quelque espérance de réformation ; et que dans ces vues il ait encouragé sincèrement Mélanchthon à venir en

* Leclerc renvoie à sa note sur la remarque (B) de l'article précédent.

(a) Il était évêque de Bayonne, l'an 1527, lorsque François I^{er}. l'envoya ambassadeur en Angleterre.

(41) Brantôme, Hommes illustres français, tom. I^{er}, pag. 384.

(42) Teissier, Additions à M. de Thou, tom. II, pag. 184.

France; car il pencha quelque temps du côté du luthéranisme, et il se reforma même secrètement sur l'article du célibat, par un mariage de conscience * qu'il contracta (A). Il était évêque de Paris lorsqu'en 1534, il fut envoyé à Rome, pour porter les choses à la douceur à l'égard du roi d'Angleterre. Il n'y gagna rien, et n'empêcha point que le pape ne lançât la foudre de l'excommunication sur la tête de Henri VIII. Il fut promu au cardinalat par le pape Paul III, l'an 1535, et il mourut en 1560, à Rome, où il s'était retiré après la mort de François I^{er}. C'était un homme qui aurait aisément quitté la mitre et la crosse, pour prendre le casque et l'épée (B). S'il est vrai qu'il ait condamné Anne du Bourg à être brûlé (C), il faut qu'on ait recueilli son suffrage de bien loin; car il était à Rome lorsqu'on instruisait le procès d'Anne du Bourg.

* Le fait du mariage est contesté par Lelerc, sur cinq raisons dont les deux plus fortes sont que : 1^o. si du Bellai se maria étant cardinal ce ne put être qu'en 1536; or le testament de la veuve Châtillon, qui est de 1532 lui fait penser qu'elle mourut cette année; c'est-à-dire quatre ans avant l'époque de son prétendu mariage; en tout cas, comme elle avait été mariée en 1495, elle aurait eu près de soixante ans en 1536; 2^o. la dame de Châtillon était à la cour de Marguerite de Navarre, et y demeura jusqu'à sa mort, de l'aveu de Brantôme; dès lors que signifie ce mariage pour ne pas habiter avec sa femme?

(A) *Il se reforma.... secrètement sur l'article du célibat, par un mariage de conscience qu'il contracta.*] C'est Brantôme qui l'assure, et voici de quelle manière : « J'ai ouï raconter » à une dame de grande qualité et » ancienne, que feu monsieur le cardinal du Bellai avoit épousé, étant » évêque et cardinal, madame de » Chastillon, et est mort marié; et

» le disoit sur un propos qu'elle tenoit à monsieur de Manne, provençal, de la maison de Soulat, et étoit que de Fréjus, lequel avoit suivi l'espace de quinze ans en la cour de Rome ledit cardinal, et avoit été de ses privez protonotaires : d venant à parler dudit cardinal, elle lui demanda s'il ne lui avoit jamais dit et confessé qu'il eût été marié? Qui fut étonné? ce fut monsieur de Manne, de telle demande. Il est encore vivant, qui pourra dire si je mens; car j'y étois. Il répondit, que jamais il n'en avoit ouï parler, ny à lui, ny à d'autres. Or je vous l'apprends donc, dit-elle; car il n'y a rien de si vrai qu'il a été marié, et est mort marié réellement avec ladite dame de Chastillon (1). Cette dame était la veuve de M. de Chastillon, qui fut blessé devant Ravenne, et qui mourut de ses blessures à Ferrare (2). Il avait eu beaucoup de crédit sous Charles VIII. Sa veuve, jeune et belle, fut choisie pour dame d'honneur de la reine de Navarre, et lui donna le bon conseil que cette reine a inséré dans ses Cent Nouvelles *. L'amiral de Bonnivet s'était coulé par une trappe dans le lit de cette princesse; mais, au lieu de jouir d'elle, il n'en remporta que de bonnes égratignures sur le visage (3). La reine se serait plainte de cet attentat à François I^{er}. son frère, si la dame de Chastillon ne lui eût donné « ce beau conseil, qui est un des » beaux et des plus sages, et des plus » propres pour fuir scandale, qu'on » eust su donner, et fust-ce esté un » premier président de Paris, et qui » monstroient bien pourtant que la dame étoit bien autant rusée et fine » en tels mystères, que sage et avisée; et pour ce ne faut douter si elle tint son cas secret avec son cardinal (4)..... Je croy que monsieur le cardinal, son dit mari, qui estoit l'un des mieux disans, savans, éloquens, sages, et advisez de son tems, lui avoit mis cette science dans le corps, pour dire et remon-

(1) Brantôme, Vies des Dames galantes, tom. II, pag. 153.

(2) La même, pag. 154.

* La Reine de Navarre, dit Joly, en a fait sa quatrième nouvelle.

(3) La même, pag. 155.

(4) La même.

» trer si bien.... Je pense que mon dit
» sieur cardinal du Bellai a pu faire
» de même ; car de ce temps-là, il
» panchoit fort à la religion et doc-
» trine de Luther (5). »

(B) *Il aurait quitté la mitre et la crosse, pour prendre le casque et l'épée.*] Brantôme continuera à me servir de témoin : il dit que quand Charles-Quint brava, fièrement à Rome le roi de France, ce fut un malheur pour François I^{er}. de n'avoir point là des ambassadeurs qui fussent hommes d'épée (6). *Encore*, poursuit-il, *sans M. le cardinal du Bellay, qui étoit prompt et soudain et haut à la main autant qu'homme de guerre, (aussi le sentoit-il ; car il étoit pour tout, et un des grands personnages en tout et de lettres et d'armes), tout m'alloit pas bien, et le roi demuroit fort deshonoré : aussi pensé-je que pour ce fait n'y a-t-il eu jamais homme de robe longue plus digne d'ambassadeur pour tout que ce M. le cardinal, ainsi qu'il l'a montré en force ambassades, n'étant encore cardinal, en Italie, Allemagne et Angleterre ; et M. de Dax de la maison de Nouailles en Limosin, qui a servi nos rois en cette charge fort dignement et suffisamment en Angleterre, à Venise, où je l'ay veu, et puis à Constantinople vers le grand seigneur. Je ne veux point faire tort à une infinité d'autres grands personnages que j'ay vus en cet état et cette robe : mais selon mon avis, M. le cardinal du Bellay, et M. de Dax ont surpassé ; car ils se fussent aydez aussi-tôt de leur épée, que de leur langue bien-disante et disert : aussi, en ces ambassades, il se présente bien autant d'affaires et matières chevaleresques et de guerre, et plus que d'autres d'état.* M. de Thou (7) et Sainte-Marthe (8) ont observé que ce cardinal rassura les Parisiens qui avaient peur de l'armée de Charles-Quint, et qu'il prépara toutes choses pour une vigoureuse résistance, ayant fait fortifier la ville. M. Moréri a rapporté aussi cela, mais avec peu d'exactitude : il veut que Jean du Bellay ait fait ces choses, lorsqu'en

1537 Charles-Quint entra en Provence, et que le roi sortant de sa capitale y laissa ce cardinal, *et l'établit son lieutenant général pour subvenir aux nécessités de la Picardie et de la Champagne.* C'est faire deux fautes. L'irruption de Charles-Quint en Provence est de l'année 1536 : celle qui fit peur aux Parisiens, et à l'occasion de laquelle Jean du Bellay fit fortifier leur ville, est aussi de l'année 1536 (9) ; mais elle regarde la Picardie, et non la Provence. C'est celle que Charles-Quint fit faire par le comte de Nassau. M. de Thou ne rapporte qu'à l'invasion de la Champagne, en 1544, les soins du cardinal du Bellay pour la ville de Paris (10). Il se trompe *.

(C) *On dit qu'il a condamné Anne du Bourg à être brûlé.*] Ce fait se trouve dans M. Teissier. *Il a été blâmé par plusieurs*, dit-il (11), *d'avoir le premier condamné Anne du Bourg à être brûlé tout vif : c'est pourquoi, disent-ils, Dieu le retira du monde quarante jours après l'exécution de cet illustre martyr.* Le calcul ne serait point juste, selon les Annales de Sponde, qui mettent la mort de ce cardinal au 16 de février 1560 (12) ; car on sait d'ailleurs que du Bourg fut exécuté le 23 de décembre 1559 (13). L'auteur, que M. Teissier cite, convient que ce cardinal mourut le 16 de février, et il dit que ce fut cinquante jours après du Bourg. Son calcul s'éloigne moins de la vérité que celui que M. Teissier lui impute : néanmoins il n'est point exact ; et dès-là, l'observation est chimérique.

(9) Mézerai, Abrégé chronol. a l'ann. 1536.

(10) Thuan., Histor. lib. XXVI, pag. 538.

* Leclerc prétend que c'est Bayle qui se trompe ; que l'alarme des Parisiens, lorsqu'en 1536 les troupes de Charles-Quint firent le siège de Péronne, fut bien moins vive qu'en 1544, lorsque Charles-Quint eut pris Château-Thierry ; et que c'est à cette circonstance qu'eurent lieu les soins de du Bellay.

(11) Addit. aux Éloges, tom. I^{er}, pag. 184. Il cite Continuat. Sleid. per Michael. Lunpord., lib. II : il fallait dire Lundorpium.

(12) Spond. Annal. ad ann. 1560, num. 34.

(13) Bèze, Hist. ecclés., liv. III, pag. 248.

(5) Là même, pag. 156.

(6) Brantôme, Éloge de François I^{er}. au I^{er}. tom. de ses Mémoires, pag. 246.

(7) Thuan., Histor. lib. XXVI, pag. 538.

(8) Sammarth., in Elogiis, pag. 13.

BELLARMIN (ROBERT), jésuite italien, a été la meilleure plume de son temps en matière de controverse. Il naquit à Mon-

te Pulciano (a), l'an 1542, et entra chez les jésuites l'an 1560. Sa mère Cynthia Cervin était sœur du pape Marcel II. Il fut ordonné prêtre à Gand, par Corneille Jansenius, en 1569; et l'année suivante, il enseigna la théologie à Louvain. Il fut le premier jésuite qui enseigna cette science dans cette fameuse université. Il le fit avec un succès extraordinaire. Après avoir demeuré sept ans au Pays-Bas, il retourna en Italie, et commença en 1576 à faire des leçons à Rome sur la controverse, ce qu'aucun jésuite n'avait fait encore dans cette ville-là. Il s'en acquitta si bien, que Sixte V, envoyant un légat en France l'an 1590, lui donna Robert Bellarmin comme un docteur qui pourrait être d'un très-grand usage, en cas qu'il se présentât quelque dispute de religion à discuter. Il fut de retour à Rome au bout de dix mois, et fut promu successivement à diverses charges, soit dans la société, soit auprès du pape; jusques à ce qu'en l'année 1599 il fut honoré du chapeau de cardinal. Il fallut, dit-on, le contraindre par les menaces de l'anathème à accepter cette dignité. Trois ans après, on lui donna l'archevêché de Capoue, dont il se démit, lorsqu'en 1605 le nouveau pape (b) le voulut avoir auprès de lui. Ils'employa aux affaires de la cour de Rome jusqu'en 1621. Alors il sortit du Vatican, et se retira dans une maison de son ordre, où il mourut le 17 de septembre de la même année 1621. Il fut vi-

sité dans sa dernière maladie par le pape Grégoire XV, qu'il régala du compliment du centenaire (A), *seigneur, je ne suis point digne que vous entriez sous mon toit*. Il chargea le jésuite Eudamon-Johannes de témoigner publiquement qu'il mourait dans la même foi qu'il avait toujours professée et soutenue par sa plume (c). Il parut, le jour de ses funérailles, qu'on le regardait comme un saint (B). Il est sûr qu'il n'y a point de jésuite qui ait fait plus d'honneur que lui à son ordre, et qu'il n'y a point d'auteur qui ait soutenu mieux que lui la cause de l'église romaine en général, et celle du pape en particulier. Les protestans l'ont bien reconnu (C); car pendant quarante ou cinquante ans, il n'y a presque point eu d'habile théologien parmi eux qui n'ait choisi Bellarmin pour le sujet de ses ouvrages de controverse. Les leçons et les thèses de leurs professeurs faisaient retentir partout ce nom-là,

.....*Ut. littus Hyla, Hyla, omne sonaret* (d).

On l'a attaqué de tous les côtés, et l'on n'a pas oublié d'examiner s'il s'est contredit (D), et s'il a fourni des armes contre lui-même. C'est le sujet d'un livre qui ne le devait pas médiocrement embarrasser. Comme il se trouve partout des indiscrets et des téméraires, il y a eu des écrivains protestans, qui ont publié des faussetés contre Bellarmin, desquelles son parti a tiré beaucoup d'avantage (E). Cela n'est pas si

(a) C'est une ville de Toscane.

(b) Savoir Paul V.

(c) Tiré de la Bibliothèque des auteurs jésuites, composée par Alegambe.

(d) Virgil., Eclog. VI, v. 44.

fâcheux, lorsque des gens sans aveu, et des personnes inconnues font cette faute; mais lorsque des professeurs de réputation et de grand poids imputent à ce cardinal ce qu'il n'a point enseigné, ils font tort à leur cause, et ils s'exposent à de rudes mortifications. Un professeur de Sedan, qui a fait parler beaucoup de soi dans la Hollande, en pourrait dire des nouvelles (F). Il est remarquable que Bellarmin, sur la matière de la prédestination, n'a point suivi la doctrine des jésuites (G), et qu'il n'a point favorisé la morale relâchée, ni les expressions que les dévots indiscrets avaient fait couler dans les litanies (H). La complaisance qu'il eut pour ses supérieurs, en souffrant que l'on changeât quelque chose dans ses écrits, et en y changeant lui-même quelques endroits, touchant l'efficacité de la grâce, n'empêche pas qu'il ne soit au fond un docteur augustinien (I). Il se fit des affaires presque pour les mêmes raisons qui ont tant commis l'abbé de la Trappe avec les moines (K). Il y a eu des gens qui ont cru qu'il faisait grand tort à la catholicité par ses livres de controverse (L), à cause que l'on y trouve les objections des hérétiques. Un homme d'esprit, n'ayant pu trouver en Italie dans aucune boutique de libraire les Œuvres de Bellarmin, a soupçonné qu'on défendait de les exposer en vente, de peur qu'elles ne fissent connaître les opinions que l'auteur y a réfutées (M). Tout le *Corps de Controverse* publié par ce cardinal comprenait d'abord trois

tomes *in-folio*; mais on le divisa en quatre dans l'édition de Cologne de 1615, à cause que l'on joignit au premier tome sept traités nouveaux, dont le dernier est la révision et la correction que l'auteur fit de toutes ses Œuvres (N). C'est ainsi que les bibliothécaires des jésuites se sont expliqués; mais cela n'est pas exact (O). Outre ce *Corps de Controverse*, il a composé plusieurs autres livres, qui montent à trois volumes *in-folio*, dans l'édition de Cologne de 1617 (e). Depuis sa mort, on a publié quelques-uns de ses *Sermons*, et plusieurs *Lettres* (f). Sa vie a été composée par quatre ou cinq auteurs (P): le dernier, si je ne me trompe, est Daniel Bartoli. Au reste, la témérité de Scaliger, dans le jugement qu'il faisait de Bellarmin, ne peut être assez condamnée (Q).

Avec quelque force que ce jésuite eût soutenu le pouvoir du pape sur le temporel des rois, il mécontenta Sixte V, et il eut le déplaisir de voir mettre son ouvrage dans l'indice de l'inquisition (R). On traita encore plus mal en France ce qu'il écrivit sur cette même matière contre Guillaume Barclai (S). Entre tous les catholiques romains, qui ont écrit contre lui, il n'y a personne qui ait découvert les lieux faibles de ses ouvrages aussi habilement que Jean de Launoi (T). Nous rapporterons deux pensées de Bellarmin, qui témoignent qu'il aimait la paix, et qu'il n'était pas édifié de l'ambition des

(e) Alegambe, *Biblioth. soc. Jesu*, p. 411.

(f) Sotuel, *in Biblioth. jesuitarum*, pag. 724.

cardinaux (U). Les protestans ont fait attention à une chose qu'il dit touchant le mérite des œuvres : *c'est qu'à cause de l'incertitude de nostre propre justice , et pour le péril de la vaine gloire , le plus seur est de mettre toute nostre fiance en la seule miséricorde et benignité de Dieu* (g). Ils n'ont pas laissé tomber non plus ce qu'il prêcha à Louvain , en 1571 , sur l'excellence de la Bible. Ils s'en « servent pour détruire tout ce » qu'il a dit depuis dans ses ouvrages contre la perfection et » la suffisance de l'Écriture (h). » Le livre , qui me fournit ces paroles , contient un bon nombre de remarques bien solides et bien curieuses touchant Bellarmin. J'y ai trouvé que ce cardinal *eust peut-estre esté pape , s'il n'eust pas esté jésuite* (X) ; car *Henri quatrième témoigna aux cardinaux françois qui allèrent au conclave après la mort de Clément huitième , qu'il seroit bien aise que l'on fît Bellarmin pape* (i) (*). J'y ai lu aussi que ce jésui-

(g) Bellarm., *lib. V de Justificat., cap. VII, num. sit tertia*, cité par Daillé , Réplique à Cottihî, *III^e. part., chap. XXIV*, pag. 303.

(h) Ancillon , *Mélange critique de littérature*, tom. I, pag. 333.

(i) Ancill., *Mélang. Critique de littérature*, tom. I, pag. 329.

(*) Les jésuites nouvellement rappelés en France en l'année 1605 pouvaient avoir inspiré ces dispositions au roi Henri IV par l'organe du fameux père Cotton. Mais la France se serait apparemment mal trouvée d'un pape tel que Bellarmin qui , quatre ans après , à Rome , fit mettre dans l'*index* l'histoire du président de Thou , comme peu favorable à la cour de Rome et aux jésuites [a]. Ce qu'au reste M. Bayle observe plus bas , qu'au-dessus de la taille-douce de Bellarmin on lisait que ce cardinal avait conservé sa virginité. n'était pas un de ces bruits qui se répandent tout à coup , après

[a] *Mercure Français*, tom. I, au feuillet 370 de mon édition.

te acquit l'estime de Henri IV, pendant qu'il avoit esté en sa cour, où il fut envoyé avec le cardinal Henri Cajetan (k), et qu'il est certain que le meilleur de ses ouvrages est son livre de *Scriptoribus Ecclesiasticis* (l). Je voudrais n'y avoir pas trouvé ces deux faits-là ; car ils ne sont pas véritables (Y). L'inscription qu'on mit au bas de la taille-douce de ce cardinal , porte qu'il avait conservé sa virginité, et son innocence baptismale, et qu'il n'avait jamais dit aucun mensonge (m). Il légua en mourant à la Sainte-Vierge la moitié de son âme, et à Jésus-Christ l'autre moitié (n). Il fut si patient, qu'il souffrait même que les mouches, et telles autres petites bêtes, l'incommodassent beaucoup (Z). Il les laissait faire, et il disait qu'elles n'avaient point d'autre paradis que la liberté de voler et de s'arrêter où bon leur semblait. Au reste, il était de petite taille, et n'avait pas bonne mine ; mais on ne laissait pas de découvrir sur son visage la beauté de son esprit (o). Il s'expliquait nettement, et il médi-

la mort des gens dont on veut par avance canoniser la mémoire. Bellarmin voulut toujours passer pour vierge, et c'est à qui vise Sainte-Aldegonde, tom. II de son *Tableau des différends de la religion*, au feuillet 58 de l'édition de 1605 où il le considère comme un *beau puceau*, trop *vergogneux*, dit-il, pour avoir osé, comme d'autres écrivains de sa communion, prouver le sacrifice de la messe par l'autorité d'Ovide et de Virgile. REM. CRIT.

(k) *Là même*, pag. 333.

(l) *Là même*, pag. 373.

(m) *Quam à matre virginem carnem acceperat, quam à sacro lavacro innocentiam, Deo reddidit, sibi nullius in omni vitâ mendacii conscius*. Andreas Carolus, *Memorab. eccl.* pag. 538.

(n) *Id.*, *ibid.*, pag. 535.

(o) Nicîus Erythræus, *Pinacotheca*, I, pag. 87.

juste les paroles qui de-
représenter ses pensées,
ne voyait aucune rature
ses écrits (p). On fait assez
de sa *Grammaire hébraï-*
et l'on juge néanmoins
n'avait qu'une connaissance
ocre de cette langue (q);
ues-uns disent que la grec-
n'était entièrement incon-
). Je ne pense pas que le
ait envoyé jamais à Lou-
pour y mettre fin aux dis-
de Michel Baius, ou pour
ire rapport à Rome (AA).
de gens l'ont attaqué, et
de gens l'ont défendu,
a fait des catalogues des
t des autres. La liste de ses
seurs a été composée par
d'italien (s).

lem, *ibid.*

mon, Hist. crit. du Vieux Testament,
chap. XII.

oyes la remarque (Y), vers la fin.
aillet, article IX des Anti.

*Il régala le pape Grégoire XV
compliment du centonier.]* Suppo-
comme il faisait, que le pape
vicaire du Fils de Dieu, il ne
pas dans l'application de ce
e toute la profanation que d'au-
voient; et peut-être même
eut ne rien dire que de fort
Alegambe débite cela comme
endroit des dernières heures
llarmin. *Invisit eum decumben-*
regorius XV, pontifex maxi-
re bis peramanter amplexus sa-
re pro ejus valetudine facturum
it. Ipse Christi vicarium obse-
ssimè reveritus usurpavit illud
tionis, Domine, non sum dig-
t intres sub tectum meum (1).
assadeur d'Espagne, qui se
des mêmes paroles du cente-
vers un prince qu'il regardait
hérétique, ne peut pas être
si facilement. Balzac, qui allè-
et exemple à son critique, ne

laisse pas de le blâmer: « Qu'eût-il
» dit du compliment de cet ambassa-
» deur d'Espagne en Angleterre, qui
» reçut une visite du roi Jacques avec
» ces paroles de la messe: *Domine,*
» *non sum dignus ut intres sub tectum*
» *meum (2)?*

(B) *Il parut, le jour de ses funé-*
railles, qu'on le regardait comme
un saint.] Il fallut que les Suisses de
la garde du pape fussent postés au-
tour du cercueil, afin d'écarter la foule
qui tâchait à se ruer sur le corps,
pour le toucher et pour le baiser. Tout
ce dont il s'était servi fut enlevé, et
distribué à ceux qui souhaitèrent d'en
avoir pour des usages de dévotion.
Adversus undam populi concursantis
ad osculum tactumque sacri pignoris
adhibere oportuit Helvetios è stipato-
ribus pontificiis..... Quidquid rerum
in usu habuit raptum distractumque
in postulantes est ad venerationem (3).
Lorsque Bellarmin quitta son église
de Capoue, la désolation fut grande
dans la ville. Quelques-uns lui bai-
saient la robe; d'autres y frottaient
dévotement leurs rosaires; tout le
monde lui demandait sa bénédiction (4).
Voilà les préludes du culte, qui pour-
ront avec le temps être suivis d'une
canonisation en forme. On prétend
qu'il a prédit prophétiquement cer-
taines choses, et qu'il a fait des mi-
racles (5); et comme depuis sa mort
l'odeur de sa sainteté est plutôt allée
en augmentant qu'en diminuant, on
ordonna tout de nouveau, l'an 1674,
à la congrégation des rites, de procé-
der aux informations nécessaires sur
sa vie et sur ses miracles, afin que si
le cas y échet on le puisse béatifier (6).

(C) *Personne n'a mieux soutenu que*
lui la cause de l'Eglise romaine.....
Les protestans l'ont bien reconnu.]
« Ils demeurent d'accord que c'est le
» plus subtil ennemi de la vérité qui
» ait entrepris jusqu'à présent de
» l'attaquer: que Démétrius l'Argen-
» tier, dont il est parlé au XIX^e. des
» Actes, n'a pas travaillé avec tant
» d'art à ses petits temples d'argent

(2) Discours 1^{er}. au Cardinal Bentivoglio, à
la suite du Socrate chrétien, pag. 442, 443.

(3) Alegambe, Biblioth. Script. soc. Jesu,
pag. 409.

(4) *Idem, ibidem.*

(5) *Idem, ibidem, pag. 410.*

(6) Sotuel, in Bibliotheca Scriptor. societ.
Jesu, pag. 722.

» de Diane, que cet adroit artisan
 » de l'erreur a employé l'artifice à
 » redresser l'hôtel et l'autel de la
 » superstition; ce qui a donné lieu à
 » quelques-uns de le comparer à ce
 » Marcion, dont Tertullien dit que,
 » *Dedecus suum ingenio obumbrat,*
 » *qui cum causas ubique ferè pessimas*
 » *tueatur et impiorum dogmatum pa-*
 » *trocinio verissimum se Satanæ atque*
 » *Antichristi satellitem præbeat, agit*
 » *tamen ingenio ut speciosis coloribus*
 » *inducat omnia et distinctionum præ-*
 » *tigiis, et umbris eludat ea quæ so-*
 » *lidissimè veritate constituta sunt*
 » (7).» Gardez-vous bien de croire ce
 qu'Alegambe débite : c'est que Théodore de Bèze demeurerait d'accord que Bellarmin avait renversé par terre tous les auteurs protestans. *Nec ipsi hostes ausi sunt diffiteri, ex quibus Theodorus Beza, « Unus hic liber,*
 » *ajebat, nos omnes humi proturbat*
 » (8).» On se moque du monde, quand on allègue de semblables choses, sans citer le livre où elles se trouvent. Il faudrait en semblables occasions citer jusqu'à la ligne, ou du moins jusqu'à la page, parce qu'autrement chacun juge que ce ne sont que des ouï-dire vagues et très-mal fondés. Je suis très-persuadé que Bèze n'avait pas une si bonne opinion des écrits de Bellarmin, et que, s'il en avait jugé de la sorte, il se serait bien gardé de l'avouer. Une autre chose que dit Alegambe n'est pas si suspecte de fausseté. Il dit qu'on fonda à Cambridge et à Oxford une nouvelle leçon destinée à réfuter Bellarmin. *In Angliæ Academiâ Cantabrigiensi primum, mox etiam in Oxoniensi, nova prælectio instituta est ad Controversias Bellarmini, si possent, refellendas* (9).

(D) On a..... examiné s'il s'est contredit.] Un ministre de Lithuanie, nommé André Crastovius, a composé un ouvrage intitulé *Bellum jesuiticum* (10), où il objecte aux jésuites 205 contradictions. Quelquefois c'est Bellarmin qui n'est pas d'accord avec les autres jésuites : le plus souvent,

(7) Ancillon, *Mélange critique de Littérature*, tom. I^{er}. pag. 348. Voyez aussi Witaker dans la préface de son traité de Scripturâ.

(8) Alegambe, *Biblioth. soc. Jesu*, pag. 411.

(9) *Idem*, *ibid.*

(10) C'est un in-quarto de 161 pages, imprimé à Bâle, l'an 1594.

c'est Bellarmin qui se réfute lui-même.

J'ai dit ailleurs (11) qu'on lui reproche d'avoir employé et combattu les mêmes principes, selon qu'il avait à disputer, ou contre les protestans, ou contre les enthousiastes. Voici du détail sur cette espèce de contradiction. « Quelques-uns, voulant excuser » Bellarmin sur ces contradictions et » ces défauts de mémoire, ont dit » que le grand nombre de gens qui » ont travaillé à la fabrique de cet » ouvrage, c'est-à-dire de ses écrits, » comme les architectes de Babel, y » ont introduit cette confusion, faute » de s'entendre; mais bien loin que » ceux de sa communion prennent » cela pour excuse, ils le rejettent » comme une chose qui lui est injurieuse. Fuligati, qui a fait sa Vie, » dit qu'il n'a même jamais eu de » scribe..... Je crois que la véritable cause des contradictions de Bellarmin est que la nécessité présente d'attaquer ou de défendre est un objet plus puissant et plus pénetrant que nul autre : il se soucie peu de s'accorder avec lui-même, pourvu qu'on ne croie pas qu'il est d'accord avec ses parties adverses (12)..... Bellarmin a souvent vérifié cette remarque dans ses livres de controverse : lorsqu'il dispute contre les libertins et les schwencfeldiens, touchant la nécessité de l'Écriture, il parle comme un protestant : lorsqu'il dispute contre les protestans sur la même matière, il raisonne en schwencfeldien : s'il entreprend les pélagiens sur la perfection des œuvres, il emploie contre eux tous les arguments de ceux qu'il appelle calvinistes : s'il a affaire contre les calvinistes mêmes, il se sert des raisons des pélagiens et de leurs distinctions. Attaque-t-il les anabaptistes sur le baptême des petits enfans, il le leur prouve par l'Écriture. Est-il en contestation avec nous au sujet de la Tradition, le baptême des petits enfans est un des points qui lui semble en prouver la nécessité, et dont l'É-

(11) Dans la remarque (B) de l'article de (Marc) ANTOINE, l'Orateur, citation (7).

(12) Ancillon, *Mélange critique de Littérature*, tom. I^{er}., pag. 352.

» criture ne parle point d'une ma-
 » nière convaincante , à ce qu'il dit.
 » Cela me fait souvenir de la com-
 » paraison que j'ai vue quelque part
 » de Bellarmin à un certain Africain
 » nommé Léon , qu'il compare lui-
 » même à cet oiseau amphibie d'E-
 » sope , qui était tantôt oiseau , tan-
 » tôt poisson : oiseau , quand le roi
 » des poissons exigeait le tribut ; et
 » poisson quand le roi des oiseaux
 » l'exigeait : *ut Leo quidam Africa-*
 » *nus in Granatensi regno natus et*
 » *postquam subjugatum est illud reg-*
 » *num in Africam profugus de se*
 » *fatetur, si Afros vitio aliquo notari*
 » *sensio, me Granatæ natum profi-*
 » *teor; si Granatenses malè audiant,*
 » *mox Afer sum; Bellarminus certè*
 » *multò quàm ille elegantius avicu-*
 » *lam illam imitatur, qui nimirum*
 » *respondet, tom. 1. Controv. l. 1, c. 7,*
 » *patres secutos esse septuaginta In-*
 » *terpretum editionem. Idem, tom. 1.*
 » *Controv. l. 1, c. 20, de 3 Esdræ*
 » *agens, ait patres secutos esse He-*
 » *bræos, et tamen illud alterum, no-*
 » *tate, quantà vi verborum efferat.*
 » *Negari (inquit) non potest. Ipse*
 » *tamen id ipsum loco posteriori ne-*
 » *gat (13).»*

(E) Des écrivains protestans ont
 publié des faussetés contre Bellarmin,
 desquelles son parti a tiré beaucoup
 d'avantage.] Le jésuite Jean Argentus,
 dans l'Apologie de son ordre, fait
 mention de quatre libelles fraîchement
 éclos contre la société, desquels le
 troisième attaque directement le car-
 dinal Bellarmin, et rapporte beau-
 coup de choses qui avaient causé, ou
 accompagné, ou suivi sa mort. Néan-
 moins ce cardinal était plein de vie.
 Sans doute Théophile Raynaud a
 voulu parler de ce libelle, quand il
 a dit qu'on avait publié en Allema-
 gne il y avait vingt-cinq ans (14) un
 écrit qui accusait Bellarmin d'avoir
 tué beaucoup d'enfans, afin de cacher
 ses commerces impudiques (15). On
 disait de plus que ce cardinal, tou-
 ché enfin de repentance, avait été à
 Notre-Dame de Lorette, pour voir

s'il pourrait expier ses crimes ; mais
 que le prêtre auquel il s'en confessa fut
 saisi de tant d'horreur, qu'il lui en-
 joignit de sortir : ce qui jeta Bellar-
 min dans un désespoir, où il mourut
 peu après. Voilà le précis de ce libelle.
 Bellarmin le lut, et s'en moqua. Il fit
 sans doute plusieurs réflexions sur ce
 qu'on usait d'une telle diligence à
 publier sa mort, qu'il avait le temps
 d'en lire la relation. Théophile Ray-
 naud trouve que le père Gretser s'était
 donné une peine bien inutile en réfut-
 tant ces sortes de contes, et que les pro-
 testans perdaient beaucoup par de tels
 récits (16) ; car on apprenait par-là
 quel jugement il fallait faire de la pré-
 tendue lettre de saint Udalric, qui
 porte que l'on trouva dans le puits du
 pape Grégoire II six mille têtes d'en-
 fans, après qu'il eut chassé les fem-
 mes des prêtres. *Hæreticis, vel ad*
unam horam, vagum mendacium, in
lucro ponitur. Reverà tamen ex hoc
mendacio, decessit illis haud exiguum.
Siquidem indè deprehensum est, quâ fi-
de ex horum mendaciloquorum majori-
bus quispiam, ex commentitiâ S. Udal-
rici Epistolâ, sex millia capitum
infantilium, intra puteum Gregorii se-
cundi cum is uxores sacerdotibus abs-
tulisset, reperta dixerit. Non est enim
ovum ovo similis, quàm hoc de Bel-
larmini infanticidiis scriptum, et illa
S. Udalrici Epistola de cædibus per
clericos et sacerdotes scortatores, ad-
versus quam subditiâ S. antistitis
Epistolam, et ipse Bellarminus l. de
Cleric. cap. 22. et Baronius anno 591,
aliique certârunt. Il n'est nullement
 nécessaire que les fables publiées con-
 tre Bellarmin aient un effet rétroactif
 sur le conte des six mille têtes d'en-
 fans; mais il est certain qu'on ne sau-
 rait rendre un meilleur service aux
 jésuites, et en général à tout parti que
 l'on entreprend de diffamer, qu'en
 publiant des calomnies qui se réfutent
 très-facilement. C'est une chose re-
 marquable, qu'y ayant une infinité
 de personnes possédées d'une déman-
 geaison insurmontable de publier des

(13) Là même, pag. 354.

(14) Ce calcul ne s'accorde pas avec l'an
 1650, date du livre de Th. Raynaud, et avec
 ce que dit ce jésuite que Bellarmin se moqua de
 ce libelle.

(15) Theoph. Raynaudi Hoplothea, sect. II,
 serie II, cap. I, pag. 166, 167.

(16) Il paraît par la Bibliothèque d'Ale-
 gambe, que Gretser a publié *Vindictio illus-*
trissimi Cardinalis Bellarmini à criminationibus
et insitiâ Lutherani Magistelli Ernesti Zephyrii,
à Ingolstadt, en 1611, in-4°; et Castigatio Li-
belli famosi adversus illustr. Card. Bellarminum,
traduite en allemand par le père Conrad Vet-
ter, en 1615.

satires, il y en ait si peu qui sachent l'art de les bien empoisonner. La plupart de ceux qui s'en mêlent ignorent que, pour y bien réussir, c'est-à-dire, pour faire qu'elles portent coup, il faut se mettre en possession de ces deux choses, et les observer religieusement : l'une est de n'avancer rien dont on ne puisse donner des preuves, et surtout de s'abstenir des accusations qui peuvent être facilement réfutées ; l'autre est de ne point s'opiniâtrer à soutenir un fait réfuté. J'oubliais un troisième avis : c'est qu'il faut cacher soigneusement sa passion, et fuir les apparences d'emportement. J'avoue qu'en faisant tout le contraire de ces choses, on ne trouve que trop de gens dans son parti qui avalent doux comme du lait tout ce qu'on débite : mais c'est cela même qui fait un grand préjudice à la cause ; parce que l'autre parti s'indigne, et regarde comme un corps destitué de raison, d'équité, et de l'assistance de la grâce, celui d'où partent tant de satires si avidement avalées. Ce ne sont point ici des réflexions dites en l'air : elles sont prises de l'expérience. Voyez le profit que le père le Tellier tire de certains contes que l'on fait courir sans savoir s'ils sont vrais ou faux. Lisez un peu ce qui suit.

« Que servira-t-il, par exemple, » aux jésuites de la Chine d'avoir été » les premiers et presque les seuls » qui se soient soumis, et sans la moindre résistance, aux vicaires apostoliques, dès qu'ils y ont paru en » 1684, puisque cela n'a pas empêché » leurs ennemis de publier, encore » l'été passé, par la plume de leur secrétaire le gazetier de Hollande, que » le saint père était extrêmement irrité contre les jésuites de ce qu'ils » ne voulaient pas reconnaître les » évêques qu'il envoyait à la Chine ? » Peut-on douter que dans quelques » années ce mensonge ne revienne à » son tour sur la scène ? De même, » que servira-t-il aux jésuites d'Allemagne d'avoir une attestation signée par quatre des principaux conseillers de M. l'électeur Palatin, tous » protestans, dans laquelle ils témoignent que l'histoire du jésuite contrefaisant une voix du ciel, pour » tromper ce prince, et l'animer à » la destruction de l'hérésie, n'est

» qu'une pure fable ? Cet acte » chera-t-il qu'un jour, sur la » gazetier de Hollande, quelque » protestant, qui continuera l'histoire » re jésuitique, ne fasse un chapitre » de cette chimérique aventure (17) ?

N'est-il pas étrange que l'autorité de la Religion des jésuites ait mieux suivi sa passion aveugle que profité de ce passage du père le Tellier ? Il n'a profité si peu, qu'il a ramené sur la scène l'esprit du Palatinat, et qu'il n'a rien négligé pour faire que ses lecteurs rejetassent l'attestation des conseillers protestans de l'électeur Palatin (18). On sait de fort bonne part qu'il blâma le ministre réfugié qui mit cette attestation dans l'histoire abrégée de l'Europe (19). Des gens comme celui-là gâtent le métier dont ils se mêlent. Il devraient laisser faire les satires à des écrivains modérés, qui les tourneraient d'une manière plus adroite, et plus propre à persuader.

(F) *Un professeur de Sedan..... pourrait dire des nouvelles.*] Il tint des thèses, l'an 1674, sur la Puissance des Clefs, et imputa au cardinal Bellarmin d'avoir dit, qu'un homme contrit, plein de foi, et désirant d'être réconcilié à Dieu, périt éternellement de cela seul qu'il ne peut avoir de prétexte pour le réconcilier avant la mort. CE QUE JE NE LIS JAMAIS, ajouta-t-il SANS ÉTONNEMENT ET SANS INDIGNATION. Cela signifie qu'il avait lu souvent ces paroles dans Bellarmin ; et néanmoins elles ne s'y trouvent pas. Le gardien des capucins irlandais (21) alla discuter contre ces thèses, et se plaignit d'abord avec une extrême véhémence de l'injure que l'on avait faite à Bellarmin. Il continua la dispute avec la même impétuosité, et mit le professeur en confusion. Ce ne fut pas tout. Au sortir de la dispute, le procureur du roi *présenta sa requête contre* le professeur (22). Les suites furent

(17) Défense des nouveaux Chrétiens, part., pag. 29, imprimée à Paris, l'an 1686.

(18) Religion des jésuites, imprimée à Haye, en 1689, pag. 77. Voyez la remarque (Q) de l'article LOROLA.

(19) Mois d'août 1686, pag. 160.

(20) Thèses de l'Université Clavinum, pag. 2, lues par l'abbé de Cordemoi, Lettre aux nouveaux Catholiques, etc., pag. 127.

(21) On l'appelait le père Robert.

(22) Certificat du sieur Rambour, procureur du roi à Sedan, cité par l'abbé de Cordemoi, la même, pag. 118.

leur des thèses donna sa rétracta-
par écrit, que lui et trois autres
istres signèrent.

Personne n'aura raison de trouver
ange qu'un tel accident ait trouvé
e dans un dictionnaire tel que
i-ci; car il ne servirait de rien
ormais de se taire sur ce fait: et
nd même j'aurais le ménagement
e rien dire, il n'en serait pas
ns connu dans la Hollande, où le
nal des Savans est entre les mains
out le monde. Chacun y a pu lire
is quatre ans le précis de ce que
ens de rapporter; et outre cela,
les preuves authentiques de la ré-
ation de M. Jurieu (car c'est lui
avait composé et qui soutenait
hèses,) *sont trois certificats* pro-
par l'abbé de Cordemoi. *L'un*
du procureur du roi de Sedan,
re de M. le comte de la Bourlie
erneur de la même ville, et le
ier du père Nicolas d'Hibernie
cin (23). J'ai lu ces trois certifi-
dans l'ouvrage de l'abbé de Cor-
oi: ils sont datés de l'année 1689.
e figure aisément que cette dis-
e affligea ceux de la religion, et
uit les catholiques.

J'aurais voulu n'être pas contraint
longer cette remarque dans la se-
le édition; mais M. Jurieu ayant
lié quelque chose de fort outra-
it contre moi à ce sujet-là, il faut
l'on voie ici tout d'une suite, et
u'il a dit, et ce que j'ai répondu.
grand vide, qui se trouve dans
dernières pages de cette feuille,
it une tentation, à laquelle on ne
ut résister, d'apporter un exem-
e notable, et des menues, et
s malignités, dont on a dit que
livre est plein. Voici le fait.
Jurieu, dans une dispute pu-
ique et imprimée, cita un pas-
ge de Bellarmin, où, par une
ute de plume de l'auteur, ou par
e faute de l'imprimeur, au lieu
attritus, on trouva *contritus*: ce
n faisait dire à Bellarmin, qu'un
omme pleurant, pénitent, et *con-*
it, était damné, s'il ne recevait
s l'absolution sacerdotale; au

» lieu que Bellarmin disait, qu'un
» homme pleurant douloureusement
» ses péchés, par un sentiment *d'at-*
» *trition*, était damné, s'il ne rece-
» vait l'absolution du prêtre. Un
» moine se remua là-dessus, fit grand
» bruit. Sous la bouche du canon,
» et sous la croix, M. Jurieu lui ac-
» corda ce qu'il lui aurait accordé par-
» tout, même en pays dominant pour
» la religion: c'est une reconnais-
» sance qu'il y avait dans l'imprimé,
» faute, ou de la main de l'auteur,
» ou de l'imprimeur, et que le sen-
» timent de Bellarmin était tel que
» le moine le disait. Dans Amsterdam,
» ou dans Londres, tout homme sin-
» cère en aurait avoué autant. Ne
» voilà-t-il pas une histoire, qui,
» après avoir été imprimée dans tou-
» tes les satires, méritait bien de
» passer par une troisième ou qua-
» trième impression, dans un livre
» que l'on destinait à l'immortalité?
» Se peut-il rien de plus petit, et de
» plus pitoyable? Il y a donc là-de-
» dans, et malignité, et petitesse (24).»
Voilà les paroles de M. Jurieu: et
voici de quelle manière je les réfutai.
« J'ai pris garde que l'affaire de Bel-
» larmin lui tient fort au cœur: je
» ne m'en étonne pas; mais la pru-
» dence aurait voulu qu'il n'en eût
» pas fait la matière d'une addition
» à la fin de son écrit. Le silence eût
» été le bon parti: moins on remue
» certaines choses, moins s'y embar-
» rasse-t-on. Ce que j'en ai dit n'est
» point un exemple *de menues et de*
» *malignités*. J'eusse mal rempli sans
» cela les devoirs d'historien, puis-
» que le dessein primitif de mon ou-
» vrage était d'observer les fausses
» accusations à quoi les personnes
» dont je parlais auraient été ex-
» posées. Si j'eusse omis celle-là dans
» l'article de Bellarmin, n'eût-on pas
» pu dire raisonnablement que j'étais
» partial, et que j'oubliais des choses
» dont je ne pouvais prétendre cause
» d'ignorance? Je l'ai tirée, non d'un
» livre satirique, comme il le dit
» fausement, mais d'un ouvrage de
» controverse, et du Journal des
» Savans. Je n'examine point le tour
» qu'il prend pour couvrir sa faute:

) Voyez l'extrait d'une Lettre de M. l'abbé
rdemoi aux Catholiques de l'île d'Arvert en
onge, donné dans le Journal des Savans
avril 1690, pag. 277, édition d'Amster-

(24) Jurieu, Jugement du public... sur le
Dictionnaire critique du sieur Bayle, pag. 46,
47.

» je prie seulement mes lecteurs
 » de recourir à mon dictionnaire,
 » afin de comparer à sa réflexion les
 » pièces qu'on a produites. On verra
 » par ce parallèle combien la nature
 » pâtit en lui, quand il faut faire
 » quelque acte d'humilité et de bonne
 » foi. Je n'en suis point surpris; car
 » lorsqu'un arc a été toujours plié
 » d'un certain sens, on a mille pei-
 » nes à le courber du sens contraire
 » la première fois qu'on l'entreprend.
 » Il en va de même des fibres de
 » notre cerveau (25).»

La plupart de mes amis trouvèrent que j'avais trop négligé de me servir de mes avantages : *Les occasions*, me dirent-ils, *ne vous ont point manqué; mais vous avez manqué aux occasions, et il ne faut pas se rendre digne de ce reproche dans les combats de plume, non plus qu'à la guerre. Pourquoi n'avez-vous pas mis dans tout son jour par un détail circonstancié le faux-fuyant de cet homme? Ne le pouviez-vous pas confondre par telle et par telle réflexion?* Je me défendis par les moyens les plus propres à faire finir cet entretien : ce fut en disant qu'il ne fallait point prodiguer de telles observations dans une feuille volante, que c'aurait été placer son bien à fonds perdu, et qu'il valait mieux le destiner à la seconde édition de mon dictionnaire. J'ai songé depuis à cela plus d'une fois, et j'ai trouvé qu'il fallait laisser à mes lecteurs tout le soin de réfléchir sur ce petit incident. Il ne leur sera pas difficile de comparer ensemble toutes les pièces de ce procès, ni de découvrir dans l'Apologie de M. Jurieu les grimaces et les contorsions d'un homme qui souffre la gêne. C'est après tout à l'abbé de Cordemoi à réfuter cette Apologie. Il me convient mieux d'être l'historien que l'auteur des réflexions que cette querelle peut fournir.

(G) *Sur la matière de la prédestination, il n'a point suivi la doctrine des jésuites.* Il a été bon thomiste, et nullement moliniste *. Mais, quel-

(25) Réflexions sur un imprimé qui a pour titre : *Jugement du public*, etc., pag. 15.

* « Bellarmin, dit Leclerc, croyait que la grâce habituelle suffisait pleinement pour accomplir les œuvres ordinaires de la piété chrétienne, sans que le juste eût besoin pour cela d'aucune autre grâce existante. C'est une preuve certaine qu'il n'était ni moliniste ni thomiste au sens

que grande que fût son autorité parmi ses confrères, il n'a eu guère d'imitateurs. Ce petit nombre d'anti-molinistes dans ce grand corps ne laisse pas d'avoir ses usages. Je ne saurais mieux expliquer cette pensée qu'en rapportant les paroles de celui qui a publié l'Histoire de la congrégation de *Auxiliis*. « Il se rencontre quelquefois des génies d'un ordre supérieur, qui ont acquis du crédit et se sont rendus nécessaires au corps, et qui, s'élevant au-dessus des craintes et des considérations auxquelles les autres se croient obligés de céder, enseignent plus franchement les vérités qu'ils ont apprises par de bonnes études, ne se pouvant résoudre de trahir leur conscience, ni d'être rebelles à la lumière. La compagnie les tolère, et souffre cette petite révolte, parce qu'elle sait bien le moyen d'en tirer de l'utilité, et de la faire servir à son avantage et à sa gloire; et que d'ailleurs il n'y a pas sujet de craindre qu'un tel exemple soit suivi d'un grand nombre, et fasse schisme dans les écoles de la société. Il est même de sa grandeur, et conforme à ses principes, d'avoir des docteurs graves de tous les sentimens, qui puissent servir à leur dogme capital de la probabilité. Car on ne sait pas ce qui peut arriver. Les choses peuvent changer du blanc au noir : et si la compagnie se trouvait obligée, au moins en quelques provinces, de changer de sentiment sur la grâce, comme elle a fait en France sur l'autorité du pape, il ne serait pas de sa dignité de chercher ailleurs des docteurs graves sur l'autorité desquels elle pût appuyer son changement. On peut compter entre les théologiens dont je parle le père Tiphaine, si célèbre par ses deux ouvrages *De Hypotasi*, et *De Ordine*, et l'auteur de la thèse qui fut soutenue à Rome en 1674, dont les sentimens touchant la prédestination et touchant la grâce sont tout-à-fait conformes à ceux de saint Augustin (26). » J'ai

« qu'on entend aujourd'hui, et encore mieux augustinien au sens de Bayle, c'est-à-dire, janséniste. »

(26) Histoire abrégée de la Congrégation de *auxiliis*, pag. 81.

dû rapporter cela tout du long, non-seulement parce qu'on en peut inférer que Bellarmin était fort considéré dans son ordre, et qu'il le savait bien; mais aussi à cause d'un certain sel dont ces paroles sont parsemées, qui est fort propre à exciter bien des notions.

(H) *Il n'a point favorisé la morale relâchée, ni les expressions des dévots indiscrets..... dans les litanies.*] Les protecteurs de cette morale n'approuvent point le délai de l'absolution; mais le cardinal Bellarmin « a prêché » devant les papes la nécessité et l'utilité de ce délai, et ses sermons » sont si remplis de cette doctrine, » qu'on voit bien qu'il l'avait fort à » cœur, et qu'il la mettait en pratique » avec beaucoup de soin. On en peut » voir de fort beaux endroits extraits » par l'éminentissime cardinal d'Anguere dans ses dissertations VIII et X » sur le III^e. concile de Tolède (27). » Celui qui me fournit ces paroles est un janséniste qui a publié un *Mémorial*, contenant, 1^o. une *dédication sommaire de l'origine et de l'état présent des contestations doctrinales du Pays-Bas, et des véritables moyens de les terminer*; 2^o. une *réponse succincte aux trois accusations de jansénisme, de rigorisme, et de nouveauté* (28). Il dit que le « savant et pieux cardinal Bellarmin » aurait pu passer pour un novateur, » aussi-bien que pour un rigoriste, » s'il avait fait en ce temps-ci ce qu'il » fit en plusieurs occasions pour le » rétablissement de la discipline et » pour le retranchement des abus. » Les changemens qu'il fit dans son » archevêché de Capoue, l'ordre qu'il » établit dans l'évêché de *Monte-Pulciano* qu'il gouverna quelques » années en l'absence du propre évêque, les avis qu'il donna au pape » Clément VIII pour la réformation » de l'Église, ceux qu'il adressa à son » propre neveu évêque de Theane » pour sa conduite et pour l'administration de son diocèse, les sermons » qu'il prêcha dans le palais apostolique et dans les deux églises que je » viens de nommer, sont autant de » témoins des saintes et nécessaires

» nouveautés qu'il s'étudiait d'introduire, et dont il fit connaître l'obligation..... Chacun sait que c'est » principalement sur cette matière » (29), que l'accusation de nouveauté » a été premièrement formée. Cependant si c'est là être novateur, le » cardinal Bellarmin ne saurait être » lavé de cette tache; car il fit dans » les litanies de la Sainte Vierge des » changemens qui feraient aujourd'hui crier bien haut ceux qui sont si » libéraux de la qualité de novateur, et » de celle d'ennemi du culte de la Sainte Vierge, que rien n'est plus commun dans leurs écrits que ces sortes » d'accusations contre les personnes » les plus catholiques et les plus véritablement dévotes envers la mère » de Dieu. Mais on ne pourrait accuser » en cela de nouveauté ce pieux et » savant cardinal, sans en accuser » le pape Paul V, par l'ordre duquel » il avait fait ces changemens. Il en » rend compte dans une préface, où » il marque, *Qu'il a retranché plusieurs versets des litanies de Notre-Dame de Laurette, parce qu'ils étaient trop métaphoriques, comme ceux-ci, TURRIS EBURNEA, HORTUS CONCLUSUS, et d'autres semblables; et qu'il en a omis d'autres, parce qu'encore qu'ils puissent avoir un bon sens, ils peuvent toutefois en avoir aussi un trop dur, d'où les ennemis de l'Église prennent occasion de blasphémer, tels que sont ceux-ci, MARIA, DEI ET HOMINUM MEDIATRIX, INTERCEDE PRO NOBIS. AB OMNI PECCATO LIBERA NOS, DOMINA, et d'autres de cette nature. Car ces sortes d'invocations semblent attribuer à la Sainte Vierge ce qui est propre à Jésus-Christ comme Dieu.* »

(I) *Ce qui a été changé dans ses écrits..... touchant l'efficacité de la grâce n'empêche pas qu'il ne soit un docteur augustinien.*] Commentons ceci par un passage tiré d'un livre de janséniste: « Il y a sujet de croire » que la doctrine de ce cardinal était très-augustinienne sur ce point, » dans son original, lorsqu'il envoya

(27) *Mémorial*, etc. Voyez la citation suivante.

(28) *Il est imprimé à Delft, chez Henri van Ryn, en 1696. Il contient 28 pages in-4^o.*

(29) *C'est-à-dire, la correction de quelque façon de parler qui scandalise les hérétiques, comme quelques-unes du psautier attribué à saint Bonaventure, qui semblent donner à la Sainte Vierge ce qui n'appartient qu'à Dieu ou à Jésus-Christ. Voyez le *Mémorial*, etc., pag. 20.*

» ses Controverses en Allemagne pour
 » être imprimées ; et que ce fut une des
 » opinions que ses confrères de ce
 » pays-là prirent le liberté de chan-
 » ger, *dans l'espérance*, dit l'auteur
 » de sa Vie, *de faire plus de fruit*
 » *parmi les hérétiques*. Je ne crains
 » guère de faire un jugement témé-
 » raire, en attribuant ce changement
 » au père Grégoire de Valentia, ce
 » célèbre martyr de la grâce moli-
 » nienne. Il était à Ingolstadt, pendant
 » qu'on y imprimait les Controverses
 » de Bellarmin, et il y fit soutenir,
 » en 1584, des thèses, qui sont peut-
 » être les premières de la société, où
 » parut cette nouvelle invention de
 » la science moyenne, qu'il croit né-
 » cessaire pour défendre contre les
 » nouveaux hérétiques la liberté de
 » l'homme. Je croirai tout ce qu'on
 » voudra de la patience héroïque du
 » père Bellarmin, dont l'auteur de
 » sa vie le loue à cette occasion : ce-
 » pendant il paraît par la révision
 » qu'il fit de son ouvrage en 1608,
 » qu'il trouva qu'on l'avait trop ra-
 » molli, ou plutôt trop corrompu,
 » sur l'efficacité de la grâce. Et cet
 » auteur même de sa vie, après avoir
 » loué sa modestie et son humilité à
 » souffrir les changemens de quelques-
 » unes de ses opinions, témoigna que
 » d'un autre côté il avait une fer-
 » meté invincible à l'égard de celles
 » qu'il croyait être ou de la foi, ou
 » fort autorisées dans l'Eglise(*) : *On*
 » *ne peut concevoir*, dit-il, *jusqu'à*
 » *quel point il se montrait alors in-*
 » *flexible et invariable*, comme il pa-
 » rut clairement dans ce qui arriva
 » au sujet de ce qu'il avait enseigné
 » dans ses livres touchant la prédes-
 » tination, les secours de la grâce di-
 » vine, etc. C'est-à-dire qu'on ne put
 » jamais lui faire changer de sentiment
 » touchant la prédestination gratuite,
 » qui fait, selon lui, partie de la foi
 » de l'Eglise, ni touchant la vérité de
 » la grâce, qu'il croit efficace, non par
 » le seul événement, ni parce qu'il
 » plaît à la volonté d'y consentir,
 » mais par elle-même et de sa nature :

(*) Sin vero dogmata ipsa fidei, etc., ejus in operibus censurâ notabantur, dici non potest quàm stantem ac immutabilemque præberet. Clarè id argutum est in his quæ evenerunt circa editas opiniones de prædestinatione, de auxiliis divinæ gratiæ, etc., lib. 2, c. 5.

» ce qu'il dit positivement être con-
 » forme à la doctrine de saint Augu-
 » tin, et même aux Saintes Écritures.
 » C'est ce qu'il avait toujours eu dans
 » le cœur : et la congrégation de Ar-
 » xiliis, qui venait de finir, et où il
 » avait osé soutenir avec tant de so-
 » lidité par les dominicains la vraie
 » efficacité de la grâce par elle-même,
 » lui fit sans doute naître quelques
 » remords de conscience, d'avoir eu
 » une patience si préjudiciable à la
 » vérité, en souffrant que l'on chan-
 » geât ses sentimens sur celle-ci, au-
 » de les avoir changés lui-même au
 » vertu de la promesse qu'il avait
 » faite en entrant chez les jésuites de
 » s'attacher aux sentimens de la so-
 » ciété, comme ses constitutions l'y
 » obligeaient. Ce qui est certain, est
 » qu'il corrigea, non pas tout ce qu'il
 » y avait à corriger, la compagnie
 » était trop engagée pour l'abandon-
 » ner, mais au moins quelques es-
 » droits, où il ne paraissait pas qu'il
 » reconnût dans la grâce une autre
 » manière d'opérer que celle qu'on
 » appelle *objective* et morale : il veut
 » au contraire qu'on sache qu'il ad-
 » met une opération effective et phy-
 » sique : *voluntatem moveri per gra-
 » tiam etiam efficienter et physice ;*
 » *Deum aspirare voluntati bonæ*
 » *desiderium, afflare initium bonæ vo-*
 » *luntatis, quæ aspiratio sive afflatio*
 » *physica actio est et Deo propria*(†).
 » Il répète cela plusieurs fois, de
 » peur, dit-il(†*), que quelqu'un ne
 » s' imagine que nous n'admettons dans
 » la grâce qu'une manière morale de
 » mouvoir la volonté. » L'auteur jé-
 » suiste, ayant cité d'autres endroits
 » de ce même ouvrage de Bellarmin,
 » conclut ainsi : *On voit assez par tout*
 » *cela, ce qu'on aurait d'abord trouvé*
 » *dans Bellarmin, si son ouvrage n'avait*
 » *point été altéré par d'autres mains,*
 » *et ce que peut l'obéissance aveugle que*
 » *les jésuites promettent de rendre à la*
 » *société, quand ils y sont reçus, à*
 » *l'égard même de la doctrine de l'E-*
 » *glise. Mais on y voit aussi que les*
 » *premiers et les derniers sentimens de*
 » *Bellarmin ont été pour la doctrine de*
 » *la grâce efficace par elle-même, et*
 » *que l'engagement qu'il avait à l'égard*

(†) Recognitio Oper. Bellarm. Ingolstadt. 1608, pag. 96.

(†*) Pag. 97.

de sa société ne lui ayant pas permis d'ôter tout ce qu'on avait fourré dans ses ouvrages sans sa participation, ni de changer le fond de tous les sentimens qu'on lui avait fait prendre, il n'a pu néanmoins s'empêcher de rendre avant sa mort quelque témoignage à la vérité : comprenant bien qu'il en disait assez pour renverser tout ce qui restait dans ses ouvrages de contraire à saint Augustin (30). Observons que Robert Abbot a bien poussé Bellarmin sur les changemens des nouvelles éditions de ses ouvrages (31).

(K) *Il s'est fait des affaires pour les mêmes raisons qui ont tant commis l'abbé de la Trappe avec les moines.*

Bellarmin a fait un livre de *Gemitu Columbæ*, dans lequel il dit qu'une des choses qui doivent faire pleurer et gémir les bonnes âmes, est le grand relâchement où quelques ordres religieux sont tombés. On s'est plaint amèrement de cela, comme d'une invective mordante (32). Mais le cardinal n'a point manqué d'apologistes, qui ont soutenu que ce de quoi il s'est plaint n'est que trop vrai, et que le besoin de réformation est si visible en divers endroits, que ceux qui vivent dans ce désordre, et qui ne s'en aperçoivent pas, vérifient la maxime, *Sensibile juxta ac multò magis intra sensum positum non facit sensationem* (33). Citons un passage de Théophile Raynaud : *Audivit Bellarminus asper et mordax quia in libro de Gemitu Columbæ fontem unum lacrymarum proposuit, Religiosorum aliquorum Ordinum laxationem, quam homo ille (c'est-à-dire celui qui s'était plaint de Bellarmin) spiritu barytono, uspiam cerni inficiatur, et utinam vel in speciem verè inficiatur ! Sed tanti fuit, Bellarminum mordere quoquo modo. Nam esse aliquas religiones laxatas, et quibus reformatio sit necessaria, res est adeò nota, ut nemo nisi cæcus non videat, ait Major, in-4°. d. 38. q. 23. Sed non est*

novum aliquos ita cæcutire, præsertim in causâ propriâ, ut notum est ex eo exemplo quod recitat Nider lib. 2. de Reform. Relig. cap. 9. Episcopi ex ordine collapsi assumpti, qui, audiente ipso Nidero, pertinacissimè inficiatus est, suum ordinem esse collapsum, et reformatione egere, quantumvis, (inquit Nider), luce foret clarius toti mundo, contrarium esse verum (34). Le pseudonyme *Philadelphus de novo Lacu*, qui a composé un traité de *modernis Jesuitarum Moribus*, nous apprend qu'on révoque en doute que Bellarmin soit le véritable auteur du *Gemitus Columbæ* (35). Ce doute me paraît fort déraisonnable; car ce traité vit le jour pendant la vie de ce cardinal, et fut inséré dans le Recueil de ses OEuvres. Notez que le jacobin Gravina est un de ceux qui écrivirent contre ce *Gemitus*. Voyez la remarque (B) de l'article KELLER.

(L) *Quelques-uns ont dit qu'il faisait grand tort à la catholicité par ses livres de controverse.*] Le père Théophile Raynaud avoue qu'il y a des gens qui ont cru qu'il serait fort bon peut-être de supprimer les livres de controverse du cardinal Bellarmin, tant parce que les hérétiques en peuvent facilement abuser, y prenant ce qui s'y trouve pour eux et laissant le reste, que parce que les catholiques y peuvent être trompés, faute de comprendre la réponse aux objections. On a cru que le cardinal du Perron était de ce sentiment, et peut-être qu'on ne se trompait pas : on dit même qu'il s'en était ouvertement expliqué en conversation, ne prenant point garde aux conséquences. Mais quand il sut qu'on lui imputait de juger ainsi des livres de Bellarmin, il le nia fortement : *Doctissimus card. Perronius cum hoc sibi calumniosum de Bellarmini Controversiis judicium affingi inaudisset, copiosè et validè illud deterisit, ut refertur in ipsius Bellarmini vitâ, lib. II, cap. VII* (36). Il écrivit une lettre à ce cardinal,

(30) Gery, Apologie, etc., pag. 177, 178.

(31) Rob Abbotus, de supremâ Potestate Regiâ, præf. II, art. III.

(32) L'auteur de cette plainte est un moine, contre lequel le jésuite Bæza a dit quelque chose, lib. IV de Jesu figurato, cap. I, num. 32. Voyez Théophile Raynaud, Erotemat. de malis ac bonis libris, pag. 112.

(33) Idem, ibidem.

(34) Theophili Raynaudi Erotemata de bonis et malis libris, pag. 112.

(35) Voyez la page 198 de la pièce de M. Mayer, intitulée : *Dissertatio de Bellarmini Fide ipsius pontificiis dubiâ*. Voyez ci-après la citation (67).

(36) Theophilus Raynaud., De bonis et malis libris, pag. 223.

dans laquelle il repousse cette accusation avec toute l'industrie et toute la force dont il était capable. Cette lettre, datée de Rome le 10 de février 1605, se trouve dans la Vie de Bellarmin, composée par Fuligatti, et dans la Dissertation de M. Mayer que j'ai citée ci-dessus (37), et qui nous apprend que le cardinal Bentivoglio protesta qu'il avait ouï faire ce jugement des controverses de Bellarmin au cardinal du Perron. *Sanctè testari...., se ex ipsius cardinalis Perronii ore propriis hoc excepisse auribus de Bellarmini controversiis judicium* (38). Le collecteur du *Perroniana* ne lui avait pas ouï dire la même chose, ou bien il ne trouva pas à propos d'en faire mention : car voici tout ce qu'il rapporte. « Le cardinal *Bellarmin* a » un fort bel esprit et fort clair. Il a » traité des sacremens *in genere* fort » bien : il ne se peut pas mieux. Il y » a bien à dire que le traité de *Eucharistia* soit de même. Quand il a » trouvé quelque matière bien épluchée et bien examinée déjà par » d'autres, il l'a merveilleusement » bien éclaircie avec la beauté et la » netteté de son esprit ; mais lorsqu'il » a trouvé une matière encore embrouillée, et où il y a beaucoup de » confusion, son esprit s'y perd (39) : » il se sert bien souvent des traductions des pères grecs, sans aller voir le grec ; je m'en étonne, vu qu'il l'entendait fort bien. Entre autres, » il se sert du livre de *Præparatione Evangelicæ* pour la prière des » saints, et le cite en latin de la version de Trapezunce, qui n'est nullement semblable au grec, et qui y ajoute une clause qui ne se trouve point dans le grec. » Afin que mes lecteurs soient bien en état de juger de tout ceci, je leur mettrai devant les yeux le passage du cardinal Bentivoglio : *Tale era il concorso generale intorno alle sue controversie* (40) *benche non riescono mai tanto unifor-*

(37) Dans la citation (35). Voyez les pages 184 et suivantes de cette Dissertation.

(38) Mayerus, *ibidem*, pag. 192.

(39) Campanella, *Synt. de libris propriis, cap. IV, art. IX*, en juge à peu près de la même sorte : *Bellarminus, dit-il, Controversias hæc tempestate plurimum illustravit, clarus, non inelegans, magnus in labore, sed modicus tamen in inventione.*

(40) C'est-à-dire, de Bellarmin.

mi i giudizi, che non vi siano ancora di quelli frà i più dotti cattolici, e più versati in materie simili, che havrebbono qualche volta desiderato di vederlo stringere, ed abbater con forza maggiore alcuni argomenti heretici, e con maggior pienezza riportare quei tanti, e sì manifesti vantaggi, che poteva dargli in ogni questione la dottrina cattolica : meco più d'una volta in Francia mostrò d'aver questo senso particolarmente il cardinal Perron, quel gran cardinale, quel ch'è stato l'Agostino Francese del nostro secolo : del resto lo riconosceva ancor egli per un de' più dotti, e più eminenti, e più benemeriti scrittori, che avesse havuto la Chiesa ne i tempi nostri (41). On voit par-là que la censure se réduisait à ceci : c'est que Bellarmin n'avait pas toujours réfuté les raisons des hérétiques avec toute la force et toute la plénitude de victoire que la bonté de sa cause lui pouvait fournir. Notez qu'il y a des protestans qui avouent qu'il rapporte d'assez bonne foi leurs raisons et leurs objections. M. Heidegger l'a loué entre autres choses, *quòd non perinde malignus atque jesuitæ alii, Valentia imprimis, Vasquez, Bocanus, Maldonatus, etc., meliore ut plurimum fide adversariorum suorum argumenta allegavit, et amantior quàm illi veritatis, sicubi erravit, prudens sciensque errare non videtur* (42). On jugera ce qu'on voudra du récit du dominicain Vincent Baron. Ce moine se mêla de controverse, et disputa quelquefois avec des ministres. Il assure qu'il a ouï dire à l'un d'eux, que Bellarmin leur avait rendu de très-grands services, en mettant leur théologie dans un très-bon ordre, et en donnant plus de force à leurs argumens qu'ils n'en avaient dans leurs écrivains. Le père Baron loue là-dessus la bonne foi de Bellarmin ; mais sans oublier de dire qu'il a mis en poudre les mêmes raisons des protestans qu'il avait représentées selon toute leur force (43). Il ajoute qu'il a ouï dire pour la justification de ce cardinal, que dans les

(41) *Memorie, ovvero Diario del Card. Bentivoglio, pag. 121, 122, edizione Amstel., nell'an. 1648.*

(42) Heidegger, *Histor. Papatûs, pag. 312.*

(43) Baronius, *Apolog., lib. IV, sect. IV, pag. 161, 162.*

disputes sur les mystères, les argumens de ceux qui attaquent sont plus aisés à comprendre, que les argumens de ceux qui répondent. *Hoc solum adjunxerim quòd in defensionem Bellarmini me aliàs audivisse memini, mysteria fidei hoc habere, quod, cum superent captum rationis humanæ, faciliora sunt sensui argumenta quæ impugnant, quàm responsa quæ defendunt* (44). C'est nous apprendre assez clairement, qu'on s'est plaint que Bellarmin proposait mieux les objections des hérétiques, qu'il ne les réfutait. J'examinerai en quelque endroit (45) si ceux qui rapportent de bonne foi les raisons del'autre parti, gens bien rares, tiennent une conduite qui réponde à l'esprit qui règne dans toutes les communions plus ou moins, de ne pas permettre la vente des livres des hérétiques.

(M) *Un homme d'esprit.... a soupçonné qu'on défendait en Italie d'exposer ses œuvres en vente, de peur qu'elles ne fissent connaître les opinions qui y sont réfutées.*] L'homme d'esprit dont je parle est le chevalier Edwin Sandis. Voici ce qu'il dit : « Je proteste qu'il ne fut jamais en mon pouvoir de trouver en aucune boutique de libraire les Oeuvres de Bellarmin, ou de Grégoire de Valence, ou d'aucun autre de cette sorte. Mais, en lieu de ceux-là, je trouvais bien partout des tas infinis d'invectives, et de déclamations. Ce qui me porta à cette conjecture, que tout à dessein ils les supprimaient dans le pourpris des couvens, et les tenaient sous la boucle des permissions des supérieurs, afin que par la libre et commune lecture d'iceux, esquels de nécessité il a fallu coter et réciter les positions et argumens des protestans, on ne flairât quelque fleur, et ne goûtât quelque fruit ou semence de la religion réformée. Je laisse à d'autres de plus haut nez l'enquête de cette mienne conjecture (46). » Ajoutons à cela ces paroles du roi Jacques : *Fama proditum est, nescio quàm verum, libros controversiarum Bellarmini in Italiâ non permitti vulgo, propterea quòd objec-*

tiones ejus nimis validæ sint, responsiones autem nimis debiles (47).

(N) *Il fit la révision et la correction de toutes ses œuvres.*] J'ai lu dans M. Chevillier un fait si ourieux, que je le rapporte avec beaucoup de plaisir : « Ce cardinal, voyant qu'on imprimait ses Controverses en divers endroits, et qu'on y laissait beaucoup de fautes, crut qu'il devait apporter quelque remède à ce mal. Il fit une copie de ses livres, si exacte, et si bien corrigée, qu'il ne restait pas dans le manuscrit une seule faute, et la donna ainsi à un libraire de Venise pour en avoir une impression très-accomplie. Mais il arriva tout le contraire de ce qu'il avait espéré. L'imprimeur négligea si fort l'édition, que cette dernière était la plus défectueuse et la plus corrompue de toutes celles qui avaient paru. Ce célèbre auteur, touché de cet événement, mit la main à la plume, pour en avertir le public, après avoir vu que cette impression, passant pour original, avait porté le mal dans une seconde, et même avait beaucoup infecté la belle édition d'Ingolstad, à qui elle servit de modèle. Il fit paraître son livre intitulé : *Recognitio Librorum omnium Roberti Bellarmini*, où il mit un *correctorium*, qui marque toutes les fautes de cette édition de Venise, et fut imprimé in-8°. à Ingolstad, l'année 1608. Il se plaint dans la Préface, page 125, qu'il y a plus de quarante endroits où l'imprimeur lui fait donner une réponse négative pour une affirmative, ou une affirmative pour une négative. Et l'errata, qu'il fait, remplit quatre-vingt-huit pages. *Et quod gravissimum est (animadverti) supra quadraginta locos ita esse corruptos, additis vel detractis negantibus particulis, vel alio modo immutatis, ut contrarium omninò sensum continent ; quod certè summo me dolore affecit. . . tamen quoniam animadverti non paucos errores editionis primæ Venetæ in editionem secundam Venetam, et in Ingolstadiensem ex Venetâ expressam transiisse, ideò in Correctorio notavi libros,*

(44) *Idem, ibid., pag. 162.*

(45) Dans la remarque (G) de l'article CHRYSTOPHE, au troisième alinéa.

(46) E. Sandis, Relation de l'état de la Religion, pag. 224, édition de 1642, in-12.

(47) Jacobus Rex, in Protestatione anti-Vorsianâ, apud Mayerum, Diss. de Fide Bellarmini, etc., pag. 183.

» *capita*, *paragraphos*, *columnas*, » *litteras*, et *versus* (48). » Notez que ce *Correctorium* fut d'abord imprimé à Rome, l'an 1607, et que dès l'an 1596, l'Auteur, faisant réimprimer à Ingolstadt ses ouvrages de controverse revus et augmentés, avait averti le monde qu'il ne reconnaissait point pour siennes les éditions précédentes. Ce n'était point qu'elles continssent des opinions qui dussent être désapprouvées : c'était à cause des fautes d'impression, comme il le dit à Possevin l'an 1598 (49).

(O) *Ce que les bibliothécaires des jésuites ont dit de la correction de ses œuvres n'est pas exact.*] Je trouve dans un ouvrage imprimé l'an 1608 (50), qu'avant cette année-là, les Controverses de Bellarmin avaient paru en quatre volumes. La première édition en trois volumes *in-folio* est d'Ingolstadt, en 1586. On les réimprima au même lieu *in-8°*, l'année suivante. On en fit dans la même ville une nouvelle édition l'an 1588, et une autre l'an 1590. La première édition en quatre tomes est de Venise, *apud Minimam Societatem*. On y joignit un appendix de plusieurs traités particuliers (51). Il faut donc dire qu'Alegambe, ni son continuateur, ne sont point exacts, parce qu'ils nous donnent pour la première édition en quatre volumes celle de Cologne de 1615. Ils disent aussi que la première édition du premier tome est de l'an 1581, que celle du second est de l'an 1583, et que celle du troisième est de l'an 1592. Cela est contraire au narré de Possevin, et manque d'exactitude dans un autre chef; car il eût fallu nommer la ville où furent faites ces prétendues premières éditions.

(P) *Sa Vie a été composée par quatre ou cinq auteurs.*] M. Teissier en a compté neuf, et les a rangés de cette manière : 1°. *Daniel Bartoli*; 2°. *Didacus Ramirez*; 3°. *Jacobus Fuligatus*; 4°. *Georgius Robertus-sonus*; 5°. *Joannes Morinus*; 6°. *Marcellinus Cervinus*; 7°. *Petrus*

Morin; 8°. *Sylvest. Petra Sancta*; 9°. *Tarquinius Galluccius* (52). Il y a là quelque réduction à faire : Jacques Fuligatti, Jean Morin (53), Pierre Morin (54), et Sylvestre Petra Sancta, ne doivent passer que pour un historien de Bellarmin; car les trois derniers n'ont fait que traduire l'ouvrage italien de Fuligatti : et si Petra Sancta, qui l'a traduit en latin, y a fait quelques additions, ce n'est pas à dire qu'il le faille considérer comme l'un des historiens en chef. Si George Lebertusson a fait la Vie de ce cardinal, ne devait-il point paraître à sa place dans le corps du livre de M. Teissier? Il n'y paraît nullement, on n'y voit qu'un *Georgius Robertsonus*, auteur de la Vie de Robert Rollocus, théologien écossais. Notez que Tarquin Galluccius n'a point fait l'Histoire de Bellarmin, mais seulement l'oraison funèbre. M. Mayer a fait une liste plus exacte (55) : il cite la Vie de Bellarmin écrite par Jacques Fuligatti, et imprimée à Rome, l'an 1624, *in-4°*; Daniel Bartoli de *Vita Bellarmini*, à Rome, en 1618 (56), *in-4°*; Marcellin Cervinus de *Vita et Moribus Bellarmini*, à Sienné, en 1622, *in-8°*; Didacus Ramirez in *Vita Bellarmini ex variis authoribus concinnata*, et Nicolo Antonio in *Bibliotheca Hispana memorata*; et le récit de pio obitu *Bellarmini, ex litteris Eudæmono-Joannis*, imprimé à Dillingen, l'an 1621. Il cite aussi Gallutius, Alegambe, *Sebastiani Badii Decora Roberti cardinalis Bellarmini* (57), les Éloges d'Eusèbe Sarrini Florentin, abbé de l'ordre de Cîteaux, Ughelli à la page 450 du VI^e. volume de l'*Italia Sacra*,

(52) Teissier, *Biblioth. Bibliothecar.*, in indic. X, pag. 396.

(53) *Le père de l'Oratoire : sa traduction française de Fuligatti fut imprimée à Paris, l'an 1635, in-8°. à ce que dit M. Teissier, pag. 193.*

(54) *Jésuite, sa traduction française de Fuligatti fut imprimée à Paris, l'an 1628, in-8°, à ce que dit M. Mayer, Dissert. de Bellarmini Fide, etc., pag. 165.*

(55) Mayerus, *ibid.*

(56) *C'est apparemment une faute d'impression; car cet ouvrage de Bartoli n'a été imprimé qu'en 1677.*

(57) Sotuel, *Biblioth. soc. Jesu*, pag. 724, le nomme Badus, et met l'impression de son livre à Gênes, en 1671, *in-4°*. M. Leti, dans la IV^e. partie de l'*Italia regnante*, parle amplement de ce Badus, médecin de Gênes.

(48) Chevillier, de l'Origine de l'Imprimerie de Paris, pag. 162.

(49) Tiré de Possevin, *Apparatus sacri tom. II*, pag. 338.

(50) *Apparatus Sacer Possevini, tom. II*, pag. 330.

(51) *Idem, ibidem.*

l'Imperialis, André du Saussai, et Nicius Erythræus. Il a oublié Édouard Coffin, jésuite anglais, auteur d'un livre de *Morte cardinalis Bellarmini*, imprimé à Saint-Omer, l'an 1623, in-8°. : il se cacha sous ces deux lettres C. E. (58). Notez que Didacus Ramirez était un jésuite espagnol, qui mourut le 8 d'avril 1647 (59).

(Q) *La témérité de Scaliger, dans le jugement qu'il fait de Bellarmin, ne peut être assez condamnée.*] Permis à lui de dire tant qu'il voudra (60), que quand on lui donnerait un Bellarmin, il n'en voudrait point, et qu'il n'aura garde de perdre de bonnes heures sur un tel auteur, qui écrit mal, *quod malè scripsit non legam, nec malè bonas horas collocabo* : mais on ne doit pas lui pardonner d'avoir dit que Bellarmin ne croyait rien de ce qu'il faisait imprimer, et qu'il était un franc athée (61). C'est usurper les droits de Dieu, qui est le seul juge des pensées, et celui qui sonde les reins et les cœurs : c'est donner un mauvais exemple : c'est autoriser la fureur de ceux qui ont dit que Calvin, Bèze, etc., prêchaient contre leur conscience, et n'avaient nulle religion.

(R) *Il eut le déplaisir de voir mettre son ouvrage de Romano Pontifice dans l'indice de l'inquisition.*] M. Arnauld tire de ce fait un bon argument *ad hominem* contre ceux qui prônent l'autorité des congrégations de l'indice. On trouve que l'ouvrage de Bellarmin de *Romano Pontifice*, dit-il (62), fut « proscrit par Sixte V, parce qu'il ju- » gea aussi bien que les censeurs à qui » il l'avait donné à examiner, qu'il » avait apporté un grand préjudice à » la dignité pontificale, en ne voulant » pas que la puissance, qu'ils pré- » tendaient que J.-C. a donnée à son » vicaire en terre sur le temporel des » rois, fût directe, mais seulement » indirecte ; et que ce fut sur cela que » ces livres de *Romano Pontifice*

» furent mis entre les livres défendus. » C'est ce que ces deux jésuites (63) » font entendre d'une manière un peu » obscure, afin de faire croire que » cela ne vint pas tant du pape, que » des ennemis de Bellarmin, qui le lui » avaient persuadé : *Doctrinâ Bellar- » mini auctoritatem illam minus quam » Christus Dominus vicario suo in » terris dedit ad Ecclesiæ dignitatem » firmitatemque ; idque fieri in opi- » nione ipsius circa dominium tem- » porarium, quod pontifici competit » item in res temporarias.* Par où ces » auteurs entendent la puissance, que » l'on croit à Rome qu'a le pape, de » déposer les rois, comme il paraît » par la page suivante, où le livre de » Bellarmin contre Guillaume Barclay » sur ce sujet de la déposition des » rois, est appelé, *Tractatio de Po- » testate Pontificis in res temporarias » adversus Guillelmum Barclaium.* » Ce ne fut donc pas faute d'avoir » bien entendu la doctrine de Bellar- » min sur cette matière, qu'on lui fit » cet affront de mettre ses livres parmi » les écrivains flétris ; mais parce que » ce pape ne fut pas content de la » puissance indirecte qu'il lui donnait » sur les rois, et qu'il en voulait une » directe. Et cela dura tant que ce » pape vécut. Car ces mêmes auteurs » reconnaissent que ce ne fut qu'après » sa mort que les cardinaux les re- » tirèrent *ex Indice probrosorum » Scriptorum.* Dites-nous donc, mon- » sieur, pensez-vous qu'aucun jésuite » vous avoue que, pendant toute la » vie de Sixte V, c'aurait été un » péché mortel de lire les livres de » Bellarmin de *Romano Pontifice*, et » que si un prêtre l'avait fait, il eût » mérité d'être privé par une sentence » de tout pouvoir de prêcher, de con- » fesser, et de diriger les âmes ? »

Consultez la Dissertation du célèbre M. Mayer de *Fide Bellarmini ipsis Pontificiis ambigua*, imprimée à Amsterdam, en 1697, vous y trouverez (64) un long passage de Fuligatti, et quelques autres. Consultez aussi le II^e tome du Mercure Français, il vous apprendra que, sur la fin de l'an 1586, que le premier livre des *Controverses*

(58) Sotuel, de Scriptor. soc. Jesu, pag. 185.

(59) Idem, ibid., pag. 173.

(60) In Scaligeranis, pag. 29.

(61) Ibid.

(62) Arnauld, Diffic. proposées à M. Steyaert. IX^e. part., pag. 38 et suiv. Il cite le chap. VII du II^e. livre de la Vie de Bellarmin, écrite en italien par le père Fuligatti, et traduite en latin par Sylvestre à Petri Sancta, sous deux jésuites.

(63) Fuligatti et Petra Sancta, dans la Vie de Bellarmin.

(64) Pag. 177 et seq.

de Bellarmin fut apporté en France, de l'impression d'Ingolstadt, Estienne Michel, libraire de Lyon, étant à Paris, s'adjoignit avec un autre libraire, pour faire imprimer ce livre : ce qu'ils commencèrent à faire : de quoi monsieur le procureur général du roi ayant eu avis, envoya prendre et saisir vingt et une feuilles qu'il y avoit déjà de faites, et leur fit défenses de continuer à le faire imprimer : C'estoit à cause de la troisième Controverse, où il traitoit de Summo Pontifice, et où il attribuoit au pape une puissance temporelle indirectement sur les empereurs, rois et princes souverains ; et plusieurs autres choses contre la souveraine puissance temporelle des rois (65). On peut donc dire du milieu que Bellarmin voulut prendre entre les canonistes *ultramontains*, et les docteurs de Sorbonne, ce qu'Hérennius Pontius déclara sur la conduite de son fils, qui sauva la vie, mais non pas l'honneur, des soldats romains : *Ista quidem sententia ea est quæ neque amicos parat, neque inimicos tollit, servare modo quos ignominia irritaveris* (66). Ce jésuite se servit d'un tempérament qui déplut à la cour de Rome, sans plaire à la cour de France. C'est le destin ordinaire des sentimens mitigés : ils ne vous gagnent pas des amis, et n'apaisent pas vos ennemis, et ils vous laissent en butte aux deux factions qui se posent dans les extrémités opposées.

(S) On traita encore plus mal en France ce qu'il écrivit sur cette même matière contre G. Barclai.] C'est-à-dire son *Tractatus de Potestate summi Pontificis in temporalibus, adversus Guilielmum Barclaium*, imprimé à Rome, l'an 1610. M. Mayer observe que le roi Jacques écrivit contre ce traité, et que le sénat de Venise, et le parlement de Paris le condamnèrent. Il rapporte en latin l'arrêt de ce parlement, et il nous renvoie au Continuateur de M. de Thou (67). Il dit même que peu s'en fallut que cet ouvrage de Bellarmin ne fût

brûlé à Paris par la main du bourreau : *Faces jam accendebat carnifex, et poenas à scripto et scriptore sumeret, nisi reginæ animus et iteratis et non desinentibus jesuitarum deprecationibus fractus illas extinxisset* (68). Voyez le II^e. tome du Mercure Français : on y trouve (69) le précis de la Remontrance de M. Servin premier avocat du roi, et l'arrêt du parlement (70) en ces termes : « La Cour fit inhibitions et défenses à toutes personnes » de quelque qualité et condition » qu'elles fussent, sur peine de crime » de lèse-majesté, recevoir, retenir, » communiquer, imprimer, faire im- » primer ou exposer en vente ledit » livre : Et enjoignit à ceux qui se- » roient aucuns exemplaires dudit » livre, ou auroient connoissance de » ceux qui en seroient saisis, le déclarer » promptement aux juges ordinaires, » pour en estre faite perquisition à la re- » quête des substituts dudit sieur pro- » cureur général, et procéder contre les » coupables, ainsi que de raison (71). »

(T) *Personne n'a découvert les lieux faibles de ses ouvrages aussi habilement que Jean de Launoi.*] Vous trouverez une ample instruction là-dessus dans l'écrit de M. Mayer. Voyez aussi la remarque (I) de l'article de (Jean de) LAUNOI.

(U) *Il aimait la paix, et n'était pas édifié de l'ambition des cardinaux.*] Pierre de Saint-Romuald rapporte que le plus excellent de tous les ouvrages de Bellarmin, traitant des controverses, fut proscrit à Rome, et inséré dans l'Indice des livres infâmes.... Ce qu'il supporta, ajoute-t-il, avec la même patience qu'il souffrait les contradictions d'un certain cardinal au conclave, disant à ceux qui s'en étonnaient, qu'une once de paix valoit mieux qu'une livre de victoire. Étant aussi enquis (peut-être au sujet de ce cardinal) d'où venait qu'il y avoit si peu de cardinaux au Catalogue des Saints : c'est (dit-il) qu'ils aspirent à être très-saints : Réponse aiguë pour ceux qui savent que signifient en Italie ces mots, perche vogliono esser sanctissimi (72).

(65) *Mercure Français*, tom. III, pag. 32.

(66) Titus Livius, lib. IX, decad. I.

(67) Jo. Fridericus Mayer, *S. Reg. Majestat. Suec. per Germaniam Suecic. Consiliarius in sacris Primarius, doct. et profess. theol. et eccles. Hamburgensis ad D. Jacobi pastor.* Dissert. de Bellarmini Fide ipsius Pontificis dubia, p. 180.

(68) *Id.*, *ibid.*, pag. 183.

(69) *Pag.* 33 et suiv.

(70) Du 26 novembre 1610.

(71) *Mercure Français*, tom. II, pag. 36.

(72) Pierre de Saint-Romuald, *Abrégé chron.*, à l'an 1621, pag. 416, 417.

Cela veut dire que le désir d'être pape empêche les cardinaux d'acquérir la sainteté, encore que ce désir soit une envie de porter le titre de Très-Saint Père. Le Mélange critique de M. Ancillon m'apprend que M. Godeau, qui a fait l'éloge de Bellarmin, dit qu'une de ses paroles ordinaires était que les cardinaux ne sont pas saints, parce qu'ils veulent être très-saints, c'est-à-dire, papes, qu'on appelle Très-saint-Père, sentiment qu'il avait hérité de son oncle Marcelle II, qui s'écria un jour à table : Non video quomodo qui locum hunc altissimum tenent salvari possint (73). « Je ne vois pas comment ceux qui sont assis sur la chaire de saint Pierre se peuvent sauver (74). » Le respect que j'ai pour la mémoire de feu M. Ancillon, homme de beaucoup de piété et de savoir, est très-compatible avec la liberté que je vais prendre. Je ne trouve point un juste rapport entre la pensée du cardinal et celle du pape. L'intention de Bellarmin n'était pas de dire qu'un pape se sauve difficilement ; mais de dire que la passion de parvenir au papat attachait de telle sorte les cardinaux à des soins terrestres, et à des intrigues injustes, qu'ils ne pouvaient point s'avancer dans le chemin de la sainteté. Le pape Marcel II n'avait pas cette pensée : il ne considérait que les obstacles qu'un homme actuellement pape rencontrait dans le chemin du salut. Il ne me semble donc pas que le bon mot de Bellarmin soit une partie de l'héritage de son oncle. Si l'on m'objecte qu'un pape a besoin d'autant d'intrigues pour soutenir le rôle qu'il joue dans l'Univers, qu'un cardinal pour parvenir au pontificat, je répondrai que c'est une autre question, et que c'est sortir des bornes que l'on doit donner au sens des termes dont Bellarmin se servit. Je vais plus avant, et je soutiens que quand même ce cardinal aurait dit dans quelque autre conjoncture, *Les papes ont bien de la peine à se garantir des enfers : tant s'en faut qu'ils puissent se rendre dignes de la canonisation*, on ne pourrait pas prétendre

que les paroles italiennes, que vous avez vues ci-dessus, sont la copie de l'exclamation du pape Marcel, son oncle. Cette exclamation me fait souvenir de la saillie d'un Français, qui entendait donner des éloges à la piété et à la morale sévère d'Innocent XI l'an 1689. *Le catholicisme*, dit-il, *n'a que faire d'un tel pape : il trouverait mieux son compte dans un souverain pontife qui entendît l'art de s'agrandir, et de profiter des conjonctures selon toute la rubrique des cours les plus raffinées. La grandeur et la majesté de l'église catholique demandent un chef qui possède, non pas les vertus d'un prêtre, mais les talents d'un fin politique. Elles demandent un chef qui ait le courage de se damner pour le bien et pour l'agrandissement de ses états. C'est là le moyen de faire l'office du bon pasteur, qui met sa vie pour ses brebis. C'est se dévouer pour la république, mieux que (75) Codrus et les Décus ne firent. Un pape scrupuleux et dévot, comme le bon Hadrien VI, n'est propre qu'à laisser dépérir le temporel de l'Eglise (76), qui est si avantageux pour le maintien du spirituel.* Tel fut le discours de ce Français.

(X) *Il eût peut-être été pape, s'il n'eût pas été jésuite.*] Il eut plus de voix qu'aucun autre au premier scrutin du conclave de Léon XI (77) : néanmoins on ne songeait point alors tout de bon à lui. Ce fut dans le conclave suivant (78) qu'on le regarda comme papable, et qu'on travailla sérieusement à lui procurer le pontificat ; mais la faction du cardinal Aldobrandin fit évanouir ce dessein. La vertu de Bellarmin, et la trop grande puissance des jésuites furent les deux principales considérations qui l'empêchèrent de succéder à Léon XI. *Aldobrandino..... fuggiva..... Bellarmino come giesuita scropoloso, e che tal volta haveva improvato molte attioni di Clemente zio, e di lui stesso.....* (79). *Haveva Bellarmino grand' amici per esser egli di letteratura, e bonfatti singolare ; ma l'esser giesuita, e di*

(75) *Codrus pro patria non timidus mori.* Horatius, Od. XIX, lib. III.

(76) Voyez la remarque (Q) de l'article d'HADRIEN VI.

(77) Conclave di Leone XI, pag. 454.

(78) Celui de Paul V.

(79) Conclave di Paolo V, pag. 512.

(73) Onuphrius, in Marcello II, apud Ancillon, pag. 329.

(74) Mélange critique d'Ancillon, tom. I, pag. 328.

*conscienza delicata , le rendevano poco amabile appresso molti , li quali mossero ogni pietra per rovinarlo..... Fu rinovata e sparsa per tutto la memoria del disgresso dato a Bellarmino da Sisto V che gli fece proibire l'opera sua de Potestate Papæ : furono discorse al vivo tutte le conseguenze , che potevano deviare dall' esaltatione di un giesuita ; ed in somma s'adoprarono in maniera , che s'aquietò affatto il tutto (80). Mettons ici un passage de M. Ancillon. « J'ai toujours » oui dire que la cour de Rome n'a » garde de mettre un jésuite sur le » siège papal , et que l'Europe ne le » doit point souhaiter , parce , dit- » on , qu'ils se rendraient infail- » lible- » ment les maîtres du saint siège , en » sorte que tous les autres ordres pour- » raient s'en tenir exclus pour tou- » jours , et qu'ils rendraient ainsi leur » puissance , qui est déjà très-grande , » presque infinie et sans bornes. Il » semble que cette maxime ne soit » pas nouvelle à la cour de Rome , » si on en croit ceux qui écrivent sur » ce sujet. Il y a long-temps qu'ils » s'y défont des jésuites , et qu'ils sont » sur leurs gardes contre eux à cet » égard : en effet , nous voyons dans » la Vie de Bellarmin même que » Clément VIII , parlant de ce car- » dinal , qui s'était déjà rendu célè- » bre , disait : *Dignus , sed jesuita » est* (81). » Nous avons ici une preuve de la témérité des jugemens qui ne sont fondés que sur les premières apparences. N'examinez pas profondément les objets , arrêtez-vous aux impressions qu'ils font d'abord sur l'esprit , vous jurerez que pour obtenir une dignité c'est avoir de grandes avances que d'être d'un corps très-puissant ; mais si vous prenez la peine de réfléchir , vous trouverez là un obstacle presque invincible , et non pas une ressource assurée. Nous avons vu depuis dix ans (82) deux exemples de cela. Rien n'a tant contribué à exclure de l'archevêché de Cologne le cardinal de Furstemberg , et de l'évêché de Liège le cardinal de Bouillon , que d'avoir été recommandés et protégés par la cour de France , dont le*

pouvoir était supérieur à celui de autres états. Rapportons ici ce que j'ai dit dans la remarque (H) de l'article d'INNOCENT XI ; et souvenez-vous de cette pensée de Florus , *sibi obstat magnitudo* : j'en ai déjà fait l'application à un tout autre sujet (83).

Notez que M. Godeau observe que Baronius ayant fait quelque ouvertur à Bellarmin de la pensée qu'il eût , avec quelques cardinaux , de le faire pape , il reçut cette proposition comme une injure , s'en mit tout de suite en colère , et dit constamment que , si pour être pape il ne fallait que relever un fétu de terre , il ne le relèverait pas (84). Je m'étonne que M. Ancillon n'ait point parlé du vœu solennel que fit Bellarmin , en cas que la dignité papale , qu'il ne souhaitait pas , lui fût conférée : il s'engagea à n'enrichir point ses parens. Voici les termes de son vœu : *Die 24 septembris , anno 1614 , fer , 6 , in domo novitiorum S. Andreae degens , et exercitibus spiritualibus vacans , maturâ præhabita deliberatione in sacrificio missæ , cum sumpturus essem S. Dom. nostr. corpus , votum vovi Domino in hæc verba : Ego Robertus , cardinalis Bellarminus , à societate JESU religiosus professus , voveo DEO omnipotenti , in conspectu B. V. Mariæ , ac totius celestis curiæ , quod si forte , quod non cupio , et precor Deum ut non accidat , ad pontificatum assumptus fuero , neminem ex consanguinis vel affinibus meis exaltabo ad cardinalatum , vel temporalem principatum , vel ducatum , vel comitatum , vel quemcunque alium titulum , neque eos ditabo , sed solium adjuvabo , et in statu suo civili commodè vivere possint. Amen , Amen* (85).

(Y) M. Ancillon avance touchant Bellarmin deux faits qui ne sont pas véritables.] Tout le monde sait que le cardinal Cajetan , légat de Sixte V en France , ne travaillait qu'à faire exclure de la couronne Henri IV. Ce ne fut pas à la cour de ce monarque que Bellarmin , le théologien de ce lé-

(80) Conclave di Paolo V , pag. 519 , 520.

(81) Ancillon , Mélange de Littérature , pag. 330 , 331.

(82) On écrit ceci l'an 1698.

(83) Ci-dessus , dans l'article ACHILLEA , tom. I^{er} , citation (29).

(84) Godeau , Éloge du cardinal Bellarmin , cité par Ancillon , Mélange de Littérature , tom. I , pag. 332.

(85) Fuligattus , in Vita Bellarmini.

cat, acquit l'estime du roi ; car il n'y eut point : il fut à Paris parmi les ligueurs, et il s'employa de son mieux pour l'intérêt des rebelles. C'est ce que les ministres n'ont pas manqué d'objecter : lisez ce passage de M. Drelincourt. *D'où vient que ceux de la religion estoient au camp du roy, cependant que Bellarmin, Panigarole, et telles gens estoient à Paris à corner la rébellion, et que le pape envoyoit des légats pour autoriser la ligue, et jeter de l'huile dans un brasier qu'il devoit esteindre de ses larmes et de son propre sang* (86) ?

Pour ce qui regarde le Traité des Écrivains ecclésiastiques, c'est en son espèce un bon ouvrage ; mais il s'en faut bien que ce soit le meilleur livre de Bellarmin. Il y a dans ses volumes de Controverse plusieurs traités qui font connaître bien plus noblement son esprit, son érudition, sa capacité. Vingt petits ouvrages ; chacun aussi bon que celui de *Scriptoribus ecclesiasticis*, ne l'eussent point élevé au degré de gloire qu'il mérita par la seule forme dont il revêtit le corps de ses Controverses ; car voici la louange qu'un savant Anglais lui a donnée à ce sujet : *Vir erat, haud inficior, admirandæ industriæ, doctrinæ, lectionis stupendæ, Bellarminus : qui ut primus ita solus immanem illam molem, et immensum chaos controversiarum, stupendæ ingenii dexteri felicitate, artificio singulari excoluit, in ordinem redegit confusum prius : accuratâ diligentia, et multorum annorum studio eleganter expolivit : præripuit ille palmam secuturis omnibus, et sibi desponsatam vel destinatam cuicumque laudem abstulit. Nam ab illo, qui tractant hodiè Controversias, ut ab Homero poëtæ, sua omnia ferè mutuuntur* (87). On a remarqué des défauts considérables dans le traité que M. Calixte et M. Ancillon prétendent être le meilleur de tous les écrits de ce jésuite (88). Voyez Bosius au chapitre H de son *Introductio in Notitiam Scriptorum ecclesiasticorum*,

avec les Notes de M. Crenius. *Librum*, dit-il (89), *omnium quos Bellarminus edidit optimum vocat D. Calixtus, tractatu de Conjugio Clericorum, sectione 202.* Au reste, si nous en croyons le père Labbe, la première édition de cet écrit de Bellarmin est de l'an 1617 (90). Le père Sirmond en prit un grand soin, comme l'auteur l'en avait prié (91). Elle fut suivie de plusieurs autres, que les imprimeurs gâtèrent extrêmement ; mais enfin on en donna une très-correcte, à Paris, chez Cramoisi, l'an 1658, *in-octavo*. Le père Labbe, qui en revit les épreuves, forma là-dessus le plan d'un ouvrage (92), que de fort bons connaisseurs prennent pour le meilleur qu'il ait fait : je parle de sa *Dissertatio de Scriptoribus ecclesiasticis*, qui fut imprimée à Paris, en deux volumes *in-8°*, l'an 1660. Les bibliothécaires des jésuites n'ont rien su de la première édition de ce traité de Bellarmin : l'un d'eux, savoir Alegambe, n'en indique aucune, et Sotuel ne fait mention que de celle de Cologne, en 1622, *in-8°*. On en fit une nouvelle dans la même ville l'an 1684, *in-4°*, et l'on y joignit la continuation qu'André du Saussai avait publiée l'an 1665. Les omissions de Bellarmin furent très-considérables : cela paraît par le *Supplementum* du père Oudin, dont on fit mention dans les Nouvelles de la République des Lettres, au mois d'avril 1686.

Notez une faute de Bosius. Il a dit qu'on ne peut pas se fier au jugement de Bellarmin touchant les écrivains grecs, vu que c'est un homme qui n'entendait rien dans la langue grecque ; et que cette ignorance, que ses autres livres avaient témoignée, a paru surtout par le Traité des Écrivains ecclésiastiques, comme Casaubon l'a remarqué. *Græcarum litterarum prorsus æquum fuisse, sicut omnia illius scripta, sic eximiè hic liber novissimè ab eo profectus, Casaubono judice, exercitat. XVI, sect. CL, ostendit*

(86) Drelincourt, Triomphe de l'Église, II^e part., pag. 444.

(87) Montacut., *Præf. ad Apparat.*, Sect. LVI, apud Pope Bloant. *Censura Authorum*, pag. 638.

(88) Baillet, Jugemens des Savans, article LXXXVI des Critiques.

(89) Joh. Andreas Bosius, *Schediasm. de comparandâ Notitiâ Scriptorum ecclesiasticor.*, cap. II, pag. 425, edit. Crenianæ, Lugd. Bat. an. 1699.

(90) Labbe, *Præfatione Dissert. de Scriptor. ecclesiast.*

(91) *Idem, ibidem.*

(92) *Idem, ibidem.*

dit, *ut proinde iudiciis illius de græcis scriptoribus satis tutò fidi non possit* (93). Bosius venait de dire que la première édition de cet ouvrage de Bellarmin est de l'an 1616 (94) : devait-il donc croire que Casaubon en eût parlé de la sorte dans un livre qui fut imprimé l'an 1614 ? Mais au fond, demanderez-vous, est-il vrai que Casaubon ait parlé de cet ouvrage ; car, en ce cas-là, l'erreur de Bosius sera très-petite ? Je réponds qu'il y a beaucoup d'apparence qu'il a eu en vue ce traité de Bellarmin. On en marque une édition de Cologne en 1613, dans le Catalogue d'Oxford ; et j'en ai vu une de l'an 1613, in-4°. , revue et corrigée par l'auteur : ainsi c'était caractériser assez cet ouvrage, que de dire dans cet endroit-là de Casaubon que c'était le dernier livre qui eût paru de Bellarmin. Assurons donc que le père Labbe se trompe d'en mettre la première édition à l'an 1617 *.

(Z) *Il souffrait que les mouches..... l'incommodassent beaucoup.*] Ceci mérite d'être rapporté dans les propres termes de Fuligatti. *Inter insignes Bellarmini virtutes, alii ponunt miram ejus in perferendis vexationibus patientiam, quam Jacobus Fuligatus laudat sequentibus verbis : « Culices, » modicellas aviculas, sicut et alia » parva naturæ incommoda, velut à » DEO traditas ad exercitium patiendi, vultu adeò miti perferebat, » ut nec ipse oppositâ manu, nec ex- » ciente ventulum aliquo eas conare- » tur abigere. Aliquando Clementi » Merlino R. Rotæ auditori, dum sermones familiares, ut fit, post negotia decisa, sererent, retulit, se noc- » te ejus diei, qui est Catharinæ virginis sacer, adeò ad renes à bestiolis » quibusdam nequàm, ac damnificis, » morsu fuisse vexatum, ut magno » sensu conversus ad Christi præp- » dentis è cruce Domini simulacrum » dixerit : ô Domine, si hoc quicquid*

(93) Jo. Andr. Bosius, Schediasm. de compar. Notit. Script. eccles., cap. II, pag. 425.

(94) Le père Labbe dit l'an 1617 : Voyez ci-dessus, citation (90).

* Le père Labbe, dit Joly, n'indique pas l'édition de 1617 comme la première de l'ouvrage, mais comme la première qui ait été donnée par Sirmond. Au reste, Joly reconnaît que la phrase de Labbe est un peu louche. Il ajoute que la première édition de Bellarmin est celle de Rome, 1613, in-4°, réimprimée la même année à Cologne, in-8°, et à Lyon, in-4°.

» est damni, quod certè parùm est, » mihi tantum affert molestiæ, ec- » quænam erunt supplicia damnato- » rum ? si apud gehennam impios ma- » nent tormenta tam ærumnosa, ne, » precor, in ea me projicias, etenim » impar ero iisdem sustinendis. Car- » dinalis Crescentius addit, Bellar- » minum ita se patientiæ velut victi- » mam destinasse, ut muscas à vultu » ne depelleret quidem, tametsi odio- » sæ nimium essent, sicuti Romæ in » æstu solent ; cùmque hoc miraren- » tur qui aderant, ipse suaviter : » Haud æquum esse, ajebat, pertur- » bare animantes illos, quibus non » utique superesset paradisos alius, » quàm volitandi libertas, ac poter- » tas ubi malunt, commorandi (95). »

Il est sûr qu'il y a une certaine manière d'enfiler les conséquences des préceptes, ou des conseils évangéliques, qui conduit presque nécessairement à cette patience que l'on attribue à Bellarmin ; mais néanmoins le bon sens nous montre qu'il n'y a nulle apparence que l'intention de Jésus-Christ, ni celle de ses apôtres, en nous recommandant si expressément le mépris des commodités de la vie, aient été de nous interdire le droit de nous délivrer des vexations des punaises, et de chasser une mouche qui nous incommode.

(AA) *Je ne pense pas que le pape l'ait envoyé jamais à Louvain pour mettre fin aux disputes de Baius ; ou pour en faire rapport à Rome.*] M. Leydecker assure, 1°. que Bellarmin y fut envoyé pour s'informer de ces disputes, et pour les pacifier, ou en tout cas pour en rendre compte au pape ; 2°. qu'il s'acquitta bien de la commission ; et qu'après avoir ouï Michel Baius, il s'en retourna à Rome fort en colère de l'avoir entendu traiter de pélagiens plusieurs sentiments des scolastiques qui étaient les opinions de lui Bellarmin (96). Je ne trouve nulle trace de cette députation dans les écrivains de l'histoire de ce jésuite, et je sais qu'il ne faisait encore guère de bruit lorsqu'il alla à

(95) Andr. Carolus, Memorab. ecclesiast., pag. 535.

(96) Melchior Leydecker, Disputat. historico-theologica II de vario jansenistarum Fato. Voyez la préface de l'édition des Oeuvres de Baius, en 1696, et la page 213 de la II^e. partie.

Louvain. Il acquit sa première réputation pendant les sept ans qu'il enseigna la théologie dans ce lieu-là (97); et comme il était augustinien sur les matières controversées entre Baïus et ses antagonistes, il n'y a nulle apparence qu'il se soit jamais fâché contre ce docteur pour le sujet que M. Leydecker indique.

(97) Nicinus Erythreus, Pinacoth. I, pag. 85.

BELLEAU (REMI), poète français au XVI^e. siècle, naquit à Nogent-le-Rotrou. Je n'en dirai pas beaucoup de choses; car M. Moréri a déjà marqué presque tout ce que j'eusse pu recueillir. Ce poète mit en vers français les *Odes d'Anacréon*, et leur déroba une grande partie de leurs grâces, si l'on en croit quelques auteurs (a): mais d'autres soutiennent, qu'il égala l'original; et que s'il eût aimé à boire, comme faisait Anacréon, il l'eût surpassé. Ne vous fiez pas beaucoup à cet éloge; car il est tiré d'une pièce de poésie qui fut faite par Scévole de Sainte-Marthe à la louange de la traduction française dont nous parlons (b). Pasquier pense qu'en matière de gayetez Belleau fut un autre *Anacréon de son siècle* (c) (A). Il joua l'un des principaux rôles dans la Cléopâtre, et dans la Rencontre de Jodelle, lorsqu'elles furent représentées devant le roi Henri à Paris en l'hostel de Rheims... et au collège de Boncour (d). Il mourut en 1577, dans sa cinquantième année (e).

(a) Teissier, Addit. aux Éloges de M. de Thou, tom. 1, pag. 468, édit. de 1696. Il cite le tome VIII de la Clélie, pag. 859.

(b) Sammarth., Elogiorum. lib. III, pag. 13, 14.

(c) Pasquier, Recherch. liv. VII, chap. VI, pag. 622.

(d) La même, pag. 618.

(e) Thuan., lib. LXIV, pag. 204.

Il a commenté la seconde partie des *Amours de Pierre Ronsard* *.

* Cet article est si court, dit Joly, qu'il n'ennuiera personne. Bayle aurait dû au moins dire que Belleau faisait partie de la fameuse Pleiade (les autres auteurs étaient Balf, Ronsard, J. Dorat, Jodelle, Joachim du Bellai, et Ponthus de Thiard). Joly aurait bien voulu savoir si Remi Belleau n'était pas un calviniste couvert; ce qu'on peut croire puisqu'il avait pris plaisir à tourner les prêtres et les moines en ridicule dans son poème macaronique intitulé : *de Bello Huguenotico dictamen metrificum*. Un trait de sa comédie *la Reconnaissance*, a rendu encore sa religion suspecte. Mais, ajoute Joly, comme cette pièce n'a été imprimée que huit ans après la mort de l'auteur, ce trait rapporté par Nicéron dans le tome XXXI de ses *Mémoires* pourrait bien avoir été ajouté par quelque calviniste.

(A) Selon Pasquier,.... Belleau fut un autre *Anacréon de son siècle*.] C'était aussi le sentiment d'André du Chesne. « Le pays du Perche, dit-il (1), nous a produit ce docte et gentil poète entre plusieurs autres, » souz le règne de Henri II, que je pense avoir esté, en matières de gaietez, un autre Anacréon de nostre siècle; je dis Remi Belleau, lequel voulut imiter Sannasar aux œuvres dont il nous a fait part. Car tout ainsi que Sannasar, Italien, en son Arcadie, fait parler des pasteurs en prose, dedans laquelle il a placé toute sa poésie toscane, aussi a fait tout le semblable nostre grand Belleau dans sa Bergerie. »

(1) Du Chesne, Antiquités des villes de France, pag. 276.

BELLEFOREST (FRANÇOIS DE) naquit au mois de novembre 1530, proche de Samatan *, ville du pays de Comminges, dans la Guienne (a). Il n'avait que sept à huit ans lorsque son père mourut: sa mère, qui se trouvait sans bien, fit tout son

* Suivant Belleforest lui-même, tom. III, pag. 34 de ses *Histoires prodigieuses*: ce fut au village de Sarzan, dit Joly.

(a) La Croix du Maine, Bibliothèque française, pag. 88.

possible pour l'entretenir quelque temps dans les écoles. Il fut nourri quelques années chez la reine de Navarre, sœur de François I^{er}. Ensuite il étudia à Bordeaux, sous Buchanan, Vinet, Salignac, Gelida, et quelques autres savans hommes : puis il se transporta à Toulouse, afin d'y étudier en droit; mais son génie l'appliqua à tout autre chose. Il s'amusa à faire *des vers français pour plaire aux dames et damoiselles*, et ayant passé sept ou huit ans parmi les délices de la noblesse, et les bagatelles de la galanterie, il s'en alla à Paris, où il écouta les leçons des professeurs, et lia des habitudes étroites avec plusieurs savans personnages, et s'insinua même dans la connaissance de plusieurs personnes de qualité (b). Tout cela fut un fonds stérile; de sorte que si les libraires ne lui avaient acheté les productions de sa plume, il n'aurait pas eu du pain à manger. L'étude lui tint lieu de patrimoine, et il fut un de ces auteurs qui font rouler leur famille sur la pointe de leur plume. Ses meilleurs amis nous apprennent qu'avec la bénédiction de Dieu répandue sur le travail de ses mains il avait entretenu sa famille à force de faire des livres (A). On s'étonnera moins après cela qu'il en ait fait un si grand nombre (c), et qu'il ait entrepris tant de différentes matières qui passaient

l'étendue de ses forces : il fallait suivre la direction des libraires, et se tourner de tous les côtés, selon le goût du public; c'est-à-dire, selon ce qu'il trouvait que certains ouvrages bien ou mal faits se débitaient promptement. On a dit de lui qu'il avait des moules avec lesquels il imprimait des livres nouveaux (d). Il mourut à Paris le 1^{er} de janvier 1583, et fut enterré dans l'église des cordeliers, comme il l'avait ordonné par son testament (e). Thevet, qui n'était pas un auteur de plus grande conséquence, s'est vané publiquement que Belleforest lui fit une réparation solennelle au lit de mort (B). Ils avaient été fort brouillés. La Popelinière a beaucoup de mal de ces deux auteurs (C).

Le Ghilini a commis beaucoup de fautes dans un court éloge de Belleforest (D); et s'il avait été partout si mal instruit, ses ouvrages ne vaudraient rien.

(d) Du Haillan, *éplûre dédicat.*, de l'histoire de France, à l'édition de 1584.

(e) La Croix du Maine, *Biblioth. franç.* pag. 91.

(A) *Ses meilleurs amis nous apprenent... qu'il avait entretenu sa famille à force de faire des livres.*] Du Verdier Vau-Privas se déclare intime et admirateur de Belleforest. Je lui dit-il (1), *autant de contentement pour notre commerce de lettres, que depuis reçu de regret par son trépas. Son nom demeurera immortel entre les hommes, tant que le monde durera, à cause des belles œuvres qu'il a faites.* Or voici comme il parle de la fortune de cet ami. Belleforest eut habitude fort familière avec Jars, Baïf, Belleau, Vigenère...

(1) Du Verdier, *Bibliothèque française*, pag. 367.

(b) Du Verdier Vau-Privas, *Biblioth. franç.*, pag. 366, 367.

(c) Vous en trouverez une longue liste dans la Bibliothèque de la Croix du Maine, et dans celle de du Verdier Vau-Privas. [Il y en a une plus exacte, dit Joly, dans les *Mémoires de Nicéron* tom. XI et XX, qui sont de 1730 et 1732.]

» honneur du palais de Paris, et
 » leurs autres : il fut caressé des
 » ces, comme aussi aimé de la no-
 » se, et porté de tous les vertueux
 » royaume ; mais si bas de for-
 » , qu'il n'y a eu que le contente-
 » de l'estude qui l'aye nourri, et
 » travail de sa main et de son esprit,
 » et soubstenus de grâce divine,
 » ont porté les affaires de sa maison.

B) Thevet... s'est vanté publique-
 » ment que Belleforest lui fit une répa-
 » ration... au lit de mort.] Il n'y a rien

plus malhonnête que le procédé
 » de cet homme. Il se fait honneur de
 » l'humilité que son adversaire témoi-
 » gne envers lui dans le lit de mort, et
 » ne laisse pas de le maltraiter, tout
 » comme il aurait pu faire avant leur
 » conciliation. Voici comme il parle :

« Il y en a eu, qui n'estans plus
 » habiles de sçavoir que Munster, ont
 » néanmoins osé gratter sur lui, le
 » refondre de nouveau, qui est le se-
 » cond chef, sur lequel je fonde le
 » grief que je prétends à l'encontre
 » de ceux qui, n'ayans porté leur nez
 » guères plus loin que les tisons de
 » leurs foyers, leurs poiles, ou leurs
 » cahuettes, cependant osent se faire
 » accroire qu'il n'y a coin, canton,
 » ni angle de terre, lequel ils n'ayent
 » fureté ; mais c'est imaginaiement.
 » Pour couvrir leur par trop présomp-
 » tueuse entreprise, ils ont, par-ci,
 » par-là, dérobé ce qu'ils ont peu, et
 » quelquefois ont voulu estronçonner
 » de petits lopins de la suite des dis-
 » cours qu'ils ont chastré : si bien que
 » leurs gros bouquins ne sont compo-
 » sez pour la pluspart que de pièces
 » rapportées, qui sont de si mauvaise
 » grâce, qu'à ce que je puis appren-
 » dre ils ne servent qu'à faire des cor-
 » nets aux espiciers et beurriers. Ce
 » que j'en dis ainsi ouvertement est
 » pour le regret que j'ai que Bellefo-
 » rest ait assez indiscretement voulu
 » raboblir la Cosmographie de
 » Munster. Je ne fais pas de doute que
 » quelques-uns n'estiment que ce que
 » j'en dis soit pour lui rendre pour
 » pois fèves, et qu'ayant esté agacé
 » par lui, je vueille à cette heure des-
 » charger la fureur de mon courroux
 » sur lui. Dieu m'en sera à témoin : et
 » de ma part, quand il m'auroit plus
 » offensé qu'il n'a, je serois bien fas-
 » ché de satyriser et mal parler d'un

» mort. Joint qu'à la fin de ses jours,
 » reconnoissant le tort qu'il sçavoit,
 » d'avoir fait imprimer ces livres, où
 » contre sa conscience il déchiroit la
 » renommée des gens de bien, et de
 » ceux qui lui avoient mis le pain à
 » la main, il me manda, et en pré-
 » sence de deux docteurs de la Sor-
 » bonne, son médecin, et son mar-
 » chand libraire et imprimeur Ga-
 » briel Buon, après m'avoir baisé les
 » mains, confessa publiquement qu'il
 » sentoît sa conscience chargée des
 » blasmes qu'il m'avoit imposés ; par
 » quoi il me demanda pardon par plu-
 » sieurs fois. De ma part, je le requis
 » au mieux qu'il m'eût été possible, et
 » lui dis qu'il ne devoit point penser
 » à cela, attendu que nous estions
 » tous hommes (2). »

(C)... *La Popelinière dit beaucoup
 de mal de ces deux auteurs.*] Je rap-
 porterai un peu au long ce qu'il en a
 dit, et j'espère que cela ne déplaira
 point à ceux qui aiment à voir les
 choses en original, et qui auraient
 trop de peine à trouver l'auteur que
 je cite. « Ces deux, ores amis, ores
 » ennemis, à la poursuite de leurs
 » vacations, ont autant mal mérité des
 » bonnes lettres, qu'ils estoient indi-
 » gnes de les traicter. Voire aussi des-
 » pourvez d'esprit, de jugement, de
 » mémoire, et de toutes les conditions
 » qu'un bon naturel y peut appor-
 » ter, que fournis de hardiesse à mal
 » interpréter, et pirement escrire, ce
 » qu'ils n'entendirent jamais. Et pour
 » ce qu'à l'un quelques mal considé-
 » rez voyages, et à l'autre une desré-
 » glée volonté d'escrire, favorisèrent
 » un peu leurs essais envers le vul-
 » gaire, qui ne veut et ne sauroit pren-
 » dre le loisir de bien examiner au-
 » cune chose : ils se licentièrent tel-
 » lement à chafourrer le papier, que
 » tous les imprimeurs de Paris, pré-
 » férans leur mal mesurée capacité
 » d'esprit à tous ouvrages judicieux,
 » s'employoient comme à l'envi à
 » les acheter, publier et faire veoir
 » à tout le monde. Et bien qu'ils
 » n'eussent jamais esté bien instruits
 » en leur jeunesse, voire sans au-
 » cune valable expérience des cho-
 » ses de ce monde, pauvres d'ail-

(2) Thevet, *Éloges des Hommes illustres*,
 tom. VII, pag. 292, 293, édition de 1671.
 in-12.

» leurs et desnuez de tous les moyens
 » que les plus advisez ont tousjours
 » nommés les ailes de vertu, ces esprits
 » universels toutesfois ont passé sur
 » toutes vacations. Il n'y a langue ni
 » science qu'ils n'ayent profanés. Ils
 » ont mesme barbouillé l'histoire par-
 » ticulière, générale et universelle à
 » leur sottise fantasie. Qu'y feriez-
 » vous ? Comme toutes saisons ont
 » certains accidens, qui ne peuvent
 » opérer que mal à tous et nul bien
 » à aucun, desquels mesme on ne peut
 » cognoistre ni rapporter les causes à
 » la faute des hommes ; aussi s'est tous-
 » jours trouvé et se trouvera pour ja-
 » mais certains particuliers en tous-
 » estats, lesquels ne pouvans que con-
 » fondre ou perdre tout, n'entre-
 » prennent rien qui ne préjudicie à
 » autrui, et ne profite à un seul. Ces
 » gens sont comme une démangeson,
 » présage d'une maladie à ceux qui
 » en sont tourmentez. Les mains et
 » les esprits frémiroient d'escrire à
 » ceux-cy : non pour le bien public,
 » ains, pour leur profit particulier,
 » qu'ils entretenoient au misérable
 » travail de leur plume effrénée. Si
 » que je me suis souvent fasché, voyant
 » la France bien pourvue de bons cer-
 » veaux, que si foibles esprits, et qui
 » ne se pouvoient recommander que
 » d'un assidu mais doublement in-
 » fructueux travail, trouvassent qui
 » voulussent perdre le temps à la lec-
 » ture de leurs ravauderies : encore
 » plus, de recevoir leurs annales, his-
 » toires et géographies universelles,
 » imaginées, formées, escluses et pu-
 » bliées en leurs solitaires tanières.
 » Ceux qui ne prennent la peine de
 » s'informer des particularitez du
 » monde, et surtout de remarquer
 » le cours et issue des actions privées
 » d'un chacun, ne scauroient croire
 » de combien Belleforest et Thevet ont
 » préjudicié à la jeunesse, et par consé-
 » quent à l'estat, interprétans si mal et
 » souvent tout au rebours de bien, in-
 » finis passages ; corrompans et falsi-
 » fians les matières, supposans infinies
 » choses qu'ils s'estoient ridiculement
 » fantasiez en leur trop mal condition-
 » né cerveau : sans parler d'un million
 » d'autres inepties, dont ils sont rape-
 » tassés leurs foibles escrits. Aucun des
 » deux Catons n'excuseroit en cela Bel-
 » leforest, (encor qu'il se vantast d'a-

» voir autant écrit que saint Augr-
 » tin,) si la pauvreté le fit parler com-
 » me un geay, c'est-à-dire, comme
 » beste. Car il s'est monstré trop brel
 » en toutes sortes, vers la postérité (3).

(D) *Le Ghilini a commis beaucoup de fautes dans un court éloge de Belleforest.*] Ce qu'il a dit de notre Belleforest ne contient en tout que vingt-deux lignes. Voici ses erreurs : il prend Comminges pour une ville de Gascogne * ; il affirme que Belleforest publia plusieurs écrits en latin, et entre autres les *Annales de France* en deux volumes, l'*Histoire de neuf rois de France qui ont eu le nom de Charles*, l'*Histoire universelle* ou l'*Abrégé de la Cosmographie*. Tout cela est faux : ces ouvrages là nommément, et tous les autres de cet auteur, sont en français. Le Ghilini ajoute que l'on voit de cet écrivain un *Catalogue des Hommes illustres* qui se sont rendus célèbres dans les couvens tant par leur science que par leurs actions, et l'*Histoire des saints Martyrs*, en trois volumes. Mais il n'y a nulle apparence que ce Catalogue ait jamais été imprimé. La Croix du Maine ne l'avait jamais vu, et il savait seulement que Belleforest en fit mention au feuillet 193 de sa *Cosmographie*. Du Verdier Vau-Privas, intime ami de Belleforest, ne dit rien de ce Catalogue ; et personne n'ignore que les auteurs renvoient à des ouvrages qu'ils n'ont pas encore donnés au public. Le même Du Verdier nous apprend que la *Vie, Passion et Sépulture* de saint Denis aréopagite, et de ses compagnons qui lui furent associez au martyre, colligée de divers auteurs, par feu Jean, docteur en théologie, grand prieur de l'abbaye Saint-Denis en France, et mise en françois par Belleforest, est imprimée au III^e. tome de l'*Histoire de la vie et mort des saints* (4). Voilà le beau fondement des trois volumes de l'*Histoire des saints martyrs* attribuée à

(3) La Popelinière, *Histoire des Histories*, pag. 456.

* Leduchat ayant dit que la ville de Comminges était mentionnée par de Thou, Sidoine Apollinaire, Grégoire de Tours, Joly explique que, quoiqu'il y eût un évêque portant le titre d'évêque de Comminges, ce n'est plus que le nom d'une contrée ; la ville de Comminges ayant été détruite en 585 par Contrand, roi des Bourguignons.

(4) Du Verdier, pag. 372.

Belleforest par le Ghilini, non pas comme une version, mais comme un ouvrage primitif. Il lui attribue aussi la traduction des œuvres de saint Cyprien. S'il eût consulté Vau Privas, il y eût lu que notre homme ne traduisit que certains *traités de saint Cyprien* (5), et que toutes les œuvres de ce saint furent traduites par Jacques Tiggeou. Enfin le Ghilini est un peu blâmable de n'avoir point su l'an mortuaire de Belleforest, et de l'avoir mis environ l'an 1600. Quant aux louanges excessives dont il couronne la mémoire de cet auteur, on pourrait les lui compter pour une faute, s'il n'y avait beaucoup de gens qui ont pu lui servir de guides dans cette prodigalité. *Pen citerai seulement un. C'est un homme de grande leçon*, disait René de Lusinge, en parlant de Belleforest, *qui n'ignore rien de ce que la vieille antiquité a laissé de confus, dont il éclaircit les passages avec grand soin, et bon langage* (6).

(5) *La même*, pag. 371, 372.

(6) René de Lusinge, *Manière de lire l'Histoire*, cité par Mart. Zeillerus, de *Histor. chronol. et geograph.*, part. II, pag. 172.

BELLEY, ville de France et la capitale de la province de Bugenot, est fort ancienne, puisque le siège épiscopal y est établi dès l'an 412 (a). Consultez le Dictionnaire de Moréri, et ajoutez-y ce qui suit. « Le diocèse de » Belley.... a quatre villes, six » gros bourgs, et plus de deux » cents villages en dix lieues d'étendue en diamètre (b)..... » La dignité de prince de l'empire est jointe à celle d'évêque » de Belley, qualité qui fut donnée par les empereurs à l'archevêque de Besançon et à ses trois comprovinciaux ou suffragans, Bâle, Lausanne et Belley ». *La souveraineté*

de la ville de Belley, et de son territoire qui est assez étendu, appartenait à l'évêque; mais elle fut peu à peu soustraite par un prince puissant et voisin sous l'ombre et le manteau de protection. On voit encore dans les archives de l'église quantité d'excommunications lancées pour ce sujet, et plusieurs autres d'opposition et de résistance; mais en ces matières le droit est en la force (c). Depuis cela les revenus de l'évêque sont fort diminués; car ses plus grands biens consistaient en droits que cette rebelle seigneurie a usurpés, et qui étaient presque tous dans la ville (d). Voilà ce que je tire d'un ouvrage que M. Camus, évêque de Belley, fit imprimer l'an 1644. Il y déduit ces faits-là avec quelques autres observations, afin de réfuter un moine qui avait parlé de cet évêché avec mépris (A). Je trouve dans Guichenon, que Jean de Passelaigue, évêque de Belley, obtint de Louis XIII en 1635 la confirmation de tous les privilèges concédés aux évêques de Belley par l'empereur Frédéric..... excepté toutefois le droit de régale, et fabrication de monnaie (e). Ce Jean de Passelaigue succéda à Jean-Pierre Camus qui avait commencé de gouverner ce diocèse l'an 1609, et qui avait trouvé beaucoup de désordres dans les couvens (B), et surtout dans celui de Saint-Sulpice. Je remarquerai par occasion la fraude pieuse qui a été

(c) *La même*, pag. 138.

(d) *La même*.

(e) Guichenon, *Hist. de Bresse et de Bugenot*, continuat. de la II^e. partie, pag. 35, 36.

(a) Guichenon, *histoire de Bresse et Bugenot*, contin. de la II^e. part., pag. 12.

(b) Jean Pierre Camus, évêque de Belley, pag. 137 de son *Anti-Basilic*.

publiée touchant la fondation de ce monastère (C).

(A) *Quelques autres observations afin de réfuter un moine qui avait parlé de cet évêché avec mépris.*] Ce moine avait fait un livre intitulé *L'Anti-Camus*. On y trouve ces paroles à la page 39 : *C'est chose bien étrange , qu'un petit diocèse oublié derrière les Alpes , et dont à grande peine le nom se peut-il trouver dans les archives de l'église , et de qui le pasteur , faute d'emploi chez soi , tant son détruit est petit , va prêcher partout comme un cordelier , se veuille non-seulement égaler , mais rehausser par dessus les papes , casser leur ordre , et réformer leurs réglemens.* « Le diocèse n'est point si petit , répond M. Camus (1) , qu'on ne lui nomme cinq archevêchés , et plus de vingt-cinq évêchés en France , de plus petite étendue , dont les seules provinces de Languedoc et de Provence en fourniraient plus de douze. On lui prouvera vingt archevêchés et six-vingts évêchés en Italie de plus petite étendue que le diocèse de Belley... Il n'est point derrière les Alpes , si vous ne regardez les Alpes du côté de l'Italie en la manière que pour nous l'archevêché de Turin est caché derrière les Alpes. Quand il serait dans les Alpes en serait-il moins considérable ? Combien y a-t-il de grands archevêchés et évêchés , dans ce grand monde de montagnes , Embrun , Tarantaise , Grenoble , Guienne (2) , Maurienne , Syon , Lausanne , Constance , Bâle , Arles , Ivree , tous diocèses fort renommés , églises illustres et célèbres pour leur antiquité et leur étendue.... On lui prouvera que l'âge de ce diocèse que par mépris il appelle petit est de plus de mille ans , et qu'il y a dans la seule France plus de trente ou quarante évêchés de plus fraîche date.... Ce n'est pas à l'aune des revenus que se mesurent les évêchés , autrement un archevêché de Sicile , que je nommerais bien , qui n'a qu'une cure avec trente mille

» écus de rente , serait un grand » chevêché (3). »

Voilà des choses qui satisferont la curiosité de plusieurs lecteurs , qu'elles ne soient pas nécessaires à l'article de la ville de Belley.

(B) *Jean-Pierre Camus avait trou beaucoup de désordres dans les convents du diocèse de Belley.*] Voici une partie de la description qu'il a donnée de ces désordres. « Il y avait une abbaye (4) de moines richement fondée , dont l'abbé était un capitaine huguenot marié , et gouverneur d'une citadelle voisine , qui tenait tout le pays en son échec , et en alarme (5). »

Il lui prit envie de faire un harnais dans le couvent « et ayant amassé une quantité de caavales et jumens qui sont fort grandes et belles en Bresse , il y fit venir des étalons d'Espagne et d'Allemagne , et de grands taureaux d'Auvergne qui sont énormes en hauteur , pour former des mules de leur mélange avec des jumens , selon l'ordre établi dans ce harnais. L'église , grande comme une cathédrale , servait à resserrer les foins , pailles , et autres fourrages nécessaires à la nourriture de ces animaux durant quatre ou cinq mois d'hiver que la terre y est toujours couverte de neige. A peine restait-il une partie du chœur autour du grand autel , qui fût libre pour les moines , afin qu'ils y chantaient leur office , où ils le faisaient encore comme rats en paille. Dans la maison abbatiale il y avait plusieurs soldats huguenots avec leurs bagasses (bagage inséparable de la réformation prétendue de ceux du quatrième évangile) , et là ils faisaient leurs prières , chantaient leurs psalmes , et au reste menaient une vie joyeuse comme de moissonneurs et de vendangeurs durant la récolte , et comme des vainqueurs qui partagent le butin et les dépouilles de leurs ennemis.... Monsieur l'abbé prétendu réformé , pour fermer la bouche aux moines et aller au-devant de leurs plaintes , haussa un peu le chevet à leurs prébendes ou

(1) A la page 137 de l'Anti-Basilic.

(2) Il fallait dire Genève.

(3) Là même , pag. 139.

(4) C'est sans doute celle de Saint-Sulpice , ordre de Cîteaux.

(5) Anti-Basilic , pag. 351 , 352.

» portions canoniques , et par ruse et
» prudence humaine , les caressait
» extraordinairement , les recevant à
» sa table dans la citadelle , où il
» leur faisait une chère d'abbé et de
» capitaine , les supportant en leurs
» humeurs , et les protégeant contre
» toute la noblesse voisine. La pri-
» vauté en vint jusques à ce point
» qu'ils l'appelaient monsieur notre
» abbé , et lui messieurs mes moi-
» nes , et disait mon abbaye , quand
» il parlait de leur maison.

» Au reste , ne vous imaginez pas
» que les moines s'amussent à caté-
» chiser les soldats gouverneurs du
» haras , ni leurs compagnes dont on
» eût fait un autre haras de bêtes rai-
» sonnables... Ce couvent devint une
» église militaire ; car vous ne voyiez
» que moines à la chasse avec les sol-
» dats tous l'arquebuse sur l'épaule :
» les moines ne sortaient point que
» sur de grands chevaux , et des meil-
» leurs , selon la permission et indul-
» gence que leur en donnait monsieur
» l'abbé , toujours bien armés , avec
» l'épée et le pistolet , et souvent la
» carabine : on les voyait ordinaire-
» ment en cet équipage rouler par le
» pays ; de sorte que l'on eût dit d'eux
» comme de la Sulamite du cantique,
» que c'étaient des chœurs de com-
» battans et des bataillons de cho-
» ristes (6).»

*Ce beau train dura près de huit ou
ou neuf ans. L'évêque lâcha quelques
fois des menaces d'en avertir le parle-
ment , ou le gouverneur, ou le lieute-
nant de roi , pour faire cesser ce scan-
dale ; mais les moines d'un côté se fai-
saient plus blancs de leurs exemptions
et privilèges que de leurs robes ,.....
et de l'autre ne menaçaient que de la
puissance de monsieur leur abbé , qui
comme un redoutable fléau tenait en
frayeur toute la noblesse , l'église et
le peuple du pays. Et pour marque de
sa violence et de son empire , n'alla-
t-il pas jusques à ce point d'attenter
sur la personne même du gouverneur ,
qui eut un homme tué à ses pieds en
la manière qui est récitée dans le Mer-
cure Français... Le roi pour punir cet
attentat commanda que la citadelle
fût rasée , et le tyran en fut déniché
aussi-bien que de son abbaye , et de-*

*puis , retiré parmi les huguenots du
Languedoc d'où il était , il fut assas-
siné par ceux de son même parti et de
ses plus proches de sang , durant le
siège de Montauban. L'abbaye fut
ôtée de commande et remise entre les
mains d'un abbé profès de l'ordre
même , qui au moins en ôta le haras
et le scandale (7).*

*Au pied de la même montagne il y
a un couvent de religieuses du même
ordre , dont les moines d'en haut se
disent les pères , et le sont vraiment ,
car ils en ont la direction et la vi-
site : il n'y a aucune trace ni vestige
de clôture , ni d'aucune sorte d'obser-
vance. C'est un abord général de tou-
tes compagnies , un vrai abreuvoir d'A-
frique. Et sous prétexte de parenté et
consanguinité il s'y fait de merveil-
leuses conversations. Lorsque monsieur
l'abbé capitaine , dont nous avons
parlé ci-dessus , venait avec les plus
grands de son régiment voir son ha-
ras , il descendait en bas faire sa
visite au monastère de la vallée , où
il était reçu avec beaucoup d'hon-
neur , et il est croyable qu'il leur fai-
sait de belles exhortations sur le ver-
set 9 du chapitre 7 de la première
aux Corinthiens. Tant y a que c'é-
tait un concours perpétuel de con-
versations et de familiarités.....
un flux et reflux continuel de com-
pagnies ; les grands y entraient ,
les petits en sortaient , la porte y
était toujours ouverte à tous sans dif-
férence de sexe ni d'âge..... Bref le
désordre y était , et les ulcères tel-
lement invétérés , par faute de juge-
ment et de discrétion , que la licence
y était prise pour une liberté honnête ,
et ce libertinage y tenait lieu de fran-
chise (8).*

*Cent et cent exhortations publiques
de l'évêque , et mille remontrances par-
ticulières ne servirent de rien contre
ces abus. « A la fin il leur fit connat-
» tre qu'il y allait de sa conscience
» de souffrir plus long-temps ce dé-
» réglement , vu que par le concile
» de Trente la clôture des moniales
» doit être établie par les évêques et
» ordinaires , de quelques privilèges
» que leurs ordres se parent : ce que
» leur ayant fait voir , oyez la suffi-*

(6) Anti-Basilic , pag. 353.

(7) Là même , pag. 354.

(8) Là même.

» sance de deux révérends qui eurent
 » en divers temps la conduite spiri-
 » tuelle de ce bénit troupeau, et qui
 » empêchaient formellement cette clô-
 » ture : le premier répondit que le
 » concile de Trente avait été fait par
 » des évêques, et par conséquent
 » qu'ils n'étaient pas tenus d'y obéir,
 » parce que leur ordre était privilé-
 » gié et exempt de la juridiction des
 » évêques, et que les conciles des moi-
 » nes étaient leurs chapitres géné-
 » raux. L'autre beaucoup plus habile
 » dit que ce concile n'ayant été fait
 » que par trente évêques, quand ils
 » eussent même été quarante ou cin-
 » quante, il ne pouvait avoir lieu en
 » l'église universelle, de laquelle les
 » moines faisaient la plus illustre
 » part, la plus parfaite et accomplie,
 » parce qu'elle était en l'état de per-
 » fection. Il y eut une moniale de
 » beau, je ne sais si de bon esprit,
 » qui sifflée (pour ne pas dire souf-
 » flée) par ces excellens pédagogues,
 » ou pour mieux dire pères, répon-
 » dit un jour à une des remontrances
 » de M. D. B. : Monseigneur, il sem-
 » ble que vous ayez résolu de nous
 » griller toutes vives sans que nous
 » l'ayons mérité. A laquelle il repar-
 » tit promptement, mais froidement :
 » Ma sœur, vous montrez bien à ce
 » discours que vous êtes fort vive, et
 » peu morte à vous-même, c'est-à-
 » dire, bien peu mortifiée : car com-
 » me le poisson qui est encore vif,
 » saute de dessus la grille, et se roule
 » parmi les charbons, ce que ne fait
 » pas celui qui est mort; aussi les
 » moniales qui ne sont pas bien mor-
 » tes au monde, et de qui les passions
 » sont vives, et quelquefois vivifian-
 » tes, aiment mieux comme des sale-
 » mandres et piralides, vivre parmi
 » les brasiers des conversations, selon
 » la pensée de saint Bernard qui
 » compare le moine fréquentant le
 » siècle sans s'y perdre, au miracle
 » des trois enfans de la fournaise, que
 » demeurer encloses dans une grille
 » crucifiées avec Jésus-Christ, leur
 » époux. Tant y a que M. C. ni l'ab-
 » bé qui succéda au capitaine, depuis
 » général de l'ordre, ni tous les supé-
 » rieurs de l'ordre, n'ont jamais pu
 » ni renfermer ni réformer ces bon-
 » nes dames, de qui la bienséance et
 » la pudeur m'empêchent d'en dire

» davantage, laissant le surplus à
 » l'imagination du lecteur, qui sur
 » ce que j'en ai dit peut former ses
 » conjectures de ce qui se cache sous
 » le rideau du silence (9).

L'ouvrage dont je tire ces mor-
 ceaux n'a pas été oublié par M. Baillet
 dans sa curieuse liste des *Anti*, non
 plus que l'*ANTI-ERMITTE*, et l'*ANTI-MO-
 NE* du même M. Camus. Il dit de ces
 deux derniers *qu'ils se sont trouvés*
tellement attachés à la fortune des au-
tres ouvrages de cet auteur, que l'on
ne sait presque plus s'ils ont jamais
été au monde. S'ils continuent avec
la même précipitation, qu'ils ont fait
jusqu'ici pour courir à leur anéanti-
ssement, soyez assurés que la mémoire
en sera bientôt effacée, et qu'il sera
difficile d'en sauver même les noms
dans les catalogues de librairie (10).
 Cela ne convient pas moins qu'aux
 autres à celui qui a pour titre l'*Anti-
 Basilic pour réponse à l'Anti-Camus*,
 par Olenix du Bourg-l'Abbé. J'ai
 donc lieu de croire qu'on aimera
 mieux que j'aie donné de longs ex-
 traits de cet ouvrage, que si je m'é-
 tais servi d'un renvoi qui eût été in-
 tile à la plupart des lecteurs.

Il y a dans le récit de M. Camus
 quelques négligences qu'il est bon de
 remarquer. 1°. Il ne nomme point
 l'abbé huguenot, ni la citadelle dont
 cet abbé était gouverneur. Je supplée
 à ce défaut, et je dis qu'il parle de
 Pierre d'Escodeca, seigneur de Boesse,
 baron de Pardaillan, maistre de camp
 du régiment de Champagne, et gou-
 verneur de la citadelle de Bourgen
 Bresse. 2°. Il était de Guienne, et non
 pas de Languedoc. 3°. Le désordre
 qu'il commit dura si l'on veut huit ou
 neuf ans, mais non pas à la vue de
 M. de Belley qui ne fut sacré évêque
 qu'en 1609. Or la citadelle de Bresse
 fut rasée l'an 1611 (11). 4°. Le roi n'a-
 vait donc pas ouvert encore *le pas de*
sa majorité; 5°. et l'on ne peut pas
 dire que le gouverneur ait commis
 toutes ces rages sous la minorité de
 Louis XIII.

(C) *La fraude pieuse qui a été pu-
 bliée touchant la fondation de ce mo-
 nastère.*] « La vieille chronique de Sa-

(9) *Anti-Basilic*, pag. 355.

(10) Baillet, art. *CVI* des *Anti*.

(11) Voyez le *II^e*. tome du *Mercur* Fran-
 çais, pag. m. 133.

» vōye MS.... porte qu'Amé II du
 » nom, et premier comte de Savoye,
 » seigneur de Bugey, fit vœu de fon-
 » der une abbaye dans ses états pour
 » avoir lignée ; et qu'ensuite il eut
 » un fils appelé Humbert , lequel
 » étant tombé malade , et craignant
 » de le perdre faute d'avoir accompli
 » son vœu , il fit bâtir et fonda l'ab-
 » baye de Saint-Sulpice en Bugey à
 » la persuasion de la comtesse de Sa-
 » voye sa femme. Voici les mots de
 » la Chronique :

» *De nuit au lit par plusieurs fois*
 » *sospiroit la comtesse ; dont l'y de-*
 » *manda le comte qu'elle avoit. Mon-*
 » *sieur , dit-elle , paour que ne nous*
 » *mesadvienne de Humbert nostre*
 » *fils. Pourquoi (dit-il) ? Pour cau-*
 » *se , dit la dame , que vous avez*
 » *voué à nostre Seigneur de fonder un*
 » *ordre de l'habit au saint prodomme,*
 » *sire Bernard , abbé de Clerevaux ,*
 » *se Dieu nous prestoit lignée ; et*
 » *vous n'en avez encores riens fait,*
 » *ains le mettez en nonchaloir. Lors*
 » *respond le comte : Ne vous doutez ,*
 » *car je le accompliray au plaisir*
 » *Dieu brièvement. Si eust le comte*
 » *conseil à plusieurs en quel lieu il*
 » *fonderoit l'abbaye belle ; puis in-*
 » *formé du lieu se transporta sur une*
 » *montagne située en Bugeys , où il*
 » *fonda une abbaye belle et solem-*
 » *nelle sous le nom du confesseur*
 » *monsieur Saint-Sulpice , laquelle il*
 » *fournit et docta convenablement ;*
 » *et y mit abbé et religieux prodom-*
 » *mes à louer Dieu de la lignée qu'il*
 » *luy avoit prestée. Paradin en son*
 » *histoire de Savoye (*) a suivi de*
 » *point en point la chronique Ms. de*
 » *Savoye , et ajoute qu'après que l'ab-*
 » *baye fut achevée , et le vœu accom-*
 » *pli , le jeune prince de Savoye revint*
 » *en convalescence ; cotant le temps*
 » *de cette fondation avant l'an 1118*
 » *(12). » Guichenon réfute cela très-*
 » *solidement : il dit qu'il a trouvé dans*
 » *les archives de Saint-Sulpice , qu'en*
 » *l'an 1130 , « quinze religieux de l'or-*
 » *dre de Clteaux , et un nommé Ber-*
 » *nard qui était leur supérieur , allè-*
 » *rent aux montagnes de Bugey par*
 » *la permission d'Hugues , abbé de*

» *Pontigny , à dessein d'y faire pén-*
 » *tence et d'y mener une vie austère ,*
 » *et qu'Amé 1^{er} , comte de Savoye*
 » *étant sur le point de faire le voyage*
 » *de la Terre Sainte , pour les y re-*
 » *tenir , leur donna des lettres et des*
 » *privilèges.*
 » *Quant à la cause de la fondation ,*
 » *il est certain que les historiens de*
 » *Savoye ont erré d'avoir publié que*
 » *ce fut après la naissance du jeune*
 » *comte Humbert , fils dudit Amé... ;*
 » *car les concessions du comte Amé*
 » *portent en termes exprès le con-*
 » *traire , la première desquelles , qui*
 » *est datée à Yenne , en présence de*
 » *Ponce , évêque de Belley , et d'Hum-*
 » *bert , évêque de Genève , dit ainsi :*
 » *Igitur quicumque ista legerit et au-*
 » *dierit , hoc donum me fecisse cog-*
 » *noscit , tempore quo in montanis*
 » *fratres hospitando retinui , scilicet*
 » *antequàm de uxore meâ habuissem*
 » *infantem ; et la seconde : Noverit*
 » *omnis tam extraneus quàm propin-*
 » *quus hanc meam donationem fe-*
 » *cisse antequàm de uxore meâ , Ma-*
 » *tildi nomine , liberos aliquos pro-*
 » *creâssem (13). »*

Je ne saurais me persuader que ni le hasard ni l'ignorance aient produit le mensonge que Guichenon a réfuté. C'est plutôt l'effet de l'artifice des ecclésiastiques. Ils font venir l'eau à leur moulin autant qu'ils peuvent , et pour animer les grands à faire des fondations ou des donations pieuses , ils supposent des exemples de fécondité , ou de guérison , ou de quelque autre avantage temporel , qu'ils attribuent à la piété libérale.

(13) *Là même , pag. 102.*

BELOY (PIERRE DE (a)), avocat général au parlement de Toulouse , n'avait point encore cette charge , lorsqu'il écrivit pour les droits du roi de Navarre contre la ligue. S'il eût été protestant , il n'aurait rien fait en cela qui n'eût été fort naturel , et d'une vertu très-ordinaire ; mais , comme il était catholi-

(*) Livre 3 , chap. 41.

(12) Guichenon , Histoire de Bresse et de Bugey , continuation de la II^e. part. , pag. 101.

(a) C'est ainsi qu'il se nomme , et non pas Pierre Belloi.

que (b), et à Paris, lorsqu'il publia un ouvrage contre la ligue, on le doit regarder avec quelque sorte d'admiration. Cet ouvrage est intitulé *Apologie catholique contre les libelles, déclarations, avis et consultations, faites, écrites et publiées par les ligés perturbateurs du repos du royaume de France, qui se sont élevés depuis le décès de feu monseigneur frère unique du roi*, par E. D. L. I. C. Il parut en l'année 1585. Il a été traduit en latin (A) : les écrivains de la ligue le traitèrent de libelle diffamatoire (B) : et l'auteur se vit exposé à une rude persécution (C). Il était un docte jurisconsulte, et il avait beaucoup de lecture. Il avait déjà publié quelques autres livres (D). Du Plessis-Mornai le reconnaît pour le vrai auteur de l'*Apologie catholique* (c).

Je produirai un fragment de lettre, qui sera un bon supplément à cet article (E).

J'ajoute à ce que j'en ai déjà dit la véritable durée de sa détention. Cayet se contente de dire qu'elle dura plus de deux ans (d) ; mais Beloy raconte qu'elle dura quatre années *. Je rapporterai ses paroles ; ce qui servira de supplément à la liste que j'ai donnée de ses ouvrages (F).

(b) Voyez la Chronologie novenaire de Cayet, tom. I, folio 17 verso.

(c) Du Plessis, Mémoires, tom. I, pag. 657. Voyez aussi M. de Thou, liv. CX, pag. 628.

(d) Voyez la remarque (C).

* Les paroles de Cayet qui fixent à deux ans ou un peu plus la durée de la détention de Beloy, ne regardent que la détention dans la Bastille.

(A) Son Apologie catholique a été

traduite en latin.] J'en ai vu deux traductions en cette langue. L'une, si l'on s'en rapporte au titre, fut imprimée à Paris, chez Jacques Petit-Chou, en 1586. On ne voit à l'autre, ni le lieu de l'impression, ni le nom de l'imprimeur ; mais on y trouve le titre plus long qu'à l'original, et un avertissement du traducteur.

(B) *Les ligueurs traitèrent son Apologie de libelle diffamatoire.*] Voyez le livre intitulé *Réponse des vrais catholiques français à l'Avertissement des catholiques anglais, pour l'exclusion du roi de Navarre de la couronne de France*. L'édition dont je me sers est de l'an 1589. Vous y voyez au revers du titre un catalogue des libelles diffamatoires auxquels on prétend répondre : l'*Apologie catholique* par Beloy est le troisième de ces libelles. J'ai vu une réponse particulière aux principaux chefs de cet ouvrage de Beloy, laquelle passe pour être de Bellarmin. L'auteur prend le titre de *Franciscus Romulus*. Il n'attaque son adversaire, ni sur la généalogie de la maison de Bourbon, ni sur la bâtardise qu'on objectait à Henri IV, à cause du mariage de sa mère avec le duc de Clèves, ni sur la dispute de la préférence de l'oncle au neveu : il réduit tout à la religion, et au fondement de la bulle, qui ne déclarait le roi de Navarre déchu de la succession et incapable de régner, qu'à cause de son hérésie. La première chose que Franciscus Romulus entreprend de faire voir est que l'auteur de l'*Apologie* n'est point catholique, comme il se vante, mais un franc hérétique, ou peut-être même un athée. *Nos igitur, ut ejus vestigiis insistamus, demonstrebimus primum auctorem Apologia falsò sibi catholici nomen assumere, cum aut hæreticus, aut fortasse etiam atheus sit* (1). Voilà ce que c'est que l'entêtement pour certains dogmes particuliers, qui au fond ne sont pas de l'essence d'une religion. Ceux qui se coiffent de ces dogmes particuliers soutiennent effrontément, que quiconque les combat est un faux frère, un prévaricateur, un espion, un traître, et pour tout dire en un mot, un athée. Il se trouve de ces sortes

(1) Franciscus Romulus, Respons. ad principia capita Apologiae quæ falsò Catholica inscribitur, pag. 5.

'entêtés dans toutes les communions, nous excepter les réformés sortis de France. Bellarmin leur doit servir de miroir pour connaître leur illusion ; car celui qu'il accusait d'hérésie, et qu'il soupçonnait d'athéisme, a toujours fait profession de la catholicité d'un fort honnête homme. Voici un passage d'Antoine Arnauld : *Qui fist ceste épousse sanglante contre l'Apologie catholique, sinon les jésuites, qui employèrent toutes leurs études pour lire contre la personne et les droits de sa majesté régnante ce qui se peut excogiter de faux et de calomnieux au monde* (2) ?

(C) *Il se vit exposé à une rude persécution.*] Cayet raconte qu'au temps qu'il faisait son livre (3) l'on mettait en parallèle le principal écrivain des royalistes, et le principal écrivain des ligueux (4). Il veut parler de Pierre de Beloy et de Louis d'Orléans. Tous deux, disait-on, ont fait publier leurs livres sans se nommer : celui de la ligue plus éloquent, mais calomniateur ; celui du parti du roi de Navarre, plus docte et français. Celui de la ligue, au contraire du royal, a eu la récompense de ses écrits premièrement, et fut fait avocat général en la cour souveraine du royaume, durant la puissance de la ligue, et depuis il a eu beaucoup de peine et de mal.... Mais celui qui a écrit pour la majesté des rois a eu la peine, les prisons et les afflictions au commencement. L'an 88 (5), il fut enfermé * dans la Conciergerie (6). Après la mort du duc de Guise, l'on le changea de logis : la Bastille fut le lieu où il fut très-étroitement tenu plus de deux ans ; et ayant trouvé le moyen d'échapper, s'étant sauvé à Saint-Denis, il y trouva

monsieur de Vic, gouverneur pour le roi, qui le reçut, le présenta depuis à sa majesté, et pour récompense de ses peines il est aujourd'hui avocat général en l'une des cours souveraines de ce royaume (7). On trouvait donc dans la destinée de ces deux auteurs une image de ce qui fut dit au mauvais riche (8) : mais c'était une image défectueuse ; car Louis d'Orléans prospéra encore après avoir essuyé quelques fatigues infiniment plus légères que ses rébellions furieuses ne méritaient.

(D) *Il..... a publié quelques autres livres.*] La Croix du Maine fait mention des quatre suivans : *Déclaration du droit de légitime succession sur le royaume de Portugal appartenant à la reine, mère du roi très-chrétien*, à Anvers et à Paris, en 1582, in-8°. ; *Panégyric ou Remonstrance pour les sénéchal, juges, mage et criminel..... de Tolose, contre les notaires et secrétaires du roi de ladite ville*, à Paris, en 1582, in-4°. ; *Requête verbale pour les susdits seigneurs et officiers de Tolose, contenant une Apologie et défense à l'advertissement publié au nom des docteurs régens de l'université de Tolose*, à Paris, en 1583, in-8°. ; *Briève explication de l'an courant 1583, selon le calendrier grégorien*, à Paris, en 1583, in-8°. La Croix du Maine ajoute qu'en 1584 on imprimait à Paris un ouvrage du même Beloy, savoir *Supputation des temps depuis la création du monde jusqu'en 1582, séparée en deux colonnes diverses*, et qu'il parlerait ailleurs des écrits latins de cet auteur. Le Catalogue d'Oxford contient, *Petri Beloi Variorum juris civilis libri IV, et Disputatio de successione ab intestato, etc.*, à Paris, en 1583 ; plus, *la Conférence des édits de pacification et explication desdits édits*, à Paris, en 1600, in-8°. Beloy est auteur d'un *Commentaire sur l'édit qui ordonnait l'union du patrimoine du roi au domaine de la couronne*, à Toulouse, en 1608, in-8°.

(E) *Voici un fragment de lettre qui sera un bon supplément pour cet article.*] Voici ce que l'auteur des Notes sur la Confession de Sanci et sur le

(2) Arnauld, Plaidoyer contre les jésuites, en 1694, pag. 23.

(3) C'est-à-dire, l'an 1605.

(4) Chronologie novenaire, tom. I, folio 20 verso.

(5) Voyez la remarque (E), immédiatement au-dessus de la citation (10).

* Le livre pour lequel il fut enfermé et dont de Thou parle sans le désigner autrement que par les mots *grandem librum*, est, dit Leduchat, intitulé : *Moyens d'abus, entreprises et nullités du rescript et bulle de Sixte V, contre Henri, roi de Navarre, et Henri, prince de Condé*, 1586, in-8°. (Voyez Bayle lui-même dans sa remarque (F) de l'article HOSPITAL.)

(6) M. de Thou, liv. XCIII, pag. 251, dit que ce fut par ordre du roi.

(7) M. de Thou en parle, liv. LXXXII, pag. 33.

(8) Évangile de saint Luc, chap. XVI, v. 25.

Catholicon a eu la bonté de m'écrire.
 : J'ai un livre qui aurait pu vous
 , donner bien des lumières au sujet
 » du fameux jurisconsulte Pierre Bel-
 » loy. Le titre en est , *Réplique faite*
 » *à la réponse que ceux de la ligue*
 » *ont publiée contre l'examen qui*
 » *avait été dressé sur leur prétendu*
 » *discours touchant la loi Salique de*
 » *France*, 1587. On y voit une am-
 » ple et belle généalogie de Pierre
 » Belloy, qui fait honneur à cet ha-
 » bile homme, et qui le prouve bien
 » gentilhomme d'une maison origi-
 » naire de Bretagne, transplantée en
 » Languedoc et ailleurs : mais ce que
 » j'y rencontre de plus particulier est
 » qu'il paraît que Pierre Belloy était
 » déjà prisonnier en 1587, et que
 » par conséquent c'était le roi Henri
 » III qui l'avait fait mettre en prison,
 » par complaisance pour les Guises,
 » qui l'accusaient d'ailleurs d'être un
 » brouillon et un hérétique, et qui
 » l'avaient déjà l'année précédente
 » fait accuser envers le roi par un
 » évêque...., que je soupçonne être G.
 » Roze, d'avoir fait le livre pour le-
 » quel M. de Thou nous apprend que
 » François le Breton, qui en était l'au-
 » teur, fut pendu en 1586. On y voit
 » encore que Belloy était d'une fa-
 » mille dont tous les membres avaient
 » toujours été bons catholiques, et
 » lui particulièrement ; qu'à l'âge de
 » vingt-un ans, il avait été nommé
 » régent en l'université de Toulouse,
 » par l'université même, et par le
 » parlement ; qu'ensuite, après avoir
 » fait la fonction d'avocat à Toulouse
 » quatre ou cinq ans, il fut reçu con-
 » seiller au présidial de cette ville,
 » avec des marques d'une distinction
 » très-honorable par le parlement de
 » Paris ; et que ce qui avait don-
 » né prise sur lui dans Paris aux li-
 » gueurs ses ennemis, c'était que
 » pendant le long séjour qu'il avait
 » été obligé d'y faire en qualité de
 » député de ses confrères en cour (9),
 » son zèle pour son prince et pour sa
 » patrie l'avait porté à s'opposer à
 » plusieurs mauvais desseins de la li-
 » gue. Au reste, puisqu'il est con-
 » stant qu'il était déjà prisonnier en
 » 1587, on n'a pas raison de dire
 » qu'il ne fut mis en prison qu'en

(9) Pour une affaire qu'ils avaient contre les
 moines de Toulouse.

» 1588. M. Ménage a cité une ouve-
 » ture d'audience de Pierre Belloy,
 » prononcée l'an 1609 (10). » L'an-
 » teur de cette lettre a inséré une par-
 » tie de ces faits dans la seconde édition
 de ses Notes sur la Confession de Sa-
 ci (11), et il remarque une chose que
 je ne dois pas oublier : c'est que notre
 Beloy naquit dans la ville de Montau-
 ban (12), et que ses trois frères aî-
 nés furent tués au service du roi con-
 tre les huguenots.

(F) Cette remarque servira de sup-
 plément à la liste.... de ses ouvrages.]
 L'épître dédicatoire (13) de son Expo-
 sition des septante Semaines de Daniel
 contient ces paroles : *M'étant trouvé*
de quelque loisir, durant l'esté passé,
j'ay esté presque contraint par mes
amis de revoir et passer les yeux sur
une partie de la Supputation des
temps (14), que j'ai dressée d'autre-
fois en la prison de la Bastille de Pa-
ris, où j'ay esté durant quatre ans de
la tyrannie de la ligue, pour donner
cest échantillon au public. Concluons
 de ceci qu'il devait donner encore
 d'autres ouvrages de cette nature,
 d'autant plus qu'il appelle cette petite
 Dissertation sur les Semaines de Da-
 niel le premier *Essai de ses histori-*
ques discours. Il faut donc ajouter
 cette Dissertation au catalogue des
 ouvrages de Beloy. Elle est intitulée
Exposition de la Prophétie de l'ange
Gabriel touchant les septante Semai-
nes descrites par le prophète Daniel
au chap. IX de ses Prophéties, par
M. maistre Pierre de Beloy, etc., à
Tolose, en 1605, in-8°. On a aussi
 oublié les suivans : *De l'Origine et*
Institution de divers ordres de cheve-
lerie, tant ecclésiastiques que profa-
nes, dédié à monseigneur le dauphin
de Viennois, duc de Bretagne, à
Montauban, chez Denis Haultin, en
1604, in-8°. ; *Arrest de la cour de*
parlement de Tolose, prononcé en
l'appellation comme d'abus relevée
par frère Jean Journé, religieux de
l'ordre de saint Dominique, et pro-

(10) Ménage, Origines de la Langue française,
 au mot Chaperon.

(11) Pag. 20 et 21, édition de 1699.

(12) Je l'avais fait naître de Toulouse, me
 fondant sur La Croix du Maine.

(13) Elle est adressée à M. Brulart de Sillery,
 garde des sceaux.

(14) Voyez ci-dessus dans la remarque (D).

*l dudit ordre en la province de
e , sur la procédure contre lui
née par les sieurs évesques de
on et d'Aure , contenant le plai-
ur ce fait, par M. maistre Pierre
loy , conseiller et avocat général
audit parlement, à Paris, sui-
a copie imprimée à Tolose , en
in-8°. (15).*

*Tiré d'un Mémoire manuscrit , commu-
ar M. Lancelot , de la Bibliothèque ma-
Paris.*

LOT* (N.), avocat au con-
rivé du roi, sous le règne
uis XIII, publia un livre
fit entrer avec peu d'hon-
dans la fameuse Requête des
onnaires (A). Il entreprit de
er qu'il ne fallait pas se
de notre langue dans les
ges savans , et il allégua
autres raisons , qu'en com-
quant au peuple les secrets
ciences , on a produit de
ls maux. Il promettait un
ouvrage (B), où il devait
voir le détail de cette
re.

clerc croit que ce personnage est
Belot , natif de Blois , licencié en
Orléans en 1632, vivant encore en
neveu de G. Ribier dont il fit im-
cette même année les *Mémoires* en
lumes in-folio.

*Il fit un livre qui le fit entrer...
a fameuse Requête des Diction-
.] M. Pellisson en parle : « Le
r Belot , avocat , dédia aussi à
adémie en ce temps-là , si je ne
trompe , un livre que je n'ai pu
ver , et dont il n'est point fait
mention dans les registres , inti-
Apologie de la langue latine ;
est ce qui a donné occasion à ce
endroit de la Requête des Dic-
naires :*

*La pauvre langue latiale
Allait être troussée en male ,
Si le bel avocat Belot , etc. (1) »*

M. Pellisson entend par *et ce-*
tient onze vers que voici :

llisson, *Hist. de l'Académie française*
5, 196.

*Du barreau le plus grand falot,
N'en eust pris en main la défense , -
Et protégé son innocence.
En quoy certes, et sa bonté ,
Et son zèle , et sa charité ,
Se firent d'autant plus paroistre ,
Qu'il n'a l'honneur de la connoître ;
Semblable à ces preux chevaliers ,
Ces paladins aventuriers ,
Qui , deffendant des inconnues ,
Ont porté leur nom jusqu'aux nues.*

J'ai ce livre que M. Pellisson ne put
trouver , et j'en vais dire quelque
chose ; car il faut qu'il ne soit guère
connu , puisque dès l'an 1650 (2) il
échappait aux recherches des plus cu-
rieux. Il a pour titre , *Apologie de la
langue latine , contre la préface de
monsieur de la Chambre en son livre
des nouvelles Conjectures de la Di-
gestion , dédiée à monseigneur Se-
guier, chevalier, chancelier de France.*
Il fut imprimé à Paris, l'an 1637 ,
in - 8°. , et contient environ 80 pa-
ges , y compris l'épître dédicatoire ,
la préface , etc. L'auteur expose (3)
qu'il le publie par contrainte , et en
apprend l'occasion. *Je te dirai que
monsieur de la Chambre.... m'ayant
obligé de lui dire mes sentimens de ses
premiers Traités , ma franchise me
porta de lui en reprocher le langage ,
et ayant néanmoins continué d'écrire
en français , il a pensé qu'il était obli-
gé de faire à son livre des nouvelles
Conjectures de la Digestion , une pré-
face en faveur de notre langue contre
la latine , laquelle m'étant adressée
sous le nom du lecteur , je me suis
trouvé engagé d'y répondre par cette
Apologie , que mes amis m'ont tirée
des mains en se servant de l'autorité
de personnes qui ont tout pouvoir sur
moi , pour m'obliger de la donner au
public (4).* Il a mis à la fin du livre la
lettre qu'il écrivit à messieurs de l'a-
cadémie française.

(B) *Il promettait un autre ouvrage.*]
Notez qu'il voulait que M. Segulier s'in-
téressât dans cette cause par des rai-
sons de politique. *Il y va du bien de
l'état , et de celui de la religion , di-
sait-il. Les anciens Romains , à son
compte , se trouvèrent mal d'avoir
employé à tout la langue vulgaire.
Ce sont là les effets que les secrets des*

(2) *C'est en ce temps-là que M. Pellisson fai-
sait l'Histoire de l'Académie.*

(3) *Dans la préface.*

(4) *Belot, préface , folio A ij.*

... et toutes découvertes aux
... Les Ro-
... exemple serait aussi
... qu'il a
... cet empire. Je
... les belles considérations
... de chaque
... qui feraient voir plus clai-
... l'importance il est de
... ou du moins ne les
... personnes qui en fus-
... Ce sera dans un traité
... qui j'ay donné le nom
... la Monarchie parfait-
... sujet d'étonne-
... en examinant
... connaissance qu'on a don-
... philosophie aux peuples, a
... et de sophistes ; com-
... de la théologie, d'hérési-
... et d'athées ; la morale, de faus-
... et d'hypocrites ; et combien
... que l'on professe en notre
... a fait d'empiriques et d'homi-
... qui tuent plus d'hommes que la
... et la guerre ensemble, et qui
... point trouvé d'autre moyen de
... que celui de faire mourir impu-
... tant de monde (5). Il n'est pas
... de conserver la mémoire de
... sortes de faussetés de l'esprit hu-
... Ce sont des poisons qui peuvent
... servir de remède.

(5) Belot, Apologie, etc., pag. 28 et suiv.

BEMBUS (PIERRE), noble vé-
nitien, secrétaire de Léon X
(A), et puis cardinal, a été l'une
des meilleures plumes du XVI^e.
siècle, quoiqu'il faille convenir
qu'il est quelquefois tombé dans
le ridicule, par l'affectation de
ne se servir que des termes de
l'ancienne latinité (B). Son *His-
toire de Venise* a été par-là
fort exposée aux censures de
Juste Lipse. Elle a été critiquée
par d'autres à l'égard de la bonne
foi (C). Ses *Lettres* n'ont pas été
épargnées (C). Il commença
de bonne heure à courir les ris-
ques de la qualité d'auteur (D),

(A) Voyez Bodin, Méthode hist., cap. IV,
pag. 68.

et il y fut heureux : car ses *Am-
lains* eurent une vogue extraor-
dinaire (b). Il parut beaucoup à
la cour du duc de Ferrare, et
à celle du duc d'Urbin, qui
étaient alors les plus polies de ce
pays-là, et le rendez-vous des
plus beaux esprits (c). Il témoi-
gna publiquement sa gratitude
pour l'estime dont le duc et la
duchesse d'Urbin l'honorèrent,
car il fit un livre à leur louange
(d). Il était bon poète, tant en
italien, qu'en latin ; mais on
le blâme justement d'avoir pu-
blié des *poésies* trop libres et
trop impures (E). Il est un de
ceux qui ont été accusés d'avoir
parlé de la parole de Dieu avec
beaucoup de mépris (F) : peut-
être n'en blâmait-il que le style.
On n'est pas d'accord sur le sexe
de ses enfans (G) ; mais on s'ac-
corde à dire qu'ils étaient illégi-
times, et au nombre de trois.
On a une de ses lettres, qui té-
moigne que ses deux aïeules ont
vécu cent ans (H). Il mourut
l'an 1547 (e), dans sa soixante-
dix-septième année (f). Speron
Sperone lui attribue d'avoir fait
grand cas de la connaissance des
langues (I). Si cet article est
court, c'est à cause que M. Mo-
réri a parlé fort amplement du
cardinal Bembo.

Lorsque sa mère fut morte, il
écrivit à Bernard Bembus, son
père, une belle *lettre* de consola-

(b) Voyez la remarque (D).

(c) Joh. Casa, in *Vita Bembi*.

(d) C'est celui de Guido Ubaldo Feretrio
deque Elisabethâ Gonzagiâ, ad Nicolaum
Teupolum.

(e) Thuan., *Historia lib. III, sub finem*.

(f) Et non pas dans sa soixante-hui-
tième année, comme dit Moréri, après avoir
remarqué qu'il naquit en 1470, et qu'il mourut
en 1547.

tion. Il y dit que cette femme avait vécu quarante-huit ans avec son mari dans une concorde qu'aucune plainte n'avait jamais interrompue (K); et il paraît fort affligé d'avoir perdu cette bonne mère. On le blâma d'avoir suivi la coutume des flatteurs, auprès de qui le mérite des vivans surpasse toujours celui des morts; car il publia que Paul III était plus docte que Léon X. Il est bon de voir comment il se disculpa (L). Le conseil des dix le nomma, en 1530, après la mort d'André Navagiero, pour écrire l'*Histoire de la république de Venise* (g) (M). Son âge de soixante ans lui eût fait fuir cette peine, s'il n'eût mieux aimé s'incommoder, que de ne point rendre service à son pays (h). Il faudra que je dise un mot du dessein qu'on prétend qu'il eut de refuser le cardinalat (N.) Son historien s'est étendu là-dessus, et n'a pas manqué de dire que ce récit passerait pour une fable auprès d'une infinité de gens qui jugent de leur prochain par eux-mêmes. Il a exprimé noblement ce lieu commun (O), comme on le verra ci-dessous (i); et je l'examinerai plus au long dans la dernière remarque de cet article.

(g) Bembus, Epist. XXV. lib. III, pag. 501.

(h) Bembus, initio Hist. Rerum Venetarum.

(i) Citation (41).

(A) Il était secrétaire de Léon X.] Il écrivit un fort grand nombre de *Lettres* pour ce pape : la façon lui en avait été payée largement, et il a eu de plus toute la gloire de les avoir composées; car elles ont paru sous son nom, et de compagnie avec celles qu'il avait écrites pour lui-même. Cel-

les-ci sont divisées en VI livres, et les autres en XVI. Léon X avait un autre secrétaire, qui était aussi puriste que Bembus (1). Il les avait choisis avant que de sortir du conclave où il fut promu à la papauté (2). M. Graverol l'avocat aurait publié avec des notes les *Lettres* qu'ils écrivirent pour ce pape, si une mort prématurée n'eût arrêté ce travail.

(B) Il est quelquefois tombé dans le ridicule, par l'affectation de ne se servir que des termes de l'ancienne latinité.] « Combien l'affectation de ne se servir que de mots de Cicéron, et de ce qu'on appelle la pure latinité, a-t-elle fait écrire de sottises à certains auteurs italiens? Qui ne rirait d'entendre dire à Bembe, qu'un pape avait été élu par la faveur des dieux immortels, *deorum immortalium beneficiis*? » C'est de l'auteur de l'Art de penser que j'emprunte ces paroles (3). Avant lui, Juste Lipse avait critiqué judicieusement et agréablement tout ensemble la latinité de Bembus (4). Il le blâme, entre autres choses, d'avoir rapporté que le sénat de Venise écrivit au pape, « Fiez-vous aux dieux immortels, dont vous êtes le vicaire sur la terre; » *Uti fidat diis immortalibus, quorum vicem gerit in terris*. Après cela, on ne doit point s'étonner qu'il se soit servi du mot de Déesse, en parlant de la Sainte Vierge. C'est dans une lettre (5), où Léon X reproche aux habitans de Recanati, d'avoir donné de mauvais bois pour le bâtiment de Notre-Dame de Lorette, et leur commande d'en donner de meilleur : « de peur, dit-il, qu'il ne semble que vous vous soyez moqués de nous, et de la déesse même; » *Ne tum nos, tum etiam deam ipsam, inani lignorum inutilium donatione lusisse videamini*. Les termes que le christianisme a consacrés, comme *fides*, *excommunicatio*, ont paru barbares à cet écrivain : il a mieux aimé se servir de *persuasio* pour *fides*, et de *aquæ*

(1) C'était Jacques Sadollet, qui fut ensuite cardinal.

(2) Bembus, Hist. Rerum Venetar., in fine.

(3) Art de penser, III^e part., chap. XIX, pag. 366, édition d'Amsterdam, en 1685.

(4) Lipsius, Epist. LVII, centur. II, Miscellan., pag. 177.

(5) La XVII^e du VIII^e livre.

et ignis interdictio pour *excommunicatio*. Lipse lui trouve d'autres défauts, quelques *italicismes*, et même quelques solécismes. Le même Lipse, dans ses notes sur le chapitre IX du 1^{er}. livre de sa Politique, comprend en peu de mots ce qu'il a plus amplement montré dans la lettre ci-dessus citée. Il dit, entre autres choses, *cum tam curiosè à verbis sibi caverit, reperio alibi quæ non dicam Tulliana non sint, sed vix latina*. La phrase *afferre naves*, qu'il lui critique, serait plus pardonnable à un Flamand; parce que le même mot Flamand, qui signifie *mener*, signifie aussi *porter*, d'où naissent quelquefois des expressions bien plaisantes dans la bouche des Flamands qui commencent à parler français. L'Histoire de Venise, que Lipse a tant critiquée par rapport au style, a paru à notre M. de Balzac l'ouvrage d'un petit esprit, et d'un auteur sec et rampant (6).

(C) *Son Histoire a été critiquée... ses Lettres n'ont pas été plus épargnées.*] On a défié ses amis d'en montrer une qui ne pèche lourdement contre la grammaire, et qui ne soit remarquable par quelque insigne puérilité, et d'ailleurs vide de bonnes choses. *Ut cæteram carminum ejus obscœnitatem taceam, quid ejus Epistolis ineptius, et quidem illis quas pontificis maximi nomine et de rebus maximis scripsit, et ad viros maximos? Mentiar ego cum Scipione Gentili (*), et quam gravi poenâ, si vel unam mihi in tot illis voluminibus Epistolam ostendant amatores ejus, quæ non insigni aliquo vitio grammatico laboret, aut puerili aliquid ineptiæ conspicua sit et demonstrabilis. Ne quid de rebus ipsis atque scientiis dicam sapientiæ inanissimis, et mirè languidis, et (repetendum est enim, quod ejus proprium maximè est,) ineptis* (7).

(D) *Il commença de bonne heure à courir les risques de la qualité d'auteur.*] Pendant les trois ans (8) qu'il passa dans la Sicile, écolier de Constantin Lascaris, professeur en langue

grecque à Messine, il composa un Traité latin de *Monte Ætnâ*, qui fut imprimé l'an 1486 (9). Étant retourné chez son père, il le suivit quelques années après à la cour d'Hercule d'Est duc de Ferrare. Il s'y fit aimer et considérer: et ce fut pendant cette vogue, qu'il écrivit ses *Azolains*. Ce sont des discours d'amour, ainsi nommés, parce qu'on suppose qu'ils furent faits dans le château d'Azolo. Il n'avait alors que vingt-six ans (10). Ce livre italien eut un grand succès, tant parmi les hommes, que parmi les femmes: on aurait passé en Italie pour un novice, si l'on n'avait pas eu connaissance de cet écrit. *Eos libros tantâ hominum, mulierum etiam mediis fidiis approbatione, et tanquam plausu exceptos recentes esse meminimus, ut extemplò cuncta eos Italia cupidissimè lectidârit, atque didicerit: ut non satis urbani aut elegantes ii haberentur, quibus Asulanæ illæ Disputationes essent incognitæ* (11). Il a été imprimé beaucoup de fois. Un certain Jean Martin, secrétaire du cardinal de Lenoncourt, en fit une traduction française, qu'il publia l'an 1545.

Il la fit sur l'édition italienne de l'an 1540, qui avait été précédée de trois ou quatre autres depuis celle de l'an 1515; et il observe cela, afin d'empêcher qu'on ne s'étonne des différences qui se trouvaient entre sa version, et l'original imprimé chez Alde l'an 1515 (12). *S'il leur plaist considérer, dit-il* (13), *que depuis ce temps l'œuvre de M. Bembo a esté trois ou quatre fois réimprimée, et que ledict seigneur Bembo en a expressément osté plusieurs choses qui lui semblaient superflues; mesmes que la dernière impression (laquelle j'ay suivie) est de l'an mil cinq cens quarante, faicte (comme il est à présupposer) soubz son auctorité et licence; mon opinion est qu'ilz ne diront que j'aye en cest endroict faict tort à l'au-*

(9) Bembus, Epist. VI, lib. II.

(10) Joh. Casa, in Vita Bembi, pag. 143.

(11) Idem, ibidem.

(12) On voit au Catalogue de la Bibliothèque de Nicolas Heinsius, à la page 183 de la II^e. partie, Gli Asolani di Pietro Bembo, Ald. 1505. Il est sûr qu'ils furent imprimés cette année-là. Voyez la VIII^e. lettre du IV^e. livre de Bembus.

(13) Jehan Martin, Avis aux lecteurs. On le trouve à la fin du livre.

(6) Voyez sa Dissertation sur une harangue prononcée à Rome, pag. 273. C'est le IX^e. Discours de ses OEuvres diverses.

(*) Comment. in Ep. Pauli ad Philem., cap. XVIII.

(7) Lanzius, Oratione contra Italiam, pag. 783.

(8) C'est-à-dire, depuis 1482, jusqu'en 1485.

chose à censuré
natières
astique,
lusieurs
es *Azo-*
On pou-
age fut
omme,
ement à
eût pu
ne nou-
nalat.
bliés des
res.] On
lui re-
le Scali-
o (car-
humani
cænitas
jus ini-

is educat

ossis ob-
egantis-
quadra-
le Thou
le nou-
es paro-
tiosius,
ini cui
pta ex-
remar-
asa eût
à cause
Bembo
ne lui ;
fit dans
ore plus
itolo del
as d'être

la parole
pris.] Je
ies à un
Thomas
es haran-
tions de
personne
it à un

tés inouïes.

urdonum,

ag. 66.
CXX.
ommentar.

ami de ne lire point les Épîtres de
saint Paul, de peur de gâter son style.
*Advertite, auditores, inepti hominibus
impietatem cum pari stultitia conjunctam. Is siquidem Epistolas omnes Pauli
palam condemnavit, easque deflexo in
contumeliam vocabulo Epistolaccias est
ausus appellare, cum amico auctor es-
set ne illas attingeret, vel si coepisset
legere, de manibus ejiceret, si elegan-
tiam scribendi et eloquentiam adama-
ret* (20). D'autres prétendent qu'ayant
su que Sadolet expliquait l'Épître aux
Romains, il lui dit : « Laissez là ces
» niaiseries ; elles siéent mal à un
» homme grave. » *Omitte has nugas ;
non enim decent gravem virum tales
ineptiæ* (21) *. Nous verrons ailleurs
(22) un conte qu'on a fait courir, et
qui marquerait qu'il ne croyait pas
l'immortalité de l'âme.

(G) *On ne s'accorde pas sur le sexe
de ses enfans.*] M. Moréri lui donne
deux fils et une fille ; mais Imperialis
observe que Bembus garda toute sa
vie une concubine, de laquelle il eut
trois filles (23). Il est certain que
Bembus avait un fils nommé Torqua-
to, auquel Manuce a dédié son Vir-
gile. Je ne doute point qu'Imperialis
ne se soit trompé ; car Jean de la Casa,
qui a écrit la vie de Bembe avec
beaucoup d'application, marque ex-
pressément que sa maîtresse lui don-
na deux fils, savoir Lucilio et Tor-
quato, et une fille nommée Hélène,
qui eut pour mari Pierre Gradenigue.
Il remarque aussi que cette maîtresse
était une belle femme, et que Pierre
Bembus, bien fait de sa personne,
poli, galant, doux et honnête, était
fort aimé dans les compagnies. Pen-
dant son séjour à Ferrare, le duc Her-
cule d'Est, et Lucrece Borgia, femme
d'Alphonse d'Est, lui témoignèrent
une amitié particulière (24).

(H) *On a une de ses lettres qui té-*

(20) Lanzius, Orat. contra Italiam, pag. 783.

(21) Greg. Michael, Not. in Curiositates Gaffarelli, pag. 111.

* Ces paroles que s'est appropriées G. Michel dans sa traduction latine des *Curiosités inouïes de Gaffarel* sont, dit Joly, de Victorin Strigelius, né en 1524, auteur d'un Commentaire sur les psaumes. C'est dans son explication du psaume IV qu'on les trouve.

(22) Dans la remarque (P) de l'article M. LANCHETON, à la fin.

(23) Imperialis, in Museo historico.

(24) Johan. Casa, in Vita Bembi.

moigne que ses deux aïeules ont vécu cent ans.] Comme cette lettre est courte, je la rapporte toute entière (25) : on y verra que Bembus aurait volontiers sacrifié ces deux vieilles femmes à la vie de feu son frère. *Petrus Bembus Herculi Strotio. Avias ambas meas effœtas, deploratasque feminas, et jam propè centum annorum mulieres mihi fata reliquerunt : unicum fratrem meum juvenem ac florentem abstulerunt, spem et solatia mea. Quamobrem quo in mœrore sim ipse facile potes existimare. Reliqua ex meis intelliges. Heu me miserum ! Vale. Id. Jan. 1504. Venetiis.* Il fut beaucoup plus sensible à la mort de sa mère. Voyez la remarque (K).

(L) *Speron Sperone lui attribue d'avoir fait grand cas de la connaissance des langues.*] C'est-à-dire, de l'avoir préférée au marquisat de Mantoue. *Io so nulla per rispetto a que' gloriosi : ma quel poco che io ne so delle lingue, non lo cangierei al marchesato di Mantoua* (26). Comme un faiseur de dialogue ne se fait pas une religion de ne faire dire à ses personnages que ce qu'ils ont dit effectivement, je n'approuverais pas trop que l'on soutînt que Pierre Bembus a eu réellement et d'effet le goût que Speron Sperone lui attribue, qu'on le soutint, dis-je, sans autre preuve que le dialogue de cet auteur. Quelqu'un a cité Speron Sperone, comme si Bembe n'avait parlé que de son talent d'écrire en latin (27) ; mais il est sûr, par les paroles que j'ai citées, que Bembe a parlé en général de la connaissance qu'il avait des langues : et il ne faut pas s'imaginer qu'il ait prétendu exclure la grecque, qu'il avait apprise en Sicile sous Lascaris jusques au point d'écrire très-bien en grec (28).

(K) *Sa mère avait vécu quarante-huit ans avec son mari dans une concorde qu'aucune plainte n'avait jamais interrompue.*] Voici ses termes : *Cùm duæ essent causæ quibus maximè commoveri debui ad luctum, una, quòd me parente optimâ meique amantissimâ orbatum viderem : altera, quòd te*

privari lectissimâ prudentissimâque conjuge, cum quâ duodequingennis annos sine ulla querela concordant vixisses, tibi patri meo acerbissimè atque luctuosissimum putarem futurum, harum duarum causarum una me abs te levare sentiebam, etc. (29).

Cette lettre, datée d'Urbain le 10 novembre 1509, est un grand témoignage de la tendresse du fils. Elle n'est d'être lue d'un bout à l'autre. Bembus avait déjà des petits-fils. La femme avait vécu près de soixante ans. Il y a une autre lettre de Bembus, où l'on voit sa tendresse fraternelle ; car il y représente vivement l'infortune de sa sœur, et d'obtenir du patriarche de Venise quelque remède aux malheurs de cette femme. Elle était mariée à un homme abandonné à toutes sortes d'impuretés, et qui donnait à des créatures prostituées toute l'amitié qu'il devait à son épouse. *Marcelli ejus maritimi retriçio amore animus turpiter obnatus* (30). *De Marcello etiam quæ fore, ut cùm se ille moretriciâ consuetudine pleni infamias, pleni calumnias, liberatum per te solutumque dato animo atque pacato cognovit, tibi gratias agat, quòd illum belluorum more sine pudore, sine lege, sine ullo officio degentem ad hominum rationemque traduxeris* (31). Il la traitait horriblement, sans se hâter d'attendrir par la patience, par le silence, par la pudeur, avec quoi elle tâchait de le ramener à son devoir. *Nolo tibi commemorare quot quantas indignitates, Antonia soror universum biennium pertulerit, dum prudens atque optima mulier, humanitate, pudore, continentia, labore etiam summo suo, quodque in hujusmodi rebus solet esse difficillimum, taciturnitate, viri improbitatem, perditissimosque mores placare, ac flectere in melius cupit* (32). C'est une lettre encore plus belle que l'autre. Elle est datée d'Urbain, le 7 de juillet 1510, et cela fait naître une petite difficulté ; car on y suppose que la mère de Bembus était vivante : *Curandum tibi certè*

(25) C'est la XVI^e. du III^e. liv., pag. 486.

(26) Speron Sperone, dans le dialogue delle Lingue, folio 107 verso.

(27) Teissier, Addit. à M. de Thou, tom. I, pag. 11.

(28) Johan. Casa, in Vita Bembi.

(29) Petrus Bembus, Epist. VI, lib. I, pag. 426.

(30) Bembus, Epist. I, lib. V, pag. 559.

(31) Ibidem, pag. 562.

(32) Ibidem, pag. 560.

*soror mea , ne pater , ne MATER ,
reversa nostra familia... secure
in ac planè liberè irrideamur* (33):
On a vu qu'au mois de no-
vembre 1509 on écrivit à son mari
pour le consoler sur son état
d'infirmité. Il est fâcheux que tant de
uns de grands hommes soient mal
traités (34).

*On le blâma de flatterie.... voici
comment il se disculpa.*] Lorsqu'il
un jour , en 1535, les lettres qu'il
avait écrites au nom de Léon X, il les
présenta à Paul III, et le déclara beau-
coup plus savant que n'avait été
Léon X. *Eas autem ad te, Paule, potis-
simè litteras mitto, qui et pontifex
fuit, ut Leo decimus fuit, et
artium disciplinis multò,
et ille, habitus doctior. Vera enim
omnes non solum honestè possu-
mus, sed etiam debemus.* On trouva
cet éloge passait les bornes : on
voyait ni le caractère de Bembo, ni
le souvenir des grandes obligations
qu'il avait à Léon X, ni la vérité.
*nonnullos qui me in laudan-
do Paulo Pont. Max. longius pro-
sum esse putent quàm aut mei mo-
rè aut summa in me Leonis X offi-
cium aut veritas omninò ipsa postulat.*
(35). Il répondit au Molsa, qui
l'avait averti de cette critique, qu'il
avait donné la préférence à Paul III
à l'égard des belles-lettres, où les
maîtres domestiques avaient empêché
Léon X de faire de grands pro-
grès ; qu'il s'était bien gardé de juger
l'un des deux surpassait l'autre en
sagesse, en fermeté, en tempérance,
en bonté, en libéralité ; qu'il
n'avait pas difficile de connaître que
Paul III avait plus d'érudition que
Léon X ; qu'il n'avait jamais manqué
de reconnaissance pour Léon X, quoi-
qu'il lui fût moins redevable de sa for-
tune qu'à Jules II : *Tametsi mediam
partem earum quas habeo fortune
omnium Julius secundus Pont.
Max. cui nunquàm inservivi contu-*
(36).

1) *Il fut nommé... pour écrire l'Histoire
de la République de Venise.*]

3) *Ibidem.*

4) *Voyez, tom. I^{er}, la remarque (B) de
l'écrit (d'André) AMMONIUS.*

5) *Bembo, Epist. LXXXV, lib. VI, pag.*

6) *Id., ibid., pag. 702.*

On voulut qu'il la commençât où Sa-
bellicus l'avait finie (37), et qu'il la
continuât jusques à son temps. Cet
intervalle comprenait quarante-quatre
années (38). Il ne le remplit point ;
car il termina son ouvrage à la mort
de Jules II. Cette histoire est divisée
en XII livres, et fut imprimée à Ve-
nise, l'an 1551, et contrefaite la même
année à Paris, chez Michel Vas-
cosan, in-4°. Elle fut ensuite imprimée
à Bâle, avec les autres œuvres de
Bembo, en trois volumes in-8°, l'an
1567. Ni lui, ni aucune autre person-
ne, ne put tirer nul profit du travail
d'André Navagiero, qui avait eu une
semblable commission, et qui ordon-
na en mourant qu'on brûlât tous ses
écrits (39). On a vu dans la remarque
(B) le jugement qui a été fait de cette
histoire de Bembo.

(N) *On prétend qu'il eut dessein de
refuser le cardinalat.*] Moréri en parle
assez au long ; mais il n'a point fait
connaître les beautés que Jean de la
Casa qu'il copie a répandues sur ce
récit. Cet historien de notre Bembo
déclare qu'il sait bien que plusieurs
personnes rejettent cette partie de
son narré ; et que comme la plupart
des gens jugent d'autrui par eux-mêmes,
on ne trouvera point croyable
que Pierre Bembo ait sincèrement
méprisé un grade d'honneur, que
presque tout le monde juge très-digne
des vœux les plus passionnés et les
plus ardens ; mais que pour lui, qui
écrit pendant que les choses sont en-
core fraîches, et pendant qu'une par-
tie des acteurs sont encore en vie, il
ne doit pas être soupçonné d'impos-
ture ; qu'après tout, il n'a pas eu
peur des apparences de mensonge qui
accompagnaient la vérité qu'il avait à
dire, se souvenant bien que la faute
de ceux qui osent mentir dans une
histoire n'est pas moindre que la faute
de ceux qui craignent d'y étaler la
vérité. Non plus que M. Moréri, je ne
représente pas les beautés de l'origi-
nal ; c'est pourquoi je les ferai voir
elles-mêmes à ceux qui entendent le
latin. *Non sum nescius multos fore,
qui nostræ orationi hâc in re parùm
fidei habeant : plerique enim omnes,
quid de aliendâ voluntate credendum*

(37) *Environ l'an 1486.*

(38) *Bembo, initio Hist. Rerum Venetar.*

(39) *Idem, ibid.*

sit, de sua conjecturam faciunt : itaque, incredibile multis visum iri intelligo, Bembum id verè atque ex animo aspernatum esse, quod omnes, ferè summà cupiditate, expetendum atque optabile esse existiment, tametsi scribimus, hæc recenti hujus facti memoriâ, multisque, qui in agendo adjuerunt, superstitionibus, quos mendacii atque impudentiæ nostræ conscios ac testes habere cur velimus causa nulla est. Sed quoniam par eorum peccatum esse censemus, qui mentiri in historiâ audent, atque eorum, qui dicere verum reformidant ; mendacii speciem, verum cum dicturi essemus, non horruimus (40). Je me sens obligé de dire ici que je ne suis point de ceux dont Jean de la Casa prévoyait l'incrédulité : j'ai vu dans les lettres de Pierre Bembus tant de caractères, non-seulement d'un honnête homme, et d'un ami généreux et officieux, mais aussi d'un savant qui préférerait aux vanités et à la pompe de la cour la tranquillité d'une retraite qui permet de se consacrer tout entier aux muses, que je n'ai aucune peine à m'imaginer qu'il souhaite tout de bon de n'être point cardinal.

(O)... Son historien... a dit que cela serait regardé comme une fable par ceux qui jugent de leur prochain par eux-mêmes ; et il a exprimé noblement ce lieu commun.] C'est ce que l'on vient de voir dans ses paroles latines ; et par conséquent il ne me reste à prouver si ce n'est qu'il y a là un lieu commun. Je le ferai voir sans peine. Il y a long-temps qu'on a mis entre les difficultés du métier d'historien, la coutume qu'ont les lecteurs de prendre pour des mensonges les actions sublimes dont ils se sentent incapables. At mihi quidem, disait Salluste, in primis arduum videtur, res gestas scribere, primum, quod facta dictis exæquanda sunt : de hinc, quia plerique, quæ delicta reprehenderis, malevolentia et invidia dicta putant, ubi de magnâ virtute atque gloria honorum memores, quæ sibi quisque facilia factu putat, æquo animo accipit, supra, veluti ficta pro falsis ducit (41). Périclès avait déjà

*fait la même remarque, par rap-
ceux qui assistent à une oraison
nèbre. « La louange, disait-il
» les auditeurs se croient capables
» mériter, n'est point sujette
» critique ; mais si elle surpasse
» forces, elle les rend envieux
» crédules : ils la prennent pour
» fiction et pour une flatterie.
tenius tolerabiles sunt alienæ la-
quatenus seipsum quisque par-
bitratur alicui illarum assequi
quibus verò imparem, iis in-
fidemque non habet (42). Le fonde-
ment de tout cela est que chacun
coutume à mesurer à son
actions d'autrui. Quæ volumus
credimus libenter, ce sont les paroles
de Jules César (43), et quæ se-
ipsi, reliquos sentire speramus
n'est plus facile que de tromper
qui n'ont jamais trompé, et rien
plus difficile que d'attirer dans
piège ceux qui ont toujours agi
d'habitude (44). On devine
la raison de cette facilité, et de
difficulté. Une bonne âme, si
sincère, ne soupçonne pas qu'un
enclin à la fourberie ; et l'autre
elle agit sans beaucoup de
détention ; mais un fourbe, se per-
suadant que les autres hommes sont faibles
me lui, se tient en garde contre
les artifices qu'il sait bien qu'un
emploierait en semblables occasions.
On a de coutume de juger désavan-
tageusement de ceux qui se défient
et qui, croyant sans aucune peine
les mauvais bruits qui courent
prochain, nient ou révoquent en
doute, ou interprètent en mal
plus belles et les plus louables
dont on leur parle. On leur reproche
ce que Phèdre a dit de certains
qui prennent pour une offense
sonnelle les descriptions ou les
reproches du vice. « Est-ce ainsi, lui
dit, que vous avez l'imprudence
révéler les secrets de votre co-*

*Suspicionem si quis errabit sua,
Et rapiet ad se quod erit commune
Stultus nudabit animi conscientiam*

(42) Thucyd., lib. II, pag. 100, latinæ Francof., an. 1589.

(43) Cæsar., de Bello civili, lib. 296.

(44) Voyez les vers français que j'ai
dans la remarque (A) de l'article d'Alcibiade.

(45) Phæd., lib. III, in prologo.

(40) Joannes Casa, in Vita Petri Bembi, pag. 150 Collectionis Batesii.

(41) Sallust., in Proëm. Belli Catil., pag. 1 et 2.

aient déjà servis de cette
ron a dit : *Neminem no-*
irasci mihi nemo poterit,
de se voluerit confiteri

Jérôme a dit depuis :
en nomine contra vitia scri-
rascitur accusator est su-
étend donc que ces cré-
rd de la médisance, qui
rs incrédules à l'égard de
le de gloire leur prochain,
le mauvais état de leur
disposition à mal faire,
ance par rapport au bien.
se servit de ce lieu com-
ceux qui voudraient dire
fait une action fort con-
iété, en soutenant que le
Josephe touchant Jésus-
le pièce supposée. « Ils fe-
, dit-il, que l'impiété ne
t qu'une bagatelle, s'ils
nt les autres sans nulle rai-
quis tamen aliter judica-
um scribendi consilium in-
serit, is, ut ait ἡθικώτατος

abit animi conscientiam.

dum enim et rectè et verè
sciavit Amphis,

δουτι μὲν πείθεται,
παρὲν παρὰ δὲ πείσεται,

ius verè dici potest, qui
um alios impietatis insimu-
lis apertè ostendere quàm
um existiment tam durum
Les deux vers grecs de ce
un très-beau sens; ils si-
celui qui n'ajoute point de
iens de son prochain n'a
à commettre des parjures.
le beaucoup à ces paro-
llien contre un faiseur de
méraires : *Si potes ista de*
, potes et facere. Un de
rivirent contre Marc-An-
ominis fit bien valoir ce
n. *Hic aliud argumentum*
io ostendam, conscientiam
m meritò nobis et cordato
ctam esse debere. Nòsti,
oris dictum, cujus verita-
na experientia declarat :

pro Lege Manilià.

lib. I, cap. III.

llus Faber, Epistol. XLIV, lib.

Ut quisque pessimus est, ita de aliis
pessimè suspicatur. *Qui fastu tumet,*
superbos; qui divitiis inhiat, avaros;
qui sanctitatem fingit, hypocritas;
qui dolos versat, proditores; qui nullà
fide et conscientia est, conscientiam
pensi non habere unà secum omnes
existimat. . . . (49), Si Vigilantianis,
qui nullos castos ex clero credebant,
benè objicit Hieronymus, satis osten-
dant quàm sanctè vivant, qui malè de
omnibus suspicantur; certè satis con-
scientiam tuam, quam jactas puram,
quàm sit tetra et impia ostendis, qui
de scriptoribus romanis, parisiensi-
bus, modernis, antiquis, græcis,
latinis, imperatoribus christianis,
summis pontificibus antiquissimis,
conciliis generalibus plenissimis, sex
christianis seculis, tetra et impia non
suspicaris modò, sed certissimè affir-
mas, ubi ne levissima quidem justa sus-
picionis umbra est (50).

Notez qu'il n'y a point de matière
sur quoi les catholiques romains se
soient plus servis de ce lieu commun,
que sur le chapitre de la continence;
car ils ont affecté de dire que ceux qui
accusent les ecclésiastiques de ne la
point garder, et ceux qui en jugent
presque impossible l'observation, sont
des impudiques qui jugent d'autrui
par eux-mêmes (51). Le jésuite qui,
sous le faux nom de *Joannes-Baptista*
Gallus, écrivit contre M. de Thou,
eut l'audace de débiter que ce grand
homme ayant la réputation d'aimer
les femmes, croyait aisément que les
autres hommes avaient le même dé-
faut, et lui allégua Néron. *Quod de*
Nerone ferunt, qui cùm perditissimè
et impurissimè viveret, castum esse
posse neminem censebat (52). Osten-
dunt, continue-t-il, ajebat S. Hiero-
nymus de hæreticis agens, quàm castè
vivant, qui benè de aliis sentire aut
loqui nequeunt, σφῆς ἀτασθαλῆς δια-
μειψίουςι πάντας. Ce grec est cité
comme de Grégoire de Nazianze.
Ce qu'on allègue de Néron se trouve

(49) Fidelis Annosus Verementanus Theologus
(c'est-à-dire, Jean Floyd, jésuite anglais,) in
Hypocrisi Marci Antonii de Dominis detectà,
pag. 116, 117. Alegambe le nomme Annosus
Fidelis Verimontanus.

(50) *Id., ibid., pag. 134.*

(51) Voyez les Nouvelles Lettres contre le
Calvinisme de Maimbourg, pag. 681.

(52) Jo.-Baptista Gallus, in Notation. in Jac.
Augusti Thuanii Historiarum libros, cap. IX.

dans Suétone, et en plus forts termes. *Ex nonnullis comperi*, dit l'historien (53), *persuasissimum habuisse eum neminem hominum pudicum, aut ullâ corporis parte purum esse: verum plerosque dissimulare vitium, et calliditate obtegere: ideòque professis apud se obscenitatem, cætera quoque concessisse delicta*. Si je joins à tout ceci une cruelle et impudente invective de Scioppius contre Théodore de Bèze, ce n'est qu'afin de la réfuter. Il assure que la raison, pour laquelle ce ministre soupçonne de fausseté l'histoire que nous lisons dans le chapitre VIII de saint Jean, est parce qu'on y raconte que Jésus-Christ demeura seul avec la femme accusée d'adultère (54). *Talis Beza, qui in octavum caput Johannis affirmat, sibi mulieris in adulterio deprehensæ historiam suspectæ fidei ac veritatis esse, quòd Christus dicatur solus cum solâ femina remansisse: sibi nempe conscius, quid solus ipse cum candidâ sud solâ agere consueverit: qui sicut Spartani, quòd martiales ac bellatores essent, omnes deorum dearumque imagines atque statuas hastatas faciebant, tanquam deos omnes virtute bellicâ præditos existimarent: ita ipse propter suam libidinem et impudicitiam, Christum quoque sanctum sanctorum* (55). Je ne puis rapporter la suite; car on a coupé dans l'exemplaire dont je me sers sept feuillets de suite: j'attribue cela au zèle de quelque bon huguenot. Jamais satire ne fut aussi mal fondée que celle-là; car il est bien vrai que l'histoire de cette femme a paru suspecte à Théodore de Bèze; mais ce n'est nullement par la raison que Scioppius rapporte. On en donne plusieurs raisons, et si l'on se sert de la remarque que Jésus-Christ demeura seul avec cette femme, ce n'est pas à cause qu'une telle circonstance contient un motif de quelque soupçon déshonnête, c'est à cause que le fait même ne s'accorde, ni avec la suite du texte, ni avec les apparences (56).

(53) Sueton., in Nerone, cap. XXIX.

(54) Le cordelier Feuardent avait déjà dit la même fausseté dans le chapitre XIII du IV^e. livre de sa *Theomachia calvinistica*, pag. 164.

(55) Scioppius, in Scaligero hypobolim., folio 15 verso.

(56) Voyez les Notes de Théodore de Bèze sur le VIII^e. chapitre de saint Jean.

BÈME, meurtrier de l'amiral de Châtillon à la Saint-Barthémi, ne mériterait point de place dans ce Dictionnaire, si ce n'est qu'il y a beaucoup de gens qui, après avoir connu quelqu'un par quelque crime très-énorme, souhaitent de savoir ce qu'il devint après cela, et de quel genre de mort il périt. Or ils ne peuvent guère contenter leur curiosité, sans chercher beaucoup, quand il s'agit d'un homme vulgaire: c'est pourquoi on ne peut que leur procurer du plaisir, lorsqu'on leur met en main un livre où ils vont dans un moment à la conclusion du fait. Ceci soit une fois pour toutes à l'égard de pareils articles. BÈME donc, allemand de nation (A), élevé chez le duc de Guise, se rendit le principal exécuteur du massacre que l'on avait résolu de faire de l'amiral (a). Ce fut Bème qui, dès que la porte de la chambre eut été enfoncée, lui demanda, *es-tu l'amiral?* et qui, ayant su par sa réponse ce qu'il demandait, lui enfonça l'épée au travers du corps, et puis lui donna un grand coup d'estramacon sur le visage. Ce fut lui qui répondit, au duc de Guise demandant *si la besogne était faite?* que oui, et qui exécuta l'ordre qui fut aussitôt donné de jeter le corps par la fenêtre. Il fut pris en Xaintonge, par la garnison de Bouteville, l'an 1575. Il promit une grosse rançon, et de faire sortir Montbrun, que les catholiques avaient pris en Dauphiné. La seule envie de sauver Montbrun empêcha que l'on ne fît mourir Bème;

(a) M. de Thou, lib. LII, pag. 1075.

quoil il eut belle peur
 eut sut le supplice de
Il corrompit un sol-
le sauva sur un bon
pistolet à l'arçon de
Bertantville, gouver-
lieu, le sentant eschap-
sur un courtaut seul,
ne Besme avec le sol-
l'ayant armes qu'une
ne à tous les deux : le
l'attend point ; mais
mit à crier, tu sais
is un mauvais garçon,
on coup de pistolet.
répondant, je ne veux
u le sois, mit l'espée
ix gardes dans le ven-
prisonnier. Voilà com-
abigné raconte le fait
n dit à peu près autant
nais nous verrons ci-
le M. de Thou rapporte
revêtue d'autres cir-
(C). Mézerai nomme
n N. Dianovitz Bes-

gné, Hist., tom. II, liv. II,
 pag. 749.

list. eccl., liv. XVI, pag. 479.
 , tom. III in-folio, pag. 380,

ait Allemand de nation.]
 f du pays de Wirtemberg,
 it-on, d'un homme qui
 charge de l'artillerie (1).
 i livre de *Furoribus Gal-*
 arque qu'on disait que le
 Lorraine avait fait épou-
 ses bâtarde à Bême. Il le
 jours *Benvesius* : c'est ap-
 une faute d'impression
 sius. Le Cavriana, que je
 dessous, dit que cet homme
 age du duc de Guise le
 t tué par Bertantville. . . .

l'amiral de Coligni, pag. 129.

déguisé sous le nom de Ernestus
 Frisius.

Bême en dit à peu près autant.] Rap-
 portons ce qu'il en dit ; car on y trou-
 ve d'autres circonstances. Parlant de
 la défaite des reîtres (3) commandés
 par Thoré, fils du connétable Anne
 de Montmorenci, il dit que Clervant
 y fut arrêté prisonnier, et n'eust esté
 le crédit de plusieurs seigneurs ses pa-
 rens, (joint qu'environ ce mesme
 temps Besme, l'un des principaux
 meurtriers de l'admiral, et tant pour
 cette cause que pour autres grandement
 chéri du duc de Guise, avoit esté pris
 par ceux de la religion près de Ponts
 en Poictou (4),) à grand' peine eust-il
 eu la vie sauve. . . . Peu après, il
 fut conduit à Paris, et beaucoup pro-
 mené pour essayer d'en faire eschange
 avec Besme ; mais quoiqu'il fust en
 très-grand danger de sa vie, estant
 sollicité d'accorder cet eschange, il
 répondit généreusement, que jamais il
 ne consentiroit d'estre eschangé avec
 un tel et si détestable meurtrier ; et
 Dieu le favorisa tellement, qu'ayant
 esté mis à rançon. . . ., il fut finale-
 ment délivré, et Besme se cuidant
 sauver du chasteau où il estoit pri-
 sonnier, fut rattraint et mis en pièces
 comme il méritoit, horsmis que ce ne
 fut par la main d'un bourreau (5). Le
 Cavriana, dans ses discours sur Ta-
 cite, ayant dit que Bême tua d'un
 coup de pistolet l'amiral, ajoute que
 ce meurtrier fut tué de la même ma-
 nière quelque temps après en venant
 d'Espagne. *Fu pochi anni dapei ve-*
nendo d'España con somigliante spe-
zie di morte del suo fatto premiato.
 C'est trop envelopper l'aventure sous
 des notions peu distinctes. Mais on
 ne manque pas d'écrivains qui l'ont
 bien développée.

(C) *M. de Thou rapporte la chose*
revêtue d'autres circonstances.] Il dit
 que Bême revenant d'Espagne, où il
 avait été envoyé par le duc de Guise,
 pour acheter des chevaux, ou pour
 renouveler sous ce prétexte les intel-
 ligences que le feu cardinal de Lor-
 raine avait entretenues avec Philippe
 II, fut pris auprès de Jarnac ; qu'il
 offrit ses bons offices pour sauver
 Montbrun, et une somme très-consi-
 dérable ; mais qu'on n'écoula point

(3) En 1575.

(4) Il fallait dire Xaintonge.

(5) Bême, Histoire ecclésiast., liv. XVI, pag.
 479.

ses propositions, et qu'au contraire ceux qui l'avaient pris sollicitèrent les Rochellois de le leur acheter mille pistoles, et puis de le punir du dernier supplice pour l'infâme assassinat de l'amiral; que les Rochellois, de crainte de représailles, et par le conseil de la Noue, rejetèrent ces offres; que Bretouville, gouverneur de Bouteville, ne voulant point mettre à rançon un tel prisonnier, et craignant que s'il le faisait mourir il ne donnât un exemple qui aurait de fâcheuses suites, imagina un milieu: ce fut de suborner un soldat, pour fournir à Bême les moyens de s'évader. Ce soldat et Bême s'évadèrent en effet; mais ils tombèrent dans les embuscades que Bretouville leur avait dressées, et on tua Bême de plusieurs coups de poignard (6). Mézerai raconte la chose à peu près de la même façon (7): il remarque que les consistoriaux de la Rochelle voulaient donner mille écus de ce prisonnier, pour le punir solennellement; mais que les plus sages, et Bertoville (8), gouverneur de la place (9), appréhendèrent la revanche.

Pierre de Saint-Romuald rapporte que les Rochellois désiraient avoir Bême, à la persuasion de la Noue, qui le voulait faire mourir d'une mort également honteuse et sévère, et que Bême, blessé à mort par Bertoville, et puis achevé par les soldats, fut enfin envoyé au baron de Rufec à sa grande prière, qui le fit ensevelir honorablement à Engolesme, et que le soldat qui avait tâché de le sauver, étant grièvement blessé, en fut quitte pour une rançon, et pour son bannissement hors la place (10).

(6) Thuan., lib. LX, ad ann. 1575, pag. 125, 126.

(7) Mézerai, Histoire de France, tom. III, in-folio, pag. 380.

(8) C'est ainsi qu'il nomme celui qui, dans d'Aubigné, s'appelait Bertantville, et Bertovilla dans M. de Thou.

(9) C'est-à-dire, de Bouteville.

(10) Saint-Romuald, Journal chronologique, au 24 d'août, pag. 214.

BENCIUS (FRANÇOIS), jésuite italien, naquit à Aquapendente, l'an 1542 (A). Il étudia les belles-lettres à Rome, sous Marc-Antoine Muret *, et il profita si

* Il avait, dit Joly, commencé ses études sous son père, il les continua quelque temps

heureusement des leçons d'un grand rhétoricien, qu'il fut l'un des plus excellents de ce temps-là. Il fut un très-bon poète latin. La re dont on conte qu'il se mit à prendre l'habit de jésuite tient beaucoup du merveilleux (B). Il enseigna la rhétorique plusieurs années à Rome, dans un collège de la société, et mourut le 6 de mai 1615. Il avait trois frères, qui furent aussi jésuites (b): son père mourut encore l'an 1590 (c). Vous verrez dans Moréri les titres de quelques-uns de ses ouvrages (C).

chez les jésuites; et ce ne fut qu'il entra à l'école de Muret.

(a) Alegambe, Biblioth. societ. jés., t. I, pag. 115.

(b) Ibidem.

(c) Voyez l'épître dédicatoire de Bencius.

(A) Il naquit à Aquapendente l'an 1542. Les éloges tirés de M. de Muret par M. Teissier, nous apprennent que Bencius vint au monde dans une ville de la Toscane, nommée Aquapendente, qui était du patrimoine de saint Pierre (1). Les paroles latines Thou sont *Patrimoniali Episcopi*, cui *Aquæ-pendenti natus* (2). Le mot *oppidum* évoque, et signifiant tantôt tantôt un bourg, il fallait dire point ici pour un village, mais pour une ville. Je ne sais point si Thou a eu raison de dire que Bencius en était seigneur.

(1) Teissier, Éloges des Hommes illustres, t. II, pag. 206, édition de 1696.

(2) Thuani Historiar. lib. CIX, * Joly trouve très-ridicule que Bencius père de Bencius seigneur d'Aquapendente. Joly, Leduchat avait remarqué que *Etruriæ oppido* veut dire, ville si près de saint Pierre. L'article BENCIVS par M. de Muret pour la première fois dans l'édition posthume de Bayle, ajoute Leduchat, remarque que le lieu de Cisterna (à la fin du texte) * c'est-à-dire de Farnèse est située dans

gambe ne le dit pas ; et ce n'est point la coutume de supprimer ce qui relève la naissance et les richesses des écrivains de son ordre.

Quand j'ai mis la naissance de Bencius à l'an 1542, je me suis fondé sur deux raisons : l'une est qu'il mourut l'an 1594, cela ne souffre aucune difficulté : l'autre est qu'on trouve dans Alegambe qu'il mourut dans sa cinquante-deuxième année. Alegambe s'est un peu brouillé dans ses chiffres ; néanmoins j'ai cru qu'il n'y avait point d'erreur dans celui-là ; mais je m'étonne, qu'en faisant l'errata de son ouvrage, il n'ait pas rectifié ceux-ci. *Annos natus XX, in societatem est adscitus xv Cal. Junii anno Christi MDLXX* (3). *Anno Salutis MDXCIV, migravit à vitâ, ætatis suæ LII, postquam venit in societatem XXVII* (4). Il dit que Bencius, s'étant fait jésuite, en 1570, âgé de vingt ans, courait la cinquante-deuxième année de sa vie, et la vingt-septième de sa profession de jésuite en 1594. Ce sont des calculs qui s'entre-réfutent. Nicius Erythræus ne s'est point brouillé de même ; car ayant une fois dit que Bencius se fit jésuite à l'âge de vingt ans, il lui donne cinquante-deux ans de vie, et trente-deux de jésuitisme (5) *¹.

(B) *La manière, dont il se déterminâ à prendre l'habit de jésuite, tient beaucoup du merveilleux.*] Ceux qui aimeront le détail sur cette aventure prendront, s'il leur plaît, la peine de consulter Alegambe et Nicius Erythræus *². Ils y verront des apparitions nocturnes du crucifix, et bien d'autres choses. Je dirai seulement que Nicius Erythræus va plus

* moine. Il est donc à présumer que, s'il avait assez vécu pour publier lui-même l'article Bencius, il se serait aperçu que *patrimoniale oppidum* s'entend d'une ville du patrimoine.

(3) Alegambe, Bibliotheca societ. Jes., pag. 114.

(4) *Ibidem*, pag. 115.

(5) Nicii Erythræi, Pinacoth. II, pag. 115.

*¹ Joly dit que Bencius n'entra chez les jésuites qu'à vingt-huit ans ; il n'avait donc que vingt-quatre ans de jésuitisme. L'observation de Bayle sur les contradictions d'Alegambe et de Nicius Erythræus (dont le vrai nom est J.-V. Rossi), n'en existe pas moins dans toute sa force.

*² Joly ajoute que le père Jouvency la raconte aussi dans son *Histoire de la Société*, part. V, liv. XXIV, sect. 13.

loin que l'autre auteur. Celui-ci se contente de dire que depuis que Bencius se fut confessé pour la première fois, ce qu'il fit chez les jésuites, il lui monta dans l'esprit qu'il serait un jour de leur ordre (6) ; mais, selon Nicius Erythræus, il crut entendre, en se confessant dans l'église des jésuites, une voix qui prononça ces paroles, *Toi aussi, tu seras aussi un jour au nombre de ces religieux* (7). Alegambe, comme je l'ai déjà remarqué, n'exténue point ce qui relève l'honneur de sa compagnie. Il est donc à croire que Nicius Erythræus a usé ici d'hyperbole : le fait, en passant de bouche en bouche, s'était enflé avant que de parvenir aux oreilles de cet écrivain.

(C) *Je ne m'arrêterai qu'à ses Harangues.*] Quelques-unes avaient été imprimées séparément, et il courait des copies manuscrites de quelques autres. Ces copies devenaient défectueuses à proportion qu'elles se multipliaient. Cela fit résoudre l'auteur à donner une édition de ses Harangues, en 1590 (8). Il la dédia au cardinal Ascagne Colonna. Il publia aussi la même année un recueil de *Poésies latines*, et le dédia au cardinal François Sforce. Ses Harangues, au nombre de XXVI, sont accompagnées d'une petite dissertation de *Stylo et Scriptione*, et contiennent entre autres pièces l'Oraison funèbre de Muret, celle d'Alexandre Farnèse, duc de Parme, et celle du cardinal Alexandre Farnèse. Les poésies sont divisées en IV livres. On les réimprima, avec les Harangues, à Ingolstadt, l'an 1599, et l'on y joignit deux *Poèmes dramatiques* du même auteur (9), qui avaient déjà été imprimés à part. L'édition de Cologne, chez Jean Kinchius, en 1617, in-12, contient tout cela. Elle est assez correcte ; mais le papier et le caractère en sont très-mauvais. On n'y a point ajouté le poème en vers hexamètres, qui a pour

(6) *Ex eo tempore subiit animum ea cogitatio, et tu de illis eris.* Alegambe, Biblioth., societ. Jes., pag. 114, 115.

(7) *Visus est vocem in hæc verba audire : Et tu quoque aliquando religiosorum istorum numerum augebis.* Nicius Erythræus, Pinacoth. II, pag. 155.

(8) Voyez l'Épître dédicatoire de cette édition.

(9) Intitulées Ergastus et Philotimus.

titre *Quinque Martyres*, où Bencius a célébré le martyre que cinq jésuites avaient souffert dans les Indes, l'an 1583. Cet ouvrage, divisé en six livres, fut imprimé à Venise l'an 1591, et dédié par Benoît George au cardinal Octavio Aquaviva, neveu de Claude Aquaviva, général des jésuites. J'en ai l'édition d'Anvers, en 1602, in-12. L'auteur relève par des fictions poétiques la simplicité de l'histoire, et en avertit les lecteurs : *Si qua visa, et quæ speciem habent miraculi inserta sunt, factum est ut poeticum artificium historice simplicitati moderetur*. Les relations en prose auraient souvent besoin du même avertissement.

M. Teissier assure que Nicius Erythræus dit que ce jésuite a fait une traduction de la *Rhétorique d'Aristote*, si belle, qu'il serait difficile de trouver rien de plus achevé sur cet ouvrage (10). Je n'ai point vu cela * dans l'éloge que Nicius Erythræus nous a donné de ce jésuite : j'y ai vu seulement que Muret a dédié sa version latine de la *Rhétorique d'Aristote* à Bencius, et que ce dernier fit des leçons sur le même ouvrage (11).

(10) Teissier, *Éloges des Hommes savans*, tom. II, pag. 207.

* Joly laisse entendre que Bayle s'en rapporte à ce que dit Teissier, ce qui n'est pas, comme on voit. Joly donne un catalogue exact des ouvrages ou opuscules de Bencius, au nombre de 19.

(11) Nicius Erythræus, *Pinacoth.* II, pag. 257.

BÉNÉDICTIS (ELPIDIO DE) a eu bonne part à l'estime et aux affaires du cardinal Mazarin. Il était son secrétaire pendant la nonciature de France, et il fut depuis son agent à Rome. Il s'acquitta de cet emploi de telle sorte, que le cardinal dans son testament donna des louanges à sa fidélité et à sa bonne conduite, et le recommanda au roi très-chrétien. Cette recommandation ne fut pas infructueuse, car l'abbé Bénédictis fut déclaré agent de la France à Rome, et comblé de biens. Il fut chargé par les héri-

tiers du cardinal de lui faire faire un service somptueux dans l'église des saints Vincent et Anastase, qui avait été la paroisse de cette éminence. Il s'en acquitta admirablement, et publia une description de cette pompe funèbre (a). On lui donna ordre de faire faire un service à la reine-mère (b) avec toute sorte de pompe dans l'église de Saint-Louis qui est celle de la nation : il le fit en homme qui entendait parfaitement ces sortes de cérémonies. On peut voir la description de ces funérailles dans un livre qu'il publia (c). Il en a fait un autre, qui est un monument authentique de son zèle pour la gloire de son bienfaiteur : car ayant vu qu'il courait un livre qui diffamait étrangement le cardinal Mazarin, il publia un *Recueil de divers Mémoires* qu'il crut propres à réfuter cette satire. Il l'augmenta peu après, et l'accompagna de *réflexions politiques*. Il a traduit en italien le traité du prince de Conti du *Devoir des grands*. Je ne dois pas oublier les *Tables chronologiques*, qu'il a publiées. Ceux qui auront vu la maison et le jardin qu'il a fait bâtir auprès de Rome, ou qui auront lu la description qu'il en a faite sous le titre de *Villa Benedicta Literaria*, conviendront qu'il entendait l'architecture, et que son goût était bon.

(a) *En voici le titre, Pompa funebre nell'essequie celebrate in Roma al cardinal Mazarini, nella chiesa de' Santi Vincenzo ed Anastasio.*

(b) *Anne d'Autriche mère de Louis XIV.*

(c) *Intitulé il Mondo piangente, ed il cielo festeggiante, nel funerale apparato dell'essequie celebrate in Roma nella chiesa di San Luigi de' Francesi, alla gloriosa memoria di Anna d'Austria regina di Francia.*

en fait d'ornemens, et de jolies propretés. C'est lui qui est l'auteur des décorations qu'on voit dans une chapelle dédiée à saint Louis dans l'église du même saint, laquelle chapelle il a fait construire presque dès les fondemens (d).

(d) *Ex Biblioth. romanâ-Prospéri Mandosii, cent. IV, num. 71.*

BÉNI (PAUL), professeur en éloquence dans l'université de Padoue, depuis l'an 1599, jusqu'à sa mort arrivée l'an 1625, a été un des plus féconds écrivains qui aient fleuri de son temps. Il était Grec de nation (A), comme on l'a débité depuis peu, et il n'était point né à Eugubio, au duché d'Urbin, comme quantité de gens l'assurent. Il vécut longtemps chez les jésuites; mais il quitta leur société, à cause qu'ils ne voulurent point lui permettre de publier un *Commentaire sur le Festin de Platon*: l'obscénité de la matière les obligea à lui refuser la permission qu'il demandait. La réputation que ses ouvrages lui acquirent porta le sénat de Venise à le choisir pour successeur de Riccobon dans la chaire d'éloquence; mais il remplit mal ce poste, et trompa misérablement les espérances qu'on avait conçues de lui. Il dégouta ses auditeurs par un long verbiage vide de choses, et débité languissamment: ce qui joint à d'autres raisons (a), et à la manière agréable dont Vincent Contarini son collègue débitait sa science, fit tellement

désertir ses auditeurs, que quelquefois il n'y avait pas dans son école autant de gens qu'il en faut pour la signature d'un contrat (b). Cela ne le découragea point d'étudier, et ne diminua point son application extraordinaire à remuer et ses livres et sa plume. On s'en peut aisément convaincre par le grand nombre d'ouvrages qu'il a donnés au public, où il y a sans doute beaucoup de lecture et beaucoup d'érudition, et même bien du génie. Il soutint lui seul glorieusement une querelle contre l'académie *della Crusca* (B), ce qui le rendit très-formidable à bien des auteurs (C). Le respect qu'on a dans Padoue pour la mémoire de Tite-Live, n'empêcha point notre Paul Béni d'attaquer à toute outrance cet historien (c). Consultez le Dictionnaire de Moréri: je n'ai pris que ce qu'il avait laissé.

(b) *In eo gymnasto crebris jactaretur sermonibus male de Benii rebus actum fore, si pactum ei aliquod fuisset celebrandum, quando vel duobus eidem in scholâ sud testibus contigisset egere. Imperial in Museo historico, pag. 160.*

(c) *Tiré de Paul Freher. Theatri Viror illustr. pag. 1518.*

(A) *Il était Grec de nation.*] Je fus surpris de voir affirmer cela dans l'Histoire des ouvrages des savans (1), et pour m'éclaircir lequel des deux parlait de son chef, ou l'auteur du livre dont on donne là le précis, ou l'auteur même du Journal, je consultai la Vie du Tasse, et j'y trouvai ces paroles (2): *Toute l'Italie savante... a suivi unanimement le sentiment de Paul Béni. Ce savant grec, transplanté en Italie, a fait voir dans une comparaison fort recherchée des poë-*

(a) *Oderant autem universi morbosas quasdam animi angustias, quibus ipse indolis haud ita liberalis referebat indicia. Imperial in Museo Historico, pag. 160.*

(1) Mois de décembre 1690, pag. 166, dans l'extrait de la Vie du Tasse, composée par l'abbé de Charnes.

(2) Dans la préface.

[illegible]

... une querelle
... della Crusca] Tout
... Dictionnaire
... Académie de
... ouvrage important.
... la cause qu'il
... le jour, qu'il se
... maltraité entre les
... presque autant de cen-
... de lecteurs.
... entre les autres, ne
... l'ouvrage, et de
... contre ses auteurs, com-
... été autant de mo-
... de la langue italienne :
... de leur faire voir qu'ils
... ni la suffisance, ni l'au-
... nécessaire pour décider. Le
... qu'il publia dans cette vue,
... à Padoue, dès l'an 1613,
... , sous le titre d'*Anti-Crusca*,
... , *il paragone della lingua*
... , *nel qual si monstra chia-*
... *ramente che l'antica sia inculta e*
... *rozza a la moderna regola, etc....*

1). Messieurs de l'académie voulurent s'assujettir à lui répondre avec la plume , au lieu de procéder contre lui par voie de fait. Mais, si nous ne croyons le Tomasini, cette méthode, qui était d'ailleurs la plus

*Cette notice est tirée du premier Discours
de l'Académie sur la Comparaison d'Homère, de
Virgile et du Tasse, imprimée l'an 1607.*

Vollet, art. **CLXII**, des Anti.

» longue et la plus embarrassante.
 » ne réussit pas à leur honneur. Car
 » elle leur attira une furieuse répli-
 » que de la part du Béni, qui la pro-
 » duisit comme une défense de l'Anti-
 » Crusca. Il la fit imprimer sous le
 » titre d'*Il Cavalcanti*, où vero, le
 » *difesa del paragone della lingua*
 » *italiana*, etc. . . . (5). La fin de ce
 » combat a été si glorieuse pour le
 » Béni (au sentiment du Tomasini,)
 » qu'il remporta le triomphe sur
 » toute l'academie de la Crusca, et
 » fut proclamé *defenseur de la lan-*
 » *gue italienne* (6). » Voyons les pa-
 » niers du Tomasini. *Adversus acade-*
 » *miam cruscantem et Dictionarium ita-*
 » *licum ab eisdam editum, Anti-Cru-*
 » *scam simulat. Cui cum respondisset*
 » *academici, cumulatè libro iisdem et*
 » *terro sub Cavalcantis nomine satisfeci,*
 » *sequè s. cruscantem inrumulem jurgii valde*
 » *ades, cumulatè, ut toto orbi clari-*
 » *mus occurreret, que italici idioma de-*
 » *fensor fuerit acclamatus* (7). On pré-
 » tend qu'il ne remporta pas un moi-
 » dre triomphe sur ces messieurs quel-
 » que temps après, en défendant le
 » Tasse contre leurs censures (8).

(C) ce qui le rendit très-formidable à bien des auteurs.] Il fut cité à Rome au sujet du livre qu'il publia sur les matières de *Aurilius*, sans les connaître. « Ce qu'il souffrit » de la part des juges ecclésiastiques » ne le rendit guère plus sage. On le » vit déchaîné depuis ce temps-là » contre des auteurs de mérite différent, sans épargner même la personne de Tite-Live. De sorte qu'il » était devenu la terreur des écrivains de son temps, dont plusieurs » n'ont osé laisser voir le jour à leurs » compositions, de crainte de les » exposer à sa censure impitoyable » (9). »

(5) Baillet, *là même.*

(6) *Là même.*

(7) Tomasin., Elog., tom. I pag. 351.

(8) Baillet, art. *C LXII* des *Ann.*

(9) *Là même.*

BENNON, évêque de Misne en Allemagne, dans le XI^e. siècle, fut canonisé par Hadrien VI. La bulle de la canonisation, en date du 31 de mai 1523 (A), fonde le mérite de Bennon, première

remement, sur ce que lui seul de tous les évêques d'Allemagne fut fidèle à la cour de Rome dans les démêlés de Grégoire VII et de l'empereur Henri IV ; secondement, sur les miracles qu'il avait faits (B), et pendant sa vie, et depuis sa mort. Il y avait long-temps qu'on sollicitait à Rome cette canonisation, et peut-être ne l'aurait-on jamais obtenue, si Luther n'avait secoué le joug du pape, dans le pays même où était le corps de Bennon : mais la cour de Rome, s'imaginant que l'institution d'un nouveau saint soutiendrait la foi ébranlée dans ce pays-là, se rendit enfin aux instances de l'évêque de Misne, qui était allé trouver le pape avec de puissantes recommandations de Charles-Quint, des archevêques de Magdebourg et de Saltzbourg, et des marquis de Misnie. Luther ne se tut point en cette rencontre : il publia un traité en allemand, qu'il intitula, *Contre la nouvelle idole et le vieux démon de Misne*. Emser écrivit contre ce traité de Luther avec aigreur, et se glorifia avec insulte, de ce que, nonobstant les invectives de cet ennemi de l'Église, un merveilleux concours de peuple avait assisté aux cérémonies de cette nouvelle solennité, et il présagea qu'elle durerait éternellement. Sa prédiction fut convaincue bientôt de fausseté (C) : celle de Bennon fut réfutée en même temps (a) (D). Emser se trouva intéressé d'une façon particulière à écrire là-dessus contre Luther ; car il avait publié

la vie de Bennon, l'an 1512, où, entre autres choses, il alléguait diverses raisons pourquoi la bulle de la canonisation n'avait pas été encore obtenue après tant de frais et tant de sollicitations (b). On s'est étrangement abusé dans le Dictionnaire de Moréri (c).

(b) *Ex eodem Seckendorffio, ibid., pag. 286 in additione.*

(c) *Voyez la remarque (A).*

(A) *La bulle de sa canonisation est datée du 31 de mai 1523.*] On trouve cette même date dans le Dictionnaire de Moréri, et cela ne va pas mal ; mais on y trouve aussi que ce fut le pape Adrien IV, qui expédia cette bulle : c'est une fausseté impardonnable. Adrien IV vivait au XII^e. siècle.

(B) *..... et se fonde sur quelques miracles qu'il avait faits.*] Les principaux sont ; 1^o. que les clefs de sa cathédrale, qu'il avait jetées dans l'Elbe, après avoir fermé cette église à l'empereur et à ses ambassadeurs, furent trouvées dans le ventre d'un poisson, et rapportées au prélat ; 2^o. qu'il passa l'Elbe à pied sec ; 3^o. qu'il convertit de l'eau en vin ; 4^o. qu'avec un coup de pied il fit naître une fontaine ; et voilà de quoi se vanter dans la communion romaine, que la fable de Pégase a trouvé son accomplissement parmi les chrétiens ; 5^o. qu'il célébra la messe en deux lieux tout à la fois ; 6^o. qu'après sa mort il vint en songe crever un œil à Guillaume marquis de Misnie (1). On se figure aisément la manière dont Luther accommoda ces miracles.

(C) *La prédiction d'Emser touchant le culte de Bennon, fut convaincue bientôt de fausseté.*] En effet, les inspecteurs ou les visiteurs qui furent envoyés en Misnie, l'an 1539, ayant débuté par signifier aux prêtres de la campagne qu'ils eussent à se conformer à la confession d'Ausbourg, allèrent peu après exhorter à la même chose les chanoines de l'église cathédrale de Misne. Jules Pflug, leur doyen, ayant convoqué le chapitre,

(a) *Tiré de l'Histoire du luthéranisme de Seckendorff, liv. I, pag. 285.*

(1) *Apud Seckend. Historiæ lutheran., lib. I, pag. 285.*

il fut résolu de laisser les choses comme elles étaient. Sur cela, on leur enjoignit de ne faire aucun acte de religion dans l'église selon l'ancien rituel, et on démolit le tombeau de Bennon, comme un objet d'idolâtrie bahalitique (2). Voilà donc un culte qui, au lieu d'être éternel, comme Emser l'avait auguré, ne dura qu'une quinzaine d'années. Un homme sage doit être extrêmement réservé sur l'avenir, lors même que les apparences sont favorables : et je trouve à plaindre ceux qui sont de profession à nourrir les espérances des peuples ; car, fort souvent, contre leurs propres lumières, ils sont obligés à faire des almanachs.

(D) *La prédication de Bennon fut réfutée en même temps.* Sa Vie porte, qu'il déclara en mourant, qu'il avait obtenu par ses prières que le service établi dans sa cathédrale ne cessât jamais. *In eo tamen maxime falsum esse apparet quod teste Emsero moriturus dixerit*, precibus suis effectum esse ut cultus ecclesiæ Misnensis perpetuus sit futurus (3). Ce service était singulier, et ne se trouvait pas même à Rome. On avait disposé de telle sorte les relais de psalmodie dans la cathédrale de Misne, qu'il n'y avait aucune heure, ni du jour, ni de la nuit, où l'on ne chantât les louanges de la cour céleste, *ut nullum diei aut noctis tempus cantu et deorum hymnis ac laudibus vacet* (4). Bennon mourut en faux prophète, s'il déclara en mourant que cela durerait toujours.

(2) *Ex Seckendorffio, ibidem, lib. III, pag. 221.*

(3) *Seckendorff, lib. I, pag. 286, littera a.*

(4) *Emserus, apud Seckend., ibidem.*

BENSERADE (a) (ISAAC DE), l'un des beaux esprits du XVII^e. siècle, était de Lions, proche de Rouen (b). Il naquit de la reli-

(a) *C'est ainsi qu'il signa dans une lettre qu'il me fit l'honneur de m'écrire le 18 de mai 1685. J'ai trouvé Bensseradde, au bas de son épître dédicatoire de la Paraphrase sur les IX leçons de Job. M. l'abbé Tallemant le nomme toujours Bensserade.*

(b) *Discours touchant la vie de M. Bensserade, à la tête de ses poésies, édition de Paris en 1697, et de Hollande en 1698.*

gion *, comme son nom de baptême le fait connaître : mais il n'y fut pas élevé ; car il était fort petit lorsque son père se fit catholique. La raison pourquoi l'évêque qui le confirma ne lui ôta point le nom d'Isaac est très-singulière (A). On prétend que ses ancêtres ont été de grande importance (B), mais tout le monde n'en demeure pas d'accord. Son père, *en mourant, le laissa fort jeune, avec fort peu de bien, et fort embarrassé ; de sorte qu'il aima mieux, à ce qu'on dit, l'abandonner, que de plaider* (c). Il se fit connaître à la cour par ses vers, et par son esprit ; et il eut le bonheur de plaire au cardinal de Richelieu (C), et au cardinal Mazarin (D) : de sorte que, non-seulement il en obtint de quoi rouler, mais aussi enfin de quoi mettre en lieu de sûreté les dernières années de sa vie. On lui donna des pensions *sur un évêché et sur deux abbayes* (d) (E), si bien qu'il pouvait être considéré comme *façon d'ecclésiastique* (e). La reine-mère lui avait donné une pension de trois mille livres, après que la mort du cardinal de Richelieu lui eut fait perdre la pension de cette éminence (f). Il trouva le moyen de subsister à la cour par le secours de mille écus de la reine-mère, et par celui de quelques dames ri-

L'abbé Tallemant est l'auteur de ce Discours.

* Leclerc et Joly conviennent du fait ; mais ont le plaisir de ne pas trouver la preuve bonne.

(c) *Tallemant, Discours sur Bensserade.*

(d) *Ménage, Anti-Baillet chap. CXLV. Voyez aussi la remarque (D), vers la fin.*

(e) *Voyez l'Anti-Baillet, chap. CXLIV.*

(f) *Voyez la remarque (E), au commencement.*

ches et libérales (g). J'ai lu quelque part, que la cour avait résolu de le députer à la reine de Suède; mais cela ne fut point exécuté (F). Son *sonnet de Job*, mis en parallèle avec celui d'*Uranie*, fit extrêmement parler de lui (G); car quel honneur n'était-ce point que d'être chef de parti contre Voiture (h), et d'avoir sur le Parnasse la faction des jobelins, qui disputait le terrain à la faction des uranistes? il est certain que cette dispute partagea toute la cour, et les beaux esprits, et qu'il y en eut de fort illustres qui se déclarèrent contre Voiture pour Benserade. Celui-ci réussissait merveilleusement aux vers qu'il faisait *pour les ballets* (H); mais il échoua dans ses rondeaux sur Ovide (i). Il entra dans l'académie française assez tard, puisque ce fut l'an 1674, et qu'il avait alors plus de soixante ans. Il succéda à Chapelain dans cette place, et lui donna des éloges, qui déplurent au comte de Rabutin (k), et qui furent plutôt un hommage fait à la coutume, qu'un effet de sincérité. *Il s'appliqua aux ouvrages de piété* quelques années avant sa mort, et traduisit presque tous les *psaumes* (l). Autre hommage fait à la coutume, mais qui peut aussi venir d'un bon fond de cœur (l). Il mourut au mois de novembre 1691, dans sa quatre-

vingt-deuxième année (m); d'autres disent qu'il n'a vécu que *près de quatre-vingts ans* (n) *. Il avait une pension du duc d'Orléans, et un appartement au Palais-Royal (o). C'était un très-honnête homme, et admirable en conversation, réussissant bien dans les bons mots (K), et disant aux gens leurs vérités sans qu'ils eussent lieu de s'en fâcher (L). Il avait *une manière d'agir hardie, qui l'obligeait de traiter familièrement avec les gens de la première qualité; de sorte qu'il faisait passer sans qu'on osât le contredire tout ce qu'il lui plaisait d'avancer: et il semblait même avoir pris un ascendant sur les plus considérables...* Sa familiarité avait même quelque chose d'impérieux: car non-seulement il voulait qu'il lui fût permis de trouver à redire aux autres; mais il ne pouvait souffrir qu'on critiquât ses compositions, qu'il défendait avec un tel entêtement, que ceux-mêmes qu'il consultait là-dessus ne pouvaient lui dire leurs pensées sans s'exposer à essuyer de sa part d'étranges emportemens (p). Il était de bonne foi, et très-officieux, surtout envers les dames; car son carrosse et ses gens étaient toujours à leur service (q). Il n'était pas savant (M): il tirait tout de son génie; mais je ne voudrais point prendre pour une

(m) Voyez le Mercure Historique de novembre 1691, pag. 537.

(n) Tallemant, Discours sur Benserade.

* L'abbé d'Olivet, comme le remarque Lecercler, le fait naître en 1612 et mourir le 19 octobre 1691; Chauffepié, d'après d'Olivet, donne la liste de ses ouvrages.

(o) Mercure Historique, novembre 1691, pag. 537.

(p) Tallemant, Discours sur Benserade.

(q) Là même.

(g) Discours touchant la vie de M. Benserade.

(h) Il était l'auteur du sonnet d'*Uranie*.

(i) Voyez le Ménagiana à la pag. 189 de la 2^e. édition de Hollande.

(k) Voyez les Lettres de ce comte, part. IV, lettre XCI.

(l) Tallemant, Discours sur Benserade.

preuve d'ignorance l'impossibilité où il fut un jour d'expliquer la différence qu'il y a entre les Hamadryades et les Dryades (N). Il commença de bonne heure à se mettre sous la presse ; car on dit que sa tragédie de *Cléopâtre* fut imprimée l'an 1630 *. C'est ce qui a fait dire qu'il était auteur plus que jubilé (O). Furetière le maltraite trop dans ses factums (r). Sarrazin, dans la Pompe funèbre de Voiture, lui a donné un coup de dent : c'est lui qu'il appelle *Rousselin de Grenade*, au III^e. chapitre de la *grand'chronique du noble Vetturius* ; et il se sert de ce nom., à cause que Benserade était rousseau (P)!, et que par plaisanterie, et pour la ressemblance des noms, il se disait issu des Abencerrages. J'ai trouvé cela écrit à la main à la marge d'un exemplaire de la Pompe funèbre de Voiture, lequel exemplaire avait appartenu à un homme qui savait la carte. Il paraît par ce chapitre de Sarrazin, que Benserade avait supplanté Voiture chez madame de Saintot (Q). J'espérais trouver beaucoup de choses sur la vie de M. de Benserade dans le Recueil des plus belles pièces des poètes français (s) : le titre m'en assurait ; mais quand j'ai été à la page marquée

* Le *Ménagiana* sur qui Bayle s'appuie (Voyez les remarques (C) et (O)) ne donne, dit Leclerc, la date de 1630 que comme douteuse. La *Cléopâtre* ne fut imprimée en effet qu'en 1636. Elle avait été jouée à la fin de 1635.

(r) Voyez la pag. 18 du II^e. Factum, et la 27 du III^e., de l'édition de Hollande.

(s) Ce Recueil est en 5 tomes. L'auteur des Mémoires et Voyages d'Espagne l'a publié à Paris l'an 1692. Il fut d'abord contrefait à Amsterdam.

à la table, je n'y ai pas rencontré une seule ligne d'histoire *.

* Joly termine ses remarques par deux pièces de vers de Benserade, qu'il croit n'avoir jamais été imprimées.

(A) *La raison pourquoi l'évêque... ne lui ôta point le nom d'Isaac est très-singulière.*] Benserade n'avait que sept à huit ans lorsque l'évêque qui le confirmait lui demanda, s'il voulait bien changer son nom juif avec un nom plus chrétien ? J'y consens, répondit-il, pourvu qu'on me donne du retour. Le prélat surpris du génie de cet enfant ne voulut point lui changer le nom : *Il faut le lui laisser*, dit-il, *il le rendra très-illustre* *. Cette particularité m'a été communiquée de bon lieu ; et je pense qu'elle se trouvera dans la Vie de M. de Benserade, faite par monsieur l'abbé Tallemant, si jamais elle s'imprime.

Voilà ce que je disais l'an 1694. Ma conjecture n'a pas été fautive : ce Discours de M. l'abbé Tallemant se voit à la tête des œuvres de M. de Benserade, imprimées à Paris l'an 1697, et en Hollande l'an 1698. On y trouve la particularité que j'ai rapportée.

(B) *On prétend que ses ancêtres ont été de grande importance.*] C'est la coutume, quand on est reçu dans l'Académie Française, de faire l'éloge de celui auquel on succède. M. Pavillon, successeur de M. de Benserade, le loua délicatement : voici de quelle manière il mania le chapitre de l'extraction : « Ce n'est pas ici le lieu » où l'on doit faire valoir la noblesse » du sang de cet illustre mort. Ici le » hasard de la naissance ne fait estimer ni mépriser personne : aussi » dans la pompe funèbre des défunts, » on n'y fait point marcher devant » les images de leurs ancêtres ; on » n'y expose que leurs talens, on n'y » montre que leurs ouvrages. Que partout ailleurs, on pare l'éloge du défunt du nom des anciens seigneurs » de Maline, que l'on compte entre » ses aïeux celui qui dans le ciment du siècle passé fut grand-

* Joly avance que cette histoire est racontée un peu différemment dans les *Hommes illustres* de Perrault. C'est, il est vrai, dans d'autres termes ; mais le fond est absolument le même.

» maître de l'artillerie : on ne doit
 » parler ici que de ce qui le fit admi-
 » rer pendant sa vie, et de ce qui le
 » doit faire revivre après sa mort (1). »

Voici ce qu'on trouve dans le Discours de M. l'abbé Tallemant : *Quoique M. de Benserade ne parlât guère de son père, il n'oubliait pas pour cela ses ancêtres, dont l'un avait été chambellan d'un de nos rois, et châtelain du château de Milan..... Du côté maternel, il était allié des Vignancours et de ceux de la Porte : sa mère portait ce dernier nom, qui était celui de la mère du cardinal de Richelieu..... Elle ne consentait pas trop volontiers à la parenté du cardinal, disant souvent dans sa famille qu'elle n'était pas de la Porte dont on voulait qu'elle fût..... Monsieur l'amiral de Brézé considérait Benserade comme une personne qui lui appartenait. On affirme dans l'Épître dédicatoire de ses œuvres (2), qu'il avait l'honneur d'appartenir au grand cardinal de Richelieu. Comparez, je vous prie, tout cela avec ce passage du Ménagiana. « M. de Benserade, à ce que j'ai entendu dire, » était fils d'un procureur de Gisors ; » et j'ai été fort surpris, lorsque » M. l'abbé Regnier lut ici dernière- » ment la harangue de M. Pavillon, » à sa réception à l'Académie, dans » laquelle on donne à M. de Benserade » une généalogie magnifique. Mais je » ne l'en estimerais pas moins pour » être encore de plus bas lieu. Les » savans doivent se piquer d'être les » fils de leurs propres ouvrages. M. de Benserade avait une assez jolie maison à Gentilli. Au-dessus de la porte de cette maison, il avait fait mettre des armes qu'il s'était données avec une couronne de comte. Un de ses amis dit un jour en les voyant : » *C'est aux poètes à en faire* (3). » Notez que M. Pavillon et M. l'abbé Tallemant ne disent rien l'un de ce que l'autre caractérise touchant les ancêtres de M. de Benserade. Cela fait soupçonner qu'ils ont suivi des notions vagues ; car on ne s'éloigne pas si étrangement de l'uniformité, quand*

on se règle sur des titres généalogiques bien prouvés. Quoi qu'il en soit des ancêtres (*), l'obscurité du père ne peut point passer pour douteuse. Les uns avaient ouï dire que c'était un procureur de Gisors (4) ; les autres qu'il avait été maître des eaux et forêts (5). Son fils ne parlait guère de lui, quoiqu'il n'oubliât pas ses ancêtres (6). Voulez-vous de plus grandes preuves d'un petit état ? Prenez garde à une autre chose. Une infinité de gens prouvent mieux la noblesse de leur père, que celle de leur aïeul ; et si vous les obligiez à prouver celle de leur bisaïeul, vous les embarrasseriez davantage. Perse a employé cette observation (7). Ici c'est tout le contraire. Il faut sauter quelques degrés en remontant, si l'on veut sortir des ténèbres généalogiques. Notre M. de Benserade ne trouve rien de commode, ni chez son père, ni chez son grand-père : il ne trouve sa noblesse que dans les siècles passés. Il est sûr que le sang noble ressemble quelquefois à ces fleuves, qui tombent dans un précipice, et, après avoir coulé dans des canaux souterrains pendant quelques lieues, reparaissent tout de nouveau (8). L'histoire généalogique, précédée presque toujours du temps fabuleux, est assez souvent entrecoupée par des périodes de temps obscur. C'est une carte géographique, qui a ses déserts, et ses terres inconnues. Voyez M. Pavillon, qui a été obligé de faire un saut de cent cinquante ans, pour rejoindre deux bouts illustres dans la famille de Benserade. Je ferai ci-dessous (9) une antithèse des vers de Perse dans un autre sens.

Je ne sais que dire d'un NICOLAS BENSERADE, à qui Érasme écrivait des let-

(*) Les Mémoires de l'état de France sous le règne de Charles IX, tom. I, feuil. 296 et 297, tournés de l'édition de 1579, parlent d'un CLAUDE DE BENSERADE, *clerc du greffe civil du Palais de Rouen*, massacré avec sa femme à Rouen, pour la religion, en l'année 1572. REM. CRIT.

(4) Ménagiana, *là même*.

(5) Tallemant, Discours sur la Vie de Benserade, *au commencement*.

(6) *Là même*.

(7) Voyez la remarque (B) de l'article de (Scipion) GENTILIS.

(8) *Tel est le Guadiana, en Espagne*.

(9) Dans la remarque (B) de l'article de (Scipion) GENTILIS.

(1) Voyez les Lettres historiques du mois de février 1692, pag. 169, 170.

(2) Imprimées à Paris, chez Charles de Ser-ci, l'an 1697.

(3) Suite du Ménagiana, pag. 53, édition de Hollande.

tres (10), et dont il parle comme d'un très-honnête homme, qui lui avait fait du bien, et qui avait de l'érudition (11). On le qualifie jurisconsulte (12). Notre M. de Benserade l'eût-il voulu mettre parmi ses ancêtres?

(C) *Il eut le bonheur de plaire au cardinal de Richelieu.*] Le même M. Pavillon expose que ce cardinal fit élever Benserade. *Vous avez vu dans ce digne confrère, dit-il (13), le fruit des soins que le grand cardinal de Richelieu avait pris de son éducation : celui qui donna la naissance à votre docte compagnie fit élever sa jeunesse, et comme ce n'est que du côté de l'esprit qu'on regarde les hommes parmi vous, avant même que vous l'eussiez associé, il pouvait se vanter que vous étiez enfans d'un même père.* On pourrait croire, si l'on ne songeait qu'à ces paroles, que M. de Benserade ne fut connu de ce cardinal que sur le pied d'un jeune homme de belle espérance, qui était d'autant plus digne de la protection du premier ministre, qu'il était fils d'un huguenot converti; mais quand on prend garde aux circonstances du temps, lors, dis-je, que l'on considère, que dès l'an 1630 (*), la *Cléopâtre* de Benserade était imprimée (14), on ne peut douter qu'il n'ait eu part à l'estime du cardinal de Richelieu en qualité d'auteur, et de bel esprit actuellement.

(D)..... *Et au cardinal Mazarin.*] Qu'il me soit permis d'insérer ici un long passage d'une pièce d'un titre assez surprenant (15). Plusieurs de mes lecteurs seront bien aises de voir ici ce que c'est, sans avoir la peine de changer de livre; outre que quelques-uns pourraient bien n'avoir pas dans leur cabinet l'*Arlequiniana*. (*) « Votre

(10) Voyez les Lettres XXI et XXIV du IX^e. livre d'Érasme. Elles sont datées, l'une de l'an 1499, et l'autre de l'an 1498.

(11) Érasme, là même. Voyez aussi l'Épître XXIV du livre V, pag. 323.

(12) Dans la table des Lettres d'Érasme.

(13) Lettres historiques de février 1692, pag. 171.

*1 Voyez ma note pénultième sur le texte, page 316, colonne 1^{re}.

(14) Voyez la remarque (O).

(15) Intitulé *Arlequiniana*. Je ne sais pourquoi on a mieux aimé dire *Arlequiniana* qu'*Arlequiniana*, puisqu'on dit *Arlequin* et non *Arlequin*.

*2 L'auteur de l'*Arlequiniana* est Cotelendi. Le passage qu'en cite Bayle est traité de fable par Leclerc et par Joly.

» histoire me fait souvenir d'une chose
» qui a fait la fortune de Benserade :
» c'est lui-même qui me l'a dit; vous
» l'avez connu? Oui, lui répondis-je,
» je l'ai vu jusqu'à sa mort : c'était
» l'esprit le plus vif, et l'ami le plus
» ardent que j'aie jamais vu; il était
» honnête et galant homme, et je
» vous dirai quelque jour des choses
» bien particulières de lui. Vous savez
» donc, reprit Arlequin, que Bense-
» rade vint à la cour, jeune, agréable,
» et plein de mérite. Il s'attacha au
» cardinal Mazarin qui l'aimait, mais
» d'une amitié qui ne lui produisit
» rien. Benserade, suivant toujours son
» génie, faisait tous les jours des vers
» galans, qui lui donnaient beaucoup
» de réputation. Un soir, le cardinal,
» se trouvant chez le roi, parla de la
» manière dont il avait vécu dans la
» cour du pape, où il avait passé sa
» jeunesse. Il dit qu'il aimait les
» sciences; mais que son occupation
» principale était les belles-lettres, et
» surtout la poésie, où il réussissait
» assez bien, et qu'il était dans la cour
» de ce pape, comme Benserade était
» en celle de France. Quelque temps
» après il sortit, et alla dans son ap-
» partement. Benserade arriva une
» heure après : ses amis lui dirent ce
» qu'avait dit le cardinal. A peine
» eurent-ils fini, que Benserade, tout
» pénétré de joie, les quitta brusque-
» ment sans leur rien dire. Il courut
» l'appartement du cardinal, et heurta
» de toute sa force pour se faire en-
» tendre. Le cardinal venait de se
» coucher. Benserade pressa si fort,
» et fit tant de bruit, qu'on fut obligé
» de le laisser entrer. Il courut se je-
» ter à genoux au chevet du lit de son
» éminence; et après lui avoir de-
» mandé mille pardons de son effron-
» terie, il lui dit ce qu'il venait d'ap-
» prendre, et le remercia avec une
» ardeur inexplicable de l'honneur
» qu'il lui avait fait de se comparer à
» lui pour la réputation qu'il avait
» dans la poésie. Il ajouta qu'il en
» était si glorieux, qu'il n'avait pu re-
» tenir sa joie, et qu'il serait mort à
» sa porte, si on l'eût empêché de ve-
» nir lui en témoigner sa reconnais-
» sance. Cet empressement plut beau-
» coup au cardinal. Il l'assura de sa
» protection, et lui promit qu'elle ne
» lui serait pas inutile : en effet, six

« jours après il lui envoya une petite pension de deux mille francs. Quelque temps après il en eut d'autres considérables sur des abbayes ; et il aurait été évêque , s'il avait voulu s'engager à l'église (16). » M. l'abbé Tallemant ne conviendrait pas de ce dernier fait. Voyez la remarque suivante.

(E) *On lui donna des pensions sur un évêché et sur deux abbayes.* Il en obtint une du cardinal de Richelieu, dès les premiers ouvrages qu'on vit paraître de sa façon : elle lui fut continuée jusqu'à la mort de cette éminence, et il aurait peut-être trouvé la même protection auprès de madame la duchesse d'Aiguillon, si ces quatre vers qu'il fit après la mort du cardinal ne l'eussent extrêmement offensée :

Cy-gist, oui gist, par la mort-bien,
Le cardinal de Richelieu;
Et, ce qui cause mon ennui,
Ma pension avecque lui.

La pension était assez considérable, à ce qu'on m'a assuré ; ce qui fut une terrible perte pour lui, et qui l'aurait extrêmement incommodé, si elle n'eût été réparée par une autre de trois mille livres, que la reine mère lui donna (17). Admirons ici la force de l'habitude de plaisanter. Un poète, qui s'est tourné de ce côté-là, aime mieux risquer sa fortune, que de perdre l'occasion d'une raillerie : je dis l'occasion la moins naturelle, la plus opposée aux bienséances ; car que peut-on concevoir de plus éloigné du decorum, que de badiner sur la mort du plus grand homme qui ait été dans le ministère de France ? Et si, par cette seule raison, la plaisanterie choque les règles, quel nouveau degré de bizarrerie n'y a-t-il pas là-dedans, lorsque le poète, qui folâtre sur ce sujet, avait reçu du défunt une pension considérable ? Je ne saurais trouver mauvais que la duchesse d'Aiguillon l'ait supprimée : elle eut en cela moins de tort que M. de Benserade. Mais passons aux autres bienfaits dont ce bel esprit fut gratifié. Le cardinal Mazarin lui fit avoir une pension de mille écus sur l'abbaye de Saint-Éloy.... et lui laissa en mourant deux mille livres de pen-

sion sur l'évêché de Mende..... Enfin Benserade eut encore une pension de deux mille livres sur une abbaye de monsieur l'abbé de Fourilles, appelée Haut-Villiers.... Il avait outre cela une rente de cinq cents écus sur la maison de ville de Lyon, et beaucoup d'argent comptant (18). Il eût bien voulu avoir un titre, et peut-être ne lui a-t-on point voulu accorder cette grâce, parce qu'il ne s'était pas d'abord destiné entièrement à l'église. Mais s'il n'a pas obtenu celle-ci, qu'il avait demandée avec instance (19), il en a eu où il ne s'attendait pas (20). On nous conte ensuite la manière dont il reçut les trois cents pistoles que le roi lui fit porter un matin (21). Ce prince donna dix mille livres, pour les figures dont les Rondeaux de Benserade sur les Métamorphoses d'Ovide furent ornés.

On s'étonnera peut-être, ces paroles sont de M. l'abbé Tallemant, qu'étant aussi accommodé qu'il était, il ait tant raillé sur sa pauvreté ; mais pour répondre à cela, il ne faut que distinguer les temps : c'était au commencement qu'il vint à la cour. Si l'on cherchait bien les dates, on trouverait peut-être que cette apologie n'est point juste, et que M. de Benserade s'est plaint de la pauvreté, lors même qu'il n'en sentait plus l'embarras. Il ne serait pas le seul poète qui serait tombé dans cette faute : et c'est un désordre beaucoup plus digne de censure, que celui dont on a blâmé Sénèque, d'avoir loué et recommandé la pauvreté au milieu d'une opulence excessive. Il vaut mieux faire cela, que de se plaindre d'être gueux, quoiqu'on soit fort à son aise. En tous cas, notre Benserade est un exemple à opposer à l'auteur d'un joli rondeau dont je parle ailleurs (22), et qui commence, *Le bel-esprit au siècle de Marot*. Ses vers lui firent faire une assez belle fortune, et le mirent en état de pouvoir

(18) *Là même.*

(19) *Je mets ceci en gros caractères, afin de faire sentir l'opposition entre M. l'abbé Tallemant, et l'auteur de l'Arlequiniana, qui a dit que Benserade aurait été évêque, s'il avait voulu s'engager à l'église. Voyez ci-dessus, citation (16)*

(20) Tallemant, Discours sur Benserade.

(21) *Là même.*

(22) Dans les Nouvelles Lettres contre Maimbourg, pag. 590 et suiv.

(16) Arlequiniana, pag. 235, édition de Hollande.

(17) L'abbé Tallemant, Discours sur Benserade.

prêter aux dames un carrosse et des laquais. Il était sans doute très-digne de récompense ; mais on aurait dû lui assigner ses pensions sur d'autres biens que sur les revenus de l'église, *non hos quæsitum munus in usus*. Voyez la remarque (G) de l'article THOMAS. Au reste, il ne faut point douter que plusieurs autres beaux esprits ne lui portassent envie, tant à l'égard du carrosse qu'il faisait rouler, qu'à l'égard de l'avantage dont il jouissait de dîner souvent en ville. L'un d'eux (23) composa un sonnet, dont voici la conclusion :

*Il fréquente les bonnes tables,
Et je ne mange que chez moi ;
J'en connais de plus misérables (24).*

Voilà le goût des parasites de l'antiquité.

*Si tristi domicanio laboras,
Turani, potes esurire mecum (25).*

Observons que ce sonnet *n'avait plus de lieu il y avait long-temps* ; car la *mauvaise santé obligea M. de Benserade sur la fin de sa vie à ne manger guère que chez lui* ; et non-seulement, *il ne sortait guère pour dîner dehors, mais il ne sortait guère pour faire des visites (26)*.

(F) *On avait résolu de le députer à la reine de Suède ; mais cela ne fut point exécuté.* J'ai lu cela dans une lettre de Costar à madame la marquise de Lavardin. Les paroles de Costar sont dignes d'être rapportées, puisqu'elles nous font savoir qu'en ce temps-là Benserade n'était pas trop bien dans ses affaires. C'est une mauvaise coutume à messieurs les beaux esprits de ne dater point leurs lettres. Si Costar avait daté les siennes, nous saurions l'année où Benserade devait avoir cet emploi. « On vous aura » mandé que la reine l'envoie en » Suède, et qu'il part d'ici dans huit » ou dix jours. Il se morfondait fort à » Paris : je ne sais s'il se dégélérera à » Stockholm, et si l'air du Nord sera » plus favorable à sa fortune, que n'a » été celui de la cour. Je m'assure que » tout le froid du septentrion, et que

» toute la neige et la glace du pays de » Bise, ne seront pas capables d' » teindre ce beau feu qui l'anime ; d » que la présence de la plus brave et » de la plus spirituelle des reines lui » inspirera des choses dignes d'être » conçues sous un meilleur ciel, et » sous un climat plus doux (27). » Voyez dans le recueil des plus belles pièces des poètes français (28) les plaisanteries que fit cet ambassadeur sur la misère de son équipage. Scarron ne put se taire sur ce que la députation n'eut point de lieu : voici comment il date une épître à la comtesse de Fiesque :

*L'an que le sieur de Benserade
N'alla point à son ambassade.*

On n'en sait pas mieux quelle est cette année. Je ne sais pourquoi M. Talle-
mant assure que quelqu'un fit ces deux vers dans ses gazettes ; car ce n'est pas ainsi que l'on doit nommer les épîtres de Scarron.

(G) Son Sonnet de Job.... *fit beaucoup parler de lui.* Ce sonnet, et celui d'Uranie, firent éclore une infinité de vers, que l'on peut voir dans le recueil des pièces choisies. Je crois que pendant le cours de cette querelle il ne se fit rien de plus spirituel, que la Glose à M. Esprit (29). Ce fut Sarrazin qui la composa : il s'était déclaré pour le sonnet d'Uranie. Balzac fit une censure sévère de ces deux sonnets, qui se trouve à la fin de son Socrate chrétien. Quand on examine cette censure, on ne peut s'empêcher de dire qu'il y a d'excellentes pièces qui ont de fort grands défauts. Il y a certaines beautés, et certaines grâces, qui brillent de telle sorte au milieu des fautes qui sont échappées à l'auteur, qu'on ne prend point garde à ces fautes. Mais, après tout, je ne vois point qu'aujourd'hui ces deux sonnets passent pour les meilleures pièces de leurs auteurs. Voici ce qu'un fin critique (30) en a dit : *Beaucoup de gens ont pris parti dans cette contestation*

(27) Costar, Lettre CLXV du I^{er} volume, pag. 480.

(28) Tom. V, pag. 231. Je parle du Recueil publié par l'auteur du Voyage d'Espagne.

(29) Vous la trouverez parmi les Poésies de Sarrazin, pag. 86 de l'édition de 1658, in-12.

(30) M. Sallo, dans le Journal des Savants du 26 de janvier 1665, pag. 48, édition de Hollande.

(23) L'abbé Esprit.

(24) Ce sonnet fut fait sur Job. Talle-
mant, Discours sur Benserade, etc.

(25) Martial., epigr. LXXIX libri V. Voyez aussi les épigramm. LXXVIII, LXXIX du livre XII.

(26) Talle-
mant, Discours sur Benserade.

(31) : *et elle s'est tellement échauffée, qu'il s'est fait des gageures considérables en faveur de l'un et de l'autre. Mais il est à craindre qu'il n'arrive à ces deux pièces la même chose qui est arrivée à ces deux sonnets qui divisèrent le Parnasse en deux factions si célèbres, sous les noms de jobelins et d'uranins. Car étant examinés de plus près, ils perdirent beaucoup de leur prix et de leur estime.*

L'auteur de l'Épître qui sert de préface à la traduction nouvelle de Persé et de Juvénal (32) débite une particularité curieuse, que je ne saurais omettre. « C'est ainsi (33) qu'un grand prince qui savait beaucoup, mais qui avait encore plus de goût pour les bonnes choses que de capacité, jugea si juste, en deux petits vers des deux fameux sonnets qui amusèrent autrefois toute la cour, et qui la partagèrent en deux cabales de beaux esprits, dont la guerre fut fort innocente. Voiture eut pour lui de redoutables partisans, et Benserade aussi : mais en vérité, la décision du prince de Conti, que lui dicta la nature seule, donna gain de cause aux jobelins, et cela sans appel. Voici l'arrêt :

» *L'un est plus grand, plus achevé ;*
» *Mais je voudrais avoir fait l'autre *.*

» Le premier vers regarde Voiture, et le second regarde Benserade, qui fut, je pense, alors bien content du souhait qu'avait formé un juge d'autant plus incorruptible, que tout le monde expérimente, en lisant les termes dont ils s'est servi, qu'il a jugé sans prévention. » M. l'abbé Tallemant n'a rien dit de ces deux vers de M. le prince de Conti, quoiqu'il rap-

(31) *C'est celle qui s'éleva sur la Joconde de M. de Bouillon, secrétaire de feu M. le duc d'Orléans, et sur la Joconde de M. de la Fontaine.*

(32) *Faite par le jésuite Hiérôme Tarteron, et imprimée à Paris, l'an 1689.*

(33) *C'est-à-dire, en jugeant par ce qui se passe en nous-mêmes lorsque nous lisons.*

* Le sonnet qui finit par ces deux vers est de P. Corneille, dit Leclerc, et non du prince de Conti. Le père Tarteron s'était sans doute aperçu de sa faute ; car dans la nouvelle édition de son Persé et Juvénal, en 1706, il supprima le passage. Un prince de C.... (que Leclerc croit être Condé et non Conti) est auteur d'un quatrain qui finit ainsi :

Le grand est le plus admirable,
Le petit est le plus galant.

porte que ce prince ne croyait pas avoir jamais vu de plus beau sonnet que celui de Job. *La fin*, disait cette altesse, *en est la plus heureuse du monde ; mais les autres vers, quoique fort galans, semblent être plutôt négligés, que polis et achevés.* Madame de Longueville se déclara pour le sonnet de Voiture (34). Notez que Benserade fit le sien en envoyant à une dame la paraphrase qu'il avait composée sur Job (35) : notez, dis-je, cela comme une preuve de la licence profane que se donnent les poètes galans *. La patience de Job, cet exemple canonique, divin, sacré, devait-elle servir d'introduction où de texte à une déclaration d'amour ? Un poète chrétien ne devait-il pas avoir plus de respect pour les histoires de la Bible ? devait-il mettre sa patience, et sa prétendue misère, au-dessus de celle de Job, sous prétexte qu'il était amoureux, et qu'il n'osait déclarer sa flamme ?

(H) *Il réussissait merveilleusement aux vers qu'il faisait pour les ballets.]*

Il y avait une adresse toute nouvelle dans ces vers : ils caractérisaient en même temps les divinités poétiques, et les personnes qui représentaient ces divinités. L'auteur des Nouvelles de la République des Lettres a parlé en passant de cette singularité. « M. de Benserade lut (36) une pièce de sa façon, qui fut extrêmement applaudie. C'est le portrait en raccourci des quarante académiciens par rapport à leurs personnes, à leurs talens, à leurs aventures, et à leur fortune. Il parle avec liberté de chacun d'eux ; mais avec ce tour fin et inimitable dont il s'est servi tant de fois pour faire des vers de ballet

(34) Tallemant, Discours sur Benserade. *Il rapporte quelques particularités touchant la guerre des uranins et des jobelins.*

(35) *Là même.*

* Ces Paraphrases virent le jour en 1638, et cependant, comme le remarque Joly, la dispute ne commença qu'en 1651. « Je penserais volontiers, ajoute Joly, que Benserade ne composa le sonnet qu'après 1647, année où les Paraphrases sur Job parurent pour la seconde fois à Paris, in-12. J'ai cette seconde édition, inconnue à ceux qui ont parlé de Benserade, et omise dans la *Bibliotheca sacra* du père Lelong. Peut-être vers 1651 y eut-il une troisième édition au sujet de laquelle Benserade aura pu faire le sonnet dont il s'agit. »

(36) *Le jour qu'on reçut M. Corneille le jeune à l'académie française.*

» personnellement propres aux dames et aux seigneurs de la cour » qui devaient paraître dans les entrées (37). » M. Perrault a beaucoup mieux expliqué cela : voyons un peu ce qu'il en dit. *Je vais vous dire encore une sorte de poésie qu'on a ajoutée aux anciennes. Ce sont les vers admirables que M. de Benserade faisait pour les ballets du roi. Avant lui, quand on faisait les stances sur Jupiter, par exemple, qui fait une entrée où il foudroie les cyclopes, ces stances ne parlaient que de Jupiter comme Jupiter, et point du tout de la personne qui le représentait. M. de Benserade tourne ses vers de manière qu'ils s'entendent également de l'un et de l'autre ; et comme c'était ordinairement le roi qui représentait Jupiter, d'autres fois Neptune, quelquefois Mars ou le Soleil, rien n'en est plus admirable que la finesse des louanges qu'il lui donne sans s'adresser à lui. Le coup porte sur le personnage, et le contre-coup sur la personne : ce qui donne un double plaisir, en donnant à entendre deux choses à la fois, qui, belles séparément, deviennent encore plus belles étant jointes ensemble* (38). J'ajoute un troisième témoin à ces deux-là, parce qu'il caractérise d'une manière plus étendue à certains égards les vers en question, et qu'il me fournit une preuve de deux remarques suivantes. *Nous venons de perdre, dit-il (39), un bel esprit, qui a excellé en l'art de railler finement et agréablement, tant de vive voix, que dans ses écrits, surtout dans les ingénieux vers de ballet qu'il a faits pour toute la cour, pendant plusieurs années. Il est original en ce genre : les anciens ne lui ont fourni aucun modèle de cette espèce de raillerie ; et personne n'a jusqu'ici réussi à l'imiter. Il mêlait aux descriptions des dieux et des déesses, et des autres personnages qui étaient représentés dans ces ballets, des peintures vives et ressemblantes des gens de la cour qui les représentaient : il y découvrait sou-*

vent leurs inclinations, leurs attachemens, et jusqu'à leurs aventures les plus secrètes ; mais d'une manière si agréable, si fine, et si détournée, que ceux qui y étaient raillés étaient les premiers à s'en réjouir, et que ses plaisanteries ne leur laissaient dans l'âme ni ressentiment ni chagrin : ce qui est une marque essentielle de leur perfection. Voyez aussi la première lettre de la II^e. partie de M. de Rabutin, et le Discours de M. l'abbé Tallemant. Vous trouverez dans ce discours que Benserade eut une querelle avec le président de Périgni, et avec Molière, qui avaient fait des vers de ballet. C'est une marque qu'il voulait être le seul que l'on employât à cela.

(I) *C'est peut-être pour s'accommoder à la coutume qu'il traduisit les psaumes dans sa vieillesse ; mais cela peut aussi venir d'un bon fond de cœur.*] On est d'autant plus porté à croire que cela sortait d'un bon principe dans M. de Benserade, que sa soumission à Dieu a été insigne pendant sa dernière maladie. Citons M. l'abbé Tallemant. « On ne pouvait » commencer sa vie avec plus de galanterie, ni la finir avec plus de piété ni plus de soumission à la volonté de Dieu, qu'a fait Benserade. » Il a souffert de si grandes douleurs, » que Job, dont il a vanté la patience, n'en a guère pu souffrir de plus aigres : elles l'étaient de telle sorte, que des gens d'un tempérament moins vif, et beaucoup moins sensible que le sien, n'eussent pas été capables de les supporter (40). »

(K) *Il réussissait bien dans les bons mots.*] Le passage que je viens de rapporter (41) témoigne qu'il possédait ce talent. Voici un autre témoignage tiré de la même source. C'est un témoignage qu'on pourrait appeler *pratique* ; car il consiste en exemple. « Un homme de la cour » était soupçonné d'être impuissant, » et ne voulait pas demeurer d'accord qu'il le fût : il rencontra Benserade, qui l'avait souvent raillé là-dessus. Monsieur, lui dit-il, nonobstant toutes vos mauvaises plaisanteries, ma femme est accouchée depuis peu de jours. Hé ! monsieur, lui répliqua Benserade, on n'a ja-

(37) Nouvelles de la République des Lettres, mois de janvier 1685, pag. 37.

(38) Parallèle des Anciens et des Modernes, tom. II, pag. 210, édition de Hollande.

(39) Recueil des bons Contes, imprimés chez la veuve Cramoisi, en 1693, pag. 204, édition de Hollande. On attribue ce livre à M. de Callière, de l'académie française, et plénipotentiaire de France au traité de paix de Ryswick.

(40) Tallemant, Discours sur Benserade.

(41) Ci-dessus, citation (39).

» mais douté de madame votre femme (42). » Vous trouverez quelques-uns de ses bons mots dans la suite du *Ménagiana*, et dans le Discours de M. l'abbé Tallemant.

(L) *Il disait aux gens leurs vérités, sans qu'ils eussent lieu de s'en plaindre.*] Rien n'est plus certain que cette sentence, *Obsequium amicos, veritas odium parit* : c'est-à-dire, *On se fait des amis par la complaisance, et des ennemis en disant la vérité.* Il faut donc que ceux qui savent ôter à la vérité cet air odieux, et cette mine fâcheuse qui l'accompagnent ordinairement, aient une adresse bien particulière. Voilà le talent dont Benserade fut loué par son successeur. *Quelle adresse de faire également souffrir des railleries aux plus impatientes, des louanges aux modestes, de dire des vérités au milieu de la cour sans nuire à sa fortune, et de divertir ceux même auxquels il reprochait quelque défaut ! Aimable censeur, dont les vers ingénieux, purgés de la bile et du fiel de la satire, ont trouvé cet art admirable de reprendre tout le monde, et de n'offenser personne* (43). On ne pourrait pas accuser M. Pavillon d'avoir outré la matière, quand même ce que l'on trouve dans certains factums (44) serait vrai ; car il n'est point de règle si générale qui ne souffre des exceptions : c'est l'auteur des factums qu'il faut soupçonner d'outrer les choses. Il dit (45) que Benserade s'était érigé en galant dans la vieille cour, par des chansonnettes et des vers de ballet, qui lui avaient acquis quelque réputation pendant le règne du mauvais goût, des équivoques, et des pointes, qui subsiste encore chez lui. Elles lui ont attiré d'autre côté, continue-t-il, quelques menaces et aventures fâcheuses, qui ont servi de date à des gazettes burlesques. A la page 28 du III^e. factum, il dit que la liste scandaleuse que Benserade avait faite de l'académie, et qu'il eut la témérité de lire publiquement dans une des assemblées solennelles, contenait des choses

si choquantes et si outrageuses, qu'elles attirèrent sur lui les menaces d'une personne de la première qualité, qui y prenait intérêt ; de sorte que, nonobstant son imprudence, il fut obligé de la supprimer, pour la bonne amitié qu'il portait à ses épaules (46).

(M) *Il n'était pas savant.*] Cela était si connu, qu'on ne fit point scrupule de l'avouer quand on reçut M. Pavillon à l'académie française, jour favorable à M. de Benserade, où l'on était bien plus disposé à lui donner ce qui ne lui appartenait pas, qu'à lui ôter ce qui lui appartenait. Voici comment M. Charpentier s'exprime dans la réponse qu'il fit au discours du nouvel académicien. *La compagnie a perdu en M. de Benserade un de ses ornemens : c'était un esprit original, et qui ne devait qu'à lui seul toute sa réputation. Sans rien emprunter des anciens, NI MÊME LES AVOIR TROP BIEN CONNUS, il les a égalés ; et si l'on aperçoit dans ses écrits quelques-unes de leurs pensées, c'est un effet du hasard, plutôt que de l'imitation. Il a montré qu'il se pouvait faire encore quelque chose de nouveau sous le soleil ; et ce caractère de nouveauté lui a été si naturel, que sitôt qu'il l'a voulu abandonner, il n'a plus été le même ; et le commerce qu'il avait avec les grâces demeurerait interrompu quand il travaillait sur d'autres idées que les siennes.* Je ne m'étonne point de voir que l'on ne supprima pas ce défaut d'érudition ; car on en tirait la matière d'un éloge raffiné.

(N) *Il ne put expliquer la différence qu'il y a entre les hamadryades et les dryades.*] Voici le fait : nous y verrons qu'il paya d'esprit : « S'étant » trouvé un jour à l'opéra dans la » loge de Monsieur, Madame lui » manda quelle différence il y avait » entre les hamadryades et les dryades ? Il se trouva fort embarrassé ; » mais, ne voulant pas demeurer » court, comme il s'aperçut qu'un » archevêque et un évêque atten- » daient Madame à la sortie, n'ayant » pas voulu faire paraître leurs croix » dans la loge, il dit qu'il y avait au- » tant de différence qu'entre les évê- » ques et les archevêques. Cela fit as-

(42) Recueil des bons Contes, pag. 24, 25.

(43) Pavillon, Discours prononcé à l'académie française. Voyez les Lettres histor., mois de février 1692, pag. 170.

(44) De Furetière.

(45) Pag. 19 de son II^e. factum.

(46) Tallemant, Discours sur Benserade.

» sez rire sur-le-champ ; et Madame
 » le redisant le lendemain à sa toi-
 » lette, quelqu'un regardant un ec-
 » clésiastique de ses amis, dit en le
 » montrant, *Voilà de quoi faire une*
 » *dryade et une hamadryade, quand*
 » *votre altesse voudra l'entreprendre*
 » *sérieusement* (47). » L'embarras de
 M. de Benserade en cette rencontre
 ne me paraît pas un bon signe d'igno-
 rance ; car je suis sûr que la question
 de Madame eût mis à bout plusieurs
 célèbres docteurs régens (48). On sait
 mieux ces choses-là à la sortie du col-
 lège, qu'après avoir blanchi dans des
 études plus relevées.

(O) *Il était auteur plus que jubilé.*]
 Cette expression est empruntée des
 cloîtres. Un moine qui a cinquante
 ans de profession, est un religieux *ju-
 bilé*, que l'on dispense de matines et
 des rigueurs de la règle en quelques
 endroits (49). Les couvens ont formé
 cette expression sur la durée du jubi-
 lé judaïque, qui était de cinquante
 ans (50). Voici comment M. Ménage
 prouve que M. de Benserade *était au-
 teur plus que jubilé*. Il suppose que la
Cléopâtre de cet auteur fut imprimée
 l'an 1630, et puis il continue de cette
 façon : « Il est mort en 1691, âgé de
 » quatre-vingts ans : ainsi il y a
 » soixante-un ans qu'il a fait cette
 » pièce ; et je suppose qu'il avait du
 » moins vingt ans quand il la fit. De
 » plus, il est à remarquer qu'en ce
 » temps-là on n'imprimait guère une
 » pièce de théâtre qu'un an après
 » qu'elle avait été jouée pour la pre-
 » mière fois (51). »

M. Ménage se trompe quand il sur-
 pose que la *Cléopâtre* de notre au-
 teur fut imprimée l'an 1630, et je
 m'étonne qu'ayant pu trouver à Pa-
 ris tant d'occasions de s'assurer de ce
 fait, il ait négligé de s'en informer,
 ou de charger de cette recherche quel-
 qu'un de ces jeunes hommes qui fré-
 quentaient sa mercuriale. Le hasard
 m'a fait tomber depuis peu entre les
 mains un exemplaire de la première
 édition de la *Cleopâtre de Benssera-*

de (52) : et j'ai connu par ce moyen
 que cette pièce fut imprimée chez
 Antoine de Sommaville, in-4°. , et
 achevée d'imprimer le 29^e. jour de
 mars 1636.

Joignons à cela ces paroles de M.
 l'abbé Tallemant : « A peine était-il
 » sorti du collège qu'il donna deux
 » ou trois pièces de théâtre : j'en ai
 » vu deux, dont l'une s'appelait
 » *Iphis et Hiante*, et l'autre *Marc*
 » *Antoine* (53). Elles eurent toutes
 » deux assez de succès : mais s'il ai-
 » mait la comédie, il n'aimait pas
 » moins les comédiennes ; et l'on dit
 » qu'avec feu le marquis d'Arman-
 » tières, pour lors abbé, il quittait
 » la Sorbonne, où leurs parens vou-
 » laient qu'ils étudiassent l'un et l'au-
 » tre, et cela pour aller presque tous
 » les jours à l'hôtel de Bourgogne,
 » où se trouvaient leurs inclinations,
 » qui étaient la Valiote et la Belle-
 » Roze (54). »

(P) *Benserade était rousseau.*]
 M. l'abbé Tallemant a cru que Bens-
 erade avait aimé la Belle-Roze à cause
 de leur conformité de poil. Elle avait
 les cheveux d'un blond ardent ; et pour
 lui, il avouait franchement qu'il était
 rousseau, se donnait lui-même ce
 nom, et s'associait là-dessus des plus
 grands seigneurs de la cour, sans se
 mettre en peine si cette société leur
 plaisait ou non (55).

(Q) *Il avait supplanté Voiture chez
 madame de Saintot.*] Sarrazin s'expri-
 me ainsi : Comme *Vetturius* arriva à
 la cour de la reine *Lionnelle de Gal-*
le : comme il en devint amoureux ; et
 comme il en fut chassé par les menées
 de *Hunault d'Armorique* et de *Rousse-*
lin de Grenade. Les notes manuscrites
 de mon exemplaire (56) m'apprennent
 que madame de Saintot fut désignée
 sous le nom de *Lionnelle de Galle*, à
 cause de Gaillonnet, maison de son
 père. M. de la Hunaudaye, qui était
 Breton, fut désigné par *Hunault d'Ar-*
morique.

(52) C'est l'orthographe de son nom, tant au
 titre qu'au bas de l'épître dédicatoire et dans le
 privilège du roi.

(53) C'est apparemment la même que M. Mé-
 nage nomme *Cléopâtre*.

(54) Tallemant, Discours sur Bensserade.

(55) Là même.

(56) Voyez ci-dessus, vers la fin du texte de
 cet article.

(47) Tallemant, Discours sur Bensserade.

(48) Voyez l'article DAYADES.

(49) Voyez Furetière, au mot Jubilé.

(50) La même.

(51) Ménagiana, pag. 335 de la première édi-
 tion de Hollande.

BÉRAULD (NICOLAS), en latin *Beraldus*, doit être compté parmi les savans du XVI^e. siècle. Il fut précepteur de l'amiral de Coligni (A). Érasme le loue en plus d'un endroit (B), et confesse que, passant par Orléans, pour aller en Italie, il logea chez lui (C); et qu'il en reçut mille marques de bonté. Nous apprenons par-là que Bérauld demeurait à Orléans. Quelques-uns disent qu'il y était né (D); mais d'autres assurent qu'il était de Languedoc (E). Il a travaillé sur Pline (F), de quoi le père Hardouin n'a point parlé dans son excellent catalogue des commentateurs de cet ancien auteur. Il témoigna dans sa préface un juste chagrin des abus de l'imprimerie. On sera sans doute bien aise que je rapporte sa plainte (G), et que j'indique quelques autres pièces qu'il publia (H). On a rapporté depuis quelque temps une chose qui fait voir que c'était un honnête homme (I). Il fut fort considéré d'Étienne Poncher, évêque de Paris, et puis archevêque de Sens (a) *¹, prélat d'une grande autorité dans le royaume, et le protecteur des lettres *². FRANÇOIS BÉRAULD, son fils, fut fort docte. Il entendait bien la langue grecque, et il l'enseignait dans Mombelliart, l'an 1554 (b). Il ensei-

gnait à Lausanne, quand Bèze y alla en 1549 (c). Il y enseignait aussi en l'an 1557 (d). Il était à Genève l'an 1561 (e). Il était principal du collège de Montargis l'an 1571 (f), d'où il alla à la Rochelle, pour y exercer un semblable emploi (g). Il était bon poète et en grec et en latin (h). Il n'est pas besoin de dire qu'il était de la religion. Il a traduit quelques livres d'Appien (K).

(c) Ant. Fayus, in *Vitâ Bezæ*, pag. 14.

(d) Melch. Adam., in *Vitâ Stuckii*.

(e) Colomesii, *Gallia orient.*, pag. 55.

(f) *Ibid.*, pag. 46.

(g) *Ibid.* et pag. 38. Voyez la Lettre que Bèze lui écrivit : c'est la LXXI^e. de celles de Bèze.

(h) Colomesii, *Gallia orient.*, p. 22, 40.

(A) Il fut précepteur de l'amiral de Coligni.] En voici la preuve. *Natus est hic Gaspar anno MDXVII, mensis feb. die XVI, qui cum puer indolem virtutis atque ingenii mirificam ostenderet, mater eum patre mortuo bonis litteris ab ineunte ætate imbuendum curavit : ei que Nicolaum Beraldum, qui tum eruditio- nis laude in primis totius Galliæ florebat, præceptorem attribuit (1).* L'ancienne Vie de cet amiral ne dit que cela ; mais celle qui fut donnée au public l'an 1686 rapporte plus de circonstances *. Nous y apprenons que Bérauld fut mis d'abord auprès de l'aîné qui, ayant infiniment d'esprit, profita beaucoup sous un si bon maître (2)..... D'Odet, continue-t-on, il passa auprès de Gaspard, et il trouva en lui, non pas un esprit plus pénétrant, car il ne s'en trouvait guère ; mais un esprit plus disposé à l'obéissance ; tellement qu'il lui apprit bientôt, non-seulement le latin, mais encore la philosophie. Comme M. de Montmorency, qui venait d'être fait

(a) Cela paraît par une Lettre de Budé à Érasme. C'est la LX^e. du III^e. livre de celles d'Érasme.

*¹ La lettre citée dans la note (a) étant de mars 1519, il fallait dire (suivant Joly), « auparavant évêque de Paris et alors archevêque de Sens » : critique au moins futile.

*² Bayle ne parle pas de la mort de Bérauld. Leclerc croit qu'elle arriva en 1540.

(b) Colomes., in *Galliâ orient.*, pag. 17.

(1) Vita Gasp. Colinii, pag. 33, 34, edition. Ulraj. anni 1645

* L'ancienne Vie de Coligni, citée par Bayle, est écrite en latin et a pour auteur Jean de Serres (Serranus), ou, suivant d'autres, Jean de Villiers Hotman. Il en existe une traduction française, 1643, in-4^o. et in-16. La Vie de l'amiral de Coligni, 1686, in-12, dont Bayle rapporte un passage, a pour auteur le fameux Gaiien Sandras de Courtils, écrivain justement décrié.

(2) Vie de Gaspar de Coligni, pag. 8 et 9.

connétable *, aimait sa sœur et ses enfans, il trouvait le temps, parmi les grandes occupations qu'il avait, de vaquer à l'éducation de ceux-ci : c'est pourquoi il avait commandé à Bérauld de le venir voir réglément une fois la semaine, et de l'avertir fidèlement de tout ce qu'il reconnaîtrait en eux de bien ou de mal. Or, Bérauld l'étant venu trouver selon son commandement, et lui ayant dit qu'il était bien plus content de Gaspard que d'Odet, le connétable prit l'un pour l'autre, et lui fit réponse qu'il vît à y remédier, parce qu'il voulait que Gaspard fût d'église, et qu'Odet, comme l'aîné, soutint l'honneur de sa maison. Bérauld, surpris de cette réponse, lui demanda si c'est qu'il falloit qu'un ecclésiastique fût ignorant, et un homme du monde plus habile ? Ce discours de Bérauld fit connaître au connétable qu'il s'était mépris, et il fut ravi d'apprendre que Gaspard eût tant de disposition aux sciences, qu'il y avait lieu d'en espérer quelque chose de bon. Mais Bérauld ayant fait part de cette conversation à son écuyer, il eut si peur qu'on ne le fit d'église, qu'il n'y eut plus moyen de lui faire regarder un livre.

(B) *Érasme le loue en plus d'un endroit.*] Ce qu'il en dit dans son *Ciceronianus* est un mélange de bien et de mal, puisque s'il lui donne d'un côté le talent de bien parler, il lui ôte de l'autre le talent de bien écrire ; et qu'il le représente comme un paresseux. *Agnosco dictionis illaborato fluxu Pino non dissimilem : verum is in hoc genere nunquam nervos intendit suos, dicendo quàm scriptor felicior. Quid possit satis divino, sed est magni laboris fugitantiior* (3). Dans la remarque suivante, il lui donnera des éloges plus purs et en plus grand nombre. Notez qu'il lui dédia son livre de *Conscribendis Epistolis*, l'an 1522.

(C) *Érasme..... logea chez lui.*]

* Montmorency, dit Leclerc, ne devint connétable qu'en 1538. Odet, déjà cardinal, était alors âgé de vingt-trois ans, et Gaspard qui en avait un peu plus de vingt-un portait les armes depuis plusieurs années. De Courtils a donc grand tort de supposer que ces deux frères étaient encore sous la tutelle de Bérauld quand Montmorency fut fait connétable. En 1538 Bérauld n'était plus chargé de l'éducation des Coligni.

(3) *Erasm.*, in *Ciceron.*, pag. 74.

Rapportons le passage tout entier : il nous fournira un point de critique contre l'historien moderne de l'amiral de Coligni. *Nicolaus Beraldu lepidè nimirum hospitalis tesserae meminit in subscriptione sud. Nam mo-mini cum olim essem Aureliæ, Italiam aditurus, me hominis hospitio usum, atque apud eum dies aliquot sanè quàm benignè comiterque habitum. Etiam nunc audiro mihi videor linguam illam explanatam ac volubilem, suaviterque tinnientem et blandè canoram vocem, orationem paratam ac purè fluentem : videre os illud amicum et plurimum humanitatis præ se ferens, supercilii nihil ; mores venustos, commodos, faciles, minimèque molestos : quin et interulam sericam velut apophoretum obtulit abituro, virque ab homine impetravi ut liceret recusare* (4). Cette lettre est datée du 21 de février 1516, d'où l'on peut inférer que Bérauld n'était point jeune, quand il fut donné pour précepteur aux fils du maréchal de Châtillon. Mais cette volubilité de langue qu'Érasme, témoin auriculaire, lui attribue, comment l'accorderons-nous avec ce que l'on va lire ? L'amiral avait en lui deux choses qui paraissent extrêmement opposées, savoir : une grande vivacité d'esprit, et une parole fort lente ; si bien que l'on eût dit qu'il rêvait à ce qu'il allait dire. Les politiques voulaient que ce fût une adresse pour avoir le temps d'observer ceux à qui il avait affaire.... Il est bien plus vraisemblable de croire que c'était un défaut qu'il avait contracté par la fréquentation de Nicolas Bérauld, son maître, en qui l'on remarquait la même chose (5) *.

(D) *Quelques-uns disent qu'il était né à Orléans.*] *Nicolai Beraldi Aurelii..... Dialogus.* C'est ainsi que parle Gesner (6). Voyez aussi Rocolles, à la page 214 de l'Histoire véritable du calvinisme. Je rapporterai ses paroles à la fin de la remarque suivante.

(4) *Erasmus*, *Epist. XIV libri I*, pag. 56.

(5) *Vie de Gaspard de Coligni*, pag. 18.

* Joly prétend que Bayle dit que Bérauld était bègue. Bayle ne parle que de sa lenteur à parler, et cela sur le témoignage de Sandras de Courtils qu'il oppose à celui d'Érasme.

(6) *Gesneri Biblioth.*, folio 518.

(E) d'autres assurent qu'il était de Languedoc.] « Louise de Montmorenci, leur mère, assistée des conseils de son frère, prit soin de leur éducation, et leur donna pour précepteur Nicolas Bérauld, natif du Languedoc, mais qui avait appris les belles-lettres à Paris, où il était venu dès sa jeunesse. » C'est ainsi qu'on parle dans la page 8 de la nouvelle Vie de l'amiral. Gesner aura pu être trompé par le long séjour que Bérauld fit à Orléans, où il était professeur en droit, si je ne me trompe. Rocolles en parle ainsi, à la page 214 de l'Histoire véritable du Calvinisme : *Nicolas Bérauld, d'Orléans, grand Juraconsulte*. Gesner fait mention d'une harangue de Bérauld de *Jurisprudentia veteris ac novitatis*.

(F) *Il a travaillé sur Pline.*] Il est le troisième des commentateurs de cet auteur qu'Érasme a nommés. Hermolaüs Barbarus est le premier (7), Bude le second*, et Jean Cæsareus le quatrième. *Post hunc (Budæum) Nicolaus Beraldu, homo supra peritiam humanarum litterarum, mathematicos etiam pulchrè callens, quodque hic vel præcipuum erat sani judicii, non minore studio quàm religionis versatus est in hoc labore. Nuper omnium postremus Joannes Cæsareus in omni genere litterarum exercitissimus, non infelicem operam præstitit* (8). C'est ainsi qu'Érasme a parlé dans la préface du Pline qu'il fit imprimer à Bâle, chez Frobenius, l'an 1525. Il assure qu'il avait corrigé beaucoup de passages, et que jamais Pline n'avait paru en meilleur état. *In cæteris item ita vigilatum est, ut meo periculo non dubitem polliceri nunquam hætenus extisse Plinium feliciter tractatum* (9). Cependant le père Hardouin ne dit rien de cette édition, et il ne compte Cæsarius (c'est ainsi qu'il le nomme) que parmi ceux qui n'ont travaillé que sur un morceau de Pline. Il ne lui attribue que des Scolies sur ce qui concerne les poissons

(7) Le père Hardouin remarque, et avec raison, que le premier qui entreprit Pline fut Jean André Valerius antistes in Corsicâ. Je crois qu'il fallait dire Aleriensis.

* L'édition de Bérauld est de Paris, 1516.

(8) Erasm., *Præfat.*, in Plin. Elle est imprimée parmi ses Lettres, au livre XXVIII, pag. 1682.

(9) *Ibid.*, pag. 1683.

au livre IX. M. Chevallier va donc trop loin dans ces paroles de la page 191 de son Origine de l'imprimerie de Paris : j'ai été étonné, quand j'ai vu, qu'on n'y (10) avait rien dit de Jean Cæsarius, et qu'il n'y était fait aucune mention de son ouvrage, ni dans la préface, ni dans la liste des principales éditions de ce fameux auteur, qui a été mise au premier tome. Ceci servira de note ou d'accessoire à ce que l'on touche de l'omission de Bérauld dans le texte de l'article.

(G) *Il témoigna son chagrin des abus de l'imprimerie. On sera bien aise que je rapporte sa plainte.*] « Jacques Fontaine, professeur en droit dans l'université de Paris....., aprouve fort le conseil que Nicolas Bérauld donna aux souverains d'apporter quelque remède à ce mal, et de faire des édits pour éloigner de ce bel art tous ceux qui par le manque d'érudition et de science, seraient jugés incapables de l'exercer. *Quare prudentissimè in Præfatione operis sui Pliniani admonet longè eruditissimus Nicolaus Beraldu, ut aliquo publico decreto insolentissima ista ignorantum impressorum audacia reprimatur; quibus hoc debemus studiosi, quod pro undâque que litterâ invenimus plagam, pro syllabâ crucem, pro libro tormentum. Sed rei indignitas, quæ loqui compulit, etiam tacere cogit* (11). » Ces paroles de Jacques Fontaine se trouvent dans l'éloge qu'il fit de Bertholde Rembolt, fameux imprimeur. *On le lit au Sexte des Décretales, imprimé par Chevalon, l'année 1520* (12).

(H)..... et que j'indique quelques autres pièces qu'il publia.] Voici celles dont Gesner a fait mention. *Dialogus quo rationes explicantur quibus dicendi ex tempore facultas parari potest: deque ipsâ dicendi ex tempore facultate*, à Lyon, en 1534. *De Jurisprudentiâ veteris ac novitatis Oratio, cum eruditâ ad antiquorum lectionem ac studium exhortatione*, à Lyon, en 1533. Des notes sur le *Rusticus* et sur le *Nutricia de Poli-*

(10) C'est-à-dire, dans l'édition du père Hardouin.

(11) Chevallier, Origine de l'imprimerie de Paris, pag. 183.

(12) La même.

lien. Il est vrai que quant à ce dernier ouvrage, Gesner n'est pas hors d'incertitude. *Fertur etiam in Politiani Nutricia scripsisse, si benè memini* (13). Josse Badius, dédiant à Louis de Berquin la seconde partie des œuvres de Politien, l'an 1512, s'excuse le mieux qu'il peut de ce qu'il n'a point encore imprimé *la très-docte et très-solide épître* que Bérauld avait composée contre Laurent Valla, et dédiée à son bon ami Louis de Berquin. Voyez Rocolles, Hist. vérit. du Calv., pag. 214, qui dit que cet ouvrage de Bérauld avait pour titre, *De la Récrimination contre Laurens Valla, Antoine de Palerme, et Barthélemi Facius* (14). Le Catalogue d'Oxford contient un *Dictionarium Græco-Latinum Nicolai Beraldi*, imprimé à Paris, l'an 1521 ^{*1}, et un autre livre intitulé *Syderalis Abyssus*, imprimé dans la même ville, en 1514 ^{*2}.

(I) *C'était un honnête homme.*] Madame de Châtillon, et le connétable de Montmorency son frère, voulaient faire de Gaspard de Coligni un homme d'église; et ayant su de lui-même que ce n'était pas son inclination, ils donnèrent ordre à Bérauld de lui insinuer leur volonté, croyant que comme il avait toujours manié son esprit de jeunesse, il savait mieux que personne le moyen de le réduire. Ils lui représentèrent que son disciple pourrait l'oublier dans la profession des armes; mais que sous l'état ecclésiastique, il aurait toujours besoin de lui, et le comblerait de bénéfices. *Ils ne s'y pouvaient prendre plus finement pour lui faire faire ce qu'ils voulaient; mais Bérauld, qui était plus homme de bien qu'intéressé, au lieu de faire tous les efforts qu'ils espéraient, se contenta de lui montrer les avantages de la dignité de cardinal, et en même temps il lui en re-*

présenta les précipices, et lui conseilla de ne s'y point engager contre son inclination (15).

(K) *Il a traduit quelques livres d'Appien.*] Ce fut Henri Étienne, qui le choisit pour traduire les guerres d'Annibal et celles d'Espagne : *Sicut hosce duos libellos à me ex Italiâ (uti dixi) allatos primus edidi, ita etiam primus latinè vertendos curavi, et quidem delecto ad id munus viro Græcæ linguæ non parùm perito, Francisco Beraldo Aurelianensi* (16). Il montre dans ses notes pourquoi il a préféré la traduction de François Bérauld à celle de Cælius Secundus Curion ^{*}.

(15) Vie de l'amiral de Coligny, imprimée en 1686, pag. 10, 11.

(16) Henricus Stephanus, in *Præf. Appiani*.

^{*} On lit, dit Joly, plusieurs particularités curieuses sur N. Bérauld dans les *Singularités historiques et littéraires de D. Liron*, tom. III, pag. 129 et suiv., où il dit qu'il ne connaît que Gesner qui ait parlé de Bérauld. Il pouvait consulter le *Dictionnaire critique*. Du reste, il cite un grand nombre d'ouvrages inconnus à Bayle.

BÉRAULT (CLAUDE), auteur du *Commentaire sur Stace in usum Delphini*, mourut à Paris, au mois de mars 1705. Il était professeur royal en syriaque, depuis la mort de M. d'Herbelot.

BÉRAULT (MICHEL), ministre, et puis aussi professeur en théologie à Montauban, a fleuri vers la fin du XVI^e. siècle, et au commencement du XVII^e. Il se fit fort considérer dans son parti. Il avait été moine, si l'on en croit Scaliger, qui lui a donné la louange de *docte et d'habile homme* (a). Il fut choisi, en 1593, pour disputer contre du Perron dans la conférence de Mantes, comme je l'ai dit en un autre endroit (b); et il publia un ouvrage contre le même du

(13) Gesn. Biblioth., folio 518.

(14) Rocolles, Histoire vér. du Calvinisme, pag. 214.

^{*1} Ce Dictionnaire ne porte aucun nom sur le frontispice. L'auteur primitif était, dit Leclerc, un carme italien nommé Jean Craston ou Crastoni. Bérauld ayant revu et augmenté cet ouvrage, l'appelle dans sa préface : *nostrum hoc Lexicon*.

^{*2} Joly remarque que Bayle a oublié de citer un ouvrage de Bérauld, mentionné dans la *Bibliotheca sacra* du père Lelong et intitulé : *Nicolaus Beraldis Aurelius catholicus : Enarratio psalmorum* 71 et 130, Paris, 1529, in-4^o.

(a) Scaligérana, au mot Bérauld, pag. 29.

(b) Dans la remarque (B) de l'article ROTAN.

Perron ; l'an 1598 (A). Il favorisa beaucoup au temps des guerres civiles, les intérêts du duc de Rohan, et il publia dans cette vue quelques écrits qui lui firent des affaires (B). Il avait *brigué presque ouvertement*, en 1605, la nomination de député aux assemblées générales de ceux de la religion (c). Il nous a appris une époque, qui est assez curieuse (C) ; je veux dire, ce qui porta plusieurs ministres de France à commencer de lire les pères (d).

(c) Hist. de l'édit de Nantes, tom. I, pag. 425.

(d) Voyez la préface de son livre de la Défense de la Vocation des ministres.

(A) Il publia un ouvrage contre le même du Perron, l'an 1598.] Il le fit imprimer à Montauban, par Denis Haultin, et le dédia aux magistrats et aux habitans de la ville : c'est un in-8°. de 498 pages, intitulé *Briève et claire défense de la vocation des ministres de l'Évangile contre la réplique de Messire Jacques Davy, évêque d'Évreux, faite article par article sur la même réplique.*

(B)... et quelques écrits, qui lui firent des affaires.] Le commissaire du roi au synode national de Charenton, en 1631, demanda, entre autres choses, qu'il fût défendu aux ministres de se mêler des affaires politiques (1). Cet article regardait Béraud, ministre de Montauban, homme d'un esprit un peu chaud, et qui allait vite. Pendant les derniers troubles il avait écrit un livre, où, non content de justifier la prise des armes, il s'était avisé de soutenir que les ministres même ont vocation de les porter, et de répandre le sang. Le commissaire exagéra l'importance de cette opinion, dangereuse dans un homme comme Béraud, qui, outre la qualité de ministre, avait encore celle de professeur en théologie. Il prononça le premier la condamnation de ce coupable, et ordonna au synode de le censurer. Avant que de rien répondre sur l'affaire de Bé-

(1) Histoire de l'édit de Nantes, tom. II, pag. 518.

raud, il fallut l'entendre (2). Il avoua le livre : il prétendit n'y avoir point enseigné la doctrine qu'on lui imputait, et excusa sur la malice des temps ce qu'il y avait de suspect. Il dit qu'il s'y trouvait des paroles ambiguës, et qu'il détestait la conséquence qu'on en avait tirée. Le commissaire ne voulut point laisser passer cette espèce d'excuse, et il convainquit Béraud d'avoir écrit formellement, dans une préface de son livre, les choses dont on l'accusait. De sorte qu'il fut censuré fort vivement par le synode, qui traita les expressions de son livre de termes scandaleux, qu'il avait employés mal à propos. Cette doctrine fut condamnée, et il fut défendu aux ministres de l'enseigner. Cependant Béraud demeura exclus du synode ; et avant que d'y être rétabli, il essuya encore une nouvelle censure de la part du commissaire.

Après que les députés du synode eurent harangué le roi, on permit à Béraud de prendre séance dans l'assemblée (3).

(C) Il nous a appris une époque qui est assez curieuse.] Il dit (4), qu'environ l'an 1585, lorsque ceux de la religion réformée étaient occupés à repousser les furieux et plus que gigantins efforts de la ligue, on reçut de surcharge certain avis venant de Paris et de la cour d'Henri III, que quelques jeunes hommes autrefois sortis d'entre les réformés préparaient guerre.

.
.
.
.
.
.
.
.
.
.
à l'imprimé jusqu'à cette nouvelle inclusivement

« Comme Dieu, ajoute-t-il, donne » toujours aux siens quelques moyens » de faire profit des plus envenimés..

.
.
.
.
.
.
.
.
.
.

(2) Histoire de l'édit de Nantes, tom. II, pag. 519.

(3) Là même, pag. 523.

(4) Béraud, Préface de la Défense de la vocation des ministres.

à l'imprimé jusqu'à *A* ceux-ci, inclusivement *.

* Cette remarque (C) rejetée dans le quatrième volume dans l'édition de 1720, a été totalement oubliée dans les éditions de 1730, 1734, 1740, etc. J'aurais voulu, comme j'ai déjà eu le bonheur de le faire en d'autres articles, remplir les citations qui ne sont qu'indiquées ici. J'ai vainement cherché dans toutes les bibliothèques publiques de Paris et dans plusieurs des départemens l'ouvrage de Bérauld dont Bayle donne le titre dans sa remarque (A). Un avis inséré dans la *Bibliographie de la France*, deux lettres écrites à Montauban, n'ayant rien produit jusqu'à présent, je fais ici un nouvel appel aux amis des lettres; et dans l'espoir qu'il produira tôt ou tard quelque effet, j'ai laissé quelques lignes en blanc. Aussitôt que j'aurai trouvé le livre de Bérauld je n'aurai qu'à faire réimprimer le présent feuillet où les blancs seront alors remplis.

BÉRENGER* (PIERRE), de Poitiers, disciple d'Abélard, prit fort à cœur les intérêts de son maître condamné par un concile (a) en 1140 : et parce qu'il regarda saint Bernard comme la principale cause de cette condamnation, ce fut contre lui qu'il jeta le plus grand feu de sa colère. Il écrivit une *Apologie pour Abélard* (b), où il expose qu'on prépara le jugement du procès parmi les verres et les pots (A); et que l'accusé, voyant la mauvaise disposition de ses juges, demanda que la cause fût renvoyée au pape (B); qu'on ne laissa point de le condamner; et que saint Bernard prévint avec tant de promptitude l'esprit du saint père, qu'Abélard fut bientôt condamné à Rome, sans avoir été ouï (C), et sans même qu'on lui eût donné le temps de se présenter au tribunal devant

* Article purement satirique, dit Leclerc. Voyez le père Mabillon dans son édition de saint Bernard, édition de 1690. La même lecture servira pour l'article que Bayle a donné à saint Bernard.

(a) Tenu à Sens.

(b) Elle est imprimée avec les Oeuvres d'Abélard, à Paris en 1616.

lequel il avait évoqué sa cause. Là-dessus, l'apologiste rapporte les raisons qu'on pouvait alléguer pour saint Bernard : savoir *que le zèle de la maison de Dieu le rongeat; que la lèpre qui défigurait le corps de l'église se serait répandue au long et au large, si l'on n'avait étouffé le mal dans sa naissance; et que, pour épargner aux lecteurs la peine de parcourir plusieurs volumes, il avait été à propos de donner une courte liste des propositions pernicieuses d'Abélard.* On ne peut tirer d'affaire celui qui fut le faiseur d'extraits en cette rencontre; et soit que saint Bernard ait pris seul toute cette peine, soit qu'il ait produit avec ses extraits ceux que d'autres lui fournirent, il est certain que cet endroit de sa vie ne fait pas beaucoup d'honneur à sa mémoire (D). La liste qu'il produisit contenait des choses qu'Abélard n'avait jamais dites ni écrites, et des choses qu'Abélard n'avait jamais entendues selon le sens qu'on lui imputait (c). C'est ce que l'apologiste devait montrer dans la II^e. partie de son ouvrage; mais il ne la composa point, et pour cause (E). En attendant cette seconde partie, qui ne vint jamais, il fit comprendre à saint Bernard dans la première, que ce n'était point à lui à persécuter les autres sur leur doctrine, puisque ses écrits n'étaient point exempts d'erreur. On lui soutint qu'il avait enseigné une chose, qu'il n'aurait pas manqué d'insérer comme un monstre de doctrine dans ses extraits d'Abélard, si

(c) Voyez la remarque (I).

Abélard l'avait débitée (d). Cette récrimination de Bérenger fut inutile : il s'adressait à une de ces personnes privilégiées, qui s'acquièrent le bénéfice de l'impunité, par les grands services qu'ils prétendent avoir rendus à la cause (F). Il ne gagna pas davantage, en représentant à ce dénonciateur l'indulgence qu'on avait eue pour les erreurs de quelques pères de l'église. Outre cette pièce de Bérenger, nous avons deux *lettres* de sa façon, l'une à l'évêque de Mende, l'autre contre les chartreux. Elles sont imprimées avec les œuvres d'Abélard. Il soutient dans tous ses écrits le caractère d'un esprit ardent et aigre, que Pétrarque lui a donné (G); mais il dit que son invective contre les chartreux ne tendait qu'à les corriger de leur médisance (e). Ceux qui ont dit qu'il était de petite taille ont mal entendu l'auteur qu'ils citent (f). Au fond, les reproches d'hétérodoxie qu'il a faits à saint Bernard ne sont que de vaines chicanes, et ne doivent servir tout au plus qu'à faire voir, que quand on appuie trop rigide-ment sur certaines expressions, sans se revêtir de cet esprit d'équité qui cherche le sens d'un auteur dans le but et dans les principes de ses ouvrages, on trouve aisément des pro-

positions erronées. Je ne prétends pas que les erreurs imputées à Abélard aient toutes une aussi mauvais fondement que celui-là (H); mais on ne le saurait nier à l'égard de la meilleure partie (I) : et ainsi les amis de saint Bernard n'avaient pas un juste sujet de se plaindre de ce qu'on trouvait des erreurs dans ses ouvrages, en se servant contre lui de sa méthode. Il est de l'utilité publique que certaines gens soient obligés de s'écrier,

Eheu!
*Quàm temerè in nosmet legem sancimus
iniquam (g).*

Le mal est que l'événement ne se déclare pas toujours contre l'agresseur ; car nous voyons encore aujourd'hui le malheureux Abélard couvert de honte et d'ignominie (K), pendant que son adversaire est invoqué comme un saint. Il avait été condamné à Soissons dans un concile présidé par le légat du pape, lequel légat n'entendait rien à l'état de la question (L). Gerson a cru que le fameux Bérenger, qui niait la réalité, était disciple de Pierre Abélard (h) : il l'a pris peut-être pour celui qui fait la matière de cet article ; et en tout cas, il s'est trompé, vu qu'Abélard n'avait pas dix ans, lorsque l'adversaire de la réalité mourut.

Ceux qui voudront s'informer plus en détail si Bérenger avait raison de prétendre qu'Abélard n'était pas un hérétique qui eût mérité les persécutions qu'on lui suscita, feront bien de consulter

(d) Savoir que l'âme était créée au ciel. *Dum dignitatem animæ jactitas, originem ei siderem flore jejuni eloquii nundinarius. Quod si in Petri Opusculis hujus vecordiam reperisses, non est dubium quin eam inter illa quæ peperisti capitulorum monstra locasses.* Bereng. in Oper. Abælardi, pag. 315.

(e) *Volui rescare in eis immoderatam licentiam linguæ, quâ velut quidam geometræ totum orbem mensurabant* Bereng. in Oper. Abælardi, pag. 323.

(f) Voyez la remarque (F).

(g) Horat., Sat. III, vs. 66, lib. I.

(h) Gerson., Oper., tom. IV, alphabeto LXIX, lit. Q, folio 212.

M. du Pin, qui a porté un jugement équitable sur la doctrine de cet homme, et nommément sur les XIV propositions extraites de ses ouvrages, et lues dans le concile de Sens. *On ne peut pas nier*, dit-il (i), *qu'il n'ait eu des sentimens catholiques sur le mystère de la Trinité, et qu'il n'ait cru les trois personnes divines d'une même nature.* Je rapporterai tout ce qu'il a dit sur cette proposition d'Abélard. *Dieu ne peut faire que ce qu'il fait* (M). C'est une question plus importante et plus difficile que l'on ne saurait s'imaginer. J'ajouterai à cela, que les protestans sont plus enclins que beaucoup de catholiques à condamner Abélard (N); et je citerai un passage de M. Joly, chanoine de Notre-Dame à Paris.

(i) Du Pin, Bibliot. des auteurs ecclésiast., tom. IX, pag. 122, édition de Hollande.

(A) *Il exposa dans son Apologie pour Abélard, qu'on prépara le jugement de son procès parmi les verres et les pots*] On ne peut pas faire une description plus satirique, que celle que Bérenger a faite des préliminaires de ce jugement synodal. Il dit que les pères du concile, après avoir bien bu et mangé, se firent lire l'écrit de Pierre Abélard. Ils frappaient des pieds pendant la lecture, ils riaient, ils badinaient, ils buvaient; et lorsqu'ils entendaient quelque chose à quoi leurs oreilles n'étaient pas accoutumées, ils grinçaient les dents contre cet auteur, et se demandaient s'ils laisseraient vivre un tel monstre? Ils avaient tant bu qu'ils s'endormirent; de sorte que quand leur lecteur rencontrait quelque endroit scabreux, il leur demandait s'ils ne le condamnaient pas? ils se réveillaient en sursaut, et disaient à moitié endormis, les uns *damnamus*, les autres seulement *namus*. Les termes de Bérenger ont plus de force que les

miens : qu'il me soit donc permis de les rapporter. Il appliquait fort joliment les pensées des anciens poètes latins. *Post aliqua pontifices insultare, pedem pedi applodere, ridere, nugari conspiceres, ut facile quilibet judicaret illos non Christo vota persolvere, sed Baccho. Inter hæc salutantur cyphi, pocula celebrantur, laudantur vina, pontificum guttura irrigantur..... lethæi potio succi pontificum corda jam sepelierat. Ecce, inquit Satyricus,*

Inter pocula querunt
Pontifices satiri quid dia poemata narrent.

*Denique, cum aliquid subtile divinum-que sonabat quod auribus pontificalibus erat insolitum, audientes omnes dissecabantur cordibus suis, et stridebant dentibus in Petrum, et oculos talpæ habentes in philosophum, Hoc, inquiunt, sineremus vivere monstrum?..... Cujus (vini) calor ita incesserat cerebris, ut in somni lethargiam oculi omnium solverentur. Inter hæc, sonat lector, stertit auditor. Alius cubito innititur, ut det oculis suis somnum; alius super molle cervical dormitionem palpebris suis molitur; alius super genua caput reclinans dormitat. Cum itaque lector in Petri satis aliquod reperiret spinetum, surdis exclamabaturibus pontificum, Damnatis? Tunc quidam vix ad extremam syllabam expergefatti, somnolentâ voce, capite pendulo, Damnamus ajebant. Alii verò damnantium tumultu excitati, decapitatâ primâ syllabâ, namus inquiunt. Je ne saurais m'empêcher de mettre ici ce petit conte. Un conseiller s'endormait quelquefois sur les fleurs de lis. « Un » jour, le président de sa chambre recueillant les voix de la compagnie, » et lui ayant demandé la sienne, il » lui répondit en sursaut, et n'étant » pas encore bien réveillé, qu'il était » d'avis qu'on fût couper le cou à cet » homme-là. Mais c'est un pré dont » est question, dit le président : Qu'il » soit donc fauché, répliqua le conseiller (1) » Balzac avait lu cela peut-être dans l'écrit burlesque de François Hotman, déguisé sous le nom de *Matago de Matagonibus*, contre Matharel. *Nota omnibus, dit-il est historia de eo qui cum dormiens à**

(1) Balzac, *Aristipe*, pag. 199.

præside excitatus et sententiam interrogatus esset, semisonis dixit Suspendatur, suspendatur, credens criminalem processum esse. Cui præses, Quinimò, inquit, agitur de prato : ergò defalcetur, respondit ebrius.

(B)..... *que voyant la mauvaise disposition de ses juges, il demanda que la cause fût renvoyée au pape.*] Othon de Frisingen dit qu'Abélard appréhenda d'être accablé par quelque émotion populaire, et que, pour éviter ce malheur, il demanda son renvoi en cour de Rome. *Dum de fide sua discuteretur, seditionem populi timens, apostolicæ sedis præsentiam appellavit* (2). Il avait raison de se défier d'une populace animée par les déclamations de ses dénonciateurs, qui le faisaient passer pour le destructeur des plus saints mystères de l'Évangile.

(C)..... *et qu'à l'instigation de saint Bernard, il fut condamné sans avoir été ouï.*] On lui fit la même injustice au concile de Soissons ; et cela sur un fort mauvais prétexte : c'est qu'on craignait les subtilités de sa dialectique, et les adresses de son éloquence. *Libros quos ediderat propria manu ab Episcopis igni dare coactus est, nullâ sibi respondendi facultate, eò quòd disceptandi in eo peritia ab omnibus suspecta haberetur, concessâ* (3). Le président d'Argentré a raison de trouver mauvais que, sur un tel fondement, on ait violé l'une des plus saintes lois de la justice. *Il ne faut condamner personne sans l'entendre : audiatur et altera pars ;*

Qui statuit aliquid, parte inaudita alterâ, Æquum licet statuerit, haud æquus fuit (4).

Voici ce que dit de cet auteur celui qui a publié les œuvres de Pierre Abélard. *Queritur cum non fuisse auditum in concilio contra eum coacto, quod omnes quantumvis docti et subtiles ejus acumen ingenii, linguæ versatilis volubilitatem, eloquentiæ flumen aureum, vel potius fulmen igneum et trisulcum, syllogismorum gryfos et contorta enthymemata reformidârint* (5).

(2) Otho Frising., de Gestis Frider., lib. I, cap. XLVIII.

(3) *idem*, *ibid.*, cap. XLVII.

(4) Seneca, in Medea, act. II, sc. II.

(5) Argentré, apud Franc. Amboesium, præf. Apolog. ad Opera Abélardi.

(D) *ce procédé de saint Bernard ne fait pas beaucoup d'honneur à sa mémoire.*] Le zèle et la solitude lui communiquèrent beaucoup de bile et beaucoup de crédulité, si nous en croyons le même auteur (6). Cette remarque vient de plus haut, quoiqu'elle n'ait pas retenu toutes les impressions de sa source : car voici comme parle Othon de Frisingen : *Erat autem Bernardus Clarævallis abbas tam ex christianæ religionis fervore zelotypus, quàm ex habituali mansuetudine quodammodo credulus, ut et magistros, qui humanis rationibus seculari sapientiâ confisi nimium inhærebant, abhorrebat, et si quicquam ei christianæ fidei absonum de talibus diceretur, jacilè aurem præberet* (7). Voilà comment la providence de Dieu dispense les biens et les maux : la plupart de ceux qui ont un grand zèle deviennent crédules et soupçonneux, et conçoivent aisément une extrême animosité contre les personnes qui leur sont suspectes. Ils écrivent contre ces gens-là lettres sur lettres (8) ; ils avertissent les consciences, et ils ne se donnent point de repos qu'ils n'aient inspiré à tout le monde leurs préventions. S'il s'agit d'examiner les livres d'un homme, Dieu sait la peine qu'on a d'entrer dans le véritable sens de l'auteur, et dans l'interprétation la plus équitable. Voyez ci-dessous la remarque (I).

(E) *Bérenge ne composa point la II^e partie de son Apologie pour Abélard, et pour cause.*] Il pourrait bien être qu'il n'a point dit la véritable raison de son silence. Cette raison fut apparemment la crainte de voir soulever contre lui tous les moines et tous les ecclésiastiques, et d'être par-là exposé à l'indignation des peuples, et à mille maux. Il avait senti combien il s'était rendu odieux par la première partie de son livre ; mais la seconde eût tout autrement aigri les esprits. La première ne contenait que des lieux communs d'injures et

(6) Argentré, *ibidem*.

(7) Otho Frising., de Gest. Frid., lib. I, cap. XLVII.

(8) D. Bernardus cum eo similitates gravissimas exercuit, ita ut litteras acrimoniæ plenas scripserit ad varios Argentré, apud Amboesium, præf. Apolog. ad Opera Abélardi.

de reproches , avec quelques récriminations peu capables de faire du tort à saint Bernard ; mais la seconde l'eût convaincu de mauvaise foi , ou d'ignorance , et par conséquent d'avoir été un injuste persécuteur. Plus la chose eût été notoire , plus se serait-on fâché contre Bérenger , le destructeur d'une sainte réputation si utilement établie dans les esprits. Il trouva donc plus à propos de se taire , et de justifier son silence par un honteux galimatias. Il déclara qu'il était devenu sage avec le temps , et qu'il avait embrassé l'opinion de saint Bernard , et refusé sa protection à des dogmes qui sonnaient mal , quoiqu'ils ne fussent pas mauvais dans le fond : enfin , que s'il avait dit quelque chose contre la personne de l'homme de Dieu , il voulait que cela passât pour une plaisanterie , et non pas pour une parole sérieuse. *Processu temporis meum sapere crevit ; et in sententiam abbatis pedibus , ut dicitur , ivi. Nolui esse patronus capitulorum objectorum Abelardo , quia etsi sanum saperent , non sanè sonabant..... Si quid in personam hominis Dei dixi , joco legatur , non seriò* (9). Et néanmoins , peu auparavant , il avait dit que sa critique de saint Bernard était bien fondée. C'est le sens légitime de ces paroles : *Legant eruditi viri Apologeticum quem edidi , et si dominum abbatem justè non argui , licenter me redarguant*. N'est-ce point le galimatias d'un homme qui n'ose dire qu'il ait raison , et qui a honte d'avouer qu'il ait tort ?

(F) *Il attaquait une de ces personnes privilégiées , qui s'acquièrent le bénéfice de l'impunité par les grands services qu'ils prétendent avoir rendus à la cause.*] Saint Bernard avait un style fort agréable : toute la terre était inondée des productions de sa plume ; ses livres volaient partout , et il en composait un grand nombre. *Mirantur homines in te , liberalium disciplinarum ignaro , tantam ubertatem facundiæ , quia emissiones tuæ jam cooperuerunt universam superficiem terræ* (10). La réputation de sa sainteté , de son zèle , de ses miracles , n'était pas

moins répandue , que celle de sa *Jamdudum sanctitudinis tuæ ales per orbem fama dispersit , nisavit merita , miracula dec* (11). Avec cela , il n'y avait d'homme qu'il ne pût ruiner et tation , tant s'en faut qu'un philosophe comme Abélard pût en dépit de lui pour orthodoxe ger a représenté fort heureusement le crédit de l'homme de Dieu en manière : *Damnatur , proh dolor ! inauditus , et inconvictus. Quid cam , quidve non dicam , Be*

Nil opus est bello , veniam pacemque Porrigimus junctas ad tua lora mura Jura cadent rerum , vertetur sanctio Si vis , si mandas , si sic decernis a Quam penes arbitrium est et vis et i quendi (12).

Où est l'orthodoxie , qui punir contre de tels accusateurs foule se laisse tellement rem préjugés , qu'elle a de la peine à frir qu'on se défende : on ne fait sans accuser de calomnie le moteur du procès et le dénonciateur et dès-là , chacun perd patience. Quoi ! nous souffririons qu'un serviteur de Dieu fût diffamé un insigne calomniateur ? *Ge nous en bien : l'honneur de l'église est trop intéressé. Voilà comment un particulier a raison de dire qu'il sera orthodoxe , ou hétérodoxe selon qu'il plaira à un tel ; car s'il attaque sur ma doctrine , on n'ose on ne saura m'absoudre : ma justification le flétrirait , et causerait une joie à l'ennemi. J'aurai beau le dire à mon tour , on n'y aura nul égard ; je n'ai pas travaillé comme lui et de l'église ; je ne mérite pas les honneurs et les récompenses que les saints ont mérités qui sont dues à ses veilles et à son infatigable vigilance. Une infinité de gens trouveront mauvais qu'il publie des apologies , et moi je ne fais que fort bien , s'ils osaient déclarer ce qu'ils pensent , ce que Caesarius disait à son frère , qu'il prenait pour antidote contre César (13) ? Je paraîtrai digne d'une nouvelle condamnation , par cela même que je n'ai pas succombé à la première. C'est*

(11) *Ibidem* , pag. 303.

(12) *Ibidem* , pag. 307.

(13) *Trucidaturus fratrem , quem meliorum præmuniri medicamentis suspicabat Antidotum , inquit , adversus Cæsarem tuum , in Caligulâ , cap. XXIX.*

(9) Berengar. , in Oper. Abel. , pag. 322 , 323.

(10) *Ibidem*.

traité Quintus Scévola, l'un des honnêtes hommes de son siècle. *Scævola dixit posteaquam et eum posse vivere : cum ab eo sciretur quid tandem accusaturus esset quem prodignitate ne laudare quisquam satis commodè posset hominem (ut erat furiosus) ille, quòd non totum telum recepisset (14).*

Il soutient dans tous ses écrits l'éclat d'un esprit ardent et a une âme Pétrarque lui a donné.] Ses paroles de Pétrarque dans son apologie : *Damnavit Bernardus allensis abbas Petrum Abacolum litteratum quondam virum. Berengarius Pictaviensis ipse non infacundus ac discipulus Petri, contra Bernardum librum scripsit non magni quidem corporis sed ingentis acrimonie. De quo dum à multis increpatus se excusavit quòd adolescens scripsisset, et ubi viri sanctitas nondum penitus esset.* François d'Amboise, considérant pas avec assez d'attention le passage, a cru y lire que Béranger était petit. *De Berengario.... ubi in Apologia ait ipsum fuisse parvum, non magni corporis sed ingentis acrimonie (15).* Cela doit appartenir aux auteurs, et à moi tout appartenir, à être perpétuellement en proie contre les distractions d'esprit, et cause si souvent que l'on applique à une chose ce que ceux que l'on a vu ont dit d'une autre.

Les reproches d'hétérodoxie qu'il adresse à saint Bernard, ne sont que des canes.... les erreurs imputées à Béranger n'ont pas toutes un aussi mauvais fondement que celui-là.] Par exemple, on ne lui a point fait de l'accusant de donner trop d'éclat aux forces du franc arbitre, peu à la nécessité de la grâce. Béranger a exprimé là-dessus si clairement ce qu'il voudrait le justifier, imitant la mauvaise foi de ceux qui sur de telles questions soutiennent qu'il a été hérétique. Il ne faut point non plus chicaner sur certains articles et difficile de n'adopter pas,

lorsqu'une fois on a embrassé le dogme du franc arbitre. Disons donc qu'il est fort vrai qu'Abélard était de bonne composition envers les péchés d'ignorance, et qu'il ne damnait personne pour le péché philosophique (17). Il me semble aussi qu'il a enseigné clairement que Jésus-Christ n'est point mort, afin de nous racheter de la tyrannie du diable ; mais afin que la bonté que Dieu témoignait à l'homme, par l'incarnation de son fils, nous portât à l'aimer réciproquement, et à suivre les instructions et les exemples d'un Dieu incarné. Ce dogme est à moitié socinien ; et quiconque le profère, mérite moins, selon saint Bernard, d'être réfuté, que d'être chargé de coups de bâton. *Annon justius os loquens talia fustibus tunderetur, quàm rationibus refelleretur (18) ?* Voici un autre dogme fort choquant : c'est que les choses, qui n'ont jamais été, et qui ne seront jamais, ne sont point possibles. Ça été sans doute le sentiment d'Abélard (19) ; et je ne vois pas que ceux qui disent que Dieu est déterminé par sa sagesse infinie à faire ce qui est le plus digne de lui puissent nier sans inconséquence la doctrine de ce philosophe. Voyez ci-dessous la remarque (M). Je laisse quelques autres sentimens, qu'on peut avoir eu raison de lui imputer, et qui sont, ou véritables, ou indifférens à la religion.

(I)... mais on ne le saurait nier à l'égard de la meilleure partie.] On lui imputa faussement cette thèse, *Deus pater Plena est potentia, Filius quædam potentia, Spiritus Sanctus nulla potentia.* Ceux qui ont le plus de partialité pour saint Bernard conviennent qu'il n'a point compris le sentiment de l'auteur. *Abælardi mentem assecuti non videntur S. Bernardus, abbas S. Theodoricus, et Anonymus, qui ipsi tribuunt, etc.... (20).* *Non ideò in Sabellianam aut Ariannam hæresim impegit, non Trinitatem destruxit, non blasphemiam dixit in Spiritum Sanctum, non Deorum novorum annuntiator fuit, ut maximi illi viri fervore disputationis abrepti*

(17) Voyez ses OEuvres, pag. 407, 591, 592.

(18) Bernard., Epist. ad Innoc. Papam.

(19) Voyez les pages 1112 et 1117 de ses OEuvres.

(20) Natalis Alexander, sæc. XI et XII, part. III, pag. 19.

Cicero, pro Sex. Roscio.

Amboisii Præf. apologet., ad Opera Abacolum.

Voyez son Exposition de l'Épître aux Romains, pag. 65a et suiv.

ipsi impropérarunt (21). La chose parle d'elle-même, lorsqu'on examine tout le passage d'Abélard. On le trouva hérétique dans ces paroles : *Spiritus quamvis ejusdem substantiæ sit cum patre et filio, undè etiam Trinitas ὁμοούσιος, id est unius substantiæ prædicatur, minime tamen ex substantiâ patris aut filii si propriè loquimur esse dicendus est, quod oportet ipsum ex patre vel filio gigni, sed magis ex ipsis habet procedere*. Mais pour peu qu'on eût suivi les idées de l'équité, on aurait compris qu'il tombait d'accord de toute la substance du dogme, et qu'il n'avait rien de particulier qu'une de ces abstractions de logique, qui seront toujours inévitables à ceux qui voudront raisonner sur la différence des trois personnes. On lui imputa d'avoir enseigné que le Saint-Esprit est l'âme du monde (22); qu'il n'y a point de péché, ni dans l'action, ni dans la volonté, ni dans la concupiscence, ni dans le plaisir qui l'excite; et que nous ne devons pas vouloir éteindre ces choses. Il soutient dans son Apologie, qu'il n'a jamais dit ni écrit une pareille proposition (23). On parle d'une Apologie qu'il publia, où il niait en partie quant aux paroles, et tout-à-fait quant au sens, les propositions qui lui étaient objectées. *Ad Cluniacense cænobium se contulit. Apologeticum scribens prædictorum capitulorum partim verba, ex toto autem sensum negans* (24). Mais on a quelque lieu de croire que cette Apologie s'est perdue (25). Il soutient dans celle que nous avons, qu'il n'a jamais fait l'un des livres, dont quelques-uns des dogmes qu'on lui imputa furent tirés; et qu'on lui attribue cet ouvrage, avec la même malice, ou avec la même ignorance, que toutes les propositions du Catalogue, *sed sicut cætera contra me capitula, ita et hoc quoque per malitiam vel ignorantiam prolatum est*. Son apologiste Bérenger s'inscrivit en faux avec plus de restriction. *Indiculum vidimus, in quo non Petri dogmata, sed nefandi com-*

menti capitula legimus..... Hæc et alia indiculus tuus continet quorum quædam, fateor, Petrus et dixit et scripsit; quædam verò, neque protulit, neque scripsit. Quæ autem dixerit et quæ non dixerit, et quàm catholicè mente ea quæ dixerit senserit, secundus arrepti operis tractatus christiandis disputatione ardentè et impigrè declarabit (26). Quelques-uns accusent Abélard d'avoir enseigné qu'il y avait autant de cieux que de jours en l'année; et ils ajoutent qu'on lui répondit, qu'il en mettait si grand nombre afin de ne faillir d'en trouver quelqu'un à sa disposition (27). Mais c'est plutôt un badinage qu'une dispute. Ce fut donc une oppression tout-à-fait criante, que de donner gain de cause à l'accusateur, sans avoir su de l'accusé s'il reconnaissait pour siens les ouvrages dont les propositions furent extraites, s'il convenait qu'elles eussent été extraites fidèlement, s'il les entendait au sens de l'accusateur, etc? et le pape, qui, sur les mêmes extraits, condamna les livres au feu, et Abélard à la clôture, sans s'être informé si Abélard enseignait ces choses, fut encore plus inique que le synode de Sens. Les lettres de l'accusateur, et le messenger qu'il envoya à la cour de Rome, et qui dit tout ce qu'il fallait pour rendre odieux Abélard (28), mirent le comble à l'oppression. Le sieur François d'Amboise a fort vivement décrit le personnage que saint Bernard joua dans tout ce procès. Ce fut celui d'un trompette sonnant la charge, et celui d'un incendiaire mettant le feu aux poudres (29): vu qu'il envoya au pape toutes les ordures qu'il avait pu ramasser, et que des gens malintentionnés avaient ramassées, ou des écrits et des leçons de son adverse partie, ou des papiers que l'on faisait courir sous son nom. Je ne m'étonne donc pas que Horstius se soit un peu emporté contre ce François d'Amboise (30); mais je ne sais s'il le censure

(21) Natalis Alexander, sæc. XI et XII, part. III, pag. 21.

(22) Rien n'est plus mal fondé que cela. Voyez le père Alexandre, la même, pag. 27.

(23) Opera Abælardi, pag. 333.

(24) Otho Frising., lib. I, cap. XLIX.

(25) Voyez les Notes d'André du Chêne sur la Relation d'Abélard, pag. 1161, 1162.

(26) Bereng., in Oper. Abæl., pag. 310.

(27) Garasse, Somme de Théol., pag. 304 et Doctrine curieuse, pag. 266.

(28) Quod melius Nicolaus iste meus, imò vester, vivè respicit voce. Bernard., Epist. a. Innoc. II, in Operib. Abæl., pag. 275.

(29) Hoc classico multi ad animæ spiritualis excitati sunt. . . . Admoveret faces incendiû damnationem ab eo (Pontifice) extorquent Amboesii præf. Apol. Oper. Abælardi.

(30) In Notis in Bernard., folio 37.

d'une chose qui le mérite : c'est d'avancer que Pierre le Vénérable écrivit à Innocent II, qu'Abélard, opprimé par les vexations de quelques personnes qui le traitaient d'hérétique, en appelait au saint siège. *Ait Abælardum..... gravatum vexationibus quorundam qui illi nomen hæretici quod valde abominabatur imponere volebant, majestatem apostolicam appellasse.* Celui qui aurait écrit une telle chose au pape aurait donné manifestement le tort à saint Bernard ; mais ce n'est pas ainsi que la chose se passa. Pierre le Vénérable n'a dit sinon qu'Abélard disait qu'il était persécuté, etc. *Quæsimus quò tenderet : gravatum se vexationibus, etc., majestatem apostolicam se appellasse respondit.*

(K) *Nous voyons encore aujourd'hui le malheureux Abélard couvert de honte et d'ignominie.*] Le voilà chargé pour jusques à la fin du monde de toutes les erreurs qui lui furent imputées dans le concile de Sens, et de plusieurs autres. Frère Pierre de Pergame lui attribue d'avoir nié que Dieu fût l'auteur de tous les biens, qu'il fût un être simple, qu'il fût seul éternel, et que tout fût un créateur ou créature (31). Frère Bernard de Luxembourg lui attribue ces mêmes choses, sur la foi de l'autre Pratéolus a suivi frère Bernard (32), et a été copié par le jésuite Gaultier (33). Belleforêt et du Haillan ont fait comme Pratéolus. Les catalogistes d'hérétiques, nation moutonnière s'il en fut jamais, les Sanderus, les Alphonse de Castro, etc., n'ont pas manqué d'adopter les accusations qui tombèrent sur la tête d'Abélard. Mais d'ailleurs ceux qui l'ont mis dans le catalogue des témoins de la vérité (34) n'ont su ce qu'ils faisaient : il a bien eu quelque sentiment particulier sur les accidents eucharistiques ; mais c'était plutôt en supposant la réalité, qu'en la niant.

(L).... *Le légat, qui le condamna,*

(31) Petr. Pergam. apud Bern. Lutzenburg., in Catalogo Hæreticor.

(32) Prateolus, in Elencho Hæreticor.

(33) Gault. Tabul. Chronol.

(34) Voyez la Vie d'Abélard, par Thomasius, imprimée dans le premier tome de l'Historia Sapiencie et Stulticie, à Hall, en Allemagne, l'an 1693.

n'entendait rien à l'état de la question.*]

Après que la condamnation fut prononcée, l'un des accusateurs dit entre les dents, qu'il avait lu dans le livre de l'accusé, que Dieu le père est seul tout-puissant (35). Le légat ayant eu l'oreille assez bonne pour entendre cela, se mit à dire, qu'il ne fallait pas même croire qu'un enfant fût capable de tomber dans une si grande erreur, vu que, selon la foi commune et publique, il y a trois tout-puissans. Un docteur ne put s'empêcher, en se moquant du légat, de citer ces paroles de saint Athanase, *et tamen non tres omnipotentes, sed unus omnipotens.* Son évêque l'en censura ; mais on lui répondit hardiment par un passage de Daniel, qui regarde les juges ignorans, et plus dignes de condamnation que ceux qu'ils jugent. *Sic fatui filii Israël, non judicantes neque quod verum est cognoscentes, condemnastis filium Israël. Revertimini ad judicium, et de ipso judice judicate :* il ajouta de son crû, *qui talem judicem quasi ad instructionem fidei et correctionem erroris instituistis, qui cum judicare deberet, ore se proprio condemnavit.*

(M) *Voici ce que M. du Pin a dit sur cette proposition d'Abélard, Dieu ne peut faire que ce qu'il fait.*] « Il ne » nie pas non plus que la puissance, » la sagesse et l'amour ne soient des » attributs communs aux trois personnes divines ; il déclare même le » contraire en termes formels ; mais » il attribue la puissance au Père, la » sagesse au Fils, et l'amour au Saint-Esprit, par appropriation : en quoi » il ne semble pas s'éloigner de la » doctrine des pères et des théologiens. Mais il ne s'accorde pas avec » la manière de penser et de parler » des autres dans la troisième proposition, où il soutient que Dieu ne » peut faire que ce qu'il fait, et ne » peut pas faire tout ce qu'il ne fait » pas. Ce n'est pas qu'il ne reconnaisse » que la puissance de Dieu en elle-même ne pût s'étendre à d'autres » objets ; mais il prétend, qu'étant » considérée comme jointe à la sa-

* Les Mémoires de Trévoux, novembre 1738, mars et août 1739, contiennent l'apologie de Conon et la censure de Bayle. Joly en transcrit complaisamment un morceau.

(35) Oper. Abel., pag. 24.

» gesse et à la volonté de Dieu, il ne
 » se peut pas faire qu'il veuille, ni
 » qu'il fasse autre chose, que ce
 » qu'il veut et ce qu'il fait actuelle-
 » ment (36). » Vous verrez ceci plus
 au long, dans le précis que M. du Pin
 a donné d'un ouvrage d'Abélard (37).
Dans le troisième livre, il traite par-
ticulièrement de la puissance de Dieu,
et il soutient que Dieu ne peut faire
que ce qu'il fait, et ne peut pas faire
tout ce qu'il ne fait pas; parce que Dieu
ne peut faire que ce qu'il veut: or il ne
peut pas vouloir faire autre chose que ce
qu'il fait, parce qu'il est nécessaire
qu'il veuille tout ce qui est convenable:
d'où il s'ensuit que tout ce qu'il ne fait
pas n'est pas convenable; qu'il ne peut
pas le vouloir faire; et, par consé-
quent, qu'il ne peut pas le faire. Il
avoue lui-même que cette opinion lui
est particulière; que presque personne
n'est de cet avis; qu'elle semble con-
traire à la doctrine des saints et à la
raison, et déroger à la grandeur de
Dieu. Il se fait là-dessus une objec-
tion difficile: « un réprouvé, dit-il,
» peut être sauvé; mais il ne saurait
» l'être que Dieu ne le sauve: Dieu
» peut donc le sauver, et par consé-
» quent, faire quelque chose qu'il ne
» fait pas. » Il y répond, que l'on
peut bien dire que cet homme peut
être sauvé par rapport à la possibilité
de la nature humaine, qui est capa-
ble du salut; mais que l'on ne peut pas
dire que Dieu peut le sauver par rap-
port à Dieu même, parce qu'il est im-
possible que Dieu fasse ce qu'il ne doit
pas faire. Il explique ceci par divers
exemples: un homme qui parle peut
se taire; mais il ne se peut pas faire
qu'un parlant soit dans le silence: la
voix peut être entendue; mais le sourd
ne la peut pas entendre: un champ
peut être cultivé, quoiqu'un homme ne
puisse pas le cultiver, etc. (38).

J'examinerai peut-être ce dogme
 dans quelqu'une des remarques de
 l'article de WICKLEF *.

(N) *Les protestans sont plus enclins*
que beaucoup de catholiques à con-

(36) Du Pin, Bibliothèque des Auteurs ecclé-
 siastiques, tom. IX, pag. 122, édition de
 Hollande.

(37) Le III^e. livre de l'Introduction à la
 Théologie.

(38) Du Pin, Bibliothèque des Auteurs ecclé-
 siastiques, tom. IX, pag. 119, 120.

* Cet article n'existe pas.

damner Abélard.] « Hoornbeeck, au
» commencement de son Apparat ad
» Controversias et Disputationes So-
» cinianas, remarque les Hérésies d'A-
» belard... Perizonius, dans son Speci-
» men Apologeticum Anti-Gualteria-
» num (39), accusationibus Jacobi Gual-
» teri jesuitæ oppositum, dans sa dé-
» fense cinquième, de Fide implicitâ,
» fait aussi une description assez am-
» ple d'Abélard et de ses sentimens,
» et s'étend à faire voir, pontificios,
» et nominatim jesuitas, in multis
» cum Abailardo convenire: il en fait
» le parallèle, et montre dans un autre
» endroit de cette même défense cin-
» quième, que, quàm pulchrè soci-
» nianis præluxerit, minimè obscu-
» rum est: Becmann, dans ses Exer-
» citations théologiques, exercit. II,
» dit que, Socinus hunc errorem,
» Christum pro peccatis nostris non
» esse mortuum, è lacunis veterum
» hausit; quippe anno Christi 1140 in
» Galliis Petrus Abailardus (quem
» Bernardus et Otho Frisingensis
» Abailardum, Platina Baillardum
» vocant) idem docuit (40).... Joly,
» chanoine de Notre-Dame de Paris...
» dit dans son Traité des Restitutions
» des Grands, que les ennemis d'A-
» belard, jaloux de sa réputation, en
» firent tellement accroire au bon
» saint Bernard, lequel y procédait
» de bonne foi, qu'il se trouve que le
» livre des Sentences fut condamné
» au feu sous le nom d'Abélard, com-
» me en étant l'auteur, quoiqu'il fût
» de Pierre Lombard, évêque de Pa-
» ris: ouvrage néanmoins, ajoute-t-
» il, que l'on sait être canonisé dans
» la Sorbonne, et sur lequel est fon-
» dée toute la théologie scolastique.
» Il dit encore, que le même Abélard
» fut fort maltraité et persécuté par
» les moines de St.-Denys en France,
» et par St. Gildas (41) de Ruys, près
» de Vannes en Bretagne; parce qu'il
» reprenait leurs vices (42).

Je remarquerai deux choses sur ce
 passage de M. Ancillon: l'une, qu'en
 effet Pierre Abélard est assez con-

(39) Voilà un Anti omis par M. Baillet.

(40) Ancillon, Mélanges critiques de Litté-
 rature, tom. I, pag. 4.

(41) Il fallait dire, et par ceux de Saint-
 Gildas.

(42) Ancillon, Mélanges critiques, tom. I,
 pag. 4.

forme dans les matières de la grâce aux opinions que les jésuites soutiennent ; mais M. du Pin observe , que si la doctrine de cet auteur *n'est pas conforme aux principes de saint Augustin ,.... aussi n'est-elle pas pélagienne ni sémpélagienne , puisqu'il reconnaît la nécessité de la grâce pour le commencement du bien , et qu'il soutient seulement que Dieu a donné une grâce égale à tous les hommes dont chacun peut faire un bon usage ou la rejeter* (43). La seconde chose que j'ai à dire est qu'il faudra examiner en quelque autre lieu , si le livre des Sentences , condamné au feu sous le nom d'*Abélard* , est celui de Pierre Lombard.

(43) Du Pin, Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques, pag. 122.

BÉRÉNICE , nom de plusieurs femmes et de plusieurs villes. Nous parlerons ci-dessous de quelques-unes de ces femmes ; et quant aux villes , nous nous contentons de remarquer qu'*Ortelius* en compte neuf, et que les deux principales étaient en Afrique , l'une dans la Pentapole , l'autre sur la mer Rouge. Celle-ci reçut ce nom en l'honneur de Bérénice , mère de Ptolomée Philadelphie (a), et l'autre en l'honneur de Bérénice , femme de Ptolomée III du nom (b). Bérénice est un nom grec (A).

(a) Plin, lib. VI, cap. XXIX.

(b) Solinus, cap. XXVII.

(A) *Bérénice est un nom grec.*] Il a été formé de celui de *φεινίξ* , c'est-à-dire , *Porte-victoire* , par les Macédoniens qui changeaient le *Ph* en *B*. Voyez Plutarque (1), et Étienne de Byzance (2). Aussi trouve-t-on des auteurs qui nomment Phérénice celle que d'autres nomment Bérénice. Il y en a qui , au lieu de Bérénice , disent en latin *Beronice*.

(1) In Quest. Gr., pag. 292, E.

(2) Voces Bépoia.

BÉRÉNICE , fille , sœur et mère de gens qui avaient rem-

porté le prix aux jeux olympiques (a), obtint , à cause d'une telle singularité, la permission d'assister à ces jeux-là , qui avait été ôtée aux autres femmes par décret public (A). Quelques-uns disent qu'elle obtint ce privilège avant que son fils eût été vainqueur (B) : on se contenta de savoir que son père et que ses frères avaient remporté cet avantage , et de voir qu'accompagnée de ses frères victorieux elle présentait son fils tout prêt à disputer cette sorte de couronnes. Le narré de Pausanias diffère de celui-là , et vaut mieux peut-être. Pausanias conte que les habitans de l'Élide firent une loi , qui condamnait à être précipitées du haut d'un rocher toutes les femmes qui oseraient se couler aux jeux olympiques , ou passer l'Alphée (b) pour quelque sujet que ce fût , pendant les jours que cela ne leur était point permis (c). Il n'y en eut qu'une qui contrevint à cette défense. C'était une femme nommée *Callipatira* , selon quelques-uns , *Phérénice* selon quelques autres (C). Elle fit semblant , après la mort de son mari , d'être un de ceux qui dressaient les jeunes gens aux exercices des jeux olympiques ; et , sous ce déguisement , elle se présenta au champ de bataille avec son fils , qu'elle y amenait comme un athlète qu'elle avait dressé , et qui se préparait au combat. Ayant vu que son fils avait rem-

(a) *Una Berenice. quæ filia, soror, mater Olympionicarum.* Plinius, lib. VII, cap. XLII ex editione, Harduini, quæ juxta MSS. omnes habet Berenice, cum libri editi habeant Pherenice.

(b) C'est le nom d'une rivière, auprès de laquelle se célébraient les jeux olympiques.

(c) Pausan., lib. V, pag. 153.

porté la victoire, elle sauta par-dessus une barrière qui servait de parquet aux maîtres des combattans, et fit connaître son sexe par cette action. On aurait procédé contre elle selon les lois, si les juges n'avaient cru qu'ils devaient l'absoudre, à cause qu'il se trouva que son père et que ses frères avaient gagné le prix de ces jeux, et que son fils venait de le remporter : tant de gloire dans une famille obtint grâce pour cette femme. Mais on fit une loi, qu'à l'avenir les maîtres mêmes des athlètes viendraient nus à ces spectacles. Il ne faut pas oublier que la Bérénice dont il s'agit était fille de ce Diagoras Rhodien, qui fit tant parler de lui dans les jeux publics de la Grèce (d). Je ne sais si aucun commentateur moderne remarque cela. Il est aisé de trouver en quel temps vivait cette Bérénice (D).

(d) Voyez la remarque (C).

(A) Elle obtint la liberté d'assister aux jeux olympiques, qui avait été ôtée aux femmes par décret public.] Cette défense suppose que l'on ne se fia point aux suggestions de la bienséance et de la pudeur naturelle. Les athlètes étaient tout nus : cela seul devait bannir de ces sortes de spectacles le beau sexe. Néanmoins on ne compta point là-dessus : on fit des lois, et on les notifia, pour interdire aux femmes la vue de ces exercices. Passe pour cela : on songeait au grand pouvoir de la curiosité ; mais qui pourrait ne pas condamner la rigueur extrême et cruelle de ces nouveaux législateurs ? Ils ordonnèrent que si quelque femme était surprise dans ces assemblées, ou si seulement elle passait la rivière en ce temps-là, elle serait précipitée du haut d'une montagne (1). Il ne faut pas s'étonner

qu'aucune femme n'ait été punie de ce terrible supplice (2). La vue de quelques hommes nus ne devait pas être un charme ou un attrait assez fort pour faire négliger un si grand péril : et si enfin il se trouva une femme qui n'observa point la défense, c'est qu'elle ne crut rien risquer. Elle s'était déguisée en homme, et ne songea pas qu'un simple saut la trahirait. Apparemment elle fut si transportée de joie, en voyant que son fils vainquait, qu'elle s'élança un peu trop gaillardement sur la barrière : que sait-on même si ses habits ne s'accrochèrent pas en quelque endroit, par un accident imprévu ? quoi qu'il en soit, elle donna, sans y penser, un nouveau spectacle, qui troubla la fête, et qui fit naître un procès dont elle sortit victorieuse. Je dis *sans y penser* ; car il ne faut point croire ce que dit un savant critique, qu'elle se déshabilla tout exprès, afin de faire montre de son sexe, en voyant la victoire de son fils. *Scribit autem (Pausanias) nemini fuisse suspectam, donec viso filio victore vestem abjiceret mulieremque se ostenderet* (3). Il a tort d'imputer cela à Pausanias, qui n'a voulu dire autre chose, sinon que cette femme, en passant par-dessus la barrière, découvrit une nudité qu'il fallait cacher. Voici son grec : *Τὸ ἔρμα, ἐν ᾧ τοὺς γυμναστὰς ἔχουσιν ἀπυλλομένους, τοῦτο ὑπερπηδῶσα ἡ Καλλιπάτυρα ἔγυμνάθη*. *Sepimentum in quo magistros seclusos habent transiliens, nudata est* (4). Romulus Amasæus a mal traduit, *transiluit veste positâ*, comme l'a remarqué Sylburgius.

(B) Quelques-uns disent qu'elle obtint ce privilège avant que son fils eût été vainqueur.] Valère Maxime l'assure ; voici ses paroles : *Pherenices quoque non vulgaris honos, cui soli omnium foeminarum gymnico spectacula interesse permissum est, cum ad Olympia filium Euclea certamen ingressurum adduxisset, olympionico patre genita, fratribus eamdem palmam assecutis latera ejus cingentibus* (5). Élien raconte la même chose, et dit que la cause fut plaidée, et que

(2) *Idem, ibid.*

(3) Schefferus, in *Ælian., lib. X, cap. I.*

(4) Pausan., *lib. V, pag. 153.*

(5) Val. Maxim., *lib. VIII, sub fin.*

(1) Voyez Pausanias, *liv. V, pag. 153.*

Phérénice la gagna (6). Il n'y a point lieu de douter qu'*Euclea*, dans Valère Maxime, ne soit le nom du jeune athlète qui fut mené sur les rangs par Bérénice. Pausanias ne le nomme point ainsi : il l'appelle *Pisidore* ou *Pisiride* (7). On ne doit pas conjecturer qu'*Euclea*, dans les auteurs grecs qui fournirent à Valère Maxime cet événement, était l'épithète des jeux, et non pas le nom de l'athlète ; mais que l'écrivain latin, n'ayant pas été assez attentif, crut trouver un nom propre où il n'y avait qu'une épithète : on ne doit point, dis-je, avancer cette conjecture, puisque nous trouvons un athlète nommé Euclès, qui était pour le moins le neveu de Bérénice (8). Il faut donc croire qu'il y a des auteurs grecs qui ont donné le nom d'Euclès à son fils : ce sont ceux que Valère Maxime copia. Voyez la remarque suivante.

(C) *On a nommé cette femme Callipatira selon quelques-uns, Phérénice selon quelques autres.*] C'est ce que Pausanias remarque dans son V^e. livre (9) ; mais dans le VI^e. (10), il dit une chose qui semble prouver manifestement que Callipatira et Phérénice étaient deux sœurs, filles du fameux athlète Diagoras. Il dit que Diagoras eut le bonheur de remporter des victoires et d'avoir trois fils qui en remportèrent, et des filles dont les fils en remportèrent aussi. Il dit FILLES au nombre pluriel, d'où il faut conclure que les deux petits-fils de Diagoras, desquels il parle, n'étaient point frères, mais seulement cousins germains, fils de deux sœurs. Il nomme l'un de ces deux petits-fils, *Eucles*, et l'autre *Pisidore*. Il dit qu'Euclès était fils de Callianax et de Callipatira fille de Diagoras. Il ne nomme point la mère de Pisidore : il dit seulement que sa mère, déguisée en maître des jeunes athlètes, le mena sur la lice des combattans. Je le répète ; puisqu'il a par-

lé des filles de Diagoras au nombre pluriel, puisqu'il a dit que les deux petits-fils de Diagoras du côté des filles avaient remporté des victoires, il faut qu'il ait prétendu que la mère d'Euclès et la mère de Pisidore étaient deux sœurs. Or la mère d'Euclès se nommait Callipatira : il est donc juste de penser que la mère de Pisidore ne se nommait point Callipatira, et qu'elle se nommait Phérénice ; car c'est le nom que plusieurs lui donnent dans le V^e. livre de Pausanias : et si quelques-uns ont nommé Callipatira celle qui sous l'équipage d'un maître des athlètes mena son fils Pisidore au combat des jeux olympiques, il faut attribuer cela aux mêmes causes qui font que tant d'écrivains peu exacts confondent les actions d'une personne avec les actions d'une autre.

(D) *Il est aisé de trouver en quel temps vivait cette Bérénice.*] Pausanias nous apprend qu'elle était fille de Diagoras, et sœur de Dorieüs (11). Or Dorieüs se battit pour les Lacédémoniens contre les Athéniens, au temps que Conon était général de ceux-ci (12) : il florissait donc vers la 95^e. olympiade. Consultez la remarque (D) de l'article de DIAGORAS Rhodien, où je recherche quel est le temps auquel il vivait.

(11) Pausan., lib. VI, pag. 184.

(12) Idem, ibid., pag. 185.

BÉRÉNICE, femme courageuse et vindicative, ayant perdu son fils par le complot de Laodice, monta bien armée sur un chariot, et poursuivit le meurtrier si vivement qu'elle le tua. Il s'appelait *Cæneüs*. Il n'avait fait qu'exécuter un ordre royal. Elle le manqua, en lui lançant son javelot : mais non pas, en lui jetant une pierre ; car du coup de cette pierre, elle le renversa raide mort. Ensuite elle fit passer sur lui son chariot, et se retira à travers les troupes ennemies dans la maison où elle croyait qu'on avait caché le corps de son fils. Voilà ce qu'on trouve

(6) *Ælian.*, lib. X, cap. I.

(7) Pausanias, liv. V, pag. 153, du Πισιδός, et liv. VI, pag. 184, Πισιδώπορος : il faudrait corriger l'un par l'autre ; car il est visible qu'en ces deux passages il s'agit d'un seul et même homme. Il vaut mieux mettre partout Pisidore.

(8) *Apud Pausan.*, lib. VI, pag. 183, 184.

(9) *Pag.* 153.

(10) *Pag.* 184.

a quelque raison de croire que Valère Maxime a voulu parler des femmes d'Antiochus Theüs ; mais il devait le censurer d'avoir mis une pièce de rapport à la triste destinée de Bérénice. La vaillance que cet auteur attribue à sa Bérénice , et le bon succès qu'il lui fait avoir contre l'assassin de son fils , ne conviennent point à la femme d'Antiochus ; car, bien loin qu'elle ait pu venger la mort de son fils , elle fut cruellement massacrée avec lui dans le lieu où elle s'était sauvée. Il est vrai d'ailleurs que ce fut une Laodice qui lui procura ce malheur (8). Mais puisque le père Cantel a cru que l'auteur qu'il commentait avait eu en vue l'histoire des femmes d'Antiochus Theüs , il ne devait point marquer en marge l'an 664 de Rome : cette chronologie est trop différente de celle qui convient à ces deux princesses (9).

(8) Voyez Justin., lib. XXVII, cap. 1.

(9) Antiochus Theüs commença de régner environ l'an de Rome 492. Voyez Calvisius, ad ann. mundi 3689.

BÉRÉNICE, fille de Ptolomée Aulètes , roi d'Égypte , succéda à son père , avant qu'il mourût. Je ne trouve pas qu'elle ait excité les Égyptiens à le chasser (a) : et il y a quelque apparence qu'ils se portèrent d'eux-mêmes à se délivrer d'un joug incommode , sans qu'elle les y animât ; mais il est sûr qu'aussitôt que le père fut chassé , la fille fut couronnée (A). Ce prince banni implora l'assistance des Romains , et obtint enfin que Gabinius , gouverneur de la Syrie , travaillerait à le rétablir. Pompée fit ce coup-là ; car le peuple romain , appuyé sur quelque vers de la sibylle , ne voulut pas qu'on se mêlât de ce rétablissement. Bérénice , de son côté , fit toutes les diligences possibles , pour se maintenir sur le trône ; et quoiqu'elle craignît les Romains , elle ne fit à

(a) Voyez la remarque (C).

son père aucune proposition d'accommodement , ni aucune sorte d'honnêteté (b). Comme elle crut qu'un mari lui serait d'un grand usage , elle attira un prince nommé Séleucus , issu des rois de Syrie , et l'associa à son lit nuptial et à son sceptre. Elle en fut bientôt dégoûtée , ne trouvant pas que ce fût un homme d'aucun mérite , et le fit mourir (c) : après quoi , elle jeta la vue sur Archélaüs , fils de celui qui avait quitté le parti de Mithridate , pour se joindre à Sylla. Elle s'offrit à lui en mariage (B), et lui promit de lui faire part de sa royauté. Il était alors dans l'armée de Gabinius , et on l'aurait facilement empêché d'aller trouver Bérénice , si Gabinius n'avait mieux aimé pour ses intérêts particuliers lui donner la liberté d'épouser cette princesse (C). Archélaüs l'épousa effectivement , et se mit à la tête de ses troupes , afin de repousser les Romains , qui prétendaient rétablir le roi Ptolomée. Il fut tué dans un combat (D). Ptolomée rentra dans Alexandrie , et fit mourir sans pitié sa fille rebelle (d). Voilà quel fut le destin de Bérénice. Un auteur moderne a très-bien développé toutes les intrigues qu'on fit à Rome pour le rétablissement de Ptolomée ; mais il s'est trompé dans les circonstances de la détentation d'Archélaüs (E).

(b) Ἐπισκευὴς μὲν οὐδὲν πρὸς αὐτὸν , καί-
τοι φοβουμένη τοὺς Ῥωμαίους , ἔπραξε.
*Et quamquam Romanos metuebat , nihil
tamen mansueti Ptolemæo exhibuit.* Dio,
lib. XXXIX, pag. 130.

(c) Voyez la remarque (C).

(d) Ex Dione. lib. XXXIX, pag. 130,
131.

(A) *Aussitôt que son père fut chassé, elle fit couronner.*] Strabon remarque que ce prince avait trois filles, et que l'aînée, qui était légitime, fut placée sur le trône (1). Ce narré n'est point exact, si l'on suppose que Porphyre a parlé comme il fallait de cette révolution; car il assure que Cléopâtre ou Tryphène, et Bérénice, deux filles de Ptolomée, régnèrent ensemble la première année de la fuite de leur père, et que, Tryphène étant morte, sa sœur Bérénice régna seule pendant deux ans (2). Cela montre que Bérénice n'était point l'aînée, et fortifie mon opinion qu'elle ne cabala point pour chasser le roi: les soupçons tomberaient plutôt sur sa sœur l'ryphène. Je ne prétends pas nier qu'il ne soit possible que l'ambition les ait portées à favoriser les mécontents, et à s'ouvrir le chemin du trône par la destitution de leur père: je prétends seulement que les anciens livres ne contiennent point ce fait. M. Baudelot a soutenu le contraire (3); mais je suis sûr qu'en examinant ce qu'il emprunte, ou de Dion, ou de Porphyre, ou de Photius, on n'y trouvera aucune preuve de son opinion. Ce qu'il allègue de plus fort est que Ptolomée, étouffant les sentimens paternels, fit mourir sa fille Bérénice, à cause de ce qu'elle avait commis. Il est clair que, sans la faire complice de la révolte des Égyptiens, on la jugera assez criminelle aux yeux de son père, pourvu seulement que l'on songe qu'elle accepta la couronne, et qu'elle employa toutes sortes de moyens pour se maintenir dans l'usurpation.

(B) *Elle s'offrit à Archélaüs en mariage.*] J'ai raison de dire cela; mais le père Noris n'a pas eu raison de le dire. *Archelaus à Berenice spe nuptiarum Alexandriam evocatus, eodem uxore ducta, copias contra Gabinium ducens, victus prælio occubuit, mense regni sexto. Ex Strabone, lib. 12. pag. 385* (4). Si je n'avais eu à citer que Strabon, je n'aurais pas voulu dire, comme a fait le père Noris, que Bérénice l'attira, en lui promettant de l'é-

pouser. Je ne trouve point dans Strabon que cette princesse ait songé à Archélaüs; je n'y trouve, sinon que les Égyptiens, ayant chassé leur roi Ptolomée, cherchaient un prince de sang royal pour le marier avec Bérénice, et qu'Archélaüs, sachant cela, s'offrit à eux sous la qualité supposée de fils de Mithridate Eupator et fut accepté, et régna six mois. Ταύτη ζητουμένου ἀνδρὸς βασιλικοῦ γένους ἐνεχέρισεν ἑαυτὸν τοῖς συμπράττουσι, προσποιουμένης Μιθριδάτου τοῦ Εὐπάτορος υἱὸς εἶναι, καὶ παραδεχθεὶς, ἱερασίλευσεν ἑξ μῆνας. *Ei cum quaereretur maritus regio sanguine natus, dedit se Archelaus auxiliariis suis, simulavitque se filium esse Mithridatis Eupatoris, itaque receptus, sex menses regno potitus est* (5). On peut voir là un exemple des scrupules que l'on doit avoir en rapportant ce que l'on trouve dans un auteur. La moindre licence qu'on se donne est capable quelquefois de faire tort à l'honneur des gens. Il n'est point de la bienséance, ni de la dignité d'une reine, de s'offrir pour femme et d'attirer un jeune homme par l'espérance qu'il l'épousera. C'est à ses sujets à lui procurer un parti sortable. Strabon met les choses sur ce pied-là par rapport à Bérénice: il ne fallait donc pas rapporter le fait de la manière que l'a rapporté le père Noris; ou bien il fallait citer d'autres gens que Strabon. Si l'on avait cité Dion, rien n'eût empêché de décrier Bérénice comme une princesse qui, après avoir usurpé le trône sur celui à qui elle devait la vie, allait à la quête d'un mari et s'offrait elle-même avec sa couronne, pour le prix de la protection qui lui était nécessaire. Voyez la remarque suivante.

(C) *Gabinus, qui pouvait l'empêcher, aimà mieux laisser à Archélaüs la liberté d'épouser cette princesse.*] Gabinus découvrit d'abord les desseins d'Archélaüs et le mit en lieu de sûreté. Dès lors, c'était une affaire finie; mais, comme il craignit de ne trouver pas assez de difficultés dans le rétablissement de Ptolomée, pour avoir lieu d'exiger toutes les sommes que ce prince avait promises, il fit en sorte que ce rétablissement fût traversé de quelques obstacles. Dans cette

(1) Strabo, lib. XVII, pag. 547.

(2) Porphyre. apud Eusebium, in Chron., pag. 60, edit. Scaligeri, ann. 1658.

(3) Baudelot de Dairval, Histoire de Ptolomée Aulète, pag. 131, 167 et suiv.

(4) Noris, Genotaph. Pisan., pag. 225.

(5) Strabo, lib. XII, pag. 384. Voyez aussi liv. XVII, pag. 548.

ne trouva point de meilleur
 ent que de laisser mettre Arché-
 a tête des rebelles. Archélaüs
 pour homme de main, et jouis-
 ne grande réputation : le chas-
 alexandrie parut à Gabinus un
 exploit, pour lequel on pour-
 onnêtement demander à Pto-
 de magnifiques récompenses.
 source de profit : Gabinus ne
 la liberté à son prisonnier,
 s l'avoir bien rançonné (6).
 en prit à toutes mains : il tira
 ent des deux partis. Belle image
 ercherries que l'on fait aux sou-
 . Il y a telle campagne qui
 rait une guerre, si les généraux,
 ur profit particulier, ne four-
 it adroitement des ressources à
 ii. Remarquons bien qu'il fallut
 urir le bruit qu'Archélaüs s'é-
 vé (7). Gabinus, bien payé de
 mission qu'il lui donna de s'en-
 mit sans doute dans une feinte
 contre ceux qui le gardaient.
 le scène de comédie. Mais je re-
 que Strabon ne savait rien de
 manège de Gabinus. Ce fut à
 n, dit-il, que l'on amena Ar-
 à Bérénice. Λαθὼν δὲ τοῦτον
 αὐτὸν διὰ τίνος (οὐ τίνων) εἰς τὴν βα-
 καὶ ἀναδείκνυται βασιλεύς. Ἐὖ-
 (10) *nesciente, per amicos quos-*
! reginam deductus rex decla-
uit (8). C'est ôter un grand op-
 à ce général romain. Strabon
 ge beaucoup Bérénice, et nous
 à juger qu'elle ne fut point
 le de l'expulsion de son père. Il
 ement que ce prince fut chassé
 s habitans d'Alexandrie, qui
 après cela sur le trône l'aînée
 vois filles, et firent venir de Syrie
 ain Cybiosacte, qui se disait
 rois de Syrie, et le donnèrent
 ari à la reine. Elle le fit étran-
 us peu de jours, rebutée des
 es basses qu'elle vit en lui. On
 l fit mettre le corps d'Alexandre
 n cercueil de verre, afin de
 prier celui d'or massif d'où il le
 ii In ce fait dans un moderne,
 Strabon et Suétone, deux au-
 ui n'en disent mot (9). Le der-

nier dit en général que ce prince avait
 été d'une avarice sordide. *Alexandrinī*
Cybiosacten eum (Vespasianum) vo-
care perseverdrunt, cognomine unius ē
regibus suis turpissimarum sordium
(10) ; et voici les termes de Strabon :
 Τοῦτον μὲν οὖν ὀλίγων ἡμερῶν ἀπετραγά-
 λισεν ἡ βασίλισσα, οὐ φέρουσα τὸ βάναι-
 σον αὐτοῦ καὶ τὸ ἀνελεύθερον. *Hunc in-*
tra paucos dies regina strangulavit,
cū ejus sordes illiberalitatemque pati
non posset (11).

Vous m'allez dire que cet écrivain,
 dans la page précédente, avait fait
 mention d'un Ptolomée qui, étant
 venu de Syrie, avait enlevé le sépul-
 cre d'or, et n'avait tiré aucun profit
 de cette action, parce qu'il fut ren-
 versé bientôt ; mais qui vous a dit que
 cela se doit entendre du mari de Béré-
 nice ? Ne voyez-vous pas que Strabon
 donne seulement à celui-ci le titre de
 Cybiosacte, et qu'il donne à l'autre le
 nom de Ptolomée, et le surnom de
 Coccus, et de Parcisacte ? Ἐσύλησεν δ'
 αὐτὴν ὁ Κόκκῃς καὶ Παρείσακτος ἐπικλη-
 θείς Πτολεμαῖος : *aureum Ptolemæus*
cognomento Coccus et Subditicius ra-
puit (12) Ne savez-vous pas que Dion
 nomme Séleucus celui qui fut marié
 avec Bérénice (13) ? Doit-on croire
 que si Strabon avait prétendu parler
 du même homme dans la page 546, et
 dans la page 547, il se serait exprimé
 comme il s'exprime ? On ne voit dans
 son narré, ni phrase, ni mot, qui in-
 sinue que le Syrien qui enleva le tom-
 beau d'or est le même Cybiosacte que
 Bérénice fit mourir. Lisez néanmoins
 les savantes Réflexions de M. Baudelot,
 qui croit avec l'abbé de Saint-Réal,
 que Cybiosacte et Ptolomée Coccus
 sont une même personne (14).

(D) *Archelaüs fut tué dans un com-*
bat] Ceci ne s'accorde point avec
 le XVII^e. livre de Strabon, où on lit
 que Ptolomée, ayant été rétabli dans
 son royaume, fit mourir sa fille et
 son beau-fils Archélaüs. Καταχθείς ὑπὸ
 Γαβινίου Πτολεμαῖος, τόντ' Ἀρχέλαον
 ἀναιρῶσι καὶ τὴν θυγατέρα. *Ptolemæus à*
Gabinio reductus Archelaum ac filiam
interimit (15). Mais j'aime mieux m'en

(10) Suetonius, in Vespas., cap. XIX.

(11) Strabo, lib. XVII, pag. 548.

(12) Id., ibid., pag. 546.

(13) Dio, lib. XXXIX, pag. 130.

(14) Baudelot de Dairval, Hist. de Ptolomée
 Aulètes, pag. 170.

(15) Strabo, lib. XVII, pag. 548.

Dione, lib. XXXIX, pag. 131.

ibid.

Strabo, lib. XVII, pag. 548.

abbé de Saint-Réal, dans le Césarion,
 II, pag. 78.

rapporter au XII^e. livre de Strabon , qu'au XVII^e ; parce que Plutarque confirme manifestement ce que Strabon a raconté au XII^e. livre : savoir , qu'Archélaüs fut tué dans un combat. Τοῦτον μὲν οὖν ὁ Γαβίνιος ἀνείλεν ἐν παρατάξει , κατὰ γὰρ τὸν Πτολεμαῖον. *Eum Gabinius Ptolemaeum reducens in pugna occidit* (16). Plutarque débite que Marc Antoine fit plusieurs actions de courage dans l'armée de Gabinius , quand on rétablit Ptolomée , et qu'il fit aussi une action d'humanité qu'on loua beaucoup : c'est qu'il fit chercher le corps d'Archélaüs son ami , et qu'il lui fit faire des funérailles magnifiques. N'est-ce pas une preuve qu'Archélaüs avait été tué en combattant ? Γεγονὼς γὰρ αὐτῷ συνήθης καὶ ξένος ἐπολέμει μὲν ἀταγκαίως ζῶντι , τὸ δὲ σῶμα πεινόντος ἐξουρῶν , καὶ κοσμήσας βασιλικῶς ἐκένεισι. *Nam quum familiaritas ei cum illo et jus hospitii intercessisset , bellum cum vivente gessit necessario , corpus interfecti requisitum regio cultu funeravit* (17). Dion raconte la chose avec un tel ordre , qu'il fait clairement entendre qu'Archélaüs fut tué dans le combat qui décida la querelle du père et de la fille , et qu'après cette victoire de Gabinius , les Egyptiens furent obligés d'ouvrir les portes d'Alexandrie à Ptolomée , qui fit mourir Bérénice , et plusieurs autres personnes.

(E) *Un moderne..... s'est trompé dans les circonstances de la détention d'Archélaüs.*] Le moderne dont je parle est l'abbé de Saint-Réal. Voyez le II^e. entretien du Césarion qu'il publia l'an 1685. La méprise que je veux marquer consiste en ce qu'il suppose qu'Archélaüs partit *en secret d'auprès de Gabinius* , pour aller épouser la reine d'Égypte (18) ; et qu'ayant été fait prisonnier dans une bataille , après que les Romains se furent rendus les maîtres de Pelusium , Gabinius *lui donna les facilités nécessaires pour s'échapper* , moyennant grosse rançon (19). Dion , que l'on cite , remarque très-expressément que Gabinius laissa évader Archélaüs , avant que l'armée eût pris la route de Pelusium , et qu'il y eût eu aucun combat (20).

(16) Strabo, lib. XII, pag. 384.

(17) Plutarch., in M. Antonio, pag. 917.

(18) Saint-Réal, Césarion, pag. 80, édition de Hollande en 1685.

(19) Le même, pag. 82.

(20) Dio, lib. XXXIX, pag. 131.

BÉRÉNICE , fille de Costarus et de Salomé , sœur d'Hérode le Grand (A), fut mariée en premières noces avec Aristobule du même Hérode et de Maria et vécut en assez mauvaise intelligence avec lui : car à l'époque qu'il avait un frère marié fille d'Archélaüs , roi de Cadoce , il reprochait souvent à Bérénice qu'il s'était mépris l'épousant , et qu'il s'était marié très-inférieur à son frère. Bérénice allait rapporter en plusieurs de ces discours et plusieurs autres à sa mère , et l'irritait cruellement : de sorte que Salomé qui avait beaucoup de pouvoir sur l'esprit d'Hérode , lui rendit suspect Aristobule , et fut la principale cause qui poussa ce père à se défaire de lui (a). Bérénice , mère de cinq enfans ne laissa pas de convoler en secondes noces : elle se remaria avec un frère de la mère Antipater , lequel Antipater fils d'Hérode. Ayant perdu son second mari , elle fit un voyage à Rome , et s'y fit considérer par Auguste : mais surtout elle sinua dans les bonnes grâces d'Antonia , femme de Drusus ce qui dans la suite servit beaucoup à son fils Agrippa. Au premier voyage que celui-ci fit à Rome , sa mère Bérénice était encore (C) ; mais au second voyage elle était morte.

(a) Joseph , de Bell. jud., lib. I, cap.

(b) Trois fils et deux filles : les fils Agrippa I^{er}. du nom, roi de Judée ; et Aristobule : les filles Hérodiade et Mariamne. Jos., de Bell. jud., lib. I, cap. XVIII.

(A) Elle était fille de Costarus et de Salomé sœur d'Hérode le Grand. Joseph le dit expressément : c'est

par un défaut de mémoire, que Montaigne doute que l'on ait jamais déterminé si Bérénice était fille de Costobarus, ou de Joseph. *Quam (Berenice filiam Salomes) vel à Costobaro, vel Josepho, nam non memini pro certo traditum, genuerat* (1). Le jésuite Cornélius à Lapeyre a cru faussement qu'Hérode était le père de notre Bérénice (2).

(B) *Elle s'insinua dans les bonnes grâces d'Antonia.*] Il y a un passage dans Strabon qui mérite d'être rapporté. *Καί τὰς καὶ τοὺς υἱοὺς ἐτίμησε τοῦ Ἡρώδου καὶ τὴν ἀδελφὴν Σαλώμην, καὶ τὴν ταύτης θυγατέρα Βερενίκην* : c'est-à-dire, *l'empereur honora les fils d'Hérode, et sa sœur Salomé, et Bérénice, fille de Salomé* (3). Apparemment ces deux femmes allèrent ensemble à Rome, lorsqu'il fut question de disputer à Archélaüs, fils d'Hérode, le royaume de Judée; car on sait que Salomé y alla alors avec sa famille (4).

(C) *Au premier voyage de son fils Agrippa à Rome, elle vivait encore.*] Car nous lisons dans Joseph, qu'Agrippa vivait familièrement avec Drusus, fils de Tibère, et qu'il acquit l'amitié d'Antonia, femme de Drusus, frère de Tibère, à cause de l'estime qu'Antonia avait pour Bérénice, mère d'Agrippa (5). Cet historien ajoute qu'Agrippa, pour ne point fléchir sa mère, contraignait son naturel, qui le portait à faire beaucoup de dépenses; mais que, quand elle fut morte, il fut si prodigue, qu'il s'épuisa. N'ayant plus d'argent, ni de crédit, il s'en retourna en Judée, d'où après plusieurs aventures il revint à Rome, et fut saluer Tibère dans l'île de Caprée. Il en fut d'abord bien reçu; mais il eut ensuite bon besoin de la protection d'Antonia. Je ne sais où Noldius avait lu que Bérénice était morte chez Antonia (6).

(1) Montaigne, in *Apparat*. V, num. 74, pag. 191, apud Noldium de *Vita et Gestis Herodum*, pag. 297.

(2) C. à Lapeyre, in act. XXV, 13. apud Noldium, *ibid.*, pag. 296.

(3) Strabo, lib. XVI, pag. 526.

(4) Joseph., *Antiquit.*, lib. XVII, cap. XI.

(5) *Idem*, *ibid.*, lib. XVIII, cap. VIII.

(6) Noldius, de *Vita et Gestis Herodum*, pag. 297.

précédente, et fille d'Agrippa I^{er}. du nom, roi de Judée, a bien fait parler de ses amours. Elle fut fiancée à un certain Marc, fils d'Alexandre Lysimachus, Alabarche; mais il mourut avant les noces. Peu après elle épousa son oncle Hérode, qui, à la prière d'Agrippa son frère et son beau-père tout ensemble, fut créé roi de Chalcide par l'empereur Claude (a). Elle n'avait que seize ans lorsque son père mourut (b). Elle perdit son mari la huitième année de l'empereur Claude (c), et se comporta fort mal durant sa viduité; car l'opinion commune fut qu'elle commettait inceste avec Agrippa, son frère. Pour faire cesser ces bruits, elle chercha à se marier, et s'offrit à Polémon, roi de Cilicie, pourvu qu'il voulût changer de religion (d). On croira facilement qu'elle exigea cette condition, plutôt par vanité, ou par politique, que par zèle; mais ce n'est pas une chose rare qu'une convertisseuse zélée et galante. Polémon, ayant plus d'égard aux richesses qu'à la mauvaise réputation de la dame qui le recherchait, accepta ses offres, se fit circoncire, et l'épousa; et s'il ne passa point toute sa vie dans les liens de ce mariage, ce ne fut point sa faute : ce fut celle de Bérénice; puisque cette femme déréglée le planta là, et s'en retourna où il lui plut (A). Tout aussitôt il abandonna le judaïsme, pour reprendre sa première religion (e). La mauvaise vie de Bérénice

(a) Joseph., *Antiq.*, lib. XIX, cap. IV.

(b) *Ibidem*, cap. VII.

(c) *Ibid.*, lib. XX, cap. III.

(d) *Ibid.*, cap. V.

(e) *Ibidem*.

BÉRÉNICE, petite-fille de la

Je veux que les paroles de Juif considérées en elles-mêmes aient je ne sais quelle force, qui fasse douter s'il agit là en faveur de l'époux, ou de la femme : n'y avait-il pas un moyen d'ôter l'équivoque ? Ne faut-il pas de prendre garde aux mœurs de Bérénice ? Tous savent de quelle manière elle se conduira ; elle donnera volontiers un exemple à ne se pas dégoûter d'un homme par la raison qu'il aurait été sage dans les exercices de l'âme ; toutes les personnes du monde, comme les autres, admettent la même règle généralement parlant, et ne s'arrêtent pas (3) ; mais les variétés sont infinies quand il est question de la mesure des bornes entre le trop et la mesure. Si le tempérament de Bérénice ne dispute point contre la thèse, elle se soulève contre l'application ; elle ne croit pas être dans le cas, elle se médiocrité ce que d'autres ont fait excès. Il n'est pas tel, j'y ai vu qu'il remplisse au pied de la sentence du XXX^e. chapitre des proverbes de Salomon : *Tria sunt utilia, et quartum quod nunciat, sufficit. Infernus, et os inferni, terra quæ non satiatur aqua, unde nunquam dicit, sufficit* ; et c'est de fausse celle de Pindare :

... Ἀνάπαυσις
ντι γλυκίᾳ ἔργῳ. Κόρον δ' ἔχει,
καὶ τὰ τεῖπν' αἰθρὶ Ἀφροδίσια.
... Requies
i dulcis opere, satietatemque habet,
et jucundi flores veneri (4).

à moins, fait-il mentir cette sentence, de peu de biens nature se. En un mot, l'auteur que je voyais plutôt mettre le péché de dans le défaut que dans l'excès, d'arrêter ce monarque avec le préparatif de Jeanne reine de Naples. Mais que Polémon en fut quitte pour un marché : il n'y perdit point comme l'autre l'y perdit.

urbitor adprimè in vitâ esse utile, ut
imis. Terentius, in Andriâ, act. I, sc.
dans Erasme, chil. I, cent. VI,
pag. 226, plusieurs sentences sem-

dar. Nemeor., Ode VII, pag. 580.
se semblable sentence d'Homère dans
que (E) de l'article XENOPHANES,
inca.

Quelque chicanier me viendra dire que la pensée du sieur de Canque est que Bérénice quitta Polémon, parce qu'elle avait besoin de trop de caresses, et qu'il ne pouvait fournir à l'appointement ; mais je soutiens que les paroles ne sont pas rangées d'une manière à être ainsi entendues. Quelle qu'ait été son intention, elles signifient clairement ce que je suppose ; et par conséquent elles représentent Bérénice d'une humeur tout-à-fait extraordinaire. Voyez ce qui sera cité des Lettres du comte de Bussi Rabutin dans la remarque (D) de l'article GLEICHEN.

(B) *Elle gagna Vespasien par ses libéralités, et Titus par sa beauté.* Tacite nous apprend que cette dame s'intrigua pour mettre la couronne sur la tête de Vespasien. Je ne m'en étonne pas ; elle avait plus à espérer de lui, que de ses compétiteurs, s'il parvenait à l'empire. *Mox per occultos suorum nuntios excitus ab urbe Agrippa, ignaro adhuc Vitellio, celeri navigatione properaverat. Nec minore animo regina Berenice partes juvabat florens ætate formæque, et seni quoque Vespasiano magnificentid munerum grata* (5). Le même Tacite nous apprend qu'elle était aimée de Titus, et qu'on crut qu'elle fut cause qu'il n'acheva point son voyage, mais retourna en Judée, ayant appris à Corinthe la mort de Galba. *Fuere qui accensum desiderio Berenices reginæ vertisse iter crederent. Neque abhorrebat à Berenice juvenilis animus : sed gerendis rebus nullum ex eo impedimentum* (6). En deux mots, cet historien réfute la médisance : il convient que cette reine avait touché le cœur de Titus ; mais il déclare que ce n'était qu'une amourette d'amusement, qui ne le détournait point des affaires.

(C) *Elle vit l'heure que. . . Titus deviendrait son mari.* Agrippa et Bérénice sa sœur firent un voyage à Rome pendant le quatrième consulat de Vespasien. On leur fit de grands honneurs : elle logea au palais, ne fit qu'un lit avec Titus, et commença à disposer de toutes choses, comme une femme légitime ; mais Titus, ayant appris que le peuple en était scandalisé, la renvoya. C'est ce que

(5) Tacit., Histor., lib. II, cap. LXXXI.

(6) Ibidem, cap. II.

...marque
...leur,
...σχυ-
...relat
...quarante-
...le quatriè-
...tombe sur
... (9); et elle
...que son père mou-
...la 3^e. année de
... (11), qui était la
...mist. Le calcul est aisé
...elle était entrée de
...dans la carrière, et
...ageusement sans re-
...ait un mari, et peut-être
...la seizième année de sa
...ait eu un second mari; elle
...les galans; et néanmoins,
...dans son grand éclat à l'âge
...te-quatre ans. C'était de
...tre exposée à l'envie. Suétone
...que la séparation se fit à re-
...part et d'autre. *Nec minus li-*
...suspecta erat in Tito) *propter*
...et spadonum greges, prop-
...insignem reginæ Beronices a-
...cui etiam nuptias pollicitus
...Beronicem statim ab
...misit invitam (12). Ti-
...se fit une grande violence, en
...voyant Bérénice, pour calmer les
...des médisans. Bérénice fut
...chée qu'on la renvoyât: elle
...aimé sans doute une conti-
...de médisance; et s'il est vrai
...Titus lui eût promis mariage,
...le bruit en courait, il faut
...qu'elle pesta contre la mauvaise
...des hommes. Il est probable que,
...adoncir l'amertume de ce ren-
...voi, Titus lui dit que c'était un sacri-
...ce qu'il fallait faire aux murmures
...de toute la ville; mais qu'après avoir
...cédé à ce torrent, qui ne ferait que
...passer, on se reverrait. Ce qu'il y a
...le certain, c'est que Bérénice se con-
...dusit tout comme si on l'eût congé-
...diée de cette façon. Elle revint trou-
...ver Titus quelque temps après, et n'y
...gagna rien: il ne voulut plus ouïr
...rler d'elle. Je crois que Xiphilin est
...seul qui ait observé ces deux ren-

vois de Bérénice, l'un sous l'empire
de Vespasien, l'autre sous celui de Ti-
tus. 'Ο δε δὴ Τίτος οὐδὲν οὔτε φοινικὶ οὔ-
τε ἐρωτικὸν μοναρχήσας ἔπραξεν, ἀλλὰ
χρηστος καίπερ ἐπιμέουλεύθεις, καὶ σάφην
καίτοι καὶ τῆς Βερνίκης ἐς Ῥώμην αὐτὴν
ἐλθεύσας, ἴγνεντο. *Titus ex quo tempore*
principatum solus obtinuit, nec cædes
jecit nec amoribus inservivit, sed co-
mis, quamvis insidiis peteretur, et
continens, Beronice licet in urbem
reversâ, fuit (13). Il est assez appa-
rent que Xiphilin ne se trompe pas,
encore qu'Aurélius Victor et les au-
tres ne parlent que d'un seul renvoi. *Ut subiit pondus regium Beronice*
nuptias suas sperantem regredi de-
mun... præcepit (14). Ces paroles
d'Aurélius Victor, comparées avec ce
qu'il avait dit peu auparavant, le con-
vainquent d'une extrême négligence.
Il dit ici que Bérénice espérait d'é-
pouser Titus; et il venait de dire
qu'elle était sa femme. *Cæcinam con-*
sularem adhibitum cœnæ vix dum tri-
clinio egressum ob suspicionem stu-
pratæ Beronices uxoris suæ jugulari
jussit. Recueillons de là, que Béré-
nice prêtait l'oreille à d'autres fleu-
rettes qu'à celles de l'empereur. Cela
est assez ordinaire aux maîtresses des
grands princes. Je ne puis passer sous
silence une erreur de Noldius. Il dit,
dans la page 408, que Dion ou Xiphi-
lin se sont trompés, quand ils ont
mis le divorce de Bérénice sous Ves-
pasien, puisqu'Aurélius Victor assure
que Titus ne la renvoya qu'après
avoir pris possession de la couronne:
ut subiit pondus regium (15). Voilà
ce que dit Noldius dans la page 408;
mais dans la page 409, il assure que
Bérénice revint à Rome, pour faire
un nouvel effort sur le cœur de Titus.
et que son dessein ne réussit pas. Il
cite pour cela les paroles de Xiphilin.
Quoi! après avoir dit qu'un homme
se trompe, faut-il affirmer ce qu'il
avance, faut-il le prouver par son té-
moignage?

(D) *Le théâtre français au XVII^e.
siècle a retenti des amours de Titus et
de Bérénice.*] On joua en même temps
deux pièces intitulées *Bérénice*. L'une
était de M. Corneille, et l'autre de
M. Racine. Chacune avait ses parti-

(1) In Vespasiano.

(2) Xiphil., in Vespas., pag. 222.

(3) Jo. Calvinus.

(4) Joseph., Antiq., lib. XIX, cap. VII.

(5) Ibid.

(6) Sueton., in Tito, cap. VII.

(13) Xiphilin., in Tito, sub init.

(14) Aurel. Victor., in Epitom.

(15) Noldius, de Vitâ et Gestis Herodum.

l'abbé de Villars publia une de toutes les deux. Je ne saurais qu'il est l'auteur de cette, si je n'avais lu ces paroles *Sentimens de Cléanthe* (16) : *« n'avez-vous douté, si le critique des Bérénices vous fût venu en pensée ? . . . Par quelle raison nous échappé au censeur de ces excellens poètes, dont l'un n'a osé lui répondre, et l'autre en deux mots pourquoi il ne pouvait pas (17) ? »*

des extraits qui me paraissent mes de la place que je leur ai. *Je suis très-fâchée*, c'est une fois écrit cela au comte de Raden de ne pouvoir vous envoyer aussi la *Bérénice de Racine* ; je suis de Paris. *Je suis assurée que vous plaira ; mais il faut pour que vous soyez en goût de tendresse, je dis de la plus fine ; car jamais n'a poussé si loin l'amour délicatesse qu'a fait celle-là. Dieu ! la jolie maîtresse ! et que grand dommage qu'un seul personnage ne puisse pas faire une bonne tragédie de Racine serait (18).* Le comte lui répondit : *« sans de lire Bérénice. Vous m'avez préparé à tant de tendresse, que j'en ai pas tant trouvé. Du temps que me mêlais d'en avoir, il me venait en l'esprit que j'eusse donné là-dessus une lettre à Bérénice. Cependant il me vient que Titus ne l'aime pas tant que vous dit, puisqu'il ne fait aucuns efforts en sa faveur à l'égard du sénat du peuple romain. Il se laisse d'abord aux remontrances de Paulin qui, le voyant ébranlé, lui fait dire au peuple et le sénat pour se calmer ; au lieu que s'il eût parlé directement à Paulin, il aurait trouvé le monde soumis à ses volontés. Voilà comment j'en aurais usé, si j'en avais eu le pouvoir ; et ainsi j'aurais accordé la paix avec l'amour. Pour Béré-*

« n'est le faux nom de celui qui a critiqué les sentimens du père Bonhours. L'abbé de Villars désigne ici, avait publié pour le père Bonhours contre Cléanthe le Traité de la Dé-

« sentimens de Cléanthe, II^e. part., pag. 114 de Hollande, en 1672.

« Lettre CXXXIII de la III^e. partie des sentimens de Bussi Rabutin, pag. 246, de Hollande. Cette Lettre est datée de Paris le 28 de juillet 1671.

« nice, si j'avais été à sa place, j'aurais fait ce qu'elle fit, c'est-à-dire, que je serais parti de Rome la rage dans le cœur contre Titus, mais sans qu'Antiochus en valût mieux » (19). « Voici ce qu'on lui répliqua. Votre cœur n'est pas aussi indifférent que je le croyais, puisqu'il vous souvient encore que vous auriez pu donner le reste à Bérénice en fait de tendresse ; et il faut l'avoir poussée bien loin, pour trouver qu'on en aurait plus qu'elle. Je vous en loue et révère. Il ne faut pas aimer à demi, quand on s'en mêle (20). On apprendra dans ces trois passages le jugement qui a été fait de la Bérénice de M. Racine, et combien les dames sont portées naturellement à donner leur approbation aux cœurs qui poussent loin la tendresse. Je ne trouve point que la critique du comte de Rabutin soit juste ; car il eût voulu que le poète eût falsifié un événement qui devait être conservé sur le théâtre. Le renvoi de Bérénice est si connu par l'histoire, que ceux qui ne l'eussent pas trouvé dans la tragédie, eussent crié justement contre l'auteur. M. Racine pressentit cela sans doute ; et ce fut apparemment la raison pourquoi il représenta la tendresse de l'amant inférieure à la tendresse de l'amante. Cette économie pouvait déplaire au beau sexe ; mais enfin on trouva que cet inconvénient n'égalait point l'autre.

(E) *Elle avait une sœur trop belle pour qu'elles s'aimassent.*] Joseph remarque que Drusille, sœur de Bérénice, écouta les propositions de Félix, gouverneur de Judée, pour se mettre à couvert de la jalousie de sa sœur, qui ne pouvait souffrir qu'elle Drusille eût une si grande beauté. Drusille fut recherchée en mariage par Félix, pendant qu'elle était mariée avec Azizus, roi des Éméséniens. Elle consentit à cette recherche, et devint l'épouse de Félix, et il semble même qu'elle abjura le judaïsme (21) J'examinerai cela dans la remarque (A) de son article. La haine fraternelle est grande : on peut citer des maximes là-dessus ; mais, si je ne me trompe, la haine des

(19) Bussi, lettre CXLVIII de la III^e. partie, pag. 268.

(20) *Idem*, lettre CLII, pag. 279, 280.

(21) Joseph., Antiq., lib. XXIX, cap. V, pag. 693.

sœurs va plus loin que celle-là. Nous pourrions dire un mot sur ce chapitre en quelque autre endroit (22).

(F) *L'Écriture a fait mention de Bérénice.*] L'on trouve dans le chapitre XXV des Actes, qu'Agrippa et Bérénice arrivèrent à Césarée pour saluer Festus ; et qu'ayant ouï parler de saint Paul, qui était alors en prison, ils le voulurent ouïr ; que pour cet effet ils se rendirent au lieu de l'audience avec une grande pompe (23), et entendirent saint Paul.

(G) *On a fait de lourdes fautes concernant cette princesse.*] Sabellic a cru qu'elle fut femme d'Aristobule, et ensuite d'Antipater (24). C'est confondre ensemble deux Bérénices, l'aînée et la petite-fille. La première fut mariée en premières nocces à Aristobule, et en secondes à un oncle d'Antipater, et non pas à Antipater même. Voici donc une nouvelle méprise de Sabellic. Mais pour la Bérénice dont il parle (c'est la maîtresse de Titus), elle n'a eu ni l'un ni l'autre de ces deux maris. Je m'en vais rapporter un passage de Juvénal, qui sans doute doit être entendu de la dernière Bérénice, de celle qui fut aimée de Titus, et qui fut soupçonnée d'inceste avec Agrippa son frère.

Grandia tolluntur crystallina, maxima rursus

Myrrha, deinde adamas notissimus, et Berenices

In digito factus pretiosior : hunc dedit olim Barbarus incestæ, dedit hunc Agrippa sorori, Observant ubi festa mero pede sabbata reges, Et vetus indulget senibus clementia porcis (25).

Le scoliaste de Juvénal entend ici par Bérénice une sœur de Ptolomée, roi d'Égypte, et par Agrippa un fils de Julie, fille d'Auguste, ce fils de Julie et d'Agrippa, que Tibère fit mourir aussitôt qu'Auguste fut décédé (26). C'est une négligence prodigieuse de ce scoliaste pour ne rien dire de

(22) Dans la remarque (B) de l'article de DRUSILLE.

(23) Μετὰ πολλῆς φαντασίας, cum multâ ostentatione, seu ambitione. Actor. Apostol., cap. XXV, vs. 23.

(24) Sabellicus, in Paraphrasi ad Titum Suetonii, apud Noldium de Vitâ et Gestis Herodum, pag. 414.

(25) Juven., Sat. VI, vs. 154.

(26) Il avait été relégué par Auguste dans l'île Planasia. Tacit. Ann., lib. I, cap. III, et non pas en Sicile, comme dit le scoliaste.

pis ; car, avec un peu d'attention, on voit manifestement que Juvénal parle d'un Agrippa qui demeurait en Judée ; ce qui ne peut convenir aucunement au fils de Julie. Outre que, selon la remarque de Noldius (27), personne n'a jamais dit qu'Agrippa et son impudique sœur Julie aient été accusés d'inceste. Il n'est pas si aisé de relancer le scoliaste sur l'autre point, parce que la répétition du mot *dedit* a fait croire à d'habiles gens, que le poète suppose ici deux personnes qui ont donné à leur sœur un diamant de prix : 1°. un roi d'Égypte ; 2°. un Agrippa. Cette explication n'est point la bonne. Tout se doit rapporter à Agrippa, roi des Juifs, et à sa sœur Bérénice ; et nous apprenons ici une chose que Joseph n'a point touchée ; c'est que Bérénice reçut de son frère un diamant d'un très-grand prix, qu'elle s'en para, et que leurs amours incestueuses firent plus de bruit par ce moyen. Baronius a cru que Juvénal a fait allusion à une pierre précieuse dont parle Pline, que Ptolomée, roi d'Égypte, donna à sa femme, qui était aussi sa mère, à ce que prétend Baronius. *Alludere videtur pretioso lapidi quem prius dedit Ptolomæus Ægypti rex uxori simul et matri. Verum Plinius tradit fuisse topazion* (28). Un auteur moderne, que j'ai déjà cité plusieurs fois (29), trouve bien des fautes dans cette pensée de l'annaliste. 1°. Juvénal parle d'un diamant enchâssé dans une bague ; mais la pierre précieuse dont parle Pline était une topaze brute, dont on fit ensuite une statue. 2°. Ce ne fut point Ptolomée qui donna à sa mère cette topaze, ce fut Polémon, gouverneur de l'île où la topaze fut trouvée, qui la donna à Bérénice, mère du roi qui succéda à celui qui régnait alors. 3°. Pline ne dit point que Ptolomée Philadelphie ait fait présent de cette topaze à sa femme Arsinoé, qui était aussi sa sœur : il dit seulement que l'on fit de cette pierre une statue d'Arsinoé, femme de Ptolomée Philadelphie ; et que cette statue était de quatre coudées, et qu'elle fut

(27) De Vitâ et Gestis Herodum, pag. 412.

(28) Baron. Annal. ad ann. 58, num. 164. Il cite Plin., lib. XXXVII, cap. VIII.

(29) Noldius, de Vitâ et Gestis Herodum, pag. 412.

crée dans un temple qu'on nomme le temple d'or. On pourrait ajouter cette IV^e. censure : c'est qu'on ne voit pas qu'aucun roi d'Égypte ait été mari de sa propre mère, et que convient moins au père de Ptolomée Philadelphie qu'à tout autre. C'est la femme de celui-là que Plin^e cite, quand il dit que la topaze en question fut apportée à la reine Bérénice. J'ai été beaucoup moins surpris des fautes de Baronius, que de celle de père Hardouin dans cette pensée : est-ce que les paroles de Juvénal se font entendre du diamant de la reine Bérénice dont Plin^e a parlé, et non de Ptolomée Lagus, et mère de Ptolomée Philadelphie (30). Le *Variorum* contient bien des choses touchant Bérénice. On y voit une note qui porte que la Bérénice dont ce poète parle, était reine de Judée et femme d'Hérode; que d'autres auteurs veulent qu'il ait parlé de Bérénice femme d'Hérode, et, après la mort de son mari, maîtresse de son beau-frère, c'est-à-dire, d'Agrippa frère de son mari. Tout cela ne vaut rien; en premier lieu, voilà deux Hérodes différens, que l'on n'a eu soin de distinguer par aucune marque ni par un nom grande. L'un doit être celui qui est mort en mourir les enfans de Bethléem; l'autre doit être le roi de Chalcide, frère d'Agrippa I^{er}. du nom. Or, le premier de ces deux Hérodes n'a eu de femme qui ait eu nom Bérénice; et il n'y a point eu de Bérénice qui ait été reine de Judée. De même il n'y a point eu de Bérénice de Chalcide, dont l'inceste ait consisté dans l'amour de son beau-frère. L'inceste, dont Joseph et Juvénal parlent, consiste dans les amours d'Agrippa II du nom avec Bérénice, sa propre sœur. Ce qui a trompé l'auteur de la note est que Bérénice était femme d'Hérode, roi de Chalcide, et non d'un Agrippa, lorsque l'on cause de ses amours pour Agrippa; mais l'Agrippa du frère duquel elle était veuve n'était point celui avec lequel elle commettait inceste. Elle était fille de cet autre Agrippa, et non de celui-ci. Il y a une autre note dans le Juvénal *Variorum*, de laquelle l'auteur se nomme Lubin. Ce

Lubin se sert d'une plaisante manière de raisonner. Après avoir dit qu'Hérode Agrippa était frère de Bérénice, il prouve que l'amour de cet Agrippa pour Bérénice était un inceste, par la raison que Bérénice avait été mariée avec son oncle Hérode. *Herodes Agrippa dedit incestæ suæ sorori Bérénicæ, cum quæ incestum commiserat, ut potè quæ antè nupta erat patruo suo Herodi.* Noldius, qui a vu deux fautes dans ce *Variorum*, et qui les a mises sur le compte de Schrévélius le compilateur de ce Commentaire (31), n'a point remarqué celle-ci.

(H) *Voici quelques fautes de M. Moréri.*] La I^{re}. Bérénice dont il parle est la mère de Ptolomée Philadelphie, roi d'Égypte : ce qu'il en dit ne se trouve point dans l'auteur qu'il cite (32). La II^e. est fille de Ptolomée Philadelphie, et femme de Ptolomée Évergètes; il cite Élien et Justin, qui ne disent pas ce qu'il raconte. Il fallait citer Hygin (33), qui rapporte ce qui concerne la chevelure de cette reine. Pour ce qui est du temple de Bérénice la Gardienne, j'avoue que je n'ai pu déterrer la source; ainsi je n'oserais affirmer que M. Moréri avance là quelque fausseté. J'ai bien des soupçons contre cela. Il aurait dû se souvenir que dans l'article d'Arsinée, fille d'Antiochus Soter, il avait dit que Bérénice, femme de Ptolomée Évergètes, était fille de Magas (34), roi de Cyrène, et frère de Ptolomée Philadelphie, et par conséquent oncle de Ptolomée Évergètes. Alors Bérénice, femme de Ptolomée Évergètes, n'était que sa cousine germaine; présentement, c'est sa propre sœur. Chacun voit combien ces variations brouillent la tête aux lecteurs, et les devraient dégoûter de l'étude d'un dictionnaire. Il faudrait leur débrouiller ces chaos, en marquant qui sont ceux qui racontent les choses

(31) Noldius, de Vita et Gestis Herodum, pag. 411, 412.

(32) Il cite Appien : il eût mieux fait de citer Pausanias, lib. I, pag. 6.

(33) Astronom., lib. II, cap. XXIV.

(34) Il fallait dire Magas : il était roi de Cyrène, et, il est vrai, selon Justin, liv. XXVI, chap. III, qu'il maria Bérénice sa fille unique au fil. de son frère; je veux dire à Ptolomée surnommé Évergètes. Ce Magas était fils d'un Macédonien de petite condition, et de Bérénice qui fut depuis femme de Ptolomée Lagus. Pausanias, lib. I, pag. 6.

d'une façon, et qui sont ceux qui les racontent d'une autre. La III^e. Bérénice, selon M. Moréri, est sœur de la II^e., et femme d'Antiochus Soter, roi de Syrie. Il fallait dire *Antiochus Theüs*, et non pas *Antiochus Soter*; celui-là était fils de celui-ci, et fut marié avec une fille de Ptolomée Philadelphie, nommée Bérénice (35). La IV^e. est fille de Ptolomée Aulètes. J'en ai fait un article : voyez-en les remarques. La V^e. est Bérénice, sœur d'Agrippa II du nom. Ce que dit M. Moréri, que *cette princesse était avec son frère Agrippa en 55, lorsque saint Paul plaida sa cause à leur présence, et à celle des proconsuls Félix et Pontius* (36) *Festus*, suppose que ces deux proconsuls commandaient dans la Judée en même temps; et cela est faux (37). Il ne fallait point citer Strabon; car ce qu'il dit se rapporte à une autre Bérénice, que M. Moréri a oubliée : c'est l'aïeule de la maîtresse de Titus.

(1) de M. Hofman, de Charles Étienne, etc.] La I^{re}. faute de M. Hofman est d'assurer que la Bérénice dont Juvénal fait mention, était fille d'Hérode l'Ascalonite (38), et femme de son frère Agrippa. C'est un double ou triple mensonge pour le moins; car cet Hérode n'a point eu de fille qui s'appelât Bérénice, ni de fils qui s'appelât Agrippa. Celle dont parle Juvénal, était fille du premier Agrippa, et ne fut jamais mariée avec son frère Agrippa second du nom : on crut seulement qu'elle eut avec lui un commerce incestueux. Saint Chrysostome s'est trompé, ou a parlé figurément, lorsqu'il l'a nommée la femme d'Agrippa (39). La II^e. faute est de dire, que la Bérénice que Titus aima est différente de celle dont Juvénal fait mention. Hofman les fait différentes, puisqu'il traite dans un article à part de celle qui fut maîtresse de Titus. III^e. Il n'est pas vrai que la Bérénice de Juvénal ait fait un voyage à Jérusalem la tête rasée et

les pieds nus. Il fallait dire que pour accomplir un vœu, elle s'en alla à Jérusalem, et y observa les cérémonies en tels cas requises : c'est qu'avant que d'offrir des sacrifices, on faisait des prières pendant trente jours, on se faisait raser la tête, et on s'abstenait du vin. Voilà tout ce que Joseph nous apprend de ce voyage de Bérénice (40). Il est vrai qu'il remarque qu'elle alla à l'audience du gouverneur à pieds nus; mais ce n'est point ce qu'on appelle un voyage de Jérusalem. IV^e. A quoi bon citer les chapitres XXV et XXVI du livre des Actes, et le XVI^e. livre de Strabon, immédiatement après avoir dit que Bérénice alla à Jérusalem la tête rasée et les pieds nus? Est-il parlé de cela au livre des Actes? Et Strabon ne parle-t-il pas d'une Bérénice qui était l'aïeule de celle-ci? LLOYD a commis la I^{re}. et la III^e. faute de M. Hofman; et c'est de lui que ce dernier les a copiées.

CHARLES ÉTIENNE falsifie le témoignage de Pline : il lui attribue d'avoir dit que Ptolomée Philadelphie bâtit une belle ville sur la mer Rouge, et la nomma Bérénice, du nom de sa mère. Pline dit seulement que cette ville portait le nom de la mère de Ptolomée Philadelphie. *Berenice oppidum matris Philadelphi nomine* (41). Cela me fait souvenir d'une faute de M. Hofman, que j'avais laissée à quartier : il fait dire à Pline que cette Bérénice donna son nom à une ville qu'elle fit bâtir. Voilà pour ce qui regarde la I^{re}. faute de Charles Étienne. La II^e. est d'avoir dit qu'il y a eu une Bérénice fille d'Hérode l'Ascalonite, laquelle se maria avec Agrippa son frère. Nous avons déjà trouvé cette faute dans Lloyd et dans Hofman : c'est de Charles Étienne que Lloyd l'a prise. Quelqu'un me dira peut-être : « Vous entendez mal ces paroles : *Berenice, Herodis Ascalonitæ filia quæ nupsit etiam Agrippæ fratri* » (42). Vous les expliquez comme si elles voulaient dire que Bérénice épousa son propre frère; et il faut entendre qu'elle fut mariée avec le frère d'Agrippa; et c'est aussi la

(35) Voyez Justin., lib. LXVII, cap. I.

(36) Il fallait dire Pontius.

(37) Voyez les Actes des Apôtres, chap. XXIV, vs. 28.

(38) C'est le même que le grand Hérode, qui fit mourir les enfans de Bethléhem.

(39) Chrysostom. apud Cornel. à Lapid. in Act. XXV, vs. 3, citatum à Noldio de Vitâ et Gestis Herod., pag. 404.

(40) Joseph., de Bello judaico, lib. II, cap. XXVII.

(41) Plin., lib. VI, cap. XXIX, pag. 73.

(42) Elles sont dans Charles Étienne.

roles de MM. Lloyd et Brenice, *Herodis Ascalo-Agrippæ fratris uxor.* » que j'explique le latin de vers dans le sens le plus que puisque les deux der- ent par les vers de Juvé- s alléguées, ils ont voulu te qu'Agrippa était le pas le frère du mari. Au le puis convaincre de ce supposent que Bérénice, ère d'Agrippa, était fille scalonite : cela est faux ; d'Agrippa I^{er}. du nom, à Hérode, roi de Chal- ère. La III^e. faute est de pour la prétendue fille scalonite : c'est n'avoir l n'a parlé que de la fille ette fille fait un article à Charles Étienne, ce qui n'a point pris l'une pour s qu'il s'est figuré deux rès - distinctes ; et cela er pour une IV^e. faute.

ME (JACQUES-PHILIPPE eux augustin, naquit , l'an 1434. Il composa ne *Chronique* depuis du monde jusqu'à 1503 (A), et un *Traité es illustres* *. Il était ille très-considérable e fit moine l'an 1451 it une dévotion parti-

des Femmes illustres est inti- *imis claris selectisque mulieri-* 1497, in-folio; réimprimé dans . Ravisius Textor, ayant pour *iorabilibus et claris mulieribus rorum scriptorum opera*, in-folio. On y trouve sur la e un article qui fait rechercher s curieux. Pour leur épargner s, David Clément en rapporte ns le tom. III, pag. 174 de sa *curieuse*. C'est à tort que Nice- l'ouvrage de J. de Bergame : *Femmes illustres chrétiennes*. ommis cette faute dans l'édi- et on la lui reproche dans le 3. 202 des *Mémoires de littéra-* ngre). La faute a, comme on igée d'après cette critique, par ; si ce n'est pas Bayle lui-même e et fait disparaître.

culière pour Nicolas Tollentin *, par l'intercession duquel il crut avoir été guéri de la peste l'an 1474 (a). Il mourut à Bergame l'an 1518, dans le couvent de son ordre. Il en avait été prieur, et il l'avait fait réparer à très-grands frais (b). Consultez le Dictionnaire de Moréri sous le mot FORESTA. Ce que vous y trouverez de fautif se pourra rectifier par un parallèle avec cet article.

* « Il faut de Tolentin, dit Leclerc, autrement on croira que Tollentin est un nom propre »

(a) Voyez sa Chronique à l'an 1446, folio 290.

(b) Tiré de Phil. Elsius in Encomiast. Augustin, pag. 314, 315.

(A) *Il composa en latin une Chronique depuis le commencement du monde jusqu'à l'année 1503.* Vossius observe que la première édition est de Bresce, et qu'elle finit à l'an 1485, et non pas à l'an 1436, comme Possevin l'assure (1). Bellarmin a commis la même faute (2). La seconde édition est de Venise, et s'étend jusqu'à l'année 1503. Vossius dit que l'auteur marque à la fin du livre qu'il avait alors soixante-neuf ans. On réimprima cet ouvrage à Paris, l'an 1535, avec une *continuation* jusqu'à ce temps-là. On en donna une traduction italienne à Venise, l'an 1540, in-folio. Elle contient des *additions* à l'ouvrage du premier compilateur, jusqu'à l'année 1539. Celui qui a fait ces additions était de Milan, et se nommait Bernardino Bindoni. Je crois que Jacques Philippe de Bergame continua à travailler depuis l'an 1503, et qu'une partie de ce qui suit est de lui; mais on a négligé de marquer dans cette version italienne où commencent les additions qui viennent d'une autre main. Je n'y ai pas trouvé à la fin de l'an 1503, que l'auteur dise touchant son âge ce que Vossius rapporte *.

(1) Vossius, de Historicis latinis, lib. III, cap. XI, pag. 662.

(2) Bellarm., de Script. eccles., pag. 411.

* C'est à la fin de la version italienne que Bayle dit ne pas avoir trouvé l'âge de J. de Ber-

Cette *Chronique* est assez bonne, et surtout à l'égard des siècles voisins de l'auteur. Il a eu soin de marquer les hommes illustres qui ont vécu dans chaque siècle, et il dit touchant les modernes d'assez bonnes particularités. Gesner, en 1544, ne connaissait aucune édition de ce livre-là (3).

(B) *Il était d'une famille très-considérable.*] C'était celle des Foresti. Matthieu de Bergamo, qui était de cette noble famille, et un très-savant jurisconsulte, obtint de l'empereur Louis de Bavière plusieurs très-beaux privilèges, tant pour lui que pour sa postérité. Il fut créé comte palatin, avec le droit d'instituer des notaires, des docteurs, des chevaliers et des juges par toute l'Italie, et de légitimer des bâtards, etc. La liste de tous ces privilèges se trouve dans la *Chronique* de notre auteur (4). Ils ont été confirmés par tous les seigneurs qui ont possédé Bergame. Les lettres patentes de cette concession de Louis de Bavière, furent datées à Trente, le 20 de janvier 1330 (5).

(C) *Il se fit moine l'an 1451.*] Il assure dans un endroit de sa *Chronique*, selon Vossius, que Jean Rochus* le fit entrer dans son couvent, avec quelques autres jeunes hommes, l'an 1451; mais je trouve dans la version italienne de cette *Chronique* que ce fut Jean de Novare, supérieur des augustins de Bergame, qui l'associa à son ordre le 1^{er} de mai 1451. Il avait parlé de Jean Roco, réformateur des augustins et leur général, qui mourut à Mantoue, l'an 1461, à l'âge de soixante et dix ans. Immédiatement après, il parle de Jean de Novare, qui avait fort secondé Jean Roco dans l'ouvrage de la réformation de l'ordre, et qui lui succéda à la dignité de prieur du couvent de Crème; en suite de quoi il fut promu à la même charge dans le couvent de Bergame. C'est à ceux qui ont l'édi-

game. Leclerc assure que le témoignage de Vossius est cependant véritable: ce qu'il dit se trouvant dans l'édition de 1506 qu'il a citée.

(3) Gesneri Biblioth., folio 360 verso.

(4) Phil. Bergom. Chronica, folio 249, ad ann. 1330.

(5) *Idem*, *ibid.*

* Ce ne fut pas Jean Rochus, comme le remarque Leclerc. L'auteur lui-même dit que ce fut Jean de Novare.

tion latine dont Vossius s'est servi, à examiner s'il s'est trompé. L'italienne, dont je me sers, a été faite sur l'édition de Paris, corrigée de plusieurs fautes.

BERGIER (NICOLAS) naquit à Reims, en 1557*. Il y étudia dans la nouvelle université que le cardinal de Lorraine venait d'y établir, et il y régenta aussi pendant quelques années. Il passa du collège chez le comte de Saint-Souplet, grand bailli de la province, pour être précepteur de ses enfans, et il embrassa ensuite la profession d'avocat, où il se rendit fort habile. Les habitans de la ville de Reims, qui connaissaient son mérite et sa capacité, le firent leur syndic, et le députèrent souvent à Paris, pour les affaires de la ville. Cela le fit connaître de plusieurs savans, et entre autres de MM. Peiresc et du Puy, à qui il communiqua le dessein de son livre *des Grands Chemins de l'empire*, et qui l'encouragèrent beaucoup à l'exécuter. M. Peiresc lui communiqua pour ce sujet la carte de Peutinger (a). Mais de tous les amis et de tous les protecteurs que ses bonnes qualités lui attirèrent, le principal et le plus illustre fut M. Nicolas de Bellièvre, président à mortier au parlement de Paris, qui lui procura un brevet d'historiographe, avec deux cents écus de pension, et le voulut avoir chez lui, où il le garda jusqu'à sa mort. Il mourut le 15 septembre 1623, dans le château de Grignon, appartenant à

* Il est né en 1567. Voyez la *Biographie universelle*, au mot BERGIER.

(a) Voyez Gassendi, dans la *Vie de Peiresc*.

de Bellièvre. On peut voir au commencement de l'Histoire de Reims, imprimée en 1629, l'épigramme que fit cet illustre prélat à la mémoire de son ami (A). Je parlerai ci-dessous des ouvrages de Bergier (A). Voyez aussi à la fin de ce Dictionnaire * Dissertation sur le Jour, remarque (B).

(b) *Mémoire communiqué par M. Oudinet, garde du cabinet des médailles du roi Louis XV. Je le donne tout tel que je l'ai reçu.*
* Tom. XV de la présente édition.

(A) *Je parlerai..... des ouvrages de Bergier.* Outre l'Histoire des grands Reims, nous avons de lui le *Bouquet royal*, qui est une relation du sacre de Louis XIII, imprimée à Reims, l'an 1637 *; un *Traité de point au jour*, imprimé à Reims en 1629, et qui l'avait été à Paris dès l'année 1617, sous le titre d'*Archemeron* (1); le *Dessein de l'Histoire de Reims*, imprimé en 1637. Il composa la *Vie de saint Albert*, avec l'histoire de la translation de son corps de Reims à Bruxelles, qui se fit en 1612, à la réquisition de l'archiduc Albert. Il reçut pour récompense de cet ouvrage une chaîne d'or, que ce prince lui envoya; mais l'ouvrage n'a point été imprimé, et le manuscrit est entre les mains des héritiers de l'auteur, avec quelques autres cahiers écrits de sa main de l'Excellence des bonnes Lettres de l'antiquité, et de l'Excellence de la Poésie et de la Musique spéculative (2) **.

* La Relation a été, dit Leclerc, imprimée en 1635 et non 1637.

(1) Consultez notre Dissertation sur le Jour, tome XV, et surtout à la remarque (B).

(2) Tiré d'un Mémoire communiqué par M. Oudinet.

** Joly parle du manuscrit sur la musique spéculative comme d'une omission de Bayle.

BÉRIGARDUS (CLAUDE), l'un des plus subtils philosophes du XVII^e. siècle, était de Moulins *. Il s'acquît une telle répu-

tation dans l'université de Paris, que le grand-duc de Florence l'attira à celle de Pise (a). Il y enseigna la philosophie pendant douze ans (b), après quoi on l'appela à Padoue, pour la même profession. Il l'exerçait glorieusement, lorsqu'en 1643 il fit imprimer à Udine un ouvrage qui déplait beaucoup à plusieurs théologiens (A). Cependant il est muni de l'approbation du saint-office. Il en avait publié un autre à Florence, l'an 1632 (c). Sa taille douce au-devant du livre imprimé l'an 1643, lui donne cinquante et un ans; mais on n'y marque point l'année du siècle.

Moulins, le 15 août 1578 de Pierre Guilletier sieur de Beauregard; il mourut à Padoue en 1663.

(a) Voyez la préface de son *Circulus pisanus*, lib. VIII Physic. Aristot.

(b) Voyez sa première épître dédicatoire.

(c) Intitulé *Dubitaciones Gal. Galilæi Lyncei*.

(A) *il fit..... un ouvrage qui déplait beaucoup à plusieurs théologiens.* Il a pour titre : *Circulus Pisanus*. Voici le jugement qu'en a fait un archidiacre de Cantorbéri. *Hunc (Cæsalpinum) eadem impietatis videt et ratione non modò secutus est, sed superavit Claudius Berigardus Molinensis, qui unà cum impiâ Aristotelis disciplinâ obsoletam istam quoque veterum Ionicorum (quemadmodum de iis ipse censuit ac alii plerique censuerunt) revocavit; cum enim disputationes suas dialogorum consuetudine perscripsit, sermonem in duas personas Charilaum et Aristæum distribuit, quorum alter Aristotelem, qui præter materiam, quandam primum motorem, providentiæ tamen expertem posuit, alter antiquos istos defendit, quos omnia corporea esse vellet, nullumque primum motorem ab universo corporeo distinxisse putavit. Atque adeò uno eodemque opere diversas cum Epicurearum peripateticarum impietatis rationes adornavit, quan-*

* Chauffepié d'après Nicéron dit que son nom français était Beauregard. Ne à

quam Aristotelis disciplinam fusius et ardentius excoluit, atque eam potissimum quam libro *Physicorum* notavit, librisque de *Cœlo* et rerum *Generatione* tradidit, quibus universam mundi fabricam sine providentiâ architectricè extruxisse se putat philosophus. Neque nefaria sua dogmata dispersè uno aut altero capite (ut *Cæsarpius*) insinnavit, sed apertè omnem peripateticæ impietatis rationem secutus est, neque numinis providentiam ut ille è rerum naturâ tollere satis habuit, nisi et salsè dictis, quatuor vir non admodum facetus potuit, increparet (1). Hunc autem sicut et *Cæsarpius*, quanquam multò uberius rem tractavit, et quidem integrum peripateticæ impietatis systema descripsit, hoc loco redarguere operæ pretium non existimo, quòd in uno *Aristotele* vincantur qui ab eo steterunt omnes (2). M. de Villemandy, ministre français (3), se conforme à ce jugement; car il considère Bérigardus comme un grand fauteur du pyrrhonisme, et comme un propagateur de l'impiété: *Vestigiis ejus* (Pomponatii) institit Bérigardus in *Circulis* *Pisanis* sub sæculi hujus initium. Quanta ab his, nonnullisque aliis ejusdem ordinis doctoribus, malorum seges in scientiis, societate civili, et religione luxuriarit, nōrunt eruditi (4). Il s'explique plus fortement en un autre lieu. *Ipsorum quidem dubitationes, contendentique pruritus, eò usque non evagantur, ut vel divinam providentiam, vel etiam existentiam, apertè summoveant; ita tamen procedunt eorum nonnulli, ut summove-re velle vileantur: utcunque sit, suspecta est admodum eorum religio ac fides. Cum, ex. g. Claudius Berigardus, in Circulis suis Pisanis, res omnes physicas, imò et divinas plerasque, ex principiis Aristotelis ita declaravit et astruit, ut easdem illas ex oppositis Anaximandri hypothésibus, purum atheismum redolentibus, con-*

tinuò impugnet ac subvertat; an quicquam in rebus physicis stabile et immotum relinquit? Nonne contrà perpetuâ suâ illâ libratione cunctas suspendit? Deindè quò tendit assumpta hæc Anaximandri hypothesis, quam Bérigardus Aristotelicæ longè præfert, nisi eò ut in supremi Numinis, ejusque providentiæ locum infinitam quandam materiam, infinitis corporibus dissimilaribus, ex seipsis mobilibus, conflata, hoc est, in Veri Dei locum Cæcam Naturam substituat (5)? Il le cite, à la page 100, comme ayant dit une chose qui est pleine de libertinage; mais il est bon de considérer que les paroles qu'on lui attribue, et que l'on rapporte en caractère italique, ne se trouvent point dans son écrit. Les voici: *Ex iis duci quidem notionem virtutis cujusdam, quæ omnia disposuerit, ac sapientissimè regat, sed hanc nihil aliud esse, quàm universi totius corporei vigorem, ab ipso solâ ratione distinctum; cujus universi singulæ partes divinitatis participes se ipsis misceantur ad omnia componenda, nullo alio intellectu ordinante, quàm suâ ipsarum energiâ, perinde, ad finem optimum tendente, ac si ab aliquâ mente dirigerentur* (6). Il eût donc fallu faire savoir aux lecteurs que l'on citait, non le texte de Bérigardus, mais la paraphrase de sa pensée. J'ai cité cet auteur dans l'article de RUFIN, remarque (C).

(5) *Idem, ibid., pag. 28, 29.*

(6) Villemandy, *Scept. debell., pag. 100.* Il cite Bérigard. *Circular. Pisanor., part. II, art. XIX.*

BÉRYTE, ville maritime de Phénicie, proche du mont Liban, avait aussi nom *Beroé* (A). On disait que Saturne l'avait bâtie (a). Elle avait un bon port, dont on trouve la description dans l'itinéraire de Jean Phocas (b). Strabon dit qu'elle fut ruinée par Tryphon, et rétablie par les Romains (c). Ce fut Auguste qui

(1) Samuel Parkerus, *Disputat. de Deo et Providentiâ divinâ, pag. 67.*

(2) Samuel Parkerus, *Disp. de Deo, etc., pag. 68.*

(3) Il était professeur en philosophie à Saumur lors de la révocation de l'édit de Nantes; et depuis, il a été recteur du collège Walon à Leide.

(4) Petrus de Villemandy, in *Scepticismo delibato, pag. 11.*

(a) Stephani Byzant., in *Βηρυτός.*

(b) Voyez Berkelius in Steph. Byzantin. *Πόρε Βηρυτός.*

(c) Strabo, *lib. XVI, pag. 520.*

la rétablit (d), et qui en fit une colonie, que l'on nomma *Julia felix* (e), et qui jouissait du droit italique (f). Agrippa y conduisit deux légions (g). C'était l'une des trois villes où l'on enseignait publiquement la jurisprudence (B) : les deux autres étaient Rome et Constantinople. On a lieu de croire qu'il y avait dans Béryte plus de professeurs que dans chacune des deux autres (C). Les incendies, les inondations, et les tremblemens de terre, qui la ruinèrent en divers temps, n'empêchèrent pas que les écoles de droit ne s'y rétablissent (D). La dignité métropolitaine, que Théodose-le-Jeune accorda à l'évêque de Béryte, ne fut que titulaire (E).

(d) Euseb. in Chron., num. 2003.

(e) Plinius, lib. V, cap. XX, pag. 574.

(f) Ulpianus, de Censibus, apud Scalig. Animadv. in Euseb., num. 1003, pag. 171.

(g) Strabo, lib. XVI, pag. 520.

(A) Elle avait aussi nom Beroé.] Le témoignage d'Eusèbe, allégué par le père Hardouin (1), ni celui d'Étienne de Byzance, allégué par Guillaume Grotius (2), ne me servent point de preuve ; car je n'ai point trouvé qu'Eusèbe, ni qu'Étienne de Byzance disent cela. Mes preuves sont celles que Scaliger a trouvées dans les Épigrammes de Jean Barbucalles sur l'incendie de Béryte, et dans le XLI^e. livre des Dionysiaques de Nonnus (3) ; et celles que M. Ménage a découvertes dans le III^e. livre des mêmes Dionysiaques (4), et dans une épigramme de l'Anthologie (5) où Bertrand (6) a voulu changer, sans rai-

son le mot Βερύον en celui de Βερύ-
τος (7).

(B) C'était l'une des trois villes où l'on enseignait publiquement la jurisprudence.] Il n'y avait dans tout l'empire romain que ces trois villes qui eussent la permission d'avoir des écoles de droit. Cela est surprenant, quand on considère l'étendue de cet empire, et plus encore quand on songe à la multitude d'universités qui sont aujourd'hui dans l'Europe. Quel changement de coutumes ! Les sept Provinces-Unies, qui ne sont qu'un point sur la carte en comparaison de la monarchie romaine, ont deux ou trois fois plus d'écoles de jurisprudence qu'il n'y en avait dans ce vaste état. Prouvons ce qu'il faut prouver : *Hæc autem tria volumina*, c'est Justinien qui parle (8), *à nobis composita, tradi eis tam in regiis urbibus* (9), *quàm in Berytiensium pulcherrimâ civitate (quam et legem nutricem benè quis appellet), tantummodò volumus : quod jam et à retro principibus constitutum est, et non in aliis locis quæ à majoribus tale non meruerint privilegium*. Ces paroles nous apprennent que les prédécesseurs de Justinien fixèrent à trois le nombre des auditoires de jurisprudence ; mais on ne sait pas en quel temps se fit cette fixation. Le premier qui, au sentiment de M. Ménage (10), ait fait mention de l'école de Béryte, est Grégoire Thaumaturge (11), qui vivait sous Alexandre Sévère. L'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe fait mention d'un jeune martyr, qui souffrit la mort sous l'empire de Maximien, et qui avait fait ses études à Béryte (12). Cette école était alors bien florissante (13). Elle ne l'était pas moins lorsque Zacharie de Mitylène écrivit contre Ammonius : il nomme Béryte *μντήρα τῶν νόμων, parentem legum*. Il florissait au VI^e. siècle. Son traité se trouve dans le onzième tome de la

(1) Nam et Βερύον appellatam esse auctor est Eusebius in Chron. Harduin., in Plin., lib. V, cap. XX, pag. 574.

(2) Guil. Grotius, de Vitis juriscons., lib. II, cap. VI, pag. 144.

(3) Scalig., Animadv. in Euseb., num. 1713, pag. 130.

(4) Menagius, Juris Civil. Amœnit., cap. XXIV, pag. 132.

(5) Elle est au titre I^{er}. du livre IV.

(6) Bertrand., de Vitis Jurisconsultorum, pag. 4.

(7) M. Ménage et Guillaume Grotius, le réfutent dans les ouvrages qu'on vient de citer.

(8) Justinian., Pref. in Digestâ de Juris docendi Ratione.

(9) C'est-à-dire, Rome et Constantinople.

(10) Menagii Amœnit. Juris, pag. 133.

(11) In Oratione Panegyricâ ad Origenem.

(12) Eusebius, de Martyrib. Palæstinæ, cap. II, pag. 323.

(13) Voyez Bertrand in Vitis Juriscons., pag. 5, qui cite L. 1. C. qui est. se excus.

Bibliothèque des Pères, de l'édition de Paris, en 1644.

(C) *Il y avait.... plus de professeurs, que dans chacune des deux autres.*] Le titre de *Studiis liberalibus Urbis Romæ et Constantinopolitaneæ*, dans le Code Théodosien, et dans celui de Justinien, nous apprend qu'il n'y avait que deux professeurs en droit à Rome, et deux à Constantinople. Or, comme Justinien adresse à huit professeurs en jurisprudence la Constitution de *Juris docendi Ratione*, il faut conclure qu'il y en avait quatre dans l'école de Béryte. Voyez M. Ménage (14).

(D) *Les incendies, les inondations,..... n'empêchèrent pas que les écoles de droit ne s'y rétablissent.*] Je vous en donnerai pour preuve ces paroles de François Baudouin. *Berytum Syriæ urbem fuisse nutricem legum Ro. ait noster Just. ut et matrem jurisprudentiæ Eunapius vocat, et ante utrumque Nonnus multò magis. Quid igitur? Tempore Constantii terræ motu convulsam fuisse ait Cedrenus. Sed fuisse restitutam et tempore Justiniani nostri floruisse constat. Cum verò Justinianus jam illi suos juris civilis libros explicandos tradidisset, ecce horribiliori terræ motu cum auditoribus et doctoribus absorpta est. Testis est Agathias. Sed idem testis est eo casu minimè deterritum Justinianum fuisse quominus illam instauraret. Ergò rursus instauratam esse, quò magis semper extaret sedes jurisprudentiæ. Mirum verò, ecce paulò post inundatione et incendio iterum vastatam esse lego. Nam id testatur vetus liber Græcorum Epigrammatum. Necdum tamen cessarunt talibus tempestatibus qui afflictæ jurisprudentiæ opem ferre debuerunt* (15).

(E) *La dignité métropolitaine..... de son évêque ne fut que titulaire.*] Théodose-le-Jeune, surpris par Eustathius, évêque de Béryte, lui expédia ce décret (16) : *Propter multas justasque causas metropolitano nomine et dignitate civitatem Berytum decernimus exornandam, jam suis virtuti-*

bus coronatam. Igitur hæc quoque metropolitana habeat dignitatem, Tyro nihil de suo jure derogetur. Sit illa mater provinciæ majorum nostrorum beneficio : hæc nostro. L'empereur déclare qu'il ne veut diminuer en nulle manière les droits de la métropole de Tyr : il ne prétendait donc pas que l'évêque de Béryte donnât atteinte à ces droits-là. Néanmoins Eustathius, poussé d'ambition, usurpa l'autorité sur plusieurs églises qui relevaient de la métropole de Tyr. On en fit des plaintes au concile de Chalcedoine, qui le mit à la raison ; et le privilège que Théodose lui avait accordé fut comme celui que Marcien accorda depuis à la ville de Chalcedoine. *Chalcedonensem civitatem in quâ sanctæ fidei concilium gestum est metropolis privilegia habere sancimus nomine tantum, salvâ videlicet Nicomediensium civitati propriâ dignitate.* Consultez le père Noris (17).

(17) Noris, de Anno et Epochis Syro-Macedonum, dissert. IV, cap. III, pag. 400, 401, edit. Lips., ann. 1696.

BERNARD (SAINT), abbé de Clairvaux, florissait au XII^e. siècle. Il s'acquît une si grande considération, qu'il semblait que toutes les affaires de l'église reposassent sur ses épaules, et que les rois et les princes l'eussent choisi pour l'arbitre général de leurs différens (A). Il est certain qu'il avait de fort grandes qualités, et beaucoup de zèle : mais quelques-uns prétendent que ce zèle lui donnait un peu trop de jalousie envers ceux qui s'acquéraient un grand nom par l'étude des sciences humaines ; et ils ajoutent que son naturel doux et facile le rendait un peu trop crédule, quand il s'agissait d'écouter le mal que l'on disait de ces savans-là. Ils croient que par ces principes il se laissa trop préoccuper contre Abélard (B). Il est difficile de s'i-

(14) Menagii Amœnit. Juris, pag. 133.

(15) Franciscus Balduinus ad l. si Pact. C. de part., sub fin.

(16) Il se trouve dans le onzième livre du Code de Justinien, titre XXI.

maginer qu'il ne se soit pas mêlé beaucoup de passions humaines dans les mouvemens perpétuels qu'il se donnait pour faire accabler d'anathèmes tous ceux qui lui paraissaient hétérodoxes. Mais il est fort facile de comprendre que sa bonne réputation, et l'ardeur avec laquelle il sollicitait la condamnation de ses adversaires, surprenaient les juges, et faisaient succomber sous le poids des préjugés et des procédures peu régulières les personnes accusées. Quoi qu'il en soit, il vérifia l'interprétation du songe qu'avait fait sa mère. Elle songea, lorsqu'elle était grosse de lui, qu'elle accoucherait d'un chien blanc, dont l'aboi serait fort sonore (C). Étonnée de ce songe, elle consulta un bon religieux, qui lui dit, *ayez bon courage, vous aurez un fils qui gardera la maison de Dieu, et qui aboiera bien contre les ennemis de la foi* (D). Saint Bernard fit plus que ne portait la prédiction; car il aboya quelquefois contre des ennemis chimériques, contre des erreurs qui n'étaient ou que pures bagatelles, ou qu'une interprétation inique des paroles et des pensées d'autrui (a): et soit qu'il eût raison, soit qu'il eût tort, il savait admirablement donner l'alarme, et faire retentir le tonnerre de ses triomphes (E). Il fut plus heureux à exterminer les hétérodoxes, qu'à ruiner les infidèles; et cependant il attaqua ces derniers, non-seulement avec les armes ordinaires de son éloquence, mais aussi avec les armes ex-

traordinaires de la prophétie. Il grossit par ce moyen les troupes de la croisade plus que l'on ne saurait dire; mais toutes les belles promesses dont il les avait repues s'en allèrent en fumée: et lorsqu'on voulut se plaindre qu'il avait mené à la boucherie sans sortir de son pays une infinité de chrétiens, il en fut quitte pour dire que les péchés des croisés avaient empêché l'effet de ses prophéties (F). Il n'y a point d'imposteur qui ne se puisse cacher derrière ce retranchement. Saint Bernard a été canonisé: c'est un des grands saints de la communion romaine; et l'on prétend qu'il a fait une infinité de miracles, soit pendant sa vie, soit après sa mort. Notez qu'il se mit une fois dans l'eau jusqu'au cou pour se délivrer de la tentation où la vue d'une femme l'avait induit (b). La meilleure édition que nous ayons de ses *œuvres* est celle de 1690: c'est la seconde que le savant père Mabillon a eu soin de procurer. Les journalistes de Leipsick en ont parlé fort exactement (c). Elle est accompagnée de plusieurs doctes préfaces: il y en a une où l'on reconnaît que saint Bernard a enseigné que l'âme des bienheureux est reçue au ciel, et dans la société des anges, dès qu'elle est séparée du corps; mais qu'elle jouit seulement de la vue de l'humanité de Jésus-Christ, et non de la vue de Dieu.

(b) Vita Bern., lib. I, cap. III, apud Lysium, tract. de Polygam., pag. 130.

(c) In sect. XI Supplementorum, tom. I, pag. 556.

(A) Il s'acquit une si grande considération, qu'il semblait que..... les princes l'eussent choisi pour l'arbitre

(a) Voyez la remarque (I), de l'article BERNARD.

leurs différens.] Il ne sera pas hors de propos d'écouter là-dessus François d'Amboise : voici de quelle manière il s'exprime. *Plus favoris in amulitate adeptus quàm Salomon in omni gloria sua, ita omnes in sua admirationem.... ad famam sui nominis, ad suum amorem et observantiam rapuit, ut ad eum totius orbis vota concurrerent, ut ab ejus monitis et exemplis tota res monastica et ecclesiastica pendere visa sit, ut ab ejus oraculis præsules, principes, populi, consilium expeterent, eumque induciarum ac pacis arbitrum agnoscerent, et se ejus orationibus omnes ordines cupiverint esse commendatos* (1).

(B) Son zèle lui donnait de la jalousie,..... et son naturel doux le rendait trop crédule,..... à l'égard des savans, et particulièrement d'Abélard.] J'ai cité un long passage de François d'Amboise, dans la remarque précédente : en voici un encore plus long. *Pace igitur sancti abbatis liceat dicere quod de eo ausus est Annalibus mandare ejus discipulus Clavallensis quondam monachus, demum abbas Morimontanus Otho episcopus Frisingensis, Leopoldi Pii Marchionis Austriæ filius, Frederici I Ænobarbi, cujus vitam scripsit, patruus, qui quamvis abbatem suum in magna habuerit veneratione, tamen scribit eum ex religionis christianæ fervore zelotypum, et ex habituali (sic enim loquitur) mansuetudine quodammodo credulum, ut magistros qui humanis rationibus et sæculari sapientiæ confidenter nimium inhærebant abhorreret, et de talibus sinistrum quid recitanti facile aurem præberet juxta illud Festi, τὰ πολλὰ γράμματα εἰς μανίαν περιτρέπει. Quo fieri potuit ut sibi in animum induxerit quædam esse dicta aut scripta ab Abælardo, quæ non essent, aut quæ in peiorem partem accipi non deberent* (2).

(C) Sa mère,... grosse de lui, songea qu'elle accoucherait d'un chien blanc, dont l'aboi serait fort sonore.] Elle s'appelait Alethe : son mari, père de saint Bernard, portait le nom de Tesselin. *Cum mater Aletha uxor*

Tessellini in utero gestaret, somnio vidit præsagium futuri partus, catellum scilicet se parituram totum candidum, in dorso subrufum et clare latrantem (3).

(D) :.. Un bon religieux lui dit... qu'elle aurait un fils... qui aboierait bien contre les ennemis de la foi.] Continuons à citer François d'Amboise. Cui (Alethæ) de illo terricula-mento anxie et sciscitanti respondit religiosus quidam vaticinii spiramine afflatus : « Optimi catuli mater eris, » qui, domus Dei custos futurus, » validos pro ed contra inimicos fidei » editurus est latratus (4). » Il ne descend point à l'explication particulière du blanc et du roux, comme font d'autres, qui disent que la blancheur de ce chien signifiait que saint Bernard serait doux et débonnaire envers les amis de la maison, c'est-à-dire envers les personnes pieuses ; et que la roux- seur du dos signifiait qu'il serait sauvage et farouche envers les impies et les étrangers, et qu'il japerait éternellement après eux (5) : car c'est le propre d'un bon chien de caresser les amis et les domestiques de son maître, et de s'élever fièrement contre l'étranger, par des abois continuels, et même par des morsures. *In peregrinos ferus et atrox eos caudâ erectâ continuis latratibus, imò morsibus interdum insectetur* (6). François d'Amboise, laissant là cette distinction des deux couleurs, observe que saint Bernard confirma la prophétie, et n'épargna qui que ce soit. *Firmavit vaticinium eventus, nec enim ulli pepercit* (7). Il s'éleva contre Abélard, contre Arnaud de Bresse, contre Pierre de Bruys, contre Gilbert Porretan, etc. En un mot, ce n'est point atteindre à son mérite, que de l'appeler simplement chien de meute, chien au grand collier : il faut, en un certain sens, le comparer à Nimrod, et dire qu'il était un grand veneur devant l'Éternel (8).

(3) *Idem, ibid., ex Willelmo, Vita Bernardi lib. I.*

(4) *Ibidem, ex eodem.*

(5) Voyez Philippus Cæsius à Zesen, in *Cælo Astronomico-Poetico*, pag. 256.

(6) *Idem, ibid.*

(7) Fr. Amboesius, in *Præf. Apologet. ad Abælardi Opera.*

(8) Voyez Genèse, chap. X, vs. 9.

(1) Franciscus Amboesius, *Præfatione Apologetica pro Petro Abælardo, præfixa Operibus Abælardi.*

(2) *Idem, ibid.*

Qu'il me soit permis de faire une digression sur le songe de la mère de saint Bernard. La pensée de celui qui l'expliqua fut heureuse ; car enfin quel meilleur symbole de la vigilance peut-on trouver que le chien ? Quelle image plus heureuse des combats livrés à l'erreur , tant de vive voix que par écrit , que l'aboi d'un chien ? Il faudrait seulement prendre bien garde de ne pousser pas trop loin la comparaison , vu qu'il ne se trouve que trop de gens dans tous les pays et dans tous les siècles qui , pour éviter le blâme de chiens muets , aboient à propos et hors de propos , et mordent et déchirent tout ce qui ne leur plaît pas. Les chiens qu'on entretenait à Rome pour la garde du Capitole étaient destinés à faire du bruit en cas qu'il vint des voleurs : à cause de cela , on ne trouvait pas étrange qu'ils aboyassent pendant la nuit , qui que ce fût qu'ils entendissent ; car c'est une heure indue , qui autorise les soupçons , et qui empêche le discernement. On les laissait donc aboyer , soit que ceux qu'ils entendaient venir fussent gens de bien , soit que ce fussent des voleurs ; mais si en plein jour ces chiens eussent aboyé contre les personnes qui venaient au temple pour faire leurs dévotions , on leur eût rompu les jambes. J'emprunte ceci d'un ancien Romain : il est aisé d'en faire l'application. *Anseribus cibaria publicè locantur , et canes aluntur in Capitolio , ut significant si fures venerint. At fures internoscere non possunt , significant tamen , si qui noctu in Capitolium venerint : et quia id est suspiciosum , tametsi bestiae sunt , tamen in eam partem potius peccant quæ est cautior. Quod si luce quoque canes latrent quàm Deos salutatum aliqui venerint , opinor iis crura suffringantur , quòd acres sint etiam tum quàm suspicio nulla sit* (9). Le public vous entretient pour la garde de la vérité : faites donc du bruit contre tout venant , si vous êtes assez ingénu pour vous comparer à un chien qui dans les ténèbres de la nuit ne peut discerner personne. Si vous êtes dans les ténèbres , ou à cause de votre incapacité , ou à cause que les passions vous offusquent le jugement , et si vous avez la bonne foi de reconnaître la

(9) Cicero , pro Roscio Amerino , cap. XX.

nuit qui vous environne , on doit vous faire grâce et vous excuser : mais si vous prétendez à la qualité d'un grand docteur , qui n'agit que pour la gloire de Dieu , sans aucun motif de vengeance personnelle , et que néanmoins vous enveloppiez une infinité d'honnêtes gens dans vos délations , dans vos libelles , dans vos dénonciations , vous méritez d'être puni : vous êtes indigne de votre poste : vous êtes un chien qui se rue indifféremment sur les amis et sur les ennemis de la maison ; ce qui ne peut causer que mille désordres. Vous êtes de ces dogues d'Angleterre , dont le jésuite Maimbourg fit une fois l'une des quatre parties de son sermon (10). On a vu en Hollande , depuis peu d'années , je ne sais combien d'imprimés farcis de gémissemens , et d'extraits de lettres plaintives , comme si une très-considérable partie des ministres réfugiés avaient conspiré d'établir les plus abominables erreurs , partout où ils étaient dispersés (11). Il s'est trouvé , qu'au bout du compte , on n'a su découvrir un seul coupable , quelque peine qu'on se soit donnée. De tels chiens destitués de discernement devraient-ils demeurer impunis ?

(E) *Il savait admirablement donner l'alarme , et faire retentir le tonnerre de ses triomphes.*] Je ne fais que suivre pied à pied le sieur d'Amboise , auteur très-bon catholique *. Il remarque que les lettres , écrites par saint Bernard aux prélats de Rome et au pape , étaient les plus propres du monde à les prévenir , et à les irriter contre Abélard : elles ne parlaient que de sacrilèges , que de lions , que de dragons. *Legite si placet Librum quem dicit Theologiæ , legite et alium quem dicunt Sententiarum ejus , necnon et*

(10) Voyez la préface de la Défense de la traduction de Mons , édition de Cologne , en 1668.

(11) M. l'évêque de Meaux en a tiré de grands avantages dans ses Avertissemens. Voyez l'Histoire des Ouvrages des Savans , mois de mai 1692 , pag. 409 et suiv.

* Joly reproche à Bayle d'avoir suivi d'Amboise , éditeur d'Abélard , de préférence à Mabilion , éditeur de saint Bernard. Il renvoie , au reste , aux *Mémoires de Trévoux* , mars et août 1739 , qui contiennent l'Apologie de saint Bernard , et dit que dans la *Bibliotheca manuscriptorum nova* de Montfaucon , pag. 1384 , on trouve une longue et curieuse lettre de saint Bernard en français et en latin qui n'avait pas encore été imprimée.

illum qui inscribitur Scito teipsum, et animadvertite quantæ ibi silvescant segotes sacrilegiorum et errorum.... Leonem evasimus, sed incidimus in Draconem (12). Il ne se contenta pas d'écrire en son nom, il dicta des lettres à l'archevêque de Reims et à trois de ses suffragans, par lesquelles ils demandaient les foudres de la cour de Rome : et quand ils eurent obtenu la condamnation des propositions qu'ils avaient fournies au pape, ils firent sonner cela comme un plein triomphe, quoiqu'au fond le pape n'eût rien prononcé contre la personne d'Abélard. Leurs fanfares et leurs vacarmes empêchèrent que la cause de l'accusé n'eût audience nulle part. Ils préoccupèrent les esprits partout. Ce sont les artifices ordinaires des cabalistes : je ne dis pas que d'autres ne s'en soient jamais servis. *At accusatores potentissimi tanquam albis equis triumphantes lætum pœana cantârunt, victoriamque suam toto orbe disseminârunt ; ita ut miser ille inauditus apud probos quamplurimos malè audiret, et ejus exemplaria quæ Galliam Italianamque splendore collustrârunt, tanquam horrendi criminis carmina vel voracibus rogis cremanda traderentur, vel in situ, squalore, et cinere veterum bibliothecarum latitantia putrescerent* (13).

(F) *Lorsqu'on lui reprocha le mauvais succès de sa croisade, il en fut quitte pour dire que les péchés des croisés avaient empêché l'effet de ses prophéties.*] C'est dans le vrai tout le centre de son manifeste (14) : car s'il allègue l'exemple de Moïse, afin de se mettre à couvert sous l'autorité inviolable d'un si grand nom, c'est parce qu'il prétendait que les membres de la croisade ne s'étaient pas moins souillés de crimes, que les enfans d'Israël ; et qu'ainsi les uns et les autres avaient détourné l'effet des promesses. Voyez ce qu'a pensé là-dessus un philosophe moderne (15).

(12) Amboesius, in Præfatione Apolog. ad Opera Abælardi.

(13) *Idem, ibidem.*

(14) *Lisez l'Histoire des Croisades, par le père Maimbourg, liv. IV, pag. 39 et suiv. du I^{er} tome, édition de Hollande.*

(15) *L'auteur des Pensées diverses sur les comètes, pag. 779, 780.*

BÉROALDE (MATTHIEU (A)),

natif de Paris *, enseignait la langue hébraïque à Orléans, en 1565. Ceux de la Rochelle lui offrirent de l'emploi dans leur collège, l'an 1571 (a). Je crois qu'il ne l'accepta point. Il était dans Sancerre, lorsque le maréchal de la Châtre l'assiégea peu après la Saint-Barthélemi (b); et il rendit de grands services aux habitans, par ses bons et courageux conseils (B). Au sortir de Sancerre, il se retira à Sedan, et y fit des leçons sur l'histoire. Tout le monde ne fut point édifié de la manière dont on prétend qu'il parla de François I^{er}. dans ses leçons (C). Je ne sais pas bien en quel temps il fut ministre de Genève (D) ; mais on ne peut douter qu'il ne l'ait été : et puisqu'il y enseignait la philosophie l'an 1576 (c), on peut croire qu'il y exerçait alors le ministère. Il publia un livre de *chronologie*, l'an 1575, où il y a sans doute beaucoup de savoir, mais au fond très-peu de solidité. A force de vouloir faire honneur à l'Écriture, il s'embarrasse dans des labyrinthes dont il ne saurait se tirer. Il prétend qu'il ne faut suivre d'autre guide dans la doctrine des temps, que les écrits inspirés de Dieu (E). Scalliger a montré clairement la nullité de cette hypothèse ; mais il s'est trop emporté contre l'auteur. M. Moréri s'avance trop, quand il assure, qu'outre la *chronologie latine on vit divers*

* La Monnoie, dans ses notes sur La Croix du Maine, dit que Béroalde était né à Saint-Denis près Paris, d'où lui est venu le nom de *Dyonisianus*.

(a) Colomes., *Gallia oriental.*, pag. 45.

(b) *Voyez l'Histoire de Sancerre, pag.*

199.

(c) *Voyez la remarque (D).*

ouvrages de la façon de Béroalde, et qu'il mourut vers l'an 1575 ou 76. La Croix du Maine, qu'il cite, ne lui a point donné droit d'assurer cela ; mais seulement que Béroalde n'était plus en vie l'an 1584, et qu'apparemment ses autres compositions seraient publiées par les soins du sieur de Verville son fils.

(A) *Il s'appelait MATTHIEU.*] Théophile Raynaud lui donne mal le nom de Michel (1). Je trouve que Thomasius doute si c'est une faute (2) : il n'en devait pas douter.

(B) *Il rendit de grands services aux habitants de Sancerre, par ses bons et courageux conseils.*] D'Aubigné le remarque en deux endroits. Les Sancerrois, dit-il (3), composèrent aussi un conseil, où surtout ils se trouvèrent très-bien de Béroalde, autrefois lecteur en hébreu à Orléans. Celui-là accompagna de courage ses conseils... Les assiégés fort étonnés de ces nouvelles eurent besoin de leurs pasteurs pour les soutenir ; mais surtout des sages et courageux avis de Béroalde, selon lesquels ils résolurent en leurs conseils de soutenir toute infirmité, et que ceux qui n'y consentiraient seraient jetés par-dessus les murailles. (4).

(C) *On ne fut point édifié de la manière dont on prétend qu'il parla de François 1^{er}. dans ses leçons.*] Un ministre, qui était alors à Sedan, et qui depuis abjura sa religion, a fait imprimer ce que l'on va lire. « Il est » à noter que Matthieu Béroald, » homme docte entre eux, et de leurs » professeurs, sorty de Sanxerre, et » retiré à Sedan, fut prié par le président la Louëtte et quelques autres, » de faire quelques leçons : ce qu'il fit » au lieu même où on presche, et » exposa une chronologie qu'il disoit » avoir faicte. Or, venu au roy François premier de ce nom, prince de » très-heureuse et louable mémoi-

» re, et lequel à bon droict nous devons nommer père des lettres, et » restaurateur des bonnes sciences en » ce royaume de France ; bien qu'on » ne sçauroit assez priser, duquel » puis après s'est sentie toute l'Europe : estant, dis-je, venu au règne » de ce grand et tant vertueux prince, » et il parla de luy et de sa très-illustre » très-chrestienne postérité tant impudemment, et avec telle irrévérence, » que je ne sçache cœur respirant » l'air de la France, qui ne s'en fust » scandalisé. Le président, le baillif, » et autres justiciers, et tous les ministres résidentz lors à Sedan, » étoient présens : que s'ils eussent eu » le cœur tant soit peu chrestien et » françois, et non ingrat du bien » reçu par le moyen des lettres, que » ce bon prince a fait revivre, il est » certain qu'ils s'en fussent formalisés » autant que moy, et n'eussent toléré un tel homme. Pour le moins, » le président et autres qui avoient » autorité en la ville en eussent adverty le seigneur du lieu, lequel, » (selon qu'il estoit affectionné au bien de cette couronne et service » du roy,) l'eust, je m'asseure, chastié selon son mérite. Mais cela fut » couvert. J'en parlay moy-même au » président, luy remontrant quelques » autres fautes, que le dit Beroald avoit » faictes en chronologie, et l'exhortay par l'obeyssance que nous devons tous à nos princes, et pour » l'honneur de nostre nation, et pour » leur seureté même, d'en faire son » devoir : lequel me répondit assez » froidement, qu'il eust bien voulu » que cela n'eust point esté dit, et » que c'estoit à la vérité une imprudence. Cependant il fit son rapport » de ma remontrance : qui fut cause » d'aspirer davantage leur aigreur » contre moy, sans toutes fois en rien » manifester en apparence, sinon » quelques œillades de travers ; mais » ils cherchoient occasion (5). » Je consens que l'on tienne ce discours pour suspect de fausseté autant qu'on voudra ; et s'il est faux, tant mieux pour ce dictionnaire, qui doit principalement contenir les mensonges des

(1) Theoph. Raynaud., De malis ac bonis Libris, pag. 166, et in Theol. Nat., pag. 66.

(2) Thomasius, de Plagio literar., pag. 189.

(3) Tom. II, liv. I, chap. IX, pag. 578 à l'ann. 1572.

(4) La même, chap. XII, pag. 599, 600.

(5) Défense de Matthieu de Launoy, et d'Henri Pennetier, naguère ministres, etc., pag. 32. Ce livre fut imprimé à Paris, l'an 1577.

autres livres *. Ce qui soit dit à l'égard de cent sortes de passages qu'on pourra citer.

(D) *Je ne sais pas bien en quel temps il fut ministre de Genève.*] Théodore de Bèze ne le marque pas : il se contente de donner à Béroalde la qualité de son collègue en l'Eglise ; ce qui emporte, comme le remarque très-bien M. Colomiés (6), que Béroalde a exercé le ministère à Genève. Il y a enseigné aussi la philosophie, comme l'observe le même M. Colomiés (7), et comme on le peut prouver par l'épître dédicatoire que Lambert Daneau a mise au-devant du Traité des Hérésies : elle marque, qu'en 1576, Matthieu Béroalde enseignait la philosophie à Genève. Voici les propres termes de Théodore de Bèze. *Aliam igitur rursus rationem iniit vir beatæ memoriæ, et meus superioribus annis in hac ecclesiâ collega, Beroaldus* (8). Je crois que Béroalde alla professer à Genève, après avoir été à Sedan. *Il lisait avec grand applaudissement, dit Scaliger* (9), *et était admiré à Sedan, et à Genève, où il y avait de grands personnages.*

(E) *Il ne veut d'autre guide dans la doctrine des temps, que les écrits inspirés de Dieu.*] En conséquence de cette maxime, il a effacé du Catalogue des rois de Perse, Cambyse, et Darius fils d'Hystaspe ; « car, dit-il (10), ces » noms-là ne paraissent nulle part » dans l'Ecriture » ; *quæ nomina, quia nunquam exstant in Scripturâ, à nobis sunt prætermisâ.* Vossius prétend qu'il se trompe quant au fait ; et que s'il avait raison à cet égard, il ne laisserait pas d'être très-blâmable de nier l'existence de ces rois, sous prétexte que l'Ecriture n'en aurait point

* Leclerc, dans sa *Lettre critique*, pag. 121, relève cette phrase de Bayle et y oppose ce que Bayle lui-même dit dans la remarque (F) de l'article GOUZU, tom. VII. Joly, suivant son usage, copie ici Leclerc sans le citer ; mais il renvoie en outre au tome XXXIV des *Mémoires de Nicéron* et au *Ménagiana* (*Dissertation sur le livre intitulé : le Moyen de parvenir*) où il est en effet question de Béroalde.

(6) Colomesii *Gallia orient.*, pag. 46.

(7) *Ibidem*, pag. 45.

(8) Beza, in *Acta Apostol.*, cap. XIII, vs. 20, où il s'agit des 450 ans qui s'écoulèrent depuis Josué jusqu'à Samuel.

(9) In Scaligeranis.

(10) Beroaldus, lib. III *Chron.*, cap. VIII, apud Vossium, de *Scientiis mathem.*, pag. 233.

fait mention. Scaliger traite de fanatique et de prophétique (en prenant ce dernier mot dans un sens odieux,) cette manière d'expliquer les temps ; et il soutient que, si les auteurs profanes n'eussent point fourni de lumières, on n'eût jamais pu débrouiller la chronologie de l'Ecriture. *Actum de chronologiâ sacrâ absque exoticis monumentis foret* (11). Il appelle Pareüs *Hierophantam Beroaldinum*.

(11) Scaliger, in *Elencho chronol. Prophetiez*, pag. 5, apud Vossium, *ibid.*

BÉROALDE (FRANÇOIS), sieur de Verville, fils du précédent, naquit à Paris (A) le 28 d'avril 1558 (a). Il avait de l'érudition et du génie ; mais il ne choisit pas des matières qui fussent propres à perfectionner ses dons naturels. Il s'amusa à traduire le *Songe de Polyphile* (b) *, et puis à faire un ouvrage de pareille trempe : ce fut le *Voyage des princes fortunés* ; il l'appelle *stéganographique*. Il fit plusieurs autres

(a) La Croix du Maine, *Biblioth. franç.*, pag. 480.

(b) Sorel, *Bibl. franç.*, pag. 173.

* Le *Songe de Polyphile* a pour auteur un religieux dominicain, nommé François Colonna. La Monnoie, dans le tom. IV du *Ménagiana*, et P. Marchand, dans son *Dictionnaire*, (au mot COLONNA), parlent longuement de ce livre et de l'auteur, ainsi que des traducteurs. J.-G. Legrand, architecte, mort le 7 novembre 1807, a donné une nouvelle traduction de l'ouvrage de Colonna. Elle est intitulée : *Songe de Polyphile, traduction libre de l'italien*, 1804, 2 vol. in-12, qui ne furent publiés qu'après la mort de l'auteur. Il devait y avoir un atlas de planches qui n'a point paru. Cela n'a pas empêché Bodoni de réimprimer la traduction de Legrand, Parme, 1811, 2 vol. in-4°. Le *Songe de Polyphile* est, au jugement de Tiraboschi, un confus mélange de fables, d'histoires, d'architecture, d'antiquités, de mathématiques et de mille autres choses.

** Le *Voyage des princes fortunés* est un livre de chimie : le *Songe de Polyphile* est un livre d'alchimie. « Il ne faut pas confondre, dit Joly, la chimie qui est une science utile et licite, avec l'alchimie qui est une folie des souffleurs. »

livres de chimie, et plusieurs manières de roman (c), fort capables d'ennuyer (B), et qui ne valent guère mieux que les écrits de Nervèze, et du sieur des Escuteaux. Il eût mieux fait peut-être de continuer à s'exercer sur les matières par où il se mit au monde. Dès l'âge de vingt-deux ans, il publia des *commentaires sur les Mécaniques de Jacques Besson* (d); mais à peine eut-il tenté fortune par cette porte, qu'il courut après la pierre philosophale. On vit sortir de dessous la presse, en l'année 1583, ses *Appréhensions spirituelles, Poèmes, et autres œuvres philosophiques, avec les recherches de la pierre philosophale* (e). L'année d'après il fit imprimer un poème intitulé *l'Idée de la république* (f).

(c) *Là même, pag. 177 et 256.*

(d) *Imprimée à Lyon en 1580 et 1581, à ce que dit La Croix du Maine, pag. 91.*

(e) *La Croix du Maine, pag. 92.*

(f) *Là même, pag. 480.*

(A) *Il naquit à Paris.*] M. de Marolles le doit donc rayer de la liste qu'il a donnée des illustres Tourangeaux (1).

(B) *Il fit plusieurs manières de roman* (*), *fort capables d'ennuyer.*] C'est lui qui a fait les *Aventures de Floride, le Cabinet de Minerve, la Pucelle d'Orléans, l'Histoire d'Hérodias*, et d'autres ouvrages, où il intro-

(1) *Mémoires, pag. 255.*

(*) Verville est aussi auteur du fameux *Moyen de parvenir*, livre que, sur la foi des compilateurs du *Ménagiana*, bien des gens croient être d'un chanoine de Tours. Voyez la page 461 et 462 du *Palais des curieux* du même Verville, impr. in-12 à Paris en 1612. C'est ce même *Moyen de parvenir* que Naudé, pag. 579 de la seconde édition de son *Mascurat*, désigne sous le nom de *bouffonneries* du sieur de Verville. Rix. cur. [On peut voir la *Dissertation sur le Moyen de parvenir*, mise par la Monnoie à la fin du tome IV du *Ménagiana*. Mais Joly remarque que la Monnoie et le père Nicéron n'ont point connu la première édition du *Moyen de parvenir*, qui fut publiée à Paris, in-12, sans date, et est antérieure à celle des Elzevirs.]

» duisait des seigneurs et des dames,
» qui couraient diverses fortunes :
» mais leurs entretiens n'étaient pas
» fort subtils; et ce qu'on doit esti-
» mer là-dedans, ce sont les senti-
» mens d'honneur et de vertu qui
» sont les plus beaux du monde, avec
» quantité de secrets de la nature et
» de l'art, par le moyen desquels plu-
» sieurs choses extraordinaires se
» font, au lieu que les anciens ro-
» mans rapportaient tout à la magie,
» faute d'invention et de doctrine(2).»

(2) Sorel, *Biblioth. française, pag. 177.*

BERQUIN (LOUIS DE), gentilhomme du pays d'Artois, fut brûlé pour la religion, à Paris, le 22 d'avril 1529 (A). Il était seigneur d'un village dont il portait le nom (a), et il fut considéré à la cour de France, et honoré du titre de conseiller du roi (b). C'était un homme de bonnes mœurs, et qui pratiquait régulièrement les préceptes de l'église (c). Il était laïque et garçon : néanmoins il ne s'éleva contre lui aucune sorte de médisance par rapport à la chasteté. Érasme, à qui des gens non suspects avaient appris ces sortes de particularités, ajoute, qu'ils lui avaient aussi appris que Berquin abhorrait le luthéranisme (d); et que le grand crime qu'on trouvait en lui était qu'il faisait profession ouverte de haïr les théologiens chagrins et bourrus, et les moines qui n'avaient pas moins de férocité que d'ignorance (e). Il disait beau-

(a) Erasmus, *Epist. IV, lib. XXIV, pag. 1278.*

(b) *Idem, Epist. XLIV, lib. XXX, pag. 1931.*

(c) *Idem, Epist. IV, lib. XXIV.*

(d) *Ibid, pag. 1279.*

(e) *Hoc ajebant in eo crimen esse gravissimum, quod ingenue præ se ferebat odium in morosos quosdam theologos ac monachos non minùs feroces quàm stultos.*

l'excensive animosité des délateurs, firent en sorte que l'affaire fût examinée de nouveau. Plusieurs croient, qu'à la recommandation de madame la régente, mère de François I^{er}, on donna ce tour à la cause, afin de sauver Berquin. Sur ces entrefaites, François I^{er}. revint d'Espagne, et sachant le péril où était son conseiller entre les griffes de la faction de Beda, il écrivit au parlement de prendre bien garde à ce qu'on ferait, et qu'il voulait connaître lui-même de la cause de Louis de Berquin. Quelque temps après, on élargit ce prisonnier. Cela lui enfla de telle sorte le courage, qu'il eut bien la hardiesse de se porter pour accusateur contre ses propres accusateurs (g) : il leur intenta un procès d'irréligion, et il se flatta de remporter pleine victoire (h). S'il avait suivi les conseils judicieux d'Érasme, il aurait compté pour un grand triomphe de n'être pas opprimé par ces gens-là (E), et n'eût point conçu l'espérance de les mettre à la raison. Mais, si d'un côté il se trouva mal d'oser résister en face à ceux avec qui Érasme, pour de très-bonnes raisons, lui conseillait de n'avoir jamais affaire (F), ce fut de l'autre un grand avantage pour lui, puisqu'en devenant la victime de leur haine, il se procura la couronne du martyr. Il fut mis pour la troisième fois

le bacchatur, nec stomachum commulare poterat. Erasmus, op. cit. XIII, pag. 1279.
Quernus, ou à Quercu.

(g) Voyez les remarques (B) et (E).

(h) Tiré de la IV^e. lettre du XXIV^e. livre d'Érasme. Voyez une relation plus exacte de ce procès, dans une lettre de Berquin à Érasme, datée de Paris le 17 d'avril 1526, et publiée par Jean Fechtius, in *Historie ecclesiast. Supplemento*, pag. 874.

n prison : l'arrêt rendu contre lui le condamnait à faire amende honorable de ses erreurs (i), et à une prison perpétuelle (G). Il ne voulut point acquiescer à ce jugement : il eût reconnu par là que ses sentimens étaient erronés. Il fut donc condamné, comme un hérétique opiniâtre, à être étranglé en Grève (k), et mis brûlé (l). Il souffrit la mort avec une extrême constance. Il était âgé d'environ quarante ans. On dit que le moine qui l'accompagna sur l'échafaud, déclara qu'il avait remarqué en lui quelques signes d'abjuration (H); mais voyez ce qu'Érasme a dit à-dessus (I). Théodore de Bèze croyait que Berquin eût été en France ce que Luther fut en Allemagne, si François I^{er}. avait fait pour lui ce que fit le duc de Saxe pour Luther (m). Il est sûr que c'était un habile homme, et un homme de courage. Nicolas Bérauld était un de ses meilleurs amis, comme l'assure Badius Ascensius, en leur dédiant les œuvres de Politien.

Depuis la première impression de cet article, il a paru un ouvrage où les différentes procédures que Louis de Berquin eut à essuyer ont été bien débrouillées (K). J'en donnerai le précis dans la dernière remarque de cet article.

cette chronologie dans une lettre d'Érasme, datée du 1^{er}. de juillet 1529 (1) : elle contient une relation assez ample de la vie et de la mort de Louis de Berquin. On y marque expressément, qu'il avait été brûlé *decimo Calend. Majas*. Cette preuve fixerait le jour de la mort, s'il n'y avait pas une autre lettre d'Érasme (2), où le supplice de Berquin est placé sous le 17 d'avril, *XV. Calend. Majas* (3). Cette lettre est datée du 9 de mai 1529. Tout ce que peut faire Érasme, c'est de nous fixer au mois d'avril 1529 : il faut prendre les autres variétés pour des méprises. Mézerai se trompe à l'année, et peut-être aussi au jour : il assure qu'on brûla Berquin le 21 d'avril de l'an 1528 (4). Jean Crépin, dans ses Actes des Martyrs, met la mort de celui-ci au mois de mai en général 1529. Théodore de Bèze la met au 10^e. de novembre de la même année (5), dans son Histoire ecclésiastique, et dans un autre écrit. *Frigibus nocte post interitum illius proximâ (qui fuit undecimus dies novembris anno Domini 1529) in totâ Gallia frigore perustis, et gravissimâ tum fame tum etiam peste consequutâ* (6). Sponde le convainc d'erreur manifestement par la IV^e. lettre du XXIV^e. livre d'Érasme, qui, étant datée du 1^{er}. de juillet 1529, parle du supplice de Berquin; mais il se trompe ensuite visiblement, lorsqu'il donne la raison pour laquelle il s'imagina que Théodore de Bèze a falsifié cette date (7). Il prétend que la falsification a été faite, afin de rendre plus vraisemblable ce qu'on voulait dire sur les jugemens de Dieu. Bèze débite que le ciel, se déclarant pour Berquin, cassa la sentence des juges, puisque la nuit suivante le froid gâta les blés par tout le royaume, d'où sortit une grande famine et une grande mortalité. *Judicium, sententiâ veluti cælitus rescissâ, triumphavit, frugibus noc-*

(i) Voyez les Acta Martyrum, recueillis par Jean Crépin, pag. 211, édition de 1556.

(k) Bèze, Hist. eccl., pag. 7, dit à la place Maubert, et se trompe.

(l) Là même, et plus au long dans la IV^e. lettre du XXIV^e. livre de celles d'Érasme, pag. 1278.

(m) Bèze, in Iconibus.

(A) Il fut brûlé à Paris, le 22 d'avril 1529.] Nous avons une preuve de

(1) La IV^e. du XXIV^e. livre, pag. 1277.

(2) C'est la XLVIII^e. du XXX^e. livre.

(3) Bodin, Demonom., chap. dern. du IV^e. livre, pag. 475, dit le 17 d'avril.

(4) Mézerai, dans le Discours touchant l'Église, à la fin de la Vie de Henri IV.

(5) La nuit suivante, qui fut la veille de Saint-Martin, les blés gelèrent en France, dont s'ensuivit famine et peste en plusieurs endroits. Bèze, Hist. eccl., liv. I, pag. 8.

(6) Idem, in Iconibus.

(7) Spondani Annal., ad ann. 1529, num. 14

...ardens inquisitione de ce temps.
Berquin n'était nullement poli-
...il fallait qu'il eût beaucoup de
...arage, puisqu'il ne craignait, ni
...à Quercu, ni un Noël Beda. Il
...ait, et se défendait contre eux, et
...les attaquer : Bèze l'en loue. *Adfuit
autem animi tanta generositas, ut
maximè omnium tunc metuendos tra-
brones in ipsis eorum cavis, Bedam vi-
delicet et à Quercu (de quibus scrip-
serat procul illos configens Erasmus,
Lutetie Betam sapere et Quercum
concionari) Matæologorum ejus seculi
principes, in ipso eorum sterquilinio
sit ausus non modò utcunque lacessere,
sed impietatis etiam accusatos non
unius anni certamine tum voce tum
scriptis strenuè exercere* (11). Voici ce
que dit Érasme touchant le procès où
Berquin fut l'agresseur. *Non enim so-
lum promittebat sibi absolutionem.
verum etiam victoriam esse in manibus,
sed malle seriùs aliquanto finiri cau-
sam, quo magnificentius triumpharet.
Jamque mutatis vicibus, ipsam facul-
tatem sacratissimam, monachos et Bed-
daicos reos peragebat impietatis. Nam
quedam arcana deprehenderat in illor-
um actis* (12). Voyez la remarque (A)
de l'article BEDA, citation (7).
(C) *Il fut déféré comme hérétique,
et renvoyé absous.* On l'accusait de
condamner la coutume qu'ont les pré-
dicateurs d'invoquer la Sainte-Vierge.
au lieu d'invoquer le Saint-Esprit. On
disait qu'il n'approuvait pas que la
Sainte-Vierge fût appelée *Fontaine de
grâce*, et que dans le cantique du soir
on la nommât notre espérance et notre
vie. *Cela*, disait-il, *convient beaucoup
mieux à Jésus-Christ ; et l'Écriture ne
favorise point l'usage moderne.* Voilà
les vétilles pour lesquelles il fut con-
duit en prison, et mis en danger d'être
traité comme un hérétique. *Ob hujus-
modi nenias ductus est in carcerem.
reus hæreseos periclitatus est. At judi-
ces, ubi viderunt causam esse nullius
momenti, absolverunt hominem* (13).
Je m'étonne moins qu'Érasme appelle
cela des vétilles, que de voir Berquin
renvoyé absous sur de telles opinions.

(D) *Il mit en français quelques-uns
des livres d'Érasme.* Entre autres, l'

bus.
...t vérité du Calvinisme,
...ue (II).

(11) Beza, in Iconibus.

(12) Erasmi, Epist. IV, lib. XXII, p. 1280.

(13) Idem, ibidem.

rique du Mariage (14), *le Ma-Soldat Chrétien* (15), *la Com-le la Paix*. Voyez la remar-

il avait suivi les conseils.....
ie, il aurait compté pour un
ionpne de n'être pas opprimé
délateurs.] Peu de gens d'es-
 u de gens accoutumés à réflé-
 ce qu'ils voient, et sur ce
 ent, penseraient à la conduite
 rin, sans lui appliquer la fable
 et de la grue. Il ne se conten-
 d'être échappé des mains de
 eurs : il voulait, pour récom-
 ses combats, le prix et l'hon-
 la victoire. N'est-ce pas imi-
 ue, qui demandait récompense
 oir retiré son cou sain et sauf
 sage très-dangereux ?

es, inquit, ore quæ nostro caput
e abstuleris, et mercedem postu-
is (16).

d'Horace sont très-applicables
 in :

porum præda rapacium
nur ultrò, quos opimus
illere et effugere est triumphus (17).

... Avec qui Érasme, pour de
 nes raisons, lui conseillait de
amais affaire.] Il n'avait ja-

Berquin : il en avait seule-
 çu des lettres ; et comme il
 t d'être mêlé dans les procès
 isait aux novateurs, il n'était
 content de voir dans un même
 pensées avec celles de Berquin
 il exhortait celui-ci à se tenir
 s, ou du moins à ne le com-
 pas. « Jamais vos adversaires,
 t-il, n'avoueront le crime dont
 les accusez. Songez que Beda
 ne hydre à plusieurs têtes :
 avez affaire à un ennemi im-
 d ; une faculté, une com-
 uté, ne meurt jamais. Ne
 fiez point à la protection du
 e. La faveur des rois est chan-
 e : un délateur les préoccupe ;
 inte qu'ils ont des gens d'église,
 lésir de n'être plus fatigués de
 importunes sollicitations, les

» contraint à leur accorder ce qu'ils
 » demandent. » Citons son latin : on
 y verra s'il vient d'un bon peintre.
Crebris Epistolis hortatus sum, ut vel
arte quæpiam semet extricaret à causâ,
putà curarent amici, ut prætextu re-
giæ legationis longius proficisceretur :
fortassis theologos passuros ut causa
tempore evanesceret, nunquam passu-
ros ut impietatis crimen, quod illis ob-
jiciebat, agnoscerent. Etiam atque
etiam cogitaret qualis excetra esset
Bedda, quotque capitibus efflaret ve-
nenum : tum expendere sibi cum im-
mortali adversario rem esse ; facultas
enim non moritur : simul illud cogita-
ret, qui cum tribus monachis bellige-
ratur, eum cum multis phalangibus
habere rem, non solum opulentis ac
potentibus, verum etiam improbissimis,
et in omni malarum artium genere in-
structis. Illos non conquieturos, donec
ei procurassent exitium, etiamsi cau-
sam haberet meliorem quàm habuit
Christus : neque plus satis fideret re-
gis præsidio. Principum enim favores
esse temporarios, ac delatorum artibus
facile in diversum trahi illorum affec-
tus. Postremò, ut nihil horum accadat,
magnos etiam principes vel delassari
talium improbitate, vel metu nonnun-
quàm cogi, ut cedant (19).

(G) L'arrêt rendu contre lui le con-
 damnait à faire amende honorable, et
 à une prison perpétuelle.] J'ai suivi
 les *Acta Martyrum* de Jean Crépin ;
 mais je remarquerai ici les différences
 des relations. Bèze ne parle point d'a-
 mende honorable, et il dit que les
 livres de Berquin devaient être jetés
 au feu en présence de l'auteur ; ce que
 Crépin ne remarque pas. Érasme rap-
 porte quatre chefs de peine : les li-
 vres devaient être brûlés ; l'auteur
 se devait rétracter ; on lui devait per-
 cer la langue ; et le laisser en prison
 toute sa vie (20). Bèze et Crépin n'ont
 pas oublié ce dernier chef. Érasme
 ajoute que la cause fut jugée par douze
 commissaires ; que Budé, qui était
 l'un d'eux exhorta fortement Berquin,
 avant la condamnation, à se rétracter
 (21) ; que Berquin ayant ouï la sen-

em, Epist. XCI, lib. XIX, pag. 923.

em, Epist. IV, lib. XXIV.

ædri Fabul. VIII libri I.

rat, Ode IV libri IV.

erquin traduisit en français quelques
d'Érasme, et y joignit quelque chose
si.

(19) *Erasm., Epist. IV, lib. XXIV, pag.*
1280.

(20) *La même.*

(21) *Rocolles, Histoire vérit. du Calvinisme,*
pag. 216, dit que Budé, grand ami de Ber-
quin, fit tout son possible pour le sauver.

tence, en appela au roi et au pape; et que les juges, indignés de ce terme d'appellation, condamnèrent l'appelant au feu dès le lendemain. Érasme rapporte tout cela sur un oui-dire (22). Voyez la remarque (K).

(H) *Le moine qui l'accompagna sur l'échafaud, déclara qu'il avait remarqué en lui quelques signes d'abjuration.*] Un homme (23), qu'Érasme croit digne de foi, lui écrivit, qu'il demanda à ce moine si Berquin avait reconnu ses erreurs en rendant le dernier soupir? et que le moine lui répondit que oui, et témoigna ne faire aucun doute que l'âme de Berquin ne fût au séjour des bienheureux. L'ami d'Érasme assista de près à l'exécution, et lui en rendit un fidèle compte. Il lui apprit que personne n'avait pu entendre le discours que Berquin avait fait au peuple : le bruit que les archers firent tout exprès en fut la cause. Personne ne cria *Jesus*, quand on étrangla le patient, et néanmoins, cela se pratique envers les sacrilèges et les parricides (24). Si ce que Théodore de Bèze rapporte était vrai, nous le verrions infailliblement dans la relation d'Érasme : son ami n'aurait eu garde de se taire sur cela. Bèze rapporte que le docteur Merlin, alors pénitencier de Paris, qui l'avait conduit au supplice, fut contraint de dire tout haut devant le peuple après sa mort, au grand regret de ses accusateurs et juges, qu'il y avait peut-être plus de cent ans qu'homme n'était mort meilleur chrétien que Berquin (25). Il y a quelque apparence que Bèze apprit ensuite la fausseté de cela; car, s'il avait cru le fait, pourquoi ne l'aurait-il point mis dans ses *Icones*? Il est certain que, dans ces rencontres, il court cent fraudes pieuses, dont un historien se doit défier.

(I).... *Voyez ce qu'Érasme a dit là-dessus.*] Il a déclaré tout franc qu'il croit que le franciscain qui accompagna Berquin sur l'échafaud, dit un mensonge : « C'est toujours, ajoute-t-il, leur coutume en pareil cas. Ces

» fraudes pieuses leur servent à se
» maintenir dans la gloire d'avoir
» vengé la religion, et à justifier dans
» l'esprit des peuples ceux qui ont ac-
» cusé et condamné les hérétiques
» brûlés. » *At ego franciscani dictis nihil habeo fidei, præsertim quum hoc sit istis solemne, post extinctum hominem spargere rumores, quod in incendio cecinerit palinodiam, quo simul et vindicata religionis laudem asserant, et multitudinis invidiam calumniæque suspicionem effugiant* (26). Il savait d'original quelques-unes de ces fraudes pratiquées à Bruxelles, et il les rapporte en peu de mots. Si les peuples étaient raisonnables, ils seraient à craindre à ces sortes de délateurs et de juges; car enfin, que peut-on concevoir de plus affreux, quand on l'examine sans préjugé, que de se représenter un homme condamné aux flammes, parce qu'il ne veut pas violer la foi qu'il a jurée au vrai Dieu? Mais bien loin que cela donnât quelque crainte aux auteurs de ces supplices, qu'au contraire ils en devenaient plus insolens; car ils espéraient de se rendre plus redoutables. Ce fut l'un des mauvais endroits qu'Érasme trouva dans le supplice du pauvre Berquin. *Periculum est ne Beddis sua sponte plus satis insanientibus nimium accedat animorum* (27).

(K) *Il a paru un ouvrage, où les procédures qu'il eut à essuyer, ont été bien débrouillées.*] C'est le *Traité de l'Origine de l'Imprimerie de Paris*, par M. Chevallier. Voici de quelle manière il rapporte ces procédures. *En l'année 1523, le 13 mai, le parlement fit saisir les livres de Louis de Berquin, et ordonna qu'ils seraient communiqués à la faculté de théologie, pour en avoir son avis. On lui trouva le livre De abroganda Missa, avec quelques autres de Luther et de Mélanchthon; et sept ou huit traités dont il était auteur, quelques-uns sous ces titres : Speculum Theologastorum, De Usu et Officio Missæ, etc.; Rationes Lutheri quibus omnes Christianos esse Sacerdotes molitur suadere; le Débat de Piété et Superstition. On trouva aussi quelques livres qu'il avait traduits en français, comme, Raisons pour lesquelles Luther*

(22) *Erasm., Epist. IV, lib. XXIV, pag. 1280, Epist. XVII, lib. XXVII, et Epistol. XLVIII, lib. XXX, pag. 1937.*

(23) *Nommé Montius.*

(24) *Ex Erasmii Epist. IV, lib. XXIV, pag. 1277, 1278.*

(25) *Bèze, Hist. ecclés., liv. I, pag. 8.*

(26) *Erasmus, Epist. IV libri XXIV, pag. 1278.*

(27) *Idem, ibid., pag. 1282.*

» fait brûler publiquement les Décrétales et tous les livres de Droit Canonique, la Triade Romaine, et autres. *La faculté, après avoir examiné ces livres, jugea qu'ils contenaient expressément les hérésies et les blasphèmes de Luther. Son Avis est daté du vendredi 26 juillet 1523, et adressé à la cour du parlement. Après avoir porté sa censure sur chaque livre en particulier, elle conclut qu'on les doit tous jeter au feu; que Berquin s'étant fait le défenseur des hérésies luthériennes, on doit l'obliger à une abjuration publique, et lui défendre de composer à l'avenir aucun livre, ni faire aucune traduction préjudiciable à la foi....*

(28). « Le parlement ordonna que cet avis lui serait signifié. Il y répondit par écrit et de vive voix en présence des juges. Sur ses réponses, il fut arrêté prisonnier le premier jour d'août; et quatre jours après on lui lut son arrêt, qui le renvoyait au tribunal de l'évêque de Paris, pour être jugé par lui sur les cas résultans du procès. Le 8^e. d'août, le roi le fit tirer des prisons de l'officialité par le capitaine Frédéric, et évoqua la cause à son conseil, où il fut jugé par M. le Chancelier, et condamné à abjurer quelques propositions hérétiques; ce qu'il fit. Ce sont les termes des registres du parlement. Il ne fut pas sitôt sorti de ce danger, qu'il recommença à débiter des hérésies dans ses livres et dans ses discours. Pour n'être plus si observé, il se retira dans le diocèse d'Amiens, où il scandalisa tellement le peuple et le clergé, que l'évêque fut obligé de venir à Paris se plaindre au parlement, qui le fit prendre, et fut déclaré hérétique et relaps, par sentence de deux conseillers de la cour, choisis pour connaître du fait d'hérésie, et revêtus de l'autorité du saint-siège, par un bref du pape Clément VII, daté du 20 mai 1525, enregistré en la cour, que la reine régente avait obtenu de Rome en l'absence du roi son fils. Il fut abandonné par ces juges d'église au parlement comme au bras séculier. Son procès avait été distribué à un conseiller. Le matin qu'il devait être rapporté, le parlement reçut une

(28) Chevillier, de l'Origine de l'Imprimerie de Paris, pag. 176.

» lettre du roi, qui revenait d'Espagne, datée du premier d'avril 1526, où il ordonnait qu'on arrêtât la procédure. Et enfin, après plusieurs lettres écrites, il envoya un lieutenant de ses gardes, avec le prévôt de Paris, qui le tirèrent de la Conciergerie, le gardèrent quelque temps au Louvre, et lui donnèrent la liberté (29). » La faculté de théologie ayant censuré les Colloques d'Érasme, l'université défendit de les lire et de les enseigner dans les collèges. Alors Berquin fit écrire à Érasme, qu'il ne fallait plus tarder, qu'il devait se joindre à lui, qu'il était temps de faire perdre aux docteurs toute l'autorité qu'ils avaient dans l'église, et de les décrier tout-à-fait, l'occasion étant favorable. Nunc tempus esse ut theologis omnis in posterum detraheretur auctoritas. Sa cause était demeurée en suspens. Elle consistait dans une sentence portée contre lui par deux conseillers juges délégués du pape (laquelle Érasme attribue au prieur des Chartreux, à celui des Cisterciens, et à un troisième qu'il ne nomme point). Elle consistait aussi dans un reproche qu'il faisait à la faculté de théologie d'avoir approuvé la doctrine impie, comme il disait fausement, du docteur Beda.... enflé par la protection qu'il avait eue de la cour, flatté d'une vaine espérance d'abattre la faculté, débitant toujours des erreurs, il voulut poursuivre son absolution contre l'avis d'Érasme, qui lui conseillait fort sagement de quitter cette entreprise, et de sortir du royaume.... Douze commissaires furent députés pour le juger, qui l'ayant trouvé convaincu d'hérésie, le firent prendre prisonnier. Ils étaient convenus ensemble qu'on brûlerait ses livres, qu'on lui percerait la langue, et qu'il ne serait condamné qu'à la prison perpétuelle, pourvu qu'il voulût abjurer ses hérésies. Le savant Guillaume Budé, qui fut un de ses juges, fit tout ce qu'il put pendant trois jours pour lui persuader de sauver sa vie par la rétractation de ses erreurs; mais n'ayant pu vaincre son opiniâtreté, son arrêt lui fut prononcé. Il fut brûlé en Grève, au mois d'avril 1529 (30).

(29) Chevillier, de l'Origine de l'Imprimerie de Paris, pag. 177.

(30) La même, pag. 177, 178.

BERSALA.

BERSALA (A) (ANNE), fille et principale héritière de Wolfard de Borselle (a), et de Charlotte de Bourbon-Montpensier (b), qui furent mariés ensemble le 1^{er} de juin 1468, fut femme de Philippe de Bourgogne, fils d'Antoine de Bourgogne, seigneur de Bèvres, l'un des bâtards du duc de Bourgogne Philippe-le-Bon (c). Elle lui apporta en dot la seigneurie de Vère (B), celle de Flessingue, et quelques autres, et eut de lui un fils et deux filles. Son père et celui de son mari, firent une très-grande figure (C). Le mérite de cette dame, et quelques endroits de sa conduite et de ses malheurs, seront le sujet de notre dernière remarque (D).

On y verra, entre autres choses, qu'Érasme l'estimait singulièrement.

(a) Fabert, Hist. des ducs de Bourgogne, tom. I, pag. 162.

(b) Anselme, Hist. de la maison royale, pag. 272.

(c) Pontus Heuterus, Rerum Burgundic. lib. VI, pag. 7.

(A) *Bersala.*] C'est ainsi qu'Érasme a latinisé le nom vulgaire Borselle.

(B) *Elle apporta à son mari la seigneurie de Vère.*] Elle est en Zeelande, dans l'île de Walcheren, et a été depuis érigée en marquisat. On la nomme vulgairement Ter-Veer.

(C) *Son père et celui de son mari, firent une très-grande figure.*] Car on dit (1) que Wolfard de Borselle épousa en premières noces Marie, fille de Jacques I^{er}, roi d'Écosse, qui lui apporta le comté de Boncam (2), et qu'il fut maréchal de France (3). Il est plus certain qu'il fut créé chevalier de la Toison d'Or. (4). Louis Gollut

le met dans la liste, et le qualifie comte de Grand-Pré. M. Fabert fait la même chose; mais j'ai de la peine à croire qu'ils aient raison; car je trouve qu'Antoine de Bourgogne, bâtard de Philippe-le-Bon, fut fait comte de Grand-Pré et de Château-Thierry, par Louis XI, l'an 1478 (5), qui est le temps à peu près où Wolfard de Borselle reçut le collier de l'ordre. Quand nous n'aurions point d'autre preuve du rang qu'il tenait, que son mariage avec une fille de Louis de Bourbon, comte de Montpensier, et dauphin d'Auvergne, troisième fils de Jean I^{er}, duc de Bourbon, nous ne pourrions douter qu'il ne fût beaucoup de figure dans le monde. Voilà pour ce qui regarde le père d'Anne de Borselle. Disons un mot de son beau-père et de son mari. Antoine de Bourgogne, surnommé le *grand Bâtard*, fut fait chevalier de la Toison, l'an 1456 (6). Il fit lever le siège de Ceute aux Mores, il conduisit l'avantgarde à la bataille de Grandson (7), et il demeura prisonnier à celle de Nancy. Il entra ensuite au service de Louis XI, qui lui donna de très-belles terres, comme je l'ai déjà dit (8). Charles VIII lui accorda des lettres de légitimation l'an 1485, et le fit chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Du mariage de ce bâtard de Bourgogne avec Marie de la Vieville, contracté l'an 1459, sortit Philippe de Bourgogne, seigneur de Bèvres, qui fut établi amiral et gouverneur d'Artois, et créé chevalier de la Toison, à Bruges, l'an 1478. Il fut aussi pourvu du gouvernement du comté de Flandres et il épousa Anne de Borselle (9).

(D) *Le mérite de cette dame, et quelques endroits de sa conduite, ... feront le sujet de notre dernière remarque.*] Il n'y avait rien de plus honnête ni de plus généreux qu'elle, si nous en croyons Érasme. *Vivi pervenimus*, dit-il dans une lettre datée du mois de février 1497, *ad Annam Principem Verianam. Quid ego tibi de hujus mulieris comitate, benignitate, liberalitate,*

(1) Fabert, Histoire des ducs de Bourgogne, tom. I, pag. 162.

(2) Je crois qu'il faudrait dire *Buchan*.

(3) Anselme, Histoire des grands Officiers,

(4) Gollut, Mémoires de Bourgogne, pag.

(5) Anselme, Généalog. de la maison royale, pag. 221.

(6) Là même, pag. 220.

(7) L'an 1476.

(8) Ci-dessus, citation (5).

(9) Tiré du père Anselme, Généalogie de la maison royale, pag. 220, 221.

*memorem ? Scio rhetorum amplificatio-
nes suspectas haberi solere , præser-
tim iis qui ejus artificii rudes non sunt.
At hinc me nihil allevare , imò re vinci
artem nostram , mihi credas velim.
Nihil unquam produxit rerum : natura ,
aut pudentius , aut prudentius , aut
candidius , aut benignius (10). Il ve-
nait de recevoir d'elle mille marques
de bonté et de libéralité. Tam illa
in nos benefica fuit.... tantis illa me
officiis cumulavit nullis à me studiis
provocata (11). O te beatum , ô supe-
ris charum , si tu istos scopulos enavi-
gâris : si felicitate tuâ , quæ mihi qui-
dem summa videtur , sine invidiâ frui
possis. Quod ut fore confidam , do-
minæ virtus facit , cui superos omnes
propitios , benèque volentes esse non
dubito. Evenit mihi , mi Batte , in
ista , quod in te sæpenumero solet , ut
tum ardentius amare , mirarique inci-
piam , quàm absum. Bone Deus , qui
candor , quæ comitas in amplissimâ
fortunâ , quæ animi lenitas in tantis
injuris , quæ hilaritas in tantis curis ,
tum quæ animi constantia , quæ vitæ
innocentia , quod in litteratos studium ,
quæ in omnes affabilitas (12) ! Je ne
dirais rien de la lettre qu'il écrivit à
ce même ami l'an 1500 , si elle ne té-
moignait que cette dame faisait de
grands biens aux ecclésiastiques. Il
souhaite qu'elle le choisisse pour un
objet de ses libéralités , lui dont les
travaux de plume sont plus durables
que la voix des prédicateurs (13) , et
qui voudrait aller prendre en Italie le
bonnet du doctorat ; ce qu'il ne sau-
rait faire sans des dépenses qu'il ne se
voit point en état de soutenir , si elle
n'ouvre sa bourse. Ostendes quantò
amplius ego sim meis litteris decus
dominæ allaturus , quàm alii , quos
alio , theologi. Nam illi vulgaria con-
cionantur , ego scribo , quæ semper
sint victura. Illi indoctè nugantes ,
uno aut altero in templo audiuntur ;
mei libri , à latinis , à græcis , ab omni
gente toto orbe legentur. Ejusmodi
indoctorum theologorum permagnam
ubique esse copiam , meî similem vix
multis seculis inveniri , nisi fortè adeò
superstitiosus es , ut religio tibi sit , in*

*amici negotio mendaciolis aliquot abu-
ti. Deindè ostendes nihilo illam pau-
periore futuram , si ut Hieronymus
jam depravatus , si ut vera theologia
instauretur , aliquot aureis adjuverit ,
cùm tanta ex illius opibus turpissimè
pereant (14). Elle se trouva dans l'em-
barras l'an 1498 , et même dans une
espèce de détention. Apud dominam
Veriensis oppidi res hoc erant loco ut
nec colloqui sine summo periculo po-
tuerim , nec abire sine gravi suspi-
cione. Nosti causam præpositi qui ut
nunc in vinoulis est , ita domina in
tutelâ (15). Les choses n'allèrent pas
mieux l'année suivante. Veriana duris
satis premitur , ut sublevanda potius
quàm oneranda videatur (16) : mais la
fermeté de son courage contre la mau-
vaise fortune fut une belle matière
d'éloge. Voyez la lettre qu'Érasme lui
écrivit l'an 1500. Je n'en tirerai qu'un
passage : il nous apprendra qu'elle fut
mariée très-jeune , et qu'étant passée
d'un mariage peu agréable à l'état de
viduité , elle ne voulait point se re-
marier , quoique les soupirans se pré-
sentassent avec de grandes sollicita-
tions. Nam te quidem non tam in-
viduis , quàm in virginibus pono : siqui-
dem quod olim puella admodum nup-
sisti , id quidem partim parentum auc-
toritati , partim generi propagando
datum : et ejusmodi fuit conjugium ,
ut non tam sit imputanda voluptas ,
quàm patientia spectata. Quòd autem
nunc istâ adhuc ætate virenti , et penè
puellari , nullâ procorum instantiâ
possis à continentie proposito divelli ,
quòd in fortunâ tam affluenti , tam
nihil indulges tibi , id ego non vidui-
tatem , sed virginitatem existimo : in
quo si , ut confido , perseverabis , ego
te , mihi crede audacter , non in ado-
lescentularum choro , quarum , ut ait
Scriptura , non est numerus , non in
octoginta Salomonis concubinis , sed
in quinquaginta Reginis , et Hieronymo
quidem , ut spero , approbante annu-
meravero (17).*

Disons aussi quelque chose d'Adol-
phe de Bourgogne son fils unique. Il

(14) *Id. , ibid. , pag. 449.*

(15) *Idem , Epistol. XXII , lib. IX , pag. 482 : elle est datée de Paris , en 1498. Voyez aussi la lettre XXV du même livre.*

(16) *Idem , Epist. XX , lib. IX , pag. 478 : elle est datée de l'an 1499.*

(17) *Idem , Epist. ultima , lib. IX , pag. 503 , 504.*

(10) *Erasm. , Epist. XIV , lib. IV , pag. 286.*

(11) *Idem , ibid.*

(12) *Erasm. , Epist. XXIV , lib. IV , pag.*

293.

(13) *Voyez la Lettre XLVII du VIII^e. livre.*

BERTELIER.

... Flandre, et créé chevalier de l'Ordre d'Or, à Bruxelles, le 1550. Il est loué pour ses bonnes qualités par Erasme, qui lui dédia son livre de la Vertu. Il mourut en son château de Bèveres en Flandre, le 10 décembre 1547 (18). Il laissa un fils et des filles : celles-ci ont laissé postérité (19) : mais le fils, qui se nommait Maximilien, n'eut point d'enfants de Louise de Croÿ, sa femme, qui était fille de Philippe de Croÿ, duc d'Arschot (20). Il fut fait marquis de Vère par Charles-Quint (21), et l'an 1546 il reçut le collier de l'ordre de la Toison d'Or (22). Il mourut l'an 1558 (23). La XVI^e. lettre du X^e. livre d'Erasme est écrite à Adolphe de Bourgogne, *Principi Veriano*. Elle est datée de Londres, en 1512. Il lui écrivit de Paris, la même année, une lettre très-excellente, qui est à la fin de l'*Enchiridion Militis Christiani*, dans quelques éditions.

(18) Le père Anselme, Généalog. de la maison royale, pag. 221, 222.

(19) Voyez le père Anselme, là même.

(20) Là même, pag. 222.

(21) Pontus Heuterus, Rerum Belgic. lib. VI, pag. 8.

(22) Anselme, Généal. de la maison royale, pag. 222.

(23) Lud. Guicciard. Descript. Belgii, pag. 322.

BERTELIER (PHILIBERT), greffier de la justice inférieure de Genève sa patrie, n'aurait point de place dans ce Dictionnaire, si son article n'était propre à être le supplément d'un autre (a), et une décharge de l'article de CALVIN, qui apparemment sera bien long. Ce Bertelier vivait au milieu du XVI^e. siècle. Il ne s'est fait connaître que par de mauvaises actions ; mais comme il en fit une qui donna beaucoup de joie aux controversistes, parce qu'elle leur fournissait une ample matière de déchirer la mémoire de Calvin, il se mit en état d'être cité comme quelque chose, et de faire

figure dans les écrits d'importance (b). Cette action fut qu'il supposa que la république de Genève l'avait envoyé à Noyon, avec ordre d'y faire des perquisitions exactes touchant les mœurs et la vie de Calvin ; et qu'ayant exécuté cette commission, il trouva que Jean Calvin avait été convaincu de sodomie, et qu'à la prière de l'évêque on commua la peine du feu en celle de la fleur de lis. Il se vanta d'avoir un acte signé de notaire, qui faisait foi de ce procès et de cette condamnation. Bolsec assure (c) que lui et bien d'autres ont vu cet acte ; et voilà le fondement de l'horrible accusation qui a couru par tant de bouches, et qui a été insérée dans une infinité de livres. La question de fait, si Calvin a été puni de la peine du fer chaud pour le crime de non-conformité, se réduit, de la part de ceux qui affirment, à la seule autorité de Bolsec, qui assure qu'il a vu l'acte que Bertelier rapporta de la ville de Noyon. On verra dans l'article de BOLSEC, que son témoignage ne vaut rien dans les choses qui sont à la charge de Calvin *. Celui de Bertelier ne saurait être meilleur ; car ce fut un homme de mauvaise vie, et contre lequel il y eut sentence de mort (A) ; et qui, après tout, n'avait point eu à Genève de

(b) Voyez la remarque (D).

(c) Dans l'Histoire de Calvin, publiée l'an 1577.

* Sur cette circonstance de la vie de Calvin, Joly disserte amplement à l'occasion de la remarque (Q), de l'article Calvin, et, comme on le pense bien, il n'est pas de l'avis de Bayle. Joly, au reste, en partie ne fait que répéter ce que Leclerc avait dit dans ses remarques sur l'article BOLSEC.

plus inexorable partie que Calvin (B). Mais pour détruire cette accusation, il n'est nullement nécessaire de se servir des justes reproches qui rendent nul le témoignage de ces deux personnes (d). On trouve dans l'acte même une marque infailible de réprobation (C), et rien ne me surprend davantage, que de voir un aussi grand homme que le cardinal de Richelieu, faire fond sur cette pièce de Bertelier (D), et s'appuyer principalement sur ce que la république de Genève ne s'inscrivit pas en faux (E). Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si elle eut raison de mépriser ce mensonge (F). Il n'y a point d'articles de Dictionnaire, qui soient plus capables de rendre service au lecteur que celui-ci (G).

(d) Voyez Rivet, dans son *Catholicus orthodoxus*, au tom. III de ses œuvres, pag. 8. etc ; et dans son *Jesuita Vapulans*, chap. II, pag. 493, etc., du même tome, où il montre à Lessius, par ses propres règles, que ni Bertelier, ni Boltec, ne peuvent point rendre témoignage contre Calvin.

(A) *Ce fut un homme de mauvaise vie, et contre lequel il y eut sentence de mort.*] M. Drelincourt, le ministre de Paris, me fournira une preuve de ce fait, contre laquelle la chicane des plus déterminés sophistes qui soient au monde ne ferait que blanchir. Il a inséré dans un livre imprimé à Genève, avec le privilège de la seigneurie (1), l'extrait d'une lettre qu'il avait reçue de M. Lullin, conseiller et ancien syndic de Genève : or voici ce que porte cet extrait.

« Je ne veux pas cependant refuser à votre contentement particulier ce que j'ai appris, et que je puis vous assurer que j'ai lu, et que je viens de lire dans les anciens registres de notre conseil, où j'ai trouvé que le nommé Philibert

» Bertelier était de cette ville, et qu'il
 » y a possédé la charge de *Secrétaire*,
 » que l'on appelle ailleurs *Greffier de la justice inférieure*, qui est bien
 » au-dessous de celle de *Secrétaire d'état* qu'on lui attribue; et que
 » cet homme étant accusé de crimes
 » de sédition et de conspiration contre cet état et cette église, il se
 » rendit fugitif, et n'ayant pas voulu comparaître pour en répondre,
 » fut condamné comme atteint et convaincu de ces crimes, à avoir
 » la tête tranchée, par sentence rendue contre lui le 6^e. d'août 1555.
 » Et même, environ deux ans après, ayant un procès contre un particulier de cette ville en une justice étrangère où il s'était retiré, et auquel il y allait de l'honneur et de l'intérêt de notre république et de ce particulier de faire connaître ce perfide, l'on octroya une attestation du jugement rendu contre lui, aux termes que vous verrez par la copie ci-jointe, datée du 5^e. de février 1557. Voilà les qualités véritables de celui dont on relève si haut le témoignage dans le livre de feu M. le cardinal de Richelieu.
 » Pour ce qui regarde son envoi ou sa députation à Noyon, pour faire une information de la vie de Monsieur Calvin, c'est un fait, qui non-seulement est fausement supposé, et dont il n'est fait aucune mention en nos registres; mais qui est contre toute vraisemblance. Car, outre qu'il n'est jamais sorti envoyé ou député de notre ville, pour affaire publique, qui n'ait été en une charge plus haute que celle de Bertelier, et que l'on ne donne ces emplois qu'à des conseillers du petit conseil, il est notoire, comme vous savez, que nous avons en cette ville des personnes remarquables de Noyon, qui s'y étaient retirées avec M. Calvin peu de temps après lui, et entre autres, un chanoine, nommé M. Collemont, et Mgr. de Normandie, lieutenant civil de la ville de Noyon, dont la famille est encore des plus considérables parmi nous, et duquel je suis descendu du côté maternel; par le moyen desquels il était bien facile de prendre toutes les informations que l'on aurait pu désirer, sans ai-

(1) Il a pour titre : La défense de Calvin, et fut imprimé l'an 1667, in-8^o.

» ler plus loin. Joint à cela, qu'il
 » est constant que ce Bertelier a
 » toujours été ennemi de M. Calvin,
 » parce qu'il l'avait souvent repris
 » et censuré de ses vices, et de ses
 » scandales ; et qu'il s'était oppo-
 » sé de tout son pouvoir à ses mé-
 » chans et pernicious desseins. Ce
 » qui se prouve par les lettres de Cal-
 » vin à Viret et à Bullinger, aux mois
 » de septembre et de novembre 1553,
 » par lesquelles il le décrit comme
 » un homme vicieux et audacieux.
 » M. de Bèze représente aussi en la
 » Vie de Calvin les méchantes quali-
 » tés de Bertelier (2). »

Voici la copie de l'attestation de la seigneurie de Genève contre Philibert Bertelier (3).

« Nous syndics et conseil de Ge-
 » nève, à tous ceux qui ces présen-
 » tes verront, certifions que le 6^e.
 » d'août de l'an 1555 a été donné et
 » prononcé publiquement, à son de
 » trompe, sentence criminelle, contre
 » Philibert Bertelier, et complices
 » nommés en ladite sentence, par
 » laquelle, pour les crimes horribles
 » et détestables de conspiration con-
 » tre la sainte institution et réforma-
 » tion chrétienne, et contre cette
 » cité, bien public et tranquillité
 » d'icelle, a été ledit Philibert Ber-
 » telier, comme des auteurs de con-
 » spiration et ennemis de cette cité,
 » paix et union et tranquillité d'icelle,
 » condamné à devoir être lié et mené
 » au lieu de Champel, et là avoir la
 » tête coupée, et son corps mis en
 » quatre quartiers, lesquels seront
 » élevés es quatre lieux plus éminens,
 » à l'entour de cette cité, pour don-
 » ner exemple aux autres, qui tels
 » crimes voudraient commettre :
 » comme ainsi l'attestons. En foi de
 » quoi nous avons mandé et comman-
 » dé être concédées les présentes,
 » sous notre sceau en ce accoutumé,
 » et seing de notre secrétaire. Donné
 » à Genève, ce 5 de février 1557. »

(B) *Il n'avait point eu de plus inexorable partie que Calvin.*] Bertelier, ayant été excommunié l'an 1552 par le consistoire de Genève (4), en porta

ses plaintes au sénat. Les ministres furent mandés pour rendre raison de cette affaire : le sénat, parties ouïes, prononça que l'excommunication était juste. Au bout de dix-huit mois, Bertelier eut recours encore au sénat, qui, après avoir ouï les oppositions de Calvin, prononça que Bertelier serait reçu à la sainte cène. Dès que Calvin eut appris cette nouvelle, il pria messieurs les syndics de convoquer le sénat ; et lorsque l'assemblée fut formée, il représenta ses raisons, et conclut par jurer qu'il perdrait plutôt la vie, que de consentir qu'un tel homme participât à la cène (5). Voilà ce que Calvin a écrit lui-même. Son historien nous en dira davantage (6). Les vacarmes que l'on fit contre les ministres, comme si à certains égards ils se fussent emparés des droits de la souveraineté, furent cause que le conseil des deux cents ordonna que la connaissance des causes d'excommunication appartiendrait en dernier ressort au sénat, et que le sénat pourrait absoudre les excommuniés qu'il verrait bon être. En conséquence de ce décret, le sénat accorda des lettres d'absolution à Bertelier, qui furent scellées du sceau de la seigneurie. On devait célébrer la cène dans deux jours, lorsque Calvin fut averti de ce qui s'était passé. Il prit son parti promptement : il prêcha sur le mépris de la cène, il éleva la voix et la main, il dit qu'il imiterait saint Chrysostome, qu'il n'opposerait point la force à la force, mais qu'il se laisserait plutôt massacrer, que d'employer sa main à présenter les saints mystères à ceux qui en avaient été jugés indignes. Ce fut un coup de foudre qui déconcerta la faction de Bertelier ; de sorte qu'il fut jugé à propos qu'il ne se présentât pas à la communion. Le lendemain de la cène, Calvin, accompagné de son consistoire, demanda au sénat, et au conseil des deux cents, la permission de parler au peuple sur cette affaire, attendu qu'il s'agissait de l'abrogation d'une loi faite par le peuple. Cela fit tant d'impression sur

CLXII :) Quidam, ob effrenas suas libidines et multa flagitia, contra usum privatum, donec resipisceret.

(5) *Ex Epistolâ Calvinî ad Viretum. C'est la CLIV^e. Elle est datée du 4 de septembre 1553.*

(6) Beza, in *Vitâ Calvinî, ad ann. 1553.*

(2) Drelincourt, Défense de Calvin, pag. 148.

(3) Elle est dans le livre de M. Drelincourt, pag. 51.

(4) C'est de lui qu'il faut entendre ces paroles de la Lettre de Calvin à Bullinger, (c'est la

les esprits, qu'il fut résolu qu'on consulterait les Cantons Suisses, et que le décret des deux cents demeurerait suspendu, sans que l'on pût dire que les anciens réglemens eussent reçu la moindre atteinte. *In eam sententiam animis non mediocriter immutatis itum est, ut suspenso illo Diacosiorum decreto statueretur petendum esse à quatuor civitatibus Helveticis iudicium, nec interea præjudicium ullum fieri receptis legibus oportere* (7). Par ce moyen, le consistoire remporta un plein triomphe, et fit bouquer, pour ainsi dire, et le sénat et le conseil des deux cents. Qu'eussent-ils fait dans un pays de démocratie? Peut-on dominer sur des personnes, qui du haut d'une chaire disent au peuple qu'ils se laisseront plutôt tuer, que de consentir que les choses saintes soient profanées? L'exemple de saint Chrysostome, allégué bien à propos, est une très-fine manière de menacer d'une sédition messieurs du gouvernement.

(C) *Il y a dans l'acte qu'il produisit contre Calvin une marque infail-
lible de réprobation.*] On ne sait, ni en quel temps il fut dressé, ni par qui, ni les noms des témoins, ni en général aucune des circonstances que l'on n'oublie jamais, si ce n'est lorsqu'on a peur de fournir des armes à ceux qui ont intérêt de s'inscrire en faux. Ce que je vais dire est tout autrement décisif. Si l'acte de Bertelier avait été légitime, il y aurait eu à Noyon des documens authentiques et publics du procès et de la fleur de lis en question; et cela étant, on les aurait publiés dès qu'on aurait vu les ravages que souffrait le catholicisme par le moyen de Calvin. A moins d'un miracle continuel, et plus inouï qu'aucun miracle que l'on connaisse, tous les habitans de Noyon n'auraient pas gardé le secret, et n'auraient point épargné la réputation d'un compatriote qui leur était si odieux (8).

(7) Beza, in Vita Calvini, ad ann. 1553.

(8) L'an 1551, sur une fausse nouvelle de la mort de Calvin, on fit des prières publiques et des processions à Noyon, pour rendre grâces à Dieu de cette mort. *Non dubito quin jam audieris me patriam esse superstitem. Ita urbem mortuam lagere cogor*, (c'est à l'occasion de l'incendie qui fit périr cette ville, l'an 1552, que Calvin dit cela,) *quæ superiore anno, ob falsum mortis meæ rumorem, solennes habuit supplicationes, ut de Christo triumpharet.* Calvinus, epist. CXL, datée du 5 décembre 1552.

Je pousse cette pensée dans un autre lieu (9), laissons-la donc ici comme elle est. J'ajoute que si l'exposé de Bertelier était véritable, il aurait eu son papier quand il s'enfuit de Genève, c'est-à-dire, que sa prétendue commission aurait précédé l'affaire pour laquelle il fut condamné à la mort par contumace l'an 1555; car, depuis ce temps-là, il est visible qu'il n'a point eu la commission dont il se vante. Mais, à qui persuadera-t-on, qu'avant l'année 1555, lorsque ceux qu'on appelait hérétiques n'osaient se montrer de peur du feu, un député de Genève alla hardiment à Noyon pour s'informer de la vie de Calvin? A qui persuadera-t-on, que si Bertelier avait eu un acte authentique de l'infamie de Calvin l'an 1554, il l'aurait si bien tenu sous la clef, que le public n'en aurait eu connaissance qu'en l'année 1577? N'était-ce pas une pièce que le clergé de France aurait achetée au poids de l'or? Mais à quoi m'amuse-je de réfuter un roman aussi ridicule que celui-là?

(D) *Il est surprenant de voir le cardinal de Richelieu faire fond sur cette pièce de Bertelier.*] « Ce qui doit passer, dit-il (10), pour une conviction indubitable des crimes imputés à Calvin est que depuis qu'il a été chargé de cette accusation, l'église de Genève, non-seulement n'a pas justifié le contraire, mais même, n'a pas nié l'information que Bertelier, envoyé par ceux de la même ville, fit à Noyon. Cette information était signée des plus apparens de la ville de Noyon, et avait été faite avec toutes les formes ordinaires de la justice; et dans la même information l'on voit que cet hérésiarque, ayant été convaincu d'un péché abominable, que l'on ne punit que par le feu, la peine qu'il avait méritée fut, à la prière de son évêque, modérée à la fleur de lis. Et l'église de Genève, qui ne désavoue pas cette information touchant la vie de Calvin, n'eût pas manqué de la désavouer, si elle eût cru le pouvoir

(9) Dans la remarque (K) de l'article BOL-
SAC, et plus amplement dans la remarque (U)
de l'article BÈZE.

(10) Méthode pour convertir ceux qui se sont
séparés de l'Eglise, liv. II, chap. X, pag. 319.

Roaldes. Il eut bien de la peine à éviter les massacreurs de Cahors, l'an 1572; mais enfin il leur échappa, et se sauva à Genève, où au bout de deux ans il remplit la profession en hébreu que Rodolphe Cevalier avait occupée. Il travailla à divers ouvrages considérables, pendant son séjour à Genève (A), et il ne discontinua point de s'appliquer à l'étude, lorsqu'il se fut transporté à Franckenthal au palatinat. Il y publia un livre l'an 1586, intitulé *Lucubrationes Franckentalenses*. Il quitta ce poste pour s'en aller à Lausanne, où MM. de Berne lui offrirent une charge de professeur qu'il exerça jusques à sa mort arrivée l'an 1594. Il était dans son année climatérique lorsqu'il mourut (a), d'où l'on peut juger qu'il naquit l'an 1531. Il ne faut pas oublier qu'il était ministre, et qu'il exerça cette charge dans Genève (b). Il y épousa Geneviève Denosse, nièce de la première femme de Théodore de Bèze, chez qui elle avait été élevée dès son enfance. Elle était aimée de sa tante fort tendrement (c). Bertram était bon critique, comme Théodore de Bèze, Casaubon, et plusieurs autres savans personnages l'ont reconnu publiquement (d).

(a) Tiré de M. de Thou, à la fin du livre CIX.

(b) Voyez la préface de Bèze sur Mercerus in Jobum, imprimée en 1573.

(c) Ant. Fayus, de Vitâ et obitu Th. Bezae, pag. 48.

(d) Voyez Colomesii Gallia oriental., pag. 73, 74.

(A) Il travailla à divers ouvrages considérables, pendant son séjour à Genève.] Il publia le *Trésor de Sanctes Pagninus*, avec des augmenta-

tions dont il prit une partie dans les écrits de Mercerus et dans ceux de Cevalier, et il fournit l'autre de son propre fonds. Il publia aussi la *Comparaison de l'hébreu et de l'aramée*, et un traité de *Politia Judaica*. M. de Thou n'en savait pas davantage : il met ce dernier traité au-dessus des autres livres composés par cet auteur. *Qui ex omnibus ejus operibus maxime commendatur* (1). Il aurait pu ajouter que Bertram contribua autant qu'aucun autre à l'édition du Commentaire de Mercerus sur le livre de Job. On l'avoue dans la préface : *Cæterum ne sud quidem laude fraudandus Cornelius noster videtur, ejusdem Merceri quondam discipulus et nunc meus in hac ecclesia collega. Huic siquidem non parvâ ex parte debetur istius libri editio, cum vix alius reperiri potuisse videretur qui hæc à Mercero minutissimis characteribus ac fugientibus penè litteris in adversariis descripta legendo consequeretur* (2). M. Simon a parlé d'un autre travail de Bertram : il dit que ce professeur, aidé par Bèze, la Faye, Rotan, Jaquemot, et Goulart, revit la version française de la Bible en l'année 1588, et qu'étant plus savant dans la langue hébraïque que tous ceux qui l'avaient précédé, il prit beaucoup plus de liberté dans la réformation qu'il fit, tant dans les versions, que dans les notes (3). Les autres choses que M. Simon a dites touchant cette révision se voient non-seulement dans son Histoire critique, mais aussi dans le Supplément de Moréri. Je remarque que, selon M. de Thou, l'ouvrage, qui a pour titre *Lucubrationes Franckentalenses* (4), fut publié l'an 1586, et intitulé de la sorte à cause que l'auteur demeurait à Franckenthal. Comment donc, me dira-t-on, a-t-il travaillé à la révision que ceux de Genève firent l'an 1588 ? Cette difficulté est vaine : quand M. Simon assure, qu'en l'année 1588, il se fit

(1) Thuan., lib. CIX, sub finem.

(2) Beza, in præfat. illius Commentarii.

(3) Histoire critique du Vieux Testament, liv. II, chap. XXIV, pag. 347.

(4) Pour donner le titre tout entier, il faut ajouter ici : seu Specimen expositionum in difficiliora utriusque Testamenti loca. Dans la Critique de M. Simon, et dans le Supplément de Moréri, on a dit Franckenthalenses, au lieu de Franckentalenses.

une autre réformation de la version de Genève, il ne veut sans doute marquer que la date de l'impression : il ne prétend pas que tout ce travail ait été fait l'an 1588. On sait assez que ces sortes de révisions durent ordinairement plusieurs années. Ainsi Bertram a pu être le principal directeur de celle-là, quoiqu'elle n'ait vu le jour que long-temps après qu'il fut sorti de Genève. J'ajoute qu'il fut en particulier l'auteur des figures de cette Bible, et de leur explication (5). C'est donc de lui qu'il faut entendre ces paroles de la préface qui fut mise au-devant de cette Bible : *Nous avons aussi ajouté certaines figures, mais à la fin et hors du corps de l'ouvrage, qui pourront servir à l'intelligence de certains passages, en quoi a particulièrement travaillé un docte personnage de notre compagnie grandement versé en la langue hébraïque, et en la lecture du Vieux Testament.* M. Colomies les a appliquées à notre Bertram (6).

(5) Teissier, Addit. aux Éloges de M. de Thou, tom. II, pag. 202.

(6) Celomesius, in Gallia orientali, pag. 73.

BÉRULLE (PIERRE DE), cardinal et fondateur des pères de l'Oratoire en France, naquit le 4 de février 1575, et mourut le 2 d'octobre 1629 (a). Vous trouverez beaucoup de choses sur son chapitre dans le Dictionnaire de Moréri, et dans les Hommes illustres de M. Perrault; mais vous n'y trouverez pas qu'il fut exposé à la satire des carmes (A), qui s'efforcèrent de le décrier comme un très-malhonorable homme; ni qu'il s'opposa au dessein que le cardinal de Richelieu avait formé d'abaisser la maison d'Autriche (B); ni qu'on voulut faire accroire qu'il était mort de poison (C). Ce que je dirai de l'édition de ses œuvres rectifiera une négligence

(a) Perrault, Hommes illust., 1^{re} part., pag. 30, 34.

de M. Moréri (D). Je réfuterai aussi une faute de M. Perrault (E). Le cardinal de Bérulle avait un frère conseiller d'état, et dont l'un des petits-fils a été maître des requêtes, intendant à Lyon, et puis premier président au parlement de Grenoble (b). Le frère de celui-ci se nommait l'abbé de Bérulle, et fut maître des requêtes, et prieur de Saint-Romain du Puy, auprès de Lyon, et mourut sur la fin du mois de juin 1704 (c).

(b) Mercure Galant de juillet 1704, pag. 99.

(c) Là même, pag. 100.

(A) Il fut exposé à la satire des carmes.] Voici ce que j'ai lu dans un livre de l'évêque de Belley (1). « M. de » Bérulle, encore supérieur de l'Oratoire..... avait été fait supérieur » par délégation et commission du » pape, de certaines moniales de » grande piété et édification (2), qu'il » avait amenées d'Espagne et introduites en France. Les moines du » même ordre, voulant en avoir la » direction, remuèrent ciel et terre » à Rome et en France. Et ne pouvant » venir à bout de leurs intentions » (parce qu'en cour de Rome ils ont » en horreur la conduite des moniales » par des moines, pour des raisons » que l'expérience fait assez connaître,) ils se mirent à faire des libelles diffamatoires, où ils l'appellent anti-pape, huguenot couvert, impie, libertin; bref, ils vomissent tout ce que la passion peut écumer de plus odieux. Ils accusent ses mœurs, censurent sa doctrine; que ne font-ils pour noircir sa réputation ! A la fin, ces contradictions par une providence admirable de Dieu, qui sait tirer le bien du mal, et la lumière des ténèbres, ont fait naître ces excellents ouvrages de l'État et des Grandeurs de Jésus, et celui de sa Vie, qui jetèrent tout le soleil dans les yeux

(1) L'Anti-Basilic, pour réponse à l'Anti-Camus, pag. 141.

(2) C'est-à-dire, des carmelites.

» de ses adversaires, et les rendirent
 » muets comme des poissons.» Quelques-uns d'eux arrivèrent à tel degré d'outrecuidance et d'aveuglement, de soutenir que le pape ne pouvait donner le gouvernement des moniales à d'autres qu'aux moines de leur même ordre(3).

Il y a parmi les œuvres du cardinal de Bérulle un narré de la querelle qui lui fut faite par les carmes. Leur prétexte fut un certain mémorial qu'il avait dressé pour servir de formulaire à une nouvelle sorte de vœu(4). C'était un vœu de servitude à Jésus-Christ et à la Vierge. Cet auteur ne répondit point à leurs écrits : mais il composa un *Discours de l'état et des grandeurs de Jésus*, pour faire l'apologie du mémorial. *Au lieu de réplique et de repartie*, dit-il(5), après dix ans de patience et de silence; après trois ans de tempêtes et orages suscités en France et en Italie, par des esprits nés à cet exercice; avec plusieurs calomnies et six libelles injurieux et diffamatoires soigneusement espandus et même aux provinces étrangères; je produis ce discours en évidence, et le produis, non pas pour parler de leurs personnes, de leurs desseins, de leur conduite; mais, pour parler de Jésus.

(B) *Il s'opposa au dessein..... d'abaisser la maison d'Autriche.*] Il fut secondé par Marillac, garde des sceaux, et par quelques autres gens du conseil secret de Marie de Médicis(6). Les raisons qu'ils alléguèrent, pour empêcher qu'on ne secourût le duc de Mantoue, se trouvent dans M. le Vassor(7), qui ajoute « Bérulle, le, homme d'état à révélations, se repaissait de sa politique dévote : il la débitait au conseil de la reine-mère, et l'appuyait des faux raisonnemens que sa théologie mystique, et son imagination naturellement vive et féconde lui suggéraient en abondance. Le garde des sceaux l'écoutait comme un pro-

phète inspiré du ciel. Bérulle lui parlait selon son cœur.... Certaines religieuses carmelites du faubourg Saint-Jacques, grandes visionnaires, que Bérulle leur directeur, le garde des sceaux, et la reine-mère, consultaient comme des oracles, trouvaient le plan admirable(8). Dieu leur avait révélé dans leurs oraisons et dans leurs extases, que telle était sa volonté(9). » Nous verrons dans la remarque suivante comment cet historien l'excuse d'avoir souhaité qu'on n'abaissât point la maison d'Autriche.

Le Testament politique du cardinal de Richelieu nous apprend la partialité du cardinal de Bérulle pour l'Espagne. J'en citerai ce morceau. *Votre majesté* (c'est le cardinal de Richelieu qui parle à Louis XIII) *eût par ce moyen affranchi pour jamais les Grisons de la tyrannie de la maison d'Autriche, si Fargis, son ambassadeur en Espagne, n'eût, à la sollicitation du cardinal de Bérulle, fait (ainsi qu'il l'a confessé depuis) sans votre su, et contre les ordres exprès de votre majesté, un traité fort désavantageux, auquel vous adhérez enfin, pour plaire au pape, qui prétendait être aucunement intéressé dans cette affaire* (10). L'abbé Richard cite ces paroles dans son Histoire du père Joseph, après avoir dit que *le traité fait par le seigneur du Fargis..... fut désavoué, parce qu'il n'avait pas suivi les instructions du père Joseph* (11). Il ajoute qu'il fut résolu au conseil du roi de dissimuler cette faute de du Fargis : mais qu'*au lieu de ratifier ce qu'il avait fait, on lui enverrait un autre projet, sur lequel il ferait réformer le premier; ce que l'ambassadeur exécuta* (12).

(C) *On voulut faire accroire qu'il était mort de poison.*] « Il était mort subitement, en disant la messe.... »

(8) C'est-à-dire, celui que le garde des sceaux avait formé, de s'élever sur les débris de la fortune du cardinal de Richelieu.

(9) Le Vassor, Histoire de Louis XIII, tom. VI, pag. 2 et 3.

(10) Testament politique du cardinal de Richelieu, chap. I, pag. 11.

(11) Richard, Histoire de la Vie du père Joseph, tom. I, pag. 313. Voyez aussi la Vie du véritable père Joseph, pag. 132, édition de la Haye, en 1705, in-12.

(12) Là même.

(3) L'Anti-Basilic, pour répondre à l'Anti-Camus, pag. 202.

(4) Ce Mémorial est dans les OEuvres du cardinal de Bérulle, pag. 278 et suiv., édit. de Paris, en 1657, in-folio.

(5) Bérulle, pag. 111 de ses OEuvres.

(6) Le Vassor, Histoire de Louis XIII, tom. VI, pag. 1.

(7) Là même, pag. 2.

» Un pareil accident fit croire à plu-
 » sieurs personnes que Richelieu l'a-
 » vait empoisonné. Le duc d'Orléans
 » l'insinue dans une lettre au roi. *En*
 » *me réconciliant avec la reine mada-*
 » *me ma mère*, dit Gaston, *mon cou-*
 » *sine le cardinal de Bérulle me ren-*
 » *dit un fort bon office. Mais il lui*
 » *fut funeste, puisque sa mort le sui-*
 » *vit de si près* (*). N'est-ce point
 » pousser la malignité trop loin? Bé-
 » rulle languissait depuis plus d'un
 » an. On lui trouva les parties nobles
 » gâtées et corrompues. Peut-être que
 » les malins s'imaginèrent que c'était
 » un effet du poison lent que Riche-
 » lieu, qui vit l'élévation de Bérulle
 » avec chagrin, lui avait fait don-
 » ner. Quoi qu'il en soit, tout le mon-
 » de reconnaît que Bérulle était par-
 » faitement homme de bien. S'il eut
 » des travers dans la politique, cela
 » vint de la tendresse de sa conscien-
 » ce, et de ce que, trompé par un
 » zèle mal entendu de religion, et
 » par certains préjugés de dévotion,
 » il s'imaginait bonnement que son
 » opinion était plus avantageuse au
 » bien de l'état, et au rétablissement
 » du culte romain en France et ail-
 » leurs (13). »

Notez que M. le Vassor ne rejete, ni n'adopte la médisance des ennemis du cardinal. C'est un signe qu'il ne la trouvait guère vraisemblable.

(D) *Ce que je dirai de l'édition de ses œuvres rectifiera une négligence de M. Moréri.*] Une partie des œuvres du cardinal de Bérulle avait été diversement imprimée de son vivant : l'autre partie fut trouvée dans ses manuscrits (14). François Bourgoing, sur les désirs et instances des pères de l'Oratoire, dont il a été général, les fit ramasser toutes, et recueillir en un corps (15). Le père Gibieuf, qui en avait une plus grande connaissance qu'aucun autre, les disposa, et les enrichit d'argumens et de sommaires (16). Elles furent imprimées à Paris, l'an 1644, in-folio, et l'on en

donna une seconde édition dans la même ville, l'an 1657, in-folio. Le père Bourgoing (17) les dédia à la reine régente Anne d'Autriche, et y ajouta une préface, qui n'est point, comme le prétend M. Moréri, un abrégé de la Vie du cardinal de Bérulle, mais plutôt l'éloge de sa dévotion, et l'idée générale de ses écrits.

(E) *Je réfuterai une faute de M. Perrault.*] Il affirme que le cardinal de Bérulle, ayant conduit la princesse Henriette-Marie en Angleterre, s'y concilia l'amour et la vénération de tout le monde (18). Cependant voici ce qu'on trouve dans une lettre que ce cardinal écrivait à cette princesse, le 26 d'octobre 1625. *Il a plu à M. le duc de Bouquingam faire faire de grandes plaintes au roy, par un sien confident, nommé M. de Gerbières, arrivé dix ou douze jours après moy, que j'avois conspiré et attenté en Angleterre contre sa vie et sa fortune* (19).

(17) Moréri le nomme Bourgoïn. Cela est blâmable : il faut donner les noms propres sans altération.

(18) Perrault, Hommes illustres, tom. I, pag. 34.

(19) Oeuvres de Bérulle, pag. 861, édit. de Paris, en 1657.

BEVERNINGK (JÉRÔME) a été l'un des plus habiles hommes du XVII^e. siècle pour ce qui regarde les ambassades, et les importantes négociations. Il était originaire d'une maison noble de Prusse (A); mais il naquit à Tergou, dans la Hollande, le 25 d'avril 1614. Cette ville, qui se glorifie avec raison d'avoir produit un si grand homme, le vit au nombre de ses conseillers l'an 1645, et au nombre de ses bourgmestres l'an 1648. Elle le députa l'an 1646 aux états de la province. Il y donna de si bonnes preuves de sa capacité, qu'on ne tarda guère à se servir de lui pour les affaires de conséquence. Les états de Hollande le députè-

(*) Lettre du duc d'Orléans au roi, en 1631.

(13) Hist. de Louis XIII, tom. VI, pag. 204, 205.

(14) François Bourgoing, préf. des Oeuvres du cardinal de Bérulle.

(15) La même.

(16) La même.

rent avec M. de Brederode, l'an 1650, aux états d'Utrecht, pour les prier de se trouver à l'assemblée extraordinaire des Provinces-Unies qui se devait tenir à la Haye. Les mêmes états de Hollande le députèrent en 1651, pour assister à cette grande assemblée des Provinces-Unies. La ville de Tergou le députa en 1653 à l'assemblée des états généraux. Il fut envoyé la même année au protecteur et à la république d'Angleterre, en qualité de député extraordinaire : cette qualité fut changée l'année d'après en celle d'ambassadeur extraordinaire. Il conclut la paix entre la Hollande et l'Angleterre, le 28 d'avril 1654. Pendant le cours de cette ambassade, on lui conféra la charge de trésorier général des Provinces-Unies. Il la posséda jusqu'en 1665, et il ne tint qu'à lui de la garder plus long-temps; car les états généraux le prièrent de continuer à exercer cet emploi, et ne consentirent à la démission qu'il leur demandait, qu'après avoir vu que ni leurs raisons, ni leurs prières n'étaient point persuasives. On lui donna un témoignage très-avantageux que l'on était parfaitement satisfait de sa conduite, et on lui marqua en particulier l'estime que l'on avait pour sa personne (a). Il avait eu le bonheur, l'an 1659, de contribuer avec d'autres députés à la cessation des différens qui s'étaient élevés dans la province de Groningue. On peut dire que cette sorte de bonheur était attaché à son étoile, et c. l'a paraît

(a) Ce fut par le présent d'une coupe d'or émaillé, que le conseil d'état lui fit.

par le grand nombre de traités de paix ou d'alliance qu'il a conclus (b). Il fut envoyé deux fois à Clèves l'an 1666. La première fois, il conclut une alliance étroite avec son altesse électoral de Brandebourg (b) : la seconde, il conclut la paix avec l'évêque de Munster (c). L'année suivante, revêtu du caractère d'ambassadeur, il conclut avec l'Angleterre le traité de paix de Breda (d). Il fut envoyé l'an 1668 en qualité d'ambassadeur extraordinaire à Aix-la-Chapelle, pour le traité de paix entre la France et l'Espagne; et ce traité fut conclu le 2 de mai. On le nomma en 1668, pour aller avec le prince Maurice de Nassau sous la qualité d'ambassadeur extraordinaire vers l'empereur; mais les états généraux se raviserent à l'égard de cette ambassade. Les états de Hollande donnèrent des marques à M. de Beverningk de leur considération pour ses importans services (e). Il alla à la cour d'Espagne, l'an 1671, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, pour disposer sa majesté catholique à mettre en négociation ses différens avec la France : et il réussit à la satisfaction de ses maîtres. Il suivit en 1672 M. le prince d'Orange à l'armée comme député des états. Après cela, il se voulut donner du repos : il crut qu'il se devait contenter de la gloire qu'il avait acquise, et qu'il s'était acquitté de tout ce qu'un bon sujet doit à sa patrie; mais on avait trop de

(b) Le 16 de février 1666.

(c) Le 19 d'avril 1666.

(d) Le 31 juillet 1667.

(e) Ils lui firent présent d'un beau service de vaisselle d'argent.

oin de ses talens , pour le ser jouir de la retraite où il doit vivre. Les instances répétées des états et de M. le prince d'Orange l'obligèrent en 1673 à s'engager à l'une des plus importantes négociations qui se sent encore présentées. Je parle des conférences de Cologne.

Il avait d'abord choisi la ville d'Aix-la-Chapelle , pour y négocier la paix entre les princes qui étaient alors en guerre ; mais il trouva plus à propos d'aller à Cologne. M. de Beverningk y fut avec le caractère d'ambassadeur extraordinaire. L'enlèvement du prince de Furstemberg eut tout l'effet que l'on avait attendu de ce coup hardi ; savoir la rupture des conférences par rapport à la France. On ne laissa point de négocier avec les alliés de la couronne ; et on le fit avec toute sorte de succès ; car M. de Beverningk ramena dans l'alliance des états généraux l'électeur de Cologne , et l'évêque de Munster (f). Il fut fait curateur de l'académie de Leyde , l'an 1673. C'est une charge qui ne se donne ordinairement qu'à ceux qui ont servi la patrie dans de grands emplois. Lorsqu'il crut jouir du repos qu'il cherchait depuis longtemps , il se vit plongé dans la peine pénible de toutes les négociations : on le sollicita si instamment d'aller à Nimègue comme ambassadeur plénipotentiaire de la république pour la paix générale , qu'après s'en être excusé d'une fois , il ne put refuser

cette importante et laborieuse commission. On ne saurait dire les obstacles qu'il lui fallut vaincre : une adresse , une expérience moins consommée que la sienne n'en seraient jamais venues à bout ; car , excepté les ambassadeurs de France , presque tous les autres travaillaient incomparablement plus à éloigner le traité de paix , qu'à l'avancer. Néanmoins , depuis la prise de Gand , il semblait que la paix était devenue pour le moins un mal nécessaire à la Hollande , et les peuples comprenaient si bien les suites funestes que la prise de cette place pouvait avoir , qu'ils souhaitaient ardemment la fin de la guerre. M. de Beverningk eut ordre d'aller trouver le roi de France à son camp de Wetteren (g) , et on ne douta plus , après la réception qui lui fut faite (C) , que la paix ne se conclût. Elle fut en effet signée le 10 d'août 1678 entre la France et la Hollande ; après quoi , M. de Beverningk servit efficacement de médiateur pour faire conclure celle de la France avec l'Espagne le 11 septembre de la même année. Il conclut aussi un traité de paix et de commerce entre la Suède et les états généraux le 12 d'octobre 1679. Ce fut après tant de glorieuses et tant d'heureuses négociations , qu'il goûta enfin la vie tranquille qu'il avait tant souhaitée. Il se retira dans une belle seigneurie qu'il avait à une petite lieue de Leyde (h) , où il s'occupa principalement à la culture de toutes sortes de plantes qu'il faisait venir de tous les en-

(f) Le traité de paix avec l'évêque de Munster , fut signé le 22 d'avril 1674 , et avec l'électeur de Cologne , le 11 de mai suivant.

(g) Il y arriva le 30 mai 1678.

(h) Elle a nom Oud-Teilingen.

droits du monde. Mais cette agréable et innocente occupation, si semblable à celle que de grands princes ont fait succéder aux triomphes et au gouvernement de l'état, ne l'empêchait point de travailler pour la république des lettres. Il remplissait avec beaucoup de vigilance sa fonction de curateur de l'académie. Il sentit les commencemens de sa dernière maladie peu après avoir passé une matinée à voir les manuscrits de la fameuse bibliothèque d'Isac Vossius, qui avait été achetée depuis peu pour l'université de Hollande (i). Il ne fut pas plus tôt remonté dans son carrosse, qu'il frissonna. Ce furent les commencemens d'une fièvre qui devint plus forte de jour en jour, et qui l'emporta le 30 d'octobre 1690, à l'âge de soixante-seize ans. Madame sa femme lui a survécu (k) : il n'en eut jamais d'enfans; de sorte que, comme il était fils unique, il ne reste personne qui porte son nom en ce pays-ci. Il fut enterré à Tergou, dans une chapelle de marbre qu'il avait fait faire. Messieurs ses parens y ont fait graver son épitaphe sur une pierre de touche. C'est une fort belle inscription : on la verra toute entière dans les remarques (D). Elle contient en abrégé une vie qui pourrait remplir un juste volume; et si M. de Beverningk avait pris la peine de composer des mémoires touchant ses ambassades, ce serait un livre le plus instructif et le plus curieux que l'on sau-

rait voir. Il a toujours réussi dans ses négociations : c'est une gloire dont on ne trouve presque point d'exemple parmi ceux qui ont eu tant d'affaires publiques à manier. Il était laborieux et adroit, et ne se rebutait de rien (l). Les écrivains de France, et ceux de Hollande s'accordent à lui donner de grands éloges. J'en pourrais alléguer beaucoup de preuves; mais il suffira de produire ce qu'ont dit de lui M. de Wicquefort (E), et M. de Saint-Didier (F). Pour ce qui est de M. Temple, il fait paraître un peu de chagrin de la signature de Nimègue, mais il ne laisse pas d'avouer que M. de Beverningk apaisa les murmures de ses ennemis (m). Il aurait pu dire que messieurs d'Amsterdam lui écrivirent une lettre très-obligeante, pour le remercier de la conclusion de la paix (n). Ils l'assurèrent qu'ils avaient travaillé fortement auprès des membres des états de Hollande, pour qu'il fût employé à cette négociation. Ils savaient bien qu'il fallait un homme tel que lui, pour la faire réussir. La ville où il était né lui témoigna en cette rencontre combien elle l'estimait. Messieurs de Tergou lui firent présent de deux chenets d'argent l'année 1679, en considération du dernier traité de paix, et pour d'autres services importans rendus à l'état et à la ville.

(l) Tiré de Mémoires venus et ramassés de bon lieu.

(m) Mémoires, pag. 417, édition de la Haye, en 1692.

(n) Elle est datée du 14 d'août 1678.

(A) Il était originaire d'une maison noble de Prusse.] JEAN DE BEVER-

(i) C'est celle de Leyde.

(k) Elle naquit à Amsterdam, le 11 de mai 1635, et s'appelle Jeanne le Gillon. Elle est originaire d'une famille noble de Picardie.

MUGK, son aïeul, gentilhomme de Prusse, vint en Hollande l'an 1575, avec le comte de Hohenlo. Les états lui donnèrent une compagnie d'infanterie. Il devint ensuite lieutenant général de l'artillerie. Il épousa la fille de Dirck Loncq, bourgmestre de la ville de Tergou, et trésorier général de la province de Hollande. De ce mariage sortit **MELCHIOR DE BEVERNINGK**, capitaine d'infanterie au service des états généraux, et commandant aux châteaux d'Argenteau et de Dalem. Il se maria avec Sibylle Standert, fille de Léonard Standert, écuyer, capitaine d'infanterie, et gouverneur de Knodsenbourg, vis-à-vis de Nimègue, et de Catherine Haussart, fille de François Haussart, chambellan de la reine de Hongrie. Notre M. de Beverningk est sorti du mariage de Melchior de Beverningk et de Sibylle Standert.

(B) *Le bonheur de faire cesser les différends était attaché à son étoile : cela parait par le grand nombre de traités de paix ou d'alliance qu'il a conclus.*] Vous allez voir un passage qui, dans une longue parenthèse, nous commentera ceci. « M. Patius » (1) étant ambassadeur en Espagne, » et ayant conservé et augmenté, par » sa grande capacité, dans l'esprit » de la reine et du conseil d'Espagne » les salutaires impressions que M. de » *Beverningk* (homme né pour faire » la paix dans le monde, l'ayant don- » née du temps de Cromwel, et puis » après à Breda, aux Anglais et aux » Hollandais; à Clèves, à l'évêque » de Munster; à Aix-la-Chapelle, » aux Français et Espagnols; et tout » nouvellement à Cologne, à l'ar- » chevêque de Cologne et à l'évê- » que de Munster, et n'ayant pas » peu contribué à la paix faite depuis » peu avec l'Angleterre, et qui pour » ce sujet pourrait porter avec justice » le nom de *pacifique*) leur avait » données pour s'opposer de bonne » heure, par des moyens justes et » efficaces, à l'ambition des Fran- » çais, Stoupe ne sait comment s'en » venger autrement qu'en le calom- » niant, et en l'accusant faussement » d'être arminien. C'est encore une

(1) Il fallait dire *Pactus*. C'est celui dont je parle dans la note (12) de l'article *SAINTES*, remarques (F).

» sottise crainte qu'il a pour M. Pa-
» tius, qu'en cas qu'il vienne à pas-
» ser par la Suisse, il n'en échappe
» pas à fort bon marché. Je m'assure
» que si cela arrivait qu'il passât par
» ce pays, messieurs les Suisses, tant
» des cantons protestans, que des ca-
» tholiques romains, le recevraient
» avec leur civilité ordinaire, et avec
» le respect dû à son caractère et à
» son grand mérite, et qu'ils lui fe-
» raient des remerciemens solennels
» pour avoir tant contribué à la con-
» servation de la religion, et pour
» la liberté de l'Europe. » Voilà ce
qu'on trouve dans une Réponse qui
fut faite aux Lettres de M. Stoupe sur
la religion des Hollandais (2).

(C) *Il alla trouver le roi de France, et l'on ne douta plus de la paix, après la réception qui lui fut faite.*] Voyez la réponse que le roi de France fit à la lettre de messieurs les états généraux, et le mémoire qu'il fit livrer à M. de Beverningk avec la même réponse. Tout y facilite l'avancement de la paix : le style en est doux et honnête, et l'on y fait bien des avances. Chacun s'en peut convaincre (3). Il y eut dans cette ambassade une circonstance particulière qui n'est point connue, et qui mérite de l'être. Elle témoigne d'un côté la distinction avec laquelle le roi de France considérait la personne qui lui avait été envoyée; et de l'autre, avec quels principes d'honneur et de désintéressement M. de Beverningk se conduisait. Lorsqu'il partit de Wetteren, le roi lui voulut faire présent de deux portraits de sa majesté enrichis de pierreries, qui valaient chacun environ huit mille francs. D'ordinaire, on ne donne pas deux portraits, mais un. Il répondit à celui qui lui voulait donner ce présent de la part du roi, qu'il remerciait sa majesté de cet honneur; mais qu'il ne trouvait pas à propos de l'accepter. Il ne laissa pas de faire un présent au porteur des deux portraits, comme s'il les eût acceptés. La lettre du roi aux

(2) Cette Réponse a pour titre : la Véritable Religion des Hollandais, et fut imprimée à Amsterdam, en 1675, in-12. Voyez-en les pages 234 et 235.

(3) Tout cela est inséré dans la II^e. partie du II^e. tome des Actes et Mémoires des Négociations de la paix de Nimègue, pag. 407, édit. d'Amsterd. en 1680.

états porte que la conduite et la personne du sieur de Beverningk lui ont été très-agréables.

(D) On verra son épitaphe toute entière dans les remarques.] La voici : on observe la même situation des lignes qui est dans l'original.

Perillustris. ac generosus. vir

HIERONYMUS. VAN. BEVERNINGK.

Theilingæ. Toparcha
 Senator. Judex. Consul. Gondanus
 In. consessu. præpot: ord: gen: Assessor
 Idem. aliquoties. extra. ordin:
 Communi. Belgicæ. Fœd: ærario. Præfectus
 Lycei. Batavorum. Curator.
 In. Hispan: et. Fœd: Belg: finibus. regundis.
 Adjutor
 Legatus. Wilhelmo. III. in. exercitu datus
 Westmonasterium. Cliviam. II. Bredam
 Aquisgranum. Bruxellas. Madritum
 Coloniam. Agrippi: Noviomagum
 Ad. Gall: item. Regem
 Wetteræ. Morinorum. castra habentem
 Cum potestate. res. componendi. missus
 Ad. Casarem. vero. designatus. Orator.
 Re. nisi. perfectâ. nunquam. reversus.
 De. maximi. præterea momenti. rebus. domi.
 De amicitiiis. parandis
 Et. fœderibus. pangendis. foris
 A. Patriæ. Patribus. passim
 Feliciter. consultus. et adhibitus
 Natus. Goudæ. xv. April. mdcxiv.
 Mortuus Theilingæ. xxx. octob: mdcxc.
 Satur. honorum
 Hoc. monumento. conditur
 Cum
 Optima. vitæ. fortunarum que. socia
 Joanna. Le. Gillon
 Nata. Amst. xi. maji. mdcxxxv
 Mortua.

ΘΑΝΑΤΩ. ΠΑΝΤΕΣ. ΟΦΕΙΛΟΜΕΘΑ.

(E) Voici ce qu'ont dit de lui M. de Wicquefort.....] « Hiérôme Beverningk est sans doute un des premiers hommes des Provinces-Unies pour la négociation. La ville de Goude, qui d'ailleurs ne manque pas de grands sujets, l'a député plus d'une fois aux assemblées des états de la province de Hollande, et aux collèges de la généralité, et il a toujours parfaitement bien répondu à ce qu'on pouvait se promettre de son habileté. Ce fut lui qui, en l'an 1654, fit, avec Olivier Cromwel, le traité qui donna la paix aux Provinces-Unies; mais qui faillit à les jeter dans une guerre civile, à cause des intérêts du prince d'Orange qui, selon l'avis de quelques uns, n'y avaient pas été bien ménagés. La Hollande, en son particulier, fut tellement satisfaite du

» service qu'il lui rendit en cette ren-
 » contre, qu'elle lui fit donner la
 » charge de trésorier général, c'est-
 » à-dire, de premier ministre des
 » Provinces-Unies. Il n'y a point d'affaire si difficile qu'il ne démêle lorsqu'il s'y veut appliquer. Si on en veut des preuves, il ne faut que voir le traité qu'il fit conclure à Clèves avec l'évêque de Munster, en l'an 1666: et il n'a pas moins heureusement négocié à Madrid, touchant les importants intérêts des provinces de Flandre. S'il n'a pas réussi à Cologne, il s'en faut prendre à la mauvaise disposition des esprits, et à la méchante conjoncture des affaires, plutôt qu'à sa manière d'agir, qui s'est toujours soutenue avec la même force. Aussi lui a-t-on confié toute la négociation qui s'est faite à Nimègue; et c'est lui que les états ont choisi pour l'aller achever avec le roi très-chrétien auprès de Gand. Il se trouve rebuté des emplois: de sorte qu'au lieu que les autres les cherchent, il les fuit; aimant mieux se posséder dans sa solitude champêtre, que de nourrir le chagrin que les affaires lui donnent, et qui bien souvent ne lui est pas moins incommode qu'à ceux qui ont à négocier avec lui. Pour faire le caractère de M. de Beverningk, il faudrait une autre plume que la mienne, parce qu'à en bien examiner toutes les parties, il se trouvera que, sans une petite inégalité qui se rencontre en son humeur, il n'y a rien qui ne soit achevé (4). »

(F) et M. de Saint-Didier] De tous les endroits où cet auteur parle de M. de Beverningk, je n'en choisirai que ces trois. « Le prompt retour de M. de Beverningk, que cette nouvelle (5) fit partir de chez lui pour se rendre en diligence à Nimègue, confirmait la conjecture qu'on avait d'un accommodement particulier de la Hollande avec la France. Cet ambassadeur paraissait si affectionné aux véritables intérêts de sa patrie, que, s'il y avait quelque négociation particulière à attendre, ce ne pouvait être que par

(4) Wicquef., Traité de l'Ambassadeur, tom. II, pag. 443.

(5) Il entend celle de la bataille de Cassel.

» ce moyen (6)..... C'est un homme
 » qui a l'esprit vif, qui connaît le
 » bien, et qui y va toujours par la
 » voie la plus droite. Il est appliqué
 » et laborieux. Il a été employé par
 » les états dans plusieurs ambassades,
 » et dans tous les traités qui se sont
 » faits depuis 1650 ; mais il aime la
 » retraite, et ce fut avec quelque sor-
 » te de chagrin qu'il quitta la mai-
 » son de campagne qu'il a auprès de
 » Leyde, pour aller à Nimègue (7).....
 » M. de Beverningk est un homme
 » qui n'est pas moins habile qu'expé-
 » ditif (8). »

(6) Histoire des Négociations de Nimègue, tom. I, pag. 94, à l'an 1677.

(7) *Idem*, pag. 187.

(8) *Idem*, tom. II, pag. 29.

BÉZANITES, ou **BÉZANIENS**, secte imaginaire, qui n'a jamais subsisté que dans la tête de quelques faiseurs de catalogues d'hérétiques. On aurait lieu de s'étonner que des écrits aussi absurdes que le sont ces catalogues n'aient pas été supprimés dès leur naissance par les personnes d'autorité : on aurait lieu, dis-je, de s'en étonner, si l'on ne savait que ces personnes d'autorité sont bien souvent les moins éclairées, et les plus persuadées de la mauvaise maxime, *qu'on peut se servir indifféremment, ou de la fraude, ou de la bravoure, contre l'ennemi* ;

....*Dolus an virtus quis in hoste requirat* (a) ?

Ces personnes ne voyaient pas que ces catalogues, étant remplis d'impertinences et de faussetés notoires, n'étaient propres qu'à donner aux hérétiques un très-grand mépris pour les écrivains du gros de l'arbre : elles ne considéraient que le profit qui naîtrait de ce que les hérétiques seraient crus divisés en mille sectes. Quoi qu'il en soit,

(a) Virg. *Æn.*, lib. II. vs. 390.

s'il faut en croire Pratéolus (b), il s'éleva une secte sous l'empire de Charles V, et sous le pontificat de Jules III, environ l'an 1550 (c), laquelle on nomma les *bézanites*, ou les *bézaniens*, à cause de Théodore de Bèze. Toute la preuve qu'il en pourrait rapporter serait qu'on a lu cela dans un livre de Lindanus : car il est vrai que Lindanus le débiteur (d), mais sans citer qui que ce soit. Ce qu'il y a de fort sûr est qu'on ne hasarderait pas une maille, si l'on consignait cent millions pour être donnés à ceux qui pourraient prouver qu'il y a eu au XVI^e. siècle quelques personnes qui, en qualité de disciples de Théodore de Bèze, ont fait secte à part. On peut faire le même défi à l'égard d'un très-grand nombre d'autres sectes qui remplissent l'alphabet de Pratéolus. Peut-être que la principale cause, qui le porta à faire mention de la prétendue secte des *bézanites*, fut l'envie de donner pour ornement à son ouvrage les médisances que l'on publiait contre Théodore de Bèze (A). Si, au lieu de récompenser Lindanus, on l'avait châtié de ses mensonges (B), il n'eût pas été copié par tant de gens, dont sans doute le plus ridicule est un chartreux d'Allemagne (C).

(b) In Elencho hæreticorum, Voce Bezani-
 tæ, pag. 93.

(c) En ce temps-là, Bèze n'était point ministre, et n'était que professeur en langue grecque.

(d) Lindanus, Dubitantii dialogo II, pag. 152.

(A) *Pratéolus n'a peut-être parlé des bézaniens que pour ramasser les médisances que l'on publiait contre Théodore de Bèze.*] Ma conjecture paraîtra fort vraisemblable à tous ceux qui

états porte que la conduite et la personne du sieur de Beverningk lui ont été très-agréables.

(D) On verra son épitaphe toute entière dans les remarques.] La voici : on observe la même situation des lignes qui est dans l'original.

Perillustris. ac generosus. vir

HIERONYMUS. VAN. BEVERNINGK.

Theilingæ. Toparcha
 Senator. Judex. Consul. Goudanus
 In. consessu. præpot. ord. gen. Assessor
 Idem. aliquoties. extra. ordin.
 Communi. Belgicæ. Fœd. : ærario. Præfectus
 Lycei. Batavorum. Curator.
 In. Hispan. et. Fœd. Belg. finibus. regendis.
 Adjutor
 Legatus. Wilhelmo. III. in. exercitu. datus
 Westmonasterium. Cliviam. II. Bredam
 Aquisgranum. Bruxellas. Madritum
 Coloniam. Agrippi. Noviomagum
 Ad. Gall. item. Regem
 Wetteræ. Morinorum. castra habentem
 Cum potestate. res. componendi. missus
 Ad. Cæsarem. vero. designatus. Orator.
 Re. nisi. perfectus. nunquam. reversus.
 De. maximi. præterea. momenti. rebus. domi.
 De. amicitiiis. parandis
 Et. fœderibus. pangendis. foris
 A. Patrim. Patribus. passim
 Feliciter. consultus. et. adhibitus
 Natus. Goudæ. xv. April. mdcxiv.
 Mortuus Theilingæ. xxi. octob. mdcxc.
 Satur. honorum
 Hoc. monumento. conditur
 Cum
 Optima. vitæ. fortunarum. quæ. se.
 Joanna. Le. Gillon
 Nata. Amst. xi. maj. mdcxi.
 Mortua.

ΘΑΝΑΤΩ. ΠΑΝΤΕΣ. ΟΦΕΙ

(E) Voici ce qu'ont dit d'Wicquefort.....]

» ningk est sans don
 » miers hommes des
 » pour la négociat
 » Goude, qui d'ai
 » pas de grands
 » plus d'une fois
 » états de la pr
 » et aux collèg
 » il a toujours
 » pondu à ce
 » mettre de s
 » qui, en l'r
 » Cromwel
 » paix aur
 » faillit à
 » civile, i
 » ce d'C
 » quelor
 » mén
 » tion

est-ce
 » rien
 » cite un
 » cause ce
 » refices,
 » exs. Be-
 » lité ven-
 » moleret
 » matrona-
 » et bientôt
 » preuves ?
 » ser Linda-
 » de ses men-
 » antant que
 » ordre alpha-
 » mbre de sec-
 » sté, et qu'il
 » ment que Lin-
 » amé le père
 » ses sectes dans

logo II, p. 246.
 etc., pag. 94.
 M. Balduino.

» service qu'il l
 » contre, qu'e
 » charge de tr
 » à dire, de
 » Provinces-Un
 » faire si diffi
 » lorsqu'il s'y
 » en vent des
 » voir le tra
 » Clèves av
 » en l'an
 » heureux
 » toucha
 » provi
 » réus
 » dre
 » es
 » fr
 » r
 »
 »

ro
 » éze
 » de ce
 » avaient
 » and qui se
 » es ; et si,
 » nnes preuves
 » é à la peine de
 » et l'avaient décl
 » les choses saint
 » un exemple qui
 » eux-mêmes tou
 » les ou fourbes
 » faussetés. Mais
 » des affaires, ils
 » me un vaillant
 » catholique, et
 » plus. Qui se fer
 » ligion de ne poi
 » tiques ? Peu s'er
 » apostropher cet
 » les d'Horace :

Ulla si juris tibi
 Pæna, Barine,
 Dente si nigro,
 Turpior
 Crederem. Sed
 Perfidum votis
 Pulchrior muli
 Publica
 Expedit matris
 Fallere, et toto
 Signa cum cælo
 Morte cau

(4) Valer. Andrea
 324

(5) Il les tira du
 nihilo sui et ex nil
 appelle créer.

(6) Horat., Od. V

cautionné contre celles de la chair par un mariage de conscience (d), c'est-à-dire, par la promesse qu'il fit à une personne de l'autre sexe de l'épouser publiquement, dès que les obstacles qui l'en empêchaient alors seraient levés, et en attendant de ne se pas engager à l'état ecclésiastique. Il exécuta fidèlement ces deux promesses, mais il fallut qu'une dangereuse maladie l'arrachât du milieu des pièges qui l'attachaient au borbier. L'image affreuse d'une mort prochaine lui fit renouveller avec tant de force le vœu qu'il avait fait autrefois d'entrer dans la profession de l'église réformée, que, dès qu'il eut recouvré assez de santé pour cheminer, il se sauva à Genève avec cette femme. Il y arriva le 24 d'octobre 1548; et avant que de fixer à quoi il se destinerait, il alla voir à Tubinge Melchior Wolmar. L'année suivante, il accepta à Lausanne la profession en langue grecque; et après l'avoir exercée neuf ou dix ans, il s'en retourna à Genève (D), et se fit recevoir ministre (e). Il ne se borna point pendant ces neuf ou dix ans aux leçons grecques : il en fit aussi en français sur le Nouveau Testament (E); et cela, pour l'instruction et pour la consolation de plusieurs réfugiés de l'un et de l'autre sexe, qui demeuraient à Lausanne. Il publia divers livres pendant son séjour dans cette ville (F); et, avant que de quitter la profession qu'il y exerçait, il fit un voyage en Al-

lemagne, avec le caractère de député (G). Il eut alors la joie de s'aboucher avec Mélanchthon. S'étant établi à Genève, l'an 1559, il s'attacha à Calvin d'une façon particulière, et devint en peu de temps son collègue dans l'église et dans l'académie. Il fut envoyé à Nérac, à l'instigation de quelques grands du royaume, pour convertir le roi de Navarre, et pour conférer avec lui sur des choses d'importance (f). Ce fut lorsque MM. de Guise se furent emparés de l'autorité, sous le règne de François II, au préjudice des princes du sang. Le roi de Navarre ayant témoigné, tant par lettres, que par des députés, qu'il souhaitait que Théodore de Bèze assistât au colloque de Poissy, le sénat de Genève ne manqua point d'y consentir. On n'aurait pu faire choix d'une personne qui fût plus capable de faire honneur à la cause. Bèze parlait bien, il savait le monde, il avait l'esprit présent et beaucoup d'érudition. On écouta sa *harangue* attentivement, jusqu'à ce qu'il eût touché à la matière de la présence réelle. Une expression qu'il employa fit murmurer (H). Dans toute la suite de ce colloque, il se comporta en très-habile homme; et il ne se laissa jamais surprendre aux artifices du cardinal de Lorraine. Il ne retourna point à Genève, après la clôture du colloque : Catherine de Médicis voulut qu'étant Français il demeurât dans sa patrie. Il prêcha souvent chez la reine de

(d) Voyez les remarques (C) et (Y).

(e) Tiré de l'Épître dédicatoire de Bèze à Melchior Wolmar, à la tête de sa Confession de foi, qui est au commencement de ses œuvres in-folio, édition de Genève, en 1582.

(f) Cumque eo de rebus gravissimis communicaret, sed potissimum ut illius animo, si Deus aspirare dignaretur, veræ religionis gustum aliquem instillaret. Ant. Fayus, de Vita et Obitu Th. Beze, pag. 21.

Navarre, chez le prince de Condé, et aux faubourgs de Paris. Après le massacre de Vassy (g), on le députa au roi, pour se plaindre de cet attentat : la guerre civile suivit de près, pendant laquelle le prince de Condé le retint auprès de lui. Bèze se trouva à la bataille de Dreux comme ministre (I). Pendant la prison du prince, il se tint auprès de l'amiral de Coligni, et ne retourna à Genève qu'après la paix de 1563. Il ne revit la France qu'en 1568. Ce fut pour aller à Vezelai où sa présence était nécessaire (K). Il avait fait plusieurs livres, depuis son retour à Genève, et il continua d'en publier depuis qu'il fut revenu de Vezelai (L). Il retourna encore en France l'an 1571, pour assister au synode national de la Rochelle, dont il fut élu modérateur. L'année suivante, il assista à celui de Nîmes, et s'opposa à la faction de Jean Morel, qui proposait l'introduction d'une nouvelle discipline. Le prince de Condé le fit venir auprès de lui à Strasbourg, l'an 1574, pour l'envoyer au prince Jean Casimir administrateur du Palatinat ; ce qui montre qu'on n'ignorait pas qu'il savait faire autre chose que des leçons et des livres. La conférence de Mombelliard le mit aux prises, l'an 1586, avec Jacques André théologien de Tubinge. Bèze demanda que la dispute se fit par des argumens en forme ; mais il fallut céder aux desirs de son adversaire, qui ne voulait pas être gêné par les lois du syllogisme. Le succès de cette dispute fut comme toujours (M) :

(g) Le 1^{er} de mars 1562.

chaque parti se vanta d'avoir triomphé, et publia des relations victorieuses. Bèze perdit sa femme l'an 1588 ; mais cette affliction domestique, quelque grande qu'elle fût, ne l'empêcha pas de se trouver au synode que MM. de Berne avaient convoqué. On y condamna le dogme de Samuel Huberus * touchant notre justification devant Dieu, laquelle consistait, selon lui, dans une qualité inhérente (h). Bèze se remaria la même année, avec une veuve qui lui survécut (N). Les incommodités de la vieillesse commencèrent à se faire sentir l'an 1597, et le contraignirent de ne parler en public que rarement ; et enfin, il désista tout-à-fait au commencement de l'année 1600. Sa veine poétique n'était point tellement tarie l'an 1597, qu'il ne fit des vers pleins de feu contre les jésuites, à l'occasion du bruit que l'on fit courir qu'il était mort, et qu'avant que d'expirer il avait fait profession de la foi romaine (O). Les derniers vers qu'il composa furent une *votiva Gratulatio* à Henri IV, après l'accueil qu'il en reçut auprès de Genève, au mois

* Joly remarque que ce ne fut pas Huberus, mais Claude Albéri ou Aubri qui fut condamné à Berne. C'est de ce dernier que parle Antoine La Faye. Joly ajoute que dans l'article ROTAN, remarque (E), Bayle nomme Albéri comme condamné, et qu'il renvoie cependant à son article, BÈZE « sans » voir qu'il a mal entendu le passage de La Faye ». Bayle donne quelques détails sur Aubri dans la remarque (E) de l'article ROTAN.

(h) *De nostrâ ad tribunal Dei justificatione per fidem, tanquam instrumentum quo Christus justitia nostra apprehenditur, professus est se penitus assentiri, quum antea et scripto et verbo docuisset justitiam nostram apud Deum esse qualitatem quandam patibilem in nobis inhaerentem.* Fayus, in *Vitâ Bezæ*. pag. 55.

de décembre 1600 (i) (P). Il vécut jusques au 13 d'octobre 1605, et conserva toujours son bon sens (Q), et témoigna de beaux sentimens de piété jusqu'au dernier soupir. C'était un homme d'un mérite extraordinaire, et qui rendit de très-grands services à son parti (R). Il fut exposé à cent sortes de médisances et de calomnies : mais il fit voir et aux catholiques et aux luthériens, qu'il entendait l'art de se défendre, et qu'il avait bec et ongles. Il eut beaucoup de part à l'estime de Scaliger (S). Je ne critique M. Moréri qu'en cinq choses (T). M. de Mézerai traite fort mal ce ministre : il adopte comme certain le conte qui avait couru d'une accusation de sodomie intentée à Bèze devant le parlement de Paris, et un autre conte de l'enlèvement de Candide femme d'un tailleur. Cela ne paraît point digne d'un historien judicieux (V). Les poésies, intitulées *Juvenilia*, ont donné lieu à de grands vacarmes (X). On ne peut nier qu'elles ne contiennent des vers trop libres, et peu conformes à la chasteté des muses chrétiennes ; mais si les ennemis de l'auteur avaient été raisonnables, ils auraient pris plutôt le parti de le louer du regret * qu'il en témoigna (k), que le parti d'empoisonner l'épigramme de Candide et d'Audebert (Y). Ils

(i) La Faye, pag. 61, dit en 1599 et se trompe.

* Leduchat croit que c'est d'environ 1553 (Joly dit : peu après 1550), que datent les regrets de Bèze. Il se fonde sur l'épître dédicatoire de ses *Psaumes*, qui commence par *Petit troupeau*, et qui est de ce temps-là. Joly dit qu'on trouve des lettres manuscrites de Bèze dans la bibliothèque publique de Sainte-Élisabeth à Breslau.

(k) Voyez la remarque (X).

l'ont accusé d'avoir eu part à l'assassinat du duc de Guise : c'est ce que nous pourrions examiner dans l'article de POLTROT*. Ils ont dit qu'il a souhaité de retourner dans le giron du catholicisme (Z). Il n'est pas vrai qu'un dominicain l'ait confondu dans une dispute (AA). Nous verrons ailleurs (l) si Bolsec mérite quelque croyance.

Je crois, qu'après avoir fait la faute de publier ses *Juvenilia*, le seul et unique moyen qui lui restât de n'en point porter la peine, était de vivre dans un état très-obscur, ou très-éloigné des disputes de théologie ; car, sous quelque figure qu'il eût brillé, il se fût fait des ennemis qui se seraient prévalus de cette tache, afin d'abaisser sa réputation. Il avait principalement à craindre cela, dans quelque parti qu'il se signalât du côté de la controverse, et il ne faut point douter que, s'il eût tourné contre ceux de la religion les mêmes armes qu'il employa contre les papistes, il ne se fût trouvé des écrivains réformés qui l'auraient terriblement harcelé sur son Audebert et sur sa Candide (BB). On indiquerait plus facilement celui des catholiques romains qui l'a traité avec le plus de modération, que celui qui l'a traité avec le plus de colère. Ceux qui ont marqué pour lui de la retenue et de l'équité, sont en petit nombre : ceux qui ont déchainé contre lui toute la fureur de leur animosité, sont innombrables ; mais je ne crois point qu'il y en ait guère dont l'emportement soit aussi énorme

* Bayle n'a pas donné cet article.

(l) Dans l'art. de BOLSEC, remarque (L).

que celui de l'auteur de la Doctrine curieuse. Je rapporterai l'une de ses calomnies (CC) : elle est si étrange, qu'à peine peut-on ajouter foi à ses propres yeux sur un fait de cette nature. Il en fut publiquement censuré par un auteur catholique (DD) : l'affront lui en demeura tout entier; mais il n'en eut point de honte, et il aima mieux se servir d'une défaite pitoyable, que de donner gloire à la vérité (EE). J'ai lu quelque part dans ses ouvrages, que Sturmius assurait que Théodore de Bèze pouvait dire véritablement, *je ne crois qu'une chose, c'est que je ne crois rien* (m). Quelle calomnie! il faut compter Pratéolus entre les auteurs qui ont été les plus diligents copistes d'injures contre ce ministre : il n'a rien perdu de ce que Surius et semblables écrivains ont ramassé (n). Le cardinal de Richelieu employa dans sa Méthode quelques-unes de leurs rapsodies. Nous ferons une remarque contre lui (FF). N'oublions pas que Théodore de Bèze fut enterré dans le cloître de Saint-Pierre, et non pas au cimetière de Plein Palaix, parce que les Savoysiens s'étaient vantés qu'ils le viendroient déterrer, pour l'envoyer à Rome (o). La Faye dit que l'on en usa ainsi

pour des raisons qu'il n'était pas nécessaire de rapporter.

Le feuillant Pierre de Saint-Romuald lui fait un procès fort ridicule, en l'accusant de rébellion, pour avoir donné le titre de reine de France à la reine Élisabeth (GG). Je m'étonne que Balzac fasse la même querelle à des gens dont il ne dit point le nom (HH).

(A) *Il naquit noble de père et de mère.*] Son père, qui était bailli de Vezelai, s'appelait Pierre de Bèze : sa mère avait nom Marie Bourdelot. *P. à Beza ejus oppidi præfecto, et Mariæ Burdelotid, utroque Dei gratiæ genere nobili (utinam verò potius veri Dei cognitione imbuto) et integræ famæ parente natus.* Bèze, qui parle de la sorte dans une épître dédicatoire à Wolmar (1), nous dit ailleurs que ses ancêtres étaient riches depuis plusieurs générations, et qu'ils avaient laissé beaucoup de biens à l'Église. *Sum enim ego (ne nescias) Dei gratiæ non ex monachis, non ex adultério vel stupro, sed honestis avis et atavis prognatus; et ne ad allegorias tuas confugas, scito Bezarum familiam, si fortè quæcunque ante ducentos et amplius annos in monachos superstitione largita est reciperet, tam fore locupletem quàm ægrè hodiè sese in sud inopid tuetur* (2).

(B) *Il alla à Paris, où de bons revenus l'attendaient.*] Il y avait sept ans que son oncle le conseiller était mort (3); mais un autre oncle, abbé de Froidmond, n'avait pas moins d'amitié pour ce neveu. Il songeait à lui résigner son abbaye, qui valait quinze mille livres de rente : cela, joint à deux autres bons bénéfices, dont Bèze était déjà pourvu, et qu'on lui avait procurés sans qu'il en sût rien, l'eût mis en fort belle passe. *Huc accedebat quòd duobus pinguibus et optimis beneficiis me alioqui macrum ado-*

(m) Notes que Bèze, Apol. I ad Claudium de Xaintes, Oper. tom. II, pag. 294, dit cela de François Baudouin, Vir... sanè nullius fidei, ut tanquam alter Socrates verè possit illud usurpare, Hoc unum credo quòd nihil credo.

(n) Voyez son Elenchus alphabeticus Hæreticorum, et son Hist. de l'état et succès de l'Église, dressée en forme de chronique, et imprimée à Paris, l'an 1583, en deux volumes in-folio.

(o) Spon, Hist. de Genève, pag. 357.

(1) C'est celle de sa Confession de foi, qu'il publia en latin l'an 1560. Voyez la citation (e) de cet article, pag. 394.

(2) Beza, ad Claudium de Xaintes Apolog. altera, sub fin.

(3) Verheiden, qui le fait encore vivant, page 209, se trompe

*lescentem et præterea, quod verè testor, istarum rerum prorsus ignarum et absentem onerdrant, quorum vectigalia aureos coronatos annuos plus minus septingentos æquabant (4). Outre cela, son frère aîné n'en pouvait plus : c'était un homme confisqué ; la succession à ses bénéfices était une espérance prochaine. Il mourut effectivement bientôt après, et cette mort augmenta notablement les revenus de Théodore de Bèze. *Ex fratris morte auctiores mihi redditus essent facti (5).* Il est aisé de juger qu'un jeune homme si bien établi déjà, et qui avait de si grands dons, beaucoup d'amis et de parens, et une réputation peu commune, bâtie sur le succès des vers latins que le public avait vus de lui, se pouvait promettre toutes sortes d'avancemens. *Quumque mihi præter illa impedimenta quæ antè commemoravi, triplicem laqueum Satanas circumdedisset, nempe voluptatum illecebras quæ sunt in eâ civitate maximæ : gloriolæ dulcedinem, quam ego non parvam, ex meorum præsertim epigrammatum editione, ipsius quoque M. Antonii Flamini doctissimi poetæ, et quidem Itali, judicio eram consequutus : spem denique maximorum honorum mihi propositam, ad quos ex ipsis aulicis proceribus aliquot me vocabant, incitabant amici, pater et patruus hortari non desinebant : voluit Deus Opt. Max. ut..... tandem ex his quoque periculis evaderem (6).**

(C) *Les tentations du monde le rendirent irrésolu.*] Cela ne doit pas nous étonner. A cet âge-là, un bel esprit, bien fait de corps, et qui a de quoi se bien divertir, résiste avec peine aux tentations. La femme que Théodore de Bèze entretenait sous promesse de mariage avait beau lui parler de nocces, le revenu des bénéfices, auquel il eût fallu renoncer, réfutait fortement toutes ses instances. On croit facilement ce que Bèze dit là-dessus. Mais la force qu'il eut enfin de rompre cette ligature en est d'autant plus admirable. *Quum mihi et juveni et à meis otio, pecuniâ, rebus denique omnibus potius quàm consilio, abundant, Satanas omnia illa impedimenta derепentè objecisset, fateor me inani illa-*

rum rerum splendore et vanis blanditiis ita fuisse pellectum, ut me totum huc et illuc abripi facile paterer..... Uxorem mihi despondi, sed clam, id tamen fateor et uno tantum et altero ex piis amicis conscio, partim ne eatos offenderem, partim quod adhuc non satis possem à sceleratâ illâ pecuniâ quam ex sacerdotiis, de quibus ante dixi, percipiebam ut impurus canis ab uncto corio absterrerem..... Ego tum interea semper in luto hære, instantibus meis ut tandem certum aliquod vitæ genus amplecterer, et patruo mihi omnia deferente, aded ut quum und ex parte me premeret conscientia, et conjux de promisso appelleret : ex alterâ verò personatus Satanas mihi placidissimo vultu blandiretur, et ex fratris morte auctiores mihi redditus essent facti, quasi omnis consilii inops inter istas animi curas jacerem (7).

(D) *Après avoir exercé à Lausanne neuf ou dix ans la profession en grec, il s'en retourna à Genève.*] Voici ce qu'il dit lui-même dans sa Réponse à Claude de Saintes : *Novem circiter annos græcas litteras docuisse (8).* Antoine la Faye s'est servi du nombre rond : il a parlé de dix ans entiers. *Inciderunt postea tempora quæ Bezam ad migrandum Lausannâ, ubi decem annos integros hæret græca docendi munere defungens, induxerunt (9).* Bèze, dans un autre endroit de ses livres, raconte que de Lausanne il retourna à Genève au bout de dix ans. *Indè verò tandem, id est post annum decimum..., in hanc urbem iterum in placidissimum portum rediit (10).* Ni lui, ni la Faye n'ont pas jugé à propos de nous expliquer toutes les raisons de cette sortie de Lausanne : ce qu'ils en disent ne laisse pas de nous faire soupçonner qu'il y eut là je ne sais quoi qui serait propre à des anecdotes. *Inciderunt tempora quæ Bezam ad migrandum Lausannâ... induxerunt (11). Indè... partim quod meipsum cuperem theologiæ totum consecrare, partim alias ob causas quas nihil hîc attinet commemorare... in hanc urbem... rediit*

(7) *Idem, ibid.*

(8) Beza, *Apologiâ alterâ*, pag. 359.

(9) Ant. Fayus, in *Vitâ Bezm*, pag. 18.

(10) Beza, *Epist. dedicat. ad Melchior Wolmar.*

(11) Fayus, in *Vitâ Bezm*, pag. 18.

(4) Beza, *Epist. ad Melchior. Wolmar.*

(5) *Ibidem.*

(6) *Idem, ibidem.*

(12). Ses ennemis, qui faisaient d'une mouche un éléphant, publièrent qu'il avait été chassé de cette ville. Voyez Lindanus, à la page 152 du II^e. dialogue de son *Dubitantius*, et Baudouin dans sa III^e. réponse, folio 146 verso, où il dit, *docuit Lausannæ multis annis . . . illinc turpiter atque ignominiosè pulsus*. Cela était faux; mais il y eut quelque chose que je ne sais point, qui donna lieu à ce mensonge. Au reste, M. Teissier a pris l'un pour l'autre, quand il a dit que Bèze *exerça pendant dix ans à Lausanne la charge de professeur en philosophie* (13).

Un de mes amis (14), professeur célèbre à Lausanne, ayant lu ce qu'on vient de lire, prit la peine de rechercher ce qui pourrait me fournir quelques éclaircissemens; mais ses recherches furent inutiles, et néanmoins l'extrait que je vais donner de sa lettre est de conséquence. « Je croyais pouvoir vous envoyer quelque éclaircissement sur la vie de M. de Bèze, et principalement sur sa sortie de cette académie pour aller à Genève. Vous laissez sentir qu'il y a là quelque chose de caché. Je sais bien que l'on a dit, et même un auteur dont le nom m'est échappé a écrit que c'était pour avoir fait un enfant à sa servante. Cependant, si cela était, on l'aurait su à Genève comme ici; il ne serait pas sorti avec un congé honorable du souverain, *bond cum vened amplissimi magistratus Bernensis*, comme il le dit dans son Épître à son précepteur Wolmar; et enfin, il ne serait pas venu comme il faisait toutes les années à Lausanne, et n'y aurait pas été si bien reçu. On lui faisait tant d'honneur que le conseil lui allait tous jours au-devant, comme nos mémoires en font foi. » Je ne saurais dire si l'auteur dont on ne se souvient pas était Rehoul (15), cet écrivain satirique, qui fut décapité à Rome, pour ses pasquinades (16).

(12) Bèze, Epist. dedicat. ad Wolmar. Voyez la remarque (FF) de l'article de CALVIN.

(13) Addit. à M. de Thou, tom. II, pag. 363.

(14) M. Constant de Rebecque.

(15) Voyez la satire qu'il intitula : Actes du Synode universel de la sainte Réformation, p. 93.

(16) Voyez les Notes sur la Confession de Sanci, pag. 436, édition de 1699.

(E) *Il fit des leçons en français sur le Nouveau Testament.*] Il choisit d'abord l'Épître aux Romains, et puis celles de saint Pierre. Ce furent comme les semences et comme les préparatifs de ce grand ouvrage qu'il publia quelque temps après; je veux dire de sa traduction latine du Nouveau Testament avec des Notes. Il y retoucha plusieurs fois; il y fit bien des corrections. C'est à ceux qui ignorent la difficulté de ce travail à trouver étrange qu'à chaque édition on y ait changé quelque chose. *Illas tamen aliquoties emendatas ab ipso mirabitur nemo qui operis difficultatem cum dignitate conjunctam ut decet perperderit* (17). Il est vrai que cela faisait quelque peine à ceux qui s'étaient servis des premières éditions: ils craignaient toujours qu'il n'en vînt une nouvelle, qui renversât ce qu'ils avaient regardé comme certain; mais se fâcher de cela, c'est se fâcher contre la nature, qui a voulu que nos lumières fussent très-bornées, et qu'elles s'augmentassent peu à peu. On fit de cruels reproches à Théodore de Bèze sur ce sujet. *Nisi quis septies tuas Novi Testamenti editiones emat, nesciet quid ajas, aut quid neges. Memini typographum eruditum Hieronymum Commelinum hoc mihi antè decennium dixisse, quòd crebrà mutatione consilii hoc tantum adeptus es ut plurimi nihili faciant Novum Testamentum litterà læsum atque sensu flexiloquum. Et olim quidam doctor Cantabrigiæ plures aversati sunt religionem ducti per te ad credendum quod Novum Testamentum depravatum est, sicut per Edwardum Livilejum quod Vetus ulceratum* (18).

Notez que la première édition de cet ouvrage de Théodore de Bèze est de l'an 1556. Il en fit une seconde dix ans après, et la dédia à la reine d'Angleterre. La cinquième édition fut faite l'an 1598*. Il la dédia tout de

(17) Ant. Fayus, in Vita Bèze, pag. 15.

(18) Joh. Drusius, in Epistolâ ad Theod. Bèzam MS., apud Colomesium in Icone Presbyterianorum, pag. ult.; mais Colomies se trompe d'attribuer cette Lettre à Drusius: voyez une Lettre de Sixtinus Amama, au-devant du livre de Drusius de Hasidæis. J'en parle dans l'article BROUETON, citation 11).

* L'auteur des Observations qui sont dans la Bibliothèque française ayant dit, XXIX, 189,

à la même reine, je veux dire par une nouvelle épître, et en supprimant la première. Il ne devait pas la supprimer; car elle explique complètement les vues, la méthode et le dessein de l'auteur.

(F) *Il publia divers livres, pendant son séjour à Lausanne.*] Le premier fut une tragi-comédie française, intitulée *le Sacrifice d'Abraham* *. Jacomot la mit en latin, l'an 1598. Presque au même temps, Jacques Brunon la traduisit en la même langue à Amsterdam. Elle a été réimprimée je ne sais combien de fois. Voyons ce que Pasquier en a dit. *Vers ce mesme tems, estoit Theodore de Bèze, brave poëte latin et françois. Il composa..... en vers françois le Sacrifice d'Abraham, si bien retiré au vif, que le lisant il ne fit autrefois tomber des larmes des yeux* (19). Bèze avait accoutumé d'aller à Genève pendant les vacances, pour y voir Calvin, qui l'exhortait à consacrer ses talents au service de l'Eglise, et qui lui conseilla nommément d'achever ce que Marot avait commencé. Bèze suivit

qu'il possédait une édition de Zurich, 1559, et que conséquemment celle de 1564 qui est dédiée à la reine d'Angleterre ne peut être la seconde, un anonyme prétendit dans cette même *Bibliothèque française*, XXXIII, 330, que cette édition de 1559 ne différait pas de la première. L'auteur des *Observations* répliqua dans le tome XXXVIII, 198, et prouva que l'édition de 1559, qui est sans dédicace, diffère de l'édition de 1564. Il ajouta que l'édition de 1568 n'était pas la cinquième, mais au moins la septième, puisque, outre les trois éditions précédemment citées, il existe encore celles de 1565, 1579, 1590. Joly qui ne paraît pas avoir connu toute cette discussion, cite, d'après le père Lelong, une édition de 1582 et une de 1588.

* Joly dit que « ce fut en 1552, suivant l'auteur de la *Bibliothèque des Théâtres*. » Maupoint se contente, pag. 321, de donner à cette pièce qu'il intitule, *Abraham sacrifiant*, la date de 1552, sans dire si c'est l'époque de sa composition, représentation ou publication. L'auteur de la *Bibliothèque du Théâtre français* (connue sous le nom de Lavallière et composée par Marin et autres) place cet ouvrage dramatique parmi les *Mystères*, etc. et en cite d'abord une édition de Lyon, Fr. Dupré, in-12, sans date, puis une édition de 1552. Les frères Parfaict n'en parlent pas dans leur *Histoire du Théâtre français*. Le *Catalogue des livres de M. le comte de Pont-de-Veyle*, 1774, in-8°, en cite sous le n°. 164 une édition de 1550 : c'est une faute. Le volume qui portait ce numéro n'était qu'un fragment du volume, sans date, nom de ville ni d'imprimeur, intitulé, *Theod. Beza poemata*, etc., et qui contient, pag. 185 et suiv., la *Tragédie française du sacrifice d'Abraham*.

(19) Recherches de la France, liv. VII, chap. V, pag. 615.

ce conseil, et traduisit en vers français les cent *Psaumes* qui restaient à traduire. Ils furent imprimés avec privilège du roi, l'an 1561 *. « La » traduction du demeurant des *Psaumes* de David montre ce qu'il pouvoit faire, encore qu'il n'ait si » heureusement rencontré que Clément Marot en ses cinquante (20). » Après être réchappé de la peste, il fit une *Ode* ** pour en rendre grâces à Dieu. On prétend que Jodelle fit ce quatrain en ce temps-là :

*Bèze fut lors de la peste accueilli
Qu'il retouchait cette harpe immortelle;
Mais pourquoi fut Bèze d'elle assailli?
Bèze assaillait la peste à tous mortelle* (21)

L'un des plus remarquables écrits publiés par Bèze, pendant son séjour à Lausanne, fut le traité de *Hæreticis à magistratu puniendis*. Il le publia pour répondre au livre que Castalion, déguisé sous le nom de *Martinus Bellius*, avait composé sur cette importante matière, peu après le supplice de Servet (22). Castalion traita la thèse générale de la tolérance : Bèze lui soutint que les magistrats doivent punir les hérétiques. L'auteur de sa Vie soutient que cet ouvrage fut publié très à propos, afin de réfréner les esprits flottans. *Scriptum utriusque Beza tum refutavit, tempore in speciem importuno : sed re ipsa opportunissimo, ad cohibendos levium hominum in religione fluctantium vagos et incertos æstus* (23). On ne peut nier que la crainte du dernier supplice n'ait beaucoup de force, pour faire taire ceux qui auraient des doutes à proposer contre la religion dominante, et pour maintenir l'unité de communion extérieure; mais il en va du dogme qui autorise cette pratique,

* Leduchat pense qu'il doit y avoir une édition, antérieure d'environ dix ans, faite à Genève.

(20) Recherches de la France, liv. VII, chap. VI, pag. 615.

** Il composa, vingt-huit ans après, un traité sur le même sujet, et qui, dit Joly, est intitulé : *de Peste quaestiones duae explicatae : una, sitne contagiosa? altera, an et quomodo sit christianis per secessionem vitanda?* Genève, 1579, in-8°. de 35 pages. Goujet croit qu'il y a une édition de 1577.

(21) Nous examinerons dans la remarque (E) de l'article JOELLE, si ce fut lui qui composa ce quatrain.

(22) Servet fut brûlé à Genève, l'an 1553.

(23) Fayus, in Vita Bezae, pag. 15. Nous que par utriusque il entend Lelius Socin et Castalion.

comme de l'invention des bombes et des carcasses, et de toutes sortes de machines de guerre. Ceux qui s'en servent les premiers en retirent de grands avantages ; et pendant qu'ils sont les plus forts, cela va le mieux du monde ; mais, quand ils sont les plus faibles, on les accable de leurs propres inventions. Si le parti de Bèze avait été le plus fort par tout le monde, et s'il avait été assuré de se maintenir toujours dans sa supériorité, le dogme de *puniendis Hæreticis* aurait rendu de grands services, et il eût réprimé le zèle ou l'humeur brouillonne des novateurs ; mais comme, à un quart de lieue de Genève, on était sous le caprice du plus fort, et qu'on ne savait pas si Dieu permettrait que la secte de Socin devînt supérieure, il y avait beaucoup d'imprudence à soutenir que les magistrats doivent infliger la peine de mort aux hérétiques. Le profit présent ne nous doit pas si fort éblouir, qu'il nous empêche de songer aux suites : il faut en cette rencontre se servir de la maxime de Régulus :

*Hoc caverat mens provida Reguli,
Dissentientis conditionibus
Fœdis, et exemplo trahentis
Perniciem veniens in ævum* (24).

Je ne parle pas des autres raisons qui peuvent combattre ce dogme : je ne m'arrête qu'à celle de l'utilité alléguée par l'historien de Théodore de Bèze. Cette utilité est bien peu de chose en comparaison du mal que le livre de *puniendis Hæreticis* produit tous les jours ; car dès que les protestans se veulent plaindre des persécutions qu'ils souffrent, on leur allègue le droit que Calvin et Bèze ont reconnu dans les magistrats. Jusqu'ici on n'a vu personne qui n'ait échoué pitoyablement à cette objection *ad hominem*. Mais passons aux autres livres publiés par Théodore de Bèze, avant qu'il quittât Lausanne. Il publia une courte Explication du christianisme *ex doctrinâ de æternâ Dei prædestinatione* ; une Réponse à Joachim Westphale, touchant la Cène du Seigneur, deux Dialogues sur la même matière contre Tillemannus Heshusius (25), et une Réponse à Cas

talion touchant le dogme de la *prædestination*. Bèze n'avait pas encore alors assez tempéré son feu et son humeur enjouée ; c'est pourquoi il lui échappa dans quelques-uns de ses écrits je ne sais quelles railleries, sur lesquelles il passa l'éponge quand il fit de nouvelles éditions. *In his quidem* (Dialogis) *postea quædam liberiore calamo quàm rei quidde agebatur majestati conveniebat scripta mutavit, ut et in nonnullis aliis scriptis è quibus jocos aliquot (ut erat ingenio lepto et faceti dum ætate adhuc vigente esset) postquam maturior factus est, et διυτίρας φροντίδας in consilium adhibuisset, erasit* (26).

Je m'exprime ainsi comme traducteur d'Antoine la Faye ; car si je voulais me régler sur le jugement de quelques auteurs luthériens, il faudrait que j'employasse des termes qui passassent la raillerie. Conrad Schlussemburgius prétend qu'il y a dans ces ouvrages de Théodore de Bèze une médisance si bouffonne et si impure, qu'elle ne peut convenir qu'à ceux qui n'ont point eu d'autre école que les lieux de prostitution. Ce qu'il a dit là-dessus a été recueilli comme de la manne par l'auteur du *Calvino-Turcismus*. Je ne puis citer que lui ; car je n'ai pas le livre de ce fameux luthérien. *Omissis aliis, Theodorum Bezam exempli gratiâ proponit, ex cujus scriptis non modò contra papistas, sed etiam Lutheranos hoc (inquit) abundè potest demonstrari. Et hæc adeò sunt vera, ut ipsos sacramentarios pigeat et pudeat fatilitatum et blasphemiarum, quas Beza sine metu divinæ majestatis evomit, sicut ipse Lavatherus fateri cogitur, et aliquot nobiliores Calvinistæ apud ipsam Bezam conquesti sunt. Et quanquam Beza excuset omnia, vocans sanctam urbanitatem : hæc tamen urbanitas (inquit iste Patriarcha) non theologos in pietatis scholâ versantes, sed lenones effrontes et scurras spurciloquos in ludo meretricio à Thaïde vel Candidâ profugâ eruditos decet. Undè haud dubiè noster ille Beza flosculos suarum elegantiarum decerpserit. Mox fortius urgens atque probans hoc de Bezæ maledico et elumbi in disputationibus et scriptionibus character.* Si quis (inquit) de hæc re ambigere

(24) Horat., Od. V, lib. III.

(25) L'un intitulé : Κριωφαγία, l'autre, Όγες συλλογίζομενος.

(26) Ant. Fayus, in Vita Beze, pag. 17.

velit, ille duos famosissimos dialogos Beza contra D. Heshusium legat, qui certè non ab homine, sed ab ipso incarnato Beelzebub exarati esse videntur. Horret animus blasphemias obscenas, et diabolico atramento tinctas referre, quas iste impurus convitiator et Atheus in dialogis illis, in articulo gravissimo blasphemè, impiè, et scurriliter eructavit. Certè adeò sunt foedæ, ut ipse Beza paulò post quò speciosius priorem editionem supprimeret, secundam procurârit, in quâ septem folia integra omisit, et loca plurima expunxit, quæ erant in editione priori. *Quamquam iste bonus et gravis superintendens hæc qualicumque castigatione non contentus, optat ut non modò isti dialogi in universum, sed simul alia ejus omnia impia et blasphema scripta quæ sunt plurima, abolerentur, ne à teneris, piis, et castis hominibus viderentur in æternum. Sic ille (27).* Souvenez-vous que ce Conrad est un écrivain fort emporté.

(G) *Il fit un voyage en Allemagne, avec le caractère de député.*] Voici le sujet de ce voyage. On surprit une assemblée de ceux de la religion à Paris, l'an 1557. Elle était composée de quatre cents personnes, dont on brûla sept, les autres furent mis dans les prisons (28). Les églises recoururent à l'intercession de quelques princes d'Allemagne, pour tâcher d'obtenir de Henri II la vie de ces pauvres prisonniers. Farel, Bèze et Jean Budé, fils du grand Guillaume Budé, furent les trois députés qui allèrent à la cour de l'électeur palatin, à celle du landgrave de Hesse, et à celle du duc de Wirtemberg, l'an 1558. Ces trois princes recommandèrent fortement la cause des prisonniers; mais la cour de France eut peu d'égard à ces recommandations. En passant par Francfort, Bèze eut le plaisir de parler à Mélanchthon (29). Voilà ce que dit Antoine la Faye; mais, selon Théodore de Bèze, le motif de ce voyage fut de demander l'intercession de ces princes pour

les Vallées de Piémont, que le roi de France possédait alors, c'est-à-dire l'an 1557 (30). Il reconnaît néanmoins dans la Vie de Calvin, qu'on demanda cette intercession pour les prisonniers de Paris, et qu'elle ne fut pas inutile. *Partim intervenientium Germanorum Principum legatione quam summa celeritate Calvinus procuravit, tempestas illa nonnihil conquievit* (31). Il reprend Claude de Saintes, qui avait mis ce voyage à l'an 1556.

(H) *Il assista au colloque de Poissy.... Une expression qu'il y employa fit murmurer.*] La voici cette expression : *Nous disons que le corps de Jésus-Christ est éloigné du pain et du vin, autant que le plus haut ciel est éloigné de la terre* (32). Voyons présentement quel en fut l'effet, et servons-nous des propres termes de Théodore de Bèze. *Cette seule parole, (combien qu'il en eût bien dit d'autres aussi contraires et répugnantes à la doctrine de l'église romaine) fut cause que les prélats commencèrent à bruire et murmurer, dont les uns disaient Blasphemavit, les autres se levaient pour s'en aller, ne pouvant faire pis à cause de la présence du roi : entre autres, le cardinal de Tournon, doyen des cardinaux, qui était assis au premier lieu, requit au roi et à la reine qu'on imposât silence à de Bèze, ou qu'il lui fût permis et à sa compagnie de se retirer. Le roi ne bougea, ni pas un des princes, et fut audience donnée pour parachever. Silence fait, de Bèze dit, Messieurs, je vous prie d'attendre la conclusion qui vous contentera : puis retourna à son propos, qu'il poursuivit jusques à la fin* (33). Catherine de Médicis, dans sa lettre à M. de Rennes, ambassadeur de France à la cour de l'Empereur, dit que Bèze, en parlant de la cène, s'oublia en une comparaison si absurde, et tant offensive des oreilles de toute l'assistance, que peu s'en fallut qu'elle ne lui imposât silence, et qu'elle ne renvoyât tous ces ministres sans les laisser passer plus avant; mais qu'elle s'en abstint, de peur qu'on ne s'en re-

(27) Gulielmus Reginaldus, in *Calvino-Turcismo*, lib. III, cap. XIX, pag. 671, 672. Il cite Conrad. Schlusself. in *Theolog. Calvinis*, lib. I, folio 92, in præfat., lib. III, folio 34, 35, et lib. II, folio 77, 78, 127.

(28) Selon Bèze, in *Vitâ Calvini*, on en prit environ quatre-vingts; les autres se sauvèrent.

(29) Fayus, in *Vitâ Bezae*, pag. 17.

(30) Beza, ad Cl. de Saintes Apolog. I, Oper., tom. II, pag. 295.

(31) Beza, in *Vitâ Calvini*.

(32) Bèze, *Hist. ecclésiast.*, liv. IV, pag. 516.

(33) La même, pag. 521.

mbu de sa doctrine, sans ce qui lui sera répondu (34). ez bien la parenthèse dont n s'est servi (35) : rien ne nieux la faiblesse de l'esprit me. Un vieux cardinal, et évêques, se scandalisent, sortir, crient au blasphème; moi? parce qu'ils ont ouï dire ministre, que Jésus-Christ n'est pas les symboles du pain et du eucharistie quant à son corps; à quoi se réduit cette expression *offensive des oreilles de toute* : peut-on voir un scandale fondé, ni plus puérile? n enseigne que l'humanité de Christ n'est présente qu'en un tout à la fois, et qu'elle est assise en paradis à la main de Dieu, il est évident que l'on qu'elle est aussi éloignée du saint de l'Eucharistie, que le saint est éloigné de la terre. Or les au colloque de Poissi ne pou- as ignorer que les ministres at que l'humanité de Jésus-Christ toujours en paradis à la droite de Dieu, et qu'elle ne peut être présente en plus d'un fois; et ils ne devaient pas que Théodore de Bèze n'osât poser les sentimens de son s n'ont donc pas dû se scandaliser son expression, (car encore, elle n'ajoute quoi que ce simple et nue doctrine des s,) ou bien ils étaient allés à l'écrite avec cette persuasion que les ministres trahiraient leurs sentimens ne chercheraient qu'à tromper. Je ne vois qu'une chose qui excuser l'irritation des prélats. dire qu'il y a des expressions si choquant, encore qu'elles ne signifient rien qui ne soit signifié par des expressions qui ne nous offensent pas. Par exemple, les parties que la loi défend de nommer peuvent être ignorées par des noms honnêtes; cependant ces noms signifient la même chose que les noms qu'on emploie sales. Si l'on est choqué de

ceux-ci, ce n'est pas à cause de la chose même qu'ils signifient; mais à cause que l'on juge que celui qui les emploie contre l'usage ne nous porte pas le respect que la bienséance exige (36). Sur ce pied-là, les évêques de Poissi se pouvaient plus offenser de la doctrine des ministres, représentée par une comparaison, que de la même doctrine représentée nuement et simplement; mais alors, leur scandale n'était pas fondé sur le zèle de religion; car la foi, ni la divinité, ne peuvent pas être plus blessées par la comparaison que Bèze allégua, que par l'exposition la plus simple de la doctrine des protestans. Ce n'est donc point pour les intérêts de Dieu que l'on se pouvait scandaliser : c'était donc uniquement parce que l'on supposait qu'un petit ministre ne respectait pas assez humblement ses auditeurs, lorsqu'il osait se servir de certains termes. Ceux qui voudraient faire ainsi l'apologie de ces prélats leur attribueraient une vanité très-criminelle. Que faire donc? Vaut-il mieux dire qu'ils agissaient comme des enfans, qu'ils ne s'offensaient pas des choses, mais des mots? Cela ne leur ferait point d'honneur. Je suis surpris qu'un historien aussi grave que Mézerai ose dire que cette proposition de Bèze était emportée et choquante, que Bèze en eut honte lui-même, qu'elle blessa horriblement les oreilles catholiques, que les prélats en frémissaient d'horreur (37). Il est visible que Mézerai trouve raisonnables ces frémissemens d'horreur; et il se rend par-là ridicule; car c'est toute la même chose de dire *le corps de Jésus-Christ n'est point présent au saint sacrement*, et de dire, *il en est éloigné d'une distance infinie* *.

(I) *Il se trouva à la bataille de Dreux comme ministre.*] J'ajoute cette clause, afin qu'aucun de mes lecteurs ne soupçonne qu'il y assista pour se battre, et pour jouer de l'épée. Claude de Saintes lui fit des reproches là-dessus : voici comment on lui répondit. *Interfui sanè prælio, et inchoanti et desinenti (quidni enim hoc facerem? eo ritè vocatus) et quidem,*

(36) Voyez l'Art de penser, 1^{re} part., chap. XIV.

(37) Mézerai, Abrégé chron. à l'ann. 1561.

* Joly contredit cette apologie de Bèze.

Voyez Maimbourg, Histoire du Calvin., 224. Le Laboureur, Addit à Castel-I, pag. 763, rapporte toute la lettre.

Combien qu'il en eût bien dit d'autres traites et répugnantes à la doctrine de Bèze, Hist. ecclésiast., pag. 521.

e Saintes, en ce livret macaré, qui commence par ces *Tu facis benè de sufficiente, e magister noster, post habitum quatuor bonas fides de vino Sorbonico in dejeuner-eologaliter, etc.* (45). Il lui aussi un livre intitulé *Pa-de Henri II avec Pilate* (46). Il y a un grand défaut dans d'Antoine la Faye : on n'y a ni la date des premières éditions quand et combien de fois de Théodore de Bèze furent imprimés.

Le succès de la dispute de Mombelliard fut comme toujours.] Antoine la Faye qui l'assure. e, dit-il (47), *placide discessine lite aut amarulentia: sed tactu, ut ferè semper in talibus publicis contingere solet.* Les gentilshommes, sortis de pour la religion, et réfugiés à Mombelliard, donnèrent lieu à cette. Le comte de Mombelliard pria on de Berne de nommer quelques députés pour conférer avec des seigneurs de Wirtemberg. Il pria messieurs de Genève d'envoyer le docteur de Bèze à la conférence : il leur s'accommoder au désir des seigneurs. Abraham Musculus, ministre de Berne, et Pierre Huberus, professeur en langue grecque dans la même université, furent les députés suisses. Antoine la Faye furent les députés de Genève. Jacques André et Mombelliard furent les principaux députés de Wirtemberg. Ils ne servirent presque tous que d'auditeurs à la conférence de Bèze et à Jacques André, qui ne virent guère clair dans cette conférence de plusieurs jours, parce qu'ils n'argumentaient point en forme, mais, quand deux hommes s'entretenaient par de longs discours, il leur était presque impossible de s'apercevoir des difficultés. *Jacobus An-perpetuè et declamatoriè oratebatur. Quare illius vestigiis re Beza coactus est. Undè non facilis, expedita, aut perspicua nota illa dierum aliquot Discep-* (48). On n'est presque jamais

vaincu en ces rencontres, pourvu qu'on sache jaser. Les parties convinrent de ne point donner au public la relation de la conférence ; mais, comme on sut qu'il courait des lettres par toute l'Allemagne, qui furent lues dans les cours des princes, et dans les ruelles, et que ces lettres chantaient le triomphe de Jacques André, et qu'enfin les théologiens de Wirtemberg publièrent la conférence avec des notes marginales, il fallut que Bèze publiât une *Contre-Relation*.

J'ai lu depuis, dans un ouvrage d'Abraham Scultet, que les raisons politiques, tant de la part des Français réfugiés, que de la part du comte de Mombelliard, contribuèrent beaucoup plus que les raisons théologiques à nouer cette conférence. Les réfugiés appelèrent Bèze, parce qu'ils crurent que s'il conférait amiablement avec le docteur André sur les matières controversées, ils trouveraient plus de douceurs à la cour du comte, et que peut-être le duc de Wirtemberg passerait de leur côté. Quant au comte, il avait été ubiquitaire dans sa jeunesse ; mais ayant ouï les sermons et les leçons de Théodore de Bèze, il déclara librement qu'il avait vu à Genève et dans le pays des Suisses beaucoup de choses dont Jacques André ne lui avait rien dit, et qu'il n'y avait presque rien vu de ce dont le même docteur lui avait parlé souvent. *Genevæ et in Helvetiâ vidi multa de quibus nihil, pauca eorum, de quibus sæpè audiavi ex D. Jacobo* (49). C'était déclarer que ce personnage faisait peu fidèlement le portrait des calvinistes. Depuis ce temps-là, le comte fut plus bénin à l'égard des réformés, et il donna retraite à ceux qui sortaient de France pour la religion. Mais quand on lui eut représenté que le duc de Wirtemberg n'avait point de fils, et que la maison d'Autriche ne souffrirait pas qu'un fauteur des huguenots recueillît la succession de ce duc : quand, dis-je, on lui eut représenté qu'il s'était rendu suspect, et par son voyage de Genève, et par ses bienfaits envers les réfugiés de France, il consentit à la dispute entre le docteur André et Théodore de

Garasse, Doctrine curieuse, pag. 1022.

La même, pag. 1012.

Fayus, in Vita Bezae, pag. 53.

La même.

(49) Abrah. Scultetus, Narrat. apologet., pag. 26.

Bèze, et il avait moins en vue de travailler pour la vérité que de se purger du soupçon de calvinisme. Non d'un en soi, mais d'un en soi, comme on se le représente au jourd'hui. Voilà ce que l'histoire nous apprend à l'égard de Bèze. On le voit d'ailleurs par la suite de son histoire. Bèze, qui a épousé sa première femme à l'âge de vingt ans, et sa seconde à l'âge de trente ans, et sa troisième à l'âge de quarante ans : la première femme de Bèze, Catherine de la Planie, Catharina Plania, Astensium, Turuffi Januensis vivante jusqu'à l'extrême vieillesse, et mourut à l'âge de quatre-vingt ans (53). Patin, lorsqu'il conte qu'Étienne Pasquier fit des vers sur les trois mariages de Théodore de Bèze.

*Ego tres vario sum tempore nactus,
Cum juvenis, tum vir, factus et inde
senex.*

*Primum opus prima est validis mihi juncta
sub annis,
Tertia propter opes, tertia propter opem (54).*

Voici le sens de ces vers : J'ai épousé trois femmes en divers temps, dans ma jeunesse, dans mon âge viril, et dans ma vieillesse. J'ai épousé la première femme pour le plaisir de l'amour, la seconde à cause qu'elle était riche, la troisième afin qu'elle eût soin de moi dans mes infirmités. Cela n'a pu convenir à Théodore de Bèze, puisqu'il n'a point eu trois femmes. Il y en a qui disent que Pasquier ne fit ces vers que pour lui-même (55). Celui qui remarque cela ne laisse pas d'être dans l'erreur de Guy Patin tou-

chant les trois femmes de Bèze. Il s'était marié pour la troisième fois à l'âge de septante ans, et en avait donné avis à son intime ami Junius, Hollandais (56), en ces termes : Si c'est une folie de se marier à septante ans, voilà que je viens de la faire. C'était un vieux coq qui ne pouvait se détacher du char de Vénus, auquel il avait été attaché dès sa jeunesse (57). Ces paroles sont d'un moine crédule, et qui n'est pas bien informé de ce qu'il dit. Si l'on et Patin avaient consulté le *XIX^e* livre des lettres d'Étienne Pasquier, ils auraient parlé avec plus d'exactitude. Pasquier conte qu'ayant ouï dire que Théodore de Bèze s'était remarié, il fit ce quatrain en faveur de celui qui aurait épousé trois femmes (58). La seconde femme de Théodore de Bèze eut un soin merveilleux de lui : il la laissa héritière de tous les biens qu'il possédait à Genève : *Eorum quæ Genævæ habebat hæredem exasse instituit Catharinam Planiam, conjugem suam; quæ senectutem ipsius sustentante, et gloriam ex officiis assiduus erga ipsum annorum septendecim spatium quærente vivebat (59)*. Bèze n'eut jamais d'enfants (60).

(O) Il fit des vers..... à l'occasion du bruit que l'on fit courir qu'il était mort..... et avait fait profession de la foi romaine.] Ceux qui inventèrent ce conte, et ceux qui le firent courir, connaissaient très-mal le véritable intérêt de leur église. Ces sortes de fraudes sont bonnes à débiter contre une secte qui n'a ni auteurs ni imprimeurs ; mais elles ne peuvent être que préjudiciables quand on ose s'en servir contre une église qui a mille presses et milles plumes dans son sein, qui ne laissent rien tomber à terre, et qui prennent la balle au bond. Ne fallait-il pas être de la dernière bêtise pour s'imaginer que les protestans laisseraient perdre une si belle occasion de crier contre les impostures et les fourberies monacales, et de tirer cent conclusions foudroyantes de la hardiesse que l'on aurait eue de débi-

(50) Abrah. Scultetus, Narrat. apologet., pag. 26.

(51) Idem, ibid., pag. 25 et seq.

(52) Tossan, professeur à Heidelberg, avait dîné, en 1591, Christophle Pèzelius, évêque de Brême.

(53) Fayus, in Vitâ Bezæ, pag. 55.

(54) Patin, lettre DVI, tom. III, pag. 490;

(55) *XXVI^e* lettre de la première édition.

(56) Saint-Romuald, Abrégé chronol. à l'an 1605.

(56) Il n'était pas Hollandais, ni en Hollande, quand Bèze se maria.

(57) Saint-Romuald, Abrégé chronol., pag. 391, à l'an 1605.

(58) Pasquier, Lettres, tom. II, pag. 486.

(59) Fayus, in Vitâ Bezæ, pag. 74.

(60) Idem, ibid.

ter une fausseté dont la conviction était si facile? Les ministres de Genève ne se turent point en cette rencontre. Ils publièrent deux écrits revêtus de toute l'authenticité nécessaire pour réfuter cette sottise menterie : l'un de ces écrits était en latin, et l'autre en français. *Editis nomine suo publicis duobus scriptis, altero latine (cui Beza redivivus nomen fecerunt), altero gallicè* (61). Une lettre de Théodore de Bèze à Guillaume Stuckius réfuta le même conte (62) : et le jésuite Clément du Puy, que l'on regarda comme l'inventeur de la fable, attira sur sa personne en particulier, et sur son ordre en général, une grêle de *vers satiriques*, que les muses de Théodore de Bèze, toutes vieilles qu'elles étaient, ne laissèrent pas de rendre bien terrassante (63). Il était aisé de prévoir cela : ce furent donc des personnes peu éclairées dans leurs propres intérêts qui s'avisèrent d'un tel roman. Il y a des étourdis dans toutes les communions : voyez l'article de BELLARMIN, remarque (E).

Il ne faut pas que j'omette que les jésuites soutinrent que cette fable avait été forgée dans le parti protestant, afin de la leur imputer. Voyez le Scaligérana sous le mot *Velserus*, et les Notes sur la Confession de Sanci. Elles donnent un extrait de la lettre qu'ils publièrent en 1598, sous le nom d'un gentilhomme savoysien, où ils soutinrent que la prétendue lettre à eux attribuée sur la mort et conversion de Théodore de Bèze, n'était qu'une pure imposture de Bèze lui-même et des Bézéens de Genève. L'auteur des notes remarque qu'Étienne Pasquier n'eut aucun égard à cela, et que le jésuite Richeome débita comme certain le conte de la conversion de ce ministre, dans un ouvrage réimprimé l'an 1599 (64).

Notez qu'en 1591 il courut un bruit que Bèze était mort. Cette fausse nouvelle fut mandée par un ministre à M. du Plessis Mornai, qui lui répondit en ces termes : *Vous m'avez attris-*

té de la mort de M. de Bèze, quam nondum certò accepi, quanquam jam olim animo præcepi. Et trois ou quatre estoiles qui nous restent couchées, je ne voi qu'espaisées ténèbres parmi nous. C'est dans les pages 94 et 95 du II^e. volume de ses Mémoires qu'on trouve cela.

(P) *Il fit des vers..... après l'accueil qu'il reçut de Henri IV,..... au mois de décembre 1600.*] M. Spon rapporte la harangue que Bèze fit à ce prince, et la réponse du roi (65). M. de Pérefixe a cru fausement que Henri IV entra dans Genève, et qu'il y fut harangué par ce ministre (66). Ce fut à Luysel (67) qu'il reçut les députés de Genève, à un quart de lieue du fort Sainte-Catherine, lequel fort était à deux lieues de Genève. M. de Thou dit que le roi fit un présent de cinq cents écus à Théodore de Bèze (68).

(Q) *Il conserva toujours son bon sens.*] Son historien n'a rien dit de ce que M. de Thou remarque touchant la mémoire de ce vénérable vieillard. *Præsentium memoriam debilitat quippe mente evanidam amiserat, præteritorum dum ingenio valebat impressam servaverat. Itaque et totos Psalmos hebraicè, et quodcunque caput ex B. Pauli Epistolis proposuisses integrum græcè recitabat, nec in iis quæ olim didicerat judicio carebat, sed quæ dixerat statim obliscebatur* (69). Cela veut dire qu'à divers égards la mémoire de Théodore de Bèze était fort bonne et fort mauvaise : fort bonne à l'égard des choses qu'il avait apprises pendant la force de son esprit (car il pouvait réciter par cœur tous les psaumes en hébreu, et tous les chapitres de saint Paul en grec); et fort mauvaise à l'égard des choses présentes; car peu après qu'il avait dit une chose, il ne se souvenait point de l'avoir dite. Cet état dura près de deux ans, si nous en croyons M. de Thou, qui paraît sur ce point-là avoir été muni de fort

(61) *Idem, ibid., pag. 59.*

(62) *Voyez aussi la préface de son Nouveau Testament de l'édition de 1598.*

(63) Antoine la Faye rapporte ces vers de Théodore de Bèze, *pag. 60 et 61.*

(64) *Tiré des Notes sur la Confession de Sanci, pag. 421, édition de 1699.*

(65) Spon., *Histoire de Genève, liv. III, pag. 319, édition d'Utrecht, en 1685.*

(66) Pérefixe, *Vie de Henri IV.*

(67) Matthieu, *Hist. de la Paix, liv. IV, pag. 661.* La Faye nomme ce lieu Elucetum. M. de Thou, *liv. CLII, Luisellum.*

(68) Thuan., *lib. CXXV, pag. 923.*

(69) *Idem, lib. CXXXIV, pag. 1082.*

bons mémoires. En effet, Casaubon assure qu'en matière d'érudition Bèze se montrait les dernières années de sa vie tout tel qu'on l'avait vu vingt années auparavant. Il discourait sur l'ancienne histoire avec tant de netteté, qu'on eût dit qu'il venait de lire Plutarque et les auteurs de cette espèce : il parlait latin, et quelquefois grec comme auparavant; mais, dans la même conversation, après s'être entretenu amplement sur le sujet du nouveau roi d'Angleterre, il demandait de temps en temps s'il était vrai que la reine Élisabeth fût morte. *Venerandus senex Theodorus Beza cum per longinquitatem ætatis factus sit obliviosus, adeo ut post frequentes de novo rege Angliæ sermones subinde me rogaret de regind, an verum esset quod fama jactaret, illam fatis concessisse; idem tamen in litteris visus nobis is esse quem ante annos viginti noveramus. Loquitur latinè, interdum et græcè ut antea: audivimus de historiâ veteri disserentem è re natâ luculentissimè, ut videretur recens esse à lectione Plutarchi et id genus auctorum* (70). M. de Thou fut mal informé des circonstances de la mort de Théodore de Bèze : il dit que ce ministre, prêt à sortir pour aller au temple, fut saisi d'une convulsion subite qui l'emporta. La vérité est que depuis quelques semaines ses forces diminuaient à vue d'œil, et qu'il n'y eut rien de subit ni d'imprévu dans sa mort. Voyez la Faye aux pages 65 et 66.

(R) *Il rendit de très-grands services à son parti.*] M. Létî rapporte que Sixte V fit tenir deux conférences où il assista, pour délibérer des moyens d'ôter au parti des protestans l'appui et le grand ressort qu'ils avaient en la personne de Théodore de Bèze (71). Que peut-on rien dire de plus glorieux pour ce ministre que de le représenter comme un homme qui faisait passer de mauvaises nuits au pape et aux cardinaux, par rapport aux affaires d'état; car il ne s'agissait point là de controverse. M. Létî prétend qu'en l'année 1587 le député du roi de Navarre auprès des cantons se servit des bons offices de Théodore de Bèze pour obte-

nir des levées; que Bèze courut de ville en ville par tous les cantons de la religion, et qu'il anima tellement les Suisses, qu'il fut cause qu'ils fournirent de grandes sommes pour le prince Casimir; que les cantons catholiques, voyant cela firent savoir à la cour de Rome le grand préjudice que cet homme apportait à la catholicité; que là-dessus Sixte V fit tenir deux conférences, dont le résultat fut qu'il fallait employer toute sorte de moyens pour faire sortir de Genève ce ministre; qu'après cela rien ne serait plus aisé que la conversion de cette ville, et que la conversion de Genève serait la ruine totale de l'hérésie, tant en Suisse qu'en France; que M. de Sales, évêque de Genève, se trouvant alors à Rome, fut prié de dire en présence de sa sainteté par quels moyens il croyait que l'on pourrait dénicher de son poste ce vieux ministre; qu'il déclara que le seul moyen était de fournir au duc de Savoie les forces qui lui seraient nécessaires pour la conquête de Genève : que Bèze ne doutant pas qu'on n'en voulût à sa vie, se précautionnait de telle sorte, qu'il ne fallait point espérer qu'aucune entreprise contre sa personne pût réussir; qu'après ce discours de M. de Sales, on abandonna le dessein de se défaire du ministre, ou par l'assassinat, ou par le poison, d'autant plus que l'on apprit que son altesse de Savoie avait inutilement tenté toutes sortes d'expédiens pour cela *.

J'ai trois choses à remarquer sur ce récit. 1°. Antoine la Faye ne dit point que Théodore de Bèze ait fait un voyage en Suisse l'an 1587; et cependant, il n'oublie guère ces sortes de choses. Une expédition comme celle-là, dont les effets furent, dit-on, si grands, et d'une influence si générale pour le bien de la cause, l'aurait-il bien, ou ignorée ou supprimée? 2°. François de Sales n'était point évêque de Genève sous Sixte V; ce fut Clément VIII qui le fit coadjuteur de cet évêché. 3°. Le discours qu'on prête ici à ce prélat ne s'accorde point avec ces paroles de

(70) Casaubon., Epist. CCXCVII, ad Scalliger.

(71) Létî, Vita di Sisto V, parte II, lib. III, pag. 262, etc., éd. dell'an. 1686.

* « Bayle, dit Joly, critique avec raison G. Létî, qui raconte d'une manière fabuleuse les mesures qu'on prit à Rome pour faire rentrer Bèze dans la communion catholique par l'entremise de saint François de Sales. » Joly entre dans quelques détails à ce sujet.

éri : Bèze, avec qui François I. avait eu quelques conférences, lui avoua que la religion que était la seule véritable (72). Cet aveu, le prélat aurait pu en faire un pape d'offrir au ministre tous les honneurs de dignités. Il y avait de l'hy- dans la description des soins qu'il faisait à Rome que Bèze prenait de sa vie. *Non faceva passo, senza nullo grande di precauzioni, e pigliar cento e mille misure, stimando di praticar nissuno, esser sicuro d'una inveterata costuma, ne voleva domestici in sua casa, ella di cui fede non ne fosse sì certa, che quei suoi perversi set- custodivano come suoi demoni, nè usciva mai da casa senza un cinquo o sei a lato, e quel che più, che per maggior sicurezza teneva mai li piedi fuori della porta* (73). Mais il est vrai qu'il usait de précaution. Voyez l'un de ses ouvrages contre Claude de Saintes. Vous verrez qu'on lui reprocha qu'il ne voulait pas sortir de Genève, de peur, comme un autre Caïn, d'être tué par son frère qui le trouverait. *Geneva non audes efferre, ne te quis occiderit ut alterum Caïn occideret*, répondit, que si Dieu l'y appelait, il irait partout sans crainte, s'il n'ignorât pas les embûches que son frère lui tendait, et qu'il évitait rudement qu'il était possible. *mihi appositos à tuis illis et ven- et sicarios non ignoro (hæc enim artes Romanæ) quorum unus jam hic deprehensus poenas Interea me sanè libens contineo, et vestras insidias prudentissimè possum evito* (74). Il eut beaucoup de part à l'estime de Scaliger.] Cela paraît par son discours sur la mort de Théodore de Bèze. Il y fourra un mauvais augure qui n'eut point de suite. *Addito de fato urbis in quâ decessit, quod tamen hactenus eventu* (75). Il y a quatre-vingt-dix ans ou moins, que M. de Thou a fait cette observation; et l'on n'a vu jusqu'ici (76), que le présage

Dans l'article de FRANÇOIS DE SALES. (Cet article n'existe pas.)

Leti, Vita di Sisto V, pag. 264.

Bèze, Oper. tom. II, pag. 362.

Thuanus, lib. CXXXIV, pag. 1082.

On écrit ceci en mai 1699.

de Scaliger ait reçu la moindre confirmation. Ce n'était pas un de ces présages poétiques, qui ne tirent pas plus à conséquence que ceux d'un commentateur fanatique des révélations de saint Jean. Je ne crois pas même que l'envie de comparer Bèze à saint Augustin, qui aurait pu engager cent autres poètes à hasarder la prédiction, ait fait parler Scaliger. Il y a beaucoup d'apparence, qu'en raisonnant sur l'état des choses, il craignait pour la ville de Genève le destin de celle d'Hippone, qui fut prise par les Vandales peu après la mort de son évêque. C'était donc une conjecture politique, plutôt qu'un enthousiasme de poète. L'événement s'en est moqué : ce qui montre que le plus sûr est de ne point juger de l'avenir. Voici ce mauvais augure de Scaliger.

Utique Dei famulo non Hippo superstitè capta est,

Quùm quateret Libycas Vandalus hostis opes,

Indulsit tibi sic præsèntia numinis, isto Cernere ne posses ulteriora malo.

Atque utinam celeres rapiant procul omnia venti,

Et potius mendax finxerit ista metus ! Sed te felicem, etc.

Il y a certaines choses dans le *Scaligerana*, qui ne sont pas avantageuses à Théodore de Bèze ; mais quoi, cesset-on d'estimer un homme, lorsque par exemple on ne fait pas difficulté d'avouer que le grand nombre d'affaires dont il s'est mêlé, et la multitude de livres dont il est l'auteur, l'ont empêché d'acquérir beaucoup de science ?

(T) Je ne critique M. Moréri qu'en cinq choses.] 1°. Bèze n'était point sorti de l'enfance lorsqu'on le mena à Paris : sa mère l'y mena dès qu'il fut sevré. *Mater. . . mariti imperio obsecuta Lutetiam usque me RECENS ABLATUM perduxit*. C'est Bèze qui écrit cela à Wolmar. 2°. Nous verrons ci-dessous (77) s'il faut croire qu'une épigramme scandaleuse ait attiré à Bèze le ressentiment de la justice. . . , et qu'on l'accusa encore d'un crime plus horrible que n'est le concubinage, et que ses débauches lui causèrent une maladie. 3°. Il n'est pas vrai que Calvin ait fait souvent donner des commissions d'éclat à Théodore de Bèze,

(77) Dans la remarque (U),

son mémoire. En effet, Casaubon n'était que en matière d'érudition Bèze montrant les dernières années de sa vie tout tel qu'on l'avait vu vingt années auparavant. Il discourait sur l'ancienne histoire avec tant de netteté, qu'on eût dit qu'il venait de lire Plutarque et les auteurs de cette espèce : il parlait latin, et quelquefois grec comme auparavant ; mais, dans la même conversation, après s'être entretenu amplement sur le sujet du nouveau roi d'Angleterre, il demandait de temps en temps s'il était vrai que la reine Elisabeth fût morte. *Venerandus senex Theodorus Beza cum per longinquitatem ætatis factus sit obliviosus, adeo ut post frequentes de novo rege Angliæ sermones subinde ne rogaret de reginâ, an verum esset quod fama jactaret, illam fatis concessisse ; idem tamen in litteris visis nobis is esse quem ante annos viginti noveramus. Loquitur latinè, interdum et grecè ut antea : audivimus historicum veteri disserentem è re nati- culentissimè, ut videretur recens ec- lectione Plutarchi et id genus au-* (70). M. de Thou fut mal informé des circonstances de la mort de Théodore Bèze : il dit que ce ministre sortit pour aller au temple d'une convulsion subite qui le tua. La vérité est que depuis quelques semaines ses forces diminuaient d'œil, et qu'il n'y eut rien d'imprevu dans sa mort.

(R) Il rendit de très-grands services à son parti. M. Leti rappela à tenir deux conférences pour délibérer des mesures partides protestans l'a ressort qu'ils avaient de Theodore de Peze-va rien dire de plus ; ministre que de le re-ner un homme qui t-mauvaises naitis au p-naux , par rapport au-sa . Le ré s'agissant po-verser M. Leti , et tel-1807 la décade du re-ples ces cartons se p-ment de Theodore de

nir des livres, en vain, mais, outre
ville en ville. Il s'enfuit à
la religion. Il fut punition des
les Suisses, et fut accusé devant
nèrent de ment de l'histoire; et qu'il em-
prince Coster lui sa Candide, femme
tholique, auteur, qui vivait encore au
la cour vance de ce siècle, après
que l'auteur eut quelques bénéfices qu'il
licite; ceux de son oncle, entre autres
deux, comte de Longjumeau; com-
qu'il meurt de cette sorte la réforme
mène sa vie par une simonie, et par
un adultère (79). » M. Maimbourg
plutôt que donner la paraphrase de ce
texte de Mézerai, quand il voulut
faire un portrait horrible de Thé-
odore de Bèze (80); mais, au lieu de
suivre l'exemple de Mézerai, qui ne
dit rien, il cite Bolsec, de Sponde,
Florimond de Remond, Claude de
Saintes, etc. S'il avait eu de meilleurs
témoins à donner, il les eût donnés
sans doute; ainsi l'on peut tenir pour
indubitable que Mézerai n'a point eu
d'autres garans que ceux que Maim-
bourg a cités. Or, encore un coup,
c'est la conduite la plus indigne qui
se puisse d'un historiographe aussi cé-
lebre et aussi illustre que celui-là.
Vraiment, un historien débiterait de
beaux contes, s'il s'amusa à rappor-
ter toutes les injures personnelles que
les controversistes se chantent, de
quelque religion qu'ils soient. Ce ne
sont point des gens qu'il faille croire
dans les faits personnels qu'ils repro-
chent à leurs adversaires, à moins
qu'ils ne les appuient sur des actes au-
thentiques; de sorte que M. de Méze-
rai, n'ayant fait que suivre un Clau-
de de Saintes, et un Florimond de
Remond, qui n'ont apporté aucune
preuve de leurs médisances, s'est fait
un grand tort auprès des personnes
de jugement.

Qu'il me soit permis de faire ici une observation, qui peut avoir des usages dans la discussion des faits personnels. Plusieurs auteurs ont soutenu : 1°. que Bore sortit de France pour éviter les suites d'un procès de sodomie ; 2°. qu'on lui avait infligé la peine de mort de Paris ; 3°. qu'il avait vécu avec la femme d'un certain

1. Castro Exile 1961 1962 1963 1964 1965 1966 1967 1968 1969 1970 1971 1972 1973 1974 1975 1976 1977 1978 1979 1980 1981 1982 1983 1984 1985 1986 1987 1988 1989 1990 1991 1992 1993 1994 1995 1996 1997 1998 1999 2000 2001 2002 2003 2004 2005 2006 2007 2008 2009 2010 2011 2012 2013 2014 2015 2016 2017 2018 2019 2020 2021 2022 2023 2024 2025 2026 2027 2028 2029 2030 2031 2032 2033 2034 2035 2036 2037 2038 2039 2040 2041 2042 2043 2044 2045 2046 2047 2048 2049 2050 2051 2052 2053 2054 2055 2056 2057 2058 2059 2060 2061 2062 2063 2064 2065 2066 2067 2068 2069 2070 2071 2072 2073 2074 2075 2076 2077 2078 2079 2080 2081 2082 2083 2084 2085 2086 2087 2088 2089 2090 2091 2092 2093 2094 2095 2096 2097 2098 2099 2100 2101 2102 2103 2104 2105 2106 2107 2108 2109 2110 2111 2112 2113 2114 2115 2116 2117 2118 2119 2120 2121 2122 2123 2124 2125 2126 2127 2128 2129 2130 2131 2132 2133 2134 2135 2136 2137 2138 2139 2140 2141 2142 2143 2144 2145 2146 2147 2148 2149 2150 2151 2152 2153 2154 2155 2156 2157 2158 2159 2160 2161 2162 2163 2164 2165 2166 2167 2168 2169 2170 2171 2172 2173 2174 2175 2176 2177 2178 2179 2180 2181 2182 2183 2184 2185 2186 2187 2188 2189 2190 2191 2192 2193 2194 2195 2196 2197 2198 2199 2200 2201 2202 2203 2204 2205 2206 2207 2208 2209 2210 2211 2212 2213 2214 2215 2216 2217 2218 2219 2220 2221 2222 2223 2224 2225 2226 2227 2228 2229 2230 2231 2232 2233 2234 2235 2236 2237 2238 2239 2240 2241 2242 2243 2244 2245 2246 2247 2248 2249 2250 2251 2252 2253 2254 2255 2256 2257 2258 2259 2260 2261 2262 2263 2264 2265 2266 2267 2268 2269 2270 2271 2272 2273 2274 2275 2276 2277 2278 2279 2280 2281 2282 2283 2284 2285 2286 2287 2288 2289 2290 2291 2292 2293 2294 2295 2296 2297 2298 2299 2300 2301 2302 2303 2304 2305 2306 2307 2308 2309 2310 2311 2312 2313 2314 2315 2316 2317 2318 2319 2320 2321 2322 2323 2324 2325 2326 2327 2328 2329 2330 2331 2332 2333 2334 2335 2336 2337 2338 2339 2340 2341 2342 2343 2344 2345 2346 2347 2348 2349 2350 2351 2352 2353 2354 2355 2356 2357 2358 2359 2360 2361 2362 2363 2364 2365 2366 2367 236

Sources: Histoire de France, vol. III,
Lyon, Histoire du Calvinisme.

plaignans, ou à ses parties adverses. Le tailleur, dont on avait débauché la femme, a vécu autant que le prétendu séducteur : il était donc facile de fournir sa déposition juridique. D'où vient donc qu'un Claude de Saintes, et tant d'autres ecclésiastiques, accusateurs publics de Théodore de Bèze, n'ont jamais pu fournir les documens de ce procès, ni la déposition en bonne forme de ce tailleur? C'est peut-être que les phrases obligeantes de Théodore de Bèze les désarmèrent; mais au contraire il les traita comme des chiens : ses railleries et ses injures les perçaient de part en part, et tous leurs écrits respirent la plus violente haine. Ils avaient donc d'un côté tous les moyens imaginables de trouver les preuves, et de l'autre l'envie la plus passionnée de les trouver : cependant ils ne les ont point fournies. Dès-là, tout homme équitable doit conclure qu'ils sont de francs calomniateurs.

Voici le précis de tout mon raisonnement. Le fait est d'une telle nature que, s'il était véritable, les preuves juridiques et authentiques ne manqueraient pas. Les accusateurs ont toute l'adresse et toute la capacité qui sont nécessaires pour trouver ces preuves. Ils ont le plus grand intérêt du monde de les trouver. Ils ne les ont pas trouvées : c'est parce, faut-il conclure, qu'il n'y en avait pas. Il n'y en avait pas, c'est parce, faut-il encore conclure, que le fait en question était chimérique.

Je me suis étendu sur cette pensée, parce qu'il m'a semblé qu'elle peut servir de clef pour débrouiller les incertitudes où nous jettent tant d'écrivains téméraires, qui copient les uns après les autres les accusations les plus atroces, sans se soucier d'en donner des preuves, pendant que d'autre côté les accusés et leurs amis ne cessent de crier à la calomnie.

(X) Ses poésies, intitulées *Juvenilia*, ont donné lieu à de grands *verserimes*.] Elles furent imprimées à Paris l'an 1548, dans l'imprimerie de Jodocus Badius Ascensius, par Conrad Badius, tant pour lui que pour Robert Étienne, avec privilège du parlement pour trois ans. La taille douce de l'auteur y paraît à la seconde page; on y marque qu'il avait alors vingt-neuf

(8c) Bèze, Apolog. citée ed. Claud. de Saintes, Opér., tom. II, pag. 369.

... causèrent du scandale. Je m'étonne qu'on ait cru le contraire (88); mais non-seulement les auteurs qu'on ne ne disent pas que Bèze donna ses vers, pour ne pas se compromettre les plus beaux carmina que l'on pût trouver chez les Ecrivains; mais il est certain aussi que l'édition qui se fit alors ne contient point les vers libres du *Juvenilia*. Consultez bien ces paroles de la Faye : *Ad. ut de Beze poematis ageretur et generosus D. Zastrizellus peteret a Beze sibi donari illa carmina, quæ cum esse tum Paludus et ceteri præceptor de Zastrizellus, viti digna judicarent illi quum impetrassent, Beze concedente curavit ille in unum colligere Sylvas Elegias, Epitaphia, Epigrammata, Icones, Emblemata, Canonem censorium, et ut elegantissimis typographi Stephaniani formis excuderentur effecit anno 1597-89*. M. Baillet a fait voir son honnêteté et son équité (90). Vous trouverez une bonne justification de Théodore de Bèze dans le *Mélange critique* de M. Ancillon (91). Il rapporte un beau passage de M. Daille (92), où l'on apprend que les insidèles reprochaient à l'église primitive qu'elle donnait ses plus beaux emplois à des gens que les scandales de leur mauvaise vie avaient rendus odieux et infâmes parmi les païens. M. Ancillon nous renvoie à son *Apologie de Calvin, de Luther, de Zuingle et de Bèze* (93).

(Y) *On a empoisonné l'épigramme de Candide et d'Audebert.* Il n'y a rien de plus mal fondé que l'accusation énorme que l'on a fondée sur cette épigramme. Voyez l'article d'AUDEBERT. Ceux qui prétendent que la *Candida* de Bèze était sa femme se trompent : car la femme de Bèze ne fut jamais grosse, et il y a des vers sur la grossesse de *Candida* dans le *Juvenilia* de l'auteur. *Quenam illa est Candida? Uxor mea scilicet, quam in meis versiculis prægnantem superis commendo, quum uxor mea nunquam*

...pteur. REM. CRIT.
...icator. Confessionis Fidei ad
...
... Vitâ Beze, pag. 73.
... Apolog. cathol., part. I, lib.
... Apolog. Protest., pag. 550.
... face de ses Poésies à André
... du 14 de mai 1569; ses Notes
... de saint Matthieu, vs. 19;
... de Saintes, etc.
... Vitâ Beze, pag. 9, 10.

(88) Jugem. sur les Poètes, num. 1366.
(89) Ant. Fayus, in Vitâ Beze, pag. 53.
(90) Enfants célèbres, art. 56.
(91) Au premier tome, pag. 386 et suiv.
(92) Tiré du Sermon XIX sur le chap. III de la 1^{re} épître de saint Paul à Timothée.
(93) Ancillon, Mélange critique, tom. I, pag. 308.

etiam conceperit (94). Je n'ai pu encore rien déterrer touchant la femme de Théodore de Bèze, sinon qu'elle n'était pas de famille, et que leur commerce commença quatre ans avant qu'ils sortissent du royaume, et qu'ils se mariassent en face d'église. Son mari lui rend un bon témoignage. *Uxorem mihi ed quam illa tempora ferrebat ratione..... quatuor circiter annos ante voluntarium meum exilium despondi, genere equidem imparem, sed ed virtute præditam mulierem cuius me poenitere ab eo tempore minimè oportuerit* (95). Scaliger assure qu'elle était fille d'un avocat, et stérile; et puis il s'écrie : *ô la sottie femme* (96) ! L'historien du mari en parle bien autrement : il la loue de plusieurs bonnes qualités, et surtout de sa tendresse conjugale; mais c'est le style ordinaire de ceux qui écrivent la vie d'un homme de lettres : sa femme, s'il en a eu, a toujours été d'un grand mérite, et a fait régner la concorde dans la maison. Les oraisons funèbres des professeurs n'oublient jamais ce bel endroit. Encore que ceux qui les récitent n'aient que trop souvent un Socrate à préconiser. Quoi qu'il en soit, voyons l'éloge de la première femme de Théodore de Bèze. *Anno 1588, mense aprili, è vivis excessit Claudia Denossa Beze conjux, cum quâ conjunctissimè et honestissimè vixerat annos quadraginta. Fuit illi casus hic gravissimus : erat enim foemina multum laudata, sedula, frugi et viri sui in primis studiosa* (97). Pas un mot de sa famille : cela fait que je doute un peu de ce que dit Scaliger, qu'elle était fille d'un avocat : et d'ailleurs Bèze serait-il convenu si bonnement qu'il s'était mésallié, si sa femme avait été fille d'un avocat de Paris ? Cette mésalliance a quelque chose que je ne saurais démêler, et qui laisse des soupçons. Bèze, beau comme un Adonis (98), poli, savant, de l'esprit

comme un ange, ne manquant point d'argent, se mésallie ! Un de ceux qui ont répondu au Calvinisme du sieur Maimbourg, nie que la Candida de Bèze soit une certaine dame Claude, femme d'un tailleur, et il se sert, entre autres raisons, de celle-ci : *Quand Bèze parle de l'agrafe, il se plaint de ce que, coërcet globulos duos rubentes, intra cæca jubet manere claustra : ces expressions d'un sein*, dit-il, *ne sont pas pour la femme d'un tailleur* (99). Qui lui a dit que la femme d'un tailleur de Paris ne pût porter en ce temps-là une agrafe qui ne permettait pas qu'on lui vît à son aise les tétons ? Cet apologiste donne là des observations vétilleuses, qu'il aurait mieux fait de supprimer.

Je ne puis ajouter aucune foi à une chose que j'ai lue dans un ouvrage de M. Ancillon : c'est que Théodore de Bèze épousa en première nocces demoiselle Françoise de Saint-Marcel d'Avignon, sœur d'un évêque de Grenoble, qui estoit veufve de Nicolas Odeuoud, frère de Jean IV, premier consul de la mesme ville de Grenoble son premier mary, et de noble Philippe de Poy, seigneur de Fiancé, son second mary (100). Une noblesse si distinguée ne peut s'accorder avec la mésalliance que le prétendu troisième mari avoue si ingénument. D'ailleurs, M. Ancillon ne s'était pas bien instruit de ce qui concerne les mariages de Théodore de Bèze : il en admet trois, et il leur applique (101) l'épigramme de Pasquier, que j'ai rapportée dans la remarque (N).

(Z) *On l'a accusé d'avoir souhaité de retourner dans le giron du catholicisme.*] Voyez dans la remarque (O) le bruit que l'on fit courir qu'il était mort bon catholique l'an 1597. Ici j'ai à citer un auteur dont le nom et le tempérament étaient de fort bonne intelligence (102). *A-il pas dernièrement supplié très-humblement par lettres nostre roi très-chrestien, qu'il lui obtinst absolution et réconciliation de nostre saint père ? le mesme prince l'a dit par deux diverses fois à un prélat,*

(94) Apolog. alterâ ad Claud. de Saintes, Oper., tom. II, pag. 359, 360. Voyez aussi l'épître dédicatoire de ses Poésies.

(95) Epist. dedicat. Poëmatum. Voyez aussi la II^e. Réponse à Claude de Saintes, pag. 360.

(96) In Scaligeranis, au mot Bèze.

(97) Fayus, in Vita Beze, pag. 54.

(98) Voyez son portrait par Maimbourg, Hist. du Calvinisme, pag. 217. On voit dans le Scaligeranis, que Bèze avait la mine d'un prince. Fuit valdè pulcher senex... fuit valdè præstanti formâ, ut judicaretur aliquis princeps.

(99) Voyez le livre intitulé : Histoire véritable du Calvinisme, pag. 171.

(100) Ancillon, Mélange critique, tom. I, pag. 379.

(101) Là même, pag. 405.

(102) Feuillant, Entre-mangeries ministérielles, liv. III, chap. XXIV, pag. 327.

et m'assure qu'il ne le révoquera pour hugnostiquerie du monde. Criez et murmurez-en tant que vous voudrez. Le sieur Corneille, n'aguères ministre, m'a dict que le mesme Bèze lui conseillant laisser tous leurs erreurs, et se rendre à la foi et église catholique, luy protesta qu'il en ferait autant, s'il pouvoit bien aisément sortir de Genève. Si vous voulez vous enquerir davantage, il vous dira le jour, le lieu et les propos d'icelui, avec tant de particularités que vous n'en pourrez douter, etc. Voilà comme le cordelier Feuardent parle de Théodore de Bèze. On est étonné, quand on le voit citer Henri IV, avec tant de confiance; car, pour l'ex-ministre Corneille, sa citation ne dit rien. Comparez ceci avec la remarque (R) vers la fin.

(AA) *Il n'est pas vrai qu'un dominicain l'ait confondu dans une dispute.* Alphonse Fernandez, dans ses Annales des Jacobins, imprimées à Salamanque l'an 1617, conte que le père Sébastien Michel, religieux de l'ordre de saint Dominique, réprima dans Montpellier le caquet des huguenots, et principalement celui de Théodore de Bèze, qui faisait souvent des voyages de Genève à Montpellier. M. Rivet dit là-dessus, qu'au temps de ce prétendu triomphe, Bèze courait sa quatre-vingt-unième année, et qu'il était hors d'état d'entreprendre de longs voyages, et qu'il est certain que ni cette année-là, ni depuis, il ne mit le pied hors du territoire de Genève. *Cum tamen certum sit Bezam tùm octuagesimum primum annum agentem, illo anno nec potuisset, si voluisset, Montempessulanum adventare, nec ab illo tempore Genevâ excessisse, aut saltem fines Genevensium* (103). Je ne crois pas que ce ministre en aucun temps de sa vie ait fait de fréquens voyages de Genève à Montpellier. Nous avons vu (104) qu'on lui reprochait qu'il n'osait sortir de Genève. M. Rivet ne savait pas qu'en 1601 Bèze fit un tour à Lausanne (105) : il dit alors le dernier adieu à cette ville.

(103) Rivetus, in Jesuitâ vapulante, Oper. tom. III, pag. 499. On trouve dans ce Traité de Rivet plusieurs réponses aux accusateurs de Bèze.

(104) Dans la remarque (R), à la fin.

(105) Fayus, in Vitâ Bezæ, pag. 19.

(BB) *S'il eût été du parti catholique, il se fût trouvé des écrivains réformés qui l'auraient terriblement harcelé sur son Audebert et sur sa Candide.* Ce serait trop présumer des privilèges de l'orthodoxie et démentir l'expérience, que de croire que tous ceux qui prennent la plume pour le soutien de la vérité, résistent de telle sorte aux impressions du ressentiment, qu'ils ne voient dans les écrits de leur adversaire, que l'état le plus naturel que la justice veut qu'on y trouve. L'épigramme de Théodore de Bèze sur Audebert n'est au fond qu'un jeu d'esprit : elle est pure et nette des horreurs que les missionnaires prétendent y découvrir : mais pour y voir cette pureté, il faut être ou des amis de l'auteur, ou n'avoir aucun préjugé ni pour lui ni contre lui : car dès qu'on est bien en colère, et que l'on se veut venger des offenses que l'on a reçues de cet auteur, on donne un tour criminel à ses paroles. Les protestans de la confession de Genève ne doutent point que ceux de la confession d'Augsbourg ne soient une partie de cette église véritable qui conduit au ciel : cependant il y a eu des luthériens si choqués de ce que Bèze avait écrit contre leur parti, qu'ils adoptèrent les médisances des catholiques romains à l'égard de ses *Juvenilia*. Voici un long passage du *Calvino-Turcismus*, où l'on verra les pensées d'un fameux théologien de la confession d'Augsbourg. *Et quanquam Theodorus Beza aliter de vitâ moribusque Calvinî scribat, tamen contra Theodorum Bezam isti arguunt hæc esse verissima, nec unquam luculenter et solidè à Calvinistis refutata. Nam quod ad Bezæ testimonium attingit, quùm Theodorus Beza (inquiunt) (*) eâdem hæresi, et eodem fermè peccato nobilitatus sit, ut historia de Candidâ meretriculâ (et Audeberto) testatur : nemo ipsi hæc in parte fidem habere potest. Nihil certè apud hominem moderatum et æquum valere potest ejus quæcunque vehementissima licet contestatio, si verum est quod juxta istos (**).* Certò constat Theodorum Bezam à pueritiâ imbibuisse vatum impudicitiam, et impudentiam, totamque ætatem explendis

(*) Conrad. Schlusellb., Calvinist. theol., lib. II, folio 72.

(**) Idem, lib. I, folio 92.

uis libidinibus et cupiditatibus , ac
 scribendis suis amoribus , et ulciscen-
 dis suis rivalibus exercuisse , at-
 que in meretricem lenam , et cyne-
 um transformatum esse. De quo item
 constat et hoc (*) quod obcenissi-
 os versus scripsit ad Germanum Au-
 bertum Aureliæ , et eundem tan-
 tam Adonidem à Theodoro Bezâ fac-
 tum esse (106). Le même aveuglement
 engagea Schlüsselburgius à écrire
 de telles choses , se serait trouvé dans
 quelques auteurs réformés , si Théodore
 de Bèze eût suivi les traces d'un
 Claude de Saintes , ou d'un Ronsard
 (107) , s'il eût été à la bataille de
 Dreux aumônier du duc de Guise ,
 au colloque de Poissy il eût haran-
 gué contre ceux de la religion , si en
 un mot il les eût persécutés par ses li-
 vres , par ses intrigues , par ses ser-
 mons , par ses voyages , etc. Disons
 donc que la gloire qu'il acquit , en
 maintenant avec un grand zèle la cause
 des réformés , fit prendre garde à des
 hérésies , qui sans cela n'eussent fait
 honneur à personne : et s'il était permis de
 comparer les petites fautes aux gran-
 des (108) , on se souviendrait ici de
 ce qu'on dira ailleurs de Jean de la
 Casa. Son *Capitolo del Forno* serait
 demeuré inconnu , comme tant d'au-
 tres poésies encore plus infâmes , s'il
 eût pas été élevé à la fonction d'in-
 terprète. Encore un petit mot. Si
 Théodore de Bèze , grand persécuteur
 des huguenots , avait été exposé à leurs
 railleries à cause de ses *Juvenilia* , les
 adversaires de l'autre parti eussent sou-
 vent dit qu'il n'y avait nul venin dans
 l'épigramme d'Audebert et de Can-
 dide , et qu'il fallait être abandonné
 à l'esprit de médisance , caractère per-
 pétuel de l'hérésie , pour , etc.

(CC) *Garasse se déchaîne horriblement contre Bèze. Je rapporterai une partie de ses calomnies.*] « Le quatrième ,
 qui a commis une signalée bestise
 en matière de sacrement , c'a été
 Théodore de Bèze ; car cet homme ,
 qui avait l'esprit bon pour faire une
 épigramme lascive , quoi qu'il ait
 fait des fautes puériles en la quan-

(*) Folio 93.

(106) Gulielmus Reginaldus , in *Calvino-Turismo* , lib. II , cap. XI , pag. 274.

(107) Voyez les remarques (D) et (E) de l'article RONSARD.

(108) . . . Si parva licet componere magnis.
 Virgil. , Georg. , lib. IV , vs. 176.

» tité des vers latins , ne parlait ja-
 » mais des choses de théologie , qu'il
 » ne s'exposât à la moquerie des hom-
 » mes savans. George Fabritius ra-
 » conte , in *Responsione ad Apolo-*
 » *giam Bezæ* , que ledit hérésiarque ,
 » étant au colloque de Poissy , fit un
 » long discours en forme de para-
 » phrase , sur les paroles de la consé-
 » cration , par lequel il fit voir égale-
 » ment sa malice et sa sottise. Car ,
 » disait-il , je vous avise , messieurs ,
 » qu'ils s'est glissé une faute essentielle
 » dans le Nouveau Testament es pa-
 » roles de la consécration : car , au
 » lieu que nous lisons : Hoc est cor-
 » pus meum , hic est calix meus , il
 » faut lire assurément avec une né-
 » gative : Hoc NON EST corpus meum ,
 » HIC NON EST calix meus , et que c'est
 » ainsi que Jésus-Christ l'avait pro-
 » noncé en termes exprès ; mais que
 » les évangélistes et saint Paul , qui
 » ont été les secrétaires de Notre-Sei-
 » gneur Jésus-Christ , ont par mal-
 » heur , ou par trop grande précipi-
 » tation , oublié la négative , comme
 » souvent , dit-il , il se voit dans les
 » *Pandectes de Florence* , et les juris-
 » consultes remarquent , qu'assuré-
 » ment ceux qui les ont transcrites
 » ont oublié souvent la négative , et
 » ont fait par ce moyen des lois
 » toutes contraires à l'intention du
 » fondateur. Ainsi , disait Bèze , les
 » évangélistes , pour avoir oublié le
 » NON , sont cause que nous débat-
 » tons aujourd'hui une vérité très-
 » claire ; car quelle apparence y a-t-il
 » que le corps de Jésus-Christ soit
 » sous une petite hostie rondelette ?
 » Je feins , dit-il , messieurs , et dis
 » que Non plus est in COENA , quàm in
 » COENO : il n'est pas plus dans un
 » borbier que dans la cène. A ces dis-
 » cours , les docteurs , et particuliè-
 » rement Claude d'Espenses et Claude
 » de Saintes , demeurèrent comme
 » étourdis d'étonnement , voyant l'im-
 » pudence et la stolidité du person-
 » nage : et comme Claude de Saintes ,
 » pour le confondre , eût pro-
 » duit la confession d'Augsbourg , la-
 » quelle les calvinistes de France
 » avaient embrassée , qui porte en
 » termes exprès ces paroles : *Christi*
 » *corpus in Eucharistia* ADESSE , Bèze
 » répondit qu'il fallait corriger , et
 » qu'il y avait la même faute que

» dans les évangélistes ; et que , par
 » le changement d'une lettre , il fal-
 » lait lire ABESSE , que le corps de Jé-
 » sus-Christ était absent dans l'E-
 » charistie (109). » Nous allons voir
 comment ce discours absurde du père
 Garasse fut réfuté par un homme
 même de sa communion.

(DD) *Il en fut publiquement cen-
 suré par un auteur catholique.*] Je veux
 dire par le même M. Ogier , qui écri-
 vit pour Balzac quelque temps après ,
 et qui a été un très-bon prédicateur.
 Il ne se nomma point à la tête de l'é-
 crit , qu'il intitula *Jugement et cen-
 sure du livre de la Doctrine curieuse
 de François Garasse* ; et qu'il publia
 à Paris l'an 1623 ; mais on ne laisse
 pas de savoir avec une pleine certi-
 tude qu'il en est l'auteur. On n'a ja-
 mais vu d'écrivain accablé ou écrasé
 par son adversaire , comme Garasse
 le fut par M. Ogier à l'égard de ce
 beau conte. Le censeur fit deux cho-
 ses : il montra premièrement par trois
 raisons qu'il n'y a rien de plus absurde
 que de supposer que Bèze ait parlé
 ainsi ; et puis , il prouva que le témoin
 cité par Garasse ne disait point ce
 qu'on lui attribuait.

Voyons ses trois raisons. *Quelle ap-
 arence , je vous prie , que Bèze , l'un
 des principaux ministres du colloque
 de Poissi , ait tenu les discours que lui
 prête Garasse , et dit qu'il faut lire :*
Hoc non est corpus meum ; vu que
cette maudite corruption ruine , non-
seulement la créance catholique tou-
chant le saint sacrement de l'Eucha-
ristie , mais aussi l'hérétique , et l'o-
pinion propre de Bèze et de son parti ?
Certes , il me semble que si Notre-
Seigneur avait dit : Ceci n'est point
mon corps , comme les catholiques
ne pourraient conclure la réalité du
corps par cette énonciation , aussi
les zuingliens n'en pourraient tirer
leur signification de corps , et encore
moins les calvinistes leurs découle-
ments , irradiations , participations du
corps de Christ , qu'ils ajoutent à
la signification , puisqu'il aurait dit
absolument : Ceci n'est pas mon corps.
Ajoutez à cette considération , qu'il
faut être , non-seulement bête , com-
me dit Garasse , ains pis que bête , plus
insensible qu'une souche , plus stupide

(109) Garasse, *Doctrine curieuse*, pag. 283,
 284.

qu'une masse de plomb , pour
seulement cette pensée , que
Seigneur Jésus-Christ ait dit : Ceci
est , etc. Car , cui bono ? Pour
faire savoir à ses disciples ,
le pain n'était pas son corps , et
qu'une autre viande qui étoit
sur la table , plutôt que la table :
Puis , quelle connexité , quel
quel raisonnement à ce discou-
rs ? Ceci n'est pas mon corps qui est liv-
ré pour vous , ceci n'est pas mon sang
qui est versé pour vous , sans ajouter après aucunes
explications , par lesquelles il
explique quel estoit donc ce corps
et quel sang qui devait être livré et
versé pour le salut des hommes ?
à moi , j'avoue , quelque chose
d'esprit que j'y apporte , que
je ne puis concevoir aucune rai-
son en suite , et crois fermement
pour être capable d'y en
dire il faut être furieux et enragé.
ment , qui croira que Bèze
a fait cette belle harangue , que Garasse
a fait tenir au colloque de Poissi
qui présenta de sa propre n
évêques assemblés audit lieu
pour la confession touchant
l'Eucharistie : Confitemur Christum
verum corpus et sanguinem
et exhibere veram substantiam
et sanguinem , per operationem
Sancti Spiritus , et le reste , que
la Réponse de Cl. de Sainte
pologie de Bèze ? et quoiqu'il
soient de belles paroles , si orthodoxes
et s'évanouissent en des
figures en l'air , si est-ce
qu'en quelque sorte qu'on les
utilise , elles ne peuvent subsister à
la prétendue négative (110).

Il nous apprend ensuite la
 raison qu'il fit entre le mari
 Garasse , et celui du juriscou-
 briel (111) Fabricius , que
 avait donné pour garant de
 sa doctrine. Il raconte que Fran-
 çois Douyn , autrement Balduin
 quitta la secte des calvinistes
 long-temps de butte à leurs
 et à leurs malédictions. Join
 composa de fort doctes traités
 la doctrine de Calvin , et en
 une épître qui sert de préfa-

(110) Jugement et Censure de
 Doctrine curieuse, chap. VIII, pag. 89, 90.

(111) Et non pas George, com-
 me on a dit, de quoi le prieur Ogier l

tion qu'il publia d'*Optatus Mile-*
tanus qui porte en sa superscription
anni Lucanio (112). « Si les ministres, ajoute-t-il (113), haïssaient ce jurisconsulte beaucoup, ils ne le craignaient pas moins à cause de sa suffisance et profonde érudition : tellement que tout ce qui partait de la main des docteurs catholiques, où quelque point de leur doctrine était solidement réfuté, ils l'attribuaient à Balduin. Étant donc arrivé que le docteur de Saintes, depuis évêque d'Évreux, eut composé un livre intitulé *Examen doctrinæ calvinianæ et bezanæ de cœnâ Domini* (114), Bèze composa une apologie pour y servir de réponse, où il fulmine contre Balduin, comme le principal auteur de l'*Examen*. De Saintes repart par une Réplique qui porte ce titre, *Responsio ad Apologiam Theodori Bezae*, etc. ; et Gabriel Fabricius, d'un autre côté, entreprit la cause de son maître Balduin, et composa un libelle qui porte ce titre, *Gabrielis Fabricii Responsio ad Bezaam Vezeliam Eceboliam* (115), qui, à parler proprement, est une satire ménippée, où il dépeint Bèze de toutes ses couleurs, ne l'appelant jamais autrement que de noms féminins, et traitant avec lui, comme avec une femme la plus impudique et la plus abandonnée du monde. Là-dedans, il fait des feintes, des levées de bouclier contre lui : il lui dresse un mausolée magnifique ; bref, il lui fait souffrir toutes les pointes plus piquantes, que la satire puisse aiguïser contre son ennemi. C'est de ce livret que Garasse... a tiré cette belle harangue de Bèze faite au colloque de Poissi, qui pourrait encore passer à la montre, si Fabricius le faisait haranguer de la sorte, et en même façon que Rapin, dans le Catholicon, fait discourir le cardinal de Pelvé. Mais tant s'en faut que cela soit, que même il n'y a rien d'approchant de harangue en tout le li-

vre. Fabrice dit seulement que Bèze, sans se rompre la tête après tant de formules de confessions, de commentaires, d'explications de ce passage, *Hoc est corpus meum*, devait dire tout effrontément, que c'est une erreur des scribes et copistes qui, au lieu que les évangélistes ont écrit *Hoc non est*, ont laissé par mégarde en arrière la négation, et ont écrit *Hoc est*, etc. Voici les propres termes de Fabricius, page 17 de mon exemplaire. *Et fortassè, ut tandem te expedias, et tot commentariorum plaustra facessere ju-beas, recurre ad talem emendationem : et quia nostri correctores dicunt in ipsis etiam Pandectis Florentinis, sæpè deesse negationem, tu tali artificio statim te libera, et adversariis os obstruas, præsertim cum alios multos evangeliorum locos similiter scilicet emendaris, partim ex conjectura, partim ex manuscriptis, ut ais, exemplaribus.* Par lesquelles paroles il paraît plus clair que le soleil en plein midi, que Fabricius veut dire en un mot à Bèze, *Eum qui semel verecundiæ fines transierit, naviter oportere esse impudentem*. Que puisqu'il a été si impudent de corrompre l'Écriture en divers passages moins importants, il pourra bien encore l'être jusqu'au bout, et corrompre même ce passage, *Hoc est corpus meum*, y substituant, *Hoc non est*, etc.

De même étoffe est l'imposture suivante de Garasse, quand il dit que Claude de Saintes, entendant parler Bèze de la sorte, produisit, pour le confondre, la Confession d'Augsbourg, qui porte ces mots, *Christi corpus in Eucharistia adesse* ; et que Bèze répondit qu'il fallait lire *abesse*. Garasse s'étonne de la stolidité de Bèze, et moi j'admire la stupidité de Garasse, qui pense faire accroire à son lecteur, que Bèze, qui ne voulut jamais signer la confession d'Augsbourg, quelque instance que lui en eût faite le cardinal de Lorraine, ni même dire clairement son opinion sur la dite Confession, ait fait cette sottise et impertinente repartie au docteur de Saintes... La vérité donc est

(112) Jugement et Censure de la Doctrine saricuse, pag. 91.

(113) Là même, pag. 92 et suiv.

(114) Ce livre fut imprimé à Paris, l'an 1567.

(115) Imprimé à Paris, l'an 1567, in-8°.

» que Fabricius se moque de Bèze à son ordinaire, et poursuit sa pointe: *Ubi id eviceris, dit-il, facile deinde efficies quod præterea suspicis, ut persuadeas, tam fuisse hæcenus temulentos omnes protestantes, etc.* Et peu après, *Ingenua profectò et ingeniosa fuerit illa tua emendatio, ut ubi in eorum de cænâ confessione scriptum est corpus adesse, scribatur abesse. Facilem enim lapsum ebrii scriptoris fuisse, in tantâ affinitate unius litteralæ.* Certes, ce serait une ingénue correction que la tienne, si, au lieu que la Confession d'Augsbourg porte *adesse*, tu mettais *abesse*, et que tu vinsses dire que c'est une erreur qui s'est glissée facilement dans le corps du texte, par la faute de quelque ivrogne d'Allemand, à cause de l'affinité et ressemblance de ces deux lettres, *d* et *b* (116).

Vous pouvez croire que ce censeur n'oublie point d'insulter Garasse sur la hardiesse de noter cette circonstance, qu'à ces discours les docteurs, et particulièrement *Claude d'Espenses*, et *Claude de Saintes*, demeurèrent étourdis d'étonnement. Il finit par une très-bonne réflexion. Cette procédure, dit-il (117), est grandement nuisible à la conversion des âmes errantes, et particulièrement de ceux que Garasse prétend de ramener à l'église par le moyen de son livre. Car, de grâce, quel hérétique, quel athée, voudrait maintenant se fier à lui, ayant été surpris en une si manifeste fausseté? Qui ne présumera que mille absurdités qu'il rapporte de divers auteurs hérétiques ne soient de même aloi, et qu'il cite les anciens avec pareille foi que les modernes?... Je sais de bonne part, que la principale raison qui a retenu ce grand Cassaubon dans l'erreur où il avait été nourri, ce fut pour avoir aperçu de pareils traits dans quelques docteurs modernes, qui lui firent concevoir une très-mauvaise opinion de la foi de ceux qui veulent triompher de leurs ennemis à fausses enseignes.

Notons quelques petites méprises de ce judicieux censeur. La cause des médisances que les protestans publièrent

(116) Jugement et Censure de la Doctrine curieuse, pag. 95.

(117) La même, pag. 96, 97.

contre Baudouin ne fut pas qu'il eût quitté leur religion, et composé de doctes ouvrages pour les réfuter. Voyez la remarque (H) de son article: vous y trouverez qu'il s'attira leur indignation, pour s'être mêlé de quelques intrigues où ils crurent que l'on cherchait à les perdre sous prétexte d'accommodement des religions. Vous y trouverez qu'ils le prirent pour l'auteur d'un petit écrit que Cassander avait fait, et qui n'était pas un livre de controverse, mais plutôt une explication du devoir d'un honnête homme dans l'état où était alors l'église. Enfin, vous y trouverez que la tempête de médisance fut antérieure à la préface de l'*Optatus Milevitanus*. Ce sont déjà quelques fautes du prieur Ogier. En voici d'autres: les protestans n'attribuèrent à Baudouin que le seul écrit anonyme de George Cassander. Il est faux que Théodore de Bèze l'ait regardé comme l'auteur principal de l'*Examen Doctrinæ calvinianæ* de Claude de Saintes: il se contenta de dire que Baudouin avait fourni à ce docteur certaines choses qui consistaient beaucoup plus en faits qu'en raisonnemens.

(EE) Et aima mieux se servir d'une défaite pitoyable, que de donner gloire à la vérité.] D'abord, il suppose qu'il ne s'agit que de savoir si *Fabricius* a dit ces paroles sérieusement, ou par ironie (118). Il avoue ensuite que son adversaire se fonde sur la page 17 du livre de Fabricius, et puis il s'exprime ainsi: « A tout cela, pour ne multiplier mal à propos les paroles, je réponds que n'ayant pour cette heure le livre de Fabricius en ma puissance, pour vérifier le passage, et ne l'ayant pu recouvrer quelque diligence que j'aie su faire, il faut que je m'en rapporte à la fidélité de mes extraits, que j'ai faits fort punctuellement il y a plus de douze ans, par lesquels je m'aperçois, que M. Ogier a fait par simplicité, ou par finesse, ce que les ministres font par malice es livres des anciens pères; car il a pris une partie du passage qui lui était favorable, et a dissimulé l'autre.... Pour montrer donc que Fabricius ne par-

(118) Garasse, Apologie de la Doctrine curieuse, chap. XXVI, pag. 349.

lait pas par ironie , et qu'il n'accusait pas mal à propos Théodore de Bèze d'avoir substitué une négative aux sacrées paroles des évangélistes , il montre évidemment en la suite de son discours , que la créance de Bèze était telle , et qu'assurément il avait corrompu les passages de l'Évangile. Voici ses paroles , qui sont dignes d'une grande considération. *Ipse Illyricus de illâ explicatione et INVENTIONE Bezanâ loquens , vocat phantasticam inventionem , qualis est amantium in picturâ et poësi , ut ibi suos amores esse somnient , ubi non sunt. Illum absens absentem auditque videtque , et ita , inquit Illyricus , se cum Christo in Eucharistiâ Beza gessit , ut Phœdria cum Thaidæ apud Terentium , cum ait , volo ut cum milite isto præsens sis , et mecum tota sis. Ita Beza , sub illâ phantasticâ et imaginosa inventionem vult ut Christus in Eucharistiâ præsens et absens siet , et ita sit ut non esse dicatur.* Par ces paroles , M. Ogier pourra voir clairement , que Fabricius , lequel il nous représente comme un esprit de bateleur , tout exprès pour amoindrir son autorité , ne parlait pas en bouffonnant comme il suppose , mais avec toute la sérieux qu'on doit porter en semblables matières (119). »

On ne peut représenter dignement mauvaise foi qui règne dans ce discours du père Garasse. Un laïque de ce canton éloigné des grandes villes , pourrait se servir de cette excuse , je n'ai pu trouver un livre , je n'ai pu ériger un tel passage ; mais s'il demeurait dans Paris , et que son honneur l'engageât à justifier une citation , on serait en droit de se moquer de cette excuse , et de la traiter de surberie. Or Garasse était alors à Paris ; il pouvait donc trouver aisément l'ouvrage de Fabricius , et jamais auteur n'eut un si grand intérêt de se purger de calomnie. Ce fut donc une hardiesse prodigieuse , ce fut une obstination invincible à ne démordre de rien , que d'oser dire , je n'ai pu recouvrer cet ouvrage , quelque diligence que j'aie su faire. Quoi ! un jésuite , à qui dans le fond d'une pro-

vince la plus éloignée de la capitale , et dans le pays le plus perdu , les bibliothèques de son ordre peuvent fournir en cas de besoin tout ce qui lui est nécessaire , nous viendra dire qu'il n'a pu trouver à Paris l'ouvrage qu'il avait cité ? *Votre adversaire* , lui répondrons-nous , *l'y a bien trouvé , et sans qu'il témoigne qu'il ait eu quelque besoin de diligence. Que ne recouriez-vous à cet exemplaire , si toute autre ressource vous manquait ?* M. Ogier n'eût pas osé vous le refuser : son refus aurait été une preuve de votre innocence. Voici bien pis : ce jésuite a tiré de ses recueils un passage de Fabricius , et l'a donné comme la suite de celui que son adversaire avait rapporté ; comme une suite , dis-je , artificieusement supprimée par cet adversaire : mais il paraît manifestement que M. Ogier ne supprime rien , et que les paroles de Fabricius , que François Garasse a citées , concernent un autre fait. Que serait-il devenu , si la réplique que M. Ogier allait faire n'eût pas été arrêtée par la réconciliation que l'on moyenna entre eux ? Eût-il trouvé de nouveaux moyens de se dispenser de reconnaître nettement sa calomnie , sa témérité , son imposture , son impudence ?

Je le dirai plusieurs fois , je ne m'en lasserai point , il est très-utile de recueillir les exemples de la mauvaise foi des auteurs , et les pièces des procès qu'elle a fait naître. Il serait à souhaiter que les Langius et les Gruterus eussent destiné à de telles compilations une partie du temps qu'ils ont donné à des *Polyanthea*. Garasse y aurait paru souvent : c'était un esprit satirique , étourdi , bouffon , téméraire , qui avançait hardiment une fausseté , et qui ne voulait pas convenir qu'il l'eût avancée. Il a été de son intérêt que la doctrine de ceux qui tiennent qu'un homme qui meurt au service des pestiférés est un martyr fût véritable. Voyez Théophile Raynaud , au *Traité de Martyrio per Pestem*. Il dit que la lecture de ce livre persuada au père Garasse qu'on pouvait recueillir ainsi la couronne du martyr , et le porta à s'exposer au péril de la peste (120). Il mourut

(119) *Là même* , pag. 350.

(120) Voyez le numéro 44 du *Theologia antiqua de verâ Martyrii notionem* , aux pages 163 et 164 de l'*Apopompeus* de Théophile Raynaud.

de cette manière, et il avait publié tant de calomnies, et s'était servi de tant de mauvaise foi, qu'il ne fallait guère moins qu'un vrai martyr, pour expier de telles fautes. Notez qu'il y a des gens qui sacrifient plutôt leur vie, qu'un faux point d'honneur. Garasse, pour rien du monde, n'eût avoué ses calomnies, et il ne fit pas difficulté de s'enfermer avec des pestiférés (121).

(FF) *Voici une remarque contre le cardinal de Richelieu.*] Rapportons premièrement ses paroles. *Bèze étant ecclésiastique, et possédant quelques bénéfices, sortit de l'église romaine en même temps que le parlement le fit assigner pour être ouï sur une poésie (*) qu'il avait composée extraordinairement impure et scandaleuse; mais, se sentant coupable d'un si grand excès, il ne répondit à cet auguste sénat que par fuite, et se retira à Genève (**). Pour apprendre quel il a été, nous n'avons pas besoin d'autre témoignage que le sien, ayant publié lui-même par les vers qu'il a faits à l'imitation de Catulle et d'Ovide, qu'il s'était abandonné à des impuretés énormes et monstrueuses (122), en considération de quoi il est appelé par ses propres confrères, la honte de la France, simoniaque, rempli de tous vices, et de celui-même qui a attiré le feu du ciel (*3). Voilà ce que dit ce cardinal, dans le chapitre X du II^e. livre de sa Méthode, aux pages 321, 322, de l'édition de Paris, en 1663. M. Martel, professeur en théologie à Montauban et à Puilaurens, avant la révocation de l'édit de Nantes, et à Berne depuis cette révocation, oppose à ces paroles du cardinal le témoignage d'Étienne Pasquier; et il ajoute que ce n'est point un Français qui a répandu ce torrent de bile où Bèze est traité de simoniaque, aussi-bien que de sodomie. C'est Costerus, Flamand de nation, et jésuite de profession. Je ne sais par quelle figure de rhétorique on prétend de le ranger entre les confrères de no-*

tre ministre (123). A l'égard de qu'il dit de Costerus, il nous renvoie au chapitre XXI du II^e. livre de l'I^{re}. partie de l'Apologie catholique de Morton, où il est certain que les paroles latines que le cardinal cite *Galliae probrum, etc.*, se trouvent comme tirées du I^{er}. chapitre du II^e. livre d'un ouvrage de Costerus. On ne saurait pardonner à cette éminence ou à ceux qui ont publié sa Méthode le défaut de citation: il fallait nécessairement faire trouver à la suite de *Galliae probrum, etc.*, le nom de l'écrivain réformé; car quand on prouverait que les paroles de Costerus se lisent dans les écrits de rien Schlüsselburgius, on ne se contenterait pas, vu qu'il est de la dernière évidence que ce luthérien ne pouvait jamais passer pour un confrère de Théodore de Bèze. Quant au reste, il faut avouer qu'un Flamand de nation, et jésuite de profession, n'est pas le premier, qui ait répandu ce torrent de bile, etc. Costerus ne pouvait être que le copiste de plusieurs Français, et notamment de Claude de Saintes. On aurait pu relever une faute chronologique du cardinal. Il dit dans une note marginale que Bèze se retira à Genève l'an 1554, âgé de cinquante-cinq ans (124): il fallait dire l'an 1548, âgé de vingt-neuf ans.

(GG) *Pierre de Saint-Romuald l'accuse ridiculement de rébellion, pour avoir donné le titre de reine de France à la reine Élisabeth.* « Cette même » année 1581, dit-il (125), Théodore » de Bèze, ministre de Genève, » donna le jour à son livre intitulé » *Icones Virorum illustrium pietate » et doctrinæ*, lequel il dédia à Élisabeth, reine d'Angleterre, la qualifiant reine de France. Certes, un Français ne peut user de ces termes, sans se déclarer mauvais sujet; car c'est dire que le roi son maître est un usurpateur, et que la couronne ne lui appartient pas, mais à un autre. Cela se peut-il

(121) Voyez son article à la remarque (E).

(*) C'était une épigramme adressée à une femme qui s'appelait Candida.

(**) En 1554, âgé de cinquante-cinq ans.

(122) Le cardinal cite ici en marge quelques vers de l'épigramme de Audeberto et Candida.

(*3) *Galliae probrum, simoniacus, sodomita, omnibus vitiis coopertus.*

(123) Martel., Réponse à la Méthode de M. le cardinal de Richelieu, liv. II, chap. X, pag. 186, 187.

(124) C'est sans doute une faute d'impression pour trente-cinq; car dans une note suivante, on marque la naissance de Bèze au mois de juin 1519.

(125) Pierre de Saint-Romuald, Abrégé de Trésor chronol., tom. III, pag. 364.

aire en un livre imprimé, sans crime de félonie et de trahison ? Mais que faut-il attendre d'un hérétique, que de semblables traits ? » Il a répété mot à mot la même chose dans l'autre livre (126) ; ce qui prouve qu'il se savait très-bon gré de cette marque, qui est néanmoins puérile, grossière et superstitieuse. Je lui pardonne les erreurs de fait : je l'excuse de voir dit que les *Icones* de Bèze virent le jour l'an 1581, et qu'ils furent dédiés à la reine d'Angleterre. Ce fut Jacques, roi d'Écosse, que l'autre lui en a dédié, le 1^{er}. de mars 1580 ; c'est l'an 1580 que je vois marqué au titre de mon exemplaire ; mais si l'on pardonne cette sorte de méprises, on ne doit point lui faire sur l'erreur de droit où il est tombé. J'avoue que Théodore de Bèze, en dédiant ses Remarques sur le Nouveau Testament à la reine Elisabeth, donne le titre de *Angliæ, Franciæ, Hiberniæ, et circumjacentium Regum Regina* : mais il est absurde de prétendre que ce fut un crime de félonie et de trahison ; et que par-là on décide que le roi de France fut un usurpateur. Car, en 1^{er}. lieu, il ne devait point être considéré en ce temps-là comme un sujet du roi de France : il avait renoncé à sa patrie et à la religion, et avait cherché un asile dans les pays étrangers ; il était devenu bourgeois de la ville de Genève, et y exerçait actuellement la charge de professeur et de ministre. En 2^e. lieu, qu'un particulier, en donnant aux princes, dans une lettre, les titres qu'ils prennent ordinairement, ne s'érige point en juge de leurs prétentions : il ne fait que reconnaître l'usage qu'il trouve établi ; de sorte qu'en se conformant au formulaire des suscriptions, il ne s'engage point à examiner si l'on a raison ou non de se donner de tels ou tels titres. Je passe plus avant, et je dis, en 3^e. lieu, que lors même qu'on ne doute point qu'un royaume n'appartienne légitimement à un prince, on suit néanmoins l'usage des suscriptions dans une épître dédicatoire, ou dans toute autre lettre. Bèze, par exemple,

est fort persuadé que Charles IX, et Henri III, possédaient légitimement la France, ne laissait point de donner à Elisabeth les titres qu'elle se faisait donner en Angleterre. Il est donc de la dernière impertinence, de conclure qu'il traitait d'usurpateur le roi de France. Enfin, je dis en 4^e. lieu, que l'usage, ou que la coutume, autorise ceux qui donnent les mêmes qualités aux possesseurs et aux prétendants, et que, jusques à ce que ceux-ci aient renoncé à leurs prétentions et à leurs titres, on les appelle rois ou seigneurs d'un tel pays, sans cesser de reconnaître pour rois ou seigneurs du même pays ceux qui le possèdent actuellement. Nous en avons, entre autres exemples, la conduite qu'on tenait en France envers Uladislas, roi de Pologne, et Gustave Adolphe, roi de Suède. On avait des alliances très-étroites avec celui-ci et comme avec un roi de Suède, et on ne laissait pas de donner à l'autre la qualité de roi de Suède. M. le Laboureur a inséré dans sa Relation de Pologne (127) une lettre, qui fut écrite par le roi de France au roi Uladislas, le 24 de novembre 1645, lorsqu'il y avait tant de liaisons entre la reine Christine et la France. La suscription de cette lettre est, à très-haut, très-excellent, et très-puissant prince nostre très-cher et très-ami bon frère et cousin le roi de Pologne et de Suède. Je ne pense pas que, dans un temps de concorde, on fît des affaires à un auteur espagnol, qui, en dédiant un livre à sa majesté très-chrétienne, l'appellerait *roi de France et de Navarre* ; et je ne sais si le grand seigneur serait assez turc, pour punir un évêque grec, qui, en écrivant au duc de Savoie, l'appellerait *roi de Chypre*, ou qui, en écrivant au roi d'Espagne, l'appellerait *roi de Jérusalem* ; et qui, en cas d'accusation, répondrait qu'il avait suivi bonnement le formulaire des inscriptions, sans vouloir déroger le moins du monde à la fidélité qu'il devait à sa hauteur. Y a-t-il aucun prince dans la chrétienté, qui ne reconnaisse deux rois de Navarre : l'un, en France, l'autre en Espagne ; l'un, qui n'est que titulaire, l'autre qui est possesseur ? Cela donne-t-il lieu à des plaintes, ou à des menaces ? Ferait-

6) Dans son Journal chronologique, sous le jour de janvier (1519,) jour natal de Théodore de Bèze, prétend-il ; mais il se trompe, il doit dire le 24 de juin.

(127) A la page 14 de la 1^{re}. partie.

on des affaires à un Anglais qui , dans une épître dédicatoire à Louis XIV , l'appellerait *roi de France* ou *roi des Français* , ce qui est la même chose ? N'est-ce pas ainsi que l'on qualifie en Angleterre les rois de France , non-seulement dans le langage de conversation , mais aussi , dans des histoires , et dans des actes publics ?

(HH) *Je m'étonne que Balzac fasse la même querelle à des gens dont il ne dit point le nom.*] Je la rapporterai , sans la réfuter ; car je l'ai assez détruite dans la remarque précédente. « Qu'il soit donc permis à ceux qui » ont perdu des états de se flatter » avec les titres qu'ils se réservent. » Ce peuvent être des amusemens , » et des jouets formés par l'imagina- » tion , après la perte des choses es- » sentielles. Il y aurait de la cruauté » de refuser à leur douleur cette lé- » gère consolation. La reine Elisabeth » d'Angleterre a donc pu se nommer » elle-même reine de France , et les » Anglais pouvaient parler le langage » de leur maîtresse. Je ne veux pas » insister là-dessus. Mais je ne saurais » supporter qu'il se soit trouvé des » Français qui aient osé parler ainsi. » Cet autre Français disait bien » mieux , quand il disait du roi Jac- » ques , successeur d'Elisabeth : *Sans » doute , il a plus d'un nom qu'il ne » faut , ou moins d'un royaume qu'il » ne croit : et si le roi de France est » à Londres , à qui envoie-t-il des am- » bassadeurs à Paris ?* Néanmoins , » puisqu'on parle partout impropre- » ment , et que tout est comédie dans » le monde , celle-ci se peut souffrir » comme les autres ; mais on la doit » jouer en Angleterre , et non pas en » France , ni aux lieux qui sont sous » la protection de la France. Un Fran- » çais ne peut user de ces termes , » sans oublier qu'il est Français , sans » se déclarer mauvais sujet , sans dire » que le roi son maître est usurpateur. » Dégrader son prince publiquement , » donner sa couronne à un autre » prince , par un aveu solennel et im- » primé , cela se peut-il faire , sans » crime de félonie ? Je ne le pense pas , » monsieur ; et , de peur de me mettre » davantage en colère , je suis d'avis » de changer de discours (128). » Je

(128) Balzac , entretien XLI , pag. 384 , 385.

crois qu'il en veut à Théodore de Bèze , et que Pierre de Saint-Romuald n'a été que son copiste.

Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que Noël Beda avait déjà fait une semblable querelle à Érasme , touchant la dédicace d'un de ses livres au roi d'Angleterre. Voyez la remarque (B) de l'article BEDA , citation (11).

BIBLIANDER * (THÉODORE), professeur en théologie à Zurich dans le XVI^e. siècle , était né à Bischoffssetel (a), près de Saint-Gal en Suisse. C'était un homme fort universel (b), mais il excellait principalement dans l'exposition de l'Écriture. Il fut professeur en théologie à Zurich depuis l'an 1532 jusques en 1560, et il mourut de peste dans la même ville le 24 de septembre 1564 (c). Si l'on me demande pourquoi sa profession finit plus tôt que sa vie , je répondrai que ce fut à cause qu'il remuait certaines questions qui causaient du trouble (A), dans lesquelles il s'écartait trop de la doctrine commune des protestans sur la prédestination. Pour aller au-devant des schismes qui auraient pu naître d'une trop longue contestation sur ces points-là , il fut jugé à propos de déclarer Bibliander *emeritus* , je veux dire de le traiter en vétéran , et de lui faire entendre que son âge et ses longs services deman-

* Son véritable nom , dit Joly , était *Bouchman* , selon A. Ruchat , auteur de l'*Histoire de la réformation de la Suisse*. Bibliander n'est donc que la traduction en grec du nom allemand *Bouchman* ou mieux *Buchman* qui signifie l'*homme du ou des livres*.

(a) *En latin* Episcopi Cella ou Episcopocella.

(b) *Vir secundissimi ingenii , et theologiae exegeticae , communis in Helvetiâ parens*. Hottinger. in *Biblioth. Tigurinâ*, pag. 72.

(c) Hottinger. in *Biblioth. Tigurinâ*, pag. 72. M. de Thou , Bucholcer , Melchior Adam , etc. , mettent sa mort au 26 de novembre.

daient que pour récompense on lui accordât du repos, et une démission honorable. Je ne sais pas s'il comprit le fin de ce compliment, et s'il s'en fâcha; mais je sais bien qu'il n'enseigna plus. Comme il entendait les langues orientales, il travailla à une nouvelle édition de l'*Alcoran*, dont il corrigea le texte selon les règles de la critique, en conférant ensemble les exemplaires arabes et les latins. Il y joignit la *Vie de Mahomet*, et celle de ses successeurs, et une *préface apologétique*, contre laquelle on a bien crié (B). Il publia plusieurs autres livres (C), et il en composa un grand nombre, qui n'ont jamais été imprimés, et dont on garde les manuscrits dans la bibliothèque de Zurich (d). Il eut part à une version de l'Écriture (e). J'ai cherché inutilement l'âge qu'il avait quand il mourut: je n'ajoute point de foi là-dessus au bon Melchior Adam, et j'admire qu'il n'ait point aperçu sa faute (D). M. Moréri rapporte très-mal ce qu'il emprunte de M. de Thou touchant Bibliander (E).

Je viens d'être averti (f) que l'on trouve dans la Prosopographie de Pantaléon, qu'il vécut soixante ans (F), étant né en 1504, et mort en 1564.

(d) Hottinger. in Bibliotheca Tigurinâ, pag. 72, 73.

(e) Voyez la remarque (E).

(f) Par M. Bresler.

(A) *Il remuait certaines questions qui causaient du trouble.*] Pantaléon n'a point spécifié ces questions: il s'est contenté de les noter comme peu conformes à la commune tradition, et de dire qu'elles firent perdre à Bibliander une partie de son autorité. *Pantaleon scribit ante obitum motas*

ab ipso fuisse quæstiones quasdam novas et insolentes, undè auctoritati aliquid decesserit: sed quales illæ fuerint quæstiones non addit (1). Mais Henri Alting ne s'est point tenu dans le général: il a dit que Bibliander avait embrassé les erreurs d'Érasme touchant la prédestination; et qu'à cause de cela, messieurs de Zurich le *déchargèrent des fonctions de sa charge, sous prétexte que son extrême vieillesse l'en rendait incapable, et mirent en sa place Pierre Martyr* (2). On ne pourrait pas contester ce dernier fait, sous prétexte que Pierre Martyr fut appelé à Zurich dès l'an 1556, pour succéder à Pélican. Il pouvait être professeur à Zurich depuis quelques années, et succéder néanmoins à Bibliandre: car tous les professeurs en théologie ne sont pas affectés aux mêmes fonctions. Voyez ci-dessous la remarque (E) à la fin.

(B) *Il joignit à la version de l'Alcoran une préface apologétique contre laquelle on a bien crié.*] Elle a pour titre *Apologia ad reverendissimos patres ac dominos episcopos et doctores Ecclesiæ Christianæ, in quâ rationes redduntur editionis voluminis quod continet Alcoranum, et ejus confutationes, et Vitas Mahumetis atque successorum ipsius*. Cet ouvrage fut imprimé chez Oporin, l'an 1543, in-folio (3). Bibliander corrigea le texte de l'*Alcoran* par la collation des manuscrits latins et arabes, et fit des notes marginales, qui indiquent ou qui réfutent les absurdités de ce livre. Cela n'a pas empêché les inquisiteurs d'Espagne de condamner cette édition de l'*Alcoran*: ils ont condamné non-seulement les *préfaces*, mais aussi l'*Alcoran* même (4). Cela est de la dernière évidence, et néanmoins il se trouve des auteurs qui disent qu'on n'a condamné que les *préfaces* impies, et les notes pernicieuses qui l'accompagnent dans l'édition de Bibliander. Le père Théophile Raynaud soutient que l'*Alcoran* même est très-digne

(1) Melchior Adam, in Vit. theol., pag. 403.

(2) Altingii theol. Histor., loc. IV, cité par Teissier, Addit. à M. de Thou, tom. I, pag. 255.

(3) *Notes que la préface de Bibliander a été imprimée à part l'an 1638, par les soins de Jean Fabricius de Dantsick.*

(4) Voyez l'Index Librorum prohibitorum, pag. 765, édition de 1667.

d'être proscrit, et il montre que Sanctarellus, qui a débité que l'*Index* n'en a défendu la lecture qu'à cause des pièces que Bibliander y a cousues, a raisonné peu solidement (5). Je rapporte un peu au long la remarque de ce jésuite, afin qu'on ait une idée moins générale du dessein de Bibliander. On verra que ce ministre ne trouve pas bon que les livres des adversaires soient exterminés. *Tractans hoc punctum Antonius Sanctarellus tract. de hæresi, cap. 14, dub. unico, propositione 7, ait, Alcoranum per se non prohiberi, sed ratione scholiorum impiorum, notarumque ac præfationum Lutheri ac Melanchthonis, quibus Basiliensis editio Alcorani, per Theodorum Bibliandrum damnatæ memoriæ scriptorem adornata, contaminatur. Hoc verè et rectè auctor ille. Et addere æquè poterat, ipsius Bibliandri Apologiam, quæ Alcorano patrociniatus est, dignissimam fuisse quæ configeretur. Omnium quippè librorum prohibitorum indemnitati studet meribibulus ille, usque adeò, ut non erubuerit contra Theodosii et Valentini Imperatorum legem de comburendis Nestorii libris, grunnire. Hæc igitur concedo Sanctarello. Sed addit quo everti videantur quæ sic sunt constituta; addit enim rationem, cur Alcoranus prohibeatur, esse, quia in eo agitur de religione nationis, hoc tempore maximè potentis, et ad corporum voluptatis patentissimum ostium aperientis; quæ sunt valida corruptelæ illectamenta. Hæc, inquam, ratio monstrare videtur, Alcoranum non vetari tantum ratione impiarum Bibliandri Annotationum, vel ratione Præfationum Lutheri ac Melanchthonis, sed per se ac ratione contextus ipsiusmet Alcorani, quo Apostasiæ hami, quos diximus, apponuntur (6).*

(C) Il publiaplusieurs autres livres.] Voici les titres de quelques-uns : *Evangelica Historia quam scripsit B. Marcus, etc. unà cum Vita Johannis Marci evangelistæ collecta ex probationibus auctoribus, à Bâle, en 1551. Il y ajouta le Protevangelium Jacobi, de quoi plusieurs le blâment. Expositio Vaticinii de Restitu-*

tionis Israëlitis, de instaurandâ urbe Jerusalem et templo, terræque dividendâ rursus inter tribus, quod ultimis octo capitibus Ezechielis legitur. Cet ouvrage fut inséré dans les Commentaires de Pélican sur l'Écriture. Purgatio scriptorum Joannis OEcolampadii et Ulrici Zuinglii, quæ et actæ eorum obiter defenduntur contra calumniatores. Cet écrit fut imprimé à la tête des œuvres de Zuingle. De Fatis Monarchiæ Romanæ Somnium, Vaticinium Esræ prophetæ explicatum non conjectatione privata, sed demonstratione theologicâ, historicâ, et mathematicâ; Ad Julium III papam, et cæteros ecclesiæ Romanæ præsides, Consideratio de Judæorum et Christianorum defectione à Christo, et Ecclesiâ, et fide catholicâ: itemque de Judæorum et Christianorum conversione ad Christum Jesum, et Ecclesiam Dei sanctam et fidem catholicam, à Bâle, en 1553; De summâ Trinitate et fide catholicâ, à Bâle en 1555; De Mysteriis salutiferæ passionis et mortis Jesu Messiae Expositionis Historicæ libri tres, au même lieu, en 1555.

(D) Je n'ajoute point de foi à Melchior Adam touchant l'âge de Bibliander. J'admire qu'il n'ait point aperçu sa faute.] Il assure que Bibliander naquit l'an 1514 (7), et qu'il mourut enfin l'an 1564, fort vieux, valdè senex. Peut-on dire cela d'un homme de cinquante ans * ? Il ajoute que le trop d'attachement aux livres avait tellement affaibli la vue à Bibliander, que dans le déclin de l'âge, entrant un matin dans son poêle, et voyant son chat qui folâtrait sur une table, le prit pour sa servante, et lui souhaita le bon jour. *Ex nimis studiis ætate declivi, ἀμβλυοπίαν contraxit. Accidit ergò ut aliquandò cum diluculò surrexisset, hypocaustum ingressus, feli in mensâ gesticulanti, ancillam suam esse ratus, faustum fuerit diem precatus, quem felis, ut*

(7) Si cela était, on remarquerait comme quelque chose de fort extraordinaire qu'il eût été professeur en théologie l'an 1532; mais c'est ce que l'on ne remarque pas.

* D'après Ruchat, déjà cité, ce serait à peine âgé de trente-deux ans, et le 11 janvier 1532 que Bibliander aurait pris possession de la chaire de professeur. « Bibliander, ajoute Joly, est donc né environ l'an 1500; ce qui détruit toutes les conjectures de Bayle. »

(5) Theoph. Raynaudus, *Erotem. de malis et bonis libris*, num. 341, pag. 300.

(6) *Idem*, num. 342, pag. 301.

stuit resalutavit. Belle particularité, : bien digne d'être transmise aux siècles futurs !

(E) *M. Moréri rapporte très-mal : qu'il emprunte de M. de Thou touchant Bibliander.*] 1°. Il n'est pas vrai que M. de Thou mette la mort de Bibliander au 29 de novembre : se sert de l'expression *VI Kalend. Decemb.*, qui veut dire le 26 de novembre. 2°. Il n'est pas vrai qu'il parle de *Léon Juif*. Il s'est servi de ces termes *Leo Judæ*, qu'il faut traduire, ou par *Léon Juda*, ou par *Léon de Juda*. Quant au reste, il est très-vrai que Bibliander fut un de ceux qui mirent la dernière main à la Bible de Léon Juda, à cette Bible que l'on appelle de *Zurich*, et qu'on imprima dans cette ville l'an 1543. Léon Juda avait fort avancé la version latine de l'Écriture quand il mourut, et il fit promettre à ses collègues qu'ils achèveraient cet ouvrage, *Quem Leo Judæ inchoaverat, et moriens ut opus persequeretur, collegis in fidem religiosè adactis, transcripserat* (8). Bibliander traduisit les huit derniers chapitres d'*Ezéchiel*, *Daniel*, *Job*, *l'Ecclésiaste*, les *Cantiques*, et les 48 derniers psaumes, qui restaient à traduire. Pierre Cholin fit la traduction des livres grecs que les protestans nomment *Apocryphes* (9). C'est de Cholin seul que M. de Thou assure qu'il entendait très-bien la langue grecque. *Bibliander Chunradi Pellicani et Petri Cholini Tugiensis græcæ linguæ peritissimi operâ adjutus.* M. Moréri ne traduit pas bien cela par ces paroles : *Bibliander aidé par Conrad Pélican et par Pierre Cholin savans en la langue grecque.* C'est sa III^e. faute. La IV^e. est beaucoup plus considérable. Long-temps après, dit-il, les théologiens espagnols firent encore imprimer cette Bible de Zurich à Lyon, ayant été revue par Guillaume Roville (10). Voici le latin de M. de Thou : *Hispani theologi diu post recognitam per Gulielmum Rouillium denuò Lugduni excudendam curaverunt.* Guillaume Roville est l'imprimeur de

Lyon, duquel ces théologiens se servirent ; mais ce ne fut point lui qui retoucha la version : ce furent les théologiens espagnols eux-mêmes. Le père Simon ne parle pas de cette édition de Lyon : il dit que *les théologiens de Salamanque firent réimprimer cette Bible à Salamanque, en beaux caractères, et en y changeant fort peu de chose* (11). S'étonnera-t-on que le bon M. Du Rier, de l'académie française, ait mal traduit les Cicéron, les Sénèque, et les Tite Live, lui qui a tant fait de fautes en traduisant M. de Thou ? car M. Moréri n'est ici que le copiste de la traduction de Du Rier. Quant à ce que M. de Thou rapporte, que Jean Stuckius fut mis à la place de Bibliander, cela ne s'accorde, ni avec Alting qui a dit que Pierre Martyr succéda à Bibliander, ni avec Hottinger qui a dit que Josias Simler lui succéda *par intérim* (12), et que Stuckius ayant été quelque temps le substitut de Jacques Ammien, professeur en rhétorique et en logique, fut professeur ordinaire en théologie depuis l'an 1571 jusqu'en 1607 (13). Il est certain que quand Bibliander se démit de sa profession, Stuckius, jeune homme de dix-huit ans, était en France (14). Il était à Paris l'année d'après, et il y reçut la commission de se joindre à Pierre Martyr pour le colloque de Poissi. Il demeura long-temps en France : il fut depuis en Italie, et il ne commença d'avoir des charges académiques à Zurich, qu'en 1568. Cependant on assure dans sa vie, qu'il succéda à Bibliander dans la charge de professeur du Vieux Testament (15). Ce fut au mois de février 1571. Il y avait long-temps que Bibliander était mort. Ce n'est pas une affaire : sa charge demeura vacante plusieurs années ; on a cent exemples de pareilles choses. M. de Thou ne laisse pas d'avoir négligé l'exactitude ; car tous ses lecteurs sont portés à croire que Stuckius devint professeur en théologie l'an 1564. On aurait donc dû marquer en

(11) Simon, Hist. critique du Vieux Testament, pag. 323.

(12) *Rude donatus lampadem ad tempus vicariam tradidit D. Josias Simlero.* Hotting., in Biblioth. Tigurinâ, pag. 72.

(13) *Idem, ibid., pag. 169.*

(14) Melch. Adam., in Vitis theol. pag. 767.

(15) *Idem, ibid., pag. 770.*

(8) Thuan., lib. XXXVI, pag. 726.

(9) Simon, Hist. critique du Vieux Testament, pag. 324.

(10) Dans les Éloges publiés par M. Teissier, on a mis Ranville.

quelle année il recueillit cette succession.

(F) *Il vécut soixante ans.*] C'est dans l'édition allemande de cette Prosopographie (16), qu'on trouve cela, et non pas dans l'édition latine (17), où l'on voit au contraire qu'il mourut l'an 1560, à l'âge d'environ cinquante ans. Pantaléon reconnut sa faute, et la corrigea dans l'édition allemande.

(16) *Imprimée à Bâle chez Léonard Ossen, l'an 1578, in-folio.*

(17) *Imprimée à Bâle chez Nicolas Brylinger, l'an 1566, in-folio.*

BYBLIS, fille de Milet, et de la nymphe Cyanée (A), devint amoureuse de Caunus son frère jumeau, et tâcha de lui inspirer une semblable passion; mais n'ayant pu réussir, elle en fut si affligée, qu'elle s'étrangla (a). Ovide, qui nous l'assure dans l'un de ses poèmes (b), dit dans un autre qu'elle courut après Caunus, jusques à ce qu'elle ne pût plus marcher. Il ajoute, qu'étant tombée par épuisement de forces, elle s'opiniâtra à demeurer couchée par terre, et à pleurer abondamment, malgré tous les soins que prirent les nymphes de la consoler, et qu'elle se consuma en larmes, et fut convertie en fontaine (c). Il a décrit admirablement les progrès et les symptômes de cette passion incestueuse (B); et quand il n'aurait point fait d'autres vers, il aurait suffisamment témoigné qu'il était un savant maître dans l'art de peindre l'amour. Antonin Liberalis raconte l'issue de cette affaire un peu autrement (C). Quelques-uns disent, non pas

que Byblis fut amoureuse de Caunus, mais qu'au contraire Caunus l'aima (D), et ne put la faire consentir à le contenter. Ils la dépouillent un peu après de l'honneur de cette belle résistance: ils supposent qu'elle se repentit d'avoir eu pour lui une dureté qui l'engagea à s'exiler, et qu'elle courut le monde pour retrouver ce cher frère; et que, n'ayant pu le rencontrer, elle se pendit (d). D'autres racontent cette aventure d'une manière qui ne déshonore, ni Byblis ni Caunus (E).

(d) *Voyez ce qui sera cité de Conon, dans la remarque (D).*

(A) *Elle était fille de Milet, et de la nymphe Cyanée.*] Cette Cyanée était fille du fleuve Méandre (1); mais il y a des auteurs qui disent que Milet se maria avec Eidothée fille d'Eurytus roi de Carie, et que Caunus et Byblis naquirent de ce mariage (2). D'autres assurent que la mère de ces deux enfans s'appelait Arie (3): d'autres la nomment Tragasia (4). Il y a aussi des variétés sur le nom de leur aïeule paternelle; car les uns disent que Milet était fils de Deïone (5): d'autres lui donnent pour mère Acacallis fille de Minos (6). On s'accorde mieux sur ce point-ci: c'est que Milet se retira de l'île de Crète, et s'en alla fonder en Asie une ville qui porta son nom. Minos fut la cause de cette retraite: on voulut prévenir, ou les violences de son ambition, ou celles de son amour. Ovide le représente fort inquiet de se voir vieux, et de voir Milet à la fleur de l'âge: cette inquiétude trop ordinaire à ceux qui règnent fit qu'on regarda Milet comme une personne capable de détrôner.

*Tunc erat invalidus, Deionidemque juvenem
Robore Miletum, Phœboque parente superbum*

(1) Ovid., *Metam.*, lib. IX, vs. 450.

(2) Anton. Liberalis, cap. XXX, pag. 155.

(3) Scholiast. Theocriti ad Idyll. VII.

(4) Nicænetus, apud Parthen., de Amator. Affect., cap. XI.

(5) Ovid., *Metam.*, lib. IX, vs. 444.

(6) Anton. Liber., cap. XXX, pag. 155.

(a) *Voyez la remarque (D).*

(b) Ovid., de Arte amandi, lib. I.

(c) Ovid., *Metam.*, lib. IX, fab. XI.

*Pertinuit, credensque suis insurgere regnis,
Haud tamen est patrius arcere penatibus
ausus.
Sponte fugis, Milete, tuâ (7).*

Vous trouverez sans doute dans le grec que je vais citer un prince amoureux qui se fit craindre : Ἐπεὶ δὲ ὁ παῖς ἤνυστο, καὶ ἐγένετο καλὸς, καὶ δραστήριος, καὶ ὁ Μίνως κατὰ πόθον ἐνεχείρει βιάζεσθαι, τότε νυκτὸς ὁ Μίλετος ἑμὲς εἰς ἀκαστον, βουλῇ Σαρπηδόνης, εἰς Καρίαν ἀποδράσκει (8). *Puer ut adolevit, pulcher strenuusque evasit : Minosque desiderio impulsus eum violare intendit : ibi tum Miletus noctu conscensu lembo, consulente Sarpedone, in Cariam profugit.*

(B)..... *Ovide a décrit admirablement les progrès et les symptômes de sa passion incestueuse.*] Byblis, au commencement, ne discerna point ce que c'était, et ne sentit point son feu : baiser son frère souvent, se jeter souvent à son cou lui paraissait une bonne action ; elle confondait cela avec l'amitié légitime qu'on doit à un frère. Elle demeura dans cet état d'ignorance, lors même qu'elle aperçut le soin qu'elle avait de se parer, et l'envie qu'elle avait de paraître belle, quand il s'agissait de voir Caunus.

*Paulatim declinat amor, visuraque fratrem
Culta venit, nimiumque cupit formosa videri.
Et, si qua est illic formosior, invidet illi ;
Sed nondum manifesta sibi est : nullumque
sub illo
Igne facit votum, verumtamen aestuat intus (9).*

Cela, ni le chagrin qu'elle concevait contre les belles du voisinage, ne l'éclairait point encore : son feu brûlait et n'était point lumineux ; il n'inspirait pas encore de souhaiter le remède. On alla jusqu'à se plaire à donner à Caunus le titre de monsieur : on aimait mieux de lui le nom de Byblis, que celui de sœur,

*Jam dominum appellat, jam nomina sanguinis odit.
Byblida jam mavult quam se vocet ille sororem (10) ;*

et néanmoins, pendant qu'on veillait, on n'avait pas la hardiesse d'envisager l'espérance. Ce fut en dormant, que l'on commença à s'appivoiser à

(7) Ovid., *Metam.*, lib. IX, vs. 443.

(8) Anton., *Liberal.*, cap. XXX, pag. 155.

(9) Ovid., *Metam.*, lib. IX, vs. 460.

(10) *Idem*, *ibid.*, lib. IX, vs. 465.

de si sales imaginations. Byblis endormie songeait souvent à son frère, et crut une fois jouir de lui.

*Placidâ resoluta quiete
Sæpè videt quod amat, visa est quoque jungere fratri
Corpus, et erubuit, quamvis sopita jaceret (11).*

Elle en eut honte, quoique ce ne fût qu'un songe ; mais le lendemain, elle fit bien des réflexions, et souhaite, non pas de veiller de cette matière, mais de dormir fort souvent comme cela.

*Dummodò tale nihil vigilans committere tentem,
Sæpè licet simili redeat sub imagine somnus.
Testis abest somno, nec abest imitata voluptas.
Proh Venus, et tenerâ volucer cum matre Cupido !
Gaudia quanta tui ! quàm me manifesta libido
Contigit ! ut jacui totis resoluta medullis !
Ut meminisse juvat ! quamvis brevis illa voluptas,
Noxque fuit præceps, et captis invida nostris (12) !*

Un peu après, elle se fâche que la qualité de sœur lui défende d'espérer celle d'épouse : elle se représente les Dieux qui ont épousé leurs sœurs, et ne peut croire que cette prérogative puisse tenir lieu de règle parmi les humains.

*Sunt superis sua jura : quid ad cœlestia ritus
Exigere humanos, diversaque fœdera tento (13) ?*

Elle veut, ou se délivrer de sa passion, ou mourir : elle sent bien que si son frère l'avait le premier aimée, il aurait été écouté favorablement, d'où elle conclut qu'il faut qu'elle risque de s'ouvrir à lui par une lettre, si la pudeur ne lui permet pas de se servir de la parole. Elle prend la plume, et après mille agitations d'esprit, elle déclare sa passion. Elle représente à son frère plusieurs choses qui s'étaient passées, d'où il aurait pu deviner qu'il était aimé : elle le fait souvenir de certains soupirs qu'elle avait poussés, et de la coutume qu'elle avait prise de l'embrasser, et d'un je ne sais quoi qui pouvait faire connaître que ses baisers n'étaient pas ceux d'une sœur.

*Esse quidem læsi poterat tibi pectoris index
Et color, et macies, et vultus, et humida
sæpè
Lumina, nec causâ suspiria mota patenti,*

(11) *Ibid.*, vs. 468.

(12) *Ibid.*, vs. 478.

(13) *Ibid.*, vs. 509.

*Et crebri amplexus, et quæ, si fortè noldi,
Oscula sentiri non esse sororia possent* (14).
Elle proteste qu'elle a fait tout ce qu'elle a pu pour éteindre cette flamme, et qu'elle n'a recours à lui qu'après avoir inutilement tenté tout autre remède. Elle l'exhorte à laisser examiner aux vieillards ce qui est juste ou injuste, et à se servir des privilèges de la jeunesse dans une chose, où les plus grands dieux servent d'exemple,

... Et sequimur magnorum exempla Deorum
(15),

et où il n'aura à craindre ni l'opposition d'un père, ni le qu'en dira-t-on, puisque leur commerce pourra se cacher sous les familiarités que la bienséance autorise entre un frère et une sœur. Enfin elle implore sa pitié, et le conjure de ne vouloir pas être la cause de sa mort.

*Nec nos aut durus pater, aut reverentia
famæ,*

*Aut timor impediunt; tantum absit causa ti-
mendi.*

Dulcia fraterno sub nomine furta legemus.

Est mihi libertas tecum secreta loquendi:

*Et damus amplexus, et jungimus oscula
coram.*

*Quantum est quod desit? miserere fatentis
amorem,*

*Et non fassuræ, nisi cogeret ultimus ardor:
Neve merere meo subscribi causa sepul-
chro* (16).

Le porteur de cette lettre lui vint rendre compte bientôt de l'indignation de Caunus. Ce coup la terrassa, et la fit évanouir; mais dès qu'elle eut recouvré la connaissance, elle fit des plaintes qui marquèrent qu'elle ne se voulait point rebuter. Elle se blâma de s'être servie d'une lettre, et se figura que ses discours auraient pu avoir beaucoup plus de force, et que peut-être le messenger n'ayant pas bien pris son temps, avait détourné le bon succès.

*Forsitan et missi sit quædam culpa ministri:
Non adiit aptè, nec legit idonea, credo,
Tempora, nec petiit horamque, animumque
vacantem.*

Hæc nocuere mihi (17).

(14) *Ibid.*, vs. 536. L'Amarillis du *Pastor fido*, sans savoir que la personne déguisée en fille fût son amant, trouva néanmoins une grande différence entre ses baisers et ceux des autres filles:

Quando la leggria drissima Amarilli

Giudicando i miei baci

Più di quell d'ogn' altra saporiti, etc.

Voyez la 1^{re} scène de l'acte II du *Pastor fido*. pag. 82, édition de Venise, en 1605, in-4^o.

(15) *Ovid.*, *Metam.*, lib. IX, vs. 554.

(16) *Ibid.*, vs. 555.

(17) *Ibid.*, vs. 600.

Elle s'avisa de tout ce qui la pourrait excuser dans ses nouvelles tentatives; tant les passions sont ingénieuses à se flatter, tant elles mériteraient qu'on les prît pour des animaux, et même pour ces sortes d'animaux qui ont le plus d'industrie à chercher leur nourriture! Elle résolut de se déclarer de vive voix: elle parla, et repara, sans que l'inutilité de ses prières la décourageât jamais. Caunus, las de refuser avant qu'elle fût lasse d'être refusée, abandonna le pays.

Si Ovide n'avait pas mérité en cet endroit-ci, autant ou plus qu'en mille autres, la censure des grammairiens, qui ont trouvé qu'il s'arrêtait trop sur les détails, il aurait fait une peinture achevée. *Lascivior aliquanto est Ovidius, inquit Fabius lib. 10. Institutionum, cap. 2 et nimius amator ingenii sui, et mox: Ovidii Medea videtur mihi ostendere, quantum vir ille præstare potuerit, si ingenio suo temperare, quàm indulgere maluisset. Et hic sanè fatendum est, lascivire ipsius ingenium, nactum scil. materiam sequacem et genio suo affinem* (18). Notez que je ne marque qu'une partie des traits dont il s'est servi.

(C) *Antonin Liberalis raconte l'issue de la passion de Byblis un peu autrement qu'Ovide.*] Il dit que Byblis, recherchée en mariage par de grands partis, les méprisa tous; et que, ne pouvant résister à la furieuse passion qu'elle avait conçue pour son frère, elle résolut de se jeter du haut en bas d'une montagne. Elle était prête d'exécuter ce dessein, lorsque les nymphes touchées de compassion l'en empêchèrent. Elles firent plus; car elles l'endormirent profondément, et lui changèrent pendant ce sommeil sa condition humaine en la condition des immortels: elles la nommèrent la nymphe hamadryade Byblis, et l'agrégèrent à leur communauté. L'eau, qui découlait de la montagne d'où elle avait voulu se précipiter, fut appelée les larmes de Byblis (19). D'autres prétendent que la fontaine qu'on appelait Byblis se forma où cette fille avait pleuré, et s'était pendue (20).

(18) Farnab. in *Ovidium, Metam.*, lib. IX, vs. 591, pag. 225.

(19) Anton. Liberalis, *Metam.*, cap. XXX.

(20) Photius et Parthenius, de *Amatoris Affect.*, cap. XI.

(D) *Quelques-uns disent..... que Caunus l'aima.*] L'une des narrations de Conon, desquelles Photius nous a laissés des extraits, porte que Caunus, ayant employé inutilement plusieurs moyens pour obtenir la jouissance de Byblis sa sœur, s'exila lui-même. On ne sut point ce qu'il était devenu. Cela fit un si grand chagrin à Byblis, qu'elle abandonna sa patrie, et qu'elle se mit à mener une vie vagabonde; enfin, elle se sentit si angoissée, *Πρὸς οὓς ἀρεαῖς ἡμέρους ἀπαγορεύουσα*, *Ob frustratos amores animo fracta* (21), en considérant le mauvais succès des amours de Caunus, qu'elle fit de sa ceinture un licou, et se pendit. Caunus errant par le monde, vint en Lycie, où la naïade Pronoé lui annonça que l'amour l'avait vengé, vu que Byblis s'était pendue. *Τὰ τε συνειχθέντα τῇ Βυβλίδι λέγει, καὶ ὅς ἐχρήσατο τῷ ἱερῷ διασῇ* : c'est-à-dire, selon la version d'André Schot, *Quæ Byblidi accidissent narrat, utque amore sit coacta mori.* « Mariez-vous avec moi, ajouta-t-elle, vous régnerez sur ce pays-ci. » La proposition fut acceptée (22). Parthénien raconte, 1°. que Nicænetus avait débité que Caunus, aimant malgré lui sa sœur, sortit du pays, et s'engagea à de longs voyages; et que Byblis fut bien affligée de l'absence de son frère; 2°. que la plupart des auteurs rapportent que ce fut elle qui aima Caunus, et qui le pria de ne faire pas le cruel; qu'il abhorra cette vilaine proposition, et se retira chez les Leleges, et y bâtit une ville qui fut appelée Caunus; et que Byblis, voyant d'un côté que sa passion durait toujours, et de l'autre qu'elle avait contraint son frère à sortir de son pays, fut accablée de tant de douleur, qu'elle se pendit à un arbre (23). Le scoliaste de Théocrite a suivi la tradition la moins commune : *ἥς (Βυβλίδος) dit-il, ἐρασθεὶς ὁ Καῦνος, ἀπέλιπε Μίλατον* (24). Etienne de Byzance a suivi l'autre tradition, savoir que Byblis, amoureuse de son frère, s'étrangla à cause qu'il avait pris la fuite (25).

(21) Photius, Bibl., codice CLXXXVI, pag. 423, et Narrat. II Cononis.

(22) Idem, ibid.

(23) Parthen., de Amatoriis Affectionibus, cap. XI.

(24) Schol. Theocriti ad Idyll. VII v. 115.

(25) Steph. Byzantin., in Καῦνος ex edit. Berkelii.

Hygin se contente d'assurer que la passion, qu'elle avait conçue pour son frère, la porta à se tuer (26). Eustathius dit la même chose (27); et voici deux vers d'Ovide conformes à la même tradition :

Byblida quid referam, vetito quæ fratris amore

Arsit, et est laqueo fortiter ulla nefas (28).

(E).... *D'autres en parlent d'une manière, qui ne déshonore, ni Byblis, ni Caunus.*] Considérez bien la narration de Nicænetus rapportée ci-dessus : vous y trouverez seulement que Caunus, à son grand regret, fut amoureux de sa sœur, et qu'il s'absenta; et que Byblis, très-affligée de cette absence, souhaita qu'il retournât, et pleura beaucoup sur ce sujet. Toutes ces choses sont compatibles avec la vertu la plus sévère; car on peut supposer que Byblis ne souhaita sinon que son frère se défit de sa passion, qui le tenait éloigné de la patrie. Sentir une passion criminelle, et la combattre jusqu'à s'éloigner de l'objet que l'on aime malgré soi, n'est pas un crime. C'est un sentiment aussi involontaire que la douleur : on n'en est pas responsable, à moins qu'on n'y acquiesce; et notez que Nicænetus donne à Caunus le bel éloge d'avoir toujours aimé la justice : *Καῦνον ἔτικτεν αἰὶ φιλέοντα θίμιςας. Caunum peperit gaudentem legibus æquis* (29).

(26) Hygin., cap. CCXLIII, pag. 299.

(27) Eustath., in Dionys. Perieget., vs. 533.

(28) Ovid., de Arte amandi, lib. I, vs. 284.

(29) Parthen. de Amatoriis Affect., cap. XI.

BYBLOS, ville maritime de Phénicie, entre Tripoli et Beryte, était située sur un coteau, et la plus ancienne ville du monde (a), si l'on en veut croire quelques auteurs (b), qui assurent qu'elle fut bâtie par Saturne, fils du Ciel et de la Terre. Malcandre et Astarté son épouse, qui y régnaient, y firent un bon accueil à Isis, lorsqu'elle y alla pour chercher le corps d'Osiris que les flots de la mer

(a) Stephan. Bysant. in Βύβλος.

(b) Sanchoniatho, apud Euseb., Præpar. evang., lib. I, cap. X, pag. 37.

avaient jeté sur cette côte (c). Les grammairiens ont fondé sur ce voyage l'une de leurs observations étymologiques (A). Quelques habitans de Byblos contaient qu'Osiris avait été enterré dans leur ville, et que c'était en son honneur que l'on pratiquait les cérémonies qui passaient pour être faites en l'honneur d'Adonis (d). La ville de Gobel, ou Gebal, dont il est parlé au verset 9 du chapitre XXVII d'Ézéchiël, était celle de Byblos, si l'on en croit saint Jérôme (e); ce qui se peut confirmer par la version des Septante. On croit aussi que les Bybliens furent employés par Hiram, roi de Tyr, pour préparer les matériaux du temple de Salomon (f). Ils secouèrent le joug des Tyriens, et s'érigèrent en un royaume particulier. Ils furent ensuite tributaires des rois de Perse (B). Cette ville ayant été subjuguée par Alexandre demeura soumise aux Ptolomées, rois d'Égypte, jusques à ce qu'Antiochus-le-Grand leur eut enlevé la Phénicie, dont il fit une province du royaume de Syrie, l'an 3 de la 140^e. olympiade, le 536 de Rome (g). Les guerres civiles ayant renversé ce royaume-là, Tigranes, roi d'Arménie, se rendit maître de la haute Syrie; et alors il s'éleva un tyran qui établit son autorité dans Byblos. Il fut décapité par les ordres de Pompée (h). Strabon, en disant cela, re-

marque que Byblos, le siège royal de Cinyras, était consacrée à Adonis (C). La déesse Vénus y était particulièrement honorée (D). Isis y avait aussi un temple (i). Byblos fut attribuée à la Phénicie maritime dans la division qui fut faite des provinces sous les empereurs chrétiens. Ses évêques ont paru dans le premier concile de Constantinople, et dans le concile de Chalcédoine. Les Génois la délivrèrent de la domination des Sarasins l'an 1106; mais elle re tomba sous le joug des infidèles après la victoire que Saladin remporta sur les chrétiens l'an 1187 (k). Il y avait en Égypte une ville nommée BYBLOS, qui était très-forte. C'est ce que nous apprenons des extraits que Photius nous a conservés de Ctésias (l). Voyez aussi le Dictionnaire de *Stephanus Byzantinus*.

(i) Plut., de Iside et Osiride, pag. 357.

(k) Voyez le père Noris. de Epochis Syro-Macedonum, dissert. IV, cap. ult., pag. 466 et seqq.

(l) Photius, cap. LXXII, pag. 120, 121.

(A) *Les grammairiens ont fondé sur le voyage d'Isis à Byblos l'une de leurs observations étymologiques.* Remarquons en premier lieu, que le mot βύβλος signifie la plante qui fournissait la matière dont on faisait le papier, et rapportons après cela ce qu'ont dit les faiseurs d'étymologie. Ils ont assuré que Byblos fut ainsi nommée, parce que ce fut le lieu où Isis pleurant Osiris posa son diadème, qui était fait de papier (1). D'autres veulent que ce nom vienne de ce que le papier se conservait dans cette ville autant de temps qu'on voulait, sans se gâter en nulle manière (2). Consultez Étienne de Bysance, et l'auteur du grand Etymologicon.

(c) Plut., de Iside et Osiride, pag. 357.

(d) Lucian., de Deâ Syriâ, pag. 879, tom. II.

(e) Hieron., de Locis hebraïcis.

(f) Voyez le III^e. livre des Rois, chap. V, vers. 9.

(g) Voyez Polybe, au liv. V.

(h) Strabo, lib. XVI, pag. 521.

(1) Stephan. Byzant., in βύβλος.

(2) Idem, ibidem.

(B) *Les Bybliens furent tributaires des rois de Perse.*] Arrien raconte qu'Enulus, roi des Bybliens, servait avec ses vaisseaux dans la flotte de Ptolémée ; mais qu'ayant appris que Byblos avait capitulé avec Alexandre, il abandonna le parti des Perses, et ne put joindre ses vaisseaux à la flotte macédonienne (3).

(C) *Strabon.... remarque que Byblos, le siège royal de Cinyras, était consacrée à Adonis.*] Je m'en vais copier cet endroit de Strabon, pour faire sentir la négligence avec laquelle les anciens auteurs écrivaient. Ἡ μὲν ἐν Βύβλω τοῦ τοῦ Κινύρου βασιλείου, ἡρὰ ἐστὶ τοῦ Ἀδωνίδου ἢ τυραννομένην λευθέρωσι Πομπήϊος πελεκίσας ἐκείνου (4), c'est-à-dire, *Byblos, la résidence du roi Cinyras, est consacrée à Adonis. Pompée la délivra de la tyrannie, en lui faisant couper la tête.* Voici le sens le plus naturel de cela. Cinyras avait établi le siège de sa tyrannie à Byblos; mais Pompée lui fit trancher la tête : et par ce moyen il redonna la liberté à cette ville. Or il n'y a nulle apparence que Strabon ait eu cette pensée : et si c'était son sens, il serait d'ailleurs coupable d'une extrême négligence, puisqu'il nous ferait sortir de terre tout d'un coup un tyran nommé Cinyras, et qu'il nous laisserait là, sans nous en dire quoi que ce soit. Il n'a pas été obligé d'être plus long, si l'on suppose qu'il parle de l'ancien Cinyras, père d'Adonis; car ce nom était assez connu. Je crois qu'il parle de lui; et sur ce pied-là, que ferons-nous de son ἐκείνου? à quoi pouvons-nous le rapporter? Notez que son traducteur latin a mal rendu le ἡρὰ ἐστὶ Ἀδωνίδου, par *in quâ sunt Adonidis templa*. Pinedo a relevé cette faute (5). Voyons une petite négligence du père Noris : *Adonis*, dit-il (6), *filius fuerat Cyneræ* (7) *apud Byblum regis, ut ex Plutarcho et Ovidio prænotavi.* Or il est certain que touchant cela il n'avait point allégué Plutarque, mais Strabon; et qu'Ovide, qu'il avait allégué, ne dit point que le père d'Ado-

nis fût roi de Byblos, ni le mari de la mère de cet Adonis. Il suppose que cette mère était fille du père d'Adonis, et c'était la tradition générale. Néanmoins l'auteur s'exprime de cette manière : *Cyneras fuit à vetustis Bybli regibus, qui ex Zmyrnda conjugæ Adonim puerum formosissimum suscepit* (8).

(D) *Vénus y était particulièrement honorée.*] Elle y avait un temple, dans lequel on célébrait les cérémonies du culte d'Adonis. Lucien en parle comme témoin oculaire : Εἶδον δὲ καὶ ἐν Βύβλῳ μέγα ἱερὸν Ἀφροδίτης βυβλίνης ἐν τῷ καὶ τὰ ὄργια ἐς Ἀδωνιν ἐπιτελείουσι. *Vidi etiam Bybli magnum Bibliæ Veneris templum, in quo ritus quosdam sacros in Adonidem peragunt* (9). Il parle aussi d'un autre temple de Vénus, consacré par Cinyras, sur le mont Liban, à une journée de Byblos (10). Il le fut voir. Le père Noris estime que peut-être c'est le même temple que Constantin fit démolir (11), et qui était consacré à Vénus Aphacitide proche le mont Liban et la rivière d'Adonis (12). Je ne crois pas qu'il faille douter de cela, puisqu'Eusèbe remarque que le temple de cette Vénus était sur le mont Liban. Au reste, le surnom d'Aphacitide était pris du lieu où ce temple fut bâti, comme l'observe Zosime (13); et apparemment c'est de cette Vénus que Macrobe parle dans le chapitre XXI du 1^{er} livre des Saturnales, et non pas de Vénus Architide, comme portent les éditions (14). Il s'agit là du culte de Vénus et d'Adonis parmi les Assyriens, et l'auteur dit même, que le simulacre de cette Vénus était sur le mont Liban. Eusèbe remarque qu'il se commettait une infinité d'infamies d'homme à homme, et d'homme à femme, dans le temple que Constantin fit détruire (15); mais Sozomène

(3) Arrian., *Expedit. Alex.*, lib. II.

(4) Strabo, lib. XVI, pag. 521.

(5) Pinedo, in Steph. Byzant., pag. 186.

(6) Noris, de Epoch. Syro-Maced., dissert. IV, pag. 469.

(7) Il fallait dire Cinyræ.

(8) Noris, de Epoch. Syro-Maced., pag. 467.

(9) Lucian. de Deâ Syriâ, pag. 878, tom. II.

(10) Idem, ibid., pag. 880, 881.

(11) Euseb., de Vitâ Constant., lib. III, cap. LV. Sozomen., lib. II, cap. V.

(12) Noris, de Epoch., Syro-Maced., pag. 467.

(13) Zosim., Hist., lib. I.

(14) Voyez Seldenus, de Diis Syris, synt. II, cap. III, pag. 204.

(15) Euseb., de Vitâ Constant., lib. III, cap. LV.

se contente d'observer que les gentils assuraient, qu'un certain jour de l'année, l'efficace des invocations faisait descendre du sommet du mont Liban un feu en forme d'étoile, qui s'enfonçait dans la rivière voisine. Ils prétendaient que ce feu était Vénus même, qu'ils appelaient Uranie (16).

(16) Sozomen., lib. III, cap. V.

BIGOIS, nymphe qui avait écrit dans la Toscane un livre touchant *l'Art d'interpréter les éclairs*. On gardait ce livre à Rome, dans le temple d'Apollon avec quelques autres de cette nature (a).

(a) Servius in *Æn.* lib. VI, vers. 72.

BIGOT * (ÉMERIC), l'un des plus savans et des plus honnêtes hommes du XVII^e. siècle, était de Rouen (a), et d'une famille très-illustre dans la robe (A). Il naquit l'an 1626 (b). L'amour des lettres le détourna des emplois publics : il ne s'occupa que de livres et de sciences : il augmenta merveilleusement la bibliothèque que monsieur son père lui avait laissée (B). On s'assemblait une fois chez lui toutes les semaines, pour des conversations d'érudition. Il entretenait commerce de lettres avec un grand nombre de savans : ses conseils et ses lumières étaient utiles à beaucoup d'auteurs ; et il travaillait de son chef au bien et à l'avantage de la république des lettres. Il n'a publié qu'un livre (C) ; mais apparemment il

* Joly rapporte et transcrit l'éloge que fait de cet article Fr. Camusat, à la page 17 des *Mélanges de littérature tirés des lettres de M. Chapelain*, 1726, in-12 dont il fut éditeur.

(a) Hist. des Ouv. des Sav. Mois de février 1690, pag. 267.

(b) Là même.

en aurait publié d'autres, s'il avait assez vécu pour y mettre la dernière main. M. Ménage dans le royaume, et Nicolas Heinsius dans les pays étrangers étaient ses deux plus intimes amis (D). Il n'avait contracté aucun des défauts que la science traîne avec soi : il était modeste et ennemi des contestations. En général, on peut dire que c'était le meilleur cœur qu'il y eût au monde (E). Il mourut à Rouen, le 18 de décembre 1689, âgé d'environ soixante-quatre ans (c). Il a témoigné par son testament, qu'il mourait avec la même affection pour le bien des lettres avec laquelle il avait vécu (F).

(c) Gazette de Paris, du 24 décembre 1689.

(A) *Il était de Rouen, et d'une famille très-illustre dans la robe.*] Selon le bel éloge que M. de Beauval lui a consacré dans son Histoire des Ouvrages des Savans (1), il était fils du doyen de la cour des aides, et d'une fille de M. Groulart, premier président au parlement de Normandie ; et il comptait parmi ses ancêtres deux présidens au mortier, un avocat général, et six conseillers au parlement. Développons un peu cela, selon le détail que M. le Laboureur nous fournit. LAURENS BIGOT, seigneur de Tibermenil, était avocat général au parlement, lorsque la ville fut prise sur ceux de la religion, l'an 1562. Il était catholique zélé, et il contribua de toutes ses forces à la penderie qui se fit alors à Rouen. Les historiens huguenots se sont plaints de sa rigueur. Il mourut le 13 de juillet 1570. Il était fils d'ANTOINE BIGOT, lieutenant général du bailli de Rouen, et il fut père d'HÉMERIC BIGOT, seigneur de Tibermenil, qui fut pourvu en survivance de la charge de son père, avec dispense d'âge, par lettres du 1^{er}. novembre 1551, registrées au Parlement le 21 août 1552, et

(1) Au mois de février 1690, pag. 266, 267.

exercça depuis l'an 1570 jusqu'en 1578, qu'il fut élevé à la charge de président au même parlement. Il s'étoit opposé en la même année à la proposition qui fut faite aux états de Blois, d'exclure de la succession à la couronne de France, le roi de Navarre, comme l'a remarqué M. de Thou, au livre LXIII de son Histoire. On a imprimé plusieurs de ses *Lettres* avec celles d'Étienne Pasquier (2). Il ne laissa point d'enfans. Cette famille a été continuée par JEAN et ÉTIENNE BIGOT, frères de l'avocat général. Je laisse là les descendants de Jean Bigot : quant à Étienne, il eut douze fils et six filles. AUBRENS BIGOT, sieur de la Turgère, l'un de ses fils, père d'ÉTIENNE BIGOT, conseiller en la cour des aides de Rouen, qui transmit sa charge à GUILLAUME BIGOT, son fils, père de GUILLAUME BIGOT, conseiller au parlement de Rouen. JEAN BIGOT, autre fils d'Étienne, fut lieutenant du bailli de Rouen, et eut pour seul héritier JEAN BIGOT, son fils, sieur de Sommenil, conseiller en la cour des aides de Rouen, qui, dans sa riche bibliothèque, a assemblé les vérités en original de l'histoire de la Province de Normandie, et qui, de Barbe Groulart, une femme, fille de Claude, premier président au parlement de Rouen, a eu dix-neuf enfans, entre autres JEAN, sieur de Sommenil, conseiller au parlement de Normandie, NICOLAS, sieur de Cleuville, qui a succédé à la charge de son père, et HÉMERY BIGOT (3), qui est le sujet de cet article.

(B) *Il augmenta ... la bibliothèque que monsieur son père lui avait laissée.* J'ai déjà dit (4) quelque chose touchant cette bibliothèque de M. Bigot le père, en citant M. le Laboureur; mais voici un homme qui en parle plus amplement. « M. Jean Bigot, écuyer, sieur de Sommeuil (5) et de Cleuville, doyen des conseillers de la cour des aides de Normandie, a une grande connaissance des bons

» livres, desquels il a fait une magnifique bibliothèque, composée de » plus de 6000 volumes, entre lesquels il y a plus de 500 manuscrits » très-bons et bien rares, lesquels il » communique facilement à ceux qui » en ont besoin pour le public, en » quoi il sera à jamais louable (6). »

(C) *Il n'a publié qu'un livre.* C'est la *Vie de saint Chrysostome*, composée par Palladius. Ni Fronton du Duc, ni Henri Savill, n'avaient pu venir à bout de trouver le texte grec de cet ouvrage : on n'en avait qu'une traduction latine, composée par Ambroise de Camaldoli. M. Bigot trouva le grec à Florence, dans la bibliothèque du grand-duc, et le publia à Paris, l'an 1680. Il y joignit la nouvelle traduction latine qu'il en avait faite, et quelques autres traités. Le Journal des Savans en parla dans un assez grand détail; mais sans rien toucher qui concernât une *Lettre de saint Chrysostome * au moine Césarius* (7). Consultez les journalistes de Hollande, qui en ont parlé souvent (8). Voici de quelle manière ils l'ont fait en dernier lieu : le dessein de M. Bigot avait été de joindre à la Vie de saint Chrysostome l'Épître à Césarius, qu'il avait déterrée dans une bibliothèque de Florence; mais elle parut si formelle contre la Transsubstantiation, que les examinateurs le contraignirent à la supprimer (9).

(D) *M. Ménage... était de ses plus intimes amis.* De tous les endroits du

(6) Le père Jacob, dans son *Traité des Bibliothèques*, pag. 681, imprimé l'an 1644.

* Dans Chauffepié on lit des détails sur la suppression faite, par ordre des examinateurs, de la *Lettre de saint Chrysostome au moine Césarius*. Cette Lettre parut trop formelle contre le dogme de la transsubstantiation. Chauffepié est donc ici de l'avis adopté par Bayle; mais Joly soutient que les examinateurs ne regardèrent pas comme suffisantes les preuves sur lesquelles on s'appuyait pour attribuer cette pièce à saint Chrysostome. Joly s'appuie sur les *Mémoires de Trévoux*, février et mars 1737, ainsi que sur l'*Histoire générale des Auteurs sacrés et ecclésiastiques* par D. Ceillier, tom. IX, pag. 248.

(7) Journal des Savans du 25 mars 1680, pag. 103 de l'édition d'Amsterdam : vous y trouvez ces paroles à la louange de l'auteur : M. Bigot, fameux par sa riche bibliothèque, et qui fait depuis long-temps l'honneur des Lettres à Rouen.

(8) Nouvelles de la République des Lettres, juin 1685, art. III, pag. 605 : juin 1686, art. VII, pag. 685 et ailleurs.

(9) Histoire des Ouvrages des Savans, février 1690, pag. 267.

(2) L'épigramme LX au livre II de Pasquier est adressée ad Edmericum Bigotium Tiber-menium, in Senatu Rotomagensi presidem.

(3) Tiré des Additions de M. le Laboureur aux *Mémoires de Castelnau*, tom. I, pag. 884 et suiv.

(4) Dans la remarque précédente, vers la fin.

(5) Il fallait dire Sommenil. Les noms propres sont dérangés dans les livres du père Jacob.

Ménagiana où il est parlé de M. Bigot, je ne copie que celui de la page 75.

« Si j'étais à l'âge de quarante ans ,
 » je pleurerais amèrement la mort de
 » M. Bigot ; mais je suis tellement ac-
 » cablé de mes maux , que je ne suis
 » plus capable d'être sensible aux
 » maux étrangers. Je suis aussi mal-
 » heureux que Priam , qui survécut
 » à tous les siens. Il y a trente-cinq
 » ans , que M. Bigot logeait chez moi
 » toutes les fois qu'il venait de Rouen
 » à Paris , sans que nous ayons jamais
 » eu le moindre différent l'un avec
 » l'autre. Il était singulier en une
 » chose : comme il parlait peu , il ne
 » me disait jamais rien de ce qu'il
 » avait dessein de faire , nonobstant
 » la familiarité qui était entre nous ;
 » jusque-là que , lorsqu'il fit le voyage
 » de Rome , il ne m'en dit rien qu'un
 » jour ou deux avant de partir. Lors-
 » qu'il prit congé de moi , il me de-
 » manda seulement si je n'avais rien
 » à lui commander. Je perds beau-
 » coup à sa mort. Il m'avait écrit , il
 » n'y avait pas long-temps , qu'il al-
 » lait lire tous les anciens poètes gau-
 » lois pour l'amour de moi , et qu'il
 » me ferait part de tout ce qu'il trou-
 » verait de propre pour mes *Origines*
 » de la langue française. La biblio-
 » thèque qu'il a laissée vaut au moins
 » quarante mille francs. Il avait une
 » grande littérature , et les savans
 » de Hollande attendaient ses lettres
 » comme des décisions sur les diffi-
 » cultés qu'ils lui proposaient. » C'est
 une très-belle amitié , que celle qui a
 duré si long-temps , sans aucune in-
 terruption , entre ces deux hommes
 illustres. Celui qui a dit que ces sortes
 d'amitiés sont heureuses (10) aurait
 pu dire avec autant de raison qu'elles
 étaient rares. M. Ménage a dédié à
 M. Bigot son *Anti-Baillet*.

(E) *C'était le meilleur cœur qu'il y
 eût au monde.*] Je ne saurais mieux
 commenter ce texte , que par les pa-
 roles de M. de Beauval. *Jamais*, dit-il
 (11), *l'on ne fut un plus sincère ni*

(10) *Felices ter et amplius*

*Quos irrupta tenet copula : nec malis
 Divulsus querimoniis ,
 Suprema citius solvet amor die.*

Horat. , Od. XIII , lib. I. *L'épithète rari ne
 ferait pas un sens moins vrai que l'épithète
 felices.*

(11) *Histoire des Ouvrages des Savans* , février
 1690 , pag. 267.

*plus fidèle ami , et il avouait lui-même
 que c'était la louange qui le touchait
 davantage. Il était d'une probité peu
 commune dans ce siècle malheureux ,
 et tellement ennemi du faste , que sa
 modestie allait jusqu'à la simplicité
 dans ses mœurs. Son humeur pacifique
 et tranquille le rendait incapable des
 éclats et des querelles , que la jalousie
 cause parmi les gens de lettres.*

(F) *Il a témoigné par son testament ,
 qu'il mourait avec la même affection
 pour les lettres avec laquelle il avait
 vécu.*] « Il a substitué sa bibliothèque
 » à sa famille , pour en éviter le par-
 » tage , et il en a confié le soin à
 » M. Bigot de Monville , conseiller au
 » parlement de Paris , avec un legs
 » considérable pour la grossir et
 » l'augmenter tous les ans (12). »

(12) *La même.*

BIGOT (GUILLAUME) , natif
 de Laval au pays du Maine (a) ,
 médecin et philosophe , a été un
 savant homme , sous le règne de
 François I^{er}. On a cru que le
 docte Pierre Castellan conçut
 quelque jalousie contre lui , et
 que par la crainte de souffrir
 éclipse , il l'empêcha d'avoir accès
 auprès du roi. D'autres disent
 que ce fut une calomnie , à la-
 quelle Mélanchthon ajouta foi
 trop légèrement (A). Il est sûr
 que le moyen dont on prétend
 que Castellan se servit pour ren-
 dre odieux Guillaume Bigot à
 leur commun maître , a très-peu
 de vraisemblance (B). Le conte ,
 qui en a été inséré dans le *Mé-
 nagiana* , n'est point exact (C).
 Bigot devait être un grand
 philosophe , puisqu'il a été fort
 loué par Jules-César Scaliger
 (b). Il publia quelques traités ,
 les uns en vers , les autres en pro-
 se (D). On se trompe , quand on
 dit que Calvin lui reprocha la

(a) La Croix du Maine , pag. 141.

(b) Voyez la remarque (D) , à la fin.

létention de la vérité en injustice (E). Bongars n'avait point osé parler de notre Guillaume Bigot; car dans une lettre qu'il écrivit le 6 d'août 1596, il demandait qu'on lui apprenne quel homme c'était (F).

J'ai bien des choses curieuses à ajouter à cet article. Notre Guillaume Bigot était fils de JEAN BIGOT, et il naquit vers la fin du mois de juin 1502; car il dit dans une lettre, datée de Bâle le 27 de décembre 1536, qu'il sortit de France âgé de vingt-huit ans, et qu'il y a déjà dix ans et demi qu'il est exilé de sa patrie. Il avait donc trente-quatre ans et demi, quand il écrivit cette lettre. *Il y a peu d'auteurs qui se plaignent tant de leurs ennemis, que fait ce philosophe dans ses ouvrages. On y trouve toujours quelque lettre apologétique, ou antilogique, destinée à réfuter les calomnies de ses adversaires. Ce qui l'a obligé de nous apprendre bien des particularités de sa vie (G), dont même quelques-unes se sentent de l'ingénuité de Cardan (c), tant elles sont peu judicieusement débitées (d).* Il nous fait savoir, entre autres choses, que le galant de sa femme fut châtié tout comme Abélard. Voyez ci-dessous la remarque (G) (e).

(c) Voyez les remarques de l'article CARDAN, et particulièrement la remarque (H).

(d) Voyez ci-dessous citation (13).

(e) Entre les citations (13) et (14).

(A) On a dit que Castellan... l'empecha d'avoir accès auprès du roi...; et que ce fut une calomnie, à laquelle Mélanchthon ajouta foi trop légèrement.] Nous avons deux choses à

faire: il faut montrer ce que Mélanchthon publia, et ce qui fut dit contre Mélanchthon sur ce sujet. Voici les paroles de Mélanchthon: *Duo sunt in Gallia viri excellenter docti, Castellanus et Bigotius. Et quia Castellani disputationes crebrò à Rege audiuntur, hortatur quispiam ex proceribus ut Bigotius etiam audiatur. Interrogat rex in quo doctrinæ genere versetur. Cumque alii honorifico testimonio eum ornarent, tandem Castellanus, qui augeri ejus opinionem nolebat, interpellans, Quid, inquit, tantoperè prædicatis? Est Aristotelicus. Rex interrogat qualis sit ea descriptio. Dicam, inquit Castellanus. Aristoteles ἀριστοκρατίαν adfirmat meliorem statum esse quàm regnum. Hæc voce apud regem sciebat se omnem auctoritatem et Aristoteli et ejus studiosis detraxisse. Cumque rex interrogaret an hoc scripserit Aristoteles, et ceteri id adfirmarent, audivissetque defendere Bigotium Aristotelicas sententias, delirare Aristotelem inquit, et negavit se defensorem harum ineptiarum auditurum esse. Facile vicit Castellanus tali judice (1).* L'auteur de la Vie de Castellan réfute cela avec quelque force. Ce qu'il dit mérite d'être ici tout du long. *A Bigotio Gorgiam quendam in vicis et quadrivis proficiente ita privatim et publicè lacessitus convitiisque appetitus fuerat, et scripto apud externos traductus, ut meritò eum odio prosequi posse videretur. Nam et Philippum Melanchthonem calumniis ita illi infestum reddiderat, ut is nimium credulus et facilis ea de ipso scriberet quæ nos, propter publicam causam, non sine genitu legere poteramus. Nempè Castellanus ex eo calumniatorum esse genere qui, invidiâ concitati, mendaciis confictis bonas causas apud reges oppugnarent et deteriores redderent. Argumento esse Bigotium, quem ille philosophiâ Aristotelicâ præstantem, ne sibi et suæ gratiæ obsesset, cum odiosum regi reddere meditaretur. Aristotelem, quod laudato paucorum et populi principatu unius imperium improbasset, apud regem graviter criminatus esset. Quod totum cum esset vanissimum, et à Castellano Aristotelem amante et admirante alienissimum, nec minùs improbè*

(1) Melanchthon, in Responsione contra Clerum Colonicensem, edita anno 1543.

à *Bigotio confictum quàm à Melanchthone leviter litteris mandatum, Bigotium tamen postea in gratiam receptum regi commendavit, atque illi quæ à rege petebat apud Nemausenses impetravit* (2). On voit dans ces paroles, 1°. que Bigot, à l'imitation des anciens sophistes, et nommément de Gorgias, déclamaient et faisait leçon à tout bout de champ ; 2°. qu'il avait médité de Castellanus, et en particulier, et en public ; 3°. qu'il fit sa paix avec Castellanus, et qu'à la recommandation de cet ennemi réconcilié, il obtint de François I^{er}., ce qu'il souhaitait d'avoir à Nîmes.

(B) *Le moyen, dont on prétend que Castellanus se servit pour nuire à Bigot..., a très-peu de vraisemblance.* Je ne répéterai point les remarques de Pierre Galand contre le narré de Mélancthon : j'en ferai qu'il n'a point faites. 1°. Il n'est nullement vraisemblable que François I^{er}. ait demandé ce que c'était qu'un philosophe aristotélicien. Il avait trop de lumières ; et il se faisait trop exactement rendre compte de l'état où était l'université de Paris ; en un mot, il avait eu trop souvent des conversations avec des personnes doctes, pour ignorer le nom d'Aristote, et ce que c'était qu'un sectateur d'Aristote. La demande qu'on veut qu'il ait faite serait vraisemblable, nonobstant l'érudition de ce prince, si c'eût été une chose rare et nouvelle en France, que d'être péripatéticien ; mais comme il n'y avait presque personne dans les chaires de philosophie, qui ne fit profession ouverte de suivre Aristote, rien n'est plus contraire aux apparences, que de supposer que ce prince fut si étourdi d'une idée de nouveauté à l'ouïe de *philosophe aristotélicien*, qu'il voulut tout aussitôt qu'on lui expliquât ces termes. 2°. La prospérité où était alors la secte péripatéticienne, et le respect infini qu'on portait à Aristote, ne permettent pas de croire que Castellanus ait cru pouvoir nuire à la gloire d'un rival, en le traitant de péripatéticien. C'eût été prendre une fausse route, pour affaiblir les éloges qu'il entendait donner à Bigot en présence de François I^{er}. 3°. Les professeurs en philosophie dans les universités de France n'expli-

(2) Petrus Gallandius, in Vita Petri Castellani, num. 74, pag. 130, 131.

quent point la politique ; et l'on se serait rendu ridicule en ce temps-là, si l'on avait dit, *je m'en vais vous expliquer ce que c'est qu'un philosophe aristotélicien : c'est un homme, qui préfère les républiques aux monarchies.* 4°. Il est très-certain que François I^{er}. se rendit le protecteur d'Aristote contre Ramus. L'historien de Castellan conte que ce prince pensa condamner aux galères ce rebelle d'Aristote (3). On a donc quelque sujet de penser que Mélancthon ne rapporta pas la chose comme il fallait. On l'avait mal informé : il s'était laissé prévenir sans entendre les deux parties. Cependant ses paroles ont porté coup : je ne vois personne qui parle de notre Bigot, sans donner pour un fait certain ce que Mélancthon en a publié ; tant l'étoile de certains hommes a de force pour immortaliser un conte, quel qu'il soit, vrai ou faux, conforme ou contraire aux apparences !

Naudé était dans l'erreur commune : car voici ce qu'il a dit : *Entre les savans que François I^{er}. tira à sa suite par les chaînons de sa libéralité,.... on n'eût pas manqué de voir Erasme, s'il eût voulu accepter la principauté de son collège royal, ou une chanoinie de quinze cents livres de revenu, qu'il lui offrit plusieurs fois^(*) ; et pareillement Guillaume Bigot, qui était le premier philosophe de son temps, si son grand aumônier, l'évêque de Mecon, ne l'eût diverti de la volonté qu'il avait de l'approcher auprès de sa personne^(**), afin de n'avoir un si docte censeur des discours qu'il faisait tous les jours à sa table* (4).

(C) *Le conte, qu'on en a inséré dans le Ménagiana, n'est point exact.* Voici ce conte. « Petrus Gallandius avait » des envieux, et ces envieux voulaient » faire venir de Normandie un nommé » Bigot, grand philosophe aristotélicien, pour le supplanter par son » moyen. François I^{er}., à qui l'on en » avait parlé, demanda à Petrus Castellanus quel homme c'était. Petrus » Castellanus répondit que c'était un

(3) Galland. Vita Castellani, num. 45, pag. 75.

(*) Erasmi Epist. ad Christop. Messium ; item ad Goclenium ; item ad Joannem Hond.

(**) Ricther., in Axiomat. Polit.

(4) Naudé, Addit. à l'Histoire de Louis XI, pag. 369, 370.

philosophe qui suivait les sentimens d'Aristote. *Et quels sont les sentimens d'Aristote?* ajouta François I^{er}. Sire, repartit Petrus Castellanus, *Aristote préfère les républiques à l'état monarchique.* Cela fit une telle impression sur l'esprit de François I^{er}., qu'il ne voulut plus entendre parler de ce M. Bigot. Ainsi Petrus Castellanus servit son ami fort adroitement (5). » J'aurais quelques objections à faire contre ce récit. 1^o. Notre Guillaume Bigot n'était point ormand, mais Manceau. 2^o. Son habileté dans le péripatétisme n'était point propre à supplanter Pierre Aland, qui n'enseignait que les belles-lettres. 3^o. Mélancthon, qui oit passer pour l'écrivain authentique quant à ce fait, puisque ce n'est que par lui que l'on l'a su, ne dit point qu'il fût question de supplanter quelque professeur de Paris : il dit qu'on voulait introduire Bigot auprès de François I^{er}., afin que ce monarque, qui avait ouï tant discourir Pierre Castellanus, entendît aussi les discours de ce Guillaume Bigot. Remarquez bien, que lors même que le seul et unique auteur qui parle de quelque fait, s'abuse, on ne peut altérer sa narration sans un nouvel égarement. J'excepte les cas où l'on se fonde sur la véritable découverte du fait. 4^o. Nous apprenons de la vie de Castellanus, qu'à sa recommandation François I^{er}. accorda à ce Bigot une chose qu'il demandait. Comment donc a-t-on pu dire que ce prince ne voulut plus entendre parler de ce M. Bigot?

(D) *Il publia quelques Traités, les uns en vers, les autres en prose.*] On imprima quelques-uns de ses vers français, avec les poésies de Charles de Sainte-Marthe, oncle de Scévole (6). Gesner parle d'un Recueil de Poésies *Gulielmi Bigotii Lavallensis*, imprimé à Bâle, l'an 1536 (7). *Il y a sept ans*, ajoute-t-il, *que j'ai vu l'auteur à Bâle.* Entre autres pièces, il y avait dans ce Recueil, *Catoptron ad emendationem juventutis factum Carmen, Epithalamium quoddam, et epigramma in empiricum* (8). Du Verdier Vau-Privas a donné ce titre, *Gulielmi Bigotii, La-*

valensis, Christianæ Philosophiæ Præ-ludium, Opus cum aliorum tum hominis substantiam luculentis expromens rationibus; Tolosæ, 4, apud Guidonem Boudevilleum, 1549 (9). C'est apparemment à ce dernier livre que Jules-César Scaliger avait égard, lorsqu'il disait : *Sic videmus ejusdem rei diversas esse notiones : quas barbarè quidem barbaris, sed non insciè apud doctos formalitates appellabamus. Hæc quidem risui sunt atque contemptui novis Lucianis atque Diagoris culinariis : sed non neglecta sunt à maximo philosopho Gulielmo Bigotio, qui quidem penè solus hoc summum jus hodiè tuetur in reconditâ philosophiâ* (10).

(E) *On se trompe, en disant que Calvin lui reprocha la détention de la vérité en injustice.*] Voici ce qu'on trouve dans les Notes d'un très-savant homme sur la Vie de Castellan. *Ad quem (Bigotium) extat epistola Joannis Calvini, data IV Kal. Januarii MDLVII, in quâ eum increpat quòd à superstitionibus, id est à professione fidei romanæ non recederet.* Cette lettre de Calvin est la CCXLVI (11) : elle est écrite à un Pierre Bigot, qui ne donnait pas gloire à Dieu par la profession de la vérité. Calvin avait autrefois logé avec lui. L'adversaire de Castellan s'appelait Guillaume Bigot : il n'est donc point celui à qui Calvin écrivit.

(F) *Bongars..... demanda qu'on lui apprît quel homme c'était.*] Il demanda cela, après avoir lu la lettre que Joachim Camerarius avait écrite à ce Guillaume Bigot. Elle est à la fin du III^e. livre du II^e. tome des Lettres de ce Joachim. *Stibarum quis fuerit, nisi molestum est, explica, et quis Vilelmus Bigotius Gallus, ad quem extat Epistola sub finem tertii libri* (12).

(G) *Les disputes qu'il a eues... l'ont obligé de nous apprendre bien des particularités de sa vie.*] « A peine avait-il un an, que sa nourrice mourut de peste. Notez en passant, qu'il avait fallu lui chercher une nourrice aux champs, aucune femme de la ville ne le voulant élever, parce qu'il était né avec deux dents. La mort de sa

(5) Ménagiana, pag. 147.

(6) La Croix du Maine, pag. 141.

(7) Gesner., in Biblioth., folio 287.

(8) Ibid.

(9) In Supplemento Epitomes Gesnerianæ.

(10) Jul.-Cæsar. Scalig., Exercit. CCCVII, num. 15, pag. 946, ad Cardanum.

(11) In editione III, Hanov., ann. 1597.

(12) Bongars., Epist. CXXX ad Camerar., pag. 483, edit. Hag., ann. 1695.

» nourrice, précédée de celle de treize
 » autres personnes de la même maison,
 » fut le commencement des malheurs
 » de notre Bigot. Aucun des voisins ne
 » voulut s'en charger, pas même en
 » avertir ses parens : en un mot ,
 » on l'exposa sans pitié auprès d'une
 » haie, sur le bord d'un grand che-
 » min. Son père, que d'autres affaires
 » particulières avaient appelé de ce
 » côté-là, le trouva en cet état. De-
 » venu plus grand, son éducation fut
 » confiée à des gens qui n'en eurent
 » pas tout le soin nécessaire : aussi à
 » peine put-il se soustraire à leur dis-
 » cipline, qu'il se jeta dans la débauche.
 » S'étant attiré une mauvaise affaire à
 » Angers, il fallut se retirer à la cam-
 » pagne. Cette retraite ne lui servit
 » pas peu : elle le remit dans le goût
 » de l'étude; il s'appliqua au grec,
 » qu'il apprit sans maître et en peu
 » de temps. Toutes les autres sciences
 » ne lui coûtèrent pas davantage : il
 » avoue qu'il ne devait à ses premiers
 » maîtres qu'un peu de latin; et, pour
 » la philosophie, astronomie, astrolo-
 » gie, médecine, etc., il fut *αὐτοδι-
 » δακτος*. Après avoir passé quelque
 » temps dans cette retraite, il résolut
 » de passer en Allemagne, pour être
 » plus en liberté. Il fit ce voyage avec
 » M. du Bellai de Langey, que le roi
 » envoyait auprès des princes alle-
 » mands, pour les informer des droits
 » de sa majesté; laquelle négociation
 » se faisait secrètement : et M. de
 » Langey ne devait paraître dans
 » toutes ces cours que sous l'habit
 » d'un marchand de pierreries. Notre
 » Bigot vint à Tubinge, et y fut reçu
 » professeur en philosophie. S'étant
 » brouillé avec les autres suppôts de
 » cette université, pour avoir voulu
 » réfuter le système philosophique de
 » Mélancthon, il fut obligé de quitter
 » la partie, et de s'en venir à Bâle,
 » en 1536, où il resta quelque temps.
 » Enfin, il revint en France, et trouva
 » un asile assuré chez MM. du Bellais
 » Mécènes. Budé voulut le retenir à
 » Paris, et lui faire donner *stipendium
 » regium philosophi*; mais Castellan
 » l'empêcha. Voici comme parle de
 » cette affaire un Guillelmus Figulus
 » Avenerus, qui a fait des notes sur
 » un poëme de Bigot à Jésus-Christ,
 » dont je vous parlerai ci-après. *Bu-
 » dæus, Bigotium, è Germaniâ re-*

*gressum, rogavit stipendium regium
 » philosophi præferret aulæ, quam
 » sequi parabat : quo de Bigotius vi-
 » cissim egit cum cardinale Bellaico
 » Meotenatesuo, id ut ferret; sed longè
 » aberat ab illo sibi desiderato scopo
 » Bigotius, cum id apud Franciscum
 » regem tacitâ invidia et obtrectione
 » quidam aulicus interrupisset, non
 » obscuriore certè Academiæ Parisien-
 » sis quàm Bigotii damno. Qui sit au-
 » tem is, in responsione Melanctho-
 » nis ad Colonienses invenies : id nunc
 » Bigotius insinuat, et id quidem miris
 » fatis, cum eo invito ea invita claudatur
 » (13). Était-ce d'une place de profes-
 » seur royal en philosophie, dont il
 » s'agissait? Quoi qu'il en soit, l'affaire
 » ayant manqué, Bigot songea à d'au-
 » tres emplois. On lui offrit une chaire
 » dans l'université de Padoue, avec
 » de bons appointemens : il la refusa,
 » et aima mieux s'en aller à Nîmes,
 » où il était appelé, pour remettre sur
 » pied l'université qu'un nommé Ba-
 » duellus y avait commencée. Le zèle,
 » qu'il témoigna à défendre les pré-
 » tendus privilèges de cette académie,
 » lui attira plusieurs ennemis, qui
 » rappelèrent Baduellus. Ce fut alors
 » une espèce de guerre entre les deux
 » maîtres et leurs écoliers. Bigot eut
 » quelques arrêts du parlement de
 » Toulouse, qui confirmèrent les con-
 » ventions qu'il avait faites avec la
 » ville. Il vint même à Paris; et, par
 » le moyen de ses amis, particulière-
 » ment du cardinal du Bellai, il ob-
 » tint quelques lettres du roi, et d'au-
 » tres personnes de la cour, adressées
 » au gouverneur et aux premiers de
 » la ville de Nîmes : mais pensant
 » venir jouir d'une tranquillité assurée
 » dans cette ville, et pour cet effet
 » ayant vendu ce qu'il pouvait avoir
 » de patrimoine à Laval, il vint pas-
 » ser à Toulouse, où il apprit bien
 » d'autres affaires. Sa femme de qui il
 » avait déjà eu deux filles, ne lui
 » ayant point gardé la foi conjugale,
 » et s'étant laissée aller aux caresses
 » d'un certain sien *compère*, joueur
 » d'instrumens, qui demeurait dans
 » la maison de Bigot, il arriva que
 » l'adultère, nommé Petrus Fontanus,
 » se trouva puni de la même manière*

(13) Guil. Figulus in hæc Bigotii verba.

..... Denique miris
Invito invita est mihi clausa Lutetia fatus.

» qu'Abélard le fut : en un mot, qu'il
 » perdit les vrais témoins de sa viri-
 » lité ; mais ce qui augmenta encore
 » le malheur de notre pauvre époux,
 » fut qu'on sut que le principal ac-
 » teur de cette tragédie était un nom-
 » mé Antonius Verdanus, ancien valet
 » de Bigot. Il n'en fallut pas davan-
 » tage aux ennemis de Bigot, et l'oc-
 » casion leur parut trop belle d'inten-
 » ter de mauvaises affaires à leur ad-
 » versaire, pour la manquer. Sa femme
 » fut enlevée. On l'accusa du crime de
 » mutilation, auquel on en joignit
 » plusieurs autres, qui tous ne de-
 » mandaient que sa tête. Il se consti-
 » tua prisonnier assez imprudemment,
 » et y resta long-temps : il pensa
 » même n'en sortir, que pour finir
 » malheureusement sa vie sur un écha-
 » faud, tant était grand le pouvoir de
 » ses ennemis, et tant ils donnaient
 » de mauvais tours à toutes ses actions.
 » Enfin les grands jours qui se tinrent
 » à Puy en Velay le tirèrent bien de la
 » prison, mais non pas de la misère où
 » l'avait réduit cette affaire, qui même
 » n'était pas encore finie quant au ci-
 » vil en 1549, quand il fit imprimer
 » son *Christianæ Philosophiæ Prælu-*
 » *dium*. Lassé de tant d'attaques, il dit
 » en plusieurs endroits de ce livre,
 » que les astres lui promettent de
 » mourir vers le nord, et hors de sa
 » patrie ; qu'ainsi, il souhaite pouvoir
 » être en état de se retirer de cette
 » terre ingrate, et d'aller mourir à
 » Metz. C'est là sa ville favorite : il n'a
 » pu s'empêcher de lui adresser plu-
 » sieurs vers dans son poëme à Jésus-
 » Christ, et de la prier de ne pas le
 » rejeter un jour. Tout ceci est pris en
 » partie d'une épître apologétique, et
 » d'une autre épître antilogique, etc.
 » L'épître apologétique se trouve dans
 » un recueil, de l'édition duquel vous
 » n'avez pas parlé : le voici, *Guillel-*
 » *mi Bigotii, Lavallensis, Somnium*
 » *ad Guillelmum Bellaium Langæum,*
 » *Mecænatem suum, in quo cùm alia*
 » *tam Imperatoris Caroli describitur*
 » *ab regno Galliæ depulsio. Ejusdem*
 » *explanatrix Somnii Epistola, quæ*
 » *se item et Guillelmum Budæum à*
 » *quorundam defendit calumniis. Ejus-*
 » *dem Catoptron, et alia quædam*
 » *poëmata, cusa prius inemendatiùs.*
 » *Parisiis, 1537, in-8°. L'épître an-*
 » *tilogique se trouve avec le Christia-*

» *næ Philosophiæ Præludium, opus*
 » *cùm aliorum tum hominis substan-*
 » *tiam luculentis expromens et exem-*
 » *plis et rationibus, Guillelmo Bigo-*
 » *tio Lavallensi, auctore. Ejusdem et*
 » *ad Jesum Christum Carmen sup-*
 » *plex, et antilogica dedicatrixque*
 » *Epistola (14), peraptè tam Prælu-*
 » *dio quàm reliquis ipsius Christianis*
 » *Scriptis prælegenda : Tolosæ, Guid.*
 » *Boudevillæi, 1549, in-folio. J'ai*
 » déjà dit que le *Carmen supplex* avait
 » été commenté par Guill. Figulus.
 » Ses notes sont insérées dans cette
 » édition, aussi-bien que d'autres
 » qu'il a faites sur d'autres vers du
 » même Bigot, qui sont à la fin du
 » même volume (15).

Le mémoire, que je viens d'em-
 ployer tout tel qu'on me l'avait en-
 voyé, est fort propre à nous apprendre
 deux choses : l'une, que M. Lancelot
 se sait admirablement servir des li-
 vres que la bibliothèque Mazarine lui
 met en main ; l'autre, qu'il n'y aurait
 rien de plus nécessaire à l'auteur d'un
 livre semblable à celui-ci, que de
 pouvoir consulter toutes les préfaces,
 toutes les épîtres dédicatoires, les
 apologies, et tous les écrits qu'on
 nomme *éristiques*, et toutes les notes
 des écrivains. C'est là que l'on trouve
 une infinité de particularités de leur
 vie.

(14) *Ad Joan. cardinal Bellaium.*

(15) Tiré d'un Mémoire manuscrit, commu-
niqué par M. Lancelot.

BILLAUT (ADAM), connu
 sous le nom de maître Adam,
 était un menuisier de Nevers,
 qui devint assez bon poëte fran-
 çais. Il se fit connaître première-
 ment dans sa patrie, et aux
 princesses de Gonzague (a), qui
 demeuraient quelquefois dans
 leur duché de Nevers, et puis,
 il se hasarda d'aller à Paris, où
 il trouva des patrons. Ce fut
 en 1637 qu'il fit ce voyage (A).
 M. le duc d'Orléans l'honora
 d'une pension (b). Ce nouveau

(a) La princesse Marie, et la princesse
Anne, dont la première a été reine de
Pologne.

(b) Voyez la préface des Chevilles.

poète publia un recueil de poésies sous le titre de *Chevilles de maître Adam*, et ne manqua pas d'y joindre les vers qu'un très-grand nombre des poètes du temps firent à sa louange. M. l'abbé de Marolles l'honora d'une préface qui sent le panégyrique, et où il n'oublia pas de nous apprendre que Pierre Billaut et Jeanne More, père et mère du poète Adam, avaient tiré leur origine du village de Saint-Benindes-Bois au pays de Nivernois. Il paraît par les vers de Maître Adam, qu'il se fourrait chez les grands ; mais je ne crois pas qu'il se soit fort enrichi au métier de poète (B). Il mourut le 19 de mai 1662 (c). M. Baillet ne lui a point prodigué l'encens (C). J'ai ouï dire une chose que je ne crois point ; c'est qu'afin d'avoir de quoi vivre, il fut obligé de reprendre son métier de menuisier.

(c) Saint-Romuald, Journal histor. et chron., au 19 d'octobre, pag. 450.

(A) *Il vint à Paris.... Ce fut en 1637 qu'il fit ce voyage.*] Toute la preuve que j'en ai est un passage de M. l'abbé de Marolles, où il dit qu'étant à Nevers, en 1636, il fut salué un matin par maître Adam Billaut, qui lui récita de ses vers, et lui en donna des copies. Cet abbé ajoute qu'il promit à la princesse Marie de faire connaître le talent de ce rare poète, et que maître Adam vint à Paris l'année d'après. *Il y fut connu, poursuit-il, des grands, et de toute la cour* (1).

(B) *Je ne crois pas qu'il se soit enrichi au métier de poète.*] Il ne faut pas toujours prendre au sens littéral ce que les poètes représentent sur leurs grands besoins à celui dont ils veulent obtenir quelques pistoles ; mais je crois que notre Billaut n'exagérait point,

(1) Mémoires de l'abbé de Marolles, pag. 107.

lorsqu'il disait (2) que sa pension ne servait qu'au paiement de ses créanciers : ce n'était donc pas le moyen d'acquérir à ses enfans (3) un bon patrimoine. Il avait une pension du cardinal de Richelieu, comme on le peut inférer de ce qu'il prie un de ses amis d'en solliciter le paiement (4).

(C) *M. Baillet ne lui a point prodigué l'encens.*] « Maître Adam, dit-il (5), surnommé Billaut, appelé communément le VIRGILE-ARABOT, nous a laissé ses *Chevilles*, son *Villebrequin*, son *Rabot*, et ses autres outils, qu'il s'est avisé de vouloir immortaliser, en les consacrant aux divinités du Parnasse.... » *A moins que de savoir que c'était un menuisier sans lettres et sans étude, on le fera passer pour un poète médiocre, et peut-être pour un Goujat du Parnasse.... ; car il faut tomber d'accord que c'est aux menuisiers et aux autres artisans que M. Adam fait honneur, plutôt qu'aux poètes et aux muses.*

(2) Dans l'épître dédicatoire de ses *Chevilles* au comte d'Arpajon.

(3) *Il avait femme et enfans.* Préface de M. de Marolles.

(4) *Chevilles*, pag. 110, édition de Rouen, en 1654.

(5) Jugemens sur les Poètes, num. 1458.

BILLI (JACQUES DE), abbé de Saint-Michel en l'Herm, était un des savans hommes du XVI^e. siècle. Il a traduit en latin plusieurs ouvrages des pères grecs, et nommément *Grégoire de Nazianze*, d'une manière qui a contenté les connaisseurs (a). Je lui avais destiné un long article ; mais je n'ai pu trouver sa vie, composée par Jean Chatard (b) : ainsi je renvoie mes lecteurs à M. Moréri, et me contente d'observer ici quelques méprises du savant M. de Launoi (A), qui a publié deux *lettres*, qui nous apprennent que Jacques de Billi se plaignait fort d'être à Paris. Il

(a) Voyez M. Baillet, Jugemens sur les traducteurs, num. 873.

(b) Voyez Teissier, Biblioth. Bibliothecar, pag. 170.

s'en plaignait, entre autres raisons, à cause de la cherté des vivres, et à cause du temps qu'il lui fallait perdre avec les dames (B). Une sœur, qu'il avait chez madame de Montmorenci, l'engageait à cette perte de temps.

Tout le monde ne demeure pas d'accord que sa traduction de *Grégoire de Nazianze* soit bonne : je m'en vais rapporter des choses, qui feront juger qu'elle ne l'est pas (C).

(A) *J'observerai touchant de Billi quelques méprises du savant M. de Launoi.*] Il a inséré dans son Histoire du collège de Navarre (1) deux lettres de Jacques de Billi à Jacques Pelletier, et il a cru qu'elles ont été écrites l'an 1582. C'est n'avoir point su que l'auteur de ces deux lettres est mort l'an 1581. La Croix du Maine l'affirme. M. Baillet le suppose comme certain en divers endroits de ses jugemens. Moréri marque le 22 de novembre 1580. Mais Thevet, au II^e. tome des Éloges, pag. 202, marque le 25 de décembre 1581. Il a plus de raison que Moréri. L'ignorance de semblables choses n'est rien, et ne peut faire aucun tort à un habile homme; mais je ne saurais comprendre que l'on puisse donner à connaître que l'on ignore d'autres faits infiniment plus considérables, sans se faire quelque tort. M. de Launoi, en publiant ces deux lettres comme écrites l'an 1582, a dû croire que le prince de Condé était alors en prison; que l'amiral, ayant ramassé les débris de l'armée, avait passé la Loire, et faisait beaucoup de ravages; que le duc de Guise le poursuivait à grandes journées, etc. Toutes ces choses sont clairement contenues dans la première des deux lettres de Jacques de Billi, avec cette autre circonstance, qu'il s'en était peu fallu que le prince de Condé ne se sauvât de la prison; ce qui avait obligé la reine à le faire transporter à Chartres. Il est visible que cette lettre fut écrite au commencement de l'année 1563. La date, que M. de Launoi produit, est

(1) Pag. 360.

Lutetiae 10 Calend. Feb. 1582 (2). Il a trouvé sans doute dans l'original celle du lieu et du jour, et il y a joint celle de l'année. On ne sait pas sur quoi il a pu fonder ses conjectures : on sait seulement, ou qu'il n'a fait aucune attention au contenu de cette lettre, ou qu'il n'était guère versé dans notre histoire moderne. D'ailleurs la publication de ces lettres témoigne qu'il n'entendait rien dans le grec; car il a laissé plusieurs fautes que les imprimeurs avaient commises, sur quelques paroles grecques dont notre abbé s'était servi. Par exemple, ce vers d'Homère,

Ἄλλὰ τὰ μὲν προτέτυχθαι ἰάσομεν
ἀχνύμενοί περ,

Il., lib. XVIII, v. 112.

a été imprimé ainsi,

Ἄλλὰ τὰ μὲν πρόσθε τέκνα ἰάομεν,
ἀχνύμενοί περ.

(B) *Il se plaignait du temps qu'il lui fallait perdre avec les dames.*] Pour savoir toutes les raisons qui l'engageaient à regretter le séjour de la province, il faut l'entendre lui-même : *Hic omniaperturbata, morbis infesta; hic extrema annonæ caritas, hic meo succo victitandum, hic cursitandum, litigandum, et sororis causâ quæ apud Magistri Equitum uxorem educatur inter puellas, tempus terendum et perdendum* *. Ce dernier point ne sent guère son abbé : aussi ne parlons-nous pas d'un abbé de cour; mais d'un abbé qui était grand grec, et qui n'avait que ses études en tête.

(C) *Voici des choses qui feront juger que sa traduction de Grégoire de Nazianze n'est pas bonne.*] Elle fut d'abord imprimée à Paris, en 1569, et à Cologne, en 1570, et puis encore à Paris, l'an 1583. Cette dernière édition fut faite par les soins de Gènebrard, et dédiée au pape Grégoire XIII : elle est beaucoup plus ample et plus exacte. C'est cette version que l'on a mise à côté du texte grec dans l'édition de Paris en deux volumes,

(2) C'est-à-dire, le 23 de janvier.

* Pour que ce passage eût le sens que Bayle lui donne dans le texte, il faudrait que la virgule fut placée après *educatur* et non après *puellas*. Ainsi, comme le remarque Leclerc, ce passage latin de Billi ne dit pas ce que Bayle lui fait dire. Joly renvoie au reste pour l'article de J. Billi au tome XXII des *Mémoires de Nicéron*.

faite par Morel en 1609 (3). Le père Louvart, bénédictin, qui a dessein de travailler à une nouvelle édition de Grégoire de Nazianze, compte parmi les difficultés qui retarderont l'exécution de cette entreprise, la nécessité de retoucher *la belle version de l'abbé Billy* (4). Quand elle répondrait encore moins au texte, dit-il (5), que ne l'ont remarqué dans leurs préfaces les éditeurs même de Paris, en 1610 et 1611, « la profonde vénération qu'on a pour la mémoire » et l'érudition de ce grand homme, » fera toujours qu'on conservera de » la version tout ce qui se pourra. » Et si ce que remarque le savant » père Pétai sur saint Épiphané, » qu'il est plus difficile de rajuster » une version, que d'en faire une » nouvelle; si, dis-je, cela n'est pas » vrai d'une *version savante et polie*, » comme celle de l'abbé de Billi, cela » pourra abrégier le travail, au moins » épargner le chagrin de relever trop » sensiblement certaines fautes qui » ont échappé à ce savant abbé, qui » possédait d'ailleurs si parfaitement » les deux langues. Au reste, le père » Sirmond n'est pas le seul qui ait » corrigé cette version. On ne la reconnaît presque pas dans les Dogmes théologiques du père Pétai, » où saint Grégoire est cité jusqu'à » chaque page. Ce qui est d'autant » plus considérable, qu'outre la connaissance incomparable qu'avait » des deux langues ce savant jésuite, » il possédait encore en perfection la » théologie des pères grecs. »

De quelque civilité que l'on use en parlant ainsi, on ne laisse pas de faire entendre bien clairement que cette version de notre abbé de Billi est fort imparfaite.

Le même bénédictin réfute ce qui avait été avancé dans un mémoire fourni aux journalistes de Trévoux, que l'abbé de Billi abandonna son manuscrit aux libraires. *Cet illustre abbé*, dit-il (6), *a fait imprimer de son vivant son saint Grégoire latin, pour la seconde fois. Pour de manu-*

sorit grec de l'abbé de Billy, il n'y en eut jamais en état d'être imprimé. On sera surpris de la nouveauté de cette proposition, après ce que Chatard en a dit dans l'Eloge de l'abbé de Billy, et ce que Gènebrard en écrivait au pape Grégoire XIII, l'an 1582, incontinent après la mort de cet abbé. Cette lettre se lit encore dans trois éditions de Paris. J'ai entre les mains ce prétendu MS. grec de l'abbé de Billy, l'original même qui a passé de cet abbé à Gènebrard, et des mains de celui-ci en la bibliothèque de M. Pétai, d'où les libraires de Paris le tirèrent pour imprimer, disaient-ils, le texte grec revu par l'abbé de Billy. Je suis prêt de le montrer à tout le monde, et de les convaincre au doigt et à l'œil, qu'il n'y eut jamais de texte grec rétabli par l'abbé de Billy, ni par aucun autre. Saint Grégoire..... est..... le seul des quatre docteurs de l'église grecque, dont le texte soit resté dans la corruption de sa première édition, si même l'édition de Paris n'y a beaucoup ajouté (7). Il est certain, de l'aveu même des éditeurs de Paris, (1 et 2 préface) que cet abbé n'a rien laissé quant au texte grec de saint Grégoire qu'une édition de Bâle chez Hervagius, l'an 1550, dans laquelle, à force de deviner, on lit à la marge, quelquefois entre les lignes, tantôt un mot latin, tantôt un mot grec..... C'est un chaos, que je ne crois pas que son illustre auteur pût débrouiller lui-même, s'il revenait à présent au monde... Morel, en sa préface, parle à peu près de même de ce manuscrit; et tous ceux qui voudront peuvent s'en convaincre par leurs propres yeux. Ce fut pourtant cette prétendue correction du texte grec par l'abbé de Billy, qu'on abandonna à un correcteur d'imprimerie, qui, n'y comprenant rien (ce n'était pas merveille), n'imprima ni l'édition de Bâle, ni cette prétendue correction; mais je ne sais quel composé des deux à sa fantaisie..... Je laisse à juger après cela s'il y a eu de la bonne foi aux libraires à tromper le public par ce titre si capable d'imposer par le seul nom de l'abbé de Billy, Jacobus Billius..... cum MSS. Regiis contulit, emendavit, etc. (8).

(3) Du Pin, Biblioth., tom. II, pag. 222, édition d'Amsterdam.

(4) Voyez les Mémoires de Trévoux, juill. 1704, pag. 1247, édition de France.

(5) *Idem*.

(6) Mémoires de Trévoux, juillet 1704, pag. 1248 et suiv.

(7) *Idem*, pag. 1250.

(8) Notez que le Mémoire du père Louvart

Ceci est fort capable , 1°. de désabuser ceux qui ont une fort bonne opinion du travail de cet abbé ; 2°. , de rendre suspectes les affirmations des libraires.

se trouve aussi dans les Nouvelles de la République des Lettres , oct. 1704 , pag. 382 et suiv.

BILLON (FRANÇOIS DE), secrétaire , natif de Paris , fit un livre intitulé *le Fort inexpugnable de l'Honneur du sexe féminin*, qu'il dédia à Catherine de Médicis , et à quelques autres princesses (a). Son épître dédicatoire est datée de Rome , au camp antique de Mars , l'an 1550. C'est un ouvrage bizarrement construit (b), et dans lequel Henri Étienne a trouvé beaucoup de blasphèmes, qui consistent en comparaisons entre les anciens prophètes, et les secrétaires du roi de France (c). Il fut imprimé à Paris , l'an 1555 , in-4°. Je l'ai cité quelquefois. L'auteur était neveu d'un évêque de Senlis (A). Je pense qu'il avait été secrétaire de Guillaume du Bellay , seigneur de Langei.

(a) La Croix du Maine , pag. 93.

(b) Voyez la Biblioth. franç. , de du Verdier , pag. 395.

(c) Henri Étienne, Apologie d'Hérodote , chap. XIV , pag. 94.

(A) Il était neveu d'un évêque de Senlis.] Le chapitre XVI de son livre contient une requête que la plume fait aux dames en faveur des secrétaires. Ils se sont seulement saïsyz , représente-t-on dans cette requête (1), des fruits provenans de mes lettres.... ainsi que l'ingénieur de ce fort, qui tout son avoir ou Billon n'a non plus épargné au bastiment d'icelluy , pour la deffence éternelle de vous toutes, que maistre Artus Fillon(2) n'a pas long-temps évêque de Senlys son on-

(1) Billon , Fort inexpugnable , folio 229.

(2) C'est peut-être une faute d'impression, pour Billon.

cle*, faisoit en Normandie pour la protection du pays par lui deffendu et soulagé de maintes charges dont il emporta de son vivant le nom de père de la patrie à la mode antique.

* L'évêque de Senlis oncle de Billon se nommait Artus Fillon , selon son épitaphe et le nécrologe de Senlis. Bayle s'est donc trompé, dit la Monnoie (dans ses notes sur la Bibliothèque française de Duverdier), quand, dans sa note (2), il croit qu'il y a faute d'impression.

BION, poète bucolique , natif de Smyrne (A), a vécu en même temps que Ptolomée Philadelphie (B), dont le règne s'est étendu depuis la quatrième année de la 123°. olympiade , jusqu'à la deuxième année de la 133°. Il y a quelque apparence qu'il passa la meilleure partie de sa vie dans la Sicile (C), ou bien dans la Grande Grèce(a). C'était un poète incomparable , si l'on s'en rapporte aux regrets de Moschus son disciple. Le peu de pièces qui restent de lui ne s'opposent point à ce témoignage , si nous en croyons des gens qui sont très-capables de juger de ces matières. Bion mourut empoisonné , comme Moschus le remarque très-clairement (b). On a plusieurs éditions des *Idylles* qui nous restent de ces deux poètes ; mais la meilleure de toutes, aussi bien que la plus nouvelle, est sans doute celle de Paris, en 1686 , accompagnée d'une traduction en vers français et de remarques (c). Voyez ce qu'en ont dit les journalistes des savans (D). On la contrefit bientôt après en Hollande.

(a) C'est ainsi qu'on appelait la partie de l'Italie, que nous nommons royaume de Naples.

(b) Tiré de la Vie de Bion , à la tête de la traduction de ses idylles , publiée par M. de Longe-Pierre.

(c) M. de Longe - Pierre est l'auteur de tout cela.

(A) *Il était natif de Smyrne.*] L'épithète de *Σμυρναῖος*, qui l'accompagne partout, en est une bonne preuve : on la peut fortifier par les vers de Moschus, où il est parlé des regrets du fleuve Méléès pour la mort de son fils Bion. Ce fleuve passe auprès de Smyrne.

Τοῦτό τοι, ὦ ποταμῶν λυγυράτατι,
δεύτερον ἄλγος,
Τοῦτο, Μέλι, νέον ἄλγος· ἀπώλετο πρᾶν
τοὶ Ὅμηρος,

.....
..... νῦν πάλιν ἄλλον

Τῖς αὖ δακρύεις :

*Hic tibi, ô fluviorum maxime canore, alter
maior est,*

*Hic, ô Mele, novus dolor : interiit tibi prius
Homerus,*

.....
..... nunc iterum alium

Filium deploras (1).

(B) *Il a vécu en même temps que Ptolomée Philadelphie.*] Voici la preuve qu'on en donne. Théocrite fut affligé de la mort de Bion, et il vivait au temps de ce Ptolomée : il faut donc que Bion, ait vécu aussi en ce même temps. Cette preuve aurait beaucoup plus de force qu'elle n'en a, si les six vers qui précèdent ces mots de Moschus, *ἐν δὲ Συρακοσίοισι Θεόκριτος*, interque *Syracusanos Theocritus*, ne passaient pas pour un supplément de Musurus (2). Cet auteur, trouvant là une lacune, la remplit, en supposant que Moschus avait rapporté les plaintes que la mort de Bion avait excitées parmi les poètes en divers pays du monde. Cette supposition lie fort bien le commencement et la fin de la lacune : mais, comme ce n'est pas le seul et unique expédient de trouver cette liaison, il y a lieu de douter que Moschus ait eu effectivement la pensée que Musurus a imaginée ; et dès lors on ne peut plus être certain que Théocrite soutint là un personnage vivant.

(C) *Il passa la meilleure partie de sa vie dans la Sicile.*] C'est encore Moschus qui fournit les preuves qu'on a de ce fait. Je n'ai point vu de quelle manière Jean Vintimiglia les met en œuvre (3), pour soutenir

(1) Moschus, in Epitaphio Bionis.

(2) Voyez les Remarques de M. de Longepierre, pag. 177, 180.

(3) Nel libro primo de' Poëti Bucoli Siciliani.

que Bion était de Sicile, ou qu'au moins il y a fait son séjour (4) ; mais il y a beaucoup d'apparence que ces deux vers ont été principalement considérés,

Ἀμφότεροι παγαῖς πεφιλαμένοι· ὃς μὲν
ἔπινε

Παγασίδος κράνας, ὃ δ' ἔχειν πόμα τᾶς
Ἀρεθούσας,

*Ambo fontibus chari erant, alter (5) bibebat
De fonte Pegaseo : alter (6) tenebat poculum
de fonte Arethusæ.*

Lorenzo Crasso remarque que Jean Lascaris, dans ses Hommes illustres de Sicile, cité par Maurolicus (7), ne parle point de notre Bion poète bucolique mais d'un autre Bion qui était de Syracuse, et rhéteur de profession. Jérôme Ragusa, jésuite sicilien, ne parle que de ce rhéteur (8). Le Bonnanni soutient une chose qui tient un peu du paradoxe. Il prétend que Moschus ne parle que de Théocrite. *Sappia chi legge*, dit-il (9), *che nel sopradetto Idillio non si può intendere Bione poëta bucolico, perciocchè costui non fu Siracusano, ma Smirneo, e fiori dopo Moscho. Così medesima- mente per nessuna ragione vi può esser inteso un' altro Bione il quale è Siracusano, perche egli non fu poëta, nè scrisse cose pastorali, ma fu rhetorico.*

(D) *La meilleure édition de ce poète est celle de Paris, en 1686.... Voyez ce qu'en ont dit les journalistes des savans.*] Savoir le Journal de Paris du 19 d'août 1686, les Nouvelles de la République des Lettres au mois de septembre 1686 article 1^{er}, les *Acta Eruditorum* de Leipsick à la II^e. section du 1^{er}. tome des Supplémens. Je ne crois pas qu'on en ait parlé dans la Bibliothèque universelle.

Lorenzo Crasso le cite dans son Histoire des Poètes grecs, pag. 89.

(4) Sono molte altre le pruove e l'autorità portate dal Vintimiglia che almeno crede d'abitazione Siciliano Bione. Lorenzo Crasso, Hist. de' Poëti greci, pag. 90.

(5) C'est-à-dire, Homère.

(6) C'est-à-dire, Bion.

(7) Nella Storia di Sicilia.

(8) Ragusa, in Elogiis Siculorum qui veteri memoriâ litteris floruerunt.

(9) Nell' Antica Siracusa, citée par Lorenzo Crasso, Hist. de' Poëti greci, pag. 90.

BION, surnommé Borysthénite, à cause qu'il était de Bo-

rysthène (a), a été un philosophe de beaucoup d'esprit, mais de fort peu de religion. Il florissait environ la 120^e. olympiade (b). Il fut aimé d'Antigonus, roi de Macédoine; et comme il avait une hardiesse qui tenait un peu de l'effronterie, il ne fit nul scrupule de lui avouer qu'il était fils d'un affranchi qui avait fait banqueroute, et d'une putain (A). Il eut beaucoup de mépris pour les philosophes platoniciens, pendant qu'il fut auditeur de Cratès; ensuite il prit l'habit de cynique, puis il s'attacha à Théodore qui était athée de profession, et enfin il fut disciple de Théophraste, qui était le chef de la secte d'Aristote. Il aima la pompe et le faste, et il se fit voir en diverses villes. Il se fit suivre à Rhodes dans le lieu des exercices par une troupe de matelots, qui avaient eu la complaisance de s'habiller en écoliers à sa sollicitation. Il fallait être bien éloquent, pour persuader une telle chose à des gens de mer. Il avait beaucoup de génie pour les bons mots (B): on en peut juger par ceux qui restent de lui (C). Il ne réussissait pas moins bien dans les parodies. C'est apparemment lui qui, sur la difficulté de plaire à diverses sortes de gens, a eu la pensée que Dion Chrysostome réfute (D). Il se retira à Chalcis, comme avait fait Aristote; mais on ne dit pas que ce fut pour un semblable sujet: et y étant tombé malade, il fit comme presque tous les impies, il

(a) Il y a eu une ville et une rivière de ce nom. La rivière se nomme aujourd'hui Dnieper: elle est sur les frontières de la Moscovie et de la Pologne.

(b) Voyez les remarques (G) et (K).

passa dans une autre extrémité (E). Il devint superstitieux: il eut recours aux ligatures, et à cent autres choses, qui, au jugement du vulgaire, étaient des préservatifs et des charmes. Diogène Laërce s'est moqué de lui comme il faut à ce sujet (F). Bion souffrit beaucoup dans sa maladie, n'étant secouru d'aucun de ceux qui prenaient soin des malades: enfin Antigonus lui envoya deux personnes qui le servirent (c). On a confondu quelquefois Bias et Bion l'un avec l'autre (G). Il y a eu dix personnes de ce dernier nom, desquels Diogène Laërce a parlé. M. Moréri en parle après lui; mais il donne le premier rang à celui qui fait le sujet de cet article, et il ne fallait le compter que pour le troisième (d). Diogène Laërce n'a point parlé de tous les Bions (e). Les traducteurs de Plutarque n'ont pas entendu une pensée de Bion qu'il a censurée (H). Le sophisme de Bion, auquel Sénèque a solidement répondu, n'était, ce me semble, qu'un argument *ad hominem*, par où il voulait conclure que la doctrine touchant l'empire de Dieu sur toutes choses enferme des contradictions (I). Je n'ai pu trouver d'où le sieur König a puisé que Bion mourut l'an 4 de la 134^e. olympiade (K).

C'est de lui sans doute que Théon parle, quand il dit que,

(c) Tiré de Diogène Laërce dans la Vie de Bion. Elle est au livre IV, sect. XLVI et suivantes, à l'édition d'Amsterdam en 1692.

(d) Ses autres fautes ont été corrigées dans l'édition de Hollande.

(e) Voyez les notes de M. Ménagesur Diogène Laërce, liv. IV, num. 58.

selon le sophiste Bion, l'avarice est la métropole de toute sorte de méchancetés (f) : sentence, qui a été canonisée par le grand apôtre des nations. Plutarque lui attribue une maxime qui ferait honneur aux philosophes les plus orthodoxes : c'était de dire à ses écoliers, que quand ils auraient acquis assez de constance, pour supporter avec la même tranquillité ceux qui les injurieraient, que ceux qui les traiteraient honnêtement, ils pourraient croire qu'ils avaient fait des progrès dans la vertu (L). Il s'en faut bien que sa réponse à Théognis ait autant de moralité (M).

(f) Βίων ὁ σοφιστὴς τὴν φιλαργυρίαν μητρόπολιν ἔλεγε πασῆς κακίας εἶναι. Bion sophista vitiorum metropolin dicebat avaritiam. Theol. Progymn., cap. V, pag. 72.

(A) *Il ne fit nul scrupule d'avouer à Antigonus, qu'il était fils d'un affranchi..... et d'une putain.*] La manière, dont Antigonus le questionna,

Τίς, πόθεν εἰς ἀνδρῶν; πόθι τοι πόλις ἢ δὲ τοκῆς;

Odys., lib. I, v. 170.

Qui et quel homme êtes-vous, quelle est votre patrie et votre famille? fit croire à Bion qu'on avait médit de son extraction auprès de ce roi. Il ne crut donc point qu'il y eût meilleur parti à prendre, que celui d'avouer la dette; et en effet il y eût eu plus à perdre qu'à gagner pour lui dans un désaveu. Il dit donc de son père et de sa mère tout le mal que le public en savait, et il finit par un vers d'Homère, pour mieux répondre à Antigonus qui s'était servi d'un vers de ce même poète en l'interrogeant,

Ταύτης τοι γενεῆς τε καὶ αἵματος εὖ χόμαι εἶναι :

Il., lib. VI, v. 211.

Voilà de quel père et de quelle mère me glorifie d'être sorti. Il ajouta, que *Persée et Philonide cessent d'insérer ceci dans leurs histoires, et jugez de moi par moi-même* (1). Nous trouvons

(1) Diog. Laërtius, lib. IV, in Bione, init.

dans Athénée comment s'appelait la mère de Bion. Καὶ Βίων δ' ὁ Βορυσθενίτης φιλόσοφος, ἑταίρας ἦν υἱὸς Ὀλυμπίης λακαίνης, ὥς φησι Νικίας ὁ Νικαεὺς ἐν ταῖς τῶν φιλοσόφων διαδοχαῖς. Bion Borysthenites philosophus Olympiae Lacedaemoniae meretricis filius fuit, ut inquit Nicias Nicæensis in Successionibus philosophorum (2). Son nom était beau, et sa patrie bien éloignée du lieu où elle se maria. Ce serait en vain qu'on demanderait si elle s'était prostituée dans sa patrie, et si elle allait se dépayser sur les bords du Borysthène, afin de se pouvoir dire fille d'honneur en cas de besoin, ou afin de faire mieux ses affaires parmi des barbares, infiniment moins délicats que les habitans de la Grèce : les livres ne disent rien là-dessus; mais il paraît par la réponse de son fils, qu'elle fut tirée d'un mauvais lieu quand elle trouva mari. Μήτηρ δέ, οἷαν ὁ ποιῶντος ἄν γήμαι, ἀπ' οἰκήματος (3) : *Ma mère fut prise au bordel, et un homme comme mon père ne pouvait prétendre qu'à un tel parti.*

(B) *Il avait beaucoup de génie pour les bons mots.*] C'est de lui qu'il faut entendre cet endroit d'Horace :

Carminum tu gaudes, hic delectatur iambis :
Ille Bioneis sermonibus, et sale nigro (4).

Chabot remarque sur ce passage, que la plupart des interprètes entendent par *sermones Bioneos*, les comédies. Leur sens est qu'Aristophane ayant excellé dans le comique, et le père d'Aristophane ayant eu nom Bion (5), on a donné aux comédies l'épithète dont il s'agit présentement. Cette prétention est nulle : *le père d'Aristophane s'appelait Philippe* (6); et l'on ne saurait douter, quand on prend garde de près au caractère de Bion Borysthénite, que ce ne soit lui que l'on doit trouver dans ces paroles d'Horace. Un ancien scolaste de ce poète (7) a frappé au but; car il explique *Bioneis*, par *satyricis*, *lividis*, *amaris*, *carmine maledico*. Bion autem, poursuit-il, *Sophistes cognomi-*

(2) Athen., lib. XIII, cap. VI, p. 591, 592.

(3) Diog. Laërtius, lib. IV, in Bione.

(4) Horat. epist. II, lib. I, vs. 59.

(5) Porphyryon, ancien interprète d'Horace. le dit. Voyez Cruquius sur ces paroles d'Horace.

(6) Dacier sur ce passage d'Horace.

(7) C'est Acron.

ardacissimis versibus est usus, ita omnes laceravit, ut ne o quidem parceret. Pourquoi il épargné Homère? Il n'épargne Socrate, ni Jupiter: il mordit même et les hommes, et les dieux. Voyez la remarque suivante. *l'art de faire rire.* Ἦν δὲ καὶ ὁ Βίων, καὶ πολὺς ἐν τῷ γελοίῳ διακρινόμενος, φορτικοῖς ὀνόμασι κατὰ τῶν ἰσχυρῶν χρόμενος. *Erat autem et Bion studiosus, risumque modicis auditoribus maximè peritus, in nominibus adversum res omnes.* Il avait un esprit impétueux qui traitait les choses. C'est ainsi que Bion, dans ses *φορτικοῖς ὀνόμασι χρόμενος*, ne me semble pas que le traducteur de Plutarque ait bien entendu l'endroit où il est dit que les poils de la barbe des beaux étaient, au dire de Bion, des diadèmes et des Aristogitons, parce qu'ils se montrent ils font la tyrannie de l'amour. Voilà l'exemple de ces expressions fortes, et outrées, qui étaient ordinairement à notre sophiste. Plutarque a vu du mot *φορτικώτερον*, que le traducteur a rendu, ce me semble, par *importunius*. Mettons ici le passage: Ἐστὶ δὲ φορτικώτερον ὁ Βίων τὰς τῶν καλῶν τρίχας ὡς ἐκάλει καὶ Ἀριστογείτονας, ὡς ἁλῆς τυραννίδος ἀπαλλαττομένους τῶν τοῦ ἐρασίου. *Et quando Bion importunius nonnihil formosiores Harmodios vocavit et Aristogitones, quod iis enatis pulchra de amatores sese abdicare co-* (9).

Il avait du génie pour les bons mots; on en peut juger par ceux qui sont de lui.] M. Moréri en a rapporté quelques-uns; mais il n'a point les plus remarquables. *Le che- valier de l'autre monde, disait-il* (10), *est assés: on y va les yeux fermés. Il avait quelque chose de contraire dans les funérailles: On y va les gens, comme s'ils étaient morts; et on les pleure, comme s'ils étaient sensibles* (11). Il prenait pour sottise de s'arracher les cheveux au temps d'affliction, comme si

pour avoir la tête chauve on en sentait moins sa douleur. Laërce ne rapporte pas cela: c'est Cicéron qui le rapporte. *Hinc ille Agamemno Homericus et idem Accianus,*

Scindens dolore identidem intonsam comam.

In quo facetum illud Bionis, perinde stultissimum regem in luctu capillum sibi evellere, quasi calvitio mœror levaretur (12). Ce railleur exprima fort vivement la débauche d'Alcibiade: *Pendant l'enfance, il a été aux femmes leurs maris; quand il a été grand, il a été aux maris leurs femmes* (13). Le plus insupportable et le plus criant de ses railleries était qu'il attaqua insolemment la morale et la religion. *Si Socrate, disait-il, a eu besoin d'Alcibiade, et ne s'en est point servi, il a été un grand sot: s'il n'en a pas eu besoin, sa continence n'est pas grand' chose* (14). Pour se moquer de ce qu'on disait du supplice des Danaïdes, il dit qu'on les punirait bien mieux, si on les condamnait à porter de l'eau dans des vases qui ne fussent pas troués. Ἐλεγε τοὺς ἐν ἄδου μᾶλλον ἢ κολλάζεσθαι, εἰ ὀλοκλήροις καὶ μὴ τετρημένοις ἀγγείῃς ὑδροφόρουν. *Dicebat eos qui essent apud inferos magis profectò cruciandos si integris, quàm si perforatis vasis aquam ferrent* (15): et sur la remarque qu'on fait ordinairement que la justice divine punit quelquefois sur les enfans la faute des pères, il dit que cela était plus ridicule que si un médecin faisait prendre des remèdes au fils ou au petit-fils, afin de guérir la maladie du père, ou la maladie du grand-père. Ὁ γὰρ Βίων, τὸν θεὸν κολλάζοντα τοὺς παῖδας τῶν πονηρῶν, γελοιώτερον εἶναι φησιν ἰατροῦ, διὰ νόσον πάππου καὶ πατρὸς, ἐκγονοῦ ἢ παῖδα φαρμακεύοντος. *Etenim Bion Deum qui malorum liberis supplicia inferret, magis ajebat ridiculum esse medico qui filio aut nepoti ob morbum patris vel avi medicinam adhiberet* (16). Plutarque montre très-solidement la fausseté de cette comparaison. Il est facile de montrer qu'il y a du faux dans presque tous les bons mots de Bion. Cela n'empêche pas qu'ils ne

Laërt., lib. IV, num. 52.
in Amatorio, pag. 177.
Laërt., lib. IV, num. 49.
ibid., num. 48.

(12) Cicero, Tusculan., lib. III, cap. XXVI.

(13) Diog. Laërt., num. 49.

(14) Ibid.

(15) Ibid., num. 50.

(16) Plut., de Serâ Numinis Vindictâ, p. 561.

soient pour la plupart l'effet d'une vive et heureuse imagination ; et l'on peut dire en général, que presque tous les bons mots ont un faux côté. L'impudence qu'il avait de tourner en ridicule la religion devait être réprimée ; car une réfutation sérieuse ne fait pas à beaucoup près tant de mal, que les railleries d'un homme d'esprit. Les jeunes gens se laissent gâter par ces sortes de moqueurs plus qu'on ne saurait dire. Bion en gâta beaucoup (17). Cela était inévitable, vu la hardiesse avec laquelle il abusait de son esprit contre une fausse religion, que l'ignorance et la fourberie avaient rendue cent fois plus ridicule que la religion en elle-même et dans son véritable état n'est une chose excellente.

(D) *Il a eu, sur la difficulté de plaire à diverses sortes de gens, une pensée que Dion Chrysostome réfute.*] Bion disait qu'à moins qu'on fût une tarte, ou du vin de Thasos, il n'était pas possible de plaire à plusieurs personnes. Dion Chrysostome a trouvé fautive cette pensée ; « car il est arrivé souvent, dit-il, qu'à une table de dix personnes, une tarte a semblé froide à quelques-uns, et chaude à quelques autres. Peut-être que Bion, ajoute-t-il, a prétendu parler d'une tarte qui fût chaude et froide en même temps (18). » Un auteur, que j'aurai assez souvent l'occasion de réfuter, a falsifié ceci. *On rapporte, dit-il (19), de Bion le philosophe, que pour plaire à tout le monde, il eût désiré de se faire tourteau, d'autant, disait-il, que tout le monde l'aime : mais Dion Chrysostome lui montre en l'oraison LXIV, qu'il se trompe grossièrement, et que son souhait est un vrai souhait de frénétique, d'autant, disait-il, que tous n'aiment pas les tourteaux de même façon ; car l'un le veut chaud, l'autre froid : l'un le veut rond, l'autre carré : l'un le veut mollet, et l'autre dur ; voilà pourquoi, disait Dion Chrysostome, Bion devait désirer d'être or ou argent, pour plaire à tout le monde : mais encore si j'osais tondre sur l'avis de Dion Chrysostome, comme il a repusé sur celui de Bion, je dirais que Dion Chrysostome se trompe aussi-bien que Bion ; car il y*

a force personnes, qui n'aiment non plus l'argent ni l'or, que s'il n'y en avait point au monde : et partant, je dis que ce désir est un désir fantasque.

(E) *Étant tombé malade, il fit comme presque tous les impies, il passa dans une autre extrémité.*] J'ai ouï dire à un gentilhomme, qui avait été à M. le comte de Soissons (20), que Sainthibal, fameux esprit fort, se plaignait de ce qu'aucun homme de leur secte n'avait le don de persévérance. *Ils ne nous font point d'honneur, disait-il, quand ils se voient au lit de la mort ; ils se déshonorent, ils se démentent, ils meurent tout comme les autres bien confessés et communies.* Il pouvait ajouter qu'ordinairement ils passent jusqu'aux minuties de la superstition. L'exemple de Tullus Hostilius, rapporté par l'auteur des Pensées sur les comètes (21), est admirable sur ce sujet. Une longue maladie terrassa tellement ce prince, qu'il passa de l'esprit fort à l'esprit superstitieux et propagateur des superstitions. *Ipse quoque longinquo morbo est implicitus. Tunc adeo fracti simul cum corpore sunt spiritus illi feroces, ut qui nihil antea ratus esset minus regium quam sacris dedere animum, repente omnibus magnis parvisque superstitionibus obnoxius degeret, religionibusque etiam populum impleret (22).* Il ne faut pas s'étonner de cette conduite. Presque tous ceux qui vivent dans l'irreligion ne font que douter : ils ne parviennent pas à la certitude ; se voyant donc dans le lit d'infirmité, où l'irreligion ne leur est plus d'aucun usage, ils prennent le parti le plus sûr, celui qui promet une félicité éternelle en cas qu'il soit vrai, et qui ne fait courir alors aucun risque en cas qu'il soit faux. Ils se confessent, ils font tout le reste, *ad majorem cautelam.* Tous les lecteurs ont admiré cette pensée de M. Despréaux :

*Qui fait l'homme intrépide, et tremblant de faiblesse
Attend pour croire en Dieu que la fièvre le presse ;
Et toujours dans l'orage, au ciel levant les mains,*

(17) Laërt., num. 53.

(18) Dio Chrysost., orat. LXV, pag. 612.

(19) Garasse, Doctrine curieuse, pag. 704.

(20) C'est-à-dire, à celui qui fut tué auprès de Sedan, dans une bataille l'an 1641.

(21) Pag. 354.

(22) Livius, decad. I, lib. I, cap. XXXI.

Dès que l'air est calmé rit des faibles humains (23).

A cela se peut rapporter ce passage de Guy Patin : « Feu mon père m'a appris que le gros M. du Maine, chef de la ligue, disait que les premiers ces n'avaient point de religion qu'à près avoir passé l'âge de quarante ans, quand ils deviennent vieux ;

..... Cum numina nobis
Mors instans majora facit (24).

Touchant ces paroles latines, voyez Silius Italicus (25) ; et quant au reste, je vous renvoie à la remarque (F) de l'article DES-BARREAUX.

(F)..... *Diogène Laërce s'est moqué de lui comme il faut à ce sujet.* Les vers qu'il fit contre lui (26), sont les plus jolis du monde : en voici une traduction latine :

*Bionem Borysthenitem, quem Scythica tellus
produxit,
Dixisse audivimus, reverè nihil esse deos.
Ac siquidem id dogma tueri perstitisset, me-
ritò dicendus esset
Sensisse ut visum fuisset, etsi malè visum
esset.
At nunc, quum in longum morbum incidisset,
ac mori pertimesceret,
Qui deos non esse dixerat, qui sanum non
viderat,
Mortalibus qui illuserat, dum diis immola-
rent,
Non pro foco solum, arisque ac mensâ,
Nidore, adipe, thureque deorum nares im-
plevit;
Nec solum, peccavi, dixit, delictis parcite;
Sed et anni collum facile porrexit excantan-
dum,
Brachiaque loris persuasus devinxit (27);
Rhamnusque et lauri ramum janua imposuit:
Cuncta administrare magis quàm mori pa-
ratus.
Stultus qui mercede voluerit Deos esse:
Quasi tunc essent, quum illos Bion demùm
esse arbitraretur.*

Voyez l'usage que M. du Rondel a fait de ceci dans son excellente Vie d'Épique (28). Ce qu'il dit que Diogène Laërce était épicurien est remarquable ; car ce Diogène insinue clairement qu'il ne blâme point le confesseur de Bion ; et son *med culpa*, *med maximâ culpa*, ou son *peccavi*

(G) *On a confondu quelquefois Bias et Bion l'un avec l'autre.* C'est ce qu'a

(23) Sat. I, vs. 153.

(24) Patin, lettre LXIV de la première édition.

(25) Lib. VIII, pag. 333.

(26) Diog. Laërt., in Bione, num. 55, lib. IV.

(27) Bion s'était moqué de cela dans un de ses livres, comme on l'infère de Plutarque au Traité de Superstitione, pag. 168, D.

(28) Imprimée à Amsterdam, en 1693.

fait Plutarque, lorsqu'il a dit, qu'Antigonos, importuné par les sollicitations redoublées de Bias, donna ordre qu'on lui donnât un talent (29). Il désigne cet Antigonos par l'épithète de γέρον : c'est un signe qu'il parle du premier Antigonos, de celui qui fut l'un des capitaines et l'un des successeurs d'Alexandre. Or comme Bias a précédé pour le moins de deux cents ans la mort d'Alexandre, il est manifeste qu'il n'a pu rien demander à Antigonos ; et puisque Bion a été disciple de Cratès et de Théophraste, il est sûr qu'il a pu être connu d'Antigonos. Il faut donc dire, ou que Plutarque s'est lourdement abusé, ou que les copistes de son livre y ont changé l'ὑπὸ Βίαντος. qu'il avait mis, en ὑπὸ Βίαντος. Pour le dire en passant, je ne suis pas trop assuré qu'Aldobrandin ait raison d'entendre Antigonos Gonatas, par l'Antigonos qui demanda à notre Bion d'où et de quelle famille il était (30). J'avoue qu'il est possible que ce philosophe ait vécu jusqu'au règne d'Antigonos Gonatas ; mais enfin, voilà Plutarque, qui nettement et précisément le fait vivre sous le vieux Antigonos (car je suppose qu'il a dit Bion et non Bias). Cela est digne de quelque considération ; et c'est pour cela que je n'ai pas voulu dire avec Moréri, que Bion a vécu en la 126^e. olympiade, et du temps d'Antigonos surnommé Gonatas, roi de Macédoine. Voyez ci-dessous la remarque (K). Au reste, si, par une illusion de mémoire, Plutarque avait pris Bias pour Bion, il ne serait pas le seul à qui de pareilles méprises seraient arrivées ; car Eustathius a donné à Antisthènes ce qui ne convient qu'à Bion : c'est sur le vers de l'Illiade (31) employé par Bion dans sa réponse à Antigonos,

Ταύτης τοι γένεις τε καὶ αἵματος
εὐχμαι εἶναι.

Eustathius dit qu'Antisthènes le cynique se servit de ces paroles, après avoir répondu à celui qui le questionnait sur sa race : *Je suis fils d'un homme qui se mouchait du coude* (32),

(29) Plut., de Vitioso pudore, pag. 531, E.

(30) Aldobrand. Not. ad Diog. Laërt., in Bionis init.

(31) Lib. VI, v. 211.

(32) C'est-à-dire, d'un Salsamentarius, comme qui dirait aujourd'hui d'un revendeur de

le rapport à celui qui est loué. L'interprète latin a bronché plus lourdement : il impute à Bion la sottise et ridicule pensée d'avoir cru, qu'en louant un champ on le rendait plus fertile qu'en le labourant (44). *Stultè itaque ac fatuè Bio, qui agrum laudando putabat se redditurum fertilem augiferum, potiùs quàm fodiendo do. Non tamen* (45) *homo ablaudans, ubi id iis qui laudantur.* Pour excuser Amyot, je ne sçais pas qu'il a songé que, ne reconnaissant ses devoirs que ce qui est utile, et qu'ainsi sa pensée était de répandre les louanges parce qu'elles sont bien payées, et qu'il ne faudrait pas même les refuser à un champ, si elles le pouvaient rendre fertile. En un mot, que le métier de flatteur n'est point blâmable, pourvu qu'on y trouve son profit. Mais cette excuse est tout-à-fait vaine : un traducteur doit rendre fidèlement ce qu'il trouve dans l'original, et renvoyer ses conjectures à des remarques particulières. Si l'on croit que Plutarque n'a pas rapporté exactement une chose, il faut en avertir les lecteurs ; mais il faut traduire ce qu'il a dit.

(I) *Il prétendait que la doctrine de l'empire de Dieu sur toutes choses renferme des contradictions.*] Bion prétendait prouver deux choses très-différentes : l'une, que tous les voleurs étaient sacrilèges ; l'autre qu'aucun voleur n'était sacrilège (46). Il tirait ces deux conséquences du même principe, et ce principe est l'une des plus solides vérités que la bonne philosophie nous enseigne touchant la nature de Dieu. Le souverain Être, l'Être souverainement parfait, doit posséder l'empire absolu de toutes choses : c'est de lui que tous les autres êtres dépendent ; c'est à lui, comme à leur auteur et à leur conservateur, qu'ils appartiennent. Bion avait sans doute pour but de réfuter cette doctrine, par deux conséquences contradictoi-

(44) Dans la table des matières vous trouvez Bion agrum laudando fertiliorum fieri putabat.

(45) Que voilà un tamen bien placé.

(46) Voyez Sénèque au chapitre VII du livre VII de Beneficiis. Aucun commentateur ne marque si Sénèque avait trouvé ce raisonnement de Bion dans quelque ancien auteur qui nous reste.

etc. Casaubon a remarqué cette méprise d'Eustathius. Voyez M. Ménage sur Diogène Laërce, au paragraphe XLVII du livre IV.

Je remarquerai que le sophisme contre le mariage, le sophisme, dis-je, qui dans tous les compends de logique est allégué comme un exemple d'un dilemme vicieux, est attribué à Bion et à Antisthènes par Diogène Laërce, et à Bias par Aulu-Gelle. Peut-être y a-t-il une faute de copiste dans ce dernier, un changement de *Bionis* en *Biantis*, comme Casaubon le conjecture (33). Quoi qu'il en soit, voici le dilemme de notre Bion : *Si vous prenez une belle femme, elle vous sera commune avec plusieurs autres ; et si vous en prenez une laide, ce sera pour vous un supplice.* Ἐάν μιν γήμης αἰσχράν, ἔξεις ποινὴν· ἀν δὲ καλὴν, ἔξεις κοινὴν. *Si turpem duxeris, poenam habebis ; sin autem formosam, communis erit* (34). Entre autres défauts, ce raisonnement a celui de pouvoir être rétorqué : *Si je la prends laide, elle ne sera point commune ; si je la prends belle, ce ne sera point un supplice.* Mais cette rétorsion ne va pas au fait : ce n'est qu'un remède palliatif ; de sorte que le dilemme de Bion ne vaut rien, ni à l'endroit, ni à l'envers. La vraie réponse est de dire, 1°. que la plupart des femmes ne sont ni belles ni laides ; et qu'ainsi son raisonnement conclut du petit nombre à toute la généralité. Voyez Favorin au chapitre XI du V^e. livre des Nuits Attiques d'Aulu-Gelle ; 2°. Que la beauté d'une femme n'est point incompatible avec la vertu ; et qu'une laide femme peut d'ailleurs se rendre très-chère à son époux (35). Il y a un commentateur d'Aulu-Gelle (36), qui réfute le raisonnement de Bias par une raison empruntée des Hébreux : *C'est, dit-il, que ceux qui auront été mal mariés, seront absous devant Dieu sans comparaître devant son tribunal.* Cela vaut bien la peine d'é-

harengs ou de morue, d'un charcutier. Bion, dans Laërce, fait la réponse dont Eustathius parle.

(33) Casaubonus in Diogenem Laërt., lib. IV, num. 48.

(34) Diog. Laërt., lib. IV, num. 48.

(35) Favorin ne se sert point de cette raison : il semble adopter par son silence les deux conséquences particulières du dilemme.

(36) Il s'appelle Philippus Carolus.

pouser une laide femme. Si saint Chrysostome était pris pour juge, il condamnerait la rétorsion du dilemme : car il a prêché que ceux qui ont une belle femme ne trouvent rien de pire que de l'avoir ; tant c'est une possession pleine de soupçons et d'embûches : et que ceux qui en ont une laide ne trouvent rien de pire que de l'avoir ; tant c'est une chose pleine de dégoût. Ὁ καλὴν ἔχων γυναῖκα οὐδὲν χεῖρόν φησι τοῦ καλὴν ἔχειν γυναῖκα (ὑποψίας τὸ πρᾶγμα γέμει καὶ ἐμπόλων). ὁ δὲ δυσειδὴς, οὐδὲν χεῖρόν φησι τοῦ ἀμειβοῦ ἔχειν γυναῖκα, ἀνδρίας γὰρ τὸ πρᾶγμα ἐμπέπλησαι. *Qui pulchram habet uxorem nihil pejus esse ait quàm pulchram habere uxorem (rem enim esse insidiarum et suspicionum plenam) : qui deformem, nihil pejus esse dicit quàm turpem habere uxorem, rem enim esse acerbitalis refertam* (37). Voilà un prédicateur qui ne raisonne point en l'air : il se fonde sur l'autorité ou sur le dire d'experts ; cependant ses conclusions ne sont pas meilleures que celles de Bion. Il suffirait, pour condamner la rétorsion du dilemme, de dire qu'il contient deux mauvaises conséquences. Si je la prends belle, ce ne sera point un supplice : *nego consequentiam ; car peut-être que si, peut-être que non.* Si je la prends laide, elle ne sera pas commune : *nego similiter consequentiam ; car peut-être que si, peut-être que non.* Mais pour arrêter toutes ces chicanes, on n'a qu'à dire aux Bias ou aux Bions, j'en veux courir les hasards.

Je n'ai pas dit toutes les variations qui concernent ce dilemme : il est encore temps de copier là-dessus ce qu'on a lu dans Tiraqueau (38). Ce raisonnement cornu est attribué, non seulement à Bion et à Antisthènes par Diogène Laërce, et à Bias par Aulu-Gelle, mais aussi à Aristippe, par le moine Antoine (39), et à Solon par Maxime de Tyr et par Pierre Martyr (40). La rétorsion est l'ouvrage de Plutarchus, si nous en croyons les Commentaires d'Ariston cités par Stobée (41).

(37) Chrysost., homil. I, in Epist. II ad I motheum, apud Menagium, Notis in Diogenem Laërt., lib. IV, num. 48.

(38) Leg. Connubial., pag. 32.

(39) In Melissâ, tom. II, cap. XXXIV.

(40) In Locis communibus, cap. XXXI.

(41) Sermone LXV.

traducteurs de Plutarque
endu une pensée de Bion
ée.] Rapportons d'abord
 itarque : Εὐήθη τοίνυν καὶ
 τοῦ Βίωνος, εἰ τὸν ἀγρὸν
 ἀζών εὐφορον ποιεῖν καὶ
 ἂν ἀμαρτάνειν ἐδόκει τοῦτο
 ἢ σκάπτων καὶ πράγματα
 οὐδ' ἄνθρωπος ἄτοπος ἂν εἴη
 ἐπαινουμένοις ὠφέλιμός ἐστι
 (42). Cela veut dire, *La*
on est donc très-imperti-
rait que si, en donnant
à un champ, il le pouvait
, il ne serait point blâ-
mer mieux lui en donner,
de la peine de le labou-
er donc pas traiter d'ab-
omme qui loue, si ses
utiles à ceux qu'il loue,
ur font produire de bons
 ertinence que Plutarque
 cette pensée est qu'un
 ion donnerait des louan-
 riendrait pas plus mau-
 que les louanges, qu'on
 homme qui ne les mérite
 mplissent de vanité et le
 μὲν γὰρ ἀγρὸς οὐ γίνεται
 μείνος· ἄνθρωπον δὲ τυφοῦσι
 τιν οἱ ψευδῶς καὶ παρ' ἀξίαν
Atque ager quidem lau-
it deterior : hominem in-
unt qui immeritò laudant
 ensure de Plutarque est
 lu; car Bion ne disait pas
 et absolument qu'il fallût
 sait dépendre les louan-
 ondition-ci, c'est qu'elles
 ieilleurs ceux qu'on loue-
 ons voir comment Amyot
 grec de Plutarque : « Par
 e de Bion est sot et lourd;
 it ainsi : si, à force de
 pouvais rendre une terre
 rasse et fertile, je ne
 it de faute en la louant,
 de me travailler le cœur
 à la labourer et cultiver.
 c ne pèche point aussi,
 n homme, si en le louant
 utile et fertile à celui qui
 on a pris dans cette version
 le passif; car Bion ne par-
 l'utilité des louanges, par
 lui qui loue, mais par

e Adulat. et Amici Discrim., pag.

ibid.

rapport à celui qui est loué. L'inter-
 prête latin a bronché plus lourde-
 ment : il impute à Bion la sotte et ri-
 dicule pensée d'avoir cru, qu'en
 louant un champ on le rendait plus
 fertile qu'en le labourant (44). *Stultie*
itaque ac fatuè Bio, qui agrum lau-
dando putabat se redditurum fertilem
ac frugiferum, potius quàm fodiendo
et colendo. Non tamen (45) *homo ab-*
surdè facit laudans, ubi id iis qui lau-
dantur est utile. Pour excuser Amyot,
 on pourrait dire qu'il a songé que
 Bion, étant athée, ne reconnaissait
 point d'autres devoirs que ce qui est
 profitable; et qu'ainsi sa pensée était
 qu'il faut répandre les louanges par-
 tout où elles sont bien payées, et qu'il
 ne faudrait pas même les refuser à
 un champ, si elles le pouvaient ren-
 dre fertile. En un mot, que le métier
 de flatteur n'est point blâmable,
 pourvu qu'on y trouve son profit.
 Mais cette excuse est tout-à-fait vai-
 ne : un traducteur doit rendre fidèle-
 ment ce qu'il trouve dans l'original,
 et renvoyer ses conjectures à des re-
 marques particulières. Si l'on croit
 que Plutarque n'a pas rapporté exac-
 tement une chose, il faut en avertir
 les lecteurs; mais il faut traduire ce
 qu'il a dit.

(I) *Il prétendait que la doctrine de*
l'empire de Dieu sur toutes choses
renferme des contradictions.] Bion
 prétendait prouver deux choses très-
 différentes : l'une, que tous les voleurs
 étaient sacrilèges; l'autre qu'aucun
 voleur n'était sacrilège (46). Il tirait
 ces deux conséquences du même prin-
 cipe, et ce principe est l'une des plus
 solides vérités que la bonne philoso-
 phie nous enseigne touchant la nature
 de Dieu. Le souverain Être, l'Être
 souverainement parfait, doit possé-
 der l'empire absolu de toutes choses :
 c'est de lui que tous les autres êtres
 dépendent; c'est à lui, comme à leur
 auteur et à leur conservateur, qu'ils
 appartiennent. Bion avait sans doute
 pour but de réfuter cette doctrine,
 par deux conséquences contradictoi-

(44) Dans la table des matières vous trouvez
 Bion agrum laudando fertiliorum fieri putabat.

(45) Que voilà un tamen bien placé.

(46) Voyez Sénèque au chapitre VII du livre
 VII de Beneficiis. Aucun commentateur ne
 marque si Sénèque avait trouvé ce raisonnement
 de Bion dans quelque ancien auteur qui nous
 reste.

res et pernicieuses, qu'il prétendait en pouvoir tirer. Voici l'une : *Tous ceux qui dérobent les biens de Dieu sont sacrilèges : or tous les voleurs dérobent les biens de Dieu ; car toutes choses lui appartiennent : donc, tous les voleurs sont sacrilèges.* Voici l'autre : *Transporter une chose d'un lieu qui appartient à Dieu en un autre qui lui appartient aussi, n'est point commettre un sacrilège : or ceux qui pillent les temples ne font que transporter les choses d'un lieu qui appartient à Dieu en un autre qui lui appartient aussi ; car toutes choses appartiennent à Dieu : donc, ceux qui pillent les temples ne commettent point un sacrilège.* Sénèque réfute aisément et solidement ces chicaneries ; mais il se représente Bion comme un tyran, qui en certains temps veut être cruel, et en un autre saccager les temples. Quand il veut être cruel, il se sert de son premier syllogisme : c'est un arrêt pour précipiter tous les voleurs ; et il se sert du second, lorsqu'il souhaite de s'enrichir des dépouilles des saints lieux.

(K) *Je ne sais où Konig a puisé que Bion mourut l'an 4 de la 134^e. olympiade.* J'ai supposé ci-dessus (47) que Plutarque a fait fleurir notre Bion sous le règne du premier Antigonos, et je n'ai pas trouvé trop sûre l'opinion d'Aldobrandin, savoir que ce philosophe fut questionné sur sa naissance par Antigonos Gonatas. Je dois dire ici, pour un plus grand éclaircissement, qu'Ératosthène avait connu Bion dans Athènes, et qu'il le comptait parmi ses héros. On ne peut douter raisonnablement que Strabon, en nous apprenant cela (48), ne veuille parler de Bion le Borysthénite ; car ce qu'il dit qu'Ératosthène attribuait à son Bion (49) est la même chose qu'Ératosthène attribue dans Diogène Laërce à Bion le Borysthénite. Puis donc qu'Ératosthène naquit l'an 1^{er}. de la 126^e. olympiade (50), il faut

(47) Dans la remarque (G).

(48) Strabo, lib. I, pag. 10.

(49) C'est d'avoir été le premier qui eût habillé la philosophie d'une robe semée de fleurs. Φωσὶ λίσσιν ἐπ' αὐτοῦ τὸν Ἐρατοσθένην ὡς πρῶτος Βίων τὴν φιλοσοφίαν ἀνθινὰ ἐνέδυσεν. Diog. Laërt., lib. IV, num. 52. Strabon, corrigé par Casaubon, dit la même chose, liv. I, pag. 10.

(50) Vossius, de Hist. græc., pag. 108.

nécessairement convenir qu'il parvint pour le moins jusqu'au commencement de la 131^e. ; car à de vingt ans, Ératosthène n'eût pas lié avec lui une connaissance qui eût valu qu'on en parlât. J'ai vu qu'une difficulté dans cette citation : c'est que je remarquai que le docte M. du Rondel insinua que Bion survécut à Bion (51). On mourut l'an 2 de la 127^e. olympiade. Je ne propose ce nœud, qu'à prier M. du Rondel à éclaircir ce point de chronologie.

(L) *Selon lui, supportant même tranquillité les injures et les railleries, est avoir fait des progrès dans la vertu.*] « Bion disoit à ses disciples qu'ils estimaient qu'il n'avait profité quand ils auroient tant de constance, qu'ils ne voyoient pas qu'ils n'outrageroient et injuroient que ceux qui leur diroient

- *Ami passant, certes tu n'as pas profité.*
- *D'estre homme fol, ni de mal.*
- *A Dieu te dis, priant la déesse.*
- *De te donner toute prospérité.*

Plutarque a raison de remarquer que cette règle de Bion est plutôt d'une très-grande et très-puissante habitude de notre âme qu'un moyen d'amendement. C'est en cela qu'il est caractère de perfection.

(M) *Sa réponse à Théophraste n'est pas autant de moralité.*] nous l'a conservée, et il est bien. Voici ses paroles, selon la version d'Amyot : « Aussi finement répondu à Bion contre de ces vers de Théophraste

- *L'homme ne peut faire ne dire.*
- *Quand pauvreté l'estraint en soi.*
- *Et a sa langue au palais attache.*

» comment donques babiller. » veu que tu es pauvre, et n'as pas la teste de ton caquet (52). » voit ici l'esprit insolent et arrogant de ce philosophe. Ce n'est qu'il faut traiter un pauvre qui se plaint que la misère lui a ôté sa langue ; car quoique l'

(51) De Vita Epicuri, pag. 131.

(*) Ex Odyss., VI et XXIV.

(52) C'est-à-dire, la mine.

(53) Plutarch., de Profect. virtutis. Je me sers de la version d'Amyot.

(54) Plutarch., de Audiend. Poet.

tre assez souvent que le manque d'ain et d'habits inspire beaucoup d'envie, il est certain qu'il y a une infinité de choses que l'on n'ose dire quand on est mal habillé :

. *Plurima sunt quæ non audent homines pertusa dicere laud* (55).

Il est certain, dis-je, que l'indigence surdit les mains à plusieurs personnes, et qu'elle leur ferme la bouche comme Théognis le remarquait. Sur ce fondement, son avis fut que l'on se défit de la misère avec tous les moyens imaginables, et qu'on préférât même la mort à la pauvreté.

ἰδὲ ἀγαθὸν πενίῃ πάντων δάμνησι μάλα,

Καὶ γάρ τις πολλοῦ, Κύρνε, καὶ ἡπιάλου.

Ἢ δὲ χρὴ φεύγοντα καὶ ἐς μεγακύντηα πόντον

ῥίπτειν καὶ πετρῶν, Κύρνε, κατ' ἡλιδάτων.

Ἰὰς γὰρ ἀνὴρ πενίῃ δεδοκίμενος οὔτε τι εἰπεῖν,

Οὐδ' ἔρξαι δύναται· γλώσσα δὲ οἱ δίδεται.

Ἐν γὰρ ἀμῶς ἐπὶ γῆν τε καὶ εὐρέα νῶτα θαλάσσης.

Δίξισθαι χαλεπῆς, Κύρνε, λύσιν πενίης.

Γεθναῖναι, φίλε Κύρνε, πενιχρῶ βέλτερον ἀνδρὶ,

ἢ ζῶειν χαλεπῇ τωρόμενον πενίῃ.

Itam bonum paupertas, quam alia res omnes domat magis,

Et quam senectus cana, Cyrene, et quam febris.

Itam quidem paupertatem oportet fugere, et in immensum mare

Projicere et petras, Cyrene, contra alias.

Immo enim vir paupertate domitus, neque quicquam dicere,

Neque facere potest : lingua verò illi ligata est.

Oportet igitur simul super terram et lata dorsa maris,

Quærere gravis, Cyrene, liberationem paupertatis :

Mori, ó amice Cyrene, pauperi melius est viro, Quàm vivere durò afflictum paupertate (56).

Les paroles de Théognis, rapportées par Plutarque, se trouvent dans les vers que l'on vient de lire. Mais comme c'est un théologien qui a vécu long-temps avant notre Bion, on ne pourrait disculper Plutarque : car s'il a parlé de ce Bion, il a été un fort mauvais chronologue ; et s'il a parlé

d'un autre Bion, il a eu grand tort de ne pas le faire savoir à ses lecteurs. Je ne sais si quelqu'un a jamais pris garde à cette faute.

BIRON, maréchal de France. Cherchez GONTAUT.

BLANC (ANDRÉ), jésuite de Gênes, écrivit contre le probabilisme un ouvrage qu'il publia sous le nom de *Candidus Philalethus*, l'an 1642. Mercorus et Gonet, deux fameux thomistes, ont dit faussement qu'il fut le premier jésuite qui prit la plume en Italie contre le dogme de la probabilité ; car dès l'année 1609, Paul Comitulus*, jésuite italien, avait fait la même chose. Voyez l'*Anti-Probabilismus* du père Gisbert, provincial des jésuites en la province de Toulouse, page 184, 185 (a.)

* Avant Comitulus, dit Leclerc, un autre jésuite nommé Rebellus, mort dès 1608, s'était déclaré contre la probabilité. Cet article d'André Blanc parut pour la première fois dans l'édition de 1720 ; il est donc posthume ; ce qui explique pourquoi il est si court et sans remarque. Joly, pour y suppléer, dit qu'André Blanc entra chez les jésuites à quinze ans, en 1602, professa d'abord, puis devint un célèbre prédicateur, et mourut le 29 mars 1657. Joly donne la liste de ses ouvrages au nombre de dix-sept.

(a) Il est imprimé à Paris, l'an 1703, in-4°.

BLANC (LOUIS LE), professeur en théologie à Sedan. Cherchez BEAULIEU.

BLANCHE de Castille, mère de saint Louis, roi de France. Cherchez CASTILLE (Blanche de).

BLANDRATA (GEORGE), médecin italien, natif du marquisat de Saluces (A), a vécu au XVI^e siècle. Il se sauva de Pavie (a), où l'inquisition lui aurait joué quelque mauvais tour, et se re-

(55) Juvenal., sat. V, vs. 130.

(56) Theognis, vs. 173, pag. 17.

(a) Biblioth. antitritit., pag. 28.

Pologne on le fit ancien des
ses qui étaient sous le ressort
Bracovie (g); et qu'en 1560,
synode de Xianz, auquel il
t apporté la somme de six
ts écus de la part de Nicolas
zivil, grand chancelier de Li-
anie, il fut donné pour asses-
r à Cruciger, avec son bon
Lismanin (h). Ce Cruciger
t surintendant des églises; et
craignait que, s'il n'avait
t de collègues, le gouverne-
t ecclésiastique ne ressentît
la papauté (i). N'oublions
non plus qu'en 1561, Blan-
ta parut au synode de Pinc-
e, avec des lettres de recom-
dation de Nicolas Radzivil,
n'il y donna une confession
oi, en vertu de laquelle la
pagnie lui expédia un témoi-
ge honorable (f). S'étant re-
en Transilvanie, appuyé
fut de la faveur de Jean Si-
mond, dont il était médecin,
le celle de Petrovits premier
istre d'état, il fit hautement
r la tête à son hérésie; et sur-
, après la dispute publique
l soutint avec François David
tre quelques docteurs réfor-
, en présence de toute la cour
1566 (k). Le prince se ran-
entièrement au parti des an-
unitaires, et mourut dans cet-
oi, entre les mains de Blan-
ta, l'an 1570 (l). Cet hérési-
ne manqua pas de nouveaux

patrons : il fut médecin d'Étien-
ne et de Christophle Battori,
princes de Transilvanie. Il le fut
aussi d'Étienne, lorsque ce prin-
ce jouissait du royaume de Polo-
gne, et il fut même de son con-
seil privé (m). Il s'opposa de tou-
tes ses forces à François David,
qui, non content de nier avec les
autres unitaires la divinité de Jé-
sus-Christ, soutenait de plus
qu'il ne fallait pas l'adorer. Blan-
drata fit venir du fond de la Suis-
se Fauste Socin à son secours,
afin de l'opposer à ce François
David (n) : il le fit, dis-je, venir
l'an 1578, en Transilvanie, où
il était médecin du prince Chris-
tophle Battori. La faveur où il
se vit auprès du roi de Pologne
lui fit prendre un si grand plai-
sir à thésauriser que, de peur
de refroidir la libéralité de ce
prince, il abandonna les intérêts
des unitaires, et se mit à favo-
riser les jésuites (G). Il vivait
encore environ l'an 1585 (o),
lorsque Bellarmin écrivait son
traité de *Christo*; mais il était
mort en 1592, quand Socin écri-
vait contre Wuiekus. Le père
Maimbourg débite que Blandrata
devint *furieux*, et qu'il fut *as-
sommé par un de ses neveux qui
enleva tout son argent* (p). Je ne
sais ce que l'on doit croire tou-
chant la fureur; mais l'autre fait
est certain, et n'a pas manqué
d'être attribué à un jugement de
Dieu, tant par les orthodoxes,
que par les hétérodoxes (H). On
peut voir la liste des ouvrages de

) Là même. Voyez aussi Calvini Episto-
CGXX.

) Lætus, Compendium Hist. univers.,
t. 412.

) Idem, *ibid.*

) Voyez Maimbourg, Hist. de l'Arianisme,
tom. III, pag. 346, édit. de Hollande.

) Maimbourg, *là même*, pag. 361;
il a mis 1571, au lieu de 1570.

(m) Voyez la fin de la remarque (E).

(n) Wissowatii Narrat. compend. in Bibl.
antitrit., pag. 213.

(o) Bibl. antitrit., pag. 28.

(p) Maimb., Hist. de l'Arianisme, tom. II,
pag. 361, ex Rescio de Atheismo evang.

Blandrata dans la bibliothèque des antitrinitaires (I). On avait à Genève une si mauvaise opinion de sa plume, qu'on y croyait que les écrits qui paraissaient sous son nom étaient retouchés par un autre (K). Je rapporterai dans la remarque (D) plusieurs fausses dates concernant ses aventures, et dans la remarque (K) plusieurs méprises touchant ses erreurs. Je ne dois pas finir, sans dire que les historiens unitaires parlent de la confession de foi qu'il donna aux synodes de Pologne avec tant de déguisemens (q).

Les anachronismes et les chimères de M. Varillas sont si étranges, qu'on ne peut se dispenser d'y faire quelques réflexions (L).

Depuis la seconde édition, j'ai vu un livre, où l'on assure qu'il avait bien bu, avant que de se coucher, la nuit qu'il mourut; et que c'était un problème, si quelqu'un de ses parens, ou le diable, l'avait tué (M).

(q) *Vide* Histor. reformat. Pollon. pag. 130, et Biblioth. antitrin. pag. 185, 186.

(A) *Il était natif du marquisat de Saluces.*] Qui n'admirerait que M. Moréri se soit avisé d'observer une grande différence entre le Piémont et ce marquisat? *Blandrata*, dit-il, *était Piémontais. D'autres disent qu'il était natif du marquisat de Saluces.* Ce ne sont nullement deux opinions différentes. Ceux qui l'ont fait Piémontais n'ont pas prétendu mettre ce marquisat hors du Piémont: ils ont pris le Piémont dans sa signification générale, comme l'on fait quand on ne se propose pas d'expliquer exactement, et en géographe, tous les états du duc de Savoie. Or, il est sûr qu'en ce sens-là le marquisat de Saluces est une partie du Piémont. Voyez le Dictionnaire de M. Baudrand.

(B) *Il se retira à Genève.*] M. Mo-

réri le fait aller de Pavie en Pologne, et ne dit rien du voyage de Genève. Cela n'est nullement exact. Blandrata fut plus d'une fois en Pologne; c'est ce qu'il fallait remarquer. Il y avait exercé la médecine avant qu'il d'aller à Genève. Il l'avait aussi exercée en Transilvanie avant ce même voyage de Genève: et comme il avait été en ces pays-là un médecin de distinction, puisqu'il avait été médecin de reines, il aima (1) mieux s'y retirer que d'aller ailleurs, lorsqu'il ne crut point pouvoir demeurer en retraite, ni à Genève, ni en Suisse. Voilà une de ces combinaisons du moral avec le physique dont le père Haller a parlé dans son *Traité de la nature et de la grâce*. Pourquoi est-il fallu que la Pologne, que la Transilvanie, aient été plus tôt infectées des erreurs des sociniens qu'un autre pays? C'est que les lois générales, qui existent nos passions naturelles et notre bon sens, ont voulu que George Blandrata, contraint de chercher une retraite, l'ait plutôt choisie dans un lieu où il avait beaucoup d'habitudes, que dans un pays inconnu. Voilà pourquoi, sortant de Genève, il s'en alla en Pologne: et quand il y fut, il y attira les Alciat et les Socin; il s'intrigua chez les grands; un prince de Transilvanie, dont il était médecin fut son prosélyte, etc. Quoi qu'il en soit, M. Moréri aurait dû dire que Blandrata avait été médecin en Pologne et en Transilvanie avant que l'acquisition de Pavie mît les mains sur lui; que, s'étant sauvé de Pavie, s'en alla à Genève; et que, sortant de Genève, il s'en retourna en Pologne.

(C) *Calvin.... le traita durement.* Calvin avoue sans façon les injures qu'il lui dit. *Je vois à votre mine, détestable monstre que vous nourrissez dans votre cœur.* Rapportons le passage tout entier. *Eodem tempore, in quæstionibus fatigabat Calvinum, et que magis quod cum subinde fingeretur placatum esse et acquiescere respondit, postridie redibat quasi novus, ne desinebat ea ipsa de quibus sæpè audierat, sciscitari. Itaque coactus est ei Calvinus in faciem dicere, vultus detestabile monstrum mihi ostendit.*

(1) Voyez dans la citation (c), le passage de la Lettre LXXXI de Théodore de Bèze.

orde occultum foves ; ac sperè objurgavit , ut si corrigeret perfidiam , et sque tortuosos , quorum uodammodo defessus (2). *uit au plus vite , et ne Genève.*] Plusieurs aurent sur le temps auquel it de Genève. Ils disent it qu'après que Valentin retiré sur les terres du ne ; mais cela est faux. retira qu'après l'amen- qu'on lui fit faire par fours de la ville , le 2 1558. *Abnegatione peratis factâ , dimittitur cæstito jurejurando sese on excessurum : mox tafide ad Matthæum Gribaudiam profugit. Sequantò post Alciatus et* (3). *Primus Valentinus dicitur vocatus , simulanon sine insigni perjurio uutus est Paulus Alciatm præcessit , solo malæ ulnere adactus. Blandratos* (4). *Erat ille Blansis , professione mediuilem Genève profugum quutus fuit* (5). Or , il e lettre de Pierre Martyr, zième de juillet 1558 , et Alciat avaient déjà , et qu'ils n'en étaient es que Martyr leur ent eil. L'erreur de Hornius t plus grossière. Il dit a et Alciat se retirèrent Pologne , épouvantés du ervet et de Gentilis , et chassés de Pologne l'an : s'alla faire Turc , et s'fuit en Transilvanie (6). de vrai là-dedans. J'ai s (7) le prétendu mahoean-Paul Alciat , et je dis rata se retira en Pologne ée qu'il quitta Genève , an 1558. Or , comme le

supplice de Gentilis est une affaire de l'an 1566 , on juge sans peine s'il put être cause que Blandrata sortît du pays des Suisses , et se réfugiât en Pologne. Si ce supplice l'avait déterminé à se sauver en ce pays là , aurait-il pu en être chassé l'an 1565 ? Des gens plus croyables que Hornius en ces matières assurent que Jean Sigismond , prince de Transilvanie , fit venir auprès de lui Blandrata , environ l'an 1563 (8). Ce ne fut donc pas un arrêt de bannissement qui l'obligea de s'enfuir de Pologne en Transilvanie l'an 1565. Jean Lætus a commis une bévue surprenante dans son Abrégé de l'Histoire universelle (9). Il fait dans trois lignes deux personnes du médecin Blandrata , et de George Blandrata : il dit du premier que le synode de Xianz le donna pour assesseur au surintendant des églises , l'an 1560 ; et il suppose que le second alla en Pologne lorsqu'à peine les désordres de Stancarus étaient cessés. Nouveau mensonge : les disputes que Stancarus avait excitées , en soutenant que Jésus-Christ n'était point notre médiateur selon sa nature divine , étaient dans leur plus grande force à l'arrivée de Blandrata. *Tum autem fortè Francisci Stancari Mantuani petulantissimi hominis importunitate (ut sanè fatalis esse videtur Polonis Italia) scissæ erant Polonicæ ecclesiæ* (10). Mais tout ceci n'est rien en comparaison des anachronismes du père Maimbourg. Il envoie en Transilvanie notre Blandrata dès l'an 1553 (11). Il suppose qu'en la même année le prince Jean Sigismond prenait plaisir d'entendre son médecin , lorsque , voulant faire le théologien , il parlait en philosophe de la Trinité qu'il traitait de chimère. Il ajoute que ce prince n'osa pas encore se déclarer , tant parce que sa mère , la reine Isabelle , princesse très-catholique , vivait encore , que parce que Soliman ne souhaitait pas qu'on souffrît la diversité des sectes. Cela regarde l'an 1555. Il dit que , par complaisance pour Soliman , on chassa tous les hérétiques ; mais que la

istola CCCXXII.

istâ Calvini.

istolâ LXXXI.

ist., Apparatus advers. socinian.,

list. eccles., pag. 351, édition.

remarque (D) de l'article de
IAT.

(8) Biblioth. antitrin., pag. 28. Histor. Reformat. Polonicæ , pag. 170.

(9) Pag. 412.

(10) Beza , Epistolâ LXXXI.

(11) Histoire de l'Arianisme ; tom. III , pag. 345 , édition de Hollande.

très-orthodoxe. *Fateor me credere in unum Deum Patrem, in unum Dominum Jesum Christum Filium ejus, et in unum Spiritum Sanctum, quorum quilibet est essentialiter Deus. Deorum pluralitatem detestor, cum unus nobis sit tantum Deus essentialiter indivisibilis. Fateor tres esse distinctas hypostases et æternam Christi divinitatem ac generationem, et Spiritum Sanctum verum et æternum Deum ab utroque procedentem* (22). L'effet de cette confession fut tel que le synode munit Blandrata d'un bon témoignage; ce qui parut même par les lettres que la Compagnie écrivit à Nicolas Radzivil, et à Jean Calvin (23).

(G) *Il abandonna les intérêts des unitaires, et favorisa les jésuites.*] C'est ce que nous apprenons de Socin, qui en fait ses doléances dans la réponse au père Wuiekus. Il avoue que Blandrata avait rendu beaucoup de services à leur secte : *de nostris ecclesiis aliquando præclarè est meritum; mais il se relâcha, dit-il, sur ses vieux jours. Haud paulò ante mortem suam, vivente adhuc Stephano rege Poloniæ, in illius gratiam, et quo illum erga se liberaliorem (ut fecit) redderet, plurimum remisit de studio suo in ecclesiis nostris Transylvanicis nostrisque hominibus juvandis; imò eò tandem devenisse, ut vix existimaretur priorem quam tantoperè foverat de Deo et Christo sententiam retinere; sed potius jesuitis qui in eâ provinciâ tunc temporis Stephani regis et ejus fratris Christophori, principis haud multò ante vitâ functi, opo ac liberalitate non mediocriter florebant, jam adhærere, aut certè cum eis quodammodo colludere. Illud certissimum est, eum ab eo tempore quo liberalitatem quam ambiebat, regis Stephani erga se est expertus, cœpisse quosdam ex nostris hominibus quos carissimos prius habebat et suis opibus juvabat, spernere ac deserere, etiam contra promissa et obligationem suam, et tandem illos penitus deseruisse, atque omni veræ ac sinceræ pietatis studio valedixisse, et solis pecuniis congerendis intentum fuisse, quæ fortasse, justissimo Dei judicio, quod gravissimum exercere solet contra ta-*

les desertores, ei necem ab eo quem suum hæredem fecerat, conciliârunt (24). La manière dont le fils de son frère se défît de lui fut, dit-on, de l'étouffer pendant qu'il dormait (25).

(H) *Sa mort fut attribuée à un jugement de Dieu, tant par les orthodoxes, que par les hétérodoxes.*] Nous avons vu (26) comment Socin lui applique le très-juste jugement que Dieu est accoutumé d'exercer avec une très-grande sévérité contre ceux qui abandonnent sa cause pour des intérêts mondains. Si le père Maimbourg avait eu quelque connaissance des bons sentimens de Blandrata pour les jésuites, il n'eût point jugé de sa fin comme il a fait, et il n'y aurait pas cousu la fureur. Mais laissons parler un docte théologien de Leyde : *A fratris sui filio in lecto jacens suffocatus fuit : sanè non extra justam Dei ultionem in hominem quem primum in istis ecclesiis execrandæ hæresis, multarum in Deum et ejus veritatem blasphemiarum, librorum horrendissimorum turbarumque gravissimarum auctorem, non aliter quàm singulari diroque mortis genere occumbere oportuit* (27). König s'est trompé quant au temps. *Periit, dit-il, in lecto, strangulatus per fratrem quem hæredem constituerat an. 1560.*

(I) *La liste des ouvrages de Blandrata se trouve dans la Bibliothèque des antitrinitaires.*] Ils sont de deux sortes : les uns ne lui appartiennent qu'en partie, les autres paraissent lui appartenir en propre. De ce dernier ordre sont quelques thèses, quelques lettres, et quelques observations touchant l'invocation de Jésus-Christ, qui n'ont été imprimées que dans d'autres livres. La plupart furent insérées dans un écrit que Jacques Paléologue publia en 1580, où il réfute le jugement des églises polonaises sur la cause de François David. Quant aux ouvrages où Blandrata n'a fait que contribuer sa part, les principaux sont les deux Conférences tenues à Albe-Jule, l'une en 1566, l'autre en 1568; le livre intitulé, *De falsâ et verâ unius Dei*

(22) *Idem, ibid., pag. 86.*

(23) *Idem, ibid.*

(24) Socini Respons. ad Wuiekum, cap. XI, pag. 43. Voyez Hoornbeek, Appar., pag. 25.

(25) Voyez ci-dessous, citation (27).

(26) Dans la remarque (G).

(27) Hoornbeek, Appar., pag. 26.

Patris Filii et Spiritus Sancti cognitione, authoribus ministris ecclesiarum consentientium in Sarmatia et Transylvania, imprimé à Albe-Jule, l'an 1567 (28); et celui qui a pour titre, *Refutatio Scripti Georgii Majoris, in quo Deum trinum in personis, et unum essentia, unicum deinde ejus filium in persona, et duplicem in naturis, ex lacunis Antichristi probare conatus est*, imprimé l'an 1569. Hoornbeek se plaint justement que ces hérétiques aient inséré dans ces deux écrits certaines peintures abominables, qui avaient servi à représenter la Trinité (29) : *Temeraria et horrenda papistarum simulacra, quæ æternâ oblivione et execratione sepelienda erant potius... non detegenda illa pudenda et prostituenda coram omnibus, etc.* (30).

(K) On croyait ses écrits retouchés par un autre.] Bèze le déclare assez nettement : *Extat*, dit-il (31), *apud me ipsius Blandratæ epistola (non tamen scripta sine Thesio, si Blandratam bene novi) in qua Gregorium suo quodam jure non tantum de illâ pædobaptismi controversiâ non satis opportunè motâ increpat, verum etiam apertè illum à Tritheismo ad Samosatèni dogma revocare nititur*. Mais ce qu'il avait déjà dit décide plus fortement la chose ; car il avait nommé la personne qui ajustait les pensées de Blandrata. *Petro quodam Statorio juvene, alioqui bono ingenio nec contemnendâ doctrinâ prædito, operam omnem suam fucandis barbarissimi scriptoris Blandratæ commentis navante*. J'aurais pu ne rapporter qu'une partie du premier passage ; mais j'ai eu mes raisons pour faire ce que j'ai fait. Les paroles que j'ai citées, qui ne servent de rien à la preuve de la question, servent à réfuter M. Moréri sur ce qu'il n'a pas bien caractérisé l'hérésie de Blandrata. Il l'accuse d'avoir enseigné l'arianisme, et les mêmes dogmes que Valentin Gentilis. C'est parler d'une façon trop vague, et même trompeuse. Blandrata fut d'abord arien : je le crois ; mais il

ne fit que passer par cette opinion : il donna dans celle de Paul de Samosate, et y fut plus fixe que dans aucune autre. C'est donc par cet endroit-là, qu'il doit être caractérisé, et non point par l'arianisme. Considérez la nature de la lettre dont Bèze parle dans le commencement de cette remarque. De plus, il est certain que Socin, et les histoires du socinisme, parlent de Blandrata comme d'un socinien ; et du prince Jean Sigismond, comme d'un homme, qui, après les conférences que l'on tint en sa présence, embrassa la doctrine des unitaires, au sens que les sociniens se donnent ce nom (32). M. Maimbourg ne donne que l'arianisme à Blandrata, et au prince Jean Sigismond ; et il prétend que Blandrata gagna le ministre François David, qui, dit-il (33), *de protestant qu'il était, se fit arien*. Voilà deux nouveaux mensonges. François David était pis que socinien, et ce fut lui qui rapprocha de ce système Blandrata. Écoutons Théodore de Bèze. *Incidit Blandrata in Transylvaniam rediens in quemdam Franciscum Davidis paulo magis quàm superiores illi, ut ajunt, providum, qui cum nimium crassam esse illam Tritheitarum blasphemiam simpliciter propositam animadvertisset, maluit omnia involvere, permixtis omnium penè hæc in re hæreseon commentis, quàm simpliciter suam sententiam profiteri* (34). La vérité est que Blandrata, goûtant les hypothèses samosaténiennes de François David, et les trouvant plus unies que le galimatias qu'il avait cru jusqu'alors, abandonna là le trithéisme, et devint bon unitaire. Gentilis n'en fit pas autant ; et ainsi M. Moréri ne devait point brouiller ensemble les dogmes de ces gens-là. Écoutons encore une fois Théodore de Bèze. *Indè in Moraviam ad Blandratam et Alcutum aliosque nihilo meliores discedit (Gentilis;) ubi cum satis inter eos convenire non posset, quod à tritheismo ad samosatenum plerique transivissent... in Sabaudiam ad summa Gribaldum redit* (35). *De Blandratæ*

(28) Bellarmin avait vu ce livre, et l'a cité plusieurs fois.

(29) Hoornbeek, *Apparat.*, pag. 27. Voyez aussi pag. 55.

(30) *Idem*, *ibid.*, pag. 27.

(31) Beza, *Epistolâ LXXXI*.

(32) Wissowat., *Narrat. compend. in Bl. Antitrinit.*, pag. 213.

(33) Maimbourg, *Hist. de l'Arianisme*, t. III, pag. 345.

(34) Beza, *Epistolâ LXXXI*.

(35) Beza, *in Vita Calvinij*.

rogatus (Gentilis,) perit etiam, inquit, ut qui in Sabellii et Samosatani delirium inciderit (36).

(L) *Les anachronismes et les chimères de M. Varillas..... méritent quelques réflexions.*] Il raconte que *Georges Blandrat, persuadé qu'un bel esprit ne pouvait demeurer long-temps dans la religion catholique...., s'était donné la peine de chercher entre les hérésies anciennes celle qui lui reviendrait le mieux, et s'était enfin arrêté à celle des ariens... (37);* qu'il l'avait enseignée d'une façon toute nouvelle dans la ville de Pavie (38); que le magistrat l'avait confiné dans une prison, d'où il ne serait jamais sorti, s'il n'eût trouvé l'invention de corrompre un concierge qui le sauva; qu'il se réfugia dans Genève, où ne se trouvant pas assez libre, il voyagea jusqu'à ce qu'il trouva dans la Transilvanie ce qu'il avait inutilement cherché partout ailleurs. « Les esprits » y étaient extrêmement aigris contre » la maison d'Autriche, à cause du » meurtre du cardinal Martinusius... » Ces dispositions parurent si belles à » Blandrat, qu'il s'arrêta dans la » Transilvanie, à dessein de s'en prévaloir. » Il se fit connaître par le talent qu'il avait pour la médecine : il fut élevé à la dignité de médecin du jeune Jean Sigismond. « Les plus » grands de la Transilvanie se tinrent honorés après le choix que leur souverain avait fait de la personne de Blandrat, qu'il daignât les visiter dans leurs maladies, et il s'y rendit assidu. Il ne leur parlait durant le cours de leur mal, que des choses les plus divertissantes; mais après qu'il les avait guéris, ou qu'il les avait au moins persuadés qu'il avait beaucoup contribué à leur guérison, il changeait insensiblement de discours, et leur parlait de politique. Il leur faisait observer qu'il fallait bien que les Italiens qui avaient tué le cardinal Martinusius, et que la maison d'Autriche, qui certainement avait ordonné ou du moins approuvé ce crime, ne fussent pas persuadés de la religion catholique; puisqu'ils

» n'avaient point fait de scrupule » d'attenter à la vie d'un homme qui » leur devait être inviolable par ce » qu'il y avait de plus sacré dans la » religion catholique, puisqu'il était » tout ensemble prêtre, archevêque, » et cardinal. Si Blandrat apercevait » que sa proposition ne fût pas toute- » à-fait bien reçue, il en demeurait » là; mais s'il remarquait qu'on l'eût » écoutée avec avidité, il ajoutait » tout bas, et comme s'il avait voulu » expliquer un grand mystère, que la » religion catholique en l'état déplorable où la corruption humaine l'avait réduite, n'était plus qu'un artifice dont la cour de Rome et la maison d'Autriche se servaient pour partager entre elles l'empire de tout le monde; que la cour de Rome usait de cette illusion, pour se maintenir et s'accroître dans la tyrannie qu'elle avait usurpée sur les consciences; et que la maison d'Autriche s'en prévalait aussi, pour établir dans l'Europe une seule monarchie, qui serait la sienne; que les nouvelles sectes avaient à la vérité reconnu le mal; mais qu'elles n'y avaient pas apporté de remède, puisqu'en recevant la Trinité des personnes divines dans la manière que les papes en avaient établi la créance, il fallait par une suite nécessaire ajouter foi au reste de la doctrine des mêmes papes, qui n'était que des conséquences tirées de ce principe. Au lieu qu'en ne reconnaissant point en Dieu plus de personnes que de natures, on ôterait toutes les difficultés formées durant quinze siècles en matière de christianisme; on mettrait l'Écriture Sainte en état d'être entendue par elle-même; on n'aurait plus besoin de concile; et les papes, n'étant plus consultés, perdraient leur autorité. Ce furent là les voies par où l'arianisme recommença dans la Transilvanie (39).

Peu de paroles suffiront pour faire voir les impostures de cet historien, et pour le convaincre qu'il a débité comme des faits historiques les imaginations qui s'élevaient dans son esprit. Considérez seulement qu'il suppose que tout ceci se passa l'an 1552 :

(36) *Idem*, Epistolæ LXXXI.

(37) Varillas, Hist. de l'Hérésie, liv. XVIII, pag. 149, édition de Hollande.

(38) *Là même*, pag. 150.

(39) Maimbourg, Histoire de l'Arianisme, pag. 151, 152.

et il fallait bien qu'il le supposât, puisque Martinusius avait été massacré vers la fin de l'année précédente. Notez aussi qu'il suppose que Blandrat s'était retiré de Genève, avant que d'aller dogmatiser en Transilvanie. Que penserez-vous après cela, lorsque vous saurez que cet hérétique ne quitta Genève qu'en 1558, et qu'il ne fut attiré en Transilvanie, pour y être médecin de Jean Sigismond, que vers l'an 1563? Que direz-vous de tant de raisonnemens fondés sur le meurtre du cardinal Martinusius? Que direz-vous de l'adresse avec quoi il ménagea les dispositions des esprits que ce meurtre venait d'aigrir? Prenez bien garde que personne ne l'accuse d'avoir dogmatisé en Transilvanie pendant le séjour qu'il y fit avant que d'avoir été emprisonné à Pavie.

(M) *J'ai lu qu'il avait bien bu.... la nuit qu'il mourut; et que c'était un problème, si.... le diable l'avait tué.* L'auteur qui m'apprend cela, est un moine, dont je donnerai l'article. *Blandrata*, dit-il (40), *cui cum sano ante ædes ejus affuissem, secundâ nocte subito extinctus est, utrum à Satana, an ab affine, toto quo fui in Transylvaniâ tempore sub judice lis fuit. Hoc certum, quod optimo, prius quam cubitum concederet, vino inca-*

(40) Leonardus Rubenus, de Idololatriâ, lib. II, cap. II, pag. 71.

BLOMBERG (BARBE) était une fille de bonne maison à Ratisbonne, au temps de l'empereur Charles-Quint. On a cru pendant fort long-temps qu'elle avait couché avec lui, et qu'elle lui avait donné un fils, qui fut le célèbre don Juan d'Autriche; mais présentement la plus commune opinion est qu'elle ne fit que servir de couverture à une grande princesse, dont Charles-Quint eut ce bâtard. J'en parle plus au long dans un autre lieu (a). Dès le temps de Brantôme,

(a) Dans la remarque (A) de l'article de (don Juan d') AUTRICHE, tom. II, pag. 596.

on commençait à douter que la dame qui passait pour la mère de Juan d'Autriche le fût effectivement (A). On doutait moins que l'empereur eût joui d'elle (B); et dans le fond, il n'y avait point de conséquence de l'un à l'autre. Ce prince aurait bien puse divertir avec la belle Barbe Blomberg, qu'on ne lui avait d'abord amenée qu'afin qu'elle chantât devant lui, pour lui dissiper son chagrin; il aurait bien pu, dis-je, passer du plaisir de l'oreille à tous les autres, sans avoir un fils de cette maîtresse (b). Quoi qu'il en soit, Juan d'Autriche mourut très-persuadé que Barbe Blomberg était sa mère, et il la recommanda sur ce pied-là au roi d'Espagne. Cette recommandation fut suivie de son effet. Philippe II, à qui la véritable mère n'était pas inconnue (c), fit tout ce qu'il fallait pour tromper le monde. Il fit venir en Espagne Barbe Blomberg, la même année que don Juan mourut (d), et lui fit un très-bon accueil. Il l'envoya quelque temps après à Mazote, dans le monastère royal de Saint-Cyprien, avec un bon équipage. Après y avoir vécu quatre ans, elle s'en alla à Lareda, attirée par le bon air du lieu, et y mourut. Brantôme nous apprendra avec qui elle avait été mariée. Elle avait un fils, que don Juan, qui le croyait son frère utérin, recommanda au roi d'Espagne en mourant, et

(b) *Barbara Blombergæ, Ratisbonensis, formâ ac genere juxta nobilis. Ex quâ ad Carolum inductâ ut mærorem cantu allevaret, etc.* Strada, lib. X, dec. I, pag. 611.

(c) Voyez la remarque (A) de l'article de (don Juan d') AUTRICHE, tom. II, pag. 596.

(d) En 1578.

qui s'appelait Pyrame Conrad (C). Il servit sous le duc de Parme (e).

(e) *Ex Stradâ, decad. I, lib. X.*

(A) *Elle a long-temps passé pour mère de don Juan d'Autriche. Dès le temps de Brantôme, on commençait à douter qu'elle le fût effectivement.*] Je m'en vais dire un peu au long ce qu'il nous apprend sur cette affaire. « Juan d'Autriche fut fils naturel du » grand empereur Charles-Quint, et » d'une grande dame et comtesse de » Flandre mère d'un grand, dont » nous avons parlé, ou possible en » parlerons, et non point d'une bou- » langère de Bruxelles, ou d'une la- » vandière, comme la plupart du » commun l'a dit; laquelle était belle » en toute extrémité, et on la nom- » mait dame Barbe de Plomberg, qui » fut depuis mariée au seigneur Re- » quel, gentilhomme du pays de » Namur ou de Luxembourg. De l'a- » voir bien aimée, et joui d'elle, il le » faut croire : mais qu'elle ait été » mère de dom Jean, ce sont abus ; » car il tenait par trop du noble, et » d'un côté et de l'autre. Aussitôt » qu'il fut né, l'empereur, son père, » envoya quérir un riche pasteur des » montagnes de Liège, et le lui don- » na à nourrir et à l'élever fort cu- » rieusement, sans que beaucoup de » personnes le sussent, et à endurer » et s'endurcir au travail, ni plus ni » moins qu'un de ses enfans ; sans le » nourrir mollement ni délicatement, » et sans qu'il dît qu'il fût fils de » l'empereur ; sinon au bout de quel- » que temps, qu'il vint à se faire » grand, et que l'empereur voulut » quitter le monde, et se retirer en » Espagne ; qu'il commanda au roi » son fils de l'envoyer quérir, com- » mandant au pasteur pareillement » de l'amener, et qu'il s'en servit, et » lui ordonna une pension fort belle » et grande ; et le lui recommanda » plusieurs fois comme si c'était son » propre frère. J'ai appris cela en » Espagne de quelques grands et ha- » biles hommes, qui le savaient bien. » Voilà que c'est d'une belle et géné- » reuse naissance. Celui qui avait été » nourri en maison champêtre, com- » me un pasteur, se rendit depuis si

» gentil, si galant, si honnête, et si » agréable, comme il a été, et sentant » si peu sa nourriture rurale, ainsi » que j'ai vu en Espagne. Car il était » fort beau, de fort bonne grâce, » comme j'ai dit : et s'il avait été » nourri en vie rustique, si n'en » tenait-il rien ; car il avait fort » bonne et belle façon parmi les sol- » dats : il avait bien aussi bonne et » belle grâce parmi les dames, des- » quelles il était fort doucement re- » gardé, et bien venu auprès d'elles » (1) ».

Je ferai trois remarques sur ce dis- cours. 1^o. Il semble que Brantôme ait cru que dame Barbe de *Blomberg* était une boulangère de Bruxelles, ou une lavandière ; car puisqu'il ne saurait croire qu'elle ait été la mère d'un prince qui *tenait par trop du noble et d'un côté et de l'autre*, il faut qu'il ait distingué de la *grande dame et comtesse de Flandre* qu'il reconnaît pour la mère de don Juan ; il faut, dis-je, qu'il ait distingué de cette comtesse la dame Barbe de *Plom-bergh*. S'il n'avait pas fait cette distinction, il faudrait dire qu'il a pris pour une seule et même personne Barbe de *Plombergh*, et la comtesse de Flandre ; mais, en ce cas, eût-il pu dire que don Juan tenait trop du noble pour être fils de Barbe de *Plom-bergh* ? Il s'est donc trompé sur la famille et sur le pays de cette Barbe : elle était une demoiselle de Ratisbonne, de fort bonne condition, et non pas une boulangère ou une lavandière de Bruxelles. 2^o. Ce serait mal prouver qu'un grand prince n'aurait pas eu un bâtard d'une fille de petite condition, que de le prouver en disant que ce bâtard *tient par trop du noble et d'un côté et de l'autre* ; car si l'on veut dire qu'il est de grande maison, tant du côté paternel, que du mater- nel, on suppose ce qui est en ques- tion, on n'allègue point de preuve : on dit simplement, *il est fils d'une grande dame, parce qu'il est fils d'une grande dame* ; raisonnement ridicule. Si l'on veut dire que de tous côtés on remarque en lui des inclinations trop nobles, trop grandes, pour croire que sa naissance ne soit point noble tant du côté maternel que du paternel,

(1) Brantôme, *Vies des Capitaines étrangers*, tom. II, pag. 49.

c'est encore un méchant raisonnement; puisque l'expérience montre que les grands seigneurs qui se mésallient ont des enfans aussi fiers, et aussi entêtés de grandeur, que ceux qui ne se mésallient pas. Je suppose que d'ailleurs l'éducation soit égale. Trouve-t-on de la bassesse dans les sultans, qui sont quelquefois fils d'une misérable paysanne? 3°. Cette éducation chez un berger du pays de Liège est démentie par les bons historiens, comme est Famianus Strada. Voyez l'article de Juan d'Autriche (2).

(B)...on doutait moins que l'empereur eût joui d'elle.] Nous venons d'entendre Erantôme, qui dit *de l'avoir bien aimée et joui d'elle, il le faut croire*. Il y a fort peu d'apparence que Charles-Quint ait négocié pour cette feinte auprès de la demoiselle de Ratisbonne, avant que d'avoir lié avec elle un commerce très-étroit. Il n'y a pas plus d'apparence que la demoiselle ait été moins facile sur l'être, que sur le paraître; car ordinairement, on redoute plus le dernier que le premier; et l'on s'estimerait très-malheureuse de passer par le dernier, sans avoir passé par le premier. L'auteur des Nouveaux Dialogues des morts pourrait dire cent jolies choses selon cette idée particulière de la conduite de Barbe Blomberg. Il en a dit de bonnes selon l'idée différente de celle-là (3).

(C) *Elle avait un fils qui s'appelait Pyrame Conrad.*] L'auteur wallon, qui a publié à Amsterdam, en l'année 1690, la Vie de Juan d'Autriche, croit que *Blombergue était veuve, quand elle souffrit de passer pour la maîtresse de Charles-Quint, et que Pyrame Conrad était son fils légitime* (4). S'il avait pris garde à ce qu'il rapporte dans la page 279, il aurait vu très-facilement que ce Pyrame était plus jeune que Juan d'Autriche. Strada, qu'il copie, rapporte que don Juan avait envoyé en Bourgogne son prétendu frère, pour l'y faire étudier; et qu'ayant su que Pyrame avait bientôt jeté bas les livres, et s'était plongé dans la débauche, il l'avait fait mettre en prison. Voilà son état à la mort du prince. Le roi

d'Espagne, ayant égard à la recommandation de don Juan, écrivit au duc de Parme de savoir l'inclination de Pyrame. Le duc lui apprit qu'il en avait reçu une lettre, où le jeune homme se reconnaissait mal propre et sans inclination aux lettres, et qu'il souhaitait de porter les armes. Le roi ordonna qu'il fit son apprentissage de guerre sous le duc de Parme, et lui assigna une pension de trente écus par mois. Voilà jusqu'où le père Strada le conduit (5).

(5) Strada, *decad. I, pag. 627.*

BLONDEL (DAVID), ministre protestant au XVII^e. siècle, a passé pour un des hommes du monde qui avait la plus grande connaissance de l'histoire ecclésiastique, et de l'histoire civile. Il était de Châlons en Champagne (a), et il fut reçu ministre dans un synode de l'Ile-de-France, l'an 1614 (b). Il exerça son ministère à Houdan, auprès de Paris. Il commença d'écrire peu d'années après pour la cause de ceux de la religion; car il fit imprimer à Sedan, en l'année 1619, un ouvrage intitulé, *Modeste Déclaration de la sincérité et vérité des églises réformées de France*. C'était une réponse aux invectives de trois ou quatre écrivains du parti contraire, et en particulier à celles de M. l'évêque de Luçon, qui a été si connu depuis sous le nom de cardinal de Richelieu. Dès lors, Blondel fut regardé comme un sujet de grande espérance. Aussi eut-il toujours des emplois d'honneur dans les synodes. Il fut secrétaire plus de vingt fois dans

(a) Catalaunensis, et non pas Caliloen-sis, de Châlons-sur-Saône, comme on l'assure dans le *Diarium de Witte*.

(b) Voyez la préface qu'il a mise au-devant d'un livre de M. Daillé intitulé, *Apologia pro duobus synodis nationalibus*.

(2) Vers le commencement du texte.

(3) Dans le Dialogue de Lucrèce et de Barbe Blomberg.

(4) Vie de don Juan d'Autriche, pag. 11.

ceux de l'Ile-de-France (c) (A). On le députa quatre fois de suite aux synodes nationaux (B), où il ne manquait jamais d'être choisi pour dresser et pour recueillir les actes. Ce fut lui, apparemment, que le synode national de Castres députa au roi l'an 1626, et qui remercia * sa majesté, au nom de la compagnie (d). Sa *Harangue* est tout du long au XII^e. tome du *Mercur* français. Ce même synode le chargea d'écrire pour la défense du parti (e). J'ai ouï dire qu'on avait principalement en vue les *Annales* de Baronius, et qu'on ne crut pas qu'aucun protestant fût plus capable que Blondel de les détruire. Effectivement il avait une mémoire prodigieuse (C), et une lecture tout-à-fait vaste; et il ne manquait pas de pénétration, pour faire des découvertes, et pour tirer des conséquences avantageuses d'un fait. Son style était rude, et embarrassé d'un peu trop de parenthèses (D); mais qu'importe, cela l'eût-il empêché de réfuter une fausseté? Il a paru par l'événement, qu'il ne se fit pas une affaire de la réfutation de Baronius (E), et qu'il s'appli-

qua beaucoup plus à d'autres choses. Il fut demandé au synode national de Charenton, l'an 1631, par la province d'Anjou, pour être professeur en théologie à Saumur (f): mais cette demande n'eut point de suite; soit qu'on crût que, comme il n'avait aucun talent pour la chaire (F), il était moins propre qu'un autre à l'instruction des étudiants en théologie, soit qu'on crût que, s'attachant uniquement à l'histoire qui était son fort, il pourrait se mieux signaler pour le parti. Quoi qu'il en soit, il demeura attaché à la province de l'Ile-de-France. Le synode national de Charenton le fit professeur honoraire, l'an 1645 (G), avec une pension convenable; ce qui ne s'était jamais pratiqué envers personne (g) (H). Les *Éclaircissemens* sur l'Eucharistie (h); un gros livre de la *Primauté en l'église* (i); le *Pseudo-Isidorus et Turrianus vapulantes* (k), qui est un ouvrage contre les *Épîtres Décrétales*; le *Traité des Sibylles* (l) où il s'inscrit en faux contre les oracles qu'on leur attribue, et où il réfute l'ancienne pratique de la prière pour les morts; le *Traité de Episcopis et Presbyteris* (m), plurent beaucoup aux protestans: mais quelques-uns d'eux désapprouvèrent qu'il ne s'attachât pas tout entier à la con-

(c) Voyez la même préface.

* L'auteur des *Observations* insérées dans la *Bibl. franç.* XXIX, 190, dit que dans la table du synode de Castres, il n'y a qu'un député du nom de Blondel. Ce synode fit deux députations au roi. D. Blondel ne fut que de la seconde dont l'objet était de faire au roi des représentations, sur les justes et réels griefs des réformés, et non de lui adresser des remerciemens.

(d) Si je ne l'assure pas, c'est parce qu'il n'en dit rien lorsqu'il parle de ce synode. Outre que le *Mercur* français ne dit pas David Blondel, mais simplement Blondel. Or il y avait plus d'un ministre de ce nom en ce temps-là.

(e) Voyez la préface citée ci-dessus.

(f) Voyez l'épître dédicatoire de ses Actes authentiques.

(g) La préface citée ci-dessus, citation (b).

(h) A Rouen, en 1641, in-8°.

(i) A Genève, en 1641, in-fol.

(k) A Genève, en 1628, in-4°. Voyez touchant ce *Pseudo-Isidorus*, la remarque (N).

(l) A Charenton, en 1641, in-4°.

(m) A Amsterdam, en 1646.

troverse, et qu'il se mêlât dans les disputes de l'histoire civile, comme quand il fit un ouvrage *de Formulâ regnante Christo* (n). Il y en eut aussi qui furent scandalisés du livre qu'il publia pour montrer que ce qu'on débitait touchant la papesse Jeanne est une fable ridicule (I). Après la mort de Vossius, il fut appelé pour lui succéder dans la profession de l'histoire, par les curateurs de l'école illustre d'Amsterdam. Il s'y transporta l'an 1650, et continua ses veilles et ses travaux avec son application ordinaire, ce qui, joint au changement d'air, lui attira beaucoup d'incommodités, et lui fit perdre la vue. On assure qu'en cet état il ne laissa pas de dicter deux volumes *in-folio* sur la *Généalogie des rois de France contre Chifflet* (o). On prétend qu'il entreprit cet ouvrage à la prière de M. le chancelier Séguier. Il se trouva en Hollande des esprits chagrins, qui tachèrent de le rendre suspect d'arminianisme (K), et qui blâmèrent les *Considérations religieuses et politiques* qu'il publia durant la guerre de Cromwel et des Hollandais (L). Il mourut le 6 d'avril 1655, âgé de soixante-quatre ans. Il avait deux frères plus âgés que lui, tous deux ministres : l'un s'appelait *Moïse*, et l'autre *Aaron*. MOÏSE BLONDEL fut ministre à Meaux, et puis à Londres, et publia un livre de controverse, qui témoigne qu'il avait de l'érudition (M). On prétend que ses lumières ne furent pas

inutiles à son frère (N). Il était encore en vie l'an 1645 (p). Ce fut lui qui fournit le manuscrit sur lequel l'éclaircissement de la papesse fut imprimé (q). J'ai oublié de dire qu'*Amand Flavien* est un faux nom, que David Blondel se donna à la tête d'un petit livre de la *Liberté de conscience*, qui fut opposé à la bulle d'Innocent X, contre la paix de Munster. Je n'ai point parlé non plus des grands efforts que firent les catholiques pour attirer notre Blondel dans leur communion. Un de ses confrères, qui ne l'aimait pas, a prétendu que ce n'était point une chose qui lui fît honneur. Sa pensée mérite quelque examen (O). Il a soutenu aussi que Blondel jouissait d'une pension à la cour de France, et que cela le détournait de réfuter Baronius (P).

« Il avait une manière d'étudier toute singulière : il se couchait par terre, et avait à l'entour de lui les livres dont il avait besoin pour l'ouvrage qu'il faisait (r). » Celui qui m'apprend cela le donne pour une chose très-vraie : il dit aussi que l'anonyme, qui a fait des *Considérations libres et charitables sur le recueil des actes authentiques ramassés par M. Blondel*, s'appelait M. Gauthier, et était ministre aux environs de la Rochelle. Ce recueil déplut beaucoup aux théologiens qui

(p) Cela paraît par une lettre que David Blondel lui écrivit le 20 d'août 1645. On le trouve au commencement du livre français sur la papesse

(q) La même Lettre l'assure. Voyez la citation précédente.

(r) Ancillon, *Mélange critique*, tom. I. pag. 407.

(n) A Amsterdam, en 1646, in-4°.

(o) Ils sont en latin, et furent imprimés à Amsterdam en 1654.

et combattu M. Amyraut. Tu une lettre toute remplie d'observations à ce sujet (Q). J'en ai fait quelque chose.

Il fut secrétaire plus de vingt ans les synodes de l'Ile-de-France.] M. Desmarets, le professeur de Groningue, veut qu'on ait donné Blondel pour cette fonction, à cause de la beauté de son écriture. *In synodo fuit apud suos fratres à quibus non propter calligraphiam factus variis synodorum : nunquam in ullâ earum vel nationali vel provinciali præsidis aut assessoris gratia continuât (1).* On ne lui donna jamais, ajoute-t-il, la charge de modérateur, ou d'adjoint au modérateur, dans les synodes. J'ai ouï dire que l'écriture de Blondel était la plus nette et la plus distincte qui se pût voir ; extrêmement menue, de sorte que sur peu de lignes il pouvait faire quelques remarques à la marge d'un imprimé en grand papier.

On le députa quatre fois de France aux synodes nationaux.] L'un des quatre synodes ne fut pas celui de 1620, comme l'a cru M. Desmarets (2). La méprise ne serait qu'une bagatelle, s'il n'avait pas été que du Moulin, modérateur de ce synode, fut extrêmement traversé par Blondel, secrétaire de la compagnie, et s'il n'eût débité cette méprise comme la cause de plusieurs autres événemens. *Quantum auولينæ suos alios duos ex orationis ministerii condeputatos infensos it in illâ functione in quâ ipse præses, Blondellus secretarius et eum sæpius querentem audiuit, ipse docuit. Cum enim, etc.* Voilà une considération qui doit servir aux écrivains à éviter jusqu'aux plus petites fautes. Ce qui est

petit en soi-même ne l'est plus après les fausses conséquences et les fausses suppositions qu'on y ajoute.

(C) *Il avait une mémoire prodigieuse.*] M. Colomiés en dit une chose qui en peut donner une grande idée, autant que quoi que ce soit. *J'ai appris de M. Vossius, dit-il (4), que M. de Saumaise étant à Paris évitait autant qu'il pouvait de se rencontrer en visite avec M. Blondel, parce que celui-ci était un grand causeur, et omnia in numerato habebat, etiam locos integros auctorum, au lieu que l'autre, quoiqu'il eût une prodigieuse mémoire, sæpè silebat.* Des gens, qui avaient ouï Blondel en conversation, m'ont assuré que sa langue allait comme un torrent, et qu'il parlait de toutes sortes de choses avec une facilité surprenante, sans hésiter jamais sur les noms propres, ni sur les années ; quelquefois même, il savait dire en quel jour du mois et de la semaine tels et tels faits étaient arrivés. Ceux qui ont fait l'Oraison funèbre de Jean Caspar Leutzius disent que Blondel, déjà aveugle, l'entretint pendant quatre heures du gros livre qu'il méditait contre Chifflet ; qu'il l'en entretenait, dis-je, avec des effusions de mémoire qui épouvantèrent les auditeurs. *Quo (malo cæcitat) non obstante Amstelodami eum salutantes non admisit modo, sed per quatuor horas operis sui quod pro re Gallicâ contra Chiffletium Hispanicæ causæ patrocinantem spissum moliebatur, summam eis exposuit, qui ad prodigiosam tanti viri memoriam obstupuerunt (5).* Nous allons entendre deux hommes, qui, quoique appointés contraires en mille choses, et nommément sur le chapitre de l'amitié pour David Blondel, s'accordent sur le prodige de sa mémoire. Ils s'accordent aussi sur la pauvreté de son style ; mais l'un d'eux prétend que Blondel fut si estimé en France par les catholiques romains, que pour le tenter on employa jusqu'à la promesse d'une mitre. Je rapporterai tout le passage. *Vir excellens fuit noster Blondellus, . . . nam ut præteream ingenii acrimoniam, iudicii soliditatem, memoriam ad prodigi-*

ures., in Refutatione Præfat. apologet. anæ, pag. 304.

em, ibid., pag. 243. Voyez la Réplique aux sources : elle est à la tête du Quæstionum.

teur des Observations insérées dans la Bibliothèque française pense que pour mieux corriger de Desmarets, Bayle aurait dû citer les deux secrétaires, qui étaient Vignier et

resius, in Refutatione Præfat. apologet. anæ, pag. 243.

(4) Colomiés, Mélanges historiques, pag. 14, 15.

(5) Apud Paulum Freherum, Theatri pag. 1180.

giam usque felicem, eloquentiam temporariam, (quæ tamen, ut nihil est ab omni parte beatum, non ita elucet in scriptis, profundæ quidem ubique eruditissimæ, sed quorundam gratiam obscuritas aliquando immittit) ad hæc naturæ donæ indefatigabilis diligentia, quæ non vulgarem linguarum latinæ, græcæ, hebraicæ, ut et italicæ quæque et hispanicæ, notitiam sibi comparaverat, omne scriptorum genus pervolverat, et eorum opes in divitem illum cordis sui thesaurum recondiderat. Adeo ut nihil esset, sive magnum, sive parvum, in libris patrum, actis conciliorum, disputationibus theologorum, et in historiâ veteri ac recenti, tum sacrâ tum profanâ, quod ejus cognitionem effugeret, et de quo, interrogantibus, accuratè illuc non responderet, nullumque cum eo familiaritè versaretur, qui non semper doctior ab ejus colloquiis discederet. Quare omnes qui noverant, stupentes ejus eruditioni assurgebant, non solum protestantes, sed etiam catholici romani, qui ipsam vel infans episcopalis, quamdiu cælebs vixit, vel magnæ alicujus in aulâ, aut in curiâ dignitatis illicio in partes suas pertrahere parati erant, nisi religiosiorem comperissent, quàm ut mundanarum opum aut honorum splendore caperetur. Quid dicam de morum suavitate, de modestiâ, de candore, et aliis virtutibus quibus omnes honestos viros ad sui amorem rapiebat (6)? Écoutez maintenant l'adverse partie. Laudibus quas hic, Curcellæus, in *Blondellum* congeris, calculum meum integram adjicio : Fuit vir multi-jugæ lectionis, portentosæ memoriæ, jucundæ admodum conversationis (7); iis præsertim, qui in aliorum consortio audire malunt quàm loqui, ut tam parùm tædii adferret iis apud quos eruditissimos suos sermones, linguâ præsertim nostrâ, torrentis instar ad multas horas fundere poterat, de quâcunque materiâ ex improvviso cùm disserere oporteret; quàm frigidus erat

(6) Steph. Curcellæus, in *Præfat. apologetica*. M. Daillé exprime en beaux termes, et plus brièvement, tout cet éloge, en lui dédiant l'Apologie des Églises réformées. Voyez dans Pope Blount plusieurs autres éloges semblables.

(7) Il avait dit dans son *Exercit. III de Gratia et Redempt.*, num. 22, ὁ πᾶν Blondellus Photius ille nostri sæculi, et omnis antiquitatis, quoad vixit, Βιβλιοθήκη ἑμψυχος.

et inguitus ubi promissionè pulchri docere debebat; prout stylus ejus utique linguâ tam intricatus est et ita hyperbaticus scatet, suprà diffusissimam quælibet attentionem (8), ut sine fastidio legi non possit, lectorque attentus oblitus sit sæpè quomodo pericula inceperit, ubi pervenit ad illius finem (9). Il avait dit dans la préface de ce même livre : *Docendum est propter propter, omne primum ejus et de re Distribue prædixit. Sed cum gallicè tantum scripta esset, nec ce style qui summe lectorum alliceret (non quàm fuit memoriosus et multæ latinitatis, tum doctrinæ laboribus, pariterque felix fuit in suis conceptibus, sive patriâ sive latinâ linguâ exprimendis); tandem vires est voluit cum sermonis eruditorem extare.*

(D) *Sen style étoit rude, et embarrassé d'un peu trop de parenthèses.*] Nous avons déjà rapporté le jugement que Desmarets et Courcelles ont prononcé là-dessus : joignons-y celui d'un jésuite. Cùm *Blondellus* propter sinuosas inordinatas plerumque orationis ambages et inextricabiles repetitiones καὶ ναύπηγος labyrinthos minis gratus politis lectoribus esse solent, et bonæ causæ offusis tenebris sapientis incommodaverit, operas pretium visum fuit eandem reciprocare serram (10). Il veut dire qu'il a retouché la question de la papesse. Chifflet raconte qu'une dame de Paris, à laquelle Blondel avait donné son volume des Sibylles, en lut quelques pages sans y rien entendre, et dit à l'auteur, qu'il serait fort à propos que cet ouvrage fût traduit en meilleur français, et qu'elle était bien fâchée et bien surprise qu'on ne l'eût pas fait encore (11).

(E) *Il ne se fit pas une affaire de la réfutation de Baronius.*] On n'a trouvé après sa mort que des *Notes* qu'il avait écrites sur les marges de son Baronius. Sa manière d'écrire en caractères fort serrés et fort menues fait

(8) N'aurait-il pas voulu dire asiatisme? car c'est le style asiatique qui passait pour trop diffus.

(9) Marcus, in *Refut. Præfat. apologet. Curcellæanus*.

(10) Philippus Labbe, in *Joannis Papæ Cænotaph. verso, ad calcem primi vol. de Script. ecclesiast.*, pag. 841.

(11) Chifflet, in *Imagine Davidis Blondelli*, pag. 6.

bien que ces notes-là sont plus nombreuses ; mais enfin , ce n'est point ce qu'on appelle la réfutation d'un auteur. Les magistrats d'Amsterdam achetèrent cet exemplaire de Baronius, et le donnèrent à la bibliothèque de leur ville. C'est là que ceux qui veulent connaître ce que c'est que le travail de David Blondel contre les Annales de Baronius, peuvent contenter leur curiosité. Un ministre béarnais (12), réfugié à Amsterdam plusieurs années avant la révocation de l'édit de Nantes, dit que les bourgeois de cette ville l'ayant chargé de ruiner de fond en comble les XII tomes de Baronius, il l'a fait sans peine, par l'assistance de Dieu ; et que non-seulement il a copié les notes de David Blondel, selon l'ordre qu'il en avait reçu de ces messieurs, mais aussi qu'il les a collationnées avec les Annales de Baronius, livre qu'il n'avait jamais vu auparavant ; et que, comme il a découvert des fautes que Blondel n'a point marquées, il a cru qu'il commettrait un péché d'irréligion, s'il ne les publiait pas. *Quam mihi demandata foret ab amplissimis Reip. Amstelodamensis consilibus provincia funditus evertendorum Annalium XII tomis comprehensorum.... Deo cooperante nil arduum esse comperi* (13). . . . *Ut eorum (Consilium Amstelodamensium) jussu quæ Blondellus. . . . animadverterat non tantum exscripta, sed etiam cum Baronianis collata, publico darentur* (14). . . . *Non potui serio posthumas animadversiones Blondelli.... cum chronologicis Baronii narrationibus nunquam antea mihi visis conferre, quin statim. . . .*] *Hæc autem (ex animo fateor) mihi religio fuit impio sepelire silentio* (15). Il publia donc un livre l'an 1675, intitulé : *Anti-Baronius Magenelis*, qui contient 140 pages in-folio. Dans mon exemplaire, le titre ne fait aucune mention de David Blondel ; mais, dans le Journal des Savans (16), le titre contient cette queue : *Quibus accesserunt quædam ad Baronium animad-*

versiones Davidis Blondelli. D'ailleurs le titre marque l'an 1679. Ne doutez pas qu'il n'y ait eu là un tour de supercherie de libraire. Apparemment on ne vendait point le livre, et on s'avisa au bout de quatre ans d'en rafraîchir le frontispice, et d'y promettre merveilles sous le nom célèbre de David Blondel. La vérité est que Blondel n'occupe presque point de place dans ce livre, et que si l'on jugeait de ses notes marginales par cet endroit-là, on les mépriserait extrêmement (17).

(F) *Il n'avait aucun talent pour la chaire.*] Voyez ce qu'on cite de Samuel Desmarets à la fin de la remarque (C). J'ai ouï dire que Blondel ne prêchait pas par méditation, et qu'il avait une extrême peine à apprendre ses sermons mot à mot. Ainsi la chaire n'était nullement son fait.

(G) *Le synode national de Charenton le fit professeur honoraire.*] Dès lors, il fut censé libre de tout engagement avec un troupeau ; il ne fut plus obligé à la résidence ; il eut pleine permission de se fixer à Paris, pour être à portée de consulter commodément les bibliothèques. Ce furent les raisons qui obligèrent le synode à lui conférer ce titre : voici mon garant. *Posterior (synodus) Blondello honorarii professoris nomen et stipendium assignaverat, soluto vinculo quo suæ ecclesiæ tenebatur, et factâ ei facultate sedes suas ob commoditatem librorum ipsi necessariorum ad Baronii promissam refutationem figendi Lutetiæ* (18) *.

(H) *Il fit un gros livre de la Primauté en l'église.*] Cet ouvrage est fort estimé, et réfute savamment le cardinal du Perron. L'auteur en préparait une seconde partie, comme nous l'apprend M. Colomiés. J'ai ouï

(17) Voyez M. Baillet, dans le num. 156 des *Anti*.

(18) Samuel Maresius, *Refutat. Curcell.*, pag. 304.

* Sur tout cela l'auteur déjà cité des *Observations* remarque 1°. que ce ne fut pas le synode national de Charenton qui déchargea D. Blondel de son ministère. Cela avait déjà été fait par le synode provincial ; mais le synode national accorda à D. Blondel une pension de mille francs, outre ce qu'il recevait de la province de l'Ile-de-France ; 2°. que l'acte passé à cette occasion nomme et spécifie plusieurs ouvrages de Blondel ; mais qu'il n'y est nullement question de la réfutation de Baronius.

(12) Nommé Magendie.

(13) *Magenelis Anti-Baronius, Epist. dedicat.*

(14) *Ibidem*, in *Præfat.*

(15) *Ibidem*.

(16) Du 10 juillet 1679, pag. 222.

[illegible][illegible][illegible]

... pour
...
...
...
...
...
...
... fut as-
... leur, pour
... mal usé , et

... qu'il leur
... catholiques
... *qui audito so-*

...amatoriam con-
...ant, indignati-
...petetur romano-ca-
...stundi, et mulierem

sedem aliquandò
(11). Ils cherchèrent
cette conduite de Blon-

Opusculis, pag. 99.

caricaturat. III de Gratiâ, num.
harmos à Courcelles. pag.

... n'aurait voulu conseiller

...manum reperies qui illi auctor extite-

apologel. apud Blaresium,

pag. 41.

C'est un peu de croire qu'un
d'avaient tant de... et dont les
étaient... vaste... avait pu
... d'un... de ce beau co
mouvement... de la bonne foi
... soit action : qu
... do : pénurie : et qu
... avait fait sa cour
... *Proterco illos quod*
de iactar. Blondelium in
transformer. molitum esse qu
puerum. fustor. corum fides de
proavi. et nonifici roman
uareur e a ei pingue ali
udicium. et uorqueri 22). (*emporte et jugement témérai*
luta tout aussitôt par une r
... chose desobligeante
papisme. nul vont dans ce
*Blondel. *Malignam istam sus**
scriptum autem caumniandi
arripuerunt. nam jugulat
tantum abest et partium illa
lium ambiverit, ut contra
locis acriter eas pungerenon
Il ajoute une autre raison p
que l'ouvrage de la Primauté e
s'imprimait lorsque l'auteur
était celui de la papesse. D'a
... nous iniques : ils avoué
... avait réfuté l'histo
... par des raisons si pu
qu'ils ne voyaient pas qu'on
poser rien de bon : mais ils ti
fort mauvais qu'il eût abus
loisir et de sa science pour re
tradition de cette nature.
des protestans, disaient-ils,
qu'elle soit vraie : pourquoi
qu'un ministre en montre la
Ne valait-il pas mieux laiss
pistes le soin de nettoyer la
res ? méritaient-ils qu'on l
en cela quelque sorte de be
ux qui ne cessent de déchi
moire des réformateurs ? Voilà
le langage des plus modérés
ainsi que l'on parlera toujou
l'intérêt de parti aura plus d
qu'on dira, que les idées de
que les idées de l'honnête,
mour de la vérité en général.
général ; et ce sont deux choses
férentes, qu'aimer la vérité e
me, et qu'aimer le parti quel
fois pris pour le véritable, e
est bien résolu de ne prendre

(22) *Idem, ibid.*

sur faux. *Alii erga auctorem et opus zelo æquiores, fatentur quidem ipsum in efficacibus opinionem vulgarem arguentis impugnasse, ut non videantur ad illa reponi cum specie possit : tamen aiunt non debuisse otio suo eruditione abuti, in confutandâ falsâ quam pro verâ historiâ haberi protestantium intersit. Præstitisse sortibus pontificiis eluendas relinquere : signos enim esse quibus nostri operam in re suam commodent ; cum Lutherum, Zuinglium, Calvinum, aliosque protestantium doctores, soleant convitiis proscindere, quibus eorum memoriam, quantum in se est, in mundo odiosam reddant* (23). M. Desmarests, qui a réfute Courcelles, ne dit point qu'on ne fit ces jugemens, ne dit point que l'on eût tort en cela. Au contraire, il confirme le mieux qu'il lui est possible la pensée de ceux qui disaient que Blondel composa ce livre pour faire sa cour aux catholiques romains. *Nec potuit id consilium Blondelli non displicere bonis inter protestantes, quibus monstri ad alere visa est præpostera hæc diligentia in agendâ causâ adversario- rum, ac si ipsimet ei pares non essent* (24) : et il rapporte (25) un passage de sieur Congnard, avocat de Rouen, qui avait écrit contre Blondel, et qui avait dit que la plupart des réformés furent étrangement surpris du dessein de cet auteur, et qu'ils jugèrent qu'il avait voulu, ou faire montre de sa lecture, ou se mettre bien dans le grand monde. Voyez ci-dessous la remarque (P). L'église romaine est toute remplie de gens qui jugent la même chose de ceux qui réfutent les légendes : on les traite d'hérétiques, ou de fauteurs d'hérétiques ; de sorte que de part et d'autre, un homme qui n'a point pour but de se confirmer par ses recherches et par ses études dans tous les préjugés de sa communion, s'expose à de grands inconvéniens.

Au reste ce que Blondel a écrit sur la papesse a paru en divers temps, et en deux langues. On imprima à Amsterdam, en 1647, son *Familier éclaircissement de la question, si une femme a été assise au siège papal de Rome*,

entre Léon IV et Benoît III*. Après sa mort, le sieur de Courcelles fit imprimer en latin ce même ouvrage, mais beaucoup plus ample, à Amsterdam, l'an 1657. En voici le titre : *De Joannâ papissâ, sive famosæ quæstionis, an femina ulla inter Leonem IV, et Benedictum III, romanos pontifices media sederit*, 'Ανάκρισις. Courcelles assure que l'auteur retint chez lui son manuscrit plus de neuf ans ; et qu'en commençant à y travailler, il ne songeait à rien moins qu'à l'impression (26). Il avait seulement la complaisance d'examiner une matière sur laquelle l'un de ses amis l'avait consulté ; mais il se laissa vaincre enfin aux pressantes sollicitations de ses amis, qui l'assurèrent que cet ouvrage plairait beaucoup aux curieux de l'histoire ecclésiastique. M. Desmarests assure que Blondel nia qu'il eût eu aucune part à l'impression de son livre, et que par cette protestation il tâchait de diminuer le scandale, et d'éviter la censure du synode. *Quam (promulgationem) tum etiam Blondellus ut se inscio factam excusabat, ad offensionem elevandam ; et censuram synodicam cautiùs declinandam* (27). Il ajoute que le manuscrit ne fut pas envoyé tout droit en Hollande, mais de Paris à Londres, et de Londres à Amsterdam : tout cela par précaution contre les censures qu'on avait à craindre : *Ut si lis ulla super ejus editione suo auctori moveretur, eadem præsto esset excusatio quâ hodiè utitur Dallæus*. Franchement, je ne crois pas que cet ouvrage ait été mis sous la presse sans le su et le consentement de l'auteur. M. Ménage contait une chose qui fait à notre sujet, et qui témoigne qu'il n'avait pas bien retenu les principales circonstances ; car il ignorait l'édition française. *C'est moi, disait-il* (28), *qui suis cause que David Blondel a fait imprimer son traité de la papesse Jeanne. Il n'avait fait d'abord qu'un discours en français, qu'il me prêta, et que je gardai quelque temps. Je le prêtai ensuite à M. Nublé, qui*

(23) *Idem, ibid., pag. 314.*

(24) Maresius, exercit. III de Gratia, pag. 312.

(25) *Ibidem, pag. 313.*

* L'auteur des *Observations* cite une seconde édition française, Amsterdam, Blæw, 1649.

(26) Curcellæus, in Præfat. apolog., apud Maresium, exercit. III de Gratia, pag. 314.

(27) Mares., in Refutatione Præfat., pag. 324.

(28) Ménagiana, pag. 344, édition de Hollande.

dire à M. Duilh.
M. Blondel avait la
tion de la Prim
que aussi grand
primée. Elle
ministre qui
nommé Cour
se fit armure

(1) Quel
du livre q
que ce qu

Jeanne
pas voul
univers

logien

Alus

Histon

fabul

sione

rais

com

sui

vr

pr

bl

pe

gl

qu

le

il est

... vent dans l'écrit de l'm
... de faire semblant de n'a
... à quoi on ne sait qu
... cent livres contre les
... si l'on était
... merer tout du long dan
... Il n'y a pas long
... M. Spanheim, le professeur
... écrit pour rétablir h
... 32). Il n'a pas été r
... qui inquiétaient
... On peut dire de
... celui de Desmarts,
... ne peuvent pas convaincre
... lecteurs que l'histo
... véritable, ils les per
... convaincre de l'hab
... de leurs auteurs
... M. Sarrau m'apprend
... la prière de quelques
... examiné la ques
... trouva que le senti
... était fabuleux, et com
... un livre latin. Les
... cela, les autres le
... ceux-ci prétendirent
... se rendait infâme,
... les sentimens or
... au parti. Quasi probre
... *christianum partibus*
... attulisse, quod
... convelle
... eut égard aux ter
... les esprits faibles, et
... entre les mains de M.
... pouvoir le refuser à
... contre son inten
... pu le publier. Il re
... matière l'an 1639, à
... un bruit qu'il
... l'histoire de
... dans un livre qui s'im
... temps-là. C'était ce
... du pape. Pour n'a
... de feuilleter tous les
... gros livre, on s'im
... touchant ce bruit qui
... qu'il ne parlait
... dans l'ouvrage qui était

... imaginé que son livre
... la Morale, et de cette
... Nouvelles de la République
... novembre 1684, article XI,

... par M. Les
... imprimé à Am
... à La Haye en
... M. Des Fignoles. Abb.

... CLXXVIII, pag. 181

se ; mais , afin qu'on sentiment , il com-
ançais qui était plus
n , et qui vint bien-
ins de beaucoup de
e vit à Paris , l'an
ne voulut point dire
rage fut envoyé au
qui le publia à Am-
; mais il déclare que
e cette affaire avait
n insu. *Certè auctor*
ulto, quidquid id est
(34). Il ajoute, qu'a-
on de ce livre , il y
louèrent l'ingénuité
il s'en fallut peu que
cablassent d'injures
érés le condamnaient
elques lettres de Sau-
rettait de s'ériger en
tradition que Blon-
 , et de la rétablir
ment , consolèrent
qui regrettaient la
ent qui , selon eux ,
romaine. *Recredisti*
uibus dolebat eripi
rbitrantur, acutissi-
in capite feriretur
at un de ceux qui ap-
isir ce nouveau des-
; mais il l'avertit de
le à cette entreprise.
voya l'écrit latin de
lui marqua que Cha-
Moulin et M. Bochart
s plus doctes minis-
royaient que l'his-
e était fabuleuse. Il
re que du Moulin ,
aisanter admirable-
stoire , n'y avait ja-
sel de ses railleries.
s scripserit (Petrus
s romanum suggilla-
b ista tamen femina
obstinuit : et poterat
acetus alicujus libe-
tare occasionem. Je
l'on se trompât , si
asnage à ces trois il-
qui tenaient pour fa-
le la papesse Jeanne.
écrit là-dessous dans

la CLXXVIII, pag. 161

o viro conviciari. Ibid.

les termes d'historien des raisons de
chaque parti (37) : vous n'aurez pas
de peine à comprendre quelle est sa
pensée.

(K) *Des esprits chagrins... tâchèrent
de le rendre suspect d'arminianisme.*

Il y a beaucoup de gens dans les pays
étrangers , qui se font une fausse idée
de la liberté hollandaise et de la ser-
vitude française (38). Ils n'ont pas tort
de dire que le tribunal de l'inquisition
espagnole est abhorré en Hollande ;
mais il ne laisse pas d'y avoir un assez
bon nombre d'esprits soupçonneux ,
ombrageux, inquisiteurs, qui prennent
garde quels amis l'on a , et qui fon-
dent là-dessus mille jugemens témé-
raires , dont ils font part à beau-
coup de gens de maison en maison ,
et surtout à ceux qui peuvent servir
ou nuire selon qu'ils sont prévenus ou
pour ou contre. Le pauvre David
Blondel s'imaginait qu'en sortant de
France , pour aller à Amsterdam , il
passerait de la servitude à la liberté ,
et il ne savait pas qu'il s'allait mettre
sous les yeux de certains espions , qui
lui feraient un crime atroce de ce
qu'il aurait des liaisons d'honnêteté
avec un ancien ami (39) , qui avait
contribué à sa vocation , et dont la
connaissance lui était d'un grand
usage dans un pays inconnu. Il ne
savait pas que ces espions rapporte-
raient tout ce qu'il dirait , et qu'on
donnerait un sens sinistre à certaines
choses qui lui pourraient échapper en
conversation ; si bien que la médi-
sance fondrait sur lui avec toutes ses
horreurs et le ferait passer pour un
homme qui conspirait contre l'état et
contre l'Eglise. Je n'avance rien que
je n'aie lu dans les écrits d'un fameux
théologien , qui a pris la peine d'ap-
prendre au public ce tissu de médi-
sances. *Quod illi apologice (40) pro-*
logum galeatum præfixerit i πέντε

(37) Basnage , Hist. de l'Eglise , tom. I , pag.
408 et suiv.

(38) Une infinité de gens s'imaginent que
personne n'ose dire en France ce qu'il pense :
cependant on le dit et on l'écrit fort librement.
D'où est-ce que nos nouvellistes apprendraient
tout ce qu'ils débitent concernant la France ,
si on n'écrivait ses pensées avec la dernière
franchise ? On s'entretient encore plus franche-
ment de ces choses qu'on ne les écrit.

(39) C'est-à-dire, avec Conzelles, professeur
arminien.

(40) Il parle d'un ouvrage de M. Daillé , tou-
chant la Grâce universelle.

...remittit le ip-
...de ...merisque, ac
...gratiam remon-
...doctrinæ publi-
...aliis observan-
...et iugem quam
...familiaritatem co-
...in Belgio: aliis ad
...liberiores quas-
...in sententiam Augus-
...Dordracenam... Aliis
...quid justo profundius
...negotii hujus reipu-
...quod erat recentior hos-
...je laisse plusieurs autres
...bruits que cet auteur ra-
...son grand regret, dit-il (44),
...moins, avec un soin si exact,
...M. Daille lui en a fait un très-
...reproche, après les avoir réfutés
...l'un après l'autre. *Hæc sunt quæ
Epicrita contra clarissimam optimi et
ruditissimi viri famam, aut finxit
ipse, aut à malevolis plebeisque in-
venis excogitata magno studio con-
quirenda et corradenda et in publicam
hominum lucem edenda putavit; quæ
quàm sint putida, et ad id, quod
agit, conficiendum inepta, omnes
tam intelligunt... Nunc quo nomine
appellabo illam Epicritæ diligen-
tiam, quæ is quisquilias et nugas,
partim futes, partim falsas, pleras-
que dubias et incertas, aut ipse com-
mentus est, aut ex otiosorum homi-
num circulis atque rumusculis studio-
sissimè collegit hoc animo, ut persua-
deat eximium Dei servum, et post
immensos in Christi vineâ labores, è
terris nuper in cælos receptum, hoc
antequàm moreretur, egisse ac medi-
tatum esse, ut publicam ecclesiæ, in
quâ degebat, doctrinam everteret (45)?*
Depuis la mort de Blondel, les choses
sont bien empirées, et principalement
depuis que certains esprits factieux
et superbes sortis de France se veu-
lent faire redouter par des coups
d'essai d'inquisition. Voyez, je vous
 prie, comment un ministre d'Alle-

magne (46) déplore le malheur
David Lionel qui, quelque
pacifique qu'il fût, et qu'il eût
vices qu'il eût été exposé à
laissa pas d'être exposé à
sures, et pendant sa vie, et a
mort.

(L) et blâmèrent les Cons-
titutions religieuses et politiques
publiées durant la guerre de Crom-
wel des Hollandais. Nous avons vu
la remarque précédente, que ses
ennemis tirèrent de là l'usage de les
preuves de sa prétendue conspiration
contre l'Eglise. Son apologiste prétend
que c'était par haine contre les états
de Hollande, que l'on blâmait les Con-
sidérations de Blondel (47): mais
on lui réplique que cet ouvrage con-
tient des choses qui devaient déplaire
aux états de cette province, et qui
déplurent à quantité de gens de bien,
et qu'il contient d'ailleurs beaucoup
d'invectives contre les parlementaires
d'Angleterre, et contre les princes
qui, au lieu de venger la mort du roi
Charles, se hâtèrent de faire des ligues
avec Cromwel (48). Cela veut dire que
si Blondel avait encore vécu deux ou
trois ans, il eût couru risque de se voir
accusé de crime d'état, pour avoir fait
un libelle contre la république d'An-
gleterre; un libelle, dis-je, qui était
une censure violente de l'union qui
régnait après la mort de ce ministre
entre la Hollande et l'Angleterre.

(M) MOÏSE BLONDEL fut ministre
Meaux, ... et publia un livre de con-
troverses qui témoigne qu'il avait
l'érudition.] Ce livre est intitulé: *Jé-
rusalem au secours de Genève*: il fut
imprimé à Sedan, en l'année 1621.
L'auteur justifie le sentiment des pro-
testans sur les livres apocryphes, sur
le suffrage des Juifs et des pères.
Le fameux controversiste Père Veron
accuse Blondel de plagiat. *Jean Ro-
land Anglais*, dit-il, a composé
un gros livre in-quarto, contenant 6
feuillets ou environ (49), intitulé *Cen-
sure des livres apocryphes du Vi-
vif Testament*, contre les papistes, et

(44) Voyez ce que dit ce même auteur dans
l'Introduction des Considérations libres et chari-
tables sur les Actes authentiques de Blondel.

(45) Voyez la remarque suivante.

(46) Maresius, exercit. III de Gratia, num. 22.

(47) Curcellæus, in Præfat. apolog., p.
309.

(48) Maresius, in Refutatione Præfat., p.
309, 310, 311.

(49) Il en contient plus de 800.

(46) Spizelius, in Infelice Litterato, p.
693 et sequent.

(47) Curcellæus, in Præfat. apolog., p.
309.

(48) Maresius, in Refutatione Præfat., p.
309, 310, 311.

(49) Il en contient plus de 800.

de Robert Bellarmin. *Des pièces de ce gros* composé ou recueilli le tel, lors ministre de cette matière, intitulé : comme au secours de Ge- saïs point si Veron a ondel, ministre de David Blondel; mais il le Chifflet a pris l'un Chifflet, avant de pu- que au gros volume de un petit avant - cou- pages, sous le titre *Francisci eversoris Davidis istri calvinistæ, clypei prodromus*. Il dit là Mares à Blondel, qui ne été chiche; et il l'ac- tant de plagiat. Il pré- it un vieux péché en oie aux paroles du père vient de lire. *Blondel- turaciorem, Boucheto, Tenneurio totum ine- vi est, antiquum obti- rium agit, non ignorat on Tyttigias. Recorde- i fœdos dies cum apud istellum agens Genevæ olymis et ipsâ Româ à quæsit, de quibus nis, etc.* (51). Le voilà que son adversaire e ministre de Meaux, e livre de Jérusalem au ève; mais c'est attri- Blondel ce qui n'est dû Moïse. La méprise de M. olles est moins considé- là. Il donne à Blondel iel au lieu de celui de dans le *Dénombrement* i lui ont fait présent de , ou qui ont parlé ho- de lui. Il dit que Blon- ésent de son livre de la , s'étant servi, ajoute- vation considérable que our dans le cabinet de ty sur ce sujet. Il dit la dans son Histoire de rque en quoi consistait ion.

lumières ne furent pas frère.] Voici ce que je

e. partie, 1^{re} controverse, q., chap. VI, num. 3. *Imago Francisci Eversoris.*

trouve dans le professeur de Gronin- gue. *Cæterum inde apud nostros, nostri sæculi Photius dictus est Blondel- lus, quod ex suis et sui fratris, Mo- sis Blondelli, viri pientissimi et dili- gentissimi, laboribus, veterum pon- tificum Epistolas Decretales, quam jamdiu tamen nemo sanus volebat ad- mittere, in suo Pseudo-Isidoro et Turriano vapulantibus, suam ve- terum canonum notitiâ peritiâ abun- dè comprobasset, et insuper diligen- tissimè evolvisset canones et constitu- tiones synodorum nationalium refor- matarum, ejusdem Mosis fratris sui adjutus industriâ: cui comprobandæ id proferre possim quod habeam in meo musæo, ex manu Mosis Blon- delli, præter excerpta quædam pa- trum græcorum et latinorum, et Bel- larmini opusculum de Scriptor. Eccl. variis notis manuscriptis elucidatum, Disciplinam ecclesiarum Galliæ niti- dissimè scriptam, variis scholiis ex synodorum nationalium decisionibus illustratam* (52). Remarquez que ce professeur insinue qu'il n'était pas né- cessaire de faire voir la fausseté des Décrétales. Rapportez à cela ces pa- roles de M. Baillet: « Au sujet du » faux Isidore, le père Sirmond » appelait M. Blondel un enfonceur » de portes ouvertes, à cause de la » chaleur et des efforts avec lesquels » il a poursuivi ces deux auteurs » dont la défaite n'était, ni dif- » ficile, ni fort considérable, après » que tant de critiques catholiques » avaient déjà découvert les impos- » tures d'Isidore, et que le procédé » de Turrien avait été sifflé et cen- » suré par les plus judicieux d'entre » nos écrivains avant lui (53). » Ri- vet parle bien plus avantageusement de ce livre de Blondel (54).

(O) *Les catholiques le voulurent avoir.... Un de ses adversaires... dit que cela ne lui fait point d'honneur. Sa pensée mérite quelque examen.*] Courcelles avait entre autres louanges donné celle-ci à David Blondel, que les catholiques admiraient de telle sorte son érudition, qu'ils lui offri-

(52) Mares., in Refut. Præfationis Curcell., pag. 253.

(53) Baillet, Jugem. des Savans, num. 255 des Critiques historiques.

(54) Voyez Rivet, Oper., tom. II, pag. 1079.

à mettre * pendant qu'il était à la cour, ou au parlement, s'il voulait abjurer son hérésie (55). Desmarests répond que ce n'est pas un sujet de louange, tant parce que les papistes tendent le larcin en tout temps et en tout lieu, que parce qu'une honnête femme ne met point parmi ses éloges d'avoir résisté à des propositions impudiques. *Sed nec ad laudes ipsius pertinere mihi videtur quod cum libenter corrupissent pontificii, cum horum humus ubique penderet, nec soleat honesta matrona suis laudibus accensere quod impudicis sollicitationibus quondam resistit* (56). Cette dernière maxime n'est pas absolument vraie : elle a besoin d'être vue d'un certain côté, pour ne point paraître fautive. Il est honteux à une femme qu'on lui ait fait des propositions d'amour ; car cela fait voir qu'on n'a pas eu trop bonne opinion de sa vertu ; et ainsi, toute femme, qui se vante d'avoir résisté à des sollicitations impures, fait savoir en même temps qu'elle n'avait pas su mettre sa réputation sur le bon pied qu'il fallait, ou inspirer tout le respect qu'une femme vertueuse mérite. En ce sens-là, on doit admettre la maxime du censeur de David Blondel. On m'accordera sans doute que, de deux femmes également belles et charmantes, et engagées dans le monde, celle qui n'aurait jamais essuyé aucune proposition malhonnette aurait plus de lieu de se vanter, que celle qui aurait souvent repoussé le tentateur ; car ce serait une preuve que celle-ci n'aurait pas imprimé comme l'autre sur sa conduite ce caractère de sagesse, qui persuade qu'on serait très-mal reçu, et qu'à coup sûr ce serait peine perdue que de faire le soupireux, et ce qui s'ensuit. Il n'y a point de louange plus délicate, que de dire à un ministre d'état, qu'il est semblable à Caton, à qui personne n'osait demander une chose injuste. Scioppius s'est servi de cette pensée en louant un cardinal : *Erga amicos porrò quamvis eximè et constanti vo-*

luntate esse soleas, eam tamen cum quid momenti majoris petere instuerint, religionem adhibere soles, et non temerè etiam qui te causâ nulli omnia velle sciat, vel sibi quicquam, vel amicis ausit postulare quid te tribuere vel indulgere minus dignum videatur, edque re in te conveniat, quod de Catone Tullium dixisse legimus : o te felicem, M. Porci, à quo rem improbam petere nemo audet (57) ! Mais tournons la médaille, nous verrons que le professeur de Groningue a mal censuré Courcelles. Il n'est pas vrai, généralement parlant, qu'une honnête femme ne doive pas s'estimer digne de louange, pour avoir souvent résisté à de mauvaises sollicitations. Toute famille, qui peut citer une telle ou une telle, qui ont résisté aux offres d'un grand financier, ou d'un grand prince, croit se couronner de gloire (58). Plus les tentations ont été fortes et fréquentes, plus s'est-on assuré par de bonnes preuves que l'on aime l'honneur et la vertu, et que l'on est digne d'être estimée et louée. Il y a des relations qui portent que les plus honnêtes femmes en Espagne sont bien aises, quand elles sont seules avec un homme, qu'il leur demande jusqu'à la dernière faveur, et qu'elles trouvent fort mauvais s'il ne le fait point. Ce n'est pas qu'elles venissent l'accorder ; mais elles se font un plaisir de ne l'avoir pas accordée à des prières ardentes. Après tout, on a eu raison de louer Blondel par l'endroit que Desmarests a critiqué. Les catholiques de France n'auraient point employé tant de promesses, s'ils ne l'eussent considéré comme une personne de grand mérite. Il y a beaucoup de différence entre un ministre à qui l'on offre des honneurs s'il change de religion, et une femme que l'on cajole avec des présents. L'action qu'on propose au ministre n'est point mauvaise dans les principes de ceux qui en font la proposition, et l'on n'exige point qu'il la fasse pendant qu'il la croira mauvaise (59) : on l'exhorte à s'instruire, et on lui promet que s'il peut se dés-

* Leclerc ne voit dans les paroles de Courcelles, qui sont rapportées dans la remarque (C), qu'une simple imagination du panégyriste.

(55) Courcelles, in Præf. apolog., pag. 338. Voyez ci-dessus la remarque (C).

(56) Mares., in Refutat. Præfat., pag. 338.

(57) Scioppius, *Epist. dedicat. Element. Philosophiæ stoicæ Moralis, ad Cynthinum cardinalem sancti Georgii*. Cette exclamation de Cicéron se trouve dans la préface de Plin.

(58) Voyez le George Dandin de Molière.

(59) On ne parle ainsi que des honnêtes convertisseurs.

ou récompensera largement la s'il aura prise à chercher et à la vérité. Mais ce qu'on propose femme est une mauvaise et selon ses principes, et ses principes du tentateur. On ne la tenter sans lui faire affaiblir, est-à-dire, sans la croire très-faible de faire une chose dont elle est capable : ainsi la comparaison Desmarets n'est point juste ; ce fait pas d'injure à un homme lorsqu'on croit qu'il sera capable de connaître ses erreurs, et de gloire à la vérité, ou, ce qui est la même chose, lorsqu'on le sollicite à changer de religion. Je suis sûr, que si M. Desmarets avait fait le panégyrique d'un homme qui eût refusé cent beaux offices que les catholiques lui auraient offerts, il en aurait tiré la même vanité, et qu'il n'aurait pas eu le scrupule d'avouer lui-même, qu'il avait eu un exploit remarquable, la même vanité qu'il aurait eue de résister aux avances de cette nature. Admirez donc le pyrrhonisme qui règne, lorsqu'on le sache, dans la plupart des écoles. Il y a cent maximes qui sont vraies d'un côté, et fausses de l'autre.

Où s'en sert tour à tour, ou pour la cause, ou contre ses adversaires, mais est-ce le moyen de parvenir à une légitime certitude ? Voyez, par exemple, touchant les louanges que l'on donne à une bonne femme, ou pour un point qui a été sollicité, ou pour un point qui n'a pas été sollicité, on peut résister à de mauvaises raisons, toute la remarque (D) est ici de JUDITH.

On a dit qu'il jouissait d'une pension à la cour de France, et que Desmarets détournait de réfuter Baronius. Desmarets déclare que Blondel lui a dit qu'il se trouvait importun par les traits du monde (60). Il est dit que d'Émeri, surintendant des finances, payait une pension à ce ministre, et que cette pension l'obligeait à servir sa papesse Jeanne. *Nec du-
bit Blondellus in sua papissæ
pensionis laudem sibi comparare
et, præsertim quo tempore cum
stipendiis ex annuâ pensione
et supremæ ærario præfectus*

(61). *Ubi (Lutetia) tamen nihil minus quam Baronio vacavit; sed conjunctâ D. d'Émeri, summi præfecti ærario regio, pensione, cum ecclesiasticarum stipendio, animum appulit ad ea quæ ab illâ professione honorariâ, inter reformatos, satis remota erant. Quæ etiam offensioni fuisse multis piis et bonis viris, mihi abundè constitit cum essem Lutetia. Undè natum consilium, de ipso in Belgium, si pote foret, transmittendo, quo sic et illis sumptibus sibi inutilibus ecclesiæ liberarentur, et ipse expediretur ex aula et sæculi inescationibus, quas et sibi graves et importunas esse, apud me tum satis apertè professus est.* Si l'on eût demandé à cet auteur d'où il savait que d'Émeri faisait pension à Blondel, il aurait payé d'un oui-dire *.

M. Ancillon nous apprend un fait assez étrange : « Je sçay de luy, que M. le président de Mesmes, très-cath. rom. pourtant, luy donnoit douze cens livres de pension par an, afin qu'il écrivist contre la primauté du pape ; et qu'un conseiller du parlement de Paris, aussi très-cath. rom., qu'il m'a nommé, mais dont j'ay oublié le nom, luy donnoit six cents livres de pension pour le mesme sujet : et que, pour satisfaire à ces deux messieurs, il avoit fait ce gros volume in-folio, de la Primauté du Pape, que nous avons de luy, qui sert de réponse au livre que le cardinal du Perron a écrit contre Jacques 1^{er}, roi de la Grande-Bretagne (62). » Il fallait, ou que ces deux magistrats n'eussent que le nom et l'extérieur de catholiques romains, ou que leur pensionnaire les trahît ; car on ne peut pas soutenir plus fortement les intérêts du calvinisme, que Blondel les a soutenus dans son ouvrage de la Primauté **.

(61) *Ibid.*, pag. 313. Voyez aussi la préface de son *Epieris theologica adversus Joh. Dalmat. Apologiam*.

* Leclerc trouve cette remarque très-juste et dit que Bayle, après l'avoir faite, aurait dû moins se fier à Desmarets, qu'il a trop copié dans cet article.

(62) *Mélange critique de Littérature*, tom. I, pag. 407, 408.

** Leclerc dit que si l'assertion d'Ancillon est vraie (ce dont il doute), D. Blondel serait un grand fourbe, puisque dans sa préface il dit n'avoir écrit ce livre qu'à la prière des calvinistes, ses confrères.

Ce *Traité de la Primauté du Pape* est daté de Rouci. Blondel était en effet ministre dans

Baronius, in *Refut. Præfat.* Curcellæus.

(Q) *Son Recueil d'actes authentiques déplut..... J'ai vu une lettre toute remplie de plaintes à ce sujet.*] Elle fut écrite par mademoiselle Marie du Moulin, fille de Pierre du Moulin (63). M. de Wilhem (64) a eu la bonté de m'en communiquer l'original : elle est datée de Delft, le 24 de juin 1655. On y voit que les deux personnes, que M. Blondel avait le plus maltraitées, étaient M. du Moulin et M. Rivet, avec lesquels pourtant il faisait profession d'une singulière amitié, et desquels il était sincèrement aimé, comme il se peut prouver par les bons offices qu'il en a reçus, et par les reconnaissances qu'il en a témoignées. On pourrait produire des lettres de lui par douzaines, écrites à M. Rivet, par lesquelles il le traite de père, d'ami fidèle, de protecteur, et de bienfaiteur ; et était aisé à croire qu'il parlait selon le sentiment de son cœur ; car il devait à lui seul la charge qui l'avait tiré d'incommodité, et du péril où les plus judicieux le croyaient enfoncé, lorsqu'il était à Paris entouré des grands, et occupé à leur généalogie. Cette bonne âme, qui veillait sans cesse à prévenir les scandales, crut qu'il le fallait tirer de ces pièges, afin aussi que ses dons fussent employés en choses plus utiles. Il employa tout son crédit pour parvenir à son but (65), à quoi se rencontrait tant d'obstacles, qu'un ami moins constant se fût rebuté ; et je suis témoin des peines et fatigues qu'il a souffertes à ce sujet : et combien qu'il fût trop accoutumé à être payé d'ingratitude, il n'a jamais appréhendé cela de celui-ci, qui lui témoignait des reconnaissances si vives, et qui avait besoin de son support continu en un lieu où il n'eut pas le bonheur d'agréer d'abord ; et le tout se pourrait voir par ses lettres qui sont entre les mains de M. Rivet le fils. Un peu plus bas, dans la même lettre de Marie du Moulin, on lit ces paroles : *Il avait fort peu d'amis en ce pays, sinon entre les arminiens,*

cette ville, et cependant, ajoute Leclerc, Bayle n'a pas fait mention de ce poste de Blondel.

(63) Elle est morte à la Haye, au mois de février 1699.

(64) Dont je parle dans la remarque (L) de l'article BORE, et plus amplement dans la remarque (F) de l'article WILHEM.

(65) C'est-à-dire, pour le faire appeler à Amsterdam.

desquels il s'est dès son entrée rendu confident, et sa façon de vivre n'était pas assaisonnée de toute la prudence requise pour gagner l'amour et l'estime des sages de ce pays, n'y eût-il que l'extravagante vanité de sa femme. Après cela, on s'étend sur les éloges de M. Rivet, et l'on assure que les mémoires qu'il a laissés de sa vie contiennent un véritable récit de ce qui s'est passé en ces matières de controverse, depuis le synode national de Tonneins en 1614, où il fut secrétaire ; et que par-là il est aisé de connaître sa modération. *Je souhaite, c'est mademoiselle du Moulin qui parle, que cette piquante pièce ne tombe point entre les mains de mon père ; car je craindrais qu'en son âge infirme il ne fût trop rudement frappé de coups qui ne peuvent être reçus comme baume, et qui n'ont rien de la fidélité de l'amitié.* Ne doutons nullement que M. Rivet n'ait employé tous ses bons offices, pour attirer en Hollande M. Blondel ; car il paraît par les lettres de M. Sarrau, qu'on le pria de se mêler de cette affaire, et qu'on lui en fit voir l'importance. *Utinam verò cogitare velletis de Blondello nostro, qui hic planè ad alienum scribit et vivit arbitrium. Posset istic, honorarie fungens professionis munere, singulis annis singulos Annalistæ tomos confodere et alia, quæ mortalium nemo queat præstare, ad Historiæ Ecclesiasticæ purissimum intellectum. Idem scribo Riveto : hoc agite : nos adjutorem habebitis* (66).

Notez que M. Ancillon observe que l'auteur des Considérations libres et charitables sur les Actes authentiques, qui furent imprimées à Groningue, l'an 1658, avec une préface de M. Desmarets, traite très-mal M. Blondel (67). Cela, quoiqu'assez ordinaire, est scandaleux dans le fond ; mais le pis est que cet auteur et Blondel ne s'accordent pas sur la narration des faits. On a vu la même discorde entre la narration de M. Rivet, et celle de M. Amyraut. On pardonnerait à ces messieurs de n'avoir pas les mêmes

(66) Sarrauius, Epist. CLXVI ad Salmas., pag. 170. Voyez aussi la Lettre CXIV, qui n'est pas de Saumaise à Sarrau, comme on le marque au commencement, mais de Sarrau à Saumaise.

(67) Ancillon, Mélanges critiques, tom. I, pag. 408.

nsées sur des matières difficiles , et expliquer différemment le système la Grâce ; mais quand il s'agit de rrer des faits , ne devraient-ils pas re uniformes ? Que peut-on penser , and on voit qu'ils s'entre-réfutent r les narrés historiques de ce qui st passé sous leurs yeux ? Peut-on en s'imaginer qu'il n'y a là qu'imcillité de mémoire ? N'est-on pas nté de dire que l'un ou l'autre parti it. de mauvaise foi ; ou plutôt , que part et d'autre , il y a de l'artifice de la ruse , et que chacun narre ce i lui est avantageux , et supprime reste ? Cette contrariété sur les faits gue partout. Nous en vîmes un fa- eux exemple l'année passée (68) dans relations sur le quiétisme.

(68) C'est-à-dire , l'an 1698.

BLONDEL (FRANÇOIS), professeur en médecine dans l'université de Paris , était un fort vant homme ; mais sa science tait indigeste (A) ; et d'ailleurs on entêtement contre la chimie et contre l'antimoine rem- lit de troubles et de divisions a faculté. Guy Patin , quoiqu'ilût de son sentiment sur l'antimoine , ne laissa pas de parler de ui comme d'un grand chicaneur t d'un méchant écrivain (B). Personne peut-être n'a caracté- isé d'une manière plus ingé- ieuse ni plus agréable ce méde- in , que le sieur Lami ; mais omme il en avait été persécuté , l faut prendre garde si la pas- ion n'a point trop de part au our malin qu'on remarque dans on portrait de Blondel (C). Rien ne témoigne avec plus de force le peu d'estime et d'amitié qu'on avait pour ce docteur , que de voir de quelle manière sa mort a été annoncée dans le *Mercure Galant* du mois de septembre 1682 (D). Pas un terme d'honnêteté n'accompagne cette nouvelle ,

ni n'adoucit la flétrissure que l'on imprime sur la mémoire du défunt. Je ne sais si les livres qu'il promettait au public sont imprimés (E). Il ne faut pas omettre que le grand soin qu'il avait pris de se remplir de gram- maire et de critique , et de se charger d'une érudition sauvage , ne l'avait pas empêché de se munir des finesses les plus profondes d'un malin persécuteur (F), et de savoir cacher sous cette enveloppe la violence du tempé- rament. Il ne s'opposait aux nouveautés , disait-il , que par zèle pour la vérité et pour la gloire de Dieu. Il ne faut pas le confondre avec un autre FRANÇOIS BLONDEL , médecin , qui a fait un livre sur les bains d'Aix-la-Chapelle : *Thermarum Aquisgranensium et Porcetanarum Descriptio : congruorum quoque ac salubrium usuum balneationis et potationis Elucidatio*. Voilà le titre du livre. Il fut imprimé à Aix , l'an 1671 , in-12.

(A) *Sa science était indigeste.*] « Notre M. Blondel est un homme fort » savant ; mais qui écrit d'un style ob- » scur et embarrassé ». C'est ainsi que Guy Patin en parle dans sa CCCCV^e. lettre (1). Il dit en un autre lieu , que le style du père Théophile Raynaud est pire que celui de Lipse , *Redolet Lipsianum , quo tamen est multò deterior* (2) ; et « qu'il n'y a aujourd'hui » aucun auteur qui écrive de même , » si ce n'est peut-être M. Blondel no- » tre doyen , qui , bien qu'il soit un » des plus savans hommes du monde , » affecte cette espèce de barbarie , » et eddem scabie laborat cum Tertul- » liano (3). » Voyez d'autres témoi-

(1) Pag. 200 du III^e. tome, édit. de Genève.

(2) Patin, Lettre CLXXIII, pag. 65 du II^e. tome.

(3) Là même , cette lettre de Patin est datée du 27 avril 1660. Blondel fut fait doyen de la faculté de médecine le 2 de novembre 1658. Patin, Lettre CXXIV, tom. I, pag. 483.

venant comme les jardiniers. Il a une aptitude à la manière galénique à mesurer les degrés de froid et de chaleur, avec une justesse qui surpasse tout le monde. Il se cultive plus avec beaucoup de soin. Il a une aversion pour la chimie, qu'il ne saurait en ouïr un seul terme sans se moquer. Il a une très-grande inclination pour enseigner sans aucun intérêt, et sans qu'il y soit obligé. Je vous assure que je l'ai vu se donner la peine de venir tous les jours de la porte de Saint-Denis à nos écoles, pour un seul écolier, qui le quitta enfin, parce qu'il n'était pas assez savant pour l'entendre, et que l'hébreu et le grec dont ses discours étaient remplis, étaient pour lui des langages pour le moins peu connus. Il est vrai que ce monsieur est très-curieux des étymologies; et tâche de ramasser dans ses traités tout ce qu'il a lu autrefois. De façon que dans un livre qu'il voulait faire de vomissement, et des remèdes éméti-ques, il donna une préface de la chimie; et, pour en trouver l'auteur, il remonta jusqu'au delà du déluge, et fit une question, savoir si Tubalcain en avait été l'inventeur; parce qu'il est dit de lui au 4^e. chap. de la Genèse, qu'il faisait des ouvrages de cuivre et de fer. M. Lami ajoute que M. Blondel l'accusa en plein auditoire d'avancer une hérésie, parce qu'en disputant contre une thèse où l'on s'était déclaré pour le mouvement des cieux, il objecta que la rapidité du premier mobile serait incroyable, puisque, selon le système de Copernic, l'équateur de la terre va aussi vite qu'un boulet de canon. L'accusé répondit qu'il pouvait y avoir de l'erreur dans la supputation qu'il faisait; mais qu'on ne pouvait jamais dire qu'il y eût de l'hérésie, puisque ce n'est pas un point de religion de savoir bien compter. M. Blondel répartit que ce n'était pas là un fait de médecine. J'en demeurai d'accord. dit M. Lami, et là-dessus, un docteur prenant mon parti, lui dit que, puisqu'on avait mis la proposition dans la thèse, je pouvais disputer contre. Et bien, répliqua M. Blondel, qu'il prouve que la terre tourne, mais qu'il le prouve médicalement. Je vous avoue que je ne pus le faire, et qu'il fallut en demeurer là. Un écolier de médecine, qui a de l'esprit, et qui n'a

qui parle dans sa CCCC^e.
du III^e. tome.

pag. 203. Voyez aussi la
du II^e. tome, pag. 545.

IV^e. Livre qui est au-devant de
anatomiques, imprimés à Rouen

rien à démêler avec M. Blondel, ni aucun sujet de lui imposer, m'a assuré que dans nos écoles il avait dit une fois que tous ceux qui emploient le *chinchina* pèchent mortellement, et qu'ils font un pacte implicite avec le diable. Et, pour montrer que la guérison qu'on obtient par ce remède est magique, c'est, disait-il, qu'il agit sur toutes sortes de tempéramens, et qu'après un certain temps la maladie revient; ce qui a été reconnu de tous ceux qui ont écrit contre les magiciens, pour le véritable caractère d'une guérison diabolique.

(D) Sa mort a été annoncée dans le *Mercur Galant* du mois de septembre 1682.] Voici les paroles de M. de Vité. La faculté de médecine de Paris jouit à présent d'un grand repos par la mort de M. Blondel. Il demeurait seul obstinément opposé à l'approbation générale de l'antimoine, dont il combattait les bons effets, ayant tellement troublé depuis trente ans cette docte compagnie, qu'elle a paru toujours divisée. Comme apparemment ses opinions mourront avec lui, il y a lieu d'espérer que la concorde et la paix ne manqueront pas à s'établir parmi tant d'honnêtes gens (7). Il est certain qu'en plusieurs lieux la mort d'un seul professeur est plus efficace pour le rétablissement de la paix, que les médiations de cent assemblées : mais est-on assuré que ce grand perturbateur du repos public n'aura pas bientôt des successeurs ? Cette espèce de gens ne finit point, *uno avulso non deficit alter*. Puisqu'il faut que le genre humain soit malheureux en ce monde, ces gens-là sont nécessaires : ce sont des parties essentielles à la société civile.

(E) Je ne sais si les livres qu'il promettait au public sont imprimés.] Dès le mois d'avril 1657, son *Traité de Pleuritide* ne demandait que trois mois pour être achevé (8). L'auteur en était au chapitre de *Purgatione*, qui devait être une méthode générale, et contenir de belles choses non communes de *orgasmo Hipp.* et sur l'explication de l'aphorisme 22, sect. 1. Voici ce que M. Patin rapporte en un autre lieu : Le matin, 2 novembre,

nous avons fait un doyen nouveau : c'est M. Blondel, dont le troupeau antimonial est fort étonné et fort marri. On croit que c'est lui qui est l'auteur de l'*Aletophanes*, pièce curieuse comme vous savez contre l'antimoine et les principaux antimonials, et principalement Guenaut, des Fougerais, Rainssant, Mauvilain, Saint-Jacques et Thevart (9). Touchant le *Traité de Vomitu*, voyez les remarques (B) et (C).

(F) Il s'était muni des finesses d'un malin persécuteur.] Si quelqu'un ne s'en veut pas rapporter au témoignage que l'on va lire, à lui permis. Pour achever ma première peinture, c'est M. Lami qui parle (10), je vous dirai qu'il se pique de beaucoup d'intégrité, qu'il semble fouler aux pieds tous les intérêts mondains, pour maintenir nos statuts dans leur vigueur ; que tout ce qu'il dit, ou ce qu'il fait, est toujours appuyé d'un motif fort louable, et qu'il ne fait jamais de mal à personne que par charité. M. Blondel était l'un des huit examinateurs qu'on avait donnés à M. Lami, et il pria l'un d'eux d'avoir des affaires et de ne se point trouver à l'assemblée ; et puis, sous prétexte qu'ils n'étaient que sept, il empêcha qu'on ne décidât. Il montra des remarques beaucoup plus grosses que le livre de M. Lami, qui tendaient à empêcher l'impression. Il disait que les sentimens de M. Lami étaient contre Galien, contre les statuts, contre la Sainte Écriture. L'examineur absent fut tant prié de se rendre à l'assemblée un jour qu'on avait marqué, qu'il s'y serait rendu effectivement, si M. Blondel ne lui eût fait dire que la conférence ne se ferait pas. M. Lami s'était rendu de bonne heure au lieu de la conférence : c'était chez M. Blondel. Il avait attendu deux heures, et s'était bien ennuyé à ne lui entendre rien dire de si trivial, qui ne fût tout aussitôt appuyé du témoignage d'Hippocrate, de Platon et d'Aristote. On vint avertir M. Blondel qu'on le demandait : il sortit de sa chambre, et y rentra peu après pour dire à M. Lami, que le docteur que l'on attendait faisait dire qu'il ne

(7) *Mercur Galant* de septembre 1682, pag. 25, 26.

(8) Patin, lettre CXIII, tom. I, pag. 436.

(9) Lettre CXXIV, datée du 8 novembre 1658, tom. I, pag. 483.

(10) Lami, lettre IV au-devant de ses Discours anatomiques.

pouvait point venir. *Il blâma extrêmement la négligence de ce monsieur*, continue M. Lami, qui manquait toujours aux assignations, et qui me donnait tant de peine..... Voyez la bonne foi et l'intégrité de ce monsieur, qui a toujours Dieu et les lois dans la bouche, pour justifier ce qu'il fait. Lorsqu'on crut avoir mis à bout toutes ses chicaneries, il se servit de celle-ci : il présenta ses remarques, et, par un artifice qu'on ne peut assez détester, il apporta des propositions séparées des autres qui les rectifient, et qui véritablement seules ne pouvaient pas passer. On contesta, on lut les endroits du livre, et après bien du bruit on résolut que le livre passerait, pourvu que la faculté de théologie voulût l'approuver. Cela suffit à Blondel pour parvenir à ses fins ; car les théologiens, qui lurent le livre, ne voulurent signer ni pour ni contre, et M. Lami ne voulut pas s'engager à leur prouver que son livre ne contenait aucune hérésie. Dans quelle mer serait-ce m'embarquer ? dit-il : j'irriterais contre moi ses flots en si grand nombre qu'ils m'enseveliraient infailliblement, quoiqu'avec injustice. La multitude, qui n'a point de discernement, s'imaginerait qu'ils combattraient pour l'intérêt du ciel, et croirait faire à Dieu un sacrifice agréable, si elle m'en faisait la victime.

BLONDEL (FRANÇOIS), professeur royal en mathématiques et en architecture, a été fort estimé pour l'intelligence qu'il s'était acquise dans tout ce qui regarde cette profession. Il avait été gouverneur de Louis-Henri de Loménie, comte de Brienne, et il accompagna ce jeune seigneur, déjà reçu en survivance de la charge de ministre et secrétaire d'état : il l'accompagna, dis-je, dans le voyage qu'on lui fit faire, et qui commença au mois de juillet 1652, et finit au mois de novembre 1655. La *Relation latine* en a été imprimée deux fois (A). Il a eu d'ailleurs

des charges considérables à la guerre, tant sur mer que sur terre, et il a conduit quelques négociations auprès des princes étrangers ; de sorte qu'il était parvenu jusques à la dignité de maréchal de camp, et à celle de conseiller d'état. Il eut l'honneur d'être choisi pour montrer les mathématiques à M. le dauphin, et c'est lui qui a donné le dessin des nouvelles portes qui ont été faites à Paris depuis la guerre de Hollande de 1672, et de tous les embellissemens qui ont été ajoutés à cette capitale du royaume (a). Il a même fait quelques-unes des inscriptions qui se voient à ces nouvelles portes ; car il n'était pas moins versé dans la connaissance des belles lettres, que dans celle de la géométrie, comme il l'a témoigné par la *comparaison* qu'il a publiée de *Pindare et d'Horace*. Il a été directeur de l'académie d'architecture, et membre de l'académie royale des sciences. Nous avons un grand nombre de livres de sa façon (B). Il mourut le 1^{er}. jour de février 1686 (b).

(a) Voyez la Description de la ville de Paris, imprimée en 1684.

(b) De Witte, in Diario Biograph.

(A) La Relation latine du voyage qu'il fit avec le comte de Brienne a été imprimée deux fois.] La première édition est de l'an 1660, et ne contient que 39 pages in-12. La seconde fut procurée par Charles Patin, deux ans après, et contient 96 pages in-8°, y compris l'*Index geographicus* (1), qu'on y ajouta, et sans compter plusieurs vers latins que les plus excellens poètes composèrent à la louange du jeune seigneur qui avait fait ce voyage. Mais si d'un côté on ajouta

(1) Fait par Nicolas Sanson.

beaucoup de choses à la seconde édition, on en retrancha de l'autre un endroit fort singulier. C'est celui où l'auteur raconte, qu'en traversant à cheval les forêts de Westrogothie, ils s'arrêtèrent un peu à Lincope, pour y contempler une colonne de pierre, où il y avait un trou destiné à des usages qu'on ne peut exprimer honnêtement en français. Voici donc le latin : *Vestrogoticis silvis equitantes inducti, Lincopiæ, ob loci religionem non omittendæ, tantillum substitimus : ibi cippus lapideus, pertusus, explorandæ maritorum membrisitati; qui pares foramini, approbantur, impares excluduntur connubiali toro, inde matrimonia aut stant aut cadunt, pro modulo peculii* (2). La préface de la seconde édition nous apprend pourquoi on supprima cet endroit : *Unum te moneo, huic editioni, cui nihil deest, voluisse Lomonium aliquid deesse; quod scilicet in Vestrogoticis silvis. per errabunda vestigia, morosæ viæ pellendis tædiis juveniliter luserat, sapientiore ætate et pudorem suppressisse* (3). La cause de la suppression est très-légitime, puisqu'on n'avait point rapporté la chose, parce qu'en effet cette coutume était observée en ce lieu-là, mais parce qu'on avait inventé ce jeu d'esprit, afin de se désennuyer dans les fatigues d'un fâcheux voyage. On avait donc trompé les lecteurs, et outre cela, on leur avait présenté des images très-obscènes, et qui étaient fort injurieuses aux habitans du pays; et par conséquent, toutes sortes de raisons demandaient que l'on effaçât cette partie de la relation. Si quelqu'un me demandait, *Eût-il fallu retrancher cela, au cas même que la chose eût été très-véritable?* je répondrais franchement, qu'il faut distinguer livres et livres, auteurs et auteurs. Il y a des personnes, dont le caractère exige une gravité extraordinaire, et qu'il faudrait louer des scrupules qu'elles auraient par rapport à la narration d'une vérité historique de cette nature; et il y a des ouvrages, où il ne serait nullement à propos de faire entrer de tels faits; mais je ne crois pas qu'un laïque, qui

fait l'histoire d'un pays, ou la relation d'un voyage, soit obligé de se taire à l'égard d'une coutume publique, sous prétexte qu'elle est ridicule, sale, et de fort mauvais exemple. Établissez une maxime contraire, vous verrez qu'on en conclura nécessairement, et sans beaucoup de gradations de conséquences, que le travail des historiens est mauvais, et que leur profession doit être rangée au catalogue des arts illicites et pernicious; car il est impossible d'écrire l'histoire, sans rapporter des actions infâmes et abominables. Souvenons-nous que les censeurs les plus rigides ne blâment pas les historiens qui exposent tout le détail d'un vilain assassinat, ou d'une noire trahison; ou qu'ils ne blâmeraient pas ceux qui diraient véritablement, qu'il y a des villes qui choisissent pour leurs bourgmestres les bourgeois qui ont pratiqué telles et telles manières tout-à-fait brutales de s'enivrer; qu'à moins d'avoir résisté à cette épreuve on n'est point admis au consulat, etc. Ils ne condamnent que les relations qui contiennent des pratiques malhonnêtes par rapport à la chasteté: ils condamneraient, par exemple, sans rémission un écrivain qui donnerait le détail de la pratique du congrès si sagement abolie enfin par le parlement de Paris; et ils ne considèrent pas que leur critique condamne les anciens pères, qui ont représenté fort naïvement les impuretés effroyables de plusieurs coutumes des païens et des hérétiques. Quoi qu'il en soit, je ne craindrai point d'assurer que si la colonne de pierre, dont le voyage de M. de Loménie fait mention, avait effectivement servi de règle pour la validité ou pour l'invalidité des mariages, on eût pu rapporter cela, non-seulement dans la première édition, mais aussi dans la seconde; et qu'ainsi la vraie raison pourquoi on a dû le supprimer dans la seconde, est que c'était une fable. Je soutiens, qu'en supposant que cela se pratiquait par l'autorité publique, M. Blondel a eu toute sorte de droit de l'apprendre à ses lecteurs. Je soutiens même, qu'on aurait pu faire des recherches sur l'origine de cette coutume, et les insérer dans une histoire; rechercher, dis-je, quels avaient pu être les in-

(2) *Ladovici Henrici Lomenii Itinerar.*, pag. 18, edit. ann. 1660.

(3) *Ibidem*, in præfat., edit. ann. 1662.

convéniens qui avaient fait introduire cette manière de discerner ceux qui étaient inhabiles au mariage, et ceux qui y étaient propres; quels procès on voyait régner auparavant entre les maris et les femmes; quelles consultations furent faites pour y obvier, et pour inventer ce sot remède; car enfin l'histoire de l'esprit humain, de ses sottises et de ses extravagances, et l'histoire des variétés infinies qui se trouvent dans les lois et dans les usages des nations, ne sont pas des choses dont on doive frustrer les lecteurs, et dont on ne doive pas espérer des utilités. Il est bon de voir si ce qu'on a dit des philosophes convient aussi aux législateurs. On a dit qu'il n'y a rien de si absurde, qui n'ait été soutenu par des philosophes. *Nescio quomodo nihil tam absurdè dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum* (4). *Nemo ægrotus quicquam somniat tam infandum, quod non aliquis dicat philosophus* (5). M. Huet a inséré dans la relation de son voyage de Stockholm la manière ridicule dont on élit le bourgmestre d'un certain lieu qu'il nomme Hardenberg. Il rapporte que, le jour de l'élection, les bourgeois se mettent autour d'une table, et y appuient leur menton garni d'une longue barbe, après quoi, on met un pou au beau milieu de la table, et l'on choisit pour bourgmestre celui à la barbe duquel le pou s'arrête. Ma traduction est si négligée, qu'il faut que je mette ici les excellens vers de cet auteur :

*Mox Hardenbergam serâ sub nocte venimus:
Ridetur nobis veteri mos ductus ab ævo.*

*Quippe ubi deligitur revoluto tempore consul,
Barbati circa mensam statuuntur acernam,
Hispidaque imponunt attenti menta Quirites:
Porrigitur series barbarum desuper ingens.*

Bestia, pes, mordax, sueta inter crescere sordes

*Ponitur in medio; tum cujus, numine Divûm,
Barbam adiit, festo huic gratantur murmure patres,*

Atque celebratur subjecta per oppida consul (6).

Je ne sais si le jeu d'esprit que M. Blondel inséra dans sa première édition ne fut pas fondé sur quelque plaisanterie des habitans du pays. Il se peut faire, qu'en voyant le trou de

cette vieille colonne, les uns aient recherché sérieusement la raison pourquoi elle fut percée (7), et que d'autres voulant bouffonner sur tout aient inventé ce qu'il a dit. On sait que les mauvais plaisans débitent dans leurs conversations libres je ne sais combien de contes touchant des plaintes de disproportion portées devant les tribunaux par des personnes mariées, et qu'ils supposent faussement que les avocats qui plaidaient de telles causes pendant les jours gras ne niaient point la disproportion, et se contentaient de soutenir réciproquement qu'il n'en fallait pas imputer la faute à leur partie, mais à la partie adverse, et employaient les gestes ou signes, lorsque les paroles eussent pu paraître trop impudentes. La Suède a pu avoir de tels bouffons, qui ont donné lieu au conte que M. Blondel avait rapporté.

(B) *Nous avons un grand nombre de livres de sa façon.*] Des *Notes* sur l'architecture de Savot; un *Cours d'architecture*, en trois volumes in-folio; un *Cours de mathématiques*; *l'Art de jeter les bombes*; *l'Histoire du Calendrier romain*; *Nouvelle manière de fortifier les places*, etc. Il ne faut pas oublier, à l'égard de ce dernier ouvrage, que l'auteur l'ayant présenté au roi son maître, sa majesté ne voulut pas qu'on le mît au jour avant que les fortifications qu'elle faisait faire en plusieurs places, selon cette nouvelle méthode, fussent achevées; n'étant pas juste que les étrangers en profitassent avant ce temps-là. Une semblable raison fut cause que l'impression de *l'Art de jeter les bombes* fut renvoyée à un autre temps, lorsque l'auteur en montra le manuscrit à sa majesté en 1675 (8). Cette précaution n'a de rien servi aux Dieppois la présente année 1694.

(7) Le docte Suarès, évêque de Vaison, a fait une *Dissertation* très-docte de *Foraminibus Lapidum*.

(8) Voyez, tant pour ceci que pour le corps, l'article, les livres de M. Blondel, ou les extraits que les journalistes en ont donnés; ceux de *Leipsic*, en 1684, pag. 225, en 1685, pag. 164, 438. *Nouvelles de la Républ. des Lettres*, 1684, pag. 427 et 745 de la seconde édition.

BLONDUS * (FLAVIUS), né à

* Joly se contente de renvoyer pour cet article, 1°. au tome XII du *Journal de Ve-*

(4) Cicero, de *Divinat.*, lib. II, cap. LVIII.

(5) Varro, in *Enmened.*, apud Nonium, *Voce Infans*, pag. 56.

(6) Huetius, in *Itinere Suecico*, pag. 7, edit. ann. 1662.

Forli, en Italie, l'an 1388 (A), s'attacha aux belles-lettres avec tant d'application, et avec tant de succès, qu'étant allé à Rome dans un temps où les hommes doctes étaient plus rares qu'ils ne le furent depuis, il y trouva bientôt des patrons parmi même les cardinaux, qui le recommandèrent au pape Eugène IV; et lui firent obtenir auprès de lui la charge de secrétaire (a). Il fut continué dans cet emploi par les successeurs d'Eugène, jusques à Pie II, sous le pontificat duquel il mourut, le 4 de juin 1463. Il composa beaucoup de livres (b), et entre autres une *Histoire* depuis l'an 400 jusques à l'an 1440 (c). Il n'approche pas de la pureté de style, qui a paru dans quelques historiens du XVI^e. siècle, et il ne faut pas même trop se fier à tout ce qu'il dit; car, quand même l'on se persuaderait qu'il agissait de bonne foi, on devrait considérer qu'il suivait des guides trompeurs (d), et qu'il avait plus en vue de rassembler beaucoup de choses, que d'examiner si elles étaient véritables (B). On serait néanmoins ingrat et injuste, si l'on ne reconnaissait que ses travaux ont été utiles à la république des lettres, et si l'on n'avait

nise; 2^o. au XVI^e. volume des *Mémoires de Nicéron*; 3^o. au tome I^{er}. de la *Bibliotheca mediæ et infimæ latinitatis*, de Fabricius; 4^o. à la *Bibliotheca manuscriptorum nova*, de Montfaucon. Le nom de *Blondus* est la traduction latine du nom italien *Biondo*.

(a) Boissard, in *Iconib. apud Pope Blount*, *Censura celebr. auctor.*, pag. 327.

(b) Voyez-en les titres dans le Moréri.

(c) Voyez Vossius, de *Histor. latin.*, pag. 585.

(d) Voyez dans Pope Blount, *Censura celebr. auctor.*, pag. 328, le passage de Gifaninus.

égard aux difficultés qu'il rencontrait, étant presque le premier qui eût entrepris la restauration des antiquités romaines. Quoiqu'il fût chargé de famille, il se comporta en bon philosophe à l'égard des richesses : il ne tâcha point d'en acquérir, et il ne voulut pas même laisser à ses fils (e) une portion de l'héritage (C); car les voyant bien élevés et assez âgés pour qu'ils pussent travailler à leur fortune, il laissa à ses filles tout son bien. Ceux qui voudront connaître les divers jugemens que l'on a faits de ses livres, pourront consulter l'*Eponymologium* de Magirus (f), Hankius de *Scriptoribus Rerum Romanarum* (g), et la *Censura celebriorum auctorum* de Pope Blount (h). Quelques-uns soutiennent qu'il le faut nommer Blondus Flavius, et non pas Flavius Blondus. Ces deux noms signifient la même chose.

(e) Il en laissa cinq, qui furent tous doctes à ce que dit Léandre Alberti, *Descript. Ital.*, pag. 478.

(f) Pag. 134.

(g) Tom. I, pag. 202, et tom. II, p. 343.

(h) Pag. 327, 328.

(A) Il est né... l'an 1388.] C'est ce que j'infère de ce qu'on lit dans son épitaphe qu'il vécut soixante-quinze ans, et qu'il mourut le 4 de juin 1463. Vossius la rapporte, comme tirée de la Description de Rome de George Fabricius (1). Le père Labbe, dans son Trésor d'Épitaphes (2), et Schraderus, dans ses Monumens d'Italie (3), la rapportent de la même façon. Quelques autres la rapportent comme si elle ne donnait à Blondus que soixante-onze ans de vie (4); mais je

(1) Vossius, de *Hist. lat.*, pag. 586.

(2) Voyez Pope Blount, *Censura celebr. Auctor.*, pag. 328.

(3) Voyez Hankius, de *Rerum Roman. Script.*, tom. II, pag. 341.

(4) Voyez Hankius, là même, et tom. I, pag. 202, et Magirus in *Eponymolog.*, pag. 135.

crois que cela vient d'une faute d'impression copiée plusieurs fois, et dont il ne faut pas se prévaloir pour soutenir ce qu'a dit Paul Jove, que Blondus mourut à l'âge de soixante-dix ans (5). Je remarquerai par occasion une méprise semblable, qui se trouve dans Vossius : les imprimeurs ont mis clocclviii au lieu de clocclviii (6); car il s'agit de l'année que Jean Gobelius désigne, en parlant de la mort de Flavius Blondus. Or Vossius savait très-bien que cette année est la 63 du XV^e. siècle. Sandius n'a pas observé cette faute (7). Magirus, en rapportant l'épithaphe, et partout ailleurs où il marque l'année mortuaire de Blondus, met 1363, au lieu de 1463 (8).

(B) *Il avait plus en vue de rassembler beaucoup de choses, que d'examiner si elles étaient véritables.*] Voilà le jugement que fait de lui l'auteur de l'Histoire des choses qui se sont passées au temps de Pie II. *Blondus Flavius.... ab Honorio Arcadioque Cæsaribus (quo tempore inclinasse ramanum imperium memorant) usque ad ætatem suam universalem scripsit historiam, opus certè laboriosum et utile; verum expolitore emendatoreque dignum. Procul Blondus ab eloquentiâ priscâ fuit, neque satis diligenter quæ scripsit examinavit: non quàm vera, sed quàm multa scriberet curam habuit* (9).... *Exstant et alia Blondi opera non parvæ utilitatis, quamvis cautè legenda sunt, ne falsa pro veris accipias; in pluribus enim errasse deprehenditur* (10).

(C) *Il ne tâcha point de s'enrichir, et il ne voulut pas même laisser à ses fils la portion de son héritage.*] Continuons de faire parler l'auteur que je cite dans la remarque précédente. *Mortuus est Romæ pauper ut philosophum decuit, familiam benè institutam reliquit utriusque sexus. Patrimonium quod habuit tenue dotium causâ inter feminas divisit, masculis præter doctrinam bonosque mores nihil*

reliquit. Id morienti sat fuit ejus ætatis filios dimisisse, qui sibi ipsis consulere possent (11).

(11) *Idem, ibid.*

BOCCACE (JEAN), l'un des plus polis et des plus doctes écrivains de son siècle, naquit à Certaldo (A), dans la Toscane, l'an 1313. Son père, quoique pauvre paysan chargé de famille, ne laissa pas de le destiner à quelque chose qui fût au-dessus de sa naissance. Il se résolut à cela, après avoir observé que la gentillesse, la physionomie, et les inclinations de cet enfant promettaient beaucoup. Il le destina au négoce, et le mit chez un marchand florentin, qui l'amena à Paris. Boccace servit ce maître pendant six ans, et s'en fit aimer; car il savait bien tenir les livres de compte (B): mais il s'ennuyait beaucoup de cet emploi, et comme il donnait à connaître qu'il serait propre à l'étude, on le fit changer d'occupation. On lui fit apprendre le droit canonique, comme une chose qui le pourrait enrichir. Il perdit presque autant de temps à cette seconde fonction qu'à la première: il s'y déplaissait, il ne songeait qu'à la poésie; les ordres de son père, les censures, les exhortations de ses amis, n'arrêtaient point l'inclination naturelle à versifier et à philosopher (C). On avait beau lui dire que ce n'était pas le chemin de la fortune, et qu'il tromperait les espérances que son bon homme de père avait conçues de se voir un jour à son aise par le moyen d'un tel fils; rien de tout cela ne diminuait son aversion pour le métier de légiste. Il ne put néanmoins se débar-

(5) Il semble que Sandius le fasse dans ses Notæ in Vossium de Histor. lat., pag. 219.

(6) Vossius, de Hist. latinis, pag. 585.

(7) Sandius, dans ses Notæ in Vossium de Historicis latinis.

(8) Magiri Eponymolog., pag. 135.

(9) Jo. Gobelius, Comment. Pii II, lib. XI, pag. 310.

(10) *Idem, ibid.*

rasser de cette étude désagréable, qu'après la mort de son père : il fallut qu'il se contraignît jusqu'à ce temps-là ; mais, dès qu'il fut parvenu à l'indépendance, il renonça pleinement à ses anciennes occupations, et s'abandonna tout entier à la lecture des poètes. Il se mit sous la discipline de Pétrarque : il chercha partout d'autres maîtres ; et n'ayant point un revenu qui pût suffire à ses dépenses, il se jeta sur son capital, il vendit son patrimoine, et il s'épuisa de telle sorte qu'il eut besoin de la charité d'autrui (D). Il se fit traduire Homère en latin ; et il procura à un homme grec une chaire de professeur à Florence, pour l'explication de ce poète (E). Il ne s'attacha pas tellement à la poésie, qu'il négligeât les autres études ; il entreprit même la lecture de la Bible : mais comme il était déjà vieux, il ne fit que l'effleurer ; et il crut, qu'ayant été appelé de Dieu à la culture de l'art poétique, c'était à cela qu'il se devait arrêter (F). La république de Florence l'honora du droit de bourgeoisie (a), et l'employa à des affaires publiques, et nommément à négocier le retour de Pétrarque. Elle le députa vers lui ; mais Pétrarque, non-seulement ne retourna point à Florence, mais aussi il détermina Boccace à s'en retirer, vu les factions qui la partageaient. Il n'eut pas, je pense, beaucoup de peine à lui inspirer ce dessein ; car Boccace était un homme qui aimait la tranquillité, et qui ne voulait se joindre à nulle faction. On joue un assez méchant rôle

(a) Voyez la remarque (A).

dans une ville divisée, quand on est de ce naturel. Ayant quitté Florence, il rôda en divers endroits de l'Italie, et il s'arrêta enfin à la cour de Naples, où le roi Robert lui fit un très-bon accueil. Il devint fort amoureux de la fille naturelle de ce prince (b) ; ce qui fit qu'il séjourna un assez long temps à Naples. Il fit aussi un long séjour dans la Sicile, où il eut beaucoup de part à la faveur de la reine Jeanne. Il retourna à Florence, lorsque les troubles y eurent été un peu apaisés ; mais il ne s'accommoda guère du train de vie qu'il y aurait fallu suivre. C'est pourquoi il se retira à Certaldo, où loin du bruit des affaires il donnait son temps à l'étude selon sa fantaisie. Il avait toujours aimé la liberté ; passion qui fut cause qu'il ne voulut point se mettre au service d'aucun grand seigneur, quoiqu'on l'en priât de divers endroits. Sa trop forte application à l'étude lui attira un mal d'estomac, qui le fit mourir à Certaldo l'an 1375. Il y fut enterré, dans l'église de Saint-Jacques et Saint-Philippe. Il avait été d'une complexion amoureuse ; et néanmoins il ne se voulut jamais marier, et il ne laissa qu'un bâtard (c) (G). Il composa plusieurs livres (H), les uns doctes et sérieux, les autres galans et pleins de contes. C'est par ceux-ci principalement qu'il s'est immortalisé (I). On lui impute le

(b) Voyez la remarque (N) de l'article NAPLES (Jeanne I^{re}, reine de).

(c) Tiré de sa Vie composée par Messer Giuseppe Batussi da Bessano. Elle est à la tête de la traduction italienne du livre de Boccace de Généalogia Deorum, faite par le même Batussi.

péché de plagiaire (K). Je ferai une remarque sur le soin qu'ont pris les inquisiteurs de mettre son *Décameron* dans la liste des ouvrages défendus (L). On vient de traduire son *Labyrinthe d'Amour* (M), qui est une preuve de ses engagements déréglés avec le sexe, et des chagrins qu'il y trouva. Je ne doute point qu'il n'y ait une infinité de choses particulières et très-curieuses touchant Boccace, et touchant ses livres, dans l'*Istoria della volgare Poesia*, publiée l'an 1698, in-4°. par l'abbé Giovanni Mario de' Crescembeni. Je n'ai point ce livre-là, qui me serait très-nécessaire, et je ne connais personne qui l'ait. Quelques-uns disent que Boccace a été ou l'auteur ou l'approbateur du livre de *Tribus Impostoribus* (d) *.

L'une des omissions que je veux ici réparer est qu'on se tromperait fort, si l'on prenait pour des aventures véritables celles qu'il raconte dans son *Décameron*. Il y en a quelques-unes, qui peuvent avoir été bâties sur des réalités, dont il avait connaissance, et où il n'a fait que joindre des ornemens; mais la plupart des autres sont des jeux d'esprit, inventés en divers temps. L'un de ses meilleurs contes se trouve dans Apulée (N).

(d) Maresius, de Joannâ papissâ, pag. 196.

* Leclerc dit qu'il fallait ajouter que « ce fait est faux et que ce livre n'est qu'une chimère, comme le fait voir La Monnoie dans sa *Dissertation* dans le tome IV du *Ménagiana*. » Il est bon, sur ce livre de *Tribus impostoribus* dont La Monnoie révoquait en doute l'existence, de consulter le *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur* (M. Renouard), tom. I^{er}. pag. 119, et la troisième édition du *Manuel du libraire* de M. Brunet, III, 479.

(A) *Il naquit à Certaldo.*] Le Betussi, qui est ici mon auteur, l'assure (1) : plusieurs autres le disent aussi; mais je ne sais comment accorder cela avec un passage de Boccace. C'est celui où il fait mention de la rivière qui coule proche le château de Certaldo (2). « Je célèbre volontiers, dit-il (3), la mémoire de ce château, qui a été le pays natal et la demeure de mes ancêtres avant que la ville de Florence les reçût au nombre de ses citoyens. » Parlerait-il de la sorte s'il y était né? N'alléguerait-il point pour motif la qualité de patrie? Le Betussi n'a pu ignorer ce passage; car il a traduit en italien le traité d'où je le tire. Peut-être que s'il y eût fait attention, il n'aurait point dit que la ville de Florence donna à Boccace la bourgeoisie. *Quello, per le sue degne virtù, fu fatto cittadino Fiorentino* (4). Ce présent n'eût-il pas été superflu à l'égard d'un homme dont les ancêtres étaient Florentins? Sabellic prétend que Boccace était de Florence, et de la famille de Certaldo, *Florentinus Certaldâ domo* (5). Que ces difficultés ne vous fassent point de peine, puisque Boccace assure, dans l'építaphe qu'il se composa, et qui est sur son tombeau, que Certaldo est sa patrie.

(B) *Boccace..... se fit aimer de son maître; car il savait bien tenir les livres de compte.*] Cette amitié ne dura pas jusqu'à la fin. Boccace, beaucoup plus propre à être garçon de bel esprit, qu'à être garçon de comptoir, se dégoûta du négoce, et négligea les affaires de son maître. Celui-ci, s'accommodant peu de cette conduite, le congédia, et le renvoya en son pays. *Egli odiando tale essercitio, et poco curando i negotii del padrone, da lui fu licenziato, e rimandato alla patria* (6). Je m'étonne plus de la patience de ce marchand, que du congé qu'il donna : je m'étonne, dis-je, qu'il ait pu garder six ans un garçon qui n'aspirait qu'à la poésie, inclination in-

(1) Giuseppe Betussi, dans la Vie de Boccace.

(2) Elle se nomme Elsa.

(3) Boccace, au Traité des Fleuves, au mot Elsa.

(4) Betussi, nella Vita di Boccaccio.

(5) Sabellicus, lib. IX, cité par Betussi, Vie de Boccace.

(6) Benvenuto da Imola, cité par le même.

it moins convenable aux in-
de ce maître que la lecture du
Négociant, et la connaissance
nge.

rancs au denier cinq, combien font-ils?
vingt livres.

i quatre font neuf, ôtez deux, reste
sept (7).

les sciences pour lesquelles le
Boccace eût dû être passionné,
voulu se conserver les bonnes
du patron. Mais d'ailleurs, c'é-
bon signe qu'il pourrait deve-
ite, que de voir son aversion
es calculs.

ii pueri longis rationibus assem-
it in partes centum diducere. Dicit
Albini, si de quincuncæ remota est
, quid superat? poteras dixisse, Triens:
heus,
oteris servare tuam: redit uncia: quid
fit?

. Ad hæc animos ærugo et cura peculi
emel imbuerit, speramus carmina fingi
linenda cedro, et levi servanda cupres-
so (8)?

Les ordres de son père.... n'ar-
t point l'inclination naturelle à
er et à philosopher.] Consultez-
[V^e. livre de la Généalogie des
: Fastidiebat hæc animus, dit-
adeò ut in neutrum horum of-
m, aut præceptoris doctrinâ, aut
ris auctoritate, quâ novis man-
ngebar continuè, aut amicorum
us seu objurgationibus inclinari
, in tantum illum poëtica trahe-
fectio. Ce qu'il ajoute du pen-
qu'il avait eu dès l'enfance à
ion est curieux: Nec ex novo
consilio in poësim animus to-
debat pedibus, quinimò à vetus-
t dispositione ibat impulsus,
itis memor sum, nondum ad sep-
tatis annum deveneram, nec
ictiones videram, nondum doc-
iliquos adiveram, vix prima lit-
m elementa cognoveram, et ecce
mpellente naturâ fingendi desi-
r affuit, et si nullius essent mo-
, tamen aliquas fictiunculas edi-
n enim suppetebant tenellæ æta-
icio tanti vires ingenii (10). Il
re qu'il acquit bientôt la répu-
de poète, et avant même qu'il
t les règles de l'art; et il se

espréaux, sat. VIII, vs. 184, 214.

orat., de Arte poët., vs. 325.

Boccacius, de Genealogiâ Deorum, lib.
pud Papyr. Massonem, Elogior. tom.
g. 188.

Idem, ibid.

plaint de son père qui, ne songeant
qu'à l'utile, ne lui permit pas de s'ap-
pliquer à cette étude. « Il a été cause,
» dit-il, que je ne suis ni marchand
» ni canoniste, comme il l'avait sou-
» haité; et que j'ai perdu l'avantage
» de me signaler dans la poésie. »
*Mirabile dictu, cum nondum novis-
sem, quibus seu quot pedibus carmen
incederet, me etiam pro viribus reni-
tente, quod nondum sum, poëta ferè
à notis omnibus vocatus fui: nec du-
bito dum ætas in hoc aptior erat, si
æquo genitor tulisset animo, quin in-
ter celebres poëtas unus evasissem: ve-
rùm dum in lucrosas artes primò, in-
dè in lucrosam facultatem ingenium
flectere conarer meum, factum est ut
nec negociator sim, nec evaderem ca-
nonista, et perderem poëtam esse con-
spicuum* (11). On peut facilement se
représenter les déplaisirs du vieillard:
il n'était pas à son aise, et il se
voyait un fils capable de s'avancer;
mais, au lieu de lui trouver quelque
inclination pour les emplois lucratifs,
il ne le voyait porté que vers l'esprit
philosophe et la poésie, qui sont des
choses ordinairement opposées à l'ac-
quisition des richesses. *Piacendogli
sommamente leggere e intendere i buo-
ni poeti, a quali era molto inchinato,
e in tutte le sue attioni la vita philo-
sophica imitando. Nondimeno questo
suo proposito gli era non impedito, ma
quasi vietato dal padre, il quale si
perchè era male agiato, come ancho
perchè giudicava gli studi della huma-
nità e philosophia congiunti con la
poesia poter gli dare poco utile, desi-
derava e voleva che si mettesse ad al-
tra professione, per lo mezzo della
quale potesse sostentar se e dare ajuto
a lui* (12). Ceci me remet en mé-
moire un passage de M. Boileau:

Fils, frère, oncle, cousin, beau-frère de
greffier,

Pouvant charger mon bras d'une utile liasse,
J'allai loin du Palais errer sur le Parnasse.

La famille en pâlit, et vit en frémissant

Dans la poudre du greffe un poète naissant.

On vit avec horreur une muse effrénée

Dormir chez un greffier la grasse matinée.

Dès lors à la richesse il fallut renoncer (13).

(D) Il chercha partout d'autres maî-
tres què Pétrarque;.... et il s'épuisa
de telle sorte, qu'il eut besoin de la
charité d'autrui.] Il passa en Sicile,

(11) Idem, ibid., pag. 189.

(12) Betussi, Vita di Boccaccio.

(13) Despréaux, épitre V, vs. 112.

pour y entendre les leçons d'un Calabrois (14), qui avait la réputation d'être très-docte dans la langue grecque (15). Il loue beaucoup Andalus de Nigro, natif de Gênes, qui lui avait enseigné l'astronomie (16). Nous verrons ci-dessous ses liaisons avec un savant personnage de Thessalonique; mais voici l'épuisement de ses finances : *Ma, non posendo il povero posta col debile patrimonio, che quasi gia se n'era andato lungamente piu negli studi continuare, come disperato se ne stava quasi per pigliare novo paritto, e senza dubbio sarebbe stato a cio constretto dalla necessità : ma il divino Petrarca, che molto l'amava, incominciò sovvenirlo in diverse cose, ajutandolo secondo i bisogni di denari, e provedendogli di libri, ed altre necessarie cose; onde sempre egli lo chiamò padre e benefattor suo* (17). Vous voyez là que si Pétrarque n'avait fourni, et de l'argent, et des livres, et et telles autres assistances au pauvre Boccace, celui-ci eût été contraint par la misère à quitter l'étude, et à chercher un autre parti. Notez que Pétrarque lui légua par son testament cinquante florins, pour se faire faire un habit d'hiver, afin de pouvoir étudier plus commodément (18).

(E) *Il procura à un homme grec une chaire de professeur à Florence, pour l'explication d'Homère.*] Cet homme était de Thessalonique, et se nommait Léonce Pylate. Voyons ce que Boccace nous en apprend. *Ego Leontium Pylatum à Venetiis occiduam Babylonem quærentem à longâ peregrinatione meis flexi consiliis, in patriâ tenui, illum in propriam domum suscepi, et diù hospitem habui : et maximo labore meo curavi, ut inter doctores Florentini studii susciperetur, ei ex publico mercede appositâ. Fui equidem ipse insuper, qui primus meis sumptibus Homeri libros et alios quosdam Græcos in Hetruriam revocavi, ex quâ multis antè sæculis abierant non redi-*

turi. Nec in Hetruriam tantum, sed in patriam deduxi. Ipse ego fui qui primus ex Latinis à Leontio Pylato in privato Iliadem audiui. Ipse insuper fui, qui ut legerentur publicè libri Homeri operatus sum : et esto non satis plene perceperim, percepi tamen quantum potui : nec dubium si perperavisset homo ille vagus diutius penes nos, quin plenius percepissem, sed quantumcumque ex multis didicerim, nonnullos tamen præceptoris demonstratione crebrâ integrè intellexi, eosque prout oportunum visum est, huic operi miscui (19). Il le cite en divers endroits de son ouvrage de la Généalogie des Dieux : ce n'est pas que ce Pylate eût écrit des livres; mais Boccace lui avait ouï dire plusieurs choses qu'il conservait dans ses recueils. Nous verrons, dans les paroles qui le témoignent, une partie du portrait de ce docteur grec. On en conclura sans peine qu'il était pédant : *Leontium Pylatum Thessalonicensem virum, et ut ipse esset Barlaæ auditorem; persæpe deduco : spectu horridus homo est, turpi facie, barbâ prolixa, et capillis nigro, et meditatione occupatus assidua, moribus incultus, nec satis urbanus homo, verum uti experientia notum fecit, litterarum græcarum doctissimus, et quodammodo græcarum historiarum atque fabularum artiumque inexhaustum, esto latinarum non satis adhuc instructus sit. Hujus ego nullum vidi opus, sanè quicquid ex eo recito ab eo vivâ voce referente percipi. Nam eum legentem Homerum, et mecum singulâ amicitia conversantem ferè tribus annis audiui, nec infinitum ab eo recitatis urgente etiam aliâ curâ animum, acrior suffocisset memoria, nisi in schedulis commendâssem* (20).

(F) *Il entreprit la lecture de la Bible..... déjà vieux; mais..... se sentant attaché à l'art poétique, il crut qu'il s'y devait arrêter.*] Rapportons un passage du Betussi : « Diede quell'opra » maggiore che per lui si potesse alla » poesia, ed ancho si pose a studiare » nelle sacre lettere : ma, essendo » hoggimai quasi vecchio, si come » testimonia egli stesso nell'ultimod'i

(14) C'était sans doute le moine Barlaam.

(15) Betussi, Vita di Boccaccio.

(16) Boccacius, de Genealogiâ Deorum, lib. XV, cap. VI. Voyez Papyre Masson, Elogior. tom. II, pag. 195.

(17) Betussi, Vita di Boccaccio.

(18) Don Eugenio Gamurrini, abbate Casinese, Istoria genealogica delle Famiglie nobili Toscane e Umbre, dans le Journal des Savans du 7 de février 1678, pag. 58, édition de Hollande.

(19) Boccacius, de Genealogiâ Deorum, lib. XV, cap. VII, apud Papyrium Massonem, Elogior. tom. II, pag. 191, 192.

(20) Idem, ibid., cap. VI, apud eundem, pag. 193.

» presenti libri (21), dicendo : *Cetera facultatum studia, et si placerent, quoniam non sic impellerent, minime secutus sum. Vidi tamen sacra volumina à quibus, quoniam annosa et ætas, et tenuitas ingenii dissuasere, destiti, turpissimum ratus senem, ut ita loquar, elementarium nova inchoare studia, et cunctos indecentissimum esse id attentasse, quod minimè arbitreris perficere posse.* Così, non molto in questi studi si fermò, anzi lasciandogli da parte attese alla sua cara poesia, alla quale da i cieli era chiamato, si come continuando segue dicendo : *Et ideo cum existimem Dei beneplacito me in hac vocatione vocatum, in eadem consistere mens est* (22). » Ceci est notable. Il croyait que, même dans sa vieillesse, il se devait arrêter à la culture de la poésie, et que c'était le talent que Dieu lui avait confié, et le ministère à quoi le ciel l'avait appelé. Il suivit la maxime : *Quam quisque noverit artem in hac se exerceat.* Il faut se mêler du métier que l'on entend.

(G) Quoiqu'il fût d'une complexion amoureuse, il ne se voulut jamais marier, et ne laissa qu'un bâtard.] Citons encore le Betussi. *Fu medesimamente molto inchinato all' amore e libidinoso, e non poco gli piacquero le donne, como che di loro in molti luoghi dell' Opere sue ne dicesse quel peggio che dire si potesse, tuttavia di alquanta nelle scritture sue sotto finto nome ne fa honorato ricordo..... Non lascio di se heredi legitimi, perchè non hebbe mai moglie, solamente di lui rimase un figliuolo naturale senza più* (23).

(H) Il composa plusieurs livres.] Un *Abrégé de l'Histoire Romaine*, depuis Romulus jusqu'à l'an de Rome 724; avec un *Parallèle des sept rois de Rome et des empereurs*, jusqu'à Néron inclusivement : cet ouvrage fut imprimé à Cologne, l'an 1534, in-8°. *L'Histoire des Femmes illustres*, imprimée à Berne, l'an 1539, in-folio. *La Généalogie des Dieux*, avec un *Traité des Montagnes, Mers, Fleuves, Lacs, etc.* : cet ouvrage fut imprimé à Bâle, l'an 1532, in-folio, avec

des notes de Jacques Miccyllus. *De Casibus Virorum illustrium* : cet ouvrage commence à Adam, et finit à Jean, roi de France, pris par les Anglais l'an 1356. Il fut imprimé à Paris, in-folio, par les soins de Jean Thierrî, de Beauvais : je ne sais point en quelle année ; et, par conséquent, j'ignore si cette édition est postérieure à celle d'Augsbourg, de 1544. Ce livre a été traduit en italien, en espagnol, en anglais, et en français, sous le titre de *Traité des Mésaventures des personnages signalés*, à Paris, en 1578, in-8°. le traducteur se nomme Claude Vitart. Je m'étonne que Vossius ait parlé de presque tous ces ouvrages comme s'ils ne se trouvaient qu'en manuscrit (24). Quant aux livres que l'on attribue à Boccace * *de Victoriâ Sigismundi imperatoris in Turchas; de Hæresibus Boemorum; de captâ Constantinopoli; de Tartarorum Victoriâ in Turchas* (25); ils me semblent chimériques : cela est certain à l'égard de quelques-uns. Disons quelque chose des compositions italiennes de Boccace. Il fit *il Philocolo, la Fiammetta, l'Ameto, il Labirinto d'Amore, la Vita di Dante* (26), *il Decamerone*, dont je vais parler, etc. Tous ces écrits-là, et la plupart des latins, ont été traduits en français depuis long-temps (27). Quant à ses vers italiens, il me suffira de dire qu'il en fit beaucoup, et qu'il n'y fit point paraître un talent fort relevé. *Per dire il vero, lo stilo volgare in verso non gli fu troppo amico* (28). Cependant il fut un des triumvirs, ou des trois princes des poètes de ce siècle-là. Il est vrai qu'on s'accorda à ne lui donner que le dernier rang du triumvirat poétique. Le premier fut donné à Dante, et le second à Pétrarque (29). Notez que la *Théséide* de Boccace fut

(24) Vossius, de Histor. latinis, pag. 527.

* Pour le catalogue des ouvrages de Boccace, Joly renvoie au tome XXXIII des *Mémoires de Nicéron*, à la *Bibl. mediæ et infimæ latinitatis* de Fabricius, et à la *Bibl. manus. nova* de Montfaucon.

(25) Pocciantius, de Script. Florentinis, pag. 92. Betussi, in Vita Boccacii. Voyez aussi Gesner, in Biblioth., folio 390.

(26) Elle a été imprimée à Rome, en 1544, in-16, et à Florence, en 1576, in-8°.

(27) Voyez la Bibliothèque française de Du Verdier Van-Privas, au mot Jean Boccace.

(28) Betussi, Vita di Boccaccio.

(29) La même.

(21) C'est-à-dire, de *Genealogiâ Deorum*.

(22) Betussi, Vita del Boccaccio.

(23) La même.

un poëme d'une nouvelle invention, et c'est toujours un relief; car il n'appartient qu'aux grands esprits de tracer des routes inconnues auparavant. *Scrisse la Theseïde, opera in ottava rima, nella cui si contengono i fatti di Theseo, e fu il primo inventore di tale testura: perciocchè per inanzi non mi ricordo io haver trovata ch' altri la usasse* (30). N'oublions pas qu'il reconnut son infériorité; car, ayant vu les sonnets et les chansons de Pétrarque, il résolut de jeter au feu ses poésies. Pétrarque lui écrivit une lettre pour le détourner de ce dessein (31). Le Betussi s'arrête là; mais il devait dire aussi que Boccace brûla actuellement ses vers italiens, après avoir vu qu'ils n'approchaient pas de ceux de Pétrarque. Voyez l'auteur que je cite (32).

(1) *C'est par ses ouvrages galans principalement qu'il s'est immortalisé.*] Cela doit surtout s'entendre du *Décameron*, qui est un recueil de cent nouvelles, où l'on voit des aventures d'amour bien récréatives, et beaucoup de tours de friponnerie joués aux maris. Cet ouvrage a été traduit en plusieurs langues, et réimprimé cent et cent fois. C'est par-là qu'une infinité de gens, à qui les autres écrits de l'auteur n'auraient jamais révélé son existence, savent que Boccace a été un ornement de son siècle, un bel esprit, une belle plume, un *virtuoso*, et tout ce qu'il vous plaira. Paul Jove fait cette remarque: *Obsolescunt et ægrè quidem vitæ spiritum retinent libri de Genealogiâ Deorum, varietateque fortunæ, et de fontibus, accuratè potiùs quàm feliciter elaborati, quandò jam illæ decem dierum Fabulæ, Milesiarum imitatione in gratiam oblectandi otii, admirabili jucunditate compositæ, in omnium nationum linguas adoptentur, et sine ullâ suspitione interitûs, applaudente populo, cunctorum operum gratiam antecedant* (33). Il y a des protestans à qui le *Décameron* de Boccace ne déplaît point: ils y trouvent des railleries contre les moines,

et contre les dévotions papales. *In eo fabulis et historiis centum papale regnum, confessionem auricularem, sanctos, lipsanolatriam, purgatorium, etc., acerrimè perstrinxit, perversitatibus papæ non ignarus* (34). De là vient sans doute que des auteurs catholiques l'ont traité d'impie: *Boccacius Hetruscorum Cicero, fabulator jucundus, et eloquens sermone patrio, sed latini parùm peritus, theogonia non admodum accuratus, et mythologiæ non satis idoneus enarrator, in omnibus obscœnus, impius, et versificator ineptissimus* (35). Vous voyez qu'on le traite aussi d'obscène. Messieurs de Port-Royal lui font le même reproche. « Il faut prendre garde, » disent-ils (36), qu'il y a des endroits dans cet auteur qui font bien voir qu'il a été moins scrupuleux à violer les règles de la pureté des mœurs, que nous avons reçues de Dieu même, qu'à choquer celles de la pureté du langage, qui ne sont nées que du caprice ou de la vèronté des hommes. » Voyons ce que M. Bullart observe touchant cet écrit. *La plus considérable de ses compositions, dit-il* (37), *est le Décameron: ayant été reçu avec applaudissement de toute l'Italie, il fut encore accueilli si favorablement des nations étrangères, que chacune le voulut avoir en sa langue; et on le rechercha avec d'autant plus d'empressement qu'en travailla à le supprimer, et qu'il fut censuré à cause de ses discours trop libres et trop satiriques contre les moines. BOCCACE le donna au public l'an 1348, en un temps que la ville de Florence était désolée et presque déserte par une cruelle contagion. Il peut être compté entre les plus beaux de ses écrits, qui sont faits pour le divertissement, et qui joignent en quelque façon l'utile et le délectable ensemble; aussi Pétrarque l'ayant parcouru, il y trouva tant d'agréments, qu'il prit la peine de mettre en latin, pour sa pro-*

(30) Betussi, Vita di Boccaccio.

(31) *Là même.*

(32) Petrarca, Epist. ad Boccacium, lib. V Rerum senilium, apud Papyr. Massonem, Elogior. tom. II, pag. 191.

(33) Paulus Jovius, Elog. cap. VI, pag. 23.

(34) Bernegger. Idol. Lauret., pag. 128 et seq. apud Pope Blount, Censuræ Auctor. pag. 308.

(35) Balthasar Bonifacius, Histor. Ludicræ lib. XV, cap. III, pag. 432, 433.

(36) Baillet, Jugem. des Savans, num. 206 des Critiques grammairiens. Il a cité la préface de la Grammaire italienne de MM. de Port-Royal.

(37) Bullart, Académie des Sciences, tom. I, pag. 263.

pre satisfaction, un échantillon de ce bel ouvrage, qui fut la patience incroyable de Grisélide, à l'endroit du marquis de Saluces, son mari. Pétrarque dédia à Boccace la version latine qu'il avait faite du conte de Grisélidis, et lui marqua qu'en parcourant le Décaméron il avait pris garde que l'auteur avait été obligé de repousser certains satiriques, qui ne savaient faire autre chose que reprendre ce qu'ils ne voulaient, ou ne pouvaient faire. *Animadverti alicubi librum ipsum canum dentibus lacescitum, tuo amen baculo egregie, tuoque voce defensum. Nec miratus sum : nam et vires ingenii tui novi, et scio expertus esse hominum genus, et insolens et ignavum, qui quicquid ipsi vel nolunt, vel nesciunt, vel non possunt, in aliis reprehendunt, ad hoc unum docti et arguti. Sed elingues ad reliqua* (38). Il ajoute qu'il excusait les endroits lascifs sur l'âge de l'écrivain, et sur la nature des matières, et sur le caractère des personnes qui liraient un tel ouvrage. *Si quid lascivie liberioris occurreret, excusabat ætas tunc tua dum id scriberes, stylus, idioma, ipsa quoque rerum levitas, et eorum qui lecturi talia videbantur : refert enim largiter quibus scribas, morumque varietate styli varietas excusatur* (39). On ne peut rien voir de plus équitable que cela. Tous ceux qui se mêlent de juger d'un livre se devraient régler sur ce modèle : ils devraient considérer l'âge et la profession de l'auteur, la nature du sujet, et pour quelles gens il écrit ; car ce qui serait insupportable dans un ouvrage dogmatique ne l'est pas dans un ouvrage destiné à divertir. Quoi qu'il en soit, les obscénités du Décaméron n'empêchèrent pas la plus sage et la plus vertueuse princesse de France de donner ordre qu'on le traduisît en français, puisque ce fut pour obéir à la très-illustre Marguerite de Valois, reine de Navarre, qu'Antoine le Maçon (40) le traduisit en notre langue. Du Verdier Vau-Privas cote jusqu'à

cinq éditions de cette version (41) ; et néanmoins il ne parle pas de celle dont je me sers : c'est celle de Paris, chez Martin le Jeune, en 1559, in-8°. ; ni de celle de Paris, chez Olivier de Harsy, en 1569. Il observe que ce même livre *avoit esté traduit long-temps auparavant par un nommé Laurent, de premier faict*. Notez qu'il y a une édition italienne du Décaméron (42), où François Sansovin ajouta une préface et la Vie de l'auteur. On a publié à Amsterdam une nouvelle traduction française de cet ouvrage, avec des figures, l'an 1697. Celui qui a fait cette traduction avoue dans la préface qu'il a développé les grâces de l'original, qu'il les a habillées à nos manières, qu'il a abrégé, qu'il a évité les redites ; qu'il a *changé assez souvent non-seulement des périodes entières, mais même le plan de l'ouvrage* ; qu'il n'a pris que l'essentiel de la nouvelle, et que, *pour éviter les préambules qui sont à la tête de chaque conte, il a jugé à propos de ne point nommer les interlocuteurs, et de retrancher la distinction des journées* ; que, quand il a trouvé des endroits trop libres, il a pris un soin tout particulier de ménager les expressions, et d'envelopper les choses de manière que le beau sexe puisse en rire sans rougir. Il ose espérer qu'on n'aura pas sujet de se plaindre qu'il ait gâté quelque chose par une circonspection trop scrupuleuse. Mais bien des gens se persuadent que tous ceux qui peuvent lire le Décaméron en italien auront du dégoût pour une version si peu conforme à l'original ; et qu'ils aimeraient encore mieux se servir des vieilles versions que de celle-ci ; et, quand, au lieu de traduire littéralement, on se donne la liberté de retrancher et de changer tout ce qu'on juge à propos, on s'attire de la part de ces gens-là les mêmes reproches que les bons buveurs font tous les jours aux marchands de vin, qui n'ont presque jamais dans leurs caves que des mélanges d'où l'art chasse la nature.

Personne peut-être n'a plus crié contre Boccace, que le Vannozzi. Il prétend que la lecture du Décaméron a produit tant de courtisanes que, si

(38) Petrarcha, apud Papyr. Massonem, Elogior. tom. II, pag. 198, 199.

(39) Idem, ibidem.

(40) Il était de Dauphiné, trésorier de l'extraordinaire des guerres, et secrétaire de la reine de Navarre, sœur unique de François

(41) Du Verdier, Bibliothèque française, pag. 72.

(42) A Venise, en 1549, in-4°.

l'on en savait le nombre, on serait épouvanté. *Al fuoco, al fuoco, s'ècrie-t-il (43), sì fatti volumi; spengasi il seme una volta di così maligna sizzania, chi potesse contare quante puttane ha fatto il Decameron del Boccaccio, rimarrebbe stupido, e senza senso. Che cose dicano di lui due Fiorentini savi, e letterati amendue, leggasi in due lettere, una di Francesco Petrarca tra le latine, ed una di Bartolomeo Cavalcanti tra le vulgari, ed intenderallo. Ma che occorre cercar più oltre di quello, che n'habbia giudicato la santa inquisitione dannandolo? Non si può negare, che l'opera del Decameron non sia stata di notabil giovamento alla lingua Tosca, della quale egli è veramente maestro; ma, per conto delle materie, e delle cose narrate da esso, in quel suo novelliere, non si può dire, quanto, e quale sia stato, e perseveri tuttavia, il danno, che se ne sente. Il y a dans cette lettre du Vannozzi plusieurs témoignages de zèle contre les livres d'amour.*

(K) *On lui impute le péché de plagiaire.*] On (44) prétend que son livre de *Genealogia Deorum* fut tiré d'un pareil ouvrage du jurisconsulte Paul de Pérouse, bibliothécaire du roi Robert (45). Mais puisqu'il avoue qu'il en tira plusieurs choses, et surtout celles qu'il a débitées sous le nom de Théodonce (46), il ne faut pas qu'on lui fasse un crime de ses emprunts. Il n'est pas si excusable à l'égard de ce qu'il a pris d'un autre auteur, et du livre de Vibius Sequeste de *Nominibus Fluminum, Fontium, Lacuum, Nemorum, Paludum et Gentium* (47); car il ne le cite jamais. *Boccacius in opere de Genealogia Deorum Fulgentii Mythologiam, etiam cum non citat, graviter exscripsit: adeo ut ex Boccacio in non paucis emendari Fulgentius potuerit* (48). C'est une question s'il est l'auteur véritable de

l'Ameto et de l'Amatoria Visione (49). Thomasius ne l'a point mis dans la liste des plagiaires.

Le Vannozzi remarque que le *Décameron* même est parsemé de larcins. *In un libro di novelle, e di bel parlare gentile, anteriore al Boccaccio, e di dove egli cavò alcune delle risposte da lui nel suo Decameron, è principe goicotto, che vuol dire principe de' ruffiani, si legge questa con puntalmente, e de verbo ad verbum descrittà* (50). Ayant rapporté les paroles de l'écrivain antérieur à Boccace, il observe que le copiste avait corrompu d'une manière scandaleuse son original. Les personnages de la copie sont ecclésiastiques, et de bons deviennent méchans; ceux de l'autre auteur étaient laïques, et avaient quitté leur mauvais train. *Io ho copiato qui questa novelletta, dal suo detto libro, acciò si noti il peggioramento, che n'ha fatto il Boccaccio, trasferendola tra le sue, che è quella a punto di Masetto da Lamporecchio tanto peggiorata, e così scandalosamente alterata, come giudicherà chiunque la sapia: attribuendo a persona sacra il Boccaccio quella colpa, che dal suo anteriore fu ascritta a persona profana; e dove quelli fa di cattive doventar buone le sue, il Boccaccio fa di buone doventar cattive le nostre* (51).

(L) *Les inquisiteurs ont pris soin de mettre son *Décameron* dans la liste des ouvrages défendus.*] M. Arnold observe que les livres des poètes païens, remplis de tant de vilénies, qui peuvent beaucoup porter au péché, n'ont pas été défendus, par cette seule raison, qu'ils sont nécessaires à quelques personnes pour apprendre la langue latine.... Ceux donc qui ont fait les règles de l'Index n'ont pas cru qu'on dût défendre par aucune loi positive, que de jeunes gens, qui sont maîtres de leurs lectures, à qui ces sortes de livres sont beaucoup plus dangereux qu'aux enfans, lussent les infamies de Martial, de Juvénal, d'Horace, de Pétrone, d'Apulée, etc. Ce n'est pas qu'ils n'aient cru que la plupart de ceux qui les lisaient, fai-

(43) Bonifacio Vannozzi, delle Lettere Miscellane vol. I, pag. 580.

(44) Leand. Albertus, Descript. Italica, pag. 301.

(45) Il était roi de Naples.

(46) Boccac., de *Genealogia Deorum*, lib. XV, cap. VI. Voyez Vossius, de *Histor. latin.*, pag. 525, 526.

(47) Voyez Vossius, de *Philologia*, cap. XI, num. 10, pag. 57.

(48) Faber., in *Decad.*, num. 95.

(49) Leand. Albert., *Descript. Ital.*, pag. 76.

(50) Vannozzi, delle Lettere Miscellane vol. I, pag. 580.

(51) Là même.

al ; mais c'est que d'autres as-
mis dans la vertu pour n'être
hés de ces images fâcheuses,
y chercher que la propriété et
ce de la langue grecque ou la-
pouvant lire innocemment,
é qu'on pouvait s'en tenir au
turel, et en laisser le discerne-
a conscience de chacun, et au
t des directeurs et des confes-
ls ont fait la même chose à
du *Décameron* de Boccace.
ue les Italiens y trouvent la
nde délicatesse de leur langue,
e de ses contes n'a pas empê-
on ne l'ait laissé entre les
e tout le monde, pourvu qu'il
igé. Et cette correction, à ce
a dit, consiste seulement à
dans des contes scandaleux,
de moines et de religieuses,
res. Cependant plus les mau-
hoses, et qui peuvent être un
tentation à l'égard de l'impu-
nt contées agréablement, plus
danger qu'on ne s'empoisonne
isant. Ce n'est donc pas une
i fasse beaucoup d'honneur à
ion chrétienne, d'avoir laissé
si dangereux de ce côté-là en-
mains de tout le monde, par
ison qu'il est écrit fort poli-
endant qu'on en défend une
d'autres, où il y a plus à ap-
, et où les dangers de se nuire
iniment moindres. Ce que j'en
t qu'en comparant tant de li-
fendus avec celui de Boccace
fendu (52). Tout ce discours
judicieux, et il contient une
en capable de faire penser que,
que les gens d'église soient
intérêt, on ne se soucie pas
p du mal que la lecture de
pourrait produire.

On vient de traduire son *Laby-
d'Amour*, qui est une preuve
déréglemens avec le sexe, et
grins qu'il y trouva.] Cette
ion française, imprimée à Pa-
699, a été tout aussitôt contre-
Amsterdam. Elle a pour titre
e de Boccace. C'est une invective
contre les femmes : l'auteur l'é-
pendant la colère où il était
une veuve qu'il avait aimée,
ui avait joué un mauvais tour.
fficultés proposées à M. Steyaert, IX^e.
g. 324.

Celui qui a traduit cet ouvrage s'est
donné encore plus de liberté que le
nouveau traducteur du *Décameron*.
Il en a retranché beaucoup de choses,
qu'il a remplacées de contes, de frag-
mens et de vers, composés, ou par
ses amis, ou par d'autres écrivains
de notre temps. M. de Beauval assure
que ce n'est nullement une traduction
régulière du *Songe de Boccace*, mais
un assemblage assez mal assorti du
Songe de Boccace, et de tout ce que
les modernes ont dit long-temps après
Boccace sur le chapitre des femmes
(53). Un autre journaliste est encore
plus sévère : il dit que les supplé-
mens font de toute la pièce quelque
chose de monstrueux, et en ruinent en-
tièrement l'économie. Rien ne paraît
plus hors d'œuvre dans un ouvrage de
Boccace, qui vivait il y a plus de trois
cents ans, que des vers de mademoi-
selle de Scudéri, des pensées de M. de
la Bruyère, des maximes de la Roche-
foucauld, et des pièces encore plus
nouvelles (54). Notez que le traduc-
teur nous avertit qu'il a retranché....
bien des choses que la pudeur ne souf-
fre point ; mais qu'il a conservé à Boc-
cace sa dévotion, parce qu'il a cru
qu'il aurait trop défiguré son ouvra-
ge, s'il la lui avait ôtée, après lui
avoir ôté ses saletés. Il remarque que
la manière ordinaire de cet auteur est
de mêler de la morale et des senti-
mens pieux parmi des bagatelles.

Observons que, généralement par-
lant, il n'y a point d'écrivains qui
médisent du beau sexe autant que
ceux qui l'ont le plus fréquenté, ai-
mé et idolâtré ; et ainsi les femmes se
doivent fort peu soucier de ces mé-
disances : ce sont des preuves de leur
empire, ce sont des murmures d'un
esclave qui sent le poids de ses chaî-
nes, ou qui, dans sa liberté, voit en-
core sur son corps les marques de sa
servitude.

(N) *L'un de ses meilleurs contes est
dans Apulée.*] C'est celui de la fem-
me qui sacha son galant sous un ton-
neau. Béroalde l'a remarqué. *Joannes
Boccacius*, dit-il (55), *eloquio verna-*

(53) *Histoire des Ouvrages des Savans*, mars
1699, pag. 128.

(54) Bernard, *Nouvelles de la Républ. des
Lettres*, mois d'avril 1699, pag. 476.

(55) Philippi Beroaldi *Notæ in lib. IX Asini
Aurei Apulei*, pag. 297, 298, edit. *Basilæensis*
anni 1597, in-8°.

culo disertissimus , condidit centum fabulas argumento et stylo lepidissimo festivissimoque, inter quas Apuleianam hanc inseruit, transposuitque commodissimè, non ut interpres, sed ut conditor; quam foeminae nostrates non surdis auribus audiunt, neque invitæ legunt. M. de la Fontaine a donné aussi ce conte, sous le titre du *Cuvier* (56); mais on n'a point averti qu'il l'ait tiré d'un autre auteur. Il marque quelquefois la source où il a puisé. Je m'étonne qu'il ne l'ait pas toujours fait.

(56) *Au II^e. tome de ses Contes, pag. 190 de l'édition d'Amsterdam, en 1685, in-8^o.*

BOCCALIN (TRAJAN), natif de Rome, a été un fort bel esprit au commencement du XVII^e. siècle. Il aimait trop la raillerie et la médisance, et il prit un tour assez nouveau et assez plaisant, pour critiquer tout ce qu'il voulait. Ce fut de feindre qu'Apollon, tenant ses grands jours sur le Parnasse, écoutait les plaintes de tout le monde, et faisait droit selon l'exigence des cas. De là sortirent les *Ragguagli di Parnasso*, qui ont été traduits en diverses langues (a), et fort goûtés du public. Il tomba dans le défaut ordinaire de ceux qui se plaisent trop à la satire; c'est qu'il voulait élever sa médisance jusque sur les trônes, et sur les têtes couronnées, et attaquer principalement celles qui faisaient alors le plus de bruit dans l'Europe. Il attaqua la cour d'Espagne; et il le fit d'une manière d'autant plus piquante qu'il prétendait faire voir que la monarchie de ce nom n'était point aussi puissante qu'on s'imaginait, et qu'au contraire il était facile d'en

(a) *J'ai vu une traduction française de la I^{re}. centurie imprimée à Paris, l'an 1615, in-8^o. dont l'auteur s'appelle Fougasse.*

saper la force par certains expédiens qu'il indiqua (b). On a cru que ce fut la cause de sa mort. Les Espagnols se plaignent beaucoup deses médisances (A). Voyez dans Moréri comment on le fit mourir. Cet homme, qui censurait toute la terre, et qui trouvait tant à redire au gouvernement, fit voir que sa théorie et sa pratique s'accordaient fort mal ensemble (B); car la juridiction qu'il exerça dans quelques lieux de l'état ecclésiastique ne fut nullement conforme aux règles. On s'allait plaindre éternellement de lui à Rome; ce qui fit faire des réflexions bien malignes, tant contre les avocats et les médecins, que contre les théologiens (C). Ceux qui se sont contentés de dire qu'il *méditait des discours politiques sur Tacite* (c), lorsqu'il fut assassiné (D), n'étaient guère instruits des choses. Il laissa des enfans (E). On l'a mis au nombre des plagiaires (F), et l'on a fait des fautes sur ce chapitre, comme je l'ai montré dans l'une de mes remarques (d).

(b) Nicius Erythræus, *Pinacoth. III, pag. 223, en parlant du livre intitulé Pietra del paragone politico.*

(c) Moréri est de ceux-là.

(d) Voyez la remarque (F), vers la fin.

(A) *Les Espagnols se plaignent beaucoup de ses médisances.* Écoutez ce que dit à ce sujet un de leurs auteurs. *De nuestros tiempos ser notados por de genio critico y maldiciente, Francisco Berna, poeta, contra los de su nacion Italianos: Trajano Bocali, discursista paradoxo contra toda la nacion española.* C'est ainsi que s'exprime Juan Vitrian, dans ses Notes sur Philippe de Comines (1).

(B) *Sa théorie et sa pratique s'accordent mal.*

(1) Chap. I, lettre F, pag. 3.

cordaient fort mal ensemble.] Voici ce que Nicius Érythrée en a dit. *At qui se aliis Reip. benè gerendæ ducem ac magistrum profitetur ac præstat, in iis oppidis, quorum illi administratio commissa fuerat, regendis, suis ipse præceptis non paruit, sed multa, ut aiunt, commisit, quæ ab illorum rationibus essent aliena. Quamobrem fiebat, ut Romam crebræ de ipsius injuriis querimonie deferrentur* (2). Il n'est que trop ordinaire que ceux qui composent des livres de politique, je dis de bons livres, fassent voir très-peu de capacité, lorsqu'il leur arrive d'être promu à de grandes charges; tant il est vrai que l'application des règles est plus malaisée que l'art d'en bien discourir!

(C). *ce qui fit faire des réflexions bien malignes, tant contre les avocats et les médecins, que contre les théologiens* *.] Nicius Érythrée prétend que cela fit naître un proverbe qui portait qu'il y a trois sortes de gens, qui ne font presque aucun usage des lois qu'ils prescrivent aux autres. Personne ne s'écarte plus du droit dans les affaires, qu'un jurisconsulte; personne n'observe moins le régime de santé, qu'un médecin; personne n'a moins de crainte des remords de la conscience, qu'un théologien. On verra dans l'original, dont je viens de rapporter le précis, l'exception que l'auteur a faite. Il ne conte point la chose comme les railleurs la content ordinairement. Ils disent que les avocats, qui conseillent tant aux autres de plaider, n'ont presque jamais de procès; que les médecins, qui ordonnent tant de remèdes à leurs malades, en prennent très-peu dans leurs maladies; et que les théologiens, qui marquent aux autres un si grand nombre d'articles de foi, ne croient que peu de choses (3). Voici le latin de Nicius Érythrée. *Quamobrem fiebat, ut Romam crebræ de ipsius (Boccalini) injuriis querimonie deferrentur, ac locus proverbio fieret, quo dicitur, tria esse ho-*

minum genera, qui nihil ferè legibus, quas ipsi aliis imponunt, utantur, nimirum jurisconsultos, medicos, atque theologos: nulli enim magis in negotiis ab jure, ab æquitate, discedunt quàm J. C.; nulli tuendæ valetudinis rationem minùs servant quàm medici; nulli conscientie aculeos minùs metuunt quàm theologi. Itaque, qui justitiam, valetudinem, et conscientiam amittere satagunt, juris doctorum, medicorum, theologorumque amicitias colant: quod tamen de iis tantùm intelligendum, qui ea studia non seriò ac sedulò, verùm in speciem, et dicis causâ, profitentur (4).

(D) *On a dit qu'il méditait des discours politiques sur Tacite, lorsqu'il fut assassiné.*] Il fallait dire, non-seulement que ces discours étaient composés, mais aussi qu'on en avait fait à Genève deux éditions différentes. Pour relever le prix de ces éditions, on a fait accroire au monde, 1°. que le manuscrit de cet ouvrage était une pièce très-rare; 2°. que le sénat de Venise avait gardé soigneusement l'original, jusqu'à ce qu'il en fit présent à la reine de Suède; 3°. qu'on avait trouvé moyen, avec mille frais et mille peines, de recouvrer une copie du manuscrit donné à cette princesse par le sénat de Venise. Pure forfanterie. Vingt ans avant l'arrivée de cette reine en Italie, ce manuscrit courait partout. Il y en a bien trente copies en diverses bibliothèques de delà les monts. L'auteur avait lui-même fait présent de son ouvrage à plusieurs personnes, et nommément au cardinal Barberin à Rome, et au procureur Morosini à Venise. Le cardinal fit présent de son exemplaire à l'académie des humoristes, et on en tira plusieurs copies. L'exemplaire de Morosini n'a pas été moins copié: ainsi il n'était pas difficile d'en acheter des copies. Le gouverneur d'un milord en acheta une, dont il s'accommoda à Genève avec un libraire qui l'imprima (5). Un gentilhomme allemand en apporta d'Italie un autre exemplaire environ le même temps, et le donna à un professeur de Tubinge, nommé M. du May, qui y joignit des remarques, et l'envoya à M. Leti à Genève. M. Leti le fit im-

(2) Nicius Erythræus, Pinacoth. I, pag. 272.

(*) Sur cette réflexion, laquelle, soit dit en passant, est de Panurge, L. 3. ch. 29, de Rabelais, Benjamin Priolo avait formé une de ses maximes, rapportée par M. Bayle, remarque (K) de l'article Priolo. REM. CRIT.

(3) Voyez le Courtisan de Balphas. de Castillon, pag. 295.

(4) Nicius Erythræus, Pinacoth. I, pag. 272.

(5) Ce fut le sieur de Tournes.

primer chez le sieur Widerhol, et l'intitula *Bilancia Politica*, et y joignit un troisième volume, auquel il mit son nom (6). Cet ouvrage de Boccalin n'a pas été estimé : M. Amelot de la Houssaye en parle avec beaucoup de mépris (7).

(E) *Il laissa des enfans.*] J'ai sa *Pietra del Paragone Politico*, imprimée à Paris l'an 1626, in-8°, et dédiée au cardinal de la Valette. Ce fut le fils de Boccalin qui la dédia à ce cardinal : l'épître dédicatoire est datée de Paris, le 10 d'avril 1626. Ce qui me surprend est d'y voir traité de posthume cet ouvrage - là ; car j'ai vu une édition de l'an 1615 du livre de Boccalin, qui porte le titre de *Pietra del Paragone Politico*. Cela me ferait conjecturer que l'ouvrage, qu'on dédia au cardinal de la Valette, était une suite, ou une seconde partie de la *Pietra del Paragone Politico*. Je prie ceux qui auront du loisir, et plusieurs éditions en main, de vérifier ce qui en est. M. Giri avait publié sa version française de cet ouvrage de Boccalin, avant que le fils de l'auteur le publiât en italien, l'an 1626 (8). La version latine du même ouvrage, faite par Ernest-Jean Creutz, fut imprimée à Amsterdam, l'an 1642, in-12, sous le titre de *Lapis Lydius Politicus*.

(F) *On l'a mis au nombre des plagiaires.*] Ce terme me paraît impropre, parce qu'on n'impute pas à Boccalin d'avoir dérobé le travail d'autrui, mais d'avoir prêté son nom pour mettre à couvert l'auteur véritable. Il a imité, dit-on, certaines personnes qui, pour épargner à leur patron ecclésiastique la honte d'avoir engrossé quelques servantes, disent que ce sont eux qui l'ont fait, et se marient avec la servante, résolus à l'adoption de tous les enfans qui pourront venir de la même main. On veut que le cardinal Cajetan soit le véritable auteur des livres qui ont paru sous le nom de Boccalin (9) ; et si vous demandez

pourquoi le cardinal Cajetan se dépouilla de son droit en faveur d'un autre, on vous répondra que ce fut afin d'avoir le plaisir de censurer et de mordre sans faire tort à sa dignité, ni sans se faire des ennemis. Je ne saurais croire que cela soit vrai ; je crois seulement que Boccalin fit comme Térence : il communiquait ses pensées aux cardinaux qui le protégeaient (10), et il profitait de leurs avis et des pensées qu'ils lui suggéraient. Il se faisait un honneur de l'opinion qu'on aurait qu'il était aidé par de telles gens : c'était suivre le goût de Térence. *Quemadmodum Terentio malevoli objiciebant, ipsum, in fabulis faciendis, Scipionis Africani, Lælii qui dictus est sapiens, et Furii Pii operâ uti, assidueque cum illis conscribere; ita etiam de Trajano famâ distulerat, in his actis referendis homines nobilissimos socios et adjutores habere. Verum id sibi non minus laudi ducebat, quàm Terentius, qui gloriosum sibi putabat, id quod malevoli quasi maledictum vehemens existimabant, ac fit verisimile hæc cum illis eum communicasse, quibus, et notanda et animadvertenda aliorum vitia, eadem esset voluntas atque propensio* (11). Quelques-uns, pour n'avoir pas assez pris garde à l'ordre du temps, ont dit que le cardinal Cajetan, qui disputa contre Luther, a fait les *Ragguagli* du Parnasse, et la *Pietra del Paragone*. M. Chevreau attribue cette faute à Jean Rhodius, médecin danois, et à Pierre Scavenius : il se trompe ; car ils prétendent parler d'un autre cardinal Cajetan, et il les réfute par une mauvaise raison. Boccalin, dit-il (12), qui était fils d'un architecte de Rome, fut saquetté à Venise par l'ordre de l'ambassadeur d'Espagne. Est-ce une preuve qu'il n'a pu prêter son nom à un ouvrage du cardinal Thomas de Vio, qui disputa

rhodius, Polyhist., pag. 81, rapporte ce sentiment. Voyez Placcius de Pseudonym., pag. 165, et Deckherrus de Scriptis Adesp., pag. 253, 254.

(10) Il dédia la première centurie des *Ragguagli*, l'an 1612, au cardinal Borghèse, et la seconde, l'an 1613, au cardinal Cajetan.

(11) Nicus Erythræus, Pinacoth. III, pag. 222.

(12) Chevreau, Histoire du Monde, liv. V, chap. IV, pag. 185, édition de Hollande, 1687.

(6) Toutes ces particularités sont tirées d'un Mémoire venu de bon lieu. On en garde l'original.

(7) Dans le Discours critique qui est au-devant de sa Morale de Tacite, et de sa traduction des six premiers livres des Annales de Tacite.

(8) Cela paraît par l'épître dédicatoire.

(9) Scavenius, num. 89, l'affirme, apud Rhodium de Auctoribus suppositis, pag. 42. Mo-

contre Luther ? Notez que Nicius Érythrée assure que Perenda, qui avait été secrétaire du cardinal Henri Cajetan, aida Boccalin à composer les *Ragguagli* (13).

(13) Nicius Erythr., *Pinacoth.* III, pag. 131.

BOCHART (MATTHIEU), ministre du saint Évangile, à Alençon, dans le XVII^e. siècle, a publié quelques livres (A) qui l'ont fait passer pour un savant homme. Celui qu'il composa *contre le sacrifice de la messe* lui fit des affaires, comme le remarque M. Daillé : *un missionnaire, ayant trouvé plus à propos de le traduire devant les juges séculiers, que de répondre à ses raisons, s'avisa de lui faire une querelle juridique, sur ce qu'il avait donné aux ministres la qualité de pasteurs* (a). Il n'y a point lieu de douter du fait ; mais il est fort apparent que M. Daillé ne s'est pas bien souvenu des circonstances (B). On a quelquefois confondu Matthieu Bochart avec son cousin Samuel Bochart (C), dont je vais parler.

(a) Daillé, *Réplique à Adam et Cottiby*, II^e. part., pag. 103.

(A) *Il a publié quelques livres.* Les principaux de ses ouvrages sont un *Traité contre les Reliques*, et un *Traité contre le Sacrifice de la Messe*. Il a fait aussi un *Dialogue* sur les difficultés que les missionnaires faisaient perpétuellement aux protestans de France, en vertu de ce qui s'était passé au synode national de Charenton, touchant la tolérance des erreurs luthériennes. Ce dialogue, étant tombé entre les mains de l'électeur palatin, lui parut propre à porter les princes de la confession d'Augsbourg, à travailler à la réunion des deux églises protestantes (1) ; ainsi il le leur fit voir pendant l'assemblée de Francfort. Cette bonne nouvelle étant venue

à la connaissance de l'auteur, lui fit enfanter un livre latin intitulé *Diallacticon*, qu'il dédia à cette altesse électorale. Il fut imprimé à Sedan, en l'année 1662, et contient un projet de réunion entre les luthériens et les calvinistes.

(B) *On lui fit une querelle juridique, sur ce qu'il avait donné aux ministres la qualité de pasteurs.... M. Daillé ne s'est pas bien souvenu des circonstances.* Je n'ai besoin pour le prouver, que de M. Daillé lui-même. Il veut que le missionnaire, embarrassé par le livre de Matthieu Bochart contre le sacrifice de la messe, ait mis l'auteur en justice l'an 1657 ; mais il convient dans l'une des tables de son livre, que le traité contre le sacrifice de la messe fut imprimé à Genève, l'an 1658. Il remarque dans la page 417 de la première partie de sa réplique, que cet *excellent traité du sacrifice de la messe* (2) fut mis en lumière il n'y avait que trois ans. Ce qu'il dit vers la fin de sa préface est une preuve certaine qu'il composait sa réplique en 1661. Il ne peut donc pas être vrai, que le missionnaire, qui fit un procès à Matthieu Bochart en 1657, trouva cela plus à propos que de réfuter le livre du sacrifice de la messe. De plus, M. Daillé déclare qu'il ne sait point, qu'avant le procès intenté à M. Bochart en 1657, on eût jamais porté plainte contre les ministres de ce qu'ils se qualifiaient pasteurs. Mais il ne laisse pas de faire mention tout aussitôt d'un arrêt du parlement de Rouen, rendu 22 ou 23 ans depuis l'an 1633, que les ministres de Charenton se donnèrent la qualité de pasteurs de l'église réformée de Paris, dans l'approbation d'un livre (3). Cet arrêt du parlement de Rouen fut rendu sans doute sur la plainte portée contre le ministre Bochart ; car autrement M. Daillé se contredirait lui-même : il n'est donc point vrai que le procès fait à ce ministre tombe sur l'année 1657. Il faut donc que M. Daillé se soit mépris, et quant au temps que ce procès fut intenté, et quant au livre qui en fournit l'occasion. Il s'est mépris encore par un autre endroit, puisqu'il est certain qu'en l'année 1633 les agens généraux du clergé de France

(2) *Il le loue beaucoup en cet endroit.*

(3) *C'est l'Apologie de M. Daillé.*

(1) *Epist. dedicat. Diallact. Matth. Bocharti.*

se plainquirent de ce que M. Aubertin avait fait imprimer un livre, où il prenait qualité de pasteur de l'église réformée de Paris, et où ses collègues Mestrezat, Drelincourt et Daillé, signaient dans l'approbation, les deux premiers, pasteurs de l'église réformée de Paris, et le dernier, ministre du Saint Évangile de ladite église (4). Sur cette plainte, le conseil privé donna un arrêt le 14 juillet 1633, portant prise de corps contre M. Aubertin, et ajournement personnel contre ses collègues, avec injonction aux ministres de prendre la qualité à eux attribuée par les édits, et non autre (5).

(C) On l'a quelquefois confondu avec son cousin Samuel Bochart.] M. le Fèvre, docteur de Sorbonne, dans sa réplique à M. Arnauld pour la défense de ses motifs invincibles, a cité le *Diallacticon* de notre Bochart. Je ne pense pas qu'il puisse trouver mauvais qu'on croie qu'il l'a cru un ouvrage de M. Bochart de Caen. S'il avait su que deux ministres de ce nom ont écrit des ouvrages de controverse, ou du moins s'il avait su que l'auteur du *Diallacticon* n'est pas le même Bochart qui s'est rendu l'admiration de la république des lettres par son *Phaleg*, etc., il n'eût jamais cité, comme il a fait plus d'une fois (6), l'auteur du *Diallacticon* avec cet éloge, le savant Bochart. Qu'on dise tant qu'on voudra que le ministre d'Alençon était savant, et que M. le Fèvre a pu l'appeler ainsi sans hyperbole, ni flatterie; je suis sûr qu'on ne persuadera jamais aux lecteurs intelligens que j'aie tort dans cette remarque.

(4) Voyez le Recueil des Édits pour le clergé.

(5) Voyez la remarque (B) de l'article AUBERTIN, tom. II, pag. 514.

(6) Pag. 27, 129.

BOCHART (SAMUEL), ministre de la parole de Dieu à Caen, a été un des plus savans hommes du monde. Il était de Rouen, et de fort bonne maison (A), et naquit l'an 1599. La prématurité de ses progrès fut très-grande : on en peut juger par les quarante-quatre vers grecs qu'il composa à

la louange de Thomas Dempster (a), qui les publia en 1612, à la tête de ses *Antiquités romaines*. Il étudiait alors sous ce savant Écossais ; et apparemment il était logé chez son oncle maternel, le fameux Pierre du Moulin, ministre de l'église de Paris (b). Il fit sa philosophie à Sedan, et il y soutint des thèses publiques, l'an 1615, qui lui firent beaucoup d'honneur, non-seulement à cause qu'il répondit bien aux argumens, mais aussi à cause de certains vers dont il les accompagna, accommodés à la figure d'un cercle avec beaucoup d'artifice (c). On croit qu'il a étudié en théologie à Saumur, sous Caméron (d); et l'on sait qu'il le suivit à Londres, lorsque la guerre civile eut dissipé cette académie. Il ne fit pas beaucoup de séjour en Angleterre, puisqu'on sait que vers la fin de l'an 1621 il était à Leyde, où il s'attacha ardemment à l'étude de l'arabe sous Erpénius. Il trouva dans la même université un professeur en théologie, qui conçut pour lui une estime très-particulière, et qui lui en donna des marques publiques l'an 1629, en lui dédiant son *Catholicus Orthodoxus* (B). Je parle de M. Rivet, qui était alors marié avec une sœur de la mère de notre Bochart. Celui-ci, étant en Fran-

(a) Ils sont dans la nouvelle édition des Œuvres de Bochart, en 1692.

(b) Tunc, nisi memoria me fallit, hospitabatur Parisiis apud avunculum Petrum Molinæum. Steph. Morin. de Bocharto, et ejus scriptis.

(c) Ils sont dans la susdite édition de ses œuvres, en 1692.

(d) Puto me didicisse quod Salmurii audiverit Cameronem, et eo praside theses theologicas defenderit. Morinus, de Bocharto, et ejus scriptis.

ce , fut bientôt reçu ministre, et donné à l'église de Caen. La première chose de grand éclat qu'il y fit , fut de soutenir une longue conférence avec le père Véron , et d'en sortir pleinement victorieux *. Cet homme, muni d'une mission spéciale émanée de la cour pour disputer , et revêtu en quelque manière de la charge de controversiste exploitant par tout le royaume, défia M. Bochart le quatrième jour de septembre 1628 , et ne cessa de crier qu'il n'eût obtenu jour et lieu pour entrer publiquement en lice avec lui. La dispute se fit au château de Caen , en présence d'un grand nombre de personnes de l'une et de l'autre religion. Le duc de Longueville, gouverneur de la province, s'y trouva aussi souvent que ses affaires le lui permirent, et il y eut des commissaires nommés de part et d'autre pour y assister. On disputa depuis le 22 de septembre jusques au 3 d'octobre, et l'on battit presque tout le grand pays des controverses dans les neuf séances consécutives que l'action tint. Les actes bien signés et collationnés en furent rendus publics de chaque côté : mais M. Bochart ajouta du sien plusieurs choses , que l'humeur tumultueuse de son antagoniste avait empêché qu'on ne mît en ordre sur-le-champ; et il y joignit la dispute de l'eucharistie, et celle du célibat, que l'on était convenu d'examiner, mais que l'on n'avait pas approfondies, à cause que Véron avait quitté le champ

* Joly demande de quel droit Bayle assure que la victoire resta à Bochart; mais il n'essaye aucunement de donner la moindre preuve contre.

de bataille (e). La réputation de ce ministre , laquelle jeta dès lors ses fondemens, s'augmenta beaucoup en 1646, par la publication du *Phaleg* et du *Chanaan* (C). Il y traite, 1°. , de la dispersion des peuples causée par la confusion des langues; 2°. , des colonies et de la langue des Phéniciens. Les recherches qu'il lui fallut faire pour travailler à ces ouvrages et à quelques autres , et qui l'obligèrent à fouiller dans tous les anciens auteurs, et dans les trésors les plus cachés des langues orientales, ont cette relation à sa qualité de ministre, qu'il ne s'y engagea peu à peu qu'à cause qu'il avait entrepris de prêcher sur la Genèse; car dès qu'il en fut au second chapitre, il fallut qu'il expliquât la situation du paradis terrestre. Les chapitres suivans l'engagèrent à examiner l'origine des nations, et il y eut cent autres passages qui l'appliquèrent à travailler sur les animaux, sur les plantes, et sur les pierres précieuses de la Bible. S'il avait assez vécu, il aurait donné des traités complets sur ces matières; mais il n'a pu achever que ce qui regarde les animaux. On l'imprima à Londres, en 1663, sous le titre d'*Hiérozoïcon*. Ses recueils sur le paradis terrestre, sur les plantes et sur les pierres précieuses, n'ont point été trouvés en état après sa mort qu'on en pût faire quelque chose. Tout le monde sait que la reine de Suède l'attira à sa cour (D), et qu'il y alla en 1652. Il n'est pas besoin de parler en particulier de quelques écrits qu'il publia

(e) *Adversarius vadicmonium deservit*. Morinus, *ibid*.

en divers temps, et qui lui firent honneur. Par exemple, il publia une *Lettre*, en 1650, sur *l'autorité des rois, et sur l'institution des évêques et des prêtres* : il en publia une, en 1661, contre le jésuite la Barre, *touchant la tolérance du luthéranisme, décidée dans le synode national de Charenton*; et il en publia une, en 1663, où il montre par plusieurs savantes raisons, qu'il n'y a point d'apparence qu'Énée soit jamais venu en Italie. Il mourut à Caen, le 16 de mai 1667, ayant perdu tout d'un coup la parole et la connaissance, dans l'académie qui s'assemblait chez M. de Brioux. Ses papiers sont entre les mains de M. de Colleville, fils de sa fille unique (f), et ci-devant conseiller au parlement de Normandie. Il y a parmi ces papiers un grand nombre de *sermons*, écrits de la propre main de M. Bochart. Ce sont ceux qu'il a prêchés sur la Genèse, depuis le premier chapitre jusques au verset 18 du chapitre XIX. On a ramassé autant qu'on a pu les *Dissertations manuscrites* de ce grand homme, et on les a jointes à la nouvelle édition que l'on a faite de toutes ses œuvres en Hollande, l'an 1692 (E). M. Morin, autrefois collègue de M. Bochart, et à présent ministre de l'église française d'Amsterdam, et professeur aux langues orientales dans l'école illustre de la même ville, a joint à cette édition un discours (g), duquel

(f) Elle fut mariée avec un conseiller au parlement de Normandie, nommé M. de Colleville. C'était un nom de seigneurie : celui de famille était Le Sueur.

(g) De clarissimo Bocharto, et omnibus ejus scriptis.

je me suis servi pour la composition de cet article. Ceux qui voudront voir les éloges qui ont été donnés à M. Bochart feront bien de s'adresser aux auteurs que je leur indique (h). Sa science, quelque vaste qu'elle fût, n'était pas sa principale qualité : il avait une modestie infiniment plus estimable en lui que toute sa science. Aussi a-t-il possédé sa gloire avec beaucoup de tranquillité, et à couvert de ces malheureuses querelles que tant d'autres savans s'attirent par leur orgueil, et par l'emportement de leur style. Je n'ai jamais oui parler d'un certain traité que M. Ménage lui attribue (F).

(h) Colomiés, dans la *Gallia orientalis*, qu'il lui dédia; Pope Blount, *Censur. celeb. auctorum*; Spizelinus, in *Infel. Literat.* pag. 916 et seq.

(A) *Il était de fort bonne maison.* Son père, RENÉ BOCHART du Ménillet, ministre de l'église réformée de Rouen, était arrière-petit-fils de JEAN BOCHART, conseiller au parlement de Paris, en 1490, et petit-fils de JEAN BOCHART, qui plaida avec tant de force pour la Pragmatique Sanction (1), et fils d'ÉTIENNE BOCHART, qui fit la branche du Ménillet. On peut voir dans le Dictionnaire de Moréri la parenté qui était entre notre Samuel Bochart, et les Bochart Champigni, qui ont exercé tant de belles charges dans la robe.

(B) *Rivet.... lui dédia son Catholicus Orthodoxus.* M. Rivet dédia ce livre à quatre personnes : savoir, à Pierre du Moulin, ministre et professeur à Sedan; à Guillaume Rivet, ministre de Taillebourg; à Jean Maximilien de Langle, ministre de Rouen; et à Samuel Bochart, ministre de Caen. Il loue ce dernier de sa dispute contre Véron, dans laquelle, lui dit-il, vous lui montrâtes qu'il ne savait rien, ni en grec, ni en hébreu, et vous mîtes un frein à son impudente sophistiquerie, lequel il a tâché de secouer en

(1) Ce fut en présence de François I^{er}. : il combattit le concordat.

habitant bien des fables, selon sa coutume, sur ses victoires imaginaires; mais les gens sages n'y ont pas été rompus, et vous avez découvert sa vanité par votre réponse. Ceci peut servir de supplément au narré que j'ai fait de cette dispute tiré de M. Morin. On voit par-là que Véron s'attribuait la victoire. Au reste, en la même année 1629, M. du Moulin dédia son *Anti-Barbare* (2) à M. Bochart. Ce dernier l'avait averti d'une méprise, c'est que du Moulin ayant promis ce traité de controverse, dans la table de la Nouveauté du papisme, avait oublié de le donner.

(C) *Sa réputation s'augmenta beaucoup en 1646, par la publication du Phaleg et du Chanaan.*] Ce sont les titres des deux parties de la *Geographia Sacra* de M. Bochart. On fit venir à Caen un imprimeur de réputation (3), afin que cet ouvrage fût plus correct, et qu'il sortît plus tôt de dessous la presse. S'il en faut croire ceux qui l'ont fait réimprimer à Francfort, in-4^o en 1681, l'édition de Caen est toute pleine de fautes, dont ils se vantent d'avoir repurgé la leur : *Ab infinitis σφάλμασι, quibus exemplar Cadomi impressum refertum erat, purgatum.* Ils joignirent à leur édition deux lettres de M. Bochart, l'une touchant l'épiscopat et le droit des rois, écrite à M. Morley, chapelain du roi d'Angleterre Charles II; l'autre écrite à M. de Segrays, sur la question si *Énée* est venu en Italie (4). La première de ces deux lettres avait été imprimée en 1650, comme je l'ai déjà dit. Spizélius n'en savait rien; car, après avoir cité une lettre de M. Sarrau, qui témoignait qu'il serait injuste de ne point rendre publique cette belle production de M. Bochart, il ajoute qu'elle est néanmoins demeurée dans les ténèbres (5). Je n'ai point de connaissance de l'édition de la *Geographia Sacra*, marquée par M. Pope

Blount comme faite à Caen, in-folio, l'an 1651; et je ne crois pas qu'il y en ait eu de telle. Quant à l'*Hierozoicon* (c'est le titre du volume de *Animalibus Sacrae Scripturae*), il fut réimprimé à Francfort, l'an 1675, et l'on en fit un abrégé l'an 1690, qui fut imprimé à Franeker. L'auteur de cet abrégé est un Hongrois nommé Vecseüs.

(D) *La reine de Suède l'attira à sa Cour.*] J'ai ouï faire mille sots contes de ce voyage de M. Bochart; par exemple, qu'on lui fit un jour fort brusquement cette question dans la bibliothèque de la reine, *que pensez-vous d'un certain livre, qu'on nomme la Bible?* On prétend qu'il prit la chose d'un ton aussi sérieux qu'il le devait, et qu'il fit un grand discours sur les caractères de divinité qui brillent dans l'Écriture; mais que les assistans ne firent que s'en moquer. On ajoute que l'abbé Bourdelot avait fait accroire à la reine, que M. Bochart jouait admirablement de la flûte; mais qu'à moins d'un commandement absolu de sa majesté, il n'en jouerait pas devant elle; et que là-dessus, la reine, sans écouter les protestations d'ignorance qu'il lui redoublait, voulut absolument qu'il en jouât; à quoi il obéit. J'ai ouï dire ces choses et quelques autres de même nature à une infinité de gens; mais, quand j'ai voulu les examiner de près, je n'ai rien trouvé qui les doive rendre croyables. J'en parle néanmoins ici, afin d'empêcher autant qu'il me sera possible, que ceux qui entendront parler de ces sornettes n'y ajoutent point de foi. M. Huët, à présent évêque d'Avranches, qui alla avec M. Bochart en Suède, a fait une relation fort gentille de ce voyage (6). Je l'ai citée dans la remarque (A), citation (6), de l'article de (François) BLONDEL le mathématicien.

Cette remarque était achevée, lorsque le *Ménagiana* m'est tombé entre les mains : j'y ai trouvé ces paroles : « C'était une belle chose à voir, que » de voir jouer M. Bochart au volant » avec la reine de Suède ! La reine » l'ayant pressé un jour d'y jouer avec » elle, il mit manteau bas, et joua. » Ses amis lui en firent la guerre, et » lui dirent qu'absolument il devait

(6) Elle est en vers latins.

(2) C'est ainsi que le livre est intitulé, et non pas l'*Anti-barbarie*, comme le disent le Catalogue d'Oxford, pag. 462, et M. Baillet, num. 176, § 6 des *Anti*.

(3) Il s'appelait Jean Jannon. Voyez Steph. Morin. in Dissert. de Bocharto, et ejus Scriptis.

(4) Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, mois de juillet 1684, art. IV.

(5) Spizelius, in Infel. Litterat., pag. 923. Notez que dans l'errata il fait savoir qu'il a vu qu'elle a été jointe à l'édition de la *Geographia sacra*, à Francfort, en 1674.

» refuser de le faire (7). » J'y ai trouvé aussi que la reine avait résolu de se trouver à une assemblée où il devait lire quelque chose de son *Phaleg*; mais que M. Bourdelot, pour le priver de cet honneur, tâta le poulx à la reine, et lui dit qu'elle avait de l'émotion, et qu'il fallait qu'elle prît un remède. Elle demeura donc au lit ce jour-là. Si le conte de la flûte avait eu quelque fondement, on le verrait dans le livre que je viens de citer.

(E) *On a joint des dissertations à la nouvelle édition..... de toutes ses œuvres..... en 1692.*] M. Moréri n'avait pas tout-à-fait tort de donner quelque espérance que M. le Moyne publierait les manuscrits de M. Bochart; car il est certain qu'il songeait à cette nouvelle édition, et que n'ayant pas tout le loisir qu'il fallait pour entrer dans le détail de cette entreprise, il en commit les soins à M. de Villemandy, en lui promettant de l'aider de ses conseils, et de lui fournir plusieurs lettres et plusieurs dissertations de M. Bochart. La mort l'a empêché de s'acquitter de cette promesse. Mais, d'ailleurs, il est certain que M. Moréri s'est trompé lourdement dans cet article, soit quand il a dit que tous les traités manuscrits de M. Bochart étaient tombés entre les mains de M. le Moyne, soit quand il a dit qu'une affaire fâcheuse avait obligé M. le Moyne à sortir du royaume. Il est de notoriété publique, qu'il ne sortit de France, qu'avec la permission de la cour, et qu'il ne tenait qu'à lui de demeurer dans son église de Rouen, qui faisait tout ce qu'elle pouvait pour le retenir. Il ne sortit du royaume, que pour venir prendre possession d'une chaire de théologie qu'on lui offrait à Leyde depuis long-temps. Il est vrai, qu'en 1674 on lui fit un méchant procès à l'occasion d'une demoiselle de la religion, qui, étant sortie de chez son père, conseiller catholique au parlement, s'était sauvée en Angleterre; mais il est vrai aussi qu'après quelques mois de prison, il fut remis pleinement au premier état.

(F) *Je n'ai jamais ouï parler d'un certain traité, que M. Ménage lui attribue.*] Il serait à souhaiter que

(7) *Ménagiana*, pag. 349 de la première édition de Hollande.

M. Bochart eût publié ses recueils sur une matière aussi curieuse que l'est celle dont M. Ménage fait mention. Elle roule sur certaines choses que l'on ne trouve qu'une fois dans les écrivains. *Multa esse in libris juris, et libros cæteros taceam, singularia atque ut grammatici græci loqui amant per vñm, sive ἀπαξ ὑπομνήα (quo titulo librum audio scripsisse Samuelem Bochartum) quis nescit* (8)?

(8) *Ménag. Juris civilis Amœnit.*, cap. XX, pag. 99, 100.

BOCHIUS (JEAN), bon poète latin, et secrétaire de la ville d'Anvers, naquit à Bruxelles, le 27 de juillet 1555 (a). Il fit ses premières études à Lire et dans Aeth, et se distingua de ses camarades. Il excella principalement dans la poésie; de sorte qu'on pourrait le nommer le Virgile du Pays-Bas (A). Il entra chez le cardinal George Radzivil, et par ce moyen, il eut occasion d'étudier en théologie à Rome, lorsque Bellarmin y expliquait les controverses. Bochius assistait à ses leçons avec beaucoup d'assiduité. Il fit ensuite divers voyages: il vit la Pologne, la Lithuanie et la Moscovie. Ce ne fut point sans de fâcheuses incommodités et de grands périls (b); car en passant de Smolensko à Moscou, il fut si maltraité du froid, que ses pieds se gelèrent entièrement. On parlait déjà de les lui couper, lorsqu'un chirurgien du czar trouva qu'il n'en fallait pas venir à ce remède: celui dont il se servit n'aurait peut-être point procuré la guérison, si un autre accident ne fût survenu. Bochius s'était fait porter au quartier des Livoniens, et il y était

(a) *Valerii Andreæ Bibl. belg.*, pag. 461.

(b) Il en fait le récit dans ses notes sur le psaume CXLVII.

encore, lorsque le grand-duc Basilides y entra en armes pour le piller (B). Bochius, saisi de peur, s'enfuit où il put; et après avoir été dépouillé et battu, s'échappa des mains du soldat, et regagna son gîte le lendemain. Cet exercice hâta de beaucoup l'effet des remèdes. Étant retourné en son pays, il fit un poème qui plut tellement au duc de Parme, que ce prince fit donner à Bochius la charge de secrétaire d'Anvers. Ce poème était un *Panegyrique du duc de Parme*, sur la prise de cette ville. Il a depuis composé plusieurs poésies de cour (C): et enfin, il prit les *Psaumes de David* pour le principal sujet de sa plume. Il mourut avant que l'impression de ce qu'il avait fait là-dessus fût achevée (c) (D). Ce fut le 23 janvier 1609 (d). Quant à la *Vie de David*, qu'il avait écrite, il la publia en 1608. Il ne laissa qu'une fille. On fit imprimer à Cologne, en 1615, un *Recueil de ses Épigrammes, de ses Élégies, et de ses autres poèmes dispersés*; et l'on y joignit tout ce que l'on put trouver des *Vers de Jean Ascagne Bochius*, son fils, qui était mort en Italie à la fleur de sa jeunesse. François Swert, qui eut soin de cette édition, nous apprend que Jean Bochius, son bon ami, avait été malheureux en femme; ce qui, dit-il, est assez la destinée des grands hommes (e).

(c) Melchior Adam, in *Vitâ philosoph.*, pag. 498.

(d) *Idibus januar. Idem., ibid.* Val. Andr., *Bibl. Belg.*, pag. 461. Moréri a mal traduit cela par le 15 de janvier.

(e) *Matrimonio implicitus fuit non usquequaque felici ac concordii, quod ferè viris magnis commune.* Swertii *Ath. Belg.*, p. 398.

(A) On pourrait le nommer le *Virgile du Pays-Bas*.] Il faut que je rapporte les propres paroles de Valère André, afin que l'on voie mieux avec quelle précipitation Moréri compilait son Dictionnaire. *In poetico palmam cæteris facile præripuit, adeo ut alterum Belgii nostri Maronem nominare liceat* (1). Dans l'exemplaire dont je me sers, la première lettre du mot *Maronem* n'a pas bien marqué; de sorte que, si l'on n'y regarde pas de bien près, on la peut facilement prendre pour un V: je m'imagine que l'exemplaire de M. Moréri a eu le même défaut; et qu'ainsi il a été cause qu'on a lu *Varonem* au lieu de *Maronem*. Là-dessus on s'est souvenu que Varron a passé pour le plus savant des Romains, d'où l'on a conclu, que puisque Bochius a été surnommé le *Varron du Pays-Bas*, il fallait le déclarer célèbre par son érudition, lui faire faire un merveilleux progrès dans l'intelligence des langues savantes et dans toute sorte de doctrine, et ajouter qu'il se forma très-bien dans toutes les sciences sublimes de la controverse, de la jurisprudence civile et canonique, et de la théologie scolastique. François Swert, qui l'aimait et qui le connaissait très-particulièrement, ne lui donne aucun éloge qui nous conduise à cette idée. Melchior Adam, et Valère André, qui le louent un peu plus, ne nous y conduisent pas pourtant; il s'en faut bien. Ce dernier ne dit pas même qu'il ait été surnommé le *Virgile du Pays-Bas*, mais seulement qu'on lui pourrait donner ce titre.

(B) Il s'était fait porter au quartier des Livoniens, lorsque Basilides y entra en armes pour le piller.] La raison ou le prétexte de cette violence fut que le patriarche des Moscovites se plaignit au czar que les Allemands, (et l'on comprenait aussi sous ce nom ceux de Livonie), efféminaient le courage des Moscovites, et leur faisaient dépenser beaucoup d'argent pour diverses sortes de breuvages qu'ils leur vendaient. *Quasi Germani, in quibus Livones, deliciis Moschos corrumpere, coctisque variis potibus generibus pecuniâ emungerent, et masculos animos enervarent* (2).

(1) Val. Andreas, *Bibl. belg.*, pag. 461.

(2) Melch. Adam, in *Vitâ philos.*, pag. 498.

(C) *Il a composé diverses poésies de cour.*] C'est ainsi que j'appelle, par exemple, la *Description des honneurs faits aux gouverneurs du Pays-Bas*, lors de la prise de possession. Celle qu'il fit du voyage et de l'installation d'Albert d'Autriche, et de son épouse l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, ne peut pas avoir été imprimée l'an 1595, comme l'assure Valère André; car ils ne firent leur entrée qu'en 1599.

(D) *Il mourut avant que l'impression de ce qu'il avait fait sur les Psalmes fût achevée.*] C'est Melchior Adam qui l'assure en termes précis deux fois de suite (3). On en pourrait néanmoins douter, si l'on s'en rapportait à François Swert, qui ne fait nulle mention d'aucun livre de Bochiüs imprimé depuis sa mort, excepté d'un *recueil de poésies diverses*. Outre qu'il remarque que les *Observations physiques, morales, politiques et historiques de Bochiüs*, qui sont sans doute l'ouvrage sur le Psautier, furent imprimées l'an 1608. Mais quand on considère que Valère André, dont l'ouvrage est sans comparaison moins fautif que celui de François Swert, donne à Bochiüs un ouvrage intitulé, *Observationes physicæ, ethicæ, politicæ et historicæ in Psalmos, è græcis latinisque auctoribus*, sans marquer l'année de l'impression, on ne saurait se persuader que l'année 1608, marquée par François Swert, soit bien marquée; et par conséquent, on s'imagine qu'il s'en faut tenir au narré de Melchior Adam, tout comme si l'auteur des *Athenæ Belgicæ* n'avait rien dit.

(3) Melch. Adam, in *Vitâ philos.*, pag. 498.

BODEGRAVE, village de Hollande sur le Rhin. Je n'en parle que pour corriger le Dictionnaire de Moréri, où l'on trouve que c'est un bourg célèbre par la bataille que les Français y gagnèrent contre les Hollandais l'an 1672. C'est une fausseté (A). On cite Baudrand : c'est une autre fausseté (B).

(A) Moréri dit que c'est un bourg célèbre par une bataille..... c'est une

fausseté.] Il n'y a jamais eu, ni bataille, ni combat, à Bodegrave, entre les Français et les Hollandais. Tout ce qu'on peut dire est que sur la fin de décembre 1672, les Français rassemblèrent une armée considérable pour pénétrer jusqu'au cœur de la Hollande, à la faveur des glaces; mais qu'un grand dégel, qui survint subitement, les contraignit de renoncer à leur entreprise. Le dépit qu'ils eurent de ce contre-temps les porta à des cruautés extrêmes sur les habitans de Bodegrave, l'un des postes qu'ils avaient occupés, et qu'il leur fallut abandonner. On trouve le détail de leurs barbaries dans un livre que M. de Wicquefort publia sur ce sujet (1).

(B)..... Moréri cite Baudrand. *C'est une autre fausseté.*] Car M. Baudrand ne dit pas que les Français aient gagné une bataille sur les Hollandais en ce lieu-là : il dit seulement que les Hollandais y furent maltraités par les Français, *ubi Belgæ uni malè habiti fuere à Francis anno 1672*. On ne l'a peut-être déjà dit que trop de fois : un traducteur, qui se hasarde de paraphraser, ou d'abandonner tant soit peu son original, doit savoir à fond la matière dont il s'agit. Sans cela, il s'expose à des méprises d'autant plus blâmables, qu'il est cause qu'une infinité de gens les imputent à ceux qui en sont très-innocens, je veux dire aux auteurs traduits. Cent exemples de ce désordre pourraient être facilement indiqués.

(1) *Il a pour titre : Avis fidèle aux véritables Hollandais.*

BODIN (JEAN), natif d'Angers, l'un des plus habiles hommes qui fussent en France au XVI^e. siècle, fit ses études de droit à Toulouse (a); et après y avoir pris ses degrés, il y fit des leçons de droit, avec grand applaudissement de ses auditeurs.....

(b). Il avait dessein en ce temps-là de s'établir à Toulouse en qualité de professeur en droit : et dans ce dessein, pour captiver

(a) Ménage, Remarques sur la Vie de P. Ayrault, pag. 141.

(b) Voyez sa lettre latine à Pibrac, au devant de sa République.

la bienveillance des Toulousains il fit son oraison de Instituendâ in republicâ juventute , qu'il adressa au peuple et au sénat de Toulouse , et qu'il récita publiquement dans les écoles de Toulouse. On a dit aussi que , dans ce même dessein , il fit l'épithaphe de Clémence Isaure (c), gravée à Toulouse en 1557 , sous la statue de cette Clémence (A). Mais il préféra enfin la plaidoirie à la jurisprudence , et quitta l'école de Toulouse , pour le barreau de Paris. Loysel et Sainte-Marthedisent que la plaidoirie ne lui fut pas glorieuse (B) ; et c'est sans doute ce qui l'obligea de quitter le barreau , pour s'adonner à la composition des livres , où il réussit admirablement. Il commença par faire imprimer son Commentaire sur les livres de la chasse d'Oppian , et sa traduction en vers latins de ces mêmes livres. On l'accuse d'y avoir été plagiaire (C). Je donnerai dans une remarque la liste de ses autres livres (D), et n'oublierai point ce qui concerne son Heptaplomères , qui n'a jamais été imprimée , et où l'on prétend qu'il débita beaucoup de choses impies. « Sa réputation d'homme savant , et de bel esprit le fit souhaiter par Henri III (E), qui aimait les gens de lettres , et qui se plaisait dans leur entretien (d). Henri III appela donc Bodin auprès de lui : et comme Bodin avait la conversation agréable ; car il avait une grande lecture , et il se souvenait

» de tout ce qu'il avait lu ; Henri III se plaisait dans sa conversation. Il eut d'abord tant de considération pour lui , qu'il fit emprisonner Jean de Serre *, qui avait fait contre Bodin un écrit injurieux , et qu'il lui fit défense sur peine de la vie de publier cet écrit (e). Mais sa faveur ne fut pas de longue durée. Ses envieux lui rendirent aussitôt auprès du roi de mauvais offices , qui firent que le roi cessa de le considérer. Ce fut en ce temps-là que , se voyant caressé de François de France , duc d'Alençon et d'Anjou , frère des rois François II , Charles IX et Henri III , il prit parti avec lui. Le duc d'Alençon le fit son secrétaire des commandemens , un des maîtres des requêtes de son hôtel , et son grand maître des eaux et forêts (*). Et il le mena avec lui en Angleterre et en Flandres comme un de ses principaux conseillers. Étant en Angleterre , il eut le plaisir et la gloire de voir lire publiquement dans l'université de Cambridge ses livres de la République (F), traduits en latin par les Anglais ; car il les avait faits en français. Ce qui l'obligea de les traduire ensuite lui-même en latin..... L'Histoire de Flandre remarque que ce fut lui qui conseilla au duc d'Alençon de se

(c) *Institutrice des jeux floraux de Toulouse . à ce qu'on prétend faussement.*

(d) *Ménage , remarques sur la Vie de P. Ayrault , pag. 145.*

* Leclerc remarque que l'adversaire de Bodin , qui écrivit contre sa *République* , et fut emprisonné , n'est pas Jean de Serre , mais Michel de Serre , que Bodin lui-même appelle pourtant en latin *Serranus* qui est le nom que J. de Serre a mis à ses ouvrages.

(e) *Voyez la remarque (O), citation (69).*

(*) *Voyez l'abbé le Lahoureur , pag. 385 de son II^e. volume de Castelnau.*

» saisir d'Anvers *. Après la
 » mort du duc d'Alençon, arri-
 » vée peu de temps après l'en-
 » treprise d'Anvers, Bodin se
 » voyant déchu de ses espéra-
 » ces, songea à sa retraite. Il se
 » retira à Laon, où il épousa »
 une femme qui était sœur d'un
 magistrat (G). Il eut une charge
 dans le présidial de la même vil-
 le (H); *et ce fut apparemment à*
cause de cette charge, qu'il fut
député en 1576 par le tiers état
de Vermandois aux états de
Blois; quoique dans la relation
qu'il a faite de ces états, il ne
prenne d'autre qualité que celle
de député du tiers état de Ver-
mandois (f). Il s'y montra bien
 intentionné pour les droits du
 peuple (I), et il a cru que cela
 fut cause qu'il n'obtint point une
 charge de maître des requêtes,
 qui lui avait été destinée. Il eut
 le courage de s'opposer forte-
 ment à ceux qui voulaient que
 tous les sujets du roi fussent
 contraints à professer la religion
 catholique (g). Il représenta vi-
 vement, que cette demande était
 une infraction des édits, et
 qu'une telle infraction exciterait
 nécessairement la guerre qui
 avait été si souvent funeste à
 tout le royaume. La liberté
 avec laquelle il représentait ce-
 la, lui fit beaucoup d'ennemis;
 c'est pourquoi, ayant aperçu
 qu'il y avait complot pour faire
 passer cette demande, et que

par un aveuglement du roi et
 des conseillers du roi, ceux qui
 eussent pu détourner cette mau-
 vaise résolution n'osaient rien
 dire, il s'abstint de proposer
 son sentiment, qui lui était en
 particulier préjudiciable, sans
 servir de rien au public (h). Il y
 eut des villes qui se plaignirent
 qu'il avait passé sa commission,
 en s'opposant à la demande;
 mais le conseil du roi, qui exa-
 mina ces plaintes, le disculpa
 (i). Chacun sait que dans les
Ragguagli du Boccalin il fut
 condamné au feu comme un
 athée, *notorio atheista*, pour
 avoir dit dans ses livres de la Ré-
 publique, qu'il faut accorder
 aux sectes la liberté de conscien-
 ce (k). L'abbé le Laboureur, à
 » la page 385 du II^e. volume
 » de son Castelnau, a écrit qu'il
 » avait été lieutenant général
 » de la table de marbre (l). Il
 » est constant que, du temps de
 » Charles IX, il fut procureur
 » du roi * d'une commission
 » pour les forêts de Normandie
 » (K). » Il avait été de la reli-
 gion : *cependant, en 1589, il*
persuada aux habitans de Laon
de se déclarer pour le duc de
Maine (L), leur remontrant
que le soulèvement de tant de
villes et de tant de parlemens,
en faveur de MM. de Guise, ne

(h) M. de Thou s'est contredit, et a réfuté
 ceci lui-même. Voyez la remarque (I), à la
 fin.

(i) Ex Thuani lib. LXIII. Voyez la re-
 marque (I), citation (31).

(k) Ragguagli di Parnasso, cent. I, cap.
 LXIV, pag. 195.

(l) Ménage, Remarques sur la Vie de P.
 Ayrault, pag. 146.

* Il fit à cette occasion, dit Joly, un ma-
 nuscrit cité par Montfaucon et intitulé :
Avertissement aux commissaires pour la ré-
formation des eaux et forêts de Normandie.

* Leclerc dit qu'au contraire Bodin n'avait
 pas été de l'avis du voyage en Flandre; mais
 il conjecture cependant que voyant le voyage
 entrepris il aura conseillé l'occupation d'An-
 vers.

(f) Ménage, Remarques sur la Vie de P.
 Ayrault, pag. 146.

(g) Thuan., lib. LXIII, pag. 183, ad
 ann. 1576. Voyez la remarque (I).

*devait pas être appelé rébellion mais révolution (m) : et il fit imprimer en ce temps-là une lettre sur ce sujet (n)..... Il mourut de peste *, à Laon en 1596..... dans sa soixante-septième année (M), et fut enterré aux Cordeliers de la même ville, comme il l'avait ordonné par son testament (o). Il avait été carme dans sa jeunesse, si l'on en croit M. de Thou; mais M. Baudri, avocat au grand conseil, et petit-neveu de Bodin, a dit plusieurs fois affirmativement à M. Ménage, que M. de Thou avait été mal informé de cette particularité (p). Il me semble qu'il y a autant d'hyperbole, dans les louanges que Gabriel Naudé a données à Bodin, que d'injustice dans le mépris que Cujas, Scaliger et quelques autres lui ont témoigné (N). Possevin n'est pas le seul qui l'accuse d'avoir écrit bien des choses qui sont contraires à la religion (O); et il y eut des gens qui le soupçonnèrent de magie (q), et qui assurèrent qu'il était mort juif (r). Notez qu'il se déclara assez librement contre ceux qui soutenaient*

que l'autorité des monarques est illimitée (P); mais il ne laissa pas de déplaire aux esprits républicains. Je crois que ce fut, entre autres raisons, parce qu'il soutint d'un côté, qu'il y avait dans l'Europe quelques monarques absolus, et de l'autre, qu'il n'appartient à pas un des sujets en particulier, ni à tous en général, d'attenter à l'honneur ni à la vie de tels monarques, soit par voie de fait, soit par voie de justice, quand même ils auraient commis toutes les méchancetés, impiétés et cruautés qu'on pourrait dire (s). Ce sentiment ne paraît pas bien lié avec le dogme qu'il avait aussi soutenu, que la puissance de ces monarques a des bornes, et qu'ils sont obligés de régner selon les lois : mais après tout, on peut connaître dans l'une et dans l'autre de ces doctrines, qu'il avait à cœur le bien public, la paix et la tranquillité de l'état (Q). Les Allemands se plaignent beaucoup de lui, et le maltraitent. Voyez sur cela plusieurs passages dans les recueils de Magirus (t), et dans ceux de Pope Blount (v). Consultez aussi la Harangue de Thomas Lansius contre la France (x). Il y a néanmoins des Allemands qui lui attribuent un esprit et un jugement sublimes, et une très-grande érudition. Voyez les mêmes recueils. Les Italiens se sont aussi appliqués à le critiquer. Nous en avons des

(m) Ménage, Remarques sur la Vie de P. Ayrault, pag. 147.

(n) Datée de Laon, du 29 de janvier 1590. Là même.

* Sur cette circonstance, Joly rapporte un passage tronqué par lui, d'un *Borboniana* alors manuscrit, et qui a depuis été imprimé dans le tome II des *Mémoires historiques, critiques et littéraires de feu M. Bruys*, 1751, deux volumes in-12. Voici ce qu'on lit à la page 258 : « J. Bodin mourut de la peste, à Laon en 1596, assez vieux, et ne dit pas un mot de Jésus-Christ. Il avait écrit et croyait que ceux qui avaient passé soixante ans ne pouvaient plus mourir de la peste. Cette opinion est bien fausse. »

(o) Là même, pag. 148.

(p) Là même, pag. 141.

(q) Voyez la remarque (O), à la fin.

(r) Voyez ci-dessous la citation (66).

(s) Bodin, de la République, liv. II, chap. V, pag. 302

(t) Tobias Magirus, Eponymol., pag. 137 et seqq.

(v) Pope Blount, Cens. auctor., pag. 524 et seqq.

(x) Pag. 301, 302.

preuves dans les Discours politiques de Fabio Albergati, dont la méthode ne plaisait pas trop à Bonifacio Vannozzi. Voyez le premier volume de ses Lettres, (Y). On fit à Bodin en Angleterre une réponse très-ingénieuse (R), qui pouvait lui faire connaître qu'il n'avait pas eu assez de prudence dans ses discours. Il avait l'estomac si bon, qu'il ne fut jamais incommodé dans les voyages qu'il fit par mer (S). Son sentiment sur les comètes était un peu étrange. Voyez la remarque (O).

(Y) Pope Blount, Cens. Auctor., pag. 190 et suiv.

(A) On a dit..... qu'il fit l'épithaphe de Clémence Isaure, gravée sous la statue de cette Clémence.] M. Menard l'assure dans ses Hommes illustres d'Anjou (1); mais Catel, dans ses Mémoires de l'histoire de Languedoc, a écrit que Bodin, estimé l'auteur de cette épithaphe, n'en était pas l'auteur, et que c'était Martin Gascon. C'est ainsi que M. Ménage s'est exprimé : voyons les paroles de Catel. « Il » n'y a personne qui doute que l'in- » scription qui a été apposée au pié- » destal de ladite statue ne soit nou- » velle, et faite en l'année 1557, » bien que l'on doute qui est celui » qui l'a faite; car quelques-uns di- » sent que ce fut Bodin, qui a écrit » le livre de la République, étudiant » à Tolose; les autres, que ce fut un » nommé Dutil avocat : mais je » crois que ce fut un avocat nom- » mé maître Martin Gascon, natif » de l'île de Rhodes, qui était capi- » toul en ladite année, homme fort » bien disant en latin, suivant le té- » moignage du docte médecin Fer- » rier, lequel dans un petit poème » qu'il a fait imprimer des excellens » hommes de Tolose, parle dudit » Gascon en cette façon :

• Ipsaque de longis regionibus inclita fama
• Gasconum adduxit Rhodium, Ciceronis
alumnus (2).

(1) Ménage, Remarques sur la Vie de Pierre Ayrault, pag. 141.

(2) Catel, Mémoires de l'Histoire du Languedoc, pag. 400.

(B) Loysel et Sainte-Marthe ont dû que la plaidoirie ne lui fut pas glorieuse.] Voyez ci-dessus les paroles d'Antoine Loysel (3), et joignez-y ce passage de Sainte-Marthe : *Neque verò quam scriptis comparaverat estimationem præsentia sua minuebat, si quando in familiari hominum congressu de quâcunque re propositâ disertè copiosèque disputaret. Quò magis mirandum est, hominem eâ facultate præditum inter nobiliores Curie Parisiensis advocatos locum obtinere non potuisse : præsertim cùm æquales haberet Brissonios, Pascasios, Pitheus, et alios complures, ingenii laude præstantes viros, qui amœnioribus etiam disciplinis incumberent, nec eo minus celebriter in fori luce versarentur (4).*

(C) Il fit un Commentaire sur Oppian..... On l'accuse d'y avoir été plagiaire.] « Jacques Bongars, dans » une de ses lettres à Conrad Ritter- » shusius, commentateur et traduc- » teur d'Oppian, prétend que Bodin » avait composé cet ouvrage des écrits » de Turnèbe : ce qui paraît peu vrai- » semblable, Bodin n'étant pas moins » savant que Turnèbe : et en 1555, » que Bodin fit imprimer son Op- » pian, dont il avait obtenu le pri- » vilège dès 1553, Turnèbe étant » encore en vie; car il ne mourut » qu'en 1565. Cependant Turnèbe » lui-même, à la fin de son édition » d'Oppian de 1555, se plaint qu'on » lui a volé ses corrections sur cet » auteur. *Septem ab hinc annis leviter emendaveram Oppianum de Venatione, partim animi conjectura, partim libri veteris ope. Eas emendationes quidam usurpavit, et sibi donavit : quas tamen non putabam tanti, ut in furtivis rebus esse deberent. Eas à nobis vindicatas et recuperatas esse nemo conqueri debuit; nam rerum furtivarum, longe, æterna est auctoritas.* Ce qui » apparemment doit s'entendre de » Bodin. Bodin, de son côté, se plaint » dans sa Méthode de l'Histoire, qu'on » s'est servi avec ingratitude de son » travail sur Oppian. *Quos ego de Venatione libros, cùm latino versu et commentariis illustrassem, qui-*

(3) Dans la remarque (A) de l'article de (Pierre) AYRAULT, citation (1), tom. I.

(4) Sammarth., Elog., liv. IV. pag. 92, 93.

» *dam grammaticus, quantum libuit*
 » *de meo labore detrahens, iterum*
 » *pervulgavit.* Guillaume Morel im-
 » prima en la même année 1555 la
 » traduction en vers latins des livres
 » d'Oppian de la Pêche, et les livres
 » d'Oppian de la Chasse, en prose
 » latine. Et c'est apparemment aussi
 » de cette version des livres de la
 » Chasse d'Oppian, dont a voulu par-
 » ler Bodin (5). » Notez que la let-
 tre de Bongars, citée par M. Ménage,
 se trouve aux pages 82 et 83 du
Gallia Orientalis. Elle est datée de
 Francfort, le 4 d'avril 1600. Le père
 de M. Colomiés en avait reçu une
 copie l'an 1648. Celui qui la lui avait
 envoyée la tenait de M. Gronovius le
 père, qui avait copié l'original à Nu-
 remberg, l'an 1632, chez Nicolas Rit-
 tershusius, fils de Conrad. On voit
 dans cette lettre plusieurs choses dés-
 avantageuses à Bodin. Ce qui con-
 cerne le plagiarisme est conçu en ces
 termes : *Jam edidisse illum lectiones*
Turnebi in Oppianum pro suis, nemo
nostrorum ignorat (6). Notez aussi que
 M. Ménage a donné pour le justifier
 une raison qui n'est pas solide. C'est
 celle qu'il fonde sur ce que Bodin
n'était pas moins savant que Turnèbe.
 Je crois qu'à tout prendre il a raison ;
 car Bodin sans doute était plus habile
 que Turnèbe dans la jurisprudence,
 dans la politique, et dans l'histoire
 moderne ; mais il lui était inférieur
 dans la critique, et dans tout ce qui
 s'appelle les humanités ; or le livre
 dont il s'agit appartient à cette espèce
 de science.

(D)..... *Voici la liste de ses autres*
livres. Il publia sa *Méthode de l'His-*
toire, l'an 1566, et son *Discours sur*
le fait des monnaies, et Réponse aux
paradoxes de Malestroit touchant l'en-
chérissement de toutes choses, et le
moyen d'y remédier, l'an 1568. Sa
République fut imprimée in-folio,
 l'an 1576*, et ensuite plusieurs fois

(5) Ménage, Remarques sur la Vie de Pierre
 Ayrault, pag. 142.

(6) Voyez la Gaule orientale de Colomiés,
 pag. 83. Voyez aussi les Lettres de Richerus,
 pag. 205.

* Joly mentionne l'Abrégé qui en fut publié
 sous ce titre : *Johannis Angelii Werdenhagen*
J. C. C. synopsis sive medulla in sex libros
Johan., Bodini, Andegavensis, de Republica,
ubi per questiones omnia succinctè et nervosè
explicantur. Amsterdam, J. Jausson, 1635,
 in-12.

in-8°. (7), et lui donna une très-grande
 réputation. « Mornac en parle en ces
 » termes :

- *Jani Bodini gallicam Rempublicam*
- *Qui viderit, majus nihil fatebitur*
- *In eruditâ luce prisici sæculi.*
- *Gallis hic, olim quod Quiriti Tullius.*

» Le président de Thou ne parle
 » pas moins avantageusement de cet
 » ouvrage ; quoiqu'il parle de l'auteur
 » moins avantageusement : l'accusant
 » de vanité, qu'il appelle le vice des
 » Angevins (8). *Opus magnum de Re-*
 » *publicâ gallicâ publicavit, in quo,*
 » *ut omni scientiarum genere, non*
 » *tincti, sed imbuti ingenii fidem fe-*
 » *cit, sic nonnullis, qui rectè judi-*
 » *cant, non omninò ab ostentationis*
 » *innato genti vitio vacuum se proba-*
 » *vit.* Ces grands éloges de la Républi-
 » que de Bodin me font souvenir de
 » faire part en cet endroit à mes lec-
 » teurs de ce que j'ai ouï dire autre-
 » fois à M. Naudé, que la Rhétorique
 » d'Aristote, la Poétique de Scaliger,
 » la Sagesse de Charron, et la Répu-
 » blique de Bodin, étaient de tous
 » les livres ceux qui étaient faits avec
 » le plus d'art. En 1578, Bodin pu-
 » blia ses Tables de droit, intitulées :
 » *Juris universi Distributio.* Elles sont
 » imprimées à Lyon, par Jean de
 » Tournes, pour Jacques Dupuy, li-
 » braire de Paris. Dans la Dédicace
 » de la Méthode de l'Histoire il fait
 » mention de cet ouvrage de droit en
 » ces termes : *Juris universi formam*
 » *sic adumbravimus in tabulâ quam*
 » *tibi exhibuimus spectandam, ut ab*
 » *ipsis caussis summa genera, gene-*
 » *rumque partitionem ad infima de-*
 » *duceremus : ed tamen ratione, ut*
 » *omnia membra inter se apta cohæ-*
 » *rerent.* In quo verissimè à Platone
 » *dictum intellexi, nihil difficilius ac*
 » *divinius, quàm rectè partiri.* Il fit
 » ensuite, en 1579, sa *Demonoma-*
 » *nie des sorciers*, qu'il adressa à
 » Christophle de Thou, premier pré-
 » sident du parlement de Paris : à la
 » fin de laquelle il ajouta une *Réfu-*
 » *tation du livre de Lamiis de Jean*
 » *Wier*, médecin du duc de Clèves*.

(7) Voyez la remarque (N), citation (48).

(8) M. Ménage se trompe ; car M. de Thou
 veut parler des Français en général, et non pas
 des Angevins en particulier.

* L'épître dédicatoire étant datée du 20 dé-
 cembre 1579, le livre ne peut guère avoir été

» Il avait fait, en 1576, une *Relation*
 » *des états de Blois*. Cette relation
 » a été imprimée, mais sans le nom
 » de son auteur. Et il fit peu de temps
 » avant sa mort son *Théâtre de la*
 » *nature universelle*. Outre tous ces
 » livres, il a fait un Dialogue des
 » religions, qui n'a point encore été
 » imprimé, intitulé *Heptaplomeron*,
 » *sive de abditis rerum sublimium ar-*
 » *canis*. Il donne dans ce Dialogue l'a-
 » vantage à la religion juive; ce qui
 » a fait croire à plusieurs personnes
 » qu'il était juif... Dans sa Méthode
 » de l'Histoire, au chap. 6, il fait
 » mention de son livre de *Decretis*.
 » *Sed hæc uberius in libro de De-*
 » *cretis disseruimus*. Ce livre n'est
 » pas imprimé. Il ordonna par son
 » testament, dont j'ai vu l'original,
 » que ses livres de *Imperio*, et *Juris-*
 » *dictione*, et *Legis actionibus*, et
 » *Decretis*, et *Judiciis*, seraient brû-
 » lés: ce qui fut fait avant sa mort
 » en sa présence. Auger Ferrier, de
 » Toulouse, médecin et astronome,
 » et Jean de Serre de Montpellier,
 » et Pierre de l'Hostail, écrivirent
 » contre lui. Il leur répondit sous le
 » nom de René Herpin, qui était un
 » homme de la ville d'Angers (9). »
 M. Teissier lui attribue la version fran-
 çaise de la *Harangue latine*, que
 Charles des Cars, évêque de Langres
 fit aux ambassadeurs de Pologne,
 dans la ville de Metz, l'an 1573 (10),
 et *Consilium de principe rectè insti-*
tuendo, et *Paradoxon quod nec vir-*
tus ulla in mediocritate, nec sum-
um hominis bonum in virtutis ac-
tione consistere possit, et *Historica*
narratio projectionis et inaugurationis
Alberti et Isabellæ Austriæ archidu-
cum, et eorum in Belgio adventus
 (11). Il se trompe, à l'égard de ce
 dernier livre; car Bodin mourut
 avant ce voyage de l'archiduc Albert,
 et de l'infante Isabelle-Claire-Eugénie.

Quant au manuscrit que M. Ménage
 nomme *Heptaplomeron*, etc., et du-
 quel M. Huet a parlé dans sa *Demon-*

stratio evangelica comme d'un livre
 abominable (12), je vous renvoie aux
 Nouvelles de la République des Lettres
 (13), et je fais cela pour éviter les re-
 dites. M. Teissier s'abuse quand il
 dit que M. Diecman a publié cet ou-
 vrage de Bodin à Leipsic (14). Il fal-
 lait dire que l'on trouve beaucoup de
 particularités concernant ce livre dans
 un *Schediasma inaugurale de Natu-*
ralismo, cum aliorum, tum maxime
Joannis Bodini, que M. Diecman fit
 imprimer l'an 1683 à Kiel, et qui fut
 réimprimé à Leipsic l'année suivante,
 in-12: on l'a réimprimé à Iene, in-4°,
 l'an 1700 (*).

(E) Sa réputation d'homme savant
 et de bel esprit le fit souhaiter par
 Henri III.] M. de Thou rapporte en
 d'une manière qui est fort glorieuse à
 Bodin. *Dum hæc scriberet, à regis*
Henrico III, qui litteratis descrip-
tionibus per otium oblectabatur, ad
familiares secretum cum plerisque aliis
viris doctis sæpius est admissus, mag-
namque laudem ex iis reportavit,
quippe qui ingenium in numero ha-
beret, et paratam ad omnia, quæ
proponerentur, pulcherrimarum rerum
copiam quæ pollebat acriter memoriæ ef-
funderet (15). C'est-à-dire, selon la
 version de M. Teissier: « Pendant
 » qu'il travaillait à ce livre, le roi
 » Henri III, lequel aux heures de son
 » loisir, prenait plaisir dans la con-
 » versation des savans, s'entretint
 » diverses fois avec lui en présence de
 » quelques hommes doctes, et ces con-
 » férences lui acquirent beaucoup de
 » gloire; car comme il avait l'esprit
 » présent, et que, s'il faut ainsi dire,
 » il avait en argent comptant toutes
 » les richesses de son esprit, il éta-
 » lait une incroyable abondance de
 » choses curieuses, que son excellente
 » mémoire lui fournissait sur-le-

(12) M. Ménage en cite trois passages dans
 ses Remarques sur la Vie de Pierre Ayrault,
 pag. 143.

(13) Mois de juin 1684.

(14) Teissier, Addit. aux Éloges, tom. II,
 pag. 250, édition de 1696.

(*) Bodin, comme on sait, avait suivi le duc
 d'Anjou dans les Pays-Bas. Busbeck, Epist. XV
 de son Ambassade de France, dit que des trois
 diverses Relations qui, en 1583, parurent pres-
 que en même temps de l'entreprise de ce duc
 sur Anvers, la seconde qui était en français, et
 en forme de lettre, passait pour être de Bodin
 Ram. crit.

(15) Thuan., lib. CXVII, pag. 771.

publié que l'année suivante, dit David Clément.
 L'édition de 1578, citée par Nicéron, est donc
 imaginaire.

(9) Ménage, Remarques sur la Vie de Pierre
 Ayrault, pag. 142, 143.

(10) Du Verdier Vau-Privas en fait mention
 à la page 654 de sa Bibliothèque française.

(11) Teissier, Addit. aux Éloges, tom. II,
 pag. 249.

» champ. » Cette narration de M. de Thou renferme un anachronisme, que M. Ménage aurait dû rectifier, et qu'au contraire il a adopté. M. de Thou prétend que la faveur de Bodin auprès d'Henri III durait encore, quand cet auteur composait la *Démonomanie*. Il suppose aussi que Bodin, se sentant disgracié, s'attacha au duc d'Alençon, et obtint chez lui un rang honorable. C'est confondre les temps. Il n'entreprit le livre intitulé de la *Démonomanie des sorciers*, qu'en conséquence d'un jugement qui avait été conclu contre une sorcière, et auquel il avait été appelé le 30 d'avril 1578 (16), et il était maître des requêtes et conseiller du duc d'Alençon dès l'an 1571 (17). Nous verrons ci-dessous (18) un passage de M. de Thou, qui nous apprendra que la conduite de Bodin aux états de Blois, l'an 1576, lui fit perdre les bonnes grâces du roi.

(F) *Il eut le plaisir et la gloire de voir lire publiquement dans l'université de Cambridge ses livres de la République.*] J'ai observé bien des fois que, pour réduire à leurs justes bornes les idées que les auteurs nous inspirent touchant la prospérité glorieuse des gens dont ils parlent, il faut consulter la personne même qu'ils ornent avec tant d'éclat : il arrive, qu'encore qu'elle se soit fait bonne mesure, elle fournit de quoi redresser les hyperboles de ses historiens. Bodin n'en sera pas ici un exemple aussi clair que je voudrais ; mais cependant je puis dire que ses expressions ne sont pas aussi précises que celles de Sainte-Marthe. Voici ce qu'il dit : *Tametsi novâ occasione ad id (19) maximè impulsus essem, cùm Londini Olybium gallum hominem in privatis illustrium virorum ædibus ; alium item apud Cantabriges in ipsâ academiâ difficilior molestâ ratione Anglis Rempubli- cam nostram interpretari comperissem* (20). Ceux qui savent que, dans les collèges des universités d'Angleterre, il y a des leçons de chambre, et des

leçons publiques, trouveront que Sainte-Marthe s'est plus avancé que Bodin ; car il décide que la République de Bodin était expliquée à Cambridge dans les auditoires publics : *Quem (Andium ducem) in Angliam secutus, cùm illic E SUGGESTU PUBLICO sua scripta juvenibus enarrari comperisset, ex hoc inusitatæ gloriolæ proventu non mediocrem vigiliarum suarum fructum sibi visus est collegisse* (21). M. Ménage a suivi la même idée.

(G) *Il se retira à Laon, où il épousa la sœur d'un magistrat.*] « Il épousa Françoise Trouillart, veuve de Claude Guyart, contrôleur du domaine du roi en Vermandois, et sœur de Nicolas Trouillart, procureur du roi au bailliage et siège présidial de Laon. Les articles de son mariage sont du 25 février 1576 (22). » Cette date montre qu'il est nécessaire de rectifier le récit de M. Ménage. Je m'y suis accommodé ; mais c'était dans la pensée d'en faire voir ici le défaut. M. Ménage suppose que l'an 1576 est postérieur aux voyages que fit Bodin avec le duc d'Alençon en Angleterre et au Pays-Bas : il prétend même que cette année-là est postérieure à la mort du duc d'Alençon ; mais c'est une grande fausseté. Ce duc alla en Angleterre l'an 1579. Il y retourna l'an 1582. Il entreprit de se rendre maître d'Anvers l'an 1583, et il mourut l'année suivante. Il fallait donc dire, non pas que Bodin, déchu de ses espérances après la mort de ce prince, se retira à Laon, et s'y maria ; mais qu'il retourna chez lui à Laon, où il s'était marié l'an 1576. Notez qu'il eut trois enfans de son mariage, deux garçons, Élie et Jean, et une fille. Il survécut à Élie, et Jean mourut jeune, sans avoir été marié. La fille tomba en démence, ne fut jamais mariée, et vécut plus de quatre-vingts ans (23).

(H) *Il eut une charge dans le présidial de Laon.*] « Le président de Thou dit qu'il y fut lieutenant-général. C'est au liv. CXVII de son Histoire. M. Ménard, dans ses Hommes illustres d'Anjou, dit qu'il y fut procureur du roi. M. Joly, dans

(16) Bodin, préface de la *Démonomanie*.

(17) *Idem*, de Republicâ, lib. I, cap. X, pag. 255, edit. Ursell., ann. 1601.

(18) Dans la remarque (I).

(19) C'est-à-dire, à mettre en latin son ouvrage de la République.

(20) Bodinus, epist. dedicat. libror. de Republicâ editionis latinæ.

(21) Sammarth., Elog., lib. IV, pag. 93.

(22) Ménage, Remarques sur la Vie de Pierre Ayrault, pag. 146.

(23) *Idem*, ibid., pag. 147, 148.

» ses Notes sur le Dialogue des avocats de Paris de Loysel, et M. de Mézerai, dans son Histoire de France, disent qu'il y fut avocat du roi. Sainte-Marthe, dans l'Éloge de Bodin, dit, en général, qu'il y exerça une charge de magistrature. Il est certain qu'il y fut procureur du roi, en la place du sieur Trouiliart son beau-frère. Il dit dans son testament, qu'il est un des plus pauvres procureurs du roi de France (24). » Notez que M. de Thou suppose qu'il n'eut la charge de lieutenant général, qu'après la mort du duc d'Alençon.

(1) *Aux états de Blois, il se montra bien intentionné pour les droits du peuple.*] « Il y remontra avec une liberté gauloise, pour user des termes de M. de Mézerai, que le fonds du domaine royal appartient aux provinces, et que le roi n'en était que le simple usager. Ce que le roi Henri III ne trouva point mauvais, disant que Bodin était homme de bien. Voyez la relation de Bodin. Il y remontra aussi que les députés de deux corps ne pouvaient rien décider au préjudice du troisième, et sur sa remontrance les députés de l'ordre ecclésiastique et les députés de la noblesse, qui avaient été d'avis contraire, changèrent de sentiment; ce qui fit dire au roi Henri III, que Bodin avait été ce jour-là le maître des états. Voyez le chap. 7 du liv. III de la République de Bodin (25). » Voyez aussi la lettre latine qu'il écrivit à Pibrac, et qui se trouve au-devant des éditions françaises de sa République : vous y trouverez ce qui suit. *Res ipsa planum fecit, me in legatione ad Galliae conventus pro populi commodis adversus potentiorum opes, non sine capitis mei periculo, dimicavisse : ac primum omnium ne bella civilia, popularis fundi calamitas, renovarentur, acerrimè restitisse : deindè auctorem fuisse ne quis è numero legatorum cooptaretur, qui populi rogationibus judicandis interesset : contra quam ab omnibus ordinibus una omnium voce decretum erat, cum res ipsa popularis ac speciosa videretur, esset*

tamen à populi commodis valde aliena : ego ad collegium pontificum et patritios ire jussus, ordinis nostri decreto, illos à propositâ susceptâque sententiâ deduxi. Cum verò prædia publica sub hastâ vendere, et quidem alienatione sempiternâ, ac tributa duplicare specie levandæ plebi propositum esset, idque modis omnibus tentaretur, nos tanto studio intercesimus ut cum nihil obtineri potuisset, rex ipse, Homaro Burdegalsium præside, Dureto præside Molineorum, Ripuario Aquitanicæ syndyco, ac plerisque aliis audientibus dixerit, Bodinum ab ejus commodis non modò dissentire, verum etiam collegarum voluntates ac studia à se avertere consuesse. Si tamen procurator regius tu fuisses, non aliter sentirem : quia necesse est si lèva intumescat, ut caput ipsum, ac cætera membra contabescant. Quid igitur facere decuit plebis legatum ? Cum autem nullis illocbris flecti potuisssem, omnes pœni Viromanduorum civitates, quæ me absentem, et certè repugnantem communibus suffragiis elegerant, litteris quorundam persuasæ, procuratores ad conventus miserunt, ut Bodinum, si fieri posset, à susceptâ legatione revocarent, quasi qui duplicem in republicâ religiones tueretur : sed non prius procuratorias tabulas in comitio aperuerant, quàm summâ cum ignominia explosi fuere. Ex eo tamen quantum detrimenti meis rationibus allatum sit, satis intelligunt, qui sæpius audierunt libellorum in regis magistrum me designatum à principe antea fuisse.

Ce que M. de Thou narre touchant ces mêmes choses est très-glorieux à Bodin. Il dit que les cahiers des états ayant été présentés au roi, on proposa au tiers état de nommer douze commissaires qui assisteraient à l'examen qui serait fait de ces cahiers au conseil du roi (26). On avait agréé cela au commencement ; mais la chose ayant été de nouveau examinée, Bodin opina qu'il ne fallait point en user ainsi, et conseilla à ses collègues de ne nommer aucun député, et de s'opposer aux députations que le clergé et la noblesse voudraient faire. Il fut envoyé aux deux

(24) Ménage, Remarques sur la Vie de P. Ayrault, pag. 147, 148.

(25) La même.

(26) Thuan., lib. LXIII, pag. 187.

autres chambres , et leur fit voir par plusieurs raisons le péril qu'il y avait à commettre à un petit nombre de personnes la décision de ce qui avait été demandé par tous les trois ordres du royaume ; que quand même les commissaires qu'on nommerait seraient à l'épreuve de la corruption , la présence du roi pourrait les intimider , les brigues et les instances des courtisans pourraient les séduire. On lui répondit , il répliqua , et enfin il gagna sa cause par la fermeté avec laquelle il fit entendre que le tiers état s'opposerait aux députations. Henri III fut fort fâché de cela , et en voulut du mal à Bodin. *Itaque rex Bodinum , quem unice diligebat , et ob raram eruditionem ac multam variarum rerum experientiam , dum cibum caperet , libenter audiebat , ab eo tempore non tam benigno vultu dignatus est , quod ordinibus prioris sententiæ mutandæ auctor extitisset , et ed in re quantum ad circumagenda ordinum ingenia momenti haberet , minus grato regi experimento docuisset* (27). Ce prince fit représenter aux états la nécessité où il était d'aliéner une partie de son domaine : *Necessitate , quæ potentissimum telum est , urgente , id licere contenderet , quippè cum constet salutem populi supremam legem esse debere* (28) ; mais ils rejetèrent cette proposition : et ce fut Bodin qui les y détermina principalement ; car les plus considérables députés , corrompus par des promesses , chancelaient déjà. *Pessimum de dominio affectatæ necessitatis obtentu alienando commentum , Bodino præcipuè auctore (nam præcipui jam promissis corrupti nutabant ,) evanuit , quod , si locum tunc habuisset , sub principe profuso , miserè dilapidatum fuisset* (29). Le même Bodin résista courageusement aux cabales des partisans de MM. de Guise , qui voulaient faire conclure la guerre contre les huguenots (30). Inférons de ceci que M. de Mézerai se trompe , quand il assure que le roi loua les oppositions de Bodin à l'aliénation du domaine. Il confond deux choses qu'il aurait dû distinguer. La conduite de Bodin fut approuvée au

conseil du roi , quand quelques villes se plaignirent de ce qu'il avait combattu la proposition de ne point souffrir deux religions dans le royaume. *Homines à factiosis subornati venerunt , qui Bodinum contra mandata sua intercessisse dicerent , quibus in consistorio regio auditis nihilominus pronunciatum est , Bodinum nihil nisi rectè fecisse* (31). Cela fut antérieur aux deux affaires dont M. de Thou vient de nous parler , et qui firent perdre à Bodin les bonnes grâces de Henri III. Remarquons aussi une contradiction de M. de Thou. Il dit dans la page 183 , que Bodin ayant aperçu que ses remontrances contre les complots de ceux qui voulaient enfreindre les édits de pacification seraient inutiles , s'abstint de parler sur cette matière. *Cum videret homo futuri providus , conjuratione factâ eò animos inclinare , et fatali regis ac consiliariorum ejus cæcitate effici , ut ab illis , qui prohibere poterant , præposterâ prudentiâ in eâ re dissimularetur , hujusmodi publicis sibi perniciosus et in publicum nihil profuturis admonitionibus deinceps abstinuit* (32). Mais dans la page 188 , il nous apprend que ce même jurisconsulte s'opposa vigoureusement à la faction de MM. de Guise , lors même que les cahiers des états ayant été présentés au roi , il semblait que la commission des députés était expirée. L'opposition roulait sur le dessein de renouveler la guerre contre ceux de la religion. Les partisans du duc de Guise avaient gagné le clergé et la noblesse : ces deux corps formaient souvent des conventicules pour éloigner les propositions de paix. Bodin , qui , à cause que les députés de Paris étaient absents , se voyait alors à la tête du tiers état , s'opposa avec beaucoup de courage à ces pratiques (33) ; et quand on lui dit que la chose avait été ainsi résolue dans les états et que l'assemblée n'avait plus d'autorité , « Vous êtes donc des rebelles , leur répondit-il hardiment , « puisque » vous reconnaissez que votre députa- » tion est finie , et que vous » ne laissez pas de vous assembler ; » mais je suis d'un autre avis : nous » pouvons encore présenter au roi

(27) *Idem , ibid.*(28) *Idem , Ibidem.*(29) *Idem , ibidem , pag. 188 , col. 1.*(30) *Idem , ibidem , col. 2.*(31) *Idem , ibidem , pag. 183.*(32) *Idem , ibidem.*(33) *Summa fiducia intercessu , ibid. , p. 183.*

» une requête : les assemblées où
 » l'on traitait de la paix à Rome pou-
 » vaient être moins solennelles que
 » celles où il s'agissait de commencer
 » une guerre. » *Et cum illi ita in comitiis conventum dicerent, et postulatis semel regi oblati nullas ordinum partes esse, quippè extinctis mandatis, audacter respondit, in perduellionis crimen ipsos incurrere, qui cum potestatem agendi vel propria confessione non habeant, tamen quotidie conventicula celebrent : verum se aliter censere, et licere adhuc regi supplicare. Nam ut, etc.* (34). Il était nécessaire que je fisse voir la contradiction de M. de Thou : il avait diminué notablement, et sans sujet, l'honneur de Bodin.

(K) *Il fut procureur du roi d'une commission pour les forêts de Normandie.*] « Maître Jean Bodin, avocat au parlement de Paris, persuada au roi Charles IX, que le droit de Tiers et Danger était un droit général sur tous les bois de Normandie, et se chargea des soins de cette recherche, en qualité de procureur de la réformation. Il n'y eut presque point de famille dans la province qu'il n'attaquât. Il instruisit, comme il le dit lui-même dans ses écrits, jusqu'à quatre cents procès ; et il poussa l'affaire jusqu'au point qu'il ne manquait plus à l'exécution de son dessein, que la dépossession actuelle de tous ceux qui avaient des bois. Toute la Normandie fut émue de son entreprise. Le parlement s'assembla plusieurs fois sur ce sujet. Il nomma des députés, et la noblesse suivit son exemple. Enfin, le roi fut touché de leurs plaintes, et convaincu par les raisons qui lui furent présentées. Et, pour finir cette recherche, qui avait duré plusieurs années, il fit un édit en l'année 1571, par lequel il ordonna l'aliénation des droits de Tiers et Danger qui lui appartenaient sur les bois de Normandie. Et, par ce même édit, il reconnut que ces bois étaient en petit nombre, et que le revenu qu'il en tirait n'était pas considérable. Bodin, qui ne se pouvait rendre, s'opposa à l'enregistrement. Mais le roi donna une dé-

» claration, par laquelle, sans avoir
 » égard à son opposition et à ses protestations qu'il déclara nulles, il
 » ordonna qu'il serait passé outre à
 » l'exécution (35). » Ce passage m'a paru digne d'être rapporté tout entier ; 1°. parce qu'il contient un fait curieux et peu connu ; 2°. parce qu'il est propre à faire connaître le naturel de Bodin, je veux dire son ardeur, son activité, sa vigilance et sa fermeté. Il va nous dire lui-même quelques circonstances de sa procédure, qui confirmeront la chose. Et me souvient que le roi Charles IX, ayant décerné ses lettres patentes l'an M. D. LXX pour la réformation générale des eaux et forêts de Normandie, qui tirait après soi la connaissance du plus beau de son domaine, les présidents et conseillers du parlement de Rouen furent interdits d'en connaître : et combien qu'ils eussent remué ciel et terre pour empêcher l'interdiction, si est-ce qu'enfin ils l'accordèrent après que je leur eus présenté les jussions réitérées, et que je tenais en procès vingt-deux conseillers, et le premier président à partie, pour les cas résultans de la commission : et tout le corps de la ville de Rouen, pour les droits qu'ils prétendaient contre le roi, et que c'était la cause pour laquelle j'avais obtenu l'interdiction (36).

(L) *Il avait été de la religion : cependant, en 1589, il persuada aux habitans de Laon de se déclarer pour le duc de Maine.*] M. Ménage dit qu'il a su le protestantisme de Bodin par une de ses lettres à Jean Bauru des Matras, avocat célèbre du parlement de Paris (37). M. Colomiés a publié une partie de cette lettre dans sa *Gallia Orientalis* (38). Il est clair comme le jour que c'est la lettre d'un bon huguenot. Elle n'est point datée : on y peut connaître seulement qu'elle fut écrite après la première guerre

(35) Gréard, Défenses pour les particuliers qui possèdent des bois en Normandie, contre la prétention des Droits de Tiers et Danger, cité par Ménage, Remarques sur la Vie de Pierre Ayrault, pag. 146, 147.

(36) Bodin, de la République, liv. III, chap. II, pag. 381. Voyez-le aussi au chap. VI du livre VI, pag. 1031.

(37) Ménage, sur la Vie de Pierre Ayrault, pag. 147.

(38) Pag. 76 et seqq.

(34) Thuan., lib. LXIII, pag. 188.

civile; j'entends celle qui fut terminée au mois de mars 1563. M. de Thou raconte que la ligue ayant envoyé à Laon l'ordre de ne plus reconnaître le roi Henri III, Bodin, qui avait été autrefois de la religion, et qui depuis n'en avait jamais été guère éloigné, loua la conduite de la ligue, et par le conseil de l'évêque harangua le peuple, et dissipa les scrupules et les craintes des habitants (39). Il n'épargna point au roi les noms de perfide et d'hypocrite, ni les mauvais augures. C'est, disait-il, le roi LXIII^e. de France : il sera le dernier, comme l'an climatérique LXIII est ordinairement le dernier de la vie humaine. C'est ainsi qu'il poussa la ville de Laon à s'associer avec les ligueurs: il écrivit sur ce sujet (40) une lettre qui fut imprimée (41). Voilà comment les Nicodémites font quelquefois plus de mal qu'un ennemi déclaré. Ils savent qu'ils sont suspects : cela fait que, dans la crainte d'être perdus sans ressource, s'ils n'effacent les soupçons, ils témoignent plus de zèle pour le parti qui prévaut, que ceux qui ont déjà donné assez de preuves de ce même zèle. Notez bien ces paroles de M. de Thou, *videri regem huic regno Francico fatalem, et ultimum ex ea familia fore*. Que voulait dire Bodin par ce présage ? Prétendait-il qu'Henri III serait le dernier roi de la branche de Valois ? Il ne fallait pas être grand prophète pour deviner cela à l'égard d'un prince qui était le seul de reste de cette branche, et qui était marié à une jeune femme stérile. Prétendait-il qu'aucun prince de la troisième race ne monterait sur le trône après Henri III ? En ce cas, l'événement l'a démenti. Cependant M. de Thou fait un grand cas des prédictions de Bodin. « Il répara cette faute (42) par » l'admirable prédiction qu'il fit de » l'issue inespérée de ces troubles : » car quoiqu'il n'y eût point d'apparence de paix, il publia par avance l'année et le mois qu'elle devait » être conclue, et l'événement fut con-

» forme à ce qu'il avait prédit (43). »

(M) *Il mourut..... en 1596..... dans la soixante-septième année.*] Il témoigne dans son testament, daté du 7 de juin 1596, qu'il passe l'âge de soixante-six ans (44). Cela réfute ceux qui disent qu'il mourut l'an 1585 (45), et ceux qui assurent qu'il vécut plus de soixante-dix ans (46), ou qu'il n'en vécut que cinquante-cinq (47). Notez que l'épître dédicatoire de son *Universe Naturæ Theatrum* est datée de Laon, le 25 de février 1596. Cela est un peu mortifiant pour ceux qui mettent sa mort à l'année 1585.

(N) *Il y a autant d'hyperbole dans les louanges que Gabriel Naudé lui a données,..... que d'injustice dans le mépris que Cujas, Scaliger, et quelques autres lui ont témoigné.*] Voici le jugement que Naudé faisait de Bodin dans un ouvrage qu'il publia en 1625. *Ce premier homme de la France, Jean Bodin....., après avoir par une merveilleuse vivacité d'esprit, accompagnée d'un jugement solide, traité toutes les choses divines, naturelles et civiles, se fût peut-être méconnu pour homme, et eût été pris infailliblement de nous pour quelque intelligence, s'il n'eût laissé des marques et vestiges de son humanité dans cette Démonomanie, qui a été fort bien jugée par le défunt sérénissime roi de la Grande-Bretagne, majori collecta studio quam scripta judicio (*) : ce qui peut être arrivé parce que ce grand esprit, qui entendait fort bien la langue sainte, s'est amusé plus qu'il n'était à propos à la doctrine des rabbins et thal mudistes, quibus, comme remarque le jésuite Possevin (**), hoc libro tam videtur addictus, ut ad eos sæpius recurrat quam ad Evangelium (48).* Naudé publia en 1627

(43) Thuan., lib. CXVII, pag. 771, cité par Teissier, Addit., tom. II, pag. 247.

(44) Ménage, Remarques sur la Vie de Pierre Ayrault, pag. 147.

(45) Moréri, Hofman, Bucholzer, in Indice chronol., pag. 682; Paul Freher, in Theatro, pag. 895; Saldenus, in Ot. theol., pag. 767, (ou il ignore que notre Bodin soit l'auteur des Dialogues de Abditis rerum sublimium Arcanis,) sont de ceux-là.

(46) Thuan., lib. CXVII, pag. 771.

(47) Ménard, cité par Ménage, Remarques sur la Vie de Pierre Ayrault, pag. 147.

(*) In libro de Strigilib.

(**) In Judicio libr. Bodini.

(48) Naudé, Apolog. des grands Hommes, chap. VII, pag. 127.

(39) Thuan., lib. XCIV, pag. 262, ad ann. 1589.

(40) Au président Brisson.

(41) Thuan., lib. XCIV, pag. 262.

(42) C'est celle d'avoir dit beaucoup de choses injurieuses au roi Henri III et au roi de Navarre.

son *Avis pour dresser une bibliothèque* ; et observa que, s'il est question de la République de Bodin, il faut inférer qu'on la doit prendre, parce que l'auteur a été des plus fameux et renommés de son siècle, et qui a le premier entre les modernes traité de ce sujet, que la matière en est grandement nécessaire et recherchée au temps où nous sommes, que le livre est commun, traduit en plusieurs langues, et imprimé presque tous les cinq ou six ans (49). Joignez à cela ce qu'il disait à M. Ménage (50), et ce qu'il a publié dans sa Bibliographie politique (51), où il ne paraît pas être de sang-froid en louant Bodin, mais plutôt saisi du plus violent enthousiasme qui ait fait voler jusqu'aux nues les hyperboles des poètes. Comme c'est un livre aisé à trouver, et que le passage qui concerne notre Bodin contient plusieurs lignes, j'y renvoie mon lecteur, et n'en copierai rien.

Parlons du mépris de Cujas *. On apprend par une lettre de Bongars que Cujas ayant ouï dire qu'il avait été censuré dans la République de Bodin, et n'ayant pu trouver cet ouvrage chez les libraires, l'emprunta de Bongars (52), et déclama quelques jours après contre Bodin pendant plus de deux heures. Cette leçon de Cujas fut envoyée à Bodin, et l'obligea de mettre au-devant de la seconde édition de sa République une épître latine où il maltraita Cujas. Il profita des remarques de celui-ci ; car il effaça dans cette seconde édition toutes les choses que Cujas avait censurées, *corum quæ Cuiacius notaverat in istâ*

(49) Nandé, *Avis pour dresser une bibliothèque*, pag. 96.

(50) *Ci-dessus*, citation (9).

(51) Pag. 513 et seq. in *édit. Rouerodam.*, ann. 1692, in-4°.

* Joly reproche à Bayle de n'avoir pas bien détaillé la dispute de Bodin avec Cujas, en comparaison de qui Bodin n'est qu'un aventurier. Joly donne à ce sujet quelques explications et finit ses remarques par traiter de la religion de Bodin. C'était un hérétique, dit-il, qui n'avait échappé au massacre de la Saint-Barthélemy qu'en se jetant du haut d'une fenêtre. « Personne n'ignore, ajoute-t-il, que Bodin a été accusé de judaïsme : ce fait est éclairci dans les *Mélanges de Chapelain*, depuis la page 167 jusqu'à la page 180. » Les pièces qu'on trouve dans ces *Mélanges* consistent en trois lettres de Chapelain et deux de H. Conringius.

(52) Ce fut en 1576. Bongars était venu d'Allemagne depuis peu, pour étudier en droit sous Cujas.

alterâ editione nec volam reliquit nec vestigium (53). Cujas répondit dans le chapitre XXXVIII du livre VIII de ses Observations, et se servit de l'anagramme *Andius sine bono*, pour désigner son antagoniste. Voyez M. Ménage, qui observe outre cela que Bodin avait maltraité Cujas sans le nommer, dans ces paroles de la préface de sa Méthode de l'Histoire : *Hostium aspectum ferre non magis possunt, quàm is qui in scholis Biturigum tantâ cum gloriâ florebat : id est, strabo inter cæcos acutissimè cernebat. Cum in forum venisset, de levissimâ quæstione consultus obmutuit : non sine acerbâ Riandi reprehensione* (54). Notez en passant que Moréri, et plusieurs autres, qui disent que Bodin fut nommé *Andius sine bono*, à cause de sa pauvreté, se trompent. Cujas, dans cette anagramme, ne faisait aucune allusion à la fortune de Bodin, il considérait seulement les dispositions de l'âme. Quelqu'un débite que la reine Élisabeth employa cette expression en parlant à notre Bodin ; et il cite Burgoldensis (55). Il se trompe dans sa citation ; car ce Burgoldensis dit seulement que cette reine l'appela Badin. *Homo iste sine bono, sive Badin (uti illum Elizabetha Angl. regina appellavit), licitum esse putat suorum popularium dignitatem honesto mendacio tueri in sua Methodo Histor. c. 4* (56). Un autre prétend que la manière peu avantageuse dont Bodin a parlé des femmes au chapitre V du VI^e. livre de la République, lui attira « une raillerie fort piquante.... » La reine Élisabeth, qui en faisait « d'ailleurs pourtant assez de cas, prit « plaisir à le faire passer exprès en « Angleterre, pour le renvoyer froidement avec ces mots : Bodin, ap- « prenez en me voyant que vous n'êtes qu'un badin (57). » Un docteur de Louvain remarque que lorsque Bodin était à Londres, pour négocier le mariage de son maître Hercule, duc

(53) Tiré de la Lettre de Bongars à Conrad Rittershausius, que Colomiés a publiée dans sa *Gallia Orientalis*.

(54) Ménage, Remarques sur la Vie de Pierre Ayrault, pag. 144.

(55) Diecman., de Naturalismo, pag. 2.

(56) Burgold., Notitia Rerum Imperii Romano-Germanici, part. I, pag. 33.

(57) Ancillon, Mélanges critiques, tom. II, pag. 5.

d'Alençon (58), la reine avait accoutumé de l'appeler maître Jean Bodin : *Pro Bodino solebat eum regina magistrum Joannem Badinum appellare* (59). Rien n'empêche de croire qu'elle n'ait parlé ainsi ; car la cour alors n'était guère moins dans le goût des pointes que le peuple ; mais il est faux que cette princesse ait fait venir tout exprès cet écrivain , afin de le mortifier par cette turlupinade. Il fut à Londres à la suite du duc d'Alençon , son maître. Il y fut aussi en qualité d'envoyé de ce même duc.

Ce que Scaliger disait de Bodin était bien désobligeant. *Bodinus patrem Jul. Scaligerum falso ignorantiae matheseos arguit, ipse indoctissimus valdeque jejunus, cum quicquid à multis annis doctrinae consequutus est, transcripserit ex aliorum laboribus, imò et ex meo libello in Varro-nem de lingua latina, cujus paginas integras suas fecit fur impudentissimus, et in unum velut chaos congestit, plurima scribens quæ ipse non intelligit. Denique librum de Methodo legendæ Historiæ inscripsit, in quo nihil minus quàm eâ de re tractat, ut titulo suo nullo modo respondeat oratio, quod quidem Verrius Flaccus notavit in Originibus Catonis quæ nihil minus inquirunt quàm Italiæ Origines. Porro, si quis velit in illum scribere, je lui dresserai tout son fait : neque enim mihi honoris loco ducam aliquid proferre quod meo nomine circumferatur* (60). Vous voyez qu'il le nomme très-ignorant , et qu'il tiendrait à déshonneur de le réfuter. Quelle arrogance ! et qu'elle sied mal aux gens de lettres , quoiqu'elle soit fort commune parmi eux ! Appelons de ce jugement de Scaliger à celui de M. de Thou ; et si nous voulons disputer à Jean Bodin la qualité d'écrivain exact et judicieux , laissons-lui sans controverse un grand génie , un vaste savoir , une mémoire et une lecture prodigieuses. Les ouvrages d'où il a tiré sa gloire n'ont pas eu besoin des emprunts d'un commentaire sur Varron. Ils n'étaient pas d'une espèce à ti-

rer de là quelque éclat ; et il y a lieu de croire que Scaliger et Cujas n'eussent pas été capables de produire ce qu'il fit avec tant de force aux états de Blois.

(61) *Possevin n'est pas le seul qui l'accuse d'avoir écrit bien des choses contraires à la religion.*] Alléguons d'abord son panégyriste Naudé, qui observe que ceux qui ont écrit contre la République de Bodin n'ont été que des pygmées attaquant Hercule ; de sorte que cet auteur , hors de crainte de ce côté-là , ne doit redouter que les censures de l'Eglise. *Scio equidem, Fabium Albergatum hominem Italum, et Serrium, ac Augerium Ferrerium, Gallos* (61), *magnis conatibus, et libris ad id consequendum editis, periculum illi ac ruinam intendisse : sed eventus docuit eundem fuisse istius pugnae eventum, quem Pygmaeorum cum Hercule : ut non jam ad miniatas alicujus Attici aut Hyperattici ceras trepidare debeat, sed ad Ecclesiæ solius judicium ; cujus censuris quoniam vehementius urgetur, quàm inimicorum argumentis, hinc est, quod ipsius libri evolvi minimè debeant, nisi obtentâ prius et hunc et quoslibet auctores politicos legendi facultate* (62). Un peu plus bas, il le blâme d'avoir trop commis les intérêts de la vraie foi , et il approuve à cet égard-là les plaintes de Possevin. *Quibus (quæstionibus) certè compescendis dirigendisquæ ad finem religionis christianæ præceptis ac instituto consentaneum, sanè haud necesse erit, diversas inter se religiones committere ; quemadmodum non sine dispendio veræ pietatis superioribus annis fecere, Petrus de Alliaco cardinalis et episcopus Cameracensis, in opusculo quodam astrologico de tribus sectis ; Hieronymus Cardanus in libris suis de Subtilitate, et Joannes Bodinus, composito, sed nondum edito (atque utinam nunquàm edatur !) de rerum sublimium arcanis ingenti volumine ; quod equidem, jesuitam Possevinum non perperam de ipso judicium tulisse, ar-*

(58) M. Crenias, *Animadv.*, part. I, pag. 93, n'a pas raison de critiquer ce nom et ce titre.

(59) Libert. Fromond. *Meteorolog.*, lib. V, cap. I, art. IV, pag. 240.

(60) Scaligerana prima, pag. 30, 31.

(61) Notez que Bodin , au commencement de l'Apologie de René Herpin, fait mention, non-seulement d'un Ostatus Varco, (c'est celui que M. Ménage, ci-dessus, citation (9), nomme Pierre l'Hostail,) mais aussi d'un Andreas Frankebergerus Saxo, qui avaient écrit contre sa République.

(62) Naudæus, *Bibliogr. Polit.*, pag. 23, 24.

gumento esse potest validissimo certe manifestissimoque (63). L'auteur du livre de *Justa reip. Christianæ in reges impios et hæreticos auctoritate* accuse Bodin d'indifférence sur le chapitre de la religion, et de n'être pas contraire aux protestans. *Unius viri indifferentis, et protestantibus non iniqui, testimonio comparationem hanc transigam* (64). Le jésuite Martin del Rio soutient que la Démonomanie de Bodin est pleine d'erreurs, et que dans l'édition même d'Anvers, que l'on donna comme corrigée, il reste beaucoup de choses dangereuses, et qui marquent la religion amphibie de l'auteur. *Manent multa noxia, et quæ ambigam auctoris fidem satis contestantur, nocereque legentibus possunt* (65). C'est pourquoi, ajoute-t-il, cet ouvrage-là a été justement mis par l'inquisition de Rome dans le catalogue des livres défendus. Il promet de faire voir que le *Theatrum universæ Naturæ* du même auteur contient des dogmes si contraires à la théologie, que, pour le moins, on peut les qualifier erronés et entièrement téméraires. Notons que l'ouvrage de la République eut le même sort à Rome que celui de la Démonomanie, quoique l'on eût inséré dans la traduction italienne certaines choses que des amis officieux jugèrent capables de conserver à Bodin la réputation de bon catholique (66). Sa Méthode de l'Histoire, et son Théâtre de la Nature n'eurent pas un meilleur sort auprès des inquisiteurs. Voici quelque chose de terrible : *Ceux qui montent en chaire ici font des contes, déclament contre Bodin tout un sermon, et le déchirent, sans se souvenir que le vilain a été de la ligue, et est mort juif, sans parler de Jésus-Christ par les dernières paroles que j'ai en vers de lui* (67). Voilà ce qu'on trouve dans une lettre de Jacques Gillot à Scaliger, datée de Paris le 9 de février 1607. Ce que M.

Diecman a trouvé dans un manuscrit, et qu'il a inséré dans son ouvrage de *Naturalismo*, est encore plus terrible. *Naudæus in ἀποσπασματικῇ Gallico ex MSoto laudati Patini mecum benevolè à Viro Nob. communicato, de hoc opere*, « C'est un livre bien » fait, inquit, mais fort dangereux ; » parce qu'il se moque de toutes les » religions, et enfin conclut qu'il » n'y en a point. Aussi n'en avait-il point lui-même : il mourut comme un chien, *sine ullo sensu pietatis*, n'étant ni juif, ni chrétien, ni turc. *Alius ἀποσπασματικῇ in MSC. Patini* : Bodin était un étrange compagnon en fait de religion. » Il mourut de la peste, à Laon, en » 1596, assez vieil, et ne dit pas un mot de Jésus-Christ (68). » Je ne sais si ceux qui prêchaient contre Bodin dans les chaires de Paris, l'an 1607, avaient ouï dire quelque chose des dispositions qu'il témoigna en mourant, ou des doctrines pernicieuses de l'*Heptaplochères*. Scaliger ne pouvait comprendre d'où venait leur déchaînement. *Illud velim ex te scire*, écrivait-il à Charles Labbé, vers la fin du mois de février 1607, *quare pontificii tam acerbè quotidie in Bodinum declament. Certè quod mancipium ambitionis fuerit, propterea odio illis esse eum non crediderim. Aliam subesse causam necesse est, quam ex te scire velim. Hujus igitur tam inopinati odii causam, et quare hominem pridem mortuum canes ex tumultu eruant, neque ejus manes quiescere sinant, à vobis expecto* (69). Il ne faut pas oublier qu'aussitôt que la République de Bodin eut paru, il y eut des prédicateurs qui déclamèrent contre lui. Lisez sa lettre latine du 13 de mars 1581, au commencement de l'Apologie de René Herpin. Vous verrez qu'il y remarque deux choses : l'une, que de Serres, qui avait publié contre lui un million d'injures, en avait été châtié sévèrement ; l'autre, qu'encore que ceux qui médissent de quelqu'un en chaire soient aussi coupables que ceux qui l'offensent par écrit, il y a néanmoins des prédicateurs qui ternissent impunément sa réputation et celle de plusieurs autres gens de

(63) Naudæus, Bibliogr. Polit., pag. 33.

(64) G. Guillelmus Rossæus, de justâ Reip. Auctorit., cap. IV, num. 3, pag. 194, édit. Autverp., ann. 1592.

(65) Del Rio, Disq. magic., lib. I, cap. III, pag. 23.

(66) Loscher, de Latrocinio in Script. publ., pag. 41, apud Diecmannum, de Naturalismo, pag. 4.

(67) Épîtres françaises écrites à Scaliger, pag. 439.

(68) Diecmannus, de Naturalismo, pag. 12.

(69) Voyez la Gallia Orientalis de Colomès, pag. 86.

nien. *Serranus ille* *, *qui inaudito genere scribendi, ac probris inusitatis libellum complevit, ipsius principis jus su poenas graviores dedit, quàm optare potuissem. Ac tametsi eodem scelere flagantur, qui publicis in concionibus nomen cujusquam læserunt, videmus tamen legibus solutos, non modò meam, sed etiam optimi cujusque existimationem impunè violare, qui prudenter ferendum putat, quod auferri non potest* (70).

Mais il n'y eut personne parmi les catholiques romains qui témoignât plus de chaleur contre ce jurisconsulte que le jésuite Possevin. Voyez avec quelle envie de censurer il épluche la Méthode de l'Histoire, et avec quels tours de sophiste il empoisonne des propositions qui peuvent avoir un bon sens. Son grand grief est que Bodin parle de Luther, de Calvin, et de Mélanchthon en termes honnêtes; et qu'il voudrait que l'on mît des bornes à la puissance papale (71). Voyez surtout le petit livre où Possevin a donné son jugement *de quatuor Scriptoribus, Philippo la Nua, Jo. Bodino, Philippo Mornæo, et Nic. Machiavello* (72). Il a prétendu que les ouvrages de Bodin étaient remplis d'un très-grand nombre d'erreurs, d'hérésies et d'impiétés (73).

Les protestans n'ont point gardé le silence sur les erreurs de cet écrivain; car, pour ne rien dire de Grotius, qui déclare que Bodin avait fait de grandes brèches à sa foi par ses habitudes avec les juifs (74), nous pouvons citer Méric Casaubon, qui avoue qu'il ne sait que croire de la religion de ce personnage, s'il se doit compter, ou parmi les catholiques, ou parmi les protestans (75). Le ministre luthérien qui m'apprend cela étend beaucoup plus ses doutes, et paraît fort disposé à croire qu'enfin cet auteur se dépouilla de tout sentiment

de christianisme (76). Il s'attache particulièrement à le convaincre d'avoir tout réduit à la religion naturelle. Un autre docteur luthérien a remarqué qu'il y a dans les discours physiques de Jean Bodin plusieurs choses qui doivent être en abomination aux chrétiens (77). Il observe aussi qu'on les débite sous le personnage de Théodore, et qu'un autre personnage, sous le nom de Mystagogue, répond assez froidement : *Il ne faut rien prononcer à la légère sur des sujets si difficiles, De rebus tam arduis nil temerè esse affirmandum*. Je trouve en effet que le Mystagogue de Bodin, à la page 222 du Théâtre de la Nature, édition de Hanaw, en 1605, emploie cette réponse : *De rebus tam arduis, et à communi sensu remotis, nec temerè quicquam affirmare, nec leviter cuiquam assentiri velim : mihi satis est certissimis argumentis et ad assentiendum necessariis demonstravisse cometas non esse incendia ab exhalationibus concepta*. Cette réponse se rapporte à un sentiment fort étrange que Bodin venait d'exposer sous le nom de Théodore : c'est que les comètes sont des esprits qui, ayant vécu sur la terre pendant des siècles innombrables, et étant enfin parvenus au voisinage de la mort, célèbrent leur dernier triomphe, ou sont rappelés au firmament comme des étoiles brillantes. Cela est suivi de famine et de peste, etc., parce que les villes et les peuples perdent les gouverneurs et les chefs qui apaisaient le courroux de Dieu. Il est nécessaire que je mette ici ses paroles. *Democriti sententia in mentem mihi recurrit, ut existimem cometas esse illustrium virorum mentes, quæ posteaquàm innumerabilibus seculis viguerunt in terris, tandem obituræ, ut omnia quæ oriuntur occasum minantur, extremos peragunt triumphos, aut in cælum stellatum quasi splendida sydera revocantur : ac propterea sequuntur famæ, morbi populares, civilia bella, quasi civitates ac populi ducibus illis optimis et gubernatoribus, qui divinos*

* Voyez ma note sur le texte, pag. 507.

(70) Apologie de René Herpin, folio 2 verso.

(71) Possevin., in Biblioth. Selectâ, lib. XVI, cap. IX, pag. 269, 270, tom. II.

(72) Il fut imprimé à Rome, l'an 1592, et à Lyon, l'an 1593.

(73) Teissier, Additions aux Éloges de M. de Thou, tom. II, pag. 248.

(74) Grotius, Epist. ad Cordesiam, apud Colomes., in Galliâ Orientali, pag. 85.

(75) Meric. Casaub. apud Diecmann. de Naturalismo, pag. 5.

(76) Diecmann., de Naturalismo, pag. 6.

(77) Joh. Henricus Ursinus, in sancti Jeremie Virgâ vigilante et Ollâ succensâ, pag. 40, apud Th. Crenium, Animadv. Philolog. et Hist., part. II, pag. 176.

furores placabant, desererentur (78). Il est visible qu'il y a une faute à *il-lustrum virorum*, ou que Bodin donne à ces mots-là un sens tout particulier; car le sens ordinaire d'*hommes illustres* ne convient point à ce qui suit, c'est-à-dire, à ces siècles innombrables de vie passés sur la terre, que Bodin accorde aux esprits dont il fait mention. Disons donc qu'il veut parler des génies ou des anges, et qu'il suppose qu'ils sont sujets à la mort. Vossius, en rapportant ce passage, a sauté deux ou trois mots très-essentiels, *viguerunt in terris*. Il n'a pas laissé d'y trouver une impiété: *Ubi quod animas mori ait, dicit il (79), id si non aliud voluit dicere quam verba videntur sonare, sanè impietate summè non vacat. Tolerabilius quod ait heroum animas in sidera revocari*. Cette omission est dans l'édition dont je me sers, qui est celle d'Allemagne, in-4°. Elle est aussi dans celle d'Amsterdam, in-folio, en 1668; car M. Crenius, qui rapporte ce passage de Vossius (80), avec l'omission du *viguerunt in terris*, cite cette édition d'Amsterdam.

Finissons par des paroles de M. de Thou, qui nous apprennent que l'on crut que Jean Bodin était magicien: *Postea, et Dæmonomaniam gallicè itilem scripsit, in quâ dum materiam ab aliis tantoperè agitatam adversus Joannis Wieri plerumque sententiam, enucleatius retractat, magicæ rei ac vetitarum istiusmodi artium crimen minimè effugit* (81).

(P) *Il se déclara assez librement contre ceux qui soutenaient que l'autorité des monarques est illimitée.*] Il soutint que les monarques ne peuvent imposer des tributs sans le consentement du peuple; et qu'ils sont plus obligés à observer les lois de Dieu, et celles de la nature, que leurs sujets; et que les conventions qu'ils passent leur imposent la même obligation qu'aux sujets. Il dit que la plupart des jurisconsultes avaient enseigné le contraire, et qu'il fut le pre-

mier qui osa combattre l'opinion de ceux qui écrivirent sur les moyens d'étendre les droits du roi. Voici ses paroles: *Miror tamen esse qui putent unius potestati tribuere me plus, aliquantum, quàm deceat fortem Reipublicæ civem: cum alibi sæpè, in verò libro primo, capite octavo, nostræ Reipublicæ, eos ego qui de jure fisci ac regalibus amplificandis scribere, sententias primus omnium, et quidem periculosissimis temporibus refellere non dubitârim, quod regibus infinitam supraque divinas et naturæ leges tribuerent potestatem: quid autem magis popolare quàm quod scribere ausus sum, ne regibus quidem licere, sine summâ civium consensione, imperare tributa? Aut illud quanti est quod item tradidi, principes arctiori vinculo divinis ac naturæ legibus teneri, quàm qui sub imperium subjecti sunt? Illos etiam pactis conventis perindè ut alios cives obligari? Contra quam tamen omnes penè juris scientiæ magistri docuere* (82). S'il n'avait fait que cela, il n'aurait pas offensé les esprits républicains; mais comme il soutint d'autre côté que les sujets ne pouvaient entreprendre de déposer un monarque légitime, qui gouvernait tyranniquement, il y eut beaucoup de personnes qui furent choquées de sa doctrine. Il nous apprend la raison qui le porta à soutenir ce sentiment: c'est qu'il voyait presque partout les peuples en guerre contre leurs princes: c'est qu'on répandait de toutes parts une infinité d'écrits qui, en soutenant qu'on peut déposer les rois, et régler la succession des couronnes comme il plaît aux peuples, n'étaient propres qu'à ébranler tous les fondemens des sociétés. Il crut donc que son devoir l'appelait à s'opposer à des maximes qu'il jugeait si pernicieuses. *Sed cum viderem ubique subditos in principes armari, libros etiam, veluti faces ad rerum publicarum incendia, palam proferri, quibus docemur principes divinitus hominum generi tributos, tyrannidis objectâ specie de imperio deturbare, reges item non à stirpe, sed à populi arbitrio peti oportere: easque disciplinas, non solum hujus imperii, verum etiam rerum omnium*

(78) Bodin., in *Theatro Naturæ*, lib. II, pag. 221, 222.

(79) Vossius, de *Orig. et Prog. Idol.*, lib. III, cap. IX, pag. 774.

(80) Crenii *Animadv. Philolog. et Histor.*, part. II, pag. 175.

(81) Thuan., lib. CXVII, pag. 771.

(82) Bodin., *Epist. ad Viduum Fabram*, in *limine operis gallici de Republicâ*.

publicarum fundamenta labefactare : ego boni viri aut boni civis esse negavi suum principem quantumvis tyrannum ulla ratione violare : hanc denique ultionem immortalis Deo aliisque principibus relinqui oportere : idque cum divinis et humanis legibus ac testimoniis, tum etiam rationibus ad assentiendum necessariis confirmavi (83). Notez qu'ayant voulu dire que les protestans avaient bonne part à cette espèce d'écrits-là, il le fait d'une manière fort modérée, et en disculpant Luther et Calvin. Voici ses paroles : « De répondre aux objections » et argumens frivoles de ceux qui » tiennent le contraire, ce serait » temps perdu : mais tout ainsi que » celui qui doute s'il y a un Dieu mérite qu'on lui fasse sentir la peine » des lois, sans user d'argumens ; » aussi font ceux-là, qui ont révoqué en doute une chose si claire, » voire publiée par livres imprimés, » que les sujets peuvent justement » prendre les armes contre leur prince » tyran, et le faire mourir en quelque sorte que ce soit : combien » que leurs plus apparens et savans » théologiens (*) tiennent qu'il n'est » jamais licite, non pas seulement » de tuer, ains de se rebeller contre » son prince souverain, si ce n'est » qu'il y eût mandement spécial de » Dieu, et indubitable ; comme » nous avons de Jéhu (**), lequel fut » élu de Dieu, et sacré roi par le » prophète, avec mandement exprès » de faire mourir la race d'Achab » (84). » Il témoigne ailleurs assez de modération envers MM. de Genève, quoiqu'il crût avoir sujet de se plaindre de l'édition qui s'était faite de son ouvrage dans leur ville. Il ne descend pas dans le détail : il ne dit point, comme Possevin, que les Gênois changèrent beaucoup de choses dans cet ouvrage (85) ; il se tient dans une assez grande généralité. Vous allez vous en convaincre, si vous entendez

(83) *Idem, ibid.*

(*) Mart. Luth. Calvinus in Joannem, et in Instit., cap. ultim., lib. IV, sect. XXXI.

(**) IV^e. Reg., cap. VI et X.

(84) Bodin, de la République, liv. II, chap. V, pag. 305.

(85) *Genevates Bodinum reprehendentes in libris ejusdem de Republicâ pleraque immutaverunt.* Possevinus, Biblioth., tom. II, pag. 269.

le latin. *Alterum reprehensionis genus est eorum qui apud Genevates secundam editionem Reipublicæ nostræ promulgârunt : quam vel typis mandare, suisque civibus ad intuentum proponere minimè debuerant, vel auctorem à calumniâ vindicare : si meminissent legis illius quæ à S. P. Q. Genevate lata est nonis jun. MD. LIX. quæ sanctissimè vetitum est secundo capite, in eos scriptores invehi quos interpretèrè. Quid autem à me scriptum est quod vel à privati cujusquam dignitate, vel ab illius reipublicæ majestate sit alienum ? At etiam laudavi quæ ab illis sunt laudabiliter instituta. Quæ verò reprehensione digna putârunt, abundè, ut nobis quidem videmur, et suo quisque loco et ordine refutavimus, cum eâ quæ decuit animi temperantiâ, quam in illius civitatis scriptoribus plerique populi desiderare solent* (86). Prenons garde qu'il fait une grande distinction entre les sujets d'un tyran d'administration, et les princes étrangers : car il désapprouve que les sujets prennent les armes pour se délivrer de la tyrannie ; mais il approuve que leurs voisins viennent les en délivrer. « Il y a bien » différence de dire que le tyran » peut être licitement tué par un » prince étranger, ou par le sujet. » Et tout ainsi qu'il est très-beau et » convenable à qui que ce soit, de » défendre par voie de fait les biens, » l'honneur et la vie de ceux qui » sont injustement affligés, quand la » porte de justice est close ; ainsi que » fit Moïse, voyant battre et forcer » son frère, et qu'il n'y avait moyen » d'en avoir la raison : aussi est-ce » chose très-belle et magnifique à un » prince, de prendre les armes pour » venger tout un peuple injustement » opprimé par la cruauté d'un tyran, » comme fit le grand Hercule, qui » allait exterminant par tout le monde » ces monstres de tyrans, et pour ses » hauts exploits a été déifié : ainsi fit » Dion, Timoléon, Aratus, et autres » princes généreux, qui ont emporté » le titre de châtieurs et correcteurs » des tyrans (87). » Richeome fait bien des réflexions sur ce passage de Bodin,

(86) Bodin, Epist. ad Vidum Fabrum.

(87) *Idem, de Republicâ, lib. II, cap. V, pag. 300.*

dans le chapitre XIII de son examen catégorique de l'Anti-Coton (88).

(Q) *On peut connaître dans l'une et dans l'autre de ses doctrines sur la puissance des monarques, qu'il avait à cœur le bien public.*] Il soutint la première, lorsqu'il vit que les flatteurs, ou les créatures d'Henri III, proposaient des choses d'où pouvaient naître de grands abus, à la charge et à l'oppression du peuple; et il soutint la seconde, lorsqu'il vit la France pleine de factions, et déchirée par des guerres civiles, qui firent éclore une infinité de manifestes et d'autres livres où l'on sapait les lois les plus essentielles et les plus fondamentales du gouvernement. On parlait, et l'on écrivait touchant le pouvoir des peuples aussi librement que si l'on eût vécu dans un état démocratique, et l'on travaillait à réduire en acte ce pouvoir-là : on machinait la translation de la couronne. On approuvait même les assassins qui, sous prétexte de tyrannie, attentent à la vie des monarques. Cela ne pouvait être suivi que des plus affreuses désolations. C'est pourquoi Bodin, en s'opposant à une telle licence, se montra très-affectionné au bien public. *Qui regias opes et honores popularibus commodis posthabui, idem scriptis ac sermonibus execratus sum eos qui tyrannidis specie suo principi manus afferre, deque regibus populi suffragio creandis rogationes promulgare, et è manibus legitimorum principum sceptrum violenter extorquere conantur* (89). Il eut le malheur de démentir ses principes après la mort d'Henri III; car il entra dans le parti de la ligue : mais la chute d'un pécheur n'empêche pas que les bonnes actions qu'il avait faites ne soient bonnes.

(R) *On lui fit en Angleterre une réponse très-ingénieuse.*] « Bodin, » étant en Angleterre au voyage de » M. de Mompensier, se rendit odieux » aux Anglais, et indiscret aux Français, pour sa curiosité. Dînant en » la maison d'un seigneur du pays, » il se jeta sur les prétentions des » princes à la couronne d'Angleterre, » et dit qu'une princesse en était l'héritière présomptive, sinon qu'elle en

» fût excluse, comme née hors le » pays (*), par une loi dont il » n'avait jamais su l'auteur ni l'origine, et n'avait pu apprendre où » elle se trouverait. *Vous la trouverez*, répond le seigneur anglais, » *au dos de la Salique* : repartie, » qui mit à rouet ce discoureur, et » lui fit connaître qu'il n'était pas » beau aux étrangers d'éplucher les » secrets d'un état. » Voilà ce qu'on lit dans la page 82 du *Gallia Orientalis* de M. Colomiés. Il cite ces paroles comme tirées de la page 237 du II^e. tome de l'histoire de Henri IV, composée par Pierre Matthieu. J'ai consulté mon édition (90), et j'y ai trouvé, non pas *Bodin étant en Angleterre au voyage de M. de Mompensier*; mais, *un homme docte qui avait suivi feu Monsieur au voyage d'Angleterre* (91). Je suis sûr que cet homme docte est notre Bodin; mais l'on aurait tort de dire qu'il alla en Angleterre avec M. de Mompensier : il y alla avec le duc d'Alençon qui, au temps de Pierre Matthieu, pouvait être qualifié *feu Monsieur*. M. Ménage ne s'accorde pas quant aux circonstances avec cet historien. *Le sujet*, dit-il (92), *du voyage du duc d'Alençon en Angleterre était son mariage avec la reine Elisabeth*. Bodin, s'entretenant un jour de ce mariage avec un Anglais, cet Anglais lui dit que ce mariage ne se ferait point, les étrangers par une loi d'Angleterre étant exclus de la royauté d'Angleterre. Bodin, qui était très-informé de toutes les lois d'Angleterre, comme de celles de tous les autres royaumes, n'ayant point de connaissance de cette loi, demanda brusquement à l'Anglais, où elle se trouvait : à quoi l'Anglais lui répondit brusquement aussi, qu'elle se trouvait au dos de la loi Salique : ce qui depuis a passé parmi nous en proverbe. Je tiens cette particularité de M. du Puy. Notez qu'il y a dans Pierre Matthieu deux citations, et que M. Colomiés n'en rapporte qu'une (93).

(*) *Quiconque est né hors de l'Angleterre ne peut rien prétendre à la couronne. Voyez l'Hist. de M. de Thou.*

(90) *C'est celle de Genève, en 1620, in-8°.*

(91) Matthieu, Hist. de Henri IV, à la II^e. Narration du livre VI, pag. 527.

(92) Ménage, Remarques sur la Vie de Pierre Ayraut, pag. 145.

(93) *L'autre est, Voy. l'Ambassadeur de M. Hotman.*

(88) Bodinus, de Republicâ, lib. II, cap. V, pag. 113 et suivantes.

(89) Bodini Epist. ad Vidum Fabrum.

Bodin nous apprend, qu'il fut en-
voyé en Angleterre l'an 1581, par le
duc d'Anjou, son maître (94), pen-
dant la séance du parlement où l'on
défendit de parler du successeur de
la reine, sous peine de lèse-majesté ;
qu'il harangua la reine ; et qu'il lui
proposa l'adoption du roi d'Écosse,
et puis un mariage. *Deinde Lenoxiae
principis connubio et arctissimâ foede-
ris conjunctione. Hæc mea fuit ad
reginam oratio* (95).

(S) *Il ne fut jamais incommode
dans les voyages qu'il fit par mer.*
Il narre cela lui-même dans son Théâ-
tre de la Nature. « Pourquoi est-ce,
» demande-t-il, que la mer excite le
» vomissement, et le flux de ventre ? »
Il répond que cela n'est pas général,
et qu'il s'est trouvé sept fois sur l'O-
céan, et même qu'il y a essuyé une tem-
pête furieuse, sans éprouver rien de
semblable. *Id quidem insuetis navi-
gare, nec tamen omnibus contingit :
septies mari Oceano vectus, nihil ta-
men ejusmodi passus sum, etiamsi
stevissimâ procellâ jactatus, ac ruptis
velis extrema pericula subierim : vidi
tamen qui sanguinem vomerent* (96).
Il n'est pas nécessaire de rapporter la
raison physique qu'il donne ; mais le
fait personnel qu'il nous apprend
m'a paru digne d'être allégué. C'est
une partie de son histoire.

(94) *Le même que le duc d'Alençon.*

(95) Bodin., de Repub., lib. VI, pag. 1132.

(96) Bodin., in Theatro Naturæ, lib. II,
pag. 196, 197.

BOI, communément appelé
IL SIRACUSANO, le Syracusain, a
été un fameux joueur d'échecs
qui fut fort considéré à la cour
d'Espagne, sous le roi Philippe
II. Il reçut de ce monarque
plusieurs beaux présents. Il en
reçut aussi beaucoup du pape
Urbain VIII, et il ne tint qu'à
lui d'en recevoir un bon évêché ;
car on le lui fit offrir* (a) : mais
il ne voulut pas être homme

* Leclerc et Joly, contestent le fait de
l'offre de l'évêché et de la cause qui l'aurait
fait offrir.

(a) *Quel abus ! et que voilà une belle
porte pour entrer dans l'épiscopat.*

d'église. Ayant eu le malheur
d'être pris par des corsaires, et
de se voir réduit à l'esclavage,
il trouva le moyen d'appriivoiser
par son intelligence du jeu des
échecs ces esprits turcs et fa-
rouches. Ils l'admirèrent là-
dessus, le traitèrent humaine-
ment, et n'exigèrent de lui pour
toute rançon que les leçons qu'il
leur donna durant quelques mois
sur ce jeu (b). Nous parlerons
d'un autre excellent joueur d'é-
checs dans l'article GIOACHINO
GRECO. Il eût été à souhaiter que
ces deux grands maîtres nous
eussent donné quelque traité ré-
gulier sur ce jeu ; mais nous n'a-
vons que quelques fragmens de
l'un, et des manières de jouer de
l'autre, qui ne suffisent pas pour
faire une étude dans les for-
mes..... On en a pourtant re-
cueilli ce qui s'est trouvé le plus
propre à être mis à profit, et
l'on s'en est prévalu pour faire
un livre sur cette matière (c)
(A) *.

(b) *D'une lettre insérée dans le Mercure
Galant, au mois d'août 1688, et au mois de
décembre 1693.*

(c) *Mercuré Galant, du mois de décembre
1693, pag. 109.*

* Joly croit que l'ouvrage de Boi a été
traduit avant que Bayle composât son Dic-
tionnaire ; mais il n'en peut dire l'année, et
n'en donne pas même le titre. Boi n'a pas
place dans la Bibliotheca sicula de Mongi-
tore.

(A) *On a recueilli de ses leçons et
de celles de Gioachino Greco sur les
échecs de quoi pour faire un livre sur
cette matière.* L'auteur que je cite en
parle comme d'un ouvrage prêt à pa-
raître. En joignant, dit-il (1), avec
ce qu'on a recueilli de ces deux célè-
bres joueurs, les lumières qu'on a
eues d'autre part, et les observations
qu'on a faites, soit en y jouant, soit en y

(1) *Lettre insérée dans le Mercure Galant
d'août 1688 et de décembre 1693.*

voulant jouer, il s'est composé de toute cette matière un corps régulier, qui contient la science pratique du jeu des échecs. Je vous apprends qu'on va le donner au public comme un ouvrage singulier, et unique dans son espèce, et dont le manuscrit, avant que de paraître au jour, a été long-temps entre les mains d'un des premiers joueurs d'échecs de France, qui a l'honneur d'y jouer avec son altesse royale monsieur le duc de Chartres.

BOISSARD (JEAN-JACQUES), né à Besançon l'an 1528, a composé plusieurs gros recueils qui servent à l'intelligence des antiquités romaines. Il leva lui-même le plan de tout ce qu'il put trouver d'anciens monumens en Italie, et il eut pour cette étude une passion incroyable. Ce qui lui arriva dans le jardin du cardinal Carpi le témoigne manifestement (A). Il eut dessein d'aller en Syrie; mais une fièvre violente, qui le saisit à Méthone, l'en empêcha. Il avait déjà satisfait sa curiosité d'antiquaire dans les îles de Corfou, de Céphalonie et de Zante, et dans la Morée; et, après sa guérison, il continua de visiter les lieux voisins de Méthone. Étant retourné en son pays, il fut gouverneur des fils d'Antoine de Vienne, baron de Clervant, et il voyagea avec eux en France, en Allemagne et en Italie. Il avait laissé chez sa sœur à Mombéliard les antiquités qu'il avait rassemblées avec tant de peine, et il eut le chagrin de les perdre presque toutes, lorsque les Lorrains ravagèrent la Franche-Comté. Il n'eut de reste que celles qu'il avait fait transporter à Metz avant l'invasion; mais comme on savait qu'il voulait don-

ner au public un gros recueil sur cette belle partie de la littérature, on lui envoya de toutes parts plusieurs dessins et plusieurs crayons des vieux monumens. Il s'était établi à Metz, et il y mourut le 30 d'octobre 1602 (a). Les ouvrages qu'on a de lui sont estimés des antiquaires (B), et sont devenus fort rares. Il se mêlait de la poésie latine (C). Par un passage * que je citerai ailleurs (b), on apprendra qu'il fut au service du cardinal Caraffe.

(a) *Tiré de Martinus Hankius, de Scriptorib. Rerum Romanarum, tom. I, cap. LXXVI. Il dit qu'il a tiré cela en partie de deux Lettres de Boissard, qui sont à la tête de ses Antiquités.*

* Leduchat, à qui Bayle avait écrit le 5 janvier 1697 pour lui demander quelle était la religion de Boissard, conjecture que le passage que Bayle avait en vue, est celui qui se trouve à la pag. 621 de la seconde édition du *Mascurat* de Naudé. D'après ce passage on voit qu'à trente ans Boissard était encore catholique puisqu'à cet âge (en 1559), il était encore au service de Caraffa.

(b) *Dans l'une des remarques de l'article PAUL IV. [Cet article n'existe pas]*

(A) *Il aimait avec passion l'étude des antiquités. Ce qui lui arriva dans le jardin du cardinal Carpi le prouve manifestement.* Ce jardin était rempli d'anciens marbres, et situé au mont Quirinal. Boissard y entra un jour avec ses amis, et s'y égara tout exprès: il les laissa retourner chez eux, et se tint caché dans quelques allées. Il employa le reste du jour à copier des inscriptions, et à crayonner des monumens; et comme les portes du jardin furent fermées il passa la toute la nuit. Le lendemain matin, le cardinal le rencontrant occupé à ce travail ne pouvait comprendre de quelle manière un étranger était entré dans son jardin à une heure indue; mais quand il eut su pourquoi Boissard avait passé là toute la nuit, il donna ordre qu'on le fît bien déjeuner, et il lui permit de copier et de crayonner tout ce qui se trouverait de rare dans son palais (1).

(1) *Martinus Hankius, de Rerum Romanarum Scriptoribus, tom. I, cap. LXXVI, pag. 257. 258*

(B) *Les ouvrages qu'on a de lui sont fort estimés des antiquaires.*] Ses *Antiquités Romaines*, divisées en six parties, font IV volumes in-folio. Elles contiennent plusieurs estampes, qui furent gravées, celles des deux premiers tomes par Théodore de Bry (2), et celles des autres volumes par les deux fils de ce Théodore (3). De plus, Boissard publia la *Vie de cent quatre-vingt-dix-huit personnes illustres*, avec leur taille-douce. Cet ouvrage est divisé en quatre parties in-4^o, qui furent imprimées à Francfort, la I^{re}. l'an 1597, la II^e. et la III^e. l'an 1598, et la IV^e. l'an 1599 (4). Son traité de *Divinatione et Magicis Præstigiis* fut imprimé après sa mort. Je laisse là ses *Emblèmes*, etc.

(C) *Il se mêlait de la poésie latine.*] Je n'ai point l'édition de Metz, en 1589, in-8^o, qui est dans le Catalogue d'Oxford : je n'ai que celle de Bâle, en 1574, in-12. Elle contient trois livres d'*Épigrammes*, trois livres d'*Élégies*, et trois livres de *Lettres*.

Si ces vers-là ne méritent point toutes les louanges que Borrichius leur donne, ils ne méritent pas non plus le mépris que quelques-uns ont pour les vers que Jacques Boissard a mis au-dessous de la taille-douce des hommes illustres (5). Gruterus a donné place aux poésies de cet auteur dans les *Délices des poètes français*.

(2) *Il était de Liège, et demeurait à Francfort.* Hankius, de Script. Rer. Rom., pag. 259.

(3) *Idem, ibidem.*

(4) *Idem, ibid., tom. II, pag. 392.*

(5) *Voyez Baillet, Jugemens sur les Poètes, num. 1359.*

BOLEYN (ANNE), femme de Henri VIII, roi d'Angleterre, était de meilleure maison du côté de sa mère, que du côté de son père, puisqu'elle était fille de Thomas Boleyn, qui n'était que chevalier, et d'une fille du duc de Norfolk (a). Elle naquit l'an 1507, et fut amenée en France à l'âge de sept ans, par la sœur de Henri VIII, femme de Louis

XII. Elle ne repassa point en Angleterre, lorsque cette reine s'y retira après la mort de son mari : elle s'arrêta au service de la reine Claude, femme de François I^{er}. ; et après la mort de cette princesse, elle entra chez la duchesse d'Alençon (b). On ne sait pas bien l'année de son retour en Angleterre : quelques-uns veulent que ce soit l'an 1527 (c); d'autres l'an 1525 (d). Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle entra fille d'honneur chez la reine Catherine, et qu'elle donna de l'amour au roi. Elle se conduisit avec tant d'adresse, qu'en refusant de contenter la passion de ce monarque, elle s'en fit aimer pour le sacrement. Ce prince, trompé par les artifices de cette fille, crut qu'il ne jouirait d'elle que sous le bénéfice du mariage; et c'est ce qui l'engagea à pousser l'affaire du divorce, et à l'exécuter enfin avec tout l'éclat que chacun sait. Ce qui, dans une autre rencontre, serait fort louable, est le principal crime d'Anne Boleyn : avoir refusé de complaire à un monarque amoureux; à moins qu'il ne répudiât sa femme, est une faute bien plus énorme que n'aurait été de devenir sa concubine. Une concubine n'aurait pas détrôné une reine, et ne lui aurait ôté, ni sa couronne, ni son mari; au lieu que l'artificieuse Anne Boleyn, en faisant la chaste et la scrupuleuse, ne songeait qu'à l'usurpation du trône sur Catherine d'Aragon, et à l'exclure elle

(b) Burnet, Hist. de la Réformation d'Angleterre, lib. II, pag. 108 et suiv.

(c) *Là même, pag. 110.*

(d) Le Grand, Hist. du Divorce de Henri VIII, tom. II, pag. 31.

(a) M. Leli, Hist. d'Élisabeth, tom. I, pag. 47, se trompe donc, qui la fait fille du baron de Clinton.

et sa fille de tous les honneurs qui leur étaient dus. Quoi qu'il en soit, Henri VIII l'épousa secrètement le 14 de novembre 1532 (e), sans attendre qu'il y eût sentence contre son mariage avec Catherine d'Aragon; et dès qu'il s'aperçut de la grossesse de sa nouvelle femme, il rendit public son mariage, et fit déclarer reine d'Angleterre Anne Boleyn, la veille de Pâques 1533 (f), et couronner le 1^{er} de juin suivant (g). Elle accoucha le 7 de septembre (h), et continua d'être fort aimée du roi, jusques à ce que les charmes de Jeanne Seymour eurent embrasé le cœur de ce prince l'an 1536 (i). Alors il passa de l'amour jusqu'à une haine violente pour sa femme. Il la crut impudique : il la fit emprisonner; et lui fit faire son procès (A). On la condamna à être ou brûlée, ou décapitée (k): son mariage fut déclaré nul (B), à cause qu'elle avoua qu'elle avait épousé le roi dans un temps où elle était engagée par contrat au comte de Perci (l). Elle fut décapitée le 19^e jour de mai 1536 (m), et ne perdit point sa belle humeur dans cette rencontre (C). Quelques historiens catholiques se sont donné une licence prodigieuse de mentir contre elle; tant par le chagrin qu'ils avaient du schisme dont elle avait été cause,

que par l'envie de faire tomber son déshonneur sur la reine Elisabeth. Ils ont été de ces satiriques étourdis, dont j'ai déjà eu occasion de parler, qui, au lieu de ne faire ferme que sur les faits véritables, se sont engagés à des médisances très-faciles à réfuter (D). Leur aveuglement est d'autant plus inexcusable, qu'ils pouvaient assez médire sans passer les bornes d'un fidèle historien (E). C'est dommage que la bonne fortune qu'ils ont eue, de trouver une infinité de copistes et de lecteurs complaisans, inspire à tant d'autres la hardiesse de les imiter. Sanderus est l'unique source de tous les auteurs qui ont déchiré Anne Boleyn, et nommément de M. Moréri. Ceux qui disent que les protestans devraient rougir d'avoir tant d'obligation à cette reine qui était de leur religion, feraient bien de déclarer, avant toutes choses, qu'ils sont bien fâchés des services que l'impératrice Irène rendit à la cause des images (n).

Consultez sur tout ceci M. de Larrey, au premier volume de son Histoire d'Angleterre : vous y trouverez les raisons du pour et du contre rapportées nettement, et notre Anne justifiée autant que les lois de l'histoire l'ont pu souffrir.

(e) Burnet, Hist. de la Réformation d'Angleter., liv. II, pag. 295.

(f) Là même, pag. 305.

(g) Là même, pag. 307.

(h) D'une fille, qui a été la reine Elisabeth.

(i) Burnet, Hist. de la Réformat. d'Angleter., liv. III, pag. 455.

(k) Là même, pag. 469.

(l) Là même, pag. 472.

(m) Là même, pag. 475.

(n) Là même, pag. 479.

(A) *Henri VIII lui fit faire son procès* *.] Sanderus a débité que le propre père d'Anne fut de ceux qui la condamnèrent. Le docteur Burnet, sur la foi d'Heilin, avait débité la

* Chauffepié transcrit copie d'une partie des informations contre Anne Boleyn, et une lettre de cette femme à Henri VIII.

même chose; mais il s'en rétracta dans les additions (1). Il avait trouvé le registre du procès, et n'avait point vu entre les juges le comte de Wiltshire. C'est ainsi que s'appelait en ce temps-là le père d'Anne Boleyn. Il est remarquable que cette reine fut accusée du crime de lèse-majesté, pour avoir couché plusieurs fois avec son frère, et avec quatre hommes; pour leur avoir déclaré à tous que jamais le roi n'avait eu son cœur; pour avoir dit à chacun d'eux qu'elle l'aimait plus qu'aucune autre personne; et pour avoir traité injurieusement le sang royal. Or, c'était là, suivant la loi faite peu auparavant, un crime de lèse-majesté; et on se servit ainsi contre cette malheureuse princesse de la même loi qui avait d'abord été faite en sa faveur, et en faveur de ses enfans (2). L'évêque d'Amélia est allé plus loin que Sanderus; car il a dit que Thomas Boleyn présida au jugement de sa fille. *Pœnæ ministrum filiae fortuna patrem dedit, qui fortè capitulum rerum judex adversus eam capitulis sententiam tulit* (3). Ce qu'il dit, que tous ceux que l'on accusa d'avoir eu commerce avec elle l'avouèrent à la question, est démenti par M. Burnet, qui observe qu'il n'y en eut qu'un qui avoua. Ce fut un musicien nommé Smeton : il convint qu'il avait couché trois fois avec la reine (4). Il est remarquable que sous le long règne d'Élisabeth on n'a point tâché de justifier sa mère. Les catholiques s'en sont prévalus; mais on leur répond qu'ils feraient mieux de louer et d'admirer la prudence d'Élisabeth et celle de ses ministres (5). Elle eût cru affaiblir ses droits en tâchant de les défendre; et il eût fallu avouer certaines choses d'Anne Boleyn, qui auraient fait quelque préjudice.

Je pourrais nommer un historien qui rapporte que Thevet, capucin français (6), débite, dans le cha-

pitre V du XVI^e. livre de sa Cosmographie universelle, que plusieurs gentilshommes anglois l'avoient assuré que le musicien Smeton s'était dédit, et repentant d'avoir perdu la reine par une fausse accusation. J'ai voulu vérifier la chose, quoique je susse que l'autorité de ce moine est immédiatement au-dessus de rien; car c'est un homme dont les livres sont remplis de fables et d'ignorance : c'est un menteur sans jugement et sans esprit. Mais néanmoins j'ai voulu être témoin oculaire de ce qu'il a écrit là-dessus, et voici ce que j'ai trouvé dans son ouvrage : *Plusieurs gentilshommes anglois m'ont assuré qu'Henri VIII eut belle repentance des offenses par luy commises, estant à l'article de la mort; et entre les autres choses, de l'injure et crime commise contre ladite royne Anne de Boulan, faulxement vaincue et accusée de ce qu'on lui imposoit* (7). Il n'y a dit quoi que ce fût de la repentance, ou de la rétractation du musicien; et l'on ne saurait la recueillir de son discours par la voie des conséquences, vu qu'il serait très-possible que cet homme eût persévéré jusqu'à la fin dans sa première déposition ou dans son aveu, et que néanmoins Henri VIII eût opprimé par de faux témoins l'innocence de la reine. Au fond, le témoignage de Thevet n'a point de force, puisqu'il ne nomme point les gentilshommes qui lui avaient dit cela; et qu'en cas qu'ils fussent amis de la reine Élisabeth, il faudrait les soupçonner de prévention, et d'avoir avancé des choses sur des bruits vagues, auxquels ils n'auraient ajouté foi qu'à cause qu'ils les auraient trouvés conformes à leurs désirs. Il y a une autre circonstance qui énerve ici l'autorité de ce moine : c'est qu'il parle de la reine Élisabeth comme un homme qui espérait d'en recevoir un présent. *Princesse, dit-il* (8), *autant généreuse, libérale à l'endroit des hommes de sçavoir, et en toutes ses actions chaste, ayant eu de tout temps les bons esprits en singulière recommandation, autant que nul autre de ses devanciers.* Il l'excuse même

(1) Voyez les Additions et Corrections de la 1^{re}. partie de l'Hist. de la Réformation d'Angleterre, num. 1.

(2) Burnet, Hist. de la Réformation d'Angleterre, 1^{re}. partie, liv. III, pag. 468.

(3) Gratian., de Casibus Viror. illustrium, pag. 269.

(4) Burnet, Hist. de la Réformation d'Angleterre, 1^{re}. partie, liv. III, pag. 467.

(5) Là même, pag. 480.

(6) Il avait été cordelier et non capucin. Il se défroqua fort jeune.

(7) Thevet, Cosmographie universelle, liv. XVI, chap. V, folio 657 verso.

(8) Là même, folio 659.

me de ce qu'elle avait introduit dans son royaume le calvinisme.

(B) *Son mariage fut déclaré nul.*] L'auteur de l'Histoire de la Réformation d'Angleterre nous apprend, 1°. Que milord Perci avait dit au cardinal Volsey, *qu'il avait donné sa parole à Anne devant des témoins, et que sa conscience ne permettait point qu'il se dégageât* (9). 2°. Que lorsqu'on pressa ce seigneur, pendant le procès de la reine, *de déclarer qu'il y avait eu en ce temps-là un contrat entre lui et Anne Boulén, il fit serment, en présence de deux archevêques, qu'il n'y avait jamais eu de contrat ni de promesse de mariage entre lui et cette fille; et pour rendre ce serment plus solennel, il reçut la communion en présence de plusieurs conseillers d'état, et souhaita que la réception de ce sacrement fût suivie de sa damnation s'il avait été dans un engagement de cette nature.* 3°. Que la reine, pendant son procès, n'avoua rien touchant son engagement prétendu avec ce milord; mais, quand on l'eut condamnée, *elle confessa qu'il y avait eu un contrat entre elle et Perci, et ayant été amenée devant la cour ecclésiastique, le 17 de mai, elle déclara qu'il y avait eu de justes empêchemens à son mariage avec le roi, et qu'ainsi ce mariage-là ne pouvait pas être valable* (10). 4°. Que sur sa confession la sentence de divorce fut prononcée (11). 5°. Que l'original de cette sentence a été brûlé; mais ce qu'on vient d'en dire *est répété dans une loi que le parlement fit peu après pour régler la succession.* 6°. Que les deux sentences que l'on prononça contre la reine sont tellement opposées l'une à l'autre, qu'il faut au moins que l'une des deux ait été injuste. Car si le mariage de cette princesse avec le roi était nul dès le commencement, elle n'a été aucunement coupable d'adultère; puisque cette invalidité empêchait qu'elle ne fût femme légitime de Henri. Si ce mariage était bon, il y a eu de l'injustice à le casser: et s'il n'était pas valable, la condamnation de la reine a blessé manifestement l'équité; et on ne saurait soutenir que cette prin-

cesse ait manqué de fidélité pour le roi, puisqu'alors elle n'était point obligée de lui garder la foi. Il y aurait bien des remarques à faire sur tout ceci: je me contenterai de ces trois: 1°. Le milord qui, avec serment et la communion à la main, nia qu'il y eût eu quelque engagement entre lui et Anne, était un grand fourbe, ou alors, ou quand il déclara qu'il avait donné sa foi à cette fille (12). Si l'on préfère son serment à l'autre déclaration, il faudra dire que la reine, prête à mourir, a déposé faussement qu'elle avait été engagée avec ce milord. Si elle a été capable de mentir en cette rencontre, il ne faut plus alléguer pour sa justification qu'elle protesta toujours de son innocence, et même sur l'échafaud; car une femme qui, sur le point de comparaître devant Dieu, est capable d'avouer une fausseté qui rend ses enfans illégitimes, est bien capable de nier une vérité qui la couvre de déshonneur. Et nous avons ici un fait choisi entre plusieurs autres de même espèce, qui montre que le pyrrhonisme historique peut se battre sans désavantage contre les sermens et contre les protestations des mourans. 2°. L'adresse des historiens est remarquable: ils se servent d'un fait lorsqu'ils en peuvent tirer quelque utilité, et ils le nient lorsqu'ils s'en trouvent incommodés. Il est utile, quand on veut prouver qu'Anne Boleyn ne poussait point Henri VIII à répudier la reine, de montrer qu'elle songeait tout de bon à se marier à milord Perci: il est bon alors d'avouer son engagement. Mais si, d'un autre côté, quelqu'un nous vient dire que par cet engagement son mariage avec Henri VIII devient nul, et qu'ainsi la reine Élisabeth eût été bâtarde, quand même le divorce de Catherine eût été juste; alors il faut dire que cet engagement est un conte, et se servir des sermens et des communions de Perci. 3°. Il n'y eut jamais pouvoir arbitraire qui surpasse celui que les parlemens d'Angleterre exercèrent au XVI^e. siècle. Tout ce que la nation pouvait faire de plus authentique pour déclarer nul le mariage de Henri VIII

(9) Burnet, Histoire de la Réformation d'Angleterre, liv. III, pag. 470.

(10) Là même, pag. 471.

(11) Là même, pag. 472.

(12) Voyez le docteur Burnet, Histoire de la Réformation d'Angleterre, liv. II, pag. 111, 112.

avec Catherine d'Aragon fut employé : Marie, leur fille, était donc bâtarde ; et cependant on la reconnut pour reine, en qualité d'enfant légitime de Henri. Tout ce qui était nécessaire pour déclarer nul le mariage du même prince avec Anne fut employé : Elisabeth, leur fille, était donc bâtarde ; et néanmoins on la reconnut pour reine, en qualité d'enfant légitime de Henri. On brûla l'original de la sentence de divorce : c'est qu'on ne voulait pas laisser subsister un titre si désavantageux à la reine Elisabeth. Remarquez bien que dans les royaumes héréditaires c'est une loi fondamentale que les bâtards soient postposés à tous les parens légitimes de la famille royale.

(C) *Elle fut décapitée, et ne perdit point sa belle humeur dans cette rencontre.*] Pendant sa prison, elle jouait des personnages bien différens. Quelquefois elle paraissait dévote et versait des pleurs en abondance, et tout d'un coup elle passait à de grands éclats de rire (13). Aussitôt que les juges qui étaient venus l'examiner furent partis *elle se mit à genoux, et, fondant en larmes, cria plusieurs fois, Seigneur Jésus, ayez pitié de moi ; et au même temps on la vit éclater de rire* (14). Quelques heures avant sa mort, elle dit que l'exécuteur était fort habile, et que d'ailleurs elle avait le cou assez petit (15). Au même temps elle y porta la main, et se mit à rire de tout son cœur. Le Gratiani, quelque peu favorable qu'il lui soit, avoue qu'elle mourut avec beaucoup de résolution, et qu'elle eut soin de bien étendre sa robe sur ses pieds, afin de tomber honnêtement. *Postremo genibus positus ultimos quoque pedes quò honestius procumberet veste contexi* (16). Les poètes remarquent cela de Polyxène : les historiens le remarquent de Jules-César. Voyez la remarque (H) de l'article OLYMPIAS. Je doute fort de ce que le même Gratiani rapporte, que lorsqu'elle fut me-

née au lieu du supplice (17) elle s'emporta extrêmement contre le peuple, qui ne lui faisait aucun honneur, et leur déclara que, quand ils en devraient crever de dépit, elle était et mourrait leur reine. *Cùm è carceribus in aream, quæ perampla est ante Arcem, produceretur, quò omnis multitudo concurrerat ad spectandum necem ejus, quam nuper demissè adorare consueverant, nec trans euntem ullo honore dignarentur; illa, ne tum quidem oblita superbie, contumeliosissimè eos compellans convicio increpuit, esse morituranque se reginam eorum ferens, disrumperentur omnes licet* (18).

(D) *Les catholiques en ont dit des médisances * très-faciles à réfuter.*] Qu'y a-t-il, par exemple, de plus aisé à détruire que le conte que tant de gens ont copié de Sanderus ; savoir : qu'Anne était fille de Henri VIII ; que sa mère la mit au monde deux ans après le départ de Thomas Boleyn pour l'ambassade de France, à laquelle le roi ne l'avait nommé qu'afin de jouir plus librement de la femme en l'absence du mari ; que Thomas Boleyn apprenant, à son retour en Angleterre, la mauvaise conduite de sa femme, la fit appeler par-devant l'official de Cantorbéri, pour cause d'adultère, et demanda la séparation (19) ; qu'il reçut ordre du roi de cesser toutes ses poursuites, et de remettre son épouse en ses bonnes grâces ; qu'il obéit, mais que ce ne fut qu'après qu'elle lui eut avoué que le roi était père de la dernière fille dont elle était accouchée (20) ; qu'Anne Boleyn, à quinze ans, fut débauchée par le maître d'hôtel et par l'aumônier de son père ; qu'ensuite on l'envoya en France chez un seigneur qui la nour-

(17) La place, selon lui, qui est au-devant de la Tour.

(18) Gratianus, de Casibus Viror. illustr., pag. 269.

* Chauffepié en indique et relève quelques-unes de Varillas, dont Bayle n'avait pas parlé.

(19) Sander., Schisme d'Angleterre, liv. I, pag. 17 de la traduction de Maucroix, édition d'Amsterdam, en 1683.

(20) Ce récit de Sanderus a été altéré par quelques-uns. Le Gratiani fait durer trois ans l'absence de Thomas Boleyn. D'autres disent qu'à son retour il trouva sa femme enceinte, et que le roi lui avoua que c'était de son fait. Voyez la Réformation d'Angleterre par M. Burnet, pag. 102 ; Varillas, Hist. de l'Hérésie, liv. IX, pag. 261.

(13) Burnet, Histoire de la Réformation d'Angleterre, liv. II, pag. 459.

(14) Idem, ibid., pag. 460.

(15) La même, pag. 475 d'une lettre du lieutenant de la Tour.

(16) Gratianus, de Casibus Viror. illustr., pag. 270.

rit en fille de grande qualité; qu'elle se gouverna à la cour de France avec si peu de pudeur, qu'on l'appelait ordinairement *la haquenée d'Angleterre*; et qu'à cause que François I^{er}. eut part à ses bonnes grâces, on la nomma *la mule du roi*; que pendant les amours de Henri VIII pour cette fille, *Thomas Viat, un des principaux seigneurs de la cour*, se présenta au conseil, pour déposer qu'il avait eu affaire avec elle *en un temps où il ne croyait pas que le roi songeât à lui faire l'honneur de l'épouser*; et qu'Henri n'ayant point ajouté foi à cette déposition, Viat offrit de rendre le roi même spectateur des faveurs qu'il recevrait de cette impudique; que Viat fut appelé impudent, et qu'on le chassa de la cour.

Le docteur Burnet emploie contre cela trois moyens. 1^o. Sanderus n'avance ces choses, que sur la foi d'un ouvrage que personne ne vit jamais: c'est la vie de Thomas Morus, par Rastal. 2^o. On a commencé trop tard à les objecter. 3^o. Il y a des impossibilités dans ce récit. Voici la seconde de ces trois raisons dans toute son étendue. « Si ces choses ont été » telles que le rapporte Sanderus, » comment, à la mort d'Anne de Boulen, n'a-t-on point vu des personnes » assez complaisantes envers le roi, » ou assez ennemies de cette malheureuse princesse, pour rendre publique son infamie, qui d'ailleurs » ne pouvait être secrète? Car, qu'une » femme, comme la mère d'Anne de Boulen, soit grosse deux ans après » le départ de son mari, envoyé en » une ambassade considérable; que » ce mari sollicite le divorce à la cour » de l'archevêque de Cantorbéri; et » qu'il y fasse appeler sa femme: ce » sont là des circonstances, que le » monde n'oublie pas sitôt. D'autre » côté, qu'Anne de Boulen ait été en » si mauvaise réputation; qu'elle se » soit laissée débaucher d'abord chez » son père: qu'ensuite elle ait mal » vécu en France; qu'elle ait été entretenue par deux rois: voilà d'autres circonstances, qui ne peuvent » être fort secrètes. Outre cela, lorsque les registres de la cour de l'archevêque subsistaient encore, on a » offert au public de faire voir qu'il » n'y avait dans ces registres rien de

semblable aux poursuites dont a parlé Sanderus. Enfin tous les écrits vains de ce temps-là, soit du côté du pape, ou du côté de l'empereur, gardent un profond silence sur ces choses, qu'ils n'auraient jamais manqué de publier, si elles eussent été vraies, ou si elles fussent venues à leur connaissance. Mais au bout de quatre-vingts ans (21), on s'avise de forger une histoire pleine d'impostures, ou du moins on la publie, à cause qu'alors il y a plus de sûreté à mentir; tous ceux qui auraient été capables de faire connaître la vérité étant morts (22). » Quant à la troisième raison, je ne la rapporte qu'en raccourci. Thomas Boleyn n'a pu être envoyé ambassadeur par le roi Henri VIII, avant l'année 1509: il faudrait donc qu'Anne fut née l'an 1511, et qu'en l'année 1526, on l'eût débauchée dans sa maison. Où prendra-t-on donc le temps qu'elle fut en France chez un grand seigneur, et puis à la cour? Où trouvera-t-on cette vie licencieuse, qui la fit nommer *la haquenée d'Angleterre*? Où trouvera-t-on, dis-je, ce temps, puisqu'elle était de retour en Angleterre l'an 1526? On ne tirera jamais Sanderus de ce mauvais pas. M. le Grand, son meilleur apologiste, l'abandonne ici. *Comme je ne prétends point déguiser ses fautes*, dit-il (23), *j'avoue de bonne foi qu'il est trop emporté contre Anne de Boulen; qu'aucun auteur de ma connaissance, hors lui, n'a dit qu'elle fût fille de Henri VIII, ou qu'elle eût mené une vie si déréglée.* Sanderus affirme qu'elle fut aimée du roi dès l'an 1526. Or, avant que d'être aimée de ce monarque, elle avait été débauchée chez son père putatif à quinze ans, elle avait fait du séjour en France, elle était revenue en Angle-

(21) Les fins de non-recevoir doivent avoir lieu dans ces sortes de procès, toutes les fois que l'accusation est de nature à être aisément connue, et que les occasions de la produire se sont présentées, sans que personne en ait parlé. Voyez ci-dessous la remarque (K) de l'article BOLING.

(22) Burnet, Hist. de la Réform. d'Anglet., pag. 105. Voyez à la fin du 1^{er}. volume de M. Burnet, la Réfutation de Sanderus, num. 21. Vous y trouverez toute cette seconde raison plus amplement, avec l'inclusion particulière des offres de Viat, etc.

(23) Le Grand, Histoire du Divorce de Henri VIII, tom. II, pag. 47.

terre, elle était entrée fille d'honneur chez la reine Catherine. Elle avait donc pour le moins près de vingt ans en 1526 : elle était donc née l'an 1506, trois ans avant que le roi Henri VIII montât sur le trône, et cinq ans avant qu'aucun ambassadeur de ce prince pût avoir mis deux ans à son ambassade. On a trouvé qu'Anne était née l'an 1507 : il faudrait donc, selon Sanderus, qu'Henri VIII eût envoyé en ambassade Thomas Boleyn l'an 1505, et qu'il eût été dès lors en plein commerce d'adultère. Or le premier de ces faits est faux, puisqu'Henri n'était point encore roi ; et l'autre n'est point croyable d'un garçon qui n'avait que quatorze ans. Ajoutez à cela que Thomas Boleyn ne fut nommé à l'ambassade qu'en l'année 1515 : et remarquez bien que M. Burnet ayant remis toutes ces raisons sur le tapis, en réfutant M. Varillas (24), on n'a vu dans la réplique de ce dernier aucune preuve, ni aucune solide remarque, en faveur de Sanderus. Je ne dois point passer sous silence ce qui regarde la déposition de Viat. M. Burnet en a parlé plus amplement dans un ouvrage postérieur à son Histoire de la Réformation. Il a d'abord représenté combien une telle déposition est contraire à la vraisemblance ; et puis il a soutenu que Viat *n'a jamais été disgracié ; mais qu'il a été employé en des ambassades étrangères jusqu'à la fin de sa vie* (25). Il cite une pièce originale, où le fils de Viat atteste, *que son père était gentilhomme de la chambre du roi Henri, pendant tout le temps que son mariage avec Anne Boleyn subsista ; que jamais il ne se retira de la cour par discrétion ; que le roi ne parut point jaloux, et que la reine ne fut point offensée de sa conduite ; ... que son père fut ensuite ambassadeur pendant plusieurs années à la cour de Charles-Quint* (26).

Le jésuite qui a publié trois tomes des Révolutions d'Angleterre, me paraît fort raisonnable sur le chapitre d'Anne Boleyn. Je rapporte ce qu'il en dit : on y verra que ceux qui ont réfuté Sanderus n'ont pas travaillé en

vain. « Sanderus raconté des choses de la naissance et de la conduite d'Anne avant qu'Henri l'eût aimée, qui ne sont pas faciles à croire, et dont les preuves ne persuadent pas. Qu'elle fût fille d'Henri ; qu'elle eût une sœur dont ce monarque eût abusé ; qu'elle se fût prostituée, presque dès l'enfance, au maître d'hôtel et à l'aumônier de Thomas de Boulton, qui passait pour son père ; qu'étant allée à la cour de France, François I^{er}. et ses courtisans l'eussent tellement déshonorée, qu'on lui donnât assez publiquement des noms infâmes : ce sont des choses contre lesquelles les écrivains protestans se récrient, et ont quelque droit de s'inscrire en faux. Mais de quoi on ne la peut justifier, est d'avoir donné à Henri, en contrefaisant la femme de bien, des espérances de l'épouser, s'il venait à bout du divorce monstrueux que Wolsey lui proposait, et d'avoir contribué par-là à l'injustice que ce prince fit à sa femme légitime, et à tous les maux qui s'en sont suivis. La fin tragique, que lui causa une incontinence prouvée par un jugement juridique, fit voir que les écrivains catholiques ont pu dire d'elle, sans en juger témérairement, qu'elle n'avait été chaste que quand elle avait été ambitieuse (27).

(E) *On pouvait assez médire d'elle, sans passer les bornes d'un fidèle historien.* M. de Meaux ne s'est servi, pour diffamer cette reine, que des propres faits que les protestans avouent. Il la convainc par-là d'un enjouement immodeste, de libertés indiscretes, d'une conduite irrégulière et licencieuse. *On ne vit jamais, dit-il (28), une honnête femme, pour ne pas dire une reine, se laisser manquer de respect jusqu'à souffrir des déclarations telles que les gens de toute qualité, et même de la plus basse, en firent à cette princesse. Que dis-je, les souffrir ? s'y plaire, et non-seulement y entrer, mais encore se les attirer elle-même, et ne rougir pas de dire à un de ses galans, qu'elle voyait bien qu'il différait de se marier dans l'espérance*

(24) Voyez M. Burnet dans la Réfutation de Sanderus, num. 21.

(25) Burnet, Critique du IX^e. livre de l'Histoire de l'Hérésie par M. Varillas, pag. 87.

(26) Défense de la Critique de Varillas.

(27) Le père d'Orléans, Hist. des Révolutions d'Angleterre, tom. II, pag. 427.

(28) Histoire des Variations, liv. VII, num. 20, pag. 202.

de l'épouser elle-même après la mort du roi. *Ce sont toutes choses avouées par Anne; et loin d'en voir de plus mauvais oeil ces hardis amans, il est certain, sans vouloir approfondir davantage, qu'elle ne les en traitait que mieux... Au moment qu'elle fut prise, pendant qu'elle priait Dieu fondant en larmes, on la vit éclater de rire comme une personne insensée : les paroles qu'elle prononçait dans son transport contre ses amans qui l'avaient trahie, faisaient voir le désordre où elle était et le trouble de sa conscience (29).... Par une honteuse complaisance, Anne reconnut ce qui n'était pas, qu'elle avait épousé Henri durant la vie de milord Perci, avec lequel elle avait auparavant contracté; et contre sa conscience, en avouant que son mariage avec le roi était nul, elle enveloppa dans sa honte sa fille Élisabeth (30).* Je ne vois pas que l'on puisse raisonnablement se plaindre, que M. de Meaux, dans l'alternative des deux crimes d'Anne Boleyn, se soit déterminé au choix du plus grand par un passe-droit de l'inimitié; car il y a incomparablement plus de vraisemblance à dire qu'Anne ne contracta point avec ce milord, qu'à dire qu'elle contracta avec lui; et par conséquent elle mérite beaucoup plus d'être accusée d'un parjure, par lequel toute prête à comparaître devant Dieu elle donnait injustement à sa propre fille la qualité de bâtarde, que d'être accusée de rétractation par rapport à une promesse de mariage.

Un historien protestant (31) vient de publier la première lettre qu'Anne écrivit au roi. On ne peut rien voir de plus contraire à la modestie : elle y déclare sa passion sans aucune retenue, et s'offre de se donner au roi *sans aucune exception*; car elle ajoute cette clause au terme de *très-obéissante servante*, qu'elle met au bas de la lettre. Cet historien eût dû joindre cette raison à celles qui l'ont empêché de croire ce que le comte d'Alisburi avait lu dans les manuscrits : c'est que le roi, ayant fait l'amour à cette fille pendant douze ans, ne la connut que depuis son mariage (32). Mais, pour le

dire en passant, ces manuscrits ne paraissent guère sûrs : il n'y a nulle apparence que Henri VIII ait commencé d'aimer cette demoiselle l'an 1519. On fera fort bien de n'en rien croire, non plus que de ce qu'on trouve dans la page 47 de cet auteur; savoir, qu'Anne passa en France à l'âge de quinze ans, lorsque la princesse d'Angleterre se maria avec Louis XII. Il aurait fallu pour cela qu'elle fût née l'an 1499, et non pas, comme dit Caïnden, l'an 1507. Il est bien étrange qu'on sache si peu en quel temps naquit, en quel temps sortit d'Angleterre, et y retourna, une personne qui parvint d'une manière si éclatante à la royauté.

BOLESLAS I^{er}. du nom a été le premier roi de Pologne. Le duc Miecislav, son père, ayant embrassé le christianisme, demanda au pape le titre et la dignité de roi, et ne l'obtint point. Son fils trouva beaucoup plus de facilité auprès de l'empereur Othon III, après l'avoir reçu magnifiquement à Gnesne, où cet empereur avait été en pèlerinage, pour y vénérer le corps de saint Adalbert (A), martyrisé dans la Prusse depuis quatre ans (a). Ce fut l'an 1000 qu'Othon alla faire ce pèlerinage. Les honneurs qu'il reçut de Boleslas l'engagèrent à lui témoigner sa gratitude par la collation du titre de roi (B). Il l'habilla de ses vêtemens; il lui donna les enseignes de l'empire, et particulièrement l'épée et la pomme d'or croisée. Boleslas avait de fort bonnes qualités; il fut libéral envers l'église, et fort vaillant. Il repoussa les Bohémiens jusqu'au milieu de leur pays; il châtia les Moraves, et les rendit ses tributaires. Il punit les Prussiens idolâtres, qui avaient martyrisé saint Adel-

(29) Hist. des Var., liv. VII, n. 20, p. 303.

(30) *Là même*, pag. 304.

(31) Leti, Histoire de la reine Élisabeth, tom. I, pag. 50, édition d'Amsterdam en 1694.

(32) *Là même*, pag. 52.

(a) Voyez Calvisius.

bert, dont il racheta le corps ; il rétablit Stopolcus , duc de Russie, qui avait été dépossédé par son propre frère Jaroslaüs ; etc. Il avait épousé Judith, fille de Geisa, duc de Hongrie, dont il eut des enfans (b).

(b) Tiré du Voyage de la reine de Pologne, par le Laboureur, pag. 139, 140.

(A) Il reçut magnifiquement à Gnesne l'empereur Othon, qui y était allé en pèlerinage pour y vénérer le corps de saint Adelbert. L'empereur Othon III donnait assez dans ces sortes de dévotions. Après avoir puni Crescentius, et son anti-pape, l'an 998, il passa à Ratisbonne en revenant d'Italie, et fit vœu d'aller en pèlerinage en Pologne au tombeau du saint évêque Adelbert.... A son retour de Pologne, il alla à Aix avec Adélaïde sa sœur, visiter le tombeau de Charlemagne, et pour se trouver aussi à une assemblée d'évêques (1). Étant retourné en Italie, son premier soin fut de poser dans l'église de Saint-Barthélemi, en l'île du Tibre, la main de saint Adelbert avec plusieurs autres reliques de saints martyrs, et le corps entier de saint Barthélemi, qu'il fit apporter de Bénévent.... La même année, poussé d'un sérieux repentir de ce qu'il avait fait mourir le consul Crescence contre sa parole, il satisfit religieusement à la pénitence que saint Romuald lui avait enjoins, et fut à pied jusqu'au mont Gargan, et en d'autres lieux saints (2).

(B) Othon lui conféra le titre de roi. Baronius veut revendiquer cela au pape Silvestre II, et se fonde sur ce que, peu après le pèlerinage d'Othon III, les Polonais sollicitèrent le pape pour cette qualité de roi. Ils le firent sans doute *ad majorem cautelam*, et pour ne se pas commettre avec une cour qui ne cédait pas aux empereurs le droit d'ériger des royaumes. Mais, quoi qu'il en soit, les Polonais rapportent à Othon III la première institution de leur royauté (3).

(1) Blanc, Hist. de Bavière, tom. II, pag. 147.

(2) Idem, ibid., pag. 148.

(3) Le Laboureur, Relat. du Voyage de Pologne, pag. 139, 140.

BOLSEC (JÉRÔME) *¹ serait un homme tout-à-fait plongé dans les ténèbres de l'oubli, s'il ne s'était rendu fameux par certains ouvrages satiriques, que les moines et les missionnaires citent encore (A), quoiqu'il faille avouer qu'ils en parlent moins souvent que l'on n'en parlait sur la fin du XVI^e. siècle, et au commencement du XVII^e. Voici ce qu'on trouve concernant ce personnage dans les livres des protestans. Jérôme Bolsec était un carme de Paris, qui, ayant prêché un peu librement dans l'église de Saint-Barthélemi, jeta le froc aux orties, et s'enfuit au delà des monts auprès de Renée de France, duchesse de Ferrare (a). C'était le commun asile de ceux qu'on persécutait pour les nouvelles opinions. Il s'érigea en médecin, et se maria promptement, et fit je ne sais quoi qui fut cause qu'on le chassa (b). Il s'en alla à Genève sur le pied de médecin ; et, ne trouvant pas qu'il se distinguât assez de ce côté-là, il entreprit de trancher du théologien, et dogmatisa d'abord en secret sur le mystère de la prédestination, suivant les principes de Pélagé *² ; et puis,

*¹ La Bibl. française, XXIX, 190, rapporte que l'épître dédicatoire de la Vie de Calvin est signée Hierosme Hermas Bolsec, et datée du 24 juin 1577. Le frontispice du livre qui porte la date de 1582, au lieu de Hermas, dit Hermès.

(a) Paulò liberiùs in divi Bartholomæi fano concionatus esset, in Italiam abjectâ cucullâ profugisse, ibique repenti medicum factum uxorem duxisse. Beza, ad Claud. de Saintes, Apolog. alterâ, Oper. tom. II, pag. 345.

(b) Quùm..... in Italiam profugisset, inde quoque, deceptâ Ferrariensi Ducissâ, pulsus. Beza, in Vitâ Calvinii, Oper. tom. III, pag. 374.

*² Bayle, qui copie ici Calvin et Bèze, ne

il eut la hardiesse de faire un discours public contre le sentiment reçu *. Dès qu'on eut appris les conversations qu'il avait eues avec certaines gens pour les infecter de son pélagianisme, Calvin l'alla voir, et le censura doucement; ensuite il le fit venir chez lui, et tâcha de le tirer d'erreur; mais cela n'empêcha point Bolsec de se produire en public avec un discours rempli d'insultes contre le décret de la prédestination éternelle. On croit que sa hardiesse fut d'autant plus grande, qu'il s'imagina que Calvin n'était point du nombre de ses auditeurs. Il eut cette pensée, parce qu'il ne le voyait pas à sa place. C'est que Calvin n'étant venu qu'après le commencement du sermon, se tint caché dans la foule derrière les autres. Mais il se montra tout d'un coup, dès que Bolsec eut fini, et le réfuta si fortement par l'Écriture, par saint Augustin, et par la raison, que lui Bolsec fut le seul qui n'eut point de honte d'être terrassé de la sorte (B). Ce ne fut pas tout. L'un des magistrats qui ont droit de mettre les gens en prison était présent à cette assemblée; il ne manqua pas sur-le-champ d'user de son droit; il traita Bolsec de séditionnaire, et le fit emprisonner. La cause fut discutée fort amplement; et enfin, de l'avis des églises suisses (C), le sénat de Genève déclara Bolsec convaincu de sédition et de pélagianisme (D), et comme

distingue pas, dit Joly, ce que dans les opinions des Pélagiens il y avait de catholique, d'avec ce qu'il y avait d'hérétique.

* Il fallait, dit Leclerc, dire, reçu à Genève.

tel le bannit des terres de la république, à peine du fouet s'il y revenait. Voilà ce qu'on fit le 23 de décembre 1551. Il se retira dans un lieu du voisinage qui dépendait du canton de Berne, et y causa tant de troubles, qu'on le bannit de toutes les terres de ce canton (E). Il s'en retourna en France, s'adressa à ceux de la religion, premièrement à Paris, ensuite à Orléans (F), et témoigna un grand désir d'être promu à la charge de ministre, et de rentrer en grâce avec l'église de Genève; mais la persécution qui s'éleva contre le parti, lui fit naître un autre dessein: ce fut celui de reprendre sa première religion, et la pratique de la médecine. Il fut s'établir à Autun: il fit le mari commode en faveur des chanoines du lieu, et témoigna une passion très-violente contre l'église réformée (c) (G). Cette compagnie, dont il était si peu jaloux, était sa seconde femme (d). Il changea de demeure plus d'une fois (e): il demeurait à Lyon l'an 1582, comme il paraît par le titre d'un ouvrage qu'il fit imprimer alors à Paris contre Théodore de Bèze. Il mourut quelque temps après; car il n'était plus en vie l'an 1585 (H). L'ouvrage, dont je viens de parler, a pour titre, *Histoire de la Vie, Mœurs, Doctrine, et Déportemens de Théodore de Bèze*, dit

(c) Beza, in *Vita Calvini*, Oper., tom. III, pag. 374.

(d) *Idem*, ad Claud. de Xaintes, Apolog. alterâ, pag. 345.

(e) *Medicinam Calipoli ad Ararim iam feliciter facere quàm olim theologiam exercuit*. Beza, Apolog. alterâ ad Claud. de Xaintes, pag. 345. Je pense que ce Calipolis, est Belleville en Beaujolais.

le Spectable, grand ministre de Genève (f). Il avait été précédé de *l'Histoire de la Vie, Mœurs, Actes, Doctrine, Constance, et Mort de Jean Calvin, jadis ministre de Genève*, qui fut imprimée à Lyon, l'an 1577 (g). Ces deux Histoires sont entièrement indignes de foi *, tant à cause que l'auteur les a écrites rempli de ressentiment pour les affronts qu'il avait reçus (I), que parce qu'il se trouve manifestement convaincu de calomnie sur les points les plus atroces (K). On ne voit presque plus d'écrivain de réputation qui n'avoue que cet auteur est suspect (L). La Croix du Maine le fait auteur de quelques livres, qui sont sortis d'une autre plume (M), et il se munit à faux du témoignage de Théodore de Bèze. Du Verdier Vau-Privas savait de meilleures nouvelles que lui des écrits de notre Bolsec. Outre les deux Histoires dont j'ai parlé, il lui attribue *le Miroir de Vérité, au roi Charles IX, aux princes et seigneurs de son conseil, du jugement fait par Salomon en son bas âge au commencement de son règne, du lustre et réflexion duquel Miroir apparaît le vrai moyen d'apaiser les troubles et séditions du royaume de France*. Il fut imprimé l'an 1562.

(f) Du Verdier, Bibliothèque française, pag. 566.

(g) Là même.

* Leclerc et Joly devaient être d'un autre avis. Ils n'y manquent pas.

(A) Il s'est rendu fameux par des ouvrages satiriques, que les moines et les missionnaires citent encore.] Une infinité de gens ont débité, et dans leurs sermons, et dans leurs livres, que Calvin avait eu la fleur des lis, etc.

et ils n'en avaient aucune autre preuve que le témoignage de Bolsec. Je ne m'étonnerais pas si quelques peintres avaient fait l'honneur à cet écrivain de le comparer à Homère : c'est-à-dire, de faire un tableau, où Bolsec aurait paru vomissant, et entouré d'un nombre infini de prêtres et de moines, et de laïques controversistes, affamés des crudités qu'il vomissait, et les avalant avec une avidité extrême, jusqu'à lécher le plancher ; car il est certain qu'on a fait le même usage de ces ordures, que les poètes qui vinrent après Homère firent de ses inventions (1).

*Cujusque ex ore profusus
Omnis posteritas latices in carmina duxit,
Annemque in tenues ausa est diducere rivos,
Unius fecunda bonis* (2).

Voilà comment la fortune se joue des choses : il ne faut qu'un certain amas de circonstances, pour faire que le sort d'un faquin soit conforme à celui des plus grands hommes, et que l'on rende aux sottises les plus brutales le même honneur qu'aux plus belles productions de l'esprit humain. Quelle indignité ! On a pu appliquer à Bolsec ce qu'Ovide avait dit d'Homère :

*Adjice Mæoniden, à quo ceu fonte perenni
Vatum Pieriis ora rigantur aquis* (3).

(B) Il fit un discours sur la prédestination,.... que Calvin réfuta si fortement ... qu'il fut le seul qui n'eut point de honte de se voir terrassé de la sorte.] De la manière que Bèze raconte la chose, il semble que Bolsec fit un sermon ; mais la lettre qui fut écrite par Calvin aux églises suisses, au nom de l'église de Genève, éclaircit le fait, et montre que ce personnage ne fit autre chose que censurer, et que réfuter un sermon qui venait d'être prononcé sur la grâce du Saint-Esprit. *Tandem virus suum nuper* (4), *aperto gutture, evomit. Nam, cum pro more nostro unus è fratribus illum Joannis locum exponeret, ubi pronuntiat Christus ex Deo non esse, qui verba Dei non audiunt, dixissetque quotquot Spiritu Dei renati non sunt, pervica-*

(1) Voyez *Æliani*. Var. Historiar. lib. XIII, cap. XXII.

(2) *Manilius*, lib. II, vs. 8, en parlant d'Homère.

(3) *Ovid.*, *Amor.*, lib. III, eleg. IX, vs. 25.

(4) Le 16 d'octobre 1551, selon Théodore de Bèze, in *Vitâ Calvini*.

*citer usque in finem Deo resistere: quia peculiare sit obedientiæ donum, quo Deus suos electos dignatur; surrexit nebulo ille, ac dixit falsam et impiam opinionem, cujus auctor fuit Laurentius Valla, nostro seculo exortam esse: quòd Dei voluntas rerum omnium sit causa. Hoc autem modo peccata, et malorum omnium culpam in Deum transcribi, et illi affingi tyrannicam libidinem, qualem poëtæ veteres in suo Jove commenti sunt. Postea ad alterum caput descendit, non ideò salutem consequi homines, quia electi sint, sed ideò eligi, quia credant: nec reprobari quemquam nudo Dei placito, sed eos tantum, qui se communi electione privant. In hac quæstione agitata multis et atrocibus convitiis in nos invecus est. Præfectus urbis re audita eum duxit in carcerem, præsertim quia tumultuosè plebem hortatus fuerat, ne se decipi à nobis sineret. Nunc ad senatum delata est causæ cognitio: ubi errorem suum non minori obstinatione quàm audaciâ tueri perrexit (5). Quant à la manière dont Calvin le réfuta, lisez ces paroles de Théodore de Bèze: *Illum tot verbi divini testimoniis, tot Augustini præsertim locis, tot denique tamque gravibus argumentis confutavit, perculit, obruit, ut omnes præter ipsummet perfrictæ frontis monachum ipsius vehementer puderet* (6).*

(C) *De l'avis des églises suisses,...*] J'ai déjà rapporté un long passage de la lettre qu'on leur écrivit pour les consulter. Voici le début de cette lettre: *Est hic Hieronymus quidam, qui abjecta monachi cucullâ, unus ex circumforaneis medicis factus est, qui fallendo et frustrando, tantum sibi impudentiæ acquirunt, ut ad quidvis audendum prompti sint, ac parati. Is jam ante octo menses in publico ecclesiæ nostræ cœtu doctrinam de gratuitâ Dei electione, quam ex verbo Dei acceptam vobiscum docemus, labefactare conatus est. Ac tunc quidem, quâ fieri potuit moderatione, sedata fuit hominis protervia. Postea non destitit locis omnibus obstrepere, ut simplicibus hoc fidei caput excuteret.*

(D).... le sénat de Genève le déclara convaincu de sédition et de pélagia-

(5) *Vide epistolam CXXXIII Calvin.*

(6) Beza, in *Vitâ Calvin*, Oper., tom. III, pag. 374.

nisme.] M. Drélincourt a publié (7) l'extrait d'une lettre que M. Lullin, conseiller, et ancien syndic de la république de Genève, lui avait écrite. Il paraît par cette lettre, que les mauvaises mœurs de Bolsec contribuèrent à son exil. Voici ce que porte cet extrait: « Par sentence rendue sur ses réponses » et ses confessions dans les prisons » de cette ville le 22 décembre 1551, » et publiée à son de trompe, et que » j'ai lue sur nos registres, il fut con- » damné à un bannissement perpé- » tuel, à peine du fouet, pour ses » scandales, ses impiétés, et sa mau- » vaise vie. » Voici les termes dont Théodore de Bèze s'est servi. *Causa multis disputationibus agitata, sententia helveticarum etiam ecclesiarum sententiam percontatus illum tum ut seditiosum, tum ut merè pelagianum, 23 decembris publicè damnatum urbe expulit, fustuariam poenam minatus, si vel in urbe vel in urbis territorio esset deprehensus* (8).

(E) *Il causa tant de troubles dans le canton de Berne, qu'on le bannit de toutes les terres de ce canton.*] Il était un de ceux qui accusaient hautement Calvin de faire Dieu l'auteur du péché. * Calvin, pour prévenir les impressions que de telles plaintes eussent pu faire sur MM. de Berne, se fit députer vers eux, et plaida sa cause en leur présence. Il fut si heureux, qu'encore que l'on ne voulût point prononcer sur sa doctrine, ni définir si elle était vraie ou fausse, on ordonna à Bolsec de se retirer hors du pays (9).

(F) *Il retourna en France, et s'adressa.... à ceux de la religion.... à Orléans.*] Ce fut au synode national, qui se tint dans cette ville l'an 1562. On voit dans les actes du synode national, qui fut assemblé à Lyon l'année suivante: on y voit, dis-je, Bolsec parmi les ministres déposés. Il y est appelé *infâme, faussaire et apostat* (10). Cela montre que le synode d'Orléans, trompé par l'extérieur de sa fausse repentance, l'admit au saint

(7) Dans sa Défense de Calvin, imprimée à Genève, l'an 1667, pag. 150, 151.

(8) Beza, in *Vitâ Calvin*, pag. 375.

* L'accusation n'était pas injuste, dit Leclerc.

(9) Beza, in *Vitâ Calvin*, ad ann. 1555.

(10) Voyez M. Quick, *Synodicon in Gallia Reformatâ*, tom. I, pag. 47.

re *. Cependant il ne paraît par les récits de Théodore de Bèze, que Bolsec eût jamais été ministre. Voyez son Histoire ecclésiastique, au livre VI, pages 34 et 35 : corrigez-y le mot *Boliset* que les auteurs y mirent au lieu de *Bolsec* ; voyez-le aussi dans la Vie de Calvin français (11).

Il fut s'établir à Autun, y fit un commerce en faveur des chanoines, et témoigna une passion très-vive contre l'église réformée.] Je ne sors d'une expression beaucoup plus dure que celle de Théodore de Bèze, qui aussi écrivait-il en latin. *Ubi quam sperdrat ecclesias affligi solvertit, repetitâ medicinâ ad Evangelii manifestâ defectione quoque canonicis Augustodunensibus prostituta transivit. Unde etiam quibus potest maledictis in proscindit* (12). Quelle basse lâcheté ! Moralement, il vaudrait mieux être sujet aux inquiétudes de la jalousie : le sentiment même du public, quelque impu qu'il soit, tombe beaucoup plus facilement sur le cocuage volontaire que sur les infirmités d'un mari. L'indigence de Bolsec, ni l'usage qu'il pouvait tirer de son indulgence pour les chanoines d'Autun, n'ont pas été capables de l'excuser près des personnes mêmes qui se piquaient de profession de plaisanter sur toutes choses. On rira, ou bouffonnera également, soit qu'il s'agisse d'un mari qui donne nulle liberté à sa femme, soit qu'il s'agisse d'un mari qui prête à sa femme aux plaisirs qu'elle veut prendre ; au fond, on sentira pour l'un et pour l'autre autant de mépris et d'indignation, que Juvénal :

*quo accipiat mæchi bona, si capiendi
illum uxori, doctus spectare lacunar,*

lit dans la Bibliothèque française, t. 191, que les actes du synode national de 1562 ne parlent de Bolsec en aucune manière ; mais que dans les actes du synode national de 1563 le nom de Bolsec n'y est tout au plus une fois ; car dans le second endroit on lit qu'il pourrait être un autre personnage, *Bolsec* que se donnent les qualifications données par Bayle. Il n'est pas certain que tous les noms sont accolés à ceux de Bolsec qui ont été admis au saint ministère.

pag. 20.

lesca, in Vita Calvinii, pag. 375, 376.

Doctus et ad calicem vigilantibus stertere nascentibus (13).

(H) *Il n'était plus en vie l'an 1585.*] De Bèze, en sa réponse à Gènebrard, imprimée à Genève l'an 1585, dit de ce Bolsec, en la page 75 : *Ajoute toutes les fables que tu voudras, tirées de ce carme défroqué, qui est un homme infâme, ayant été banni trois fois, et s'étant révolté quatre fois ; et qui, après avoir jeté l'écume de son venin sur les morts et sur les vivans, est mort désespéré.* C'est ce que vous pouvez lire dans la Défense de Calvin, faite par M. Drelincourt (14). Mais j'ai lu tout le contraire dans le livre d'un autre ministre. Ces témoins, dit-il (15), sont plus croyables et dignes de foi que ceux que produit l'évêque, qui sont Bolsec et Arenius, desquels le premier a gémi et pleuré grandement, en plein synode, d'avoir chargé si méchamment de calomnies et d'opprobres la mémoire d'un si grand personnage, et fidèle serviteur de Dieu. Mais il ne faut pas que ceci empêche personne d'ajouter foi au passage que M. Drelincourt rapporte ; car, apparemment, le ministre de Fontenai n'a voulu parler que des démarches que fit Bolsec au synode d'Orléans, avec beaucoup d'humiliations, en l'année 1562. S'il n'a voulu dire que cela, il réfute très-mal l'objection : vu que la Vie de Calvin, publiée par Bolsec, est postérieure de quinze années à ce synode d'Orléans.

(I) *Ses deux Histoires de Calvin et de Bèze sont indignes de foi, tant à cause du ressentiment de l'auteur pour les affronts qu'il avait reçus.....*] M. Drelincourt a fait bien valoir cet argument. Il étale les raisons que Bolsec avait de haïr Calvin. Il dit que Calvin, ayant convaincu Bolsec de ses erreurs en pleine assemblée, l'excommunia ensuite par l'avis de tout le consistoire : il ajoute, que Calvin fut député avec quelques autres de Genève, pour aller informer la puissante république de Berne, de la vie

(13) Juvénal, satiré I, vs. 55.

(14) Pag. 102.

(15) Pierre de la Vallade, ministre à Fontenai-le-Comte, dans l'Apologie de l'Épître des ministres de Charenton, opposée au livre qu'a produit contre eux Armand-Jean du Plessis, évêque de Luçon, chap. XXII, pag. 298.

et des mœurs de ce misérable Bolsec (16). Ainsi l'on peut regarder Calvin comme le principal promoteur des deux arrêts de bannissement qui tombèrent sur la tête de Bolsec, l'un à Genève, l'autre à Berne. Pour ce qui est de Théodore de Bèze, il s'était attiré l'indignation de Bolsec par les choses infamantes qu'il avait publiées contre lui en termes fort durs. M. Drelincourt en donne des preuves. Voici un passage qu'il rapporte : « En l'an » 1551, vint en cette ville un certain » nommé *Jérôme Bolsec*, un peu » auparavant carme de Paris, et puis » soudain devenu de théologien mé- » decin, ou plutôt triacleur, lequel, » pour se faire valoir, pensant être » arrivé en son cloître, et non en une » église de Dieu, de laquelle il n'a- » vait jamais rien su que par ouïr » dire, commença à tenir par-ci par- » là, et aussi en pleine congrégation, » de mauvais propos touchant la doc- » trine de la providence et de la pré- » destination éternelle de Dieu. De » Bèze traite ce Bolsec de *vilain*, » d'*effronté*, de *loup déguisé*; et après » avoir représenté de quelle façon » Calvin le convainquit de ses erreurs, » il dit que *monsieur le moine ne sut » que répliquer, et qu'il ne lui resta » qu'une impudence monacale*. A quoi » il ajoute : *Laquelle il montra même » devant le siège judicial, le 23 de » décembre, quand sentence de ban- » nissement lui fut prononcée, à son » de trompe, à la manière accoutu- » mée. Mais ce n'est pas de merveilles : » car toujours depuis elle l'a rendu et » le rend encore aujourd'hui puant à » tout homme qui a quelque bon sen- » timent : vu qu'il est condamné par » son propre jugement, comme il sera » montré par témoignage de sa main, » toutefois et quantes que besoin sera. » Car ce malheureux, qui avait mérité » punition pour un acte séditieux, » étant traité par le magistrat avec » douceur, à cause qu'on estimait qu'il » y aurait ci-après quelque remède à » son ignorance sophistique, après » avoir fait tant de scandales et de » maux aux églises circonvoisines, » se voyant par trois fois déchassé des » terres des seigneurs de Berne; à la » fin étant intolérable à chacun, a*

(16) Drelincourt, Défense de Calvin, pag. 101.

» donné gloire à Dieu, reconnaissant » ses fautes, et surtout sa mauvaise » conscience, à Orléans, en plein » synode général des églises fran- » çaises, l'an 1562 : tellement que l'on » en espérait quelque chose. Mais » depuis, étant derechef saisi d'un » même mauvais esprit, est retourné » à ses premières erreurs, et déchassé » de tous, comme il en est digne, sert » encore en tous les lieux où il se » pourmène, de témoignage de l'ire » de Dieu contre ceux qui résistent à » la vérité (17). » M. Drelincourt rap- porte deux autres passages de Théodore de Bèze (18). J'ajouterai à tout cela, que ce fut Bèze qui fit imprimer les lettres de Calvin, l'an 1575, parmi lesquels il y en a une qui est foudroyante contre Bolsec (19). Voilà comment toutes choses ont leur usage en ce monde. Le style mordant de ces deux réformateurs leur rend ici un grand service. Il montre que Bolsec a dû être fort en colère de voir qu'on faisait des relations si piquantes des maux qu'on lui avait faits; et qu'ainsi ce qu'il publia l'an 1577, et l'an 1582, doit être rempli d'un esprit de ressentiment, qui nous doit rendre suspectes de fausseté toutes ses historiettes. Jamais homme n'eut plus de besoin que lui de procès verbaux confirmatifs juridiquement de ce qu'il avance.

(K) *que parce qu'il se trouve manifestement convaincu de calomnie sur les points les plus atroces.*] Il a débité que Calvin fut convaincu à Noyon du péché contre nature, et condamné seulement à la fleur de lis, son évêque ayant intercédé pour lui, afin que l'on modérât la peine. Or il n'y eut jamais de roman plus fabuleux que celui-là : et il fallait être d'une impudence inouïe, pour oser produire de tels contes, l'an 1577, c'est-à-dire quarante-trois ans depuis que Calvin était sorti de Noyon (20).

(17) *Là même, pag. 135. Il tire cela de la préface que Théodore de Bèze mit au-devant des Commentaires de Calvin sur Josué, imprimés l'an 1564.*

(18) *Là même, pag. 137, 138 : il les tire de la Vie de Calvin.*

(19) *C'est la CXXXIII^e. J'en ai rapporté deux morceaux, l'un dans la remarque (B), l'autre dans la remarque (C).*

(20) *Il en sortit l'an 1534, pour la dernière fois, selon M. Drelincourt, Défense de Calvin, pag. 102.*

mais les fins de non-recevoir n'ont été aussi valables qu'en cette rencontre : la prescription, qui ailleurs ne sert qu'à arrêter les procédures, sans décider absolument sur le fond, est ici une preuve très-invincible. L'accusateur institue son action après que quarante-trois ans se sont écoulés : il n'est plus recevable. La prescription qui ferme la porte, et de plus, elle le convainc de calomnie ; car si le crime dont il accuse était véritable, on n'aurait pas tant attendu à le prouver. Calvin, en guerre ouverte avec tous les moines et tous les ecclésiastiques, les armes toujours à la main, soit pour leur porter de rudes coups, soit pour repousser leurs rudes attaques (car c'étaient des combats à fer émoulu et à toute outrance) ; Calvin, dis-je, causant à l'église romaine des pertes irréparables, n'était pas un homme en faveur de qui l'on eût supprimé quarante-trois ans de suite la sentence de la fleur de lis. Dès le commencement de son ministère de Genève, on l'eût publiée avec les formes les plus authentiques et les plus juridiques : on l'eût traduite en toutes langues : on l'eût affichée par toutes les rues. Cela est évident à quiconque sait appliquer les lumières du sens commun ; et, quoi qu'il en soit, la fausseté de ce conte a été prouvée si démonstrativement par M. Drelincourt, que jamais peut-être sur des questions de fait on n'était venu à une plus grande évidence. Bolsec est donc très-évidemment calomniateur quant à la plus atroce de ses injures. Il ne peut donc plus passer pour croyable sur le reste. *Semel malus semper præsumitur malus in eodem genere mali.* Je n'ignore pas qu'il se fonde sur un acte qu'il dit avoir vu entre les mains de Bertelier ; mais cela ne le dispense point. C'était une pièce supposée ; et celui qui débite de telles pièces, ou qui les publie, n'est pas moins calomniateur, que celui qui les fabrique. On prétend qu'il attendit à en parler, que Bertelier ne fût plus en vie (21) : marque évidente *, ou qu'il se vantait à faux d'avoir vu l'acte entre les mains de ce

Bertelier, où qu'il savait que celui qui montrait cet acte n'osait pas courir le risque d'un démenti public. Voyez l'article de BERTELIER : lui et Bolsec avaient été de même faction à Genève contre Calvin.

Lorsque j'ai parlé ci-dessus (22) de la prétendue commission de ce Bertelier, j'ai omis une réflexion qui me vient présentement dans l'esprit. S'il avait été envoyé à Noyon par la seigneurie, c'eût été avant l'année 1552 ; car il fut excommunié cette année-là. Il tâcha au bout de dix-huit mois de se faire réhabiliter, et n'y put point réussir, à cause des oppositions de Calvin : il s'embarrassa peu après dans d'autres mauvaises affaires, dont l'issue fut qu'il prit la fuite, et que n'ayant point comparu aux ajournemens, il fut condamné par contumace à la mort, le 6 d'août 1555. Avec toutes les chicaneries imaginables, on ne saurait trouver un temps propre à sa prétendue députation entre le jour qu'il fut excommunié, et celui où on le condamna à la mort ; et, par conséquent, il n'a jamais été à Noyon avec ordre de s'informer de la vie de Jean Calvin, s'il n'y a pas été avant l'année 1552. Or, voici une preuve qui me semble convaincante contre une députation antérieure à l'an 1552. S'il eût été à Noyon avant cette année, il aurait eu les documens de la fleur de lis de Calvin, lorsque ce ministre l'excommunia, et travailla si fortement à le laisser sous cette note d'infamie. Eût-il été assez simple, pour ne pas apprendre à toute la ville, que ce grand zéléteur, qui excommunait les autres, portait sur son dos l'infamie d'un fer chaud ? Ne l'aurait-il pas défié en face d'oser montrer ses épaules ? N'eût-il point par-là, ou triomphé de son ennemi, ou ralenti sa persécution ? Que chacun se mette à la place de Bertelier, il avouera qu'en cette rencontre la découverte de l'infamie de Calvin aura été inévitable. Si l'on me dit que Bertelier ne manqua pas de découvrir le mystère, mais qu'on n'eut aucun égard à sa récrimination, à cause du grand crédit de Calvin ; on me dira une chose très-incroyable. Quoi ! dans une démocratie, les juges oseraient ne

(21) Rivet, Oper., tom. III, pag. 9 et 497.

* Leclerc blâme le raisonnement de Bayle qui, après avoir employé les mots, on prétend, en veut tirer une preuve évidente.

(22) Dans la remarque (C) de l'article BERTELIER.

faire aucune démarche, lorsqu'un accusé, qui a une charge publique, quelques parens, quelques amis, somme son accusateur et sa partie de montrer ses épaules nues, et lui soutient que l'on y verra la marque des fleurs de lis, et qu'il en a porté les preuves à la république en conséquence d'une commission qui lui en avait été expédiée ? Les juges, bien loin d'éclaircir cela, étoufferont la chose, et feront défendre d'en parler ? Ils ne sont pas assez fous dans une démocratie, pour opprimer si grossièrement un de leurs sujets. Mais je veux que les magistrats aient épargné à Calvin toute la honte qu'il avait à craindre, et qu'ils aient menacé les particuliers qui oseraient murmurer. On m'avouera, je m'assure, qu'ils n'auront pas empêché que la mémoire de cet incident ne se conservât dans les familles, et ne parvînt aux oreilles des ennemis de Calvin. D'où vient donc que Blandrata, Jean-Paul Alciat, Gentilis, Gribaldus, et tant d'autres hérétiques, que Calvin chassa de Genève, et qu'il persécuta sans rémission partout où ils se réfugièrent, ne dirent jamais un mot de ces récriminations de Bertelier ? On ne saurait parer ce coup. Je ne sais si jamais on l'a porté aux promoteurs de la calomnie que Bolsec a le premier publiée.

(L) *Il n'y a presque plus d'auteur de réputation, qui n'avoue que cet auteur est suspect.*] Il me suffirait d'alléguer M. Maimbourg, qui n'était pas d'un tempérament à lâcher prise qu'à bonnes enseignes ; cependant, après avoir rapporté quelque-unes des raisons que les protestans allèguent pour réfuter l'accusation de Bolsec, concernant la prétendue fleur de lis de Calvin, il se sert de ces paroles : *Je veux donc bien, puisqu'il plait ainsi à messieurs nos protestans, ne pas croire cette infamie de l'auteur de leur secte* (23). Il avait déjà avoué que *Bolsec fait plutôt une satire et une invective continuelle, qu'une histoire*. Voilà un témoin qui en vaut mille, *unus instar omnium*, et je pourrais m'en contenter ; mais, pour surabondance de droit, je lui associe M. Varillas, qui fait un ample récit des mœurs et des actions de Calvin,

(23) Maimbourg, Histoire du Calvinisme, liv. IV, pag. 336.

sans faire semblant de savoir qu'il y eût jamais eu un Bolsec au monde (24). Il n'affirme rien sur la fleur de lis : il dit seulement qu'on voit quelque chose dans les registres de Noyon, *qui vraisemblablement a donné lieu à Conrad de Slusembourg, ministre luthérien, d'écrire qu'il avait eu dans sa patrie le fouet et la fleur de lis, et au célèbre jésuite Léonard Lessius de composer une apologie, à dessein de justifier Slusembourg en ce point* (25). Voilà un tour d'adresse : on se donne bien de garde de citer Bolsec, auteur décrié ; on aime mieux citer un ministre luthérien. Cela est moins étonnant, que de voir un Florimond de Remond rejeter cette calomnie de Bolsec, et avouer que c'est un auteur trop passionné. *J'en laisse à dessein beaucoup de choses*, dit-il (26), *pour la crainte que j'ai que quelquefois la haine ait eu plus de pouvoir sur eux que la vérité ; car ils l'ont horriblement flétri* (27). Le feuillant Pierre de Saint-Romuald, reconnaît la même vérité : il avoue que *tout ce que Jérôme Bolsec, et Jacques Linget, Écossais, ont écrit de Calvin, est suspect de trop grande aigreur contre lui* (28). Dès l'an 1583, Papyre Masson écrivant la vie de Jean Calvin, et en disant beaucoup de mal, ne daigna faire mention du conte de la fleur de lis, et traita de petits auteurs populaires ceux qui reprochaient à ce ministre la débauche d'impudicité. N'est-il pas étrange, que le grand cardinal de Richelieu, dans l'un des meilleurs livres de controverse que le parti romain ait produits, soit moins scrupuleux et moins délicat que ce bon feuillant, que Florimond de Remond, et que Papyre Masson ; et qu'il adopte comme un fait certain le conte de Jérôme Bolsec, qui commençait à devenir le rebut des missionnaires ? Voyez l'article de BERTELIER, [remarque (D)].

Je ne saurais finir cette remarque,

(24) Varillas, Histoire de l'Hérésie, liv. X.

(25) La même, pag. 332, édition de Hollande.

(26) Histoire de la Naissance et Progrès de l'Hérésie, liv. VII, chap. VIII.

(27) Il cite en marge, entre autres, Bolsec et Surius. Voyez M. Drelincourt, Défense de Calvin, pag. 126.

(28) Trésor chronologique, à l'ann. 1569, cité par Drelincourt, Défense de Calvin, pag. 128.

sans relever quelques méprises de Varillas. 1°. Le ministre luthérien s'appelle Conrad Schlussemburg. 2°. Il ne fait que rapporter ce qu'il avait lu dans des livres imprimés. *Hæc publicis scriptis Calvino objiciuntur* (29). 3°. Léonard Lessius n'a point composé d'apologie pour justifier ce ministre : il s'est justifié lui-même comme il a pu (30), voyant que l'on l'accusait d'avoir avancé (31) deux calomnies contre Calvin, dont l'une regardait la fleur de lis. J'ajoute encore ceci : M. Varillas n'ignorait point ce que Bolsec avait publié ; mais il s'est fait un scrupule de le citer : voyons comment il en parle. « Celle de Jérôme » Bolsec, médecin de Lyon, est d'un » style tellement emporté que, pour » peu que le lecteur ait de modération, il y trouvera à redire dès les » premières pages. Elle est remplie de » plusieurs mauvaises actions ; qui » ne sont appuyées que sur l'autorité » de ce médecin, et je ne l'ai pas crue » suffisante. Les calvinistes, en lui » répondant, l'accusent d'une extrême » ingratitude, fondée sur ce que Calvin l'avait reçu dans sa maison, et » tenu durant plusieurs années en » qualité de secrétaire ; et que nonobstant il devint son plus grand ennemi, par principe de pure inconstance, ou par dépit de ce que Bèze s'était insinué plus avant que lui » dans l'amitié de Calvin (32). » Je ne doute point que nous n'ayons ici une nouvelle méprise de cet auteur. Personne, que je sache, n'a reproché sur ce fondement le crime d'ingratitude à Bolsec. C'est au jurisconsulte Baudouin qu'on a fait un tel reproche : c'est lui qui avait servi de secrétaire à Jean Calvin ; mais jamais Bolsec n'eut cette fonction, ni un tel hôte. Je serais fort surpris si l'on me montrait le contraire.

(M) *La Croix du Maine le fait auteur de quelques livres qui sont sortis d'une autre plume.*] Ces livres sont, un *Traité de la Providence de Dieu* ; un *Traité du vieil et nouvel*

Homme, premièrement écrit en latin sous le nom de *Théophile*, lequel il a intitulé *Theologia Germanica* ; un *Traité* sous le nom de *Martin Bellie*, lequel il a fait imprimer en latin et en français, auquel *Théodore de Bèze* a fait réponse ; et une traduction de la *Bible de latin en français*. *Théodore de Bèze* (c'est la Croix du Maine qui parle,) raconte ceci en la *Vie* qu'il a écrite de Calvin (33). La Croix du Maine se trompe doublement. Ces livres n'ont point Bolsec pour auteur, et ce n'est point à lui, mais à Sébastien Castalion, que Bèze les attribue. Il faudrait faire plusieurs remarques, pour ramener tout ceci à l'exactitude.

(33) La Croix du Maine, Bibliothèque française, pag. 169.

BOMBASIUS (PAUL), natif de Bologne en Italie, se fit estimer par la profession des belles-lettres, vers le commencement du XVI^e. siècle. Il enseigna la langue latine et la langue grecque à Naples (A), et il y donna de telles preuves de capacité, que le cardinal Pucci le voulut avoir chez lui, et le fit son secrétaire, avec de bons appointemens (B). Il se trouvait fort à son aise à la cour de Rome, sous la protection et par les libéralités de ce cardinal ; et il se voyait en état d'achever sa vie dans l'abondance, lorsque la ville de Rome fut saccagée sous le pape Clément VII. Il tâcha de se sauver au château Saint-Ange, à la suite de son maître ; mais il ne put courir assez vite, pour n'être pas enveloppé d'une troupe de soldats, qui le tuèrent inhumainement (a). Il avait été grand ami d'Érasme.

(a) Tiré de Pierius Valerianus, de *Litteratorum Infelicitate*, lib. I, pag. 22.

(A) Il enseigna..... à Naples.] J'ai suivi l'auteur que j'ai cité ; mais je

(29) Schlussemburg., *Theolog. calvinist.*, lib. II, folio 72.

(30) Dans l'Appendix du *Traité de Anti-Christo*.

(31) Dans la *Consultatio quæ Fides et Religio sit capessenda*.

(32) Varillas, *préface* du I^{er}. tome de l'*Histoire de l'Hérésie*.

ne suis pas sans crainte qu'il ne s'abuse ; car je vois qu'Érasme ne dit mot de la profession de Naples , et qu'il ne parle que de celle de Bologne. Je rapporterai tout ce qu'il dit , parce que l'on y verra quelques traits du portrait de Bombasius. *Equidem exosculor Paulum Bombasium prorsus aurei pectoris hominem , quo vix alius unquam vixit amico amicio , sed valetudini parcens non admodum indulgit stylo. Mox ut erat animi minimè abjecti , sordidorum competitorum improbis contentionibus offensus (nam Bononiæ publico salario græcè profitebatur) ad reip. negotia sese contulit : tandem accitus Romam augere rem maluit , quàm litteris insenescere (1).* Ces paroles d'Érasme nous apprennent, 1°. que Bombasius était bon ami ; 2°. que , pour ménager sa santé , il ne composa que peu de choses ; 3°. qu'ayant le cœur noble et bien placé , il se dégoûta de la vie professorale , à cause des querelles que la jalousie sordide de ses rivaux lui attirait ; 4°. qu'il se mêlait des affaires de sa patrie , quand il fut attiré à Rome. Il dit lui que le hasard , plutôt que sa volonté , ou l'offre d'une meilleure fortune , le tira de sa profession. *Me à litterariâ professione non tam mea voluntas , vel (ut tu suspicaris) fortuna melior avocavit , quàm incertus ille cui pleraque tam mala quàm bona debentur , casus eripuit (2).* M. Moréri le fait professeur dans Naples et dans Bologne.

(B) *Le cardinal Pucci..... le fit son secrétaire avec de bons appointemens.* Bombasius le nomme le cardinal des quatre saints. Il écrivit à Érasme , l'an 1517 , que contre son inclination il avait fallu qu'il se privât des plaisirs de Rome , pour accompagner le neveu de ce cardinal dans la nonciature de Suisse (3). Dans une autre lettre (4) , il dit à Érasme qu'il ne se trouve pas fort riche ; mais qu'il a quatre cents écus de rente , qui l'empêchent de

craindre de se voir jamais réduit à la nécessité de reprendre son premier métier. *Quamquam non ita mecum malignè agitur ut ad professoriam linguam redeundum fore timeam. Nam reditus annuos ad CCCC ducatos nullis sacris addictos , nec fortuna sed industriæ meæ acceptos ferendos auxi , quos nunquam ex litterario illo otio sperare ac ne somnare quidem mihi licuisset.*

BOMBERG (DANTEL), fameux imprimeur , natif d'Anvers. Son article est fort curieux dans le Supplément de Moréri. Je n'y ajoute que deux choses : l'une qu'il fut le premier qui imprima des livres hébreux dans Venise , et qu'il commença de le faire l'an 1511 * (A) ; l'autre , qu'il porta son art à la perfection , quant aux impressions hébraïques : de sorte que les juifs avouent que , depuis sa mort , l'imprimerie hébraïque est toujours allée en empirant (a). Vous trouverez dans M. Simon l'Histoire critique de ses éditions de la Bible (b).

* Ce ne fut qu'en 1515 , dit Leclerc.

(a) Tiré de la Bibliothèque rabbinique de Bartolucci , tom. I , pag. 34 : on cite Ganz.

(b) Simon , Histoire critique du Vieux Testament , pag. 512 , 513.

(A) *Il commença à imprimer en hébreu , à Venise , l'an 1511.*] Il commença par une édition de la Bible in-4°. Il en fit dans la suite beaucoup d'autres impressions , in-folio , in-4°. et in-8°. Il avait appris l'hébreu de Félix Pratensis , Italien , qui lui fit entreprendre une édition de la Bible rabbinique , c'est-à-dire avec les commentaires des rabbins , que Bombergue imprima in-folio en 1517 , et qui fut dédiée au pape Léon X. Mais les juifs n'estimèrent point cette édition ; et le rabbin Jacob Haiim en fit imprimer une autre par le même Bombergue , en 4 volumes in-folio , l'an 1525 (1)...

(1) Erasm. , in Ciceroniano , pag. 72. Voyez aussi l'adage 1^{er}. de la VI^e. centurie de la 1^{re}. chiade , pag. 192.

(2) Bombasius , epist. IV , lib. XI , pag. 548 inter Erasmian.

(3) Cette lettre est la XXIII^e. du II^e. livre des Lettres d'Érasme , pag. 129. Voyez aussi la IV^e. du II^e. livre.

(4) C'est la XIII^e. du XVII^e. livre , pag. 756.

(1) Chevallier , Origine de l'imprimerie de Paris , pag. 267.

C'est lui qui commença l'impression du Talmud, l'année 1520, qu'il n'acheva que quelques années après... en onze volumes in-folio (2). Il imprima trois fois le Talmud, et chacune de ces impressions lui coûtait cent mille écus (3). Il a imprimé des livres pour plus de 4 millions d'or (4).

(2) *Là même, pag. 268.*

(3) *Scaligerana, au mot Bombergus, pag. 34.*

(4) *Là même, au mot Imprimerie, pag. 121.*

BONCIARIUS (MARC - ANTOINE) *, disciple de Muret, a écrit fort poliment en latin. Il était d'une très-basse condition (A), et il régenta toute sa vie à Pérouse. Il était né à six milles de cette ville, le 9 de février 1555 (a). Il eut pour disciple son propre père, qui, voulant devenir jésuite à l'âge de quarante-sept ans, fut obligé d'acquérir quelque érudition, ne voulant pas être simple frère lai. Bonciarius devint aveugle (b), et fut fort tourmenté de la goutte (c). Il mourut le 9 de janvier 1616 (d). Il avait eu le cardinal Ubaldin pour patron (e). Ses lettres furent imprimées à Marbourg, l'an 1604. On y trouve la méthode dont il se servit pour instruire son père en peu de temps (f). On a d'autres livres de sa façon, tant en vers qu'en prose (B). Il n'a point publié tous ceux qu'il avait dessein de publier (C).

* Joly renvoie pour cet article au tome XXXII des *Mémoires de Nicéron* : mais il pense que cet auteur a tort de fixer à 1605 la mort du père de Bonciarius, dans sa soixante-cinquième année ; il n'aurait eu que quatorze ans lors de la naissance de son fils.

(a) *Oldoin., in Athen. Augusto, pag. 225.*

(b) *Voyez Lancelot de Pérouse Hogg., part. II, pag. 451, et Oldoini in Athen. Augusto, pag. 227.*

(c) *N. Erith. Pinacoth. I, pag. 98, 99.*

(d) *Oldoini, Athen. Aug., pag. 228.*

(e) *Du Sauss. cont. Bellarm., de Script. eccl., pag. 78.*

(f) *Morhof., Polyhistor., pag. 287.*

(A) *Il était d'une très-basse condition.*] Il apprend lui-même au public, qu'il était fils d'un cordonnier, et petit fils d'un corroyeur. *Hic Perusii, à vulgaribus, ut ipse de se fatetur, opificibus ortus, cujus quippè avus coriariam, pater sutoriam in adolescentiâ fecerat, generis obscuritatem sui litterarum splendore illustravit (1).*

(B) *On a divers livres de sa façon, tant en vers qu'en prose.*] Il a fait un *Traité de Arte Grammaticâ* ; un poëme intitulé, *Triumphus Augustus, sive de Sanctis Perusii translatis*, qui contient IV livres ; *Seraphidos libri tres* (2). Je ne trouve point qu'il ait publié aucune *grammaire grecque*, et je ne sais d'où M. Moréri a tiré cette prétendue *grammaire*. Il eût eu plus de raison de lui donner un *Traité de Rhétorique*, encore que Nicius Erythræus, le seul auteur qu'il ait cité, n'en parle point. Voyez la remarque suivante.

(C)... *Il n'a point publié tous ceux qu'il avait dessein de publier.*] Il dit dans ses lettres, qu'il s'était chargé de la commission d'écrire la vie de tous ceux qui depuis quatre cents ans avaient fleuri à Pérouse, ou dans les armes, ou dans les sciences (3). Dans le *Catalogue de ses Oeuvres*, à la fin de sa *Rhétorique*, il témoigne qu'il a fait un livre intitulé, *Epicurus, sive Dialogus de antiquâ Philosophiâ*, où il montrait qu'aucun ancien philosophe ne s'était plus approché de la vérité qu'Epicure, ni moins que les stoïciens. Gassendi et Naudé n'avaient jamais vu ce livre-là, ce qui faisait croire à Gassendi que peut-être il n'était pas imprimé. *M. Antonius Bonciarius Parisiensis Professor* (4),..... *in Catalogo Operum suorum* (5) *se composuisse librum testatur, cui titulum fecerit Epicurus, sive Dialogus de antiquâ Philosophiâ, in quo efficacibus argumentis et doctorum virorum testimoniis probatur, neminem ex priscis philosophis accessisse propius ad veritatem, quàm Epicurum ; contra, nullos ab eâ longius recessisse, quàm stoicos. Tametsi iste quoque liber nunquàm fortassis editus, nec*

(1) *Nicius Erythræus, Pinacoth. I, pag. 98.*

(2) *Idem, ibidem, pag. 99, 100.*

(3) *Là même, pag. 99.*

(4) *Voyez la fin de cette remarque.*

(5) *Gassendi met en marge in fine Rh.*

nobis est visus nec amico nostro, quem vix tamen ulli rarissimi fugiunt (6). Cassendi fait là une lourde faute. Bonciarius a toute sa vie enseigné à Pérouse. Il était donc *Perusinus Professor* : de *Perusinus* on a fait facilement *Parisinus* ; et de *Parisinus*, encore plus facilement *Parisiensis*. Qu'on aille dire, après cela, que les fautes d'impression ne sont pas de conséquence par rapport aux habiles gens.

(6) Cassendus, de Vita et Moribus Epicuri, lib. VII, cap. VII, pag. 224.

BONFADIUS (JACQUES) ; l'un des plus polis écrivains du XVI^e. siècle, était né en Italie, proche le lac de Garde (A). Il fut secrétaire du cardinal de Bari, à Rome, pendant trois ans, après quoi, ayant perdu tout le fruit de ses services par la mort de son maître, il entra chez le cardinal Ghinucci, et lui servit de secrétaire, jusques à ce qu'une longue maladie le tira de cet emploi. Lorsqu'il fut guéri, il se trouva si dégoûté de la cour, qu'il résolut de chercher fortune par une autre voie. Il ne trouva rien dans le royaume de Naples, où il erra assez longtemps : il alla ensuite à Padoue, et puis à Gênes, où il fit des leçons publiques sur la Politique d'Aristote. On le chargea d'en faire aussi sur la Rhétorique ; et comme il y réussissait bien il eut un grand nombre de disciples qui allaient apprendre chez lui les belles-lettres. Sa réputation s'augmenta de jour en jour, de sorte que la république de Gênes le fit son historiographe, et lui assigna pour cette charge une fort bonne pension. Il s'appliqua de toutes ses forces à la composition des *annales* de cet état-là, et en mit au jour les cinq

premiers livres ^{*1}. Il y parla trop librement et trop satiriquement de quelques familles ; et par-là il se fit des ennemis qui résolurent sa perte. Ils le firent accuser de pécher contre nature ; et comme il se trouva des témoins pour l'en convaincre, il fut condamné à être brûlé (a) (B). Quelques auteurs disent que la sentence fut exécutée selon sa forme et teneur ; mais d'autres assurent que les sollicitations de ses amis firent commuer la peine, et qu'il fut décapité (C). Ceci arriva l'an 1560 ^{*2} (b). Ceux qui blâment son imprudence n'ont pas tort, et se sont mal trouvés de l'avoir copiée (D). On a de lui quelques *harangues*, quelques *lettres*, et des *poésies latines et italiennes* ^{*3}. Il écrivit un billet à Jean-Baptista Grimaldi le jour de l'exécution, afin de témoigner sa reconnaissance aux personnes qui avaient tâché de

^{*1} Les *Annales Genuenses* sont, comme le dit Joly, réimprimées dans le tome I^{er}. du *Thesaurus antiquitatum et historiarum Italiae*, de Grævius.

(a) Tiré du Ghilini, *Teatro d'Humani illustri*, tom. I, pag. 70.

^{*2} Leclerc blâme Bayle d'avoir adopté cette date de 1560 de préférence à celle de 1551 donnée par le Ghilini qu'il cite à la note (b) ; il dit à l'appui, que la lettre écrite par Bonfadius, peu avant son supplice, est imprimée dans un recueil de lettres qui parut à Venise chez Giolito de' Ferrari en 1559.

(b) Thuan., lib. XXVI, pag. 528. Mais le Ghilini, tom. I, pag. 70, met la mort de Bonfadio à l'an 1551.

^{*3} Joly, dans ses *additions*, note que le *Journal des Savans* annonce récemment un nouveau recueil d'ouvrages de Bonfadius : il lui donne la date de 1744, et le titre de *Lettere famigliari di Jacopo Bonfadio, etc.* Ginguené, qui date l'ouvrage de 1746, ajoute : « 43 lettres familières, une traduction italienne du discours de Cicéron *pro Milone*, et un petit nombre de vers italiens et latins composent ce petit volume ; mais il a un mérite qui manque à la plupart des gros recueils ; il ne renferme rien que d'exquis ».

le servir. Il s'engagea à leur apprendre comment il se trouverait dans l'autre monde, si cela se pouvait faire sans les épouvanter. Il n'est pas le seul qui ait fait de telles promesses (E). Il leur recommanda Bonfadio, son neveu, qui est peut-être le PIERRE BONFADIUS dont on voit des vers dans le *Gareggiamento poetico del confuso accademico ordito*. C'est un recueil de vers, divisé en VIII parties, et imprimé à Venise l'an 1611.

(A) *Il était né en Italie proche le lac de Garde.*] Les auteurs ne sont pas d'accord sur la patrie de Bonfadius. Les uns disent qu'il naquit à Salone* sur ce lac; *Salonæ ad Benacum natus* (1); les autres nomment sa patrie *Gazani*, *lungo picciolo della Riviera di Brescia* (2): je crois qu'ils ont raison; car dans une lettre, où il décrit ce beau lac, et qui est datée de *Gazano*, vous rencontrez ces paroles, *libero mi starò nel mio Gazano*. Cette lettre fut écrite à Plinio Tomacello: elle est au II^e. livre (3) des *Lettere volgari*, imprimé à Venise, l'an 1558. Konig a tort de le faire de Véronne.

(B) *On l'accusa du péché contre nature, et ... il fut condamné à être brûlé.*] On l'accusa d'assouvir cette brutale passion avec un de ses disciples. *Fu calunniato, che indotto da smisurato e pazzo amore, che ad un bellissimo giovanetto suo scolare portava, con esso le sozze e impudiche sue voglie sfogasse; sopra di questa imputazione fu subito carcerato; e da testimonii di sì grave e enorme eccesso convinto, fu condannato al fuoco, nel quale finì i suoi giorni l'anno 1551* (4). Voilà le Ghilini qui reconnaît la justice de l'accusation. Le Cavalier Marin ne l'a pas moins reconnue: voyez les deux madrigaux de

ses *Ritratti*, que M. Ménage rapporte (5). Paul Manuce la reconnaît pareillement dans le poëme qu'il adresse *ad eos qui laborarunt pro salute Bonfadii* (6). Voici comment il parle:

Lapsus erat miser in culpam Bonfadius, index

Detulerat patribus, nec inani teste probat. Quid facerent legum custodes? legibus uti Coguntur.

Mais d'autres prétendent que Bonfadius fut opprimé par la calomnie. C'est le sentiment de Giovanni Matteo Toscano dans son *Peplus Italiæ* (7), où nous trouvons ce qui suit:

Haud minus intumuit nuper Benacus alumni Bonfadii, ac Musis, docte Catulle, tuis. Bis tamen infelix; rapuit nam Roma Catullum,

Bonfadium letho das scelerate Ligur. Historiam æternum cujus fera Genua vivis, Immeritum sævæ lege necare potes? Milius est quod te spumanti vertice marmor Tundit; et es scopulis durior ipsa tuis.

Scipione Ammirato ne prononce ni pour ni contre, et paraît néanmoins plus disposé à douter de l'innocence de Bonfadius. Vous verrez dans les paroles qu'on va citer, que la vraie cause des persécutions qui furent faites à ce misérable, fut qu'il portait la jeunesse à désapprouver le gouvernement qui était alors établi. *Trovato che egli tirava la gioventù a governo contrario di quello che allora si era indiritto, sotto colore d'impudici amori gli poser le mani addosso: e peravventura non trovatolo senza colpa, il condannarolo al fuoco. Del cattivetto, per che fosse meno scusabile, si leggono ancor rime, lequal par che rendan testimonianza di cotesta sua inclinazione* (8). Il y a beaucoup d'apparence qu'il était coupable du crime énorme dont on l'accusait; et qu'il n'en eût pas été puni, s'il n'eût fait quelque autre chose qui l'exposa à la haine de certaines gens.

(C) *..... d'autres disent qu'il fut décapité.*] Boccalin, le Ghilini, le Cavalier Marin, et quelques autres, assurent qu'il fut brûlé: Scipione Am-

(5) Ménage, *Anti-Baillet*, chap. LXXXIX.

(6) Vous le trouverez dans les *Delicæ Poëtarum italicorum*.

(7) Voyez Ghilini, pag. 71, et M. Teissier, *Elog*, tom. I, pag. 181, édition de 1696.

(8) Scipione Ammirato, dans son *Ritratto del Bonfadio*, cité par Ménage, *Anti-Baillet*, chap. LXXXIX.

* Mén., dans son *Anti-Baillet*, n^o. LXXXIX, ayant aussi dit *Salone*, la Monnoie dit qu'il fallait dire *Salò*.

(1) Thuan., lib. XXVI, pag. 538.

(2) Ghilini, *Teatr.*, tom. I, pag. 70.

(3) *Folio 3 verso*.

(4) Ghilini, *Teatro d'Uomini illustri*, pag. 4.

mirato le dit aussi. *Questom misero col funco in Genova... vedemmo terminare l'infelice vita* (9) Mais M. de Thou est plus croyable quand il dit qu'on trancha la tête à Bonfadius. *Ob rem taccendam Genuæ..... securi percussus* (10). Lisez ces paroles de M. Ménage (11): « Il est vrai qu'il fut condamné à » être brûlé ; mais , à la sollicitation » de ses amis , et particulièrement du » jeune Grimaldi , son supplice fut » changé , et il ne fut que décapité. » C'est ce que nous avons appris du » poëme latin de Paul Manuce , intitulé *Ad eos qui laborarunt pro salute Bonfadii* , imprimé dans le » *Deliciæ Poëtarum italorum*. Voici » l'endroit de ce poëme qui regarde » ce changement de supplice :

- *Exprimitur tandem hoc invito à iudice ,
vivi*
- *Ne comburatur crepitanti deditus igni :*
- *Tum se carnifici sævo Bonfadius ultro ,*
- *Mente Deum spectans , animo imperterritus offert.*
- *Ille ministerio properè functurus iniquo ,*
- *Terribilis rigidam suspendit ad alta securim **.

(D) *Ceux qui blâment son imprudence n'ont pas tort , et se sont mal trouvés de l'avoir copiée.*] J'ai en vue Boccalin , qui suppose que les plaintes de Bonfadio sortant des flammes (12) , furent rejetées par Apollon ; et que cette divinité du Parnasse lui déclara que , quand même il aurait été innocent du crime qu'on lui imputait , il aurait été puni justement , pour avoir eu la folie de flétrir l'honneur de quelques familles puissantes. On lui représenta qu'un historien judicieux imite les vengeurs et les jardiniers : il attend à parler des faits , que le temps les ait mûris , c'est-à-dire , que les personnes qui ont commis une action mauvaise soient mortes ,

(9) *Le même , cité là même.*

(10) Thuan., lib. XXVI, pag. 538. *Notes* que Konig , au lieu de Genuæ , a mis Genevæ ; ce qui fait un gros mensonge.

(11) Ménage , Anti-Baillet , chap. LXXXIX.

* La Monnoie , dans ses Remarques sur l'Anti-Baillet , conclut de ces vers que Bonfadius fut d'abord décapité , puis ensuite brûlé. Leclerc croit qu'il n'a été brûlé ni mort ni vif. Il ne devait pas , ou du moins ne savait pas devoir l'être puisque , dans sa lettre rapportée par Ménage dans l'Anti-Baillet , il prie qu'on l'enterre dans l'église de Saint-Laurent.

(12) *Dal fuoco tutto brustolito comparue Giacomo Bonfadio.* Boccalini , Ragguagli di Parnasso , centur. I , cap. XXXV , pag. 108.

et que leurs enfans ne puissent pas se venger de celui qui la publie. *Che i saggi virtuosi nello scriber le Historie molto prudentemente si consigliavano , all' hora che imitavano i vendemiatori , e gl' altri accorti de' frutti , i quali percioche conoscevano , che cosa pograta havrebbero fatto a gli huomini , se dalle viti tagliando l'uva immatura , e da gli alberi staccando i pomi acerbi gli huversero portati al mercato , quella necessaria pazienza havevano , che si conveniva anco gli Historici di lasciar che il tempo conducesse i fatti , e le cose passate alla perfettione loro* (13). On lui alléguait Tacite , qui eut cette précaution , et qui aime mieux offenser les lois de l'histoire , que de s'exposer au péril. *Che lo stesso gran Maestro de gl' Historici saggi Tacito , all' hora che ne gli scritti suoi faceva mentione di quei Senatori grandi , che Tiberio regnante poenam vel infamiam subière , all' hora , che posterì manebant , Tac. lib. 4 Ann. , saggiamente alzava la penna della carta , più tosto eleggendosi di offender le leggi storiche , che pregiudicare alla riputatione di quelle famiglie , che non di altra cosa erano conosciute far capital maggiore , che dell'honore , stimando quell' huomo singolare ad un' Historico esser cosa di troppo evidente pericolo , nimis ex propinquo diversa arguere.* Tac. lib. 4 Ann. (14). Voilà comment l'homme sait mieux connaître les maximes de la prudence , que les pratiquer ; car nous avons vu que Boccalin perdit la vie , pour avoir parlé trop librement contre l'Espagne (15). Les conseils qu'il fait donner par Apollon sont sans doute judicieux. Rien n'est plus beau dans la théorie que les idées du législateur des historiens : il leur commande de n'oser dire rien qui soit faux , et d'oser dire tout ce qui est vrai (16) ; mais ce sont des lois impraticables , tout comme celles du Décalogue dans l'état où le genre humain se trouve. S'il était permis de comparer les choses humaines

(13) *Là même , pag. 108 , 109.*

(14) *Là même , pag. 109.*

(15) *Voyez Boccalin , immédiatement après la citation (b) et la citation (c).*

(16) *Quis nescit primam esse historiarum legem , ne quid falsi dicere audeat , deinde ne quid veri non audeat ? Cicero , de Oratore , lib. II , cap. XV. Voyez la préface de la première édition de ce Dictionnaire , au IV^e. paragraphe.*

avec les choses divines , l'on dirait que le législateur des historiens a imité le législateur des Juifs : il s'est réglé sur l'état de l'homme innocent , et non pas sur l'état de l'homme pécheur : il a supposé ce franc-arbitre perdu , et ces grandes forces que l'homme aurait eues , s'il eût persévéré dans son innocence originelle. Remarquons d'ailleurs une grande différence entre des lois si semblables. Il n'y a qu'une parfaite sagesse qui puisse accomplir le Décalogue ; et il faudrait être d'une folie achevée , pour accomplir les lois de l'histoire. La vie éternelle est le fruit de l'obéissance au Décalogue ; mais la mort temporelle est la suite presque inévitable de l'obéissance au législateur des historiens.

(E) *Il s'engagea à leur apprendre comment il se trouverait dans l'autre monde..... Il n'est pas le seul qui ait fait de telles promesses.*] Voici ses paroles : *Se da quel mondo di là si potrà dar qualche segno senza spavento , lo farò.* Elles sont tirées du billet qu'il écrivit à Giovan-Battista Grimaldi : vous le trouverez tout entier dans l'Anti-Baillet (17) : M. Ménage l'a pris d'un *Recueil de Lettres Italiennes*, intitulé, *Lettere di diversi Uomini illustri raccolte da diversi libri, imprimé in-8, in Treviso, appresso Fabricio Zanetti, en 1603.* Le Barnabite Baranzanus avait fait la même promesse , et ne l'exécuta point. J'en parle dans son article. On prétend que Marsile Ficin , s'étant engagé à la même chose , tint sa parole : lisez ce passage de Pierre de Saint-Romuald. « Marsille Ficin , prêtre de Florence, » grand philosophe platonicien , et » grand théologien , mourut , et aussitôt son esprit , sous la forme d'un » cavalier vêtu de blanc , monté sur » un cheval de même couleur , courut à toute bride vers la porte du » logis de Michel Mercat son intime , » aussi grand philosophe platonicien , » qui étudiait lors sur l'aube du jour en » son cabinet en une ville assez éloignée » de Florence, et lui cria que les discours » qu'ils avaient tenus ensemble tout » chant l'autre vie étaient véritables ; » et, cela dit, il retourna courant d'où » il était venu , et se déroba promptement aux yeux de son ami , qui

» lui criait qu'il l'attendît. C'est ce » qui lui advint , à cause du pacte » qu'ils avaient fait ensemble sous le » bon plaisir de Dieu , que le premier » mourant viendrait dire au survivant si les choses se passaient en » l'autre vie comme Platon l'avait » écrit en son livre de l'immortalité » de l'âme. Le cardinal Baronius assure avoir ouï raconter cette histoire au petit-fils de Mercat (18). » Notez que Baronius , rapportant cela dans le V^e. volume des Annales de l'Église (19), observe que Michel Mercat , qui avait toujours vécu exemplairement , et comme un bon philosophe , poussa plus loin sa vertu depuis cette apparition ; car il renonça à l'étude de la philosophie , et s'appliqua tout entier à l'affaire du salut. L'annaliste ajoute que ce qui concerne la promesse réciproque que Marsile Ficin et Michel Mercat se firent , de s'avertir de l'état des choses après cette vie , etc. , était attesté par plusieurs savans , et avait été souvent raconté au peuple par les prédicateurs. *Haud inexplorata referam , sed quæ complurium eruditorum virorum scimus assertione firmata, immò et à religiosis viris ad populum pro concione sæpè narrata* (20). C'est dommage que Michel Mercat n'en ait point laissé une attestation juridique sous serment , et enregistrée dans les archives de Florence. Il eut grand tort de ne le pas faire. Son petit-fils Michel Mercat , qui fit ce conte à Baronius , était protonotaire de l'église , et recommandable par sa probité et par son savoir (21).

L'endroit où Sénèque raconte la tranquillité d'esprit avec laquelle Caninius Julius alla au dernier supplice , est admirable. Cet honnête homme fut condamné à la mort par Caligula , et ne fut exécuté que dix jours après sa condamnation. Il les passa sans aucune inquiétude ; et , lorsqu'il fut averti qu'il fallait aller au lieu de l'exécution , il ne perdit rien de sa gaieté. *Pourquoi vous affligez-vous ?* disait-il à ses amis. *Vous cherchez si l'âme*

(18) Pierre de Saint-Romuald, Abrégé chronologique et historique, tom. III, pag. 251, 252, ad ann. 1499.

(19) Baronius, ad ann. 411, num. 69.

(20) Idem, ibidem.

(21) Idem, ibidem.

(17) Ménage, Anti-Baillet, chap. LXXXIX.

subsiste après notre mort, je le saurai bientôt. Le philosophe qui l'accompagnait lui demanda : *A quoi pensez-vous maintenant ? Je me propose,* répondit Canius, *de bien observer si mon âme s'apercevra de sa sortie.* Il promit que, s'il apprenait quelque chose, il viendrait voir ses amis pour leur déclarer son état. *Tristes erant amici, talem amissuri virum.* Quid mœsti, inquit, estis ? Vos quæritis, an immortales animæ sint : ego jam sciam. *Nec desit, in ipso veritatem sine scrutari, et ex more suo quietionem habere.* Prosequebatur illum philosophus suus : *nec jam procul erat tumultus, in quo Cæsari Deo nostro fiebat quotidianum sacrum.* Quid, inquit, Cani, nunc, cogitas ? Aut quæ tibi mens est ? *Observare,* inquit Canius, *proposui illo velocissimo momento, an sensurus sit animus, exire se.* Promisitque, *si quid explorasset, circumiturum amicos, et indicaturum quis esset animarum status* (22). Sénèque ne nous dit point si l'on apprit quelques nouvelles de ce Julius en conséquence de cette promesse.

On sera peut-être bien aise que j'examine ici deux questions qui se présentent naturellement. La première est, si les amis de ce Julius eurent quelque bon prétexte de douter de l'immortalité de l'âme, en n'apprenant pas les nouvelles qu'il leur avait fait espérer ? la seconde, s'ils eussent eu un bon fondement de croire l'immortalité de l'âme, en cas qu'ils eussent appris de ses nouvelles par quelque fantôme ?

I. Je réponds, quant au premier point, qu'un tel prétexte de mettre en doute l'immortalité de l'âme serait très-mauvais ; car encore qu'on eût pu donner une fort bonne raison de la nullité des promesses de Julius, en supposant que son âme ne subsistait plus, il ne s'ensuit pas qu'on ait droit de se servir de cette hypothèse, pour marquer les causes de l'inexécution de sa parole. Quand on peut expliquer un phénomène par trois ou quatre suppositions probables, il n'y en a aucune qui puisse former une juste conviction. On ne peut donner

une preuve démonstrative, que lorsque les hypothèses différentes de celle que l'on emploie sont, ou impossibles, ou manifestement fausses. Puis donc, qu'en supposant l'immortalité de l'âme, on peut donner de bonnes raisons pourquoi Julius ne revint point dire à ses amis en quel état il était, on peut fort bien rejeter l'hypothèse de la mortalité de l'âme, encore qu'elle soit très-propre à expliquer cet événement. On peut supposer avec beaucoup de raison, ou qu'une âme séparée de son corps ne se souvient point de la promesse qu'elle a faite pendant cette vie ; ou que, si elle s'en souvient, elle ignore les expédients de l'accomplir, ou n'a pas la liberté de les mettre en œuvre, soit qu'elle n'ose, soit qu'elle ne veuille désobéir aux volontés de quelque cause supérieure qui lui défend tout commerce avec les humains. Disons donc que les amis de Bonfadius eussent été de très-mauvais raisonneurs, s'ils eussent voulu inférer la mortalité de l'âme, de ce qu'il n'eût point tenu la parole qu'il leur donna.

II. Le second point est plus délicat, et je fais d'abord une distinction. Si quelque fantôme, soi-disant l'âme de Julius, se fût montré aux amis de ce Romain, et leur eût appris des nouvelles de l'autre monde, ils eussent pu regarder, en conséquence de cela, comme une hypothèse très-probable, celle de l'immortalité de l'âme : mais s'ils avaient pris cette apparition pour une preuve démonstrative que l'âme de Julius subsistait encore, ils n'eussent pas bien jugé ; car, comme je l'ai déjà dit, une hypothèse ne fournit point de preuves démonstratives lorsque le fait qu'elle explique peut être expliqué par des hypothèses différentes. Il faut qu'une preuve, pour être démonstrative, fasse voir que le contraire est impossible, ou manifestement faux. Puis donc que l'on peut donner des causes possibles de l'apparition d'un fantôme soi-disant l'âme d'un tel homme, accomplissant certaines promesses que cet homme aurait faites à ses amis, puis, dis-je, qu'on peut expliquer cela par des hypothèses possibles, sans supposer que l'âme de l'homme soit immortelle, il est clair que les amis de Julius n'eussent pas philosophé avec la dernière exacti-

(22) Sénèque, de Tranquillit. Animi, cap. XIV, pag. 671.

tude, s'ils eussent pris une semblable apparition pour une preuve démonstrative que l'âme de leur ami vivait. « Il est possible, leur pouvait-on dire, qu'encore que l'âme de votre ami soit morte, vous ayez vu un fantôme qui vous a dit ce qu'il s'était engagé à vous venir annoncer. Il y a dans l'univers plusieurs génies, qui connaissent ce que nous faisons, et qui peuvent agir sur nos organes. Quelqu'un d'eux s'est divertie à vous tromper : il vous a fait croire qu'il était l'âme de Julius. Par des raisons naturelles et convaincantes, nous ne saurions vous prouver que cela soit vrai, ni vous nous prouver que cela soit faux. N'allez donc pas si vite, ne concluez rien certainement, contentez-vous de prendre cela pour une hypothèse bien probable. » Les amis de Julius répliqueraient que l'existence même de ces génies est une preuve de l'immortalité de notre âme; car si ces génies sont immortels, pourquoi notre âme ne le serait-elle pas? On pourrait leur répartir que ces génies auraient la force de faire cent choses, à la place et sous le nom de l'âme morte de Julius, quand même ils seraient mortels. Les hommes ne sont-ils pas tous mortels? Ne meurent-ils pas tous effectivement, les uns plus tôt, les autres plus tard? Cela les empêcherait-il de tromper les bêtes, dans la supposition que je m'en vais faire. Supposons que l'âme des chiens se persuadât qu'elle subsiste après s'être séparée du corps; supposons qu'un chien en particulier eût promis aux autres de leur venir dire comment il se trouverait après la mort. Supposons enfin qu'un homme connût cette promesse, et la manière dont le chien serait convenu de l'exécuter. N'est-il pas vrai que cet homme ferait aisément ce qui serait nécessaire pour tromper les autres chiens? Il leur montrerait des fantômes : il ferait aboyer des marionnettes, etc. Si les chiens en concluaient, *donc notre âme est immortelle, pour le moins les hommes sont immortels*, ne se tromperaient-ils pas? Il est aisé de comprendre, pour peu qu'on y fasse réflexion, que les esprits invisibles de l'univers, ce que les platoniciens appelaient génies, pourraient faire tout ce que l'art de la

nécromance leur attribue, quand même ils seraient mortels. Il suffirait que leur espèce se conservât malgré la mort successive de tous les individus, comme notre espèce se conserve quoique tous les hommes meurent. Dire que la génération des individus est impossible parmi les génies, c'est décider témérairement de ce que l'on ne sait pas, et que l'on ne peut savoir. L'infinité de la nature peut contenir mille manières de propagation qui ne nous sont pas connues. Notez qu'il y a eu des païens, qui ont cru la mortalité des génies.

Concluons de tout ceci, que ce que l'on nomme retour ou apparition d'esprits, n'est point rigoureusement parlant une preuve nécessaire (23), ou de l'immortalité de notre âme, ou de l'immortalité des démons. Je ne nie point que ce n'en soit une preuve, à laquelle on peut acquiescer prudemment, raisonnablement; mais je parle ici de preuves démonstratives : je parle de preuves qui ne puissent être éludées que par des chicanes dont on peut réduire bientôt les défenseurs à l'absurdité.

(23) Il faut qu'on prenne bien garde à ces deux clauses, la première, rigoureusement parlant; la seconde, preuve nécessaire.

BONFINIUS (a) (ANTOINE), natif d'Ascoli, en Italie, dans la marche d'Ancône, a fleuri au XV^e. siècle. Il s'attacha à l'étude des belles-lettres, et y réussit. Matthias Corvin, roi de Hongrie, ayant ouï parler de sa science, le fit venir auprès de lui. Bonfinius eut l'honneur de lui faire la révérence à Reez, peu de jours avant que ce prince fit son entrée publique dans la ville de Vienne qu'il avait conquise (b). Dès cette première audience, il présenta plusieurs livres qu'il venait de faire imprimer (A), et qu'il avait dédiés ou à ce roi, ou à la reine son épou-

(a) Il se donne le nom de Bonfinis dans son Histoire de Hongrie.

(b) En 1485, selon Calvisius.

se Béatrix d'Aragon. Le roi lut ces livres, avec beaucoup d'avidité, dans son camp, et assista, accompagné de toute sa cour, à une *harangue* que Bonfinius récitait dans Vienne le 1^{er}. jour de janvier; et s'étant fait porter les livres de cet auteur, il les distribua aux prélats et aux courtisans, et leur recommanda de les lire : et bien loin d'accorder à Bonfinius la permission de s'en retourner en Italie, il le retint avec une bonne pension, et lui donna plusieurs choses à composer, et voulut même qu'il le suivît dans ses armées (c). Il le chargea de composer l'histoire des Huns : Bonfinius commença d'y travailler avant la mort de ce prince (d); mais ce fut par ordre du roi Uladislas, qu'il écrivit toute l'*Histoire de Hongrie*. S'il n'y a pas réussi d'une manière qui doive faire regarder son travail comme un ouvrage achevé, il est sûr qu'il s'est rendu digne d'avoir place parmi les bons historiens (B). Il a conduit cette Histoire jusques à l'année 1594: elle contient IV décades et demie c'est-à-dire XLV livres. L'original en fut mis dans la bibliothèque de Bude, et le public n'en vit rien qu'après la mort de l'auteur. Un Transylvain, nommé Martin Brenner, recouvra une copie imparfaite de cet ouvrage, et en publia XXX livres l'an 1543. Sambucus trouva les XV autres; et publia tout l'ouvrage l'an 1568, revu et collationné sur de meilleures copies (e). Je

ne saurais dire, ni où; ni quand Bonfinius sortit de ce monde; mais je crois qu'il ne retourna point chez lui, comme firent plusieurs savans d'Italie que Matthias Corvin avait fait venir dans son royaume (C). On accuse cet historien d'avoir été médisant (D), et d'avoir mis trop de paganisme dans son style (E). Ses *Notes sur Horace* ne sont point bonnes (f). Les fautes de M. Moréri sont ici plus nombreuses que considérables (F).

(f) *Bonfinio nullus ineptit magis, et dum ab aliis dissentire studiosè gestit, sicutis gerris vaniora comminiscitur.* Hadrian. Junius, Epist. 1, où il donne son jugement des commentaires sur Horace.

(A) Il présenta au roi de Hongrie plusieurs livres qu'il venait de faire imprimer.] C'est lui-même qui nous l'apprend : il nous dit que trois de ces livres avaient été dédiés au roi Matthias, savoir : la *Traduction d'Hermogène*, et celle d'*Hérodien*, et la *Généalogie des Corvins*; qu'il y en avait deux qui avaient été dédiés à la reine, l'un desquels traitait de la *Virginité et de la Chasteté conjugale*, et l'autre était une *Histoire d'Ascoli*; qu'outre cela, il avait dédié un petit *Recueil d'Epigrammes* au jeune prince Jean Corvin, où il avait joint une préface qui traitait de *l'Education d'un prince* (1). Il ajoute, qu'ayant suivi contre son gré Matthias Corvin à l'armée, il avait traduit *Philostrate*, pour se désennuyer. *Castra sequi præceperat scriptoribus et philosophantibus inimica. Quod cum ille invitatus facere cogeretur, ne ingrato in castris tumultu molestidque otio uteretur, oblatum sibi Philostratum tribus mensibus in latinum transtulit* (2). Disons un mot en particulier du livre de la Virginité et de la Pudicité conjugale. Ce sont des dialogues, dont Sambucus procura une édition l'an 1572. On leur donne le titre de *Symposition Beatricis*. Matthias Corvin et

(c) *Ex Bonfinii decad. IV, lib. VII, p. 463.*

(d) Bonfinius, in Epist. dedicat.

(e) Il en donna une édition encore meilleure l'an 1579, à Francfort, chez André Wichel. L'autre était de Bâle, chez Oporin.

(1) Bonfin., *Rerum Ungaric. decad. IV, lib. VII, pag. 463, edit. ann. 1690.*

(2) Là même.

Béatrix d'Aragon, sa femme, y sont fort loués : on y trouve la considération qu'ils avaient pour Bonfinius (3). La congrégation de l'index a condamné cet ouvrage.

(B) *Il s'est rendu digne d'avoir place parmi les bons historiens.*] Voici ce que Sambucus a dit à la louange de Bonfinius : *Quantum ingenio non ad hoc argumentum modò, sed ad omnem omnino philosophiam excelluerit, Dialogi ejus de Pudicitia conjugali vulgò testantur, Herodianus, Hermogenes latini : nec vino huic opus est hedera. Præterire tamen nequeo paucarum esse gentium historias copia et stylo pares* (4). Il ajoute que Seldius disait souvent, *Nullò se in scriptore post Livium et æquales ejus quàm ipso hoc Bonfinio vacuas horas libentius ponere solitum*. La préface des Dialogues ne contient pas un jugement moins favorable. *Sambuci in Dialogorum præfatione tale de Bonfinio judicium est, ingenio ad omnes res arduas et laudabiles excelluisse, styloque ut inidoneo non ad historiam minùs quàm philosophiam vel orationes* (5).

(C) *Je crois qu'il ne retourna pas chez lui, comme firent plusieurs savans d'Italie, que M. Corvin avait fait venir dans son royaume.*] Bonfinius nous apprend qu'ils s'en retournèrent plus misérables qu'ils n'étaient venus. *Invitati etiam muneribus poetæ, rhetores, et grammatici, qui falsi opinione suâ miseres longè musas quàm adduxerint in Italiam redierunt* (6).

(D) *On l'accuse d'avoir été trop médisant.*] Sambucus s'est déclaré en cela l'accusateur de Bonfinius, dont il s' imagine que la plume fut peut-être souvent dirigée par la complaisance pour Matthias qui l'avait pris à ses gages ; mais il remarque que ce prince ne fut pas lui-même trop épargné. *Cæterum, ut Bonfinii laudes non sunt obscuræ, ita dissimulare nequeo non nihil ipsum officii sui interdum oblitum in mores privatos et vitam calumniosè impotentiùsque effusum : secùs quàm Livium, Salustium, Tacitum, Suetonium, in romanos orbis dominos*

gentemque togatam fecisse constat (7) : *idque fortasse redempto à Matthiæ judicio et calamo ejus, quæ rerum seriei nihil detrahunt. Nec Matthiæ tamen pepercit quem impudentem, voluptuosum, theatris deditum, ambitiosum, ferum, in adjungendis amicis præcipitem, in relinquendis facilem, adulatoribus benignum, immemorem beneficiorum, ausus sit dicere* (8). On pouvait ajouter qu'il a dit que Matthias attira auprès de lui toutes sortes de gens doctes, sans en excepter les magiciens. *Viros quæque arte præstantissimos undique disquisivit, conduxitque. Astronomos, medicos, mathematicos, jurisque consultos dilexit. Ne magos quidem et nigromantes abominatus est : nullam artem contempsit unquam* (9). Un Allemand, nommé Zeillerus, a observé qu'on se plaint entre autres choses de ce que Bonfinius a dit de la malheureuse reine Gertrude. *Taxatur etiam à quibusdam ejus Historia Ungarica, imprimis narratio de morte innocentis reginæ Gertrudis. Vid. Brunnerus, part. 3 Annal. Boic., pag. 602* (10).

(E) *... Et d'avoir mis trop de paganisme dans son style.*] Le jésuite Raderus est ici l'accusateur, comme le même Zeillerus le rapporte. *Mathæus Raderus, volum. 2 Bavaricæ sanctæ, pag. 191, hæc de eo scribit : Bonfinius profanus nimium et paganus scriptor, cum sanctos appellat Deos et Numina ; Dei matrem Numen et Deam. Catholicæ religionis disciplina non novit nec colit nisi unum Deum et unum Numen. Bonfinius dum vult latinè quod ipsum sincerè non potest scribere, supersticiosè et profanè, ne quid dicam graviùs, loquitur*. Il faut avouer que quelques auteurs italiens se sont rendus ridicules, pour n'avoir osé employer, en parlant du christianisme, les termes qu'ils ne trouvaient pas dans les écrivains de la bonne latinité (11) ; mais je ne saurais goûter la délicatesse de Raderus, ou plutôt son acception de personne. Il trouve

(7) Il est pourtant vrai que la plupart de ces quatre historiens frondent d'une terrible force les vices et les désordres de Rome.

(8) Sambuc., in Epist. dedicat. Hist. Ungaric.

(9) Bonfin., Hist. Ungaric., decad. IV, lib. VII, pag. 459.

(10) Zeiller, de Histor., pag. 21.

(11) Voyez ci-dessus la remarque (B) de l'article BERNARD.

(3) Vossius, de Histor. latinis, pag. 659.

(4) Sambuc., in Epist. dedicat.

(5) Vossius, de Hist. latin., pag. 659.

(6) Bonfin., decad. IV, lib. VII, pag. 459.

étrange que Bonfinius ait donné à la Sainte Vierge le nom de *Numen* ; et n'est-ce pas le style d'une infinité de dévots, comme M. Drelincourt l'a prouvé démonstrativement (12) ?

(F) *Les fautes de M. Moréri sont ici plus nombreuses que considérables.* Il dit que Sambuc ajouta V livres qui n'étaient point dans la première édition : il fallait dire XV. Il dit que Bonfinius traduisit la *Rhétorique d'Hermogène* : il fallait dire *d'Hermogène*. Il cite Vossius *lib. I, de Histor. lat.* : il fallait citer *lib. III*. Il cite le Mire, *in Aust.* : il fallait citer *in Auotario*. Il cite Raderus *tom. III Bavar Sanctæ*, pag. 191, et tout aussitôt Zeiller : on peut assurer qu'il ne cite que sur la bonne foi de Zeiller. Or, celui-ci marque le 2^e. volume de Raderus, pag. 191, et ne dit point que Raderus blâme autre chose que le paganisme du style de Bonfinius. Cependant, si l'on en croit M. Moréri, ce jésuite trouve bien des choses à reprendre dans son *Histoire de Hongrie*. La faute qui suit est plus mauvaise. M. Moréri prend Bonfinius pour un bon homme, qui disait les choses simplement et sans dessein. Jamais critique ne fut plus fausse que celle-là. Bonfinius n'était pas un niais : il était fin, délié, et digne de son pays ; et quand il a médit des gens, ou employé certains termes, ce n'a pas été sans le vouloir bien. Si je marque des fautes qui sont visiblement d'impression, c'est en faveur de tant de gens qui ont acheté le grand nombre d'éditions qu'on a du Moréri. Peut-être y a-t-il cinq cents personnes qui croient fort bonnement que M. Moréri a cité une *Histoire d'Autriche*, d'Aubert le Mire.

(12) Voyez ses Demandes à M. l'évêque de Bellai.

BONGARS (JACQUES), en latin *Bongarsius*, natif d'Orléans, a été un des savans hommes du XVI^e. siècle. Il suivit le goût dominant de ces temps-là, je veux dire qu'il s'attacha à l'étude de la critique, et s'il n'alla pas aussi loin que les Lipse et les Casaubon, il ne laissa pas d'y acquérir beaucoup de gloire,

et peut-être qu'il les eût atteints dans ce genre d'érudition, s'il avait pu y appliquer tout son temps comme eux ; mais les affaires d'état ne le lui permirent point. Il fut employé près de trente années dans les plus importantes négociations du roi Henri IV (a) (A), pour lequel il fut résident diverses fois vers les princes d'Allemagne, et ensuite ambassadeur. Les lettres qu'il écrivit pendant ses emplois sont fort estimées (B). Mais pour revenir à ses études de critique, je dois observer qu'il procura une édition de *Justin*, qui est fort bonne (C) : il rétablit plusieurs passages corrompus, et il éclaircit par ses notes beaucoup de difficultés, et en tout cela il fit paraître sa pénétration, son érudition, et la peine qu'il avait prise de consulter les bons manuscrits. Il se connaissait merveilleusement en livres, soit manuscrits, soit imprimés, et il en ramassa un très-grand nombre. Il acheta en 1603, conjointement avec Paul Petau, les manuscrits de Pierre Daniel. La portion qui lui échut est tombée enfin dans la bibliothèque du Vatican (D). La bibliothèque de Berne profita beaucoup de celle de Jacques Bongars (b), qu'il avait bien augmentée, en 1604, des débris de la bibliothèque de Cujas (E). Il mourut l'an 1612, âgé de cinquante-huit ans (c). Ce fut à Paris, et cela donna un nouveau chagrin à Casaubon (F). Les partisans de l'empereur tâ-

(a) Voyez la préface de ses lettres au-devant de la traduction française.

(b) Voyez le père Jacob, *Traité des Bibl.* pag. 226.

(c) Witte, *Diar. biograph.*

chèrent de nuire à la France , en faisant courir certains bruits contre cet agent (G). Il était bien de la religion ; mais on trouve dans ses lettres de quoi soupçonner qu'il se faisait des scrupules par rapport aux guerres civiles des protestans (H). Le public lui est redevable de l'édition de plusieurs auteurs qui ont fait l'Histoire des Expéditions de la Palestine (d). Je ne pense pas qu'il ait jamais été marié : une demoiselle française, qu'il devait épouser , mourut le jour même qu'on avait destiné aux noces , l'an 1597 (I).

Il étudiait à Strasbourg l'an 1571 , et avait pour précepteur un anabaptiste (e). Il étudiait sous Cujas en 1576 (f). La réponse qu'il publia en Allemagne est un écrit, dans lequel on imputait aux Français qui accompagnaient les Allemands le mauvais succès de l'expédition de l'an 1587 , a été louée par M. de Thou (K). Mais cette réponse , quelque glorieuse qu'elle puisse être à l'auteur , n'est rien , si on la compare à celle qu'il avait faite à une bulle du pape Sixte , et qu'il avait eu le courage d'afficher dans Rome. Je n'ai lu cela que dans M. Varillas dont je rapporterai les paroles (L), non sans les accompagner de quelques notes critiques (M). Au reste , ce fut Bongars qui fit imprimer les questions que le jésuite Coton avait dressées pour être faites au diable (N).

(A) *Il fut employé pendant trente ans dans les plus importantes négociations du roi Henri IV.*] Il est bien vrai que Bongars négocia en Allemagne , sous le règne de Henri III ; mais c'était pour le roi de Navarre , et non pas pour Henri III. M. Moréri n'a point distingué cela.

(B) *Les lettres qu'il écrivit pendant ses emplois sont fort estimées.*] Il ne s'amusa point, comme les Bembes et les Manuces , à rejeter tous les termes qui ne sont point de la belle latinité ; mais son style ne laisse pas d'être beau , pur , clair , poli , et plein d'agréments naturels. On fit une traduction de ses lettres , lorsque Monsieur le dauphin commença d'apprendre la langue latine , et il paraît par l'épître dédicatoire à ce jeune prince , et par la préface du traducteur , qu'on jugea que rien ne serait plus propre pour un écolier de qualité , que la lecture de cet ouvrage de Bongars. C'est parce qu'en le lisant on peut apprendre tout à la fois , et à s'exprimer en beaux termes sur les affaires d'état , et à bien juger de la conduite d'un ambassadeur. On peut apprendre , non-seulement des mots et des phrases , mais aussi le cours des affaires de ce temps-là , et plusieurs faits particuliers qui ont encore quelque relation au temps présent , et qui peuvent être d'un plus grand usage que ce qu'on trouve dans les lettres de Cicéron. On s'intéresse plus aux affaires limitrophes de notre pays et de notre siècle , qu'à celles des anciens Romains : celles-ci d'ailleurs se maniaient d'une manière qui est infiniment moins conforme au temps présent que la manière dont on négociait au siècle passé , et au commencement de celui-ci. Toutes ces pensées , et plusieurs autres à la louange des lettres de Jacques Bongars , sont tout-à-fait bien expliquées dans la préface du traducteur. M. Morhofius observe qu'on avait publié depuis peu à Paris les lettres françaises de Bongars. *Post mortem ejus editæ fuerunt tum hæ latinæ epistolæ , tum aliæ gallicæ linguæ , quæ nuper admodum Parisiis lucem viderunt* (1). Il a raison , s'il ne veut parler d'autre chose que d'un petit livre intitulé : *le Secrétaire sans*

(d) *Cet ouvrage est intitulé Gesta Dei per Francos. Il fut imprimé à Hanaw, l'an 1611, en 2 volumes in-folio.*

(e) Colomiés, *Biblioth. choisie*, pag. 189.

(f) Voyez ci-dessus la citation (52) de l'article BODIN.

(1) Morhof., in *Polyhist.*, pag. 306. *Cet ouvrage de Morhofius fut imprimé l'an 1688.*

farid, ou *Recueil de diverses lettres du sieur Jacques Bongars, etc.*, avec une instruction à lui donnée par feu M. le maréchal de Bouillon. Ce Recueil comprend XXXIV lettres, qui ont été insérées dans l'édition de la Haye, en 1695. Je ne dois pas oublier qu'il règne dans les lettres de Bongars un certain caractère d'honnête homme qui prévient beaucoup les lecteurs.

Notez que la traduction française dont j'ai parlé fut imprimée à Paris l'an 1668, et réimprimée en Hollande bientôt après. On en fit une nouvelle édition l'an 1694, et l'on marqua au titre qu'elle était *corrigée et augmentée*. C'était tromper les lecteurs : il n'y a que l'édition de la Haye en 1695, qui mérite que l'on y marque cela. On y a corrigé plusieurs bévues du traducteur, et rétabli plusieurs choses qu'il avait osé retrancher par un esprit de bigoterie (2). Notez aussi que M. Spanheim, professeur en théologie à Leyde, y fit imprimer en 1647 un Recueil des lettres latines de notre Bongars : il y joignit une lettre qui sert de préface, et qui a été insérée dans l'édition de la Haye en 1695.

(C) *Il procura une édition de Justin qui est fort bonne.*] Je ne m'arrête point au *Scaligerana*, où l'on trouve qu'il disait qu'un autre Jacques Bongars, et non pas lui, avait publié cet auteur. Je ne vois personne qui n'attribue cet ouvrage au même Bongars qui négocia en Allemagne pour Henri IV (3), et de plus, Scaliger en cet endroit parle si peu exactement, qu'on doit croire qu'il n'avait que des idées confuses de ce qu'il disait. « Il y a » vingt ans, dit-il, que cet autre *Jacobus Bongarsius* donna son Justin » à M. de l'Escale à Bordeaux. » Il aurait donc fallu qu'il l'eût donné pour le plus tard en l'année 1558 (4), et que les frères Vassan eussent osé dire ceci à Scaliger l'an 1578. Ces deux faits sont impossibles : la première édition du Justin de Jacques Bongars est de Paris, en 1581, in-8°. Les frères Vassan ne furent auprès de Scali-

ger que depuis qu'il se fut é Leyde, l'an 1593.

(D) *Ses manuscrits..... sont dans la bibliothèque du Vatican* curieux seront bien aises de s'y voir ici un morceau de l'Histoire bibliothèques, tiré d'un ouvrage de l'abbé Mabillon. Lorsque les protestans saccagèrent l'abbaye de Fleuri, ils y trouvèrent quarante bons manuscrits. Pierre Daniel, servant adroitement de la faveur, il était auprès du cardinal de Richelieu, abbé commendataire de l'abbaye, retira d'entre les manuscrits plusieurs de ces manuscrits, et entre autres un Servius sur Virgile qu'il publia l'an 1600. A sa mort (6), ses héritiers vendirent les manuscrits, pour la somme de six livres, à Paul Petau et à Bonaventure Petau son fils, qui dit à la reine de Suède. Celle-ci fut portée à Strasbourg, où elle faisait sa résidence : il la légua par son testament à un nommé Gruterus (7), qui était fils de son hôte. Gruterus, bibliothécaire de l'empereur palatin, persuada à ce prince d'acheter les manuscrits que Bongars avait laissés à Granicet : et ainsi ils furent transportés à Heidelberg, et à Rome (9).

(E) *Il avait bien augmenté la bibliothèque des débris de celle de Jacques.*] Ce qu'il raconte là-dessus est une lettre du 19 de janvier 1603, où il témoigne si clairement la passion qu'il avait pour les études et les livres, que je ne saurais m'en empêcher de le mettre ici selon la version française. « Tant que j'ai été dans la » ge, je n'ai pas pu vous écrire » ce que j'étais tout appliqué à » affaires domestiques, auxquelles » devais tâcher de mettre l'ordre » avant mon départ. Dans mon » occupation même, le plus grand » de mes soins a été de chercher

(2) Voyez l'avertissement au lecteur, à l'édition de la Haye en 1695.

(3) Voyez l'épître dédicatoire du Justin de M. Grævius, et une lettre de Frédéric Spanheim au-devant de celles de Bongars.

(4) C'est celle de la mort de Jules-César Scaliger.

(5) Avocat à Orléans, et bailli de Fleuri.

(6) Il mourut l'an 1603.

(7) Je crois qu'il eût fallu dire Grævius plutôt Graviusset.

(8) Elle était de Lyon et femme de l'abbé Mabillon : voyez la citation suivante.

(9) Mabillon, *præfat. libri de Liturgicâ*, publié à Paris l'an 1685.

» qués restes de la bibliothèque de
 » M. Cujas. Vous rirez sans doute de
 » bon cœur, lorsque vous vous repré-
 » senterez cette foule de monde qui
 » va à la cour comme à une foire,
 » pour y faire ses affaires, et pour tâ-
 » cher de tirer du roi quelque ar-
 » gent ; et qu'en même temps, un
 » homme de cour comme moi, et qui
 » n'est pas extrêmement accommodé
 » s'enfuit en des lieux écartés, pour
 » employer une partie de son bien à
 » acheter des livres et des papiers en
 » désordre, et à demi rongés des vers.
 » Vous voyez par-là si je suis un hom-
 » me fort avare. Lorsqu'il s'agit d'a-
 » voir des livres, ni la peine, ni la
 » dépense, ne m'est rien. Plût-à-
 » Dieu que je fusse libre et en repos
 » pour pouvoir les lire. Je n'envierais
 » point alors, ni les richesses de M.
 » de Rosny, ni les montagnes d'or
 » des Perses (10).»

(F) *Sa mort donna un nouveau cha-
 grin à Casaubon.*] Les lettres de ce
 grand critique témoignent qu'il avait
 mille obligations à Jacques Bongars,
 et qu'il l'estimait beaucoup. Voyez en
 particulier la DCXCVIII et la DCXCIX
 où il parle de sa mort. C'est là qu'il re-
 grette que cet honnête homme n'eût
 point reçu à Paris les honneurs funè-
 bres qui lui étaient dus, et qu'infail-
 liblement on lui aurait faits en Alle-
 magne. *Qui si in Germaniâ diem ulti-
 mum obiisset, habuissent docti viri
 rationem funeris ejus, et ornatulæ il-
 lius memoriæ pro meritis ingentibus*
 τοῦ μακαρίτου (11). M. Colomiés se
 trompe, quand il dit que Bongars
 mourut à Berne (12).

(G) *On fit courir certains bruits con-
 tre cet agent.*] Les lettres du cardinal
 d'Ossat nous apprennent ce que c'é-
 tait. On fait dire ici (voilà ce qu'il
 écrivait de Rome à M. de Villeroi le 2
 de décembre 1600,) *que le roi tient
 un gentilhomme en Allemagne près
 les princes protestans, appelé Bongars,
 lequel dit auxdits princes protes-
 tans, et à ceux de leur secte, que le
 roi pour sa conversion n'a point chan-*

*gé d'opinion en son cœur, mais que
 pour jouir paisiblement de son royau-
 me il a façonné son extérieur, s'ac-
 commodant au temps et à ce que son
 profit requerrait. Je ne peux croire que
 ledit Bongars tienne ce langage si
 contraire à la vérité et à la bonne foi
 dont le roi doit être recommandé, non-
 seulement envers les catholiques, mais
 aussi envers les protestans mêmes,
 qui autrement ne s'y pourraient fier,
 et ne voudraient s'employer pour lui :
 mais je tiens que c'est une invention
 savoyarde et espagnole (13). Ce car-
 dinal était trop habile pour ne pas
 comprendre le tort que cela pouvait
 faire au roi à la cour de Rome : c'est
 pourquoi il prit le parti de nier que
 Bongars eût tenu de tels discours. On
 s'offrit à le lui prouver : voyons les
 suites qu'eurent ces offres. *Me furent
 mises en main, dit-il, plusieurs let-
 tres en latin, écrites à un homme de
 lettres allemand, appelé Gaspart
 Schoppius qui est ici, les unes par ledit
 Bongars, et d'autres par un appelé
 Velser, qui demeure à Ausbourg. Par
 toutes ces lettres j'appris que ce Schop-
 pius avait été huguenot, et qu'après
 s'être converti en cette ville, il écri-
 vit à de ses amis huguenots, et en-
 tre autres audit Bongars, des lettres
 âpres et injurieuses, et plus propres à
 les irriter et endurcir en leur opinion,
 qu'à les gagner et convertir, dont le-
 dit Bongars se piqua aucunement, et
 lui répondit brusquement, mais non
 sans beaucoup de respect et de modes-
 tie : et entre toutes ces lettres il ne se
 trouve un seul mot touchant le susdit
 langage, ni qui en approche : de façon
 que la production de ces lettres a été
 sa justification envers moi pour ce re-
 gard. Mais parmi les lettres dudit Vel-
 ser, je trouve que celles que ledit Bon-
 gars écrivait audit Schoppius, pas-
 saient par les mains dudit Velser qui
 les ouvrait et lisait, et puis les en-
 voyait audit Schoppius ; et y en a une
 dudit Velser audit Schoppius, par la-
 quelle il suggère audit Schoppius que,
 en répliquant audit Bongars, il lui
 reproche la conversion de son roi, et
 que sur icelle il a tenu tel et tel lan-
 gage aux princes protestans d'Allema-
 gne. Mais il se voit que ce Velser est
 ennemi dudit Bongars, et partial de**

(10) Bongars, lettre XXXV, pag. 99, édition de la Haye en 1695. Voyez aussi la XLVII^e lettre de Lingelsheim.

(11) Casaubon., epist. DCXCVIII, pag. 882, édit. ann. 1656.

(12) Colomiés, Bibliothèque choisie, pag. 189.

(13) D'Ossat, lettre CCXLI, liv. VI, pag. 595.

la maison d'Autriche, comme ledit Schoppius étoit entretenu par jeu M. le cardinal Madruccio, qui étoit si fort de la dite maison, que le roi d'Espagne lui avait fié le secret du conclave plutôt qu'à ses ambassadeurs propres, ni aux cardinaux espagnols naturels. De façon que je tiens que cette imputation et charge mise sur ledit Bongars est une pure calomnie, controuvée pour nuire au roi principalement (14). Pour moi, je trouve assez vraisemblable ce que Velser vouloit que l'on reprochât à Jacques Bongars. Il n'y avait presque personne parmi ceux de la religion, qui, pendant les premières années du catholicisme de Henri IV, fût persuadé que ce prince eût changé de sentiment. Son envoyé en Allemagne n'étoit pas trop homme à s'imaginer qu'à l'âge qu'avait Henri IV, on puisse commencer à croire la transsubstantiation, et ce qui s'ensuit. Il est donc probable qu'il n'aurait pas cru mentir, en disant que la conversion de son maître avait été un ouvrage de pure nécessité, et semblable au *risus sardonius* qui ne passe pas les lèvres. Mais supposons qu'il en jugeât autrement, doit-on croire qu'il eût fait difficulté de recourir à un mensonge officieux, pour empêcher que les protestans d'Allemagne ne se refroidissent entièrement envers Henri IV? Doit-on croire que pour les tenir attachés aux intérêts de la France, il eût fait difficulté de leur dire confidemment, quoi qu'il n'en crût rien, que le roi étoit toujours dans le fond de l'âme bon huguenot? C'est comme quand du Bellai faisait accroire aux mêmes princes que François I^{er}. ne s'éloignait pas de la réforme (15). Fort bien, me dira-t-on; mais du Bellai étoit papiste, et Bongars étoit de la religion. Tant qu'il vous plaira, répondrai-je; mais un ambassadeur protestant est fait comme un autre: il se sert comme les autres des adresses de la politique; et s'il se laisse duper, ce n'est pas par zèle ou par scrupule de conscience. Prenez bien garde, que de la manière qu'on juge des choses, Bongars n'eût rien fait

contre les devoirs d'un homme d'honneur, en rendant de bons services à son maître par les insinuations dont il s'agit. L'importance étoit de prendre bien garde que les Espagnols n'en sussent rien.

(H) Il se faisait quelques scrupules par rapport aux guerres civiles des protestans.] C'est M. Colomiés qui a fait cette remarque, et qui l'a insérée à la page 115 de ses *Observationes sacræ*, imprimées à la Rochelle l'an 1679, et à la page 226 d'un Recueil qu'il publia en Angleterre l'an 1687. *Christianissimè in hanc rem Jacobus Bongarsius, Aurelianensis, Henrici IV ad Germaniæ principes olim legatus, vir pietate ac eruditione illustris, in quiddam ad Joachimum Camerarium Joachimi F. epistolâ: Hic, clarissime et prudentissime Domine, effundam in sinum tuum amicum et candidum quæ me sæpè agitant, nec turbant tamen. Repete et nostros duces qui armis suis religionem prætulæ. Videbis victos vestros à Carolo V, captosque et affectos contumeliis, privatos etiam bonis. In Galliâ captum primo bello Condæum, tertio occisum: amiraliū semper victum, tandem trucidatum cum magnâ procerum turbâ. In Belgio, Aurangium itidem globo prostratum. Certè judicare aliud non possum, quàm ingrata illorum arma Deo fuisse (16). Ce passage de Bongars se trouve dans sa XIX^e. lettre à Joachim Camerarius. On l'a un peu mutilé dans l'édition de Paris. Voyez l'avertissement de l'édition de la Haye en 1695.*

(I) Une demoiselle française qu'il devait épouser mourut le jour même qu'on avait destiné aux noces, l'an 1597.] Elle s'appelait Odette Spifame de Chalonge. Ils s'étaient aimés près de six ans, et avaient souhaité de se marier ensemble; mais les voyages qu'il fut obligé de faire pour le service du roi s'opposèrent pendant ce temps-là à leurs désirs mutuels. *Nuptias utrinque optatas peregrinationes meæ et regia negotia hactenus impederunt* (17). Le roi ne permettant pas à Bongars de la venir épouser, elle eut la complaisance d'aller trouver son

(14) Là même, lettre CCXLIV, liv. VII, pag. 602, datée de Rome, le 2 de janvier 1601.

(15) Voyez ci-dessus la remarque (B) de l'article de (Guillaume du) BELLAI.

(16) Colomes., *Observat. sacræ*, pag. 115, 116.

(17) Bongarsius, *Epistol.*, pag. 7, edit. Argent., an. 1660.

amant accompagnée de son père. On était convenu de se marier à Bâle. Elle se rendit à Mombéliard au cœur de l'hiver, et à travers mille périls, et ayant su que Bongars ne pourrait lui venir au-devant qu'au bout de huit jours, elle l'alla trouver jusqu'à Strasbourg. Ce fut là qu'on résolut de faire les noces : mais la pauvre demoiselle tomba malade au bout de huit jours, et mourut le quatrième jour de sa maladie. Bongars en fut extrêmement affligé, comme il paraît par ses lettres. J'ai tiré ces particularités de la lettre qu'il écrivit à Jean-Guillaume Stuckius, le 8 de février 1597 : elle est à la page 7 de l'édition de Strasbourg en 1660, et à la page 66 de l'édition de la Haye en 1695. Cette édition de Strasbourg ne contient qu'une petite partie des lettres de Jacques Bongars : mais on y a joint celles que Lingelsheim lui avait écrites, que j'aurais trouvées meilleures que je n'ai fait, si elles n'avaient pas été tronquées d'un grand nombre de noms propres. Ces mutilations empêchent qu'on ne connaisse de quelles sortes d'affaires Lingelsheim entretenait son ami en ces endroits-là, et font croire que ces endroits étaient curieux. Je ne crois point que M. Morhof ait rien compris dans l'avertissement au lecteur, qui est à la tête des Lettres de Bongars et de Lingelsheim (18).

(K) Sa réponse... touchant l'expédition de 1587, a été louée par M. de Thou.] Voici les paroles de ce grand historien : *Donavius anno insequent...* *librum germanicâ linguâ edit, quo facti invidiam omnem à se amoliebatur, eamque in Navarri tarditatem, Bullionii imperitiam, et Gallorum dum imprudentiam, sive in distribuendis mansionibus malignitatem, quæ Germanis tumultuandi occasionem dedisset, retorquebat ; idque captato tempore fecerat Donavius, cum Francofurtensis propediem nundinæ exituræ essent, ne ad scriptum responderi posset, interea volitare illud per manus Germanorum, et nomine contradicente imponeret ea mentibus, quæ haud facile postea eximi possent. Verum astu cognito Jacob. Bongarsius juvenis ingenio et eruditione præstans, et gallici decoris perquam studiosus, qui Navarri res istic procurabat,*

(18) Voyez l'art. LINGELSHEIM, remarque (B).

scripti exemplo ab amicis accepto, ex-temporaneo, sed aculeato scripto contrario, quod et eodem festinatione typis mandari curavit, antequam nundinæ exirent, respondit, et omnem rei malè gestæ culpam primum... rejicit... deinde in, etc. (19). Notez que ces paroles ne se trouvent point dans les éditions de M. de Thou ; mais elles étaient dans son manuscrit. Voyez le Thuanus restitutus.

(L) Il eut le courage d'afficher dans Rome une réponse qu'il fit à une bulle de Sixte V. Je n'ai lu cela que dans M. Varillas, dont je rapporterai les paroles.] Ayant raconté la procédure violente de Sixte V contre le roi de Navarre, et contre le prince de Condé, il ajoute que la bulle de ce pape demeura long-temps affichée au Champ de Flore, et jusqu'à ce que Jacques Bongars, calviniste, bourgeois d'Orléans, qui se trouvait alors à Rome, quoiqu'il n'eût que dix-sept ans, se proposa de venger l'honneur de la France, noirci dans les deux premiers princes du sang, et s'en acquitta d'une manière si intrépide, qu'elle mérite d'avoir place dans l'histoire (20)..... Comme il était déjà fort savant, il composa une réponse tout-à-fait forte et satirique à la bulle du pape. Il la transcrivit lui-même en forme de placard : il choisit une nuit tout-à-fait obscure, et il afficha ce placard auprès de la bulle dans le Champ de Flore. Il fut si heureux, que non-seulement on ne l'aperçut point, mais encore on ne se douta point que c'eût été lui ; et on l'ignorerait encore, s'il ne s'en était depuis expliqué, et s'il n'en eût donné des preuves convaincantes. Il appelait au nom des deux princes de la bulle de Sixte-Quint, qui se disait pape de Rome, à la cour des pairs de France : il donnait un démenti à sa sainteté, sur le crime d'hérésie dont elle les accusait, et il offrait de leur part de prouver dans un concile légitimement assemblé, que le pape était lui-même hérétique. Il le traitait d'Antechrist, s'il ne s'y soumettait, et il lui déclarait en leur nom une guerre perpétuelle et irréconciliable. Il protestait que l'on vengerait sur la cour de Rome le tort qu'on venait de

(19) Thuanus restitutus, pag. 70, 71.

(20) Varillas, Histoire de Henri III, liv. IX, à l'an 1585, pag. 19, édit. de Hollande.

faire au roi très-chrétien , à la maison royale , et aux trois états du royaume : il implorait dans cette vue l'assistance de tous les princes véritablement chrétiens , et il conjurait tous les alliés de la monarchie française de s'opposer à la tyrannie du pape et aux funestes desseins de la ligue (21). M. Varillas affirme , qu'encore que toutes les relations qu'il a vues de cette action supposent que Bongars n'avait alors que dix-sept ans , il ne peut se persuader qu'un écrit de cette force ait été le coup d'essai d'un si jeune homme (22). *J'ai long-temps cherché la cause de cette erreur , ajoute-t-il* (23), « et ce que j'ai trouvé de plus vrai- » semblable est qu'Étienne de la Boissie avait écrit , au même âge de dix- » sept ans , la fameuse satire contre » tous les monarques du monde, qu'il » avait nommée le *Contre-un* , et que » cette satire avait été pour le moins » autant admirée pour la force , que » blâmée pour la témérité ; que la » Boissie était catholique , et que les » calvinistes , pour lui opposer un » homme qui approchât de son style , » avaient feint que Bongars , qui était » de leur communion , n'avait pas » plus d'âge que lui, lorsqu'il avait dé- » fendu dans Rome , avec un extrême » danger de sa vie , la dignité des » deux premiers princes du sang de » France. Quoi qu'il en soit , Bongars » n'en demeura pas là , et après qu'il » eut repassé les Alpes , sans que le » pape Sixte-Quint eût pu découvrir » que c'était lui qui l'avait si mal- » traité , la cour de France lui donna » successivement onze solennelles am- » bassades , dont il s'acquitta avec » beaucoup d'honneur. Je n'ai vu que » la dernière , qui se trouve dans la » Bibliothèque du roi , entre les ma- » nuscripts de Lomenie , et qui regarde » les traités de Henri-le-Grand pour » la succession de Clèves et de Ju- » liers , et j'estime qu'elle suffit en » quelque manière pour consoler le » public de la perte des autres. »

(M) *non sans les accompagner de quelques notes critiques.*] 1°. Il est blâmable de n'avoir pas indiqué la source d'où il a pris que Bongars fit

cette action. Il ne pouvait pas ignorer que nos plus célèbres historiens (24) ne marquent pas cette circonstance : il fallait donc qu'elle fût des plus cachées ; il était donc à propos de découvrir comment on avait été plus heureux que tant d'autres écrivains. 2°. J'ose bien défier toute la terre , de nommer aucun bon auteur qui ait dit que Bongars n'avait que dix-sept ans , lorsque Sixte-Quint fulmina sa bulle contre le roi de Navarre en 1585. Je doute même qu'il y ait de mauvais auteurs qui l'aient dit avant M. Varillas. Il est certain que Bongars courait alors sa trente-unième année. 3°. Il fallait dire *Étienne de la Boëtie* , et non pas *Étienne de la Boissie*. 4°. Le *Contre-un* est mal défini une fameuse satire contre tous les monarques du monde. 5°. La Boëtie avait plus de dix-sept ans , lorsqu'il fit cet écrit-là. M. de Thou observe qu'il le fit l'an 1548 , ayant à peine dix-neuf ans (25) , et qu'il mourut l'an 1563 , n'ayant guère plus de trente-trois ans (26). 6°. Il n'y eut jamais de vision plus creuse , que de s'imaginer que ceux de la religion diminuèrent l'âge de Bongars , afin d'avoir lieu de se vanter qu'ils avaient produit un homme aussi admirable que celui que les catholiques avaient eu en la personne de la Boëtie. 7°. Il y a beaucoup d'hyperbole dans les onze solennelles ambassades que M. Varillas assure que la cour de France donna à Bongars. Ce ne furent presque toujours que de simples députations , sous le caractère d'envoyé ou de résident ; et il faut même se souvenir que les premières n'émanaient pas de la cour de France , mais du seul roi de Navarre. *Ab eo (Henrico IV ,) etiam ad Germaniae principes creperis rebus sæpius missus , suam regi fidem , candorem et integritatem omnibus probavit , prolegati munere aliquoties , legati semel et quidem pro dignitate functus* (27).

(N) *Ce fut lui qui fit imprimer les questions que le jésuite Coton avait dressées pour être faites au diable.*] Bénédicte Turretin , pasteur et professeur en théologie à Genève , exami-

(21) Varillas, Histoire de Henri III, liv. IX, à l'an 1585, pag. 30, édit. de Hollande.

(22) Là même, dans la préface.

(23) Là même, folio **7 verso.

(24) De Thou, Mézerai, Péréfixe, etc.

(25) Thuan., Histor., lib. V, pag. 105.

(26) Idem, lib. XXXV, circa fin.

(27) Frid. Spanhem. epist. Litteris Bongarii præfixa.

nant les raisons que ce jésuite employait pour justifier sa conduite à l'égard de ces interrogations, eut à répondre à ceci. Quelques-uns les faisaient monter jusqu'à trente, d'autres jusqu'à quarante, cinquante, soixante, etc. On y procédait donc de mauvaise foi ; et c'était l'ouvrage de la calomnie, concluait le père Coton. *Il se peut faire*, répondit M. Turretin (28), *que tous ne décrivaient pas toutes les questions ; car tous ne sont pas si curieux ; mais le papier original, dont est provenue cette troupe et cet essaim d'interrogations, a bien le nombre qui est imprimé en latin et en français, et n'est pas oublié au livre de Physiognomoniâ Jesuiticâ. Or le susdit original a été vu par un grand nombre de personnes illustres, qui vivent, et en peuvent témoigner ; et, qui plus est, celui qui le fit imprimer avec la préface, était officier du roi en charge fort honorable, à savoir feu M. Bongars, auquel père Coton s'étant plaint de l'édition de l'Anti-Coton, il lui répondit qu'il n'en était point l'auteur, mais qu'il avait bien fait imprimer ses questions au diable.*

(28) Bénédicte Turretin, *Rechute du Jésuite Plagiaire*, pag. 61.

BONONIA (JEAN DE), Sicilien de nation, archidiacre de Palerme (a), bachelier de la faculté de Paris, et chapelain de l'empereur Charles V, fut professeur à Louvain, au XVI^e. siècle. Il se trouva l'an 1553 à l'assemblée des théologiens, qui, à l'instance de cet empereur, examinèrent si un certain pays qu'il ne nomme pas, et en faveur duquel on avait fait une version de l'Écriture, devait jouir de la permission de la lire (b). Ils décidèrent unanimement qu'il ne fallait point continuer cette per-

(a) Voyez le sieur Gély, *Apologie des Censures de Louvain et de Douai*, pag. 50, 51.

(b) Voyez M. Simon, *Nouvelles Observations*, pag. 495, 496.

mission *. Bononia était des plus échauffés contre les versions de l'Écriture en langue vulgaire, et il soupçonnait d'hérésie ceux qui les autorisaient (c). Il fit imprimer un livre à Louvain, l'an 1555, sur les matières de la prédestination. Je rapporterai ci-dessous le jugement qu'en a fait un janséniste (A).

* Gély (qui n'est autre que le père Quesnel, n'avait pas, dit Leclerc, assez de sincérité pour donner une idée exacte d'un ouvrage qui n'était pas de son goût.

(c) *Là même*, pag. 495.

(A) *Il fit un livre..... Voici le jugement qu'en a fait un janséniste.* Cet ouvrage, dédié à Charles V, a pour titre, *De æternâ Dei Prædestinatione et Reprobatione*, etc. « L'auteur y fait voir quelque subtilité d'esprit, mais une solidité médiocre, et il se forme sur la grâce et sur la prédestination un système tout particulier, dont il se vante d'avoir pour garant saint Chrysostome, sans paraître faire grand fond sur la doctrine de saint Augustin, ni comprendre les sentimens de ces deux saints. Je ne sais même s'il entendait bien les siens propres : car on y trouve des contradictions assez grossières. Il a des expressions qui semblent donner à la grâce un pouvoir souverain sur le cœur de l'homme, et lui attribuer une opération efficace et déterminante ; et une page ou deux après, vous trouvez qu'il donne tant à la volonté, qu'il la croit capable de rendre inutiles toutes les opérations de la grâce sur elle. Enfin c'est un homme qui brouille tout, qui croit quelquefois combattre le sentiment des catholiques, lorsqu'il n'attaque que celui des hérétiques (1)..... Il a cru que l'opinion qui fonde la prévision du bon ou du mauvais usage du libre arbitre et de la grâce (car il distingue ces deux opinions), sont contraires à l'apôtre, à saint Augustin, et à la foi même, n'étant autre chose que le pur pélagianisme (2). » Il a re-

(1) Gély, *Apologie des Censures*, etc., p. 52.

(2) *Là même*, pag. 52.

connu que les idées, sur quoi il fonde son système particulier, sont nouvelles, et si éloignées de la doctrine commune des écoles, qu'il a presque désespéré de pouvoir faire tomber d'abord un seul théologien dans son sentiment (3).

(3) Géry, *Apologie des Censures*, pag. 53.

BORE (CATHERINE DE), femme de Martin Luther, était fille d'un simple gentilhomme (a). Elle sortit du monastère de Nimptschen, où elle était religieuse, l'an 1523. Ce fut un certain Léonard Coppe, sénateur de Torga, qui l'en fit sortir elle et huit autres religieuses. Cette action, commise pendant la semaine sainte, ayant fait crier, et causant beaucoup de scandale, l'électeur de Saxe ne jugea point à propos de l'approuver hautement : il se contenta de pourvoir par des gratifications secrètes à la subsistance de ces religieuses dévoilées ; mais Luther publia une apologie pour ces nonnes, et pour Léonard Coppe, qui les avait si bien assistées dans le dessein qu'elles avaient pris de sortir de leur couvent (b). On a dit que Catherine de Bore, ayant été menée à Wittemberg, y vécut avec toute sorte de libertés parmi les jeunes étudiants de l'académie (c), et qu'elle leur accorda des baisers avec profusion (d), jusques à

(a) Seckendorf, *Hist. Lutheran.*, lib. V, pag. 273, lit. d.

(b) *Id. ibid.*, pag. 272.

(c) Maimbourg, *Hist. du Luthér.*, liv. II, pag. 120. *Post biennium in sæculo, vagā inter scholares academicos conversatione Wittembergæ exactum..... facta est Lutherō (si Diis placet) uxor.* Cochleus, de Act. et Script. Lutheri, pag. 102.

(d) *Bellam illam Catharinam jam annos aliquot Wittembergæ varia per studiosorum oscula volutatam, sibi uxorem duxit.* Lindanus, *Dubitantii dial.* I, pag. 104.

ce qu'au bout de deux ans Martin Luther l'épousa ; mais les luthériens soutiennent qu'elle se comporta honnêtement, et qu'elle était bien famée (e). Ceux qui disent que Luther, revêtu encore de l'habit de l'ordre, ayant vu les neuf religieuses qui avaient déserté le couvent de Nimptschen, trouva celle-ci fort à son gré, à cause qu'elle était très-belle (A), et se la destina pour femme, n'ont guère consulté ses lettres. Ils y eussent vu que la pensée de l'épouser, lui vint tout à coup, l'an 1525 (B), et qu'il l'exécuta avec une extrême promptitude, pour faire plaisir à son père, et pour fermer la bouche à la médisance (C). Il est même vrai qu'il se hâta, parce que croyant mourir bientôt, et ne voulant pas mourir garçon, de peur de violer un précepte, et de retenir quelque chose du papisme, et de frustrer les désirs de son bon homme de père, qui aurait déjà voulu être aïeul, il ne croyait pas qu'il y eût du temps à perdre (D). Qui plus est, il entra un peu d'envie de faire dépit aux papistes dans le dessein de son mariage (f). Cette fille refusa l'homme qu'il lui conseillait d'épouser, et alla dire à Amsdorf, qu'un tel mariage ne lui plaisait pas, mais que si Luther, ou lui Amsdorf, la voulaient pour femme, elle était prête à accepter l'un ou l'autre (E). Le bruit courut qu'elle fut bientôt en couche après ses noces (F) ; mais Érasme, qui avait écrit cette nouvelle à quelqu'un de ses amis, en reconnut la

(e) Seckendorf, lib. II, pag. 15.

(f) Voyez la remarque (E).

fausseté dans peu de temps. Luther, quelque intrépide qu'il fût, se laissa d'abord déconter par les murmures que son mariage excita au dedans et au dehors (G). Il reprit courage dans la suite, et même assez promptement, et parut fort satisfait de son marché; de sorte que peu après que sa femme lui eut donné un fils, il témoigna qu'il ne changerait point sa condition avec celle de Crésus, tant il éprouvait que Dieu lui avait donné une bonne femme (H). Il pensa mourir d'une rétention d'urine l'an 1537; et en cet état, il se loua beaucoup de son épouse (g). Dans le testament qu'il fit en 1542, il lui témoigna beaucoup d'amitié, et fit des dispositions avantageuses pour elle (h). Il ne prétendait pas qu'elle n'eût point de défauts; mais il croyait qu'elle en avait moins que les autres (i). On a remarqué qu'elle s'en faisait un peu trop accroire, et qu'elle était trop impérieuse (k); mais cela était excusable, vu la gloire qui environnait son mari. Elle était d'un côté trop ménagère, et de l'autre trop prodigue: elle épargnait quant à l'intérieur de son domestique, et faisait trop de dépense en bâtimens. C'est le propre d'une habile femme qui aime le faste. Après la mort de Luther, elle s'entretint honnêtement avec sa famille, joignant aux biens médiocres du défunt les assistances qu'elle recevait de l'électeur de Saxe, et des comtes

de Mansfeld. Enfin elle se retira de Wittemberg à Torga, et y mourut le 20 de décembre 1552 (l). Si Érasme ne se trompe point, lorsqu'il dit qu'elle se maria à l'âge de vingt-six ans (m), elle en devait avoir cinquante-trois quand elle mourut. M. Varrillas a commis un prodigieux nombre de fautes en parlant de cette femme (I).

M. Mayer (n), à qui je dois témoigner ici ma reconnaissance de la faveur qu'il m'a faite de marquer publiquement qu'il m'honore de son amitié, a fait une dissertation qui me fournira des supplémens très-curieux (K). Je ne pense pas que personne puisse me blâmer, si je publie dans cet endroit de mon Dictionnaire une lettre qui n'a jamais vu le jour, et qui avait été écrite par Érasme, avant qu'il fût désabusé du faux bruit qui avait couru que Catherine de Bore était accouchée peu de temps après ses noces (L).

(l) Seckendorf, lib. III, pag. 651, lit. o.

(m) Voyez la remarque (F), citation 22.

(n) Dont j'ai parlé ci-dessus dans la citation (35) de l'article de BELLARMIN.

(A) On a dit qu'elle était très-belle.] Écoutons le père Maimbourg. *Entre ces neuf religieuses libertines et dévoilées, qui étaient toutes filles de qualité, il y en avait une nommée Catherine de Bore, que Luther, qui était encore en habit religieux, trouva fort belle, et dont ensuite il devint fort amoureux* (1). Érasme loue la beauté de cette fille. *Lutherus, dit-il* (2), *duxit uxorem, puellam mirè venustam, ex clarâ familiâ Bornæ* (3), *sed ut narrant indotalam, quæ ante annos*

(g) Seckendorf, lib. III, pag. 165, num. 4.

(h) Id. ibid., pag. 651.

(i) Voyez la remarque (H).

(k) Seckendorf, lib. III, pag. 651, lit. n.

Voyez la remarque (K), citation (49).

(1) Maimbourg, Hist. du Luthéran., liv. II, pag. 120.

(2) Erasme, epist. XI, lib. XVIII.

(3) Il fallait dire, ou Bornæ ou à Bore.

complures (4) *vestalis esse desierat*. M. Seckendorf trouve là beaucoup d'exagération à l'égard de la beauté (5). Personne n'est plus croyable que lui là-dessus *. Disons donc que la femme de Luther n'était pas fort belle. Mais faisons une réflexion sur les vues artificieuses et malignes de ceux qui affectent de représenter cette religieuse comme une très-belle fille. Ils ont pour but, la plupart du temps, de critiquer le choix de Luther, et d'en conclure qu'il était trop adonné à ses plaisirs; et qu'il ne s'engagea point dans le mariage, par le seul motif de refréner son incontinence, mais afin de satisfaire la nature dans le souverain degré de la convoitise. Ils empoisonnent une chose qui peut être fort innocente : il n'est défendu à personne, en cherchant à se marier, de choisir plutôt une belle femme qu'une femme qui n'est pas belle; et l'on peut même avoir un très-bon motif dans cette sorte de préférence. On peut craindre un fâcheux retroidissement de l'amitié conjugale, très-opposé aux devoirs d'un mari chrétien; on peut, dis-je, craindre cela, en cas qu'on choisisse une femme peu agréable : si donc, afin de se flatter raisonnablement qu'on sera toujours un bon et tendre mari, comme la raison et la religion le veulent, on choisit une belle femme préférablement à toute autre, n'est-il pas vrai qu'on se propose une fin honnête? Et qui nous a dit, que si Catherine de Bore eût eu beaucoup de beauté, Luther ne l'eût pas choisie entre les neuf religieuses par ce louable motif? Je pourrais dire, que plus l'objet était beau, plus Luther était excusable de n'avoir pu résister à la tentation; et il est fort apparent que, s'il avait épousé une laide fille, ses ennemis auraient crié que la corruption de l'incontinence était en lui si outrée, qu'elle n'avait nul besoin d'amorce pour s'embraser. En un mot, je pourrais dire qu'on pardonnerait plutôt à ceux qui rompraient un jeûne d'obli-

gation à la vue d'une perdrix bien apprêtée, qu'à ceux qui feraient la même chose à la vue d'un morceau de lard bien rance. Mais franchement, ce moyen d'apologie ne me paraît pas trop sûr : il a deux faces; il vaut donc mieux le laisser : car on pourrait soutenir, toutes choses étant égales d'ailleurs, que de deux hommes, qui auraient la liberté de choisir ou des ragoûts fort délicats, ou un simple morceau de bœuf, celui qui se contenterait du morceau de bœuf, ferait un acte de sobriété, et montrerait qu'il ne mange qu'afin de vivre, et par des raisons de nécessité naturelle; au lieu que celui qui choisirait les ragoûts ferait un acte de gourmandise et de friandise, et montrerait qu'il ne cherche qu'à contenter son appétit voluptueux. L'application est aisée : si Luther n'avait pour but que de trouver simplement un remède d'incontinence, qui lui donnât lieu de procurer des enfans à l'église et à la patrie, il aurait imité celui qui préfère le morceau de bœuf aux mets les plus délicats. On ne gagnerait donc rien à mesurer ces sortes de choses sur le parallèle du manger. Mais outre la raison de fait, je veux dire outre que Catherine de Bore n'était point fort belle, on aurait des raisons de droit à alléguer en faveur de Martin Luther *.

(B) *La pensée de l'épouser vint à Luther tout à coup l'an 1525.* Huit jours avant ses fiançailles (6), il écrivait à Ruhélinus, que si son exemple était nécessaire au cardinal de Brandebourg, archevêque de Mayence, il se marierait bientôt, quoiqu'il eût douté jusque-là s'il était propre au mariage : que d'ailleurs, c'est sa pensée de se marier avant que de quitter la terre; ce qui ne serait peut-être qu'un engagement semblable à celui de saint Joseph. *Si elector fortè dicet, cur ego ipse non ducam uxorem, qui omnes ad nubendum incito, respondebis, me semper adhuc dubitasse an idoneus ad id sim. Attamen, si meo matrimonio elector confirmari posset, propediem paratus essem ad exemplum*

(4) Il n'y avait que deux ans.

(5) *Histor. Lutheran., lib. I, pag. 18, num.*

11.

* Leclerc observe que Seckendorf, né en 1626, c'est-à-dire soixante-quatorze ans après la mort de Catherine de Bore, ne peut pas être plus croyable qu'Érasme, contemporain de Luther. Cette observation est juste.

* Joly blâme Bayle d'avoir défendu le mariage de Luther.

(6) Le 3 de juin 1525 : le jour des fiançailles fut le onzième de juin. Voyez Seckend., *liv. II, pag. 16, num. 3.*

ei præbendum. Nam et aliàs cogito, antequàm ex hac vitâ discedam, ut matrimonium contraham, quia id à Deo exigì puto, licet fortè futura esset desponsatio Josephica (7). C'est le langage d'un homme qui regarde encore le mariage en éloignement. Il faut donc que Luther ait changé d'avis à l'improviste. Il crut que son changement fut un coup du ciel, et il dit que les sages de son parti, qui blâmaient tant son mariage, étaient contraints d'y reconnaître le doigt de Dieu. *Vehementer irritantur sapientes inter nostros: rem coguntur Dei fateri, sed personæ larva tam meæ quàm puellæ illos dementat, impia cogitare et dicere facit* (8). Ailleurs il parle de cette manière: *Dominus me subito aliaque cogitantem coniecit mirè in conjugium cum Catharinâ Borensi moniali illâ* (9). Remarquez néanmoins que, dans une lettre du 5 mai de la même année, il témoigne avoir dessein d'épouser sa Catherine.

(C)..... pour fermer la bouche à la médiance.] Voici ce qu'il écrivit à Rubélius, le 15 de juin 1525. *Postulante patre meo, conjugium ini, et ut linguas maledicorum et impedimenta vitarem, congressum nuptialem properanter institui* (10). Si l'on n'avait que ce passage, l'on ne connaîtrait pas bien certainement la nature des médisances qu'il se proposait d'éviter: on pourrait croire qu'il n'avait pour but que de couper cours à mille sots contes, qui se débitent dans les villes pendant les recherches de mariage. Chacun se mêle alors de dire tout ce qu'il sait, et tout ce qu'il ne sait pas; et il n'arrive que trop souvent que les brodeurs de nouvelles empêchent la conclusion: mais quand l'affaire est conclue, elle ne sert guère d'entretien aux compagnies. On pourrait donc dire que Luther ne voulut pas que ces brodeurs eussent le temps de faire courir par la ville les nouvelles de son dessein, et que, pour cet effet,

il l'exécuta aussitôt qu'il le forma; mais nous connaissons par d'autres endroits de ses lettres, qu'il y avait une autre sorte de bruits à faire cesser. *Os obstruxi*, dit-il à son ami Spalatinus, *infamantibus me cum Catharinâ Borand* (11). *Vera est itaque fama*, dit-il à un autre (12), *me esse cum Catharinâ subito copulatum, antequàm ora cogerer audire tumultuosa in me, sicut solet fieri*. Il y a toutes les apparences du monde que l'on parlait mal de lui et d'elle, à cause sans doute qu'il la voyait familièrement. Il l'aimait, et il l'appelait sa Catherine. *Fortasse etiam rumoribus mota de quibus Lutherus epistolâ suprâ allegatâ queritur, quibus tamen ipse aliquam occasionem dedisse videtur, optimè enim cupiebat virginì, et suam vocare solebat Catharinam* (13). M. Seckendorf conjecture que ces causeries furent une des raisons qui la portèrent à déclarer qu'elle ne voulait pas épouser le docteur Glacius, mais que volontiers elle se marierait, ou avec Luther, ou avec Amsdorf. Joignons à tout cela ce que Mélanchthon écrivit sur ce mariage: *Si quid vulgò fertur aliud indecentius, id mendacium et calumniam esse perspicuum est* (14).

(D) *Il se hâta, parce que, croyant mourir bientôt, il ne croyait pas qu'il y eût du temps à perdre.*] La preuve des deux ou trois faits contenus dans la période qui commence par le texte de cette remarque va être donnée. *Ecce, quia sic insaniunt, c'est Luther qui parle* (15), et il a en vue ceux qui criaient contre lui à cause de la guerre des paysans, *ita me paravi, ut ante mortem meam, in statu, quo creatus sum, à Deo inveniar, et quantum potero, nihil ex priori vitâ meâ papisticâ retineam. Furant itaque tantò acrius, et hæc ultima et valedictoria erunt. Mens*

(7) Lutherus, Operum tom. III, folio 140, apud Seckendorf, lib. II, num. 2.

(8) Lutheri Epist. ad Michael. Stiseliu, pag. 294: datée du 10 de juin 1525, citée par Seckendorf, liv. II, num. 3.

(9) Lutherus, in Epist. ad Wenceslaum Linclun, datée le 20 juin, citée par Seckendorf, liv. II, num. 6.

(10) Lutherus, tom. III, folio 150, citée par Seckendorf, liv. II, num. 4.

(11) Lutheri Epist., lib. II, pag. 294, citée par Seckendorf, lib. II, num. 5.

(12) Epist. ad Amsdorfium, lib. II, pag. 295: datée du 22 juin, citée par Seckendorf, liv. II, num. 7.

(13) Seckend., Hist. Lutheran., lib. II, pag. 17, num. 8.

(14) Melancht., apud Seckend., lib. II, num. 10.

(15) Epist. ad Rubelium, tom. III, folia 150: datée du 15 juin, citée par Seckendorf, liv. II, num. 4.

enim mihi præsagit, me à Deo ad gratiam suam evocatum iri. Itaque, postulante patre meo, conjugium inii. Il parle ainsi dans une autre lettre : Spero enim me breve tempus adhuc victurum, et hoc novissimum obsequium parenti meo postulanti nolui denegare spe prolis, simul ut confirmem facta quæ docui (16). Et ailleurs, voici ce qu'il dit, *Alias cogito antequàm ex hâc vitâ discedam ut matrimonium contraham qui id à Deo exigi puto* (17).

(E) Elle refusa d'épouser Glacius; mais pour Luther, ou Amsdorf, elle était prête à accepter l'un ou l'autre.] Nous savons cela par un mémoire manuscrit, qu'Abraham Scultet a inséré dans ses Annales (18). L'homme, qu'on voulait marier avec Catherine, était un ministre d'Orlamund, nommé le docteur Glacius. Peut-être pourrait-on dire en français le docteur la Glace (*). La fille ne voulut point de ce docteur. *Vellet Lutherus, vellet Amsdorffius se paratam cum alterutro honestum inire matrimonium : cum D. Glacio nullo modo. Luther, ayant su cela d'un côté, et ayant ouï dire de l'autre que, s'il s'engageait au mariage, il ferait rire tout le monde et le diable même, résolut d'épouser la religieuse Catherine, pour faire dépit au monde et au diable. Hoc ubi Lutherus intellexit audissetque ex D. Hieronymi Schurfii ore : Si monachus iste uxorem duceret, risuros mundum universum et diabolum ipsum, facturumque ipsum irritas actiones suas universas : ut ægrè faceret mundo et diabolo, ut parenti etiam hoc suadenti gratificaretur Catharinam sibi uxorem ducendam censuit* (19). A cela s'accorde ce qu'il écrivit le 15 mai 1525 à Ruhélius. *Si domum venero, ad mortem me Deo juvante præparabo, et novos istos dominos et latrones expectabo...*

(16) Lutheri Epist. ad Amsdorf, citée par Seckendorf, liv. II, num. 7.

(17) Lutheri Epist. ad Ruhelium, apud Seckend., lib. II, num. 2.

(18) Ad ann. 1525, pag. 274, apud Seckend., pag. 17, num. 8.

(*) Glacius, de l'allemand glass, qui signifie, ou un verre à boire, ou simplement du verre, n'a pas dû être rendu en français par la glace. *Eys* est le mot allemand qui répond à ce mot français. REM. CRIT.

(19) Ad ann. 1525, pag. 274, apud Seckend. pag. 17, num. 8.

Illis autem ut ægrè faciam, si fieri potest, Catharinam meam uxorem ducam, antequàm moriar, si pergere eos intellexero : neque enim os mihi obstruent, nec gaudium adiment (20). Quand jé cherche les raisons qui ont pu lui persuader qu'il chagrinerait les papistes en se mariant, je n'en trouve point de plus vraisemblable, que de dire qu'il s'imaginait qu'il leur restait une espèce de consolation, dans la pensée qu'il avait encore quelques égards pour le dogme des vœux monastiques.

(F) Le bruit courut qu'elle fut bientôt en couche après ses noces.] Voici ce qu'Érasme en écrivit : *Lutherus, quod felix faustumque sit, deposito philosophi pallio duxit uxorem ex clard familia Bornæ* (21), *puellam eleganti formâ natam annis vigintisex, sed indotatam et quæ pridem desierat esse vestalis. Atque ut scias auspicias fuisse nuptias, pauculis diebus post decantatum hymenæum nova nupta peperit* (22). C'était une insigne fausseté : Érasme le connut par l'événement, et il avoua que c'avait été un faux bruit. La lettre où il fait cette confession, est datée du 13 de mars 1526. Il se contente de dire que la femme de Luther était grosse, et qu'elle n'avait point dompté les esprits féroces de son mari, puisque le livre, que Luther avait composé contre lui Érasme, depuis ses noces, était le plus furieux livre qui fût jamais sorti de sa plume. *De conjugio Lutheri certum est, de partu maturo sponsæ vanus erat rumor, nunquam tamen gravida esse dicitur. Si vera est vulgi fabula Antichristum nasciturum ex monacho et monachâ, quemadmodum isti jactitant, quot Antichristorum millia jam olim habet mundus ? At ego sperabam fore, ut Lutherum uxor redderet magis cicurem. Verum ille præter omnem expectationem emisit librum in me summa quidem cura elaboratum, sed adeo virulentum, ut hactenus in neminem scripserit hostilius* (23).

(G) Luther fut décontenancé par

(20) Ibid., num. 9.

(21) Voyez ci-dessus la citation (3).

(22) Erasmus, apud Scultetum, Annal., ad ann. 1525, pag. 278, citatum à Seckendorffo, pag. 18, num. 11.

(23) Erasm., Epistolâ XXII, lib. XVIII.

les murmures que son mariage excita au dedans et au dehors.] Il avoue lui-même que son mariage le rendait si méprisable, qu'il espérait que cette humiliation donnerait de la joie aux anges, et du chagrin aux diables. *Sic me vilem et contemptum his nuptiis feci, ut angelos ridere et omnes demones flere sperem* (24). Mélanchthon le trouvait si affligé de ce changement de vie, qu'il lui écrivait des lettres de consolation. *Quoniam verò ipsum Lutherum quodammodo tristiores esse cerno, et perturbatum ob vitæ mutationem, omni studio et benevolentia consolari cum conor* (25). Il ajoute que le tort que faisait ce mariage à la grande réputation de Luther produirait apparemment un bon effet: il voulait dire que cela préviendrait la vanité dont les têtes les plus sages ne se remplissent que trop dans l'éclat d'une grande gloire. *Erit etiam, meo quidem iudicio, nec inutilis quidem casus iste ad demissionem quandam pertinens, cum altè sustolli et efferri semper sit periculosum, non solum sacerdotio fungentibus, sed cunctis mortalibus. Nam actionum felicitas occasionem dat pravitatis elati animi, non modo, quemadmodum orator inquit, dementibus, sed interdum etiam sapientibus.* Ce n'était pas tant le mariage, que les circonstances du temps, et la précipitation qu'on y avait apportée, qui faisaient blâmer Luther. Il se maria tout d'un coup, et dans le temps que l'Allemagne était la plus désolée par la guerre des paysans; guerre que l'on mettait sur le compte du luthéranisme. On ne pouvait rien comprendre à cette précipitation. Luther avait alors quarante-deux ans: il avait gardé jusque-là un célibat chaste, pendant les plus chauds bouillons de la jeunesse; on ne peut donc point dire que l'incapacité de se contenir l'ait obligé à conclure du soir au matin son mariage. Je veux, comme l'insinue Mélanchthon, que la vie un peu relâchée que Luther menait, se plaisant trop aux compagnies, ait réveillé la nature que la retraite claustrale avait en

quelque façon fait dormir: en un mot, je veux qu'il ait été nécessité au mariage par les brûlures de la chair; fallait-il pour cela que l'on passât par-dessus les formes? N'aurait-on pas pu différer pendant quelques mois, afin de communiquer la chose à ses amis, et de préparer le public aux nouvelles de l'hymen par certaines recherches préliminaires? Je ne m'étonne point que, faute de bonnes raisons pour expliquer ces difficultés, Luther et d'autres aient reconnu dans ce mariage quelque chose de divin, *θεῖον τι*, comme dans certaines maladies (26). *Quod autem in re intempestivum et inconsultum inest, (in quo maximè delicias obtrectandi et accusandi studium adversariorum faciet) videndum, ne nos conturbet. Isto enim sub negotio fortasse aliquid occulti, et quiddam divinius subest, de quo nos curiosè quærere non decet neque curare nugas deridentium, et convitia facientium quorundam, à quibus neque pietas ad Deum, neque ad homines virtus exerceatur* (27).

(H) mais ensuite, il n'aurait point changé sa condition avec celle de Crésus, tant il trouva qu'il avait... une bonne femme.] Voici un morceau de la lettre qu'il écrivit l'onzième d'août 1526 à Michel Stifelius. *Salutat te Ketha costa mea, et gratias agit quòd eam litteris tuis tam suavis dignatus es. Ipsa bellè habet Dei dono, mihi que morigera et in omnibus obsequens est, et commoda plusquam ausus fuisset sperare (Deo gratia,) ita ut paupertatem meam nollem cum Croesi divitiis commutare* (28). On lui a ouï dire qu'il ne troquerait point sa femme contre le royaume de France, ni contre les richesses des Vénitiens (29); et cela pour trois raisons: 1^o. parce qu'elle lui avait été donnée de Dieu, dans le temps qu'il implorait l'assistance du Saint-Esprit touchant la rencontre d'une bonne femme; 2^o. parce qu'encore qu'elle ne fût point sans

(26) Ci-dessus dans la remarque (B), citation (8).

(27) Melanchth., Epist. ad Camerar. apud Seckend., pag. 17, num. 10. Voyez aussi la remarque (B), citation (8).

(28) Luther. Epist., pag. 318, apud Seckend., pag. 18, num. 10.

(29) Cela est rapporté par Bavarus, tom. I, pag. 229, apud Seckend., lib. III, pag. 651, lit. n.

(24) Lutheri Epist. ad Spalatium. apud Seckendorff., pag. 18, num. 3.

(25) Extat hæc Epistola (quæ in editione Londinensi est XXIV, lib. IV,) à Græco versa, apud Seckendorff., pag. 17, num. 10.

défauts, elle en avait moins que les autres femmes; 3°. parce qu'elle lui gardait la fidélité conjugale qu'elle lui devait. Il lui rendit dans son testament un bon témoignage de probité, de fidélité, d'honnêteté; il reconnut qu'elle l'avait constamment aimé et servi, qu'elle avait été féconde, etc. (30). Il n'entend point qu'on la soupçonne d'avoir fait sa bourse, et il lui laisse une pleine liberté de convoler en secondes noces (31).

(1) *M. Varillas a commis un très-grand nombre de fautes en parlant de cette femme.* Il dit que Catherine de Bore, et huit de ses compagnes, furent tirées d'un monastère qui était dans une petite ville appelé Vimigue, à deux lieues de Wittemberg (32). Mais, 1°. Il n'y a jamais eu de monastère qui ait porté ce nom-là, ni au voisinage de Wittemberg, ni ailleurs. 2°. Le couvent qui était proche de Wittemberg, et qui se nommait Niémec, était de chanoines réguliers de saint Augustin, et ne doit pas être confondu, comme il l'a été par quelques auteurs, avec le couvent de Nimptschen. 3°. Ce fut de Nimptschen sur la Mulde, proche de Grimma, à deux journées de Wittemberg, que les neuf nonnes furent tirées. 4°. Léonard Cope, qui les en tira, n'était point, comme Varillas l'assure, prévôt des écoliers à Wittemberg: on ne connaît point dans les universités d'Allemagne cette sorte de caractère ou de fonction. Il était conseiller de la ville de Torga, sa patrie. 5°. Il n'est pas vrai que Catherine de Bore, la mieux faite de toutes, ait été dès lors destinée pour femme du docteur Luther. Il ne songeait à rien moins qu'à se marier en ce temps-là. Une lettre, qu'il écrivit vers la fin de l'an 1524, certifie que Dieu pouvait le changer; mais que pendant qu'il aurait le cœur disposé comme il l'avait toujours eu, et comme il l'avait encore, il ne se marierait jamais. *Ce n'est pas*, ajoute-t-il, *que je ne sente ma chair et mon sexe: je ne suis ni du bois, ni une pierre; mais j'ai de l'éloignement du mariage,*

à cause que je me prépare au supplice dont on punit les hérétiques (33). Voyez ce qui a été touché ci-dessus (34) de la précipitation avec laquelle il conclut son mariage avec Catherine de Bore, au mois de juin 1525. 6°. Il ne fallait point parler du mariage de Luther sous l'année 1526, mais sous l'année précédente. 7°. Il n'y a jamais eu aucune abbesse de Misnie. 8°. Et en tout cas, cette dignité n'a jamais appartenu à Catherine de Bore. M. Varillas, qui la lui donne dans la page 86, avait dit dans la page 7, qu'elle était simple religieuse, et qu'elle se sauva avec huit autres, le Vendredi Saint, pendant que les Supérieures étaient extrêmement occupées. Ou par Misnie il entend une ville, ou une province. S'il entend une province, il tombe dans une grande absurdité; il suppose qu'il n'y avait qu'un monastère dans un pays où il y en avait jusqu'à trente. S'il entend une ville, il la nomme mal: il la devait nommer Misne. 9°. Il est faux que Catherine de Bore fût d'une illustre maison, et qu'elle eût des parens qui eussent un grand pouvoir à la cour de Saxe. Elle avait un frère, qui eut bon besoin que Luther le recommandât au nouvel électeur de Saxe, l'an 1542 (35). Luther supplia qu'on lui donnât quelque office à la place de celui qui lui avait été ôté; ainsi les parens de sa femme avaient plus de besoin de son crédit, que lui du leur. Quelle protection peut-on attendre d'une famille qui ne peut doter une fille? Voilà le cas où se trouvait le père de notre religieuse, selon le récit de l'auteur que nous critiquons (36). 10°. Les fréquentes visites que l'on assure que Luther rendit à Catherine dans le monastère de Misnie (37), sont des chimères. Par Misnie, il entend sans doute la ville de Misne. Accordons-lui pour un temps la fausseté qu'il suppose, savoir que Catherine était abbesse de Misne, il ne laissera pas d'avoir supposé très-

(30) Son testament est daté du 16 septembre 1542: il avait alors cinq enfans vivans.

(31) Voyez Seckendorf, liv. III, pag. 651, lit. n.

(32) Varillas, Histoire de l'Hérésie, liv. VI, pag. 6.

(33) Lutherus, Epist., lib. II, pag. 314, num. 2.

(34) Citation (6).

(35) Voyez Seckendorf, liv. III, pag. 381, num. 22.

(36) Varillas, Histoire de l'Hérésie, liv. VII, pag. 86.

(37) La même, pag. 87.

faussetment que Luther faisait beaucoup de visites à cette abbesse ; car comme la ville de Misne appartenait en partie à l'évêque, et en partie à George, duc de Saxe, grand ennemi de la réforme, Luther eût couru de très-grands périls dans Misne. Ajoutez que si l'abbesse avait reçu ses visites si facilement, il n'eût pas été besoin d'enlever Catherine de Bore par adresse, pendant que les supérieures n'y pouvaient pas prendre garde. Ainsi l'on trouve quantité de contradictions entre la page 7 et la page 86 de Varillas. Enfin ces visites fréquentes sont fortement réfutées par les deux journées de chemin qui se trouvent entre le couvent de Catherine de Bore, et la ville de Wittemberg. 11°. *Il paraît par les premières lettres de Luther, qui ont été données au public, qu'il avait pensé à se marier dès le temps qu'il s'était séparé de la communion de l'Église.* C'est M. Varillas qui l'assure ; mais c'est une marque qu'il n'a jamais mis le nez dans ces lettres-là. On y trouve manifestement que Luther ne songeait à rien moins qu'au mariage durant les premières années de sa réforme, et qu'il s'y détermina tout d'un coup l'an 1525. N'ai je pas montré qu'il voulait marier à un autre sa Catherine ? 12°. *Les premières mesures qu'il prit avec Jean Frédéric, frère et successeur de l'électeur décédé (38), furent qu'il lui permettrait d'épouser l'abbesse.* Nouvelle bévue de M. Varillas. Jean Frédéric n'était point frère de l'électeur décédé, et ne lui succéda point. Celui qui lui succéda se nommait Jean, et était son frère : il fut père de Jean Frédéric, qui ne parvint à l'électorat qu'en 1532. Il ne paraît point que Luther ait communiqué son mariage à l'électeur Jean, occupé à la guerre des paysans ; qu'il le lui ait, dis-je, communiqué avant que de le conclure. 13°. Enfin ces noces ne furent point si magnifiques, qu'elles ne différaient en rien de celles des personnes les plus qualifiées de l'empire (39). Qui peut comprendre qu'un historien si célèbre entasse un si grand nombre de telles fautes en si peu de mots ? A peine y

pourrait-on réussir, si on le faisait exprès et à gages.

(K) *M. Mayer... a fait une dissertation, qui me fournira des suppléments très-curieux.*] C'est un écrit de 72 pages in-4°, intitulé *De Catharina, Lutheri conjuge, Dissertatio*, et imprimé à Hambourg, l'an 1698. L'auteur n'a rien oublié de ce qui pouvait servir à une pleine instruction touchant l'histoire de Catherine de Bore, et il rapporte un détail exact et curieux des enfans qu'elle donna à Luther. Il marche toujours muni de très-bonnes preuves, et qui réfutent solidement les faussetés de Cochleus, de Maimbourg, de Varillas, et de plusieurs autres écrivains. Il fait voir que l'exemple des huit religieuses, qui sortirent avec elle du couvent de Nimptschen (40), fut suivi bientôt après par seize nonnes du monastère de Widersteten, dans le comté de Mansfeld, et que ce fut le fruit de la bonne et saine doctrine que Luther avait enseignée sur l'honnêteté du mariage, et sur l'iniquité des vœux monastiques (41) ; qu'il n'y eut dans tout cela aucune sorte d'enlèvement, vu que ces filles étaient bien persuadées qu'elles pouvaient retourner au monde, et le voulaient bien (42) ; que Maimbourg a tort de prétendre que Luther n'osa épouser Catherine, pendant que l'électeur Frédéric vécut, car pourquoi ce prince eût-il condamné le mariage de Luther, après avoir bien permis que Veltkirchius ; Carlostad, et quelques autres ministres, se mariassent (43) ? et que l'on a parlé avec hyperbole de la beauté de Catherine. *Luther était devenu amoureux d'une religieuse de qualité, et d'une beauté rare, qu'il avait tirée de son couvent.* Ce sont des paroles de M. de Meaux, que M. Mayer rapporte (44), et, afin de faire voir qu'elles sont outrées, il produit la taille-douce de cette femme. Il l'a fait tirer sur trois portraits comparés ensemble, qui furent faits du vivant de Catherine, par Luc Crana-

(38) Il s'appelait Frédéric.

(39) Presque toute cette critique de M. Varillas est empruntée de M. de Seckendorf, *Histor. Lutheran.*, lib. I, pag. 273, 274.

(40) *Nimtschense Cisterciensium* (de l'ordre de Cîteaux) *Monasterium*, Mayer, *Diss. de Lutheri Conjuge*, pag. 11.

(41) *Idem*, *ibid.*, pag. 14.

(42) *Ibidem*, pag. 14.

(43) *Ibidem*, pag. 19.

(44) Mayer, *Diss. de Lutheri Conjuge*, pag. 21. Il cite l'*Histoire des Variations*, tom. I, pag. 49.

chius, excellent peintre (45), et l'un de ceux qui assistèrent au festin nuptial de Martin Luther (46), c'est-à-dire au repas qui fut donné à petit bruit le jour des noces; car au bout de quelques semaines, on fit un festin plus solennel et plus pompeux, aux frais duquel le sénat de Wittemberg contribua quelque chose. *Senatus Witebergensis nonnulla ex publico aerario suppeditavit, ut videre est in consiliis Witebergensibus, parte IV, pag. 9.* M. Mayer nous renvoie à la page 22 de la IV^e. partie du *Consilia Witebergensia* et au VI^e. chapitre du *Defensio Lutheri defensi* de Jean Molérus contre Charles de Creusen, jésuite de Prusse; il nous y renvoie, dis-je, pour y voir la réfutation de la calomnie qui avait couru, et les excuses de ce que Luther s'était marié sans avoir fait publier dans une église les annonces de son mariage. Ses ennemis divulgèrent qu'il n'avait agi avec cette précipitation, qu'à cause que Catherine se trouvait grosse (47). Cela était faux (48). On voit ensuite dans la Dissertation de M. Mayer plusieurs preuves de l'amitié et de l'estime que Luther avait pour son épouse. Elles sont tirées de ses lettres, et l'on nous avertit d'y ajouter plus de foi qu'à une lettre de Pontanus, écrite à l'électeur de Saxe après la mort de Luther. Ce Pontanus accusait d'orgueil Catherine de Bore, et d'avoir trop dépensé en bâtimens, et surtout dans une métairie où son donaire lui avait été assigné. *Huic itaque (Luthero), potius testi credamus quam Pontano, apud Seckendorfium, lib. 3, pag. 651, qui in litteris post mortem Lutheri ad electorem Sax. scriptis arguit eam animo fuisse elatiore et imperioso, tenacemque in victu domestico, etsi sumptuosam in ædificia, imprimis in prædium Zeulsdorf, quod ei in testamento dotalitii nomine Lutherus assignavit* (49). Quelques-uns ont prétendu que Luther s'était soumis à l'empire de son épouse, et ils ont cité les lettres où il la nommait son

seigneur. M. Mayer avoue qu'il a vu de telles lettres; mais il soutient que ce n'était qu'un jeu d'esprit (50), et que Luther, qui avait laissé à son épouse une pleine autorité de conduire le ménage, se réserva toujours les droits de mari. *Tu mihi persuades quicquid vis, totum habes Dominium. In œconomid quidem tibi concedo Dominium, salvo jure meo. Mulierum enim Dominium nihil boni unquam effecit* (51). Il a l'original d'une lettre où Luther se déclara fortement contre l'infirmité de ces maris qui se laissent maîtriser par leurs épouses, et anima l'un d'eux à réprimer l'insolence de sa femme (52). Voici un fait qui témoigne l'amitié conjugale de Catherine de Bore. Luther, voulant faire l'exposition du psaume XXII, prit du pain et du sel, et s'enferma dans son cabinet, et y demeura pendant trois jours. Sa femme le cherchait partout, et se désolait; elle frappait à la porte, elle l'appelait; et enfin, ne pouvant résister à sa douleur, elle fit enfoncer la porte, et le trouva méditant. Il se fâcha de ce qu'on interrompait ses méditations sur un sujet si sacré, et d'une telle importance; mais enfin il ne put désapprouver les soins et les inquiétudes de sa femme (53). Elle témoigna sa tendresse et sa constance en même temps, avec un très-grand éclat, dans une maladie qu'il eut l'an 1527, qui fut si grande et si dangereuse, qu'il fit son testament, et qu'il dit adieu à sa femme et à son fils (54). Notre Catherine passa la première année de son veuvage à Wittemberg, quoique son mari lui eût conseillé d'aller ailleurs. M. Mayer la justifie de cette désobéissance (55). Elle sortit de Wittemberg l'an 1547, lorsque la ville se fut rendue à Charles-Quint. Elle avait reçu avant cela un présent de cinquante écus de Christien III, roi de Danemarck; et comme l'elec-

(45) Mayer, Dissert. de Lutheri Conjuge, pag. 22.

(46) Ibid., pag. 24.

(47) Voyez Lindanus, de Voto Virginitatis, pag. 13.

(48) Voyez la remarque (F).

(49) Mayer, pag. 55.

(50) *Quis non videt, genii præsertim beati viri non ignarus, hoc innoxio joco ab illo factum?* Mayer, Dissert. de Lutheri Conjuge, pag. 56.

(51) Luther., apud Mayer, ibid., pag. 57.

(52) M. Mayer la rapporte cette Lettre, la même, pag. 57, 58.

(53) La même, pag. 59. Il cite Reinhard Bakius ad Psal. XXII.

(54) Mayer, de Lutheri Conjuge, pag. 59 et seq.

(55) Ibid., pag. 66.

teur de Saxe et les comtes de Mansfeld lui firent sentir de bonnes marques de leur libéralité, elle eut le moyen de s'entretenir commodément avec sa famille, ces assistances étant jointes aux biens que Luther lui avait laissés. Elle retourna à Wittemberg, après que la ville eut été rendue à l'électeur, et y vécut pieusement, jusques à ce que la peste l'ayant fait résoudre d'en sortir l'an 1552, elle vendit ce qu'elle y avait, et se retira à Torga, bien résolue d'y finir ses jours. Un accident du voyage lui fut funeste : les chevaux s'étant cabrés, elle sauta du chariot, et tomba, et se fit beaucoup de mal ; de sorte qu'elle mourut peu après (56) à Torga, le 20 de décembre 1552. Elle y fut enterrée dans la principale église, où l'on voit encore aujourd'hui son tombeau et son épitaphe. L'académie de Wittemberg, qui était alors à Torga (57), fit un programme public concernant la pompe funèbre (58). On le trouve tout entier dans l'écrit de M. Mayer, et il avait été imprimé l'an 1553, in *Intimationibus Witebergensibus* (59). Je l'avais lu au feuillet 441 et 442 d'un livre imprimé à Wittemberg, l'an 1560, in-8°, et intitulé : *Scriptorum publicè propositorum à professoribus in academiâ Witebergensi, ab anno 1540, usque ad annum 1553. Tomus primus.*

(L) *Je rapporterai une lettre, écrite par Érasme, avant qu'il fut désabusé du faux bruit des couches de Catherine de Bore peu après ses noces.* Elle fut écrite à un homme illustre, savoir à Nicolas Éverard, président du haut conseil de Hollande à la Haye. J'en ai vu l'original, qui est en très-bon état : le cachet d'Érasme, avec le *Deus Terminus*, et le *Nulli cedo*, y paraissent dans leur entier. M. de Wilhem, conseiller à la cour de Brabant (60), a eu la bonté de me montrer cette lettre originale, et de m'en donner une copie, que j'ai moi-même collationnée à l'original. J'ai cru qu'on

ne serait pas fâché de la trouver imprimée dans cet endroit de mon Dictionnaire, puisque personne ne l'avait encore donnée au public.

S. P. Ornatissime præses, Solent comici tumultus ferè in matrimonium exire, atque hinc subita rerum omnium tranquillitas. Verùm hanc catastrophè plerumque nunc habent principum tragœdiæ, non admodum lætam populo, sed tamen bellis potiorè. Malebat ille compilari quàm venire. Similem exitum habitura videtur Lutherana tragœdia. Duxit uxorem monachus monacham; et ut scias nuptias prosperis avibus initas, diebus à decuntato hymeneo fermè quatuordecim enixa est nova nupta. Lutherus nunc mitior esse incipit, nec perindè sævit calamo. Nihil est tam ferum quod non cicuret uxor. Ego sedulò hortor utramque partem, ut æquis conditionibus jungant fœdus, et insana prælia dirimant. Vis scire quantum proficiamus Quantum solent ii, qui inter duos armatos irâ vinoque furentes intercedunt dirempturi, et utrimque vulnerantur. Opinor te legisse Apologiam meam adversus Sutorem. Quis credidisset tam stupidum animal latere inter theologos et cartusianos? Et tamen hoc portentum habet theologos applaudentes. Si venduntur isthic desultorii (61) libri Jodoci Clithovei, quæso ut legas in Anti-Luthero 3 libri cap primum, num. 3; nam Beda litteris indicavit, eum locum ad me pertinere; quod si verum, quis non intelligit in illo pediculoso capite nullam esse micam sanæ mentis? Et tamen hujusmodi nebulones Lutherus armavit in nos. Nullum video finem nisi si quis Deus à machinè, quod aiunt, apparend, fabulam explicet. Lutherana factio nunquàm sustulit majores spiritus. Et altera pars adeò nihil remittit, ut in dies astringat priora vincula. Habent novum dogma, sed simpliciter insanum: totos hos tumultus exortos ex linguis et bonis litteris. Hoc jam principibus aliquot persuaserunt. Quoniam te videre aliter non licet, per litteras saluto. Dorpium amisimus ante diem. Hic longè supra centum millia rusti-

(56) Au bout d'un peu plus de trois mois. Voyez le Programme funèbre.

(57) La peste de Wittemberg en était cause.

(58) Mayer, Dissert. de Lutheri Conjugè, pag. 66 et seq.

(59) Idem, pag. 69.

(60) Je parle amplement de lui dans la remarque (G) de l'article WILHEM.

(61) Il y a begularii dans la copie. M. de Wilhem m'a dit qu'aucun de ceux qui ont aidé à déchiffrer l'original, n'a pu venir à bout de ce mot. Je conjecture, à tout hasard, qu'il faut lire desultorii.

corum interfecta sunt, et quotidie sacerdotēs capiuntur, torquentur, suspenduntur, decollantur, exuruntur. Non nego necessarium remedium, quamvis immite, sed Germani magis novimus malefacta punire quàm excludere.

Tibi, uxori tuæ, tuisque liberis precor omnia læta.

Qui has reddet est Franciscus Dilft, quondam convictor meus, juvenis honesto loco natus, moribus mirè civilibus. Quem cupio ut digneris cognoscere.

Datum. Bas. pridie Natal. Domini, an. 1525.

ERASMUS ROT. verè tuus.

Ex tempore manu propria.

Non vacabat relegere, ignosce.

BORÉE, en latin *Boreas*, l'un des quatre vents cardinaux (a), et l'une des divinités du paganisme, était fils d'Astræus et de l'Aurore (A), et avait son siège dans la Thrace (B). Pindare le nomme le roi des vents (b). « Je » pense avoir lu qu'on lui donna droit de bourgeoisie en une » ville de Grèce. J'ai encore lu » qu'on lui bâtit des temples, et » qu'on lui ordonna des sacrifices en une autre ville : une » fois, pour avoir coulé à fond » une flotte des ennemis ; et » une autre fois, pour avoir jeté » de la poussière aux yeux à » une armée de terre de ces » mêmes ennemis. Si je ne me » trompe, il fut appelé solennellement, et par décret public, le gendre des Athéniens, » à cause de sa femme Orithye, » qui était Athénienne (c). » L'auteur, dont j'emprunte ces paroles, et dont j'indiquerai les sources (C), fait une remarque sur ce qu'Orithye ne se plaignit

point de la froideur d'un tel mari (D) : mais cette remarque est plus jolie que solide ; car Borée, quelque froid qu'on le fasse, était fort ardent en fait d'amour (E). Il eut un assez bon nombre d'enfants, et entre autres Zétés et Calais, dont je donnerai l'histoire (F). Les Mégaloopolitains l'honoraient comme leur principale divinité (d). J'en parle dans les remarques, comme aussi du culte que les Athéniens lui rendaient (e). Il y a quelques variations sur les circonstances de l'enlèvement d'Orithye (G). L'anonyme, qui publia une traduction française de l'Aristée de Virgile (f) avec des notes, l'an 1668, débita beaucoup de recueils touchant l'histoire et les qualités de ce vent, et en particulier sur la violence qui lui est propre, et qu'Ovide décrit si bien (g). Celui qui le nomme *artisan des naufrages* (h), garderait cette épithète pour d'autres vents, s'il voulait s'accommoder à ce qui se passe dans la Manche, et sur les côtes du Pays-Bas. Ce n'est point le vent Borée que l'on y craint, mais le Nord-ouest, ou le Sud-ouest : ce sont là les deux artisans des naufrages. Je fais cette observation, afin de montrer que les poètes, imitateurs trop serviles de l'antiquité, nous donnent souvent des descriptions peu convenables à leur pays.

Je dois ajouter à ce que j'ai déjà dit une observation sur un

(a) Celui qui souffle du septentrion.

(b) Pindar., od. IV Pythior.

(c) Balzac, entret. V, chap. II, pag. 80.

(d) Voyez la remarque (C), num. II.

(e) Voyez la même remarque, num. III.

(f) C'est un épisode des Géorgiques.

(g) Ovid., Metam., lib. VI, circa fin.

(h) Voyez Balzac, entretien XXXVI, pag. 351.

passage de Natalis Comes (H), que j'ai rapporté à la fin de la remarque (F) de cet article.

(A) *Il était fils d'Astræus et de l'Aurore.*] Natalis Comes avoue qu'il n'a jamais lu que les inventeurs des fables aient dit quels furent le père et la mère de Borée, *Boreas è quibus parentibus ortus sit fabularum inventores non tradiderunt, quod ego legirim* (1), et cependant il avait cité Hésiode, qui raconte que le dieu Astræus, ayant couché avec la déesse Aurore, engendra les quatre vents (2). Voici les trois vers qu'il rapporte :

Ἀσπράϊα δ' Ἡὼς ἀνέμους τέκε καρτεροθύμους,

Ἀργέστην, Ζέφυρον, Βορέην τ' αἰφροκέλευθον;

Καὶ Νότον, ἐν φιλότῃτι θεῶ θεὰ εὐνηθεῖσα.

Astræo verò Aurora ventos peperit magnanimos,

Argesten, Zephyrum, Boreamque rapidum, Et Notum, in amore cum deo dea congressa (3).

Marquons ici une faute de M. Hofman. Il dit que le vent Borée était fils d'Astræus, selon quelques-uns; ou de Strymon, selon quelques autres. Ce n'est pas ainsi qu'il se fallait exprimer; il fallait dire qu'il y a des gens qui ont soutenu que le ravisseur d'Orithye n'était pas le vent Borée, mais le fils de Strymon. Ἡσαγόρας δὲ ἐν τοῖς Μεγαρικοῖς, τὸν τὴν Ὀρίθυιαν ἄρπάσαντα Βορέαν, υἱὸν Στρυμόνος φησὶν, οὐχὶ δὲ τὸν ἀνέμον. *Hesagoras in Megaricis Boream à quo rapta Orithya filium fuisse ait Strymonis, non verò ventum* (4).

(B) *Il avait son siège dans la Thrace.*] Une infinité d'auteurs ont dit cela : vous trouverez là-dessus quantité d'autorités dans le Dictionnaire de Lloyd (5), et dans le docte Commentaire de M. Spanheim sur Callimaque (6). L'origine de cette hypo-

thèse est que les poètes qui ont parlé de ce vent demeuraient dans un pays qui avait la Thrace au septentrion. Je parle des poètes grecs. Les Latins, grands imitateurs des phrases et des épithètes de ceux-là, ont donné au vent Borée la même patrie, quoiqu'ils n'en eussent pas la même raison. Lisez ces paroles de M. Dacier : elles sont tirées de son Commentaire sur le *Thracio bacchante magis sub interlunia vento* (7).

« Horace parle à la manière des Grecs, » qui appellent le Borée ou l'Aquilon, *Thracien*, parce qu'il leur venaît de Thrace. » Je crois que l'on eût bien fait de commenter de la sorte cet endroit du même poète,

*Nunc mare, nunc sylvæ
Threicio Aquilone sonant....* (8);

sans prétendre que « le Borée, ou l'Aquilon, c'est-à-dire, le Nord-Nord-Est, était véritablement vent de Thrace pour les Romains comme pour les Grecs, car la Thrace s'étendait fort loin (9). » Je ne saurais croire qu'Horace ait eu en vue, ni la grandeur de ce pays-là, ni la subdivision des vents. Il ne songeait qu'à copier l'épithète grecque du vent septentrional; et l'on pourrait ici lui faire la même critique, que sur cet endroit de l'ode XII du IV^e. livre :

*Jam veris comites, quæ mare temperant,
Impellunt animæ linteæ Thraciæ* (10).

Je ne crois pas devoir omettre ce passage de Balzac, puisqu'il est critique. « Cet Aquilon originaire de Thrace fait des courses et des voyages par toute la terre; mais s'il en faut croire notre homme d'Afrique, qui parle *des pierres et du fer*, tant son style est raboteux et dur, il fait particulièrement sa demeure au Pont-Euxin. A combien de lieues de la Thrace? Je vais présentement le demander à la carte. Tant y a que l'Aquilon habitera pour cette heure le Pont-Euxin : *Ubi dies nusquam patens, sol nunquam liber, unus aer nebula, totus annus hibernum, omne quod flaverit Aquilo est.* Ou en passant prenez garde, je vous prie, s'il n'y a point une espèce de

(7) Horat., od. XXV, lib. I.

(8) Idem, od. XIII Epod.

(9) Dacier, sur Horace, tom. V, pag. 260, 261, édition de Hollande.

(10) Voyez l'épître XXIV du II^e. livre de M. le Fèvre.

(1) Natal. Comes, Mythol., lib. VIII, cap. XI, pag. 861.

(2) Idem, ibidem, lib. VI, cap. II, pag. 551.

(3) Hesiodus, in Deor. Generat., vs. 378, pag. 126.

(4) Schol. Apollonii in lib. I, vs. 211.

(5) Au mot Boreas.

(6) Ezech. Spanhemius in Callimachum, pag. 213, 214, 344, 366.

mari froid, elle accoucha promptement de deux jumeaux :

*Dum volat, arserunt agitati fortius ignes,
Nec prius aëri cursu suppressit habenas,
Quam Ciconum tenuit populos et mœnia
raptor.*

*Illic et gelidi conjux Actœa tyranni,
Et genitrix facta est, partuque enixa gemellos (32).*

Il sentait croître son feu par la vitesse de son vol : il faut donc croire qu'il ne mit pas beaucoup de temps à son trajet ; et ainsi Ovide ne lui donne pas trop de patience, lorsqu'il suppose que le mariage ne fut consommé que dans la ville où le ravisseur faisait sa demeure. Mais d'autres assurent qu'il ne tarda pas tant à contenter son amour. Ils prétendent qu'en volant sur la mer il découvrit une plaine couverte de fleurs, qui lui parut propre à lui servir de couche nuptiale, et qu'il s'en servit à cette fin. Lisez ce qui suit :

*Hic miserè rorem infestat crudelis, et asper.
At prædo, et facilis, et raptâ conjuge mitis.
Namque per aërias Ponti dum præterit oras
Vota ferens, vidit procul in convalle remotâ
Planitiem viridi latè florescere campo.*

*Admonuit locus optatæ cum conjuge noctis.
Desilit, ac molli lacrymantem amplexus in
herbâ,*

Explicuitque sinus, munusque implevit amanti.

*Illa gravis oculos ab humo vix anxia tollens
Flebat, eam insolito conjux solatur honore.
His ego pro lacrymis florum, gratusque memorque,*

*Nocturnos spargam rores, ea præmia sunt.
Del eat hoc raptæ pontus memor Orithyæ.
Subiit, tenerumque genis suffudit honorem
Lætâ viri dictis, et tanto munere conjux.
Ille novam sensit labi per pectora flammam,
Optatos repetens somnos, mollique quiete
Lenit accensum complexu conjugis ignem.
Scilicet et Boreas calido contrarius Austro, etc. (33).*

Apollonius prétend que le ravisseur jouit d'Orithye sur le bord d'une rivière de Thrace (34), et qu'il la couvrit d'une nue (35). Ne vous imaginez pas que les poètes aient choqué le vraisemblable, quand ils ont représenté le même Dieu fort amoureux et tout couvert de glaçons :

Nunc gelidus sicca Boreas bacchatur ab Arcto (36).

(32) Ovid., *Metam.*, lib. VI, vs. 708.

(33) Jovianus Pontanus, in *Meteoris*, cap. de *Prunda et Rore*, folio 113 verso.

(34) Nommée *Ergine*.

(35) Apollon., *Argon.*, lib. I, vs. 216.

(36) Ovidius, *eleg.* II, vs. 29, lib. I *Tristium*.

*Thracius hoc Boreas scopulos inmittit repa
Solut habet, semperque rigens nunc litore.
Atque ubi se terris glaciale fundit ab Arcto (37).*

Cum gravis armatur Boreas, glacieque innaci

Hispidus, et Gelicâ concretus grandine patnas (38).

L'histoire ne nous apprend-elle point que l'amour règne dans les climats les plus glacés ? A cet égard-là, toutes les zones de la terre sont torrides, comme je l'ai dit ailleurs (39). Pourquoi Borée n'aimerait-il pas, puisque Neptune a bien aimé au milieu de toutes ses ondes ? Pourquoi n'aurait-il point d'amour, puisque Pluton en a bien eu jusque dans le séjour des mânes ? Pourquoi ne ressentirait-il pas les effets de cette passion, puisque Polyphème les a pu ressentir dans sa caverne ?

Omnia vincit amor. Ecloga X. Virg.

L'amour surmonte tout : il n'est rien qui lui résiste. Il se joue des lions comme des moineaux, et triomphe aussi bien au Pont-Euxin, que dans la France. Properce le dit en un mot :

Hic Deus et terras, et maris alta domat.

Et Guarini, dans la première scène du premier acte de son *Berger Fidèle* (40). L'auteur que je cite rapporte tout le passage du *Pastor Fido* : j'y renvoie mon lecteur. Ce galant, ajoute-t-il (41), en parlant de notre Borée, est de bonne trempe. Qu'unqu'il brûle d'amour, il est d'intelligence avec le froid et la neige.

Scit nivibus servare fidem.

Et comme dit Virgile, *Georg.*, liv. I, vs. 93,

. . . Boræ penetrabile frigus adurit.

On peut donner pour une preuve de la sensibilité de Borée sur le chapitre de l'amour, l'empyement qui le poussa à briser contre un rocher une maîtresse qui lui avait préféré Pan. Citons encore le même auteur, puisqu'aussi bien le faudra-t-il critiquer en quelque chose. *Orithye fut sage*, dit-il (42), *de ne témoigner point de*

(37) Silius Ital., lib. I, vs. 586.

(38) Claudian., de *Raptu Proserp.*, lib. I, vs. 70.

(39) Dans la remarque (I) de l'article *EMPIRE*, num. VI.

(40) Notes sur l'*Aristée* de Virgile, pag. 97.

(41) Là même, pag. 110, 111.

(42) Là même, pag. 102.

regret d'avoir été enlevée ; car elle avait affaire à un étrange ravisseur , qui l'eût bien pu froisser à quelque rocher , comme il fit la belle Pitys , au rapport de Pausanias (43). Écoutez ce qu'en dit Achille Bocchius , dans ses *Emblèmes*. Il rapporte tout du long les vers de ce Bocchius : vous en trouverez le sens dans ce passage d'un commentateur de Properce : *Verè amica pinus Arcadio Deo , ut pote quem Boreæ amatori item suo , tunc quàm puella adhuc esset , longè præferret , undè Thrax ille injuriæ impatiens deprehensam fortè solam spatioso campo , saxo allisit , quam infeliciter moribundam exceptam intra gremium suum tellus in arborem cognominem commutavit , cujus frondibus postea tempora præcinctus semper spectatus est Arcadius Deus. Quæ fabula exstat apud Constantinum Geoponi cum , xi , et tangitur à Nonno in Dionysiæc.* (44). Si je voulais dire avec M. Hofman , que Borée fut amoureux du beau garçon Hyacinthe , qu'Apollon aimait aussi , j'aurais un second exemple de la jalousie furieuse de ce ravisseur d'Orithye : car chacun sait que le rival d'Apollon fut si enragé de n'avoir pas la préférence , qu'il fit mourir Hyacinthe , en lui repoussant sur la tête le palet qu'Apollon avait jeté. Mais M. Hofman s'abuse ; ce fut le vent Zéphyre , et non pas le vent Borée , qui fit ce coup-là (45). Notons que cet écrivain fait une autre faute , en nommant *Erichthonius* , au lieu d'*Erechtheüs* , le père d'Orithye.

(F) *Il eut... entre autres enfans , Zéthès et Calais , dont je donnerai l'histoire*] Ils étaient jumeaux , et les premiers nés d'Orithye , selon Ovide ; mais , selon d'autres (46) , ils naquirent après Chione , Chtonie et Cléopâtre , leurs sœurs. Ils furent du nombre des Argonautes , et ils rendirent un très-grand service à leur beau-frère Phinée (47) : ils donnèrent la chasse aux Harpies , qui le tourmentaient cruellement ; car elles enlevaient tout ce qu'on portait

(43) *Il n'est pas vrai que Pausanias parle de cela.*

(44) *Douza filius in hæc verba Propertii eleg. XVIII , lib. I , vs. 20 , et Arcadio Pinus amata Deo.*

(45) *Voyez Palæphatus , cap. XLVII ; Lucian , in Dialog. Mercurii et Apollinis ; Philostrat. , in Hyacintho ; Tzetzes , chil. I , cap. XI.*

(46) *Schol. Apollon. , in lib. I , vs. 211. Voyez aussi Apollodore , liv. III , pag. 246.*

(47) *Il avait été marié avec Cléopâtre.*

sur sa table , et si elles y laissaient quelques chose , elles l'infestaient d'une puanteur horrible. Ils les poursuivirent jusques aux îles Strophades , et ils les eussent tuées , si une voix inconnue ne le leur eût défendu de la part des dieux (48). « Dans les jeux » qu'Acaste , fils de Pélée , célébra , où » tous les Argonautes se trouvèrent , » Zéthès et Calais furent victorieux : » *In ludis quos fecit Acastus , Pelei » filius , vicerunt Zethus Aquilonis » filius dolichodromo , Calais ejusdem » filius diaulo.* » Je tire cela des notes sur l'Aristée de Virgile. Le passage latin est d'Hyginus , au chapitre CCLXXIII. *Ils furent tués* , continue l'auteur de ces notes , *par Hercule , en l'île de Ténos , aux obsèques du roi Pélidas , pour avoir pris la querelle de Tiphis , le patron du navire Argo , contre Télamon , qui voulait que l'on attendît Hercules , qui s'était éloigné d'eux , pour chercher son cher Hylas. Les dieux touchés de leur mort les convertirent en vents , qui pour l'ordinaire précèdent de huit jours le lever de la Canicule , d'où ils sont appelés πρὸς ποιοί , comme qui dirait précurseurs. Toutefois Hyginus , au chapitre XIV , dit qu'ils furent inhumés , et que l'on voit leur sépulcre s'émouvoir au souffle de leur père* (49). On donne d'autres raisons de la colère qui porta Hercule à les tuer (50) ; mais on ne dit rien d'un sujet de jalousie qui l'irrita peut-être plus que toute autre chose. Properce raconte que ces deux frères , s'étant aperçus qu'Hylas , le mignon d'Hercule , allait chercher à l'écart une fontaine , le poursuivirent et le caressèrent passionnément (51).

Callimaque a fait mention de trois filles de Borée , qui portèrent des offrandes à l'île de Délos (52). Il les nomme Oupis , Loxo , et Hecaerge. On dit aussi que l'enlèvement d'Orithye n'est pas le seul acte de cette espèce que Borée ait commis : on prétend qu'il

(48) *Ex Valer. Flacco , lib. IV.*

(49) *Notes sur l'Aristée de Virgile , pag. 141. L'auteur a copié ceci de Vigenère sur le Glaucus le Pontique de Philostrate , pag. 741 , 742 du Ier. tome , in-4°. La source est dans Apollonius , Argon. , liv. I , vs. 1300 et suivant.*

(50) *Voyez Natalis Comes , Mythol. , lib. VIII , cap. XI , pag. 863 , 864. Il a puisé dans le Scholiaste d'Apollon. , liv. I.*

(51) *Propert. , eleg. XX , lib. I.*

(52) *Callimachi Hymn. in Delum , vs. 292.*

*Thracius Aquilo rejecerat à Cecropiâ,
Cum se propter Ilissum in choro circumage-
bat* (73);

Je ne cite ce passage qu'afin qu'on voie la témérité de l'historien d'un autre Apollonius. Il suppose que son héros, censurant les Athéniens, leur dit que si Orithye avait dansé, elle n'aurait point donné d'amour. Cet endroit de Philostrate est assez curieux pour mériter que j'en rapporte la version latine. *Oportet ventos venerari, præsertim cum socii vestri sint, et pro vobis maximè spirent, neque Boream affinem vestrum, qui maximè ventorum omnium masculus est, foeminam facere decet, neque enim ipse Boreas Orythiam amàsset, si eam vidisset tripudiantem* (74). Artus Thomas sieur d'Embri, qui a commenté cet ouvrage de Philostrate, aurait dû nous avertir de l'opposition qui se rencontre entre le discours d'Apollonius le poète, et le discours d'Apollonius le philosophe. Il se serait fait plus d'honneur, en observant les impertinences de ce dernier, qu'en nous constatant, 1°. que les uns font Borée fils d'Astrée, et les autres disent qu'il était Thracien; 2°. que Simonides appelle Brilisse la rivière près de laquelle Orithye fut enlevée (75). Ce sont deux fautes : car être fils d'Astrée, et être de Thrace, ne sont pas deux choses contraires; et Simonide ne dit point que Brilisse fût une rivière. Qu'on ne me dise pas qu'Apollonius eût été blâmable, si, ayant envie de corriger les Athéniens, il eût réfuté les rêveries qu'ils racontaient de Borée : il ne faut point, dis-je, que l'on m'allègue cela, puisqu'il y avait un bon milieu à tenir entre choquer des traditions ridicules, et les supposer comme véritables. Il n'en fallait point parler : c'était le parti que devait prendre un philosophe persuadé qu'une réfutation de ces sornettes piquerait les auditeurs. Mais quel désordre ! les Athéniens si fins, si polis, si éclairés, se laissent persuader que la fille de l'un de leurs rois donna de l'amour à un vent, qu'elle coucha avec lui, qu'elle en fut engros-

sée, que ce mariage établit une alliance entre eux et ce vent, et qu'ils tirèrent de grands secours de cet allié, en lui demandant son assistance dans la guerre contre les Perses. Ils furent si persuadés de toutes ces choses, qu'ils les confirmèrent par des décrets publics; par la construction d'un autel, par la célébration d'un anniversaire. Ce que je remarque, afin que personne ne m'objecte que l'enlèvement d'Orithye était regardé dans Athènes comme une fiction poétique, et un jeu d'esprit. Cette objection est très-fausse. Tout ce que je viens de dire du vent Borée était un article de foi parmi les Athéniens. Je crois bien qu'au commencement ce ne fut qu'une fantaisie de poète, chantée dans les carrefours; mais enfin elle se fourra dans le système de la religion publique. Disons la même chose des autres parties de la religion païenne, et remarquons par-là une différence notable entre le mahométisme et le paganisme. Un imposteur a fondé le mahométisme : il a eu cela pour but; mais le paganisme s'est formé sur les jeux d'esprit de quelques poètes, qui ne songeaient point à canoniser leurs fictions, et qui ne les inventaient que pour s'amuser. C'est d'eux que l'on pouvait dire *hæ nugæ seria ducunt in mala*. Depuis qu'une fois ces badineries furent regardées comme un point de foi, elle ne déchurent jamais de leur crédit. C'est à cet égard que les Égyptiens pouvaient dire aux Grecs, *vous êtes toujours enfans* (76); mais les Grecs pouvaient encore mieux leur faire le même reproche à cet égard-là (77). Aussi l'on ne trouve point d'auteur parmi eux, qui soit digne de l'honnêteté qu'un Romain a eue pour Diodore de Sicile, dont il a dit, c'est le premier entre les Grecs qui ait cessé de niaiser (78).

Je ne prétends pas que tous les Athé-

(76) Ὁ Σάλων, Σάλων, Ἕλληνες εἰς παῖδες ἐστὲν.... νέοι ἐστὲν (ἐἰπεῖν) τὰς ψυχὰς πάντες. O Solo, Solo, Græci pueri semper estis.... juvenis semper vobis est animus. Plato, in Timæo, pag. 1043, C.

(77) Quis nescit, Volusi Bithynice, qualia demens Ægyptus portenta colat, etc.

Juvenal., Sat. XV, init.

(78) Apud Græcos desiit nugari Diodorus. Plin., in Præfat., pag. 10.

(73) Apollonius, Argonaut., lib. I, vs. 213, pag. 24.

(74) Phil., in Vitâ Apollonii, lib. IV, p. 167.

(75) Artus Thomas, sieur d'Embri, dans ses Annotations sur la Vie d'Apollonius, traduite en français par Vigénère, tom. I, pag. 801.

niens fussent assez simples, pour ajouter foi à ces beaux contes. Je me souviens de la réponse que Platon a mise dans la bouche de Socrate interrogé s'il croyait que la tradition de l'enlèvement d'Orithye fût véritable, ἀλλ' εἰπὲ πρὸς Διὸς, ὃ Σώκρατες καὶ σὺ τοῦτο τὸ μυθολόγημα πειθῆναι ἀληθὲς εἶναι; *sed dic per Jovem, Socrates, tu ne hanc fabulam putas veram fuisse* (79)? « Si je croyais avec les sages, répondit-il, qu'elle est fausse, je ne sens pas absurde. » Ἄλλ' εἰ ἀπιστεῖν, ὥσπερ οἱ σοφοὶ, οὐκ ἂν ἄτοπος εἶναι. *Jam si non putarem ut saepeint, absurdus non essem* (80). On voit, d'un côté, par ces paroles, que les personnes les plus éclairées jugeaient de cela comme il fallait; et de l'autre, qu'on gardait quelques mesures en s'expliquant là-dessus dans un ouvrage public. Quoi qu'il en soit, une infinité d'Athéniens pleins d'esprit et de bon sens en toute autre chose, cent fois plus capables de tromper que de se laisser tromper, croyaient bonnement ce qu'on leur disait de Borée et d'Orithye. C'est là un sujet d'étonnement : on y trouve une belle moralité sur la faiblesse de l'entendement humain. Jugeons de l'ancien par le moderne. Aujourd'hui, dans Rome, où il y a tant d'esprit et tant de prudence, on croit communément la plupart des traditions qui fondent le culte de quelques chapelles particulières. Un petit nombre d'esprits plus forts n'en croient rien. C'est ainsi qu'il faut raisonner à l'égard de l'ancienne Grèce.

(H) *Voici une observation sur un passage de Natalis Comes.*] Nous avons vu (81) que cet écrivain assure que Borée enleva Chloris, fille d'Arcturus, et la transporta sur le mont Niphate, qui fut ensuite nommé le lit de Borée; et qu'il eut d'elle une fille, qui eut nom Hyrpax. Natalis Comes prétend que Cléanthe racontait cela dans le 1^{er}. livre de *Moribus*; mais voici ce que Plutarque nous apprend (82). Le mont Niphate fut appelé le lit de Borée, depuis que ce Dieu y eut transporté Chloris, fille d'Arcturus (83). Il en eut un fils qui fut appelé

Harpax, et qui succéda au roi Heniochus. Cette montagne fut ensuite appelée Caucase, parce que Saturne s'y étant réfugié, après la guerre des géans, et par la peur que lui firent les menaces de son fils, y tua un berger nommé Caucase. Il fut chassé de cet asile, et précipité dans le Tartare. Jupiter l'y précipita, et voulut que la montagne fût appelée Caucase, en l'honneur de ce berger, et y attacha Prométhée. C'est ce que Cléanthe racontait au III^e. livre de la *Théomachie*. Il n'est pas certain que Plutarque l'ait cité à l'égard des choses qui concernent le vent Borée; et ainsi Natalis Comes est censurable par bien des endroits.

BORGARUTIUS (PROSPER), médecin italien, a vécu au XVII^e. siècle. Il publia quelques ouvrages, dont le premier fut un *Traité d'Anatomie*. Il le composa en sa langue maternelle; et ayant vu qu'on l'approuvait à un tel point, que les professeurs d'anatomie dans les universités d'Italie ne faisaient point difficulté d'adopter ses propres paroles, il résolut de le traduire en latin, et d'y ajouter plusieurs nouvelles observations qu'il avait faites pendant qu'il enseignait publiquement l'anatomie à Padoue. Il ne se contenta pas de communiquer au public les lumières que la dissection des corps peut donner, il travailla aussi sur les remèdes des maladies, et fit imprimer quelque chose là-dessus, quoiqu'il eût juré de n'avoir jamais affaire avec les libraires (A). Il fit un voyage à la cour de France, l'an 1567 : et comme il se qualifie *Médecus regius*, médecin du roi, je conjecture qu'il obtint alors ce titre. Il trouva à Paris le manuscrit de *la Grande Chirurgie de Vesalius*, et l'acheta, et le fit imprimer à Venise

(79) Plato, in *Phædro*, pag. 1211, A.

(80) *Idem*, *ibidem*.

(81) *Ci-dessus*, citation (53).

(82) Plutarch., de *Fluviis*, pag. 18.

(83) *C'était la rivière que l'on nomma ensuite Phasis.*

(a), l'an 1569, in-8°. (B). Son épître dédicatoire, datée de Padoue, le 13 de septembre 1568, m'a fourni ce que je viens de rapporter.

(a) *Ex officinâ Valgrisiânâ.*

(A) *Il fit imprimer quelque chose..., quoiqu'il eût juré de n'avoir jamais affaire avec les libraires.* La peine qui l'accablait, pendant le cours de l'impression de son livre d'*Anatomie*, et les chagrins qu'il rencontrait dans le travail des imprimeurs, lui firent faire par dépit un tel serment; mais lorsqu'il se vit enfin tiré de dessous la presse, il se dégagea de sa parole. Il se compare là-dessus aux femmes, qui, pendant le travail d'enfant, protestent qu'elles se donneront bien garde de s'y exposer de nouveau : et néanmoins, la douleur étant passée, elles oublient leurs protestations : *Quod accidere universis parturientibus solet, mihi planè contigisse videtur, ut dum in labore quidem versantur se jurent amplius non parituras : postea verò, extra discrimen positæ, rursus et concipiunt et pariunt. Nam quod haud ita pridem Contemplationem Anatomicam, laboriosissimum partum, exarandam in publicam Studiosorum commoditatem curarem ; ac partim quidem immensis laboribus fractus, partim præli difficultates ac molestias summas pertæsus, constituissém, ac propemodum apud me dejerissem, non futuram mihi amplius rem cum typographis : posteaquàm foetus jam editus est in lucem, violare jusjurandum compulsus fui, fabricam Pharmacopolitercon (ut interim de meo Pestilentis morbi Tractatu, ac Methodo de Morbo Gallico verba facere non curem) duodecim classibus digestam publicè educavi, ac meo quidem lacte tam diù sustuli, donec hinc inde se ipsa audacter evolavit (1). Il ajoute que son zèle pour l'utilité du public l'obligea à violer son serment; car il voyait que les fautes que l'on commettait dans la composition des remèdes avaient besoin de correction, et qu'il pouvait s'y employer efficacement. Je ne sais s'il a mis au jour les*

(1) Prosper Borgarutius, epist. dedicat. Chirurgie magnæ Andree Vessaliû.

quatre livres qu'il promettait de *Morborum Puerorum curandi ratione* (2). On ne les marque point dans *Lindennius renovatus*, ni dans l'*Épitomé* de la Bibliothèque de Gesner (3), ni au Supplément de la même Bibliothèque : ce serait une mauvaise raison de conclure qu'il n'a point donné cet ouvrage; car il en a fait quelques autres, dont ces bibliothécaires ne parlent pas.

Chacun sait le conte de cette femme, qui faisait les protestations indiquées ci-dessus, et qui néanmoins ne fut pas plus tôt délivrée, qu'elle demanda qu'on éteignît la chandelle bénite qui brûlait encore sur sa table : *elle pourra me servir une autre fois*, ajouta-t-elle. On ne peut point ici appliquer juste ce que disent les Italiens, *Passato il pericolo, gabbato il santo*; qu'on envoie paître le saint quand le péril est passé. On sait fort bien les raisons particulières et indispensables qui dégagent très-justement de ce que les femmes auraient juré dans cette occasion. Il n'en va pas de même des vœux que l'on fait sur mer pendant la tempête, et que l'on oublie trop souvent après qu'on est arrivé au port.

Il n'y a point d'auteurs aussi sujets que les poètes à oublier qu'ils ont promis solennellement de ne faire plus rien imprimer.

*Oh ! combien l'homme est inconstant, divers,
Faible, léger, tenant mal sa parole !
J'avais juré, même en assez beaux vers,
De renoncer à tout conte frivole.
Et quand juré ? c'est ce qui me confond :
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse.
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un seul moment. Dieu ne fit la sagesse
Pour les cerveaux qui hantent les neuf sœurs.*

C'est ainsi que parle l'ingénieux la Fontaine au commencement de l'un de ses contes (4). M. Ménage a fait deux chapitres (5) pour prouver que les poètes, après avoir juré de ne faire plus de vers, ne laissent pas d'en faire encore (6).

(2) *Idem*, *ibid.*, *sub fin.*

(3) Où on le nomme Bergarutius, au lieu de Borgarutius.

(4) La Fontaine, au conte de la Clochette, tom. I, pag. 192.

(5) Dans l'*Anti-Baillet*, chap. CXXIII et suiv.

(6) Voyez l'*Index* de l'*Anti-Baillet*, au mot Poètes.

(B) *Il trouva à Paris le manuscrit de la Grande Chirurgie de Vesalius... et le fit imprimer à Venise, l'année 1569, in-8°.*] Il le corrigea, et digéra, et en fit en quelque manière son propre ouvrage, comme il le marque dans le titre,

Andrea Vessalii, Bruxellensis, Philippi Hispaniarum regis Medici, Chirurgia magna, in septem libros digesta, In quâ nihil desiderari potest, quod ad perfectam atque integram, de curandis humani corporis malis, Methodum pertineat. Ab excellentissimo Philosopho, ac Medico regio PROSPERO BORGARUTIO recognita, emendata, ac in lucem edita. Formæ etiam instrumentorum, quibus Chirurghi utuntur, his in libris apprimè descriptæ sunt. Venetiis, ex officinâ Valgrisiandæ, 1569.

BORRHAUS (MARTIN), professeur en théologie à Bâle, fut premièrement connu sous le nom de Cellarius. Il était né à Stuttgard, au pays de Wittemberg, l'an 1499 (a), et il fut disciple de Capnion (b). Il reçut à Heidelberg le degré de maître en philosophie (c); et puis s'en étant allé à Wittemberg, il y acquit l'amitié de Mélanchthon, avec qui il avait déjà eu quelque habitude à Tubinge (d). Comme il ne manquait ni d'esprit, ni de savoir, il trouva beaucoup de disciples à instruire, et il gagnait à cela bien de l'argent. Ce fut par la recommandation de Mélanchthon, qu'il fut admis à cet emploi. Il se laissa misérablement séduire par Stubner, l'un des premiers fondateurs de l'anabaptisme, et il travailla avec beaucoup de chaleur à établir cette secte (e). Il eut une conférence avec Luther, l'an 1522 (A), et y fit paraître un grand fanatisme. Étant allé en Prusse, l'an 1525, il y fut

mis en prison par l'ordre du prince, et il ne laissa pas de faire beaucoup de livres pour soutenir ses erreurs (f). Mais quand il eut vu que sa secte recevait de jour en jour de grands échecs, et que l'espérance qu'elle avait donnée du renouvellement de toutes choses se trouvait trompeuse, il se convertit, et se retira à Bâle l'an 1536 (g). Il quitta non-seulement l'anabaptisme, mais aussi le nom de Cellarius, et se fit nommer Borrhaüs. Il se maria, et s'appliqua quelque temps à un métier pour gagner sa vie (h). Enfin il fut agrégé au nombre des professeurs de l'académie, et il enseigna premièrement la rhétorique, et puis la théologie. Il fit des livres (B), et mourut de peste à Bâle, l'an 1564 (i).

(f) Camerar., in Vitâ Melancht., pag. 47.

(g) Hoornbeek, Summa controvers., pag. 355. Voyez aussi Camerarius, in Vitâ Melanchthon., pag. 48.

(h) Victus causâ fenestratio opificio se aliquando addixit. Hoorn., Summa Controv. pag. 356.

(i) Hoorn., Summa Controv., pag. 356.

(A) *Il eut une conférence avec Luther l'an 1522.*] Les premières fureurs de l'anabaptisme éclatèrent à Zwicaw, où Nicolas Storch, Marc Stubner, et Thomas Munzer, s'érigèrent en prophètes, et se vantèrent d'avoir avec Dieu beaucoup d'entretiens. Ils s'attirèrent par-là un grand nombre d'auditeurs: car ils promettaient qu'on verrait bientôt le nouveau règne du Messie. Pendant ce temps-là, Luther se tenait caché: il ne laissa pas d'apprendre la levée de bouclier de ces fanatiques, et les progrès qu'ils faisaient à Wittemberg, où ils avaient même un peu ébranlé Mélanchthon (1). Pour ce qui est de notre Cellarius,

(a) Konig., Bibl. pag. 126.

(b) Fridéric Spanhémius, de Origine et Progressu Anabapt., num. 2.

(c) Hoorn., Summa Controvers., p. 356.

(d) Camerar., in Vitâ Melancht., pag. 48.

(e) Ex eodem, ibid., pag. 47, 48.

(1) Voyez Seckendorf, Histor. Lutheran., lib. I, pag. 192, 193.

ils le gagnèrent entièrement : il devint aussi zélé qu'aucun d'eux. *Non paucos in suam sententiam perducebat* (Marcus Stubnerius) quorum caput fuit *Martinus Cellarius*, qui istis pertinacissimè diu sanè adhæsit, et causam hanc egit atque defendit (2). Luther, sortant de sa retraite, arriva à Wittemberg au mois de mars 1522, et arrêta par ses sermons les progrès de ces gens-là. Leurs disciples mêmes l'écouterent avec beaucoup de vénération ; mais dès que Stubner, qui était sorti de Wittemberg pour quelque affaire, y fut revenu, ils s'attachèrent à lui comme auparavant, et l'encouragèrent à soutenir ses opinions. Cellarius l'y exhorta principalement (3). Stubner demanda à conférer avec Luther, et obtint enfin jour et heure pour cela : il se rendit à l'assignation, accompagné de Cellarius et d'un autre. Luther n'avait avec lui que Mélanchthon. Vous allez voir dans le passage latin que je rapporte, que Cellarius fit paraître plus d'emportement que Stubner, et comment ces fanatiques sortirent de Wittemberg ce jour-là même, pour se retirer à Chemberg, d'où ils écrivirent à Luther une lettre pleine de malédictions. *Audivit Lutherus placidè narrantem Marcum sua. Cum dicendi finem fecisset, nihil contra illa adeò absurda et futilia disserendum ratus Lutherus, hoc modo monuit ; viderent quid agerent. Nihil eorum quæ commemorassent, sacris litteris niti, commentaque esse cogitationum curiosarum aut etiam fallacis et fraudulentæ spiritûs deliras et perniciosas subjectiones. Ibi Cellarius et voce et gestibus vesanis, cum et solum pedibus et propositam mensulam manibus feriret, exclamare et indignari, ausum esse Lutherum suspicari tale aliquid de divino homine. At Marcus paulò sedatior, ut scias, inquit, Luther, me spiritu Dei præditum esse, ego, quid in animo tuo conceperis, sum indicaturus, idque est : Te incipere inclinari ad hæc ut meam doctrinam veram esse credas. Cum Lutherus, ut ipse postea dixit, istam, de dictâ operâ sententiam cogitando esset*

complexus : Increpet te Deus, Satana. Post hæc plus verborum faciendum Lutherus non putavit, et minantes gloriantesque eos dimisit, ac nescio quid pollicentes de mirabilibus effectionibus, quibus probaturi sua essent, cum hoc modo dixisset : Is Deus quem ego veneror et colo, facile vestra numina, ne quid tale efficiatur, coërcebit ; eo die oppido illi excesserunt, et Chembergο distante passibus amplius millibus quinque literas plenas maledictis et execrationibus ad Lutherum miserunt (4).

(B) *Il fit des livres.*] Il publia des *Notes sur la Politique d'Aristote*, l'an 1545 ; un *Commentaire sur la Rhétorique du même Aristote*, l'an 1551 ; un *Commentaire sur le Pentateuque*, l'an 1557 ; un *sur Ésaïe et sur l'Apocalypse*, l'an 1561 ; un *sur Job et sur l'Écclésiaste*, l'an 1564. Je n'ai point vu ce qu'il a fait sur la *Logique* et sur les *Mathématiques* (5), ni son *Commentaire sur le livre des Juges et sur le livre des Rois* (6). König lui donne un ouvrage de philosophie, divisé en trois livres, de *Censurâ veri et falsi* (7).

(4) Camerarius, in *Vitâ Melanchthon.*, pag. 51, 52.

(5) *Præter scripta logica et mathematica, libris aliquot commentariis in Vetus Testamentum se ecclesiæ Dei commendavit.* Spanhemius, de Orig. et Progr. Anabapt., num. 2.

(6) Hoornebeck, *Summa Controvers.*, pag. 356, en fait mention.

(7) König, in *Biblioth. vet. et novâ*, pag. 126.

BORRI (JOSEPH-FRANÇOIS), en latin *Burrhus*, fameux chimiste, charlatan, et hérétique du XVII^e. siècle, était Milanais (a). Il acheva ses études dans le séminaire de Rome (A), où les jésuites l'admirèrent comme un prodige, à cause de sa mémoire et de sa capacité. Il s'attacha ensuite à la cour de Rome, et ne laissa pas d'approfondir plusieurs secrets de chimie. Il donna dans les débauches les plus effrénées, et se trouva obligé l'an 1654 à se ré-

(2) Camerarius, in *Vitâ Melanchthon.*, pag. 47.

(3) *Inque omnibus maximè et ardentissimè M. Cellarius.* Camerarius, in *Vitâ Melanchthonis*, pag. 50.

(a) Voyez ci-dessous la fin de la remarque (I).

fugier dans une église. Peu après il fit le dévot, et sema clandestinement des discours de visionnaire (B). Il communiquait à ses confidens les révélations qu'il se vantait d'avoir eues; mais voyant, après la mort d'Innocent X, que le nouveau pape Alexandre VII renouvela les tribunaux, et fit prendre garde de plus près à toutes choses, il n'espéra point d'avoir le temps nécessaire pour augmenter le nombre de ses disciples, autant que son dessein le demandait : ainsi il sortit de Rome, et s'en retourna à Milan. Il y fit le dévot, et s'accrédita par ce moyen auprès de plusieurs personnes, auxquelles il faisait faire certains exercices de piété, qui avaient une grande apparence de vie spirituelle. Il engageait les membres de sa nouvelle congrégation à lui jurer le secret; et quand il les vit affermis dans la croyance de sa mission extraordinaire, il leur dicta certains vœux, par la suggestion de son ange, leur disait-il. L'un de ces vœux était celui de la pauvreté, en exécution duquel il se faisait consigner l'argent que chacun avait. Le cinquième de ces vœux les engageait à un zèle très-ardent pour la sainte propagation du règne de Dieu. Ce devait être le règne du Très-Haut, le règne d'un seul troupeau, selon le jargon de cette nouvelle secte (b). Borri devait être le capitaine général des troupes qui réduiraient tout le genre humain à une même bergerie; il serait assisté

d'une façon très-particulière par Michel l'archange; il avait déjà reçu du ciel une épée sur la poignée de laquelle se voyait l'image des sept intelligences; et on tuerait le pape même, s'il n'avait pas sur son front la marque requise. Je laisse là le détail des autres visions (c), pour dire quelque chose des nouveaux dogmes du cavalier Borri. Il enseignait, entre autres choses, que la Sainte-Vierge était une véritable déesse, et proprement le Saint-Esprit incarné; car il disait qu'elle était née de sainte Anne, tout comme Jésus-Christ était né d'elle. Il l'appelait la fille unique de Dieu conçue par inspiration, et faisait ajouter cela à la messe, lorsque les prêtres ses sectateurs la célébraient (d). Il disait qu'elle était présente, quant à son humanité, au sacrement de l'eucharistie, et alléguait certains passages de l'Écriture, pour le soutien de ses dogmes. Il s'avisa même de dicter à ses disciples un traité sur son système (C). J'ai déjà dit qu'il se vantait d'avoir bonne part aux révélations célestes : c'est par cette voie qu'il avait appris que saint Paul lui communiquait la même puissance que Dieu conféra à cet apôtre pour censurer la conduite de saint Pierre. Il se vantait de communiquer aux autres le don d'illumination pour l'intelligence des mystères, et il se servait de l'imposition des mains, en priant la Trinité de recevoir le novice dans la religion des évangeliques nationaux (e).

(b) *Quanto si doveva fare nello spazio di poch' anni col suo imaginario regno dell' altissimo ed il suo solo Ovile. Vita del cavagl. Borri, pag. 347.*

(c) *Voyez les remarques.*

(d) *Voyez la remarque (C), à la fin.*

(e) *Coll' imporre loro tutte due le mani*

Son dessein était, en cas qu'il se trouvât assisté d'un assez grand nombre de sectateurs, de se produire sur la grande place de Milan, d'y représenter éloquemment les abus du gouvernement ecclésiastique, et du gouvernement séculier, d'animer le peuple à la liberté et de s'assurer ainsi de la ville et du pays de Milan, et puis de pousser ses conquêtes le mieux qu'il pourrait. Mais tous ses desseins avortèrent par l'emprisonnement de quelques-uns de ses disciples. Il se sauva bien vite, dès qu'il eut su cette première démarche de l'inquisition, et n'eut garde de comparaître aux ajournemens de ce redoutable tribunal. Son procès lui fut fait par contumace en 1659 et 1660 : il fut condamné comme hérétique et son effigie fut brûlée à Rome, avec ses écrits, au Champ de Flore, par la main du bourreau, le 3 de janvier 1661 (D). Il s'était arrêté quelque temps dans la ville de Strasbourg, et y avait trouvé du support et de l'appui, tant en qualité de persécuté de l'inquisition, qu'en qualité de grand chimiste : mais il lui fallut un plus grand théâtre. Il le chercha en Hollande l'an 1661, et le trouva à Amsterdam. Il y fit un grand bruit : on allait à lui comme au médecin universel de toutes sortes de maladies. Il y parut en magnifique équipage : il se faisait traiter d'excellence ; on parlait de le marier aux plus grands partis, etc.

sovra il capo invocando la santissima triade affinché gradisse d'accretarli nella religione de nazionalisti Vangelici. Vita del Borri, pag 361.

La chance tourna : on vit baisser sa réputation, soit que ses miracles ne trouvassent plus de foi, soit que sa foi ne pût faire plus de miracles (f) ; et une belle nuit, il fit banqueroute, et se sauva d'Amsterdam avec plusieurs pierreries, et plusieurs sommes d'argent qu'il avait escamotées (g). Il se retira à Hambourg, où était alors la reine Christine, se mit sous sa protection, et lui persuada de hasarder bien de l'argent pour le travail du grand œuvre ; ce qui n'aboutit à rien. Il passa ensuite à Coppenhagen, et inspira une forte envie à sa majesté danoise de faire chercher la pierre philosophale. Il acquit par ce moyen les bonnes grâces de ce prince, jusques à devenir très-odieux à tous les grands du royaume. Immédiatement après la mort de ce roi, auquel il avait fait faire inutilement des dépenses infinies, il sortit de Danemarck, crainte d'y être mis en prison, et résolut de s'en aller en Turquie (h). Étant arrivé sur les frontières, au temps que l'on découvrit la conspiration de Nadasti, de Serin, et de Frangipani, on le prit à Goldingen pour un des complices : c'est pourquoi le seigneur du lieu le fit prier de venir loger chez lui, et s'assura de sa personne ; et ayant su que son prisonnier

(f) *Cominciando a mancare i miracoli alla sua fede, o la fede a suoi miracoli. Vita del Borri, pag. 372.*

(g) *Se ne fuggì di notte carico di gemme e danari alla somma di più di dodeci mila duppe. Ibid.*

(h) *On a oublié dans le livre dont cet article est extrait, de parler du voyage de Borri à la cour de Saxe. Voyez le Journal de Leipsick de 1688, pag. 587.*

s'appelait Joseph François Borri, il envoya ce nom à sa majesté impériale, afin qu'on vît si cet homme était du nombre des conjurés. Le nonce du pape avait audience de l'empereur, justement lorsque la lettre du comte de Goldingen fut apportée. Il n'eut pas plus tôt ouï le nom de Borri, qu'il demanda au nom du pape que ce prisonnier lui fût livré. L'empereur, y ayant consenti, fit venir à Vienne le chevalier Borri, lui obtint promesse du pape qu'on ne le ferait point mourir, et l'envoya à Rome, où il fut condamné à passer toute sa vie dans les prisons de l'inquisition, et à faire amende honorable (E). Quelques années après, il obtint la liberté de sortir, pour traiter le duc d'Étrée, que tous les médecins comptaient déjà pour perdu, et il le guérit : ce qui fit dire qu'un hérésiarque avait fait un grand miracle dans Rome (F). Le duc obtint qu'on le changerait de prison, et qu'on l'enverrait au château Saint-Ange. Le bruit a couru depuis ce temps-là qu'on lui permettait de sortir deux fois la semaine, et de se promener par la ville avec des gardes (i) (G). On imprima à Genève, en 1681, quelques écrits qu'on lui attribue (H). On verra dans les remarques ce que Sorbière pensait de ce personnage (I). Ce sera un assez curieux supplément de cet article. J'indiquerai aussi ce que

Monconis en a pensé (K). M. Frischman, résident de France à Strasbourg, a fait un écrit qui mérite d'être lu touchant le sieur Borri (L). Le supplément du Voyage de M. Burnet n'est pas exact sur ce chapitre (M). La gazette flamande d'Utrecht, du 9 de septembre 1695, annonça que Borri, âgé de soixante et dix-neuf ans, était mort depuis peu au château Saint-Ange*.

* Il existe un *Précis de la vie de Joseph-François Borri* par M^r. I. D. B., 1786, in-12 de 32 pages. On y fait mourir Borri en septembre 1696.

(A) *Il acheva ses études dans le séminaire de Rome.*] L'auteur de sa Vie omet ici une circonstance qui méritait bien d'être rapportée. Je la donnerai selon les termes d'un mémoire qui m'est venu de la part de M. Baudrand le géographe. « Borri » étant dans le séminaire des jésuites » y excita contre eux une sédition, et » s'enferma avec les autres durant » trois jours, en sorte qu'il fallut » faire venir le barigel ou grand pre- » vôt avec ses archers, pour réduire » à la raison ces écoliers avec Borri, » qui, en 1653, fut secrétaire du » marquis Mirogli, résident de l'archiduc d'Inspruck à Rome, où je le » vis alors, ainsi qu'en 1654; mais » on ne parlait pas de ses hérésies, » et en l'an 1655 il s'en alla à Inspruck, et puis à Milan. » Voilà des faits qui s'accordent peu avec la Vie imprimée de ce cavalier.

(B) *Après avoir donné dans les débauches les plus effrénées, il fit le dévot, et sema clandestinement des discours de visionnaire.*] Affectant les apparences d'un grand zèle, il déplorait le dérèglement des mœurs qui régnait à Rome, et il assura que la maladie était venue à son comble, et que le temps de la guérison approchait : temps heureux, auquel il n'y aurait sur la terre qu'un seul bercail, dont le pape serait l'unique berger. « Quiconque refusera, disait-il, d'entrer dans cette unique bergerie sera détruit par les armées papales. » Dieu m'a prédestiné pour être le

(i) Tiré d'un livre intitulé *Breve Relazione della Vita del cavaliere Gioseppo Francesco Borri Milanese*, imprimé à Genève (le titre porte in Colonia, appo Pietro del Martello), en 1681, avec un autre traité qui a pour titre *la Chiave del Gabinetto del cavaliere Gioseppo Francesco Borri*.

» général de ces armées. Je suis assuré que rien ne leur manquera : j'achèverai bientôt mes travaux chimiques, par l'heureuse production de la pierre philosophale; et par ce moyen j'aurai autant d'or qu'il en faudra. Je suis assuré du secours des anges, et particulièrement de celui de Michel l'archange. Lorsque je commençai de marcher dans la vie spirituelle, j'eus une vision de nuit, accompagnée d'une voix angélique, qui m'assura que je deviendrais prophète : le signe qui m'en fut donné fut une palme qui m'apparut toute entourée des lumières du paradis (1). Il se vanta que l'archange saint Michel avait pris poste dans son cœur, et que les anges venaient par troupes lui révéler les secrets célestes, et ce qui se passait dans le conclave d'Alexandre VII. Je ne rapporte qu'une petite partie de ses chimères : cela peut suffire pour faire juger du total.

(C) *Il s'avisa de dicter à ses disciples un traité sur son système.*] Il le retira d'entre leurs mains, quand il commença de connaître que l'inquisition avait ouï dire quelque chose de leurs assemblées nocturnes, et cacha tous ses cahiers dans un monastère de filles. C'est de là qu'ils tombèrent entre les mains de l'inquisition : on y trouva des doctrines tout-à-fait extravagantes, comme, *que le Fils de Dieu, par un principe d'ambition, et pour devenir égal à son père, le poussait à créer des êtres; que la chute de Lucifer était venue du refus qu'il avait fait d'adorer en idée Jésus-Christ et la Sainte-Vierge; que les anges qui adhèrent à Lucifer, non par délibération, mais par désir seulement, sont demeurés dans les airs; que Dieu se servit du ministère des anges rebelles, pour la création des élémens et des animaux; que l'âme des bêtes est une production, ou plutôt une émanation de la substance des mauvais anges, et que c'est pour cela qu'elle est mortelle; que la Sainte-Vierge était sortie condéifiée du sein de la nature divine, et qu'autrement elle n'aurait pu devenir l'épouse du*

(1) *Gli apparisce una palma circondata d'ogni intorno, da lumi paradisiaci.* Vita del cavaliere Borri, pag. 342.

Saint-Esprit, à cause de la disproportion des natures (2). J'ai dit dans le corps de cet article, qu'il la nommait la fille unique de Dieu : je m'en vais citer mon auteur. *Chiamava la Vergine, sagraissima Dea, ed unispirata figlia dell' altissimo, e da que' Sacerdoti suoi sciocchi sieguaci faceva aggiugnere al canone della Messa la parole UNINSPIRATA FILIA* (3).

(D) *Son effigie fut brûlée à Rome. le 3 de janvier 1661.*] On lui attribue la même pensée que plusieurs attribuent à Henri Étienne; c'est d'avoir dit qu'il n'avait jamais eu plus de froid que le jour que l'on le brûla à Rome. De Dominis se servit, dit-on, de la même raillerie. *Gli pervenne la nuova che la sua effigie era abbruciata, e si lasciò intendere, che non aveva mai avuto tanto freddo quanto quel giorno, all' imitazione di Marco Antonio de Dominis, che disse lo stesso, mentre ritrovandosi egli in Inghilterra si faceva della sua effigie simil' esecuzione* (4).

(E) *Il fut condamné à passer toute sa vie dans les prisons de l'inquisition, et à faire amende honorable.*] On sera bien aise de trouver ici plus au long ce que j'ai touché en gros touchant la peine qui fut infligée au chevalier Borri. Il « fut condamné le dernier dimanche du mois d'octobre 1672 de faire une abjuration de ses erreurs en l'église de Minerve, pour lequel effet on le mena sur un échafaud qu'on avait fait exprès, où l'une de ses parties, qui était un prêtre, lut le procès tout haut, avec sa confession et abjuration. La sentence fut prononcée par le saint office, lui étant à genoux avec un cierge à la main, pendant qu'on lisait son abjuration; ce qu'étant fait, il se leva, et remercia le sacré collège de la douceur dont il avait usé envers lui, en ne lui imposant point une plus dure punition, qu'il confessait avoir bien méritée. Cela se fit en présence d'une infinité de personnes, qui furent curieuses de voir un homme si fameux, et une action si solennelle et si extraordinaire. Il était environné d'une

(2) Vita del cavaliere Borri, pag. 354 et suiv.

(3) *Là même*, pag. 351.

(4) *Là même*, pag. 369.

sieurs fois le cavalier Borri, et qu'il sait très-bien que ce prisonnier ne pouvait descendre que jusqu'à une certaine porte qui est au milieu du degré du donjon du château Saint-Ange, jusqu'où il venait accompagner ceux qui le venaient voir; qu'il avait un assez joli appartement, qui consistait en trois chambres et un laboratoire; qu'il fallait avoir un billet du cardinal Cibo, si l'on voulait être admis; et qu'il regardait ce château comme une véritable prison pour lui, dont il ne désespérait point que M. le duc d'Étrée ne le délivrât. On peut accorder la différence de ces relations par le *Distingue tempora*; et ceux qui savent le caractère de notre Borri voient sans peine, qu'après avoir obtenu la permission de sortir de temps en temps, il a été capable peut-être de dire, en grand hâbleur, qu'il n'était plus prisonnier.

(H) *On imprima à Genève, en 1681, quelques écrits qu'on lui attribue.*] Ils peuvent être réduits à deux, à des *Lettres sur des matières de chimie*, et à des *Réflexions politiques*. Le premier de ces deux ouvrages est intitulé : *La Chiave del gabinetto del cavagliere Gioseppo Francesco Borri Milanese*. Il contient dix lettres, dont les deux premières, datées de Copenhague l'an 1666, ne sont autre chose en substance que le *Comte de Gabalis*, que M. l'abbé de Villars publia l'an 1670. Je donne à examiner aux curieux lequel de ces deux ouvrages doit passer pour l'original. Les autres lettres roulent sur des questions de chimie, excepté la dernière; car on soutient dans celle-ci l'opinion de M. Descartes sur l'âme des bêtes. L'autre traité a pour titre *Istruzioni politiche del cavagliere Gioseppo Francesco Borri Milanese, date al re di Danimarca*. Ce sont quelques aphorismes de politique, accompagnés d'un assez long commentaire. La Vie du cavalier Borri apprend qu'il publia, lorsqu'il demeurait à Strasbourg, une lettre qui courut par tout le monde (11). La Bibliothèque des médecins fait mention de deux de ses lettres, imprimées à Copenhague

l'an 1669, et adressées à Bartholin, l'une de *Ortu Cerebri et Usu Medico*, l'autre de *Artificio oculorum humores restituendi* (12). Konig lui attribue un autre écrit intitulé *Notitia gentis Burrhorum*.

(I) *Voici ce que Sorbière pensait de ce personnage.*] « Il me reste seule-
» ment à vous dire deux ou trois mots
» de ce fameux chevalier Borri, que
» j'ai vu à Amsterdam, en cette der-
» nière course que j'y ai faite. Vous
» voulez savoir comment il est arrivé
» qu'il a fait de si loin tant de bruit
» à Paris, que des gens de qualité se
» sont fait porter en brancard en Hol-
» lande, pour être guéris par ce char-
» latan; et que d'autres gens d'esprit
» y sont allés tout exprès pour visiter
» un si grand homme. Que dirai-je à
» cela, monsieur, si ce n'est qu'il est
» vrai aujourd'hui, de même qu'il a
» été vrai autrefois, que notre pau-
» vre humanité pourrait être définie
» par l'inclination au mensonge, et
» par la crédulité : *Homo est animal*
» *credulum et mendax*; l'homme est
» un animal crédule et menteur, φι-
» λοληρον ζῶον. Ceux qui ajoutent foi
» si aisément aux histoires que l'on
» raconte de ces faiseurs de miracles,
» tel que Borri a été tenu avant que
» le monde en fût détrompé, n'ont pas
» manqué sans doute d'écouter atten-
» tivement en leur enfance les contes
» de Peau d'Ane; et cela marque un
» bon naturel, avec un esprit fort
» disciplinable. J'aurais bien à philo-
» sopher là-dessus (13).... Il arrive,
» après que l'on.... s'est moqué des
» médecins ordinaires, que l'on donne
» tout à coup une entière croyance
» aux promesses d'un charlatan, et
» qu'on se laisse piper à sa nouvelle
» méthode, quoiqu'il ne débite que
» les mêmes denrées. Celui dont je
» vous veux faire la peinture est
» un grand garçon noireau, d'assez
» bonne façon, qui va bien vêtu,
» et qui fait quelque dépense. Elle
» n'est pourtant pas telle qu'on se
» l'imagine, et qu'on l'exagère; car
» huit ou dix mille livres peuvent

(11) *Stampò la lettera di restituire l'occhio ad un cavallo, che corre per tutto il mondo.* Vita del cav. Borri, pag. 370. Il savait fort bien guérir les maux d'yeux. Voyez la remarque (K).

(12) Mercklinus, in Lindenio renovato, pag. 289, au mot Franciscus Josephus Burrhus. Le Journal des Savans du 2 septembre 1669 parle amplement de ces deux lettres.

(13) Sorbière, Relation d'un Voyage en Angleterre, pag. 155.

» aller bien loin à Amsterdam. Mais
 » une maison de quinze mille écus
 » achetée en un bel endroit, cinq ou
 » six estafiers, un habit à la française,
 » quelque collation aux dames, le re-
 » fus de quelque argent, cinq ou six
 » richedales distribuées en temps et
 » lieu à des pauvres gens, quelque
 » insolence de discours, et tels autres
 » artifices, ont fait dire à des per-
 » sonnes crédules, ou qui eussent bien
 » voulu que cela fût, qu'il donnait
 » des poignées de diamans, qu'il fai-
 » sait le grand œuvre, et qu'il avait
 » la médecine universelle (14). Le fin
 » de tout cela est que le sieur Borri
 » est un fin matois, fils d'un habile
 » médecin de Milan (15), qui lui a
 » laissé quelque bien; mais il y a ajou-
 » té celui qui lui vient par l'industrie
 » que je vais vous représenter. Comme
 » il ne manque pas d'esprit, avec un
 » peu d'étude il a su gagner celui de
 » quelques princes, qui ont fourni à
 » l'appointement sur l'espérance qu'il
 » leur a donnée de leur communiquer
 » la pierre philosophale, qu'il était
 » sur le point de trouver. Il a sans
 » doute quelque habileté, ou quelque
 » routine aux préparations chimiques,
 » quelque adresse pour la métallique,
 » quelque imitation des perles et des
 » pierreries, et peut-être quelques re-
 » mède purgatifs ou stomachiques,
 » qui d'ordinaire sont fort généraux;
 » comme c'est de cette région que
 » viennent la plupart des maladies.
 » Par ce leurre, il s'est insinué auprès
 » de ceux dont il a eu besoin, et il y
 » a eu des marchands, aussi-bien que
 » des princes, qui ont donné dans le
 » panneau. Témoin une promesse de
 » deux cent mille livres qu'il avait
 » faite à un certain Demers, qui avait
 » fourni à ses dépenses, et pour la-
 » quelle des héritiers de ce marchand
 » sont en procès avec le spagirique;
 » car le galant homme l'a conçue d'une
 » manière si bizarre, qu'on n'y com-
 » prend rien. Ce fourbe, pour se met-
 » tre en crédit, et faire parler de soi,
 » prétendit d'abord à se rendre héré-
 » siarque. Il avait ouï dire que les mé-
 » decins étaient soupçonnés de ne pas
 » croire assez; c'est pourquoi il fit
 » semblant de croire plus qu'il ne faut:

(14) Sorbière, Relation d'un Voyage en Angleterre, pag. 158.

(15) Voyez la fin de cette remarque, num. I.

» et comme si sa dévotion se fût pi-
 » quée d'honorer la Sainte-Vierge au-
 » delà de ce que l'église l'ordonne, il
 » s'avança de dire qu'elle était une
 » quatrième personne de la divinité.
 » Il en fut recherché par l'inquisition,
 » et condamné au feu par contumace.
 » Il passa à Inspruck (16), où le feu
 » archiduc devint la première de ses
 » dupes. Et, par son moyen, conti-
 » nuant sa route en Hollande, il se
 » fixa à Amsterdam, comme en un
 » pays propre à faire sonner haut la
 » persécution qu'on lui faisait à Rome;
 » et où il trouverait des bourses ou-
 » vertes pour de grandes avances à
 » recouvrer sur le lucre qu'il ferait es-
 » pérer. Il s'est mis là à faire l'homme
 » d'importance. Il a acquis du cré-
 » dit au commencement parmi cette
 » bourgeoisie; et il s'y est maintenu
 » quelque temps, par l'appui d'un
 » vieux bourgmestre, qu'il a refo-
 » cillé avec ses eaux cordiales, jus-
 » qu'à ce que chacun a reconnu sa
 » friponnerie, et s'est moqué de ses
 » artifices. Ils ne vont tout au plus
 » qu'à trouver le moyen de mettre en
 » pratique impunément quelque bil-
 » lonnage, ou à quelque altération de
 » métaux, qui n'est pas encore bien
 » découverte; car pour ses cures des
 » malades, on ne s'en prévaut non
 » plus là où il est, qu'en cette ville on
 » se prévaut des remèdes d'un célèbre
 » faiseur d'affiches, qui a presque au-
 » tant de réputation au pays de Liège
 » et en Hollande, que Borri en a à
 » Paris (17)... Quelques-uns ont vou-
 » lu dire, que Borri s'était trouvé à
 » la peste de Naples, et qu'ayant un
 » excellent préservatif, il était entré
 » dans les maisons pestiférées, aban-
 » données par l'infection et la mortali-
 » té; et que là, il n'avait pas mal fait
 » ses affaires. Je ne sais ce qui en est.
 » Il y a deux choses à remarquer sur ce
 » récit de Sorbière. 1°. L'un est, que
 » l'auteur de la Vie de Borri ne marque
 » point qu'il fût fils d'un médecin, et
 » insinue le contraire. *Nacque in Mila-
 » no*, dit-il, *figlio del signor Branda
 » Borri, di famiglia antica della città
 » di Milano*. Il ajoute que le cavalier
 » Borri se vante d'être descendu de Bur-
 » rhus, gouverneur de Néron. 2°. L'autre
 » est que le même auteur raconte que

(16) Là même, num. II.

(17) Là même, pag. 163.

Borri, en se retirant d'Italie, passa en Suisse, et de là à Strasbourg, à Amsterdam, à Hambourg, etc., évitant les pays des catholiques. Il Borri, dit-il (18), *uscito d'Italia, e passati li monti con quella fretta che ricercava il suo scampo se ne passò nell' Elvezia, ed indi ad Argentina, fuggendo à piu potere il passare per paesi catolici*. Il ne laisse pas d'être vrai que Borri a distillé avec l'archiduc. Voyez Monconis, II^e. partie, pages 149, 404.

(K)..... *Et ce que Monconis en a rapporté.*] Il le vit à la Haye, l'an 1663, et lui entendit dire diverses choses sur des secrets de chimie. On en voit le précis dans la Relation de ses Voyages (19). Borri était déjà mal dans ses affaires : il craignait ses ennemis, et se défiait de ses plus affidés, et parlait de se retirer en Turquie (20). Il lui était indifférent, disait-il, qu'on le crût docte ou ignorant ; et par la même indifférence, il ne se mettait point en peine de justifier la vérité de sa croyance (21) : il ajoutait qu'on ne pouvait être bon philosophe, sans être bon chrétien. Comme je lui dis, c'est Monconis qui parle, qu'on l'accusait d'avoir dit que le Saint-Esprit s'était incarné dans la Vierge, et que son écuyer eût répondu, Pourquoi est-ce que l'on l'accusait d'une chose dont on n'avait jamais eu de preuve, ne pouvant pas montrer aucun de ses écrits où il y eût de ces choses ? il répondit Si bene dans un que le pape avait eu, qui était le seul qui par hasard était resté lorsqu'il avait brûlé tous les autres ; que touchant aux choses surnaturelles, il ne lui devait jamais arriver de malheur dont il ne fût averti par une étoile, qui paraissait devant lui quand même il fermait les yeux. Voyez dans la page 155 de la même Relation les contes qu'on fit à Monconis sur les fourberies du sieur Borri, et dans la 178 une cure admirable d'œil. Le peintre Otho apprit à Monconis, que Borri l'avait parfaitement guéri d'un cancer qu'il avait dans l'œil, qui lui ôtait la vue et l'empêchait de travailler, que tous les médecins tenaient incurable (22).

(18) Vita del Borri, pag. 368.

(19) Monconis, Voyages, II^e. partie, pag. 135, 137, 145, 146, 147, etc., édition de Lyon.

(20) La même, pag. 144, 145.

(21) La même, pag. 147.

(22) La même, pag. 178.

(L) *M. Frischman a fait un écrit qui mérite d'être lu touchant Borri.*] En voici le titre, *Monumentum in laudem gentis Burrhorum, Calend. Jan. MDCLX. Francisco Josepho Burrho medico Italo structum*. Les quatre lettres F. R. C. R., qui désignent le nom de l'auteur, signifient *Frischmannus Regis Christianissimi Residens*. Celui qui m'apprend cela, indique de cette sorte la matière de cet écrit : *In quo*, dit-il (23), *potens artifex plantas in cineres, earumdem cineres ad eandem pristinam speciem, ignis beneficio ritè suppositi balneo Mariæ deducens, Romæ ut fama, sed incerta est, similem suam παλιγγενεσίαν, quæ est combustorum è cineribus resurrectio, expectans, laudatus est*. On nous renvoie à Tuldenus, qui rapporte les procédures de l'inquisition contre Borri, c'est-à-dire, les procédures de l'an 1659 et 1660.

(M) *Le Supplément du Voyage de M. Burnet n'est pas exact sur son chapitre.*] On a nommé Supplément de ce Voyage, trois lettres touchant l'état présent d'Italie, qui furent traduites de l'anglais, et publiées à Amsterdam, en l'année 1688. On y conte que Burrhi (car c'est ainsi que le traducteur le nomme), est un gentilhomme du Milanais, qui avait de patrimoine environ 8000 écus de rente (24). Il voyagea en sa jeunesse, et étant de retour à Milan, il y tint des conférences sur la nouvelle philosophie et sur la chimie. Il fut mis à l'inquisition ; mais, comme on ne put rien prouver contre lui, on le relâcha (25). Il s'en alla en Allemagne et en Hollande. L'inquisition fit des plaintes de lui à l'empereur, il fut arrêté à Vienne, et puis après renvoyé en Italie. On l'accusa d'opinions étranges, qui furent toutes prouvées contre lui, quoiqu'il proteste qu'il n'y a jamais pensé (26), et il fut obligé d'en faire abjura-

(23) Deckherrus, de Script. Adespot., pag. 131.

(24) Pag. 140 et suivantes.

(25) S'il eût été pris et jugé présent par l'inquisition, l'auteur italien de sa Vie ne dirait pas qu'il se sauva, et qu'on le cita ; et que, comme il ne comparut point, on le condamna par contumace.

(26) Cependant, il ne nia point à Monconis, qu'il n'eût enseigné l'Incarnation du Saint-Esprit dans la Sainte-Vierge. Voyez la remarque (K), vers la fin.

Il fut condamné à la prison perpétuelle. De ces 8000 personnes, il n'en resta que 1000. Les bons pères ont eu la pitié de lui, et le firent sortir de prison. Il se fit médecin, et fut reçu par l'université de Louvain. Il y enseigna pendant six ans, et fut élu professeur de médecine. Il y mourut le 10 mai 1665, à l'âge de 40 ans. Il avait écrit plusieurs ouvrages, dont le plus célèbre est son *De morbo contagioso*.

Il fut reçu à l'académie de Coppenhagen, et s'acquitta de cette fonction : infatigable dans ses mœurs et dans ses études. Cela lui acquit le surnom de *Caspar Brockman*. Il fut élu docteur du royaume, et fut nommé à l'université de Lund. Il y mourut le 10 mai 1665, à l'âge de 40 ans. Il avait écrit plusieurs ouvrages, dont le plus célèbre est son *De morbo contagioso*.

Coppenhagen : il le refusa, dit-on, parce qu'il le crut contraire au dessein qu'il avait formé de voyager, et de se perfectionner dans la médecine. Il commença de la pratiquer pendant une horrible peste qui fit mourir beaucoup de gens dans la capitale du royaume. La contagion étant cessée, il donna encore un an à l'enseignement de sa classe; après quoi il prépara toutes choses pour les voyages qu'il avait dessein de faire. Mais il fallut qu'il renvoyât à un autre temps, car M. Gerstorff, premier ministre d'état, le voulut avoir dans sa maison comme précepteur de ses enfans. Il exerça cet emploi pendant cinq années; et ensuite il satisfit son inclination à voyager : mais, avant que de partir, il eut l'avantage d'être désigné professeur en philologie, en poésie, en chimie, et en botanique, dans l'académie de Coppenhagen. Il partit au mois de novembre 1660; et après avoir vu à Hambourg quelques médecins célèbres, il vint en Hollande et s'y arrêta assez long-temps. Il y fut joint par les fils de M. Gerstorff (a), et les prit sous sa conduite. Il leur fit voir le Pays-Bas espagnol, et l'Angleterre, et il les mena à Paris, où il s'arrêta deux ans : leurs tuteurs les rappelèrent, et cela fut cause qu'il continua ses voyages avec plus de liberté. Il fut promu au doctorat en médecine à Angers : il vit les principales villes du royaume; et ensuite il passa les monts, et arriva à Rome au mois d'octobre 1665. Il y de-

(a) Il mourut depuis le depart de Bor-

meura jusques à la fin de mars 1666; après quoi il fallut songer au retour : la charge qui lui avait été conférée dans l'académie de Coppenhagen demandait la résidence. Il traversa l'Allemagne, et arriva en Danemarck au mois d'octobre 1666. Le profit de ce long voyage ne pouvait pas être médiocre, puisque Borrichius s'était fait connaître dans chaque ville aux plus savans hommes qui y fussent (A). Il fit voir dans l'exercice de sa charge, qu'il était très-digne de la remplir : laborieux au souverain point, et rempli d'une grande variété de connaissances, les livres qu'il publia le témoignèrent authentiquement (B). Il ne voulut jamais s'engager au mariage : car il craignit que cela ne diminuât la liberté de philosopher (b). Il fut élevé à la charge de conseiller au conseil suprême de justice l'an 1686, et à celle de conseiller de la chancellerie royale l'an 1689. Il commença de sentir les attaques de la pierre cette même année (c) : le mal crût de jour en jour; et enfin, n'y voyant plus d'autre remède que de se faire tailler, il se résolut à subir les risques de cette rigoureuse opération le 13 de septembre 1690. Elle ne réussit point : la pierre se trouva si grosse et si dure, qu'il ne fut possible, ni de l'arracher, ni de la couper. Il soutint cet accident et toutes ses

suites avec beaucoup de constance et de religion, jusques à sa mort, c'est-à-dire, jusques au 3 d'octobre de la même année. Son testament fut une preuve qu'il fit un usage très-chrétien des richesses qu'il avait acquises (d) (C).

(d) Tiré de son Programme funèbre, fait par Jean Mullenius, professeur à Coppenhagen.

(A) Il s'était fait connaître dans chaque ville aux plus savans hommes.] Le récit de sa vie, fait par lui-même, et inséré au II^e. tome des Délices des Poètes danois, contient le nom de plusieurs de ces savans, et celui de quelques personnes de qualité qui témoignèrent leur estime à ce voyageur. Le marquis de Pianezze le régala magnifiquement à Turin. Il eut à Rome quelques audiences du cardinal Pallavicin, et il fut souvent mandé par la reine de Suède, qui aimait beaucoup la chimie. *Adhibitus et quandoque colloquiis CARDINALIS PALLAVICINI, et sæpè accersitus ad disserendum cum REGINA CHRISTINA de arcanioris Chemiæ studio, veritate, experimentis, quibus tum sacris se Palladia virago devoverat* (1).

(B) Il était digne de sa charge de professeur.... les livres qu'il publia le témoignèrent authentiquement.] Son *Conspectus præstantiorum Scriptorum linguæ latinæ* n'est qu'une petite portion d'un gros ouvrage qu'il composa sur cette matière, et qui se trouve parmi ses papiers. On a vu ses *Cogitationes de variis linguæ latinæ ætati-bus et scripto G.-J. Vossii de Vitiis sermonis*, et ses *Analecta philologica et Judicium de Lexicis latinis græcisque*. On a vu aussi son *Antiquæ Romæ Imago*, et son traité de *Syllabarum Quantitate*, qu'il intitula *Parnassus in nuce*. Ayant remarqué qu'il y a des apothicaires, et même des médecins, qui prononcent mal les noms latins des remèdes, il publia un écrit qui a pour titre, *Lingua Pharmacopæorum*. Ses *Dissertationes de Poëtis græcis et latinis* ne sont pas le moindre de ses ouvrages. Ayant vu

(b) *A conjugio totâ vitâ abstinuit, ut eò philosopharetur expeditius. Borrichius in Vitâ suâ. Voyez la citation suivante.*

(c) Tiré de sa Vie, écrite par lui-même, et mise au-devant de ses poésies latines, au II^e. tom. des *Deliciarum quorundam Poëtarum danorum*, recueillies par Fridéric Rostgaard, et imprimées à Leyde, l'an 1693.

(1) *Vita Borrichii, in tom. II Deliciarum Poëtarum danorum, pag. 378.*

nies, il s'établit dans le royaume, et il obtint des lettres de naturalité, et la charge de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Il épousa Charlotte de Farou de Saint-Marcolle, dont il eut un fils qui a une famille nombreuse (A). Cette dame épousa en secondes noces Joseph le Brun, chevalier seigneur de la Brosse, gouverneur de la ville et du château de Chinon. Elle est morte en son château de la Zaille en Loudunois, le 14 de mars 1705, âgée de quatre-vingt-trois ans. Elle était d'une des meilleures maisons de Poitou (a). Je dirai quelque chose de la généalogie de notre Adolphe de Borstel (B), qui eut deux neveux illustres (C).

(a) Tiré du *Mercure Galant de mars 1705*, pag. 257. et suiv.

(A) *Il eut un fils qui a une nombreuse famille.*] Il épousa une cousine du marquis de Rasilli, lieutenant général pour le roi en Touraine, et sous-gouverneur des enfans de France. L'aîné de ses fils sert dans la marine depuis douze ans, et est enseigne des vaisseaux du roi : le cadet a été page du duc du Maine, et est commissaire provincial de l'artillerie (1).

(B) *Je dirai quelque chose de la généalogie de notre Adolphe de Borstel.*] L'auteur du *Mercure Galant* assure que la maison de Borstel est des plus anciennes et des plus illustres de l'Allemagne. Elle est originaire de Zélunde, ajoute-t-il, et un seigneur de Borstel, à qui les villes de Flessingue et de Wert appartenaient, épousa la dernière comtesse de Hollande, et par son mariage devint souverain de cette province, que le duc de Brabant, par la suite, usurpa sur lui. Après cette usurpation, plusieurs de cette maison s'établirent dans la haute Saxe, où ils bâtirent le château de Borstel, assez remarqua-

ble dans la carte ; et l'on voit que dès le temps de l'empereur Othon I^{er}. ils y étaient déjà en très-grande distinction, et qu'ils avaient les premiers emplois de l'état, dans le ministère, dans la guerre et dans les ambassades (2). Il y a là beaucoup de fautes ; car 1^o. celui qui se maria avec la dernière comtesse de Hollande se nommait François de Borsel, ou de Borselle, et non pas de Borstel. 2^o. Il ne fallait point dire de Wert, mais de la Vere, ou plutôt de Ter-Vere (3). 3^o. Il ne devint point souverain de la Hollande par son mariage : le duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, l'aurait fait mourir si la comtesse de Hollande ne lui eût cédé tous ses états pour sauver la vie à son mari (4). 4^o. Il ne fallait point parler du duc de Brabant, mais du duc de Bourgogne. 5^o. J'observe que cette comtesse de Hollande mourut l'an 1436, et que l'empereur Othon I^{er}. mourut l'an 973. Qu'on juge si depuis la prétendue usurpation de la Hollande sur le mari de cette comtesse, plusieurs de la maison de Borstel ont pu s'établir en Saxe, et y bâtir un château, et briller dans les emplois dès le temps de cet empereur.

(C) *Il eut deux neveux illustres.*] « L'un, FRÉDÉRIC DE BORSTEL, a été » capitaine des gardes du corps du » feu roi de Suède, colonel du régiment de Westergothie, gouverneur » de Gottembourg et Bahous, et général major des armées de sa majesté suédoise, qui le fit, en considération de ses services, baron du » royaume ; et l'autre, ERNEST-AMÉDÉE DE BORSTEL, grand échanson de » feu son altesse électorale de Brandebourg, colonel du régiment de ses » gardes, général major de ses armées, et gouverneur du duché de » Magdebourg, lequel gouvernement est encore possédé par JEAN-HENRI DE BORSTEL (5). » On ajoute dans le *Mercure Galant* qu'il y a en France une demoiselle DE BORSTEL, qui a épousé M. de Doumeuy, lieutenant de grenadiers au régiment des gardes

(2) Là même, pag. 259.

(3) Voyez l'article BRUSALA, remarque (B).

(4) Voyez la II^e. partie de la Réponse aux Questions d'un provincial, pag. 6.

(5) *Mercure Galant*, mars 1705, pag. 261, 262.

(1) Tiré du *Mercure Galant de mars 1705*, pag. 264.

françaises, et qui a été fille d'honneur de madame l'électrice palatine, mère de madame (6); que sa mère a été

(6) *C'est-à-dire, la veuve du duc d'Orléans, frère unique du roi Louis XIV.*

gouvernante de l'électeur de Brandebourg; et qu'elle a présentement un neveu qui est premier gentilhomme de la chambre du prince électoral.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.



CIRCULATE

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

DATE DUE

~~APR 14 1994~~

JUN 02 1994

BOUND



3 9015 00656 3681

MAY 8 1941

UNIV. OF MICH.
LIBRARY

A 398852

